This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 3433 07138926 0

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# CONSIDERATIONS

SUR LES

# GRANDES OPÉRATIONS

## DE LA CAMPAGNE DE 1812, EN RUSSIE.

Digitized by Google

BRUXELLES. — TYPOGRAPHIE DE SOUGENS.

Digitized by Google

# CONSIDÉRATIONS

SUR LES

# GRANDES OPÉRATIONS

DE LA CAMPAGNE DE 1812, EN RUSSIE;

186

DES

## MÉMOIRES SUR LES PRINCIPES DE LA STRATÉGIE;

DE

## L'EXAMEN RAISONNÉ DES PROPRIÉTÉS DES TROIS ARMES;

ET D'UN

MÉMOIRE SUR L'ARTILLERIE,

**Par N. Okouneff,**

GÉNÉRAL-MAJOR, AIDE DE CAMP DE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES.

**NOUVELLE ÉDITION,**

AUGMENTÉE DE

L'HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1800. EN ALLEMAGNE ET EN ITALIE.

PAR BULOW.

Officier prussien, auteur de l'Esprit du Système de Guerre moderne;

ET TERMINÉE PAR LE

Précis de la même Campagne dans la Souabe, la Bavière et l'Autriche.

Traduit de l'allemand, par Ch.-A. Sevelinges.

**BRUXELLES,**

LIBRAIRIE MILITAIRE DE J.-B. PETIT,

RUE MARCQ, 1.

1842

Digitized by Google

Digitized by Google

# CONSIDÉRATIONS

SUR LES

# GRANDES OPÉRATIONS,

LES BATAILLES ET LES COMBATS

## DE LA CAMPAGNE DE 1812 EN RUSSIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

# CONSIDÉRATIONS

SUR LES

# GRANDES OPÉRATIONS,

LES BATAILLES ET LES COMBATS

## DE LA CAMPAGNE DE 1812 EN RUSSIE.

### RÉFLEXIONS STRATÉGIQUES CONCERNANT LE THÉATRE DE LA GUERRE.

La configuration des frontières, le réseau des communications, les oscillations des courants d'eau, la détermination des points et des lignes stratégiques, l'assiette des différentes bases d'opérations et les avantages topographiques du terrain où on fait la guerre, servant à coordonner les grandes opérations stratégiques et à régulariser en général les systèmes d'invasion et de défense; avant d'entamer mes considérations sur les grandes opérations de la campagne de 1812, j'ai cru devoir offrir au lecteur un exposé succinct de la configuration de la partie de la Russie qui fut le théâtre de la guerre.

Une coalition s'était formée contre la Russie, une coalition seule pouvait aussi entreprendre une guerre semblable. Des frontières qui s'étendent depuis les bords de la mer Baltique, jusqu'aux rives du Danube; un peuple belliqueux, attaché à son gouvernement et à ses principes; une armée digne de se mesurer avec les plus belles troupes de l'Europe, nécessitait, pour une opération pareille, une masse de troupes qui surpassât toutes celles que nous avions vues figurer dans les guerres modernes, pour chercher à opérer par la violence ce qui ne pouvait jamais se faire par une soumission volontaire.

Napoléon traîna donc l'Europe entière sous sa bannière, inonda de soldats le territoire de l'empire; mais les résultats ayant tout à fait trompé son espérance, il mit pour toujours une trêve à toutes les tentatives que l'Europe voudrait faire dorénavant pour vaincre les Russes sur leur sol paternel.

L'empereur Alexandre, quoique resté seul avec ses sujets, contre une coalition européenne qui s'était liguée contre lui, ne manqua pas de triompher de tous les obstacles. Il avait en sa faveur trois moteurs qui ne pouvaient jamais rester sans résultats avantageux : la fermeté inébranlable de son caractère, la bravoure exemplaire et le dévouement de ses troupes, et l'étendue immense de son empire.

Une victoire complète couronna les travaux, la persévérance et le courage de la nation; et l'armée française, victime de plusieurs défaites, fut presque entièrement détruite. Ce colosse de puissance, qui était parvenu à asservir la plus grande partie de l'Europe, se sentit ébranlé jusque dans ses fondements, et, en détruisant le charme qui avait été jusqu'alors attaché à l'in-

Digitized by Google

vincibilité de l'armée française, la Russie offrit aux peuples guerriers de l'Europe la leçon trouvée jusqu'alors si difficile, de triompher de Napoléon à la tête de ses valeureux vétérans.

Un climat sévère et la nécessité de parcourir depuis les frontières des distances de 80 jusqu'à 90 myriamètres pour atteindre les objectifs principaux, *Pétersbourg* et *Moscou*, ajoutaient aux difficultés naturelles des obstacles plus grands à vaincre encore. Ces considérations qui ne pouvaient avoir aucune influence majeure pour des guerres entreprises dans des pays plus tempérés, exerçaient dans celle-ci un pouvoir tellement impérieux, qu'elles nécessitaient de la part des assaillants un plan de campagne qui possédât des traits caractéristiques, qui le rendît propre à être suivi dans une guerre faite sur le territoire de l'empire russe.

Napoléon, peu accoutumé à plier sous le joug impérieux des localités et des circonstances, ne voulut pas se soumettre aux principes que la circonspection lui prescrivait, et sapa lui-même les fondements de son existence politique.

*Division stratégique de la Russie.* — L'espace de terrain compris entre la mer Baltique, le Niémen, le Boug, le Prout, la mer Noire, le Dnepre et la Duna, se trouvant partagé par de très-grands obstacles naturels, les marais du Pripet présentent, pour les combinaisons stratégiques, deux sphères d'opérations, dont la différence est proportionnée à celle des mouvements qu'elles nécessitent et des moyens qu'on doit employer pour parvenir à s'avancer dans le cœur de la Russie. Ces deux sphères s'étendent, l'une des bords de la Baltique jusqu'aux marais du Pripet, et l'autre depuis la partie méridionale de ces mêmes marais, jusqu'à la mer Noire.

Je les distinguerai par la sphère d'opérations du Nord et celle du Midi (1).

Ces deux sphères d'opérations, d'après la direction des communications principales qui conduisent dans le cœur de l'empire, donnent deux modes particuliers de lignes d'opérations, et dont la différence est d'une influence majeure sur les opérations stratégiques. La première offre des lignes d'opérations parallèles à la frontière.

Chacune de ces deux sphères possède ses défauts comme ses avantages. Si celle du nord a des lignes d'opérations moins étendues, le pays qu'on doit parcourir fournit moins de ressources, par la pauvreté de la contrée. La sphère d'opérations du midi, au contraire, présente une étendue de 36 myriamètres de plus à parcourir pour atteindre l'objet principal des opérations; mais en revanche elle offre un climat moins sévère (2), un pays infiniment plus fertile, et par conséquent des ressources beaucoup plus abondantes.

La sphère d'opérations du nord a une frontière plus étendue, celle du midi, une autre plus rétrécie (3). La première donne donc moins de moyens de couper la retraite à l'armée envahissante, la seconde n'oblige pas les défenseurs à occuper une grande extension de terrain et à disséminer leurs forces, pour en garder les passages principaux. La première possède une plus grande ramification de communications, par conséquent plus de facilités pour les opérations concentriques et le rassemblement des forces physiques sur les points stratégiques; la seconde présente un terrain

(1) La première entre dans le système d'invasion de la Prusse, et la seconde dans celui de l'Autriche et de leurs alliés. Leur étendue est tellement grande, que les opérations peuvent difficilement les embrasser dans leur ensemble.

(2) Ce qui doit être d'une considération majeure pour un pays qui, comme la Russie, par sa vaste étendue à parcourir, ne laisse pas la possibilité de pousser dans une seule saison jusques au cœur de l'empire, ainsi que Napoléon eut l'imprudence de le faire.

(3) J'avertis le lecteur que je calcule la frontière de la sphère du midi, non d'après toute son étendue intrinsèque, mais d'après l'emplacement préliminaire des armées ennemies, ainsi que les points d'invasion dont, dans ce cas, le premier devrait être, pour la colonne principale du flanc gauche, à Krasnostav et Ouschany; pour celle du centre, à Lemberg et Bousk; pour les troupes de l'aile droite, à Brjejany et Farnopol. Les points de passage des frontières seront, pour la colonne de la gauche, à Oustiloug; pour celle du centre, à Brody; pour celle de la droite, à Wolotschisk. Les colonnes intermédiaires et de sûreté auront leurs points de rassemblement à Samoscz, Tomaschev, Belge, Golkiev et Zlotschev, et leurs points d'invasion seraient Miliatin, Beresteschko et Sbarage.

Il n'est pas à présumer qu'un ennemi qui, en venant d'Allemagne, se propose de faire une invasion en Russie en choisissant la sphère du midi pour les opérations, aille rassembler ses troupes dans la Bukovine et s'éloigne volontairement des points objectifs, but des opérations.

Digitized by Google

moins coupé et plus de facilités pour les mouvements.

En franchissant la Bérésina et le Dnepre, on dépasse l'obstacle naturel des marais du Pripet, et cette barrière, qui partage si distinctement les gouvernements frontières de la Russie en deux sphères d'opérations, s'évanouit; et c'est justement alors que, dans la sphère d'opérations du midi, la ligne d'opérations parallèle à la frontière, prend sa nouvelle direction et continue de même jusqu'à Moscou.

*Examen des frontières.*— La frontière de la sphère d'opérations du nord, donne un développement d'environ 63 myriamètres, et s'étend depuis Polangen par Kovno, Grodno jusqu'à Brest-Litovskoy. Les opérations offensives d'un ennemi qui la franchirait sur un des points entre Polangen et Brest-Litovskoy, offrant deux buts différents, Pétersbourg et Moscou, présentent deux sections de terrain pour les opérations offensives, dont l'une se base sur l'espace compris entre Polangen et Kovno, et l'autre sur l'étendue marquée par les points de Kovno, Grodno et Brest-Litovskoy.

La première de ces deux sections, en entraînant les armées dans des opérations et sur un terrain qui les rapprochent de la mer et les mettent en butte à de grands dangers, sera rarement choisie pour être le théâtre principal de la guerre, et ne sera ordinairement destinée que pour des opérations secondaires, qu'on envisagera comme corollaire de celles qui auront Moscou pour but. D'après les avantages des localités, Moscou sera donc ordinairement l'objet principal des opérations. Voilà pourquoi je n'étendrai ma dissertation que sur la section dont les opérations seront basées sur l'espace compris entre Kovno et Brest-Litovskoy.

Depuis Grodno jusqu'à 10 kilomètres plus bas que Jourbourg, la frontière est décrite par le Niémen, et en s'avançant par le midi, elle l'est par le Bobr et le Boug. Ces trois fleuves forment la première ligne de défense pour la Russie.

Ces lignes du Niémen, du Bobr et du Boug, ne sont renforcées par aucun point d'appui permanent, et ayant égard à une aussi grande étendue, ne présentent, quant à l'invasion du territoire, presqu'aucune difficulté aux assaillants. De plus, les affluents du Niémen, comme la Meretchanka, la Willia, la Névégea, la Doubissa, la Joura, ainsi qu'une partie du Niémen même, depuis sa source jusqu'à Grodno, d'où il prend par un changement subit, sa direction vers le nord, en tombant perpendiculairement à la frontière, qui aurait pu, si cette frontière possédait quelques points fortifiés, offrir sous leur protection des positions de flanc très-favorables, ne présentent, au contraire, dans l'hypothèse existante, aucun avantage au système défensif, mais en diminuent encore les ressources.

La partie de la frontière comprise entre Kovno et Brest-Litovskoy, suit le Niémen depuis Kovno jusqu'à Grodno, gagne de là le Bobr, le suit jusqu'au village de Rouss, d'où elle longe le Narev jusqu'à Sourage, et se trouve marquée ensuite par le Nouretz, affluent du Boug, et ensuite par ce dernier fleuve jusqu'à Brest-Litovskoy.

Depuis le point de Pojour, jusqu'à celui de Gonionds, la frontière forme un angle rentrant, dont les points de Kovno et Grodno sont les plus importants pour l'invasion et les mouvements offensifs ultérieurs des ennemis; ces deux points sont d'autant plus à considérer, que si, d'après les dispositions générales, les assaillants sont parvenus à franchir la frontière sur l'un et sur l'autre points, ils prennent de grands espaces de terrain à revers. Dans la section entre Folangen et Kovno, les ennemis obligent les défenseurs à céder sur la ligne d'opérations de Tilsit à Riga, le terrain jusqu'à Schawly et dans celle entre Kovno et Brest-Litovskoy, en se rendant maîtres de Grodno, ils éclairent le mouvement offensif de leur extrême droite jusqu'à Wolkovisk, isolent le poste de Bialistok et forcent les défenseurs à se replier avec leur gauche jusque derrière la Rossa.

Ces considérations sont suffisantes pour démontrer que les opérations offensives d'une armée qui franchit la frontière, surtout au moment où l'équilibre des forces physiques est en sa faveur, comme le cas que nous offre la campagne de 1812, ne sont entravées par aucun obstacle majeur. Les opérations défensives, au contraire, n'en deviennent que plus difficiles à être soutenues.

*Des lignes et des bases d'opérations.* — Ce sont ordinairement les communications les plus courtes, les plus praticables et les plus

Digitized by Google

avantageuses, qui constituent les lignes d'opérations. C'est donc dans les voies les plus faciles, que nous devons rechercher les meilleures.

La section des frontières entre Kovno et Brest-Litovskoy nous offre six points principaux d'intersection et d'invasion, qui sont : Kovno, Grodno, Chorochtch, Tséchanovetz, Drogyezyn et Brest-Litovskoy.

La communication de la gauche qui, avec ses ramifications, conduit aux vallées de la Duna et de la Bérésina, en partant de Kovno, va à Wilna, d'où elle se partage en deux branches principales, dont l'une va par Mikalischky, conduit de là par Jaschkouny, Danilovitchy et Gloubokoé vers la vallée de la Duna.

La seconde branche, en quittant Wilna, passe par Smorgony; de Smorgony elle aboutit à la vallée de la Bérésina, par deux directions différentes. La première conduit par Narotch, Wileïka et Dokschitzy, d'où cette nouvelle branche se partage encore en cinq directions, dont l'une mène à Gloubokoé, la seconde par Prosorky à Polotzk, la troisième par Lepell, Tschaschniky, Tchereja, Oboltzy et Kokhanov à Orcha. Les deux dernières mènent, l'une par Begomlia et l'autre par Pleschtchenitzy à Zembin, et plus tard à Borissov.

Dans la seconde direction, en quittant Smorgony, elle va à Molodetchno, d'où elle se rejoint par Borky et Wileïka à celle qui conduit vers la haute Bérésina, et en passant par Minsk et Borissov, y coupe les vallées du Swislocz et de la Bérésina, et aboutit par Orcha à Smolensk.

La seconde communication principale, en partant de Grodno, passe par Novogroudek, rejoint la première à Minsk, et continue de même jusqu'à Smolensk.

La troisième conduit par Bialistok, d'où elle se partage en deux branches principales, dont la première va rejoindre Grodno en passant par Sokolka, et la seconde va par Wolkovisk ; d'où, prenant deux directions différentes, elle aboutit à la seconde communication principale par le point de Kamionka et continue par Slonim, d'où elle va de nouveau se rejoindre par Belitza et Novogroudek à la seconde, et continue par Neswige à Minsk.

Cette même route en quittant la direction septentrionale à Neswige, passe par Bobrouisk et par Mohilev, d'où elle se partage aussi en deux branches, dont l'une aboutit par Schklov à Orcha et rentre dans la grande communication de Borissov, et l'autre passe par Mstislav à Smolensk.

La quatrième, en partant de Tzekanovitz, passe par Belsk, d'où elle va en deux directions couper la vallée du Narev, à Plosky et Narev, et rejoint la troisième à Bialistok et Jalavka.

La cinquième, en quittant Dragyczyn, rejoint la quatrième sur deux points, à Belsk et Narev.

Enfin la sixième, en partant de Brest-Litovskoy, se partage en deux branches à Kobrin, dont l'une va par Proujany, d'où elle rentre par les points de Wolkovisk et Slonim dans la troisième, et l'autre par Pinsk, se concentrant l'une et l'autre au point de Neswige, et aboutissant par les deux directions ci-dessus mentionnées à Orcha et Smolensk.

De cette dernière ville, une seule communication principale, qui passe par Wiasma et Mojaisk, conduit à Moscou.

Les communications secondaires parallèles à celles-ci, que le général Vaudoncourt a très-bien désignées par la dénomination de lignes de coopération, sont : de Kovno, par Skorouly, Wilna, Swentziany, Padouzyschky, Postavy; et ayant coupé entre ce dernier endroit et Kovsiany, le vallon de la Louchaïka, elle rentre dans la communication principale qui aboutit à Gloubokoé. Ensuite celle d'Olita, par Janouschichky, Novoï-Troky, Wilna, Olschany, Wologin, Rakov et Minsk ; d'où, dans l'hypothèse que la ligne d'opérations ira par Wilna et Minsk, elle continuera par Zembin, Kolopenitchy, Oboltzy; elle peut revenir de là sur la grande communication à Kokanov, ou bien en continuant jusqu'à Mitkovschisna, elle formera l'échelon stratégique de la gauche du point central d'Orcha. Enfin, celle qui, partant de Gonionds, passe par Janov, Kousnitza, Wolpa, Piasky et Dsenzol, d'où elle va rejoindre la communication principale de Grodno à Novogroudek.

Enfin, les routes transversales qui servent de communication d'un flanc à l'autre et facilitent les déploiements stratégiques, sont : de Kovno, par Meretch, Grodno, Bialistok, Belsk et Sématiche; de Wilkomir, par Wilna, Wassilischky, Kamionka ou Schtchouchin, Mosty,

Digitized by Google

Wolkovisk et Proujany; de Wilna aussi par Lida, Belitza, Slonim et Besdege; d'Oschmiany, par Olschany, Ivié, Novogroudek à Slonim; de Swentziany, par Mikhalischky, Smorgony, Vologin d'où elle va par Novogroudek à Slonim ou par Neswige à Pinsk, de Postavy, par Wileïka et Minsk à Neswige; de Gloubokoé par Dokschitzy, Plestchenitzy à Borissov; d'Ouchatch, par Lepell, Kolopenitchy et Bobr; de Boudilovo par Senno et Kokanov à Mohilev; de Witebsk par Babinoviczy à Orcha, et enfin de Poretchié à Smolensk.

D'après cet exposé, il est facile de se convaincre que la section de la sphère d'opérations du nord, dont Moscou est l'objet principal, possède six points de départ qui forment six lignes différentes d'invasion, lesquelles, en se confondant l'une dans l'autre, offrent deux directions pour pénétrer dans le cœur de l'empire, dont l'une, en tournant la Bérésina presqu'à sa source, passe par l'entre-deux de ce fleuve et de la Duna, et l'autre en passant par Minsk, coupe la vallée de la Bérésina à Borissov et aboutit à Smolensk.

Les lignes d'opérations qui en proviennent sont: pour la première direction, celle qui, en partant de Kovno, passe par Wilna, Smorgony, Wileïka, Dokschitzy et plus loin à Orcha. Les autres, dont on peut en compter autant que de points d'invasion, vont se confondre l'une dans l'autre et se concentrent toutes dans le point de Minsk, qui forme ainsi le foyer d'où partent les communications principales qui mènent à la frontière.

Les deux points de Dokschitzy et de Minsk deviennent donc pour le terrain compris entre le Niémen et la Bérésina, des points centrals de la plus haute conséquence stratégique.

Des différentes lignes d'opérations que je viens de désigner, celle qui, en quittant Wilna, aboutit par Dokschitzy à Smolensk, en conduisant les assaillants par un terrain moins difficile, en tournant presque à sa source la vallée marécageuse de la Bérésina, et leur offrant, par conséquent, moins de difficultés topographiques à vaincre, devrait aussi être la meilleure. Cependant plusieurs inconvénients lui ravissent beaucoup de ses avantages. Étant sur l'extrême gauche de la base d'opérations des ennemis, elle se trouvera toujours en danger d'être interceptée par une opération basée sur le point défensif de Dunabourg; opération qui paralysera tous les mouvements offensifs des troupes qui voudront opérer dans cette direction.

La concavité de la base d'opérations des défenseurs, formée par les lignes de la Duna et de la Bérésina, en favorise même l'exécution. Le point de Dunabourg étant plus rapproché de celui d'invasion (Kovno), que ne le sont ceux de la ligne de la Bérésina, qui forment le centre de la base du même point, consolidera ces opérations avantageuses. Voudra-t-on assurer l'intégrité de cette ligne d'opérations, il faudra se laisser entraîner dans des mouvements excentriques toujours dangereux; car en constituant cette communication en ligne d'opérations, il est indispensable d'avoir un corps détaché, qu'on fera manœuvrer dans la section des frontières entre Tilsit et Kovno, qui éclairera la gauche et protégera l'opération principale.

Dans le cas où la base d'opérations des ennemis s'étendra depuis Kovno jusqu'à Brest-Litovskoy, la ligne d'opérations offensive la plus sûre sera celle de Grodno à Minsk. Les communications de Wilna et de Bialistok seront les lignes de flanc et de coopération.

En adoptant la ligne de Grodno comme ligne centrale, les opérations seront d'autant mieux assurées que les points extrêmes de la base d'opérations des ennemis, comme Kovno et Bialistok, forment avec le point central commun, Minsk, un triangle stratégique à peu près rectangle, dans lequel la ligne d'opérations principale, en se trouvant établie à peu près sur le centre de la base, conservera facilement son intégrité.

Mais cette ligne d'opérations, dont les avantages principaux sont trop palpables pour qu'il soit nécessaire encore de les approfondir davantage, n'est pas cependant exempte de défauts, qui lui ravissent à peu près toute son efficacité. Premièrement, elle est plus longue que celle dont nous avons déjà parlé, et si même ce désavantage n'était pas mis au rang des plus majeurs, car la différence n'est pas très-forte, son plus grand défaut serait celui de traverser un terrain boisé, marécageux, offrant des défilés difficiles à franchir, et ne possédant, comme nous venons de nous en convaincre, que peu de routes parallèles ou de

Digitized by Google

coopération. Les grands taillis qu'on y rencontre forment des masses imposantes de résistance en faveur des défenseurs, et augmentent les difficultés des opérations offensives. Ces mêmes obstacles de terrain paralysent aussi tout contact entre les colonnes de route, et augmentent les difficultés des mouvements concentriques.

La ligne de Brest-Litovskoy étant la plus éloignée de l'objet principal, côtoyant un terrain difficile et même dangereux, ne sera, dans tous les cas, qu'une ligne d'opérations secondaire, et ne servira que pour une opération de flanc.

*Des objets d'opérations.* — Il existe en Russie deux objets principaux d'opérations, Pétersbourg et Moscou. L'assiette du premier, situé à l'extrémité septentrionale de la Russie, adossé au golfe de Finlande et entouré par les provinces les moins fertiles de la Russie, ne présente aux deux partis que des dangers, sous le rapport topographique. Il appartient exclusivement au système de guerre basé sur la section comprise entre Tilsit et Wilna.

Le second, Moscou, est situé au cœur de l'empire, au milieu des provinces les plus fertiles, qui offrent une extension suffisante pour les opérations, et on y parvient sans courir les mêmes dangers qu'en se dirigeant sur Pétersbourg.

L'éloignement dans lequel ces deux objets principaux se trouvent des frontières (1); le peu de temps que dure la saison tempérée pendant laquelle on peut faire la guerre dans le cœur de la Russie, sans que la lutte soit au détriment de la santé du soldat, et ne menât sans ressource les armées envahissantes à leur destruction, sont des raisons péremptoires pour ne pas toujours fonder les résultats définitifs de la guerre sur l'espace trop court de quelques mois, que peut durer la saison tempérée. Quel que soit donc l'objet qu'on choisisse pour le but des opérations, deux campagnes deviennent presque indispensables.

Abstraction faite de ces deux objets principaux, l'armée offensive rencontre d'autres points qui ne sont guère moins importants, et dont la possession est la condition expresse de la continuation des hostilités; ce sont les objets intermédiaires.

En quittant la ligne du Niémen, l'armée offensive rencontre au passage de la Willia, Wilna sur sa gauche, et au passage du Niémen, Belitza dans son centre. Ces deux points forment les flancs de la ligne stratégique transversale dont Lida est l'échelon intermédiaire. Ici la concavité de la base des défenseurs oblige les assaillants, comme nous l'avons vu, à un mouvement excentrique pour la gauche.

Maîtresse de Wilna et de Belitza, le but de l'armée offensive doit être de dominer toujours les cours de la Willia et du Niémen; elle doit donc chercher à atteindre promptement avec la gauche, d'un côté Mikhalischky, et de l'autre Smorgony. Le centre et la droite convergeront par Novogroudek et Neswige sur Novoï-Swergen, et occuperont ainsi la troisième ligne transversale entre Swentziany et Neswige. Le point d'interposition sera Wologin.

Ayant occupé la troisième ligne transversale, l'armée offensive trouvera moins d'obstacles sur son flanc gauche, qu'au centre et sur l'aile droite. La ligne d'opérations sur la gauche prend à revers à peu près tout le cours de la Bérésina, tandis que le centre et la droite rencontrent les obstacles formés par les grands taillis, en avant de Minsk, un terrain souvent aquatique, et les lignes de Swislocz et de la Bérésina, qu'ils doivent attaquer de front. Les grands efforts devront donc se porter vers la gauche, dont les opérations faciliteront celles dirigées contre Minsk et Borissov.

De Mikhalischky et Smorgony, la gauche devra se porter avec rapidité vers Gloubokoé et Dokschitzy, pour prendre à revers la ligne de la Bérésina, et forcer ainsi les défenseurs d'abandonner leur base temporaire. Il ne reste plus en avant de Smolensk que trois points qui puissent couvrir cette ville: c'est Babinoviczy, Orcha et Mohilev; le second à cheval sur la ligne d'opérations principale, appuyé au Dnepre, peut facilement faire échouer l'opération offensive. Les mouvements latéraux sur Babinoviczy et Mohilev, remplissent plus facilement l'objet principal. Prenant d'un côté le point central d'Orcha à revers, et livrant de l'autre un point favorable sur le Dnepre, ils consolideront

(1) Dans la sphère du nord, Pétersbourg est à 80 myriamètres, Moscou à plus de 90 des frontières. Dans la sphère du midi, Moscou est à 132 myriamètres.

Digitized by Google

plutôt le mouvement concentrique sur Smolensk. Le second cependant, en séparant les masses offensives par la vallée du Dnepre, et les forçant par conséquent d'opérer sur les deux rives du fleuve, sera toujours moins avantageux que le premier.

L'extrême gauche, dont le premier devoir est de prévenir tout mouvement offensif basé sur le point de Dunabourg, devra aussi nettoyer les deux rives de la Duna, dont le cours, parallèle aux lignes d'opérations principales, offre toujours une ligne défensive flanquante, dangereuse pour les mouvements offensifs ultérieurs.

Smolensk devenant le dernier objet stratégique majeur, qu'on rencontre en avançant vers Moscou, c'est là où doivent se rassembler tous les moyens matériels, les forces physiques et les efforts des défenseurs pour en conserver la possession. Avec la reddition de Smolensk, on fraye le chemin jusqu'à Moscou, et si le terrain de 37 à 38 myriamètres, compris entre Smolensk et Moscou, offre plusieurs avantages tactiques, ceux de la stratégie, quant à la conservation de la capitale, but des opérations, deviennent presque nuls.

On avait employé pour le camp de Drissa beaucoup de moyens matériels, mais qui ne furent d'aucune utilité. Ce point n'avait pas été heureusement choisi, car il n'était d'aucune importance stratégique. L'assiette de Drissa, poste latéral à la ligne d'opérations naturelle, ne présentait pas même de position de flanc pour une défense indirecte de l'objet primitif des opérations, ni de champ de bataille avantageux, où l'armée défensive, sans risquer de perdre ses communications avec Smolensk, pût recevoir ou livrer une bataille. Dans le cas d'une défaite et d'un mouvement rétrograde, si même le passage sur la rive droite de la Duna fût assuré par les ponts qui se trouvaient sous la protection immédiate des fortifications du camp, le désavantage le plus grand était, que l'armée rétrogradante se trouvait rejetée sur Sébège, et par conséquent tout à fait hors de la ligne d'opérations naturelle par Smolensk à Moscou.

Le poste de Smolensk, au contraire, mis à l'abri d'une attaque irrégulière, offrait aux défenseurs tous les moyens de prolonger les opérations avec avantage sur la ligne du Dnepre. Smolensk est le point central où aboutissent huit routes différentes, dont cinq mènent vers l'est et le midi de la Russie. La ville dominant la vallée du Dnepre, offre des moyens faciles de manœuvrer sur les deux rives. L'armée rassemblée sous ses murs, livrant bataille sous la protection des retranchements, a tous les avantages tactiques en sa faveur, et celui incalculable de manœuvrer d'un point central, contre une position demi-circulaire, et par conséquent étendue. Avec de pareils avantages, une affaire générale sous Smolensk aurait pu offrir facilement un pendant à la bataille de Dresde. Smolensk étant l'objectif principal de l'armée ennemie, devait aussi attirer l'attention des défenseurs. C'était, en un mot, la clef de Moscou, du cœur de l'empire, qui a été et sera toujours de la plus haute conséquence pour les mouvements stratégiques d'une guerre faite dans la section de la sphère d'opérations du nord, et dont Moscou serait le but principal.

*Des points stratégiques.* — D'après l'esquisse que je viens d'offrir, nous venons de voir que les lignes d'opérations de la sphère du nord avec leurs subdivisions qui se confondent l'une dans l'autre, et qui conduisent à Moscou, se réduisent à celles de Kovno par Wilna, d'où elles se partagent et atteignent les rives de la Bérésina par Dokschitzy et Borissov; de Grodno par Novogroudek; de Bialistok par Wolkovisk, et de Brest-Litovskoy par Kobrin.

Les points centrals les plus importants, sont: Wilna, Grodno, Bialistok, Belsk, Wolkovisk Kamionka, Mikhalischky, Wologin, Slonim, Neswige, Molodetchno, Wileïka, Dokschitzy, Minsk, Orcha et Smolensk. Les lignes secondaires qui servent de voies pour les mouvements concentriques, qui joignent aussi les différents points d'intersection des frontières avec les points centrals, ainsi que ceux qui marquent les lignes transversales, ont été déjà récapitulés plus haut.

Sur toute l'étendue de la frontière, ainsi que dans l'espace compris entre le Niémen, la Duna et la Bérésina, le pays étant abordable en tout sens, il serait difficile de désigner des points qui puissent répondre entièrement à toutes les conditions que l'art militaire impose à un point stratégique; mais ceux où convergent les routes principales qui conduisent dans l'intérieur de l'empire, et qui servent de rassemblement aux


Digitized by Google

différentes colonnes, ceux d'intersection des lignes perpendiculaires et transversales, où s'opèrent les développements stratégiques, ainsi que ceux qui nous livrent les passages des grandes rivières, etc., peuvent toujours être mis dans la catégorie de ceux que nous recherchons maintenant.

Nous avons sur la frontière comprise entre Kovno et Brest-Litovskoy, huit points importants qui sont : Kovno, Olita, Grodno, Gonionds, Chorochtsch, Tzekanovitz, Drogyczyn et Brest-Litovskoy; tous les huit sans défense, et par conséquent ne pouvant s'opposer à l'invasion des ennemis. Dans l'hypothèse que les assaillants choisiront pour ligne d'opérations, celle qui mène de Kovno par Wilna à Dokschitzy, une pointe de leur part vers Dunabourg, devient indispensable pour éclairer la gauche et paralyser tous les mouvements offensifs que les défenseurs pourraient faire en se basant sur cette place.

Cette observation sur la gauche devient d'autant plus essentielle, que la ligne de Dunabourg à Wilna, en tombant à peu près perpendiculairement sur celle de Kovno par Wilna, et à peu près à son départ, rendrait toutes les opérations ultérieures des assaillants, trop précaires, s'ils n'en conservaient l'intégrité.

Le mouvement offensif des défenseurs, basé sur Dunabourg, doit nécessairement se lier avec celui vers Wilna, et cette double opération acquerra par là l'avantage d'être concentrique, tandis que celle des ennemis sera excentrique. Un mouvement offensif vers Wilkomir, et plus tard dans la direction de Janovo, peut facilement mettre le flanc gauche du déploiement stratégique de l'ennemi en défaut, ce qui le forcera, sinon à abandonner tout à fait son opération sur Wilna, du moins à s'engager dans un mouvement excentrique sur les deux rives de la Willia; tandis que les défenseurs possèdent par les points de Schirvinty et Gedroïtzy, des points d'interposition pour le rassemblement de leurs forces sur l'une ou l'autre communication, ce qui pourrait établir un équilibre avantageux dans les forces physiques, et consoliderait le mouvement offensif vers Kovno.

Dans la direction de Kovno à Dokschitzy, les grandes opérations des assaillants se lieront avec celles de la ligne flanquante vers Dunabourg, par le point de Mikhalischky, d'où cette corrélation doit cependant s'évanouir par la divergence des mouvements qui en proviennent, ce qui n'en faisant à peu près que deux opérations isolées, les rendra d'autant plus dangereuses. La ligne de contact, quoique imparfaite, étant celle qui mène de Mikhalischky par Danilovitchy à Gloubokoé, toute l'attention des assaillants en quittant la ligne de déploiement stratégique de Swentziany par Mikhalischky à Smorgony, devra donc tendre à ce qu'aucun corps des défenseurs ne vienne intercepter la seule ligne de contact qu'ils possèdent, et ne s'empare d'aucun des points d'interposition qui existent entre les deux lignes principales, comme Jaschkouny, Gaïbavtcbisna ou Gloubokoé.

En prenant Grodno comme point de départ de l'invasion, les opérations préliminaires, pour ne pas être trop isolées, doivent être circonscrites dans le triangle stratégique marqué par les points de Kovno, Minsk et Bialistok. Le flanc droit de la ligne de Grodno étant assez bien défendu pour les assaillants, par le cours du Niémen, celle de Bialistok à Wolkovisk peut n'être envisagée que comme ligne flanquante, et ne servira que pour un détachement d'observation. Les forces majeures se rassembleront donc entre Kovno et Grodno, et manœuvreront dans l'entre-deux de la Willia et du Niémen supérieur.

Les points de contact entre les deux lignes qui serviront de voies aux grandes opérations, seront Germouny, Lida, Ivié, Olschany, Wologin et Koïdanov.

A l'inspection de la carte et de la position des forces majeures défensives, il est aisé de se convaincre que le point de Wilna est un des points les plus importants de la ligne stratégique transversale. L'occupation de ce poste par les assaillants, rend la position du centre des défenseurs trop précaire, et le forcera à se replier sur la Gavia; tandis que l'aile gauche cherchera à se maintenir sur le Niémen supérieur jusqu'à Belitza. Des mouvements décisifs de la part des ennemis devront donc se faire dans la direction de Wilna.

Après l'abandon de ce point, la seconde ligne de déploiement stratégique des troupes défensives, sera donc entre Mikhalischky et Novogroudek. Les points de Mikhalischky, Smor-

Digitized by Google

gony, Olschany et Ivié, dont les deux premiers conduisent concentriquement par Naratch à Dokschitzy et les deux derniers par Wologin au point central Minsk, deviennent d'une considération majeure. Le poste de Bélitza, nœud des routes de Grodno, Bialistok et Brest-Litovskoy, livrant aussi le passage du Niémen supérieur, ne manquera pas d'être sur le flanc gauche des défenseurs, en butte à l'effort concentré des troupes offensives qui viendront dans ces directions.

Maîtresse de ces différents points, le but de l'armée offensive sera de prendre possession de la vallée de la Bérésina, et de s'ouvrir par là un chemin facile vers celle du Borysthène.

Les points de Dokschitzy, Plestchenitzy et Minsk, formeront la troisième ligne de déploiement stratégique des défenseurs. Mais ne présentant sur la droite qu'un flanc mal assuré, ils devront se prolonger vers Gloubokoé, comme point latéral et de sûreté. Cette précaution devient d'autant plus nécessaire, que le mouvement des assaillants, par leur droite, étant désavantageux, parce qu'il se présente de front vers la ligne de la Bérésina où elle n'offre que des défilés difficiles à franchir, les portera sans doute à prononcer un mouvement décisif par leur gauche. Ce mouvement a deux avantages réels, celui de tourner la vallée marécageuse de la Bérésina, en la prenant à revers presqu'à sa source, et de diriger l'armée offensive par un terrain plus facile.

Le mouvement stratégique principal ayant été prononcé vers Dokschitzy, et plus loin vers Lepell, enlève au point de Borissov, à peu près tous ses avantages, en menaçant un des objectifs principaux, Smolensk. Ici tous les mouvements offensifs deviennent concentriques, et pour ne pas rendre les opérations des deux ailes trop isolées, les assaillants devront plutôt concentrer leurs forces principales sur la rive droite du Borysthène, d'où ils pourront, avec plus de facilité, menacer la ligne principale d'opérations qui conduit de Smolensk à Moscou, et forcer peut-être les défenseurs à abandonner cette ville, dont la possession lève le dernier obstacle stratégique qui s'oppose au mouvement offensif vers la capitale.

Digitized by Google

# PREMIÈRE ÉPOQUE,

## DEPUIS LE PASSAGE DE L'ARMÉE FRANÇAISE AU DELA DU NIÉMEN, JUSQU'A LA JONCTION DES DEUX ARMÉES RUSSES.

*Passage de l'armée française au delà du Niémen.* — Étant parvenu à entraîner presque l'Europe entière dans la guerre à outrance que Napoléon se proposait de faire à la Russie, et dont l'asservissement de tout le continent européen devait être le résultat, il parvint à rassembler au mois de juin son armée immense sur la rive gauche du Niémen.

Napoléon à la tête des gardes impériales (1), du 1er corps d'infanterie (Davoust), du 2e (Oudinot), du 3e (Ney), du 1er corps de cavalerie (Nansouty), et du 2e (Montbrun), ces deux derniers sous les ordres du roi de Naples, s'avança dans la direction de Kovno.

Le prince Eugène ayant sous ses ordres le 6e corps d'infanterie (Saint-Cyr), le 4e qu'il commandait lui-même, et le 3e de cavalerie, se dirigea de Marienpol sur Pilony.

Le roi de Westphalie, dont l'armée était composée du 5e corps d'infanterie (prince Poniatowski), du 7e (général Régnier), du 8e (général Vandamme), et du 4e de cavalerie (Latour-Maubourg), dirigea le 7e par Tikoczin sur Bialistok, et s'avança avec les trois autres sur Grodno.

Le prince de Schwarzenberg, qui commandait le corps autrichien et formait l'extrême droite, se dirigea de Lemberg par Lublin sur Drogyczin.

L'extrême gauche, sous les ordres du maréchal Macdonald, était composée du 10e corps et s'était rassemblée à Tilsit.

Le 9e et le 11e corps d'infanterie (Victor et Augereau), formaient la réserve, et se trouvaient échelonnés sur la Vistule et à Berlin.

C'est donc sur un développement de 45 myriamètres que Napoléon franchissait la frontière de l'empire russe. Dans tout autre cas, où son armée n'aurait été que d'une force ordinaire, une extension pareille de ses forces aurait été mise, et avec justice, dans la catégorie des grandes fautes militaires; mais comme il disposait d'une force de 448,000 hommes sous les armes, renforcée par un train de 1,336 pièces de canon, et qu'il pouvait par conséquent opposer une résistance formidable sur tous les points où il aurait rencontré ses adversaires, ces mouvements étendus n'avaient plus aucun danger.

C'est le 12—24 juin que Napoléon franchit la frontière vis-à-vis de Kovno, à une demi-lieue au-dessus du village d'Alexoten, en dirigeant la majeure partie de ses forces sur Kovno et les environs.

Le vice-roi franchit le Niémen à Pilony.

Le roi de Westphalie à Grodno.

Le maréchal Macdonald à Tilsit.

Le prince de Schwarzenberg à Drogyczyn.

*Position des armées russes.* — A l'ouverture de la campagne, l'armée russe était répartie de la manière suivante:

Le 1er corps d'infanterie (comte de Wittgenstein) occupait Keïdany et avait un détachement qui couvrait sa droite à Rossieny.

(1) Je renvoie le lecteur, pour la formation et la composition de tous ces différents corps, au tableau synoptique (II) que nous a livré le marquis de Chambray dans son *Histoire de l'Expédition de Russie*, 2e édition.

Digitized by Google

Le 2e corps (général Baggohufwudt) se trouvait entre la Swenta et la Willia, s'appuyant par sa gauche au village d'Orgichki.

Le 3e corps (général Touczkov) avait pris position à Novoï-Troky.

Le 4e corps (comte Schouvalov) était à Olkéniki.

Le 5e (S. A. I. le grand-duc Constantin) occupait Swentziany.

Le 1er corps de cavalerie (général Ouvarov) était en position à Wilkomir.

Le 2e corps (baron de Korf) se trouvait à Smorgoni.

Le général Platov avec 7,000 Cosaques était à Grodno.

Le 6e corps d'infanterie (général Doktorov) qu'on détacha de la deuxième armée pour le réunir à la première, occupait Lida.

Le 3e corps de cavalerie (comte de Pahlen) qui fut, ainsi que le 6e corps d'infanterie, réuni à la première armée, était en position à Lebioda.

Toutes ces troupes étaient sous les ordres du général Barclay de Tolly, dont le quartier général était à Wilna.

L'armée commandée par le prince Bagration, réunissait le 7e corps d'infanterie (général Raeffskoy) qui occupait Novoï-Dvor.

Le 8e corps (général Borosdin) qui était en position à Wolkovisk.

Le 4e corps de cavalerie (général comte Sievers) qui se trouvait à Zelva.

4,000 Cosaques se trouvaient entre Belsk et Brest-Litovskoy.

La 27e division d'infanterie (général Névérovskoï) étant en marche pour renforcer la deuxième armée, se trouvait dans les environs de Minsk.

Le quartier général du prince Bagration était à Wolkovisk.

La troisième armée, sous les ordres du général Tormassov, était composée :

Du corps d'infanterie du général comte Kamenskoï, qui était réuni à Matzjov.

Du corps du général Markov qui occupait Loutzk.

Du corps du général baron de Sacken, qui se trouvait à Zaslav et Staroï-Constantinov;

Et du corps de cavalerie commandé par le général comte de Lambert, qui était en position à Luboml et Kovel.

Enfin 4,000 Cosaques étaient dispersés entre la frontière du gouvernement de Grodno et le poste de Jegorlik.

Le quartier général du général Tormassov était à Loutzk.

Une réserve qui était stratégiquement déployée en seconde ligne et qui réunissait 87 bataillons et 54 escadrons, montait à 34,800 hommes. Elle était répartie de la manière suivante:

5,600 hommes étaient à Riga et Dunamunde;

3,400, à Mittau;

7,000, à Dunabourg;

3,200 étaient entre Walk et Nével;

500 hommes à Borissov;

5,200, à Bobrouisk;

5,300, à Mozyr;

2,500, à Kiev;

Et 1,600, à Olviopol.

L'armée de Moldavie, que la paix avec la Turquie rendit disponible, et qui comptait plus de 50,000 hommes sous les armes, fut destinée primitivement pour une opération offensive en Italie, et devait se diriger par la Servie, la Bosnie et la Croatie.

*Considérations.* — L'emplacement des différentes armées russes nous démontre d'une manière évidente, que l'idée primitive des défenseurs était de suivre les grandes opérations dans les deux sphères. Cette idée était-elle bien adaptée aux circonstances et à l'emplacement des différentes armées à l'idée primitive? c'est ce que nous allons rechercher tout à l'heure.

Les deux armées du général Barclay de Tolly et du prince Bagration, destinées pour manœuvrer dans la sphère d'opérations du nord, occupaient depuis Keïdany jusqu'à Novoï-Dvor, un espace d'environ 30 myriamètres. Dans le cas d'une invasion subite, les points de concentration principaux ne pouvaient être, pour la première armée, qu'à Wilna; pour la deuxième, à Wolkovisk ou Slonim. Ces deux points étaient dans un éloignement de 16 à 17 myriamètres l'un de l'autre, et se trouvaient séparés par la vallée du Niémen, tandis que celle-ci, ainsi que la ligne d'opérations de Grodno à Minsk, n'étaient maintenues que par 7,000 Cosaques qui ne pouvaient jamais résister à l'impulsion de l'armée du roi de Westphalie. En poussant sur Novogroudek et défendant sur la rive droite les passages du Niémen à Mosty et Belitza, ce dernier ne forçait-il pas

Digitized by Google

le prince Bagration à remonter le fleuve par la rive gauche?

Dans cette occurrence, Lida aussi, où cantonnait le corps du général Doktorov, ne pouvait pas être envisagé comme échelon stratégique. Quoique placé presqu'à mi-chemin de Wilna à Wolkovisk, ce corps ne devait plus, à cause de sa faiblesse et de l'éloignement des points centrals entre eux, entretenir une communication assurée entre les deux armées, ni empêcher que l'ennemi ne leur interposât des forces assez majeures pour paralyser leur jonction. La position du corps de Lida devenait, en un mot, une position isolée.

La jonction des deux premières armées devait être et a aussi été le but primitif dans leurs mouvements de retraite. Mais le mouvement excentrique de la première sur Swentziany n'a rendu cette jonction possible que sur le Dnepre. En voici les raisons :

En ne désignant que 7,000 Cosaques pour défendre la ligne d'opérations centrale de Grodno à Minsk, c'était vouloir abandonner volontairement la chance avantageuse de l'occupation de Minsk par la deuxième armée. Cette ville une fois tombée au pouvoir des ennemis, on anéantissait aussi toute espérance pour réunir les armées sur la Bérésina, et l'unique espoir qu'on pouvait encore conserver, se réduisait donc à faire cette jonction sur le Dnepre (1). Faute capitale, qui engageait deux armées dont la réunion était indispensable pour la défense de l'État, dans des mouvements concentriques, dont le point de réunion était à plus de 50 myriamètres des points de départ.

L'armée du prince Bagration aurait été mieux placée devant Grodno, ayant son quartier général à Kamionka. La position devenait plus avantageuse et plus assurée. En faisant manœuvrer les deux armées dans l'entre-deux de la Willia et du Niémen, on donnait sans contredit plus d'assurance à leurs flancs et moins d'excentricité à leurs mouvements. Lida devenait alors, pour les deux armées, un point de contact avantageux.

Même dans l'hypothèse de la marche excentrique de la première armée sur Drissa, la réunion des deux, si la deuxième avait été placée devant Grodno, aurait pu se faire sans difficulté par Smorgony ou sur la rive gauche de la Bérésina, en prenant Lepell pour point de contact, sans que l'armée du prince Bagration fût réduite à faire des marches aussi pénibles, et ne risquât de trouver son point de réunion même au delà de Smolensk.

La troisième armée qui occupait la sphère d'opérations du midi, ne pouvait avoir que deux destinations :

1° De s'opposer à une invasion que l'ennemi tenterait de faire dans la sphère du midi;

2° De faire une diversion dans le duché de Warsovie.

La direction du corps du prince de Schwarzenberg, qui s'était rassemblé à Lemberg et s'était porté sur Lublin, avait démontré évidemment que les ennemis ne voulaient pas tenter d'opérations trop excentriques, et que leur projet était de manœuvrer dans la sphère d'opérations du nord.

Pour ce qui regarde le projet de diversion, les circonstances, je crois, n'étaient pas assez favorables pour en entreprendre une. Les Russes étaient réduits par l'infériorité de leurs forces physiques à la défensive, et ne devaient donc songer qu'à la défense de leur propre territoire, en remettant les mouvements offensifs contre le duché de Warsovie, à des moments plus favorables.

La position de la troisième armée était donc vicieuse aussi, et sa rentrée dans la sphère d'opérations du nord, nous le prouve suffisamment. En faisant occuper Wolkovisk par l'armée du général Tormassov, lequel, en laissant un corps à Staroï-Constantinov pour surveiller momentanément la frontière de la Gallicie, et maintenir la communication avec l'armée de Moldavie, aurait pu disposer de 32,000 hommes, on l'assimilait aux opérations préliminaires des deux premières armées, et particulièrement à celle du prince Bagration, auquel ce secours aurait été d'un avantage tellement majeur, qu'il aurait pu donner une autre tournure au commencement des hostilités.

Les deux armées réunies auraient offert une masse d'environ 80,000 hommes sous les armes, tandis que le roi de Westphalie n'en avait que 60,000. Dans la direction de Grodno, la jonction des deux armées s'effectuant par Mosty,

(1) Mouvements sur lesquels j'aurai l'occasion de revenir, et que je pourrai développer.

Digitized by Google

le prince Bagration pouvait tomber en pleine sécurité sur son adversaire et l'écraser.

*Retraite des deux armées russes vers la Duna et le Dnepre.*—La frontière fut franchie sans résistance, et l'abandon de Wilna en fut le résultat. Mais il était tout aussi peu possible pour les Russes de défendre Wilna, que de s'opposer à l'invasion des frontières, et les raisons en sont toutes simples. Une frontière aussi étendue que celle de l'empire russe, n'étant défendue par aucun point défensif permanent, devient accessible partout. Wilna, quoique point très-important, ne pouvait pas être maintenu; car en livrant bataille pour conserver ce poste, les défenseurs auraient marché à grands pas vers leur perte future.

Napoléon espérait qu'on lui disputerait la capitale de la Lithuanie, car on espère toujours ce que l'on désire. Il fit même ses dispositions pour l'attaque. Les Russes ne pouvaient réunir pour cette action, tout au plus que les deuxième, troisième, quatrième et cinquième corps d'infanterie, et les premier et deuxième corps de cavalerie, ce qui aurait fait un total de 76,000 hommes. Quelles chances auraient-ils eues pour la victoire!

Au contraire, pendant que toutes les forces disponibles se seraient trouvées engagées avec les troupes qui formaient le centre de l'armée française, les corps des ailes, en s'avançant dans le pays, auraient profité de ce temps pour envelopper les flancs de l'armée du général Barclay de Tolly, et seraient peut-être parvenus à lui couper toute retraite.

L'abandon de Wilna et la retraite des armées vers la Duna et la Bérésina, furent donc décidés.

Swentziany fut désigné pour être le point de concentration de la première armée, et la communication de Wilna par Swentziany, comme voie centrale pour le mouvement d'une partie des troupes, tandis que le reste se dirigea d'un côté par Wilkomir, et de l'autre par Smorgony et Kobylniki.

*Camp de Drissa.*—Le choix de la communication de Swentziany, comme voie centrale, n'avait été fait que d'après le but qu'on voulait atteindre, et qui était le camp de Drissa. C'est ici que se développe donc dans toute son étendue le vice de l'assiette du camp de Drissa; Smolensk était toujours et devait être le point principal de défense, et l'armée désignée pour le couvrir, en abandonnant volontairement aux ennemis toutes les directions les plus courtes et les plus faciles, allait s'enfermer dans un camp retranché, dont la position la mettait dans le danger imminent de perdre ses communications avec l'objet principal des opérations.

*Considérations sur la retraite du prince Bagration.*—Ce mal n'était pas encore le seul auquel cette marche excentrique mettait en butte. Tout en se repliant avec la première armée vers le camp de Drissa, on n'avait pas perdu de vue que la réunion des deux armées des généraux Barclay de Tolly et du prince Bagration, était le but essentiel de la campagne, et ce dernier reçut aussi l'ordre de se porter sur le camp de Drissa.

Toutes les opérations des armées russe et française devaient donc se circonscrire dans le triangle stratégique marqué par les points de Wilna, Drissa et Wolkovisk; car le jour de l'entrée de Napoléon à Wilna, 16—28 juin, le prince Bagration se trouvait encore à Wolkovisk.

En jetant les yeux sur la carte, et prenant le compas pour guide, on verra à la moindre observation le peu de chances de succès qu'on avait laissé au prince de Bagration pour cette réunion. Je juge donc l'homme d'après le fait, le prince Bagration d'après ses actions, et qu'il me soit permis de demander: Jamais général fut-il dans une position plus critique, jamais militaire s'en acquitta-t-il avec plus de gloire?

La marche excentrique sur Drissa décida, de prime abord, tout l'abandon du pays jusqu'à Smolensk. Le général Barclay de Tolly ne voulait pas, et avec raison, livrer de bataille décisive, avant que la réunion des deux armées ne fût effectuée; mais, d'après la position des deux armées, la direction qu'on avait donnée à la première, et les mouvements des ennemis, cette jonction ne pouvait se faire que sur le Dnepre et à la suite des grands mouvements de conversion. Je vais le démontrer d'après le calcul des distances et du temps sur lesquels doivent être basées toutes les opérations stratégiques.

Les points de Smorgony et de Radoschkovitchy étant deux et jusqu'à trois fois plus rapprochés de Wilna (qui, comme nous venons de le voir, était déjà au pouvoir des ennemis) que

Digitized by Google

de Wolkovisk, le prince Bagration ne pouvait plus espérer de faire sa jonction en coupant en l'un de ces points la ligne d'opérations de Wilna à Minsk, qu'on avait laissée au pouvoir des ennemis, sans même l'avoir fait observer. Supposons donc que le prince Bagration en abandonnant de prime abord, à cause de son impossibilité, le projet de percer par Novogroudek sur Wileïka, comme il lui a été enjoint de le faire, se fût porté par le chemin le plus court, par Slonim, Mik, Novoï-Swergenn et Kaïdanov, sur Minsk, il aurait eu 22 myriamètres à parcourir; quoique Minsk ne soit qu'à 18 myriamètres de Wilna, je suppose cependant qu'en se portant à marches forcées, le prince Bagration soit parvenu à atteindre Minsk avant les ennemis: cet avantage aurait été très-grand sans doute; mais le but principal n'aurait pas encore été rempli : il fallait se mettre en contact avec la première armée.

La ligne transversale qui pouvait servir au déploiement stratégique des deux armées russes, était celle de Minsk par Dokschitzy et Gloubokoé. En quittant Wolkovisk le 17—29 juin, et en franchissant l'espace de 22 myriamètres jusqu'au 23 juin—4 juillet, le prince Bagration serait arrivé à Minsk en même temps que le maréchal Mortier à Gloubokoé, et deux jours avant que le vice-roi d'Italie n'occupât Dokschitzy. Les points d'interposition du déploiement stratégique, en tombant au pouvoir des ennemis, faisaient manquer le but de l'opération, et la retraite redevenait indispensable.

Napoléon, en calculant sur la poursuite rapide du roi de Westphalie, qui avait occupé Grodno le 18—30 juin, ainsi que les forces dont il disposait, avait encore détaché le premier corps sous les ordres du maréchal Davoust, avec l'injonction de prévenir l'armée du prince Bagration à Minsk. Il voulait le mettre entre deux armées, dont le total aurait monté à peu près à 100,000 hommes, qui auraient aisément écrasé l'armée russe, qui ne pouvait compter, en y comprenant le corps de Cosaques du général Platov et le détachement du général Dorokhov, que tout au plus 50,000 hommes sous les armes.

Le prince Bagration se vit donc forcé de changer de direction, et se décida de nouveau à se porter sur Minsk, en passant par Korélitzy, Mik, Novoï-Swergenn et Kaïdanov.

Le général Platov qui prit sa direction sur Iwié, subordonnant ses opérations, ainsi que celles du détachement du général Dorokhov, qu'il venait de recueillir dans sa retraite de Wologin, à celles de l'armée du prince Bagration, tantôt flanqua sa marche, tantôt fit son arrière-garde. Après avoir été l'un et l'autre prévenus par les ennemis à Wichnev, Wologin et Minsk, ils suivirent l'armée du prince Bagration par Bobrouisk, et plus tard, par Workalabov vers Mohilev.

Si le prince Bagration n'avait pas été appelé à Drissa, sa retraite, qu'il aurait pu effectuer par le chemin le plus court, se serait du moins opérée sans difficultés (1), et il n'aurait pas été obligé de chercher dans des changements continuels de direction, d'échapper aux troupes du maréchal Davoust, ni par des marches forcées, que les contre-marches qu'il a été obligé de faire ont nécessitées, à se soustraire à la poursuite de l'armée du roi de Westphalie.

Maintenant les chances venaient de changer. Le prince avait perdu plusieurs jours de marche, et son armée pouvait être compromise.

*Opérations de l'armée du roi de Westphalie.* — Ce n'est pas sans raison que Napoléon s'indignant contre la lenteur des mouvements de l'armée de son frère, lui en témoigna son mécontentement (2). Il était aussi difficile de mettre plus de nonchalance dans des opérations d'une aussi grande conséquence. En voici une preuve évidente.

Le roi de Westphalie entra le 18—30 juin à Grodno. C'est justement le jour où le prince Bagration était à Zelva. De Grodno à Novogroudek, l'armée française n'avait qu'une distance de 13 myriamètres à franchir, jusqu'à

(1) La distance de Wolkovisk à Minsk est de 27 myriamètres et demi. Le prince Bagration quitta Wolkovisk le 16—28 juin, le maréchal Davoust n'occupa Minsk que le 26 juin—8 juillet. Le prince aurait donc eu dix jours pour franchir cet espace, ce qu'il aurait pu faire avec facilité.

(2) « Il est impossible de manœuvrer avec plus de mal-» adresse, lui écrivait-il, vous serez cause que Bagra-» tion aura le temps de se retirer ; vous m'aurez fait » perdre le fruit des combinaisons les plus habiles, et la » plus belle occasion qui puisse se rencontrer dans cette » guerre, a échappé par ce singulier oubli des premières » notions de la guerre. »

Digitized by Google

Korelicza c'était deux myriamètres de plus. De Zelva par Novogroudek, Nikolaev à Korelicza, direction qu'à suivie le prince Bagration, il y en a tout autant. Les deux armées se seraient donc choquées à Korelicza, et dans tous les cas le sort de celle du prince de Bagration devenait périlleux. Acceptait-il la bataille que le roi de Westphalie aurait dû lui offrir, il devait combattre avec 47,000 hommes (dont il n'y avait que 40,000 de troupes régulières) contre 56,000. Parvenait-il à occuper Korelicza avant son adversaire, heureux s'il parvenait à gagner une journée de marche, il aurait été toujours poursuivi sans relâche, et son arrière-garde n'en aurait pas moins souffert (1).

Arrivée à Novoï-Swergenn, ce qui se serait effectué le 26 juin—8 juillet, l'armée du roi de Westphalie se mettait par Kaïdanov en corrélation avec le corps du maréchal Davoust, qui avait occupé Minsk le même jour, et ils acquéraient l'un et l'autre la faculté de combiner leurs opérations (2).

Maintenant le danger auquel le prince Bagration pouvait être en butte pouvait devenir plus imminent encore.

La poursuite du roi de Westphalie jusqu'à Novoï-Swergenn, était dans les règles; mais courir par un mouvement excentrique vers Neswige et Sloutzk, en laissant la communication centrale, et par conséquent la plus avantageuse de Minsk, à gauche, était contre toutes les règles de la pure stratégie. C'était sacrifier le but principal à des chances imaginaires et même dangereuses. Imaginaires, car ayant échappé au désavantage d'être prévenu sur sa ligne de retraite, et le terrain qu'il avait derrière lui étant libre, le prince Bragration pouvait rétrograder aussi loin que la retraite lui aurait été avantageuse, n'aurait pas reçu d'engagement à moins d'être sûr du succès, et ne l'aurait apparemment fait que sous les murs de Bobrouisk, où il aurait eu toutes les chances tactiques en sa faveur. Dangereuses, parce que le mouvement de l'extrême droite, dans la direction de Sloutzk, menait l'armée du roi dans un pays marécageux et difficile, et étendait, sans but, le déploiement stratégique au delà de la distance que les forces physiques pouvaient comporter.

La première armée se trouvant du côté de Drissa, tandis que le prince Bagration était rejeté sur Bobrouisk, la communication de Minsk à Smolensk possédait des avantages non équivoques :

1° Elle était la plus courte de toutes celles qui menaient vers l'objectif principal;

2° C'était une communication centrale;

3° Elle servait de base aux opérations, et de ligne de retraite aux troupes du maréchal Davoust dans leur mouvement vers Mohilev; et

5° Le prince Bagration ayant échappé à la poursuite de l'armée du roi de Westphalie, le but principal devenait l'opération du maréchal Davoust, et, par conséquent, un mouvement excentrique avec ses troupes était une faute capitale.

En poussant sur la communication centrale de Minsk, c'était au cœur qu'on frappait; c'était l'opération favorite de Napoléon, un pendant de celle de Montenotte. En gagnant du terrain au centre, on parvenait à séparer les deux armées russes, sans espoir de jonction; les mouvements devenaient plus concentriques, les troupes de l'extrême droite de l'armée française se mettaient en corrélation avec celles du maréchal Davoust, et l'auraient soutenu dans son expédition sur Mstislav.

Les corps combinés, sous les ordres du roi de Westphalie et du maréchal Davoust, formaient un total au moins de 100,000 hommes. De Novoï-Swergenn, le roi de Westphalie devait donc changer de direction : abandonnant

(1) C'est en vain que le général Allix (*Journal des Sciences militaires des Armées de terre et de mer*, année 1826, cahier de novembre) a cru pouvoir, par sa lettre, justifier la conduite du roi de Westphalie. Sa justification ne peut jamais être valable; car n'ayant calculé que d'après un mouvement non interrompu de l'armée du prince Bagration, et ne l'ayant pas suivi exactement dans ces contre-marches, il a dû nécessairement se trouver en défaut dans tous ses calculs, qu'il a basés sur le temps et les espaces. Je crois avoir démontré d'une manière non équivoque que les deux armées devaient se choquer à Korelicza.

(2) Ce qui n'a pas du tout été le cas. On remarque, au contraire, peu ou presque pas de corrélation entre les opérations du roi de Westphalie et du maréchal Davoust. Était-ce jalousie ou insouciance, le fait n'en est pas moins impardonnable, tant pour l'un que pour l'autre.

Digitized by Google

une poursuite dont les résultats, comme nous venons de le voir, devenaient problématiques, il devait se rabattre sur Minsk. Tandis que l'un aurait marché sur Mohilev, l'autre se serait dirigé sur Orcha et Smolensk, et, après le combat de la Saltanovka, rien ne pouvait empêcher les généraux français de pousser sur Mstislav et de s'opposer même à la jonction des deux armées russes à Smolensk, sur quoi j'aurai encore l'occasion de revenir.

*Combat de Saltanovka.* — En avançant vers Mohilev, le prince Bagration apprit que la ville était occupée par les ennemis. Il vit bien que le moment était arrivé de se faire jour l'épée à la main. Il serait donc injuste de lui reprocher d'avoir livré le combat de la Saltanovka. Une raison majeure a dû l'y porter. Il voulait s'ouvrir la communication par Mohilev sur Mstislav, appréhendant avec raison que, s'il franchissait le Dnepre plus bas que Mohilev, le maréchal Davoust ne marchât sur Mstislav, et ne lui interceptât la retraite sur Smolensk.

Mais n'ayant encore que le corps du général Raeffskoï qui pût prendre part au combat, car celui du général Borosdin était encore en arrière, il est juste de lui reprocher d'avoir fait attaquer le maréchal Davoust avant la concentration de ses forces.

Le 12—24 juillet, toute son armée aurait pu être rassemblée. Alors, profitant du mouvement divergent de l'armée du roi de Westphalie, dont il pouvait calculer toutes les marches et connaître la direction, il aurait eu plus d'une chance en sa faveur. En battant le corps du maréchal Davoust, le prince Bagration se rendait maître de Mohilev, et rejetant les ennemis sur Orcha, il se frayait par Mstislav une voie sûre et une jonction inévitable avec la première armée, à Smolensk.

*Considérations sur les opérations de l'armée du maréchal Davoust.* — Le maréchal Davoust, sous les ordres duquel Napoléon venait de ranger l'armée qu'avait commandée son frère, ayant été rejoint par le corps du prince Poniatowsky à Mohilev, devait se porter, après le combat de Saltanovka, sur Mstislav. Il y aurait tout aussi bien prévenu l'armée du prince Bagration, qu'il l'avait fait à Mohilev.

Une division du corps du général Vandamme, et dont le général Tharreau avait pris le commandement, aurait dû être aussi dirigée sur Orcha, pour y relever le corps du général Grouchy, que le maréchal Davoust aurait attiré à lui, tandis que Latour-Maubourg, renforcé par la seconde division du 8e corps, se serait porté sur Rogatschev pour s'opposer à toutes les tentatives de la garnison de Bobrouisk et du corps de Mozyr.

La division du 8e corps, renforcée par la brigade de cavalerie légère de Colbert, en se portant par Borissov sur Orcha, aurait fait l'échelon intermédiaire de la ligne stratégique transversale de Mohilev par Kokhanov à Senno.

Mais abondonnant même le sens de l'hypothèse que je viens de débattre, et ne prenant les choses que telles qu'elles ont existé, il est difficile de ne pas reprocher au maréchal Davoust d'avoir laissé échapper l'occasion de marcher sur Mstislav. Renforcé comme il l'a été par le corps du prince Poniatowsky, quelles pouvaient être ses appréhensions? Battu, il perdait quelques milliers d'hommes et se repliait par Gory sur Orcha, dont le point venait d'être éclairé par le 3e corps, et que Grouchy renforça plus tard. Vainqueur, il s'opposait complétement à la jonction des deux armées, et prévenait même la bataille de Smolensk.

Cette opération ne pouvait non plus avoir rien de dangereux pour le général Davoust. En passant sur la rive gauche du Borysthène, il se trouvait, il est vrai, séparé par ce fleuve de la grande armée qui se portait sur Witebsk; mais les deux armées russes ne l'étaient-elles pas de même? Les Français cependant conservaient en leur faveur l'avantage des lignes intérieures, contre les extérieures. Dans un cas pareil, le principal c'est que les parties, quoique séparées, aient des forces suffisantes pour s'opposer aux adversaires; et, d'après cet axiome, les deux armées françaises avaient toutes les chances tactiques en leur faveur. L'éloignement du maréchal Davoust de la grande armée, commandée par Napoléon, et son isolement sur la rive gauche du Dnepre, n'avaient donc rien de contraire aux vrais principes militaires.

Si plusieurs auteurs justement sévères ont blâmé les opérations du roi de Westphalie, la partialité seule pouvait les porter à être indulgents envers le maréchal Davoust. L'un et l'autre me paraissent avoir mérité le même reproche. Si le roi laissa échapper le prince

Digitized by Google

Bagration à Korelicza, le maréchal Davoust n'en a pas moins fait à Mstislav.

Le mouvement décisif du maréchal Davoust par Mstislav sur Smolensk, remplissait deux buts importants à la fois :

1° De rejeter l'armée du prince Bagration sur Jelnia ;

2° De s'emparer de Smolensk à dos de l'armée du général Barclay de Tolly.

*Continuation des opérations de l'armée du général Barclay de Tolly.* — L'armée du général Barclay de Tolly, qui se portait sur le camp de Drissa, y arriva le 29 juin—11 juillet avec les 2e, 3e, 4e et 5e corps d'infanterie, et les 1er et 2e de cavalerie.

La marche de l'armée vers Drissa était tout aussi vicieuse que son séjour dans ce camp aurait pu être dangereux. Napoléon ayant prononcé son mouvement par son centre avec les corps du général Saint-Cyr et des gardes vers Gloubokoé, et par la droite avec celui du vice-roi, de Smorgony sur Wileïka, le général Barclay de Tolly se vit obligé d'abandonner sa position pour remonter la Duna, afin de conserver ses communications avec Smolensk. Il évacua le camp le 2 — 14 juillet.

Si l'établissement et la marche de la grande armée vers le camp de Drissa, étaient des fautes graves, il n'est pas moins vrai que l'abandon subit de ses fortifications élevées à tant de frais et au prix d'un temps précieux, fait le plus grand honneur aux combinaisons du général Barclay de Tolly. Il avait saisi les dangers de sa position, et évacua le camp.

*Considérations sur les grandes opérations des armées françaises.*—Le séjour prolongé de Napoléon à Wilna, et la lenteur ordinaire des mouvements, lorsqu'il se trouvait absent de l'armée, n'auraient pu s'excuser que dans le cas où l'avenir nous eût dévoilé des actes d'administration en faveur de la Pologne, et dont la pacification ultérieure eût peut-être pu entraver plus tard le commencement de la campagne de 1813. Dans son séjour à Wilna, qui dura dix-huit jours, il sembla avoir perdu de vue la célérité et l'ensemble des mouvements, ne s'occupa qu'à recevoir des députations, et à nommer des intendants militaires, tandis qu'il ne devait songer qu'à pousser son centre et la droite sur Gloubokoé et Dokschitzy.

En côtoyant la rive gauche de la Duna avec son centre, par Ouchatch, Oula, Bechenkovichy vers Witebsk, tandis que la colone de la droite aurait poussé par Lepell, Tschachniki, Senno et Babinoviczy, il aurait pu prévenir le général Barclay de Tolly à Babinoviczy et Liosna, et le forcer de se jeter sur Poreczié. Mais alors le chemin sur Smolensk par Roudnia, ne pouvait lui être disputé que par les troupes du prince Bagration, lequel apparemment n'aurait pas osé recevoir une lutte aussi inégale.

Cette route étant aussi beaucoup plus courte que celle par Poreczié, la première armée eût donc été prévenue à Smolensk et forcée de pousser sur Doukovtchina.

Ces mouvements auraient fourni le pendant du résultat de la bataille d'Eckmühl, et la marche de la première armée de Poreczié sur Doukovtchina, semblable à celle de l'archiduc Charles vers la Bohême.

Prenons encore une fois le calcul des distances et du temps à notre secours.

Au lieu de faire entreprendre à sa droite le mouvement excentrique sur Dévénicki (1), pour couper la retraite au prince Bagration, qui avait assez d'ennemis sur les bras, en faisant marcher le vice-roi par Smorgony sur Dokschitzy, tandis que les corps de Saint-Cyr et celui des gardes se seraient portés, par Mikalischky sur Gloubokoé, Napoléon pouvait facilement égaliser dans leur marche les têtes des différentes colonnes des deux ailes et du centre. Murat, qui conduisait la gauche, arriva, le 21 juin — 3 juillet, à Swentziany. A cette époque, le centre aurait pu tout aussi bien atteindre Kobylnicky, et la droite Kourgenetz. De Kobylnicky, il y a 7 myriamètres et demi jusqu'à Gloubokoé, et de Kourgenetz 6 myriamètres et demi jusqu'à Dokschitzy. Ainsi le centre et la droite pouvaient y être très-facilement le 26 juin — 8 juillet. Le maréchal Davoust occupa Minsk le même jour, de manière que les échelons stratégiques eussent été parfaitement établis.

Tandis que le roi de Naples, avec les corps de Ney, de Nansouty, de Montbrun et des trois divisions de celui de Davoust, aurait tenu le général Barclay de Tolly en échec dans le camp retranché de Drissa, le vice-roi aurait

(1) Mouvement fautif, qu'aucune considération ne saurait excuser.

Digitized by Google

accorder plus de franchise à son mouvement de la droite. De Drissa à Witebsk il y a 17 myriamètres et demi; de Gloubokoé à Witebsk il y a à peu près 18 myriamètres; de Dokschitzy à Babinoviczy il y en a à peu près 19.

Ce n'est que trois jours après l'occupation de Gloubokoé et Dokschitzy, par le centre et la droite de l'armée française, que les corps russes occupèrent le camp de Drissa, et ne l'évacuèrent que quatre jours plus tard. Je demande maintenant : le général Saint-Cyr et le vice-roi pouvaient-ils prévenir l'armée du général Barclay de Tolly à Witebsk ou non?

Pendant que ces mouvements s'opéraient entre la Bérésina et la Duna, le maréchal Davoust, qui avait occupé Mínsk le 26 juin — 8 juillet, en détachant le corps de Grouchy et la brigade Colbert, pour éclairer sa gauche vers Orcha, non le 30 juin — 12 juillet, comme la chose a été exécutée, mais le 28 juin — 10 juillet, pouvait facilement atteindre Orcha en huit à dix marches (la distance est à peu près de 20 myriamètres), de manière que ses troupes s'y seraient rendues au plus tard le 7 — 19 juillet. Orcha aurait donc pu être occupée avant le combat de la Saltanovka, et, dans tous les cas, le général Grouchy servait d'échelon au corps du maréchal Davoust. Pendant que ce dernier, comme je l'ai proposé, par une marche de flanc, ce serait avancé sur Mstislav, Grouchy serait entré en corrélation, par sa gauche, avec le vice-roi, par sa droite, avec le maréchal Davoust, et en cherchant, autant que possible, à égaliser les têtes des différentes colonnes, les échelons stratégiques auraient été formés : sur la gauche, par les gardes, le corps de Saint-Cyr et celui du vice-roi; dans le centre, par ceux de Grouchy, Tharreau et la brigade Colbert, et sur la droite, par les troupes du maréchal Davoust et du prince Poniatowsky.

C'est dans cet ordre que toutes les lignes transversales stratégiques, comme celles de Mohilev, Orcha et Babinoviczy, et de Mstislav, par Liady à Luboviczy, auraient pu être occupées par une partie de l'armée française, tandis que le reste, sous les ordres du roi de Naples, en tenant les troupes du général Barclay de Tolly en échec, aurait fait le rideau nécessaire pour couvrir tous les mouvements de la gauche des troupes mentionnées.

*Retraite du général Barclay de Tolly sur Witebsk.* — Après des marches pénibles et dangereuses, côtoyé par des forces supérieures, le général Barclay de Tolly parvint à échapper aux poursuites continuelles de ses ennemis, et atteignit enfin Witebsk, le 11 — 23 juillet. Il occupa la ville, et guérit radicalement tout le mal que la marche excentrique sur Drissa avait pu causer.

Ayant fait franchir la Duna à la plus grande partie de son armée, il prit position en avant de Witebsk, et jeta un gros détachement sur Babinoviczy, mesure de précaution qui remplissait deux buts importants.

1° Elle assurait une retraite sur Smolensk, en couvrant le point de Liosna;

2° Ce détachement servait d'échelon de contact avec l'armée du prince Bagration, que le général Barclay de Tolly supposait avoir percé sur Orcha.

Quoique la jonction des deux armées n'eût pas encore été opérée, le général Barclay de Tolly se vit obligé de livrer plusieurs combats sous Witebsk; engagements qui furent nécessités par les circonstances, et que ces mêmes circonstances excusent complétement.

Il livra, le 13 — 25 juillet, le combat d'Ostrowno, pour protéger la marche des parcs de munitions et des pontons qui filaient sur sa droite, et pour donner au 6e corps, qui avait été laissé à Polotzk, le temps de le rejoindre.

Celui du 14 — 26, près de l'auberge de Peczonka, pour recueillir le corps du comte Osterman.

Dans l'espérance de ne trouver à Witebsk qu'une partie des troupes françaises qui se dirigeaient sur cette ville, le général Barclay de Tolly avait eu le dessein de livrer une bataille décisive; mais un courrier dépêché par le prince Bagration ayant apporté une nouvelle avérée sur la marche de la deuxième armée, fit échouer ce projet.

D'ailleurs, à quoi une bataille livrée sous les murs de Witebsk, aurait-elle pu mener? Que le prince Bagration fût parvenu à pénétrer sur Orcha ou non, un engagement général de la première armée était toujours hors de saison. Supposant que la deuxième armée ait occupé Orcha, tandis que la première était à Witebsk, alors rien ne pouvant s'opposer à

Digitized by Google

leur jonction, qui se serait effectuée par un mouvement rétrograde sur Smolensk, pourquoi donc livrer bataille avant d'avoir rétabli l'équilibre des forces physiques? Dans la seconde hypothèse, un engagement général était d'autant plus inutile, qu'en supposant même que le général Barclay de Tolly parvint à remporter une victoire complète, à quoi cette victoire pouvait-elle lui être utile (1)? Les ennemis ayant prévenu le prince Bagration à Orcha, le général Barclay de Tolly pouvait-il poursuivre son succès, et ne risquait-il pas, en prenant l'offensive du côté de Witebsk, d'être coupé de Smolensk par les corps des généraux Davoust, prince Poniatowsky, Vandamme et Grouchy, dont le total montait à plus de 90,000 hommes. Ces troupes n'étaient-elles pas plus que suffisantes pour s'opposer à toutes les tentatives du prince de Bagration qui, comme le général Barclay de Tolly, ne pouvait pas l'ignorer, ne disposait que d'une force de 40,000 hommes sous les armes, pour s'emparer même de Smolensk, ou en poussant vivement sur Liosna ou Roudnia, d'inquiéter, du moins fortement, le mouvement rétrograde de la première armée?

*Jonction des deux armées russes.*—Le courrier dont j'ai fait mention, apporta à Witebsk, des nouvelles de la deuxième armée. Ayant appris qu'elle n'avait pu percer par Mohilev sur Orcha, mais qu'elle se dirigeait par Mstislav sur Smolensk, le général Barclay de Tolly se hâta de reporter son armée sous les murs de Smolensk. Il abandonna donc Witebsk le 15—27 juillet, et arriva le 20 juillet—1er août à Smolensk; le prince Bagration s'y rendit le 22 juillet—3 août.

Après des marches aussi pénibles que difficiles, ayant à lutter contre deux armées dont l'une le poursuivait, tandis que l'autre lui coupait ses lignes de retraite, le prince Bagration parvint enfin à sauver son armée. C'est certainement au courage exemplaire, à la fermeté inébranlable et à la sagacité qu'il a déployés dans sa retraite, que la Russie doit l'équilibre qui se rétablit entre les armées belligérantes, et qui fut le précurseur des succès éclatants que les Russes remportèrent plus tard. La postérité impartiale ne balancera pas sans doute un moment, en ne jugeant même le prince Bagration que par ses dernières actions, de le mettre au rang des généraux les plus distingués des temps modernes, et sa retraite, pendant la campagne de 1812, au rang des plus beaux faits d'armes que l'histoire puisse citer dans ce genre.

Sans vouloir rien ravir au général Moreau de l'éclat de sa haute réputation, qu'il me soit permis de demander ce que cette retraite, en 1796, qui immortalisa le vainqueur de Hohenlinden, avait de plus beau que celle du prince Bagration en 1812? Je crois même, qu'en suivant attentivement les chances désavantageuses auxquelles les deux généraux se trouvèrent exposées, le militaire impartial avouera franchement que les difficultés que le prince Bagration fut obligé de vaincre, étaient bien plus grandes que celles auxquelles l'armée du Rhin-et-Moselle était exposée, et, par conséquent, le rôle de l'un était bien plus difficile que celui de l'autre.

La cession du fort de Kehl avait diminué de beaucoup les forces que l'archiduc Charles se proposait de lancer à dos du général Moreau; ce dernier n'était poursuivi que par des forces bien inférieures aux siennes (2); et la victoire complète qu'il remporta à Biberach, deux avantages d'une conséquence majeure pour résultat:

(1) Le marquis de Chambray, en discutant sur ce sujet (tom. 1er, pag. 236, 2e édition), loin d'appuyer ses assertions sur quelques raisonnements scientifiques, seuls arbitres de pareilles discussions, n'a pris pour guide que le calcul des forces matérielles, et s'est trouvé en peine de décider ce que, dans l'hypothèse d'une bataille livrée à Witebsk, l'armée russe aurait pu opposer à la garde impériale française. Je crois devoir satisfaire à sa curiosité, en lui répondant, qu'on lui aurait opposé le noyau de ces mêmes troupes dont, à la bataille de Polotzk, 2 escadrons ont suffi pour vaincre un régiment de cavalerie française et enlever 15 pièces de canon. Le noyau de ces mêmes troupes, dont quelques régiments ont suffi, à Culm, pour battre et forcer un corps français de 30,000 hommes à mettre bas les armes.

Au reste, ayant satisfait à la curiosité du marquis de Chambray, je veux bien avouer que son ignorance à ce sujet peut être excusable; car, comme artilleur, il n'a jamais été dans le cas de croiser la baïonnette avec les troupes russes.

(2) Le général Moreau avait 40,000 hommes sous les armes, tandis que le général Latour n'en avait que 20,000.

Digitized by Google

1° Elle le débarrassa de l'ennemi qui le poursuivait, lequel, après cette défaite, n'osa plus le suivre que de loin;

2° Il se trouva assez fort pour lutter contre les troupes des généraux Petrasch et Nauendorf, combinées avec celles de l'archiduc, dont les positions isolées lui permirent de continuer sa retraite, à travers Neustadt et la forêt Noire, sans avoir la moindre inquiétude pour ses communications avec le Rhin.

Le prince Bagration, au contraire, se trouvant entre deux armées qui marchaient en masse, dont la force de chacune était pour le moins égale à la sienne, pouvait tout perdre à la suite du moindre mouvement mal calculé.

*Opérations du corps du comte de Wittgenstein.* —Sur leur droite, les Russes ont été plus heureux : le comte Wittgenstein, en marchant de victoire en victoire, parvint, avec son faible corps, non-seulement à arrêter les tentatives de l'ennemi sur Pétersbourg, mais après l'avoir forcé à se renfermer dans l'enceinte de Polotzk, paralysa tout à fait ses opérations offensives.

Ayant franchi la Duna à Drouïa, où il fut renforcé par le détachement du prince Repnin, le comte Wittgenstein, après avoir manœuvré conjointement avec la première armée, fut enfin abandonné à ses propres forces au moment où le général Barclay de Tolly évacua le camp de Drissa. Il reçut l'ordre de couvrir la route de Pétersbourg. Sa ligne d'opérations fut désignée par Sébège, Pskov et Novgorod. Son corps ne comptait que 25,000 hommes sous les armes.

Ayant entrepris une opération sur la rive gauche de la Duna, qui devait le conduire à dos de ses ennemis, le comte de Wittgenstein s'était porté vers Drouïa; mais il fut bientôt interrompu dans son mouvement par la nouvelle de l'arrivée du maréchal Oudinot à Polotzk. Celui-ci, après avoir démoli les fortifications du camp retranché de Drissa, remonta la Duna, laissa une division d'infanterie (Merle) et une brigade de cavalerie légère à Disna, et occupa Polotzk le 14—26 juillet.

Accompagné de deux divisions d'infanterie (généraux Legrand et Verdier), d'une division de cuirassiers (général Doumerc), et d'une brigade de cavalerie légère, le maréchal Oudinot prononça son mouvement offensif sur la route de Pétersbourg vers Sébège.

Pendant que le comte de Wittgenstein, qui se hâtait de revenir sur ses pas, se dirigeait par Kokhanovo et Katérinovo, pour regagner la grande communication de Polotzk à Sébège, le maréchal Oudinot eut le temps de venir lui en barrer le chemin en s'établissant à Kliastitzy, embranchement des routes de Sébège et de Kokhanovo.

Instruit aussi de la tentative de Macdonald, qui s'était porté vers Jacobstadt, de vouloir franchir la Duna, pour combiner ses opérations sur la rive droite de ce fleuve, avec celles du maréchal Oudinot, le comte de Wittgenstein ne balança pas un moment de profiter de sa position centrale, et résolut d'attaquer Oudinot dans sa position de Kliastitzy.

*Bataille de Kliastitzy.*— La bataille de Kliastitzy est un fait d'armes superbe, qui fait le plus grand honneur au chef qui y commandait, et aux troupes russes qui y ont pris part. Cette lutte peut être envisagée comme le produit de la hardiesse, du génie, et d'une valeur exemplaire : *Audaces fortuna juvat.* Avec 26 bataillons, 8 escadrons et 6 compagnies et demie d'artillerie, ce qui ne pouvait présenter tout au plus qu'un total de 16,500 hommes actifs, le comte de Wittgenstein remporta une victoire complète sur une armée dont les forces excédaient les siennes de près de la moitié (1). La victoire cependant ne resta pas un moment indécise, et l'ennemi, déposté de toutes ses positions, se replia bientôt sur Polotzk.

Tous les avantages de la position, comme bois et hauteurs, étaient cependant en faveur des Français; mais les taillis ont été mal gardés et mal défendus, les élévations peu disputées.

Rien n'avait échappé au coup d'œil péné-

(1) Du nombre des troupes qui croisèrent effectivement leurs armes avec l'ennemi à ce combat, furent les 23e, 24e, 25e et 26e de chasseurs; les régiments de ligne de Perme, Mohilev, Sevok, Kalouga; les bataillons de réserve des grenadiers du Corps, de la Tauride, de Ekatérinoslav, de Pavlovsk, du comte Araktchéiev, de Saint-Pétersbourg; ceux réunis de la 5e et 14e divisions, et des 11e et 36e de chasseurs; le régiment de hussards de Grodno, et les compagnies d'artillerie légère, 9 et 27; de position, 5 et 27, et 6 pièces du 28, ainsi que deux compagnies d'artillerie à cheval, 1 et 3.

Digitized by Google

trant du comte de Wittgenstein, pour rendre la victoire complète. Ayant une position parallèle à la grande route de Polotzk, seule retraite des ennemis, tandis qu'il les pressait en front, il chercha à les tourner par sa droite, afin de les gêner dans leur mouvement rétrograde. Il dirigea les régiments de Kalonga et le 24e de chasseurs, qui, dépostant les ennemis du bois qui couvrait leur gauche, se rapprochaient toujours de la grande route de Polotzk. Cette brigade parvint enfin à triompher de ses ennemis; mais les Français, ayant franchi à gué la Nichtcha, et ayant eu le temps de couronner les hauteurs de la route opposée, cette brigade ne put venir sur la grande route qu'au moment où les ennemis traversaient la plaine derrière Kliastitzy et se perdaient dans les bois (1).

Il est difficile de se rendre compte des raisons qui portèrent le général Oudinot à ne prononcer son mouvement offensif qu'avec 3 divisions et une brigade de cavalerie légère. Il aurait bien pu marcher concentriquement avec la division Merle, en ordonnant à celle-ci de se porter par Losovka sur Sivoschino où la jonction se serait faite. Mais alors il possédait l'avantage d'avoir toutes ses troupes à sa disposition, et il est probable que le comte Wittgenstein aurait succombé à des forces aussi nombreuses. La position devenait très-critique, car, rejeté de nouveau sur Jakoubovo et Katérinovo, il n'avait d'autre moyen, pour reprendre ses communications avec Sébège, que de rabattre avec promptitude sur Osveïa; mais le général Oudinot avait beaucoup moins de chemin à faire pour le prévenir sur la ligne d'opérations principale à Lissinkovo. C'est sur ce point qu'aurait dû avoir lieu le second acte de la bataille de Kliastitzy, où le général Oudinot aurait eu tout autant de chances en sa faveur qu'à la journée de Kliastitzy, et cette fois-ci vaincu, le comte Wittgenstein se serait trouvé rejeté sur Lutzin, et tout à fait en sens contraire de sa ligne d'opérations.

Le lendemain, 20 juillet — 1er août, la chance de succès avait cependant manqué de tourner au désavantage des Russes, et de flétrir ce beau laurier que le comte de Wittgenstein venait de cueillir la veille. Les généraux Sazonov et Koulnev, ayant été envoyés à la poursuite des troupes rétrogradantes, prisèrent mal le terrain qu'ils parcouraient, ainsi que les positions désavantageuses qu'un défilé continu leur offrait, s'opiniâtrèrent à franchir la Drissa, et furent ramenés dans un assez grand désordre au delà du fleuve. Le comte Wittgenstein accourut avec le reste de ses troupes, rétablit bientôt le combat, et finit la journée par une nouvelle victoire. Mais il reçut un coup de feu à la tête, ce qui l'obligea, quelques jours plus tard, de quitter le corps.

Débarrassé pour quelques temps des tentatives de l'un de ses adversaires, le comte de Wittgenstein résolut de profiter de ce temps de relâche pour chercher à accabler la partie des troupes de l'autre, qui se trouvait près de Dunabourg.

Il fila donc de nouveau vers Drouïa, et se préparait à franchir la Duna, lorsqu'il fut averti d'un nouveau mouvement offensif du maréchal Oudinot sur le chemin de Polotzk à Drissa. Le général français venait d'être renforcé par les 19e et 20e divisions, composées de troupes bavaroises, qui se trouvaient sous les ordres du général Saint-Cyr (2). Cette nouvelle paralysa l'exécution du projet du comte de Wittgenstein, qui se vit obligé de revenir sans délai reprendre ses communications avec Sébège et Pétersbourg. Il fila par sa gauche vers Kokanoviczy, et les troupes y arrivèrent au moment où l'avant-garde ennemie avait occupé la rive droite de la Svolna. Le corps de bataille était resté sur la rive gauche; la réserve, composée du corps bavarois, au couvent de Wolyntzy.

C'est pendant cette marche vers Kokanoviczy que le comte de Wittgenstein fut obligé de quitter son corps. Ce fut un accident extrêmement fâcheux.

(1) J'ai vu moi-même l'arrière-garde française disparaître dans les taillis, et la brigade russe arriva sur la grande route, même avant la cavalerie légère du général Koulnev, qui parvint cependant à se rendre maîtresse des bagages du général Oudinot, ce qui prouve que, parvenue une heure plus tôt, la brigade tournante aurait beaucoup gêné la retraite des ennemis, d'autant plus que la route est tracée parallèlement à un bois qui borde la rive gauche de la Nichtcha, et qui n'est qu'à une petite portée de fusil du chemin.

(2) Le général Saint-Cyr arriva à Polotzk le 25 juillet — 6 août.

Digitized by Google

Les Français furent attaqués, et, après avoir fait de vains efforts pour se soutenir sur la rive droite de Svolna, leur avant-garde fut obligée de céder le champ de bataille à ses adversaires.

*Considérations.* — L'engagement près de Svolna, peut être envisagé sous deux rapports différents, stratégique et tactique, comme une faute.

En arrivant à Kokanoviczy, le général commandant les troupes russes pouvait, à la faveur des replis de sa position, embrasser d'un coup d'œil celle des ennemis, sur les deux rives de la Svolna. Les vices de cette position étaient palpables. L'ennemi n'avait osé franchir la Svolna qu'avec une partie de ses troupes; le corps russe, au contraire, était en masse près de Kokanoviczy, caché derrière les sinuosités du terrain, qui se trouvent en avant du château. Au lieu de tomber à corps perdu sur les ennemis qui avaient un fleuve à dos, dont les rivages escarpés et peu de points de passage rendaient la retraite très-difficile, et qui n'auraient pas pu résister à l'élan des forces supérieures des Russes, on perdit un temps précieux en vaines délibérations, dont le résultat fut cependant l'attaque dont j'ai parlé. Mais cette attaque n'a pas été aussi décisive qu'elle aurait dû l'être, et l'avant-garde ennemie parvint à regagner la rive gauche de la rivière, où elle fut recueillie par le gros du corps qui avait couronné les hauteurs.

Sous le rapport stratégique, ce combat a été inutile, et ne pouvait servir à rien. Le but des grandes opérations était Polotzk : c'est donc vers ce but qu'on devait tourner les yeux. La position des Français, sur la rive gauche de la Svolna, était tellement forte, qu'ils pouvaient la défendre avec un avantage marqué, jusqu'au moment où la fantaisie leur fût venue de l'abandonner. L'attaque en front était une chose impossible. Les Russes avaient une rivière non guéable à franchir, une position formidable sur la rive gauche à forcer, et un corps d'armée beaucoup plus nombreux à combattre (1).

Il n'y avait qu'un mouvement de conversion qui pouvait nous la livrer; cette conversion ne pouvait se faire que par notre gauche, afin de manœuvrer dans la proximité de notre ligne d'opérations naturelle de Polotzk, par Sébège sur Pskov. Voici le mouvement que le corps russe aurait pu faire :

Arrivé à Kokanoviczy, le général commandant les troupes russes pouvait faire avancer une petite avant-garde sur les hauteurs devant le château, position assez forte, et que l'ennemi, ignorant nos forces sur ce point, n'aurait pas tenté d'attaquer franchement, surtout dans une position aussi désavantageuse que celle qu'il occupait sur la rive droite. Cette avant-garde aurait servi de rideau au mouvement stratégique de conversion, lequel aurait dû s'effectuer par la gauche, en poussant de Kokanoviczy sur Sokolichtchy, et de là sur Polotzk. Les Russes auraient trouvé cette ville sans défense, et elle tombait indubitablement en leur pouvoir. Les renseignements que j'ai eu l'occasion de prendre plus tard des habitants de la contrée, sur les distances et l'état des routes, m'ont convaincu de la justesse de mon calcul.

La distance de la route qui, de Kokanoviczy, par Sokolichtchy, mène à Polotzk, ne diffère de celle qui, de Svolna mène par Gamselevo, à la même ville, que de 4 à 5 kilomètres. La route qui, de Kokanoviczy mène à Sokolichtchy, coupe aussi le vallon de la Svolna dans des endroits où elle est déjà guéable, et n'offre aucune difficulté pour la franchir.

Le mouvement de conversion ayant été commencé pendant que notre avant-garde aurait tenu l'ennemi en suspens sur nos vraies intentions, l'opération aurait été achevée bien

(1) Après la jonction du corps bavarois, le marquis de Chambray n'accorde au maréchal Oudinot que 35,000 hommes, ce qui est difficile à croire. Le corps du général Saint-Cyr, composé des deux divisions de Wrede et Deroy, d'après le tableau synoptique présenté à la fin du 1er volume, montait à 23,228 hommes. Supposant que le général Saint-Cyr n'ait amené que 20,000 hommes, comment peut-on supposer que le 2e corps, lequel au commencement des hostilités avait, d'après le tableau du marquis de Chambray lui-même, 34,229 fantassins, et en y comptant la division de cuirassiers de Doumerc, au moins 7,000 sabres, pu, après une seule bataille dans laquelle la perte n'a pas été énormément grande, être réduit à 15,000 hommes présents sous les armes? Le corps du comte Wittgenstein avait tout au plus 20,000 hommes.

Digitized by Google

avant que l'ennemi ne pût se rapprocher de Polotzk.

Ce mouvement, aussi facile qu'avantageux, ne présentait aucun danger pour le général commandant les troupes russes. Parvenu à Sokolichtchy, il revenait sur sa ligne d'opérations naturelle, et supposant même (sans qu'il y ait une seule chance de probabilité en faveur de la supposition) que le maréchal Oudinot parvînt à gagner Polotzk avant les Russes, les deux généraux commandants seraient revenus dans le même état dans lequel les corps belligérants se sont trouvés après la bataille de Kliastitzy. L'opération réussissait-elle (1), les avantages étaient incalculables; il ne restait au général français, dans cette occurrence, qu'un seul parti à prendre, c'est celui de repasser sur la rive gauche de la Duna, en la franchissant à Disna, pour venir, aussitôt que possible, s'opposer aux mouvements offensifs que les Russes, maîtres de Polotzk, pouvaient entreprendre sur la rive gauche de la Duna.

L'avant-garde russe laissée sur la Svolna, ne courait aussi aucun risque; car si les ennemis, assez imprudents pour négliger l'objet principal des opérations, s'abandonnant à un mouvement offensif aussi peu avantageux qu'intempestif, attaquaient notre avant-garde, sans recevoir un combat désavantageux, elle se serait repliée en toute sécurité par la route que le gros du corps lui aurait déjà frayée.

L'abandon subit de la position formidable que le maréchal Oudinot occupait sur la rive gauche de la Svolna, où il disposait de forces physiques bien supérieures à celles du corps russe, pour se rapprocher de Polotzk, fait même présumer qu'il avait appréhendé ce mouvement de conversion stratégique de la part du général commandant les troupes russes; car, comme je l'ai déja observé plus haut, jamais la position ennemie n'aurait pu être forcée de front.

Quant aux mouvements du maréchal Oudinot, ils trahissent une sorte d'hésitation dans ses opérations. Renforcé par les deux divisions bavaroises, supposant même, comme nous l'avance le marquis de Chambray, qu'il n'eût que 35,000 hommes sous les armes, quel but stratégique son mouvement de flanc vers Drissa pouvait-il avoir? La ligne d'opérations des Russes venait d'être dégarnie, pourquoi donc ne pas tenter une seconde fois de marcher vers un but aussi avantageux, que celui de couper ses ennemis de Sébège?

Le corps du général Saint-Cyr arriva le 25 juillet — 6 août; en lui accordant donc le temps nécessaire pour le repos, il pouvait entreprendre son opération sur Sébège le 28 juillet — 9 août. Le comte de Wittgenstein se trouvait alors à Drouïa. En apprenant le mouvement itératif des ennemis, il serait volé à leur rencontre, et une nouvelle bataille pouvait seule le sauver de cette nouvelle crise. Mais le maréchal Oudinot n'avait-il pas les forces physiques en sa faveur? Il venait d'être renforcé par 2 divisions de troupes fraîches, bien aguerries, et d'un courage exemplaire (2). Les chances du succès auraient donc été pour lui. L'inutilité de son mouvement sur Wolyntzy, ne peut mieux se démontrer que par sa prompte retraite vers le point d'où il était parti. Le général Oudinot revint à Polotzk le 4 — 16 août.

Le 2 — 14 août, le comte Wittgenstein, rétabli de sa blessure, rejoignit son corps.

*Première bataille de Polotzk.* — Il poussa vivement vers Polotzk, et bloqua la ville sur la rive droite; mais la position qu'il fit prendre à son corps n'était pas sans défauts. Les troupes se trouvaient sous le feu meurtrier de l'artillerie de la ville, il sentit même le vice d'un emplacement pareil, et se proposa de les faire replier au delà du défilé. La réserve avait déjà commencé son mouvement rétrograde vers Gamselevo, lorsqu'il fut brusquement attaqué par le général Saint-Cyr, qui venait de succéder au maréchal Oudinot, qui fut blessé la veille.

C'est sous la protection d'une formidable artillerie que les troupes ennemies effectuèrent leur passage au delà de la Palota. Le 6 — 18 août, le général Saint-Cyr attaqua à peu près à l'improviste, avec une vigueur et avec un ensemble de mouvements dignes des plus grands éloges. L'attaque la plus vigoureuse du général Saint-Cyr fut dirigée, et avec raison, contre

(1) Comme il n'y a aucun doute.

(2) J'ai eu l'occasion de m'en convaincre à la bataille de Polotzk, et je puis dire que l'infanterie bavaroise est une des plus braves de l'Europe.



Digitized by Google

la ferme de Presménitza; car la possession de ce poste le menait dans le flanc gauche des troupes du centre. Cette attaque fut faite par les divisions bavaroises de Wrede et Deroy. Malgré le feu meurtrier croisé de cartouches à balles, avec lequel notre artillerie reçut ces 2 divisions, elles se portèrent sur notre gauche, qui malheureusement n'était pas assez fortement gardée, avec une impétuosité qu'on peut sans doute égaler, mais qu'il est difficile de surpasser. Les ennemis étaient, sur ce point, sans doute deux contre un : aussi malgré le courage exemplaire des troupes qui y défendaient le terrain, les Russes furent forcés de se replier.

Maître de Presménitza, le général Saint-Cyr eut alors toutes les chances de succès en sa faveur. Le simple mouvement en front des Bavarois, les menaient à dos du centre. Tout mouvement offensif des Russes vers la Polota, fut aussitôt paralysé.

Le centre du corps russe avait non-seulement résisté avec fermeté aux attaques réitérées des ennemis, il parvint même à gagner du terrain. Le régiment des cuirassiers réunis de la garde impériale, fit des prodiges de valeur. Cet échantillon de l'élite de l'armée russe offrit, aux yeux de leurs compagnons d'armes, le plus beau spectacle qu'une troupe, dont la détermination passe les bornes de l'ordinaire, puisse offrir. Il aurait été difficile de décerner la couronne au plus brave, ils combattirent tous comme des héros. Après avoir culbuté une colonne d'infanterie, enlevé 15 pièces de canon, et mis en fuite un régiment de chasseurs à cheval ennemi, deux de ces escadrons s'avançèrent même bien en avant vers la Polota, et frayaient ainsi le chemin de la victoire aux troupes du centre, auquel ce régiment appartenait. On fut cependant obligé de suspendre leurs efforts; la ferme de Presménitza était tombée au pouvoir des ennemis, la retraite du centre et de la droite devenait donc indispensable. Après avoir effectué leur retraite, les troupes se rassemblèrent, vers les 9 heures du soir, à Gamselevo.

Les bois qui se trouvent entre les routes de Nével et de Sébège, arrêtèrent la poursuite des ennemis. Ne voulant pas s'engager dans des taillis épais, n'offrant que peu de voies sûres, le général Saint-Cyr, n'osa poursuivre ses succès sur son flanc droit, poursuite qui pouvait cependant lui rapporter de nombreux avantages. C'est à la lisière de ce bois que le feu fut interrompu, comme par une puissance magique. Après un feu des plus meurtriers, au moment où les Russes pénétrèrent dans les défilés, on n'entendit presque plus un seul coup de fusil.

La France a été redevable de ce beau fait d'armes au caractère de décision que le général Saint-Cyr y a déployé, et en grande partie à la participation courageuse et déterminée des deux divisions bavaroises. La ferme de Presménitza était la clef de la position russe, et ce sont les généraux Wrede et Deroy qui s'en rendirent maîtres.

Cette lutte interrompit pendant deux mois entiers les hostilités entre ces deux corps. Le comte Wittgenstein se retira derrière la Drissa, dont il fit fortifier les approches, et résolut d'y attendre les secours qui devaient lui venir de Pétersbourg. Son avant-garde prit position à Béloé. Le général Saint-Cyr, de son côté, étant rentré dans Polotzk, s'occupa des fortifications de cette ville.

*Opérations de l'extrême droite des Russes, sur la basse Duna.*—Sur l'extrême droite des Russes, malgré la supériorité marquée des Français, qui y avaient rassemblé un corps de 32,500 hommes, tandis que les Russes n'en avaient pas la moitié à leur opposer, les opérations ne présentent aucun caractère de décision ni de gravité. Le maréchal Macdonald, après s'être approché des rives de la Duna, pris possession de Jacobstadt, et envoyé le général Gravert vers Mittau et Eckau, parut un moment vouloir lier ses opérations sur la rive droite de la Duna, avec celles du maréchal Oudinot; mais malgré toutes les chances favorables qui se présentèrent à lui, il se contenta de n'opérer que sur la rive gauche du fleuve.

En laissant le général Gravert, avec le corps prussien, devant Riga, le maréchal Macdonald aurait pourvu suffisamment à l'investissement complet de la place. Accompagné de la division Grand-Jean, il pouvait se porter en toute sécurité, du moins jusqu'à Lutzin, d'où il lui était facile de pousser tantôt sur Sébège, tantôt sur Opotchka, et même inquiéter Ostrov. Cette position imposante, dans le flanc de la

Digitized by Google

ligne d'opérations du comte Wittgenstein, n'aurait pas manqué de paralyser les opérations offensives de ce dernier sur Polotzk; car plus il se serait rapproché de la Duna et de cette ville, dont la possession était le but primitif de ses opérations, plus les mouvements offensifs du maréchal Macdonald auraient acquis de sûreté et d'avantage.

Le comte Wittgenstein aurait été obligé de diriger un détachement équivalent en force à la division Grand-Jean, qui était renforcée par le régiment de hussards prussien n° 1; et alors, que de chances favorables une dissémination pareille n'aurait-elle pas offerte au maréchal Oudinot?

Ce mouvement offensif du maréchal Macdonald aurait pu aisément forcer le comte de Wittgenstein, qui était trop faible pour pouvoir disséminer ses forces en détachements d'observation, de se replier même jusqu'à Opotchka, de se couvrir par la ligne de la Vélikaïa, et y poursuivre ses opérations, en occupant une position centrale. Mais alors la corrélation entre les opérations des deux généraux ennemis n'aurait pas manqué de s'établir, et toutes les chances du succès auraient été en faveur des Français.

Maîtres de Sébège, la ligne de la Vélikaïa, jusqu'à Ostrov, se présente perpendiculairement au mouvement en front de la droite des Français, tandis que la gauche, en poussant de Lutzin sur Ostrov, forçait les Russes à se replier jusqu'à ce point. Ce n'est à peu près qu'à Ostrov, que les oscillations de la Vélikaïa présentent une position défensive avantageuse, en forçant les ennemis à la forcer de front, et où le comte de Wittgenstein, en appuyant sa droite à la Schtchénitz, couvrant son front par la Vélikaïa, et sa gauche par l'occupation de la station de Sinskaïa, aurait pu disputer ce terrain avec quelqu'avantage.

Toutes ces chances de succès furent paralysées par la mollesse des mouvements du maréchal Macdonald. Les engagements dans cette section de la spère d'opérations du nord, pendant la première époque de la campagne, se bornèrent aux escarmouches d'Eckau et de Grafenthal.

*Opérations de l'extrême gauche des Russes, en Volhynie.* — Sur l'extrême gauche, les opérations commencèrent par le passage de l'armée du général Tormassov, de la sphère d'opérations du midi, dans celle du nord, en franchissant la barrière des marais du Pripet, du côté de Brest-Litovskoy et de Kobrin. Le préliminaire de ces opérations fut le combat de Kobrin, où on força la brigade d'infanterie saxonne, commandée par le général Klengel, de mettre bas les armes (1).

Après cette défaite, les deux généraux prince de Schwarzenberg et Régnier réunirent leurs corps, en prenant l'offensive, avancèrent hardiment contre le général Tormassov. Les deux armées se choquèrent à Gorodeczno, entre Proujany et Kobrin. La victoire fut valeureusement disputée pendant toute une journée, sans qu'elle se décidât positivement en faveur de l'un ou de l'autre parti. Le mouvement de flanc à la Frédéric II (2), que le général Régnier exécuta par sa droite, ne produisit aucun résultat décisif, car la défense fut aussi prompte et bien exécutée, que l'attaque était bien conçue.

Cette attaque aurait pu avoir des suites funestes pour les Russes; mais il aurait fallu y mettre plus de promptitude. La faute qu'on peut reprocher au général Régnier, c'est de ne pas avoir pressé ses mouvements offensifs. Dans des cas pareils à celui où se trouvait le général français, la célérité des mouvements, en ravissant à l'adversaire les moyens de parer le coup fatal, peut seule décider de la victoire.

La précision avec laquelle le changement de front de la gauche en arrière, que l'armée russe y exécuta, fut fait, dérangea le plan d'at-

(1) Le capitaine Becker, témoin actif du combat, nous a livré une description très-détaillée et très-intéressante de ce combat, qu'il a fait suivre par la relation circonstanciée que le général Tormassov a présentée à S. M. l'empereur Alexandre. Le parallèle qu'on peut établir entre les deux bulletins, facilite beaucoup la connaissance des vrais mouvements et la recherche des causes qui amenèrent un si brillant résultat. Le lecteur peut satisfaire sa curiosité dans le journal périodique allemand, intitulé : *Kringsgeschickliche und kringswissenschaftliche monographian*, tom. 1er.

(2) Ce mouvement est absolument le même que celui que Frédéric-le-Grand voulut faire exécuter à son armée à Kollin; mais qui n'en fait pas moins honneur au général Régnier, qui a su l'adapter au terrain et à la circonstance.

Digitized by Google

taque des ennemis, et prouve tout autant en faveur du chef qui l'ordonna, qu'en faveur des troupes qui l'exécutèrent. C'est une de ces batailles dont le résultat devait rapporter de grands avantages pour le parti qui devait remporter la victoire. Malheureusement le général Tormassow était trop faible pour en avoir les chances en sa faveur; il fut obligé de repasser les marais du Pripet, se retira jusqu'à Loutz, et prit position sur la rive droite du Styr, intentionné d'y attendre l'arrivée de l'armée de Moldavie.

Digitized by Google

# DEUXIÈME ÉPOQUE,

## DEPUIS L'OCCUPATION DE SMOLENSK PAR LES ARMÉES RUSSES, JUSQU'A LA REDDITION DE MOSCOU.

*Mouvement offensif sur Roudnia.* — Du côté de Smolensk les opérations prirent momentanément un caractère plus sérieux : ayant établi son quartier-général à Witebsk, Napoléon eut l'imprudence de disséminer son armée, pour lui offrir, apparemment, plus de facilité d'existence. Les troupes étaient réparties de la manière suivante :

1° Les gardes et une division du 1er corps étaient à Witebsk;

2° Deux autres divisions du 1er corps étaient à Polowiki;

3° Le vice-roi était à Sourage;

4° Le maréchal Ney, avec le 3e corps, était à Liosna;

5° Le général Junot, avec le 8e corps, était à Orcha;

6° Davoust, avec le reste de son corps, était sur le Dnepre, du côté de Bérézynia;

7° Le roi de Naples, avec les 1er, 2e et 3e corps de cavalerie, était à Roudnia.

Cette répartition des troupes françaises était sans doute une grande faute, et méritait une punition. Napoléon n'ignorait pas que la jonction des deux armées russes venait de s'opérer, et qu'elles possédaient des forces respectables : la dissémination de ses corps pouvait donc facilement le rejeter sur la défensive, et ce désavantage n'était pas encore le seul. Était-il attaqué à l'improviste, il mettait les corps avancés à la merci d'une défaite non douteuse; se proposait-il de prononcer son mouvement offensif vers Smolensk, il retardait de plusieurs jours l'exécution du projet, à cause de la grandeur du mouvement de conversion du flanc gauche, qui était à Sourage.

Les Russes avaient conçu l'idée de profiter de la dissémination des ennemis, de tomber à l'improviste sur Roudnia, de battre et de disséminer du moins une partie des troupes du centre qui s'y trouvait. Les deux armées russes avaient commencé leurs mouvements offensifs et avaient déjà dépassé sur leur droite Prikaz-Wydra, sur leur gauche Nadva, lorsque le général Barclay de Tolly, appréhendant d'être tourné par son flanc droit, renonça au mouvement offensif projeté, et se prolongea par sa droite pour gagner la communication qui mène par Poreczié à Smolensk.

Ce mouvement offensif, qui promettait de si brillants résultats, mérite d'attirer notre attention et d'être développé avec méditation.

*Considérations.* — Toute chose ayant ses bornes, ce mouvement, tout bien combiné qu'il était dans son principe, avait ses limites aussi. Supposant que la marche des armées russes sur Roudnia restât un secret pour les ennemis, ce qui pouvait certainement arriver, on tombait sur les trois corps de cavalerie des généraux Nansouty, Montbrun et Grouchy. Ils auraient été en butte à de grandes pertes, et les auraient faites effectivement. Pendant qu'on se serait occupé à terrasser ces trois corps, Napoléon, instruit de cette attaque imprévue, se serait mis en mesure de rassembler ses troupes.

Je n'ai pas l'orgueil de prétendre avoir deviné les idées de Napoléon, mais toutes les probabilités me font supposer que le point de

Digitized by Google

concentration aurait été désigné, non derrière l'Oula, comme un des auteurs de cette campagne a voulu le prétendre (1), mais à Babinoviczy, en voici les raisons :

Les corps avancés étaient à Roudnia, les réserves à Witebsk, le flanc gauche à Sourage, l'aile droite sur le Dnepre, le corps intermédiaire entre les corps avancés, et les réserves à Liosna.

Le principal, dans cette circonstance, était de ne pas perdre de terrain, pour n'abandonner aucun avantage aux adversaires, en se laissant rejeter sur la défensive. Rassembler les troupes dans le point de Liosna, c'était abandonner pendant toute une journée les trois corps de cavalerie, que le premier engagement aurait déjà passablement abîmé, ainsi que le corps du maréchal Ney, à la merci de toute l'armée russe, qui n'aurait pas manqué de les anéantir. Il aurait été impossible à Napoléon de faire franchir à ses réserves, cantonnées à Witebsk, l'espace de 52 kilomètres qui sépare cette dernière ville de Liosna, en moins d'une journée et demie. Les troupes des deux flancs se trouvaient à peu près dans le même espace, tandis que Roudnia n'est qu'à 21 kilomètres de Liosna. Par conséquent les Russes auraient pu attaquer les quatre corps français, qui se seraient concentrés à Liosna, vingt-quatre heures avant qu'ils n'aient pu recevoir aucun secours. Ce calcul prouve évidemment que le rassemblement à Liosna était préjudiciable. Le point de Witebsk n'offrait pas moins de dangers pour les troupes du centre.

Babinoviczy, au contraire, était un point latéral qui offrait plus d'un avantage pour la concentration des troupes :

1° Ce point est le plus central par rapport à la position des troupes françaises. Les corps de Junot, de Ney, et presque tout le corps du maréchal Davoust (2) [ce qui aurait fait un noyau de 87,000 hommes (3) ], auraient pu atteindre ce point dans un jour. En supposant que des trois corps de cavalerie il n'y eût que la moitié qui fût parvenue à échapper, le nombre des troupes serait monté à 94,000 hommes, force assez grande pour s'opposer aux premières attaques des armées russes ;

2° Ce point couvre efficacement la ligne d'opération de l'armée française ;

3° Il se trouve hors de direction de l'impulsion des forces des Russes, avantage certainement très-grand, de pouvoir rassembler les troupes sur un point où l'ennemi ne peut venir pour s'opposer à la concentration des forces ; et

4° Il se trouve dans le flanc de la communication de Smolensk à Witebsk, communication où les Russes voulaient justement percer pour séparer les troupes de deux ailes.

Arrivée à Liosna, l'armée russe, voyant les troupes rétrogradantes se diriger sur Babinoviczy, aurait-elle osé se porter en avant vers Witebsk, sans savoir ce qui se passe sur son aile gauche? Et si, méprisant cette considération, elle eût poussé vers Witebsk, où elle aurait trouvé peut-être le vice-roi venu de Sourage, mais qui n'aurait pas été assez audacieux pour recevoir le combat, que serait-elle cependant devenue, ayant laissé imprudemment à dos l'armée française, laquelle, pendant ce temps, renforcée par le reste des réserves, serait montée à un total de près de 130,000 hommes? Le prince Poniatowski, que Napoléon n'aurait pas manqué de faire avancer de Mohilev, aurait encore renforcé l'armée de 22,000 hommes.

Si, à Liosna, le général Barclay de Tolly faisait un changement de front vers Babinoviczy, il n'y serait cependant arrivé qu'au moment où toute l'armée française se serait concentrée, car de Rondnia, par Liosna à Babinoviczy, il n'y a que 2 kilomètres de moins que de Witebsk au même point. Mais il faut

(1) Comment peut-on supposer que Napoléon eût entrepris un mouvement aussi peu convenable pour la circonstance; et pourquoi, d'après la position respective des troupes, le point de concentration devait-il être derrière l'Oula? Les corps étant disséminés, l'auteur suppose donc que Napoléon les aurait fait retrograder isolément des différents points qu'ils occupaient (Orcha, Witebsk, Sourage, Liosna, etc.). Mais n'est-ce pas vouloir charger sa réputation militaire d'une faute dont il n'aurait jamais pu être capable; car n'était-ce pas livrer justement aux Russes, qui marchaient en masse, toutes les chances du succès? Si la concentration de ses forces eût été l'unique but de Napoléon, sans avoir égard aux moyens qu'il emploierait pour y parvenir, il pouvait tout aussi bien les rassembler à Witebsk.

(2) Excepté la division qui se trouvait à Witebsk.

(3) Je donne ici l'estimation des troupes françaises d'après celle du marquis de Chambray, tom. 1er, p. 297.

Digitized by Google

aussi considérer qu'on marche beaucoup plus lentement lorsqu'on a devant soi des ennemis à combattre, que lorsqu'on marche par des chemins sûrs, comme l'étaient ceux de Witebsk et d'Orcha à Babinoviczy.

Cet inconvénient n'aurait pas été le seul : si le général Barclay de Tolly eût poussé de Liosna vers Babinoviczy, Napoléon se serait trouvé, par Lubaviczy, plus près de Smolensk que les Russes.

Que le lecteur cependant n'aille pas en conclure que je nie la beauté et l'utilité du mouvement offensif sur Roudnia, mon intention était seulement de discuter les probabilités et les bornes de ce mouvement. Au contraire, il est fâcheux qu'il ne fut pas exécuté avec décision ; car les Russes n'avaient que des chances de succès en leur faveur. Les trois corps de cavalerie français n'auraient pas manqué de devenir la victime de cette opération, et quoiqu'il soit impossible de désigner les pertes auxquelles ils auraient été en butte, il est incontestable qu'elles eussent été très-grandes. En diminuant sensiblement le nombre de cavalerie que Napoléon possédait encore, on acquérait une supériorité tactique, qui n'aurait pas manqué de se décider dans les plaines que l'armée russe se proposait de parcourir jusqu'à Moscou.

Liosna devait donc être le terme de la poursuite des Russes, par les raisons que je crois avoir démontrées assez clairement, et qui consistent dans la possibilité que Napoléon avait de rassembler son armée dans la position latérale de Babinoviczy.

Pour ce qui regarde le mouvement de flanc par la droite que fit l'armée russe, il a été désavantageux et contre toutes les probabilités militaires qui auraient pu le décider. Désavantageux, parce qu'il fit manquer un coup éclatant; contraire à toutes les probabilités, car jamais Napoléon n'aurait entrepris une opération aussi isolée, que celle de diriger le corps du vice-roi d'Italie par Poreczié sur Smolensk. Un mouvement offensif vers Poreczié ne pouvait donc être qu'une vaine démonstration, ou un poste avancé pour assurer la position du 4e corps à Sourage.

Napoléon devait encore moins porter toute son armée sur cette communication, car elle était la plus longue, et que, pour le faire, il aurait été obligé de concentrer toute la masse sur sa gauche vers Janoviczy, concentration qui ne se serait faite qu'avec une perte de temps, tandis qu'il pouvait le faire beaucoup plus promptement par un mouvement concentrique sur la communication centrale de Witebsk par Liosna. Ayant l'équilibre des forces physiques en sa faveur, dans le cas d'un mouvement offensif de Napoléon sur Smolensk, la communication sur Roudnia devenait d'autant plus avantageuse, qu'elle était aussi la plus courte.

Le général Barclay de Tolly pouvait tout aussi bien envoyer une division à Poreczié, qu'il en avait envoyé une à Krasnoï (1), et ayant ainsi assuré ses deux flancs par deux postes avancés qui auraient pu toujours prévenir une surprise, il devait tomber à corps perdu sur les trois corps avancés des ennemis, et les poursuivre l'épée dans les reins; mais ne les poursuivre que jusqu'à Liosna.

*Mouvement offensif de l'armée française sur Smolensk.* — Une compagnie de voltigeurs, ainsi que la division Sébastiani, surprise à Inkovo, par l'avant-garde du général Platov, trahirent les projets des Russes. Napoléon repassant aussitôt de son inaction à une offensive décidée, dirigea toute son armée vers le Dnepre, dans l'intention de le lui faire franchir à Rasasna et Khomino. En s'avançant par la rive gauche vers Smolensk, il voulait surprendre cette ville à dos de l'armée russe. Cette opération, qui aurait pu être bien funeste pour les Russes, si le mouvement des Français avait pu coïncider avec celui des Russes vers Roudnia, dans l'état où étaient les choses, n'eut plus les résultats désirés, et prévint même beaucoup de dangers auxquels l'armée russe aurait pu être en butte.

*Considérations sur les opérations devant Smo-*

(1) Il est étonnant qu'un militaire aussi estimable que le général Gourgaud, puisse désapprouver la position de la division Névérovskoï à Krasnoï. Dans son Examen critique de l'ouvrage du comte de Ségur (pag. 149), il dit : « Nous rencontrâmes, à Krasnoï, la division russe » de Névérovskoï, que, l'on ne sait trop pourquoi, les » Russes avaient ainsi placée. » La réponse est toute simple, et justifiera complétement la disposition : c'était un poste d'avertissement. Cette division y fut placée pour observer la route d'Orcha, d'où l'ennemi pouvait déboucher vers Smolensk et inquiéter notre gauche.

Digitized by Google

*lensk.*—La ligne d'opération des Russes allait de Smolensk par Wiasma à Moscou. En attaquant ses ennemis sur la rive gauche, Napoléon ne leur abandonnait-il pas volontairement cette ligne de retraite, laquelle, depuis Smolensk jusqu'à Soloviévo, longe la rive droite du fleuve? Puisqu'une bataille décisive et à outrance était le but de toutes ses opérations, n'y serait-il pas mieux parvenu en forçant les Russes à l'accepter sur la rive droite? Le maréchal Davoust, qui formait l'échelon le plus avancé de la droite, renforcé par le corps du général Junot, qu'on aurait fait avancer d'Orcha, aurait servi de pivot au changement de front. Napoléon aurait été alors le maître de diriger de grands efforts par sa gauche, et de menacer l'interception de la seule ligne de retraite que l'armée russe ait pu conserver pour se replier sur Moscou. Cette attaque générale, dirigée par la rive droite, aurait aussi ravi aux Russes un avantage tactique dont ils ont profité les 5—11 août; elle leur aurait ôté la possibilité de livrer bataille sous la protection de la ville, et de couvrir leur retraite par la défense des faubourgs.

Deux alternatives se présentent à nos réflexions :

1° Les Russes recevaient-ils la bataille dans une position parallèle à la route de Pétersbourg, en appuyant leur gauche à la ville et au Dnepre; vaincus, ils étaient obligés de se replier sur Loubino, et la ville de Smolensk tombait intacte au pouvoir des Français;

2° S'opiniâtraient-ils à se défendre sous la protection de la ville en se couvrant par les faubourgs, alors, en portant le flanc gauche de l'armée française parallèlement à la grande communication de Smolensk à Dorogobouge, Napoléon forçait les Russes, en cas de retraite, de filer par leur droite, retraite qu'il aurait toujours pu inquiéter, ou de repasser sur la rive gauche en traversant la ville.

Les avantages tactiques du terrain sur la rive droite, étaient à peu près égaux à ceux de la rive gauche. L'armée française aurait pu appuyer sa droite au Dnepre, entre Sitniki et Doubrovka, en prolongeant sa gauche par Tchokina et Soloniki, vers Hoponowtchina. Napoléon pouvait rassembler sur la rive droite une force de 146,148 hommes, tandis que le prince Poniatowski, qui venait de Mohilev par Romanovo, en poussant par Krasnoï, aurait observé la rive gauche avec les 22,000 hommes qu'il avait sous ses ordres, et aurait été échelonné par le 4e corps de cavalerie, qui, ayant quitté Rogatchev, s'avançait vers Smolensk.

Observera-t-on que dans le cas où l'armée russe aurait été, à la suite d'un échec et de l'interception de sa ligne de retraite, forcée de passer sur la rive gauche, elle aurait toujours conservé par Jelnia ses communications avec les gouvernements de Kalouga et de Toula, je répondrai : qu'au moment où nous étions à Smolensk, si cette retraite vers les provinces méridionales de la Russie, avait pu être plus avantageuse que celle sur Moscou, les généraux commandants russes n'auraient pas manqué de l'entreprendre, d'autant plus qu'au moment de la réunion des deux armées à Smolensk, tandis que Napoléon était encore à Witebsk, rien n'aurait pu s'opposer à l'exécution de ce plan.

Que ces dernières réflexions n'aillent pas, cependant, servir d'accusation positive contre le mouvement de Napoléon, ce n'est qu'une supposition de ce qui aurait pu être plus avantageux dans cette circonstance. Napoléon avait cru que les Russes prendraient sérieusement l'offensive, les ordres donnés au roi de Naples et au maréchal Ney le démontrent clairement. Il supposait donc que l'armée russe étant engagée vers Roudnia, il n'y aurait personne du côté de Smolensk, et que son mouvement de conversion, quoique d'une étendue un peu trop grande, réussirait complétement.

Si Napoléon était parvenu à s'emparer de Smolensk, pendant que les armées russes étaient du côté de Roudnia, les résultats n'auraient-ils pas été les mêmes que s'il avait attaqué par la rive droite? Il se rendait maître de la ville et de la grande communication de Smolensk à Moscou.

Il avait essayé, et avec raison, de couper les Russes de Smolensk, au lieu de les rejeter par un mouvement perpendiculaire dans la ville, et augmenter par là le nombre de ses défenseurs. Quels résultats, et sans la moindre perte : sa victoire n'en aurait-elle pas été plus belle?

Ayant effectué son passage sur la rive gauche, Napoléon se porta, avec toute son armée, vers Smolensk, où les deux armées russes s'é-

Digitized by Google

taient concentrées dans l'intention de la défendre, mais ils changèrent bientôt de dessein; craignant de perdre leur communication avec Moscou, ils préférèrent abandonner la ville au pouvoir des ennemis. Comme leur retraite, cependant, ne pouvait s'effectuer en sécurité que tant que Smolensk resterait encore en leur pouvoir, cette raison péremptoire donna lieu aux deux combats des 4—16, et 5—17 août.

*Bataille de Smolensk.*—Pendant que le général Barclay de Tolly, qui s'était chargé de la défense de la ville, faisait les dispositions nécessaires, la deuxième armée, s'éloignant de Smolensk, alla prendre position derrière la rivière de la Kolodnia.

Le général Barclay de Tolly ne laissa, pour la défense de la ville, sur la rive droite du Dnepre, que le corps du général Doktorov, la division Konovnitzin, 2 régiments de chasseurs et une brigade de dragons. Le tout pouvait monter à peu près à 22,000 hommes (1).

Napoléon, au contraire, s'avança et prit position sous les murs de Smolensk, avec les corps des maréchaux Davoust, Ney et prince Poniatowsky, de la cavalerie du roi de Naples et de la garde impériale, ce qui faisait un total de 137,463 hommes.

Le 4e corps était resté sur la route de Krasnoï, tandis que le 8e était en marche vers Smolensk.

La position de l'armée française était demi-circulaire et s'appuyait, par ses deux flancs, au Dnepre.

La bataille de Smolensk, quant à la valeur que les troupes russes y ont déployée, doit être mise au rang d'un des plus beaux faits d'armes de cette campagne. Que le lecteur impartial jette un regard sur le nombre des assaillants et sur celui des défenseurs : 30,000 hommes ont résisté, pendant toute une journée, à l'impulsion de 100,000 (2). Que de probabilités un courage aussi héroïque n'offrait-il pas pour une défense plus opiniâtre.

Les raisons qui ont décidé l'abandon de cette ville sont-elles péremptoires? Arrêtons-nous-y un moment.

Les deux armées belligérantes étaient séparées par le Dnepre; les Russes avaient leur ligne de retraite en leur pouvoir, et le prince Bagration la couvrait avec 40,500 hommes. Il y avait donc, dans et derrière Smolensk, 75,300 hommes.

Tant que la ville aurait été au pouvoir des Russes, je crois que la crainte d'être coupés de la route de Moscou aurait été vaine, et les tentatives de Napoléon infructueuses. Il est tout simple que cette menace de l'interception de notre ligne de communication avec Moscou, n'aurait pu s'effectuer qu'en jetant une partie des troupes françaises sur la rive droite; soit.

Deux hypothèses s'offrent à notre discussion :

1° L'opération du passage pouvait précéder les attaques des 4—16, et 5—17 août;

2° Napoléon pouvait l'entreprendre après avoir tenté l'assaut de la ville, c'est-à-dire, à la suite du combat du 5—17.

Faisons maintenant nos calculs, et récapitulons les positions que les différentes parties des deux armées belligérantes occupaient.

Les Français avaient rassemblé sous les murs de Smolensk, la garde impériale, les corps d'infanterie du maréchal Davoust, du maréchal Ney et du prince Poniatowsky, moins la division Dombrovsky; la cavalerie était composée du 1er corps, de 2 divisions de cuirassiers du 2e corps (3), et du 3e corps (général Grouchy), ce qui faisait un total de 131,560 hommes.

Les Russes avaient sous Smolensk 116,900 hommes, dont 76,000 appartenant à la première armée, et 40,900 à la deuxième.

Leurs positions respectives sur la rive droite du Dnepre restent les mêmes.

A l'instar du passage effectué le 7—19 août, Proudichtchevo aurait été, sans doute, le point sur lequel les troupes auraient franchi le fleuve. Plusieurs raisons péremptoires le font présumer :

1° Parce qu'un mouvement de conversion dans le sens tactique, ne doit pas être entre-

(1) Ils furent renforcés plus tard par la division du prince Eugène de Wurtemberg, et par les 30e et 48e de chasseurs, ce qui fit monter le nombre des défenseurs à 30,000 hommes.

(2) Je fais ce calcul d'après le nombre des troupes qui ont pris une part active au combat, et qui sont les corps des maréchaux Davoust, Ney et celui du prince Poniatowsky.

(3) La division Sébastiani avait été laissée sur la rive droite du Dnepre, pour observer les mouvements de l'ennemi.



Digitized by Google

pris à une trop grande distance de la masse des troupes;

2° Parce qu'en franchissant le Dnepre plus haut que Proudichtchevo, Napoléon isolait trop son opération, et, en cas de nécessité, se ravissait les moyens de secourir les troupes employées au passage; et

3° Parce qu'en choisissant un point plus haut que Proudichtchevo, il s'éloignait volontairement du vrai but de l'opération, qui était la grande route de Smolensk à Dorogobouge.

Il est difficile de désigner au juste le partage des troupes que Napoléon aurait fait pour cette opération épineuse; mais comme le passage à Proudichtchevo ne pouvait s'exécuter que sous les yeux de la deuxième armée, laquelle aurait mis, sans doute, à profit toutes les chances favorables pour s'y opposer, je suppose que l'armée française, conduite par un chef aussi illustre, n'aurait négligé aucune des dispositions que la prudence exige.

Tant que les Russes auraient encore été les maîtres de Smolensk, Napoléon aurait été obligé de laisser une masse de troupes suffisante pour les empêcher de culbuter celle qui aurait cerné la ville, car un mouvement rétrograde des Français aurait trop compromis les corps tournants.

Je suppose donc que Napoléon aurait désigné les 3e et 5e corps d'infanterie, et les 1er et 3e corps de cavalerie, pour effectuer le passage à Proudichtchevo : c'était une masse de 49,463 hommes, dont 39,020 fantassins et 10,443 cavaliers (1). Il ne pouvait même pas en employer moins, car le prince Bagration avait primitivement 40,900 hommes sous ses ordres, et les avantages de sa position étaient tels, qu'il pouvait même combattre avec supériorité un contre deux. Mais comme on aurait pu aussi, sans danger, le renfoncer encore par le 1er corps de cavalerie, la force de son armée aurait monté à 44,600 hommes, dont 30,000 fantassins, 14,600 cavaliers, et 216 pièces de canon.

Après le départ des quatre corps, qui seraient allés cueillir leurs lauriers sur la rive droite du Dnepre, l'armée de Napoléon désignée pour cerner la ville sur la rive gauche, aurait eu 82,007 hommes sous les armes, dont 79,421 fantassins et 2,686 cavaliers. Il est tout simple que ces derniers n'auraient été d'aucune utilité, car ce n'est pas avec de la cavalerie qu'on attaque et qu'on prend une ville d'assaut.

L'armée du général Barclay de Tolly aurait été composée des 2e, 3e, 4e, 5e et 6e corps d'infanterie, et des 2e et 3e corps de cavalerie, plus 2,300 Cosaques, ce que nous pouvons évaluer à 72,300 hommes.

Résolu de se maintenir sur la rive droite du Dnepre, et de conserver surtout sa communication avec Moscou intacte, le prince Bagration n'aurait pas manqué de faire les reconnaissances nécessaires, et ses patrouilles auraient bientôt découvert l'établissement des ponts sur le Dnepre. En filant par sa gauche, il serait venu s'établir entre Waloutina-Gora et Topovka. Le passage ayant été trahi, je m'en rapporte aux militaires expérimentés, si 44,600 hommes sous les armes, et 200 pièces de canon, ne sont pas plus que suffisants pour empêcher 49,463 de passer de vive force. Que d'exemples ne pourrais-je pas offrir au lecteur pour appuyer ma supposition? A quelles pertes énormes l'ennemi n'aurait-il pas été en butte, avant d'avoir forcé le passage, et supposant même qu'il l'eût forcé, dans quelle position vicieuse et avec combien de désavantages les premières troupes n'auraient-elles pas été obligées de s'engager? Le prince Bagration qui n'aurait pas manqué de cerner une partie du Borysthène, n'aurait-il pas écrasé son ennemi avec facilité?

Maintenant reportons nos réflexions sur la seconde hypothèse.

Supposons que Napoléon n'eût tenté le passage qu'après avoir échoué dans la tentative du 5—17 août.

Les pertes des Français étant monté à 20,000 hommes (2), il leur serait resté 111,570. Le 5—17, au soir, ils furent renforcés par le corps du général Junot, ce qui a fait monter leurs forces à 125,570 hommes.

Supposons même qu'à la suite de l'échec reçu

(1) Car l'expédition sur la rive droite du Dnepre présentait plus de chances favorables pour la cavalerie. Du côté de Smolensk, au contraire, cette arme devait rester en inaction.

(2) Le marquis de Chambray ne nous donne pas l'évaluation des pertes de l'armée française; mais comme il ne contredit pas l'assertion de l'auteur de l'Histoire militaire de la campagne de Russie en 1812, je m'en suis rapporté à cette donnée.

Digitized by Google

le 5—17, Napoléon voyant les Russes se disposer à défendre la ville avec opiniâtreté, eût fait aussi avancer le corps du vice-roi qui était resté à Krasnoï. Ce corps n'aurait pu atteindre Smolensk que dans la soirée du 6—18. Pour ne livrer aucune chance au hasard, supposons que Napoléon n'eût fait aucune tentative pendant toute cette journée, qui se serait apparemment écoulée de part et d'autre en préparatifs et reconnaissances indispensables; la force totale de l'armée française serait donc montée à 156,015 hommes (1).

Les pertes des Russes dans les deux journées sont montées à 6,000 hommes, il leur restait donc 110,900 hommes sous les armes. Supposant que les pertes des deux armées aient été égales d'après le partage que j'en avais fait, il serait donc resté 69,300 hommes à la première armée, et 41,600 à la deuxième.

Les pertes du 5 — 17 août ayant affaibli les 3e et 5e corps, Napoléon aurait sans doute employé pour l'expédition au delà du Dnepre des troupes fraîches et en état d'entreprendre une opération difficile; il y aurait désigné les 4e et 8e corps, lesquels, soutenus par les débris du 5e et les 1er et 3e corps de cavalerie, auraient formé une masse de 66,626 hommes. Le reste de l'armée, qui faisait 89,389 hommes présents sous les armes, aurait cerné la ville.

Ce nouveau calcul et l'augmentation des troupes françaises employées pour le passage, ne me fera pas changer d'avis sur les chances favorables que le prince Bagration avait en son pouvoir, et je soutiendrai de nouveau que 41,600 hommes, présents sous les armes, sont suffisants pour battre une armée de 66,626, qui veut franchir un fleuve de vive force, et dont l'intention a été découverte. Le prince Bagration pouvait tomber avec des masses concentrées sur des têtes de colonnes, et les écraser l'une après l'autre.

Revenons maintenant à la défense de la ville même.

Dans la première hypothèse, la ville aurait été défendue par 72,300 hommes, et attaquée par 82,007; dans la seconde, le nombre des défenseurs serait monté à 69,300, et celui des assaillants à 89,389.

La première armée avait avec elle un train d'artillerie de 468 bouches à feu, dont 156 pièces de position, 216 légères, et 96 à cheval. Les faubourgs de Krasnoï et de Raczenka pouvaient être efficacement défendus par la coopération de batteries de position établies sur la rive droite. D'après le calcul que je viens de donner, on pouvait en placer 36 sur chaque flanc; leur devoir aurait été de balayer les plaines devant les deux faubourgs. Abstraction faite des troupes désignées pour les défendre, l'artillerie, en prenant les colonnes assaillantes en flanc, aurait exposé les troupes ennemies qui se seraient avancées vers ces deux points, à des pertes tellement grandes, qu'il est facile de supposer que Napoléon aurait dirigé ses attaques primitives contre le centre, c'est-à-dire, contre les faubourgs de Mstislav, de Roslav et de Nikolskoï.

Indépendamment de ces 72 pièces, l'armée russe aurait encore eu 396 pièces à sa disposition, pour défendre les approches de la ville sur la rive gauche. La position demi-circulaire des Français embrassait un terrain de près de 10 kilomètres d'étendue, ce qui devait nécessairement leur ravir beaucoup de profondeur. Les Russes, au contraire, combattant sous la protection des faubourgs et d'une nombreuse artillerie, avaient encore l'avantage de pouvoir profiter de chaque point faible de l'ordre de bataille des adversaires pour y porter leurs réserves, et d'avoir sur chaque point où ils les portaient, une supériorité tactique décidée.

En jugeant d'après l'engagement du 5—17 août, et les forces avec lesquelles les Russes ont résisté à celles de leurs adversaires, il y aurait plus que des probabilités en leur faveur. Mais en supposant même que les Français fussent parvenus à s'emparer des faubourgs, la ville ne nous suffisait-elle pas pour couvrir notre retraite? Elle se serait effectuée comme elle l'a été le 6—18; mais nous aurions laissé sur le champ de bataille au moins quatre Français pour un Russe, prérogative dont nous aurions senti tous les avantages dans la suite. En

(1) Toutes ces données sont extraites de l'ouvrage du marquis de Chambray. En comparant le complet des corps présents sous Smolensk, avec les listes de l'état des troupes au moment de leur passage au delà du Niémen, on est étonné de voir que, dans l'espace de sept semaines et demie, le déficit de ces corps ait monté à plus de 100,000 hommes.

Digitized by Google

cédant même la ville, comme les Russes l'ont fait le 6—18 août, leur communication avec Moscou n'était cependant soumise à aucune entrave, et c'était justement le but de mes réflexions.

Si on avait fait de Smolensk, comme je l'ai dit dans les réflexions stratégiques, page 9, une place qui pût du moins soutenir un siége, et qui contînt des approvisionnements suffisants, que d'avantages l'armée russe n'en aurait-elle pas recueillis? Maîtresse des deux rives du Borysthène, elle aurait pu manœuvrer avec facilité sur l'une ou sur l'autre. Les opérations auraient pu se soutenir sur ce fleuve assez longtemps, pour qu'à cause de la sévérité de la saison, l'expédition contre Moscou devint inexécutable. L'armée de Moldavie aurait eu le temps de se rapprocher du théâtre de la guerre; la corrélation une fois établie, les armées russes, en abandonnant Smolensk, y auraient laissé une garnison en état de défendre la place, et en se basant sur Kiev, Tschernigov et Koursk (1), auraient pu manœuvrer sur Mohilev. Napoléon se résolvait-il à hiverner en Russie, que d'avantages la position de Mohilev ne rapportait-elle point aux troupes russes? Napoléon n'aurait pas osé souffrir un ennemi aussi formidable dans son flanc, et cette positition menaçante l'aurait forcé d'abandonner tout le pays conquis jusqu'à la Bérésina, de se concentrer sur la rive droite de ce fleuve, et de rendre nuls tous les sacrifices qu'il avait faits. Malheureusement le manque de préparatifs à Smolensk ne nous permettait pas de nous y arrêter assez longtemps pour gagner le temps nécessaire d'entrer en corrélation avec l'armée de Moldavie.

Les armées russes n'ayant pu être soutenues par aucun point défensif permanent, ont été obligées de prendre et de garder l'attitude désavantageuse de la défensive. Tous les plans qu'on aurait pu former et entreprendre, ne présentaient que des résultats douteux, à cause du manque d'équilibre de forces physiques. La ruine de l'ennemi ne pouvait s'opérer qu'en l'attirant dans le fond du pays, et à une distance hors de mesure de toutes ses ressources.

*Évacuation de Smolensk.* — Smolensk fut évacuée, et, dans la soirée du 6—18 août, la première armée commença son mouvement rétrograde en deux colonnes : l'une se porta par Zakalîno, Poïklovo et Soutchovo à Proudichtchi; la deuxième par Krakotkino, Gorbounovo, Joukavo, Jabino, Kochaevo et Loubino à Bredikino. La proximité dans laquelle la route de Moscou se trouve de la rive droite du Dnepre, et la possibilité que les Français possédaient d'inquiéter le mouvement rétrograde de la première année, en établissant de fortes batteries sur la rive gauche, nécessita ce mouvement momentanément excentrique.

Ney, qui passa le premier le Dnepre, poussa en avant par Stabna et Gorbounovo. Il fut suivi par la cavalerie du roi de Naples. Les Français firent de vains efforts pour pénétrer par la route de Moscou et couper nos troupes qui se retiraient par Poloniévo.

*Combat de Loubino.* — Le 8e corps franchit le Dnepre à Prouditchtchevo pour tourner notre gauche; mais n'ayant pas reçu d'ordres directs de Napoléon, d'engager ses troupes tout de suite après le passage, le général Junot resta spectateur inactif des efforts réitérés de ses compagnons d'armes, dont les mouvements offensifs furent paralysés par la persévérance courageuse de la première armée. Encore une fois, les Russes combattirent un contre deux, et cependant leurs efforts furent couronnés d'un succès complet.

Malgré les remonstrances de plusieurs généraux, qui possédaient toute sa confiance, Napoléon résolut cependant de pousser jusqu'à Moscou, n'ayant égard ni à la longueur du temps dans lequel cette expédition devait l'entraîner, ni à la sévérité du climat de cette époque. Le roi de Naples, assure-t-on, lui promit d'entamer l'armée russe dans sa retraite, et décida par cette promesse la continuation des hostilités. Si même Murat le promit, une promesse pareille ne pouvait être qu'une ostentation de sa part. En poursuivant l'armée russe avec vigueur, il pouvait peut-être entamer l'arrière-garde; mais pour en faire autant avec le gros de l'armée, il fallait, ou menacer ses

(1) Il s'entend de soi-même que tout aurait été prévu d'avance pour faciliter à l'armée le changement de sa base, et que ce changement aurait été calculé, 1° sur le maintien du point permanent de Smolensk, et 2° d'après les avantages de la jonction des deux premières armées avec celle de Moldavie, dans le flanc de la ligne d'opérations des ennemis.

Digitized by Google

derrières, ou au moins tomber sur un des flancs en l'assujétissant à une lutte désavantageuse. Mais quels moyens le roi de Naples aurait-il employés pour parvenir à son but? Ce n'est certes pas en se portant sur Douchowschina ou Jelnia, pour les prévenir à Dorogobouge, car ce serait suivre l'arc, tandis que les Russes en parcouraient la corde. Était-ce à un homme comme Napoléon auquel on en imposait par un verbiage sans fondément? Avouons plutôt que le mouvement offensif sur Moscou flattait les idées de Napoléon, et il fut enchanté de pouvoir s'appuyer sur une promesse pareille pour continuer sa marche.

Depuis le 7—19 jusqu'au 17—29 août, les mouvements des Russes n'offrirent qu'une retraite continue. Les reconnaissances qu'on fit faire sur les derrières pour trouver une position avantageuse, n'ayant rapporté aucun résultat satisfaisant, on fut obligé d'abandonner successivement Dorogobouge et Wiasma, ainsi que tout le terrain derrière cette ville, jusqu'à Tzarevo-Zaïmichtche, où le général Barclay de Tolly ayant trouvé une position avantageuse, s'y arrêta dans l'intention de livrer une bataille décisive.

Ce passage de l'armée russe de Smolensk à Wiasma a été le sujet de graves commentaires. On a reproché au général Barclay de Tolly de ne pas avoir changé de ligne d'opérations, en se portant vers les provinces méridionales de la Russie; mais les censeurs n'ont pas calculé toutes les entraves dans lesquelles un changement pareil entraîne, et se sont refusés de peser toutes les circonstances du moment, pour s'assurer si un semblable changement était possible ou indispensable. Je crois que pour décider si cette opération, qui eût demandé des préparatifs préliminaires, puisqu'elle reportait la guerre dans des provinces qui, d'après les premières suppositions, ne devait pas être le théâtre des grandes opérations, pouvait s'exécuter dans ce temps, il faudrait puiser dans des sources qui nous sont restées inconnues et sur lesquelles le général Barclay de Tolly ne nous a rien dévoilé. *Audiatur et altera pars.*

Je ne me permettrai qu'une seule réflexion à ce sujet : en changeant de ligne d'opérations, le général Barclay de Tolly aurait-il osé laisser la grande route de Moscou tout à fait sans défense? Je ne le crois pas; car la défense de la capitale étant le but primitif des opérations, il aurait été dangereux d'abandonner cette ville à la merci d'une excursion ennemie. Le général Barclay de Tolly se serait donc mis dans la cruelle nécessité de disséminer ses forces. Mais un morcellement pareil n'aurait-il pas aggravé le désavantage de la stricte défensive à laquelle ses forces l'astreignaient? J'ajouterai encore qu'avant la bataille de Borodino, la reddition de Moscou n'était pas encore une chose inévitable, par conséquent, si ce changement de ligne d'opérations pouvait avoir lieu, il ne devait donc s'opérer qu'après un engagement général, et, ni entre Smolensk et Wiasma, ni entre Wiasma et Gjadtzk, mais de Mojaisk sur Borissov.

*Considérations sur le changement des lignes d'opérations.* — Ces changements de ligne d'opérations ont été, depuis cette époque, sujets à des commentaires bien abusifs. Cette opération, la plus épineuse de la stratégie, car en changeant de ligne d'opérations on découvre le but primitif de la défense, fut considérée souvent avec une légèreté blâmable, et l'on poussa cet abus de jugement répréhensible, jusqu'à ériger le changement des lignes d'opérations en règle générale, et de l'offrir comme un remède radical. Tel est le défaut dans lequel est tombé l'auteur de l'*Histoire militaire de la Campagne de Russie en 1812*. Je crois donc devoir le relever, dans l'intérêt de l'art (1), ayant, en faveur du changement des lignes d'opérations, poussé l'abus jusqu'à attenter à l'intégrité des bases et des lignes d'opérations, je crois devoir prévenir tous les maux que son assertion peut causer, si son ouvrage tombe entre les mains de jeunes militaires, lesquels souvent, hors d'état de juger par eux-mêmes des combinaisons stratégiques, se croient obligés de s'en rapporter aveuglément aux ouvrages militaires dans lesquels ils supposent pouvoir puiser leurs connaissances.

Ce crime de lèse-stratégie est conçu en ces termes (tom. 1er, page 201) : « Dans cette cir- » constance (sa retraite sur Wiasma), les gé-

(1) Mon ouvrage étant plutôt scientifique qu'historique, je crois que les discussions que je me propose d'offrir au lecteur, ne seront pas déplacées dans une production pareille.

Digitized by Google

» néraux russes perdirent de vue que l'on cou-
» vre mieux un point donné par un mouvement
» latéral, que par une retraite perpendiculaire
» dirigée directement sur ce point. » En décomposant la phrase, nous verrons qu'elle contient un principe et son application. Comme une application ne modifie pas une règle, lorsqu'elle est, comme celle-ci, présentée sous l'aspect d'une règle générale, j'abandonne l'application et ne m'en tiens qu'au principe. Celui-ci porte : « On couvre mieux un point
» donné par un mouvement latéral, que par
» une retraite perpendiculaire dirigée vers ce
» point. » Principe général, que je suis en droit d'appliquer à tous les cas, permission dont je prendrai la liberté de faire usage plus tard.

Je suis d'avis qu'il y a deux moyens de couvrir où de défendre un point donné, c'est-à-dire, d'une manière directe et indirecte. Dans le premier cas, l'armée défensive se replie perpendiculairement sur le point désigné, dans le second, elle se place de manière à pouvoir menacer les communications de son adversaire. La différence de définition prouve aussi qu'il doit nécessairement y avoir une différence de principe, et qu'on n'est pas en droit de les appliquer tous les deux à tous les cas indifféremment. Comme il ne s'agit maintenant que du second, j'entame ma dissertation sur celui-ci.

En changeant le mouvement perpendiculaire en mouvement latéral, on change nécessairement de communication, et, par conséquent, de ligne d'opérations. Si nous supposons qu'un simple changement pareil soit toujours suffisant pour forcer l'ennemi à rétrograder, toutes les difficultés s'aplanissent, et le remède devient radical; on profite du mouvement rétrograde de l'adversaire, et on fait revenir l'armée sur sa ligne d'opérations naturelle. Mais un cas ne fait pas une règle, et si un principe a réussi dans l'un, n'en concluons pas qu'il soit applicable à tous. Si notre changement de communication n'a été fait que pour détourner l'ennemi de sa marche perpendiculaire vers l'objet des opérations, pour ne pas entraver notre auteur dans ses combinaisons, je suppose un adversaire soumis et obéissant, lequel abandonnant même toutes les chances favorables qui pourraient par hasard s'offrir à lui, et qu'il pourrait puiser facilement dans la configuration du terrain ou dans la supériorité de ses forces physiques, pour ne pas laisser son ennemi dans le flanc de sa ligne d'opérations, abandonnant la communication qui le menait droit vers le point principal, ne songera qu'à le poursuivre, et fera un changement de front dans le sens stratégique.

Je suppose maintenant qu'établis sur notre nouvelle communication, nous sommes attaqués, battus et forcés par conséquent de continuer notre retraite, en poursuivant la nouvelle voie (1), qui devra être constituée en ligne d'opérations. Mais chaque communication est-elle susceptible de constituer une bonne ligne d'opérations, et sommes-nous en droit d'en changer impunément, et par conséquent de base? Ces deux objets sont-ils donc d'une conséquence si vaine, que nous puissions abandonner indifféremment ceux que les circonstances, les apprêts de la guerre, la configuration du terrain et la position topographique et militaire du pays où on fait la guerre, ont désignés, sans que la punition ne s'ensuive tout de suite après? Certes, il ne faudra pas aller très-loin pour trouver des exemples, que l'application du principe que nous débattons rendra suffisant pour en prouver toute la fausseté, et, ce qui plus est, son danger. Prenons la bataille de Smolensk, et les mouvements qui s'ensuivirent.

Le lendemain d'une affaire aussi sanglante, surtout lorsque les circonstances nous obligent d'abandonner le champ de bataille, n'étant pas le moment le plus propice pour résister à un ennemi hardi et entreprenant par la force des armes, devient plutôt celui où l'on doit avoir recours aux manœuvres. Comme la meilleure et la plus avantageuse pour défendre un point donné, est une marche latérale à notre ligne d'opérations naturelle, pour prévenir aussi l'effusion de sang du combat de Loubino, et le danger de perdre le corps du général Baggohufwudt et l'arrière-garde du général Korf, qui pouvaient être facilement coupés, et sur-

(1) Car l'ennemi supposé vainqueur se gardera bien de nous laisser opérer un mouvement de flanc par notre droite ou par notre gauche, pour revenir sur l'ancienne ligne d'opérations que, dans beaucoup de cas, en agissant d'après les principes stratégiques de notre auteur, nous regretterons certainement d'avoir abandonnée.

Digitized by Google

tout pour défendre efficacement les points qui se trouvent sur la grande route de Smolensk à Moscou, et la capitale elle-même, et enfin pour être d'accord avec les principes stratégiques de notre auteur, nous préférons une marche latérale à celle perpendiculaire sur Wiasma. Il s'en présentait une du côté de Poreczié; soit : voyons maintenant à quoi un changement pareil de ligne d'opérations aurait conduit l'armée russe.

La règle exige, et celle-ci est invariable, qu'en changeant de ligne d'opérations, on change aussi de base. Heureusement les Russes faisaient la guerre dans leur pays, et pouvaient encore s'en procurer une : celle-ci aurait été, supposons, à Novgorod, Tikvin, etc.; celle des Français à Wilna, Polotzk et Witebsk. La capitale offrait aux Russes des débouchés faciles du côté de la mer, comme du côté des provinces orientales, ce qui aurait facilité les approvisionnements, si toutefois cette partie de l'empire pouvait en livrer suffisamment. Ce changement de front aurait donné une autre face à la guerre. L'armée russe aurait été séparée, sans espoir de retour, de ses provinces méridionales, quoique leur défense devait être, d'après l'avis de l'auteur lui-même, l'objet constant des opérations des Russes, et leur occupation celui des Français. Aussi le voyons-nous porter sur Napoléon une accusation, au reste très-juste (tome 1er, page 389), de ne pas avoir, en quittant Mojaisk, changé de direction en poussant par Wereïa sur Podolsk, pour se rendre maître des routes de Toula et de Kalouga; « car, par cette manœuvre, dit-il, il aurait complétement réussi à couper les communications de l'armée russe avec les provinces du midi, et l'aurait forcée d'exécuter une retraite précipitée sur la route de Wladimir, où elle se serait trouvée dans un état d'isolément qui ne lui eût point permis de se refaire facilement. »

En ramenant cependant mon lecteur sur le champ de bataille de Smolensk, je veux lui faire observer qu'au temps où nous en étions alors, ce n'était pas les routes de Toula et de Kalouga qui étaient le but de nos opérations, mais bien Moscou. Un mouvement latéral couvrant mieux un point donné qu'une retraite perpendiculaire, pour ne pas indisposer aussi la nation et l'armée, lesquelles, d'après la description de notre auteur, tenaient l'une et l'autre à la conservation de la capitale (1), j'ai choisi justement le moyen le plus efficace pour couvrir la capitale, et j'ai porté l'armée russe sur une communication latérale, celle de Poreczié, plutôt que de la laisser sur celle perpendiculaire par Wiasma et Mojaisk à Moscou; Pétersbourg devient donc le but de la défense. L'armée russe se serait vue obligée, peut-être, de se replier devant un ennemi double en force, et l'aurait fait autant que les circonstances l'auraient exigé. « Mais comme les troupes qui croyaient fermement, ajoute notre auteur (tom. 1er, pag. 304), que la conservation de Moscou (capitale pour capitale, j'y substitue Pétersbourg) était un de leurs premiers devoirs, et ne se seraient point résignées sans murmures à de nouveaux mouvements rétrogrades dont l'abandon de la capitale eût été le résultat; » l'armée russe aurait, comme à la bataille de Borodino, tenté le sort des combats, et, si la victoire lui eût été infidèle, se serait trouvée rejetée dans la partie septentrionale de l'empire, pays offrant peu de ressources, et, par conséquent, à la merci d'un sort déplorable (2).

Le corps du comte de Wittgenstein, qui défendait la communication de Sebège et de Pskov, dans la crainte de voir sa ligne de retraite interceptée, aurait été aussi obligé de suivre le mouvement rétrograde de la grande armée russe, et aurait facilité le mouvement concentrique des troupes commandées par Na-

(1) Car il assure (tome 1er, page 304) « que si Napoléon eût pu pousser un corps jusqu'à Moscou, avant que l'armée russe fût en mesure de lui livrer une bataille générale, la consternation eût été à son comble, et la nation découragée aurait peut-être regretté les sacrifices qu'elle devait faire à son indépendance : l'opinion générale eût été, ajoute-t-il, qu'on avait livré la Russie entre les mains de la trahison et de l'impéritie. »

(2) L'auteur sera peut-être étonné, et même indisposé, de voir que j'ai conduit l'armée russe dans la partie septentrionale de l'empire, qui est, comme il le dit lui-même (tome 1er, page 269), « entièrement hors de la ligne importante du centre et de toute liaison avec les provinces fertiles du midi. » Mais comme j'avais à cœur de défendre efficacement les points qui conduisent à Moscou, j'ai cru de mon devoir de choisir le moyen le plus efficace pour y parvenir, celui qu'il propose lui-même; de prendre enfin une marche latérale, plutôt que de continuer une retraite perpendiculaire.

Digitized by Google

poléon en personne et par le maréchal Oudinot, et cette augmentation de forces physiques aurait rendu les opérations des ennemis plus dangereuses encore pour l'empire.

Si l'auteur déduit son principe de la marche des Russes sur Kalouga, et des alliés, en 1813, sur Schweidnitz, il devait, en nous l'offrant, ne pas oublier d'en énoncer les modifications; car jamais deux cas isolés ne peuvent être érigés en règle invariable. Si, en 1812, la marche sur Kalouga a pu ne pas être faite contre les règles de la pure stratégie, c'est que les riches contrées de la partie méridionale de l'empire pouvaient offrir les moyens de subvenir aux approvisionnements de l'armée ; « laquelle, ba-
» sée sur Kalouga, comme l'auteur le dit lui-
» même (tom. II, pag. 117), tirait sa subsis-
» tance des magasins de cette ville, facilement
» alimentés par les ressources des gouverne-
» ments les plus fertiles de la Russie ; » et, par conséquent, sa nouvelle ligne d'opérations se présentait naturellement. Si, en 1813, après avoir abandonné le champ de bataille de Bautzen, les alliés quittèrent la communication qui mène de Dresde à Breslau, c'est qu'ils pouvaient facilement changer de ligne d'opérations en se basant sur les places de la Silésie, qui avoisinent les défilés de la Bohême, et qui auraient mis les munitions de guerre et de bouche à couvert. L'espérance de l'alliance avec la cour d'Autriche facilitait aussi ce mouvement; car, sans toutes ces ressources, que seraient devenues les armées alliées, si elles s'étaient volontairement acculées à des frontières ennemies, et par conséquent sans espoir de retraite ?

J'en conclus donc qu'un mouvement latéral peut souvent défendre plus efficacement un point important, qu'une retraite perpendiculaire; mais ce n'est que lorsqu'on peut changer de ligne d'opérations et lorsque ce changement entraîne celui de la base (1), ce qui ne peut se faire que très-rarement, et n'en reste pas moins une opération très-épineuse, qu'on ne peut exécuter que soit dans son propre pays, soit dans un pays allié, où le matériel et les subsistances de l'armée sont à notre disposition, où les rassemblements et les directions sont subordonnés à notre volonté. Dans une contrée ennemie, l'opération devient souvent impossible, car on ne peut y changer à volonté de base d'opérations.

Par conséquent, pour ne pas nous offrir un principe hyperbolique et dangereux, notre auteur devait porter sa sentence de la manière suivante : « Dans cette occasion, les généraux
» russes perdirent de vue que toutes les fois que
» les circonstances, et surtout les apprêts de
» la guerre, permettent de changer de ligne
» d'opérations, on couvre mieux un point donné
» par un mouvement latéral que par une re-
» traite perpendiculaire dirigée sur ce point. »
Une explication pareille, sans généraliser tous les cas, modifiera le principe et le rendra admissible et susceptible d'être employé avec avantage.

Si le général Rogniat, dans ses *Considérations sur l'art de la guerre* (chap. XIV), propose aussi aux armées défensives de prendre des positions latérales, au lieu de s'opposer à son ennemi de front, il ne faut pas oublier tous les préparatifs dont il fait précéder le commencement des hostilités, pour rendre toutes ces positions avantageuses et sans danger pour l'armée défensive. Il commence par fortifier les lignes défensives en les hérissant de places fortes, augmente la force intrinsèque de ces places en établissant quatre forts autour de chacune d'elles, et prépare, par conséquent, de tous les côtés à l'armée défensive des bases d'opérations temporaires, et des communications capables de constituer de bonnes lignes d'opérations. En prenant pour base de nos combinaisons stratégiques un théâtre de guerre fortifié d'après l'idée de l'auteur français, et en le suivant attentivement dans toutes les ressources qu'il accorde à l'armée défensive, qu'il place dans le flanc de l'armée offensive, pour empêcher cette dernière de pénétrer dans l'intérieur du pays, en faisant faire à la pre-

(1) L'évacuation du camp de Drissa prouve suffisamment en faveur de mon assertion. L'assiette de ce camp était un point latéral à la grande communication de Wilna à Smolensk ; tout avait été prévu pour la défense et l'approvisionnement de l'armée, et cependant on fut forcé de l'abandonner à la suite du mouvement que l'armée française prononçait sur Gloubokoé, mouvement qui nous mettait en danger d'être tourné par notre gauche, et d'être coupé de notre ligne d'opérations naturelle sur Smolensk, au moment où nous ne pouvions pas même songer à en adopter une autre.

Digitized by Google

mière un mouvement latéral plutôt qu'une retraite perpendiculaire, nous adoptons volontiers son idée pour ce qui regarde ces mouvements; car les mesures essentielles y sont toutes observées, c'est-à-dire, l'intégrité des bases et des lignes d'opérations y est restée intacte. Lorsqu'un pays est fortifié comme le général Rogniat le propose, en trouvant des bases d'opérations temporaires de quelque côté que nous nous dirigions, nous facilitons par là à notre armée défensive tous les moyens de changer de ligne d'opérations à chaque circonstance dans laquelle ce changement peut être de quelqu'utilité, et c'est justement ce que l'auteur de l'*Histoire militaire de la Campagne de Russie de* 1812 a négligé d'observer, et ce qui a mis son principe en dissidence avec les règles de la pure stratégie.

Revenons maintenant aux opérations des armées que nous avons laissé rassemblées sur la position de Tzarévo-Zaïmischtche, prêtes à livrer une bataille décisive.

Le prince de Koutousov, qui avait été investi du commandement en chef de toutes les armées russes, venait de rejoindre l'armée. Ayant trouvé la position de Tzarévo-Zaïmischtche trop faible, il ne voulut plus s'y arrêter plus longtemps, l'abandonna le 19—31 août, et occupa le 22 août—3 septembre celle de Borodino.

*Bataille de Borodino.* — Cette bataille mémorable a fait, à juste titre, époque dans les annales militaires. Elle a été très-opiniâtre, car un des partis la cherchait depuis son passage au delà du Niémen, tandis que l'autre a cru le moment arrivé de la recevoir.

Le 22 août — 3 septembre, le gros de l'armée russe occupa la position de Borodino, sur la configuration et les propriétés de laquelle il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil.

*Description topographique du champ de bataille.* — Ce champ de bataille, que les Russes avaient choisi d'avance, était limité à droite par la Moskva; la Kolocza qui coule parallèlement à la grande route de Smolensk jusqu'au village de Borodino, en ne s'en éloignant que de 200 à 250 toises, découvre une partie du centre et toute la gauche de la position des Russes. De Borodino, ce ruisseau, en changeant subitement de direction, se porte vers le nord, tombe dans la Moskva près de Staroé, et couvre tout l'espace de terrain compris entre la Moskva et Borodino.

Cette partie du centre, découverte par la Kolocza, se dérobe cependant aux regards des ennemis par un bois, lequel, appuyant à la rive droite de la Kolocza, se prolonge à peu près jusqu'au village de Séménovskoïé. Depuis ce point jusqu'à la vieille route de Moscou, qui faisait pour les Russes la limite de leur aile gauche, ainsi qu'au delà du village d'Outitza, le terrain n'offre pour le front de l'ordre de bataille aucune difficulté marquante à surmonter. Plusieurs ravins profonds, quelques filets d'eau et plusieurs taillis de différentes grandeurs, sont les accidents qu'on y rencontre et qui peuvent protéger, mais non appuyer avec décision, les mouvements tactiques.

Depuis la rive droite de la Moskva, dans les environs de Gorochkovo par Gorki, Séménovskoïé et Outitza, jusqu'à Artemki, où se trouvait une grand'garde de Cosaques, le champ de bataille embrasse à peu près un espace de 10 kilomètres. Cette distance, si la configuration du terrain était telle que l'armée russe, qui ne comptait même avec ses milices que 131,200 combattants, fût mise dans la nécessité de l'occuper dans toute son étendue, aurait été certainement trop grande; mais le terrain qui se trouve sur la rive droite de la Kolocza, entre la Moskva et Borodino, remonte vers Gorki, avec un escarpement tellement rapide, qu'il en rend les approches très-difficiles, et constitue cette partie de terrain comprise entre la Moskva et le village de Gorki, en position purement défensive.

Tout cet espace, dont l'accès est presque inabordable, ne nécessitait pas une trop grande masse de troupe pour le défendre, et, par conséquent, la majeure partie des forces pouvait être concentrée sur l'espace compris entre Gorki et Outitza.

Deux routes tombent perpendiculairement sur le front de la position, et qui sont : celle qui va de Gjatsk à Mojaisk, et qui coupe le champ de bataille en deux parties à peu près égales; et la seconde, qu'on appelle la vieille route de Smolensk, laquelle, passant par Jelnia, aboutit à la même ville.

Depuis les points de Borodino et d'Outitza, ces deux routes aboutissent concentriquement à Mojaisk, et leur étendue, depuis ces deux villages jusqu'à la ville, est à peu près d'une égale grandeur. Mais le chemin qui va par Bo-



Digitized by Google

rodino mène vers le centre de la position, et offre des défilés très-difficiles à franchir, tandis que la route de Jelnia se trouvant sur le flanc de la position, qui est ordinairement le point le plus faible de tout ordre de bataille, offre aussi moins de difficultés topographiques à surmonter. Une partie de la Kolocza sépare les deux routes. L'ennemi, cependant, étant obligé de les occuper l'une et l'autre, cet obstacle paralyse cette facilité de corrélation qui doit toujours exister entre les colonnes de manœuvres. Napoléon y obvia en faisant établir plusieurs ponts sur la Kolocza.

Sur la rive droite de la Kolocza, au-dessus de Gorki, le terrain, en s'écartant des bords de la rivière, acquiert toujours plus de commandement. Parvenu à peu près vers Doronino, il forme, en comparaison de celui qui se trouve sur la rive gauche, un amphithéâtre assez élevé, et augmente les difficultés des mouvements de flanc que les troupes françaises pouvaient être dans le cas d'entreprendre, tant par les descentes rapides, que par les escarpements à surmonter.

Quatre villages, celui de Masslovo, de Gorki, de Séménovskoïé et d'Outitza, formant entre eux un arc convexe, marquaient la première ligne de bataille des Russes. Celui de Knioskovo, à 500 toises en arrière, était situé entre les villages de Gorki et de Séménovskoïé, et formait un échiquier avec ces deux points. Deux autres villages, de Chéwardino et d'Aleksinki, situés à 1,000 toises en avant de la première ligne de bataille, défendus l'un et l'autre par un ravin, servaient de postes avancés de la gauche. L'espace de plus de 1,000 toises, compris entre les villages de Chéwardino et d'Outitza, était, au contraire, tout à fait ouvert, et ne présentait qu'une ondulation peu sensible. L'ennemi pouvait y pénétrer sans obstacle.

Le village de Borodino, situé sur la rive gauche de la Kolocza, défend l'entrée du défilé au delà de la rivière, dans la direction de Gorki. Plusieurs redoutes, construites sur les points qui dominaient le plateau, devaient augmenter les difficultés des accès de la première ligne de bataille des Russes.

Cette esquisse prouve suffisamment que le vrai point tactique du champ de bataille était le terrain qui s'étendait depuis le village de Chéwardino à gauche vers Outitza. Le point stratégique était le village d'Outitza; car, ouvrant aux ennemis la vieille route de Moscou (1), et favorisant aussi un mouvement de conversion, la droite en avant, la possession de ce point forçait les défenseurs à abandonner aussi Séménovskoïé, et à s'éloigner des redoutes établies devant la première ligne de bataille, et qui constituaient la force de leur front depuis la Kolocza jusqu'au delà de Séménovskoïé.

*Disposition des troupes dans l'ordre de bataille.* — Dans la matinée du 26 août — 7 septembre, les deux armées belligérantes avaient occupé le champ de bataille de la manière suivante: le 2e et 4e corps d'infanterie russe formaient leur droite et s'étendaient depuis à peu près Masslovo jusqu'à Gorki. Le corps de cavalerie du général Korf était en troisième ligne. Celui du général Ouvarov, plus en arrière encore, s'appuyait à la Moskva, entre les villages de Masslovo et Ouspenskoïé. Plus à gauche de celui-ci, sur le chemin de Gorki à Ouspenskoïé, se trouvaient 9 régiments de Cosaques, dont plusieurs avaient été détachés sur l'extrême droite.

Entre Gorki et Séménovskoïé on avait placé les corps des généraux Doktorov et Raeffskoï; ceux de cavalerie des généraux Pahlen et Sievers, se trouvaient en troisième ligne. En arrière de ces troupes, entre les villages de Kniaskovo et Tatarinovo, étaient placées les réserves, composées de l'infanterie de la garde impériale et de la division de cuirassiers du général Depréradovitch. Les divisions des généraux comte Worontzov et Névérovsky, s'appuyaient, par leur droite, à Séménovskoïé; celle de grenadiers du prince Charles de Meklenbourg, était portée derrière ces deux, et plus en arrière encore se trouvait la division Douka.

La vieille route de Smolensk à Moscou était

(1) Le poste de Gorki ouvrait également la route de Moscou, et sa possession avait aussi l'avantage de séparer les deux ailes; mais la position de ce point était telle, que les ennemis ne pouvaient pas s'en rendre maîtres sans y apporter des sacrifices incalculables. Le poste d'Outitza, au contraire, étant sur le flanc de la position des Russes, pouvait être pris avec plus de facilité.

Digitized by Google

défendue par les divisions d'infanterie des généraux Konovnitzin et comte Strogonov, qui étaient placées en arrière d'Outitza; elles étaient flanquées sur leur gauche par des régiments de Cosaques, et avaient en arrière la milice de Moscou.

Plusieurs régiments de chasseurs étaient débandés devant le front de la première ligne de bataille, et occupaient les broussailles.

En nous rappelant la topographie du champ de bataille, les avantages que ces différents points offraient aux Russes, et les difficultés qu'ils présentaient à surmonter pour les ennemis, il est difficile de ne pas remarquer quelques vices dans la disposition des troupes; disposition qui ne doit jamais se faire que d'après les avantages et les difficultés du terrain.

Depuis le confluent de la Kolocza et de la Moskva, jusqu'au ravin de Goritskoï, la rive droite de la Kolocza offrait, comme nous l'avons vu plus haut, une position purement défensive. Les approches de ces sortes de positions sont tellement difficiles, qu'elles ne revendiquent ordinairement, de la part des défenseurs, que peu de troupes pour les défendre et s'y maintenir. Nous voyons cependant cet espace occupé par trois corps d'infanterie, trois corps de cavalerie, par une masse de Cosaques et les réserves. Depuis la rive droite de la Moskva, jusqu'à Gorki, le seul point par où l'ennemi pouvait forcer le défilé, était le chemin qui, de Borodino, conduit à Gorki. Tout ce qui était à droite de cette route était, pour les ennemis, des défilés difficiles à traverser et qu'ils n'auraient pu franchir qu'au prix de très-grands sacrifices. Jamais les Français n'auraient osé s'aventurer au delà de la Kolocza, entre Zakharino et Staroïé, car ils risquaient d'être pris en flagrant délit entre la Moskva et la Kolocza.

C'est donc à Gorki que devait être placée la droite des Russes, tandis que l'espace entre Gorki et la Moskva aurait été patrouillé par ces partis de Cosaques qui faisaient l'extrême droite de l'ordre de bataille. De cette manière, les Russes resserraient leur champ de bataille et pouvaient donner plus de profondeur tactique à leur ordre de bataille; disposition qui n'aurait pas manqué de leur rapporter les plus grands avantages pendant l'engagement, en leur offrant les moyens de placer des forces majeures sur tous les points décisifs.

La disposition des troupes russes, dans l'ordre de bataille, aurait eu peut-être la suivante.

Le 2e corps d'infanterie, à cheval sur la grande route, aurait occupé Gorki en s'étendant vers la droite, autant que les différents replis du terrain l'auraient exigé. A gauche, au delà du ravin de Goritskoï, le corps de cavalerie du général Korf, ayant détaché un faible parti de cavalerie pour seconder l'extrême droite, aurait été placé en arrière de l'infanterie, devant Knioskovo. La masse des Cosaques, qui se trouvait placée sur la droite de Gorki à Ouspenskoïé, ainsi que la milice de Moscou, qui ne pouvaient cependant, contre des troupes aussi disciplinées que l'était l'armée française, que servir à donner le change aux ennemis sur la force présente sous les armes, et l'occupation des différents points de l'ordre de bataille, auraient été beaucoup mieux utilisées sur l'extrême droite.

Le 4e corps d'infanterie aurait occupé l'espace compris entre le flanc gauche du 2e corps et Séménovskoïé; une division du 4e corps d'infanterie, placée en troisième ligne, lui aurait servi de soutien.

Le reste du corps de cavalerie du général Korf, et celui du général comte de Pahlen, en appuyant leur gauche derrière Séménovskoïé, auraient fait la troisième ligne de bataille.

Le 7e corps aurait pris sa place à gauche de Séménovskoïé, tandis que la seconde division du 4e corps d'infanterie se serait placée en arrière.

A gauche du 7e corps on aurait placé les divisions du comte Worontzov et Névérovskoïé. La division de grenadiers du prince Charles de Meklenbourg, aurait servi de réserve à ces deux là. Le corps de cavalerie du général Sievers aurait fait leur quatrième ligne de bataille.

Le 3e corps d'infanterie aurait occupé le village d'Outitza, et autant de terrain à gauche que les replis du terrain l'auraient exigés.

Le reste de la cavalerie aurait été distribué de la manière suivante :

Le 1er corps de cavalerie du général Ouvarov, qui ne pouvait être que d'une utilité négative sur l'extrême droite, aurait été beaucoup mieux placé en arrière du 3e corps d'infanterie, en appuyant sa gauche à la vieille route de Smolensk.

Digitized by Google

Le flanc droit de la position ayant été favorisé par la nature, les troupes qui y étaient placées, ainsi que les redoutes qui en protégeaient les approches, étant suffisantes pour s'opposer aux progrès des ennemis, les réserves, auxquelles on aurait encore ajouté la division de cuirassiers de Douka, auraient dû être placées de manière à pouvoir porter un prompt secours au centre et à la gauche, et auraient pris place derrière les mamelons et en avant du village d'Atchinkovo, en échelon avec le premier corps de cavalerie.

Les Français firent de leurs troupes un partage plus convenable, quoique pas exempt de fautes. Les deux routes de Smolensk devaient être occupées, et elles le furent; mais les points stratégiques et tactiques du champ de bataille n'étant pas sur la rive gauche de la Kolocza, Napoléon ne fit avancer, vers Borodino, que le corps du prince Eugène, qui était composé des divisions Lecchi, Delzons et Broussier, ainsi que le 3e corps de cavalerie du général Grouchy, qui tous, à l'exception de la division Delzons, qui resta à Borodino, repassèrent aussi sur la rive droite. Le reste de l'armée fut placé sur la rive droite de la Kolocza, où devait nécessairement se porter les corps décisifs.

Leur flanc gauche ne s'étendait à peu près que vis-à-vis de Gorki, de manière que les troupes russes, qui occupaient l'espace compris entre Gorki et la Moskva, n'avaient pas d'ennemis devant elles. Au moment de l'engagement, cette disposition vicieuse fut sentie par les généraux russes, qui cherchèrent à y remédier en déplaçant les corps des généraux Baggohufwudt et Ostermann, ce que nous verrons plus tard.

L'ordre de bataille des Russes était convexe, et s'il possède l'avantage de pouvoir faire manœuvrer les réserves avec plus de rapidité dans l'espace intérieur des lignes de bataille, il a, d'un autre côté, le désavantage d'avoir des feux excentriques.

Passons maintenant à l'engagement.

*Considérations tactiques.* — Les Russes avaient le désavantage de recevoir la bataille et de se tenir sur la défensive. La position qu'occupaient la droite et une partie du centre, démontre clairement leur intention. La disposition des troupes dans l'ordre de bataille n'ayant pas été conforme aux propriétés de la position, les obligea à faire des mouvements d'un flanc à l'autre, pour venir secourir les points les plus menacés; mouvements dont le retard nous oblige quelquefois à enfreindre le principe de l'engagement des différentes troupes qui forment l'ordre de bataille. C'est ce qui arriva justement au moment où les mouvements offensifs des ennemis prirent un caractère plus décisif. C'est à peu près au commencement de la bataille que le prince de Koutousov fut obligé de porter une partie de sa réserve vers Séménovskoïé, tandis qu'il avait sur sa droite deux corps d'infanterie, lesquels, apparemment, auraient pu rester pendant toute la journée l'arme au bras, si on ne les avait pas fait filer vers la gauche.

Les deux corps des généraux Baggohufwudt et comte Ostermann reçurent alors l'ordre de revenir sur la gauche; mais ces déplacements ne se firent que dans des espaces de temps bien différents, et n'y étaient amenés que pour redresser les affaires sur les points où l'ennemi parvenait à prendre de l'ascendant. C'était donc le meilleur moyen de se faire battre partiellement.

Le vice de la disposition des troupes en ordre de bataille ayant été reconnu, il fallait plutôt y remédier dans le même instant, en portant les 2e et 4e corps d'infanterie, et les 1er et 2e corps de cavalerie vers la gauche, et en faisant marcher la milice de Moscou vers Gorki. Le corps des Cosaques du général Platov n'aurait eu qu'à avancer, et les Russes, quoique ayant des troupes irrégulières sur leur flanc droit, y auraient montré aux ennemis des masses imposantes, et c'était l'essentiel (1). L'ordre de bataille aurait pu, à quelques modifications près, être celui que j'ai proposé. Que ces quatre corps dussent être inutiles sur le flanc droit, était une chose

(1) J'ai eu l'occasion de visiter plus tard le champ de bataille de Borodino, où mon temps m'avait permis de m'arrêter assez longtemps pour faire les observations nécessaires. Je me suis donc convaincu que tout l'espace de la Kolocza, compris entre les villages de Staroïé et Borodino, était presque inattaquable. La milice de Moscou, qui serait peut-être succombée dans une position moins avantageuse, aurait pu défendre cette partie de la rive droite de la Kolocza avec une prépondérance marquée.

Digitized by Google

incontestable, et la position des ennemis le prouvait évidemment. Leur gauche était à Borodino, et par conséquent toutes ces troupes n'avaient point d'ennemis devant elles. Le déplacement des troupes russes se faisant sur un espace d'environ 3 kilomètres, ne demandait que peu de temps pour l'exécution; il ne fallait que leur faire entreprendre le mouvement au moment où les intentions des ennemis se furent prononcées clairement, et on pouvait s'en convaincre à peu près au commencement de la bataille. Les troupes déplacées auraient donc pu retrouver leur place avant que l'engagement n'eût acquis un caractère sérieux sur toute la ligne de bataille.

Mais tous ces défauts furent, en grande partie, réparés par le courage des troupes. Le mépris de la vie s'est-il jamais prononcé en traits plus distincts, que sur le champ de bataille de Borodino? Ces fameux Grecs, morts dans les défilés des Thermopyles, ou cette poignée de braves ensevelis sous les cendres de Missolunghi, peuvent-ils l'emporter par la beauté de leur dévouement et de leur inébranlable courage, sur ces deux armées formidables s'arrêtant sur le champ de bataille pour vaincre ou pour mourir. Le sang de 80,000 héros venait d'humecter cette plaine devenue sacrée pour les braves de tous les pays, sans pouvoir affaiblir leur courage ou diminuer cette ivresse morale qui se métamorphosa en soif sanguinaire. Ces deux colosses semblaient vouloir s'ensevelir sous leurs propres débris, et auraient fini par offrir à l'Europe consternée l'exemple unique de deux armées qui s'exterminent en se disputant la victoire, si les chefs effrayés eux-mêmes de ces monceaux de cadavres que leurs regards rencontraient partout, et qui effrayaient sans doute leur propre conscience, n'eussent fait arrêter la lutte.

Que d'éclatantes actions ne se sont-elles pas perdues dans ce chaos de sang et de carnage! Ces martyrs du patriotisme ont payé leur dette aux pays qui les ont vus naître; ils l'ont rachetée par le sacrifice de leur existence, et ont imposé à ceux qui leur ont survécu la tâche sacrée d'honorer leur mémoire, au niveau de la grandeur avec laquelle ils se vouèrent tous à la mort.

Cette bataille ne peut pas être appelée, comme celles d'Eckmühl, de Wagram, etc., une bataille de manœuvres. Les deux armées se sont abordées sur tous leurs fronts, se sont attaquées et défendues sur toute l'étendue des lignes de bataille, et après s'être battues pendant la moitié de la journée, elles ont couché sur le même champ de bataille, et à peu près sur les mêmes places sur lesquelles l'action a commencée. La valeur des armées combattantes étant égale, les résultats tactiques furent nuls, les pertes en hommes immenses. C'était, en un mot, une bataille parallèle et de choc.

Se reposant sur les forces morales de son armée, que la confiance qu'il avait en elles relevait à ses yeux, Napoléon négligea de manœuvrer et laissa la victoire indécise, tandis que son rôle offensif pouvait peut-être lui en accorder une décisive, et au prix de beaucoup moins de sang. Il fut infidèle à sa maxime favorite, celle d'occuper l'ennemi sur son front et de le tourner par un des flancs. Cette fois-ci, au contraire, il prit, comme on dit vulgairement, le taureau par les cornes; il attaqua les redoutes qu'il devait faire tourner, épuisa ses troupes par des attaques infructueuses et souvent réitérées, et fit des pertes immenses et sans résultats.

Cette bataille, au contraire, devait être pour Napoléon une bataille manœuvre. Les points faibles du front de ses adversaires ayant été fortifiés, pourquoi négligea-t-il de manœuvrer pour tourner la position de ses ennemis, et préféra-t-il sacrifier ses valeureux soldats en les astreignant à des attaques en front? Les Français devaient nécessairement livrer cette bataille dans l'ordre oblique, la droite en avant, et chercher à manœuvrer avec cette droite de manière à la placer dans le flanc d'Outitza.

Le partage des troupes en colonnes manœuvres et les directions des masses, nous prouvent évidemment que l'idée de Napoléon n'avait pas été de faire de cette bataille, comme il aurait dû le faire, une bataille manœuvre. Les forces majeures de son armée furent concentrées dans son centre, et l'engagement du corps du prince Poniatowski, se présente comme une opération plutôt secondaire que primitive. Toute l'attention du chef fut absorbée par la lutte meurtrière que les corps des généraux Ney et Davoust avaient à soutenir, tandis que leur engagement en front n'aurait dû être qu'un corollaire des manœuvres du prince Poniatowsky.

Digitized by Google

L'infanterie de l'extrême droite devait former l'échelon avancé de l'ordre de bataille, tandis que les corps des maréchaux Davoust, Ney et du général Junot, auraient suivi graduellement le mouvement offensif du corps du prince Poniatowsky.

Ayant franchi les bois qui environnent Jelnia, pendant que l'infanterie de l'extrême droite se serait portée vers Outitza, la cavalerie de cette aile (1) aurait dû se déployer sous la protection de cette infanterie, vers sa droite. En s'efforçant toujours à gagner du terrain vers Artemki, d'où il lui aurait été si facile de pousser vers Mychina, le débordement de l'aile gauche des Russes aurait pu s'effectuer sans difficulté.

C'était aussi le seul moyen de faciliter au maréchal Davoust la tâche qui lui était tombée en partage; car en gagnant du terrain dans le flanc de la vieille route de Smolensk, l'ennemi serait parvenu à précipiter la retraite du centre des Russes, et les aurait forcés d'abandonner le champ de bataille.

Un des auteurs de cette campagne poussa plus loin ses combinaisons, et crut pouvoir prophétiser que les Français seraient même parvenus à rejeter toute l'armée russe dans l'angle formé par la Moskva et la Kolocza. L'auteur se tait sur les moyens que le général en chef français aurait employés pour y parvenir, et il a bien fait de garder le silence sur une chose qu'il est impossible de démontrer. Je vais, au contraire, lui offrir plus d'une raison pour lui prouver que sa prophétie est diamétralement opposée à toutes les combinaisons qui auraient pu amener une pareille catastrophe.

Les trois points de Gorki, de Séménovskoïé et d'Outitza, forment trois échelons de l'ordre de bataille de l'armée russe, dont le plus avancé est le dernier. Leur flanc droit et leur centre étaient par conséquent plus près de Mojaisk, que ne l'auraient été les troupes ennemies qui se seraient dirigées sur Outitza. Supposant même, comme le propose notre auteur, que Napoléon eût renforcé le corps du prince Poniatowsky, et qu'il fût parvenu à culbuter le flanc gauche des Russes, j'y consens; mais les troupes qui le composaient, rangées en bataille à cheval sur la route, au lieu de filer vers la droite, se seraient sans doute repliées par la grande route, puisque leur destination était de la défendre. Le mouvement offensif des ennemis une fois prononcé avec décision, le prince Koutousov aurait fait de deux choses l'une : il aurait cherché à renforcer le général Touczkov, pour le maintenir dans une position d'où dépendait le sort de la journée, ou bien, s'il avait remarqué que ses efforts fussent vains, et que l'ennemi poussait avec vigueur sur une des lignes de retraite, il aurait ordonné la retraite de la droite et du centre, d'autant plus que la communication qui mène de Gorki à Mojaisk était en son pouvoir.

Le flanc gauche de l'armée russe, point stratégique et tactique de la position, et par conséquent où devait se décider la victoire, ayant été dégarni, si l'ennemi avait su profiter de cet oubli, les Russes auraient été mis, il est vrai, dans la cruelle alternative de céder le champ de bataille, ou de se voir coupés de leur ligne de retraite à Mojaisk; mais, comme il n'aurait dépendu que d'eux de rétrograder avec leur flanc droit et leur centre, pour se soustraire au péril que l'auteur leur prédit, ils auraient, sans doute, embrassé encore à temps ce parti. Nous voyons donc que le moyen dont se sert notre auteur, pour parvenir à la réalisation de ses combinaisons tactiques, est insuffisant. A moins que les Russes n'aient, en cas d'échec, filé volontairement et toujours vers leur droite, ce qu'ils n'auraient pas consenti de faire (2), jamais leur armée ne se serait trouvée enfermée dans l'angle formé par les deux rivières.

Supposons même un moyen plus efficace que celui que notre auteur propose; non une attaque en front contre le corps du général Touczkov, qui occupait Outitza, mais un mouvement de conversion opéré entre Outitza et Artemki. Cette opération même, tout en obligeant le maréchal Koutousov, après un combat opiniâtre, à évacuer le champ de bataille, n'aurait

(1) Qui, au reste, ne pouvait pas être nombreuse, car la grande quantité de taillis et de buissons, dont ce côté était parsemé, en paralysait les mouvements offensifs.

(2) Car pour enfermer l'armée russe dans l'angle formé par ces deux rivières, il fallait commencer par rejeter le flanc gauche sur le centre, et ces deux sur le flanc droit.

Digitized by Google

cependant jamais été suffisante pour enfermer l'armée russe entre les deux rivières. La retraite étant inévitable, le général en chef aurait, sans doute, renforcé le corps de Touczkov par sa réserve primitive, dont la composition était un sûr garant d'une défense opiniâtre et avantageuse. C'est sous la protection de l'engagement à outrance du flanc gauche, engagement qui n'aurait pas manqué d'attirer l'attention des deux commandants en chef, que la retraite aurait pu s'effectuer en échelons par le flanc droit. Cette retraite aurait offert au maréchal Koutousov la possibilité de renforcer successivement son flanc gauche par les troupes qui se seraient trouvées disponibles, et de se maintenir sur le point qui devait servir de pivot au mouvement rétrograde.

Une dernière raison, qui parlera contre la possibilité d'exécuter cette opération, c'est que, pour la rendre vraiment aussi décisive que la prédiction le porte, il aurait fallu porter le désordre dans toute l'armée russe, et, pour y parvenir, il aurait fallu rassembler la majeure partie de la cavalerie française à droite d'Outitza, laquelle, attentive aux progrès du désordre que la retraite aurait produit parmi les troupes russes, eût été prête à tomber dans le flanc des masses plus ou moins informes, et achever de les désorganiser. Mais nous avons vu que, de ce côté là, le terrain s'opposait aux mouvements offensifs d'une grande masse de cavalerie. Le tout se serait donc réduit à un combat très-opiniâtre d'infanterie, dans lequel les chances des forces physiques auraient été, il est vrai, en faveur des Français. Ces chances auraient bien pu avoir la retraite des Russes pour suite, mais le combat le plus décisif de l'infanterie n'entraîne jamais le parti adverse dans une désorganisation totale.

Je répète donc, qu'en renforçant sa droite et en opérant un mouvement de conversion entre Outitza et Artemki, Napoléon serait parvenu à la victoire plus tôt, plus facilement, et au prix de moins de sang, mais ne serait jamais parvenu à rejeter l'armée russe dans l'angle formé par la Moskva et la Kolocza, et l'assertion de notre auteur possédera, sans doute, un sens anagogique aux yeux des uns, et, à mon avis, n'est qu'un abus de mots (1).

Examinons maintenant les engagements des différentes armes.

L'artillerie est l'arme qui a eu le plus à faire dans cette sanglante journée, et les pertes énormes qui ont été faites de part et d'autre en attestent les bons effets. Le rassemblement des bouches à feu en grandes batteries, comme celles des généraux Pernetty, Foucher, Sorbier; celles des Russes, du côté de Séménovskoïé, fournies par la réserve, et celles qu'on opposa à l'artillerie du vice-roi, du côté de Borodino, ainsi que les résultats avantageux qu'elles ont produits, prouvent en faveur de leur emploi judicieux. En se décidant à attaquer le front fortifié des lignes de bataille de ses ennemis, Napoléon dut se reposer sur l'effet de son artillerie, et il le fit. Les dispositions qu'il fit la veille de la bataille le démontrent d'une manière évidente. Ces dispositions ne s'occupent principalement que du rassemblement des masses d'artillerie.

L'infanterie des deux armées, dont le rôle se borna à prendre et reprendre les fortifications, qu'on avait hérissées de bouches à feu, et dont les effets ne manquèrent pas d'être meurtriers, eut un rôle difficile à jouer; mais elle le remplit avec une persévérance courageuse. Ses pertes ont été en proportion de la difficulté de son rôle, elles furent énormes; elles le furent encore plus par la négligence de combiner les mouvements offensifs de l'infanterie avec ceux de l'artillerie, et de faire de l'action de l'une le corollaire de l'autre. Les masses d'infanterie, dans leurs mouvements offensifs, ont été rarement précédées par de fortes batteries; mais abandonnées à leur propre force impulsive, elles se trouvaient écrasées par les projectiles de leurs adversaires. Telles furent les attaques de la division Morand, qui fut écrasée par l'artillerie russe, tandis que celle des Russes fut foudroyée par la batterie du comte Sorbier, etc.

Pour ce qui regarde les combats de la cava-

(1) Le marquis de Chambray, dans son *Expédition de Russie* (tom. II, pag. 58, 2e édit.), n'y renferme du moins qu'une partie de l'armée, accordant apparemment une libre retraite au reste. Malgré les assertions des deux auteurs, ma conviction n'en reste pas moins la même. Je dirai même plus : en supposant que ce fût 130,000 brebis qu'on voulût enfermer dans ce réduit, je parie qu'il y en aurait eu plus de la moitié qui seraient parvenues à s'échapper.

Digitized by Google

lerie, comme les moments où on fit agir cette arme furent opportuns, la plupart de ses engagements furent couronnés d'un succès complet; mais n'étant que partiels, ils n'eurent aucun résultat décisif.

Quant au mouvement de conversion entrepris par le général Ouvarov, quoique ce fût un mouvement très-hasardé, il n'a pas manqué d'être très-avantageux. L'exécution en était très-difficile, et, par conséquent, les résultats douteux. La cavalerie russe fut obligée de franchir une rivière et descendre d'un plateau très-élevé dans une plaine, mouvement qui ne pouvait pas manquer d'embarrasser beaucoup sa marche. Ce n'était pas le seul inconvénient auquel elle se mettait en butte, ce même terrain resta à dos de la troupe, et, en cas d'échec, les difficultés de le repasser se seraient multipliées. Ce mouvement de cavalerie n'eut pas tout le succès qu'on en attendait en l'entreprenant; mais il fit du moins naître une sorte d'irrésolution dans les opérations offensives du centre des ennemis, hésitation dont les Russes profitèrent pour reformer leurs masses fatiguées (1).

Mais si, en général, les Russes essuyèrent des échecs momentanés sur plusieurs points de leur champ de bataille, il faut puiser le principe de ces désavantages dans la distribution vicieuse des troupes sur les points les plus importants du champ de bataille. Qu'importait-il que les Russes aient été à peu près égaux en forces, tandis que, sur les points décisifs, ils étaient inférieurs à leurs ennemis? A l'exception de la division Delzons et de la brigade légère du général Ornano, qui restèrent sur la rive gauche de la Kolocza, nous avons vu que Napoléon avait concentré toute son armée dans l'espace compris entre la rive droite de la Kolocza et la vieille route de Smolensk, tandis que celle des Russes s'étendait depuis le village de Masslovo jusqu'à celui d'Outitza. Les premiers, n'ayant occupé qu'un espace de près de 3 kilomètres et demi, avaient pu donner à leurs lignes de bataille une profondeur avantageuse; les seconds, au contraire, étendus sur une distance de 7 kilomètres, ne pouvant offrir à leurs adversaires que des lignes sans profondeur, avaient tous les désavantages tactiques de leur côté.

Les corps des généraux Baggohufwudt, comte Ostermann et Korf, n'arrivèrent que l'un après l'autre sur les points décisifs, et ne s'engagèrent aussi que successivement; leurs opérations ne furent que des palliatifs, qui ne rapportèrent que des résultats d'une conséquence négative. C'est de cette manière que les Français, massés sur une moindre étendue de terrain, eurent sur tous les points décisifs l'avantage des forces physiques en leur faveur. Depuis Séménovskoïé jusqu'à Gorki, les Russes eurent à lutter, sur tous les points, contre des forces doubles.

Les pertes de l'armée russe furent de nature à ne plus pouvoir recevoir d'engagement le lendemain, engagement qui n'aurait pas manqué d'avoir lieu; car les Français avaient encore conservé une réserve qui n'avait pris aucune part à la bataille, et qui aurait été sans doute d'un secours décisif pour l'armée française. Le maréchal Koutousov ordonna donc la retraite, et, le lendemain matin, abandonna ce champ de carnage au pouvoir de son adversaire.

(1) Je tiens ce fait d'un général qui commandait une division d'infanterie qui prit une part très-active à cette fameuse bataille. Il m'assura qu'on remarqua un relâchement sensible dans la vigueur des mouvements offensifs de Napoléon, dont on ne put, dans le premier moment, démêler les vraies raisons. On se convainquit plus tard que ce relâchement dans le centre n'était qu'un résultat des appréhensions que le mouvement de conversion du général Ouvarov avait fait naître.

Digitized by Google

# TROISIÈME ÉPOQUE,

## DEPUIS LA REDDITION DE MOSCOU JUSQU'A L'EXPULSION COMPLÈTE DES ENNEMIS AU DELA DES FRONTIÈRES DE L'EMPIRE.

*Reddition de Moscou.* — Après la bataille de Borodino, la reddition de la capitale devint inévitable, et au lieu de se replier par Mojaisk sur Moscou, le moment, pour les Russes, était venu de changer de ligne d'opérations. C'est à Mojaisk que ce changement devait avoir lieu, en prenant une position défensive à Borissov, et en se couvrant par la Protva (1). Napoléon suivit ses ennemis jusque dans la capitale, fut le témoin de sa destruction, et, nouveau Marius, assis sur les cendres de Moscou, il y trouva le principe de son extranéïté.

Napoléon trouva la capitale vide, et tous les calculs dont l'asservissement des administrations civiles devait être le résultat, s'évanouirent dans ce chaos solitaire. Mais c'était encore trop peu pour ce peuple fidèle et capable des plus grands sacrifices, d'abandonner ses foyers et ses richesses, la flamme dévorante devait ravir à son ennemi jusqu'à l'espoir de faire jouir son armée de quelque repos, et bientôt Moscou n'offrit plus qu'un amas de décombres. C'est en vain qu'on voudrait ternir l'éclat d'un acte de patriotisme dont rien ne peut surpasser le dévouement; c'est en vain qu'on refuserait la couronne civique aux généreux habitants de Moscou, la postérité impartiale la leur décernera sans doute, comme une juste récompense de leur dévouement.

Si l'abandon de Moscou n'avait été qu'une fuite momentanée pour se soustraire à quelques mauvais traitements de la part des ennemis irrités; si, en y rentrant, les habitants avaient conservé l'espoir d'y retrouver le bien-être dans lequel ils avaient toujours vécu, un acte pareil n'aurait été qu'un faible sacrifice, que l'histoire aurait sans doute dédaigné de relever. Mais lorsqu'on songe que la majeure partie des habitants de cette vaste capitale, en abandonnant leurs foyers, abandonnaient aussi à la merci d'un ennemi, que le désespoir devait rendre implacable, tout l'espoir de leur bien-être futur et l'avenir de leurs enfants; que le père, en s'éloignant des murs de sa ville natale, poursuivi par l'idée qu'il y laissait la fortune de ses enfants et la sienne, ne revint pas sur ses pas pour chercher à la soustraire aux mains avides de ses ennemis, et fit triompher la voix de la patrie en étouffant celle de la nature; voilà un acte de dévouement qui offre, sans doute, peu d'exemples dans les annales historiques des peuples. Quel contraste entre l'occupation de plusieurs capitales européennes, qui tombèrent au pouvoir de leurs ennemis! Moscou perdit tout en ouvrant ses portes aux Français, tandis que d'autres capitales s'enrichirent aux dépens des vainqueurs.

*Considérations.* — Depuis l'abandon des fron-

(1) Non pour défendre Moscou, car la capitale n'était pas à sauver, mais pour rester en contact avec les provinces les plus fertiles de la Russie, dont les immenses produits devaient nécessairement faciliter la continuation des hostilités, et ravir aux ennemis tous les moyens de se frayer une voie plus avantageuse pour la retraite.



Digitized by Google

tières jusqu'à la reddition de Moscou, les opérations de la grande armée russe se sont bornées à une retraite perpendiculaire. Ce n'est qu'en abandonnant la capitale au pouvoir des ennemis, que se développe le système de ses manœuvres stratégiques. Le mouvement demi-circulaire de l'armée russe autour de la Moskva et de la Pakhra, appartient certainement au domaine de la haute stratégie. Ayant résolu de traverser Moscou avec toute son armée, au lieu de laisser la ville sur sa gauche, le général Koutousov ne pouvait pas mieux profiter de cette circonstance.

1° Le mouvement de flanc de Koulakovo à Krasnaïa-Pakhra, pendant lequel l'armée devait prêter pendant deux fois vingt-quatre heures le flanc à l'ennemi, fut couvert par la Pakhra ;

2° L'armée reprit ses communications avec les provinces qui devaient lui fournir les moyens de continuer les hostilités; et

3° Ses positions de flanc à Podolsk et Krasnaïa-Pakhra, tout en lui offrant les moyens les plus faciles pour opérer sur la ligne d'opérations de ses ennemis, la mettait à l'abri du danger de perdre ses communications avec sa nouvelle base.

Le terrain compris entre la Pakhra et la Mocza, lui offrait des positions défensives des deux côtés d'où l'ennemi pouvait venir. Dans une guerre défensive, cette catégorie de position angulaire, comprise entre deux rivières, est justement la plus avantageuse. L'armée défensive pouvait facilement faire front du côté de Moscou, comme vers Podolsk, et trouvait de bonnes positions défensives de l'un comme de l'autre côté.

Quant aux opérations de l'armée française, l'espoir de conclure la paix à Moscou et de se retirer honorablement du faux pas dans lequel Napoléon se laissa entraîner, s'étant évanoui, semble leur avoir donné une empreinte d'irrésolution et de mollesse qui ne saurait s'excuser. Les premiers mouvements du roi de Naples sur la route de Rézan, du prince Poniatowsky sur celle de Toula et du maréchal Bessières sur celle de Kalouga, avaient un but distinct, celui de retrouver les traces de l'armée russe, dont la direction était devenue incertaine depuis sa sortie de Moscou. Mais au moment où Napoléon apprit avec certitude les mouvements du prince Koutousov, il est difficile de s'expliquer toutes les contradictions qui eurent lieu entre ses désirs très-prononcés et les moyens qu'il employa pour y parvenir.

L'incendie de Moscou ayant englouti toutes les ressources que cette ville immense possédait, le but de Napoléon fut d'éloigner l'armée russe des environs de la capitale, pour pouvoir se procurer des moyens plus faciles d'existence. Au lieu donc de chercher, par des mouvements hardis et prompts, à refouler ses ennemis au delà de l'Oka, il fit tout ce qu'il put pour se faire battre partiellement; trois détachements sortirent de Moscou :

1° Sur la route de Rézan;

2° Sur celle de Toula;

3° Sur celle de Kalouga.

Tant que le rôle imposé à ces trois détachements n'a été que celui d'une recherche, ces marches excentriques n'avaient rien de vicieux ; mais dès qu'on abandonna le roi de Naples, aux ordres duquel on soumis plus tard les troupes du prince Poniatowsky et du maréchal Bessières, à la merci d'un ennemi double en force, le mode d'après lequel ces marches furent ordonnées devint fautif.

En faisant une reconnaissance, ce ne sont pas des positions défensives qu'on est obligé de garder, qu'on prend. Les troupes qui en sont chargées rencontrent-elles des forces supérieures, comme c'était le cas du roi de Naples, il faut, ou les soutenir pour les mettre en état de se défendre, ou les faire rétrograder pour ne pas les mettre à la merci d'une défaite non douteuse. Napoléon, au contraire, ne fit ni l'un ni l'autre.

La position centrale de Podolsk, que le prince Koutousov pouvait occuper pour recevoir les ennemis, aurait pu lui suffire pour battre ces détachements l'un après l'autre. Si même ceux du centre et de la droite avaient pu se réunir par un mouvement rétrograde, le détachement de la gauche, séparé par la Moskva et la Pakhra, par conséquent sans espoir de secours, courait risque d'être écrasé.

Même, après la concentration de toutes ces troupes, le roi de Naples se trouva trop faible pour hasarder un mouvement offensif vers la Nara, tant que la grande armée ne fut pas en mesure de le soutenir. Sa position était critique, tant sous le rapport militaire que sous

Digitized by Google

celui des subsistances, et surtout à cause de la pénurie de fourrage. Il en fit part à Napoléon; mais loin de prêter l'oreille aux justes sollicitations de son lieutenant, il se contenta de répondre à l'envoyé : « Avec de la cavalerie légère on vit partout », l'assurant aussi « qu'il » ne serait pas attaqué, et que, s'il l'était, il » fallait qu'il s'arrêtât et se retranchât au défilé » de Woronovo. » Réponse évasive, qui prouve une insouciance impardonnable de la part d'un chef d'armée. Napoléon prépara lui-même la défaite de son lieutenant à Taroutino. Dans un moment pareil, on serait vraiment tenté d'ajouter foi à quelques-unes des révélations que le comte de Ségur nous fit sur le compte de Napoléon pendant son séjour à Moscou, dans son roman militaire sur la campagne présente.

Trop faible encore pour tenir tête à l'armée concentrée de Napoléon, et ignorant les forces qui se trouvaient devant lui, le prince Koutousov ne songea et n'osa encore songer qu'à fatiguer son ennemi par des marches accablantes dans un pays ruiné, et se replia lentement par la vieille route de Kalouga. Le roi de Naples n'attaquait pas, car il était trop faible pour pouvoir prendre un rôle offensif, et le prince Koutousov laissait en repos son adversaire, manquant de nouvelles sûres de la vraie position des forces principales de ses ennemis. C'est ainsi que, pendant cinq semaines, le théâtre de la guerre ne présenta que des engagements partiels et sans résultats.

Des ordres itératifs forcèrent cependant le roi de Naples de poursuivre les Russes jusqu'aux rives de la Nara, où ceux-ci s'étaient retranchés. Murat prit position derrière la Czernischnia. Cependant la poursuite des Français était trop molle pour que le prince Koutousov ne s'aperçût pas que Napoléon, fidèle à son premier principe de dissémination, s'amusait encore avec le gros de son armée à Moscou. Le moment était arrivé de reprendre l'offensive pour punir un ennemi imprudent, et le combat de la Czernischnia fut décidé.

*Combat de la Czernischnia.* — Les préliminaires de cette lutte font le plus grand honneur au général russe qui les a conçus, et si le mouvement des colonnes de la droite ne fut pas exécuté avec toute la précision qu'on pouvait désirer, cette non-réussite ne provint que de la difficulté du terrain que les trois premières colonnes manœuvres eurent à franchir; difficultés que le hasard met souvent hors de tout calcul.

L'armée russe fut partagée en cinq colonnes, elles franchirent la Nara à Taroutino et Spaskoïé. L'avant-garde, postée sur la rive gauche, entre les villages de Gladovo et Dednia, servit de pivot aux trois premières colonnes, qui gagnaient, en s'avançant, du terrain vers leur droite.

La première colonne de droite, en se dirigeant sur Spass-Kouplia, et menaçant d'interrompre la communication des troupes du roi de Naples avec le gros de l'armée, força bientôt les ennemis à la retraite. Au lieu de chercher à se maintenir dans leur position, l'attention de ceux-ci fut portée, et avec raison, sur la grande route de Moscou, où ils cherchèrent à prévenir leurs adversaires. Une retraite après un échec ne peut jamais être bien exécutée en présence des vainqueurs; c'est ce qui arriva aux troupes du roi de Naples, qui perdit 38 pièces de canon, 40 caissons et tout son bagage.

*Considérations.* — La seule faute qu'on pourrait reprocher aux Russes, dans le mouvement préliminaire des colonnes manœuvres, c'est la direction qu'on donna à celle de la réserve : au lieu de lui faire franchir la Nara à Taroutino, il fallait la diriger, ainsi que les trois premières colonnes, vers Spaskoïé. Spass-Kouplia étant le point où devaient se porter les coups décisifs, l'attaque comme la résistance devaient y être des plus vives. Il était donc urgent d'y réunir une masse respectable de forces. Ne valait-il donc pas mieux faire suivre à la réserve le mouvement des 2e et 3e corps? En débouchant du bois, elle aurait déployé entre Tétérinka et Dmitrovskoïé, et aurait pu être employée avec avantage du côté de Spass-Kouplia; derrière le flanc gauche, où elle fut placée, elle devait être inutile. La première colonne de droite, qui pouvait justement porter le coup décisif, se trouva trop faible pour l'exécuter.

Si un général a jamais mérité d'être puni pour son insouciance, ce fut Napoléon au combat de la Czernischnia. Il détacha un corps de 20 à 30,000 hommes, qu'il fit avancer à trois jours de marche de Moscou, et resta avec le reste dans la capitale. La seule troupe du corps du roi de Naples, qui pouvait encore se battre

Digitized by Google

avec un certain avantage, était l'infanterie; la cavalerie était épuisée par les fatigues et le manque de subsistances. Le roi de Naples en fit avertir Napoléon, et ce qui n'était qu'un acte de prévoyance, lui parut une remontrance intempestive; au lieu de se rendre à des avis aussi sages que fondés, il sembla ne pas même vouloir y prêter l'oreille. Le roi de Naples a été et devait être complétement battu, car il avait sur les bras un ennemi double en force. Aucune précaution ne pouvait le sauver de cette crise désastreuse, il devait succomber du moment où le prince Koutousov décida de l'attaquer.

*Abandon de Moscou.* — Toutes les espérances de Napoléon de faire la paix et terminer la guerre, ayant été déçues, il se vit obligé de quitter Moscou, le fit en effet le 7—19 octobre, et après avoir foulé lui-même les cendres d'une grande partie de la capitale, il se fit un plaisir trucidaire de faire marcher Mortier et son corps sur les décombres du Kremlin.

Napoléon se porta par la vieille route de Kalouga jusqu'à Krasnaïa-Pakhra, et rabattit, par un mouvement de flanc, sur la nouvelle route de Kalouga à Faminskoïé.

Il est bien étonnant que le moment où il était si urgent pour Napoléon de ne pas abandonner l'offensive, soit justement celui où il se laissa subjuguer par un système de dissémination pernicieux, incompatible avec la faiblesse de ses forces physiques, et où il parut se soucier bien peu de remporter une victoire, quand cette victoire lui était devenue plus indispensable qu'aucun engagement qui l'avait précédé. Dans une circonstance aussi intéressante que l'était le combat de Malo-Jaroslavetz, dont la victoire devait lui procurer une route nouvelle pour la retraite, les 100,000 hommes dont se composait son armée, se trouvaient disséminés sur cinq points différents : Moscou, Faminskoïé, Wéréïa, Mojaisk et Malo-Jaroslavetz. Ce dernier poste étant celui où devait se faire la concentration des forces pour porter le coup décisif et gagner la route de Médynn, le calcul des distances et du temps nous offre, pour le rassemblement des troupes, un résultat de deux jours de marche, et, par conséquent, l'impossibilité de pouvoir atteindre le vrai but, sans éveiller l'attention du maréchal Koutousov. En un mot, Napoléon fit tout ce qu'il put pour être arrêté sur la communication qu'il devait choisir pour sa retraite, et qui était la seule, dans les circonstances où il se trouvait, qui lui présentât des chances favorables. Il n'était plus question pour lui de conquête, il ne devait se battre que pour une retraite qui ne lui fût pas tout à fait désastreuse. Si Napoléon cherchait encore à abuser ses généraux et son armée sur le vrai état de choses, je ne crois pas qu'il s'abusât lui-même.

Jetons un regard sur le théâtre de la guerre où l'armée française devait opérer.

*Aperçu stratégique du théâtre des grandes opérations.* — L'échiquier stratégique dans lequel ses opérations devaient être circonscrites, formait un triangle qui était marqué par les points de Smolensk, Moscou et Kalouga. Ce terrain offre :

1° Deux communications principales, et

2° Deux communications secondaires.

Les deux premières vont : l'une, par Mojaisk à Smolensk, et l'autre, par Malo-Jaroslavetz à Kalouga.

Des deux autres, l'une passe par Wéréïa, Jegorievskoïé, Klimovo et Jelnia à Smolensk; l'autre, par Taroutino à Kalouga.

Des deux communications principales, la première était une route qu'on avait dépouillée de toutes ses ressources et sur toute son étendue, Smolensk était le seul point qui contînt dans ses murs un rassemblement de munitions de bouche assez considérable. Il fallait donc chercher à atteindre cette ville par une route qui offrît plus de ressources. Celle de Wéréïa est une route secondaire, qui n'offre, dans plusieurs endroits, que des chemins de traverse où l'armée entière aurait été exposée à beaucoup de difficultés, et elle est tellement rapprochée de la grande communication de Mojaisk à Smolensk, que ses ressources aussi n'ont pas manqué de se perdre dans le même naufrage.

Des deux communications qui restent, entre lesquelles on peut choisir, l'une était une communication secondaire, que le maréchal Koutousov défendait avec toute son armée. Il n'en restait donc qu'une seule qui offrit quelques chances favorables, et c'était celle de la nouvelle route de Moscou à Kalouga.

Cette route était restée intacte, et présentait plus d'un avantage sous le rapport topographique.

En se dirigeant sur Malo-Jaroslavetz, le mou-

Digitized by Google

vement parallèle à la position du maréchal Koutousov pouvant être inquiété, le flanc gauche de l'armée était celui que Napoléon devait donc chercher à mettre à l'abri des attaques ennemies. Jusqu'à Faminskoïé, il l'était par la position avancée du roi de Naples, qui occupait la vieille route de Kalouga. Maître du passage de la Nara à Faminskoïé, la marche de l'armée était couverte par cette rivière jusqu'à Borovsk, elle s'assurait du passage de la Protva dans cette ville, et reportait l'armée, sans inconvénient, jusqu'à Malo-Jaroslavetz.

Malo-Jaroslavetz est le point central d'où les routes se partagent, dont l'une va à Kalouga, l'autre par Médynn et Jouknov à Smolensk. Il était donc de l'intérêt du maréchal Koutousov de le défendre, et de celui de Napoléon de s'en rendre maître. Les deux armées devaient donc se choquer à Malo-Jaroslavetz, comme le fait le prouve (1).

*Combat de Malo-Jaroslavetz.* — Pour une victoire aussi importante que l'était pour Napoléon celle de Malo-Jaroslavetz, la lutte n'a été n'y assez opiniâtre, ni assez bien combinée. A mon avis, la bataille de Borodino même lui était moins nécessaire que celle de Malo-Jaroslavetz. La première lui ouvrit, il est vrai, les portes de Moscou, mais ne lui livra qu'un trophée stérile et sans résultat; le salut de son armée dépendait de la seconde.

Les apprêts de la guerre avaient fait de Smolensk et de Wilna, des points que l'armée française ne pouvait éviter dans sa retraite. Par conséquent, la direction méridionale que Napoléon venait de prendre, n'était vraiment avantageuse que jusqu'au moment où il parvint à gagner une communication latérale, qui pût lui offrir encore quelques ressources, et le conduire à Smolensk. Celle de Médynn, Joukhnov et Massalsk, était justement tout ce qu'il lui fallait.

En franchissant la Lougea pour livrer le combat de Malo-Jaroslavetz, le point décisif était, sans contredit, sur le flanc droit de l'armée française. Ainsi, au lieu d'exposer ses troupes à des pertes aussi inutiles que les résultats ont été peu décisifs, le vice-roi devait leur faire franchir la Lougea, non vis-à-vis de Malo-Jaroslavetz, mais à 3 ou 4 kilomètres plus haut que la ville, en ne faisant de ce côté qu'une fausse attaque pour distraire ses ennemis. Maître de la route de Médynn, il forçait le flanc gauche des Russes d'abandonner la route de Kalouga et de se replier jusque sur celle de Serpoukhov, car le mouvement des Français aurait menacé non-seulement le flanc gauche des Russes, mais les auraient même exposés à être tournés et pris à dos.

Maître des deux rives de la Lougea, au-dessus de Malo-Jaroslavetz, rien ne pouvait s'opposer aux progrès que Napoléon pouvait faire sur la route de Médynn. Il devait aussitôt reporter toute son armée sur la rive droite, et prononcer son mouvement offensif vers Malo-Jaroslavetz. La position avantageuse qu'il aurait eue dans le flanc de la grande route, aurait forcé le prince Koutousov à s'éloigner de la route de Kalouga, et l'aurait forcé à opérer un mouvement de conversion en arrière, en pivotant sur le flanc droit; mouvement qui n'aurait pas manqué d'être épineux, si Napoléon était parvenu à reporter son armée sur la rive droite de la Lougea.

Il se contenta, au contraire, de venir de sa personne reconnaître la position des Russes, et retourna à Gorodnia, sans faire une seule démonstration avantageuse et décisive.

Dans cette circonstance, deux alternatives entre lesquelles il fallait opter, devaient nécessairement se présenter à son imagination :

1° Ne pas engager de combat sérieux à Malo-Jaroslavetz, mais être obligé de continuer sa retraite par le chemin dévasté de Mojaisk et Wiasma, en mettant son armée à la merci des plus grands maux;

2° Déposter ses ennemis de Malo-Jaroslavetz, et se ménager une nouvelle direction, en conquérant une communication avantageuse.

Le choix n'était pas difficile à faire.

(1) Ce qui prouve que ce n'était pas un mouvement de conversion pour tourner le camp de Taroutino, comme un des auteurs a voulu le prétendre; mais une simple marche sur la communication que les circonstances et la configuration topographique, présentaient comme la seule avantageuse pour Napoléon. Je crois aussi qu'un mouvement de conversion le long d'une courbe de plus de 19 myriamètres (de Moscou à Kalouga), dont le plus grand segment (de Taroutino à Malo-Jaroslavetz) était à peu près de 4 myriamètres, ne peut être qu'idéal.

Digitized by Google

Telles sont les fautes des préliminaires de la bataille. Passons à l'engagement.

Le vice-roi s'étant rendu maître de Malo-Jaroslavetz, ne fit aucun préparatif pour faire franchir la Lougèa à ses divisions, sans les exposer à des pertes sensibles. Il choisit même, pour le passage, le point le moins avantageux, le sommet de l'angle saillant formé par cette rivière. A quelques kilomètres plus haut que la ville, il avait un point plus propice, dont il négligea de faire usage.

Il faut croire que les Français oublièrent de faire reconnaître les oscillations de la rivière. Aussi qu'arriva-t-il? Les Russes établirent de fortes batteries sur la rive droite de la Lougea, entre Czourikovo et Malo-Jaroslavetz, et écrasèrent les colonnes qui se portaient sur le pont vis-à-vis de la ville.

En arrêtant par un feu bien dirigé la marche des troupes assaillantes, l'artillerie russe ne permit aux ennemis de s'engager que successivement, et leur ravit ainsi les moyens de porter un coup décisif. Napoléon resta spectateur inactif de cette lutte sanglante, tandis qu'il pouvait venir encore à temps avec une partie de ses troupes pour prendre une part active au combat.

En franchissant la Lougea au-dessus de Malo-Jaroslavetz, un mouvement décisif, par la route de Médynn, réparait tous les maux que l'arrivée et la position du maréchal Koutousov venait d'enfanter. Il négligea de faire un mouvement de conversion aussi avantageux par ses résultats, que facile par son exécution, et en fut cruellement puni.

Combien, ce jour-là, ses dispositions étaient au-dessous des conceptions hardies qu'il déploya à la bataille d'Eckmühl. Les positions cependant avaient beaucoup d'homogénéité, mais quelle différence de résultat (1)!

Le combat de Malo-Jaroslavetz fut pour l'armée russe un moment du plus haut intérêt. C'est celui où elle reprit l'offensive, qu'elle n'a plus cédé à son ennemie jusqu'à la fin de la campagne.

*Seconde bataille de Polotzk.* — A peu près à la même époque, le comte Wittgenstein portait à ses ennemis un coup non moins sensible par la prise de Polotzk, et préparait les grands résultats du combat de Stoudenki. Au mois d'octobre, il fut renforcé par le corps du général comte de Steingell, qui devint disponible à la suite des conférences que l'empereur Alexandre eut à Abo, avec le prince royal de Suède. Ce corps montait à 10,082 hommes.

A peu près dans le même temps, le comte Wittgenstein, reçut encore un renfort de Pétersbourg, composé de 5 bataillons, 12 cohortes de milice, de 6 escadrons et de 2 compagnies d'artillerie. La force de ce renfort était de 14,347 hommes, ce qui fit monter celle du corps du comte Wittgenstein, à 37,944. Le total des troupes qui devaient attaquer Polotzk, par les deux rives, montait à 48,026 hommes.

La ville fut attaquée en trois colonnes principales :

La première colonne, commandée par le comte Wittgenstein en personne, comptait 20,825 hommes (2).

La deuxième, sous les ordres du prince Jachvill, avait 11,299 hommes sous les armes.

La troisième, composée du corps du comte de Steingell, et des détachements des colonels comte de Sievers et Bedriagua, présentait un numérique de 13,000 hommes.

Les deux premières colonnes se trouvaient sur la rive droite de la Duna, mais elles étaient séparées par la Polota. Un terrain boisé et aquatique paralysait encore plus la libre communication entre les deux premières colonnes, tandis que la troisième, se trouvant sur la rive opposée de la Duna, était beaucoup trop éloignée pour que la coïncidence de leurs opérations pût être parfaite. Il arriva ce qui arrive presque toujours dans des opérations concentriques, lorsqu'il n'existe pas de corrélation intime entre les différentes colonnes, c'est que les engagements, au lieu d'être simultanés, furent consécutifs. L'ennemi en profita pour opposer des forces majeures contre chacun de ses ennemis

(1) Les dispositions vicieuses de Napoléon, dans cette journée, ont été, à mon avis, la plus grande faute qu'il ait commise dans cette campagne; car si son séjour prolongé et inutile à Wilna en était une, cette faute pouvait encore se réparer à Smolensk, tandis que celle qu'il commit dans la journée de Malo-Jaroslavetz entraînait l'armée dans un dédale de malheurs et de souffrances.

(2) Le détachement du général Alexéiev, fort de 3,320 hommes, se trouvait à Strouny.

Digitized by Google

séparément, et prévint les suites malheureuses et incalculables de la reddition de la ville à la suite d'un assaut.

Le premier projet avait été de ne laisser qu'une partie des troupes devant Polotzk, sous les ordres du prince Jachvill, tandis que le comte Wittgenstein devait franchir la Duna avec le reste, au confluent de ce fleuve et de l'Obol, afin de prendre Polotzk à revers et séparer le corps du maréchal Oudinot de la grande armée. Plusieurs circonstances ayant empêché l'exécution de ce projet, on eut recours aux dispositions dont je viens de parler.

Le maréchal Saint-Cyr, ayant 30,000 hommes à Polotzk, il était difficile d'enlever la ville d'assaut, d'après le projet arrêté, puisque chacune des colonnes russes leur était de beaucoup inférieures en forces. Les Français avaient l'avantage incalculable de pouvoir porter leurs réserves, tantôt contre le comte Wittgenstein, tantôt contre le prince Jachvill. Ces réserves se portaient du foyer (la ville de Polotzk) à la circonférence qu'occupaient les Russes, et se dirigeaient par des lignes droites. Un second avantage, non moins grand, qui fut très-favorable aux Français, c'était la différence de l'étendue du terrain que les deux armées occupaient. Les troupes françaises n'occupaient qu'un terrain de quatre kilomètres, tandis que les Russes étaient étendus sur sept.

La colonne du comte de Steingell était trop faible et trop isolée pour rendre quelques services, aussi ne fut-elle d'aucune utilité, ni sur la rive droite, ni sur la rive gauche.

La bataille de Polotzk nous livre un nouvel exemple de ces engagements infructueux entrepris en plusieurs colonnes, dont aucune n'était assez forte pour porter un coup décisif sur le point qui lui a été désigné d'enlever.

Il eût mieux valu ne former que deux masses principales, en réunissant les deux colonnes sur la rive droite en une, en faisant longer la rive gauche à celle du comte de Steingell. La masse, sur la rive droite, serait montée à 32,124 hommes, force suffisante pour forcer la ville en l'attaquant sur un point, et ce point aurait dû être le chemin de Witebsk à Polotzk; c'était le moins garni et le moins fortifié. Si, renonçant à une défense opiniâtre et prévenant les suites funestes d'un assaut, les Français eussent évacué la ville, qu'importait-il au comte Wittgenstein qu'ils eussent conservé un débouché vers Gamsélévo? N'en seraient-ils pas moins isolés si, la ville tombant au pouvoir des Russes, le corps ennemi fût resté sur la rive droite de la Duna, poussé sur le chemin de Disna, et par conséquent dans un sens excentrique avec la grande armée française.

*Évacuation de Polotzk.*—Cependant le maréchal Saint-Cyr, ne voulant pas s'exposer plus longtemps à rester dans les murs de Polotzk, évacua la ville dans la nuit du 7—19 au 8—20 octobre.

*Considérations sur les opérations combinées des armées russes.*—Jusqu'à la prise de Polotzk les opérations du comte Wittgenstein avaient porté l'empreinte de l'indépendance. Maintenant, qu'il parvint à franchir la ligne de la Duna, elles durent nécessairement se combiner avec celles de la grande armée, qui poursuivait Napoléon dans la direction de Smolensk, et avec celle de l'amiral Tschichagov. Celui-ci reçut l'ordre de se porter avec promptitude sur Minsk et Borissov, et de manœuvrer de manière à intercepter toute communication entre les corps des généraux Régnier, prince de Schwarzenberg et la grande armée française.

La troisième armée d'ouest était chargée de contenir le corps autrichien et celui de Régnier, et de protéger le mouvement de l'amiral Tschichagov, qui devait se porter par Pinsk et Neswige.

D'après des dispositions ordonnées par l'empereur Alexandre, la réunion de l'amiral avec le comte Wittgenstein, devait se faire pour le 10—22 octobre, entre Dokschitzy et Borissov; mais ce plan ne fut pas exécuté, par le retard qu'un mouvement de l'armée de Moldavie vers Brest-Litovskoï, y apporta (1).

Une masse aussi imposante de troupes, comme l'aurait été celle des armées combinées de l'amiral Tschichagov et du comte Wittgenstein, arrêtant l'ennemi dans les défilés de Borissov, ne pouvait pas rester sans résultats avantageux. Ce terrain offrait une position défensive favorable, et ne pouvait pas manquer de réduire l'armée française à un état déplorable.

(1) Il est aussi difficile de ne pas relever la lenteur impardonnable que l'amiral Tschichagov mit dans ses mouvements: il employa six semaines pour franchir un espace de 55 myriamètres (de Brest-Litovskoï à Borissov).

Digitized by Google

Au mois d'octobre, les grandes opérations prirent une tournure tout à fait favorable pour les Russes. A l'exception de la garnison de Riga et du corps du général Sacken, toutes les armées russes reprirent l'offensive. Elles venaient d'entreprendre leurs mouvements de concentration, dont le point de Borissov avait été désigné comme le foyer. Les points de départ des armées étaient cependant à des distances trop différentes du point de concentration, pour qu'une parfaite harmonie présidât à des mouvements aussi étendus, et, par conséquent, soumis à tant de difficultés. Qu'on considère qu'à l'époque à laquelle le maréchal Koutousov entreprenait la poursuite de la grande armée française, le comte Wittgenstein se trouvait du côté de Lepell, et l'amiral Tschichagov était à Czernavczitsy. L'immensité du trapèze limité par les points de Polotzk, Brest-Litovskoï, Babrouisk et Malo-Jaroslavetz, parlent sans équivoque en faveur de la difficulté d'exécuter le plan projeté. Mais cette difficulté même doit relever, aux yeux des militaires impartiaux, la combinaison des marches qui amenèrent en grande partie, à la mi-novembre, les résultats des opérations qui avaient été prescrites deux mois plus tôt, et dans un moment où les deux armées principales se trouvaient à une distance de 120 myriamètres l'une de l'autre.

*Retraite de l'armée française.* — Nous sommes parvenus à l'époque de la retraite décisive et non interrompue des armées françaises; elles venaient de quitter leurs positions, et abandonnaient le terrain dont elles étaient maîtresses, à leurs ennemis. Après l'échec reçu à Malo-Jaroslavetz, la grande armée se replia vers la route principale de Moscou à Smolensk, qu'elle rejoignit à Ouspenskoïé, entre Mojaisk et Gjatzk.

Après la reddition de Polotzk, le corps du maréchal Saint-Cyr rétrograda lentement vers l'Oula, en cherchant à couvrir la ligne principale d'opérations de la grande armée.

La marche perpendiculaire du comte Wittgenstein à la grande communication, a dû paraître dangereuse à Napoléon; aussi s'empressa-t-il de renforcer le corps affaibli du maréchal Saint-Cyr, par celui du maréchal Victor, qui stationnait à Smolensk.

Il est difficile de s'expliquer le projet que Napoléon conçut de se replier par la grande route de Moscou à Smolensk, tandis qu'il n'y avait pas été obligé. Au moment où le maréchal Koutousov fit son mouvement rétrograde vers Gonczerovo, mouvement qui, sans doute, n'avait pas échappé à la connaissance de Napoléon, et que le maréchal Davoust prit possession de Malo-Jaroslavetz, le chemin de Médynn était devenu libre et ouvert à l'armée française. L'armée russe ne pouvait plus ni la prévenir à Médynn, ni même inquiéter son mouvement, à cause du retard que sa retraite vers Gonczerovo apporta à sa marche.

Quel sentiment faut-il donc porter sur la résolution de Napoléon, de vouloir s'enfoncer dans un pays ruiné qui, ne pouvant lui offrir aucune ressource, tandis qu'il s'en était ménagé très-peu par des dépôts temporaires, devait nécessairement mettre l'armée française à la merci de cruelles privations? Le but principal ayant manqué, il lui restait un devoir sacré à remplir, celui de soustraire son armée aux désastres que ses ennemis lui préparaient. Un dévouement pareil à celui que l'armée française a déployé pendant les quatre premiers mois de cette funeste invasion, devait-il être payé par l'insouciance qui présida à ses grandes opérations finales? Au moment à peu près le plus important de son existence militaire, il se montra momentanément au-dessous des ressources fécondes dont la nature l'avait doué. Les frimas semblent avoir glacé son esprit; car, en 1814, nous revoyons le même génie prépondérant se reproduire avec une nouvelle vigueur, et, à la tête d'une poignée de braves, offrir à l'Europe étonnée une résistance aussi savante qu'opiniâtre.

Le sort de l'armée française fut dès-lors décidé.

*Opérations offensives de l'armée russe.* — Le maréchal Koutousov détacha une colonne sous les ordres du général Miloradovitch, qui poursuivit la grande armée française par la grande route, tandis que lui-même, avec le reste de ses troupes, se dirigea parallèlement à la communication de Moscou à Smolensk, prêt, à chaque moment opportun, à tomber sur le flanc de l'armée ennemie.

Deux militaires audacieux furent opposés l'un à l'autre : le général Miloradovitch et le maréchal Davoust; l'un commandait la colonne qui poursuivait l'armée ennemie par la grande

Digitized by Google

route; l'autre, à la tête de l'arrière-garde, couvrait le mouvement rétrograde de l'armée française.

Le général Platov, avec les Cosaques et le 20e régiment de chasseurs, se reporta à la droite de la grande route, de manière que l'armée française, dont l'arrière-garde était poussée en front par les troupes du général Miloradovitch, se trouvait toujours en danger d'être débordée par les deux flancs.

Escorté par des détachements considérables qui donnaient peu de repos à l'arrière-garde, et côtoyé sur la gauche par la grande armée russe, Napoléon parvint enfin, après avoir essuyé des pertes très-considérables, à atteindre Smolensk le 16—28 octobre.

Cette ville pouvait lui offrir quelques ressources, mais la nouvelle des progrès que les généraux comte Wittgenstein et Tschichagov faisaient sur ses derrières, l'obligea à renoncer à tous les avantages salutaires que quelques jours de repos pouvaient procurer à l'armée.

*Opérations des armées secondaires.*— Le premier corps qui poursuivait sans relâche celui du maréchal Saint-Cyr, lequel, comme nous l'avons déjà vu, ayant été renforcé par celui du maréchal Victor, se repliait par Tschaschniki vers la grande route, fut mis dans l'impossibilité d'exécuter les instructions qu'il avait reçues de l'empereur Alexandre. Son mouvement vers Dokschitzy, pour opérer conjointement avec l'amiral Tschichagov, eût été dangereux. En laissant ses propres communications à la merci de son adversaire, celui-ci n'aurait pas manqué, sans doute, de profiter d'une occasion aussi favorable pour faire quelque coup hardi sur les derrières du corps, d'autant plus que sa jonction avec la grande armée française ne pouvait être exposée à aucune difficulté.

L'amiral Tschichagov, qui s'était porté avec une partie de ses troupes dans la direction de Minsk, avait passé par Slonim et Neswige, et arriva le 9—21 novembre à Borissov, dont il s'empara après un léger combat.

Le général Sacken, à la tête d'un corps de 27,000 hommes, fut opposé au prince de Schwarzenberg et au général Régnier, et reçut l'injonction de les rejeter l'un et l'autre dans le duché de Varsovie, pour leur ôter tout à fait la faculté de pouvoir faire la moindre diversion en faveur de la grande armée française.

*Évacuation de Smolensk.* — Napoléon fit évacuer Smolensk successivement. Une partie des gardes sortit le 1er — 13 novembre. Lui-même, avec le reste, quitta la ville le 2—14. Le maréchal Davoust du 3—15 au 4—16. Le maréchal Ney l'évacua du 4—16 au 5—17.

Cette évacuation successive produisit une colonne de route très-allongée, dont les parties n'étaient plus en état de se soutenir. Le prince Koutousov, qui suivait toujours, avec le gros de l'armée, une marche parallèle, rejoignit la grande route à Krasnoï. Il y trouva Napoléon attendant l'arrivée du vice-roi et du maréchal Davoust. Ses troupes occupées, les unes à rétrograder pour échapper à leurs ennemis, les autres à couvrir la retraite, y essuyèrent (le 5—17 novembre) un échec considérable. Le vice-roi parvint à se faire jour, sans faire de grandes pertes; le maréchal Davoust y sacrifia une grande partie de son corps.

Ces échecs ne furent pas les seuls auxquels ce système vicieux de colonne de route allongée, mit les différentes parties de l'armée française en butte. Pendant que le maréchal Koutousov dépostait Napoléon de sa position de Krasnoï, le maréchal Ney se repliait par la grande route de Smolensk, et, en arrivant à Krasnoï, trouva le maréchal Koutousov qui lui en barrait le passage à la tête de toute son armée.

Accoutumé à ne suivre que l'impulsion de son courage, qui ne connaissait pas de bornes, le maréchal tenta, à double reprise, de se faire jour à travers l'armée russe. Mais la masse qui lui était opposée était beaucoup trop grande pour que cette tentative pût réussir. Il fut obligé de reporter une partie de ses troupes sur la rive droite, et, en laissant le Dnepre entre ses ennemis et lui, il parvint à rejoindre le gros de l'armée.

*Considérations.* — En examinant les mouvements des deux armées commandées par Napoléon et le prince Koutousov, depuis le moment de la retraite définitive du premier et de la poursuite prononcée du second, on s'aperçoit facilement des avantages que la position et une poursuite plus vigoureuse des Russes, pouvaient leur procurer. Mais les deux armées s'étant quittées à Malo-Jaroslavetz, se retirant l'une devant l'autre, cette double retraite égalisa les chances. La route que parcourut l'ar-



Digitized by Google

mée russe, en passant par Polotnianoïsavod, devint égale à la courbe que franchissait l'armée française en passant par Mojaisk et Wiasma à Smolensk. Si même le peu d'étendue de quelques segments, comme celui de Bykovo à Wiasma, favorisait une entreprise, la perte de plusieurs journées que fit le maréchal Koutousov en se repliant sur Gonczerovo, au lieu de conserver sa position entre Malo-Jaroslavetz et Afanassiévo, pour pouvoir se porter droit sur Médynn, retarda de plus d'une journée sa marche vers le point décisif.

C'est ainsi que, lorsque le général Miloradovitch se battait à Wiasma, contre les 1er, 4e et 5e corps français, le gros de l'armée russe était en marche entre Doubrovo et Bykovo.

On ne peut donc pas accuser le maréchal Koutousov de ne pas avoir coopéré à la journée de Wiasma. Il ne le fit pas, parce qu'il ne pouvait pas le faire. La faute stratégique qu'il commit à Malo-Jaroslavetz, le mit dans l'impossibilité d'arriver à temps sur le champ de bataille.

C'est au combat de Wiasma que se développe donc tout le vice de la marche circulaire de l'armée russe par Polotnianoïsavod. Sans ce mouvement tardif et désavantageux, le maréchal Koutousov se serait trouvé en mesure de soutenir efficacement les troupes du général Miloradovitch. Une simple marche en front, sur le chemin de Jouknov à Wiasma, le reportait sur les communications de ses ennemis. En quittant la grande route entre Bykovo et Skoblevo, il aurait pu porter ses colonnes manœuvres par la rive gauche de la Wiasma, en prenant position parallèlement à la grande route, entre Wiatkovo et Czertovo, et en défendant le passage de la Wiasma.

Napoléon, avec les gardes, se trouvait alors à Semlevo, par conséquent à une journée de marche, et n'aurait pu venir à temps pour secourir ses troupes engagées. Dans une hypothèse pareille, le combat de Wiasma aurait pu finir par la déroute de la majeure partie des trois corps français.

*Combat de Krasnoï.* — Si, plus tard, les deux armées se choquèrent si désavantageusement pour les Français, à Krasnoï, tout le blâme de cette affaire désastreuse ne doit retomber que sur Napoléon. Il sacrifia son armée.

La difficulté de faire marcher la grande armée française en masse sur une route aussi dévastée comme l'était celle de Mojaisk à Smolensk, où il n'y avait même pas de magasins temporaires, est une chose qui s'excuse facilement. Mais une fois que Napoléon atteignit Smolensk, qui contenait dans ses murs des approvisionnements assez considérables, il est difficile de s'expliquer pourquoi il allongea de deux fois vingt-quatre heures sa colonne de route. Il pouvait munir le soldat pour quatre jours de munitions de bouche, et quitter Smolensk avec l'armée, à l'exception de l'arrière-garde du maréchal Ney, le 3—15 novembre.

L'arrière-garde française, au lieu de rester toute la journée du 2—14 dans sa position en avant de Smolensk, aurait pu se rapprocher de la ville, de manière à pouvoir suivre le mouvement du gros dans la soirée du 3—15.

Le maréchal Koutousov était à cette époque à Jourovo. Ce n'est que le 4—16 qu'il se porta sur Krasnoï. Le gros de l'armée française aurait déjà dépassé Krasnoï, et le maréchal Koutousov n'aurait plus trouvé dans cette ville que l'arrière-garde du maréchal Ney, qui aurait pu toujours éviter le combat.

Mais les choses ayant changé de face, et les deux armées s'étant rencontrées sur le champ de bataille de Krasnoï, l'une, se trouvant en masse, l'autre, marchant en colonne allongée, il est difficile de justifier le peu de vigueur que le maréchal Koutousov employa dans cette affaire.

Telles étaient les positions respectives, que Napoléon avait tout à perdre et rien à gagner, tandis que le maréchal Koutousov, au contraire, avait tout à gagner et rien à perdre.

La position du maréchal Koutousov, s'il avait poussé plus vigoureusement avec son flanc gauche par Sorokino vers Dobroïé, aurait obligé Napoléon de faire front à son ennemi, en prenant un ordre de bataille parallèlement à la grande route (1). Une victoire seule pouvait sauver l'armée française d'une déroute complète, car battue elle se trouvait rejetée vers le Dnepre. L'éloignement des différents corps et l'impossibilité de les engager simultanément,

(1) La même circonstance se reproduisit plus tard à la bataille de Lutzen. Sans la victoire que Napoléon y remporta, son armée aurait été indubitablement rejetée sur Mersebourg et le Harz.

Digitized by Google

étaient le sûr garant que Napoléon aurait succombé à l'attaque de ses ennemis.

Supposant même qu'il fût parvenu à franchir le Dnepre, en sacrifiant une partie de ses troupes, en abandonnant la rive gauche du fleuve au pouvoir de ses ennemis, il aurait pu être prévenu à Orcha, et la jonction des deux armées, du maréchal Koutousov et de l'amiral Tschichagov, n'aurait pu être soumise à aucun doute et à aucune difficulté.

L'aspect désastreux sous lequel se présente le dernier acte de la campagne de 1812, à Krasnoï, était sans contredit une cruelle épreuve pour l'armée française; mais cette épreuve était loin d'être la dernière. L'armée russe triomphante s'apprêtait à combler l'excès de ses maux dans les défilés de Borissov.

*Considérations sur la retraite de l'armée française vers la Bérésina.* — Napoléon atteignit Orcha le 7—19 novembre.

A cette époque, l'amiral Tschichagov se trouvait devant Borissov, qui tomba deux jours plus tard en son pouvoir. Le comte Wittgenstein était à Tchaschniki. Napoléon se trouvait donc attaqué à l'est, à l'ouest et au nord.

Les différentes armées se portant concentriquement vers un centre commun, rétrécissaient aussi leur sphère d'opération. Au moment dont nous parlons, le théâtre des opérations se trouvait limité vers l'est par la ligne du Dnepre, à l'ouest par celle de la Bérésina, au nord par celle de l'Oula.

A l'est, Napoléon contenait le mouvement offensif de la grande armée russe; au nord, le maréchal Victor s'opposait aux progrès du comte Wittgenstein. Il n'y avait qu'à l'ouest où les Russes avaient en leur faveur les chances les plus favorables. L'amiral Tschichagov était infiniment plus fort que le corps qui lui était opposé, et, par conséquent, il était maître de ses actions.

Le point de l'ouest était le plus important pour Napoléon, puisque c'était sa direction de retraite. Il ne pouvait pas en prendre une autre selon sa volonté. Un regard jeté sur la carte, indiquait d'une manière évidente que la Bérésina devait être franchie sur quelques points, entre Vésélovo et Oucha. Une détermination pareille devait donc faciliter beaucoup le rôle de l'amiral Tschichagov.

Napoléon détacha le corps du maréchal Oudinot vers Borissov, pour renforcer le général Dombrovsky. Ce renfort, cependant, n'était pas suffisant pour rétablir l'équilibre des forces, l'amiral resta toujours le plus fort.

A cette époque, aucune corrélation intime, qui pût faciliter la vivacité qu'on doit ordinairement apporter dans les grandes opérations, n'a pu être établie entre l'amiral Tschichagov et le comte Wittgenstein, ni entre ce dernier et le maréchal Koutousov. Tous les trois, il est vrai, avaient un but commun, qui était le point de Borissov. Napoléon, se trouvant dans le centre des trois armées, il était permis de ne rien augurer d'heureux en sa faveur. En effet, si la corrélation entre les trois chefs commandants russes, avait été telle qu'ils aient pu se concerter sur leurs mouvements ultérieurs, certes des attaques simultanées, dirigées des trois côtés, n'auraient pas manqué d'offrir l'exemple d'une catastrophe aussi désastreuse que remarquable. Peut-être la campagne de 1813 n'aurait-elle pas eu lieu. Cette corrélation n'existait pas, et fut la cause qu'au lieu d'être coïncidentes, les attaques des différentes armées russes furent successives.

L'époque du 8—20 au 16—28 novembre, devenait, pour l'armée française, la plus intéressante de toute la campagne. En considérant l'état des circonstances et la position des différentes armées, on conçoit difficilement comment Napoléon n'a pas payé le passage de la Bérésina par la perte de presque toute son armée.

En quittant Orcha, il n'avait plus, en y comptant les corps des maréchaux Oudinot et Victor, qu'un noyau de 30,700 hommes. Il était suivi et flanqué, vers le sud, par une armée de 33,000 hommes. Une force équivalente à cette dernière, s'étant rendue maîtresse de Borissov et des deux rives de la Bérésina, lui barrait le passage du fleuve, tandis qu'une troisième armée, mais moins forte, il est vrai, s'avançait du nord.

On devrait croire que le mouvement concentrique de ces différentes troupes ne devait avoir d'autre résultat que celui de l'anéantissement de la majeure partie de la grande armée française.

Mais telle était l'influence de la mauvaise saison; elle était devenue rigoureuse, agissait désavantageusement sur les hommes et sur les chevaux, et retardait les mouvements. Les

Digitized by Google

pertes du personnel de l'artillerie avaient été tellement grandes, que le maréchal Koutousov fut obligé d'abandonner 12 compagnies d'artillerie, faute de serviteurs et de chevaux.

Le maréchal Koutousov se vit donc obligé de ralentir son mouvement offensif, et ce retard favorisa Napoléon dans son passage au delà de la Bérésina.

Les armées russes, comme nous l'avons vu, se trouvaient sur trois points : à Borissov et en marche, l'une, de Tchaschniki sur Baran, et l'autre de Krasnoï par Kopys et la grande route. L'armée française, que Napoléon rassembla à Borissov, étant devenue égale en force à celle de l'amiral, les chances y devinrent indécises. Celle du comte Wittgenstein était moins forte, les chances étaient donc en faveur de la plus forte.

Il fallait donc un intermédiaire favorable qui pût faire pencher la balance en faveur des Russes, et le maréchal Koutousov pouvait seul l'établir. En talonnant l'armée française, il aurait pu ravir à Napoléon les moyens d'opérer le passage avec autant de facilité qu'il l'a fait. Le manque de moyens en ordonna autrement.

Le passage par lui-même aurait toujours réussi, puisque l'amiral Tschichagov ne laissa que peu de monde sur la rive droite pour s'y opposer. Mais si le maréchal Koutousov avait pu poursuivre l'armée française avec vigueur, en se mettant en corrélation intime avec le comte Wittgenstein, il pouvait toujours faire éprouver à Napoléon des pertes bien plus considérables encore que celles dont il a été la victime. La position centrale de Napoléon, qui aurait dû le perdre, si les mouvements offensifs des armées russes avaient pu être simultanés, le sauva, parce qu'ayant rassemblé toutes ses forces en une masse, il se trouva en état de lutter contre chacune d'elles séparémeet.

*Considérations sur le passage de la Bérésina.* — Examinons les circonstances de cette catastrophe extraordinaire.

Napoléon quitta Orcha le 9—21 novembre. Le prince Koutousov, avec le gros de l'armée, était à Lanniki, le comte Wittgenstein en position à Tchachniki, l'amiral Tschichagov à Borissov. Dès le 10—22, le mouvement concentrique des différentes armées russes reçut son exécution sur toute l'étendue de la circonférence; mais son début ne fut pas des plus heureux. L'avant-garde de l'amiral Tschichagov reçut un échec sensible, et fut rejetée sur Borissov. L'amiral repassa sur la rive droite.

L'échec qu'il venait de recevoir devait être pour lui un avertissement non équivoque de l'approche de l'armée française : le moment était donc venu de procéder à la défense de la ligne de la Bérésina, que l'ennemi se voyait obligé de franchir sous son canon.

*Opérations de l'amiral Tschichagov.* — Persuadé que le maréchal Koutousov suivait les ennemis, tandis que le comte Wittgenstein se dirigeait contre leur flanc, le devoir de l'amiral devait donc être de chercher du moins à augmenter les difficultés du passage de la Bérésina. Le point du passage étant inconnu, il fallait le découvrir, et remplir le but proposé.

Dans tous les cas, le premier devoir est de rester rassemblé, pour pouvoir porter la masse des troupes vers le point décisif. L'amiral fit justement tout le contraire. Embrassant, dans toute son étendue, le système vicieux de cordons, il partagea son armée en quatre parties; dont l'une, sous les ordres du général Tchaplitz, fut portée à Brill; la seconde, commandée par le général Pahlen, prit position à Borissov; le comte Orourk, à la tête d'un détachement, se dirigea sur la basse Bérésina, vers Oucha; l'amiral Tschichagov, à la tête du corps du général Woïnov et la réserve, se porta à Chebachewiczy.

Rien ne pouvait excuser une disposition pareille; elle était contre toutes les règles de l'art militaire, et un examen approfondi de la topographie du pays le prouvera sans réplique.

*Aperçu topographique.* — En partant de Bobr, trois communications aboutissent à la Bérésina : celle de droite va par Kostritza et aboutit à Wésélovo; celle du centre, par Lochnitza à Borissov; celle de gauche, par Oukwala à Bérésina (1). Le passage devait donc nécessairement s'opérer entre Wésélovo et Bérésina.

De ces trois communications, la première menait par Zembin et Plechtchenitzy à Wilna, la seconde par Minsk à Wilna, la troisième par Igoumen, d'où elle se partage en deux branches, dont l'une mène par Minsk à Wilna, et la seconde par Sloutzk à Neswige.

De ces trois communications, la moins favo-

(1) Il ne faut pas le confondre avec le Bérésino, qui se trouve sur la haute Bérésina.

Digitized by Google

rable pour Napoléon était, sans doute, celle de Bérésina à Igoumen; car l'armée française, prévenue à Minsk, aurait été obligée de se jeter sur Sloutzk, et coupée de nouveau à Neswige, elle aurait pu facilement être acculée aux marais du Pripet.

Le passage devait donc nécessairement s'opérer dans l'espace compris entre Wésélovo et un point plus bas que Borissov, mais tellement rapproché de la ville, que l'armée, en franchissant la Bérésina, puisse revenir sans danger sur la grande communication de Borissov à Minsk.

Quant au passage, la ligne de la Bérésina se rétrécissait donc, et ne présentait à l'amiral que le terrain compris entre Wésélovo et Borissov à défendre : c'était une étendue de 17 kilomètres. Le vrai point de passage étant inconnu, dans un cas pareil, les règles militaires exigent de prendre une position centrale à peu près à égale distance des points où le passage peut s'effectuer, pour pouvoir arriver à temps pour empêcher tout à fait le passage, ou du moins pour en entraver la marche, en attaquant les troupes qui auraient déjà franchi la rivière.

Entre Wésélovo et Borissov, le point central était Bolchoï-Stakhov (à 7 kilomètres de Borissov et à 10 de Wésélovo). C'est là aussi où l'amiral devait réunir son armée, en faisant patrouiller à sa droite et à sa gauche par les Cosaques et sa cavalerie légère, qu'il ne pouvait pas mieux employer sur un terrain pareil.

Deux raisons majeures devaient engager l'amiral Tschichagov à concentrer ses forces à Bolchoï-Stakhov :

1° Sa position de flanc avait l'avantage de forcer l'ennemi, qui franchirait la Bérésina à Borissov ou vers Wésélovo, de faire un changement de front pour recevoir le combat, et, en le battant, de le rejeter dans un sens inverse de sa ligne de retraite;

2° L'amiral se rapprochait, de cette manière, de l'armée du comte Wittgenstein, et si les ennemis franchissaient la Bérésina entre Wésélovo et Stakhov, il les prenait à peu près entre deux feux; si, au contraire, ils allaient la passer du côté de Borissov, et parvenaient à échapper à sa vigilance, alors, en attirant à lui les troupes du comte Wittgenstein, sa position lui offrait tous les moyens de couper la retraite à son adversaire entre Minsk et Wilna.

Dans cette dernière hypothèse, forcé de se replier sur Minsk, l'ennemi se serait sans doute dirigé par Rakov sur Wilna. Mais l'amiral, en poussant sur Gaïna et Radoschkovitchy, l'aurait prévenu dans la position importante de Wologin.

L'amiral fit absolument le contraire de ce que les circonstances exigeaient; au lieu de concentrer ses forces et de prendre une position centrale, il dissémina son armée en cordon, et prit position, avec le détachement le plus fort, sur le point qui exigeait le moins d'observation.

Napoléon gagna plusieurs marches sur le gros de l'armée du maréchal Koutousov, et n'étant poursuivi que par des avant-gardes, qui ne pouvaient tout au plus qu'observer ses mouvements, sans oser l'entamer, il se vit débarrassé de toutes ses craintes pour ses derrières. Dès lors son état prit une tournure plus favorable, puisque le comte Wittgenstein, quoique se dirigeant dans le flanc de la grande armée française, n'osait non plus l'attaquer, à cause de l'infériorité de ses forces physiques.

*Passage de la Bérésina.*—Le passage de la Bérésina fut dont opéré, et ce passage, qui devait ensevelir presque toute l'armée française dans les marais de la Bérésina, ne lui coûta que 25 pièces de canon et 28,000 hommes tués, prisonniers et noyés.

C'est une perte énorme pour une armée dont l'effectif ne montait pas même à 40,000 hommes; mais elle n'était encore rien en comparaison des trophées qui devaient tomber en notre pouvoir. Les principaux personnages, excepté le général Partouneaux, parvinrent à se soustraire au sort qui paraissait les attendre, et auquel ils n'ont échappé à peu près que par miracle.

Après le passage de la Bérésina, l'armée française ne présenta plus qu'un noyau de 8,800 hommes, tant fantassins que cavaliers. Après le passage de la Bérésina, nous voyons donc aussi s'évanouir la dénomination et la composition de cette armée formidable, qui traversa le Niémen pour dicter des lois à la Russie, et dont la punition fut égale à l'audace de l'entreprise.

Depuis le passage de la Bérésina, on peut aussi dater la fin de la campagne de 1812, car les débris épuisés de l'armée française furent obligés de chercher à opérer au plus vite leur retraite. Aucun devoir ne pouvant être imposé à une masse aussi insignifiante, chacun ne son-

Digitized by Google

gea plus qu'à sa conservation en regagnant le plus tôt possible la frontière.

*Conclusion.* — Il paraît que dans la campagne de 1812 tout devait être gigantesque; la grandeur de l'entreprise, les moyens qu'on employa pour l'exécuter, ainsi que les résultats qui en furent la suite. Les pertes de l'ennemi surpassèrent même tous les calculs que la guerre engendre, car ce qui échappa au glaive vengeur des Russes, tomba victime d'une horrible inanition. L'austère vérité même doit paraître une exagération, au récit d'un tableau aussi terrible; car notre imagination se refuse d'ajouter foi à cette accumulation de maux que le chef de l'état rassembla sur la tête de ses nobles vétérans, qu'il sacrifia avec une fermeté, j'oserai dire atroce, aux idées d'amour-propre qui germaient dans son cœur, et aux plans gigantesques que son imagination se plaisait à inventer. Les plus belles victoires, après des résultats aussi épouvantables, ne peuvent nous apparaître que comme des fantômes accusateurs qui livrent l'auteur de cette terrible catastrophe aux justes reproches de ses contemporains et des siècles à venir.

Le dévouement de l'armée française égala à peu près le patriotisme des Russes, et justes appréciateurs d'une constance et d'un courage aussi héroïque, ne lui refusons pas l'hommage de justice qu'elle a si bien mérité. Elle est tombée presque toute entière, en servant une agression, il est vrai, injuste; mais l'injustice de la cause à laquelle elle se trouvait attachée, ne doit pas anéantir la beauté du sacrifice. Son chef aussi, ne fut-il pas assez puni pour tant de calamités? Il expia par un ostracisme rigoureux tous les maux dont il fut l'auteur.

Le commencement de la campagne de 1812 se présentait, aux yeux de l'Europe consternée, comme l'aurore funeste de son asservissement. L'année 1804 avait donné à la France une organisation nouvelle. Plus tard, les dynasties légitimes expulsées de leurs trônes; les sceptres devenus la proie d'une force invincible, avaient été livrés à des mains étrangères; l'orgueil du fougueux Albion réprimé, l'Allemagne en deuil attendant son arrêt, et le moment de devenir la victime du système continental, offraient le spectacle terrible et touchant d'une agonie incurable.

Mais telle est la force invincible des circonstances et l'effet des abus inconsidérés; cette foudre destructive, qui avait déjà dévoré presque une génération entière, dont les sillons avaient laissé partout des traces inextinguibles de sang et de ruines, dont le souvenir encore fait frémir l'humanité, s'émousse enfin en éclats trop souvent répétés.

Soldat, consul, empereur, ce potentat que la fortune capricieuse rendit terrible et superbe, sourd à la voix de la raison, qui nous indique les limites que l'homme ne franchit jamais impunément, finit par succomber sous ces mêmes glaives qui, naguère à sa voix, portaient partout la terreur et la mort. Mortel autrefois indomptable, il tombe enfin sous le poids d'une force qu'un patriotique désespoir rendit invincible; et nouveau Prométhée, chargé des mêmes fers qu'il préparait pour l'Europe entière, il fut condamné, par ses ennemis irrités, à traîner une existence mêlée d'amertume, sur un roc isolé. Rongé par le désespoir et le remord, son dernier soupir s'exhale dans le sein de quelques amis fidèles, que la reconnaissance et l'admiration avaient attachés à son sort par des nœuds indissolubles.

En jetant un regard sur les différentes phases de l'histoire politique et militaire de Napoléon, que de réflexions douloureuses et inconcevables ne présentent-elles pas à l'esprit observateur de l'homme? Mélange incohérent de gloire, de bonheur, d'adversités, d'adulations et d'outrages, son existence et sa fin nous offrent le contraste étonnant qu'enfantent souvent les vicissicitudes humaines. Maître d'une grande partie de l'Europe, il conserva à peine un réduit, dont le toit protecteur le garantit de l'intempérie de l'air. Lui, que la postérité n'hésitera pas de signaler comme un des plus grands hommes de son siècle, qui fut l'objet constant des adulations obséquieuses de la majeure partie de l'Europe, et auquel ses nombreux amis semblaient se disputer l'honneur de consacrer un temple, au moment où la parque homicide l'enleva au monde, qu'il avait rempli de son nom, de ses hauts faits et de sa gloire, ses mânes inanimées trouvèrent à peine un tombeau.

FIN DES CONSIDÉRATIONS SUR LA GUERRE DE 1812.

Digitized by Google

# MÉMOIRES

SUR

# LES PRINCIPES DE LA STRATÉGIE,

ET

## SUR SES RAPPORTS INTIMES AVEC LE TERRAIN.

Je rechercherai toujours la vérité, quoique jusqu'ici je n'aie guère trouvé que la vraisemblance.

GIBBON. — *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire Romain.*

Digitized by Google

Digitized by Google

A SA MAJESTÉ

# L'EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES,

ETC., ETC., ETC.

SIRE,

L'attachement inviolable que je porte à ma patrie; le désir bien prononcé de lui être utile en travaillant aux progrès des sciences militaires, tel a été le but de l'Ouvrage dont j'ose ici faire hommage à VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE. L'honneur d'offrir à mon Souverain un tableau systématique d'une science à laquelle se rattachent de si grands résultats, met le comble à mes vœux.

Mais au moment où VOTRE MAJESTÉ daigne encourager mon faible talent, en recevant la dédicace de mes Mémoires sur la Stratégie, un sentiment de crainte vient se mêler à mon vœu le plus cher : j'appréhende que mon travail ne soit resté au-dessous de l'importance du sujet que je viens de traiter.

Puissé-je être assez heureux pour attirer sur mon Ouvrage le regard bienveillant de l'AUGUSTE MONARQUE qui fait la gloire de ma patrie, et qui ne cesse de veiller avec une sollicitude paternelle au bonheur de ses sujets, comme à la propagation des sciences.

Je suis, avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE,

*Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle sujet,*

OKOUNEFF.



Digitized by Google

Digitized by Google

# PRÉFACE.

Depuis que le monde existe, les hommes se font la guerre; les plus antiques souvenirs sont les interprètes de cette vérité. Dès qu'on s'est convaincu que la base de la science de la guerre n'était pas le seul choc furieux des masses belligérantes, et qu'on a découvert d'autres principes que ceux de la tactique, à l'aide desquels on parvenait souvent à de grands résultats, tout en ménageant le sang des hommes, ces principes furent médités, approfondis, développés et ramenés, autant que les éléments du sujet l'ont permis, à une doctrine systématique, que les sciences préparatoires ont consolidée et que l'expérience a cherché à épurer, en s'appliquant à anéantir les abus et les écarts.

Cette science, que nous nommons *stratégie*, a été néanmoins, pendant un long espace de temps, livrée aux données hasardeuses et peu positives de la simple idéologie. C'était un domaine chanceux, où souvent, l'esprit guidé par son inspiration ou ses écarts, s'éloignait des vrais éléments par l'ignorance de leurs principes. Les auteurs militaires craignaient-ils de restreindre les élans de leur imagination expansive, et préféraient-ils les prestiges brillants de l'idéologie aux recherches froides et mesurées que revendiquait une science aussi sérieuse que la stratégie.

Après beaucoup de temps et de méditations, une grande partie de ses règles fut développée et approfondie; mais elle tomba alors dans un autre défaut non moins vicieux, celui de ne nous offrir qu'un chaos de principes épars, dans lequel ses parties immuables se mêlaient aux dogmes hypothétiques des éléments variables. Ce mode vicieux s'est maintenu pendant quelque temps, et cette série de principes qui n'était encore qu'une nomenclature assez embrouillée des lois de la stratégie, avait jeté un jour défavorable sur cette science.

Des règles dogmatiquement établies devaient nécessairement être la base de ce grand édifice, et ce n'est qu'après avoir bien observé les propriétés de la surface du globe, qu'on pût procéder à la recherche des vrais principes de la stratégie. Ce sont justement les développements des rapports intimes qui existent entre cette science et la géographie militaire, qui ont échappé à l'investigation de Bulow, dont l'ouvrage néanmoins parle d'une manière positive en faveur d'une imagination fertile et créatrice. Il crut pouvoir en faire un code indépendant en lui accordant cependant une tendance plutôt mathématique que géographique. Il voulut ramener tous les principes stratégiques aux propriétés des lignes et des triangles, et se laissa entraîner dans des écarts qui servirent au développement de cette partie de l'art militaire.

L'application des règles qu'il avait émise ayant mené à de faux résultats, prouva que Bulow était parti d'un faux principe. L'ana-

Digitized by Google

thème fut prononcé sur l'auteur et sur son ouvrage; mais eut-on raison ou tort de le condamner au lieu de le soutenir? Ne valait-il pas mieux lui démontrer, d'une manière péremptoire, que les principes de la stratégie sont basés, non sur les lignes qu'on peut tracer sur la carte, mais sur les propriétés intrinsèques du terrain où on se propose de manœuvrer? Peut-être serait-il revenu de ses erreurs? Et qui sait s'il n'eût pas fait faire à cette science de grands et salutaires progrès?

J'ai trouvé dans l'ouvrage de M. Bulow plusieurs grandes vérités qui m'ont guidé à en rechercher d'autres. Je n'ai pas cru cependant, à l'instar de ce savant, devoir ramener tous les principes de la stratégie à des lignes et des triangles, mais je me suis appliqué à en consolider les règles en les basant sur les propriétés du terrain. Les guerres auxquelles j'ai pris part en 1812, 13 et 14, et plus tard en 1829, m'ont guidé dans mes recherches. En m'appuyant sur mon expérience, j'ai tâché surtout de séparer les éléments invariables de la partie hypothétique; et pour mieux connaître le mode qui doit nous guider dans l'étude de la stratégie, et simplifier les moyens de saisir avec justesse les caractères hétérogènes de ses différentes parties, j'ai partagé cette science en deux systèmes dont les dénominations dérivent des éléments qui en forment la base. L'un est le *système géographique*, car ses principes sont fondés, en grande partie, sur les objets immuables que nous trouvons sur la surface du globe; l'autre est le *système opératif*, qui ne s'occupe que des grandes opérations des armées. C'est pourquoi, après l'analyse des objets primitifs qui forment la partie théorique de la stratégie, je suis passé aux éléments d'un ordre moins stable et par conséquent d'une combinaison plus compliquée.

Ayant cru reconnaître un caractère synthétique dans le premier, j'ai cherché, autant que possible, de lui rester fidèle, et, pour pouvoir mieux saisir ses différentes modulations, j'en ai soumis la classification à un ordre scientifique qui m'a paru se former en chaînon indissoluble.

C'est à la suite de longues méditations que, soutenu par mon expérience, je suis parvenu à former mon ouvrage. Je ne l'envisage pas comme un système qui ne contient que des lois irréfragables; mais je crois cependant être parvenu à développer les principes de la stratégie, sous un aspect plus nouveau. Peut-être serai-je assez heureux pour leur donner un certain élan qui assurera plus tard les progrès de cette science. Aussi, loin de vouloir me soustraire à l'examen des personnes qui étudient et qui cherchent à développer les connaissances militaires, j'en appelle à leurs méditations. Je ne forme qu'un seul désir, c'est que leur investigation ne soit pas une froide critique, sans résultats pour les progrès de la science même; mais un examen approfondi, propre à consolider ses principes et à en faire, autant que le sujet le permettra, une doctrine définitivement arrêtée.

Puissé-je ne pas trouver au rang de mes juges, une race impie d'écrivains polémiques, au lieu de collaborateurs généreux. Qu'ils ne s'envisagent pas comme des accusateurs désignés pour bouleverser mon échafaudage, sans offrir quelque chose de meilleur à sa place; mais qu'ils s'associent franchement à épurer mon travail, dans lequel j'ai apporté un grand amour pour le métier que je professe, et l'intérêt bien prononcé d'avancer les progrès d'une partie aussi difficile et aussi importante que la stratégie.

Puissent-ils enfin sacrifier le vain laurier d'une critique qui détruit au lieu de consolider, à la gloire bien plus positive dont jouissent les propagateurs des sciences.

Digitized by Google

# MÉMOIRES

SUR

# LES PRINCIPES DE LA STRATÉGIE,

ET

SUR SES RAPPORTS INTIMES AVEC LE TERRAIN.

## PREMIER MÉMOIRE.

### SUR LA STRATÉGIE EN GÉNÉRAL.

Un grand homme a dit (1) : « Toutes les sciences ont des principes et des règles; la guerre n'en a point. »

Porter une accusation aussi générale sur les différents éléments de la science de la guerre est, sans doute, commettre une faute bien grave. Cet anathème, envisagé sous le point de vue exceptionnel, peut être prononcé avec plus de justice. La tactique, par exemple, qui forme un des principaux éléments de l'art de la guerre, ne repose que sur des principes peu déterminés, ou, pour mieux dire, sur des principes auxquels des causes qu'il n'est pas donné à l'homme de pouvoir toujours vaincre, peuvent donner une tournure imprévue. Les facultés morales et physiques de l'homme y jouent un trop grand rôle pour pouvoir les fixer, et nous connaissons l'influence indomptable qu'elles exercent quelquefois sur lui. Mais, par exemple, la science des fortifications, celle de l'artillerie et la stratégie, qui forment des éléments si actifs de la science de la guerre, sont-elles donc dénuées de principes et de règles? Ne les voyons-nous pas basées sur les sciences mathématiques et géographiques? Des parties scientifiques qui puisent leurs règles de deux sciences qui sont elles-mêmes fondées sur des principes et des éléments immuables, peuvent-elles en être dénuées? Je laisse plutôt reposer cet anathème sur la tactique; mais je trouve que ses atteintes sont injustes contre la stratégie, car, en nous soumettant avec crédulité à ce dogme vrai ou faux, salutaire ou nuisible, si nous allions, pour la stratégie aussi, rejeter sans considération tous les préceptes sur lesquels repose l'intégrité des bases et des lignes alimentaires et d'opérations, la construction du triangle stratégique qui limite le terrain des opérations et qui sert d'indication au choix des communications qui doivent nous conduire à l'ennemi; si, dédaignant l'appréciation du terrain sous le rapport topographique et militaire, nous nous refusions aussi à soumettre nos mouvements au calcul du temps et des espaces, et voulions abandonner tous les éléments de la guerre aux caprices de l'aveugle hasard, nous pourrions facilement

(1) Le maréchal de Saxe : *Mes Rêveries*.

Digitized by Google

revenir à ces époques d'Annibal et d'Alexandre, où ce qu'on nommait la science de la guerre, était effectivement sans règles et sans principes.

En effet, si, pour la stratégie, nous en étions restés à ces marches irrégulières, qui envahissaient autrefois le domaine de cette science et caractérisaient les guerres des Anciens, de ces marches, dis-je, où une absence, à peu près, complète de combinaisons, en avait fait plutôt un chaos de mouvements, nous pourrions certainement dire que la guerre ne possède ni règles ni principes. Il est vrai qu'alors on s'avançait sur une seule direction, sans bases d'approvisionnements et d'opérations, sans magasins, sans places de dépôts et à peu près sans but bien désigné, on en venait aux mains à la première rencontre, et la raison du plus fort était le seul et unique principe de l'art militaire de ces temps.

Cette assertion me paraît d'autant plus juste, qu'en approfondissant les plus fameuses guerres des Anciens, nous découvririons plusieurs idées mères qui ne seraient pas indignes de notre tactique moderne; mais nous en trouverions difficilement quelques-unes qui pussent servir de base à la stratégie actuelle.

Si cette science s'est présentée pendant si longtemps sous le masque désavantageux d'une vérité peu apparente, c'est parce qu'on ne s'était pas donné la peine de classer ses éléments, de séparer le positif de l'incertain, et d'en approfondir les principes. Ceux à peu près invariables du *système géographique* se mêlaient aux dogmes imparfaits du mécanisme des grandes opérations, et plongeaient le tout dans un chaos où les principes perdaient leur importance, et la vérité sa force positive.

L'idée que la stratégie ne pouvait être ramenée, dans aucun de ses éléments, à des principes stables, en a certainement retardé les développements. L'esprit se roidissait contre les difficultés qu'il devait combattre et qui lui paraissaient insurmontables. Que d'auteurs ne se sont-ils pas élevés avec injustice contre ce qu'ils appelaient une vanité arrogante, de vouloir préciser une science, soumise à de si fréquentes anomalies, et que de maux cette injuste colère n'a-t-elle pas produits? Ce n'était pas, du moins, le vrai moyen pour lui faire faire de grands et rapides progrès. S'il était peut-être pardonnable de douter de la stabilité de plusieurs des principes de la stratégie, il n'y avait pas de raison d'en limiter les découvertes par un anathème aussi injuste que nuisible. Chercher la vérité scientifique est toujours une noble curiosité, et s'il n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes de la découvrir tout entière, il n'est pas moins vrai que le bien seul domine dans ces recherches intellectuelles.

Nous avons marché longtemps aussi dans les ténèbres; mais les militaires attentifs, loin de borner à une observation passive l'exercice de leur intelligence, en s'éclairant de l'expérience des siècles passés, parvinrent à soumettre une partie de cet art, naguère si vague, à des principes à peu près invariables; et ce chaos environné d'écueils, autour duquel nous apercevons mille débris malheureux, tristes monuments de l'ignorance des temps passés, devint le sanctuaire de la science où les élus vinrent cueillir leurs lauriers.

Aucune science n'a été, jusqu'à une certaine époque, aussi peu méditée que la stratégie; et, par un caprice aussi étonnant que blâmable, les militaires ont cherché, pour ainsi dire, à en reculer les développements. La mine leur paraissait-elle trop pauvre pour devoir y user leurs forces? Un esprit stoïque et fécond parut un moment dans l'arène: Bulow fit paraître son ouvrage sur la stratégie. Au lieu de le seconder, de chercher à rectifier les écarts de son esprit expansif, ses services furent méconnus, ses idées injustement mystifiées, et ce flambeau qu'il venait d'allumer, et dont la pâle lueur n'avait encore jeté qu'un jour incertain sur le chaos stratégique, s'éteignit aussitôt, et tout rentra dans l'ombre.

Pour donner un nouvel élan à la science, le général Jomini, et plus tard l'archiduc Charles, en surmontant tous les obstacles qui avaient entravé les développements des principes de la stratégie, recueillirent ces étincelles que le caprice du siècle avait étouffées, et furent les premiers, après Bulow, qui nous guidèrent dans cette voie ténébreuse et difficile. C'est à ces deux savants que nous devons la révolution salutaire qui se fit plus tard dans la stratégie, et nous devons considérer leurs ouvrages comme des œuvres monumentales, qui fixèrent sur beaucoup de points l'incertitude des imaginations, diminuèrent cette méfiance qui avait

Digitized by Google

paru s'emparer des esprits, et qui érigèrent en préceptes plusieurs points qui n'étaient encore que de vagues indications (1).

Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur l'utilité positive dont leurs ouvrages furent pour la science de la guerre, chaque militaire attentif et studieux a pu en apprécier les effets. Si même, au moment où nous en parlons, les principes de cette science n'ont pu être ramenés tous à des lois inviolables, je ne crois pas que le même esprit de variation en caractérise maintenant tous les éléments. Plusieurs, au contraire, arrachés au domaine de l'incertitude, reçurent une empreinte de spécialité qu'on voudrait en vain leur ravir.

Le perfectionnement de la stratégie, comme celui de toutes les autres sciences, a cheminé d'un pas lent et débile. C'est à cet esprit qui caractérise l'époque actuelle, où la propagation des sciences est devenue, à peu près, une exigence indomptable que nous devons la restauration salutaire qui s'y est faite. Elle est encore incomplète, parce que plusieurs dogmes sont restés sans base solide ; mais le bon sens, qui rectifie souvent les erreurs et qui nous guide aussi dans toutes les autres sciences, ne manque pas de nous rendre les mêmes services pour la stratégie, en atténuant les dangers qui peuvent provenir de l'anomalie de plusieurs de ses éléments.

La régularité et la stabilité d'une grande partie des principes de la stratégie moderne, tels que les a constitués Napoléon dans ses immortelles campagnes, et que plusieurs grands capitaines ont développés après lui, ne peuvent non-seulement se comparer à la faillibilité de la science de la guerre chez les Anciens, mais pas même à celle qui a présidé aux combinaisons stratégiques jusqu'au XVIIIe siècle. Depuis, tout a changé de face ; et plus tard, comme je viens de le dire, plus encore, plusieurs principes de la stratégie reçurent un caractère d'inviolabilité que le militaire profond ne saurait méconnaître. Les campagnes de Napoléon, et surtout celles de 1796, 1805, 1806, 1809, 1814 et 1815, en portent la sublime empreinte.

En méditant les vastes conceptions qui présidèrent à la détermination et à l'exécution des opérations stratégiques de ces guerres, peut-on refuser d'y reconnaître les préceptes de la science de la guerre? Les faits ne parlent-ils pas en faveur des principes; ces principes ne dénoncent-ils pas l'existence d'un système? Si nous y avons souvent aperçu des écarts, n'en accusons que l'homme et son imagination, dont les prestiges, en l'éloignant quelquefois des règles établies, défigurent les caractères et laissent l'œuvre, comme cela arrive ordinairement, au-dessous de la vérité. Les terrains qui furent les témoins de ces luttes sanglantes, ne possédant rien d'homogène dans leur construction physique, les grandes opérations de ces campagnes, si différentes dans leurs modulations, paraissent, au premier abord, provenir de principes différents aussi. En les approfondissant, l'homme du métier ne tarde pas cependant à reconnaître le principe de ces variations, et en retrouve la cause dans celle de la configuration du terrain.

Il en est autrement de la tactique que de la stratégie. Si le caprice de l'inconstante fortune préside quelquefois aux résultats de la première, un concours régulier bien calculé de mouvements, est le seul moyen d'obtenir de grands succès dans la seconde. Si la tactique est soumise à des hasards qui bouleversent quelquefois les combinaisons les mieux établies, la stratégie, dans plusieurs de ses éléments, est basée sur un calcul à peu près invariable. Les bases d'approvisionnements et d'opérations sont désignées d'une manière immuable par les localités, les trésors, et en général, par les avantages du pays qui sert de point de départ aux armées et de théâtre à la guerre. L'objet principal des opérations est décidé par le but qu'on se propose d'atteindre. Les deux extrémités de

(1) La justice exige cependant d'observer que l'ouvrage du général Jomini a paru dix ans avant celui de l'archiduc Charles, ce qui donne au premier une primauté non douteuse. Quoique plusieurs auteurs allemands lui aient contesté l'avantage d'avoir été le premier à développer les vrais principes du nouveau système et d'avoir, par conséquent, fondé une grande partie de l'édifice scientifique, comme ces contestations n'ont été appuyées par aucun raisonnement plausible qui ait pu, en quelque sorte, faire douter des services que le général Jomini a vraiment rendus à la science militaire, elles ne peuvent et ne doivent être envisagées que comme des attaques mal fondées et souvent mal soutenues, auxquelles ses antagonistes se sont livrés par jalousie ou par injustice.

Digitized by Google

la base d'approvisionnement, réunies à l'objet principal des opérations, nous offrent une section de terrain sous la forme d'un triangle, auquel nous donnons la dénomination de triangle stratégique. Il nous guide dans le choix des lignes d'opérations principales et secondaires les plus sûres, les plus invulnérables, et, par conséquent, les plus avantageuses.

La désigation des objets et des bases d'opérations possède aussi ses principes où le bon sens ne peut jamais errer. Enfin le réseau des communications, les oscillations des courants d'eau et les difficultés topographiques, en général, étant d'une nature immuable, ont fait de la stratégie une science dont plusieurs éléments ne subissent que de rares anomalies.

Je ne veux pas entamer une nouvelle discussion sur la définition propre de la stratégie. On l'a définie de tant de manières différentes; l'archiduc Charles, le général Pelet, Bulow, Venturini, le comte Bismark, Xylander, en ont donné des définitions tellement détaillées, dont plusieurs sont si satisfaisantes, qu'au moment où nous en parlons, je suppose qu'il n'existe plus aucun doute sur la vraie définition de cette science.

Je partage la stratégie en deux systèmes essentiellement distincts, par la nature passive et immuable, ou active et en même temps variable de leurs éléments, qui sont :

1. *Le système géographique;*
2. *Le système opératif.*

Deux systèmes qui possèdent des caractères différents; le premier a des principes dont la stabilité est à peu près invariable; tandis que les modulations du second sont soumises à des variations fréquentes par les entraves que les succès tactiques des ennemis peuvent y apporter.

Le *système géographique* est la partie théorique ou d'investigation des principes fondamentaux de la science de la guerre. Le *système opératif* en est la partie pratique : c'est le raisonnement propre à cette science. Le premier nous donne, en règles et en préceptes, ce que le second nous offre en effets et en résultats. Les éléments de l'un sont d'une nature passive, stable, synthétique et régulière; le caractère de l'autre est actif, mais variable, hypothétique et idéologique. Le *système géographique* est la partie fondamentale; le *système opératif* est la partie résultante.

La somme de ces deux systèmes forme la science de la stratégie, dont nous cherchons ensuite à reproduire les principes et les résultats, ainsi que les avantages et les modulations, dans une troisième partie que nous nommerons : *la partie descriptive et explicative des deux systèmes*, c'est-à-dire, *le plan général de la guerre.*

Cette partie sert à présenter avec ensemble les différentes sections du théâtre de la guerre, ses ressources, le nombre et la valeur intrinsèque des lignes et des points importants de l'échiquier où nous devons opérer, objets d'autant plus essentiels qu'ils décident de sa forme, de ses avantages, et qu'ils servent aussi de pivot et d'appui aux opérations en général, etc., etc.

Je considère la partie explicative comme une partie intégrante de la science stratégique, puisque c'est le tableau qui reproduit les combinaisons qui nous guident dans l'appréciation exacte et raisonnée *des systèmes géographiques et opératifs*, et qui sert de type et de règle aux grandes opérations des armées.

Le plan de la guerre s'occupe des idées préliminaires et repose sur des éléments tout à fait scientifiques. Les combinaisons générales, qui servent de point de départ pour la détermination des autres éléments indispensables à la composition du plan général, sont : l'appréciation du théâtre de la guerre sous les rapports politique, statistique, topographique et militaire, (ceci nous ramène, sans contredit, à plusieurs parties des sciences géographiques qui s'occupent de la terre dans ses rapports avec les hommes); du sol envisagé sous le double rapport de la physique et la topographie; du dénombrement des habitants qui se trouvent sur la surface des différentes contrées; de ce qui concerne leur industrie; des ressources de tous genres que peut livrer le pays qui doit devenir le théâtre de la guerre; de la configuration du terrain considéré dans son ensemble, et enfin, des constructions défensives que l'art a su y agglomérer et qui doivent nécessairement avoir une influence majeure sur les moyens que nous devons employer pour parvenir à notre but.

On procède ensuite à l'examen stratégique des frontières, examen qui sert de premier terme à l'invasion; on détermine les bases d'ap-

Digitized by Google

provisionnements et d'opérations, ainsi que l'objet principal des manœuvres, détermination indispensable pour la construction du triangle stratégique qui forme l'échiquier où les armées opèreront avec le plus de facilité et d'avantage. Ceci nous révèle l'existence d'une régularité mathématique. On choisit ensuite les lignes alimentaires et d'opérations les plus avantageuses, et on règle les objets intermédiaires des opérations. On limite sur des terrains d'une grande étendue les différentes sphères d'opérations, dont la possession forme entre elles un chaînon indissoluble; enfin, une observation attentive de la construction topographique et des ressources militaires de ces sphères, nous sert à déterminer les objets et les bases d'opérations, dont la conquête doit être considérée comme le *sine quâ non* de la continuation des mouvements offensifs.

C'est ce que je nomme *la partie géographique* de la stratégie.

La seconde partie, que je nomme *la partie opérative*, s'occupe des mouvements dont nous puisons les causes et les principes dans les propriétés inhérentes au *système géographique*, en les rapportant tous au terrain et aux circonstances. Cette deuxième partie devra nous livrer un aperçu du système d'invasion et des grandes opérations offensives et défensives, qui accorderont plus tard aux mouvements cette régularité dont la stratégie moderne, seule, est susceptible (1). Ces détails sont surtout basés sur l'intégrité des bases et des lignes d'opérations, sur le choix des positions stratégiques les plus avantageuses, ainsi que sur les mouvements qui nous mènent à l'ennemi et à l'objet principal des opérations, considérés sous les rapports de l'attaque et de la défense, et basés sur les plus grands avantages et les moindres dangers. La force mobile des ennemis, et les difficultés topographiques et de l'art serviront enfin de base à la composition des armées actives qui devront appuyer les succès de la guerre.

Il s'entend de soi-même que ce dernier article ne doit être envisagé que comme un type, que l'exécution défigure quelquefois, mais qui n'en sert pas moins de guide pour l'ensemble des opérations, auxquelles les circonstances, et surtout les succès tactiques, accordent un caractère plus positif.

Ces détails, en général, sont plus ou moins fondés sur les succès des différents engagements. L'issue de ces engagements ne pouvant, cependant, être couronnée par des succès toujours constants, le plan général des grandes opérations se trouve quelquefois renversé dans quelques-unes de ses modulations exécutives; mais si une malencontre pareille peut quelquefois en retarder la stricte exécution, il n'est pas dit, pour cela, qu'elle le paralyse tout à fait, ou qu'on soit mis dans la nécessité d'en changer.

Ces modulations exécutives portent ordinairement un caractère positif ou simulé. C'est la force physique qui en caractérise l'empreinte. Les modulations d'une nature positive se décident par une action tactique, celles qui portent un caractère simulé appartiennent à l'art des manœuvres, qui doit émaner d'un esprit riche en ressources et en conceptions. C'est le vrai domaine où se développe le génie de l'homme. Sagacité, finesse, ruse, activité, voilà l'esprit des manœuvres, la fermeté et la résolution en forment le caractère. C'est, pour ainsi dire, l'idéologie de la science stratégique.

En recherchant les causes qui peuvent, plus ou moins, entraver les succès des opérations stratégiques, nous nous convaincrons que toutes ces différentes assertions ne sont pas dénuées de fondement.

En récapitulant ce que nous avons dit sur les différents éléments de la science stratégique, il est facile de se convaincre que les connaissances de plusieurs parties de la géographie, et surtout celles du terrrain, en forment la base principale. La géographie, en général, est une science qui ne possède ni inversions, ni modulations irrégulières, qui puissent agir d'une manière sensible sur les résultats qu'on en attend. Si même les parties statistique et politique de la géographie sont soumises à des changements, ces variations ne peuvent acquérir d'influence vraiment positive que dans une série

(1) Comme je n'envisage l'art de la guerre que sous le seul point de la stratégie, il est tout simple que je fasse abstraction de tout ce qui se rapporte à l'habillement, aux munitions de guerre et de bouche, etc.; car tous ces articles sont du ressort de l'administration militaire.



Digitized by Google

d'années, ou par des circonstances qui ne se dérobent jamais à la connaissance de l'homme attentif et observateur, pendant lesquelles ces deux parties auraient été abandonnées à l'oubli. Mais comme ces erreurs peuvent se rectifier à la moindre inspection soignée à laquelle on les soumet, elles ne peuvent avoir aucune influence vicieuse sur la régularité de la science, dont ces parties forment les échelons.

La configuration du terrain ne nous offre que des surfaces immuables. Il est même inutile, pour la stratégie, d'en connaître les détails minutieux ; car ils ne peuvent avoir d'influence positive que sur la tactique. Les combinaisons stratégiques ne s'occupent que des routes de la première et de la seconde catégorie, envisagées dans tous leurs replis, des eaux courantes et stagantes, comme mer, fleuves, lacs et marais, envisagées comme moyens défensifs, ainsi que des masses de résistances, que les difficultés topographiques peuvent offrir, comme système de montagnes, forêts, défilés. Toutes ces parties ne changeant ni de forme ni de masse, leur appréciation est soumise aux mêmes règles, et leurs propriétés conservent la même valeur dans la balance des grandes opérations.

*La partie opérative* ayant pour but l'occupation progressive des positions importantes du terrain ennemi, et l'intégrité des bases et des lignes alimentaires et d'opérations, doit nécessairement être influencée par la tactique. Toutes les positions importantes étant défendues par des troupes, on ne parvient à leur possession que par le choc des forces physiques ou une manœuvre rusée, dont, quelquefois, c'est encore la tactique qui délie le nœud. Un combat heureux peut nous rendre maître des positions importantes occupées par l'ennemi et mettre en danger ses bases et ses lignes. La collision de cette partie de la stratégie avec la tactique, en rend les modulations plus incertaines et soumises à des variations fréquentes.

Tout ce que nous venons de dire sur les différents éléments de la stratégie, nous prouve que, si une infinité de nuances caractérisent *le système opératif* et rendent l'exécution des grandes opérations variable et incertaine, les principes sur lesquels est basé *le système géographique* sont clairs, précis et systématiques.

La stratégie, en général, est la science de celui qui est destiné à commander en chef; *la partie explicative* ou le plan de la guerre lui appartient exclusivement, tandis que l'art des détails doit être familier à chaque chef de brigade. En effet, ces détails ayant une influence majeure sur le plan général, que deviendrait le commendant en chef, s'il ne pouvait se fier sur les capacités et le savoir des individus d'un rang inférieur, tandis que leur coopération peut quelquefois, comme, par exemple, dans les détachements de communications qui appartiennent aux détails de la stratégie, influer d'une manière vicieuse sur le tout. Tel a été le grand avantage dont Napoléon a joui pendant les guerres qu'il a faites. Présidant lui-même à la stricte observation du plan général de la guerre, il pouvait, en pleine sécurité, se fier à la majeure partie de ses lieutenants, pour l'exécution des parties de détails.

Les grands avantages de ces prérogatives se sont aussi fait sentir dans l'armée prussienne pendant la campagne de 1815.

Le plan général des opérations est une des parties les plus intéressantes de la guerre. Une campagne entreprise sans plan, ou sur un plan mal fait, est un bâtiment dénué de fondement, ou reposant sur une base fragile, qui le met, à chaque circonstance, à deux doigts de sa perte. Un général qui n'est pas en état de faire un bon plan de campagne, adapté aux règles de la stratégie, aux avantages des localités et aux circonstances, est incapable de commander des armées; car tout ce qui n'est pas coordonné au plan de campagne ou tout ce qui est décidé d'après un plan vicieux, ne peut être que nuisible ou inutile.

Le mode de l'invasion et le premier déploiement stratégique étant mal ordonnés, il est tout juste que les grandes opérations ne nous mènent qu'à des résultats vicieux. Pour réparer le mal, on est obligé de s'engager dans les contre-marches, qui nous entraînent dans une perte sensible de temps, perte qui se trouve diamétralement opposée aux règles invariables du calcul des espaces et du temps. Les parties de détail les mieux calculées ne pourraient aussi nous mener qu'à des résultats d'un avantage négatif, car, en partant d'un faux principe, les conséquences les plus justes ne nous mènent, ordinairement, qu'à un faux résultat.

On ferait mal de refuser aux principes de la

Digitized by Google

stratégie les qualités synthétiques qu'ils possèdent. Que d'exemples ne parlent-ils pas en faveur de cette marche irréfragable des causes aux effets, des principes aux conséquences? Quelques circonstances accidentelles, comme une prépondérance marquée dans les forces physiques ou la bonté tactique des armées peuvent, quelquefois, diminuer ces effets malheureux, dont les négligences de l'art sont la cause, mais une diminution du mal est loin d'être un remède radical. La continuation du temps et l'enchaînement des circonstances ne nous mènent, ordinairement, qu'à un résultat d'un avantage négatif. Ces vérités sont palpables et peuvent se reproduire par l'examen rigide des lois de la stratégie et des conséquences qui en proviennent.

Une fausse appréciation stratégique des frontières nous entraîne dans un faux déploiement de nos forces physiques, un faux déploiement met nos lignes d'opérations en danger : une ligne d'opérations mal assurée influe sur l'intégrité des bases d'approvisionnements : une fausse appréciation des bases d'opérations ravit la stabilité nécessaire aux grandes manœuvres : un choix mal ordonné des objets des opérations est la meilleure voie pour ne jamais parvenir au vrai but : un choix vicieux des lignes d'opérations met aussi tous les détails stratégiques en défaut, entraîne quelquefois dans des mouvements superflus pour rassaisir des avantages perdus, et offre ainsi, à un ennemi qui soumet ses opérations au calcul de la pure stratégie, la possibilité de paralyser nos mouvements offensifs, et de parvenir à de grands résultats avec de petits moyens.

Il est maintenant facile de se convaincre que lorsque les résultats qu'on attend des grandes opérations, et dont le mécanisme appartient *au système opératif* de la stratégie, ne répondent pas aux avantages auxquels on a cru devoir s'attendre, sans aller en chercher la cause dans des circonstances secondaires, qui ne peuvent avoir qu'une influence négative, il faut en chercher le principe dans la violation de l'une des lois de la stratégie, sur lesquelles repose la combinaison du plan général de la guerre; et qui appartiennent au *système géographique*.

Pour faire la guerre avec succès, il est donc indispensable que l'appréciation des différentes parties *du système géographique* soit faite avec cette profonde sagacité que revendique un sujet aussi essentiel, et que la composition de la *partie explicative* acquière cette maturité qui peut seule étayer une œuvre aussi compliquée que l'est le mécanisme des grandes opérations. Non-seulement les mouvements d'exécution en acquièrent plus de régularité; mais en atténuant aussi la grandeur des désavantages dans les malencontres, une composition systématique du plan de la guerre rend les résultats des mouvements d'exécution plus positifs. Une bataille, gagnée à la suite de mouvements stratégiques scientifiquement basés et bien combinés, est ordinairement d'un résultat immense. Les batailles de Iéna et d'Eckmühl en sont des preuves irréfragables. La première a suffi pour mettre une monarchie puissante à la discrétion du vainqueur; la seconde reporta le théâtre de la guerre du champ de bataille sous les murs de la capitale, sans que cet espace, immense à franchir, coûtât la moindre difficulté aux vainqueurs.

*Le système géographique* et une grande partie des combinaisons *du système opératif* reposant sur la géographie militaire, il est notoire que la connaissance profonde de la dernière est un échelon indispensable pour la science de la stratégie (1). Mais la connaissance du terrain servant aussi à coordonner les mouvements tactiques, tandis que la stratégie et la tactique sont basées sur des combinaisons d'une nature hétérogène, il est tout juste que, si nous voulions envisager le terrain d'une manière générale, sans classer ses rapports avec ces deux sciences différentes, nous tomberions dans des fautes assez graves, en embarrassant la première avec des détails minutieux, comme des villages, des buissons, etc., qui lui sont inu-

(1) Je suis prêt à affirmer que si la stratégie a subi de si grands retards dans son développement, nous devons en rechercher la cause dans la lacune qui existe dans notre littérature militaire d'un ouvrage bien conçu et bien médité sur la géographie militaire. Un développement de plusieurs parties de la surface de notre globe, considérées sous le rapport de l'orographie et de l'hydrographie, d'où la stratégie emprunterait ensuite ses combinaisons et ses ressources, ainsi qu'un aperçu statistique des différents pays, qui servirait de guide pour la régularisation de plusieurs détails, auraient donné un grand élan à la science.

Digitized by Google

tiles, et en multipliant les difficultés de la seconde, si on ne jetait qu'un regard trop superficiel sur les masses de terrain que la tactique doit nécessairement connaître dans tous leurs replis.

La sphère active des éléments de la stratégie embrasse de grandes modulations et non de petites nuances; de grandes sections, envisagées dans leur état d'ensemble, et non des objets isolés de terrain. L'art d'envisager ce terrain sous le rapport de la stratégie doit donc posséder ses règles et ses exceptions. C'est dans les ressources de la topographie et les préceptes de la stratégie que nous devons puiser ces principes, car ils exercent les uns sur les autres une influence réciproque.

Digitized by Google

# DEUXIÈME MÉMOIRE.

## APERÇU GÉNÉRAL DE LA CONFIGURATION DU TERRAIN, ET DE SON ANALOGIE PRIMITIVE AVEC LA STRATÉGIE.

Tout dans la nature doit nous paraître simple par le pouvoir illimité et l'intelligence infinie du Créateur tout-puissant qui a présidé à la structure de l'univers, tout doit nous paraître surnaturel par un retour sur nous-mêmes. Véritables atomes, jetés sur cette masse qui leur sert d'asile, de quel spectacle admirable ne jouissent-ils pas les yeux éblouis de l'astronome attentif et du géologue observateur? Le mouvement diurne et annuel de la terre autour de l'astre qui l'éclaire; les lois étonnantes de l'attraction, cette force qui, pour retenir les planètes dans leurs orbes respectifs, balance leur force centrifuge; ces comètes, lesquelles, dans leurs courses vagabondes, possèdent le privilége exclusif de traverser librement les cieux dans tous les sens; enfin, cette analogie admirable de la terre avec les planètes : un ensemble pareil ne suffit-il pas pour confondre l'homme par la régularité de ses mouvements et la beauté de sa structure? Si son génie pénètre les lois immuables sur lesquelles repose le système du monde, plus il en saisit les mouvements, plus il rentre dans le néant. Que le pieux astronome élève son regard timide et contemplateur vers la voûte céleste, sa vue se perd dans l'immensité qui l'environne; que le géologue attentif et patient le fixe sur la terre, la structure et la variété de la surface du globe étonnent son imagination.

Échappé au cataclysme qui l'avait englouti, nous n'irons pas rechercher les principes et les causes de cette submersion qui effaça tant de races antédiluviennes que la stratification de l'écorce minérale du globe nous a reproduites, et qui nous retracent ses bouleversements et ses révolutions. Loin d'oser aussi appeler au tribunal de la justice scientifique ces géologues dont les recherches ont enfanté tant de suppositions ridicules, nous respecterons leur zèle, sans partager leurs erreurs.

Que de causes différentes n'ont-elles pas émises sur les décrets du Tout-Puissant, auxquels on doit attribuer cet assemblage difforme et bizarre que le globe offre à nos yeux étonnés et éblouis? Quel est le génie assez hardi et profond dont les vastes conceptions suffiraient pour débrouiller ce chaos de matière, pour fixer ces lois souvent impénétrables auxquelles nous devons la concrétion et l'état actuel du globe?

Prosélytes enthousiastes et irréfléchis, partagerons-nous les idées fantasques d'un Burnet qui accorde pour principe aux inégalités, aux abîmes et aux élévations, la confusion du mouvement violent et rapide avec lequel les grandes masses de l'ancienne croûte ont comblé l'abîme des eaux? Un autre, peut-être moins véridique encore dans ses fictions, plus léger dans l'examen des hypothèses et leur comparaison avec les faits connus, créa la terre avec l'atmosphère d'une comète, et retrouva les causes de

Digitized by Google

la submersion du globe dans le choc d'une autre (1). En recherchant l'origine de la race humaine, nous partagerons encore moins l'opinion de l'auteur du Telliamed (2), en lui accordant pour ancêtres des poissons qui, par l'éloignement subit des eaux, métamorphosés d'abord en animaux amphibies, se sont ensuite transformés en animaux terrestres. Des idées pareilles ne pourraient nous mener qu'à de fausses conjectures. Sans vouloir approfondir ni partager les opinions émises par Scheuchzer, Woodward, Leibnitz ou Buffon, nous nous attacherons franchement, à ce sujet, à la bannière du profond et judicieux Cuvier, qui nous a déjà reproduit tant de phénomènes, que l'immensité des temps avait semblé recouvrir d'un voile impénétrable, et dont les causes n'échappèrent pas à sa perspicacité et à son investigation. Au reste, pour l'analogie que nous recherchons, qui seule peut accorder une sorte de solidité à nos combinaisons militaires, peu importe que la terre, dans son état primitif, ait été une comète ou une matière gelée (3); fixons plutôt notre attention sur les aspérités de sa surface, sans vouloir nous assurer si le globe possède véritablement des facultés vitales, si ses molécules s'attirent ou se repoussent d'après des antipathies et des sympathies, si les montagnes sont les organes de sa respiration, comme les schistes ses organes sécrétoires (4); et recherchons les propriétés que la configuration de sa surface nous offre, sans nous abandonner à l'analyse de cet énorme amas de matières métalliques fondues par la chaleur, qui constitue la masse interne de la terre.

En s'occupant de la contexture des grandes régions physiques du globe, qui serviront de linéaments à la vaste scène qui se développera à l'œil attentif et observateur du militaire, que son devoir lui prescrit d'embrasser dans son ensemble et dans plusieurs de ses détails, son regard s'arrêtera involontairement sur ce plateau immense de l'Asie, dont les points culminants nous paraissent avoir été désignés par la nature pour dominer sur le reste du continent. Une surface de 300,000 lieues carrées, une élévation de près de 3,000 toises, une ceinture de montagnes que la nature semble y avoir élevée pour servir de charpente au continent asiatique et de gradins au géologue ou au militaire qui voudraient y pénétrer; tel est l'aspect sous lequel se présente cette immense fondation. Le militaire interdit, interroge la nature et lui-même sur les propriétés de cette création.

Cet immense terrain d'alluvion, déposé par une inondation immense, subite, qui roulait ses eaux du pôle nord vers les régions méridionales du globe (5) offre, sans doute, une sphère intéressante et vaste aux recherches des géologues, qui trouvent, dans la superposition des couches d'attérissement, des analogies non douteuses avec les terrains primordiaux de la Suède et de la Norwège, mais n'excite aucun intérêt dans l'esprit du militaire voyageur. Un sable noir et presque mouvant couvre sa surface, des rochers stériles, des rivières sans issues, des montagnes nues trahissent son état de barbarie, et en font un repaire monstrueux.

Mais comme rien dans la création de la nature ne doit rester sans utilité et sans bienfait, ce plateau isolé et barbare devient aussi d'une grande importance physique pour le continent auquel il appartient. Il détermine la température des saisons et désigne les pentes des pays qui le contournent. C'est enfin des plateaux hydrographiques de sa ceinture montagneuse que découlent les plus grands fleuves, qui mettent le vaste continent de l'Asie en contact direct avec l'océan glacial, la mer des Indes et cette Polynésie boréale qui a excité tant de curiosité, a épuisé tant d'efforts, et dont les pinceaux admirables de Châteaubriand et de Bernardin de Saint-Pierre ont offert à notre imagination des tableaux si gracieux et si ravissants.

Ce vaste labyrinthe est resté étranger aux recherches modernes, et sa nullité physique actuelle en a, sans doute, décidé l'abandon. Mais lorsqu'on songe que cet immense plateau a pu être le berceau du genre humain (6),

(1) Whiston.
(2) Demaillet.
(3) Système de Deluc.
(4) Système de Keppler.
(5) Plusieurs savants prétendent que les revers septentrionaux du plateau de la Tartarie, renferment encore des forêts à l'état de lignite, dont les arbres sont couchés du côté du midi.
(6) Le plateau de l'Asie est regardé par plusieurs auteurs comme le berceau du genre humain, qui, du lieu le plus élevé, se serait répandu au loin de toutes parts.

Digitized by Google

malgré le peu d'authenticité que l'immensité des siècles fait reposer sur cette tradition, cette partie du globe restera toujours chère à l'histoire. Elle n'oubliera pas non plus que c'est des pentes rapides de l'Altaï et du Belour (1) que sont descendues ces hordes innombrables et terribles qui inondèrent une partie de l'Europe (2), et le guerrier lui disputera l'honneur d'arracher à l'oubli les noms fameux d'Otrar et d'Ancire, de Dschingis et de Timour. Son imagination fugitive le reportera, sans doute, en idée sur ce champ de bataille dont la surface glacée couvrait un abîme, et qu'un acharnement aveugle désigna pour être le témoin et l'arbitre des destinées d'un empire formidable (3).

Après avoir rendu son tribut de respect et d'étonnement, le militaire ne tardera pas à quitter cette scène, sur laquelle d'antiques souvenirs ne jettent plus qu'un éclat pâle et douteux, pour se reporter au delà de cette chaîne latérale de l'Oural, qui offre des terres moins difformes et plus fertiles. Son attention se trouvera bientôt arrêtée par cette riche et superbe vallée du Volga qui, après un cours de 680 lieues, va enrichir le bassin de la mer Caspienne. Plus loin c'est la Duna et le Dnèpre, dont les sillons, après avoir coulé parallèlement par des pentes douces, par des détours subits vont, dans des directions opposées, déverser leurs tributs dans la Baltique et la mer Noire. C'est dans ce dernier réservoir, que les eaux du Dnèpre et du Dnestre se marient avec celles du Danube, et signalent à nos yeux le contact que la nature a voulu établir entre deux contrées éloignées du même continent.

Il admire la sagesse de ces lois qui marquent de grands réservoirs dans les directions où roulent les grands fleuves. Cette main puissante qui a tout réglé, a su désigner pour leur cours des plans inclinés, qu'aucun obstacle n'arrête, pour que leurs eaux furieuses, en ménageant les campagnes qui les avoisinent, puissent venir découler paisiblement dans des bassins assez grands pour les recevoir. Maîtres de leurs lits, par une prévoyance digne de notre admiration, nous les voyons en reculer les limites, en proportion de leur volume et de leur gravité, et prévenir ces débordements que l'excédant des eaux produit si facilement et qui deviennent si funestes à la terre et aux habitants riverains qui la peuplent.

Si même ce phénomène, si désastreux dans son principe, se reproduit à nos yeux, un bienfait céleste a, sans doute, présidé à sa détermination. C'est ainsi que le Nil doit à la position de son plateau hydrographique, placé entre les deux tropiques, ces débordements réguliers, source de la fertilité de ses terrains riverains; ces submersions bienfaitrices humectent les terres desséchées par le soleil brûlant de l'Égypte. Provenant de ces pluies abondantes qui tombent, sans interruption, pendant un certain espace de temps, dans les régions voisines de l'équateur, ces débordements périodiques, soumis à l'influence que le soleil exerce sur notre planète, sont aussi réguliers que les mouvements des corps célestes, et ont été, non sans raison, envisagés par les prêtres de l'Égypte comme un bienfait inappréciable de la divinité.

Nous voyons les mêmes lois de conservation se reproduire pour le Niémen, la Vistule, l'Oder, l'Elbe, le Rhin, le Pô, le Rhône, le Tage, etc.

La difficulté de franchir ces masses d'eau sans préparatifs artificiels, et la facilité de communication qu'engendrent leurs cours paisibles, multiplient nos combinaisons. Pénétré de cette loi primitive, base immuable de notre existence politique, de défendre le sol qui nous a vus naître, c'est dans la formation des fleuves que le militaire verra se dérouler à ses yeux les premières lois de la stratégie. Ces lignes offrant derrière leurs masses des asiles faciles à défendre et des voies avantageuses de communications, serviront d'indication pour le rassemblement des trésors qui devront alimenter la guerre. C'est dans leur proximité que nous chercherons les cités les plus vastes qui serviront de dépôts primitifs.

(1) Quoique le comte de Las-Cases le nomme Bélur, j'ai cru devoir accepter la dénomination que lui a donnée le plus profond de nos géographes, Malte-Brun.

(2) En 1421, les Mongols poussèrent leurs conquêtes jusqu'à Liegnitz, où ils remportèrent une victoire complète sur le duc Henri de Breslau.

(3) En 1225 Dschings-Chan, voulant punir la perfidie du roi de Tangut qui avait donné un refuge à deux ennemis des Mongols, traversa, à la tête d'une armée formidable, le désert de Coby, et rencontra ses adversaires sur un lac glacé qui devint le témoin de leur défaite complète. Il s'empara de Nankin et envoya deux de ses fils pour compléter la conquête de la Chine.

Digitized by Google

En jetant un regard sur le vaste empire russe qui, dans l'espace d'un siècle, a triomphé de ses deux ennemis les plus implacables, la situation de la ville de Smolensk frappera même les regards du stratège inexpérimenté. Placée comme par un heureux hasard entre deux grands fleuves qui la mettent en contact avec le nord et le midi de l'empire, elle facilite le transport des trésors qu'on déposera dans ses murs; c'est vers une cité si favorisée par les localités que se portent les regards des individus de toutes les classes. Chacun cherche à se frayer une voie pour y parvenir, et elle devrait devenir le foyer où se rassembleraient toutes les ressources des vastes régions qui l'environnent.

C'est ainsi que la culture des terres, les progrès de l'industrie, la nécessité de communiquer avec les pays lointains, de se mettre en contact avec leur civilisation et resserrer les liens qui doivent unir tous les hommes, concourent à faire des grandes cités des points importants.

Smolensk devra toujours être un des objets primitifs de la défense des Russes et des attaques des peuples de l'occident.

Qu'on jette un regard sur la position géographique de Moscou, ancienne capitale de nos czars; d'autres combinaisons se développent à nos yeux et un autre avenir semble lui être réservé. Toutes les communications que la nature a tracées, en l'éloignant des contrées civilisées de l'Europe, semblent l'attirer involontairement vers les pays que mouille la mer Caspienne, ou ceux dont les arides monts d'Oural défendent l'entrée, et où, jusqu'aux productions végétales, tout concourt à rendre la nature sauvage et barbare. Cette ville a aussi été, pendant bien longtemps, le point de mire des barbares de l'Asie, et a succombé plusieurs fois sous leurs coups.

En approfondissant encore plus les propriétés des terrains déchirés par des fleuves, nous y puiserons une autre loi et d'autres principes non moins importants. Dans nos mouvements offensifs, la difficulté de les franchir ne nous servira-t-elle pas d'indication suffisante pour chercher à éviter les terrains qui en sont déchirés, afin de ne pas multiplier les obstacles que l'homme ne pourrait vaincre qu'à la suite de grands efforts? En rappelant à notre mémoire la trop fameuse expédition de l'année 1812, en suivant attentivement le chef de l'armée française dans son mouvement offensif et dans celui de retraite, nous le verrons s'avancer entre les grands fleuves pour éviter les difficultés qu'engendre leur passage; forcé ensuite, par les manœuvres de ses adversaires, à lutter de front contre la Bérésina, venir ensevelir dans ses flots son espérance et son avenir.

Les fleuves en rapport avec la stratégie peuvent donc être considérés sous un double aspect:

1. Comme ligne de communication;
2. Comme ligne de défense.

Les plateaux hydrographiques de ces masses d'eau se trouvant, ordinairement, sur des terrains élevés, serviront aussi d'indication pour la recherche des points culminants, dont les avantages sont d'autant plus grands, qu'en dominant sur les terrains environnants, la nature semble leur avoir accordé des avantages incontestables, que la tactique ne peut que rendre plus positifs encore.

Tout ce qui regarde les principaux changements de direction des fleuves, les affluents qui, en déchirant la surface de la terre en sens différents, circonscrivent des sections différentes aussi; les berges, les gués, etc., tous ces objets appartenant aux détails, nous font un devoir d'y revenir plus tard.

En avançant vers l'ouest, l'attention du militaire se voit attirée par les fameux marais du Pripet, terrain inculte, dont les eaux stagnantes et basses, rendent tout moyen naturel de communication impossible. Resserrée entre le Dnèpre et le Niémen, cette création vicieuse partage la partie de la Russie comprise entre le Niémen, la Duna et le Dnèpre en deux sphères, qui pourraient rester inconnues l'une à l'autre, si la main de l'homme n'avait pas employé les secours de l'art pour se frayer des voies, qui n'en restent pas moins aussi difficiles que rares. Par rapport à la stratégie, cette barrière naturelle formée par un terrain aqueux, n'offrant que des difficultés à surmonter, des communications très-rares et dénuées de propriétés, nous fait une loi de l'éviter, et rend les deux sections du nord et du midi de la Russie, à peu près étrangères l'une à l'autre, et les constitue en sphères indépendantes, dont l'intégrité repose sur les propriétés que la nature a fait tomber à chacune d'elles en partage.

Digitized by Google

En franchissant le Niémen pour aller chercher de nouveaux phénomènes et puiser de nouvelles idées, le militaire parcourt de vastes plaines, où son œil ne rencontre d'autres obstacles, pour les embrasser dans leur ensemble, que des forêts dont l'élévation les cache à sa vue, quelquefois dans leur totalité, souvent dans leurs parties. En franchissant ces taillis, il remarque les propriétés du sol sur lequel ils reposent. L'égalité de la surface du terrain qu'il parcourt, la facilité avec laquelle il franchit ces rideaux, déterminent à son esprit leurs propriétés, qui consistent plutôt dans la possibilité de cacher les mouvements, que d'apporter des difficultés pour s'y opposer. Les plaines que la main de l'homme a arrachées à leur état de barbarie, étant les terrains où les grandes masses peuvent se rassembler, se mouvoir avec facilité, et où l'homme trouve plusieurs abris pour se défendre contre son adversaire, deviendront ces champs de carnage où le choc des belligérants décidera la querelle en faveur de l'un ou de l'autre parti.

En changeant de direction vers le sud, le militaire se voit arrêté par la chaîne des monts Krapacks, qui servent aux pays autrichiens de rempart contre l'invasion des peuples du nord de l'Allemagne. Leurs flancs ceignent la Hongrie, la Moravie, se joignent au Riesengebirge et à l'Erz, ainsi qu'aux sillons latéraux du Fichtelberg et du Harz, et forment un système continu qui s'étend d'un côté vers l'ouest et de l'autre vers le nord.

Ces masses de terrain en boursouflure, restes antiques des premières cristallisations, que l'œil observateur de l'homme ne saurait cependant saisir que dans leur ensemble, et dont les détails, par leur complication et leur irrégularité, échappent aux combinaisons les plus savantes et les plus subtiles, ne manquent pas de se caractériser par rapport à la stratégie par des propriétés distinctes, qui dérivent de leur configuration, des difficultés qu'elles engendrent et de la résistance qu'elles peuvent favoriser.

Véritables labyrinthes, les chaînes de montagnes se trouvent rarement isolées; mais se reproduisent ordinairement par des chaînes latérales ou divergentes. N'étant soumises à aucun ordre déterminé, nous les voyons se croiser dans des directions différentes, former des nodosités d'où jaillissent de nouveaux sillons, lier souvent ensemble plusieurs systèmes de montagnes, qui forment un rempart hérissé de difficultés, que la barbarie de la nature ne fait que multiplier.

L'élévation des sommets, l'abaissement des vallées, rendent, en général, ce terrain difficile à franchir, tandis que l'angustie des enfoncements s'oppose à la facilité du passage pour un certain nombre d'hommes. La direction irrégulière de ces vallées, qui suivent les chaînes dans leur divergence, qui décrivent des lignes tortueuses et souvent croisées, en rend la connaissance détaillée très-difficile, et leur attaque dangereuse contre un ennemi vigilant et circonspect.

Les chaînes de montagnes par rapport à la stratégie doivent être envisagées sous cinq points de vue différents :

1. Sous le rapport de la direction des chaînes principales, qui détermine la forme des revers;
2. Sous le rapport de la direction des versants auxquels sont subordonnées la difficulté ou la facilité des pentes;
3. Sous le rapport du nœud des vallées;
4. Sous le rapport des points culminants;
5. Sous celui des contreforts.

La direction tortueuse des chaînes principales, en déterminant la forme des revers, doit, par la configuration qui en provient, influer nécessairement sur les déterminations de la stratégie et en multiplier les combinaisons. Les angles saillants ou rentrants que forment les chaînes, en découpant des sections de terrain de la même forme, offrent à leurs possesseurs tant de moyens faciles d'en défendre les approches, que ce n'est ordinairement qu'à la suite de profondes combinaisons et d'une grande circonspection, que les assaillants parviennent à les forcer, sans courir les chances désavantageuses d'un débordement ou d'une attaque inopinée.

L'escalade des pentes, en paralysant dans les assaillants les facultés de la défense, mérite une attention d'autant plus grande, que la direction de ces pentes, détermine aussi celle des enfoncements, et sert de guide dans le choix des voies les plus sûres et les plus avantageuses.

Après avoir surmonté de grandes difficultés, c'est le nœud des vallées qui devient le lieu de repos et de rassemblement des troupes. Ces



Digitized by Google

nœuds étant aussi les foyers où aboutissent plusieurs rayons, sont, ordinairement, les points les plus importants de la défensive, où les réserves peuvent se rassembler, et qui décident de l'issu du passage. On peut les envisager comme les points tactiques du système de montagnes.

Les points culminants sont les points stratégiques des chaînes. Les commandements qu'ils prennent sur les passages, leur accordent une importance majeure dans la guerre de montagnes. On peut les envisager, en général, comme les noyaux des chaînes; et en les occupant avec discernement et ensemble, les avantages qu'on en recueille sont incalculables.

Les contreforts, en formant les vallées transversales, en font autant de positions de flanc, qui sont les plus fermes appuis de la défensive, et dont la possession devient le *sine quâ non* des mouvements offensifs.

Nous voyons donc, qu'en général, ces sortes de remparts que la nature semble avoir élevés pour servir de boulevard aux empires et contre lesquels les efforts de l'homme viennent souvent se briser, sont d'un avantage positif pour la défensive, et peuvent être considérés comme les barrières naturelles qui offrent le plus de difficultés à surmonter.

Les taillis d'une grande dimension ont quelque analogie avec le système de montagnes, car leurs entrées et leurs éclaircies ont les mêmes propriétés que les cols et les nœuds des vallées.

Tous ces produits de la création de la nature, comme fleuves, système de montagnes, forêts, etc., dont nous venons de parler, tout en influant d'une manière positive sur les combinaisons de la stratégie, ne sont pas cependant des objets contre lesquels le militaire se voie obligé de lutter toujours de front, car les fleuves et les forêts peuvent souvent être tournés, le système de montagnes peut quelquefois être évité, et, dans ce cas, ces objets ne conservent plus une influence directe sur les résultats stratégiques.

Le réseau des communications que la main de l'homme a étendu sur la surface de la terre doit, au contraire, être considéré comme la base de toutes les combinaisons stratégiques, qui ne peuvent être effectuées que par des mouvements. Les routes sont, pour ainsi dire, les organes vitaux de la stratégie; car ce sont elles qui conduisent aux objets de la possession desquels dépend souvent le sort de la guerre. Les routes unissent les capitales avec les villes, les villes avec les villages, les villages avec les terrains environnants. Elles coupent dans tous les sens les chaînes de montagnes, les forêts, les fleuves et les plaines, en égalisant les surfaces des parties de terrain qu'elles traversent et mettent ainsi, par des communications faciles, toutes les parties de la surface du globe en contact entre elles.

Les routes que la stratégie peut considérer comme applicables à la science, sont celles qui sont praticables pour toutes sortes de voitures, et surtout pour l'artillerie. Leur largeur, quoiqu'étant d'un grand avantage pour les mouvements, n'est pas cependant une de ces prérogatives dont on ne puisse se passer, lorsque le terrain est d'une solidité constante, pourvu que ces routes ne soient pas de ces chemins accidentels, qui aillent se perdre dans des forêts ou dans des terrains impraticables.

C'est ainsi que, dans la contexture de la surface du globe, nous voyons s'offrir à notre attention et à notre perspicacité les premières lois de la stratégie, auxquelles le génie de l'homme a su donner une force positive, et dont son esprit investigateur a su multiplier les ressources et régulariser les éléments.

En approfondissant les lois primitives de la création, comment l'esprit attentif de l'homme n'y reconnaîtrait-il pas des objets dignes de sa constante admiration? Presque tout est sublime dans la nature, il ne manque souvent que le génie de l'homme pour en développer les ressources.

Si, dans l'ossature de la terre, nous remarquons souvent des formes bizarres, des reliefs d'une nature hideuse, une configuration toujours irrégulière, des régions de terrain d'alluvion, dont le sol barbare a ravi toutes les propriétés; telle que la zone sabloneuse qui, depuis le cap Bojador jusqu'au delà de l'Indus, traverse l'Afrique et l'Asie, produits non douteux des convulsions fréquentes auxquelles le globe a été soumis; d'un autre côté, nous ne pouvons néanmoins y méconnaître des dispositions positives, auxquelles se rattachent, en général, les richesses des nations et l'équilibre politique des peuples.

Digitized by Google

Considérons aussi comme un bienfait du créateur le rôle qu'il a laissé à l'homme, au génie duquel il était réservé d'obtenir de fréquents triomphes sur cette nature inerte; mais dont les ressources sont si nombreuses, qu'elles ont échappé, pendant longtemps, aux calculs les plus subtils, et ne se sont reproduites qu'à la suite de méditations profondes, constantes et consacrées par des siècles de travaux assidus.

Digitized by Google

# TROISIÈME MÉMOIRE.

## SUR LES PROPRIÉTÉS DE LA STRATÉGIE, EN RAPPORT AVEC CELLES DU TERRAIN.

La stratégie est la science du général destiné à commander des armées, et plusieurs de ses éléments sont la partie purement scientifique de l'art de faire la guerre.

Avant que les armées actives se soient rassemblées sur le terrain qui doit devenir le théâtre de la querelle des belligérants, le militaire parcourra d'un œil avide et attentif cette partie du globe, que l'intérêt national, des raisons politiques ou d'ambition auront mis en litige, et où, au moyen des chaînes de montagnes, des fleuves, des plaines, des routes, des places fortes et des armées, la stratégie lui enseignera les dispositions les plus avantageuses pour s'opposer à son ennemi ou le déposter. L'œil attaché sur cette carte, qui lui représente d'une manière fidèle l'ensemble et plusieurs détails du terrain qu'il étudie, le stratége cherchera à se pénétrer de tous les avantages et des difficultés que les contours, la grandeur et les formes des terres possèdent.

Les prérogatives réelles de la stratégie sont en grande partie basées sur les propriétés du terrain, que son état d'immutabilité soumet si facilement à un examen systématique et approfondi. Aussi, avant de procéder au plan général de la guerre, qui doit être le tableau fidèle des propriétés du terrain, d'où jaillit à nos yeux la détermination du but, le principe de nos mouvements et la combinaison des opérations qui mettent en exécution ce que notre imagination, appuyée par la science, a cru devoir décider, nous commencerons par rechercher les ressources passives du terrain, pour pouvoir mettre ensuite en action les éléments mobiles de la guerre.

Le terrain et les armées sont les agents passifs et mobiles dont les avantages et la force ne peuvent être révoqués en doute. Ce ne sont pas de simples hypothèses près desquelles l'esprit fugitif de l'homme aime à se reposer; les ressources inhérentes à leurs natures en caractérisent la réalité. La stratégie est le guide fidèle et sûr qui nous apprend à profiter des propriétés de l'un, et à mettre en action les autres.

La réciprocité entre le terrain et les armées doit donc être intime. La stratégie est la science qui établit et consolide cette concordance et fait rejaillir à nos yeux ces traits caractéristiques de valeur, auxquels se rattachent ces grands bouleversements politiques que l'histoire, avide de souvenirs, recueille avec empressement, et que la sévère impartialité de la postérité juge, excuse ou condamne.

Sans nous laisser donc distraire par quelques considérations qui seraient d'autant plus nuisibles, qu'elles seraient secondaires, avant de mettre en mouvement nos armées, commençons toujours par interroger le terrain, dans les formes duquel nous ne manquerons pas de reconnaître en traits bien marqués tout ce qu'on peut en attendre, et tout ce que les ressources de la science sont en droit d'en exiger.

La stratégie nous indique les routes qu'il faut suivre, les points qu'il faut attaquer; elle

Digitized by Google

désigne les lignes qui nous servent de point de départ ou d'abri contre un ennemi inquiétant et dangereux. La nature, prodigue de ressources, nous offre tous ses avantages, la stratégie en décide le choix. Une profonde connaissance du terrain est aussi indispensable pour la stratégie, que celle de la nature, des propriétés et de l'emploi des armes, l'est pour la tactique.

Après l'examen topographique des frontières qui servent de premier terme à l'invasion et à la guerre, dont les sciences géographiques auront évalué à leur juste valeur les propriétés, la stratégie y désignera les points les plus avantageux pour le rassemblement des forces mobiles, ainsi que ceux où le passage devra s'effectuer. Après avoir exploité les ressources intrinsèques et les avantages des directions des routes, des fleuves, des chaînes de montagnes; après nous être pénétrés de l'importance que les villes ou les points fortifiés qui nous ouvrent d'autres communications, et par conséquent un abord facile vers d'autres sections de terrain, possèdent dans l'ensemble du cadre, la stratégie prisera à leur juste valeur les points dont la possession, tout en consolidant les parties acquises, offrira les moyens d'en conquérir d'autres. Elle profitera des ressources que la nature ou l'art lui offriront pour indiquer ces lignes que nous nommons stratégiques, dont les directions transversales et perpendiculaires forment ces échiquiers plus ou moins réguliers où les armées sont appelées à manœuvrer. Là, presque chaque case, protégée dans ses contours par quelques points ou des sections de terrain, où la nature et l'art exercent leur puissance, et dont la science ne fait que rehausser la valeur, offrira des sphères où les armées trouveront des protections suffisantes pour leurs opérations.

Une bataille perdue paralyse, il est vrai, nos mouvements offensifs, en retarde l'exécution, et nous force quelquefois à des retraites désavantageuses; mais lorsque la guerre se fait d'après les règles de la pure stratégie et que le plan de campagne a été coordonné d'après ses principes, tous ces désavantages se bornent quelquefois à la seule perte du temps.

Les mouvements rétrogrades se feront dans la direction des objets des opérations, dont la liaison forme des lignes de défense, sinon inexpugnables, du moins assez fortes pour rassembler sous leur protection les débris de la défaite. On les y constitue en masse capable de suivre de nouveau les directions du plan général, qui doit toujours nous conduire vers les objets qui décident quelquefois du sort de la guerre.

La désignation et l'appréciation des objets des opérations sont donc d'une importance majeure pour la science de la guerre. Si, d'un côté, leur possession décide du sort des querelles politiques des peuples, ils sont, de l'autre, les plus fermes appuis des opérations offensives et défensives des armées. Une fausse appréciation des objets des opérations, en nous entraînant par conséquent dans de faux mouvements, suffit pour donner à la guerre une tournure désavantageuse, dont les conséquences sont nuisibles, et d'où résultent quelquefois des maux irréparables.

Ces objets, revendiquant une défense solide, opiniâtre et d'un avantage réel, ne sont pas toujours des points que la science puisse désigner impunément. Elle doit renier tous ceux auxquels la nature ou l'art n'ont pas accordé quelques prérogatives, ou dont la position, dans l'ensemble du cadre, ne protège pas quelques manœuvres dont la nature simulée puisse rapporter un avantage décisif.

Le devoir de la stratégie est donc de désigner d'avance les points qui se qualifient par leur position pour protéger les grandes opérations, afin que l'art puisse accorder à ceux que la nature n'a pas favorisés, ces prérogatives sans lesquelles leurs avantages seraient trop précaires. Leur fausse appréciation, au contraire, loin de consolider nos mouvements, ne serait qu'un guide faux et perfide dont les indications ne serviraient qu'à nous induire dans de graves erreurs.

C'est en choisissant dans le cadre où les armées devront manœuvrer, les points dont les propriétés sont sûres et réelles que, par sa nature synthétique, la stratégie les désignera pour être les buts généraux des mouvements.

Tous ces objets des opérations possèdent des qualités positives, mais passives, la force des armées, cet agent indispensable des victoires, leur imprime des propriétés d'une nature réelle. Le choc des forces mobiles nous donne en résultats ce que la stratégie nous offre en principes.

Nous en conclurons donc, que les propriétés

Digitized by Google

de la science stratégique consistent : à désigner les places de dépôts qui alimentent la guerre, et que nous devons envisager comme la charpente qui étaie ce grand édifice; les combinaisons que nous considérons comme les principes des mouvements des armées; les parties qui servent de subdivisions à la force mobile; les accidents de la nature ou de l'art qui consolident les grandes opérations; les directions que les colonnes devront prendre pour entrer sur le territoire ennemi et en prendre possession; les places qui deviendront le but de siéges réguliers ou de simples observations; les manœuvres que l'armée devra entreprendre pour tourner les difficultés territoriales, qui se présenteront à une marche en front ou pour gagner un des flancs de son ennemi; les champs où les armées belligérantes devront se rassembler pour vider par des combats généraux la cause qui les divise, et enfin, décider sur ces champs de bataille le point stratégique à la possession duquel se rattachent ces résultats incalculables qui décident, quelquefois, du sort des empires.

Quels dénoûments impérieux, quelles dispositions sérieuses, que de combinaisons profondes et mûries, n'engendre pas une science qui, en décidant du résultat des guerres, rehausse ou abaisse l'honneur national, le bien-être des peuples, l'équilibre politique des empires et l'énergie de caractère des armées et des nations? Dans l'état de guerre, la stratégie tient la balance entre l'apogée de la gloire et l'abîme des vicissitudes.

Digitized by Google

# QUATRIEME MÉMOIRE.

## SUR LES PROPRIÉTÉS DU TERRAIN, ENVISAGÉ COMME BASE DES COMBINAISONS STRATÉGIQUES.

Nous devons envisager le terrain comme la base de la stratégie. C'est dans les ressources que la nature nous offre, que la science militaire puise ses éléments. Les accidents du terrain sont les principes d'où émanent les combinaisons qui accélèrent les mouvements offensifs et qui consolident les opérations défensives.

Pour parvenir aux points que nous voulons occuper, nous choisissons, parmi les routes qui nous y mènent, la voie la plus avantageuse; pour s'opposer aux intentions hostiles de nos ennemis, nous commençons à nous couvrir par les difficultés du terrain, qui deviennent nos égides protectrices, tandis que nous profitons des avantages que leur configuration nous offre, pour arrêter les mouvements offensifs de nos adversaires.

L'homme étranger aux grandes ressources du terrain ne trouve, dans cet amas de fleuves, de lacs, de marais, d'exhaussements, de plaines et d'affaissements, qu'un chaos difforme et dénué de propriétés. Le militaire, au contraire, qui en a médité les avantages, découvre dans la liaison de ces différentes parties d'une nature si hétérogène, des principes vivifiants, qui donnent à la science, à laquelle ils servent de base, un caractère d'ordre et de stabilité, que son imagination ne fait qu'approfondir et que perfectionner.

La stratégie, aussi bien que la tactique, se partage en deux modes de mouvements :

1° L'offensif;

2. Le défensif.

Dans le premier, on avance et on attaque; dans le second, on se défend, et on finit par rétrograder si on a succombé. Dans l'un comme dans l'autre, il faut nécessairement se mouvoir sur la surface de la terre, avec la différence que, dans les mouvemements offensifs, on est obligé plus souvent de vaincre les difficultés du terrain que de s'y abriter, tandis que dans le second ces grands accidents servent d'égide protectrice contre les attaques des assaillants.

Deux matières d'une nature tout à fait hétérogène, qui engendrent par conséquent des combinaisons tout à fait différentes aussi, couvrent la surface du globe : l'eau et la terre. En prenant les propriétés du terrain pour base de nos combinaisons stratégiques, il est indispensable que nous les envisagions aussi sous deux rapports différents :

1. Sous le rapport des avantages et des difficultés qu'engendrent les différentes masses de l'eau;

2. Sous le rapport de ceux qui résultent des différentes formes de la terre, produits de la création de la nature ou des mains de l'homme.

L'espèce, la masse, la grandeur et les formes

Digitized by Google

des sections du globe, décidant de la nature et des propriétés des différents terrains, ainsi que des combinaisons qui en rejaillissent pour la stratégie, nous font un devoir de les envisager sous leurs différents aspects, nous considérerons donc l'eau sous la forme :

1. De la mer (1);
2. Des lacs;
3. Des fleuves;
4. Des marais.

Et la terre sous celle :

1. Des chaînes de montagnes avec leurs différentes parties;
2. Des forêts;
3. Des villes;
4. Des routes.

Le stratégie exécutant tous ses mouvements hors de la sphère active du canon ennemi, et ne se trouvant qu'accidentellement en contact avec la tactique, ces différentes espèces de terrains ne doivent pas être envisagées sous le seul rapport des dangers auxquels un choc ennemi pourrait nous mettre en but, ou des avantages que la forme et la grandeur de ces sections engendrent pour y résister; car, de cette manière, nous tomberions tout à fait dans le domaine de la tactique; mais nous les considèrerons :

1. Sous le rapport des avantages que ces différents accidents peuvent offrir pour constituer une position stratégique offensive ou défensive;
2. Sous le rapport des moyens que leurs sinuosités nous offrent pour gagner un point stratégique;
3. Enfin, sous le rapport des chances favorables qui en dériveront, pour tourner notre ennemi et le forcer à un changement de front, qui le rejette en sens inverse de sa direction naturelle.

*La mer.* Lorsque la mer baigne les côtes du théâtre de la guerre, le principal est d'avoir à son service une flotte considérable. Son devoir sera de paralyser tout à fait les forces maritimes des adversaires et de protéger la libre navigation des bâtiments. En nous rendant maîtres absolus du littoral, deux grands avantages en sont la suite :

1. La faculté d'approvisionner aisément les troupes;
2. La facilité de les renforcer et même de faire des descentes à dos de l'ennemi pour compromettre ses communications, se rendre maître de sa ligne directrice des opérations, et paralyser ses mouvements offensifs.

Une reconnaissance détaillée du gisement des côtes, devient d'une nécessité absolue, et un port qui puisse recevoir les bâtiments et les trésors qu'ils portent, plus indispensable encore. Une place forte élevée sur la côte et dont on puisse disposer, comme Dantzick ou Varna, devient d'un avantage éminent. Pour rendre toutes ces prérogatives plus efficaces encore, il faut que la ligne d'opérations principales, qui sert de directrice à la guerre, soit parallèle à la côte. Si, au contraire, elle était perpendiculaire, tous les avantages dont nous venons de parler diminueraient, car, engagée dans un mouvement offensif, l'armée, en gagnant du terrain, pourrait s'éloigner trop de la côte, par conséquent de ses ressources, et forcée à un mouvement rétrograde, elle finirait par être adossée à la mer ou obligée de faire changer de direction à sa ligne d'opérations, comme les Russes l'ont fait pendant la campagne de 1807. L'espoir de pouvoir compromettre les communications des ennemis, ainsi que de se rendre maître de sa ligne d'opérations, s'évanouirait de même.

Nous avons pu nous convaincre de tous les grands avantages qui se sont rattachés, pour les Russes, à la libre possession de la mer Noire, dans la guerre contre les Turcs en 1828 et 1829. Odessa, base d'approvisionnement et entrepôt de toutes les richesses des provinces du midi, fournissait aisément à l'approvisionnement de l'armée, que Kavarna, Varna, et plus tard Bourgas et Sizepoli, pouvaient recevoir dans leurs murs. Les munitions de guerre se transportaient, non-seulement avec plus de célérité, mais aussi avec beaucoup moins de dépenses.

La possibilité de pouvoir opérer simultanément par terre et par mer, est un de ces

(1) Que le lecteur me pardonne si je reproduis sous la dénomination de Mer, les différentes sections de l'hémisphère aquatique qui possèdent leurs noms propres. Je ne doute pas du crime de lèze-géographie que je commets, mais si je me soumettais servilement à des définitions subtiles, je pourrais tomber facilement dans une prolixité de dénominations et d'explications qui appartiennent exclusivement au domaine de la géographie physique, qui ne ferait qu'embarrasser son esprit et qui ne sont d'aucune utilité à la science de la stratégie.

Digitized by Google

grands avantages dont la jouissance n'est réservée qu'à peu de pays, et que la Russie aussi ne peut mettre à profit que dans une guerre contre la Turquie, ou contre un ennemi qui aurait l'imprudence de porter ses forces majeures contre Riga, et en dépassant la place, se porterait d'une manière inconsidérée sur Volmar et Dorpat.

En 1807, Dantzick, envisagée comme point de diversion, pouvait rendre de grands services à l'époque du choc des armées belligérantes à Preusch-Eylau.

Domaine exclusif de la marine, sans le secours de laquelle la mer devient un obstacle insurmontable, dans l'hypothèse que nous avons débattue, elle sert aussi de ligne flanquante d'un avantage très-marquant. Le principal est de ne pas s'exposer à faire un changement de front qui place cet obstacle à dos du déploiement stratégique; inconvénient funeste qui peut, comme nous venons de nous en convaincre, avoir des résultats malheureux.

*Les Lacs.* Nous devons partager les lacs en deux catégories : les grands lacs et les petits lacs. Les premiers, comme celui de Genève ou de Garde, doivent être envisagés comme de petites mers où des bâtiments d'une grandeur peu considérable peuvent naviguer. En occupant de grands espaces de terrain, ils peuvent souvent favoriser les mouvements dont on veut cacher la connaissance à son ennemi, tandis que leurs rives assurent les flancs des positions stratégiques et des lignes d'opérations. Dans la campagne de 1796, le lac de Garde a joué un rôle important dans les grandes opérations, et Napoléon a profité de cet obstacle, justement dans le sens de ces différentes propriétés.

Les petits lacs ne méritent d'attirer l'attention du militaire topographe, que lorsqu'ils sont rassemblés en grand nombre sur une petite section de terrain, comme, par exemple, sur la rive gauche de la Duna, entre Wilkomir et Dunabourg, ou entre Wischni-Wolotschok et Krestzy, où ces lacs, contournés par la Msta, forment une section de terrain dont on peut profiter avec avantage pour la défensive. En grande partie liés entre eux par des sources marécageuses, ces bassins épars au milieu des terres, forment des défilés d'une longue étendue, où les communications se croisent et en font un domaine chanceux. Un terrain pareil est avantageux pour couvrir une position stratégique, car aucun déploiement ne pouvant y être exécuté avec sécurité et avantage, les grandes opérations des assaillants pourraient recevoir, sur un théâtre pareil, des complications pernicieuses.

*Les Fleuves.* Les fleuves sont des accidents de terrains dont la stratégie tire beaucoup de ressources, car, comme nous l'avons déjà vu, ils servent non-seulement de lignes de défense, mais aussi de lignes de communications. Prenant leurs sources sur les points culminants des plateaux hydrographiques, les fleuves déterminent aussi les pentes des terrains qu'il déchirent et dont les commandements donnent à la tactique des avantages positifs. Sillonnant dans les pays auxquels ils appartiennent du midi au nord, de l'ouest à l'est, du nord au midi ou de l'est à l'ouest, comme les exemples que nous offrent l'Oder, l'Elbe, le Danube, le Pô, l'Adige et la Seine; possédant des affluents dont les directions irrégulières se présentent parallèlement, obliquement ou perpendiculairement aux mouvements qu'on entreprend; tantôt se rapprochant, tantôt s'éloignant des chaînes de montagnes, les fleuves agrandissent ou rétrécissent les plaines comprises entre ces grands accidents du terrain, et circonscrivent des sections d'une configuration différente qui, par conséquent, engendrent des combinaisons également différentes.

Les points principaux qui doivent attirer l'attention du militaire, sont :

1. Les routes qui conduisent aux fleuves;
2. Les gués qui s'y trouvent;
3. Les points, que la configuration du terrain qui l'environne et que les oscillations du fleuve désignent pour être les points de passage;
4. La direction que le cours du fleuve prend par rapport à notre ligne d'opérations principales.

*Les Routes*, en liant les objets des opérations entre eux, nous conduisent du point que nous abandonnons, vers celui que nous voulons atteindre. Le nombre des routes qui nous mènent vers les fleuves étant souvent très-grand, il est indispensable d'en choisir les meilleures, et surtout celles qui nous dirigent vers les objets les plus importants des opérations.

*Les Gués*, sont les passages naturels les plus faciles, qui nous dispensent de l'attirail de



Digitized by Google

ponts, dont la construction est toujours dispendieuse et soumet à de très-grands dangers devant un ennemi vigilant et hardi.

Ces gués ne se trouvent cependant que sur des fleuves d'une moyenne étendue et d'un volume d'eau peu considérable, ou bien sur ceux qui sont soumis à des crues périodiques, comme la Duna. Les grands fleuves, au contraire, coulent ordinairement dans des vallées très-profondes, et se trouvent renfermés entre des massifs élevés qui, formant des pentes abruptes, en rendent les accès très-difficiles. Nous en voyons des exemples fréquents sur le Rhin et le Danube.

La désignation *des points de passage* des fleuves doit être en rapport :

1. Avec la facilité que la configuration topographique nous offre ;

2. Avec les mouvements offensifs qui devront caractériser nos opérations, une fois que le passage sera effectué.

Lorsque aucun obstacle stratégique considérable ne s'y oppose, le premier cas se détermine par les courbures du fleuve et le commandement des rives. Un angle rentrant et une rive qui possède un certain commandement sur la rive opposée, sont toujours le point le plus avantageux pour le passage.

Le second cas, au contraire, doit être en rapport avec les forces dont on dispose, le contact dans lequel on peut se trouver avec d'autres et surtout avec l'objet principal des opérations qui se trouve sur la rive opposée.

Les fleuves possédant, ordinairement, des points dont l'art a su rendre les accès très-difficiles, nous font une loi de prêter une grande attention à ces nuances. Nous trouvons dans la campagne de 1813, dans le passage de l'Elbe par le prince Blücher, un exemple bien instructif, qui nous facilitera l'application de ces maximes.

L'Elbe était la ligne défensive des Français. Les alliés occupaient, sur ses deux rives, les positions suivantes : l'armée de Bohême était entre Toplitz et l'Eger, le maréchal Blücher à Bautzen, et le prince royal de Suède devant Wittenberg. L'objet principal des opérations des trois armées était Leipzig. (Planche 2.)

L'Elbe était l'obstacle que le maréchal Blücher devait franchir. La section de ce fleuve comprise entre les positions des deux armées de flanc, possède quatre points défensifs permanents : Konigstein, Dresde, Torgau et Wittenberg. Les forces du prince de Blücher n'étaient pas assez puissantes pour oser s'isoler et entreprendre, avec l'armée de Silésie seule, quelque opération sur la rive gauche de l'Elbe. Il fallait donc effectuer le passage dans la proximité de l'une ou de l'autre armée, pour pouvoir ensuite opérer simultanément. Toutes les probabilités étaient contre sa jonction avec celle de Bohême. Konigstein et Dresde défendaient la section du fleuve où le passage aurait dû s'effectuer; la masse des troupes françaises se trouvait dans cette direction aussi, et enfin, étant même parvenu à franchir l'Elbe, les deux armées alliées se seraient encore trouvées séparées par la chaîne de l'Erz.

En se portant vers la section de l'Elbe comprise entre Torgau et Wittenberg, c'était se trouver d'accord avec toutes les règles de la pure stratégie, et Napoléon lui-même se serait fait un honneur de concevoir un plan pareil. Par ce mouvement, le maréchal Blücher se rapprochait de la plus forte des deux armées, choisissait la section du fleuve qui offrait, il est vrai, deux points défensifs aussi, mais qui se trouvaient dans un grand éloignement l'un de l'autre; une section, dis-je, qui ne pouvait être défendue que par les débris d'une armée qui venait de perdre une bataille générale très-meurtrière; et enfin, le passage étant une fois effectué, le maréchal acquérait la faculté de diriger ses mouvements offensifs vers l'objet principal, de concert avec la plus puissante des deux armées.

Quant *aux directions* que les cours des fleuves peuvent avoir par rapport à la ligne d'opération principale, nous pouvons les envisager sous deux aspects différents :

1. Le fleuve coule parallèlement à la ligne d'opérations, ou

2. Tombe d'équerre.

La première de ces deux directions est toujours la plus avantageuse, car non-seulement le fleuve protège un des flancs de la ligne d'opérations, mais il peut servir aussi de ligne de communication. Il faut nécessairement que ses points de passages soient assurés; c'est alors qu'il favorise les grandes opérations sur les deux rives et nous offre, par conséquent, la faculté d'avoir deux lignes d'opérations, l'une

Digitized by Google

aussi avantageuse que l'autre, et des ressources multiples pour nos mouvements offensifs.

Dans le second cas, si les points de passage du fleuve ne sont pas assurés par les ressources de l'art, les avantages intrinsèques de cette ligne deviennent moins considérables.

Au reste, on n'est pas toujours en droit de mettre à profit les différentes directions des fleuves. Ces masses d'eau, ayant le plus souvent des cours parallèles aux frontières, se présentent communément d'équerre aux lignes d'opérations.

Mais lorsqu'aux ressources que la nature a accordées aux fleuves, on ajoute encore les avantages que nous procure l'art, on en fait quelquefois des lignes inexpugnables, et qu'on ne parvient à conquérir que par un équilibre prépondérant de forces physiques. C'était le cas de l'armée française en 1813, lorsqu'elle occupait la position centrale de Dresde.

Les fleuves sont des accidents de terrain d'autant plus avantageux que, formant des lignes non interrompues, ils peuvent offrir à l'art partout les mêmes difficultés à vaincre et les mêmes avantages dont il puisse profiter.

Le réseau que forment les fleuves, sert aussi de base aux dispositions pour la défense des États par les fortifications. Des places fortes assises à cheval sur de grands fleuves, dont les cours font partie intégrante de l'échiquier stratégique, sont d'un avantage incalculable. La facilité de pouvoir manœuvrer sur les deux rives, oblige les ennemis à partager les forces et les constitue en lignes de défense intérieures. C'était le cas avec l'Elbe en 1813.

Les propriétés des fleuves, envisagés comme lignes défensives, ne consistent pas seulement dans les difficultés que nous offre leur passage. La direction de leurs cours, en décrivant des lignes droites, convexes ou concaves; leurs affluents, en compliquant le réseau des masses d'eau, influent beaucoup aussi sur les positions stratégiques qu'on prend sous leur protection.

Nous pouvons envisager ces positions sous plusieurs aspects différents.

1. La position peut être couverte par un fleuve;

2. On en prend une sur le plateau hydrographique, où les eaux se partagent et vont, dans des directions opposées, déverser leurs tributs dans de plus grands fleuves ou bassins;

3. Celle qu'on prend sur un terrain resserré entre deux fleuves, qui offrent des lignes de défense dans différentes directions, en supposant que l'ennemi dirige ses opérations offensives vers les deux flancs de la sphère d'opérations enclavée.

### POSITIONS DE LA 1re CATÉGORIE.

Lorsque le fleuve sous la protection duquel on prend position décrit une ligne droite, il n'offre aucun avantage marquant ni pour le défenseur ni pour l'assaillant; les chances deviennent égales. Une ligne dont la convexité est tournée du côté des assaillants offre, au contraire, aux défenseurs qui se trouvent dans la partie concave, de grands avantages pour leurs opérations. Une position centrale, en les rapprochant de tous les points de la ligne de défense, les favorise dans tous leurs desseins. Ils ont les communications les plus courtes en leur faveur, et peuvent opposer une défense solide et avantageuse sur tous les points.

Dans le cas présent, le sommet de l'angle est toujours un objet bien important. Il devient le point immédiat de l'attaque des uns, et de la défense des autres. Les assaillants ne peuvent, à peu près, entreprendre aucun mouvement de conversion pour le tourner, sans laisser leurs propres communications à la merci des défenseurs, et sans aller au-devant d'un désavantage stratégique positif. Recourons à un exemple :

Supposons qu'en 1814, au moment où les alliés s'approchaient de Paris, le foyer politique de la France fût transporté de la capitale derrière la Loire, et que la dissolution de la force mobile des Français pût seule influer sur les circonstances qui amenèrent la paix (1).

Depuis Candes jusqu'à Nevers, la Loire forme un angle saillant dont la convexité aurait été tournée du côté des assaillants. Retirée derrière cette ligne, l'armée française aurait dû nécessairement porter son attention sur Orléans, qui forme le sommet de l'angle. Trois communications principales conduisent de Paris au fleuve. Celle de droite, par Versailles, Rambouillet, Chartres et Vendôme à Blois et Tours; celle

(1) *Voyez* la carte de la France dressée par le département des ponts et chaussées, en 1816.

Digitized by Google

du centre, par Étampes à Orléans, et celle de gauche, par Fontainebleau et Montargis à Gien. En se portant sur l'une des deux communications de flanc pour tourner Orléans, les assaillants auraient été, non-seulement entraînés dans des mouvements d'une grande circonférence, mais auraient aussi compromis leurs propres communications avec Paris, que les Français auraient pu, sans rien risquer, intercepter sur Châteaudun ou Montargis.

Lorsque la convexité est tournée du côté des défenseurs, tous les avantages pour le passage sont, au contraire, en faveur des assaillants. Une armée qui défendrait l'Elbe du côté de Wittenberg, ne pourrait s'opposer que très-difficilement au passage de la masse offensive, qui, basée sur Leipzig, trouverait du côté de Torgau les moyens de franchir la ligne défensive, sans risquer de compromettre ses communications.

Lorsque le passage du fleuve est forcé, alors les affluents qui tombent d'équerre, peuvent servir d'abri pour les défenseurs qui trouvent, sous leur protection, des positions de flanc très-avantageuses. Les grandes prérogatives de ce réseau de courants, se sont fait sentir d'une manière sensible dans la campagne de 1793, sur le Rhin, par les positions que l'armée républicaine prit successivement derrière la Queich, la Lauter et après la reddition des lignes de Weisenbourg, derrière la Motter et le Zorn. Protégées sur leur droite par le Rhin, sur leur gauche par les Vosges, les troupes françaises ne durent leurs premiers échecs qu'à l'inaction de Custine, et la perte des lignes de Weissenbourg, qu'à l'incapacité de Carlen, qui ne sût pas utiliser l'appui que lui offraient les Vosges, et qui se laissa déposter d'une position aussi formidable.

Les points culminants des chaînes, où les fleuves, qui caractérisent les lignes de flanc dont nous venons de parler, prennent leurs sources, deviennent les plus fermes appuis de ces sortes de positions. Ces parties des montagnes revendiquent aussi une attention particulière. Pirmasens et Fischbach, ouvrant les débouchés vers les revers orientaux des Vosges, c'était sur les plateaux du côté de ces deux points que les républicains devaient porter leur attention pour y utiliser leurs efforts défensifs.

Après le combat de Dannigkov, livré le 5 avril 1813, le vice-roi d'Italie, ne possédant plus les moyens de défendre le passage de l'Elbe à force ouverte, prit aussi une position de flanc dans le sens de celles dont nous venons de parler. Le front de la position stratégique était couvert par la Saale, sa gauche s'appuyait au confluent de ce fleuve et de l'Elbe, sa droite à la chaîne du Harz.

Il est cependant indispensable que les points de passage du fleuve principal, en arrière de la position défensive de flanc, soient bien assurés, afin de prévenir le danger d'être pris à dos. C'est ainsi que l'insouciance du général Carlen, qui ne laissa qu'un demi-bataillon des Pyrénées à Seltz, facilita l'entreprise du prince de Waldeck, qui parvint à forcer le passage du Rhin plus bas que Lauterbourg, à Plitersdorf. Ce n'est qu'aux difficultés topographiques qu'il eut à combattre du côté de Modern, que l'armée républicaine fut redevable de la conservation de Lauterbourg et de l'affranchissement de sa ligne de communication avec Strasbourg.

Lorsqu'une place forte est construite au confluent de deux fleuves, dont l'un tombe d'équerre sur l'autre, de manière à pouvoir dominer les trois débouchés que la configuration des cours nous présentent, la position devient d'autant plus avantageuse que, pouvant manœuvrer avec la même sécurité sur trois routes différentes, les défenseurs se ménagent trois sphères d'opérations où, pouvant combattre avec une masse concentrée, ils forceront leurs ennemis à diriger leur observation vers toutes les trois, et les obligeront à disséminer leurs forces. Une place forte construite sur un type pareil devient une position centrale d'un très-grand avantage.

### POSITIONS DE LA 2me CATÉGORIE.

En 1806, au commencement des hostilités, si les Prussiens avaient fait front du côté de la chaîne de l'Erz et le rameau de Fichtelberg, ils auraient pu profiter des avantages des positions de la seconde catégorie, entre la Saale, l'Elster et la Mulda. Les points culminants qu'indique le partage des eaux, qui déversent dans des directions opposées leurs tributs dans ces fleuves, et que nous devons envisager comme les points stratégiques de ces sortes de positions, auraient offert aux Prussiens des

Digitized by Google

avantages marquants pour leurs projets de défense. En gardant, en avant de Hof, les débouchés des montagnes, ils auraient pu aggraver les difficultés que les Français auraient dû surmonter pour gagner les revers, et profiter du grand avantage qu'un déploiement stratégique plus étendu pouvait leur offrir contre les colonnes débouchantes de leurs ennemis. Toutes les positions que présente le terrain compris entre ces trois fleuves, possédant des propriétés stratégiques marquantes, auraient suffi pour paralyser les mouvements de Napoléon sur Berlin. Des défaites comme celles de Iéna et d'Auerstadt, n'auraient jamais pu avoir, non plus, des résultats aussi funestes.

POSITIONS DE LA 3me CATÉGORIE.

La position de la troisième catégorie doit être envisagée comme terrain intermédiaire entre les deux sphères d'opérations des ennemis. Deux hypothèses se présentent pour son utilisation :

1. D'après la faiblesse des forces physiques, les défenseurs ne pourront opérer que sur une seule ligne d'opérations intérieures, ou

2. La force des armées étant assez grande, les défenseurs manœuvreront sur deux lignes intérieures pour défendre les deux fleuves qui les couvrent.

Les avantages qui peuvent en résulter ne dériveront, pour le premier cas, que de la possibilité de manœuvrer avec une sorte de prépondérance vers l'un ou l'autre fleuve ; le second, au contraire, offre aux défenseurs qui sont couverts par les deux fleuves, non-seulement les moyens de s'opposer aux mouvements offensifs que les assaillants dirigeront contre les lignes défensives ; mais dans le cas que le parti offensif se portât vers les objets des opérations du terrain enclavé, ceux de pouvoir, en réunissant les deux armées en une seule masse, résister à ses attaques.

C'est ainsi qu'en 1814, si les forces de l'armée française avaient pu faciliter ses opérations, Napoléon aurait pu se maintenir entre la Marne et l'Aube. Le prince Blücher s'était avancé sur Saint-Dizier, Vitry, etc., la grande armée sur Bar ; mais les Français avaient été trop faibles pour en défendre les passages, comme les combats de Bar, livrés entre les troupes du duc de Trévise et du comte Giulay, et de Châlons entre celles du duc de Tarente et du général Yorck le prouvent.

*Les Marais.* Un manque de communications assurées et faciles, l'impossibilité d'y faire un déploiement stratégique avantageux, la stérilité du terrain, l'insalubrité de l'air qui provient des émanations marécageuses, en font une région que la stratégie doit plutôt éviter.

*Les Chaînes de montagnes*, envisagées comme lignes de défense, nous offrent trois catégories de positions :

1. Sur les revers de la chaîne, ayant le système des montagnes à dos ou sur le flanc;

2. Sur les plateaux dans la chaîne même;

3. Derrière la chaîne qui couvrira la position.

Un des points importants est de bien connaître les plateaux culminants, les nœuds des vallées, qui servent de points de repos et de camps pour le déploiement des troupes, et les différentes routes qui mènent à travers la chaîne. Le terrain où les eaux se partagent nous indiquera les points élevés ; et la naissance des différentes sources, les nœuds des points culminants.

Lorsqu'on est dans l'offensive, le principal est d'ordonner la marche d'après les avantages des localités, afin de ne pas rompre l'harmonie des colonnes. Les directions des fleuves, qui prennent leurs sources dans les chaînes, doivent nécessairement attirer notre attention, pour ne pas multiplier les difficultés que la nature agglomère dans ces sortes d'accidents. Leurs oscillations étant ordinairement perpendiculaires ou obliques à la chaîne principale, peuvent servir d'indication pour le partage et la direction des colonnes. Mais ces oscillations étant quelquefois sujettes à des détours subits, qui les conduisent dans des directions parallèles aux chaînes d'où les fleuves prennent leurs sources, comme l'exemple que nous offre l'Elbe du côté de Pardubitz, elles nous obligent alors à forcer plusieurs lignes défensives et augmentent les difficultés du passage.

Dans la défensive, le principal est de se placer de manière à pouvoir arrêter les colonnes débouchantes.

La campagne de 1813 et les opérations de l'armée de Bohême, nous offrent des exemples bien intéressants pour ce genre de guerre. D'un côté, les fautes commises par l'armée alliée en franchissant l'Erzgebirge entre Chemnitz et

Digitized by Google

Gieshubel (1), et, par conséquent, dans une étendue qui ne cadrait ni avec la force, ni avec le nombre des colonnes; de l'autre, les dispositions vicieuses des Français pour en garder les débouchés, ainsi que les malencontres auxquelles ces derniers ont été en butte, sont autant d'indications pour tout ce que nous devons éviter dans ces sortes d'occasions, et sur lesquelles nous pouvons aisément baser les vrais principes.

La bataille de Culm nous servira d'exemple pour les positions de la seconde catégorie. La grande facilité de s'y abriter et de s'y maintenir militairement, nous fait une loi de les envisager comme position tactique et stratégique. Les mouvements de conversions, pour ceux qui en connaissent les détours, sont d'une exécution facile et d'un avantage positif.

En général, les chaînes de montagnes, envisagées comme lignes défensives sont, par les grandes difficultés de les franchir, beaucoup plus avantageuses que les fleuves.

Les positions qu'on prend devant les chaînes doivent être offensives, celles qu'on prend derrière sont défensives. Se trouve-t-on protégé par les forces physiques, les premières étant sur les points les plus élevés des revers, dominent les positions des adversaires et possèdent tous les avantages de la tactique.

Les secondes, lorsque la chaîne est d'une grande étendue, ont le défaut d'engendrer, quelquefois, des difficultés pour les défendre. C'est ainsi qu'en 1757 l'armée autrichienne, qui avait pris position derrière les chaînes de la Bohême et de la Moravie, depuis Eger jusqu'au delà de Reichenberg, fut, à la suite des mouvements offensifs du roi vers l'Eger, trop heureuse de pouvoir rassembler ses différents corps sous les murs de Prague, où se livra ensuite la bataille de ce nom.

*Les Villes.* Les villes étant les foyers où se concentrent ordinairement beaucoup de routes, offrent à la stratégie les avantages éminents de pouvoir diriger les grandes opérations vers les objets principaux et intermédiaires, et de multiplier les combinaisons des mouvements qui nous y conduisent. Maître d'une ville, on possède en son pouvoir un foyer qui ouvre plusieurs directions, entre lesquelles on choisira celle que les circonstances et les grandes combinaisons stratégiques désignent comme la plus avantageuse. On y porte la majeure partie des troupes, en se servant des autres pour flanquer la communication principale, et on y opère avec une masse concentrée, en ne prenant qu'un seul point de départ; tandis que l'ennemi, pouvant être menacé sur différentes directions, se trouve souvent obligé d'étendre son déploiement stratégique pour parer les coups que ses adversaires peuvent lui porter. Ce sont de ces sortes d'avantages que proviennent pour certains points les grandes prérogatives de ces positions centrales, que nous devons envisager comme les points les plus importants du théâtre de la guerre, où doivent se concentrer les ressources de la défense et de l'attaque, et qu'on n'achète qu'au prix de beaucoup de sang et de sacrifices.

L'importance de ces points est tellement grande, que l'art doit toujours suppléer aux imperfections de la nature. C'est par cette raison que nous voyons ordinairement, autour des villes que les localités érigent en positions centrales, s'élever des enceintes que l'art de la fortification met à l'abri d'une attaque subite et d'une prompte reddition.

Les villes servent aussi de rassemblement aux ressources, sans lesquelles la guerre tomberait bientôt dans un état de stagnation. C'est dans leurs murs qu'on dépose les munitions de guerre et de bouche.

*Les Routes.* Le réseau des routes que la main de l'homme a étendu sur la surface de la terre, forme un des objets principaux de la stratégie. Traçant des lignes perpendiculaires, obliques et transversales, elles désignent les directions qu'il faut suivre pour atteindre une ville, un fleuve, ou pour franchir une chaîne de montagnes. En facilitant aux colonnes les moyens de communiquer par les flancs, elles leur offrent aussi la possibilité de rester en contact entre elles, et de pouvoir, dans les cas urgents, se porter un secours réciproque.

Dans les chaînes de montagnes, les routes côtoient les berges et les précipices, et après avoir serpenté dans les directions des diffé-

(1) Et qui ont été relevées de main de maître par le général Muffling, dans son ouvrage intitulé: *Betrachtungen über die grossen Operationen und Schlachten des Feldzüge von 1813 und 1814.*

Digitized by Google

rentes vallées, uni les vallées latérales des contreforts à celles de la chaîne principale, elles sortent du labyrinthe qu'elles viennent de rendre plus praticable, pour mettre en contact entre eux les habitants des deux revers opposés.

A mesure qu'on quitte ces repaires mystérieux et qu'on approche de leurs versants, le nombre des routes se multiplie, elles s'élargissent, deviennent par conséquent plus faciles à franchir et plus avantageuses. La qualité du terrain influe d'une manière si positive sur leur nature et les rend praticables à des époques si différentes, tandis que l'espace de temps pendant lequel on peut s'en servir est si variable, que les qualités du sol où elles sillonnent ne peuvent assez mériter notre attention. Leur construction, quelquefois solide, souvent vicieuse, les ponts qui unissent les rives opposées des fleuves et des rivières, sont des objets qui ne doivent pas non plus échapper à notre attention. Un terrain solide que les pluies n'humectent pas trop facilement, que le soleil ne fendille pas trop aisément, est le sol où se trouvent les routes que la stratégie doit choisir de préférence, et dont les avantages ne sont pas san influence sur les grandes opérations, par les mouvements qui peuvent s'y opérer avec rapidité et aisance.

Digitized by Google

# CINQUIÈME MÉMOIRE.

## SUR LE SYSTÈME GÉOGRAPHIQUE, OU SUR LA PARTIE THÉORIQUE DE LA STRATÉGIE.

La classification d'une science a toujours été la meilleure voie pour parvenir au vrai résultat, dans le développement de ses différents éléments. Nous en avons vu l'effet salutaire, par l'idée qui a porté le savant Malte-Brun à soumettre la géographie, qui n'a été autrefois qu'un chaos de principes, au partage qu'il a si bien conçu et si savamment excuté. En divisant cette science d'après les parties qui la composent, il lui a imprimé un caractère plus stable, en a facilité la connaissance, et a fait de la géographie qui, autrefois, n'était à peu près qu'une science de mémoire, une étude de raisonnement. La classification à laquelle je viens de soumettre la stratégie, m'a paru rejaillir de la nature de ses éléments, dont les uns, basés sur la géographie militaire, possèdent un caractère aussi positif que les principes qui en sont la source; tandis que les autres, étant influencés par plusieurs règles qui ne sont sujettes à aucun calcul exact, resteront toujours soumis à des anomalies qu'il n'est pas donné à l'homme de pouvoir fixer.

S'il est permis de dire que le *système opératif* de la stratégie est une partie idéologique, je me garderai bien de porter la même sentence sur le *système géographique*. Ce serait vouloir acréditer des sophismes qui doivent nécessairement faire tort à la science et en reculer les développements. Si la ridicule assertion qui, autrefois, posait en principe que l'art militaire n'était fondé sur aucune règle stable, sur aucune théorie systématique, qui faisait supposer que les développements des principes de la science des hommes de guerre, étaient plutôt des épisodes de romans et par conséquent les fruits d'une imagination fantasque, a été partagée par un si grand nombre de militaires; de pareils sophismes, sans être pardonnables, s'expliquent du moins par l'état d'enfance dans lequel cette science a végété pendant si longtemps; mais vouloir bouleverser maintenant des édifices aussi solidement établis que ceux qui ont été élevés par le général Jomini, l'archiduc Charles et Valentini, ne serait ni l'œuvre d'un sage, ni le fruit d'une philosophie bien pensante.

Loin de partager une idée aussi spécieuse, j'ai cru que, pour mieux parvenir à donner à la stratégie un élan nouveau et salutaire, il fallait commencer par débrouiller le chaos de ses principes, les placer dans le vrai domaine auquel ils appartiennent, et fixer par là leur nature, leurs propriétés, leurs prérogatives, et la juste valeur qu'ils peuvent avoir dans la balance des méditations scientifiques.

J'ai offert une partie de la stratégie sous la dénomination de *système géographique*, car je le compose d'éléments qui sont basés sur la géographie militaire. Ces éléments sont : l'examen

Digitized by Google

stratégique des frontières; la division stratégique du théâtre de la guerre, la base de l'approvisionnement, les objets des opérations, les bases d'opérations; les lignes alimentaires et celles d'opérations, et la limitation de l'échiquier stratégique. Je les ai qualifiés de partie théorique de la stratégie, et je ne crois pas que ce soit une dénomination usurpée. Quant à celle de *système géographique*, elle me paraît d'autant plus juste, que tous les principes sur lesquels reposent le caractère et les propriétés de ces différentes parties, sont basés sur la géographie militaire.

D'après l'énumération que je viens de faire des éléments du *système géographique*, il est aisé de se convaincre qu'ils sont tous d'une nature passive; mais la raison en est toute simple, c'est qu'ils appartiennent à une création inerte.

Le *système géographique* doit s'occuper à développer la nature et les propriétés de tous ses éléments, afin de pouvoir les utiliser d'après les vertus intrinsèques qui leur sont tombées en partage, au moment où les forces mobiles devront être mises en action. Les différentes parties d'un échiquier stratégique étant les plus fermes appuis des opérations des armées, il est tout juste que leurs manœuvres n'acquièrent de stabilité vraiment positive, que lorsque le terrain où elles opèrent est exploité, et ses propriétés reconnues, appréciées et utilisés d'après les avantages inhérents à leur nature. C'est cette appréciation qui nous guide plus tard dans le jugement que nous devons porter sur les propriétés et la configuration des frontières, dans le choix des lignes et des bases d'opérations les plus avantageuses, dans la désignation des objets des opérations les plus importants, etc., de la conquête ou du maintien desquels dépend l'intégrité de l'échiquier où les armées sont appelées à manœuvrer.

La juste appréciation des différentes parties du *système géographique* est une condition expresse pour faire la guerre avec avantage et solidité. Cette appréciation doit être envisagée :

1. Sous le rapport matériel ou géographique;

2. Sous le rapport militaire ou stratégique.

Ces deux rapports seront soumis à une autre subdivision qui expliquera :

1. La nature des prérogatives et les désavantages de chaque partie prise isolément.

2. Le point de vue sous lequel nous devons les envisager dans leur ensemble.

L'appréciation de ces deux rapports avec leurs subdivisions, forme la vraie base de la partie raisonnée du *système géographique*, qui, pour être complète, revendique les notions suivantes :

Pour la première subdivision, envisagée sous le point de vue des deux rapports, géographique et militaire :

1. Une explication claire et précise de la nature topographique et des ressources militaires de chaque partie prise isolément;

2. Une connaissance détaillée des avantages matériels et des combinaisons opératives que les différentes créations offrent à la défense;

3. Une appréciation bien juste, mais dans le même sens, des avantages qu'on peut en retirer pour l'attaque.

Et pour la seconde subdivision,

1. L'influence matérielle et militaire que la position des différentes parties peut avoir l'une sur l'autre dans l'ensemble du cadre, basée sur leur configuration topographique et leurs avantages stratégiques, d'où nous ferons dériver:

2. Les combinaisons opératives qui pourront en rejaillir pour la défense;

3. Les ressources que les manœuvres pourront en retirer pour l'attaque.

C'est la somme de ces différentes notions qui sera la vraie source, d'où le *système opératif* empruntera plus tard ses combinaisons qui, appartenant à la partie exécutive de la stratégie, ne peuvent être discutées qu'au moment où les principes du *système géographique*, seront expliqués et fixés.

Le lien qui unit ces deux systèmes, les ressources que l'un tire de l'autre et les combinaisons qui en dérivent, sont indissolubles et d'une nature synthétique. Au reste, le lecteur pourra se convaincre plus tard, plus aisément et avec plus de certitude, du rapport intime et constant qui existe entre eux, et combien la partie théorique de la stratégie influe avantageusement sur la partie pratique, et en fait si non un système invariable, du moins une science, qu'il faut étudier dans le repos que nous offre le cabinet, et qu'on n'apprend que superficiellement dans le tumulte des guerres.

Quant au *système géographique* pris isolé-



Digitized by Google

ment, ce n'est que dans le courant de l'ouvrage que je pourrai prouver ce que j'ai eu l'occasion de dire plus haut et ce que je répète maintenant, c'est qu'il est basé sur des éléments si stables, qu'il serait presque absurde de vouloir soutenir que cette partie de la stratégie, ne soit pas une science théorique, qu'une fausse explication peut défigurer, mais à laquelle un raisonnement, épuré par une profonde connaissance de la géographie militaire, ne manquera jamais d'empreindre le caractère qu'elle possède.

Digitized by Google

# SIXIÈME MÉMOIRE.

## SUR L'EXAMEN STRATÉGIQUE DES FRONTIÈRES.

Les frontières d'un pays sont, comme je l'ai dit plus haut, le premier terme de l'invasion et de la guerre. Elles doivent être envisagées :

1. Sous le rapport de leur configuration;
2. Sous celui des propriétés qui proviennent de leur nature.

L'un sert à déterminer l'emplacement des armées désignées pour les franchir, l'autre, les points sur lesquels on peut le faire avec le plus de facilité et d'avantage.

Ces deux rapports sont susceptibles de subdivisions et se partageront pour le premier cas :

1. En frontière qui décrit une ligne droite;
2. Un angle saillant, ou
3. Un angle rentrant.

Pour le second :

1. En frontière ouverte;
2. En frontière fortifiée par la nature;
3. En frontière fortifiée par l'art;
4. En frontière fortifiée par l'art et la nature.

Les avantages d'une frontière (*Fig.* 1), qui décrit une ligne droite, sont égaux pour les deux armées belligérantes; car celui que possède l'armée offensive, de désigner à son choix le point par où elle veut déboucher, provient de son état offensif et non de la configuration des frontières. Il est aussi tout simple qu'une ligne pareille, n'offrant aucune section de terrain en angle saillant ou rentrant, ne favorise aucun de ces mouvements avantageux par lequel on peut prendre quelque objet important à revers.

Si la frontière, au contraire, décrit un angle saillant tourné du côté des ennemis (*Fig.* 2), l'armée D, qui la défend, est sans contredit en désavantage envers les assaillants qui, en se portant vers les objets A ou C, prennent toute la section comprise entre ABC à revers. Cette perte est la suite inévitable de sa configuration qui offre, par la possession de A ou C, les moyens de tourner une grande étendue de terrain.

Si l'angle que forme la frontière est rentrant (*Fig.* 3), les avantages deviennent inverses. Les points A et C couvrent toute la section comprise entre ABC, et aussi longtemps que ces deux points resteront au pouvoir des défenseurs, toute cette partie ABC, sera parfaitement à l'abri des incursions des ennemis, qui n'oseront pas marcher vers le point B, en laissant leurs adversaires en A ou C.

Revenons maintenant aux propriétés qui proviennent de leur nature.

Lorsqu'on s'apprête à franchir une frontière, quelles que soient sa configuration ou ses propriétés, on se présente ordinairement de front devant une ligne transversale. Les routes qui y mènent directement, en partant d'un ou de plusieurs points, tombent d'un côté perpendiculairement ou obliquement sur cette

Digitized by Google

transversale avancée et vont, ordinairement, se réunir aussi de l'autre, sur un ou plusieurs points qui servent de foyers à ces rayons, foyers que nous appellerons points centrals. (*Fig.* 4.) Toutes les lignes, comme CD, CE, CF, CG, etc., désignent les différentes directions pour l'invasion, et les points D, E, F, G, etc., qui sont les points d'intersections de la transversale AB, ceux où on peut la franchir et, par conséquent, le premier terme de l'invasion.

Pour défendre avantageusement une frontière, c'est vers ces points d'intersections que nous devons porter notre attention et les ressources de la défense. Lorsque la frontière est ouverte, la force mobile qui s'y trouve pour la défendre est aussi la seule capable d'en prévenir l'invasion, et, par conséquent, un engagement général et une victoire ou une défaite, doivent décider en faveur de l'un ou de l'autre parti. Mais une bataille décisive, au commencement d'une campagne, est-elle une chose salutaire? C'est encore un sujet à question. Si une frontière est tout à fait ouverte et son intégrité difficile à conserver, il vaut mieux, en calculant les opérations ultérieures, l'abandonner, et se replier vers quelque transversale plus avantageuse, qui offrira plus d'éléments pour la défense et plus de probabilités pour sa conservation.

S'agit-il de faire le choix des points d'intersections de la ligne AB vers lesquels on devra diriger les masses assaillantes, ce choix sera désigné d'une manière non douteuse par les directions CD, CE, CF, CG, etc., entre lesquelles nous choisirons les plus courtes, les plus avantageuses et qui offriront le moins de difficultés de la nature ou de l'art à vaincre; ce choix et les principes sur lesquels nous devons le baser, appartenant à la section des lignes d'opérations, seront discutés avec détail au moment où nous serons parvenus à cet article.

Une frontière fortifiée par la nature se présente ordinairement sous deux aspects différents : la ligne transversale est marquée par un fleuve, ou par une chaîne de montagnes. L'un et l'autre offrent par leurs propriétés, aux assaillants, quelques difficultés à vaincre, aux défenseurs, quelque facilité de s'y maintenir. Lorsque c'est un fleuve qu'on se propose de franchir, c'est vers les sections auxquelles la configuration topographique accorde des avantages réels, qu'il faut se porter; mais, d'un autre côté, les points d'intersections de la ligne transversale, influant beaucoup sur les directions qui nous mènent vers le but principal, les points de passages seront subordonnés à ceux d'intersections, et devront être désignés au moins dans leur proximité. Cette précaution est indispensable pour pouvoir toujours dominer ces sortes de points près desquels se fera le passage. Avoisinant l'intersection principale ils sont, d'un autre côté, d'autant plus avantageux, puisque n'étant quelquefois désignés par aucune prérogative bien marquante, ils sont plus exempts de surveillance et peuvent être franchis avec plus de facilité. C'est ainsi qu'en 1812, Napoléon choisit près d'Alexioten, à une demi-lieue de Kovno, un point favorable pour franchir le Niémen.

Pour ce qui regarde les ressources que les fleuves et leurs affluents peuvent offrir aux défenseurs après le passage, nous avons eu l'occasion d'en développer les ressources dans le quatrième Mémoire.

Lorsque la frontière est marquée par une chaîne de montagnes, les points d'intersections se trouvent sur les revers à l'entrée de la chaîne et forment les points de départ des routes qui la traversent. Si l'ennemi en défend l'entrée, ces points d'intersections ne tombent qu'avec difficulté au pouvoir des assaillants, car, dans le cas présent, les points de passages ne peuvent pas, comme sur les fleuves, être choisis dans la proximité du débouché principal. Ces points qui forment ceux de départ des routes qui traversent la chaîne, ouvrant l'entrée des défilés, nous obligent à nous en rendre maîtres, pour pouvoir dominer les voies qui nous mènent au delà de l'obstacle que nous voulons franchir.

Entre les communications qui traversent une chaîne de montagnes, c'est aussi la plus courte, et celle qui nous mène à l'objet principal des opérations, qui est la préférable, et le choix des points d'intersections sera subordonné à ces indications. C'est ainsi que dans les guerres des Français contre les Espagnols, nous avons vu la direction qui, de Saint-Jean-de-Luz, par Irun, Burgos, nous mène droit à Madrid, être la direction préférée.

Une frontière fortifiée par l'art est toujours la plus difficile à franchir. Appuyée par une

Digitized by Google

ligne de places fortes, la transversale offre aux défenseurs tant de moyens pour s'y maintenir et tant de directions avantageuses, quant aux positions de flanc, que son intégrité peut être conservée avec facilité, peu de moyens et pendant un long espace de temps. Les points d'intersections servant de but aux fortifications, sont ceux aussi où les défenseurs rassemblent leurs forces pour défendre la ligne frontière.

Le passage étant une fois forcé, chaque point fortifié pouvant servir de point d'appui à la force mobile des défenseurs, les places fortes devront être envahies, paralysées, ou mises en échec. Ces différentes opérations exigent des siéges, des blocus ou des observations. Les deux premières seront dirigées contre les places qui influent d'une manière directe sur les lignes d'opérations, la troisième contre celles dont l'influence n'est que de peu d'importance sur le mouvement qui nous mène vers l'objet principal.

Pour bien baser la classification de ces différents genres de places fortes, nous la soumettrons à un calcul normal, qui nous servira de guide assez sûr dans nos décisions. Soit AB (*Fig.* 5), notre ligne traversale frontière, C le point d'intersection central qui sera par conséquent le point de départ de la ligne de jonction entre l'objet principal des opérations D, et le point d'intersection. CD étant la ligne la plus courte, nous supposerons qu'elle sera la ligne directrice des opérations. Du point C nous prendrons vers les flancs A et B de la transversale des portions CE et CF, égales à CD. Les points défensifs E, G, C, H, F, pourront influer directement sur notre ligne d'opérations, car même ceux extrêmes E et F, étant à la même distance du point d'intersection C, que celui-ci l'est de l'objet principal des opérations, pendant que les assaillants se dirigeront vers l'objet D, les défenseurs pourront, en se basant sur un des points E, G, H ou F, tomber et intercepter la ligne CD.

Tous les points, au contraire, qui sont au delà de ceux E et F étant plus éloignés du point d'intersection C, que celui-ci ne l'est de l'objet principal D, n'auront pas une influence directe, car le point D, qui doit être toujours l'objet primitif vers lequel les défenseurs doivent porter toute leur attention, et qui décide souvent du sort de la guerre, tombera au pouvoir des assaillants avant que celui C puisse être menacé.

Nous en conclurons que tous les points compris dans la section ECF de la frontière comme E, G, C, H, F, devront, selon leur importance, être les objets des siéges ou des blocus, tandis que ceux qui sont au delà des points E et F, n'exigeront qu'une observation plus ou moins stricte.

Enfin, lorsqu'une frontière est fortifiée par l'art et la nature, défendue par une troupe qui connaît bien les localités, et sait en profiter avec adresse, elle peut aisément devenir un obstacle insurmontable pour ceux qui voudraient la franchir. Dans ce cas, les règles de l'attaque, comme celles de la défense, forment la somme collective de celles que nous venons d'établir pour une frontière fortifiée par la nature et une autre renforcée par l'art. Les Pyrénées pourraient aisément devenir une ligne inexpugnable de défense, et, malgré les 40 à 50 myriamètres de développement qu'elle possède, en y élevant un système de fortifications en rapport avec les avantages topographiques des lieux, en se rendant maître de tous les débouchés des points culminants et des nœuds des vallées, les Espagnols pourraient facilement prévenir toute invasion de la part de leurs ennemis, ou du moins la leur faire acheter au prix de très-grands sacrifices.

Digitized by Google

# SEPTIÈME MÉMOIRE.

## SUR LA DIVISION STRATÉGIQUE DU THÉATRE DE LA GUERRE.

L'étendue du terrain qu'on doit envahir pour atteindre l'objet dont la possession doit décider de la guerre, nous oblige souvent à partager le théâtre des opérations en plusieurs sphères. Deux objets limitent ordinairement les échiquiers stratégiques :

1. La possession du point dont l'occupation, en nous ouvrant des voies sûres pour atteindre le but principal, peut multiplier nos combinaisons;

2. Les accidents que la nature ou l'art opposent à nos mouvements offensifs qui, servant d'égide protectrice au terrain qui se trouve derrière eux, partagent le terrain en sections distinctes.

Cette division stratégique de tout le théâtre de la guerre, en sphères plus circonscrites, en simplifiant les grandes opérations, ne ravit en aucune matière à nos combinaisons cette marche synthétique qui régularise les éléments de la stratégie, mais, au contraire, nous mène plus systématiquement au but. En limitant le terrain, on saisit avec plus de facilité les propriétés des différentes sphères, et ce développement, en nous désignant la valeur intrinsèque de chacune d'elles, simplifie aussi la recherche de l'objet le plus important vers lequel doivent tendre nos mouvements offensifs ou nos projets de défense.

En 1812, le but principal des opérations était Moscou. Il était à 109 myriamètres de la frontière. Une distance aussi grande et la sévérité du climat, nécessitaient, de la part des assaillants, le partage de cet espace en deux sphères, pour pouvoir, d'après la rigidité du climat, calculer la continuation des hostilités. Il fallait donc chercher, entre Moscou et les frontières, un objet intermédiaire qui répondît aux nécessités qu'engendre une interruption pareille. Les villes de Smolensk et de Witebsk auraient pu satisfaire à toutes les conditions. Dominant deux grands fleuves, couvrant les deux communications principales, ces deux villes auraient pu, dans un court espace de temps, être mises à l'abri d'un coup de main.

Smolensk devait donc être l'objet qui aurait limité la première sphère d'opérations. Maître de ce poste, on s'ouvre non-seulement une voie sûre et facile pour atteindre Moscou, mais encore des directions vers le nord et le midi de l'Empire, qui auraient pu multiplier les ressources et les combinaisons militaires.

Pour l'hypothèse de la seconde catégorie, la Turquie d'Europe nous présente un exemple bien instructif.

Le Danube, qui partage la Valachie et la Bulgarie, la chaîne du Hœmus, qui sépare la Bulgarie et la Roumélie, nous offrent trois sphères d'opérations bien distinctes. Celle de la Valachie est basée sur la ligne du Danube,

Digitized by Google

qui est renforcée par quatre places fortes et sept forts, celle de la Bulgarie sur la ligne transversale oblique de Rouschtschouk, Schoumla et Varna, et sur la chaîne du Hœmus (1) ; enfin la sphère de la Roumélie se trouve basée sur l'objet principal des opérations, Constantinople. Nous les indiquerons par sphère d'opérations du nord, sphère mitoyenne et sphère du midi.

La force matérielle des Turcs étant bien au-dessous de celles des Russes, la sphère d'opérations du nord, quoique basée sur une ligne aussi forte que le Danube, ne possède pour eux qu'une force négative. Son intégrité ne pourrait être conservée que par la prépondérance des forces physiques, et des victoires constantes seraient les seuls moyens que les Ottomans auraient pour s'y maintenir. Un cas pareil est tout à fait inadmissible, et ayant senti eux-mêmes leur grande infériorité tactique, ils considèrent la ligne du Danube comme leur ligne défensive frontière.

La sphère mitoyenne défendue par la ligne du Danube vers le nord, par la chaîne du Hœmus vers le midi, et coupée obliquement par la ligne transversale de Rouschtschouk, Schoumla et Varna, est désignée, par la nature et l'art, pour être le vrai échiquier stratégique des Turcs dans une guerre contre les Russes.

Dans le cas de l'abandon de la ligne du Danube, Schoumla peut devenir le pivot principal des opérations défensives. Pouvant, avec facilité, contenir dans ses murs une armée respectable, adossée aux versants septentrionaux du Hœmus, cette place située à peu près à mi-chemin de Rouschtschouk à Varna, peut favoriser les tentatives des défenseurs vers ces deux places flanquantes de la ligne transversale, et forcer les assaillants à observer avec attention l'espace compris entre les deux communications qui mènent à Rasgrad et Pravodi.

La sphère d'opérations de la Roumélie est le dernier terrain stratégique. Une fois que la Bulgarie est conquise et que la chaîne des Balkans est franchie, les grandes difficultés de la nature ou de l'art s'aplanissent. Les rameaux du Tékir et de Strandschea, oscillant dans une direction parallèle aux grandes communications qui conduisent de Schoumla et Pravodi à Constantinople, offrent moins de difficultés à vaincre. Si le terrain compris entre les élévations est peu fertile, en revanche, les contrées avoisinant les deux mers sont assez abondantes et offrent plusieurs ressources.

Toutes ces considérations prouvent d'une manière évidente, que l'échiquier stratégique le plus important pour l'intégrité de l'empire Ottoman, est celui de la Bulgarie. C'est là que doivent se rassembler toutes les forces physiques des Turcs, pour disputer cette conquête à leurs ennemis.

(1) Cette chaîne de monts, sur laquelle le simple voyageur n'a pu jeter qu'un regard furtif et d'une efficacité négative, que les circonstances avaient soustraite jusqu'à présent aux regards attentifs du géologue ou du militaire observateur, où nous ne connaissons ni les points culminants, ni les directions des vallées, ni leurs nœuds, ni les plateaux, ni l'entrée des différents défilés, ni leur étendue, ni les contreforts et les vallées transversales qui en proviennent, n'a été, jusqu'en 1828, qu'un chaos ténébreux, où tout nous éloignait d'un résultat efficace, par l'ignorance du principe. Le passage de cette chaîne par l'armée russe, en 1829, nous a facilité les moyens d'en connaître tous les détails nécessaires pour régler nos opérations dans cette partie intéressante de la Turquie d'Europe. Ce système de montagnes se dirige de l'ouest à l'est, se sépare à Kapuli-Derbent (porte de Trajan) du mont Rhodope, et oscille dans la direction de l'est par la partie septentrionale de la Roumélie, jusqu'à la mer Noire, où cette chaîne aboutit au cap Emineh, après avoir laissé vers le midi les rameaux du Tekir et du Strandschea.

Digitized by Google

# HUITIÈME MÉMOIRE.

## SUR LES BASES D'APPROVISIONNEMENTS, ET SUR CELLES D'OPÉRATIONS.

Le mot baser, pris dans son sens propre, signifie: appuyer sur une base solide. La base d'approvisionnement est donc celle qui soutient les approvisionnements, d'où on fournit les choses nécessaires, tandis que la base d'opérations consolide les manœuvres.

La guerre est faite par l'armée, l'armée est soutenue par les munitions de guerre et de bouche. Les opérations sont l'agent représentatif de la guerre, l'armée est l'agent actif des opérations. Pour faire la guerre, il faut faire opérer l'armée; pour conserver la force mobile, il faut l'armer et la faire subsister. Faire opérer une armée ou la faire subsister, sont deux éléments différents de la guerre, et se soutiennent à l'aide de deux principes différents aussi. Il faut à chacun une base, dont l'une nourrisse l'armée et l'autre seconde ses opérations.

Si les grandes manœuvres ne possédaient aucun appui de la nature ou de l'art qui leur donnât un trait caractéristique de prépondérance sur les éléments de la tactique, un choc général serait l'unique but des mouvements, et une victoire suffirait toujours pour forcer l'ennemi à abandonner le théâtre de la guerre.

Cette différence des bases et des propriétés qui doivent les caractériser, me paraît d'autant plus indispensable que, si nous voulions faire de notre base d'approvisionnement, celle de nos opérations, nous tomberions facilement dans de graves inconvénients. La solidité de la base d'opérations étant souvent précaire, un revers inattendu nous obligeant quelquefois à l'abandonner pour aller en chercher une autre dans l'intérieur du pays: si, comme je viens de le supposer, notre base d'approvisionnement était aussi celle des opérations, en l'abandonnant au pouvoir des ennemis, nous saperions dans son fondement l'entretien de l'agent actif des opérations de l'armée, et nous finirions par la paralyser.

Voilà ce qui m'a porté à discuter les propriétés des bases sur lesquelles reposent les éléments de la guerre, sous deux rapports différents. Les bases d'approvisionnements et d'opérations me paraissent être fondées sur des principes, et tendre vers des buts si peu homogènes, que, pour ne pas leur donner des dénominations qui soient contraires au sens de l'objet, j'ai cru devoir les partager :

1. En base d'approvisionnement;
2. En bases d'opérations.

La première est celle qui contiendra les dépôts de tout ce qui peut être nécessaire à l'armée pour faire la guerre, tandis que les secondes serviront de pivot et d'appui aux opérations. Dans l'offensive, on quitte la base

Digitized by Google

des approvisionnements pour atteindre celle des opérations, tandis que, dans la défensive, on abandonne la dernière pour se replier sur la première.

C'est ainsi qu'en 1813 l'armée de Bohême avait sa base d'approvisionnement sur la Moldau, et celle d'opérations sur l'Eger et les revers septentrionaux des montagnes de l'Erz. Le maréchal Blücher, dans la même campagne, avait sa base d'approvisionnement sur l'Oder et ses bases d'opérations alternativement sur la Katzbach, la Queiss et la Neisse. Dans la guerre que les Russes ont soutenu contre les Turcs en 1828 et 1829, cette différence de base devient plus palpable encore. Odessa a été la base d'approvisionnement, tandis que l'armée opérait en Bulgarie, et plus tard en Roumélie.

La base d'approvisionnement étant celle qui alimente et soutient la guerre en général, doit contenir les dépôts des munitions de guerre et de bouche, des armes, des habillements et même la masse des recrues qui complètent les troupes. Comme l'agent actif des opérations, l'armée, dénuée de toutes ces ressources, peut être facilement paralysée, il est tout juste de les mettre tellement à l'abri, que l'ennemi ne puisse y parvenir, ou même en atteignant ces différents dépôts, ne puisse s'en rendre maître. L'armée qui les défend doit songer à les soustraire aux désavantages du premier cas, tandis que le choix des points où se font les rassemblements doivent être à l'abri d'un coup de main, c'est-à-dire, dans des places fortes. Les forteresses se construisant ordinairement sur les grands fleuves, dont la masse des eaux offre à ces points défensifs beaucoup de stabilité et de facilité de communication, les bases d'approvisionnements sont, par le fait même, choisies ordinairement sur des fleuves fortifiés.

Le nombre de ces places doit être multiple pour posséder plus de lignes de communications avec l'armée et pour faciliter les transports.

Nous considérerons l'armée comme l'agent défensif immédiat de notre base d'approvisionnement, et les secours de l'art comme le complément de ses propriétés.

Lorsque la base d'approvisionnement, renforcée par l'art, se trouve aussi sous la protection immédiate de l'armée qui opère sur une ligne avancée, il est tout juste qu'une base pareille est à l'abri de toute atteinte. Même un ennemi audacieux, faisant abstraction de toutes les considérations qui doivent guider ses opérations stratégiques, se porterait-il vers la base et s'engagerait-il dans un mouvement lointain, la punition suivrait de près. En se portant à dos des défenseurs, en masse ou avec une partie de l'armée assaillante, il est tout simple que, dans le premier cas, il découvre tout à fait l'objet de sa propre défense et le livre aux atteintes de ses adversaires, et, dans le second, il affaiblit, en la disséminant, la masse qui le défend et met ses parties à la merci d'une défaite. Ces sortes de mouvements sont très-dangereux et souvent plus pernicieux qu'utiles.

Nous avons sous les yeux un exemple bien terrible : et, quoiqu'un exemple ne soit quelquefois qu'une règle exceptionnelle; mais le résultat en a été tellement immense et étonnant, qu'il peut servir d'indication pour ce qu'il faut craindre dans de pareils cas. C'est celui que nous offre la campagne de 1814 et le mouvement de Napoléon sur Saint-Dizier et Joinville. Il dissémina les troupes qui défendaient Paris, pour se porter contre la base des alliés, exposa l'objet principal des opérations en affaiblissant l'armée qui le couvrait, et mit ainsi ses fractions à la merci d'une défaite complète. Le résultat de ces manœuvres nous est connu.

Si la base d'approvisionnement, dans la direction de laquelle se trouve ordinairement aussi l'objet principal des opérations, n'est pas renforcée par l'art, certes qu'une attaque des ennemis peut la mettre plus tôt en danger; mais, dans un cas pareil aussi, si elle se trouve sous la protection immédiate de l'armée, il n'est pas toujours convenable de risquer de ces grands mouvements de conversions pour s'en rapprocher, en laissant l'armée défensive dans le flanc. Le plus avantageux est toujours de manœuvrer de manière à déposter cette armée, de la rejeter dans un sens inverse de ses directions naturelles, et de s'ouvrir, de cette manière, une voie sûre et facile vers la base de ses ennemis. Les résultats de pareilles manœuvres sont ordinairement très-grands, et décident quelquefois d'une campagne entière. La guerre que les Français ont soutenue contre les Autrichiens, en 1809, en offre un exemple. Après la défaite d'Eckmühl, l'archiduc ayant été rejeté en sens inverse de sa direction naturelle



Digitized by Google

et de ses bases d'opérations et d'approvisionnements, se vit obligé de se jeter en Bohême pour atteindre l'objet principal, Vienne, et ouvrit ainsi à ses ennemis des voies sûres et faciles pour venir menacer la capitale, et pour se mettre en possession du foyer d'où rejaillissaient tous les éléments qui pouvaient soutenir la guerre.

Ces grands résultats sont, sans doute, difficiles à atteindre, et il n'appartient qu'à un génie aussi transcendant qu'était celui de Napoléon, de nous en donner un exemple.

Ce cas aussi n'est admissible, que lorsque la base d'approvisionnement ne possède aucune force défensive intrinsèque. Mais alors on doit chercher à la défendre par d'autres moyens, et on y laisse de gros détachements, ou l'armée de réserve, s'il en existe une.

Si, au contraire, cette base est fortifiée, et par conséquent chacun de ses points à l'abri d'un coup de main, les malheurs auxquels l'armée dépostée de ses directions naturelles pourrait être en butte, ne seraient que momentanés. En rejoignant sa base sur une autre direction, elle en trouverait les points défensifs intacts, dont chacun servirait de pivot à ses opérations et de soutien contre son adversaire.

La longueur de la base d'approvisionnement doit se déterminer par les points d'intersections qui servent de points de départ aux différentes directions. Comme elle doit alimenter la guerre, il est juste que toutes les lignes de communications qui partent des points d'intersections; doivent tendre vers les vrais objets des opérations; car, à quoi servirait-il d'étendre sa base, si sa ligne de communication mène en sens contraire de l'objet qu'on veut atteindre? Les Français, en se basant sur le Rhin pour porter la guerre en Allemagne, peuvent ne pas étendre leur base d'approvisionnement sur le flanc droit, plus loin que Vieux-Brisach, sur leur flanc gauche, plus loin que Coblentz; car les communications qui partent des autres points d'intersections du Rhin, vont plutôt en sens divergent des lignes principales de jonctions qui conduisent vers Leipzig et la vallée du Danube.

Tout ce qui regarde la configuration des bases d'approvisionnements, me paraît être plutôt de l'idéologie et que l'expérience ne justifie jamais. Que la ligne qui forme la base soit concave, convexe ou droite, comme cette ligne ne se défend pas elle-même, mais se trouve sous la protection immédiate de l'armée active, toutes ces différentes configurations ne pourront jamais la sauver, si les défenseurs sont battus, ni aggraver son sort tant que l'armée se maintiendra dans ses positions. Avant de parvenir à la base, il faudra se mesurer avec les troupes défensives, et si elles résistent, elles pourront toujours empêcher les assaillants d'atteindre les points de dépôts. Si, au contraire, elles succombent, alors la base peut être concave, convexe ou droite, elle finira par être envahie.

Une règle plus essentielle, c'est de ne pas établir de base d'approvisionnement sur des points qui soient séparés de la sphère d'opérations de l'armée active, par des obstacles naturels, qui rendent pénibles ses lignes de jonctions. Comme la base d'approvisionnement doit alimenter la guerre, il est tout juste que le pays par lequel l'armée doit communiquer avec elle soit facile à parcourir; car les grands retards, surtout dans les munitions de guerre, paralysent tout à fait les facultés défensives et offensives des troupes.

Nous trouvons un exemple d'un choix aussi vicieux dans celui que nous offre la campagne de 1800 des Français en Italie. Leur base d'approvisionnement se trouvait à Genève, séparée du théâtre de la guerre par des difficultés aussi grandes que la chaîne des Alpes Pennines, ce qui rendait les communications difficiles et peu sûres. Cette base ne pouvant être transportée temporairement qu'à Milan, si le général Mélas s'était trouvé, comme il pouvait facilement le faire, sur le Tésin, l'armée française aurait pu, à la longue, ressentir une grande pénurie dans les munitions de guerre (1).

La base d'approvisionnement étant la ligne qui contient tout ce qui peut être nécessaire pour faire la guerre, chaque état, pour être vraiment dangereux à ses voisins, doit chercher à constituer ses frontières de manière à ce qu'elles puissent servir de base d'approvisionnement. Dans ce cas, l'armée mobile, en s'y rassemblant dans ses places, prend l'offen-

(1) Je suppose que le pays aurait pu lui livrer pendant un certain temps les munitions de bouche.

Digitized by Google

sive sur la ligne défensive la plus avancée du territoire, la quitte pour entrer dans le pays ennemi, où elle va chercher d'autres appuis pour ses opérations. Tel était, sous Napoléon, le grand avantage de la France dans ses guerres contre l'Allemagne. La ligne du Rhin lui servait de base d'approvisionnement, et sa force était le garant de ses avantages. En quittant ses places frontières, qui servaient de rassemblement à ses troupes et de dépôts aux approvisionnements, il y prenait l'offensive, et portait la guerre dans le pays étranger, où il allait chercher des bases pour les opérations.

La multiplicité des bases d'approvisionnements est une règle sans réplique; car l'armée offensive, par exemple, en avançant dans le pays ennemi, pourrait tellement s'en éloigner que ses dépôts lui devinssent inutiles. Il est tout naturel que ces nouvelles bases ne pourront jamais avoir la stabilité de la première et ne seront que des bases temporaires, dont l'intégrité sera mise sous la protection immédiate de l'armée. Elles ne peuvent pas être mieux établies que sur les bases d'opérations sur lesquelles l'armée offensive aura manœuvré et qu'elle aura abandonné pour s'avancer dans le pays ennemi. Ces sortes de lignes, comme nous le verrons plus tard, possédant des prérogatives que l'art ou la nature leur donnent, seront toujours les plus susceptibles de répondre à plusieurs des propriétés des bases d'approvisionnements, telles que les règles l'exigent.

L'éloignement de ces bases temporaires entre elles, sera donc désigné par la nature même des bases d'opérations que parcourra l'armée offensive, et que nous offre la configuration du terrain, ainsi que par les besoins que revendiqueront les troupes, lesquelles, engagées dans des mouvements offensifs, s'éloigneront plus ou moins de leur base d'approvisionnement.

Nous en conclurons maintenant qu'une base d'approvisionnement doit avoir les propriétés suivantes :

1. Les points qui servent de dépots doivent être à l'abri d'un coup de main;

2. La base d'approvisionnement doit être choisie de manière à ce que toutes les communications qui, des dépôts mènent vers l'armée, soient faciles, sûres et conduisent droit à l'objet dont l'armée veut se rendre maîtresse. Voilà pourquoi de grands obstacles de la nature ne doivent pas séparer l'armée de la base;

3. Les bases d'approvisionnements doivent être multiples;

4. L'armée qui défend la base doit chercher à conserver ses communications directes avec elle pour pouvoir la protéger immédiatement;

5. Les frontières d'un état doivent être constituées de manière à pouvoir servir de base d'approvisionnement, pour que l'armée, en se rassemblant sous la protection des points défensifs de la frontière, puisse y prendre l'offensive.

Les bases d'opérations étant les lignes qui doivent servir de pivot ou d'appui aux grandes opérations, sont les vraies lignes stratégiques ou de défense. Elles doivent, par leur force et leur intégrité, être en réciprocité non interrompue avec l'armée, qui doit chercher à les défendre, tandis que les points qui les caractérisent doivent être choisis de manière à accorder aux opérations de l'agent actif une force positive.

Je me réserve d'en parler avec détail, lorsque je serai parvenu au Mémoire qui traitera des lignes stratégiques.

Digitized by Google

# NEUVIÈME MÉMOIRE.

## SUR LES OBJETS DES OPÉRATIONS, AUTREMENT NOMMÉS POINTS STRATÉGIQUES.

Les points qui doivent être les objets de nos opérations sont : pour l'offensive, ceux que nous n'osons pas dépasser impunément sans nuire d'une manière vicieuse à nos mouvements ultérieurs; et, pour la défensive, ceux qui assurent l'intégrité du pays où on fait la guerre et qui décident de sa possession en faveur du parti qui parvient à les conquérir. Les objets des opérations étant par conséquent les points les plus intéressants du théâtre de la guerre, doivent être ceux dont la stratégie doit s'occuper préalablement. C'est aussi à cause du rapport qui existe entre eux et la science, qu'on les a nommés points stratégiques. Cependant, comme ils sont les objets immédiats des grandes opérations, je trouve que la dénomination d'*objets des opérations*, et plus juste et explique mieux leur nature.

Les opérations, en général, de deux partis belligérants doivent se caractériser par un mouvement assaillant d'un côté et un état de défense de l'autre. L'armée, comme nous l'avons vu, étant l'agent actif des opérations, c'est dans ses mouvements qu'il faut chercher les résultats de l'attaque et de la défense. La force active étant là pour défendre les approches des objets des opérations, pour parvenir à s'en rendre maître, on est obligé de livrer des combats qui décident du sort des défenseurs, ou de manœuvrer de manière à les éloigner des objets de la défense.

Les objets ne peuvent donc être conquis que par la force des armes. Leur possession ou leur intégrité dépendra des opérations, des victoires ou des défaites des armées.

Il s'ensuit que le premier objet qui se présente aux opérations offensives des assaillants est l'armée défensive, ce qui doit nous porter à partager les objets des opérations en deux espèces, qui sont :

1. Les objets actifs;
2. Les objets passifs.

Les premiers sont les agents actifs des opérations, les armées.

Les seconds sont les points qui sont mis sous la protection immédiate des troupes, comme les grandes villes : les points qui dominent et qui livrent le passage des grands fleuves : ceux qui nous ouvrent le passage des chaînes de montagnes et des défilés, en général : les points culminants des plateaux hydrographiques, ainsi que les points qui forment les embranchements des grandes routes, et qui nous livrent des communications multiples pour nos opérations. Tous ces points sont justement les points stratégiques du théâtre de la guerre.

Ces objets passifs doivent aussi se partager en deux catégories :

Digitized by Google

1. En objets secondaires;
2. En objet principal.

Les premiers, tout en coopérant à l'intégrité des seconds, perdent leur valeur et sont soumis à une reddition certaine par celle de l'objet principal; tandis que le second est celui dont la possession influe directement sur la conquête des premiers et sur le sort de la guerre.

Cette classification est nécessaire, même indispensable, pour pouvoir, tout en accordant au grand nombre des objets des opérations qui forment notre échiquier la valeur intrinsèque que chacun d'eux possède, décider aussi sur le degré d'importance qu'ils méritent, et sur la défense opiniâtre ou moins prononcée à laquelle nous devons les soumettre.

Pour rendre la classification des objets passifs des opérations plus concrète et plus explicite, nous les partagerons :

1. En objets dont la possession dans la défensive donne un caractère de stabilité aux grandes opérations, et dans l'offensive, facilite la continuation des mouvements et prépare les résultats ultérieurs. C'est ce que nous avons désigné par objets secondaires des opérations;

2. En objets qui décident des différentes modulations et du sort de la guerre. C'est ce que nous avons nommé objet principal.

Les premiers, comme le dernier, ont une influence majeure sur les opérations; car, pour parvenir au second, il est indispensable de se rendre maître des premiers. Nous pouvons donc envisager ceux-ci comme le *sine quâ non* de la continuation non interrompue des opérations offensives, et la possession du dernier comme le terme définitif de la guerre.

En dernier résultat, nous voyons que nos opérations ont trois catégories différentes d'objets pour but : l'objet immédiat et actif, l'armée adversaire et les objets passifs, secondaires et principal.

### DE L'OBJET ACTIF DES OPÉRATIONS.

L'objet actif des opérations, l'armée, doit nécessairement avoir deux buts principaux à remplir :

1. Dans l'offensive, de chercher à battre celle qui lui est opposée et de s'emparer des objets passifs des opérations.

2. Dans la défensive, de résister au choc de l'armée assaillante et de défendre les objets qui sont mis sous sa protection.

Je passe sous silence tout ce qui se rapporte aux moyens de combattre et de vaincre les armées, car ces règles appartenant à la tactique, ne peuvent pas être discutées dans ces Mémoires. Je n'entamerai donc ma dissertation que sur les moyens dont les armées doivent se servir pour couvrir les objets qui sont mis sous leur protection, ou pour s'en rapprocher, afin de s'en emparer.

Il est facile de se convaincre que, dans l'offensive, le rôle de l'armée est infiniment plus facile à jouer que dans la défensive. Dans le premier cas, ayant en sa faveur le choix de l'attaque, elle conserve aussi l'avantage de pouvoir choisir le but de ses opérations et de l'aborder en restant toujours dans l'état de concentration; tandis que l'armée défensive, ayant plusieurs objets d'une égale importance à défendre, ignorant ceux que les assaillants prendront pour but de leurs opérations, se trouvant dans la nécessité de couvrir une grande section de terrain, peut facilement être mise dans la cruelle alternative de devoir se disséminer, et n'opposera, par conséquent, que des parties affaiblies contre une masse plus puissante.

La concentration des forces étant, cependant, le plus sûr garant de la victoire, l'armée défensive ayant un vaste échiquier stratégique à défendre, doit chercher à prendre une position qui la mette dans la possibilité de porter son influence sur les objets des opérations, sans être réduite à la nécessité désavantageuse de se disséminer.

Malgré la difficulté du rôle que cette armée est appelée à jouer, la sphère active de ses opérations n'en est pas moins soumise à un certain calcul géométrique, qui peut servir de détermination à l'influence qu'elle peut avoir sur les objets confiés à sa défense. Cette détermination la guidera dans le choix des positions qu'elle devra prendre, et simplifiera le mode de ses mouvements.

Soit ABC (*Fig.* 6), le terrain que l'armée défensive se propose de défendre. Les opérations stratégiques étant, en grande partie, basées sur le calcul du temps et des distances, c'est sur ce calcul que l'armée défensive devra régler ses mouvements, afin d'être à même de venir encore à temps pour soustraire les diffé-

Digitized by Google

rents objets des opérations à la possession des ennemis.

Supposons que les points D, E, G, T, soient les objets qu'il est indispensable de défendre, et la section L, M, N, la ligne frontière vers laquelle les assaillants dirigeront leurs mouvements offensifs; trois objets, E, D, G, comme les points les plus avancés, seront ceux qui se trouveront les plus exposés aux attaques des ennemis. Nous avons vu que, dans des cas pareils, une position centrale était toujours la plus avantageuse. Voici comment on procèdera à sa détermination:

L'ennemi peut se présenter sur deux directions, c'est-à-dire, vers la section de la frontière comprise entre L et M, ou entre M et N. L'essentiel est de se trouver à la même distance que l'ennemi de l'objet menacé, afin que celui-ci ne puisse s'en rendre maître plus tôt. Supposons, maintenant, que l'armée offensive, en choisissant la section des frontières comprise entre M et N, occupe la position P, il est tout simple que, s'il ne s'agit que de la défense de l'objet des opérations D, tous ceux de la circonférence, comme Q, R, S, offriront des positions d'où l'armée défensive conservera toujours son influence sur l'objet menacé : car la ligne DP, étant égale à DR, DS, ou DQ, l'armée défensive postée même en S ou Q, pourra venir à temps pour soustraire l'objet D à la possession des adversaires. Il suffit donc de connaître le point où se trouve l'armée assaillante, pour pouvoir déterminer la section de terrain, sur laquelle les opérations des défenseurs possèderont une influence directe toutes les fois qu'il s'agira de ne défendre qu'un seul objet des opérations. En prenant cet objet, comme par exemple D, pour centre, et la distance de cet objet à celui P où se trouve l'armée offensive, pour rayon, il suffira de tracer une circonférence, qui déterminera la section du terrain où les défenseurs domineront stratégiquement l'objet des opérations D.

Il n'en est pas de même lorsqu'on a deux objets à défendre, comme, par exemple, D et G. Supposant qu'au commencement des hostilités, l'armée offensive se trouve en V, ayant l'alternative de pouvoir menacer et choisir pour but de son attaque les deux objets D et G, il faudra que l'armée défensive se place de manière à pouvoir défendre également un objet comme l'autre. En thèse générale, cette position ne pourra être que celle qui sera à égale distance des trois objets, D, V et G, comme, par exemple K. Deux communications, VD et VG, conduisent aux deux objets D et G; l'armée défensive, placée en K, pourra bientôt reconnaître le vrai point d'attaque et y venir à temps pour le défendre.

Mais, avant de songer à la défense des objets des opérations, l'essentiel sera de diriger notre attention sur les qualités de l'armée; car, pour que les opérations acquièrent un certain équilibre, il est indispensable que l'objet immédiat soit en état de leur accorder une force positive.

L'armée doit se caractériser par sa force numérique, son courage moral et sa capacité manœuvrière. C'est de ces trois vertus qu'émane l'ascendant tactique qu'une armée possède sur une autre; c'est cet ascendant aussi qui nous accorde la possibilité de défendre ou de nous rendre maîtres des objets des opérations. Ceci nous indique qu'il existe des relations entre la stratégie et la tactique, relations, au reste, qu'on a su aussi rendre souvent secondaires, pour ne pas mettre la première dans une dépendance trop absolue de la seconde.

En fortifiant les objets des opérations, on a su leur accorder une puissance indépendante temporaire, et cet état d'indépendance, qui n'est souvent que de peu de durée, a été d'autant plus nécessaire, que l'armée active ne peut pas mettre toujours sous sa protection immédiate tous les objets passifs des opérations du théâtre de la guerre. En possédant cependant la faculté de soutenir par eux-mêmes leur état d'intégrité, ces points ont souvent rendu à la stratégie, des services bien importants.

A l'avantage de pouvoir se soutenir par leur force intrinsèque, ces objets fortifiés joignent une autre prérogative non moins grande, celle de servir d'appui aux armées qui se replient sous leur protection, où elles trouvent tout ce qui est nécessaire pour leur entretien et leur existence.

### DES OBJETS PASSIFS SECONDAIRES.

Les objets secondaires des opérations étant ceux qui, dans la défensive, donnent un caractère de stabilité aux opérations, et, dans l'offensive, facilitent la continuation des grandes opérations et préparent les résultats ultérieurs.

Digitized by Google

doivent avoir également une grande importance à nos yeux. Ils sont aussi les objets constants de la défense et de l'attaque des deux partis belligérants. Leur possession doit donc être envisagée comme le préliminaire, et la conquête de l'objet principal, comme le terme définitif de la guerre.

Les grands résultats qui se rattachent à la possession des différents objets des opérations en ont fait la partie la plus intéressante de la science militaire. La disposition topographique du théâtre de la guerre nous en indique la recherche, et met la stratégie en rapport intime avec le terrain.

En mettant sous les yeux du lecteur la nomenclature des différents objets que la stratégie place dans la catégorie des objets des opérations, cherchons, par l'explication des grands résultats qui peuvent en dériver pour les différentes modulations de la guerre, à démontrer la justesse de leur désignation et à faciliter leur recherche.

Nous pouvons mettre dans la catégorie des objets passifs des opérations :

1. Les grandes villes;
2. Les points qui dominent et qui livrent le passage des grands fleuves;
3. Les points qui nous ouvrent le passage des chaînes de montagnes et des défilés en général;
4. Les points culminants des plateaux hydrographiques;
5. Les points qui forment les embranchements des grandes routes, qui nous livrent des directions multiples pour nos opérations ultérieures, et nous mettent aussi en état de menacer différentes sections de terrain également importantes pour les défenseurs.

Les *Villes* sont ordinairement les entrepôts de tous les produits de la culture des terres. Elles peuvent être envisagées comme les dépôts des ressources qui alimentent la guerre. La somme des villes parsemées sur la surface du théâtre des opérations doit donc être considérée comme son principe vital. En se rendant maître d'une ville, on acquiert plus de moyens pour alimenter la guerre, et on ravit aux ennemis une partie de ceux dont ils pourraient se servir pour la faire.

Les villes se présentent souvent aussi comme des champs de bataille artificiels, d'un avantage palpable. Dans ce cas, les fortifications qui les contournent leur prêtent leur appui. Comme points de défense permanente, ils servent aussi de points de retraite aux armées battues et de lieux sûrs où le rassemblement et l'organisation des débris peuvent se faire sans danger.

Les *Fleuves*, comme nous avons déjà pu nous en convaincre par leurs propriétés intrinsèques multiples, sont, dans des pays de plaines, des lignes naturelles de défense avantageuses. Se rendre maître du point qui domine une ligne pareille et qui livre un passage sûr, c'est faire une conquête importante. On surmonte un grand obstacle et on se met en possession d'une ligne de défense qui peut servir de pivot aux grandes opérations et qui couvre tout le terrain qu'on laisse en arrière.

Les *Chaînes de montagnes* peuvent être envisagées comme des sections stratégiques de terrain. La tactique en retire ses plus grands avantages, en y trouvant un grand nombre de champs de bataille faciles à défendre et difficiles à aborder. Les points qui nous en accordent l'entrée, que nous devons envisager comme le premier terme de la possession de ces sections stratégiques, nous livrent les routes qui nous conduisent par les défilés aux différents champs de bataille, que la main prodigue de la nature y a accumulés, et dont la conquête est décidée par la tactique.

Ce rapport intime, ce secours réciproque que la stratégie et la tactique s'y prêtent, qui rehaussent les avantages de l'une et de l'autre, constituent quelquefois ces repaires en obstacles insurmontables. La nature y maintient les principes avantageux de sa fondation, la science y acquiert une efficacité réelle.

Les *Points culminants des plateaux hydrographiques* nous désignent les pentes des pays où les eaux vont déverser leurs tributs. Ils nous mettent en possession des communications que la nature a tracées, et en servant de point de départ aux armées, ces pentes que suivent les assaillants, sur lesquelles ils restent toujours en possession des points dominants, leur accordent une prépondérance tactique non douteuse.

Les *Points qui servent de foyers aux grandes routes* nous mettent en possession de directions multiples pour nos opérations ultérieures, et nous offrent les moyens de pouvoir menacer différentes sections de terrain également im-

Digitized by Google

portantes pour les défenseurs comme pour les assaillants. En se rendant maîtres d'un point pareil, d'où on puisse se porter en masse sur plusieurs directions, on force quelquefois les adversaires, intéressés à opposer de la résistance sur chacune, de disséminer leurs forces et de s'affaiblir sur tous les points.

Avant d'achever cette dissertation, il n'est pas inutile de consacrer quelques lignes à un dernier objet, que nous devons mettre dans la catégorie des objets secondaires, c'est l'objet des opérations stratégiques d'un champ de bataille. Sa possession influant non-seulement sur les modulations d'une affaire générale, mais aussi sur les suites d'une victoire ou d'une défaite, il est indispensable d'y fixer son attention. Cet objet est celui qui, du champ de bataille, nous mène vers l'objet secondaire ou principal des opérations des adversaires, par une voie plus courte que celle que les défenseurs ont à parcourir pour l'atteindre. La bataille de Bautzen nous en offre un exemple bien instructif. Les points de Preititz et de Gleina (*Fig.* 8) étant plus rapprochés de Reichenbach, point de retraite des alliés, que ne le sont les points de Rreckvitz et de Klein-Jenkovitz, la victoire ne manqua pas de se déclarer en faveur des Français, du moment où ils se rendirent maîtres de ces deux postes.

Un procédé géométrique très-simple peut nous guider dans la recherche de l'objet stratégique d'un champ de bataille. Si même ce procédé ne nous sert pas d'une manière infaillible dans tous les cas, il nous sera d'une grande utilité dans beaucoup d'autres.

Soient A, B, C, D (*Fig.* 7), les quatre points qui désignent la première ligne de bataille; BE, la ligne de retraite. En joignant les points A, D et E par les lignes AE, AD et DE, nous formerons un triangle auquel je donnerai la dénomination de triangle stratégique d'un champ de bataille. Le poste E étant le point de retraite, l'objet stratégique devra donc se trouver sur l'extrémité de la ligne de bataille au point D; car la ligne DE étant plus courte que les lignes BE et AE sera la communication qui mènera au plus grand résultat, et D sera le point stratégique du champ de bataille.

En faisant l'application de ce procédé au terrain, en prenant pour exemple la bataille de Lutzen et la position de l'armée française, le lecteur se convaincra facilement que l'objet stratégique du champ de bataille était sur le flanc droit de la position française, au point de Starsiedel. En effet, si les alliés, au lieu de porter leur attention sur le centre et le flanc gauche des adversaires, avaient dirigé leurs efforts contre l'aile droite, ils auraient pu donner une tournure avantageuse à la bataille, en menaçant et en compromettant la ligne de retraite des Français.

Ce procédé géométrique me paraît d'autant plus utile, qu'il peut facilement s'appliquer à tous les champs de bataille, et simplifie une recherche essentielle que l'idéologie militaire rendait souvent abstraite.

L'influence que la stratégie a sur les suites d'une bataille étant très-grande, il est toujours plus avantageux, lorsque les objets stratégique et tactique d'un champ de bataille ne se trouvent pas dans la même direction, de diriger l'attaque primitive plutôt contre le premier que contre le dernier, quand même la possibilité de le conquérir exposerait à de grandes difficultés.

### DE L'OBJET PASSIF PRINCIPAL.

L'objet principal est un point difficile à désigner d'une manière invariable. Le sort de la guerre dépend souvent de l'énergie de caractère du souverain ou de la nation. Les campagnes de Russie et d'Espagne en sont un tableau dont les teintes possèdent un caractère non douteux. Tout est relatif à l'égard de la recherche de ce point; je m'abstiendrai même de la soumettre à une désignation invariable.

Néanmoins, les rapprochements des différents éléments, surtout lorsqu'ils sont appuyés par des exemples, forment quelquefois, d'une chose vague dans son principe, un domaine où les probabilités acquièrent un certain caractère de stabilité. Il en est de même de la recherche de l'objet principal des opérations. La capitale est ordinairement le foyer où, par le contact de la nation entière et des pays limitrophes, se concentrent l'industrie, la civilisation et les richesses nationales et individuelles. Tels sont Paris pour la France, Vienne pour l'Autriche, Berlin pour la Prusse, etc.

La concentration de tant de trésors forme de la capitale le point le plus cher et plus le

Digitized by Google

essentiel de la nation. « En s'en emparant, comme l'a dit un auteur célèbre (1), on frappe au cœur le principe vital » et le résultat d'une conquête pareille devrait être toujours d'un grand avantage pour les vainqueurs, et destructif pour les vaincus. Mais quelle différence de résultat n'avons-nous pas vu dans les campagnes des années 1806, 1809, 1812 et 1814? La Prusse et la Russie continuèrent la guerre, quoique les capitales fussent tombées au pouvoir des ennemis; l'Autriche et la France firent la paix, du moment où les objets principaux des opérations furent occupés par les adversaires.

Pour que les circonstances ne nous mettent pas dans la triste obligation de nous soumettre à ces désavantages, on devrait chercher à placer ces grands foyers, qui influent souvent d'une manière si vicieuse sur l'issue des guerres, en sens opposé des directions que la stratégie nous indique comme les plus sûres, ou les moins pernicieuses par leur position topographique.

Nous en trouvons un exemple en Russie. Pétersbourg, foyer principal de l'industrie, de la civilisation et des richesses nationales et individuelles, adossé à la mer, entraînant les opérations dans des inconvénients très-grands, est loin d'être l'objet principal des opérations stratégiques. Le second, Moscou, par son éloignement des frontières occidentales de l'empire, ne peut servir d'appât qu'aux peuples de l'Asie.

Comme tous les pays ne sont pas favorisés de même dans l'emplacement de l'objet principal des opérations, il faudrait y obvier par d'autres moyens. Le seul qui reste au pouvoir des nations est d'accorder à la capitale tous les éléments d'une force supérieure, qui puisse résister à celle des armées ennemies et aux ressources de la tactique, et, ce moyen, nous le trouvons dans les fortifications.

Mon avis ne pouvant être que d'un poids médiocre dans une discussion aussi grave, je ne puis mieux faire que de l'appuyer par les assertions énoncées par les maîtres de l'art. Tant de militaires distingués se sont prononcés en faveur des fortifications des capitales, leurs raisonnements sont fondés sur tant de principes stables et profonds, que, je suppose, il ne reste plus aucun doute sur l'efficacité d'une disposition pareille.

(1) Le comte Mathieu Dumas.



Digitized by Google

# DIXIÈME MÉMOIRE.

## SUR LES BASES D'OPÉRATIONS, AUTREMENT NOMMÉES LIGNES STRATÉGIQUES.

Je crois avoir fait sentir d'une manière assez palpable dans le huitième Mémoire, la différence qui existe entre les bases d'approvisionnements et celles d'opérations. Jusqu'ici tous les auteurs qui ont écrit sur la stratégie, avaient confondu les différentes bases sous une seule dénomination, et les appelaient bases d'opérations. Il en fut de même des lignes alimentaires et d'opérations.

Présenter aux militaires qui cherchent à s'instruire deux objets d'une nature hétérogène, sous la même dénomination, c'est embrouiller leur esprit et les mener souvent à des résultats vicieux. Une contradiction pareille ne manque pas d'agir aussi d'une manière nuisible sur la science même : c'est le meilleur moyen de n'être jamais d'accord sur ses différents éléments.

J'envisage les bases d'opérations comme les plus fermes appuis des armées, et je les retrouve dans les lignes stratégiques. Formées par des points auxquels la nature ou l'art donnent une stabilité positive, ces lignes consolident les manœuvres et ne peuvent pas être mieux désignées, que par bases d'opérations.

Les bases d'opérations sont, en général, les lignes qui unissent entre eux les objets des opérations. Elles ont ordinairement deux directions différentes par rapport aux frontières qui servent de départ aux armées :

1. Perpendiculaires ;
2. Parallèles.

Comme les premières sont aussi les vraies lignes alimentaires et d'opérations, qui servent de voies aux armées et aux munitions de guerre et de bouche, je me propose d'en discuter avec détail l'emploi et les propriétés, dans le mémoire suivant. Je n'entamerai de dissertation que sur les principes et l'emploi des secondes.

Les bases d'opérations parallèles à la frontière, et transversales à la marche d'une armée, remplissent deux buts essentiels :

1. Elles marquent et appuient le déploiement stratégique des forces actives ;
2. Elles servent de pivots aux grandes opérations des armées.

La défense immédiate étant toujours la plus salutaire pour maintenir l'intégrité d'un objet, tandis que la défense indirecte ne parviendrait pas toujours à le sauver, il est tout simple qu'il faut occuper ou couvrir immédiatement un point qu'on se propose de défendre. L'occupation de plusieurs de ces points, qui couvrent le pays attaqué, forment justement ce qu'on nomme le déploiement stratégique.

Il est indispensable de conserver intacts tous

Digitized by Google

les points qui le forment, car si l'un d'eux tombait au pouvoir des ennemis, tout le déploiement serait mis en défaut. La ligne menacée sur un des flancs, ou percée dans le centre, perdrait de sa stabilité, et les troupes qui l'occupent, séparées les unes des autres, seraient obligées d'aller en chercher une autre, ou de manœuvrer de manière à reconquérir le point perdu.

Le déploiement stratégique doit être en rapport direct, dans l'offensive, avec l'objet qu'on veut atteindre, et, dans la défensive, avec celui vers lequel on dirige son mouvement rétrograde. Cette analogie entre les points de départ et celui que les armées veulent atteindre, en fait dériver une combinaison de mouvements qui nous ramène dans le domaine des grandes opérations offensives et défensives. Je me réserve donc d'en parler avec plus de détail, lorsque je serai parvenu à ces deux sections importantes de la science militaire.

Une position stratégique présuppose un déploiement stratégique aussi; par conséquent, non l'occupation d'un point isolé, mais celle de plusieurs points, dont la liaison forme une étendue de terrain que nous désignons par bases d'opérations ou lignes stratégiques. Par rapport au terrain, ces lignes peuvent être partagées en deux catégories :

1. En lignes dont les espaces qui se trouvent entre les objets des opérations offrent des obstacles non interrompus, comme un grand fleuve, ou une chaîne de montagnes;

2. En lignes dont les espaces entre les objets des opérations, n'offrent aucune difficulté pour les franchir.

Les lignes de la première catégorie sont ordinairement plus difficiles à forcer, que celles de la seconde, car si les points que les assaillants veulent attaquer sont connus, les défenseurs trouvant sous la protection de chaque objet des opérations, une position favorable, forcent leurs adversaires à venir attaquer de front l'armée défensive et le point qu'elle protège. La défaite de l'objet actif des opérations, en paralysant la défense immédiate, peut seule nous mettre en possession d'une pareille ligne stratégique.

La campagne de 1813, en Allemagne, nous en offre un exemple. Les défaites des armées françaises à Dennevitz, sur la Katzkach, et à Culm, avaient tellement affaibli le numérique de leurs forces, que les alliés n'appréhendèrent plus de se jeter en masse sur la ligne d'opérations principale des ennemis, et les forcèrent par là à abandonner la ligne stratégique de l'Elbe, qui fut franchie sans difficulté après ces trois victoires décisives.

Une ligne formée par une chaîne de montagnes, qui lie les objets d'opérations entre eux, est celle que la chaîne du Hœmus offrait aux Turcs en 1829, mais dont ils n'ont su tirer aucun parti. La rivière de Kamtschik, qui se présentait transversalement à la marche des colonnes russes, en rehaussait les grands avantages. Mais les Turcs n'ayant pas su s'opposer à notre entrée dans les Balkans, ne furent plus en état de nous arrêter sur la ligne du Kamtschik, qui fut forcée à gué par nos intrépides chasseurs.

Les bases d'opérations qui sont marquées par des points auxquels l'art ou la nature ont accordé une sorte de stabilité, étant les plus avantageuses pour appuyer les grandes opérations, sont aussi les lignes sur lesquelles les armées cherchent ordinairement à se maintenir et qui servent de pivots à leurs mouvements.

C'est en dépostant les ennemis d'une base d'opérations sur une autre, qu'on s'empare du pays qu'on attaque. On refoule les défenseurs jusqu'à l'objet principal, et on met fin aux hostilités en s'en rendant maître.

Digitized by Google

# ONZIÈME MÉMOIRE.

## SUR LES LIGNES ALIMENTAIRES, ET SUR CELLES D'OPÉRATIONS.

Toutes les lignes qui, partant des bases d'approvisionnements ou des opérations, les réunissent avec les objets secondaires ou principal, s'appellent lignes de communications. Pour être cependant plus en rapport avec les propriétés qui les caractérisent, je les nommerai *lignes de jonctions* (1). Les autres militaires qui ont écrit sur la stratégie ont donné à toutes ces lignes de jonctions la même dénomination, en les appelant lignes d'opérations. Confondre deux objets qui servent à deux buts tout à fait différents, et dont les éléments sont différents aussi, c'est aller à grands pas vers des écarts qui font un tort réel à la science et qui nous égarent dans son application.

Fidèle au système de précision auquel je me suis fait une loi d'assujétir la stratégie, je crois devoir faire une différence qui servira de guide au jugement que nous devons porter sur les lignes de jonctions.

Je partage ces voies que nous appelons, en général, lignes, sur lesquelles roulent le charriage des munitions de guerre et de bouche, et sur lesquelles reposent les grands mouvements des armées, en deux genres, qui sont:

1. Les lignes alimentaires;
2. Les lignes d'opérations.

Les premières sont celles qui alimentent la guerre et qui servent au transport des munitions de guerre et de bouche; les secondes sont celles sur lesquelles les armées se meuvent, lorsqu'elles veulent atteindre l'objet des opérations.

Si les voies qui servent de ligne aux opérations étaient toujours les mêmes que celles qui servent au transport des différents approvisionnements, il serait juste que la différence que je viens d'énoncer fût envisagée comme un écart. L'expérience, au contraire, que j'appellerai à mon secours, parlera en faveur de mon assertion et suffira, j'espère, pour me disculper.

Pendant la campagne de 1809, après la bataille d'Eckmühl, l'armée française choisit pour ligne d'opérations, la grande communication qui, longeant la rive droite du Danube, mène par le chemin le plus court à Vienne. Mais combien de fois le Danube, qui coule parallèlement à la ligne des opérations, n'a-t-il pas servi de voie de communication pour le

(1) Je préfère la dénomination de jonction, car ces lignes étant celles qui joignent les points d'où partent les armées, avec les objets qu'elles se proposent d'atteindre, me paraissent, sous le rapport du sens général, être mieux rendues par la dénomination de *lignes de jonctions*.

Digitized by Google

transport des approvisionnements? La grande route de Linz à Molk a servi de ligne d'opérations aux Français, tandis que le Danube a pu être et a été, peut-être, leur ligne alimentaire.

Ce cas peu toujours avoir lieu lorsqu'un grand fleuve tombe d'équerre sur la base d'approvisionnement. Les grands fleuves navigables étant les communications les plus faciles, on simplifie beaucoup le transport de l'approvisionnement, toutes les fois qu'on est dans le cas de s'en servir, et qu'on s'en sert effectivement.

En 1828, dans la guerre contre les Turcs, la communication qui, partant d'Isakezi, passe par Babadag et Basardjik, servit de ligne d'opérations aux Russes, tandis qu'Odessa, qui était la base alimentaire, fournissait tous les approvisionnements par la mer Noire dans les villes maritimes, d'où on les transportait vers les points qu'occupaient les troupes.

Lorsqu'on est favorisé par les localités, comme les Russes le sont dans leurs guerres contre les Turcs, il est tout juste que les avantages qui en reviennent soient très-grands. La ligne alimentaire n'étant pas celle d'opérations, on ne se trouve pas à la merci des mêmes désastres, lorsque l'ennemi ne peut se porter que sur celle d'opérations. Le transport des approvisionnements n'étant soumis à aucune interruption, l'interception de la ligne d'opérations, ne pourra plus avoir une influence aussi vicieuse sur les différents mouvements, et sera, dans beaucoup de cas, plutôt un désavantage tactique que stratégique.

Les lignes d'approvisionnements, cependant, s'identifient souvent avec celles d'opérations ou de coopérations : ces cas ont toujours lieu lorsque les fleuves qui déchirent le théâtre de la guerre coulent parallèlement à la base d'approvisionnement; mais cette exception néanmoins ne doit pas annuler la différence que j'ai cru devoir mettre entre elles. Cette différence est d'autant plus palpable, que les mêmes communications ne servent pas toujours de voies au charriage des munitions de guerre et de bouche et aux mouvements des armées. Ainsi, entre plusieurs routes qui mèneront au même objet des opérations, il y en aura qui serviront au charriage de l'approvisionnement, que nous désignerons par lignes alimentaires, et d'autres où l'on fera mouvoir les armées, que nous nommerons lignes d'opérations.

Je partagerai encore les lignes d'opérations en deux genres différents :

1. En ligne d'opérations principale : c'est la communication qui nous mène à l'objet des opérations par le chemin le plus court; qui sert de voie à la plus forte masse des troupes offensives et de direction à l'opération principale. Je la nommerai *ligne directrice d'opérations*.

2. En lignes d'opérations, qui servent de direction aux colonnes, dont la tâche est, tout en coopérant au même but, de flanquer la directrice et de la mettre en sûreté. Je les désignerai par *lignes de coopérations* (1).

Les lignes, en général, alimentaires et d'opérations, sont d'une importance majeure; car servant de voies aux approvisionnements et de direction aux opérations, elles doivent, dans les deux cas, être mises sous la sauve-garde de l'armée, et choisies de manière à ne pas être à la merci des attaques des ennemis qui, en interceptant une des lignes, finiraient par ravir à l'armée active les éléments indispensables à son existence, ou par paralyser les grandes opérations.

Ces différentes routes doivent être faciles pour les transport des approvisionnements, le mouvement de toutes les armes, et assurées contre les attaques des ennemis.

Pour garantir la faciliter des transports des approvisionnements et le mouvement des différentes armes, il faut :

1. Que le terrain soit ferme et à l'abri d'une prompte dégradation;

2. Éviter autant que possible que la route aboutisse à de grandes difficultés de la nature, comme une chaîne de montagnes ou de grands fleuves dont le passage soit difficile (2);

3. Que la ligne directrice ne longe pas le

(1) C'est une dénomination que nous devons au général Vaudoncourt. Ce mot explique si bien le principe de la chose, que je ne doute pas que les militaires se refusent de le recevoir comme terme militaire technique.

(2) C'est ainsi qu'en 1806, Napoléon prit à revers tous les grands fleuves qui se seraient présentés de front, s'il s'était dirigé de Francfort par Weimar.

Digitized by Google

territoire ennemi, ou un terrain qui soit à sa disposition;

4. La ligne ne doit pas passer près de places fortes occupées par l'ennemi;

5. Elle doit être flanquée par les lignes de coopérations;

6. On fortifiera d'espace en espace les villes qui s'y trouvent, préalablement celles qui sont à cheval sur les fleuves, afin de s'assurer des passages faciles et sûrs;

7. Au manque de places fortes, on suppléera par des détachements, lesquels, postés sur les points principaux, assureront l'intégrité de la ligne directrice.

Il serait difficile, ou pour mieux dire, impossible, de donner une momenclature plus complète et des explications plus satisfaisantes des différents genres de lignes d'opérations dont la stratégie est susceptible, que celles que le général Jomini nous a communiquées dans son *Traité des grandes Opérations*. Aussi, ne me dissimulant pas l'impossibilité de donner quelque chose de meilleur à la place, je resterai fidèle au système du savant qui nous a si bien éclairé sur cette matière (1).

Le général Jomini accepte dix lignes d'opérations différentes (2).

Il appelle les *lignes d'opérations simples*, celles d'une armée agissant sur la même direction d'une frontière, sans former de grands corps isolés.

Les *lignes doubles et multipliées* sont celles d'une armée qui opère sur la même frontière, en formant deux ou trois corps agissant isolément vers un seul ou vers plusieurs buts.

Nous en voyons un exemple dans les opérations des armées alliées dans la Bohême, la Silésie et le Brandebourg, en 1813, et qui se concentrèrent à Leipzig.

Les *lignes intérieures* sont celles qu'une armée forme pour s'opposer à plusieurs lignes de l'ennemi et auxquelles on donne une direction telle qu'on puisse rapprocher les différents corps et lier leurs mouvements, sans que l'ennemi ait la possibilité de leur opposer une grande masse.

Ces lignes peuvent être simples ou doubles. En 1796, l'archiduc Charles forma une ligne d'opérations doubles intérieure en opérant sur la Murg et la Lahn. Il ne dépendait cependant que de lui de n'en former qu'une simple intérieure, en concernant ses forces sur le Necker.

Les *lignes extérieures* présentent un résultat contraire; ce sont celles qu'une armée formera en même temps sur les deux extrémités d'une ou de plusieurs lignes ennemies.

Telle était la position des généraux Moreau et Jourdan dans la même campagne de 1796.

Les *lignes d'opérations sur un front étendu* sont celles qui seront entreprises sur un grand développement contigu, par des divisions isolées, mais appartenant à la même masse et marchant au même but. On comprendra aussi, sous cette dénomination, des lignes formées par deux corps séparés sur une seule étendue donnée, elles formeront alors lignes doubles sur un grand front.

En 1800, le mouvement de l'armée de réserve au delà des Alpes, avait été fait dans ce sens. La marche des divisions Thurreau, Chabran, le gros de l'armée commandé par Napoléon lui-même, et les corps de Béthencourt et de Macdonald, en franchissant les Alpes pennines et helvétiques, la première par le Mont-Cenis, la seconde par le Petit Saint-Bernard, la troisième par le Grand Saint-Bernard, la quatrième par le Simplon, la cinquième par le Saint-Gothard, marchaient vers le même but, qui était Milan, et, au 30 mai, décrivaient une courbe qui s'étendait depuis Suze par Vercelli, Pallanza et Lugano.

Les *lignes profondes* sont celles qui, partant de leur base, parcourent une grande étendue de terrain pour arriver à leur but.

La campagne de 1812, en Russie, nous en offre un exemple, et son résultat nous en a démontré les dangers.

Les *lignes d'opérations concentriques* consis-

(1) Que le lecteur me nomme un ouvrage où l'explication des lignes d'opérations soit plus satisfaisante que celle que nous trouvons dans le *Traité des grandes Opérations*, et il me verra revenir franchement de ma conviction actuelle. Maintenant je soutiens encore que le général Jomini est le seul qui nous ait donné quelque chose de complet sur cette partie intéressante de la stratégie.

(2) Quoique j'aie donné ces mêmes explications dans mon *Système de guerre moderne*, je crois devoir les reproduire encore une fois pour offrir un tout plus satisfaisant.

Digitized by Google

tent en plusieurs lignes, ou une seule divisée, qui partent de deux points éloignés, pour arriver sur un même point, en avant ou en arrière de leur base.

Les lignes d'opérations que Napoléon avait adoptées à l'ouverture de la campagne de 1809, pour l'armée qu'il commandait en personne, et celle du maréchal Davoust, étaient concentriques. Les deux masses manœuvraient sur les deux rives du Danube, et ce n'est qu'à la bataille d'Eckmühl que la réunion s'est opérée. Elles soumettent l'armée qui les prend à beaucoup d'inconvénients et de dangers, et les résultats de la campagne de 1809 n'auraient peut-être pas manqué de justifier mon assertion, si l'archiduc Charles, en franchissant l'Iser, avait plus rapproché ses colonnes de route, pour pouvoir agir en masse au moment opportun, et s'il avait secouru la colonne du centre lorsqu'elle fut attaquée près de Rhor; c'est, à peu près, de la journée malheureuse de Rohr, que peut dater la décision de la campagne en faveur des Français. Les combats d'Abensberg et d'Eckmühl en furent les conséquences immédiates, car c'est l'échec du centre au couvent de Rhor qui avait intercepté toute communication entre les colonnes de droite et de gauche, et préparé ainsi leurs défaites.

*Les lignes d'opérations excentriques* sont celles que parcourt une seule masse qui part d'un point et se divise pour se porter sur plusieurs points divergents.

Pendant la campagne de 1800, en Italie, le général Mélas, en quittant la position du Var, et se portant vers Turin, en dirigeant le corps du général Ott sur Stradella, prit une ligne d'opérations excentrique et prépara, par une faute aussi grave, la défaite de son lieutenant à Montebello. Leur divergence ne peut être qu'au détriment des armées qui opèrent; voilà pourquoi elles ne peuvent être employées que dans les cas où on est favorisé par les forces physiques.

Les *lignes d'opérations accidentelles* sont celles qu'amènent des événements qui font changer le plan primitif de la campagne, et donnent une nouvelle direction aux opérations.

C'est dans le changement de la ligne directrice des opérations, dont je me réserve de donner une dissertation à la fin de ce chapitre, que consistent les lignes accidentelles. En changeant la direction perpendiculaire en mouvement latéral, le prince de Koutousof se servit, en 1812, de ligne d'opérations accidentelle. Ces lignes peuvent amener de grands résultats; mais il ne faut s'en servir qu'avec précaution et habileté.

Les *lignes d'opérations secondaires* sont celles qui servent à désigner les rapports de deux armées entre elles, lorsqu'elles agissent sur un même développement de frontières.

De toutes les lignes d'opérations, la meilleure est la ligne d'opérations simple. Une armée qui agit sur la même direction, sans former de grands corps isolés, est toujours plus en sûreté, puisque la masse principale des troupes actives est plus rassemblée. Les lignes adjacentes ou de coopérations, tout en assurant son intégrité, serviront de voies aux mouvements concentriques. Sans servir de direction aux opérations principales, mais coopérant au même but, ces lignes rempliront deux objets différents. Elles faciliteront le mouvement des colonnes en diminuant leur longueur, et flanqueront la ligne directrice.

Les opérations sur une seule ligne sont aussi les moins compliquées, et, par conséquent, les plus avantageuses.

Le meilleur conseil qu'on puisse donner à une armée qui se trouve dans l'offensive et maîtresse de ses actions, c'est de n'agir que sur une seule direction, et, par conséquent, sur une seule ligne d'opérations principale. On marche plus positivement vers le dénoûment, qui est toujours la chose la plus importante.

Qu'on soit sur la défensive, par conséquent esclave des actions de ses adversaires, si même ceux-ci tombaient volontairement dans le désavantage des lignes multiples, ce n'est jamais une raison, si la chose est possible, de les imiter. Au contraire, ce moment étant celui où les masses rassemblées deviennent indispensables et vraiment avantageuses, sera celui où l'on cherchera à opérer de manière à les avoir dans la même direction, pour pouvoir les concentrer sur le point décisif. L'opération se fera, sans doute, dans la direction qui offrira le plus de chances pour le succès; car, lorsque le but principal est rempli, les objets secondaires rentrent d'eux-mêmes dans le néant.

C'est ainsi qu'en 1814, Napoléon défendit pendant plusieurs mois le territoire français avec une poignée d'hommes, et se serait peut-

Digitized by Google

être encore défendu pendant assez longtemps, s'il n'avait pas morcelé ses forces et mis, par ce partage désavantageux, l'objet immédiat des opérations, l'armée, à la merci d'une défaite certaine, et livré par là l'objet principal aux coups de ses nombreux ennemis.

Les lignes directrice et de coopération étant celles qui, dans l'offensive, en partant des bases d'approvisionnement ou d'opérations, nous mènent vers l'objet que nous nous proposons d'atteindre, tandis que, dans la défensive, elles nous ramènent sur nos bases, doivent nécessairement être en rapport directe avec ces lignes qui leur servent de point de départ. Elles règleront le choix et désigneront celle qui se qualifiera le mieux par sa direction et les propriétés des sections de terrain qui l'avoisinent, pour servir de directrice aux opérations, ainsi que celles que nous prendrons pour lignes de coopérations.

C'est dans le mémoire suivant que je parlerai des ressources que la science nous offre pour régulariser ces différents choix.

Avant de terminer ce mémoire, je crois devoir parler encore d'une manœuvre qui a rapport aux lignes d'opérations: mouvement épineux, il est vrai, mais qui peut avoir des résultats très-importants : c'est le changement de la ligne directrice.

Il arrive quelquefois qu'une armée, restreinte à une stricte défensive, ne se trouvant plus en état de maintenir la ligne de jonction qui tombe perpendiculairement sur les bases d'opérations ou d'approvisionnement, se voit forcée de prendre une direction latérale pour pouvoir, en se plaçant dans le flanc de ses adversaires, menacer leurs communications et paralyser leurs mouvements offensifs. C'est ce que nous appelons une défense indirecte. Napoléon, dans ses *Mémoires* a dit, non sans raison, que c'était l'opération la plus épineuse de la stratégie; je dirai plus : c'est qu'une opération pareille ne peut être exécutée que dans son propre pays, ou dans un pays allié, où le matériel et les subsistances de l'armée sont à notre disposition, et leurs rassemblements ainsi que leurs directions sont subordonnés à notre volonté. La raison en est toute simple, c'est qu'en changeant de direction perpendiculaire et en entamant un mouvement latéral, on découvre et on abandonne la base d'approvisionnement, qui peut facilement tomber sous les coups des adversaires, et qu'il est indispensable de s'en procurer une autre. Dans une contrée ennemie, où on ne peut pas changer à volonté de base d'approvisionnement, changement qui devient le *sine quâ non* de celui de la ligne d'opérations, cette manœuvre peut devenir pernicieuse.

Dans son propre pays même, ou dans un pays allié, on n'est pas toujours en droit de changer de ligne directrice, quand le désir nous en vient, car on irait souvent au-devant d'une perte certaine. En changeant de ligne d'opération, comme on change aussi de base d'approvisionnement, il est indispensable que ce changement soit précédé par plusieurs conditions, sans lesquelles cette opération serait au détriment de l'armée qui l'entreprend.

1. La section de terrain vers laquelle on se dirige, doit pouvoir offrir à l'armée défensive les moyens de continuer les hostilités, et posséder tout ce qui est nécessaire pour établir une nouvelle base d'approvisionnement, où se rassembleront les munitions de guerre et de bouche;

2. La contrée qui devient par le changement de la ligne d'opérations le théâtre de la guerre, doit posséder des prérogatives positives sous les rapports de la stratégie et de la tactique;

3. En changeant de ligne d'opérations et en abandonnant la retraite perpendiculaire, pour entamer un mouvement latéral, qui n'est, comme nous l'avons vu, qu'une défense indirecte, il ne faut pas perdre de vue que cet abandon peut n'être souvent que momentané, et que l'ancienne ligne d'opérations ne doit pas être tout à fait abandonnée à la merci des ennemis, qui pourraient menacer l'objet principal des opérations et finir par s'en rendre maîtres en n'y faisant qu'une incursion. Il en résulte nécessairement une dissémination de forces, et c'est justement cette division d'une armée, qui se trouve déjà rejetée par les circonstances sur une défensive désavantageuse, et par conséquent dans une situation défavorable, que gît la grande difficulté de cette opération, qui ne doit être entreprise que dans un moment opportun, et conduite avec autant de sagacité que de précaution.

En 1812, l'armée russe a changé de ligne d'opérations, parce qu'elle manœuvrait dans son propre pays, et que les riches contrées mé-

Digitized by Google

ridionales de l'Empire avaient facilité l'établissement d'une nouvelle base d'approvisionnement. En 1813, l'armée alliée a aussi changé de ligne d'opérations, car, après ce changement, elle était allée se baser sur les places de la Silésie, qui lui offraient une base d'approvisionnement sûre et avantageuse par l'alliance avec la cour d'Autriche, dont l'adhésion au système politique des alliés n'était plus soumise à aucun doute.



Digitized by Google

# DOUZIÈME MÉMOIRE.

## SUR LA LIMITATION DE L'ÉCHIQUIER STRATÉGIQUE.

La base d'approvisionnement, et l'objet des opérations, sont les deux premières données sur lesquelles nous devons fonder nos calculs stratégiques. La première est une ligne qui est en notre pouvoir, le second est un point que nous voulons conquérir. Pour y parvenir, nous devons choisir entre les différentes voies qui nous mènent de l'une à l'autre, la route la plus sûre, la plus facile, et par conséquent la plus avantageuse. La limitation de l'échiquier stratégique est l'opération la plus propre pour nous guider dans notre choix.

En prenant la ligne d'approvisionnement pour base et l'objet des opérations pour sommet, nous nous formerons facilement un triangle, en liant par des lignes les deux points extrêmes de notre base avec le sommet. Il s'ensuit que les deux côtés du triangle seront les lignes les plus menacées, puisqu'elles se présenteront les premières aux attaques d'un ennemi qui se dirigera dans le flanc du triangle.

Lorsqu'une de ces lignes extrêmes, comme CD ou CK (*Pl.* 1re, *Fig.* 4), sert de ligne directrice, l'ennemi peut facilement, en se portant entre l'armée ennemie et sa base, l'en séparer et la forcer de revenir sur ses pas pour se faire jour l'épée à la main, ou de choisir d'autres directions, peut-être moins avantageuses, moins conformes aux circonstances et aux localités, et qui seront en dissidence avec les règles de la stratégie. Une malencontre pareille peut bouleverser l'ensemble du plan de campagne et avoir des résultats très-funestes.

Toutes les lignes qui se trouvent dans l'intérieur du triangle seront, au contraire, moins exposées que les extrêmes, et la ligne la plus sûre sera toujours celle qui tombe perpendiculairement du sommet sur la base comme CG; car, avant d'y parvenir, l'ennemi sera obligé d'en intercepter plusieurs, qui ne sont jamais sans surveillance, et avant d'arriver à la ligne centrale, il trouvera plus d'une entrave difficile à vaincre, et le plus souvent une impossibilité totale de l'atteindre.

Si les circonstances nous obligent cependant à nous servir d'une des lignes extrêmes, elles nous mettent alors dans l'obligation d'obvier à cet inconvénient par des mesures de précautions, qui consistent dans les détachements de sûreté dont le devoir est de flanquer la ligne menacée et d'en assurer l'intégrité.

Lorsque la ligne extrême longe quelque terrain impraticable, comme la mer, un vaste marais, une chaîne de montagnes dont l'ennemi ne puisse aisément forcer les passages, ou un pays neutre ou ami, tous les inconvénients s'aplanissent, et les détachements de sûreté deviennent inutiles.

L'application de ces principes au terrain pourra beaucoup mieux nous les éclaircir

Digitized by Google

Prenons, par exemple, la campagne de 1813.

Berlin était la base d'approvisionnement de l'armée du Nord, Breslau celle de l'armée de Silésie (*Planche* 2), Leipzig l'objet principal des opérations des deux armées. En prenant la ligne qui joint Berlin avec Breslau pour base, et le point de Leipzig pour sommet, nous formerons notre triangle stratégique ABC. Les lignes directrices des deux armées étaient sur les deux lignes extrêmes du triangle, et se trouvaient les plus menacées de toutes celles qui partaient de la ligne AC. Celle AB se trouvait flanquée par un terrain que l'ennemi pouvait facilement envahir, en s'y portant de Hambourg et de Magdebourg. Il y avait donc une nécessité urgente de paralyser tous les mouvements offensifs qu'il aurait pu entreprendre, en se basant sur ces deux places, et c'est justement ce qui fut fait. Le général comte de Walmoden, à la tête de 28,396 hommes et de 53 pièces de canon, fut détaché pour couvrir la ligne extrême de Berlin à Leipzig, contre les tentatives que le maréchal Davoust pouvait faire de Hambourg. Il prit position derrière la Stecknitz, entre Lauenbourg et Mollen, et après beaucoup de mouvements offensifs et de retraites, paralysa avec beaucoup d'habileté toutes les opérations des ennemis.

Les généraux Tchernichef, Hirchfeld et Puttlitz, à la tête de 13 à 14,000 hommes, furent envoyés du côté de Magdebourg, et remportèrent à Belzig une victoire complète sur les troupes françaises sorties de la place sous les ordres du général Gérard.

C'est ainsi que ces deux corps flanquants dégagèrent tout le terrain compris entre la rive droite de l'Elbe et la ligne extrême de Berlin à Leipzig, de toutes les tentatives que l'ennemi avait projeté.

Sur le flanc gauche, la ligne directrice de l'armée de Silésie était aussi sur la ligne extrême du triangle stratégique; mais cet écart n'entraînait dans aucun inconvénient majeur. Cette ligne était flanquée par les frontières de la Moravie et de la Bohême, pays confédérés, qui mettaient cette ligne en sûreté.

Il en était tout à fait autrement des mouvements de Napoléon. Basée sur les places de l'Elbe, depuis Hambourg jusqu'à Dresde, sa ligne directrice contre l'armée de Silésie, en partant de Dresde, allait par Bautzen, Gorlitz, etc., et se trouvait sur le côté EC du triangle DEC, longeant une frontière ennemie. Les alliés pouvaient, en débouchant par Bohm, Leipa, Zittau ou Hirschberg, inquiéter la ligne d'opérations des Français et leur intercepter leur communication avec Dresde. Mais l'armée de Bohême, employée dans des opérations offensives contre cette ville, ne pouvait pas se disséminer pour entreprendre ce mouvement, et il n'y avait pas d'autres troupes disponibles qu'on ait pu y employer.

Toutes les lignes de la gauche qui aboutissaient à Berlin, comme celle de Torgau, Wittenberg, Magdebourg et Hambourg, étaient assurées l'une par l'autre, et la dernière longeait, en grande partie, un terrain neutre ou paralysé par un manque total de troupes.

Tel a été aussi le défaut dans lequel l'armée de Bohême est tombée pendant la même campagne. Sa ligne directrice se trouvait sur l'extrême droite EG du triangle stratégique EFG, cette ligne avait l'inconvénient de longer la ligne de l'Elbe, qui était au pouvoir des Français, et de passer à peu près sous le canon de Konigstein, où les Français pouvaient franchir en sécurité le fleuve et intercepter la ligne directrice des alliés.

Plus tard, au moment du mouvement offensif de cette armée sur Leipzig, le même écart se fit sentir aussi dans le triangle BFG; mais on obvia à tous les dangers, en masquant la ligne de l'Elbe et la place de Dresde, d'où les Français pouvaient déboucher, par le corps du comte Tolstoy, qui protégea la ligne extrême BG.

Dans la guerre que les Russes ont soutenue contre les Turcs, en 1828, leur ligne directrice était aussi sur l'extrême gauche de la base comprise entre Ismaïl et Boukarest, qui formait avec le point de Varna le triangle stratégique; mais cette ligne longeait la mer Noire, qui était au pouvoir des Russes et qui la mettait à l'abri de toute attaque.

Les exemples que je viens d'offrir au lecteur seront suffisants pour le guider dans l'opération primitive, qui a la formation du triangle stratégique pour but. Ce triangle se trouvant une fois désigné, l'appréciation des différentes lignes qui, en partant de la base, aboutissent à l'objet des opérations, devient facile et d'une efficacité non douteuse. On choisit entre ces lignes celle que des circonstances impérieuses,

Digitized by Google

ou les avantages des localités, nous obligent à préférer aux autres; le triangle stratégique nous servira à en connaître les prérogatives ou les désavantages, et à voir si l'emplacement de la directrice n'exige pas d'autres secours que celui des lignes de coopérations, ou bien si des détachements de sûreté deviennent nécessaires pour en assurer l'intégrité.

---

Ici finit ce que j'ai nommé le *système géographique* de la stratégie. Le lecteur a pu se convaincre qu'il est composé d'éléments stables, car leur majeure partie est basée sur la géographie militaire, qui offre une nature immuable; que loin de ne posséder ni règles ni principes, ce système en offre une très-grande série qui, liés ensemble par des nœuds indissolubles, impriment à cette partie de la science militaire, un caractère synthétique qu'on ne saurait méconnaître.

Après avoir achevé les développements de la section théorique de la stratégie, passons maintenant à la partie pratique, que j'ai nommé le *système opératif*.

Digitized by Google

# TREIZIÈME MÉMOIRE.

## SUR LE SYSTÈME OPÉRATIF DE LA STRATÉGIE, OU SUR LE MÉCANISME DES GRANDES OPÉRATIONS.

Le *système opératif* de la stratégie est la section pratique de la science de la guerre. Il nous donne les moyens d'offrir en effets et en résultats, ce que le *système géographique*, qui en est la vraie partie théorique, nous donne en règle et en préceptes.

La tâche imposée à la partie opérative de la stratégie consiste à nous indiquer les moyens les plus sûrs et les moins pernicieux que la force active doit employer pour s'emparer des objets et des bases d'opérations. Ces moyens nous mènent au vrai but vers lequel tendent nos mouvements, celui de conduire graduellement l'armée à travers l'échiquier stratégique jusqu'à l'objet principal des opérations, dont la possession doit décider du sort de la guerre.

Le *système opératif* de la stratégie est basé :

1. Sur une appréciation juste et détaillée des avantages du terrain, sous les rapports géographique et militaire ;

2. Sur le calcul du temps et des distances ;

3. Sur la rapidité des mouvements.

La première sert à nous familiariser avec le terrain, avec ses ressources et ses prérogatives ; le second à calculer le temps nécessaire et les espaces à franchir pour parvenir à l'objet des opérations, et la troisième, dans le cas que les assaillants et les défenseurs se trouvent à égale distance de l'objet qu'ils se proposent de conquérir ou de défendre, nous offre la faculté d'y prévenir l'adversaire. Dans ces trois principes, qui servent de base au *système opératif*, nous trouvons les éléments qui le consolident, le calcul qui le régularise, et le caractère dont il doit être empreint.

Un chef qui manie ses masses avec dextérité et vitesse sera toujours en gain sur un adversaire moins expert et moins prompt. Cette prépondérance dépend de la sagacité du chef et de la bonté de l'armée. Le choix des communications les plus courtes et les plus avantageuses, la désignation des objets qui doivent avoir une influence positive sur le sort de la guerre, etc., dépendent des facultés intellectuelles du premier, la célérité des marches, de la constitution physique et des dispositions morales de la seconde.

L'usage ayant aboli les tentes, les grands avantages qui proviennent de la vivacité des marches, ayant diminué de beaucoup le nombre des équipages, les grandes opérations en devinrent plus rapides et plus décisives.

C'est du maintien rigide des trois éléments que je viens de désigner, que nous ferons dériver le résumé des combinaisons applicables à l'attaque et à la défense.

L'un et l'autre état exigent une discussion et une préparation préliminaires, car c'est le meilleur, et à peu près le seul moyen de maîtriser les différentes combinaisons et de do-

Digitized by Google

miner sur l'échiquier stratégique. Si même les modulations de la guerre, lorsque nous parvenons aux opérations, nous obligent souvent d'y apporter quelques modifications, une fois que l'attaque et la défense ont été discutées et préparées d'après les lois de la science, ces modifications, qui sont ordinairement simples, faciles et partielles, en deviennent aussi plus efficaces. Si j'affirme que, lorsque les ressources de l'échiquier stratégique ont été bien comprises et scientifiquement développées, les modifications que nécessitent les cas imprévus, ne sont que partielles, et par conséquent d'un danger temporaire, je suis aussi redevable au lecteur de l'exposition des raisons qui servent de base à ma conviction.

Quoique j'aie déjà eu l'occasion de saisir le vrai sens de ce que nous entendons par les ressources de l'échiquier stratégique; pour offrir au lecteur une description plus complète et moins abstraite du vrai esprit du *système opératif* de la stratégie, je crois devoir rassembler dans le même cadre, le principe et l'application, et faire de tous les éléments passifs et actifs de la guerre, un tout qui nous servira plus tard à mettre en pratique, ce que la théorie nous donne en règles et en préceptes.

Nous partageons ordinairement le *système opératif* en deux modes d'opérations, qui sont :

1. Le mode offensif;
2. Le mode défensif.

Quoique ces deux modes soient diamétralement opposés l'un à l'autre, ils n'en sont pas moins liés entre eux par des liens indivisibles. Ils servent réciproquement de base aux différentes opérations qui en proviennent. Le mode offensif ne peut être vraiment assuré, et d'une efficacité certaine, que lorsque la partie défensive est réglée et possède une force intrinsèque positive. Le mode défensif, de son côté, étant en état de faiblesse et de désavantage, doit, en utilisant les prérogatives de son état, profiter de chaque moment opportun pour repasser du mode défensif à l'offensif, et réparer les pertes antérieures ou faire de nouvelles acquisitions.

Pour que le *système opératif* d'une armée qui entre en campagne soit complet, il est indispensable que les deux genres d'opérations qui peuvent caractériser ses différentes entreprises, soient développés avec détail et avec exactitude.

Ces deux modes qui guident nos opérations, quoique d'une nature tout à fait hétérogène, reposent sur les mêmes éléments : la force de l'agent mobile et les ressources des objets passifs. Leur enchaînement doit nous paraître d'autant plus intime, qu'en approfondissant leurs principes et leurs résultats, nous nous convaincrons facilement du lien qui les unit. C'est l'armée qui attaque ou qui défend les objets passifs du théâtre de la guerre, c'est dans ces objets passifs que les armées trouvent les soutiens et le but de leurs opérations, c'est enfin le choc des agents mobiles qui décide du sort des objets passifs.

Le *système opératif* de la stratégie, embrassant de grandes sphères et non des sections tronquées, ne pouvant prévoir ou régler que les modulations des grandes opérations et non des parties de détail, nous met dans l'obligation, pour ne pas dépasser les limites de son état naturel, de ne nous occuper des échiquiers, que dans leur état d'ensemble; d'autant plus que nous avons déjà eu l'occasion de discuter les ressources des différents objets topographiques, qui se présentent à nos yeux sur la surface du globe, en les considérant dans leurs détails.

Le théâtre de la guerre, dans son ensemble, peut se présenter à nos opérations :

1. En échiquier ouvert et sans aucune valeur intrinsèque;
2. En échiquier fortifié par l'art;
3. En échiquier fortifié par la nature;
4. En échiquier fortifié par l'art et la nature.

Le secours des armées est indispensable pour tous les quatre, mais jamais ce secours ne devient plus nécessaire et plus efficace, que lorsqu'on veut défendre un échiquier de la première catégorie ou attaquer ceux des trois dernières. La facilité d'aborder le premier et de défendre les trois derniers, ainsi que la difficulté de défendre l'un et d'attaquer les autres, rendent la présence de l'agent mobile indispensable.

L'échiquier de la première catégorie étant celui qui ne possède ni grands fleuves, ni chaîne de montagnes, ni points fortifiés, est sans doute le plus difficile à défendre et le plus facile à attaquer. Ne possédant aucun des éléments de la force passive, c'est la force mobile qui seule décide de son sort. Quoique cette

Digitized by Google

sorte d'échiquier se présente rarement sur la surface de la terre, nous en trouvons cependant un exemple dans la partie orientale de la Bulgarie. Limitée vers l'est par la mer Noire, vers le nord par la ligne du Danube, et vers le midi par la chaîne des Balkans, cette section de terrain, enclavée entre ces trois grandes difficultés, n'offre par elle-même aux armées qui y opèrent, aucun obstacle de la nature ou de l'art qui pussent multiplier les difficultés de l'attaque ou faciliter les moyens de la défense.

La ligne du Danube une fois franchie (et quel est le fleuve d'une grande étendue, lorsque le point que les assaillants choisissent pour but de leur attaque est inconnu, dont on puisse prévenir le passage), on ne trouve que des plaines ouvertes qui vont à perte de vue. Tous les fleuves qui pourraient entraver un peu les mouvements offensifs, y sont si peu fertiles que, pendant les grandes chaleurs, on peut à peu près les passer partout à gué. Prenant leurs sources dans les Balkans, ils vont se jeter dans le Danube, et, se présentant parallèlement au mouvement des armées assaillantes, ils paralysent les dernières ressources du système défensif.

Une ligne fortifiée comme le Danube, lorsqu'il s'y trouve, pour la défendre, une force mobile qui possède les vertus nécessaires pour constituer une bonne armée, peut être envisagée comme une base d'opérations très-avantageuse. Mais elle perd tout à fait son efficacité lorsqu'elle est défendue par une armée ottomane. Organisées sur un type vicieux, ne possédant aucune persévérance dans le courage, et étrangères aux savantes manœuvres de la tactique, les troupes turques devraient toujours plutôt se restreindre à la défense des Balkans que, par l'infériorité de leur tactique, je considère comme leur ligne stratégique frontière.

Sur des échiquiers de cette catégorie, les batailles sont plus fréquentes, car l'art des manœuvres y trouve trop peu d'appui et de ressources. La tactique y domine sur la stratégie, et le choc des forces mobiles décide de leur possession.

Les Turcs ne pouvant jamais résister au choc des troupes européennes, ne peuvent s'y attendre qu'à des désastres et à la destruction de leurs forces mobiles. La défaite de l'agent actif étant une fois consommée, qu'arrive-t-il? La chaîne des Balkans, qui doit être la vraie base des manœuvres stratégiques des Ottomans, réduite à ses ressources intrinsèques, ne devient plus un obstacle aussi difficile à franchir.

Tel est l'exemple que nous offre la campagne de 1829, et les résultats de la bataille de Kouleviccha.

L'échiquier de la seconde catégorie possède sans doute de grandes prérogatives par la force des points de défense permanente qui s'y trouvent; mais, d'un autre côté, tous ces points étant sous la sauve-garde des forces mobiles, en paralysent un si grand nombre, que souvent l'État qui est défendu par des lignes fortifiées, est obligé de mettre sur pied des armées qui surpassent ses moyens.

Pour un homme dont l'esprit est riche en conceptions et en ressources, c'est un terrain avantageux. Conduisant les forces mobiles à travers ce labyrinthe de places fortes, trouvant dans chacune d'elles un appui pour ses opérations, cet échiquier lui offre plus de moyens pour opérer offensivement. Une guerre pareille et sans doute très-dispendieuse pour l'État; mais ces modulations en deviennent du moins plus efficaces.

La partie du nord-est des frontières de la France nous en présente un exemple, et quoique cet État ait été vaincu en 1814, il ne faut pas oublier que la France avait à s'opposer au choc d'une coalition dont les forces nombreuses s'étaient appesanties sur son territoire. Napoléon a su cependant, avec une poignée de braves, résister pendant près de trois mois à des armées quadruples en force, qui avaient franchi la ligne frontière sur plusieurs points.

Un échiquier de la troisième catégorie est une section de terrain qui possède une chaîne de montagnes et de grands fleuves qui se présentent transversalement au mouvement offensif des ennemis, et mettent des entraves à ses opérations. Ces remparts naturels servent à couvrir les positions stratégiques et tactiques, qu'on prend sous leur protection, et leur prêtent une force majeure positive, dont les prérogatives paraissent dans tout leur jour au moment d'un engagement général. La défensive y rencontre de grandes ressources pour ses opérations, l'offensive, au contraire, y épuise souvent les

Digitized by Google

siennes et trouve dans les entraves qu'elle est obligée de vaincre, des obstacles périlleux pour ses opérations. Ces difficultés naturelles se présentent à ses efforts comme des masses de résistance que la stratégie, secourue par la tactique, rend souvent indomptables.

Tel est l'échiquier que l'armée de Bohême avait choisi, en 1813, pour ses opérations. La chaîne de l'Erz, l'Eger et la Moldau, formaient une triple ligne de résistance, qui offrait aux alliés trois positions défensives stratégiques, derrière lesquelles ils pouvaient s'opposer avec facilité aux efforts offensifs des Français. Ces abris, sous la protection desquels les alliés conservaient la faculté de soustraire leurs projets aux ennemis, leur offraient les moyens de profiter de chaque inadvertance que ceux-ci pouvaient commettre, pour tomber sur leurs lignes de jonctions.

L'échiquier de la quatrième catégorie est celui qui possède le plus de forces intrinsèques. C'est le terrain le plus avantageux pour les opérations de la stratégie, dont toutes les chances sont en sa faveur. L'armée y opère, trouvant, pour ainsi dire, à chaque pas et dans toutes les directions, des positions avantageuses sous le rapport de la défense, où elle peut y soutenir le choc de ses adversaires avec une prépondérance marquée et un avantage que même les succès tactiques de ses ennemis ne sauraient paralyser, encore moins anéantir.

Telle a été, avant la paix de Paris, la partie orientale des frontières de la France, comprise entre Mayence et Bâle. Les avantages de la nature, renforcés par ceux de l'art, y sont tellement grands, qu'une armée chargée de sa défense aurait pu s'y maintenir avec succès contre une force quadruple qui aurait voulu l'attaquer de front.

Tels sont les caractères des quatre différents échiquiers que la main de la nature et les prérogatives de l'art offrent à nos manœuvres. La juste appréciation de leurs avantages, comme de leur faiblesse, nous met à même d'y utiliser les forces mobiles de manière à pouvoir nous y maintenir avec facilité. Les ressources de la nature et de l'art étant les plus fermes appuis de l'agent actif, chaque ligne stratégique lui servira de barrière protectrice contre les tentatives des ennemis. C'est aussi en considération de ces grands avantages que ces appuis sont ordinairement les pivots des grandes opérations. Les vertus intrinsèques de ces bases étant une fois bien comprises et bien développées, rendent les modifications que les malencontres nous obligent à apporter au plan général de la guerre, d'un danger temporaire. Si un désastre tactique oblige l'armée défensive à abandonner une base d'opérations qu'elle croyait pouvoir défendre avec succès, elle se replie sur une autre, y retrouve tout aussi bien la faculté de se reformer et de profiter d'un moment opportun pour reprendre l'offensive.

Une fois que l'appréciation de l'échiquier stratégique a été développée avec exactitude, et qu'on se soit familiarisé avec les éléments de l'attaque et de la défense, on se met en mesure d'y faire manœuvrer les forces mobiles. Ces manœuvres étant offensives ou défensives, appartiennent au mécanisme des grandes opérations de ces deux modes, auxquels je me fais un devoir de consacrer des articles séparés.

En attendant, je jetterai à la hâte mes idées sur la composition des armées actives et sur leurs positions préliminaires.

Digitized by Google

# QUATORZIÈME MÉMOIRE.

## SUR LA COMPOSITION DES ARMÉES ACTIVES.

Nous avons eu l'occasion de nous convaincre de la valeur des armées, et du rôle important qu'elles sont appelées à jouer pendant les hostilités. Elles sont les agents mobiles, ainsi que les objets immédiats des opérations, car leur action maintient l'intégrité des points qu'elles attaquent et du théâtre de la guerre en général. La composition des armées, destinées à envahir ou à défendre un pays, est donc d'une importance qui ne saurait assez attirer notre attention.

A quoi nous serviraient les places fortes, les camps retranchés et les bases d'opérations, s'il n'y avait pas assez de troupes pour en défendre les approches? Avoir même une armée, mais dont la force ne soit ni en rapport avec celle qu'elle doit combattre, ni avec le nombre des objets dont elle doit s'emparer ou qu'elle veut défendre, c'est marcher à grands pas vers sa ruine. Tel est l'exemple que nous offre la campagne des Français en 1814.

Le nombre effectif des hommes n'est pas la seule vertu que doit posséder une armée; elle doit briller aussi par son organisation et la bonté des individus qui la composent. A combien de graves et pénibles réflexions ne se sent-on pas porté, lorsqu'on songe qu'une journée suffit quelquefois pour démoraliser ou pour détruire une armée? Et cependant l'issue d'une journée aussi fatale et aussi étonnante ne dépend pas toujours du nombre, mais des vertus intrinsèques des troupes qui en sont les arbitres.

Que les qualités stoïques du chef qui doit les commander soient aussi en rapport avec celles qui caractériseront les armées. C'est le plus sûr moyen de prévenir les désastres flétrissants des capitulations d'Ulm et de Baylen. Heureusement, ces cas sont rares dans l'histoire, qui, en bien plus grand nombre, ne nous cite que des beaux faits et des actes de dévouement. Qu'on n'oublie pas que les armées ne se battent bien que lorsqu'elles sont bien conduites, et que les guerres décident souvent du sort des états.

Battre ses ennemis et s'emparer des objets des opérations, tels sont les devoirs qu'on impose à une armée qu'on met en campagne. Lorsqu'on procède à la composition de la force mobile, deux notions essentielles deviennent indispensables :

1. Le nombre des forces effectives que les ennemis peuvent utiliser, et les ressources que le pays leur offre pour en compléter le déficit;

2. Une donnée exacte du nombre et de la valeur intrinsèque des objets des opérations, dont les assaillants devront se rendre maîtres et que l'armée défensive devra placer sous sa protection immédiate.



Digitized by Google

La première de ces données ne peut ordinairement être soumise qu'à un calcul approximatif; car les ressources des pays sont rarement susceptibles d'un examen sûr et invariable. L'austérité des circonstances leur accorde quelquefois des développements qu'il est difficile de prévoir et dont il est plus difficile encore de calculer l'extension. Au reste, ce calcul, quand même il ne serait qu'approximatif, pourvu qu'il soit fait avec une sorte de probabilité, ne pouvant pas nous entraîner dans de trop graves erreurs, pourra servir de base à celui auquel nous voudrons soumettre les forces effectives des ennemis.

Il en est tout à fait autrement des objets passifs des opérations; leur nature d'immutabilité en facilite la stricte observation. En interrogeant la carte, on se met bientôt au fait de leur nombre; en les soumettant à une reconnaissance et un examen même furtifs, on se trouve à même d'en apprécier la valeur intrinsèque.

Parmi les objets passifs des opérations qui devront servir de base à la formation des forces actives, nous mettrons :

1. Les places fortes, dont une partie, comme nous l'avons vu plus haut (1), influent d'une manière directe, et l'autre d'une manière indirecte sur les opérations offensives, et dont les premières seront soumises à des siéges ou des blocus, tandis que les secondes deviendront les objets de simples observations;

2. Les points qui, sans être fortifiés, influent sur les grandes opérations, par les avantages de leur assiette et les grandes prérogatives que nous retirons de leur possession. Telles sont les villes qui nous livrent le passage des grands fleuves, les points qui nous mettent en possession de l'entrée des chaînes de montagnes, les nœuds des grandes routes, etc.;

3. Les lignes qui servent de voie aux opérations et au charriage des approvisionnements, car en avançant dans le pays auquel on fait la guerre, on allonge la directrice ainsi que les lignes de coopérations et alimentaires, et, pour en maintenir l'intégrité, on est obligé de les échelonner avec des détachements (2).

Le nombre et la valeur intrinsèque des objets des opérations étant reconnus et appréciés, ils serviront de guide pour le calcul des forces effectives nécessaires pour s'emparer des objets des opérations lorsqu'on est dans l'offensive, et pour maintenir leur intégrité lorsqu'on est sur la défensive.

Les deux données dont je viens de parler serviront de base à la composition des armées qu'on voudra mettre en campagne, et les grands résultats qui proviendront de leurs opérations ne manqueront pas de servir d'indication salutaire à l'attention sévère et réfléchie qu'on doit accorder à leur composition.

Le nombre de troupes de chaque arme qu'on doit mettre en campagne étant soumis à des modifications d'après la nature topographique du terrain où on se propose de faire la guerre, rend la composition des armées, sous le rapport de la proportion qui doit exister entre l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie, trop hypothétique pour vouloir en préciser l'énumération. Il est cependant tout simple que, dans un pays de montagnes, cette composition sera basée préalablement sur le calcul de l'infanterie, et que, dans des contrées où la nature n'offre pas de grandes difficultés à vaincre, cette proportion entre les trois armes se fera d'après les règles de la grande tactique, aux ressorts de laquelle cette détermination me paraît appartenir exclusivement.

(1) *Voyez* le sixième Mémoire.

(2) *Voyez* le onzième Mémoire.

Digitized by Google

# QUINZIÈME MÉMOIRE.

## SUR LES POSITIONS PRÉLIMINAIRES DES ARMÉES.

Après avoir interrogé la carte et s'être rendu un compte exact et détaillé de tous les avantages et de toutes les difficultés du terrain qu'on veut conquérir ou défendre; après avoir jeté un coup d'œil attentif sur la configuration des frontières, et s'être pénétré du nombre, de la valeur et des propriétés des objets stratégiques des opérations; après avoir réglé toutes les ressources de la base d'approvisionnement et désigné la communication la plus avantageuse pour servir de ligne directrice, on procède à l'emplacement préliminaire des armées qui doivent envahir ou défendre le terrain qu'elles veulent se disputer.

Les frontières ennemies étant pour les assaillants le premier terme de l'invasion, et pour les défenseurs la ligne la plus avancée qu'ils se proposent de défendre, cette ligne est ordinairement le lieu de rassemblement des deux partis. Les devoirs imposés aux armées offensives et défensives consistent : pour la première, à forcer la frontière ennemie, à battre l'armée qui lui est opposée, et à s'emparer de l'objet principal, dont la possession doit décider du sort de la guerre; pour la seconde, à défendre l'invasion de la ligne frontière, en résistant à son ennemi, et à maintenir l'intégrité de tout le territoire. Il s'ensuit que l'emplacement préliminaire des armées belligérantes doit être en rapport :

1. Avec la configuration des frontières;
2. Avec l'emplacement de l'armée qu'on se propose de combattre;
3. Avec la ligne directrice des opérations;
4. Avec l'objet principal des opérations;
6. Avec la base d'approvisionnement.

Les règles pour l'emplacement des armées doivent donc être une conséquence immédiate de celles que nous avons établies pour la configuration des frontières, ainsi que pour les objets et les bases d'opérations et d'approvisionnement. Nos discussions sur leurs propriétés, leur emploi et leur valeur intrinsèque, ont suffi pour établir le mode d'après lequel nous devons régler leur choix, et définissent aussi le rôle important qu'ils sont appelés à jouer dans les grandes opérations.

Le lecteur ayant pu se convaicre, dans le courant de l'ouvrage, que les lois de la stratégie ne sont pas fondées, comme on l'avait prétendu autrefois, sur des principes vagues, mais portent plutôt un caractère synthétique qu'on ne saurait méconnaître; qu'en partant d'un faux principe on arrive à un faux résultat; il se convaincra facilement, qu'en plaçant la force active en sens inverse des objets qu'elle doit défendre ou de ceux qui peuvent appuyer

Digitized by Google

ses opérations, on marchera vers des résultats qui peuvent influer d'une manière vicieuse sur le résultat de la guerre.

Nous avons discuté avec détail dans le sixième Mémoire sur la configuration et les propriétés des frontières, dans le huitième sur les bases d'approvisionnements; dans le neuvième sur les objets des opérations; et dans le onzième sur les lignes d'opérations; ce sont ces raisonnements qui devront nous guider dans le choix des points où nous devrons placer préalablement des armées assaillantes et défensives.

La règle générale impose aux défenseurs le devoir de se porter vers l'endroit que leurs adversaires choisissent pour débouché. Dans le cas où la frontière décrit une ligne droite, qui n'est défendue par aucun obstacle marquant de la nature ou de l'art, l'emplacement des armées défensives devient d'autant plus difficile que, les assaillants ayant à leur choix plusieurs points, souvent également avantageux, où ils peuvent franchir cette ligne, mettent les défenseurs dans la situation embarrassante de se trouver prêts à recevoir leurs adversaires sur plusieurs directions. Soumettre à une observation immédiate tous les points d'intersections d'une frontière ouverte, serait tomber dans le défaut de la dissémination des forces. Le seul moyen et le plus efficace, dans un cas pareil, et de prendre une position centrale qui soit à peu près à égale distance de tous les points, et lorsque l'ennemi aura prononcé son mouvement, de se porter avec la masse des troupes à sa rencontre, en occupant, par des détachements d'observation, les principales communications qui mènent des extrémités de la ligne frontière au centre du pays, afin de paralyser les incursions que l'ennemi pourrait y faire.

Si la ligne frontière est défendue par des places fortes, elle offre aux défenseurs des avantages incontestables, et rend, au contraire, le mouvement offensif des assaillants, esclave de l'emplacement de l'armée défensive. Possédant, dans une frontière fortifiée, des bases avantageuses d'opérations et d'approvisionnement, en s'appuyant sur une des places, les troupes défensives obligent les assaillants à venir les chercher dans leur position et leur ravissent tous les moyens de pouvoir la franchir sur un autre point, pour ne pas livrer leurs lignes de jonctions à leurs ennemis.

Si la frontière n'étant défendue sur ses côtés par aucun obstacle naturel ou fruit de l'art, décrit un angle saillant (*Fig.* 2), la position de l'armée défensive se trouve sur la ligne AC: car si elle avançait imprudemment vers B, l'ennemi, qui se porterait vers A ou vers C, en prenant toute la section renfermée dans ABC à revers, parviendrait facilement à la couper de ses lignes de jonctions et à l'isoler. La position D, au contraire, deviendra une position centrale entre les deux points d'intersections A ou C, et offrira aux défenseurs les moyens de se porter vers l'un ou l'autre point, et d'y prévenir leurs adversaires.

Si la frontière est fortifiée, le cas rentre dans celui d'une ligne droite bien défendue; l'armée défensive pourra choisir sa position et forcer les assaillants à venir la chercher.

Si l'angle que forme la frontière est rentrant (*Fig.* 3), la position devient inverse. L'armée défensive devra se diriger vers l'une des parties saillantes A ou C, en occupant la partie rentrante B par un corps détaché, pour s'opposer à quelques incursions que l'ennemi pourrait y faire. Cette position des défenseurs, en A ou C, leur donne la faculté de prendre leurs ennemis à revers, s'ils s'avisaient de manœuvrer par l'angle rentrant vers B.

Quant à l'emplacement des armées par rapport à la directrice, l'objet principal des opérations et la base d'approvisionnement, cet emplacement doit se faire de manière à pouvoir les couvrir immédiatement tous les trois, car ils forment une des parties fondamentales des grandes opérations.

Telles sont les règles générales qui doivent nous guider dans l'emplacement des armées. C'est surtout lorsqu'on est sur la défensive, qu'on portera son attention vers les points les plus faibles.

Cependant les armées du système de guerre moderne sont tellement nombreuses, que pour ne pas trop allonger les colonnes de route, ce n'est pas un seul point de la ligne frontière qu'on choisit pour franchir cet obstacle, mais plusieurs. On calcul et on fonde les mouvements sur des marches concentriques qui mènent vers les premiers objets des opérations qui se présentent au mouvement des armées. Une disposition pareille attire, par conséquent, l'attention des défenseurs vers plusieurs points mis

Digitized by Google

en échec. Vouloir garder tous ceux de la ligne frontière, qui sont d'une égale importance, serait tomber dans le défaut d'une dissémination de forces, et le remède serait pire que le mal. Comme ce n'est pas en affaiblissant les parties, qu'on prend la meilleure voie pour parvenir à un résultat avantageux, la concentration des forces est toujours le meilleur conseil à donner pour prévenir les suites fâcheuses d'un cas pareil.

Je ne veux pas envisager toujours cette concentration sous l'aspect d'une seule masse; la configuration des frontières protège souvent l'emplacement des armées de manière à pouvoir combiner les opérations de plusieurs corps, sans porter atteinte à l'intégrité des points qu'on se propose de défendre. En thèse générale, il faut envisager la concentration sous le point de vue de masses, dont chacune soit assez forte pour s'opposer aux tentatives que les ennemis pourraient faire dans les différentes directions.

Il est tout juste que leur emplacement sur les frontières qu'elles se proposent de défendre, soit ordonné de manière à ce que l'ennemi ne puisse venir interrompre le contact constant qui doit exister entre elles. En un mot, ces corps doivent être partagés de manière à pouvoir se maintenir seuls, lorsque la nécessité l'exige, et qu'ils puissent se rassembler sans obstacle en un seule armée, si un engagement général était à prévoir et nous en imposait l'obligation.

Soumettons maintenant ces règles à de plus grands détails et recherchons les principes qui dériveront pour l'emplacement des armées de *leurs rapports collectifs* avec la configuration des frontières, avec la ligne directrice de la guerre, avec l'objet principal des opérations et avec la base d'approvisionnement.

Les frontières d'un pays nous présentent, ordinairement, un grand espace de terrain et plusieurs points d'intersections où nous pouvons franchir cette ligne. Il n'en est pas de même de la ligne directrice de la guerre et de l'objet principal des opérations. Il ne peut y avoir qu'une seule ligne et qu'un seul point. L'attention de l'armée défensive se trouve donc partagée entre les points d'intersections de la frontière, la ligne directrice de la guerre et l'objet principal des opérations.

Si les circonstances, ou les désavantages topographiques, ne nous permettent pas de placer les armées actives de manière à pouvoir rester en rapport intime avec les règles établies pour les différents objets mentionnés, et les défendre avec le même succès les uns comme les autres, il n'y a pas de doute que, dans un cas pareil, il faudra porter son attention et employer toutes les ressources de la défense, plutôt en faveur de la directrice, comme la ligne sur laquelle reposent les grandes opérations et l'objet principal, et chercher à les soustraire aux coups des ennemis. La raison en est toute simple, c'est qu'entre la ligne frontière, la directrice de la guerre et l'objet principal des opérations; ces deux derniers sont sans contredit les plus importants, puisqu'en se laissant rejeter de la ligne directrice de la guerre, on découvre aux attaques des ennemis l'objet principal des opérations, et en cédant ce dernier aux adversaires, on leur livre le point le plus nécessaire du théâtre de la guerre et qui décide, ordinairement, du sort du pays qu'on attaque ou qu'on défend.

Ces considérations suffisent pour nous porter à mettre de préférence la ligne directrice sous la protectiou immédiate de l'armée, c'est-à-dire, que les forces mobiles soient placées de manière à pouvoir la défendre immédiatement contre l'agression ennemie, de quelque côté que les assaillants se présentassent.

Comme la ligne frontière possède plusieurs points d'intersections et de passage, il ne peut pas même en être autant pour la défense de ces points différents, car si l'armée défensive se proposait de les mettre tous sous sa protection immédiate, elle agirait en sens inverse de la règle générale et immuable de la concentration, et marcherait à grands pas vers sa perte.

La règle générale pour l'emplacement préliminaire des armées actives, sera donc d'en placer toujours une grande masse sur la communication qui doit servir de directrice à la guerre et dans la direction où cette ligne coupe les frontières. Les autres masses qui formeront le total des forces actives peuvent, par une extension de déploiement, être employées à défendre d'autres points d'invasions; mais leur position doit être soumise à la règle générale, qui prescrit de rester en contact constant et non interrompu avec les forces principales pour pouvoir, dans les cas d'urgence, secourir la masse primitive ou en recevoir l'assistance.

Digitized by Google

# SEIZIÈME MÉMOIRE.

## SUR LES GRANDES OPÉRATIONS OFFENSIVES.

Toute opération offensive présuppose deux buts à remplir :

1. De battre l'armée adversaire ;
2. De prendre possession du pays auquel on fait la guerre.

Tout ce qui se rapporte à l'art de mener avec sagacité un engagement général à un heureux résultat, appartenant à la tactique, ne peut être le sujet de nos discussions actuelles (1) ; il ne s'agit donc ici que de développer les moyens de prendre possession du pays auquel on fait la guerre, envisagés sous le rapport des grandes opérations stratégiques.

Nous avons eu l'occasion de voir que pour s'emparer d'une section de terrain et pour y dominer avec une sorte de prépondérance, il est indispensable de se rendre maître graduellement des bases d'opérations. L'attaque des objets et des bases d'opérations, est donc le vrai but d'une opération offensive, comme leur défense est celui d'une opération défensive.

Quel que soit l'échiquier qu'on se propose de défendre ou d'attaquer, ce sont toujours les frontières qui sont le premier objet qui attire l'attention des défenseurs comme des assaillants. Nous avons vu, dans le sixième Mémoire, que deux points principaux influaient sur leur attaque ou leur défense :

1. Leur configuration ;
2. Les propriétés qui proviennent de leur nature.

D'après le caractère synthétique que nous avons cru reconnaître dans les éléments de la stratégie, et dont le lecteur se sera sans doute convaincu aussi, il s'ensuit que l'attaque ou la défense des frontières doit être faite avec cette sage prévoyance que revendique la haute importance de cette opération, et l'influence salutaire ou nuisible qu'elles peuvent avoir sur les modulations de la guerre.

Le mouvement offensif contre la ligne frontière ayant été prononcé, ou l'emplacement des armées défensives ayant été décidé, on n'est plus toujours le maître de changer à son gré l'ordre des mouvements qu'on aura établi. On devient esclave des directions qu'on aura choisies, et malheur à celui qui les aura prises en contravention avec les règles du *système géographique* d'où nous puisons la juste appréciation du terrain, ou du *système opératif* qui décide de l'emplacement des armées.

Faisons-en l'application au terrain, et pre-

(1) Le lecteur pourra trouver tous les développements nécessaires pour cette partie de l'art militaire dans mon ouvrage intitulé : *Examen raisonné des propriétés des trois armes différentes, de leur emploi dans les batailles et de leur rapport entre elles.*

Digitized by Google

nons l'ouverture de la campagne de 1806.

La ligne des frontières des Prussiens, à cette époque, décrivait un arc convexe, qui s'appuyait par la gauche à Eger, et passant par Nuremberg, Cobourg, Hildbourghausen et Meinungen, contournait l'électorat de Hesse et aboutissait par sa droite à Emden.

Deux lignes de jonctions principales, que nous avons nommé lignes directrices, indiquent les points vulnérables par où l'ennemi pouvait pénétrer. Sur la droite, c'est celle qui, partant de Dusseldorf, passe par Paderborn, Cassel, Magdebourg, et aboutit à Berlin; sur la gauche, celle qui, partant de Mayence, passe par Fulde, Weimar, Leipzig et conduit à la capitale.

La première présente trois lignes de défense à franchir. Celle du Weser, la chaîne du Harz et l'Elbe, sans pouvoir les prendre à revers et échapper à leurs difficultés.

Celle de gauche en offre le même nombre, qui sont : la Saale, la Mulde et l'Elbe. Mais en s'établissant militairement sur celle du Mayn jusqu'à Bamberg, en se prolongeant par la droite jusqu'à Nuremberg et en masquant la Thuringe par un corps d'observation, cette position suffisait, non-seulement pour tourner les deux premières; mais elle mettait aussi l'armée française en possession des lignes de jonction les plus courtes qui mènent à la capitale.

Cette position stratégique offrait, en outre, l'avantage d'avoir les deux flancs du déploiement bien appuyés. L'aile droite à la chaîne des montagnes de Fichtel et de l'Erz, qui contournait un pays devenu neutre à cette époque, la gauche au Rhin, qui formait la frontière de la France.

Abstraction faite des ressources et des désavantages territoriaux pour les Français et pour les Prussiens, le rassemblement des armées de Napoléon à Bamberg, Amberg, Konigshoffen, Nuremberg, Würtzbourg et Cronach, servait d'indication à la direction que Napoléon voulait donner à ces opérations.

Un autre avantage non moins grand, rendait cette direction importante : c'était la possibilité de se présenter parallèlement à la directrice des opérations des Prussiens, et de pouvoir menacer plusieurs de ses points à la fois. La possession du défilé de Hof et de la ligne de jonction qui, par Zwickau, mène à Leipzig, prenait aussi une grande section de terrain à revers, et forçait les Prussiens à se replier derrière l'Elster.

Les routes qui, de la partie méridionale de la ligne frontière, conduisent vers l'Elbe, sont:

1. Celle qui, partant d'Eger, conduit par le défilé d'Adorf;

2. Celle qui, partant de Bayreuth, traverse le défilé de Hof;

3. Celle qui, partant de Bamberg, va par Cronach et coupe la vallée de la Saale à Saalburg;

4. Enfin celle qui, partant aussi de Bamberg, longe la Reich par Cobourg et passe par le défilé de Saalfeld.

Les points importants qu'on devait considérer comme les plus fermes appuis de la partie vulnérable des frontières, étaient donc: Adorf, qui défend le passage de l'Elster et ceux de Hof, Saalburg et Saalfeld, qui ferment la vallée de la Saale. Ces points, au contraire, ne furent que faiblement occupés, et toute la masse des troupes prussiennes reçut pour direction primitive la grande communication qui mène à Erfurt, afin de franchir la forêt de la Thuringe et de se porter sur Meinungen et Hildbourghausen. Chose bien inconcevable, le duc de Brunswick avait fait les dispositions nécessaires pour s'opposer à une attaque que les Français pouvaient diriger contre le front des frontières, et avait perdu de vue qu'on pouvait les tourner par leur gauche.

Engagé dans cette fausse direction, qui découvrait aux coups des ennemis les points les plus vulnérables, le duc de Brunswick ayant reconnu les projets de Napoléon, ne fut plus en état de remédier aux grands maux que ses faux mouvements occasionnèrent : il avait perdu le temps et les distances. En vain s'efforça-t-il de corriger ses fautes en rassemblant l'armée à Erfurt, Gotha et Hochdorf, ce rassemblement ne pouvait même plus servir de palliatif; car Napoléon, maître des trois grandes communications qui conduisent par Hof, Schleitz et Saalfeld, s'avançait avec précipitation à dos de ses ennemis. C'est ainsi qu'au moment où le prince de Hohenlohe et le duc de Brunswick livraient les batailles de Iéna et d'Auerstadt, l'un et l'autre se trouvaient, avant de combattre, coupés à Naumbourg et Iéna, et avaient

Digitized by Google

livré aux Français les lignes les plus courtes sur Dresde et Berlin. Nous connaissons l'influence que les pertes de ces deux batailles, mais surtout celles des lignes les plus directes, eurent sur le sort de la capitale et du royaume.

Telles ont été les suites de la fausse appréciation topographique de la ligne des frontières, tels seront ordinairement les malheurs qui résulteront de l'infraction des lois du *système géographique*.

Les frontières étant une fois franchies, on procède à l'attaque du théâtre de la guerre. Trois objets principaux doivent attirer notre attention, et nous devons nous efforcer :

1. A être en possession des lignes de jonctions principales et des lignes les plus courtes;
2. A dominer les grands fleuves;
3. A nous rendre maîtres des objets et des bases d'opérations.

Les lignes de jonctions principales sont les plus favorables pour le mouvement des grandes masses; les lignes les plus courtes nous mènent d'une manière directe au but principal de nos opérations.

Les grands fleuves sont des lignes défensives naturelles très-favorables, et servent aussi de bases temporaires à nos approvisionnements et à nos opérations.

Les objets et les bases d'opérations étant les plus fermes appuis de nos opérations, décident aussi de la possession du théâtre de la guerre.

Nous avons vu, dans le neuvième Mémoire, que parmi ces objets d'opérations, il y en avait dont l'importance était tellement grande que, pour qu'ils ne tombent pas de prime-abord au pouvoir des ennemis, on cherchait à leur accorder une force défensive permanente, qu'on obtient par les fortifications. La conquête de ces objets revendiquant beaucoup de monde, de temps et d'apprêts, diminue aussi nos forces actives, ainsi que la vivacité de nos mouvements. Mais, malgré le tort qu'une diminution pareille peut faire, le mal n'en est pas moins sans remède, car pour pouvoir avancer en sécurité et sans danger dans un pays qu'on se propose d'envahir, le principal est d'avoir les flancs et le dos libres et francs. Il est donc indispensable de ravir aux ennemis ou du moins de paralyser les objets qui se trouvent sur l'espace qu'on parcourt, qui appuieraient et pourraient servir de pivot à leurs opérations.

Les places fortes étant parmi ces objets ceux qui procurent les plus grands avantages, attireront notre scrupuleuse attention. Nous avons vu, dans le neuvième Mémoire, la manière d'en classer l'importance; le sixième nous a servi à connaître les moyens que nous nous réservons pour les paralyser ou pour nous en rendre maîtres. En commençant nos opérations offensives, il sera nécessaire de décider quelles seront les places que nous devrons soumettre à des siéges réguliers, et quelles seront celles qui deviendront les objets des blocus ou des observations. C'est d'après cette classification que nous partagerons nos forces actives, et en libérant l'échiquier stratégique de tout ce qui peut gêner les mouvements des armées assaillantes, nous accorderons à leurs opérations plus d'assurance et plus de sécurité.

Les places qui possèdent une influence stratégique sur le théâtre de la guerre, et que nous soumettons à des siéges réguliers, sont les points dont nous devons chercher à nous rendre maîtres au plus vite. Tant qu'une place est au pouvoir des ennemis, elle ne perd jamais de son importance stratégique. Le moindre heureux incident pour eux est un revers pour nous, en ramenant les adversaires vers ces objets de défense, leur offrent un pivot et un appui pour leurs opérations. Il s'ensuit que nous devons tâcher, autant que possible, à éloigner la force active des défenseurs de tous les points qui peuvent seconder leurs entreprises, et à manœuvrer de manière à la rejeter vers une section de terrain où elle ne puisse trouver d'autres secours que sa force physique intrinsèque.

A mesure qu'on avance dans le pays, qu'on fait les dispositions nécessaires pour les siéges, les blocus et les observations, qu'on désigne le nombre des masses nécessaires pour ces opérations, on emploie leur surplus pour prendre possession de l'échiquier. Nous pouvons y parvenir de deux manières :

1. Par le choc de la force active;
2. A l'aide d'une manœuvre.

La première n'entre pas dans le but de cet ouvrage, qui ne peut s'occuper que de la seconde.

Les opérations stratégiques renferment tous les mouvements qui précèdent ou qui suivent les engagements. C'est dans la manière dont nous manions nos masses et dans les directions

Digitized by Google

que nous leurs donnons, que nous retrouvons le vrai esprit des manœuvres.

La force des armées actuelles est tellement grande, qu'on est obligé, pour ne pas rendre les colonnes trop allongées et les marches trop lentes, de se mouvoir en plusieurs masses qui occupent plusieurs points, qui se trouvent plus ou moins sur la même hauteur. C'est le partage des différentes masses sur une même ligne que nous avons appelé *le déploiement stratégique*.

Une armée qui occupe une ligne, et qui y est stratégiquement déployée, peut être attaquée sur trois points différents, qui sont : un des deux flancs ou le centre.

Les flancs d'une ligne stratégique ou tactique étant toujours les parties les plus faibles, sont, non-seulement les plus faciles à être attaquées, mais nous conduisent aussi à des résultats très-grands et très-décisifs. Un des flancs d'une ligne stratégique ayant été refoulé sur le centre, met la directrice de nos adversaires en échec, et en rejetant ceux-ci en sens inverse de leur direction naturelle, nous livre aussi l'avantage de pouvoir les séparer de leur base d'approvisionnement.

Cette manœuvre cependant ne peut pas porter à l'ennemi un coup aussi sensible que lorsque nous parvenons à percer le centre du déploiement. Un des flancs de la ligne rejeté sur le centre, laisse aux défenseurs la faculté de conserver leurs masses en concentration, et l'espérance de pouvoir, en profitant d'un moment opportun, reprendre l'avantage perdu. En perçant le centre de la ligne stratégique des ennemis, on les rejette, non-seulement en sens contraire de leurs lignes de retraite et de leur base d'approvisionnement, mais on finit par séparer les flancs, et en les isolant l'un de l'autre, on leur ravit tous les avantages dont la concentration d'une grande masse est susceptible.

Pendant la campagne de 1809, Napoléon, à la suite de manœuvres savantes, pouvait opter entre les deux moyens d'attaque d'une ligne stratégique. En utilisant le mouvement du maréchal Masséna de Pfaffenhofen, auquel il aurait pu faire faire un changement de front dans le sens stratégique pour le diriger sur Siegenbourg et Pfaffenhausen, il ne dépendait que de lui de rejeter les forces du flanc gauche, commandé par le général Hiller, sur celles de l'archiduc Charles; mais il préféra aller au-devant de plus grands résultats, en séparant les deux flancs des masses autrichiennes, et se porta sur la communication qui marquait l'intervalle entre les deux flancs.

Pour rendre cette application plus intelligible, recourons aux opérations qui eurent lieu à cette époque.

Le déploiement stratégique des Autrichiens s'étendait depuis Mainbourg, le long de l'Abens, jusqu'à Ratisbonne, où se trouvait l'archiduc Charles en personne. Ce dernier, s'étant trop étendu vers cette ville, avait laissé une lacune dans la direction de Rohr et Rottembourg à Landshut. C'est sur cette lacune que Napoléon jeta les yeux. Le but primitif d'intercepter toute communication entre les troupes de Hiller et l'archiduc Charles, fut l'objet de toutes ses dispositions, il ne le perdit pas un seul moment de vue. Pendant que lui-même, avec les corps de Lannes, de Wrede et celui des Würtembergeois, il avait attaqué les troupes de Hiller, qui occupaient les points d'Offenstetten, de Rhor, de Bibourg et de Siegenbourg, il enjoignit aux maréchaux Davoust et Masséna, à l'un, de manœuvrer de manière à contenir les troupes de l'archiduc Charles sur les deux rives de la Laber, à l'autre, placé sur le flanc gauche du déploiement stratégique des Autrichiens, de se porter, sans perdre un seul moment, sur l'Iser, pour surprendre les troupes rétrogradantes de Hiller au passage du fleuve.

Tous les combats qui devaient délier le nœud de cette opération compliquée furent menés avec autant de valeur que de sagacité. Les troupes bavaroises et würtembergeoises s'y couvrirent de gloire. Dans la crainte de perdre ses lignes de retraite, le général Hiller, battu à Rohr et Siegenbourg, pressa son mouvement rétrograde, pour gagner l'Iser, avant que Masséna ne fût en mesure de l'en couper. Il y parvint en effet; mais séparé sans retour des troupes de l'archiduc Charles, l'armée autrichienne ne forma plus que deux masses isolées, sans corrélation entre elles, et dont les efforts ne pouvaient plus être simultanés.

Telles ont été les modulations de cette opération brillante, une des plus avantageuses de la stratégie, dont huit combats meurtriers, à Abensberg, à Kirchdorf, à Rhor, à Rottembourg, à Siegenbourg, à Birwang, à Langqwaid et à Tengen, ont formé les préliminaires et délié le nœud. C'est certainement un des



Digitized by Google

plus beaux actes de la vie militaire de Napoléon, dont le génie y développa les grandes ressources dont il était susceptible (1).

La même manœuvre fut excutée par Napoléon à l'ouverture de la campagne de 1796, contre les deux corps de Beaulieu et de Colli, qui occupaient une ligne de déploiement hors de mesure, qui s'étendait depuis la Bochetta jusqu'à Ceva (2). La droite du premier, commandée par Argenteau, postée à Sassello et Dego était séparée de la gauche du second, commandée par Provéra, qui se trouvait à Millesimo, par le terrain chicaneux, enclavé entre les vallées de la Bormida et de l'Erro. Napoléon profita de la faute de son adversaire, en poussant avec ses masses concentrées sur Montenotte. Après plusieurs combats meurtriers, parmi lesquels il est juste de citer l'engagement à outrance soutenu par le colonel Rampon, il parvint à séparer les deux corps ennemis qui, à l'instar des troupes de Hiller et de l'archiduc Charles, ne formèrent plus que deux masses isolées et sans corrélation (3). Il n'est pas inutile, cependant, d'observer qu'une opération offensive sur le centre du déploiement stratégique des ennemis, ne peut avoir lieu avant le succès, que lorsqu'on trouve devant soi des corps éparpillés sur un développement de terrain, dont l'étendue surpasse les forces actives qui l'occupent et sont chargées de le défendre, comme les deux cas que je viens de citer. L'exécution d'une opération pareille, repose donc sur une faute grave commise par les adversaires, et dont on profite, en portant une masse respectable dans la lacune qu'ils auraient eu l'imprudence de former. Si cette imprudence n'a pas lieu, il est tout juste, que n'ayant devant soi aucune chance certaine de succès, au lieu de se jeter au-devant des forces concentrées des ennemis, on doit plutôt préférer la manœuvre qui nous place perpendiculairement à leur ligne de déploiement.

Pour être à même d'attaquer la ligne du déploiement stratégique de ses ennemis, il faut s'en approcher; et ces mouvements, qui nous amènent dans la proximité de nos adversaires, nous offrent, par rapport à la position de nos masses, trois ordres de déploiement stratégique, dans lesquels nous pouvons nous présenter devant la ligne ennemie, qui proviennent de la configuration du terrain que nous devons parcourir, et des objets des opérations que nous devons occuper, qui sont :

1. L'ordre parallèle ;
2. L'ordre oblique ;
3. L'ordre perpendiculaire.

Le premier possède les mêmes espaces entre les lignes de déploiement des deux armées belligérantes (*Pl.* 1, *fig.* 9); par la disposition des différentes masses, le second ne présente qu'un des flancs à son adversaire en refusant le flanc opposé (*Fig.* 10), et le troisième est celui par lequel l'armée assaillante se place perpendiculairement sur un des flancs de la ligne ennemie (*Fig.* 11).

En tactique, l'ordre perpendiculaire est le plus avantageux; mais il n'en est pas toujours de même en stratégie. La tactique, lorsqu'un flanc est rejeté sur l'autre, la difformité des masses qui en provient, est le préliminaire de la victoire; en stratégie, le plus grand avantage, comme nous venons de nous en convaincre, résulte de leur séparation. L'ordre perpendiculaire qui nous place parallèlement à la ligne directrice de nos adversaires nous accorde, sans doute, de très-grands avantages, mais laissant les masses défensives en concentration, au lieu de les séparer, les ennemis conservent la faculté de pouvoir, à la suite d'un succès, réparer les vices de leur position, et la stratégie n'en recueille plus ni les mêmes avantages ni les mêmes résultats.

Un autre inconvénient assez grave peut rendre une position perpendiculaire vicieuse,

(1) Comme cette opération ne saurait être assez étudiée par les militaires, je crois devoir conseiller au lecteur d'en approfondir les détails les plus circonstanciés en prenant pour guide les *Mémoires sur la guerre de 1809, en Allemagne*, par le général Pelet. Cet officier, aussi distingué par ses talents que par sa profonde érudition, nous a livré des matériaux très-précieux sur cette campagne mémorable.

(2) *Voyez* la carte de l'Italie par Bacler d'Albe.

(3) Pour l'intelligence de ces mouvements, qu'on ne saurait assez approfondir, je conseille au lecteur de recourir à la description claire et précise que nous en a donné le général Jomini, dans son *Histoire critique et militaire des campagnes de la révolution* (vol. VII).

Digitized by Google

c'est que rarement on pourra se placer avec toutes ses forces sur l'extrémité du flanc de son ennemi, sans découvrir ses propres communications. L'échec tactique dont j'ai parlé, a-t-il tourné au désavantage des assaillants, qu'en arrive-t-il ? On se trouve sur une fausse direction, engagé dans des mouvements qu'on n'est pas toujours maître de changer, et pour peu que les ennemis soient prompts et hardis, on se met à la merci des plus grands dangers.

En s'avançant dans l'ordre parallèle contre son ennemi, on est toujours à même de pouvoir menacer l'un des trois points de sa ligne : les deux flancs ou le centre. Selon que les avantages topographiques le permettent, on conserve donc la faculté de rassembler les différentes parties en une seule masse, de séparer un des flancs du centre et du flanc opposé, ou en tombant sur le centre même, d'isoler les deux flancs.

Dans ces cas, les voies qui nous conduisent à la ligne ennemie décident beaucoup du choix de l'attaque; car le mouvement des masses est assujéti à la direction des lignes de jonctions. Au lieu de nous conduire vers le centre, comme nous le désirerions, il peut arriver qu'elles nous dirigent sur un des flancs, et quelquefois, de manière à ne nous laisser que la possibilité de tomber de front sur le flanc même, sans pouvoir interposer nos forces entre un des flancs et le centre.

Le déploiement stratégique doit aussi être fait de manière à pouvoir, à chaque occasion où la nécessité l'exigera, rassembler les différentes masses en une seule, pour être à même de porter un coup décisif. Il est donc indispensable de porter une attention scrupuleuse sur les difficultés du terrain, que la nature interposerait entre les différentes parties, et ne déployer stratégiquement les corps, que de manière à pouvoir les concentrer sur le point de la ligne sur lequel devra se prononcer le mouvement offensif. C'est dans le rassemblement des armées sur le point décisif que gît le génie du chef, c'est ce talent que Napoléon possédait au suprême degré, et qui lui avait aussi acquis cette prépondérance marquée dont il a joui sur ses adversaires.

Quant au déploiement dans l'ordre oblique, il possède un défaut capital : celui d'avoir les têtes des différentes colonnes à distance inégale de l'objet qu'on veut atteindre. Il en résulte du retard dans les mouvements offensifs ; les différentes parties du déploiement sont isolées en attendant les unes les autres, et peuvent se trouver à la merci d'une attaque, à laquelle leurs forces physiques ne leur permettent pas de s'opposer. Tel a été, en 1812, l'ordre de marche du centre des armées françaises, composé des corps de Saint-Cyr, du vice-roi d'Italie et des gardes. Le mouvement excentrique que Napoléon fit faire au prince Eugène vers Dévénicki, avait retardé son mouvement sur Dokchitzy, tandis qu'il devait s'y trouver en même temps que Saint-Cyr à Gloubokoé. Au lieu de pousser sur Ouchatch, les gardes et le 6e corps furent obligés de stationner à Gloubokoé, pour donner au 4e le temps d'égaliser les têtes des colonnes et de reprendre l'ordre de déploiement parallèle.

Il arrive que les opérations embrassent une vaste étendue de terrain, où on est obligé de faire manœuvrer plusieurs armées, et où ces armées sont appelées à agir dans différentes sphères. Tant qu'il ne s'agira que des objets secondaires, chacune d'elles pourra opérer isolément dans sa section, de manière à remplir la tâche qui lui est imposée; mais comme l'échiquier le plus vaste ne possède qu'un seul point principal et vraiment décisif, qui doit être le point de mire des différentes masses, cet objet devra servir de but aux parties qui composent le tout. Tous les mouvements concentriques des différentes armées devront tendre vers ce but commun d'où dépend l'intégrité du pays. Dans un cas pareil, le calcul du temps et des distances ne saurait être assez scrupuleusement observé. C'est de ce calcul, aussi subtil que difficile, que dépend la concentration des forces sur le point où doit se décider le sort de la guerre.

Les différentes directions dans lesquelles les armées opèrent, nous indiquent souvent, d'une manière non douteuse, l'objet qui doit être le point de mire commun des différentes armées offensives.

Nous pouvons en puiser un exemple dans la campagne de 1813.

Les armées alliées opéraient sur trois points différents. Deux parties se trouvaient sur la rive droite de l'Elbe, dans les directions de Breslau à Dresde et de Berlin à Wittenberg, tandis que

Digitized by Google

la troisième manœuvrait sur la rive gauche du fleuve, dans celle de Toplitz sur Dresde. Ces trois échiquiers prouvaient, d'une manière évidente, que l'objet commun des opérations des trois armées se trouvait sur la rive gauche de l'Elbe, et en voici la raison. D'après les positions qu'elles occupaient, Dresde ne pouvait servir d'objet qu'à deux armées : à celle de Silésie et à celle de Bohême. Ces deux armées ne pouvaient opérer que sur les lignes extérieures, tandis que les Français, massés sur une seule intérieure, conservaient la faculté de s'opposer à tous leurs mouvements concentriques, et de faire échouer leurs tentatives sur cette place. L'armée du nord, qui opérait dans la direction de Berlin sur Wittenberg, pouvait opter entre sa jonction avec l'armée de Silésie ou celle de Bohême. En se réunissant à la première, leurs mouvements offensifs auraient été paralysés par la ligne de défense de l'Elbe, qui se présentait de front à leurs opérations ultérieures. La jonction avec l'armée de Bohême, au contraire, offrait moins de difficultés à vaincre et menait à de plus grands résultats. L'armée du nord, qui devait franchir l'Elbe à Roslau ou à Acken, reportait le théâtre de la guerre sur le terrain enclavé entre la Mulde et la Saale.

Pour opérer conjointement avec l'armée de Bohême, ces deux masses devaient donc choisir entre la chaîne de l'Erz et la partie de l'Elbe comprise entre Dessau et Acken, un point de jonction qui possédât les avantages nécessaires pour être constitué en objet principal. Ce choix ne pouvait tomber que sur Leipzig. En se portant vers cette ville, on obligeait l'armée française d'abandonner le pivot principal de ses opérations, Dresde et sa ligne centrale, l'Elbe, pour défendre la ligne directrice qui se trouvait compromise. La possession du point de Leipzig devait avoir une influence majeure sur les opérations des Français, et être d'un très-grand avantage pour les alliés. Aussi fut-il choisi pour le rassemblement des différentes armées offensives, et c'est sous les murs de cette ville que se livra la fameuse bataille qui décida du sort de l'Allemagne.

En 1812, lorsque l'armée française franchit les frontières de l'empire russe, ses opérations reçurent aussi deux directions principales : à gauche de Kovno par Vilna, vers Gloubokoé et Dokchitzy, dans l'entre-deux de la Duna et du Dnèpre, à droite de Grodno sur Minsk. L'objet commun des opérations ne pouvait être que Smolensk, car c'est sur ce point que se rassemblent toutes les routes qui conduisent de la partie attaquée des frontières; c'est aussi là, qu'après des courses divergentes, les différentes armées russes et françaises se trouvèrent rassemblées, et livrèrent la bataille qui en porte le nom.

Digitized by Google

# DIX-SEPTIÈME MÉMOIRE.

## SUR LES GRANDES OPÉRATIONS DÉFENSIVES.

Les principes qui doivent servir de guide aux opérations défensives peuvent, en grande partie, être déduits de ceux que nous avons établis pour le système offensif.

Toute opération défensive a aussi deux buts essentiels à remplir:

1. De résister à l'armée assaillante, et de la battre si l'occasion en est favorable;

2. De garantir et de défendre le pays que l'ennemi se propose d'envahir.

Le premier, comme je l'ai déjà dit, appartient à la tactique, il ne s'agit donc ici que du second.

Le premier but dont l'armée défensive doit s'occuper, est la défense de la ligne frontière. Dans ce cas, l'emplacement préliminaire des armées influe sur les opérations défensives ultérieures, autant que le choix du point des frontières qu'on prend pour but de l'attaque, décide des manœuvres offensives.

Les parties faibles des frontières ont-elles été mal appréciées, et les armées placées en sens contraire des points vulnérables, l'invasion des ennemis n'est plus à éviter, et les opérations des forces actives deviennent, non-seulement gênées, mais pernicieuses.

Esclaves des mouvements de leurs ennemis, les défenseurs ne conservent plus la faculté de recouvrer, quand ils le veulent, les avantages qu'ils auraient cédés. Ce n'est, quelquefois, qu'avec une perte sensible de temps et de terrain qu'on parvient à rétablir l'équilibre; mais le sacrifice du terrain devient, pour une armée qui manœuvre déjà dans un système désavantageux, un mal irréparable.

Passons à un exemple, et prenons celui que nous offre l'ouverture de la campagne de 1812.

Les armées russes, assujéties à une stricte défensive, s'étaient déployées sur la ligne transversale depuis Keïdany par Lida, jusqu'à Novoï-Dvor. La première formait la droite, la deuxième l'aile gauche. Les forces de ces deux armées se trouvaient dans un éloignement d'environ 30 myriamètres les unes des autres. Séparées par la vallée du Niémen, elles l'étaient encore par un espace qui était hors de mesure. On interposa, entre les deux masses principales, deux corps qui devaient servir d'échelons de jonctions, dont l'un était à Lida et l'autre à Grodno. Ce déploiement était vicieux, car ces masses, trop faibles par elles-mêmes, étaient encore disséminées sur une grande étendue et hors d'état de se concentrer sur le point décisif. Il arriva, ce à quoi on devait s'attendre: Napoléon, en jetant une force respectable entre les deux flancs, parvint à les séparer pendant un certain temps, et ce n'est qu'en sacrifiant une grande section de terrain, que les

Digitized by Google

généraux russes parvinrent à se réunir sous les murs de Smolensk (1).

La complication des éléments du système défensif en rend les opérations beaucoup plus difficiles que celles du système offensif. Obligée de protéger la directrice de la guerre, la base d'approvisionnement, et en général le terrain qu'elle défend, et de se moduler encore sur les mouvements de son ennemie, l'armée défensive se trouve souvent entre plusieurs alternatives qui rendent son rôle très-pénible. Toutes les ressources de la stratégie et de la tactique doivent être déployées avec subtilité et précaution, tous les avantages du terrain doivent être utilisés avec sagesse et discernement. L'individu qui saura maîtriser le système défensif, et en conduire les opérations avec sagacité et finesse, dominera toujours d'une manière prépondérante dans une offensive décidée.

Les désavantages inhérents au système défensif nous mettent aussi dans l'obligation, au défaut d'une force majeure active, de l'appuyer du moins par une autre passive : ce sont les places fortes. Elles sont appelées à y jouer un très-grand rôle, et ne pouvant être élevées en peu de temps, leur construction nous fait un devoir de nous en occuper de longue main.

Un des grands avantages d'un échiquier bien fortifié est, non-seulement de nous offrir dans ses objets d'opérations des points d'appui permanents, mais de nous ménager aussi plusieurs retraites qui nous mettent à même de manœuvrer dans différentes directions, et de paralyser les mouvements offensifs des ennemis, en nous portant sur une communication latérale qui offre une position de flanc.

Cette opération, très-avantageuse en effet, revendique cependant des apprêts préliminaires. Les a-t-on négligés, la manœuvre se complique et devient épineuse, car on découvre l'objet principal des opérations.

Au défaut des places fortes, on ne saurait y suppléer que de deux manières :

1. Par les grands espaces;
2. Par les chocs tactiques.

En attirant les armées offensives dans l'intérieur du pays, et en les éloignant de leur base alimentaire, on soumet les approvisionnements de leurs munitions de guerre et de bouche, à un transport pénible et irrégulier, et on les expose à des privations très-nuisibles pour la guerre, comme l'exemple que nous en offre la campagne de 1812 et les désastres de l'armée française.

En utilisant les ressources de la tactique, parvient-on à vaincre son adversaire, on paralyse ses mouvements offensifs. La guerre que Frédéric II a soutenue contre l'Europe coalisée, nous en offre des exemples bien instructifs (2).

Un système de montagnes qui partage le théâtre de la guerre en sphères indépendantes, est une des plus fortes lignes de défense que la nature puisse nous offrir, et le plus ferme appui de la défensive. Abstraction faite des difficultés qu'elle offre pour s'en rendre maître, elle soumet souvent les assaillants, qui s'en seraient mis en possession, à un changement de base d'approvisionnement que les difficultés du terrain qu'on parcourt rendent quelquefois indispensables. Tel est le cas que nous offre les campagnes de 1828 et 1829 contre les Turcs. Tant que l'armée russe opérait en Bulgarie, la place de Varna lui servit de base temporaire d'approvisionnement. Séparée de la Roumélie par la chaîne des Balkans, cette place perdit beaucoup de ses avantages du moment où les Russes franchirent la chaîne. La difficulté de charier les munitions de guerre et de bouche au delà de ces montagnes, les obligea d'en établir une autre sur les revers méridionaux, en prenant Missévri, Bourgas et Sizépoli pour dépôts temporaires. Ce changement put s'effectuer avec facilité, car la mer Noire était au pouvoir des Russes, et que les villes maritimes furent conquises par eux; mais toutes les armées ne sont pas toujours aussi favorisées par les localités que l'a été celle de la Russie, et

(1) Ayant déjà eu l'occasion de développer toutes les opérations de cette campagne, je prends la liberté d'attirer l'attention du lecteur sur mon ouvrage intitulé : *Considérations sur les grandes opérations, les batailles et les combats de la campagne de Russie en* 1812 (Pag. 33 à 62). Il y trouvera tous les détails nécessaires sur cette partie intéressante de nos opérations dans les considérations que l'emplacement de nos armées à cette époque m'a suggéré.

(2) A ce sujet, les militaires ne sauraient assez étudier l'ouvrage du général Jomini sur les grandes opérations militaires.

Digitized by Google

c'est alors que se développent toutes les entraves auxquelles un changement de la base d'approvisionnement est soumis.

Le vrai esprit du système défensif consiste donc à ramener l'ennemi sur un terrain où, à chaque pas, la nature ou l'art puissent lui offrir une entrave difficile à surmonter. En obligeant l'armée offensive à vaincre de grands obstacles, on diminue la faculté impulsive de ses forces actives, et en compensant par là les désavantages de la défensive, on établit, entre les deux armées belligérantes, cet équilibre sans lequel un pays ne pourrait être ni défendu ni conservé.

Tout ce que nous avons dit dans le chapitre précédent sur le déploiement stratégique des différentes masses, se rapporte tout aussi bien à la défensive qu'au système offensif, avec la différence que, dans le second, l'ennemi choisit à son gré le point d'attaque et prend par conséquent le plus vulnérable pour but, tandis que, dans le premier, les défenseurs doivent être préparés à résister à leurs adversaires sur tous ceux de la ligne qu'ils occupent.

Si les avantages intrinsèques de l'offensive mettent quelquefois les assaillants dans le cas de se permettre quelques licences dans leur déploiement stratégique, il n'en est pas de même des défenseurs, qui doivent être prêts à résister sur tous les points. Les règles qui nous guident dans l'occupation des bases d'opérations, doivent être plus scrupuleusement observées encore, c'est-à-dire, que les différentes parties qui forment le déploiement stratégique, doivent être placées de manière à pouvoir se prêter un secours mutuel et prompt.

Le déploiement stratégique du système défensif doit être toujours fait dans le sens des différentes attaques que les assaillants peuvent diriger contre la ligne, c'est-à-dire, si on se trouvait attaqué sur un des flancs, entre un des flancs et le centre, ou dans le centre même du déploiement.

Dans tous ces cas, la concentration des forces sur le point mis en échec, est toujours l'unique remède au mal; mais ce remède peut, dans le cas d'une attaque sur une des extrémités de la ligne, à cause de l'éloignement dans lequel se trouvent les deux flancs, être souvent tardif et insuffisant. Il en faut donc un autre plus efficace, et je le trouve dans l'établissement d'une sorte de réserve qui, occupant en arrière de la ligne du déploiement une position convenable, soit toujours prête à secourir le point que l'ennemi aura mis en échec. Cette disposition ne pourra pas être mise dans la catégorie d'une dissémination désavantageuse des forces physiques, puisque cette masse de réserve étant une partie intégrante du déploiement, sera là pour soutenir le point attaqué. En nous offrant les moyens de pouvoir présenter aux assaillants une masse capable de s'opposer du moins au premier choc, pendant lequel la concentration du reste des forces pourra s'effectuer, cette réserve, au contraire, sera d'un effet salutaire.

Cette disposition possède encore un avantage. Supposons qu'à la suite d'une opération bien conduite, l'ennemi vienne se placer perpendiculairement sur le flanc de notre ligne stratégique. Un changement de front de notre déploiement devient indispensable; mais ce changement est un mouvement tardif, et, par conséquent, n'est qu'un remède d'une efficacité souvent douteuse. La masse de la réserve, d'après la disposition proposée, y remédie, sinon tout à fait, atténue du moins les dangers du premier moment. Se trouvant dans la proximité des deux flancs, elle peut, d'après l'exigence, venir au secours de l'un ou de l'autre, et en soutenant le choc des assaillants, elle pourra donner au reste des troupes le temps de se rassembler.

Les trois ordres de déploiement dont nous avons eu l'occasion de parler, dans lesquels on peut se trouver par rapport à la ligne ennemie, reposent sur les mêmes principes pour le système défensif que pour l'offensif; les mêmes règles que nous avons établies pour le second, nous guideront donc aussi pour le premier.

Quoique le vrai but des opérations défensives soit la conservation des objets qui maintiennent l'intégrité de l'échiquier stratégique, comme les lignes de jonctions principales qui nous conduisent aux objets des opérations, les grands fleuves ainsi que les objets et les bases d'opérations, il n'en est pas moins utile et salutaire, pour pouvoir soutenir le système défensif avec efficacité, de chercher aussi à prendre l'offensive sur des points que l'ennemi aurait découverts, et en les mettant en échec, de paralyser le mouvement offensif qu'il aurait prononcé sur un autre. C'est dans cette transition alter-

Digitized by Google

native de la défense à l'attaque, qu'on trouve les éléments actifs les plus avantageux du système défensif; car il est tout simple que, si on permettait à l'assaillant de conduire ses attaques en sécurité et sans interruption, protégé par les circonstances, comme il est à supposer qu'il doit l'être, il n'y aurait pas de point qui, à la suite d'attaques persévérantes, ne finisse par tomber sous ses coups (1).

La supposition de prendre l'offensive dans une direction contraire à celle où on est réduit à une stricte défensive, nous dévoile l'emploi d'un principe qui n'est pas toujours compatible avec les désavantages intrinsèques de la défense; c'est une dissémination des forces physiques. Au reste, l'emploi de ce principe étant indispensable, il est juste de s'en servir, mais on ne doit en user que dans un moment opportun, et ne le mettre en exécution qu'avec précaution, finesse et célérité.

Le calcul du temps, des espaces, et surtout une distribution analogue des forces physiques, pour pouvoir maintenir le point défensif et ne pas échouer dans l'attaque de celui qui sert de but à la diversion, doivent être soumis à une attention scrupuleuse, un examen approfondi, et fait dans le vrai sens des ressources territoriales, envisagées sous le point de vue des deux systèmes.

Pour mieux éclaircir mes idées, je crois devoir présenter au lecteur un exemple tiré des guerres modernes : je prendrai la campagne de 1796, en Allemagne.

Après les combats désavantageux que l'archiduc Charles avait livrés à Ettlingen et Néresheim, il fut rejeté sur la défensive et se replia derrière le Lech, tandis que Wartensleben prit position derrière la Naabe. Le général Nauendorf, avec 5 bataillons et 14 escadrons, se trouvait à Neumarck et formait l'échelon stratégique intermédiaire entre les deux armées impériales. Le projet de l'archiduc avait été de les diriger concentriquement vers Ratisbonne, afin de pouvoir se jeter, après leur réunion, d'abord sur l'armée de Sambre-et-Meuse, et, plus tard, sur celle de Moreau.

L'inaction du général en chef français après l'affaire de Néresheim et le mouvement offensif de Jourdan dans la vallée de la Pegnitz, avaient séparés d'une manière sensible les deux armées françaises. L'archiduc voulut profiter d'un moment aussi opportun pour reprendre l'offensive. Laissant le général Latour avec 37,000 hommes devant la position qu'occupait Moreau, il part, le 16 août, des environs de Neubourg, avec trois divisions, et après avoir recueilli le général Nauendorf à Neumarck, il s'avance sur Amberg où, conjointement avec le général Wartensleben, il attaque Jourdan, remporte sur lui une victoire complète, et répare, par cette opération décisive, tous les désavantages que les échecs antérieurs avaient produits. Nous savons l'influence salutaire que cette victoire eut sur l'issue de la campagne (2).

(1) Il serait difficile d'offrir au lecteur une époque militaire plus riche en exemples que celle de la campagne de 1814, en France. C'est une mine inépuisable de règles, d'exemples et de principes pour le système défensif, et le militaire qui aime à approfondir son métier ne saurait l'étudier avec assez d'attention et de profondeur.

(2) Le lecteur ne saurait en étudier assez les détails dans les *Principes de Stratégie, développés par l'Histoire de la campagne de 1796 en Allemagne*, que l'archiduc Charles nous a livrés lui-même.

Digitized by Google

# DIX-HUITIÈME MÉMOIRE.

## SUR LA PARTIE DESCRIPTIVE ET EXPLICATIVE DES DEUX SYSTÈMES DE LA STRATÉGIE, OU SUR LA RÉDACTION DU PLAN GÉNÉRAL D'UNE GUERRE.

Le plan général d'une guerre est l'expression des idées du chef, qu'il base sur les avantages et les propriétés topographiques et militaires du théâtre des opérations. Quoique les différentes modulations auxquelles on se propose de soumettre les grandes manœuvres par le plan général, soient quelquefois entravées par des avantages tactiques des adversaires, la rédaction du plan de la guerre, n'en reste pas moins une œuvre indispensable et sans laquelle il serait difficile, ou pour mieux dire impossible, d'imprimer aux grandes opérations stratégiques, ce caractère de régularité, sans lequel elles deviennent plutôt des hypothèses nuisibles, et dont les résultats sont d'un avantage négatif.

Toutes les guerres entreprises sans plan bien réglé et bien conçu, ou sur un plan vicieux, ont eu des suites plus ou moins désastreuses. Telles ont été les guerres des Français contre Frédéric II, tels ont été les résultats de la campagne des Prussiens, en 1806.

Le plan doit être composé de deux parties :

1. De l'examen raisonné des éléments passifs du théâtre de la guerre et des sections adhérentes, considérées sous les rapports politique, statistique et topographique;

2. D'un tableau des ressources que les grandes opérations en retirent, considérées comme base des mouvements qu'engendrent les propriétés et les avantages du terrain.

La première est la partie passive de la stratégie, la seconde en est la partie exécutive. La première établit et règle le principe, la seconde ne s'occupe que du résultat.

La partie politique règle l'influence que ses effets peuvent avoir sur la guerre; celle de la statistique discute sur le dénombrement des ressources des deux gouvernements, tandis que la partie topographique s'occupe des propriétés et des avantages intrinsèques de la ligne frontière, des bases alimentaires et d'opérations, de la désignation du triangle stratégique, limitation qui sert à régler le choix des lignes alimentaires et d'opérations, enfin des objets des opérations parsemés sur le théâtre de la guerre. Nous devons envisager cette partie du plan de la guerre, comme un résumé scientifique des principes de la *partie géographique* de la stratégie.

La *partie opérative* discute sur les avantages que les grandes opérations retirent des propriétés et de l'ensemble des objets passifs; cette *partie opérative* est la conséquence immédiate de la partie passive. La première sert de base à la seconde.



Digitized by Google

Les grandes manœuvres étant ordinairement offensives ou défensives, il s'ensuit que la partie exécutive du plan général de la guerre s'occupe des grandes opérations offensives et défensives.

Cette partie, que j'ai désignée dans mon premier Mémoire, pour être l'idéologie de la stratégie, est aussi la plus susceptible de variations, par son contact constant avec la tactique, mais elle n'est pas tout à fait dénuée d'utilité et d'intérêt par la régularité qu'elle imprime aux grandes opérations, et à laquelle les succès tactiques peuvent, si facilement, donner un caractère de stabilité. Si l'anomalie à laquelle les grandes opérations sont soumises, ne nous permet pas d'en régler toujours le cours, si dans cette partie hypothétique nous sommes souvent réduits à n'en effleurer, pour ainsi dire, que les sommités, nous en retirons du moins l'avantage de nous familiariser avec les ressources du terrain qu'on veut attaquer ou défendre, et avec les moyens qui doivent guider nos mouvements offensifs ou appuyer nos opérations défensives.

La *partie politique*, quoique n'agissant que de loin, d'une manière simulée et souvent perfide, n'en possède pas moins une influence positive sur la guerre.

Les armées ne pouvant opérer avec avantage que lorsqu'il existe un certain équilibre entre les moyens matériels et physiques des puissances belligérantes, il n'est pas indifférent à l'État qui s'engage dans une lutte sanglante, de n'avoir dans ses voisins que des peuples amis ou, du moins, neutres. Un état aussi favorable de notre politique, en ne nous imposant qu'un seul but à remplir, nous offre aussi les moyens d'accorder plus de franchise aux opérations, et ne nous oblige pas de donner à nos mouvements offensifs et défensifs, une extension qui pourrait, quelquefois, surpasser nos moyens.

Toutes les sections du terrain limitrophes d'un pays neutre ou ami, ne nous soumettent alors à aucun danger réel, et peuvent être envisagées comme des sphères favorables, tandis que ces mêmes sphères peuvent devenir pernicieuses si, la politique changeant de face, nous suscitait un nouvel ennemi à combattre et de nouveaux périls à affronter.

La campagne de 1813, en Allemagne, les opérations des alliés avant l'armistice, et l'influence que le changement de la politique du cabinet de Vienne a eu sur le théâtre de la guerre, en général, nous offrent un exemple bien instructif, et qu'on ne saurait assez méditer. Que le lecteur compare avec attention les deux échiquiers stratégiques des armées françaises avant et après l'armistice (*Pl.* 2), et il y trouvera un terrain bien fertile pour ses méditations (1).

La *partie statistique* s'occupe du dénombrement des trésors matériels et du calcul des forces mobiles qui sont, comme nous l'avons vu, l'agent actif des opérations. Un tableau exact des ressources du pays auquel on fait la guerre, peut servir de base à nos propres calculs, et quoique ce tableau, comme je l'ai dit dans le treizième Mémoire, ne pouvait être qu'un calcul approximatif, il ne cesse jamais d'avoir une valeur positive parmi les préparatifs nombreux de la guerre.

La *partie topographique* est une des plus importantes du plan général de la guerre. Toutes les ressources que nous pouvons puiser dans la stratégie, n'étant basées que sur les avantages du terrain, la science ne manquerait pas de perdre de sa valeur et de son efficacité, si nous n'interrogions avec exactitude le terrain, et que nous n'exploitions tous les avantages intrinsèques que les différents objets possèdent par eux-mêmes et dans l'ensemble de la création.

La *partie militaire* étant la partie hypothétique de la guerre, est aussi la plus difficile à manier. C'est dans le développement de cette idéologie militaire que se caractérisent le génie et les ressources intellectuelles et scientifiques de celui qui est appelé à commander les ar-

(1) Le général Jomini vient de faire paraître un Tableau analytique des grandes combinaisons de la guerre, dans lequel il a consacré deux chapitres tout à fait remarquables à la politique et la philosophie de la guerre. Envisageant ce tableau comme une introduction de son *Traité des grandes opérations*, il a cru ne pas devoir traiter à fond les principes qu'il renferme, mais indiquer seulement les grandes combinaisons de la science militaire. Il est à regretter que deux articles aussi difficiles à traiter, n'aient pas été développés par la même plume savante qui les a esquissés, car un bon ouvrage sur ces deux parties est encore une lacune dans toutes les bibliothèques militaires.

Digitized by Google

mées. Nous avons vu plus haut le rôle que cette idéologie est appelée à jouer dans la guerre, et malgré l'incertitude qui plane sur ses éléments, nous ne l'en envisagerons pas moins comme une partie essentielle et dont l'utilité est sans réplique. Elle sert à rassembler dans le même cadre les moyens de l'attaque et les ressources de la défense, et familiarise l'homme avec les différentes chances de la guerre. En embrassant toutes les combinaisons dont l'échiquier stratégique est susceptible, elle concourra à nous mettre au fait des grandes opérations offensives et défensives qui pourront en provenir, et nous fera voir ce que nous avons à craindre ou à espérer.

Pour rendre la rédaction du plan général d'une guerre complète et l'utilité de ce type réelle, il devra être composé :

1. D'un aperçu général du théâtre de la guerre, qui présentera non-seulement l'ensemble géographique des deux pays belligérants, mais aussi un tableau raisonné des rapports politiques du gouvernement avec les pays limitrophes, ainsi que des notions sur les ressources matérielles et physiques des armées combattantes ;

2. D'un examen stratégique des frontières des pays qu'on veut attaquer ou défendre, en déduisant de leur configuration, de leurs propriétés et de leur valeur intrinsèque, tous les avantages qui en jailliront pour les opérations préliminaires de la guerre;

3. D'un tableau de la division stratégique du théâtre de la guerre, que les grandes difficultés de la nature ou l'extension du théâtre de la guerre, partagent si souvent en sphères d'opérations indépendantes l'une de l'autre; afin de connaître l'influence positive ou négative que les opérations de ces sphères peuvent avoir les unes sur les autres;

4. D'une détermination des lignes qui serviront de bases d'approvisionnements pour alimenter la guerre;

5. D'une énumération détaillée des objets des opérations, avec un examen raisonné de leur valeur intrinsèque et de l'influence qu'ils auront sur l'échiquier qu'ils formeront;

6. D'une description des bases d'opérations, formées par la liaison des objets des opérations, et que nous envisageons comme la charpente du théâtre de la guerre;

7. D'une indication du triangle stratégique formé par la base d'approvisionnement et l'objet principal des opérations, qui nous servira à déterminer :

8. Les lignes alimentaires et d'opérations, les plus sûres et les plus avantageuses.

Le reste sera consacré à la partie opérative, et contiendra :

9. Un tableau synoptique de la composition des armées actives;

10. La désignation des points qui serviront de positions préliminaires aux armées;

11. Un aperçu général des grandes opérations offensives;

12. Un aperçu des grandes opérations défensives, basées sur les avantages territoriaux que la science justifie presque toujours.

FIN DES MÉMOIRES SUR LES PRINCIPES DE LA STRATÉGIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

# EXAMEN RAISONNÉ

DES

# PROPRIÉTÉS DES TROIS ARMES,

## L'INFANTERIE, LA CAVALERIE ET L'ARTILLERIE,

DE LEUR EMPLOI

## DANS LES BATAILLES,

ET DE LEUR RAPPORT ENTRE ELLES.

La paix est le rêve des sages;
La guerre est l'histoire des hommes.
LE COMTE DE SÉGUR.
*Mémoires, ou Souvenirs et Anecdotes.*

Digitized by Google

Digitized by Google

# PRÉFACE.

La science des propriétés, de l'emploi et du rapport des trois armes, est d'une telle importance pour le général destiné à commander des troupes, que l'expérience la plus longue et la mieux réfléchie, ne pourrait la remplacer avec succès. Je ne veux pas affirmer que la profonde connaissance des trois armes renferme seule en elle le vrai talent de commander des armées, non; mais le général qui la possédera, et qui saura bien employer les différentes armes au moment opportun, pourra souvent, pendant les combats, subjuguer plus facilement les caprices de l'inconstante fortune, et rétablir l'équilibre que quelques faux mouvements stratégiques antérieurs auraient pu nous faire perdre.

J'ai eu soin de resserrer, dans un cadre étroit, les principaux linéaments de l'organisation et de l'éducation des trois armes, pour ne pas fatiguer le lecteur en lui retraçant des notions que chaque militaire connaît; mais je me suis cru cependant obligé d'en caractériser les principes, pour mieux baser ensuite mes arguments sur les propriétés des trois armes, dont je propose de développer tous les ressorts.

J'ai cherché à saisir la théorie de la tactique de chacune des trois armes, mais j'ai tâché, à chaque occasion, de me rattacher aussi à la science pratique, qui a une influence si importante sur leur action; et j'ai voulu rendre ma production riche d'exemples, dont les annales militaires m'ont livré une partie, tandis que j'ai été témoin oculaire et attentif des autres.

Mon idée primitive ayant été de ne pas étendre l'emploi des armes au delà du domaine des batailles, j'ai évité de discuter sur l'action des trois armes, dans leurs rapports avec les siéges, où l'emploi de l'artillerie doit être combinée avec les règles de la fortification. Je n'ai donc traité de leurs devoirs que dans le service des patrouilles, des avant-gardes et des batailles.

Le dénoûment des mouvements stratégiques est toujours une action générale : une lutte à outrance peut rétablir un équilibre perdu par des mouvements antérieurs; c'est ce que prouve la bataille d'Arcole; et l'heureuse issue d'un engagement général dépend tellement de l'action des trois armes, dans laquelle la connaissance des propriétés inhérentes à leur nature est le point capital, qu'on peut, sans risquer de tomber dans le défaut de l'exagération, mettre toujours l'utilité des études de la tactique, à peu près au niveau de celles de la stratégie.

Aucune partie de l'art militaire n'est sujette à autant de controverses que celle que je me propose de traiter. Abstraction faite des nouvelles lumières que chaque jour fait éclore, de l'anéantissement d'une infinité d'erreurs que le temps fait évanouir, les assertions sont et seront toujours partagées par des convictions différentes, dont les unes sont fondées sur les

Digitized by Google

résultats souvent contraires que nous offre l'expérience, et dont les autres sont basées sur les différents points de vue sous lesquels on envisage et on croit devoir employer les trois armés. J'ai dit mon avis sur les propriétés et l'action des trois armes, en prenant, autant que possible, mes observations pour guide, sans vouloir cependant professer exclusivement ce principe qui met souvent la théorie au-dessous de l'expérience, adage tout à fait faux, et qui ne peut être adopté que par les militaires peu instruits, qui ne veulent pas sacrifier leur temps et leurs plaisirs au perfectionnement des sciences militaires, assurant que les connaissances théoriques peuvent s'acquérir dans le tumulte des batailles.

La pratique, sans contredit, rehausse l'efficacité des connaissances théoriques, éclaircit le jugement, ramifie et rend plus positif le choix des moyens dont on doit se servir pour parvenir au but qu'on se propose d'atteindre; mais, d'un autre côté, cette pratique dénuée de théorie ne sera jamais qu'un guide insuffisant pour nous conduire dans les divers sentiers qu'on est souvent obligé de parcourir, et nous offrira rarement les moyens de marcher d'un pas ferme dans le dédale des combinaisons que demandent les différentes modulations d'une bataille. La pratique aussi nous éloigne de la théorie; dans la première, on ne s'occupe souvent que d'un fait, et les dissertations ne possèdent plus qu'une réaction faible et de peu d'importance sur la science même. Un fait éclatant nous entraîne quelquefois, nous égare, et on s'écarte involontairement des préceptes qui, peu nombreux qu'ils soient, n'en doivent pas moins former la base de la science militaire.

Il est donc non-seulement nécessaire, même indispensable, de se faire une idée claire des propriétés des trois armes, et d'approfondir les vrais éléments de leur action; et, éclairé par les lumières de l'expérience, on se servira de ses préceptes pour dégager ensuite la théorie de ces principes futiles dont une étude systématique embarrasse si souvent l'esprit. C'est sous ces deux points de vue que j'envisage la théorie et la pratique de la science militaire, et, à mon avis, si la seconde peut rendre des services éminents à la première, cette dernière, dénuée de secours, ne sera jamais qu'un guide imparfait dont les ressources seront insuffisantes pour donner un ensemble utile et efficace à ces combats à outrance, auxquels le terrain, l'ennemi et le courage versatile des troupes, peuvent donner des tournures imprévues, défavorables et même pernicieuses.

Le principal dans l'art militaire est donc toujours d'approfondir les principes théoriques, en cherchant ensuite à les épurer par les préceptes de la pratique, et de n'envisager jamais autrement la seconde que comme une lumière qui nous éclaire et prévient les écarts dans lesquels une observation sévère de la théorie pourrait nous entraîner.

Une étude approfondie des propriétés et de l'action des trois armes est, sans contredit, indispensable au militaire qui veut faire la guerre avec succès et avantage. Ma production contient mes avis sur la tactique théorique et pratique des trois armes, et si, de temps à autre, j'ai combattu ceux de plusieurs militaires renommés de l'Europe, la cause de cette conviction peut facilement provenir, comme je l'ai dit plus haut, des résultats souvent contraires que nous offre l'expérience, et des points de vue sous lesquels on envisage l'emploi des trois armes. Au reste, dans les sciences qui n'appartiennent pas au domaine des sciences exactes, les opinions sont ordinairement partagées, et il est permis à chacun d'énoncer la sienne.

Digitized by Google

# EXAMEN RAISONNÉ

DES

# PROPRIÉTÉS DES TROIS ARMES DIFFÉRENTES,

DE LEUR EMPLOI DANS LES BATAILLES, ET DE LEUR RAPPORT ENTRE ELLES.

## CHAPITRE PREMIER.

### APERÇU GÉNÉRAL DES TROIS ARMES.

Le perfectionnement des sciences et des arts est presque toujours en rapport réciproque avec la civilisation des siècles et des pays, et il est parfois le résultat de l'intérêt immédiat que les nations recueillent de leur emploi. Voilà aussi pourquoi nous les voyons souvent cheminer d'une allure tardive, et se développer aussi lentement que cette même civilisation d'où ils dérivent.

Chaque branche du code scientifique possède sa vertu spécifique; mais son apogée d'élévation et de gloire provient souvent de l'importance que les circonstances accordent à l'une d'elle, et des conséquences qui s'y rattachent. De là vient aussi le perfectionnement de l'art militaire. Si autrefois les guerres étaient aussi fréquentes que dans le dix-neuvième siècle, leurs résultats n'étaient ni aussi grands, ni aussi dangereux pour la prospérité des peuples. Ces grands bouleversements, des couronnes perdues ou acquises, ayant été plus d'une fois la conséquence d'une défaite ou d'une victoire, il était juste que l'art qui nous fait gagner les batailles acquît une importance qu'il ne possédait pas jusqu'alors.

Le temps et les méditations des guerriers ont augmenté le nombre des découvertes, tandis que l'application des principes innovés arrêta le choix de ceux qui devaient servir de base à l'art militaire.

Dans aucune branche de cet art, les découvertes n'ont été aussi fréquentes et aussi nombreuses que dans la tactique. L'infinité d'articles différents qui la compose en est l'unique cause. La formation des troupes, leur ordonnance, leurs évolutions et leur action adaptée aux avantages du terrain, sont autant de vastes sphères dans lesquelles l'imagination humaine s'est plue à travailler, et qui devinrent autant de mines inépuisables pour l'exploiteur attentif et assidu.

Le choc des assertions différentes, d'où jaillit l'étincelle, rectifia les erreurs et agrandit la sphère des innovations, tandis que l'expérience fixa l'emploi des principes dont l'utilité devint incontestable.

C'est ainsi que se formèrent ces traités scientifiques qui nous servirent de lisière dans la voie toujours épineuse qu'on parcourt encore en écolier, et qui ne cessèrent d'être nos guides



Digitized by Google

pendant les moments où les travaux de la guerre demandèrent l'emploi des principes de l'art militaire.

« L'objet de la guerre, dit Montesquieu (1), » c'est la victoire, celui de la victoire la con- » quête, celui de la conquête la conservation. » En admettant, et avec justice, la bonté des troupes comme une des grandes causes des victoires, et faisant abstraction de toute idée d'envahissement, je dirai, sans risquer de tomber dans le défaut de l'hyperbole, que la sécurité des trônes, comme le bien-être des nations, tiennent au perfectionnement des trois armes différentes, l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie, par des nœuds indissolubles. Elles forment ce bouclier sous la protection duquel les peuples conservent leur sécurité sociale et politique, les pays leur intégrité. En les envisageant sous ce rapport si essentiel, que de soins ne doit-on pas leur accorder pour les rendre capables de remplir avec dignité le rôle qu'elles sont appelées à jouer!

Ces mines précieuses dont les militaires, dans les temps anciens, ignoraient l'exploitation, ne livraient que des trésors bruts et incapables de résultats aussi surprenants. Ce n'est qu'en perfectionnant l'organisation, l'ordonnance, et, en général, la tactique des trois armes; c'est en apprenant ensuite à profiter de leurs propriétés et à les employer au moment opportun, que le militaire marcha d'un pas ferme et assuré dans ce dédale de combinaisons, dont le réseau a été si bien conçu et les difficultés si bien développées pendant les guerres modernes.

C'est en grande partie à Napoléon qu'appartient cette gloire. C'est à lui que les armes, dont je me propose de discuter les propriétés, doivent leur élévation, ainsi que le développement des forces inhérentes à la nature de chacune d'elles. Jetant un regard attentif et hardi sur les défauts qui jusqu'alors avaient existé dans l'organisation et la tactique des différentes armes, et dont l'expérience lui avait démontré les erreurs, ce savant militaire, si hardi dans ses conceptions, si fécond dans ses productions, était semblable à ces météores bienfaisants, souvent terribles dans leur essence, mais si favorables par leurs effets, qui dilatent un air chargé de parties hétérogènes et lui rendent toute sa pureté.

Ennemi de ces idées minutieuses semblables à ces enjolivements d'un édifice sans solidité, qu'un seul accident peu détruire, et dont les ruines attestent la médiocrité de ses fondateurs, ce profond militaire considéra la nature et les propriétés des trois armes sous leurs rapports purement scientifiques, et sacrifia volontiers l'aspect agréable d'une armée composée de soldats petits-maîtres, à l'utilité de posséder des phalanges que leur sage organisation et leur bonté rendaient inébranlables, et qui assuraient la sécurité de leur pays en frayant toujours le chemin de la victoire (2).

C'est à son génie hardi et entreprenant que nous devons en général la régénération de l'art militaire. La campagne de 1796, en Italie, nous prouve suffisamment que son esprit vaste avait déjà, même avant d'entrer en lice, embrassé la sphère étendue des nouvelles combinaisons; car nous le voyons franchir avec intrépidité les limites dans lesquelles beaucoup de généraux, qui l'avaient précédé, aimaient à se restreindre, et que la crainte de s'égarer, en s'écartant des institutions établies, leur présentaient comme inviolables (3).

Ses dernières armes, il est vrai, nous offrirent des actes de témérité impardonnables; les suc-

(1) *Esprit des Lois.*

(2) L'enthousiasme religieux (*a*) ou l'amour de son souverain et le vrai patriotisme (*b*), ont rendu quelquefois des troupes jeunes encore tout à fait inexpérimentées, formidables à leurs ennemis, et par là ont rangé tous les moyens, qu'on emploie ordinairement pour rendre une armée guerrière, dans une catégorie secondaire; mais ces exemples sont rares et ne doivent pas nous faire négliger les vrais principes de l'éducation du soldat.

(3) Toute armée de plus de 50,000 hommes, disait Turenne, est incommode pour celui qui la commande et pour ceux qui la composent. Mais n'avons-nous pas vu Napoléon manier avec des succès incroyables des masses quadruples, sextuples et même décuples de celles que le héros du dix-septième siècle avait désignées comme le maximum de celles qu'on pouvait mettre en campagne. Quel parallèle serait-il donc possible d'établir entre le perfectionnement de l'art militaire du siècle de Turenne et celui de Napoléon, et qui pourrait calculer tous les progrès qui s'y sont faits.

(*a*) Les campagnes d'Espagne.

(*b*) Les milices russe et prussienne pendant les campagnes de 1812, 1813 et 1814.

Digitized by Google

cès l'avaient rendu imprudent et sourd à la voix de la raison, il voulut dépasser les limites que l'homme ne franchit jamais impunément; mais il suffit d'être humain pour ne pas être infaillible. Au reste, ces actes de témérité qui bouleversèrent ce colosse de puissance, que cent victoires avaient établi et qui paraissait reposer sur des bases inébranlables, ne doivent être envisagés par ses descendants que comme des expériences salutaires pour l'art militaire, et qui nous indiquent, d'un côté, tous les dangers des hasards démesurés, et annulent de l'autre ces prétentions exclusives et souvent futiles auxquelles l'ancien système était assujetti.

Il est fâcheux de ne pas pouvoir en dire autant de Frédéric le Grand. Ce génie, quoiqu'universel, se laissait facilement éblouir par de trompeuses, mais d'agréables apparences, et même l'expérience de tant de victoires et de défaites, et dont personne mieux que lui n'a pu expliquer les vraies causes, n'a pas anéanti son amour démesuré pour la tactique élémentaire. Philosophe stoïque sous tant de rapports, sous celui de l'éducation de ses soldats, Frédéric ne possédait pas cette vigueur mâle de caractère d'où émane cette force motrice qui nous fait sacrifier l'agréable à l'utile. Il suffisait qu'une idée fût enfantée par lui, pour qu'il s'opiniâtrât à la conserver et à la mettre en exécution; car nous avons vu le vainqueur de Rosbach et de Leuthen être aussi peu en état de vaincre les préventions, que le général qui allait faire ses premières armes dans les plaines de Mollvitz.

Voici comment Borenhorst, ce digne écolier de son maître (1), en parle dans ses *Considérations sur la Guerre* (2) : « Il n'appartenait pas » à la combinaison de ses idées, dit-il, d'envisa- » ger les soldats comme des êtres possédant » une volonté et des facultés spirituelles; leur » image ne s'offrait à lui que sous l'aspect d'hu- » mains auxquels la contrainte et la terreur » seules donnaient une sorte d'existence. En » un mot, tous ses efforts ne tendaient qu'à » former des automates roidis, tournant leurs » têtes à droite ou à gauche, et qui observas- » sent strictement la cadence du pas (3). »

Quoiqu'entouré de gens de mérite, Frédéric avait cependant à ses côtés des flatteurs qui cherchaient à lui cacher la vérité, s'ils supposaient que cette vérité était contraire aux principes adoptés par le roi. Saldern (4), et son esprit inventif, étaient semblables à un mauvais génie, dont la force irrésistible asservissait tout à ses lois. Quoique sous tous les rapports inférieur à son maître, Saldern posséda au suprême degré le don de l'enchanter. A la fin d'une manœuvre d'automne à laquelle le roi avait présidé lui-même, dans l'épanchement de sa joie, le souverain s'approcha de son lieutenant, et lui dit : « Saldern, il faut que tu fi- » nisses, car cela surpasse tout ce que l'on peut » faire en tactique. » Mais Saldern avait au suprême degré le défaut d'être minutieux. Voici le portrait qu'en fait Berenhorst : « Saldern, » dit-il, était riche en idées, intarissable en » moyens; mais il était tourmenté par la fièvre » des bagatelles, et son esprit accordait une » trop grande attention à la place d'exercice, » ainsi qu'aux champs et aux mamelons où » l'on devait manœuvrer. Ces idées étaient les » seules qui l'occupassent; et une heureuse » revue, où la justesse de l'exécution avait ré- » pondu à l'idée de la disposition, égalait un » triomphe à ses yeux. »

Saldern était auteur de plusieurs ouvrages qui, dans le temps, acquirent une grande réputation. Son œuvre posthume intitulée : *Principes de Tactique*, fut traduite en français par un certain M. de Pirch, qui porta l'ouvrage en France, où il fit fortune. Mais les Français de

(1) Berenhorst fit une partie de la guerre de sept ans dans l'état-major du prince Henri de Prusse, et fut, en 1760, nommé aide de camp de Frédéric le Grand.

(2) *Betrachtungen uber die Kriegskunst, über hire Fortschritte, ihre Wiedersprüche und ihre Zuverlassigkeit.* (Tom. II, page 173.)

(3) Qu'il me soit permis de renvoyer le lecteur à l'ouvrage de Berenhorst que je viens de citer, et de lui indiquer les deux chapitres, dont l'un traite de l'école prussienne, et l'autre des manœuvres de l'automne. Il trouvera dans le premier des développements très-piquants, et dans le second des anecdotes tout à fait caractéristiques.

(4) Saldern avait été lieutenant-général au service de Prusse, et, pendant la guerre de sept ans, s'était distingué dans plus d'une bataille. Après celle de Hochkirchen, Frédéric fut si satisfait de sa conduite, que, de lieutenant-colonel qu'il avait été, il l'avança au grade de général-major. Saldern mourut à Magdeburg en 1785.

Digitized by Google

cette époque, imitateurs zélés des Prussiens, ne se bornèrent pas à n'en adopter que ce qui pouvait leur être utile; la renommée de l'armée prussienne, après la guerre de sept ans, resplendit d'un éclat si lumineux, que tout ce qui venait de cette nation semblait porter avec soi l'empreinte de la magie; et c'est ainsi que l'éducation du soldat prussien, mais enrichie d'annexes, servit de base à celle du Français. « Après la guerre de sept ans, dit le général » Duhesme (1), on avait adopté l'exercice » prussien, mais comme il nous arrive de porter tout à l'excès, il sembla qu'on ne pouvait » faire de bons soldats, qu'autant qu'on aurait » fait de tous des espèces de mécaniques, dont » la position, le port d'armes, les mouvements, » les pas, je dirai plus, la structure, devaient » les rendre semblables à des machines sorties » du même moule; ainsi on tourmentait les » recrues pendant six mois, on leur abîmait » souvent la poitrine pour leur apprendre la » première position, le pas cadencé et le port » d'armes; on tenait chaque matin un pauvre » diable pendant deux ou trois heures dans » des positions de gêne et d'immobilité, faites » pour dégoûter l'homme le plus porté au métier des armes.

» Enfin, quelques années avant la révolution, on avait poussé la minutie jusqu'à avoir » dans les casernes des horloges à balacier et » des échelles géométriques gravées sur les » pavés, pour atteindre le plus grand point de » perfection dans la régularité et la cadence » du pas. La guerre que nous fîmes, quelque » temps après, avec des bataillons qui à peine » avaient été dégrossis, a bien prouvé l'inutilité de tous ces soins. »

Ce n'est pas que, dans plus d'une bataille, l'armée prussienne ne nous ait offert des spectacles étonnants; mais mise en action par le grand Frédéric, pouvait-elle aussi moins faire? Tout réussissait, parce que le génie du roi présidait aux combats et aux manœuvres qui en étaient les éléments les plus importants, et que le courage de l'infanterie surmontait tous les obstacles.

La cavalerie a toujours été, en bonté, supérieure à l'infanterie; mais aussi, au sujet de son perfectionnement, l'incomparable Seydlitz avait des idées plus saines et plus exactes, car elles étaient moins minutieuses. Ne perdant pas son temps à s'occuper de l'allure du cheval, comme Saldern le faisait, avec l'augmentation ou la diminution des pas que les soldats de son inspection devaient faire par minute, Seydlitz n'envisageait la cavalerie que comme troupe guerrière, et non comme ornement des champs d'exercice. Il chercha à rendre ses soldats maîtres absolus de leurs chevaux, car ce talent est la vertu primitive d'un cavalier, et peu à peu, comme nous le dit Berenhorst, « chaque » cavalier prussien parvint à un degré de » perfectionnement tellement grand, qu'il » pouvait rivaliser avec les meilleurs écoliers » d'un manége: sans selle, placé sur une » simple couverture, il faisait travailler son » cheval avec élégance et comme dans un car- » rousel. » Les plaines de Rosbach et de Zorndorff immortalisèrent ce général, et ces deux victoires seules suffiraient déjà pour qu'on lui décernât une couronne impérissable.

C'est ainsi que nous vîmes des idées dangereuses au vrai principe d'une science (2), et même aux dépens de la santé du soldat, cet élément si cher à l'humanité et si précieux pour la guerre, germer avec impétuosité, même dans l'esprit de ceux auxquels la nature accorda les dons nécessaires pour rectifier toutes les erreurs. A quoi faut-il attribuer une aberration pareille?

Si l'invention de la poudre a produit des changements très-sensibles dans la tactique des armes, leur perfectionnement adapté aux vrais éléments de la guerre ne nous a pas moins offert de révolution essentielles dans cette partie de l'art militaire. A mesure qu'on développa les forces intrinsèques des trois armes, qu'on les rendit susceptibles de grands résultats, cha-

(1) *Essai historique sur l'infanterie légère*, p. 175.

(2) Toute chose a sa sphère d'activité et possède ses éléments, et c'est en paralyser les bons résultats que d'en étendre les subdivisions au delà de leurs limites naturelles. En s'occupant le fantassin que du maniement des armes et du pas, on est obligé, à cause d'une perte trop sensible du temps, de négliger les choses vraiment essentielles, c'est-à-dire, l'habitude de marcher avec légèreté, de manœuvrer en grandes masses avec aisance et précision, et de bien tirer. « En retranchant des exercices le superflu, dit Montécuculli, on » en apprend mieux le nécessaire. »

Digitized by Google

cune d'elle acquit une assurance qui la rendit capable de coups surprenants, et l'on multiplia par là les ressources dont les chefs purent se servir pour combatre avec plus d'assurance et d'avantage. Les manœuvres en devinrent plus hardies et la défensive moins dangereuse. C'est avec ce perfectionnement des armes, et l'art avec lequel les modernes savent tirer parti des accidents du terrain, qu'on vit aussi tomber en désuétude l'usage des retranchements de campagne, dont autrefois les champs de bataille étaient si souvent parsemés, et dont les dernières guerres ne nous offrent que de rares vestiges (1).

L'essentiel pour les armes est sans doute de rendre les soldats propres à la guerre, et de leur faire atteindre par là le vrai but de leur institution. Voilà pourquoi il faut les rendre familiers avec les exercices qui font partie de l'art militaire, c'est-à-dire, avec ceux qui peuvent leur être utiles le jour d'un combat, et les habituer à manœuvrer avec précision et vitesse (2). En guerre, les choses les plus simples étant les seules exécutables, il n'est que trop juste de ne pas occuper l'esprit, presque toujours étroit du soldat, avec des choses qui lui deviennent inutiles, au moment où les circonstances le transportent du champ d'exercice sur celui de bataille. Il faut, en un mot, qu'à l'instar des Romains, l'effusion du sang soit l'unique différence que l'on remarque entre un champ de bataille et un champ d'exercice. Les Romains apprenaient à leurs soldats à marcher, à courir, à sauter, à nager (3), à porter des armes deux fois plus pesantes que celles dont on se servait dans une action réelle (4), et à n'exécuter que les évolutions qui les familiarisaient avec la guerre. Tous ces exercices étant basés sur de sages combinaisons avaient rendu l'armée romaine redoutable au reste du monde.

Au contraire, un grand défaut des exercices en petites comme en grandes masses, que les modernes font faire à leurs troupes dans les camps d'instruction, est, à mon avis, d'être trop mécaniques, et plutôt le produit d'une idée matérielle que d'une pensée résultant de la topographie du terrain où l'on exerce, et de la circonstance où l'on suppose qu'on peut réellement se trouver devant son ennemi. Mais cette régularité de mouvements qu'on y remarque peut flatter l'œil; on mesure le champ d'exercice dans sa longueur et dans sa profondeur, on calcule toutes les distances des objets et du temps qu'il faut pour y parvenir, et, pour que ce calcul soit juste, on choisit de préférence une plaine ouverte et unie, qu'un terrain accidenté qui mettrait facilement en défaut des géomètres un peu bornés; et le tout quelquefois est ordonné d'après des suppositions qui ne peuvent presque jamais s'appliquer en temps de guerre. Tout ayant été prévu, calculé, et la disposition et les mouvements des troupes étant une fois déterminés, le général même qui commande en chef un exercice pareil, n'y ajoute plus rien du sien, en se conformant aux circonstances, qui, sur un champ de bataille déchiré par des sinuosités, changent selon les ondulations du terrain, et nécessitent de nouvelles conceptions. Une leçon apprise par cœur remplit l'esprit du chef et préside aux mouvements de la journée; et le général et l'officier, dans lesquels la mémoire seule travaille, obligés de se rappeler les instructions que la disposition prescrit, et n'osant pas même changer le mouvement ordonné par un autre, souvent même mieux culculé et mieux adapté à la circonstance, ne retirent aucun avantage de ces sortes d'exercice mécani-

(1) Turenne disait à Condé qui, partant pour la Flandre, lui demandait des conseils : « Faites peu de » siéges et livrez beaucoup de batailles; quand vous » aurez rendu votre armée supérieure à celle de l'ennemi » par le nombre et la bonté de vos troupes, ce que vous » avez presque fait à Rocroi, quand vous serez bien » maître de la campagne, alors les villages vous vaudront des places. »

(2) « Car, comme dit très-bien Guibert, presque toute » manœuvre étant un moment de crise et de faiblesse » pour une troupe, parce qu'elle y est désunie, il faut » qu'elle en sorte le plus tôt possible. »

(3) C'est un exercice qui n'est pas encore généralement introduit dans toutes les armées européennes, mais dont les avantages ne sauraient être contestés. *Voyez* sur ce sujet le *Journal militaire de Berlin*, année 1817, nos 61 et 62, et l'ouvrage du baron Lefebure de Saint-Ildephont. Paris, 1818.

(4) Scipion Emilien ayant cru que l'amollissement avait été la vraie cause de la défaite des Romains à Numance, vendit toutes les bêtes de somme de l'armée, et fit porter à chaque soldat du blé pour trente jours, et sept pieux.

Digitized by Google

ques, qui leur deviennent tout à fait inutiles, puisqu'ils ne renferment rien d'instrutif.

Sous le rapport des camps d'instruction qu'on établit pour le perfectionnement des troupes, je ne saurais passer sous silence l'exemple véritablement digne d'être suivi, que nous offrent les camps de Saint-Omer, de Bruges et de Montreuil, connus sous la dénomination de camp de Boulogne. La campagne de 1805 qui les suivit de près, et surtout la bataille d'Austerlitz, nous démontrent d'une manière évidente toute l'efficacité de ces rassemblements de troupes en grandes masses, lorsque l'idée du chef et l'occupation des soldats tendent vers un but salutaire (1). Si le militaire impartial, en jetant un regard attentif, approfondit les manœuvres de tactique que Bonaparte déploya à la bataille d'Austerlitz, il y trouvera des combinaisons nouvelles et sublimes (2), et tout en rendant justice au génie qui les lui a suggérées, il ne doit pas oublier que la masse des troupes, dont il pouvait disposer au camp de Boulogne (3), n'a pas moins participé aux grands résultats de ces manœuvres. Devenu flexible, propre à se plier à toutes les dispositions et facile à manier, elle lui a offert les moyens de mettre ses idées à exécution, en manœuvrant avec aisance et précision. La campagne de 1805 a été, et avec justice, désignée comme l'ère de la nouvelle tactique.

Mais l'exercice le plus efficace et qui forme les bons soldats, est toujours la guerre même (4). Une mémoire enrichie de trente combats rend la force morale de l'homme plus ferme, et, en le familiarisant avec les dangers, forment les vrais héros (5). Il est vrai que ces expériences sont achetées bien cher. Des flots de sang, le malheur des familles et la ruine des paisibles habitants des campagnes et des villes; mais si un sillon ensanglanté ou la flamme dévorante doivent être les guides les plus sûrs qui nous conduisent au vrai but, si telle est la loi de la nature, consolons-nous du moins par cette idée, que le malheur d'une fraction presqu'insignifiante de ce tout immense qui compose la masse humaine peut assurer la sécurité et le bien-être du reste.

Les propriétés de chaque arme n'étant qu'une conséquence immédiate des vertus du soldat, pour que ces propriétés acquièrent ce degré de bonté qui puisse rendre l'arme capable de remplir son rôle avec dignité, il faut nécessairement que les éléments qui la composent soient en rapport direct avec la nature qui lui est dévolue en partage. Voilà pourquoi il est indispensable que le fantassin soit léger, adroit, excellent tireur (6), bon marcheur, habitué à porter sa charge et à supporter les fatigues des marches et des combats (7). Il doit être accoutumé à former les colonnes avec vitesse et pré-

(1) Le lecteur peut contenter sa curiosité à ce sujet dans le *Précis des Événements militaires* du comte Dumas. Campagne de 1805. Tome II.

(2) Par exemple, l'emploi des masses pour la formation des colonnes d'attaque.

(3) La force de l'armée française, partagée en trois corps, commandés par les maréchaux Soult, Davoust et Ney, montait à 114,417 hommes.

(4) « Un nouveau régiment, dit le comte de Saint-» Germain dans ses *Mémoires*, ne peut être bon et so-» lide qu'après cinq ou six campagnes. »

(5) N'avons nous pas vu un des peuples les plus aguerris de l'antiquité, les Romains, fuir devant les éléphants de Pyrrhus et les chariots de guerre d'Antiochus? Ils avaient méconnu ces moyens de défense, et cette ignorance abattit leur courage; mais s'étant familiarisés avec ces nouveaux dangers, ils les bravèrent sans obstacle.

(6) Car le courage du soldat se soutient et même se double par la conviction du bon service de ses armes; et nous verrons plus tard, en traitant de l'emploi de l'infanterie, que les feux des fantassins, et surtout leur multiplicité, forment sa plus grande force. L'armée la mieux organisée, la plus disciplinée, ne manquerait pas de se démoraliser bientôt pendant la guerre, si le fantassin et le canonnier ne savaient pas bien tirer, et le cavalier bien manier son cheval et son sabre. D'un autre côté, tout le mal que de bons tirailleurs peuvent faire à leurs ennemis est incalculable. Souvenons-nous de la fameuse bataille de Guastalla, livrée en 1734 par l'armée franco-sarde, sous les ordres du roi de Sardaigne, et les maréchaux Broglie et de Coigny contre les Impériaux, commandés par le maréchal de Kœnigseck. Le roi fit incorporer dans chaque compagnie d'infanterie quatre des meilleurs tirailleurs de l'armée, auxquels on enjoignit de viser sur les généraux et officiers ennemis. Ces tirailleurs remplirent si bien leur rôle, qu'après quelques heures de combat le commandement de plusieurs divisions autrichiennes fut dévolu à des lieutenant-colonels, et l'infanterie, privée de la plus grande partie de ses chefs, fut mise en désordre. C'est en grande partie à la perte des officiers qui commandaient les troupes impériales, que le roi de Sardaigne a dû cette victoire.

(7) Pendant la retraite des dix mille, Xénophon faisait danser et sauter ses soldats armés de pied en cap, pour les aguerrir aux fatigues des marches.

Digitized by Google

cision, à déployer avec célérité, et à conserver le serrement des rangs, d'où provient la compacité des masses pendant les mouvements offensifs. Mais pour entretenir l'homme dans l'habitude de tous ces exercices, dont la nécessité est reconnue, il est indispensable, une fois que les troupes sont rassemblées dans les camps d'instruction, d'occuper les troupes, non-seulement avec les exercices de la guerre, mais de les envoyer aussi à une certaine distance de ces mêmes camps, ayant soin de charger le fantassin de tout ce qu'il doit porter sur lui en temps de guerre; de le faire marcher, bivouaquer, et même de temps à autre lui faire ressentir les privations inséparables de la guerre. Le repos des garnisons engourdit tellement le physique du soldat, qu'après en avoir joui sans interruption, il perd toutes les facultés inséparables du bon fantassin, et devient lourd, roide et incapable de soutenir les marches (1), et vivant dans l'abondance, il finit par supporter difficilement les privations.

Auguste et Adrien avaient établi une loi à laquelle on avait donné la dénomination de promenade. Plusieurs fois par mois, les troupes devaient marcher à dix heures de distance de leur camp, et revenir de même en serrant bien les rangs et les files, changeant souvent la grandeur et la vitesse du pas, et même faisant une partie du chemin en courant. La cavalerie était aussi assujettie à ces sortes d'exercices. Alors on exécutait plusieurs manœuvres militaires, et on choisissait toujours différents terrains. Les troupes campaient la plus grande partie de l'année, et le service des camps était tout aussi exact et rigide, que si l'on se fût attendu à chaque moment à être surpris par l'ennemi.

Le cavalier, en premier lieu, doit être maître absolu de son cheval, pour que dans le combat il puisse ne lui accorder qu'une attention secondaire, qui pendant une bataille doit être dirigée vers l'ordre qui doit régner parmi la troupe et l'exécution des volontés de son chef; car un mauvais cavalier est un atome tout aussi inutile pour la cavalerie, qu'un mauvais tireur l'est pour l'infanterie. Il doit aussi exceller dans le maniement du sabre. Une fois que ces deux qualités seront bien approfondies, on apprendra à chaque individu à conduire son cheval perpendiculairement à la ligne du front de l'escadron, et à conserver aux chevaux toujours la même vitesse dans les différentes allures. C'est le seul moyen de conserver l'alignement des escadrons, et de rendre bonnes les charges en muraille, charges d'où dépendent les succès et les grands résultats de l'action de cette arme.

Un autre point non moins essentiel de l'éducation de la cavalerie, est de lui apprendre à se rallier le plus vite possible après la charge; car quel que soit l'heureux résultat d'un choc, il est impossible que la troupe qui l'a opéré puisse rester aussi réunie qu'elle l'a été avant l'attaque. D'après le principe si juste énoncé par le général Thiébault (1), « comme celui qui » reste en ordre le plus longtemps et celui qui, » après la charge, se remet le premier en ordre, » est sûr de la victoire, » il est indispensable que les chefs qui sont à la tête de la cavalerie, pendant son choc, au lieu de s'amuser à poursuivre leurs ennemis avec ces mêmes escadrons qui viennent de charger, s'occupent aussitôt d'un prompt ralliement, pour les remettre en état d'entreprendre de nouveaux chocs.

L'artillerie n'ayant de propriété efficace que lorsqu'elle fait jouer ses batteries, et les batteries ne pouvant faire feu que tant que les pièces ne sont pas en mouvement, les manœuvres compliquées pour le canonnier ne devraient être qu'une science secondaire; mais ses exercices principaux doivent tendre à bien manier sa pièce et à bien viser, pour pouvoir bien tirer. Comme l'avantage de l'artillerie ne consiste que dans les effets que les projectiles produisent dans les lignes ennemies, en mettant les hommes hors de combat, ou en démontant les pièces, un artilleur qui ne saura pas viser avec

(1) Les anciens, au contraire, ont poussé l'habitude de marcher jusqu'à un degré presque extraordinaire. Lorsque César se porta au secours du camp de Cicéron, dans le pays de Hainaut, il fit faire à ses troupes à peu près 50,000 pas, ou près de 17 lieues de France, ne leur ayant donné que trois heures de repos. Selon Elien, l'armée d'Alexandre marcha dans une occasion trois jours de suite, chaque jour 400 stades, qui reviennent à 50,000 pas, ainsi à plus de 15 lieues de France par jour. En arrivant, et sans se reposer, elle attaqua encore l'ennemi, et remporta une victoire complète.

(2) *Manuel du service des états-majors.*

Digitized by Google

rectitude, sera toujours un individu inutile pour cette arme. Ce n'est pas dans le nombre de coups qu'un canon peut tirer dans une minute que consiste l'efficacité de l'artillerie, mais dans l'art de savoir atteindre son ennemi. Quelquefois deux ou trois coups sûrs, sont d'une utilité infinement plus grande que vingt autres qu'on tire au hasard (1).

Je crois que, sans faire tort à l'artillerie, on peut réduire l'exercice de ses manœuvres (abstraction faite de tout ce qui a rapport au tir) aux instructions suivantes :

1° Qu'elle sache se mouvoir en colonne avec précision et vitesse ;

2° Qu'elle déploie avec beaucoup de célérité ;

3° Qu'elle sache suivre avec précision le mouvement des troupes auxquelles on l'attache, et qu'elle n'entrave pas celui des deux autres armes ;

4° Que, lorsqu'elle est amalgamée avec les autres armes, non-seulement elle avance avec précision pour ébranler les ennemis, mais qu'elle sache aussi faire place à l'arme qui la seconde, lorsque le rôle de l'artillerie est fini, et que celui d'une autre arme commence.

Les soldats, à quelque arme qu'ils appartiennent, doivent, en général, être braves ; mais pour que cette bravoure réponde à la vertu caractéristique de chacune d'elles, ne devraient-elles pas posséder aussi un trait distinctif? Dans le partage des soldats pour les différentes armes, s'il était possible de reconnaître en eux le trait caractéristique de leur courage il serait indispensable d'incorporer l'homme doué d'un courage froid, dans l'infanterie et l'artillerie, l'exalté dans la cavalerie (2). Le choix des chefs immédiats devrait se faire aussi d'après la même combinaison, et nous verrions alors les différentes armes répondre plus justement encore au rôle qu'elles sont appelées à jouer dans les combats.

Mais l'organisation, la bonté et le courage des différentes armes ne suffisent pas encore pour accorder à chacune d'elles le véritable trait de l'invincibilité. Il faut pour cela une autre force motrice et qui n'est pas inhérente à leur nature, mais qui dérive du soutien réciproque de toutes les trois. En prenant chacune d'elles isolément et en action, nous nous convaincrons facilement que, sur le champ de bataille, le rôle que les différentes armes sont appelées à jouer a des moments très-épineux ; mais le remède à ce mal, nous le trouvons justement dans leur soutien réciproque. La combinaison de deux armes produit le premier degré d'élévation de cette force motrice, capable de se défendre comme d'attaquer avec un avantage marquant, tandis que la liaison de l'action des trois, forme cette puissance irrésistible et souvent foudroyante d'où proviennent ces résultats étonnants que nous offrent les chocs opiniâtres et si souvent répétés de deux armées rassemblées sur le même champ de bataille.

C'est aussi dans cette combinaison des armes, ainsi que dans l'adaptation de leur action à la variété du terrain, que nous trouvons les vraies épines de la grande tactique. Tout terrain n'étant pas propre pour le mouvement des trois armes différentes, un des premiers soins du chef qui les engage dans un combat, doit être le choix de celui qui offre à chacune plus de facilité d'action ; car, comme l'observe très-judicieusement le général Jomini, ce ne sont pas les masses présentes, mais les masses agissantes qui gagnent les batailles. Cet axiome

(1) Je prends la liberté de renvoyer le lecteur à la description que le colonel Ravichio de Peretsdorf (*Traité élémentaire d'artillerie*, page 187), nous fait des moyens qu'on emploie en Autriche pour apprendre à bien juger des distances à l'œil et qu'on appelle marcher aux distances, et pour habituer les artilleurs à des coups sûrs.

(2) « Sur cent hommes pris au hasard, dit le général » Thiébault dans son *Manuel du service des états-ma-* » *jors*, il n'y en a en général que vingt-cinq ou trente » qui, maîtres de leurs chevaux, maniant bien leurs » armes, électrisés par les circonstances, ayant pris » leur parti sur les chances de la guerre, et animés de » l'ardeur des braves, chargent franchement et ne s'a- » musent pas à parer, mais ne sont occupés qu'à frap- » per ; ces hommes sont ceux qui décident les affaires. » Après eux, on trouvera à peu près dans un nombre » égal une seconde classe d'hommes qui, lorsqu'ils le » peuvent sans risque, donnent de même quelques coups » de sabre, mais qui, avant tout, cherchent à parer » ceux qui les menacent ; enfin les autres, embarrassés » d'eux et de leurs chevaux, et toujours disposés à la » retraite, ne songent qu'à leur salut, sont à peine en » état de parer quelques coups, et ne guettent que le » moment d'échapper à tous les risques que leur fai- » blesse leur exagère. »

Digitized by Google

étant irréfragable, gardons-nous bien de jamais paralyser l'action des différentes armes, en les faisant agir sur un terrain qui soit contraire à leurs mouvements.

Des principes et réflexions ci-dessus énoncés, nous pouvons tirer les conséquences générales suivantes :

1° Pour que les différentes armes remplissent leur devoir avec avantage, il faut que leur perfectionnement soit exempt de fautes et adapté à leur vrai service. Sans lui, une armée n'offrirait qu'un corps dont les membres seraient paralysés, et qui, par conséquent, ne serait pas susceptible du moindre effort qui soit d'une conséquence majeure. Une armée pareille rentrerait bientôt dans le néant, que ses moyens réels lui assignent;

2° Pour que les résultats auxquels on doit s'attendre de l'emploi des différentes armes, répondent justement à l'idée qui en est le principe, il faut absolument que cet emploi de chacune d'elles se fasse dans la circonstance qui lui est la plus favorable, et que leur soutien réciproque fasse paraître d'un côté leurs forces intrinsèques dans tout leur jour, et soustraie de l'autre les faiblesses de toutes les trois aux coups menaçants des ennemis. Voilà pourquoi la connaissance profonde des propriétés de toutes les trois est indispensable à celui qui est destiné à en manier de grandes masses;

3° Que le terrain sur lequel on fait combattre les différentes armes, ne paralyse pas leur force inhérente ;

4° Que leur distribution, sur le champ de bataille, soit en rapport direct avec l'importance du point qu'elles sont destinées à défendre.

C'est dans ces quatre points que l'on trouve non la source infaillible des victoires, mais du moins des moyens assez efficaces pour se soutenir avec avantage sur un champ de bataille.

Faisons abstraction de l'équilibre qu'on voudrait établir entre les résultats que produit la force motrice de chaque arme et ceux qui proviennent du courage des troupes, vertu inappréciable, il est vrai, qui est sans doute une des grandes causes des victoires, mais dont les effets ne sauraient jamais se déterminer, car les forces morales ne sont assujetties à aucun calcul, et ne récapitulons qu'une partie des auses matérielles des victoires ou des défaites, qui appartiennent au domaine de l'organisation et de la tactique des trois armes, et qui ne manquent pas d'avoir une influence majeure sur l'issue des combats, nous nous convaincrons facilement, qu'une fois que les troupes sont rangées en bataille, les premières ont été en grande partie le fruit de la rigide observation de ces règles, et les autres la conséquence indubitable de leur oubli.

Des conséquences aussi graves doivent donc nous servir de raisons péremptoires pour nous porter à accorder à l'éducation des armées une attention particulière, et à rendre propre à la guerre, autant que possible, cette espèce plus ou moins matérielle d'humains dont on fait des soldats, afin de ne pas manquer le but de leur institution.

Mais cependant gardons-nous bien de n'envisager l'éducation du soldat que sous son seul rapport physique, n'oublions pas qu'il n'en reste pas moins homme pour cela, et que les vertus morales sont, sous cette seconde condition, son plus bel ornement. Que son éducation ait donc deux tendances distinctes, dont l'une en fasse un être religieux, honnête, soumis et fidèle à son serment et à ses devoirs, et l'autre un défenseur habile et zélé des intérêts de son souverain et du sol paternel.

La religion épurera ses mœurs, ne le portera qu'à ce qui est bon et honnête, et, en lui apprenant à aimer ses devoirs, le conduira d'une manière graduelle à connaître, à respecter, à chérir la dignité de son état et à oublier sa première existence, comme habitant d'une paisible chaumière, dont le souvenir entrave si souvent les premiers moments de l'existence militaire, et porte le soldat à une sorte d'apathie nuisible au développement de ses qualités intellectuelles.

La recrue, passant de l'état de paysan à celui de soldat, entre dans une sphère nouvelle qui lui impose des devoirs à remplir, et dans laquelle ceux qu'elle contracte envers son souverain et sa patrie, doivent l'emporter sur ceux de père, de fils, de frère et d'ami, et c'est justement son amour pour la religion, en réveillant en lui celui de ses devoirs, qui opérera cette conversion. Quant au souvenir de ses dieux pénates, encore présents à son esprit comme l'unique sentiment qui, jusqu'à son entrée au service, ait rempli son cœur, cette douleur que l'abandon du toit paternel réveille



Digitized by Google

en lui, que ce soient ses chefs qui la rendent moins puissante, et que le soldat retrouve en eux ce père du sein duquel on vient de l'arracher, et dans ses camarades ces frères et ces amis qu'il vient de quitter.

Mais en terminant mes réflexions sur l'éducation des soldats, je ne puis m'empêcher d'ajouter que toutes ces qualités morales et physiques, dont je viens de parler, ne doivent être que des rayons dont nous devons chercher le foyer dans l'esprit et les vertus de l'officier. Il doit être la lumière qui éclaire, le guide qui conduit, l'exemple qui enflamme, et le soldat n'être sous quelques conditions qu'une copie fidèle d'un modèle digne d'être imité sous tous les rapports.

Digitized by Google

# CHAPITRE II.

## DE L'INFANTERIE.

### SECTION PREMIÈRE.

#### PRÉROGATIVES DE L'INFANTERIE EN GÉNÉRAL.

Les Anciens avaient deux infanteries différentes : l'infanterie pesante, et l'infanterie armée à la légère. Le service de ces fantassins était assujetti à leurs armes, et réciproquement l'armure des différentes infanteries était adaptée à leurs rôles. Les vélites, les hastaires, les princes et les triaires des Romains, les peltastes et les oplites des Grecs, ainsi que plus tard les arquebusiers et les piquiers des Français, possédant des armes différentes, comme l'épée à deux tranchants, la haste, le javelot, le pilum, la pique, les boucliers de différentes grandeurs, l'arquebuse et la pique, formèrent deux infanteries tout à fait différentes.

Chez les Modernes, au contraire, en égalisant leurs armes, on finit par confondre les deux infanteries, et si l'habitude a consacré de nos jours une différence dans les dénominations qu'on leur donne, je ne veux pas en conclure que maintenant aussi il existe deux infanteries. Non, mais d'un rôle que chacune d'elles était appelée à jouer autrefois, on en imposa deux aux fantassins d'aujourd'hui, et nous les vîmes, dans les guerres modernes, se battre indifféremment en ligne, en colonne, et en débandade. Des changements qui se sont opérés, nous pouvons donc conclure qu'il n'existe plus qu'une seule infanterie, mais remplissant les deux services différents, et à laquelle nous pouvons donner hardiment la dénomination d'infanterie mixte.

Lorsqu'on introduisit le fusil à baïonnette, qui fut généralement reçu et dont on arma tous les fantassins des temps modernes, on égalisa leurs armes et plus tard leur éducation, et ce n'est que le terrain sur lequel notre infanterie se bat et les cas différents où elle se trouve, d'où provient, selon sa variété, cette différence qui avait paru s'évanouir par l'égalisation des deux services aux mêmes hommes, en les assujettissant à savoir se battre en lignes, en colonnes et à la débandade.

Il s'agit maintenant de décider si cette imposition de deux services différents aux mêmes hommes et l'organisation de deux infanteries tout à fait différentes par leur service et dont chacune ne sache remplir qu'un seul rôle, sont des organisations bien imaginées, ou si elles ne devraient pas faire place à une autre plus avantageuse.

S'il était possible d'enseigner à toute la masse des soldats des nombreuses armées modernes, deux rôles à la fois, et que la complexité des études qui alors leur deviennent nécessaires, ne portât aucune atteinte à leur perfection, l'avantage de posséder une infanterie aussi bien aguerrie pour le service de ligne, que pour la débandade, deviendrait incontestable, mais imposer à toutes les recrues qui remplissent le vide de l'infanterie, et dont une grande par-

Digitized by Google

tie sont étroites dans leurs facultés intellectuelles et presque toujours plutôt brutes dans leur développement (1), deux rôles également difficiles, c'est risquer de ne jamais atteindre à cette perfection d'étude qui forme la vraie force des armées, c'est exiger de l'infanterie plus que les éléments dont elle se compose ne peuvent produire, et prendre la meilleure voie pour n'avoir ni une bonne infanterie de ligne, ni une bonne infanterie légère.

Sous le rapport de l'éducation physique des deux infanteries, la différence de leur développement est tellement grande, que les succès qu'on obtiendrait dans l'éducation du soldat de ligne, retarderaient ceux qu'on voudrait acquérir dans le développement du tirailleur. Dans le même homme, la leçon d'aujourd'hui gâterait tous les succès qu'on pourrait attendre de celle du lendemain, *et vice versâ;* car on enseignerait au même individu deux rôles qui exigent des développements différents, et qui sont, sous beaucoup de rapports, diamétralement opposés l'un à l'autre.

L'expérience que j'invoquerai pour ma défense décidera certainement en ma faveur, car c'est cette même expérience qui a fait naître en moi cette idée que je soutiens. J'ai servi moi-même dans les deux infanteries, j'ai manié des recrues que j'ai développées pour les deux services, et je me suis convaincu qu'avec un peu de peine et de patience on pouvait très-facilement dresser un fantassin de ligne en six mois, tandis que le développement du tirailleur, tel que nous devons l'entendre, nécessite un temps toujours double et souvent même triple, sans que pour cela on soit sûr qu'un tirailleur qui n'a que dix-huit mois d'étude, abandonné à ses propres combinaisons, réponde justement au rôle difficile qu'il est appelé à jouer dans les combats (2). Qu'à cette difficulté de dresser de bons tirailleurs on veuille encore en ajouter une autre, celle de vouloir plier leur développement physique et moral à deux rôles diamétralement opposés l'un à l'autre, qu'on les soumette à une éducation où, comme je viens de le dire, la leçon d'aujourd'hui détruise celle de la veille, et influe d'une manière vicieuse sur celle du lendemain, je pense qu'on parviendra difficilement à quelques bons résultats: voici pour le premier cas. Examinons maintenant l'organisation de deux infanteries tout à fait différentes, et dont chacune ne sache remplir qu'un seul rôle.

Abstraction faite de la tâche imposée à l'infanterie légère pendant la marche des troupes, aux avant-postes, dans les patrouilles, aux grand'gardes, etc., n'envisageant son service que sous le rapport des batailles, nous nous convaincrons facilement que son rôle se réduit aux cinq cas suivants :

1° Couvrir le front des lignes de bataille;

2° Masquer le mouvement offensif des troupes;

3° Couvrir leur retraite;

4° Prendre possession d'un terrain trop accidenté et où l'infanterie ne peut se battre qu'en débandade;

5° Tromper l'ennemi sur le vrai point de l'attaque principale.

Si l'éducation des deux infanteries et l'organisation des régiments sont telles que chacune d'elles ne sache remplir qu'un seul rôle, et qu'on en forme des régiments à part, nous nous convaincrons facilement qu'il serait indispensable, pour chacun des cinq cas, qu'on ajoutât à l'infanterie de ligne destinée à composer les lignes de bataille, et pour son action en général, des régiments de voltigeurs qui formeraient les rideaux nécessaires. Mais si cette distribution était même admissible pour les second, quatrième et cinquième cas, le premier et le troisième, qui ne sont pas les moins essentiels, nous offriraient des inconvénients très-graves. Examinons la question, et voyons la disposition qu'on ferait pour couvrir la première ligne de bataille.

Si l'on débande des régiments entiers pour masquer et pour défendre son front, l'espace de

(1) Vérité incontestable pour tous ceux qui ont manié des recues.

(2) Je dirai même plus. Une très-grande partie des recrues, malgré toute l'aptitude et le désir requis de s'instruire, à cause de défauts organiques, ne parviendront jamais à former même des tirailleurs médiocres. Une ouïe un peu dure, un manque de mémoire, une conception un peu difficile, doivent déjà être envisagés comme des défauts capitaux, qui s'opposent au développement des connaissances indispensables pour un tirailleur, et parmi l'immense quantité de recrues dont on complète les armées, combien s'en trouve-t-il qui ne sont pas exemptes de ces vices?

Digitized by Google

terrain qu'un régiment de voltigeurs une fois débandé occuperait, serait tellement vaste, qu'un seul chef de régiment qui doit présider aux dispositions, aux mouvements et à l'ordre qui doit y régner, à moins qu'il ne s'abandonne aveuglément à ses subordonnés, ne pourrait jamais répondre de l'exactitude de son service, ce qui serait déjà un très-grand vice, et entraînerait dans des désordres pernicieux. Ne débander qu'une partie du régiment, il faudrait alors ranger le reste en réserve derrière la ligne de tirailleurs ou dans celle de bataille, soit; mais si l'on place ces réserves, dont le rôle est de soutenir ou de rallier les parties débandées, derrière la chaîne des tirailleurs, comme elles sont l'unique espoir du régiment, et ne doivent, par conséquent, être employées que d'après les dispositions de son chef, on sera obligé de les poster de manière à ce qu'il puisse en disposer à chaque moment opportun, et il faudra se garder de les disséminer sur un grand développement de front. On devra les placer en masse et les exposer par là au feu meurtrier des projectiles des ennemis. Une disposition pareille serait, sans contredit, un vain sacrifice d'hommes. Si, au contraire, on leur assigne une pièce dans la ligne de bataille, je répondrai : que si la chaîne des tirailleurs, par des pertes réitérées, s'affaiblissait tellement qu'on fût obligé de la faire soutenir par les restes des régiments, le départ de ces différentes réserves occasionnerait, sur beaucoup de points, des vides dans la ligne de bataille toujours pernicieux, et qui ne pourraient être compensés par aucune autre troupe; car la seconde ligne ne doit jamais soutenir la première partiellement, tandis que le rôle de la réserve est propre à un service pareil.

Mais la tactique moderne, comme nous l'avons vu plus haut, a rendu la présence des voltigeurs indispensable pour toutes les manœuvres qu'entreprend l'infanterie; et comme, au lieu de disperser des régiments entiers, il vaut mieux n'en débander qu'une partie, l'organisation la plus avantageuse me paraît donc celle de l'incorporation de voltigeurs dans les régiments d'infanterie de ligne; organisation qui, excepté chez les Anglais et les Saxons, a été introduite dans presque toutes les armées européennes, mais avec de grandes modifications pour le nombre (1). Les Français, dont chaque bataillon est composé de huit compagnies, en ont une de grenadiers, six de fusiliers et une de voltigeurs. Les Russes possèdent dans chaque compagnie, dont quatre forment le bataillon, vingt-quatre tirailleurs, plus, un peloton de voltigeurs par bataillon, et qui appartient à la compagnie de grenadiers. Les Prussiens, dont les régiments sont composés de trois bataillons, les partagent en deux bataillons d'infanterie de ligne, et un bataillon de voltigeurs (2). Les troisièmes rangs des deux premiers bataillons font le même service aussi (3). Les Danois, dont les régiments sont composés de deux bataillons en temps de paix, et de quatre en temps de guerre, ont, dans le premier cas, une compagnie de grenadiers, huit de fusiliers, et une de voltigeurs; dans le second, ils en ont le double. De six compagnies, qui forment le bataillon dans l'armée suédoise, il y en a une de voltigeurs. Les armées anglaise et saxonne, au contraire, n'ont pas incorporé de voltigeurs dans les régiments de ligne; mais leur infanterie légère forme des régiments à part. Les Russes et les Suédois ont encore des régiments de chasseurs; mais le nom ne fait rien à la chose, leur éducation n'en reste pas moins la même, et ont leur fait faire le service de ligne tout aussi bien que celui de la débandade.

Nous voyons donc que l'infanterie des armées européennes possède, chez les Russes, un peu plus d'un quart de voltigeurs; chez les Français, le huitième; chez les Prussiens, les cinq neuvièmes; chez les Danois, un dixième; chez les Suédois, un sixième.

Si les organisations de plusieurs des armées que je viens de présenter offrent de grandes modifications pour le nombre des tirailleurs,

(1) Malgré la stabilité de cette organiation et la bonté de ce mode, il n'en est pas moins reçu dans beaucoup d'armées européennes d'instruire toute l'infanterie à connaître les deux services à la fois.

(2) Il n'y a que les régiments de réserve, au nombre de huit, qui n'en ont pas.

(3) Les feux d'un bataillon étant ordinairement produits par les deux premiers rangs, la dispersion du troisième, qui charge les fusils du second et lui fait passer aussi le siens pour les décharger, nuit un peu à la vivacité des feux d'un bataillon, mais ne paralyse pas ses moyens de défense.

Digitized by Google

et que plusieurs même en possèdent trop peu pour bien remplir le service de l'infanterie légère, la formation des régiments prussiens nous offre un nombre assez grand « pour que » l'infanterie, comme dit Bonaparte (1), en n'en- » voyant que les voltigeurs en tirailleurs, ne » perde pas l'usage du feu, et qu'il ne se passe » pas des campagnes entières sans qu'elle tire » un coup de fusil. »

Les voltigeurs couvrent-ils le front d'une ligne de bataille? les régiments qui les détachent étant dans la proximité de la ligne de tirailleurs n'en envoie que le nombre nécessaire avec leurs soutiens, en gardant leurs réserves primitives sous la protection de la ligne de bataille; ce qui obvie à l'inconvénient d'avoir des lignes de tirailleurs trop étendues, et offre aux chefs les moyens de mieux surveiller la conduite de leurs subordonnés.

S'agit-il de l'attaque d'un bois d'une vaste étendue? le lecteur objectera peut-être que ces sortes d'attaques exigent un plus grand nombre de tirailleurs que les régiments n'en possèdent, et que les chefs seront obligés de débander des régiments entiers, et d'envoyer en tirailleurs des gens qui ne connaissent pas ce métier : un cas ne fait pas une règle; il conviendra avec moi que le rôle des tirailleurs, dans l'attaque des taillis, est soumis à d'autres lois que dans les plaines, où l'on doit exiger du tirailleur, de l'ordre, de la précision dans les mouvements, et une stricte application de sa tactique; ce qu'il ne peut exécuter dans les bois, où les voltigeurs ne pouvant se voir, ne peuvent aussi ni s'aligner, ni se rassembler, ni changer de front, ni s'abriter sous la protection des avantages du terrain, et où l'exemple des officiers et la bravoure des troupes décident de tout.

Une autre raison morale encore, qui parle en faveur de cette organisation, c'est que les tirailleurs incorporés dans les régiments, en couvrant le front de celui auquel ils appartiennent, où ils n'ont que des parents, des amis, des camarades et des juges; pouvant, d'un côté, compter sur leur reconnaissance, et appréhendant, de l'autre, le jugement défavorable que les camarades porteraient sur leur conduite s'ils trahissaient les lois de l'honneur, se battront toujours mieux que ceux qui, formant des régiments à part, devront renoncer à cette douceur, et seront exempts de cette punition; et cet effort moral, produit par cette incorporation, n'est pas à dédaigner.

Le colonel Marbot, dans un de ses écrits militaires (2), qualifie ce véhicule moral du titre de « rêve fondé sur une fausse observation du » cœur humain. » Comme sa description me paraît être basée sur une fausse assertion psychologique, elle peut trouver place ici, pour que le lecteur puisse mieux juger des deux avis différents. « Je conviens, dit-il, que l'homme » qui marche au combat, entouré de ses voisins, » de ses parents, de ses amis, sera d'abord sti- » mulé par leur présence, éprouvera le désir » de se distinguer sous leurs yeux, et craindra » surtout de montrer de la faiblesse. Mais dès » que le combat est engagé vivement, ces di- » vers sentiments sont bientôt étouffés par la » pitié et la douleur que le soldat éprouve en » voyant la mitraille, les boulets et les balles » renverser autour de lui les compagnons de » son enfance. Il s'attendrit sur leur sort, ou- » blie son devoir, pour ne plus s'occuper que » de l'affreuse position dans laquelle il voit ses » voisins et ses amis les plus chers, et il est » tenté de quitter son rang pour voler à leur » secours. La mort, ou la mutilation de plu- » sieurs de ses compatriotes, dont il connaît » intimement les parents, le font penser au dés- » espoir que ceux-ci éprouveront en apprenant » la perte qu'ils viennent de faire. Cette ré- » flexion le tranporte en idée dans son village, » lui rappelle sa propre famille, son vieux père, » sa mère chérie, l'objet de ses amours! dès » lors les illusions passagères s'évanouissent, » et il ne reste plus dans le cœur du soldat » qu'un seul désir, celui de voir cesser le » combat. »

Premièrement, je ne sais pourquoi, au moment où le désir de la gloire et de la distinction est vivement excité dans l'homme, la blessure d'un camarade porterait plutôt le soldat à l'attendrissement et à l'oubli de son devoir, qu'au

(1) *Mémoires de Napoléon*, rédigés par le général Montholon, tom. I.

(2) *De la nécessité d'augmenter les forces militaires de la France*, page 26.

Digitized by Google

soin de le venger (1)? Secondement, comment ce sentiment d'effervescence dont l'homme est presque toujours animé pendant le combat ferait-il naître en lui cette tendre émotion, sensation si hétérogène à celle qu'un champ de bataille produit ordinairement, et le transporterait-il plutôt dans son village, dans le sein de sa mère et vers l'objet de ses amours, qu'il ne réveillerait en lui le sentiment de la gloire et le désir de se distinguer? Je crois, et il me semble avec raison que, dans le combat, le soldat est plus près de la fureur que d'une émotion de sensibilité.

Comme pendant de l'exemple que nous cite le colonel Marbot, et qui rectifia ses idées à ce sujet, qu'il me soit permis d'en citer un autre qui rectifia les miennes.

La veille de la première bataille de Polotsk, le 5—17 août, le sergent-major de la 1re compagnie de grenadiers du régiment du prince Guillaume de Prusse, qui était fort estimé de ses compagnons d'armes, fut dangereusement blessé. Les voltigeurs avec lesquels il se trouvait, sous les murs de Polotsk, l'ayant cru mort, un des tirailleurs qui revenait pour faire panser sa blessure, l'annonça à ses camarades. Le peloton de grenadiers manifesta unanimement le désir d'aller le venger; mais comme le comte de Wittgenstein avait déjà envoyé l'ordre de suspendre le combat des tirailleurs, on ne put accéder à leur prière.

Si cependant, après avoir blâmé l'inconvenable institution d'imposer plusieurs rôles à des hommes, comme je l'ai dit plus haut, étroits dans leur conception, le lecteur m'accuse peut-être d'adopter une organisation contraire à ma première idée, je le prierai alors de se rappeler tout ce que j'ai dit par rapport à l'imposition des deux rôles différents à l'infanterie, et de ne pas oublier que le doute qui germait en moi sur les résultats peu efficaces qui pouvaient provenir de cette complexité d'étude, ne se rapportait qu'à une partie des fantassins (2) qui recrutent les armées, et que nous emploierons justement pour organiser l'infanterie de ligne, en désignant les plus braves, les plus habiles et les plus susceptibles de bon sens pour le rôle de voltigeurs (3).

Sous le rapport de la taille, il faudra faire aussi une distinction. Le service de l'infanterie de ligne n'exigeant que de la force corporelle, tandis que celui de l'infanterie légère demande non-seulement de la force physique, mais aussi de la dextérité dans les mouvements et de la souplesse dans le corps, on incorporera dans la première toutes les recrues dont la grandeur surpassera 5 pieds 6 pouces, en assignant celle-ci et au-dessous aux voltigeurs, ayant soin de n'en recevoir aucun de moins de 5 pieds 2 pouces; car il ne faut pas envisager les tirailleurs sous le seul rapport de leur souplesse : comme les emplois qu'on en fait sont très-multipliés, il faut, ainsi que je viens de le dire, avoir aussi égard à leurs forces physiques, et qu'ils soient de taille moyenne, mais robustes, et en état de soutenir les fatigues.

Je pense même que ce partage des recrues, d'après leurs qualités morales et physiques, ne fera pas tort à l'infanterie de ligne; car, combattant toujours en masse et sous la direction constante de ses chefs, quand même elle serait composée de soldats moins habiles, pourvu qu'ils soient bons tireurs, elle pourra toujours être plus facilement maintenue en ordre, ce qui n'est pas le cas avec les voltigeurs, qui, dispersés sur un vaste développement de terrain, sont souvent abandonnés à la merci de leurs propres combinaisons, et n'ont pendant des heures entières d'autre soutien que leur science et leur courage (4).

(1) Le général Lamarque, cet auteur si renommé et si digne de sa haute réputation, nous dit au contraire (*de l'Esprit militaire en France*, pag. 81) : « Si, dans » quelques circonstances, des émotions trop vives ont » fait dégénérer chez quelques hommes la sensibilité » en faiblesse, dans mille autres, l'aspect des blessures » et de la mort d'un parent, d'un ami, ont excité des » sentiments contraires, et porté jusqu'à la fureur la » soif de la vengeance. »

(2) Les plus bornés.

(3) Il ne serait que trop juste de donner aussi aux voltigeurs quelques prérogatives qui pussent les distinguer, comme, par exemple, une paye double du fantassin de ligne, et une ou deux années de service de moins.

(4) Ce n'est pas une prédilection injuste en faveur de l'infanterie légère, dont j'ai eu l'honneur de commander un régiment, qui m'a inspiré cette idée de distribution, non; mais une conviction impartiale, fondée sur le service des deux infanteries. Si j'avais commandé un régiment d'infanterie de ligne, je n'aurais pas changé de langage.

Digitized by Google

Mais il est temps que je revienne au vrai but de cette section, où je me suis proposé de développer les prérogatives de l'infanterie.

L'infanterie est l'arme primitive. La facilité avec laquelle le fantassin surmonte toutes les difficultés engendrées par la configuration du terrain, celle de pouvoir s'y glisser pour arriver et assaillir à l'improviste son ennnemi, d'en profiter pour éviter ou soutenir un combat inégal, ou de se porter sous leur protection pour remédier aux désavantages que produit la supériorité de son ennemi, lui assigne avec justice le premier rang parmi les trois armes.

L'infanterie pouvant presque partout se frayer un chemin, étant la plus nombreuse, la plus facile à recruter ainsi qu'à se former, la moins susceptible de désorganisation, et la plus terrible à cause de la multiplicité de ses effets meurtriers (1), doit nécessairement être aussi l'arme des grandes opérations militaires, dont le succès dépend en grande partie du nombre des troupes qu'on peut employer, de leur habitude à soutenir les fatigues des marches, et de la facilité de pouvoir se porter sur tous les point où leur présence est nécessaire.

L'infanterie possède encore cette supériorité sur les deux armes, qu'elle peut être employée et se soutenir avec avantage dans l'offensive comme dans la défensive. Ses différentes formations, par leur compacité ainsi que par leurs feux terribles et multipliés et par leur choc, lui en offrent toute la possibilité, tandis que la cavalerie, mise en action, ne possède qu'un seul rôle purement affirmatif, et que celui de l'artillerie, si elle n'est pas défendue par les autres armes, est purement défensif.

L'arme primitive du fantassin, le fusil, le rend redoutable à l'artillerie, et lui offre aussi tous les moyens de contrebalancer la force que le choc de la cavalerie doit nécessairement produire. S'agit-il de paralyser les feux de l'artillerie en lui enlevant ses servants, ayons recours à l'infanterie légère, car sans pertes sensibles, elle peut aussi nettoyer le terrain que les autres armes devront parcourir lorsqu'il s'agira de se rendre maître des batteries, et leur préparera une conquête facile, en prévenant la destruction que les feux des pièces sèment ordinairement parmi les armes qui les attaquent.

D'habiles tirailleurs (2), en parcourant le champ de bataille avec intelligence et intrépidité, unis lorsqu'il s'agit d'un choc contre la même arme, ou d'une défense contre les flanqueurs ennemis, débandés lorsqu'il faudra couvrir un mouvement ou surprendre son ennemi, paralyseront facilement les feux meurtriers de l'artillerie, en se glissant d'une manière inopinée vers le terrain que couronnent les pièces, et par des coups bien ajustés leur enlèveront aisément leurs servants. L'idée de cette institution, une des plus ingénieuses de l'art militaire, nous a été inspirée par les Anciens (3). Les soldats armés à la légère des Grecs, ainsi que les vélites des Romains, dont l'emplacement était ordinairement devant le front des troupes, commençaient toujours le combat avec les armes de jet, et cherchaient, par des coups bien ajustés, à chasser les éléphants et les chariots de guerre, ou bien, en se trouvant sur les flancs, où quelquefois ils remplaçaient la cavalerie, ils étaient destinés à tomber sur le flancs et à dos de l'ennemi.

S'agit-il de s'opposer au choc impétueux de la cavalerie, une bonne infanterie, en se formant en carrés ou en colonnes, lui sera toujours supérieure, car ses moyens de défense surpassent ceux que la cavalerie possède pour l'attaque. Des feux bien nourris et bien dirigés, en ôtant aux lignes de cavalerie leur première vertu, la contiguïté, rendent leurs effets beau-

(1) Car bien que les armes que le cavalier porte sur lui, soient plus nombreuses que celles du fantassin, la facilité que ce dernier possède dans le maniement de la plus meurtrière, qui est le fusil, lui assure toujours une grande supériorité sur le cavalier.

(2) Il s'entend de soi-même que leur éducation doit être portée au plus haut degré de perfection, et que le soldat désigné pour se battre en débandade, ne soit pas seulement bon tireur, mais leste, adroit, et que sa mémoire soit riche en stratagèmes qui doublent sa force et remédient aux désavantages de la défensive. Les conseils que le général Duhesme nous donne à ce sujet, dans son *Essai historique sur l'infanterie légère*, chap. v et vi, sont assez satisfaisants pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en dire davantage.

(3) Le lecteur peut trouver des détails généalogiques très-intéressants sur leur institution, dans le *Journal militaire de Berlin*, le même dont j'ai parlé plus haut, année 1821, nos 260 et 261.

Digitized by Google

coup moins dangereux, et quelquefois les paralysent tout à fait.

Je vais citer quelques exemples qui serviront, je l'espère, de preuve évidente, qu'une infanterie bien organisée, bien instruite, et surtout bien dirigée, ne doit jamais succomber devant la cavalerie; et les combats que je me propose de retracer n'ayant pas été, comme beaucoup d'autres, le résultat de quelque heureuse circonstance que le hasard produit souvent, mais la conséquence immédiate de l'avantage incontestable qu'une infanterie, telle que je viens de la supposer, possède sur la cavalerie, il n'y a pas de raison pour que cette arme ne conserve à chaque occasion la prépondérance sur sa rivale. Je commencerai par la bataille d'Auerstaedt, livrée le 2—14 octobre 1806.

Au commencement de la bataille d'Auerstaedt, lorsque la division Schmettau venait d'engager un feu très-vif, dont le but avait été la possession du village de Hassenhausen, le général Blücher, à la tête de 25 escadrons, qui devaient former le flanc gauche de l'ordre de bataille des Prussiens, s'était mis en mouvement vers Spiesberg. Un épais brouillard avait pendant toute la marche couvert le champ de bataille, et ôté aux troupes des deux partis les moyens de s'entrevoir. La cavalerie prussienne s'était déjà avancée vers Punscherau, sans apercevoir l'ennemi. Mais le brouillard s'étant dissipé, le général Blücher remarqua bientôt qu'il se trouvait, avec une masse imposante de cavalerie, dans le flanc et à dos de l'infanterie française. Ne voulant pas perdre un moment aussi opportun, il ordonne la charge. De son côté, le maréchal Davoust, reconnaissant la cavalerie ennemie dans une position aussi avantageuse, ordonne à l'infanterie de la division Gudin de se former en carrés. L'attaque s'exécute; mais les carrés français, formés en échiquier, reçoivent à bout portant cette nombreuse cavalerie, dont les attaques réitérées furent toutes infructueuses. En vain le général Blücher ramène à la charge les escadrons repoussés; ses efforts et le courage de sa cavalerie restent sans effet, et l'infanterie française prouva dans cette occasion, comme une infanterie bien organisée et bien conduite le fera dans tous les cas, que sa prépondérance sur la cavalerie est incontestable.

Le second exemple, que je me propose d'offrir au lecteur, est bien plus convainquant encore, eu égard à la disproportion des forces qui prirent part à l'action. C'est le combat de Krasnoï, livré au mois d'août 1812, par la division d'infanterie du général Nevéroffskoï, contre les corps de cavalerie des généraux Grouchy, Nansouty et la cavalerie légère du général Bordesoult.

Pendant la marche de l'armée russe, vers Roudnia, et son mouvement de flanc vers Poreczié, le général Nevéroffskoï avait été laissé à Krasnoï pour éclairer la communication d'Orcha à Smolensk. Le 2—14 août, il fut attaqué par les troupes du corps du maréchal Ney, et, après un combat très-opiniâtre, déposté de la ville par la division Ledru.

Voulant éviter un combat trop inégal, le général Nevéroffskoï continue sa retraite sur Smolensk, et il est poursuivi par les corps de cavalerie des généraux Grouchy, Nansouty, et par la brigade légère du général Bordesoult. Parvenu dans les vastes plaines, entre Krasnoï et Korytnia, il fut de nouveau attaqué par cette masse, qui montait environ à 18,000 chevaux. Les dragons de Charkof, qui faisaient l'arrière-garde de la colonne du général Nevéroffskoï, furent bientôt culbutés par la cavalerie légère des ennemis, et se placèrent sous la protection des colonnes d'infanterie, qui venaient d'être réunies en carrés pleins.

C'est dans cet ordre que le général Nevéroffskoï continua sa marche vers Smolensk. Des feux bien nourris et bien dirigés suppléèrent au désavantage des forces physiques, et l'infanterie russe parvint à repousser les charges souvent réitérées des ennemis, qui firent de vains efforts pour la rompre, et elle atteignit, non sans quelque perte, le village de Korytnia, où elle passa la nuit.

Mais pour se convaincre de la prépondérance que, par ses feux et ses formations, l'infanterie possède sur la cavalerie, il ne faut pas oublier, que la division russe n'était composée que de 12 bataillons, qui pouvaient tout au plus compter 6,000 hommes sous les armes et un régiment de cavalerie, et que malgré le désavantage de ses forces physiques, elle parvint à résister, même sur un terrain qui favorisait les mouvements offensifs de la cavalerie, à des forces triples.

Un troisième exemple, non moins convain-



Digitized by Google

quant de la supériorité de l'infanterie, est celui que nous offre la bataille de Mollvitz. Frédéric le Grand, sachant que l'ennemi lui était supérieur en cavalerie, avait entremêlé entre les escadrons de chaque aile deux bataillons de grenadiers (1). Au moment où le général Rœmer renversa et mit en fuite la cavalerie du général Schulenburg, le roi, en nous faisant part du sort de ses deux bataillons (*Histoire de mon Temps*, tome Ier, page 161), nous dit: « M. Rœmer y fut tué; mais ce qui doit surprendre » tout militaire, c'est que ces deux bataillons » de grenadiers, qui avaient été entrelacés en» tre les escadrons de la droite, se soutinrent » seuls et se joignirent en bon ordre à la droite » de l'infanterie. »

En un mot, la supériorité de l'infanterie sur la cavalerie est si grande, soit que cette arme se forme en carrés ou en colonnes pour lui résister, qu'on peut dire hardiment qu'une infanterie qui succombe au choc de la cavalerie, est une mauvaise infanterie, ou, pour le moins, que c'est une infanterie qui s'est mal comportée.

La facilité avec laquelle l'infanterie peut d'ailleurs se couvrir, par quelques avantages du terrain où le mouvement de la cavalerie se trouve paralysé, lui donne aussi une grande prépondérance sur sa rivale. Un champ de bataille parsemé de villages, de bosquets et de ravins, sera toujours une position défensive très-avantageuse contre la cavalerie, qui ne peut, sur un terrain pareil, ni déployer ses forces, ni en faire usage. C'est dans une position pareille qu'en 1812, le comte Ostermann, à la tête de 8,000 fantassins, soutint si glorieusement le combat d'Ostrowno, contre un corps de 10,000 cavaliers et un régiment d'infanterie, jusqu'au moment où, renforcé par la division Delzons, le roi de Naples fut en état de déployer une force d'infanterie égale à celle du comte Ostermann, et enlevant par là, à ce dernier, tous les avantages du terrain, sous la protection duquel il combattait, le mit dans la nécessité d'opérer une retraite, qui s'effectua cependant avec un ordre parfait.

L'infanterie sert aussi de nombre normal pour l'organisation des armées, et c'est d'après sa force qu'on calcule ordinairement celle de la cavalerie et de l'artillerie. La juste proportion de la cavalerie à l'infanterie a été désignée par les militaires expérimentés de un à cinq: ce qui cependant doit être sujet à de grandes modifications d'après le pays où l'on fait la guerre, et je crois, aussi, d'après le degré de bonté de l'instruction des différentes armes et des qualités physiques qu'elles possèdent. Voilà pourquoi, en proportion des autres armées, j'oserai toujours assurer que celle des Russes a besoin de moins de cavalerie; car la qualité de ses chevaux est supérieure à celle dont cette arme se recrute dans les autres armées européennes, et c'est certainement un des points les plus essentiels. Supposant même que la cavalerie légère des Impériaux, leurs hussards hongrois, l'emporte de prime-abord sur les hussards russes, cette préférence ne serait que de peu de durée, et on se convaincrait bientôt dans le courant d'une guerre que mon assertion n'est pas exagérée. Pour ce qui concerne les cuirassiers russes, ils seront toujours préférables à toute la cavalerie de ligne de l'Europe entière. Les qualités physiques de l'homme et du cheval, ainsi que leur instruction, sont infiniment plus complètes que dans les autres armées, et les rendront formidables à tous leurs rivaux. Cette sorte de cavalerie étant justement celle qui achève et rend les batailles décisives, l'armée russe pourra en avoir toujours moins que celles de l'Europe entière, sans que pour cela les résultats soient moins avantageux.

L'infanterie est aussi la seule arme qui, abandonnée à ses propres forces, peut encore se maintenir avec avantage, et secondée par l'artillerie, qu'on doit, par rapport aux autres armes, n'envisager que comme arme secondaire, peut même gagner des batailles. Quelques exemples étant la meilleure preuve de mon assertion, je vais citer ceux que nous offrent la bataille de Biberach, livrée le 2 oc-

(1) Position vicieuse, et dont le roi avoue lui-même la défectuosité en disant: « C'était une disposition dont » Gustave-Adolphe avait fait usage à la bataille de » Lutzen, et dont, selon toute apparence, on ne se servira » plus. » C'était la disposition favorite de Folard, et le comte de Brezé, dans ses *Observations historiques et critiques sur les Commentaires de Folard et sur la cavalerie*, chap. VII, page 118, se fit assez de mauvais sang pour prouver la fausseté d'une disposition pareille, tandis qu'il aurait pu le faire à beaucoup moins de frais.

Digitized by Google

tobre 1796, et celle de Caldiero, livrée, en 1805, entre les armées française et autrichienne en Allemagne et en Italie.

A la bataille de Biberach, à l'exception du mouvement que la cavalerie autrichienne fit pour couvrir la retraite de la division Baillet, cette arme ne nous a offert pendant toute la journée aucun choc éclatant. A celle de Caldiero, à l'exception de l'attaque que le comte de Bellegarde, à la tête de 8 bataillons, soutenus d'un régiment de cavalerie légère fit contre Stra; de celle que plusieurs petits détachements de cavalerie autrichienne dirigèrent contre la division Partounaux, et enfin de celle où le régiment des hussards de Kienmayer se montra avec tant d'éclat, et qui eut lieu près de Colognola-Bassa, mais qui toutes les trois ne peuvent être envisagées que comme des attaques partielles, insignifiantes et qui n'auraient pas même mérité d'être relevées, si elles n'eussent été les seules où cette arme prit part au combat, l'honneur de cette journée doit incontestablement être déféré à l'infanterie, qui s'y montra comme arme primitive.

Les pertes essuyées par les deux armées belligérantes, dans ces deux affaires, sont une preuve évidente du courage avec lequel ces champs de bataille furent disputés, et les relations détaillées (1) de ces affaires qui prouvent évidemment que les généraux en chef n'ont pas perdu un seul moment de vue tous les moyens que la tactique la mieux ordonnée leur offrait, pour remporter l'un sur l'autre la victoire, seconderont l'évidence de mon assertion, et prouveront d'une manière non douteuse qu'une infanterie bien aguerrie, bien disciplinée et surtout bien dirigée, soutenue par l'artillerie, peut gagner des batailles.

## SECTION II.

### PROPRIÉTÉS DE L'INFANTERIE DE LIGNE.

C'est en grand partie dans les différents engagements qu'une arme soutient contre l'ennemi, que nous pouvons rechercher ces propriétés; et ces engagements étant en partie subordonnés à ses différentes formations, il est juste que ce soit dans ces dernières que nous puisions aussi le principe des propriétés de l'infanterie.

La différence des formations de chaque arme est subordonnée à l'emploi qu'on se propose d'en faire, et du résultat qu'on doit en attendre. Plus une arme est suceptible de formations utiles et produisant de bons effets, plus son efficacité est grande. Telles sont les vertus de l'infanterie de ligne. Ses formations lui accordant les moyens de se soutenir avec avantage dans l'état défensif, ainsi que de produire de grands effets dans l'offensive, la première place parmi les trois armes lui appartient avec justice.

Les feux foudroyants et multipliés d'une ligne déployée en bataille, le choc d'une colonne conduite avec prévoyance et intrépidité, ainsi que la formation avantageuse de la colonne contre la cavalerie (2), sont autant de moyens efficaces que les inventions de la tactique ont accordées à l'infanterie de ligne, pour pouvoir se soutenir avec un certain avantage contre tous les dangers auxquels cette arme pourrait être en butte.

Chaque formation émanant d'un principe et étant employée dans des cas différents, il n'est que trop juste d'en approfondir séparément les propriétés et les différents résultats.

### *De l'Infanterie de ligne déployée en bataille.*

Le déploiement en bataille a deux grandes propriétés, qui rendent toujours formidable cette formation, toutes les fois que les chefs savent bien l'adapter au terrain et à la circonstance : ce sont ses feux multipliés, et le peu de prise qu'elle offre aux boulets et aux obus de ses ennemis. Mais comme chaque formation possède ses prérogatives ainsi que ses défauts, le déploiement en ligne n'en est pas exempt non plus. Ses vices, au contraire, seront même plus nombreux que ses vertus. Ses feux sont avantageux, il est vrai, mais elle est incapable

(1) Pour lesquelles je prends la liberté de renvoyer le lecteur au *Journal militaire autrichien*, année 1823, chap. IV, page 1, et aux *Principes stratégiques de l'archiduc Charles*, tome III, page 213.

(2) Formation que j'ai adoptée comme défensive contre la cavalerie, et dont j'aurai plus tard l'occasion d'expliquer les avantages.

Digitized by Google

de mouvement, elle ne peut pas résister à la cavalerie, ni même au choc d'une colonne, et les cartouches à balles la soumettent à de très-grandes pertes.

Les combats que l'infanterie, formée dans l'ordre mince, soutient à certaine distance contre la même arme, en opposant à ses ennemis la défense la plus meurtrière qu'elle possède; ses feux, en leur faisant faire des pertes dont la grandeur souvent n'est compensée par aucun avantage équivalent, lui donnent sans contredit des avantages exclusifs sur les attaquants : tandis que, manquant tout à fait de profondeur, elle est perdue si le choc devient son unique ressource. Une masse d'infanterie, formée en colonnes sans être soutenue ni par l'artillerie, ni par la cavalerie, hasarde-t-elle de parcourir une plaine ouverte, dont le terrain ne cache pas aux bataillons défensifs la marche des colonnes offensives, qui servent de but à leurs feux, il est certain que la ligne leur fera souvent essuyer des pertes tellement grandes, qu'elles finiraient par dégoûter les chefs d'entreprendre des mouvements aussi dangereux, et les porteraient à choisir des moyens moins destructeurs.

Les succès éclatants que l'infanterie anglo-espagnole a remportés si souvent sur celle des Français, qui tout aussi bien aguerrie, tout aussi brave et peut-être même plus expérimentée, succomba cependant dans plus d'un mouvement offensif qu'elle fit contre ses ennemis en l'attaquant dans l'ordre profond, proviennent: 1° de ces pertes qu'une ligne déployée par des feux mutipliés et bien nourris, fait essuyer à une infanterie qui, abandonnée à son unique force, s'avance contre elle en ordre profond; formation qui paralyse tout à fait ses feux au moment où ils deviennent un moyen très-avantageux pour s'opposer au ravage que ceux des ennemis occasionnent; 2° de cette opiniâtreté que les assaillants eurent toujours d'engager l'infanterie sans la soutenir par les autres armes, et sans faire précéder leurs attaques, ou par le feu de leur propre artillerie, dont les coups souvent répétés occasionnent, sinon une brèche qui ravisse sans retour à la ligne sa contiguïté, mais du moins produit un certain flottement toujours dangereux; ou par un choc de cavalerie, le fléau le plus dangereux pour une infanterie déployée en bataille; 3° du manque de rapidité et de décision dans le mouvement offensif, car sans produire le choc intrépide qui doit être le dénoûment et le seul moyen de réussir dans ces sortes d'attaques, l'infanterie française cédait à ses ennemis le terrain dont elle devait se rendre maîtresse.

En approfondissant cependant les vraies causes de la non-réussite de plusieurs attaques faites par les Français contre les troupes anglo-espagnoles, pendant les campagnes dont la Péninsule a été le théâtre, je suis loin de vouloir recevoir pour loi fondamentale qu'une attaque en colonnes, contre une infanterie déployée en bataille, qui fait usage de ses feux, soit toujours une vaine témérité, dont une perte inutile d'hommes soit la suite. Tout dépend de la résolution avec laquelle l'attaque en colonnes est conduite, ainsi que des sacrifices qu'on est en droit de porter au but qu'on se propose d'atteindre, et qui doivent être en rapport direct avec l'importance qu'on peut accorder au point qu'on attaque. Un exemple d'une attaque en colonnes dont la marche se trouvait encore entravée par le désavantage du terrain, contre une infanterie déployée en bataille et avantageusement postée, qui a réussi complétement, suffira, sinon pour diminuer les avantages d'une ligne contre une attaque en colonnes, du moins pour venger l'honneur de cette dernière formation, et à laquelle beaucoup de militaires, éblouis par les nombreux lauriers que sa rivale a moisonnés dans l'infanterie anglaise pendant les campagnes d'Espagne, ravissent une grande partie de ses avantages. Je vais en citer un dont j'ai été témoin oculaire et actif.

A la première bataille de Polotsk, livrée le 6—18 août 1812, au moment où le général Saint-Cyr attaqua le corps du comte de Wittgenstein, rangé en bataille sous les murs de la ville, le régiment du prince Guillaume de Prusse se trouvait posté devant la maison de campagne que le chef du corps avait occupée avec son quartier général, formant le centre du flanc gauche, et posté entre deux batteries, dont celle de droite était de 30 pièces et celle de gauche de 6 canons. Une grange en pierre, bâtie près du pont jeté sur la rivière de la Polota, était devant le front du régiment à une distance de 2,000 pas, et dérobait à ses régards l'avenue du pont, et, par conséquent, tous les

Digitized by Google

mouvements de l'ennemi qui le franchissait en fortes colonnes. Au moment où une salve d'artillerie, partie des batteries françaises, annonça le commencement du combat, la division Wrede, formée en colonnes profondes, déboucha par la droite du couvent de Spass, en longeant cette grange en pierre dont j'ai parlé plus haut, et parut bientôt dans l'éclaircie. Le régiment du prince Guillaume de Prusse conduit par son chef, l'intrépide général Kasatschkoffsky, ne balança pas un moment pour aller au-devant de l'ennemi. Pendant que les Russes franchissent l'espace qui les sépare de l'ennemi, celui-ci déploie 2 bataillons qui formaient la tête de sa colonne d'attaque. Le second bataillon du régiment russe, qui avait pris vers la gauche, double son pas pour s'aligner avec le premier; l'un et l'autre croient avoir bientôt atteint le but de leur mouvement et s'apprêtent à charger à la baïonnette, lorsque les ennemis couchent en joue les bataillons assaillants, et un feu de file sème la mort dans les rangs. C'est dans ce moment épineux que le général Kasatchkoffsky, frappé d'une balle, fut obligé de quitter le champ de bataille.

Quoique privés du chef qui les avait si souvent conduits à la victoire, les bataillons russes, loin de se déconcerter, s'avancent avec fermeté; des hourras souvent répétés remplissaient déjà la plaine, lorsqu'un ravin sec vient s'opposer à la facilité de leur mouvement (1). Faut-il à l'homme valeureux plus d'un instant de réflexion pour préférer la mort au déshonneur d'abandonner le champ de bataille? Un moment de résolution décida de tout : les bataillons russes se jettent dans le ravin, remontent le talus assez doux du côté opposé, et font mainbasse sur les ennemis, qui, par leur formation et leur position avantageuses avaient tant de supériorité sur nous, et les obligent bientôt à évacuer le terrain qu'ils occupaient.

Mais d'autres exemples d'attaques et de défenses, faites dans le sens de la même tactique, nous offrant des résultats contraires à celui que je viens de citer, il s'agit de décider par quelles raisons l'emploi des mêmes moyens a produit deux résultats diamétralement opposés. Cependant, avant d'en approfondir la raison, je vais offrir en parallèle à mon exemple, comme contraste frappant, celui que nous offre la bataille d'Albuhéra, livrée le 16 mai 1811, et gagnée par l'armée anglo-espagnole commandée par le maréchal Béresfort, sur celle des Français, sous les ordres du maréchal Soult.

L'armée anglo-espagnole, qui avait pris position parallèlement au fleuve de l'Albuhéra et du ruisseau de Chicapierna, ayant le village d'Albuhéra devant le front, venait d'engager un feu assez vif avec la division française du général Godinot, dont l'attaque sur ce point n'avait été qu'une fausse démonstration, pour détourner l'attention des Anglais de celle que le maréchal Soult projetait de faire sur leur extrême droite. Mais à peine le maréchal Béresfort se mit-il en mesure de défendre le village d'Albuhéra, dont la possession livrait aux ennemis un débouché facile au delà du fleuve, qu'il aperçut les troupes du 5e corps, commandées par le général Girard, dont le mouvement avait été masqué par les buissons et les hauteurs parsemés dans l'angle formé par les ruisseaux de Noyales et de Chicapierna, sous la protection desquels le général Girard forma ses troupes en colonnes d'attaque, et qu'il les vit s'avancer au delà du ruisseau de la Chicapierna, directement sur son extrême droite. Il ordonna donc aux troupes rassemblées sur le champ de bataille, à l'exception de la division Hamilton et de quelques bataillons de celle de Ballesteros, qui restèrent devant Albuhéra, de faire un à-droite en bataille, et de se prolonger en arrière vers leur droite, de manière à pouvoir masquer, par ce changement de front, tous les points qui pouvaient conduire les ennemis dans le flanc et à dos de la première position.

Pendant que cette manœuvre s'opérait, le corps du général Girard formé en colonnes d'attaque s'était tellement rapproché de la division Ballesteros, qu'il croyait pouvoir tenter une attaque à l'arme blanche. Les bataillons espagnols, qui avaient déployé, reçoivent les

(1) Il était difficile de prendre une position plus avantageuse pour une infanterie déployée, que celle que les Bavarois occupaient en ce moment. Les ravins, les haies et d'autres pareils accidents, doublent toujours les avantages des bataillons déployés; car, sans paralyser leurs feux, ils présentent aux assaillants des obstacles très-difficiles à surmonter.

Digitized by Google

assaillants avec un feu bien nourri et bien dirigé, les obligent, à cause des pertes considérables qu'ils faisaient, d'arrêter leur mouvement, et de se replier sur les bataillons de la seconde ligne.

Plus tard, au moment où un régiment de hulans polonais, commandé par le colonel Konopka, et 2 régiments de dragons français, à la tête desquels se trouvait le colonel Vinot, parvinrent par des charges heureuses dirigées contre la brigade anglaise de Colborne, qu'ils désorganisèrent tout à fait, à rétablir l'équilibre que les troupes françaises venaient de perdre; le général Girard, qui avait conservé aux bataillons de son corps la même formation, résolut de renouveler une attaque dont le premier résultat n'avait pas été des plus satisfaisants.

Précédé par un essaim de tirailleurs auxquels on mêla des flanqueurs polonais, l'infanterie du général Girard se porta au-devant des ennemis. Ceux-ci, déployés en bataille, la reçoivent de nouveau avec un feu de file meurtrier, dont le ravage fut d'autant plus grand, que les colonnes attaquantes n'en avaient d'autre à y opposer que celui de leurs tirailleurs. Les pertes que les assaillants faisaient à chaque pas les découragèrent tellement, que ni l'exhortation, ni l'exemple de leurs chefs, ne purent relever leur courage.

La brigade anglaise du général Hougton arriva bientôt encore pour soutenir et remplacer les bataillons affaiblis des Espagnols, tandis que le général Abercromby déploya la sienne sur le flanc gauche de celle-ci, et s'apprêta à diriger ses feux contre le flanc droit des colonnes d'attaque des Français. Le général Girard crut pouvoir remédier à ce moment critique, en ordonnant à ses troupes de se déployer en bataille; mais cette manœuvre, dont l'exécution avait commencé sous le feu meurtrier des ennemis, ne fit qu'augmenter le désordre et l'abattement. Enfin, après une résistance aussi faible que de courte durée, les colonnes assaillantes à demi-déployées furent contraintes de céder le champ de bataille, repassèrent le ruisseau de la Chicapierna; et leurs chefs parvinrent seulement à les rassembler et réorganiser sur ce terrain que le cinquième corps avait occupé au point du jour.

L'état des lignes déployées étant un état défensif, c'est donc dans le choc des colonnes, comme étant les vraies masses d'où dépendent les effets qu'on se propose de recueillir de ce genre de combat, que nous devons puiser les vraies causes de la différence des résultats dont je viens d'exposer le parallèle.

Si l'attaque du régiment du prince Guillaume a complétement réussi à la bataille de Polotsk, ce régiment le doit à la rapidité avec laquelle ce mouvement a été exécuté et à sa valeureuse résignation. L'honneur doit toujours en être déféré, pour une grande partie, aux chefs du régiment et des bataillons, aux officiers commandant les premiers pelotons, enfin aux soldats qui composent les têtes des colonnes d'attaque, qui rarement reviennent sains et saufs d'une lutte pareille (1). J'avouerai plutôt que le feu de l'artillerie dont l'effet devient déjà meurtrier même à de grandes distances, si les projectiles atteignent bien les colonnes, peut plus aisément arrêter le mouvement offensif des troupes, tandis que la fusillade ne sera jamais, pour une colone qui marche avec décision et fermeté, un écueil devant lequel tous les efforts des assaillants doivent se briser. Pendant que les hommes des rangs avancés du régiment du prince Guillaume, tués ou blessés, vidaient les rangs, les colonnes marchaient, et une fois que l'arme blanche put être mise en action, il ne resta plus aucun doute pour la réussite de l'attaque; car la ligne n'a pas la profondeur nécessaire pour soutenir le choc. Les bataillons du corps de Girard, au contraire, au lieu de chercher à franchir avec rapidité le terrain qui les séparait de l'ennemi, commencèrent à faire un déploiement pour lequel il leur manquait deux choses principales : le temps et un point qui fût hors de la sphère active des feux des ennemis, et, par conséquent, ils perdirent dans l'exécution le vrai principe de la réussite d'un choc en colonne contre un ennemi déployé en ligne. Ils s'engagèrent ensuite dans une fusillade toujours dangereuse

(1) C'est justement ce qui arriva au régiment du prince Guillaume de Prusse. Les chefs du régiment, des deux bataillons, 26 officiers et à peu près 480 hommes furent mis hors de combat. C'est une perte énorme, il est vrai, mais le but a été rempli.

Digitized by Google

et sans effet dans de pareils cas, ayant perdu de vue ce principe si vrai de Guibert : qu'il ne faut tirer que quand on ne peut pas marcher.

Comme les colonnes pour réussir dans leurs attaques sont soumises, il est vrai, à de grandes pertes, si les chefs qui entreprennent de pareils mouvements offensifs croient ne pas posséder d'autres moyens pour s'emparer d'un poste défendu par des bataillons déployés, ils doivent, avant tout, peser l'équilibre qui existe entre l'importance du point qu'ils attaquent, et des pertes qu'ils seront obligés de faire.

Que la configuration du point stratégique, dont la possession décide souvent du gain des batailles, soit telle que, pour le défendre avec avantage, l'infanterie qui l'occupe prenne l'ordre mince. A ces désavantages pour les assaillants, ajoutons encore ceux d'un terrain coupé, lequel couvrant le front de la position des défenseurs, augmenterait la difficulté d'y parvenir, et paralyserait en même temps le mouvement des autres armes. Hé bien ! malgré tous ces obstacles et les pertes qui s'ensuivraient, ne balançons pas un moment pour entreprendre l'attaque. Ménageons-nous seulement le moment le plus favorable, et, dès que l'heure a sonné, n'ayons égard ni aux pertes, ni aux difficultés; mais reportons notre attention vers les avantages immenses qui dérivent du gain d'une bataille. Dans des cas où, au contraire, la configuration du terrain est telle que, sans paralyser l'action des autres armes, on peut les amalgamer avec l'infanterie, recherchons quelle est la combinaison d'armes pour la composition des colonnes d'attaque, qui nous mènerait plus facilement, ou du moins au prix de moins de sang, au but que nous nous proposons d'atteindre (1).

D'un autre côté, comme il n'est pas à supposer que, pour une attaque en colonnes, on n'emploie qu'un seul bataillon, et que la possession d'un point quelconque défendu par une infanterie déployée, est l'objet de combinaisons antérieures de tactique, dans lesquelles les effets qu'on se promet jouent aussi un grand rôle; et que, par conséquent, ne l'envisageant pas comme une attaque partielle, on emploie une masse assez respectable, nous nous convaincrons facilement que cette attaque deviendra pareille, en masse, à celle qu'exécuta le général Girard, qui possède ses règles, et où l'infanterie ne devrait pas être appelée à jouer le rôle d'assaillante à elle toute seule (2). L'arme la plus dangereuse pour une infanterie déployée en bataille étant, sans contredit, la cavalerie, pourquoi n'amalgamerions-nous pas des partis de cavalerie et quelques pièces de canon avec les bataillons assaillants, faisant précéder toute la masse par un essaim de tirailleurs? Derrière les deux colonnes des flancs, je place un escadron de flanqueurs dont le devoir sera de semer l'épouvante et la terreur en attaquant en flanc et à dos les bataillons défensifs; car quel que soit le petit nombre des cavaliers assaillants, leur attaque sur les flancs de l'infanterie a toujours la plus haute importance, surtout lorsqu'elle est formée dans l'ordre mince. Déjà l'effet moral, que l'apparition de la cavalerie produirait sur une infanterie déployée, laquelle par conséquent n'ayant que peu de moyens de défense, se verrait pour ainsi dire prise en flagrant délit, ne manquerait pas de rapporter de bons résultats, en paralysant cette fermeté avec laquelle une infanterie déployée en bataille reçoit toujours à bout-portant les colonnes de la même arme, fermeté dont nous trouvons le principe dans les avantages des formations adaptées aux circonstances et des feux qui doublent leur solidité. Que les partis de cavalerie se mettent en mesure d'attaquer, et nous verrions les chefs des bataillons déployés, fort embarrassés de donner à leur troupe une formation défensive

(1) Des feux équivalents à ceux des ennemis seraient, il est vrai, le meilleur moyen qu'une infanterie qui attaque pourrait opposer à une infanterie, pour balancer par les mêmes avantages ceux dont jouit une ligne; mais les bataillons étant obligés de franchir souvent d'assez grands espaces d'un terrain plus ou moins accidenté, si, avant de les mener contre l'ennemi, on les déployait, le flottement qui résulterait de leur mouvement finirait par désorganiser tellement les lignes, qu'elles ne manqueraient pas de se transformer en masses difformes, et incapables de produire le moindre effet.

(2) Nous avons vu le triomphe de cette tactique prendre naissance à la bataille de Spire, gagnée par le maréchal Tallard sur le prince de Hesse, se perdre bientôt après dans le gouffre des nouvelles combinaisons, et ne revivre que dans les temps les plus modernes.

Digitized by Google

avantageuse et capable de s'opposer en même temps au choc de l'infanterie et de la cavalerie (1).

Si, à cette même bataille d'Albuhéra, que j'ai citée plus haut, la cavalerie des colonels Vinot et Konopka, avait été amalgamée à l'infanterie du général Girard, et eût été en mesure de produire son attaque simultanément avec l'infanterie française, il n'y a pas de doute que cette attaque eût peut-être été suffisante pour renverser le flanc droit des ennemis, et pour devenir le prélimentaire de la victoire. Celle que cette cavalerie dirigea contre la brigade anglaise de Colborne, quoique couronnée d'un succès complet, n'eut cependant aucun résultat, car ce mouvement avait été trop isolé pour produire un effet capital.

Mais chaque terrain n'étant pas propre au mouvement de la cavalerie et de l'artillerie, le lecteur objectera peut-être qu'il se présentera beaucoup de positions où les bataillons assaillants devront être privés du secours que ces armes peuvent leur accorder. Je demanderai alors à mon tour pourquoi devrait-on attaquer en front des positions qui offrent beaucoup de difficultés pour l'attaque, et dont les entraves sont encore multipliées par les avantages du terrain? Recherchons alors la réussite de notre mouvement offensif dans les règles que nous indique l'art militaire pour vaincre les différents accidents du terrain, que leur configuration rend plus ou moins fortes. Mais comme, dans ces sortes d'attaques, les tirailleurs de l'infanterie de ligne soutenue par l'artillerie y jouent le plus grand rôle, je me réserve d'en parler au moment où mes réflexions m'auront amené jusqu'à ces deux objets.

Après avoir émis mon sentiment sur l'ordre mince, je pose en dernier résumé :

1° Quoique le déploiement en bataille ne soit pas une formation qui puisse toujours résister à la colonne; mais comme c'est celle cependant qui fait perdre le plus de monde à l'assaillant, il est toujours très-avantageux à l'infanterie qui est attaquée par la même arme, toutes les fois que l'emplacement des bataillons est favorisé par la configuration du terrain, de déployer et de recevoir son ennemi avec un feu de file bien nourri. L'essentiel sera donc de placer les bataillons sur un terrain qui paralyse surtout les mouvements offensifs de la cavalerie, et où, par conséquent, l'infanterie ne puisse pas être atteinte par cette arme ;

2° Comme les bataillons déployés, à cause de la longueur de leur ligne, ne peuvent pas se mouvoir sans perdre leur contiguïté, cette formation ne peut être employée que dans la défensive ;

3° Pour ne pas diminuer les avantages qui consistent dans la vivacité et le nombre des feux, le déploiement doit être achevé à peu près au moment où l'ennemi commence son mouvement offensif, pour pouvoir le saluer pendant sa marche par plus d'une décharge, et tenter de lui faire perdre par là l'envie d'affronter un feu meurtrier;

4° Comme la tête d'une colonne n'occupe en longueur que le terrain d'un peloton ou d'une division (2), pour que les feux du bataillon, qui, composé de huit pelotons, possède par conséquent une plus grande longueur que la tête de la colonne, puissent être tous effectifs, et que la majeure partie des balles n'aillent pas siffler à droite et à gauche du bataillon assaillant sans l'atteindre, il est indispensable que le bataillon déployé fasse par demi-bataillon un demi-tour à gauche et à droite, afin que tous les coups, au lieu de se diriger en ligne droite, et dont il y aura, dans le premier cas, les 7/8, et dans le second, les 3/4 de perdus, vinssent se concentrer dans un même foyer et atteignent ou les flancs ou la tête des colonnes.

C'est ainsi, et très-facilement, que nous nous procurerions des feux croisés, si meurtriers pour le but vers lequel ils sont dirigés, et auxquels Guibert, dans son *Essai général de Tactique*, a consacré un chapitre entier (3).

(1) En discutant sur les attaques à la baïonnette, je crois obliger mon lecteur en l'invitant à jeter les yeux sur les idées qu'un officier autrichien a exposées sur ce genre d'attaque (*Journal militaire autrichien*, année 1824, 6e cahier, page 257). La manière qu'il propose est peut-être trop compliquée pour pouvoir être employée dans un combat effectif; mais l'idée n'en reste pas moins assez ingénieuse, et par cela même mérite d'attirer l'attention des militaires.

(2) Deux pelotons s'appellent aussi, dans l'armée russe, une division.

(3) Le lecteur qui désirerait une plus grande compli-

Digitized by Google

*De l'Infanterie de ligne formée en colonnes.*

Depuis l'invention de la poudre et la possibilité de battre en brèche les masses d'infanterie à de grandes distances, la colonne, en perdant beaucoup de sa solidité, a certainement aussi beaucoup perdu de son importance. Autrefois, l'arme blanche étant la seule qui pût désorganiser une masse compacte, une colonne, composée d'une infanterie brave et bien disciplinée, en devenait une à peu près impénétrable, et, par conséquent, invincible; mais, malgré tous les avantages qui lui ont été ravis, la formation dans l'ordre profond n'en a pas moins conservé trois grandes prérogatives : la force du choc, la défense avantageuse contre la cavalerie, et la possibilité de se mouvoir dans tous les sens avec facilité et précision. C'est pourquoi nous voyons l'infanterie, dans les batailles, être le plus communément assujettie à cette formation.

En jugeant d'après la multiplicité des buts auxquels une formation peut répondre, et des effets qu'on peut en attendre, celle de la colonne, sans contredit, aura la préférence sur celle du déploiement en bataille. S'il y a des cas, comme nous l'avons vu plus haut, où, sous les rapports de la perte en hommes, perte dont je suis loin de vouloir dépriser la valeur, la colonne sera en désavantage contre une ligne, il y en a peut-être très-peu, si le gain d'une bataille dépend de la possession d'un point défendu et attaqué par de l'infanterie, où par conséquent les pertes les plus grandes deviennent insignifiantes, en comparaison des grands résultats qui s'y rattachent, dans lesquels une infanterie bien disciplinée, bien conduite, et formée en ordre profond, ne l'emporte sur une autre déployée en bataille.

Mais avant d'entamer ma dissertation sur les avantages et les défauts des colonnes, dont nous avons de quatre espèces : les colonnes serrées formées sur un et sur deux pelotons, et celles à distances, formées de même sur un et deux pelotons, et dont la différence consiste dans la longueur des lignes qui forment les têtes et dans leur profondeur; je veux du moins en généraliser les propriétés.

Pour qu'une colonne possède les propriétés requises, il faut qu'elle ait assez de profondeur pour pouvoir opérer le choc (1), et que sa formation ne paralyse pas les moyens d'opérer son déploiement avec la moindre perte de temps.

Plus la tête d'une colonne a de longueur, moins elle a de profondeur. Il s'agit donc d'assigner une juste proportion entre les deux propriétés, de manière que l'excès inutile de l'une ne nuise pas au manque qu'il produirait dans l'autre. Par rapport à ce calcul, la tactique nous a offert trois formations différentes, qui sont: les colonnes serrées, formées sur un peloton et sur une division, et celles formées sur les deux pelotons du milieu, ou, comme on les appelle, les colonnes d'attaque.

En attribuant, comme je l'ai dit plus haut, l'existence du choc d'une colonne à la formation des troupes en profondeur, je ne crois pas lui ravir les facultés indispensables pour le produire, en ne lui accordant que la profondeur de quatre pelotons, donnant par conséquent à la tête la longueur de deux. Mais comme nous avons vu plus haut que le choc n'est pas la seule propriété de la colonne, et qu'elle doit en avoir une non moins essentielle, celle de pouvoir déployer avec rapidité, pour pouvoir faire usage de ses feux, les colonnes qu'on appelle colonnes d'attaque, qui sont formées sur le quatrième et cinquième pelotons, et dont le

cation de feux croisés, peut satisfaire sa curiosité dans l'ouvrage de M. de Leorier, intitulé : *Théorie de l'officier supérieur*, etc.

(1) Il n'est pas tout à fait inutile de s'entendre à ce sujet, pour qu'il n'en résulte pas de quiproquo ou de fausses interprétations. J'envisage le choc d'une colonne plutôt comme cause morale que physique. Peu crédule sur la force physique du choc d'une colonne, je n'ajoute aucune foi à ces démonstrations basées sur des comparaisons hypothétiques, plutôt fausses que vraies, et dont le résultat ne peut être qu'idéal. Je ne nie pas l'utilité et la nécessité de la profondeur de la colonne; mais je crois pouvoir affirmer que cette profondeur n'ajoute rien à la force du choc dont la somme, sous le rapport physique, est presque nul; car pour ramener le produit du choc de la colonne aux lois physiques d'où une masse compacte emprunte la force du sien, il faudrait commencer par produire dans les éléments de cette colonne, cette adhérence sans interstices d'où la pression physique acquiert ses résultats; et les moyens d'y parvenir? Cependant les pelotons de la queue étant justement tout ce qu'il faut pour pousser devant eux et soutenir la tête de la colonne, nous nous en servirons pour produire l'effet physico-moral dont j'ai parlé.



Digitized by Google

déploiement se fait par les deux flancs, seraient certainement celles qui nous mèneraient le plus facilement à notre but. Mais cette sorte de colonne possède un autre désavantage, celui d'avoir un front plus long et par conséquent offrant plus de prise aux cartouches à balles et aux balles de fusils ennemis, si ce sont justement ces sortes de colonnes qu'on emploiera pour une attaque à la baïonnette.

Il serait très-avantageux, sans contredit, qu'une colonne qui a réussi à enfoncer son ennemi et à le mettre en fuite en l'attaquant à la baïonnette, puisse le poursuivre encore avec un feu bien nourri, à quoi la colonne d'attaque, ou faite sur les pelotons du milieu, pourrait parvenir facilement en déployant sur la tête; mais comme tout déploiement présuppose une colonne en ordre, je crois que celle qui vient d'opérer un choc, sera rarement en état de conserver cet ordre indispensable pour son déploiement; car une sorte de désorganisation suit de près l'attaque (1). En perdant sa formation régulière, régularité d'où dépend le bien-être de chaque troupe, il est tout juste que la colonne assaillante perde aussi toutes les vertus de l'offensive, et nous devons par conséquent puiser les effets avantageux qu'on doit attendre de toute attaque à la baïonnette qui a réussi, non dans les éléments actifs de la colonne assaillante, mais dans le mouvement décisif qu'un chef, à la volonté duquel sont subordonnés tous les mouvements, doit toujours prononcer sur ce point où la brèche a été faite, pour ne pas perdre par un retard dangereux les fruits que la réussite d'une attaque pareille peut produire.

J'en conclus donc qu'une colonne assaillante n'ayant pas besoin de se déployer, il faut choisir pour le choc celle qui, possédant un front moins long, offre aussi moins de prise aux cartouches à balles et aux balles de fusils de l'ennemi, et ce sera la colonne serrée, formée sur un peloton, que je nommerai *colonne offensive*.

Les colonnes qui sont destinées à former les lignes de bataille et couvrir l'artillerie, tant qu'elles sont exemptes de mouvements offensifs, doivent posséder trois propriétés : 1° celle de pouvoir se déployer avec vitesse pour pouvoir s'opposer aux attaques de l'infanterie; 2° de se défendre avec supériorité contre le choc de la cavalerie; 3° de posséder une formation qui ne souffre pas beaucoup des projectiles destructeurs de l'artillerie.

La colonne d'attaque formée sur le quatrième et le cinquième pelotons, sera justement celle qui répondra le mieux aux propriétés ci-dessus mentionnées. Il n'y a aucun doute qu'en déployant par les deux flancs, c'est celle qui offre le déploiement le plus rapide, sans perdre pour cela les avantages défensifs contre la cavalerie; car en serrant les pelotons, elle offre tout aussi bien un carré plein que les colonnes que je viens de désigner comme offensives, et même un carré plus parfait, comme nous le verrons par la suite. Il ne restera donc qu'une troisième vertu à lui accorder, celle d'être le moins en butte aux coups de l'artillerie, et qu'elle pourra posséder à l'aide d'une petite modification.

Nous avons vu que ces sortes de colonnes sont de deux genres, c'est-à-dire : colonnes serrées et colonnes ouvertes ou à distances. Il s'agit de décider laquelle des deux conviendra le mieux pour le cas que nous débattons. Examinons les propriétés de la colonne ouverte ou à distances, en les adaptant aux trois objets que les colonnes doivent remplir lorsqu'elles forment les lignes de bataille; c'est-à-dire, former et maintenir leur contiguïté, couvrir l'artillerie et se défendre contre la cavalerie.

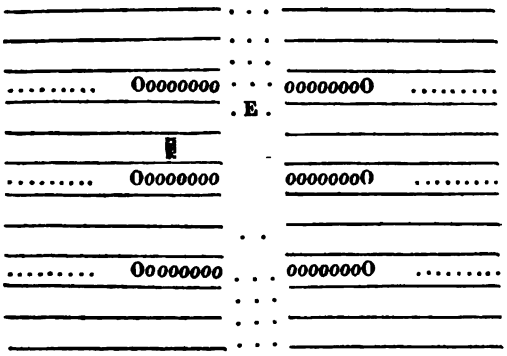
Supposant que les distances entre les pelotons de la colonne soient pleines, et que, pour trente files dont chacun sera composé, on en

(1) Nous ne devons pas croire qu'une colonne qui a réussi dans le choc, puisse conserver sa compacité comme une masse matérielle. L'exaspération de ses éléments devient si grande, que chaque individu qui la compose ne songe qu'à teindre son bras du sang de son ennemi, et ne le trouvant pas dans sa proximité, sort des rangs pour l'atteindre. A cette même attaque du régiment du prince Guillaume de Prusse, que j'ai citée plus haut, et la seule à laquelle j'ai pris part (car quoiqu'on cite beaucoup de chocs à la baïonnette, ils n'ont lieu que très-rarement), l'exaspération des soldats devint si grande, que j'ai vu un d'entre eux, nommé Tschernow, détacher la baïonnette, jeter le fusil, dont la longueur embarrassait ses mouvements dans la mêlée, et aller frapper dans toutes les directions autant d'ennemis qu'il put en rencontrer, jusqu'à ce qu'il tombât lui-même percé de plusieurs coups.

Digitized by Google

prenne une de vingt-cinq pas, le premier et le huitième pelotons seront à une distance de soixante-quinze pas de ceux de la tête de la colonne. Je suppose qu'une infanterie ennemie entreprenne une attaque, et que les assaillants soient à quatre cents pas des lignes de bataille défensives (1). Les bataillons défensifs commenceront leur déploiement au moment où les colonnes offensives se mettront en mouvement. Que les colonnes défensives serrent les colonnes avant le déploiement, ou qu'elles déploient d'emblée, elles n'auront que cent cinquante pas à faire pour qu'il soit effectué. Les bataillons offensifs auront donc encore deux cent cinquante pas à faire pour atteindre leurs adversaires, juste distance à laquelle il est permis aux fantassins de faire usage de leurs feux, car, à une plus grande, les coups sont trop peu sûrs. Dans ce cas, les colonnes ouvertes conservent donc tous leurs avantages. Passons maintenant au second cas.

Faut-il s'opposer au choc de la cavalerie, la colonne à distance ne nous ravit non plus aucun des avantages qui puissent assurer un heureux résultat; car, pour le réprimer, je forme un carré plein, et il ne me faut que quarante-cinq secondes pour l'achever, en serrant les pelotons. En le formant de la colonne d'attaque, on réparera même en quelque sorte le défaut que les militaires imputent aux carrés pleins, celui de manquer de place pour recevoir dans leur milieu les chefs qui doivent se mettre sous sa protection au moment où il est attaqué par la cavalerie. Le dessin qui suit le démontre avec plus d'évidence (2).




(1) Ce qui certes n'est pas une distance hors de mesure. Je puis la supposer plus grande et conserver plus de chances encore en ma faveur.

Cette formation possède encore une prérogative qui n'est pas sans influence. Supposons que le bataillon ait débandé son troisième rang en tirailleurs, qu'il soit attaqué par la cavalerie, et que la chaîne de tirailleurs, dispersée par les flanqueurs ennemis, n'ait pas eu le temps ni les moyens de se rassembler sous la protection de son bataillon. Si le chef se propose de s'opposer au choc de la cavalerie en formant un carré vide, privé de son troisième rang, le carré n'en aura que deux de profondeur, et ne possédera presque pas de moyens de résistance. Les vices du carré vide se trouvant justement dans le manque de profondeur des faces et dans la difficulté de remplir les brèches que les projectiles ennemis y occasionnent, dans le cas présent le vice s'augmentera, les moyens de le repousser deviendront plus difficiles encore, et la formation, en dernier résultat, ne présentera que des dangers et aucune chance de succès. Le carré plein, comme je le propose au lecteur, obvie à tous ces inconvénients; et si même le troisième rang, débandé en tirailleurs, par quelque circonstance malencontreuse, ne parvient pas à rejoindre son bataillon, le carré plein ne possédera pas, il est vrai, toute la profondeur que je lui ai supposée, mais en aura encore assez pour posséder toutes les vertus défensives, celles enfin qui sont indispensables pour pouvoir s'opposer avec avantage au choc impétueux de la cavalerie.

Le chef qui commande la ligne de bataille, au lieu de former une colonne contre la cavalerie, préférera-t-il un carré vide? Il faudra faire faire aux deuxième, troisième, sixième et septième pelotons des mouvements de conversions d'un quart de cercle à droite et à gauche, et faire avancer le premier et le huitième pelotons, auxquels ensuite on fera faire volte-face.

Il ne reste encore à cette colonne qu'une troisième vertu à posséder pour que son utilité soit tout à fait évidente; c'est celle de souffrir moins des coups de l'artillerie. Il n'y a pas de doute que plus les colonnes sont serrées, plus les boulets, et surtout les obus leur font de mal. Qu'un coup bien ajusté fasse tomber un

(2) Les grands cercles marquent les places des officiers commandant les pelotons, les points celles des sous-officiers, les petits cercles celles des tambours et

Digitized by Google

obus dans une colonne serrée et qu'il y crève, la perte serait immense; et comme les pertes inutiles d'hommes sont préjudiciables, il faut aviser, autant que possible, aux moyens d'y obvier.

La force de percussion des projectiles diminuant en raison de l'espace qu'ils ont à parcourir, il n'y a pas de doute qu'une colonne ouverte à pleines distances, qu'elle soit exposée à des coups de but en blanc ou de plein fouet, offrira toujours beaucoup moins de prise que la colonne serrée; que ce soit même un obus, s'il tombe entre deux pelotons, ses éclats occasionneront certainement aussi moins de mal.

Maintenant, ayant résolu les trois propositions en faveur de la colonne formée sur le quatrième et le cinquième pelotons et à distances, nous pouvons poser en dernier résultat, que lorsque les bataillons forment les lignes de bataille, ou seront destinés à couvrir l'artillerie, on formera l'infanterie en colonnes d'attaque et à distances, que j'appelle colonnes défensives.

Pour ce qui regarde celles formées sur un peloton et ouvertes, comme chaque combat ne peut être composé que de mouvements offensifs et défensifs, si même les circonstances ou le terrain ne permettent d'employer que de l'infanterie formée dans l'ordre profond, passant de celui-ci à l'ordre mince, dans ces deux cas, on pourra employer avec efficacité les colonnes dont je viens de discuter les propriétés, et que j'ai désignées par colonnes offensives et défensives. J'envisage donc les colonnes formées sur un peloton et ouvertes comme inutiles, et dont il n'est pas même nécessaire de faire mention.

La rapidité de mouvements et la possibilité de porter vers un point, de la possession duquel dépend souvent le gain d'une bataille, une masse respectable de troupes étant, sans contredit, une des grandes causes du gain des batailles, sous le rapport de la formation en colonnes, l'infanterie possédera aussi cette prérogative sur les autres armes; car elle est aussi celle qui se meut avec le plus de facilité, de précision et de rapidité. Abstraction faite des grands taillis, des rivières, et en général des endroits où les eaux empêchent à l'homme de se frayer un chemin, il n'y a pas d'obstacles naturels que l'infanterie, formée en colonnes, ne puisse franchir. Les ravins, les bas-fonds, les défilés, pourvu que leurs débouchés aient la largeur d'un peloton, ou les broussailles, ne sauraient arrêter son mouvement.

Cette facilité avec laquelle une colonne peut se mouvoir dans tous les sens, est encore une de ces vertus qui souvent peut la soustraire même aux boulets de ses ennemis, car ceux-ci n'ayant pas, comme les cartouches à balles, la vertu de pouvoir raser en largeur une vaste étendue de terrain, l'essentiel sera d'échapper à leur direction. Que des colonnes soient exposées aux boulets des ennemis, le devoir du chef sera de bien examiner la position de l'artillerie des adversaires, en jugeant par la direction des projectiles, et alors rien ne lui sera plus facile que de soustraire ses colonnes, sinon tout à fait, du moins en grande partie, aux feux de ses ennemis, leur faisant pour cela changer de position, et les avançant ou les faisant rétrograder de quelques pas, ou bien en les portant plus à droite ou plus à gauche.

Après avoir énuméré tous les avantages des colonnes, je ne veux pas passer sous silence les défauts que cette formation possède, énumération d'autant plus nécessaire à faire que, sans elle, le lecteur pourrait m'accuser, et avec justice, d'avoir accordé à la formation de la colonne un caractère général de perfection qu'elle ne possède pas.

Plus on peut mettre de bras en action, et plus on peut en attendre de résultats satisfaisants. En paralyser une partie et l'offrir dans un état passif, comme proie aux projectiles des ennemis, c'est risquer, sinon de mettre en doute le gain d'une bataille, du moins de parvenir à la victoire au prix de plus grands sacrifices. La formation de la colonne, en présentant une masse compacte, dans laquelle la plus grande partie des éléments qui la composent ne peuvent pas faire usage de leurs armes, ravit à l'infanterie sa plus grande force, celle

des musiciens, et le vide sera dans un des bataillons pour les chefs du régiment et du bataillon, et l'aide de camp, et dans les autres, pour les deux derniers. Le porte-enseigne, avec le drapeau, se placera, d'après le dessin (E), en arrière des sous-officiers. J'avertis aussi le lecteur que j'ai pris pour type l'organisation du bataillon dans l'armée russe.

Digitized by Google

qui la rend redoutable à toutes les armes, ses feux. Que la colonne soit assujettie à un rôle défensif, c'est-à-dire, chargée de former la contiguïté des lignes, ou de couvrir l'artillerie, ou au rôle offensif, celui de s'emparer d'une hauteur, d'un village, ou de faire une brèche dans les lignes ennemies, pour ne pas perdre de la rapidité du mouvement qui seule peut assurer le succès d'une entreprise pareille, loin de s'engager dans des fusillades dont sa formation paralyse les effets, ou les rend presque nuls (1), même sans avoir égard aux pertes souvent innombrables auxquelles elle est en butte, elle ne doit, dans des cas pareils, que songer à franchir avec vitesse et dans le plus grand ordre, l'espace qui la sépare de son ennemi.

Sous le rapport de cette perte d'hommes, qui sont les éléments actifs d'où dépend le sort des combats, cette nécessité de les sacrifier, toute absolue qu'elle peut l'être dans beaucoup de cas, n'en est pas moins un désavantage très-grand et auquel il est même impossible de remédier, et dans laquelle sa grandeur ne saurait être compensée, que par les résultats éminents qui s'y rattachent.

Cependant, d'après tout ce que nous avons vu sur le sujet des colonnes, leurs avantages étant infiniment plus nombreux que leurs désavantages, car les cas où elles peuvent être employées avec efficacité sont plus fréquents que ceux où cette formation serait au détriment des troupes, elles n'en restent pas moins la base de la formation de l'infanterie dans l'ordre de bataille.

### *Des colonnes, envisagées comme formation défensive contre la cavalerie, et des carrés.*

Le moment le plus dangereux pour l'infanterie, est certainement celui où elle est attaquée à dos par la cavalerie, car n'ayant aucun moyen de défense, elle succombe à l'attaque et finit par se désorganiser. Pour se soustraire à cet inconvénient, les anciens tacticiens cherchèrent à lui accorder une formation qui pût la garantir de ces sortes d'attaques, de quelque côté que l'ennemi se portât, et nous vîmes naître celle du carré; car pouvant faire usage des feux de tous les côtés, c'était celle qui a paru la plus avantageuse pour arrêter la fougue dangereuse de la cavalerie. Ces carrés étaient vides et n'offraient sur les faces que trois hommes de profondeur.

Mais pour que les carrés puissent remplir les conditions du principe de leur formation, il faut qu'ils possèdent assez de profondeur pour ne pas être rompus, et si les circonstances obligent les masses à un mouvement rétrograde, qu'ils puissent se mouvoir avec facilité, précision, et surtout en conservant leur formation intacte (2). Tant que les assaillants ne s'en tinrent qu'au choc impétueux de la cavalerie abandonnée à sa propre force, les carrés furent envisagés comme obstacle assez puissant pour s'opposer à son choc et y résister de temps à autre. Mais au moment où, pour les battre en brèche, on employa de l'artillerie, dont les effets devançaient l'attaque et préparaient des débouchés aux cavaliers assaillants (3), le carré perdit beaucoup de son invincibilité, et l'efficacité de cette formation devint un sujet de discussion.

Sous le rapport de la facilité du mouvement, cette formation présente aussi beaucoup de difficultés, car rien de plus difficile que de mouvoir pendant un certain espace de temps un carré vide, sans que la désorganisation ne s'ensuive, et dont le commencement se manifeste toujours aux angles de la queue.

Pendant la campagne de 1806, au combat de Halle, livré le 17 octobre, le régiment de Trescow, qui avait cantonné près de Magdebourg, marchait par la rive gauche de la Saale, pour rejoindre le corps du prince Eugène de Würtemberg, et arriva sous les murs de la ville au moment où les Français s'étaient rendus maîtres des ponts de la Saale. Coupé des siens, sans aucun espoir de jonction, le chef du régiment

(1) Car ce ne sont tout au plus que les deux premiers rangs des pelotons de la tête qui peuvent en faire usage.

(2) Bulow, dans son ouvrage sur la campagne de 1805, tome II, page 15, l'appelle un corps vide, sans entrailles, richement pourvu de tous les avantages et des vices de la phalange, et plus immobile encore, si on veut le mouvoir sans qu'il s'y forme de brèche.

(3) Inconvénient auquel il est même difficile d'obvier, car le carré n'ayant que trois hommes de profondeur, ne peut remplir les brèches que les projectiles y forment, qu'en serrant les faces, ce qui occasionne un flottement très-dangereux à la masse, et dont la cavalerie profite toujours avec dextérité et hardiesse.

Digitized by Google

résolut de se retirer et forma ses troupes en deux carrés vides. Les Français avancent quelques pièces d'artillerie, et plusieurs obus touchent un des carrés qui cherche, par un mouvement latéral, à se soustraire à la direction des projectiles des adversaires. Ce mouvement, en peu d'instants, désorganisa tellement le carré, qu'il se replia en masse informe, entraîna le second dans sa fuite, et parvenu jusqu'à la papeterie située sur l'Ochsenberg, tout le régiment y fut en partie jeté dans la Saale, et en partie fait prisonnier.

Le manque de profondeur des carrés vides, et l'idée de réparer ce défaut par une formation plus profonde, a sans doute été la première indication pour celle des carrés sur six rangs. Mais comme devant un ennemi attentif et hardi, les manœuvres des différentes armes, si l'on en attend des résultats avantageux, doivent porter l'empreinte de la simplicité et s'opérer sans perte de temps, ces carrés sur six rangs, où on est obligé de doubler les pelotons et faire des mouvements assez compliqués avant d'en achever la formation (1), ne répondant pas à la vivacité nécessaire des mouvements, on chercha un troisième moyen. La colonne serrée paraissant contenir en elle les deux propriétés, on s'en servit comme formation défensive contre la cavalerie. Le premier essai en fut fait dans les plaines d'Aspern, et les résultats en furent éclatants. Mais malgré les brillants succès qu'on en recueillit, peu d'armées consentirent à imiter les Impériaux dans cette opiniâtreté de suivre une voie déjà frayée, peut bien avoir pris naissance dans la jalousie du métier. En parcourant la série des luttes sanglantes qui, après la bataille d'Aspern, ensanglantèrent le continent, et où l'infanterie s'opposa au choc de la cavalerie, nous parvenons jusqu'au combat de Krasnoï, que j'ai cité plus haut, sans voir revivre cette formation, et dans cette dernière affaire, comme nous l'avons déjà vu, elle maintint encore une fois la grande réputation de son invincibilité.

C'est au héros, dont la gloire rejaillit d'un éclat si brillant après les batailles d'Amberg, de Wurzbourg et d'Aspern, que nous devons cette idée. L'expérience, comme je l'ai dit plus haut, qui arrête le choix et fixe l'emploi des principes dont l'utilité devient incontestable, ne laissa aucun doute sur les beaux résultats que cette formation, envisagée comme moyen défensif contre la cavalerie, pouvait produire.

Les avis sur cette formation sont trop partagés, pour que je prenne la liberté de décider cette discussion scientifique; mais qu'il me soit du moins permis d'y ajouter mon avis.

La cavalerie ne peut vaincre un carré qu'en y faisant une brèche par laquelle elle puisse s'introduire, rompre la contiguïté des faces et prendre les fantassins à dos. Le choc du cavalier ayant été trouvé souvent trop impuissant pour opérer ce résultat, on se servit d'un autre moyen plus efficace pour le produire, et ce fut l'artillerie.

Une dixaine de boulets, dont les coups bien ajustés devancent l'attaque et frappent dans un carré de trois hommes de profondeur, suffisent quelquefois pour y préparer une brèche où la cavalerie peut facilement s'introduire. D'un côté, la possibilité de battre les carrés en brèche, et de l'autre la difficulté d'en remplir les débouchés, me paraissent être déjà des inconvénients assez graves, pour pouvoir envisager cette formation comme moyen imperfectible. La colonne, au contraire, présentant une masse compacte, possède tous les éléments nécessaires, non-seulement pour réparer les maux que l'artillerie occasionne dans un carré vide, mais en conserver encore assez pour s'opposer à l'impétuosité de la cavalerie. La colonne souffre ordinairement beaucoup plus du feu de l'artillerie qu'un carré vide, j'y consens; mais le remède suivra de près le mal. Premièrement, nous venons de voir que la grande mobilité d'une colonne la soustrait facilement aux effets des projectiles, et pour cela, elle n'a qu'à faire usage des mouvements latéraux à la direction des trajectoires; secondement, dans un cas pareil à celui que nous considérons, ce n'est pas aux pertes auxquelles on est en butte qu'il faut toujours songer, mais aux moyens de se soutenir jusqu'au moment où le secours ait eu le temps d'arriver, et certainement le carré plein

(1) Le lecteur peut trouver des détails sur cette formation, sur différentes profondeurs de rangs, dans le *Journal militaire de Berlin*, années 1817 et 1822, nos 43, 46 et 198, et dans l'ouvrage du major Bieberstein, intitulé: *die Taktik hergeleitet aus der Kreigskombinazionslehre*, page 39.

Digitized by Google

en possède beaucoup plus que le carré vide.

Ayant posé plus haut en principe, qu'un carré est vaincu lorsque la cavalerie s'y introduit et attaque les fantassins à dos, il est très-facile de se convaincre que la colonne qui forme un carré plein est exempte de ce défaut; car d'après le dessin que j'ai offert au lecteur, il voit que le seul vide que la colonne possède est occupé par le chef de bataillon et son aide de camp, et, par conséquent, il y a une difficulté absolue de s'y introduire. En un mot, la colonne employée comme moyen défensif contre la cavalerie, tel que je l'ai désigné, est, à mes yeux, semblable à un ouvrage de fortification, dont on ne peut s'emparer qu'au moment où son chef se rend, car la défaite de la colonne, formée d'après mon système, n'est décidée que lorsqu'elle devient toute entière prisonnière, ou bien au moment où le dernier homme est tombé sous le feu de l'artillerie ou le sabre de l'ennemi; mais avant que le canon et la cavalerie parviennent à opérer un ravage pareil, la colonne aura eu tout le temps de recevoir du secours.

Un des points principaux est, tout comme pour le carré vide, de se servir tellement de ses feux, que l'ennemi ne puisse pas tomber sur la colonne au moment où elle est occupée à recharger ses fusils, de posséder, en un mot, des feux consécutifs et non interrompus; et ce seront des feux de rangs, qui ont le double avantage d'être consécutifs et subordonnés au commandement du chef de la colonne (1).

Un exemple plus convainquant encore de l'efficacité de la formation en colonne employée comme moyen défensif contre une attaque de cavalerie, sera certainement celui où nous verrons que même une fraction de cette colonne, que je viens d'envisager à peu près comme invincible, qui, par conséquent, ne possédait ni les mêmes vertus, ni les mêmes moyens de défense, résista pourtant avec supériorité contre une attaque de la cavalerie. Nous en trouvons un dans la campagne de 1793.

Le 17 novembre, un corps prusso-saxon, sous le commandement du général comte de Kalkreuth (plus tard devenu maréchal), se repliait de Saarbrüch par Biesingen, Homberg, vers Kaiserslautern. Résolu de réprimer l'audace des ennemis, qui poursuivaient le corps sans relâche, le général prit position sur les hauteurs de Biesingen, et plaça le régiment de Crusatz, auquel il ordonna de se déployer en bataille, sur la grande route qui mène de Biesingen à Bliescaster. Le combat s'engagea bientôt, et les Français, repoussés sur tous les points, tentèrent de redresser leur défaite en essayant une attaque de cavalerie. Le major Strantz, qui commandait le régiment de Crusatz, voyant la cavalerie venir à lui, doubla ses pelotons en mettant les pairs derrière les impairs, et forma ainsi plusieurs petites colonnes

(1) C'est à tort que M. le marquis de Chambray, dans son ouvrage intitulé : *de l'Infanterie*, exagère les difficultés des feux de rangs, et fonde à peu près sur cette hypothèse l'efficacité de l'ordonnance de l'infanterie sur deux rangs, comme elle est reçue dans l'armée anglaise, et que tant de défauts réprouvent. « L'expérience a prouvé, dit-il (page 13), que le feu de deux » rangs, qui est presque le seul dont on fasse usage de» vant l'ennemi, est aussi nourri quand l'infanterie est » formée sur deux rangs, que quand elle l'est sur trois; » beaucoup de militaires, qui ont fait la guerre d'Es» pagne contre les Anglais, prétendent même qu'il l'est » davantage. Cela résulte, ajoute-t-il, de ce que de» vant l'ennemi on ne peut obtenir que le soldat du » deuxième rang change son arme contre celle du sol» dat du troisième rang, ainsi qu'il devrait le faire. » Si le marquis de Chambray voyait l'armée russe, il changerait bientôt d'avis, car dans ses régiments le chef de bataillon n'a tout au plus que le temps de commander : couchez en joue — feu, pour trouver le second rang tout prêt à faire feu pour la seconde fois, tenant déjà ses fusils du troisième rang après l'échange. Lorsqu'une armée est aussi bien exercée que l'armée russe, il n'y a aucun doute que l'ordonnance sur trois rangs est plus efficace que celle sur deux, car sa force destructive étant justement comprise dans ses feux, il n'y a aucune perte de temps, tandis que sur deux rangs on s'apercevra toujours d'une certaine interruption, ce qui accorde aux troupes assaillantes des moments où elles n'essuient aucun feu, et pendant lesquels elles marchent par conséquent en sécurité. Une autre preuve non moins évidente, c'est que le nombre des balles et des feux non interrompus, et que nous ne pouvons justement recueillir que de l'ordonnance sur trois rangs, étant les vrais moyens pour arrêter le mouvement des bataillons offensifs, je me trompe peut-être, mais je suis presque persuadé que de deux bataillons, dont l'un sera formé sur deux rangs et l'autre sur trois, dans le même espace de temps le dernier lancera plus de projectiles que le premier, et remplira, par conséquent, avec plus d'efficacité, le but des feux de rang de l'infanterie.

Digitized by Google

de deux pelotons de profondeur, en ordonnant à ceux de la queue de faire volte-face.

La cavalerie ennemie se précipite sur ces fractions de colonnes, et, malgré les efforts qu'elle fit pour les désorganiser, elle ne parvint pas à en entamer une seule, et après un combat assez opiniâtre, s'enfuit en désordre, en laissant sur le champ de bataille beaucoup de morts et de blessés.

En élevant la colonne comme moyen défensif contre la cavalerie à un degré de perfectibilité plus élevé que le carré vide, le lecteur ne doit pas en conclure que je déprise tout à fait cette dernière formation, au point de l'envisager comme inutile; non. Mais en supposant que l'ennemi qui se propose d'attaquer de l'infanterie avec de la cavalerie, emploiera sans doute les moyens les plus efficaces pour parvenir à désorganiser cette infanterie qui, de son côté, cherchera ceux qui la mettront plutôt à même d'y résister, j'affirme qu'il devra se former plutôt en colonnes qu'en carrés (1); car la solidité et la sûreté qu'offre chaque formation, sont les vertus primitives que nous devons nous efforcer d'atteindre.

L'expérience, qui accorde toujours à chaque chose sa vraie valeur, et dont nous pouvons aisément décider d'après les résultats qui s'en sont suivis, a parlé avec plus de décision en faveur des colonnes que des carrés; car quoique notre mémoire soit riche en exemples de carrés qui ont résisté au choc de la cavalerie, nous en trouverions un plus grand nombre encore où la cavalerie a écrasé l'infanterie qui s'était assujettie à cette formation; tandis que tous les cas où, pour résister au choc de la cavalerie, l'infanterie s'est formée en carrés pleins, ont été couronnés d'un succès complet. Les annales des temps modernes nous en offrent même un à la bataille de Waterloo, où une infanterie jeune encore, et loin d'avoir atteint un haut degré de perfection et de solidité, résista avec succès à la cavalerie anglaise. En opposition à cet exemple, j'en citerai un autre qui mérite aussi d'être arraché à l'oubli, où une cavalerie nouvellement formée, dont l'éducation n'avait pas même eu le temps d'être perfectionnée, et dont les effets par conséquent étaient loin de pouvoir être efficaces, écrasa cependant un carré wurtembergeois. J'en atteste le résultat brillant, car j'en ai été le témoin oculaire.

A la bataille de Dennewitz, au moment où le corps du général Bulow fut en mesure de prendre part au combat, le général comte de Tauentzien remarquant un certain relâchement dans les mouvements offensifs de l'ennemi, qui trahissait un moment de la faiblesse, crut devoir profiter d'un instant aussi opportun pour le faire charger par sa cavalerie. Le major Barneckow, à la tête de deux escadrons du 3e régiment de la landwehr de la Poméranie, se précipite sur un carré wurtembergeois, l'enfonce malgré le feu meurtrier avec lequel cette infanterie le reçut, et le cerne si bien que la moitié de la masse fut faite prisonnière (2).

Quoique les colonnes aient été rarement employées comme moyen défensif contre la cavalerie, cependant puisqu'un succès complet s'en est suivi toutes les fois que cette formation a été employée, cette réussite constante prouve que son efficacité n'est soumise à aucun doute, tandis que l'histoire des guerres modernes nous offre une très-grande série de tentatives infructueuses faites par l'infanterie pour s'opposer à la cavalerie, en se formant en carrés vides. Rendant à ceux-ci la justice qu'ils méritent, mais comptant toutes les exceptions où cette formation a succombé aux charges de la cavalerie, et les mettant en parallèle avec les réussites constantes des colonnes, ne serons-nous pas consciencieusement forcés de préférer les dernières aux premiers?

Ayant maintenant achevé mes considérations sur l'ordre profond, je pose en dernier résumé, que les colonnes doivent se partager en offensives et défensives. Les premières formées sur un peloton et serrées, serviront pour les attaques à la baïonnette, et les autres formées sur les deux pelotons du milieu, et qui sont de deux genres, c'est-à-dire, serrées et à distances, seront destinées, les premières, pour

(1) D'après les principes et le dessin que j'ai déjà offerts au lecteur.

(2) J'ai vu revenir ce régiment après sa charge, menant son butin qui était composé de 4 à 500 prisonniers et d'une aigle. La mort ravit au major Barneckow la douce satisfaction de jouir de son haut fait; frappé de deux balles, il tomba mort aux pieds de ses ennemis.

Digitized by Google

s'opposer au choc de la cavalerie, et les secondes, pour la formation des lignes de bataille.

## SECTION III.

### PROPRIÉTÉS DE L'INFANTERIE LÉGÈRE.

Ayant, dans le commencement de l'article précédent, posé en principe que plus une arme était susceptible de formations utiles produisant de bons effets, plus son efficacité était grande; n'envisageant l'infanterie légère que sous le rapport de ses engagements en débandade, la seule enfin qui lui conserve le droit d'être désignée alors par le titre d'infanterie légère (1), nous nous convaincrons facilement que ses propriétés sont infiniment moins grandes que celles de l'infanterie de ligne. D'ailleurs, les formations de ralliement d'une troupe débandée ne présentent ordinairement que des forces tellement insuffisantes, qu'elles ne peuvent même s'opposer qu'à un très-petit nombre de flanqueurs. Mais le service de ce qu'on nomme *infanterie légère*, possède d'autres prérogatives dont je vais faire l'énumération.

Les mouvements d'un homme isolé étant toujours moins gênés que ceux d'une masse, la facilité avec laquelle les tirailleurs parviennent aux points qu'on leur désigne d'enlever ou d'occuper, quelles que soient les coupures du terrain qui y conduisent; cette facilité, disons-nous, lorsqu'il s'agira de combattre sur un terrain montagneux, boisé et déchiré par des accidents difficiles à surmonter, assignera toujours à l'infanterie légère un rôle très-important à jouer.

La force de l'infanterie, en général, étant le produit de ses feux et du choc, celle de l'infanterie légère, envisagée sous le rapport du service de la débandade, perdra beaucoup de son efficacité en comparaison de celle de l'infanterie de ligne; car des deux vertus principales que celle-ci possède, la première n'en a qu'une seule, l'effet de ses feux, qui étant aussi moins collectifs, produisent de même des résultats moins grands. Cependant, si ses effets ne sont pas tels qu'on puisse l'envisager comme arme indépendante, du moins comme arme préparatoire et de sûreté, elle possède de grandes prérogatives. C'est elle qui couvre les retraites, éclaire les mouvements des armées, commence les combats, reconnaît le terrain, assure le repos des autres troupes en patrouillant autour d'elles, et fait le service de flanqueurs, des avant-postes, des postes de replis, des grand'gardes, des patrouilles et des partis. En un mot, l'infanterie légère est de service tous les jours, et fait le service pendant toute la journée (2).

La formation ordinaire, celle de la débandade, ayant ravi à l'infanterie légère les avantages du choc, avantages sur lesquels reposent si souvent les succès des combats, il n'est que trop juste d'attacher une attention particulière aux vertus qui lui sont dévolues en partage, et qui sont la justesse de ses feux, la légèreté de ses mouvements, ainsi que le développement de la conception des individus qui la composent.

Le moyen, pour un homme isolé, de s'approcher sans être découvert, sous la protection d'un arbre, d'un buisson, d'une haie, d'une maison, d'un ravin, d'une lisière, et ainsi abrité de pouvoir, sans courir aucun danger, conserver son coup de fusil jusqu'au moment opportun, et assaillir son ennemi à l'impro-

(1) Car, en l'engageant en masse, on la met dans la catégorie de l'infanterie de ligne.

(2) Ayant égard à un service aussi compliqué, qui demande de très-grands efforts et un emploi constant de forces physiques, il est non-seulement nécessaire, mais même indispensable, de jeter un regard attentif sur l'habillement du tirailleur, qui doit être aussi léger que commode. Si pour l'infanterie de ligne il est permis en quelque sorte de sacrifier l'utile à l'agréable, un habillement lourd et incommode, pour le tirailleur, serait un défaut imminent, car cette sorte d'infanterie manquerait de forces physiques pour remplir le service non interrompu qui lui est imposé. Forcés souvent de charger leurs armes dans des positions de gêne, il faut bien prendre garde de l'augmenter par l'habillement et le bagage qui leur est indispensable d'avoir toujours avec eux. Le tirailleur est si souvent dans le cas de s'asseoir, de se coucher, de se mettre à genoux, de grimper et de sauter, que ce serait lui ravir tous les moyens de l'attaque et de la défense que de paralyser ses mouvements en l'assujettissant à un habillement qui ne soit pas conforme à toutes ces positions. Le fantassin léger, abandonné, comme je l'ai dit plus haut, des heures entières à son propre courage, à sa science et à la combinaison de ses idées, perdrait facilement beaucoup de cette confiance que l'homme possède toujours, lorsqu'il peut faire aisément usage de ses armes.



Digitized by Google

viste, est un de ses avantages qui, pour l'ensemble des combinaisons du gain d'une bataille, ne saurait se priser assez haut.

S'agit-il de conduire une masse d'infanterie à travers un terrain coupé ou une plaine, des tirailleurs bien exercés, dont l'esprit est riche en moyens et en expédients, lui rendront des services signalés. Devançant les masses qui les suivent et formant un rideau protecteur, ils paralyseront les feux les plus meurtriers, ceux de l'artillerie, car, cachés derrière les accidents que la nature et l'art leur offrent, ils lui enleveront ses hommes de service. C'est eux qui prépareront le moment où le choc doit s'opérer, en produisant une sorte d'hésitation dans l'ennemi, qui naîtra des pertes qu'ils lui feront essuyer en l'attaquant en front, dans le flanc et à dos, sans qu'il puisse facilement s'en défendre (1). Mais tout en faisant sentir aux tirailleurs les avantages qui résultent de leurs feux, lorsque abrités par quelque accident naturel ou de l'art, ils peuvent vaincre leurs ennemis sans être vus ni atteints, il faut soigneusement scruter leur conduite, et chercher à déraciner chaque abus qui pourrait facilement se glisser parmi eux; en un mot, observer rigoureusement que le choix de ses accidents, sous la protection desquels ils se placent, soit fait par une combinaison utile et non par une sorte de pusillanimité. Un autre abus dangereux qui se glisse facilement parmi les tirailleurs, c'est celui de la course; inconvénient très-grave, auquel les chefs doivent chercher à obvier, car un tirailleur, chargé de son fusil et de son bagage, en s'abandonnant à la course, en moins d'une demi-heure se fatigue tellement qu'il devient incapable de soutenir la longueur du combat et perd sa vertu primitive, la justesse du tir. J'en ai fait moi-même l'expérience dans mon régiment avec plusieurs de mes meilleurs tirailleurs, parmi lesquels était un sous-officier, tireur habile, que j'ai vu rarement manquer son but à la distance de trois cents pas, qui fit même preuve de son talent en tuant au vol un oiseau avec une balle, et qui manqua au but plusieurs coups de suite à la distance de deux cents pas, après un exercice que je lui fis faire pendant une demi-heure de temps, à la course. Une tremblement sensible s'était tellement emparé de ses bras, qu'ils furent comme paralysés. Je crois que la vitesse du pas du tirailleur ne doit pas excéder cent quarante pas par minute. J'en ai fait l'expérience, et je me suis convaincu que les manœuvres étaient très-rapides.

Il n'y a qu'un cas où on pourrait permettre aux tirailleurs d'accélérer encore la vitesse de leur mouvement, c'est celui où, pour occuper quelque position avantageuse, ils seraient forcés, pour y réussir, de franchir rapidement l'espace qui les en sépare. Mais aussi, dans un pareil cas, une fois que la position est occupée, il ne serait pas inutile, après un court espace de temps, de relever les tirailleurs dont une marche trop accélérée aurait rendu les feux incertains, par une chaîne plus fraîche et, par conséquent, plus capable de donner des services efficaces. Cette nouvelle chaîne se formera de la réserve qui, comme nous le verrons plus tard à l'article de l'action de l'infanterie légère, ne doit, dans aucun cas, s'abandonner à la course, et conservera par conséquent des gens peu fatigués.

Pour peu que l'éducation des tirailleurs soit conforme au vrai principe de leur rôle, l'infanterie légère possédera un genre de pérogative qu'aucune autre arme ne partage dans un sens aussi étendu avec elle; c'est que chaque individu est utilisé, chaque arme est mise avec succès en action, et peut rendre des services signalés. Mais tous ces services doivent être réciproques avec l'infanterie de ligne, et pour que celle-ci ne soit pas en butte à de trop grandes pertes dans les mouvements qui ordinairement précèdent le choc, et que le produit des services isolés de l'autre ne reste pas sans effet, il faut qu'indépendamment de leurs propres réserves elles se soutiennent mutuellement.

Quelle que soit la tâche imposée à l'infanterie de ligne, elle ne doit jamais se dispenser du secours de l'infanterie légère, car c'est à celle-ci qu'est réservé le soin de reconnaître et de balayer le terrain. Elle prévient les surprises, dont les dangers ne se bornent pas seulement à une perte d'hommes, mais dont les

(1) Comme ces succès dépendent beaucoup de la configuration du terrain, dont les avantages ne sont pas égaux, les tirailleurs les plus adroits et qui sauront le mieux les discerner, assureront toujours à leur armée une grande prépondérance sur sa rivale.

Digitized by Google

suites fâcheuses entraînent souvent après elles la désorganisation de l'infanterie de ligne et la perte des points que celle-ci est chargée de défendre.

Qu'un chef, qui conduit ses masses éloignées à quelque distance de la chaîne de ses troupes légères, rencontre son ennemi; pendant que les tirailleurs escarmouchent avec lui et paralysent ses mouvements offensifs, il a tout le temps de faire une disposition adaptée aux avantages du terrain, et, selon que ses accidents le lui permettent, il prononce, sous la protection de ses troupes légères, un mouvement offensif, ou, si les circonstances le lui prescrivent, il reste sur la défensive et manœuvre pour gagner un des flancs de son adversaire.

Mais, d'un autre côté, pour que l'infanterie légère, arme défensive et à laquelle son ordonnance ordinaire, celle de la débandade, ravit les propriétés du choc, et ne laisse par conséquent qu'une force intrinsèque d'une moindre importance, puisse rendre les services dont je viens de parler, il faut absolument qu'elle soit soutenue par des masses qui la suivent, ne la perdent pas de vue, et qui soient prêtes à prévenir ou à venger les échecs qu'elle pourrait facilement essuyer si on l'abandonnait à sa propre défense. Puisque les services de l'infanterie légère ne doivent être envisagés que comme préliminaires et préparatoires, ils seraient souvent insignifiants si les chefs, qui dirigent les mouvements des deux infanteries, ne se bornaient qu'aux combats des tirailleurs; car il n'est pas donné à l'infanterie légère de former des brèches, que nous envisageons comme les avant-coureurs des pertes des batailles.

Mais, au contraire, les services que les tirailleurs, soutenus par des masses d'infanterie de ligne, peuvent rendre pendant une bataille, sont souvent incalculables, et nous apercevons le triomphe de cette tactique dans l'armée française à la bataille de Jéna. L'attaque du Floh-berg par des troupes du maréchal Augereau, celle du village de Vierzehn-Heiligen par 40e régiment de la division Suchet, du village d'Isserstaedt par la division Desjardins, etc., sont autant d'exemples qu'on ne saurait trop étudier et prendre pour modèles. A la bataille de Waterloo, nous vîmes aussi l'armée prussienne, commandée par le maréchal Blucher, s'engager sous la protection de ses chaînes de tirailleurs qui, parcourant de mamelons en mamelons le terrain ondoyant devant Frischermon, nettoyèrent tout l'espace qui les séparait des ennemis, et facilitèrent aux masses d'infanterie qui les suivaient à une certaine distance, des chocs impétueux qui contribuèrent avec tant d'efficacité aux succès de la journée. La bataille de Lutzen, au contraire, et les combats sanglants et opiniâtres livrés dans Klein, Grossgœrchen et Rahna, nous offrent un contraste frappant de l'engagement inutile des tirailleurs, s'ils ne sont pas soutenus par des masses d'infanterie, et de la nullité des résultats qui en proviennent.

Voilà pourquoi il est indispensable que les chaînes de tirailleurs ne s'éloignent pas trop des masses qui les soutiennent, et que ces dernières soient toujours à une distance telle que l'infanterie de ligne soit dans la possibilité d'achever ce que les tirailleurs auront commencé. « Le combat des tirailleurs, dit le général Ruhle » de Lilienstern (*Manuel*, t. 1er, pag. 523), finit » là où celui des masses compactes commence. »

Tout ce qui regarde l'ordonnance et les évolutions des tirailleurs, doit nécessairement posséder plusieurs traits distinctifs et être modifié, 1° par rapport au terrain; 2° par rapport à l'arme contre laquelle ils doivent s'engager. Étant obligés d'adapter leurs mouvements au terrain qu'ils ont à parcourir, et sa configuration présentant ordinairement un champ accidenté ou plat, il est indispensable d'assujettir les tirailleurs, dans le premier cas, à une tactique qui se distingue plutôt par ses combinaisons avantageuses que par l'ordre de ses mouvements. C'est le moment de sacrifier l'alignement aux avantages qu'un enclos, des jardins, des haies, des digues, des fossés, un terrain boisé, montagneux, et parsemé de villages et de cabanes isolées que les tirailleurs occupent, peut nous offrir; car ces accidents naturels et de l'art sont justement suffisants pour cacher des hommes isolés, qui ne pouvant être ni vus, ni atteints, désolent leurs ennemis par des coups bien ajustés. Le site de ces différents accidents étant rarement dans un alignement régulier, et leur assiette formant ordinairement un échiquier informe, pourquoi devrions-nous sacrifier les avantages que de pareils abris nous offrent à la seule conviction d'avoir su bien aligner une chaîne?

Digitized by Google

Mais pour que tous ces objets ne soient pas, pour les tirailleurs, semblables à une arme qui reste sans effet par l'ignorance du parti qu'ils peuvent en tirer, il n'est pas tout à fait inutile de leur donner du moins les premières notions de la topographie, notions qu'on prendra soin de simplifier assez pour qu'elles ne surpassent pas les limites de leur esprit et de leur compréhension ; car il ne faut pas les laisser sans quelques idées sur la manière d'apprécier les positions et leurs accidents, sous le rapport de leur tactique.

Les circonstances assujettissent-elles les tirailleurs à parcourir un terrain uni et où il est difficile de soustraire leurs mouvements à la connaissance de l'ennemi, qui ne cesse sans doute d'épier leurs actions, dans l'intention de punir la moindre inadvertance, le plus petit écart des règles prescrites : que le chef qui les conduit, en leur faisant changer de terrain, leur fasse aussi changer de conduite. Dans ce cas, il est nécessaire, même indispensable, de les assujettir à un alignement qui forme toujours la première gradation de l'ordre et de l'ensemble qui doit régner dans chaque troupe, lorsqu'elle est sous les yeux d'un ennemi attentif et vigilant. Les dispositions des commandants des chaînes en deviennent moins gênées, les manœuvres plus exactes et les résultats plus avantageux.

Pour ce qui regarde la disposition par rapport à la distance qu'on doit établir entre les paires pour la formation des chaînes, cette disposition doit être basée sur l'arme que les tirailleurs devront affronter. Il faut y mettre une différence distincte, selon qu'ils devront s'opposer à l'infanterie, à la cavalerie, ou être exposés à l'artillerie. Comme leur rôle, dans les trois cas, reste cependant purement défensif, le principal est de les mettre, autant que possible, à l'abri des feux de l'infanterie ou de l'artillerie, et des sabres des flanqueurs ennemis. Il n'y a pas de doute que, plus une masse d'hommes est serrée, plus elle souffre des balles de fusils et des cartouches à balles ; si nos tirailleurs se trouvent donc exposés à ces projectiles, pour les soustraire à des pertes ruineuses et inutiles, il faudra bien se garder de resserrer leurs chaînes ; mais, au contraire, placer les paires dans un éloignement aussi grand que leur défense réciproque l'exigera. Les circonstances, au contraire, les ont-ils amenés dans la proximité de la cavalerie, et les exposent-elles au danger d'être attaqués par ses flanqueurs, le principe défensif a changé, et ce n'est plus que la formation des carrés ou des globes, quoique petits et informes, mais compactes, qui peuvent les soustraire aux coups de leurs ennemis. Mais ces formations demandent le rassemblement d'un certain nombre d'hommes ; et pour que les flanqueurs, profitant de l'avantage que la vélocité de leurs chevaux leur donne, ne préviennent pas ces réunions, il est indispensable, au moment du danger, de resserrer les chaînes, de manière à pouvoir réunir au moins un peloton de la chaîne en masse.

## SECTION IV.

### DES POSITIONS EN GÉNÉRAL, ET DE CELLES DE L'INFANTERIE EN PARTICULIER.

Les positions, en général, doivent être envisagées sous deux rapports différents : 1° sous le rapport du terrain, et 2° sous celui de la distribution des troupes pour les défendre. Mais, d'un côté, la libre circulation de ces troupes dépendant toujours du choix du terrain où on les fait mouvoir, et, de l'autre, les succès des batailles n'étant en grande partie que le résultat de ces mouvements, avant de passer à l'emplacement de l'infanterie, il est bon de jeter un coup d'œil attentif sur les propriétés des positions considérées sous le rapport topographique.

Le rôle de chaque troupe, rangée en bataille, étant relatif et se basant en grande partie sur les forces physiques dont on peut disposer, je le partagerai en trois classes distinctes ; le rôle défensif, le rôle offensif et le rôle mixte ; c'est-à-dire, alternativement offensif et défensif. Les positions devant être choisies d'après le rôle que les troupes sont appelées à jouer, je les partagerai aussi en purement offensives, en purement défensives et en mixtes.

Mon idée n'étant pas d'énumérer les motifs différents qui peuvent nous porter à prendre une des trois positions dont je viens de parler, mais de développer leurs avantages à l'égard de l'emplacement de l'infanterie, je me propose de ne les envisager que sous le rapport de ceux que leurs accidents procurent à la position de cette arme.

Digitized by Google

D'après les raisons qui doivent présider au choix de l'une des trois positions ci-dessus mentionnées, il est facile de se convaincre que celui des premières étant décidé par un nombre prépondérant de forces physiques, dont l'équilibre marqué décide toujours en faveur des opérations, le choix du terrain pourra n'être qu'une considération secondaire; car, lorsque je puis opposer dix hommes contre un, il n'y a pas de doute que l'avantage sera toujours de mon côté. Il ne faudra que savoir les utiliser; et pour pouvoir le faire sans difficulté, les positions qu'on choisit dans ce cas pour champ de bataille, ne doivent posséder qu'une seule vertu, celle de ne pas embarrasser les mouvements des troupes, et, par conséquent, leur site n'exige à peu près aucune des conditions des deux dernières. N'ayant égard, dans leur choix, qu'à la libre circulation des troupes, on les trouve donc sur des terrains ouverts et plats, plutôt qu'accidentés.

Les positions purement défensives qui présupposent un manque total de forces physiques pour pouvoir se soutenir avec avantage, et dont on doit compenser la pénurie par les prérogatives que nous offre l'art ou la nature, doivent être choisies sur des terrains dont le front et les flancs soient défendus, ou par des obstacles naturels insurmontables, ou par des lignes de fortifications dont l'attaque oblige les ennemis à mettre en action le surplus des forces qu'ils possèdent par rapport à leurs adversaires. Ces positions se trouvent ordinairement derrière des fleuves d'un passage difficile, des défilés faciles à défendre, des marais, des forêts qu'on ne peut pas tourner, ou que l'on ne tourne que par des mouvements de conversion soumis à de grands dangers, et sur un terrain élevé dont le talus escarpé en rend les approches très-difficiles. Pour ce qui regarde la position de la troisième catégorie, au contraire, les troupes qui les occupent ne doivent pas se borner à une défense exclusive du point qu'elles sont chargées d'occuper; mais chaque arme doit chercher plutôt à passer de la défensive à l'offensive, et, dans ce cas, il faut nécessairement avancer pour déposter son ennemi. Mais les mouvements de l'infanterie étant très-lents, et demandant par conséquent un long espace de temps pour franchir le terrain que l'occupation des différents points l'oblige à parcourir, et pendant lequel on doit la soustraire aux attaques de ses ennemis, il faut placer l'infanterie sur un terrain derrière des accidents qui cachent toutes ses manœuvres, ou sur des sites dont la déclivité, sans lui ravir l'aisance des mouvements, multiplie pour l'ennemi les difficultés de leur abord.

Cependant ces accidents, que j'admets comme avantageux pour les positions mixtes, ne doivent pas être trop multipliés; car, dans un pareil cas, cette multiplication finirait par transformer les approches de ces positions en défilés qui s'opposeraient à la contiguïté des lignes de bataille, pendant leurs mouvements offensifs ou rétrogrades, et, en les rompant, leur ravirait leur première vertu.

Comme les positions des deux dernières catégories exigent des combinaisons multipliées, et par conséquent un examen plus approfondi, ces considérations m'obligent de consacrer à chacune d'elles un article séparé.

### *Des positions purement défensives.*

Si un manque de forces physiques nous force à prendre une position purement défensive, il est tout naturel que nous cherchions à compenser la faiblesse de nos forces par le choix d'un terrain dont les accidents, en protégeant notre front et nos flancs, soient tels, que leur attaque demande des forces quintuples et même plus grandes encore qu'il n'en faut pour leur défense, et qui mettent les flancs à l'abri d'un mouvement de conversion. Ces positions doivent donc être choisies sur un terrain élevé et dominant toute la plaine occupée par l'ennemi, de manière à ce que notre artillerie puisse en rendre de tous les côtés les approches difficiles, et, s'il est possible, inabordables.

Mais, tout en présentant aux ennemis de grandes difficultés à surmonter, elles doivent offrir aux troupes défensives la facilité de se mouvoir dans tous les sens, pour s'opposer aux attaques des assaillants, et, par conséquent, posséder dans leur circonférence tous les avantages de tactique qu'un champ de bataille peut nous offrir. Telle était la position que le duc de Brunswick avait occupée, le 27 novembre 1793, à Kaiserslautern. Le plateau du Kaiserberg, dont le front était défendu par la Lauter et la ville de Kaiserslautern, que des

Digitized by Google

fortifications avaient mises hors d'atteinte, formait le centre de la position. Une forte redoute servait de réduit aux troupes du flanc droit; des parapets y avaient été élevés pour couvrir l'artillerie, et des épaulements pour l'infanterie. On prépara, au-dessus de la ville, une inondation de la Lauter. Ce plateau, dans son centre comme sur ses deux flancs, était entouré de bas-fonds qui gênaient les mouvements offensifs des troupes ennemies, et qui avaient rendu la position purement défensive. Cependant, pour procurer à ses troupes les moyens de faire aussi des mouvements offensifs, le duc se prépara sur la rive droite de la Lauter un champ de bataille dont le flanc droit, appuyé au village de Moorlautern, était aussi défendu par une redoute placée sur le Rohrswalderberg. Sur le flanc gauche, il fit construire sur le Galgenberg une autre redoute qui servait de point d'appui aux troupes de l'aile gauche, et facilitait un mouvement offensif sur la route de Homburg. Toute la position, depuis Moorlautern jusqu'au Galgenberg, n'avait à peu près que quatre kilomètres d'étendue, et favorisait tous les mouvements des réserves placées sur le Kaiserberg vers les deux flancs. Cette position avait encore l'avantage de posséder deux lignes de retraite, par Otterberg sur Mayence, et par Turckheim sur Manheim. C'est justement à la circonscription de la circonférence du champ de bataille, qui, en présentant aux ennemis de très-grandes difficultés à vaincre, offrait au duc les moyens de pousser ses réserves vers les points attaqués, ce qu'il fit justement sur son flanc droit contre les troupes que Hoche dirigea contre Moorlautern et la redoute du Rohrswalderberg, et plus tard contre la division Taponier, à laquelle le général Hoche enjoignit de s'emparer de la redoute du Galgenberg et de tourner le flanc gauche des ennemis, que le duc fut redevable de la victoire qu'il y remporta.

Les positions défensives se trouvent aussi sur des terrains circonscrits dans une chaîne contiguë de fortifications de campagne, hérissées de bouches à feu et qui les rend inexpugnables, comme les exemples que nous offrent le camp de Gustave-Adolphe à Nurnberg (1), celui de Fréderic le Grand à Bunzelwitz (2), du duc de Wellington derrière les lignes de Lisbonne (3), des Turcs, en 1810, près de Battin (4), celui de Drissa, en 1812, etc., etc.

On prend aussi ces sortes de positions sous les murs d'une forteresse, comme celle du général Kray sous les murs d'Ulm, celle de Napoléon sous Mantoue et sous Dresde, et des

(1) *Voyez-en* la description dans l'*Histoire des dernières Campagnes de Gustave-Adolphe en Allemagne*, par Francheville, page 391.

(2) Le lecteur peut en voir une description détaillée dans les *Mémoires militaires du général Tempelhof.*

(3) Ce camp possédait trois lignes de fortifications qui contenaient 108 redoutes et 383 bouches à feu. Les feux étaient flanquants, tous les débouchés des défilés étaient occupés.

La première ligne, avec ses oscillations, s'étendait depuis Leguas, traversait les hauteurs d'Arruda et Monte-Gracia, et s'appuyait vers la droite près d'Alhandra au Tage, à gauche à l'embouchure du Sizondro à Ponte-de-Rol, entre Torrès-Wedras et Mafra. Elle contenait 32 redoutes toutes palissadées et entourées de ravins, et armées de 140 bouches à feu.

La seconde ligne avait 65 redoutes armées de 150 pièces de canon, s'appuyait à droite à Alverca au Tage, et s'étendait au delà des défilés de Bucellas, Cabeça, de Montachique et Mafra.

La troisième ligne avait 11 redoutes, armées de 93 canons, et s'appuyait par sa droite au Tage, près de Bellem; par sa gauche, près de Carcaes à la mer, et dans le cas de l'abandon du pays par l'armée alliée, devait couvrir l'embarquement qui devait s'effectuer près du fort Juliao.

Pour augmenter les difficultés de l'assaut, les alliés avaient fait des profils très-forts, préparé des inondations et coupé les routes. Les redoutes qui couvraient le chemin de Lisbonne étaient assez éparses, ce qui avait formé des débouchés par où les troupes pouvaient défiler pour se préparer au combat.

(4) D'un côté, il ne fallait pas moins que la ferme décision du général en chef, comte de Kamensky, et dont il a donné dans cette occasion une preuve bien évidente, ainsi que le courage exemplaire des troupes qui composaient son armée; et de l'autre, l'ignorance assez prononcée du séraskier Koschanz-Ali, et des pachas Achmet et Muktar (ce dernier fils du fameux Ali, pacha de Janina), pour procurer aux Russes la possession des trois camps au prix de si peu de sang. Le général en chef, comte de Kamensky, ayant reconnu que les fortifications n'étaient pas fermées, ordonna de les attaquer par les gorges, tandis que les troupes qu'il commandait en personne, et celles du général comte de Kamensky l'aîné, furent dirigées vers le front des fortifications.— Pressé sur plusieurs points, Muktar-Pacha prit le premier la fuite, tandis que le reste des troupes ottomanes, commandées par Achmet-Pacha, mit bas les armes.

Digitized by Google

Russes sous les murs de Smolensk. Un fleuve d'un cours rapide et possédant des rives escarpées, dont l'ennemi voudrait forcer le passage, sans avoir égard aux moyens faciles que son adversaire possède pour en défendre les approches, en nous offrant la possibilité de nous y opposer, pourra nous rendre les mêmes services (1). On mettra dans la même catégorie des sites dont le front est défendu par des taillis hérissés d'abatis, ainsi que par des terrains aquatiques, dont le marécage s'oppose au passage des troupes et les rend par conséquent inabordables.

Les difficultés, par lesquelles l'art et la nature rendent ces sites souvent inexpugnables, contre lesquelles les lois de la tactique deviennent insuffisantes et en font échouer les tentatives, rendent ordinairement ces positions plutôt stratégiques que tactiques. Les attaques en front n'étant pas les seules dont on puisse faire usage pour déposter un ennemi d'une position purement défensive et souvent inattaquable, on emploiera donc un autre moyen moins destructeur et tout aussi avantageux, celui de les tourner par un des flancs; opération qui nous oblige souvent à évacuer la position, pour ne pas donner de prise sur notre ligne de retraite (2).

Les reconnaissances étant une fois faites, si la position a été trouvée purement défensive, le premier soin de celui qui veut l'occuper, sera de la soustraire à ses débordements qui paralysent sa force intrinsèque, en cherchant à prévenir chaque mouvement de conversion. Si cette condition devient impossible, il faut du moins chercher à faire le choix du site de manière à ce que l'ennemi, s'il abandonne l'attaque en front et entreprend un mouvement de conversion, soit obligé de prêter un des flancs des colonnes tournantes, et de les exposer par là à être prise en flanc et à dos; danger assez grand pour lui faire perdre le désir de l'entreprendre.

En général, ces positions ne peuvent être tout à fait bonnes que lorsqu'elles sont à cheval sur la ligne d'opérations naturelles, et que si l'ennemi est obligé, pour l'intercepter, de faire un mouvement de conversion d'une grande circonférence et d'un danger effectif, ou sur des sites qui, nous offrant la possibilité de changer de ligne d'opérations, nous exemptent par conséquent des inquiétudes que ces mouvements de conversion occasionnent par rapport à l'intégrité de nos communications. En rabattant le flanc attaqué jusqu'à la nouvelle ligne d'opérations, on se prépare par là une retraite facile et sans danger.

### *Des positions mixtes.*

Tout engagement présuppose deux objets à remplir : 1° battre son ennemi et le poursuivre; 2° si l'on est battu, de faire une retraite bien ordonnée. C'est sur ces deux objets qu'on doit baser le choix des positions mixtes.

La règle générale de l'emplacement de l'infanterie, par rapport aux lignes de bataille, est de la poster de manière qu'en perdant le moins de monde, elle défende avec efficacité les postes qu'elle est appelée à garder, et qu'étant parvenue à riposter à son ennemi, elle puisse aussi gagner du terrain en poursuivant son succès. Pour répondre à ces trois objets, il faut que, pour le premier, l'infanterie soit, autant que les accidents du terrain le permettent, à couvert des feux meurtriers de l'ennemi; pour le second, que son emplacement et la disposition de la troupe la mette à même de profiter des avantages des localités; et, pour le troisième, que son mouvement offensif ne soit pas trop gêné par un terrain coupé. Par rapport à l'ennemi, une position, pour être bonne, doit posséder deux traits distinctifs : 1° offrir sur son front et ses flancs des difficultés marquées pour l'adversaire qui voudrait s'en rendre maître; 2° s'il se résolvait à la tourner, que cette tentative le mette en danger ou de perdre ses propres communications, ou d'avoir ses colonnes tournantes prises en flanc.

Pour que le choix d'une position mixte, par rapport aux lignes de bataille, soit fait dans

(1) Telle était la position du comte de Wittgenstein en 1812, au combat de Tschaschniki derrière l'Oula et la Lonkomélia.

(2) C'est à la suite d'un mouvement que l'armée française fit en 1812, vers Dokchitsy, mouvement qui mettait l'armée russe en danger d'être tournée par sa gauche et d'être coupée de sa ligne d'opération naturelle sur Smolensk, qu'elle se vit obligée d'évacuer le camp de Drissa.

Digitized by Google

le sens de la pure tactique, il faut chercher, autant que possible, à choisir des terrains garnis de villages, de bouquets, de haies, d'enclos, de jardins, ainsi que de taillis et d'élévations de moyenne hauteur, ayant soin de garder les villages et les bouquets par des chaînes de tirailleurs qui, à leur tour, devront être soutetenus par des réserves, et de garnir les élévations avec des pièces d'artillerie. En cachant ainsi l'emplacement des masses d'infanterie derrière ces rideaux naturels, on ravit aux ennemis tous les moyens de les apercevoir, et on leur dérobe par là la connaissance et l'appréciation de leur position, ainsi que tous les moyens de les prendre pour but (1). Obligés, pour les atteindre, de viser plus loin que les accidents qui les cachent, les artilleurs ennemis pourront rarement être sûrs de leurs coups, et la plus grande partie des projectiles viendront frapper devant ou derrière les bataillons. Un autre avantage, non moins grand qui en résultera, sera les moyens que les masses désignées pour défendre les différents accidents dont nous venons de parler, posséderont pour tomber à l'improviste sur des assaillants un peu imprévoyants, en profitant de l'avantage souvent incalculable d'une attaque inopinée.

Les mêmes accidents de la nature, que nous venons d'accepter comme avantageux pour garnir le front d'une position, le seront aussi pour les derrières. Tout en offrant des abris sûrs pour les troupes, comme ces sortes d'accidents n'entravent pas leur mouvement, une fois que la retraite a été décidée, ils offriront aux troupes rétrogradantes des positions avantageuses, et les moyens de marcher avec aisance sans les obliger à se ployer en colonnes profondes, formation qui, sur le champ de bataille, a le double inconvénient de faire perdre du temps, et de posséder peu de moyens de défense.

### *Des positions de l'infanterie.*

Ayant récapitulé les différents avantages qui constituent la force des positions, sous le rapport topographique, revenons maintenant à la distribution de l'infanterie destinée pour garder et défendre les différents accidents de terrain que nous avons acceptés comme avantageux pour former le front des positions, et couvrir les lignes de bataille.

Les villages, qui sont ordinairement garnis de jardins, entourés d'enclos, de haies et de clayonnages, forment de plus ou moins grands défilés où les mouvements des troupes sont souvent très-gênés. Il serait donc dangereux de les encombrer de troupes, qui seraient obligées de rester inactives à cause du manque de place pour se déployer et pour manœuvrer. Ces postes offrant aussi, par leurs maisons, beaucoup de moyens faciles de défense, qui demandent peu de bras pour les préserver d'être pris, il serait même dangereux d'y amasser beaucoup de troupes : leur encombrement ne servirait qu'à les exposer aux coups de l'artillerie ennemie, dont on concentre ordinairement les feux sur ces sortes de postes, qui offrent tant de moyens faciles pour les défendre.

Nous en concluons donc que les masses d'infanterie qui sont destinées pour défendre un terrain qui serait parsemé de villages, doivent être plutôt placées derrière ces sortes de postes, ayant soin de les garnir d'une chaîne de tirailleurs qui occupera les maisons, les jardins, les enclos et les clayonnages qui se trouveront dans leur circonférence. On assignera à cette chaîne de tirailleurs des postes de replis, qui lui serviront aussi de réserve, et la renforceront en cas de besoin ; et, si le village possède quelque grande enceinte d'église, un grand verger ou un cimetière, on y placera une autre grande réserve, dont le soin sera de s'opposer aux troupes ennemies qui voudraient pénétrer dans le village. Si c'est un bourg qu'on se propose de défendre, la réserve principale sera placée sur le marché, comme le point où convergent ordinairement toutes les routes qui mènent dans le bourg.

Le chef de cette réserve primitive dirigera son attention sur les avenues par lesquelles, apparemment, l'ennemi viendra fondre sur le village, comme étant les passages les plus fa-

(1) A la bataille de Ligny, l'intention du maréchal Blucher avait été de dérober ses troupes aux regards de ses ennemis, en les plaçant entre les villages de Ligny et de Brie, dans des bas-fonds ; mais les hauteurs de Fleurus, dominant tout le champ de bataille, trahirent l'intention du général en chef prussien, et découvrirent l'armée aux yeux de ses adversaires.

Digitized by Google

ciles par lesquels on peut pénétrer en masses compactes. Si, au contraire, le village ne possède pas de ces réduits avantageux pour l'emplacement de la réserve, il faudra en mettre une dans la proximité du poste, qui, en changeant de place, ne devra pas cependant changer de rôle.

Le reste de l'infanterie sera désigné pour secourir les troupes employées pour défendre les villages qui forment le front des positions, et sera postée dans un certain éloignement. Mais comme tous les mouvements précurseurs des attaques de cette infanterie ne doivent se faire que dans la proximité de son ennemi, il est utile de placer l'infanterie assez près de ces accidents, afin qu'un mouvement un peu long pour atteindre son ennemi, ne lui ravisse pas le moment opportun, et ne la trahisse pas aux yeux de celui-ci, en éveillant par là sa prévoyance.

A la bataille de Ligny, les Prussiens, en occupant les villages de Saint-Amand et de Ligny, dont la possession couvrait le front de leurs lignes de bataille, firent les dispositions suivantes : Le 1er corps, commandé par le général Ziethen, occupa le village de Saint-Amand avec 3 bataillons et 2 compagnies de voltigeurs de la 3e brigade. La 1re brigade fut placée en réserve derrière le village. La 4e brigade occupa le village de Ligny avec 3 bataillons, tandis que 6 bataillons furent placés en réserve. La 2e brigade, et le reste de la 3e brigade, ce qui formait un total de 13 bataillons, se déployèrent en deux lignes derrière et entre les villages de Brie et de Ligny. Le 3e corps, commandé par le général Thielemann, formant le flanc gauche et la première ligne de l'ordre de bataille, appuyait son flanc droit au village de Sombreff, que le général fit occuper par un bataillon de voltigeurs. Les troupes de son flanc gauche ayant occupé fortement les villages de Tongrines et Tongrenelle, qui se trouvaient devant son front, ainsi que toutes les métairies qui étaient le long du ruisseau de Ligny, s'appuyaient à Botey.

Pourvu qu'un village possède dans son espace assez de bras pour le défendre contre l'impulsion d'une première attaque, le reste de l'infanterie désignée pour défendre toute l'étendue du terrain qui l'environne, étant postée derrière le village, pourra même et avec plus de facilité, en marchant par les deux flancs du poste, assaillir l'ennemi qui entreprendrait une attaque sur un des deux flancs. En un mot, il ne faut faire entrer dans un village que le nombre de troupes nécessaire pour le défendre avec opiniâtreté et avantage, celui pour le moins qui sera suffisant pour ne pas céder de prime-abord cette conquête à son ennemi (1).

A cette même bataille de Ligny, que je viens de citer, les Français s'étant rendus maîtres de Saint-Amand, cherchèrent à prolonger leur flanc gauche en occupant toutes les allées, les haies et les bas-fonds qui se trouvent du côté de Brie et de la grande route. Ce mouvement ayant donné de l'inquiétude pour le flanc droit des Prussiens, et pour leur liaison avec les troupes hollandaises, le maréchal Blucher enjoignit au général Steinmetz, auquel il donna 6 bataillons, de reprendre Saint-Amand. Les Prussiens abordent le poste avec leur bravoure accoutumée, et parviennent à s'emparer d'une partie du village jusqu'au cimetière, où les Français avaient placé la réserve, qui parvint à arrêter le mouvement offensif des Prussiens. Un combat sanglant s'y engagea, pendant lequel le général Vandamme, qui avait placé la masse primitive de son infanterie derrière le village, arriva au secours des troupes attaquées. Il ordonna au général Girard de tourner le village par la gauche du côté de Wagnele, et un assaut, dirigé de trois côtés, força les Prussiens à l'évacuer tout à fait.

Il est incontestable que, pour ce genre de combat, les Français ont une grande supériorité sur plusieurs armées européennes, et le talent qu'ils ont toujours déployé, ainsi que les règles dont ils se sont servis pour la défense des villages peuvent, sans contredit, servir d'exemples et de préceptes. Presque tous les militaires expé-

(1) La bataille de Hochstett restera toujours un exemple frappant et terrible du danger d'encombrer les villages de troupes, qui ne peuvent plus ni se mouvoir, ni attaquer, ni même se défendre. Le village de Blindheim sera toujours un monument de l'ignorance du maréchal Tallard et de l'insouciance des généraux qui commandaient à l'aile droite. Enfermer 27 bataillons et 12 escadrons de dragons dans un village, tombe déjà dans le ridicule, et nous fait même douter de la bonne foi avec laquelle le maréchal Tallard aurait dû servir la cause de son maître.



Digitized by Google

rimentés en sont d'accord. C'est ainsi que nous les avons vus à la bataille de Leipzig, en 1813, et à celle de Waterloo, en 1815, se soutenir pendant des journées entières, à la première dans le village de Probsteyda, et à la seconde dans Planchenois. N'avons-nous pas vu dans le combat à outrance de ce dernier poste, dont la possession était pour les Prussiens d'un intérêt majeur, possession dont on peut dater la déroute de l'armée française, le général Bulow obligé de soutenir le colonel Hiller par sa réserve, composée de la 14e division, de diriger même sur ce point une brigade qui se trouvait sur sa droite, sans cependant venir à bout de s'en emparer? Les Prussiens furent obligés de renforcer le corps de Bulow par celui du général Pirch; et ce n'est qu'à l'impulsion simultanée de forces aussi puissantes, que les Prussiens ont été redevables de cette conquête. Mais quelles sont aussi les règles qui pourraient nous sauver, lorsqu'on est écrasé par le nombre? Si les Français avaient encore eu quelques troupes disponibles pour pouvoir secourir leur extrême droite, peut-être aurait-on vu un autre résultat.

Les bouquets étant moins susceptibles encore que les villages de contenir des masses d'infanterie, ce sera de même à des chaînes de tirailleurs, à leurs postes de replis et à leurs réserves, que nous en abandonnerons la défense, ayant bien soin de ménager le reste de cette arme, pour la faire manœuvrer sur un terrain qui lui offrira plus de liberté d'action.

Pour ce qui regarde la position de l'infanterie désignée à la défense des grands taillis, comme sa position dépend beaucoup de la grandeur du bois qu'elle doit défendre, et que c'est selon sa dimension qu'on doit calculer les masses défensives et celles qu'il peut contenir, il serait difficile de décider la manière dont on devrait distribuer l'infanterie pour défendre les bois de différentes grandeurs. Si, au contraire, les circontances forçaient l'infanterie à se poster de manière à avoir un taillis occupé par l'ennemi devant soi, l'essentiel serait de la placer hors des coups de fusil de la lisière; car les tirailleurs ennemis, cachés derrière les arbres qui leur serviraient d'abri, mettraient l'infanterie à la merci de pertes d'autant plus sensibles, qu'il serait même difficile de leur rendre la pareille.

A l'égard de la position de l'infanterie désignée pour la défense des élévations dont la plupart sont occupées par l'artillerie, sa place sera, sans contredit, sur les versants des mamelons qu'elle est appelée à défendre, prête à s'opposer à chaque mouvement offensif que l'ennemi entreprendrait pour s'emparer de nos pièces, qu'elle doit envisager comme un dépôt sacré confié à son honneur, et dont la perte doit être tout aussi flétrissante pour les régiments, que celle de ses drapeaux. C'est en faisant peser sur les masses désignées à la défense des batteries, et non sur les artilleurs eux-mêmes, le déshonneur de leur perte, qu'on parviendra plus facilement à accorder à la sphère active de cette arme le développement dont elle est susceptible. L'organisation même de l'artillerie prouve en faveur de cette assertion, car elle possède, il est vrai, assez d'hommes pour servir ses pièces, mais non pour les défendre.

S'il arrivait qu'on manquât d'artillerie pour garnir la crête des élévations, ou qu'elle pût être mieux utilisée sur un autre point, alors, au défaut de cette arme, en emploiera des tirailleurs qui occuperont la pente du côté de l'ennemi, tandis que les masses d'infanterie seront postées sur les versants. C'est une disposition dont le duc de Wellington s'est servi avec beaucoup de succès dans ses campagnes d'Espagne.

Mais quelle formation accordera-t-on aux masses d'infanterie postées sur ces versants? C'est un sujet qui ne doit point être exempt de discussion. Si l'élévation qu'on occupe est telle, que la cavalerie, à cause de son escarpement, n'ose l'attaquer, je conseillerais alors de placer cette infanterie postée sur les versants, plutôt déployée en bataille qu'en colonnes, et en voici les raisons : l'ennemi qui entreprendrait de s'emparer de cette élévation étant obligé, par la configuration du terrain, d'employer pour l'attaque, de l'infanterie et non de la cavalerie (car le choc de celle-ci se trouverait alors paralysé le long de la pente pour arriver au sommet), une ligne postée sur le sommet d'une élévation aura un très-grand avantage contre de l'infanterie qui, pour parvenir jusqu'au choc, serait obligée de gravir un talus plus ou moins escarpé, de ralentir son mouvement, et perdrait beaucoup par le feu que l'infanterie défensive dirigerait contre elle.

Digitized by Google

Quoique la ligne placée sur le versant, obligée de se mouvoir pour atteindre le sommet, éprouvât un certain flottement, la petite distance qu'elle aurait à parcourir permettrait qu'on lui fit entreprendre ce mouvement, sans craindre qu'il lui ravisse sa contiguïté. Le principal sera de posséder aussi à côté un autre bataillon formé en colonne offensive, et qui soit prêt à fondre sur les assaillants, en les prenant en flanc et à dos, si l'infanterie offensive, poursuivant son mouvement avec vigueur, se trouvait à portée de tenter un choc à la baïonnette.

Si, au contraire, la déclivité de la pente du mamelon ne paralyse pas les mouvements offensifs de la cavalerie, il est tout simple qu'on place l'infanterie formée en colonne défensive prête à se former en colonne contre la cavalerie.

Je ne veux rien ajouter à cet article sur la formation qu'on doit accorder à l'infanterie sur les différents terrains où on la place. Ayant, dans les sections II et III, développé avec détail les propriétés des formations des deux infanteries, ainsi que les cas où elles doivent être employées, il serait inutile de s'appesantir encore une fois sur les différentes occasions dans lesquelles on devrait employer l'une plutôt que l'autre. C'est au discernement du chef qui commande cette arme, qu'est réservée la tâche de donner à ses masses les formations les plus avantageuses, et qui doivent être le résultat de la position que les bataillons occupent et de l'arme qu'ils doivent combattre.

Les bouquets, les élévations, les villages, et, en général, toutes sortes d'habitations, ayant, comme nous le voyons, non-seulement l'avantage d'offrir des défenses faciles et prolongées, mais de servir aussi de rideau à la position et aux manœuvres de l'infanterie postée sous la protection de ces abris, il n'est que trop naturel de profiter de ces avantages, lorsque le site qu'on choisit nous en offre de pareils.

Pour ce qui regarde le terrain qui se trouve à dos des lignes, et qu'une infanterie rétrogradante serait obligé de parcourir, il ne faut pas prendre trop rigidement l'acception d'un pays facile à parcourir, en ne choisissant, pour les derrières d'une position de l'infanterie, qu'un terrain tout à fait uni. Que ce soit seulement un site qui ne présente pas de défilés ou de rivières à franchir; en un mot, que ce ne soit pas un terrain qui oblige l'infanterie rétrogradante à se ployer en colonnes-manœuvres, formation qui ne présente que des têtes pour défense, et la soumet, par conséquent, à être surprise dans un état qui paralyse ses moyens défensifs. Au contraire, les mêmes accidents de terrain propres à couvrir le front d'une position, seront aussi avantageux pour ses dernières, car tout en offrant beaucoup de moyens de défense, ils faciliteront par là l'écoulement des troupes rétrogradantes sous la protection des arrière-gardes, dont le premier soin sera de profiter des avantages que la configuration du terrain leur offrira, et dont nous venons de faire l'énumération.

Jusqu'à présent nous n'avons envisagé les positions de l'infanterie que par rapport aux avantages du terrain sur lequel des bataillons isolés, qui ne font qu'une partie de l'ordre de bataille, sont postés; discutons maintenant sur sa position, par rapport à l'ordre de bataille en général.

L'infanterie désignée pour former les lignes de bataille, dont la première vertu est la contiguïté, ne pouvant pas, ainsi que la cavalerie et l'artillerie, être placée partiellement, il serait même difficile de suivre strictement les principes que je viens d'énoncer. La configuration du terrain que le hasard assigne aux lignes de bataille, ne favorisant pas dans toute son étendue l'emplacement de l'infanterie d'après les principes ci-dessus désignés, les soins du chef seront dirigés à compenser le manque de ressources qu'offre le site, par les avantages des formations dont j'ai développé les vertus et les emplois dans la section II, où j'ai traité des propriétés de l'infanterie de ligne, ainsi que par le secours que l'artillerie pourra lui offrir. Si aucun accident ne se présente, pour couvrir les lignes de bataille, une forte artillerie, placée sur les élévations qui se trouveraient devant leur front, les couvrira toujours avec avantage, et compensera ainsi les défauts de la nature. C'est ainsi qu'à la bataille de Waterloo, le duc de Wellington, ayant fortement occupé devant les deux flancs et le centre de sa position, les métairies de Haugoumont, de la Haye et de Papelotte, garnit les hauteurs qui se trouvaient entre ces trois postes et devant le front de ses lignes de bataille, par une forte artillerie de gros calibre. L'essentiel est de poster les lignes de bataille à une distance

Digitized by Google

telle, que les bataillons qui les forment soient en état de soutenir les troupes qui défendent les postes avancés, pour ne pas les mettre à la merci d'un ennemi souvent plus nombreux, qui pourrait profiter d'une position vicieuse qu'on donnerait aux masses principales, en les éloignant de la ligne avancée des accidents naturels. C'est au vice d'une disposition pareille que le maréchal de Villeroi a dû, en grande partie, sa défaite à la bataille de Ramillies. Voici le jugement que le marquis de Feuquières en porte (1) : « L'ennemi conduisit » l'attaque du village de Ramillies, dit-il, » différemment de celle de la cavalerie de la » droite. Il y marcha sur quatre ou cinq lignes; » mais, en approchant de la tête de ce village, » il connut que notre ligne d'infanterie était » trop éloignée du village pour le protéger de » son feu, et que les flancs du village n'étaient » pas garnis de troupes, parce qu'il y en avait » trop peu.

» Sur cette mauvaise disposition de notre » part, il en forma une bonne : il fit avancer » une de ses dernières lignes sur le front de la » première; ensuite de quoi, en approchant du » village, ce front, qui le débordait, s'étendit » en potence sur le flanc du village et le força » fort aisément, parce qu'il n'y trouva pas de » résistance, dans le temps que les troupes » soutenaient l'attaque de la tête. L'officier » particulier et le soldat, ajoute-t-il, n'étaient » pas capables de redresser par leur seule va- » leur une affaire perdue par sa mauvaise dis- » position; de sorte que le désordre fut bientôt » général par toute la droite, qui abandonna » son champ de bataille et son canon. »

Quant aux mouvements offensifs, que les lignes de bataille sont dans le cas de prononcer, comme dans des cas pareils, on n'occupe que le terrain que l'ennemi nous cède, et que par conséquent, à la suite du mouvement, on n'est pas toujours le maître de les poster de manière à pouvoir profiter de tous ses avantages, c'est alors la disposition des troupes qui doit obvier à la défectuosité du terrain. Une masse imposante d'artillerie, qu'on place devant le front de la première ligne de bataille, en défend les approches; une autre, de cavalerie, qu'on poste avantageusement derrière une des ailes et qu'on parvient à soustraire aux regards des ennemis, paralyse les mouvements offensifs de l'adversaire en tombant sur la partie attaquante, et en la prenant en flanc ou à dos.

Mais les lignes de bataille demandent parfois des secours souvent répétés, qu'on leur porte en relevant les bataillons battus et désorganisés, ou en prévenant les débordements de leurs flancs, auxquels elles ne sont pas en état de s'opposer par leurs propres forces; elles exigent alors de grandes réserves, que l'on compose ordinairement des troupes les meilleures et les plus éprouvées, dont la position, tant qu'elles sont inactives, doit être derrière les lignes de bataille, hors d'atteinte des coups de l'artillerie ennemie et postées sous la protection de quelque accident du terrain qui les cache tout à fait aux regards de l'ennemi (2). C'est à ces réserves qu'on impose les rôles différents que je viens de citer.

Mais ces réserves envisagées sous le rapport de leurs différents emplois, étant obligées de prêter des secours souvent répétés (3), et leur rôle étant par conséquent toujours difficile et épineux, il n'est que trop juste de désigner pour leur composition une masse imposante d'infanterie, composée de vétérans qui, témoins actifs de faits glorieux et de catastrophes dangereuses, savent toujours mieux apprécier

(1) *Mémoires de M. le marquis de Feuquières*, tome IV, page 28.

(2) Les auteurs des *Bulletins français* ont poussé quelquefois leur passion pour l'ostentation, jusqu'à imputer à un militaire aussi profond que Bonaparte les fautes les plus grossières. Tout leur était possible, pourvu que leur citation portât le sceau de l'extraordinaire en fait de mouvements, de positions ou de courage. Nous lisons, par exemple, dans le cinquante-huitième Bulletin de la grande armée, daté de Preusch-Eylau, le 9 février 1807 : « La garde à pied (il ne faut pas ou- « blier qu'elle formait ordinairement la réserve prin- « cipale de l'armée) a été toute la journée l'arme au » bras, sous le feu d'une épouvantable mitraille (!!!!), » sans tirer un coup de fusil, ni faire aucun mouve- » ment. » Je prendrai la liberté de demander quelle position, dans un pareil cas, occupaient donc les lignes de bataille? A-t-on jamais entendu avouer avec plus de naïveté et dans l'unique but de contenter l'ostentation, une faute aussi grossière? Et c'est à la couronne du restaurateur de l'art militaire qu'ils attachaient un fleuron aussi ridicule!

(3) Comme l'exemple que nous offre la bataille de Wagram, et pour lequel je prends la liberté de renvoyer le lecteur aux *Réflexions sur le Système des Guerres modernes*, pages 259 et suivantes.

Digitized by Google

la nécessité des prompts secours, et dont les membres couverts d'honorables stigmates, servent de preuves irrécusables de leur entier dévoûment pour le souverain et le pays qu'ils ont l'honneur de servir.

## SECTION V.

### DE L'ACTION DE L'INFANTERIE EN GÉNÉRAL.

Si l'art de savoir bien choisir une position et de placer ses troupes, est d'une importance majeure pour les combats, celui de les mettre en action est plus utile encore, car les victoires ne sont uniquement que le résultat de l'action des différentes armes.

Chaque action porte plus ou moins l'empreinte du caractère du chef qui commande les troupes. Il n'est donc pas tout à fait inutile d'approfondir celui de son ennemi et de calculer, d'après une donnée pareille, les dispositions de la journée. Voir s'il faut le fatiguer par une défense prolongée et tomber à corps perdu vers la fin du combat, ou bien s'il est plus facile de l'étonner par une attaque vive et inattendue, le rompre par des chocs souvent répétés, le poursuivre sans relâche pour lui ravir tous les moyens de rétablir l'ordre de ses troupes et s'emparer des trophées.

L'action de l'infanterie est composée de deux rôles : l'attaque et la défense qui doivent être basés, le premier, sur la plus haute élévation du degré de décision des moyens d'agression, et le second, sur la prolongation la plus opiniâtre des moyens de résistance. Ces deux rôles peuvent être envisagés sous dix aspects différents.

1° Dans les plaines;

2° Sur un terrain coupé et parsemé d'habitations;

3° Employés à défendre des fortifications de campagne;

4° Sous le rapport des engagements contre l'infanterie;

5° Contre la cavalerie;

6° Contre l'artillerie;

7° Des combats en masse;

8° Des combats en débandade;

9° Du choc;

10° Des feux.

Chaque engagement, chaque combat, doit être basé sur la rapidité des mouvements, car c'est le meilleur moyen pour parvenir promptement à son but, et toujours au prix de peu de sang. Mais, si la rapidité doit servir de base aux mouvements, les moyens qu'on emploie pour parvenir au but qu'on se propose d'atteindre, doivent être toujours les plus décisifs. Les demi-moyens dont la marche ne peut être que tâtonnante et les effets indécis, entraînent après eux deux pertes sensibles; celle d'une plus grande consommation d'hommes, et celle du temps, dont le prodigue emploi, arrêtant souvent le cours des combinaisons, en rend aussi les résultats moins décisifs et souvent presque nuls.

Jamais cette empreinte de décision, si utile dans les manœuvres de la tactique, et le choix des moyens les plus décisifs, ne se sont développés avec un caractère plus marqué, que dans les campagnes du dix-neuvième siècle; voilà pourquoi les résultats des batailles de Jéna, d'Eckmülh, de Taroutino, de Culm, de la Katzbach, de Dennewitz, Leipzig, etc., furent si décisifs, et leurs trophées si nombreux.

Nous avons vu, dans les articles précédents, que l'infanterie en général possède trois formations que nous devons envisager comme les seules formations guerrières, qui se soumettent, il est vrai, à de petites modifications, mais qui forment la base de sa tactique. C'est la formation en ligne de bataille, en colonnes et en débandade. Ces formations fondamentales possèdent différentes compositions que nous devons envisager comme des ramifications scientifiques de l'art des combats, et qui consistent dans la combinaison des différentes armes en masses offensives, dont la force, ainsi que la combinaison, doivent être assujetties au terrain et à l'arme que l'on se prépare à combattre.

En appliquant l'action de l'infanterie aux neuf premiers cas différents, dont j'ai donné l'énumération au commencement du chapitre, nous nous convaincrons facilement qu'elle se réduit, pour les formations fondamentales, au juste choix des plus décisives, selon l'ennemi et le poste qu'on se propose d'attaquer, et, pour la composition des masses, à la combinaison des armes selon le terrain, la force et l'ennemi qu'on se propose de combattre.

L'infanterie, comme l'arme la plus nombreuse, étant aussi celle qui se prête le plus facilement aux différents modes de combats sur

Digitized by Google

les différents terrains, engage, prépare et gagne les batailles. Le soins des autres armes est de la suivre dans ces différentes modulations, de la soutenir dans ses engagements et de compléter les victoires. Des travaux aussi difficiles et aussi dangereux rendent, il est vrai, le rôle de cette arme à la fois honorable et très-épineux, mais aussi les maîtres de l'art, ayant su proportionner ses moyens d'attaque et de défense, aux obstacles qu'elle doit surmonter, la force intrinsèque qui en est résulté, est en équilibre avec les dangers auxquels elle s'expose.

Ce n'est aussi qu'une juste compensation du rôle qu'elle est appelée à jouer, et un moyen indispensable pour le lui faire soutenir avec dignité, avec aplomb et avec chance de succès. Cette compensation consiste dans son armement, les moyens de vaincre son ennemi à de grandes distances, dans ses formations et les différentes manœuvres auxquelles sa tactique peut être assujettie.

Mes réflexions antécédentes ayant assez approfondi les principes fondamentaux des différents genres de combats de l'infanterie, je crois être arrivé au moment où je puis procéder à l'examen de l'action même de cette arme.

D'après la nature et le genre de combattre des tirailleurs et de l'infanterie de ligne, nous pouvons hardiment partager leur action en deux genres distincts, qui sont : l'action préparatoire et l'action définitive. La première est le fruit de combinaisons topographiques et militaires, et la seconde est enfantée plutôt par un courage aveugle et un dévoûment qui est au-dessus de tout calcul. Les éléments de l'action des tirailleurs, qui n'est que défensive, sont donc : finesse, raisonnement, juste appréciation du terrain et coups bien ajustés; pour celle de l'infanterie de ligne, pour la défensive, une persévérance courageuse et l'emploi efficace de ses formations et de ses feux, et, pour l'offensive, un mouvement décisif qui renverse tout ce qui s'oppose à son passage. Une différence aussi grande dans les éléments de leur action, mérite bien aussi qu'on consacre à chacune d'elles un article séparé.

## SECTION VI.

### DE L'ACTION DE L'INFANTERIE DE LIGNE.

L'action de l'infanterie de ligne repose sur les combats en masse. La dénomination que nous avons donnée à son action, et que nous avons appelée action définitive, nous prouve évidemment que le choc y joue un grand rôle, et nous avons vu plus haut qu'il ne peut pas y avoir de choc là où il n'y a pas de compacité.

La multiplication des masses d'infanterie rend le choc moins douteux; la rapidité des chocs, les résultats plus grands. Les annales des guerres modernes nous offrent, pour l'action de l'infanterie de ligne, beaucoup d'exemples bien convainquants, et je ne puis m'empêcher de citer celui que nous a offert l'armée prussienne à la journée des 4-16 octobre 1813. Les dispositions et les mouvements de ce combat sont trop instructifs, pour l'infanterie de ligne, pour ne pas l'offrir à mon lecteur comme un exemple à suivre dans les mouvements offensifs de cette arme.

Nons avons vu, à l'article des propriétés de l'infanterie légère, toutes les pertes inutiles dans lesquelles une fusillade inconséquente nous entraîne, et les résultats fatals qui en proviennent; je veux donc, par un exemple dont les dispositions étaient diamétralement opposées à celui que nous offre l'attaque des quatre villages à la bataille de Lutzen, soutenir l'axiome sur lequel je viens de baser les grands avantages des mouvements de tactique, et qui consistent dans des opérations décisives, et dont la décision gît dans la multiplication et la compacité des masses qu'on emploie pour les exécuter.

Un corps français de 20,000 hommes était posté sur une élévation d'une douce déclivité, ayant une artillerie de 60 pièces de canon devant le front. Le village de Mœckern et l'Elster protégeaient le flanc gauche, et en rendaient les approches très-difficiles. L'aile droite était soutenue par des masses imposantes de troupes de différentes armes.

L'attaque de cette position tomba en partage au général Yorck, dont le corps formait le flanc droit de l'armée de Silésie.

L'avant-garde du corps du général Yorck venait de se rendre maîtresse du village de Mœckern; mais l'ennemi ayant soutenu ses troupes rétrogradantes, parvint à reprendre ce poste et s'y maintint. Le chef du corps prussien enjoignit aussitôt à deux brigades d'infanterie de soutenir son avant-garde, et ordonna au reste de son infanterie de se prolonger vers la gau-

Digitized by Google

che, et la dirigea contre le flanc droit des ennemis. La cavalerie prit position derrière les masses de l'aile droite.

Les deux brigades désignées pour soutenir l'avant-garde se déployèrent chacune en deux lignes, et les bataillons formés en colonnes présentaient ainsi une masse de quatre lignes de profondeur. C'est dans cet ordre que les Prussiens s'avancèrent vers leurs ennemis, dont la nombreuse artillerie semait la mort dans leurs rangs, sans cependant interrompre leur marche. Pour couvrir efficacement les pièces contre un ennemi aussi hardi, le général français fit avancer plusieurs bataillons déployés en bataille, dont le feu de file, joint à celui de l'artillerie, parvint à désorganiser la première ligne des bataillons assaillants, et les rejeta sur la seconde. Les troupes battues s'écoulent à travers les bataillons qui s'avancent pour les soutenir, sans en rompre un seul. La seconde ligne des Prussiens parvient à rejeter les ennemis, qui, à leur tour, se soutiennent par une seconde ligne de troupes fraîches. Les Prussiens font avancer leur troisième pour soutenir leur seconde, déjà vacillante, et les ennemis en font autant. Enfin le général Yorck engage la quatrième, et par conséquent sa dernière réserve, et ordonne en même temps à la cavalerie du flanc droit de soutenir cette quatrième ligne. Ce mouvement fut des plus décisifs : les ennemis, ne pouvant résister à quatre chocs consécutifs, évacuent le champ de bataille, et laissent au pouvoir de leurs adversaires 40 pièces de canon, et une prompte retraite put seule les soustraire au malheur d'être entièrement écrasés et forcés de se rendre.

Un autre exemple, quoique bien antérieur à celui que je viens de citer, mais qui a été fait aussi dans les principes de la même tactique, est celui que nous offre la fameuse bataille des Pyramides. C'est aussi une attaque en masse des divisions Bon et Menou qui décida la victoire en faveur des Français. Rapportons à cette occasion le récit du général Berthier lui-même (1). « Pendant que les divisions Desaix » et Régnier, dit-il, repoussaient avec succès la cavalerie des mamelouks, les divisions » Bon et Menou, soutenues par la division » Kléber, commandée par le général Dugua, » marchaient au pas de charge sur le village » retranché d'Embabeh. Deux bataillons des » divisions Bon et Menou, commandés par les » généraux Rampon et Marmont sont détachés, » avec ordre de tourner le village, et de profiter d'un fossé profond pour se mettre à couvert de la cavalerie de l'ennemi, et lui dérober leurs mouvements jusqu'au Nil.

» Les divisions, précédées par leurs flanqueurs, continuent de s'avancer au pas de » charge. Les mamelouks attaquent sans succès » les pelotons de flanqueurs ; ils font jouer et » démasquent 40 mauvaises pièces d'artillerie. » Les divisions se précipitent alors avec plus » d'impétuosité, et ne laissent pas à l'ennemi » le temps de recharger les canons (2). Les retranchements sont enlevés à la baïonnette ; le » champ et le village d'Embabeh sont au pouvoir » des Français. Quinze cents mamelouks à cheval, et autant de fellahs, auxquels les généraux » Marmont et Rampon ont coupé toute retraite » en tournant Embabeh, et prenant une position retranchée derrière un fossé qui joignait » le Nil, font en vain des prodiges de valeur ; » aucun d'eux n'échappe à la fureur du soldat ; » ils sont tous passés au fil de l'épée ou noyés » dans le Nil. Quarante pièces de canon, 400 chameaux, les bagages et les vivres de l'ennemi » tombent entre les mains des vainqueurs. »

Qu'à ces résultats brillants on ajoute d'un côté les pertes souvent insignifiantes qui en sont la suite, et qu'on récapitule de l'autre ces combats meurtriers où, par l'emploi de fausses mesures, le dénoûment n'offre que des pertes incalculables d'hommes et peu d'avantages, et où les assaillants passent souvent des journées entières à combattre sans parvenir au but qu'ils se proposent d'atteindre, et on ne sera pas peu étonné que les chefs, à la volonté desquels sont subordonnés toutes les dispositions, choisissent bien souvent, pour parvenir à leur but, les moyens les plus destructeurs et les moins décisifs.

Il est vrai qu'il est indispensable que le terrain favorise ces sortes d'attaques en masse ;

(1) *Relation des Campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie.*

(2) Une assertion pareille paraîtra certainement un peu exagérée ; au reste, elle ne diminue en aucune manière l'effet de la disposition dont je veux prouver l'efficacité par ce fait.

Digitized by Google

mais si nous examinons bien ces différents accidents, nous nous convaincrons facilement que la nature, souvent capricieuse dans sa création, ne nous présente pas très-fréquemment de ces obstacles insurmontables qui s'opposent tout à fait à la marche d'une masse d'infanterie. Certainement, c'est d'après la multiplicité des accidents et la difficulté de les franchir, qu'on doit calculer la force de la masse qu'on veut mettre en action; mais il faut, je crois, recevoir pour axiome irréfragable, de ne jamais abandonner les tirailleurs à leur unique impulsion, car leurs combats, si on ne les soutient pas par des masses imposantes d'infanterie de ligne, ne peuvent être envisagés que comme demi-mesure. Mais aussi quel taillis qui, parmi les différents accidents qu'on peut franchir, quoiqu'avec difficulté, est l'accident le plus difficile à surmonter pour l'infanterie, quel taillis ne possède pas de voies propres au passage des colonnes? Ces chemins suffiront pour la marche de quelques colonnes, et, dans ce cas aussi, nous pourrons rester d'accord avec le principe établi.

L'action de l'infanterie de ligne peut se partager en deux genres différents, qui sont: l'offensif, ou en avançant contre son ennnemi; et le défensif, qui se subdivise en deux cas: 1° en attendant de pied ferme l'attaque de son adversaire; 2° en rétrogradant pour occuper en arrière une nouvelle position.

Qu'on se propose d'avancer pour attaquer son adversaire, ou de rétrograder pour occuper une nouvelle position, l'infanterie qui, dans les deux cas, aura à se mouvoir, doit toujours être formée en colonnes. Mais la formation des lignes de bataille doit nécessairement être différente. Dans le premier cas, le mouvement offensif n'étant que le préliminaire du choc, il faut que les masses soient assez rassemblées pour pouvoir se soutenir réciproquement, et, par conséquent, les bataillons rapprochés. Dans le second, comme il s'agit d'une défense, et que, tout en se défendant, on puisse gagner du terrain en arrière, il faut former les lignes en échiquier, pour qu'en rétrogradant l'une à travers de l'autre, tandis que la seconde présente aux ennemis des masses capables de soutenir leur impulsion, la première se replie pour gagner du terrain en arrière.

C'est par des mouvements pareils qu'à la bataille de Fère-Champenoise, les divisions Pacthod et Amey cherchèrent à se soustraire aux attaques souvent répétées des alliés. Ayant à combattre de la cavalerie, elles se formèrent en carrés, parcoururent tout l'espace de plusieurs kilomètres de distance, depuis Villeseneux jusque près des marais de Saint-Gond, et seraient même peut-être parvenues à gagner le bourg de Fère-Champenoise, sous la protection duquel il leur aurait été si facile de se reformer, et d'échapper au triste sort qui les attendait, si le général comte de Pahlen, à la tête de 2 régiments de cavalerie, ne fût venu s'établir sur leurs derrières, et ne leur eût coupé cette retraite.

Ce mouvement rétrograde ne doit cependant être employé que lorsqu'on est tout à fait décidé à abandonner le champ de bataille à son ennemi, et qu'on est, par conséquent, intéressé à gagner en arrière autant de terrain que possible. On cherchera alors à diriger les troupes vers des points d'une défense facile, pour leur donner le temps de reprendre haleine, et leur accorder les moyens de se reformer; car les mouvements rétrogrades ne manquent jamais de porter atteinte à cet ordre, sans lequel aucune troupe ne saurait prolonger sa défense.

Si, au contraire, on était encore en état de balancer les succès de la journée, et qu'on n'entreprît le mouvement rétrograde que pour rallier ses troupes, pour ne perdre que le moindre terrain possible, ce mouvement devra s'exécuter par échelons en pivotant sur un des flancs, et en commençant par le flanc opposé à celui sur lequel on voudra pivoter. Tel a été le mouvement rétrograde de l'armée française à la bataille de Marengo. Cette manière de rétrograder a le double avantage de pouvoir reformer très-vite l'ordre de bataille, qui en deviendra un oblique, de pouvoir reprendre facilement l'offensive, en portant vers le flanc avancé la majeure partie des réserves, et de déborder le flanc ennemi, ou, pour le moins, de le rejeter momentanément sur la défensive, en lui donnant de l'inquiétude pour l'aile menacée.

Pour ce qui regarde le cas où l'on veut attendre de pied ferme son ennemi, tout repose sur les différentes formations que l'on accorde aux bataillons qui forment les lignes de bataille, et qui doivent être modifiées d'après l'arme à laquelle on se propose de résister. Les

Digitized by Google

feux, dans des cas pareils, y jouent un très-grand rôle. Les meilleurs, comme nous l'avons déjà vu, sont toujours ceux qui sont subordonnés aux commandements des chefs, et qui ne commençent que d'après leur ordre, et, par conséquent, au moment opportun. Ces feux sont ceux de rangs, car n'étant que le produit du commandement du chef de bataillon, ils nous soustraient à cette fougue inconsidérée du soldat, qui croit avoir acquitté sa conscience, en ayant fait usage de ses 60 cartouches, sans songer aux résultats nuls qui proviennent d'une fusillade mal ordonnée.

Si le champ de bataille qu'on veut abandonner présente un site parsemé de nombreux accidents, il est bon que l'infanterie, soutenue par quelques pièces d'artillerie, se charge de couvrir la retraite des troupes rétrogradantes; car si nous engagions de la cavalerie ou une grande masse d'artillerie, ce serait agir en sens contraire de la tactique des différentes armes, et l'inutilité de leur présence ne serait pas le seul désavantage qui en résulterait; la perte du matériel en deviendrait la suite indubitable. Si la configuration du terrain nous force donc d'abandonner l'infanterie à peu près à son unique force impulsive, c'est le cas où le chef qui la commande doit déployer un talent supérieur.

Si pendant le mouvement rétrograde il se trouve un défilé qu'on doive traverser, il est indispensable d'arrêter une partie de l'infanterie à une certaine distance du défilé, lui faire prendre, si toutefois la chose est possible, une position avantageuse et purement défensive (1), et lui accorder par là les moyens d'arrêter l'ennemi tout le temps que le reste des troupes emploiera pour rompre, se former en colonnes manœuvres et franchir le défilé. Les villages, les lisières des bois et des bouquets, en un mot, toutes les chicanes du terrain doivent être mises à profit pour retenir les ennemis, et donner aux troupes rétrogradantes le temps de s'écouler.

L'écoulement des troupes à travers le défilé, si sa largeur le permet, se fera plutôt par les deux flancs. En préparant les troupes pour franchir le défilé, nous trouvant à la merci d'un ennemi qui possède tant de chances de succès en sa faveur, on a, de cette manière, le double avantage que l'écoulement se fait avec une moindre perte de temps, et que les troupes qui forment les ailes en gagnant le défilé seront protégées, pendant leur mouvement, par celles du centre et par cette partie de l'infanterie sous la protection de laquelle la retraite devra s'achever.

Le devoir de cette dernière troupe sera de profiter des différents accidents du terrain que les troupes des flancs viendraient à abandonner, par un mouvement d'extension vers les deux ailes; extension dont la diminution sera graduelle, et calculée d'après l'écoulement des troupes rétrogradantes et le terrain qu'il sera nécessaire encore d'occuper pour protéger le mouvement de retraite.

Si c'est un taillis qu'on doit franchir, les troupes légères qui seront destinées pour garder la lisière du défilé devront naturellement être renforcées et soutenues par des réserves respectables qui leur offrent les moyens de le défendre, pendant le mouvement rétrograde, en cherchant à ne s'engager à leur tour dans la retraite qu'au moment où les masses primitives auront eu le temps de sortir du défilé et de se déployer.

Pour ce qui regarde les démonstrations offensives de l'infanterie qui forme les lignes de bataille, d'après la distribution des troupes, qu'on dirige toujours vers les points décisifs des champs de bataille, les chocs qui s'ensuivent et les succès si différemment balancés qu'on remporte sur une des ailes ou au centre, les rendent ordinairement partielles. On se trouve rarement dans le cas de pouvoir prononcer, pendant la bataille, un mouvement offensif sur toute la ligne, tandis que l'engagement de l'infanterie légère, qui la couvre, s'étend mais avec un succès toujours varié. Le mouvent des différentes parties des lignes de bataille doit donc se prononcer partout où les chaînes de tirailleurs, soutenues par leur réserve, sont parvenues à gagner du terrain, pour être à même de soutenir, par un choc définitif, l'action préparatoire de leurs troupes avancées.

Le gain du terrain décidant de celui du com-

(1) Car ces sortes de positions, comme nous l'avons vu à l'article *des Positions de l'Infanterie*, offrent des moyens très-faciles pour les occuper et s'y maintenir avec peu de troupes.



Digitized by Google

bat, les lignes de bataille devront suivre, aussi rapidement que possible, les mouvements offensifs des chaînes de tirailleurs, et s'avancer vers les points dont elles se seront rendues maîtresses, ou pour coopérer à leurs travaux, si leurs forces sont insuffisantes pour déposter les ennemis. Une fois que les troupes auront suspendu leur marche, et réparé tous les torts que le flottement d'un mouvement offensif a pu causer, les chefs des lignes chercheront à profiter des avantages du terrain, pour y poster avantageusement leurs troupes, ou obvieront à l'un de ces vices par d'autres dispositions, d'après les principes exposés dans la section IV.

Si l'infanterie est désignée pour attaquer un village, comme il est indispensable quelquefois de parcourir de grands espaces de terrain, sans pouvoir cependant dérober le mouvement offensif aux regards de l'ennemi, afin de rendre les pertes moins grandes, il est indispensable de se servir de deux modes d'attaque, c'est-à-dire, le préparatoire et le défensif, et, par conséquent, couvrir les mouvements de l'infanterie de ligne par des chaînes de tirailleurs. Dans beaucoup de pays, les avenues des villages étant souvent assez larges pour qu'une colonne puisse y passer, les défenseurs ne craindront pas de les défendre par des pièces de canon, qui auront toujours assez de temps pour se soustraire aux attaques des ennemis, si ceux-ci parvenaient à assaillir le poste.

Supposons donc l'attaque d'un village défendu par de l'infanterie et quelques pièces d'artillerie, et procédons aux dispositions des assaillants.

L'artillerie cherchant toujours à diriger ses feux contre les masses compactes, car ses coups y produisent souvent des résultats fatals, il est tout naturel que les boulets soient dirigés contre les colonnes. Rien de plus facile cependant, pour une colonne d'infanterie, de se mouvoir pendant sa marche dans différentes directions; rien de plus difficile pour l'artillerie que de changer souvent de but: les coups en deviennent si peu justes, que les troupes contre lesquelles on les dirige n'en souffrent que peu, ou point du tout.

Le chef qui commande l'infanterie, après avoir disposé ses chaînes de tirailleurs, et ployé, d'après les principes énoncés dans la seconde section du second chapitre, son infanterie de ligne en colonnes offensives, prononce son mouvement. Il s'entend de soi-même que le nombre des colonnes offensives sera surbordonné à celui des troupes ennemies désignées pour défendre le point qu'on attaque; et si le nombre des masses assaillantes n'excède pas trois, on les fera marcher en une seule ligne; si, au contraire, il le surpasse, on les formera en deux lignes, pour pouvoir faire deux chocs consécutifs, d'après la disposition dont j'ai fait mention au commencement de cette section. La chaîne de tirailleurs, avec ses réserves, ouvrira la marche. C'est dans cet ordre de bataille que la troupe prononcera son mouvement.

Tant que les masses assaillantes se trouveront dans un certain éloignement du feu de l'artillerie ennemie, et que ses coups ne peuvent être que faibles ou peu justes, leur direction n'a pas d'importance. Le chef de la troupe assaillante reconnaîtra la position de son ennemi, et les dispositions qu'il aura à faire. En approchant de la sphère active des feux de l'artillerie, le chef manœuvrera avec ses colonnes par de petits mouvements avec un huitième de tour à droite ou à gauche, selon la direction que les boulets prendront (1), et cherchera, autant que la chose sera possible, de flanquer l'artillerie ennemie. Si les colonnes offensives parviennent à se soustraire pendant quelque temps aux coups meurtriers des boulets ennemis, l'avantage sera déjà important, et la réussite de l'attaque moins douteuse.

Parvenu dans la proximité du point où le choc doit se faire, que le chef ne consulte que son courage, et non le danger qu'il doit surmonter, et cherche à pénétrer dans le village, en se servant d'un pas plus accéléré qu'à l'ordinaire. Si, d'après la disposition, l'ordre de bataille possède deux lignes d'infanterie, que la seconde, au moment où la première fait son attaque, ne s'amuse pas à attendre l'issue du combat, mais fasse son possible pour franchir l'espace qui la sépare encore du village, et vienne assez près pour rendre le choc plus efficace, s'il a réussi, ou pour le renouveler si les troupes de la première ligne ont été repoussées.

(1) La facilité avec laquelle les colonnes peuvent se mouvoir dans tous les sens, ne laisse presque aucun doute sur celle d'opérer ces différents mouvements.

Digitized by Google

Au combat de Dannigkow, livré le 24 mars-5 avril 1813, la seconde colonne, sous les ordres du général Borstel, qui avait rétrogradé jusqu'au village de Zepernik, entendant le bruit du canon dans la direction de Dannigkow, se mit aussitôt en marche par Wallwitz, vers le village de Vehlitz. Ce village était occupé par l'ennemi, et la division du général Berg, postée devant, dirigeait vers ce point un feu très-nourri d'artillerie. L'ennemi occupait le pont de l'Ehle et l'avenue du village, avec 4 pièces de canon. Son infanterie, postée derrière Vehlitz, était formée en plusieurs carrés.

Au moment où l'infanterie du général Borstel fut en mesure d'attaquer, les deux généraux convinrent de prononcer leur mouvement offensif sur trois points, et de la manière suivante (1) :

Le 4e bataillon de voltigeurs de la Prusse orientale, ayant en seconde ligne le bataillon des grenadiers de la Poméranie, reçut l'ordre d'attaquer le village par sa gauche.

Le 2e bataillon du régiment de Poméranie, ayant en seconde ligne le 1er bataillon du même régiment, fut dirigé vers le flanc droit.

Le 26e régiment de chasseurs russes, soutenu par 2 bataillons de milice de Vologda et d'Olonetz, devaient se porter sur le centre.

Une compagnie de voltigeurs russes fut réunie à une autre de prussiens, est toutes les deux furent désignées pour partager le mouvement offensif des colonnes assaillantes.

Au moment où les colonnes offensives franchirent l'Ehle, elles furent aussitôt attaquées par une forte masse de cavalerie; elles se formèrent en carrés, et repoussèrent l'ennemi, qui fut ensuite battu par les dragons de la Reine et les hussards de Grodno. Cette attaque imprévue avait retardé celle du village de Vehlitz; mais enfin les colonnes assaillantes s'avancèrent au pas de charge. Les 1er et 2e bataillons du régiment de Poméranie, ainsi que celui des grenadiers, attaquent le village en front, tandis que les chasseurs russes le tournent, et, après plusieurs attaques consécutives et simultanées, ils parviennent à s'en rendre maîtres, ainsi que d'une pièce de canon et de 2 caissons de munition.

Si le village a été emporté, les troupes assaillantes doivent revenir momentanément à l'état défensif. Aussitôt le chef fera, pour les troupes légères, les dispositions dont je vais m'occuper dans la section suivante, et ne laissera dans le village, des masses de celles de ligne, que le nombre nécessaire pour pouvoir se défendre avec avantage contre les attaques des ennemis, et disposera le reste d'après les principes énoncé dans la section IV, *des Positions de l'Infanterie*. Si le nombre des troupes qu'on a employées pour l'attaque ne suffit pas pour la disposition projetée, il sera du devoir du commandant de la partie de l'ordre de bataille où se trouve le point qu'on vient de se disputer, de renforcer ses troupes, et de les mettre en état de se défendre et de résister à ses adversaires (2).

Si l'idée du chef est d'employer l'infanterie pour un mouvement de conversion dont le résultat soit avantageux, sans soumettre les troupes à de trop grandes pertes, on cherchera à occuper préliminairement, sur le flanc où le débordement doit avoir lieu, et d'une manière peu sensible pour l'ennemi, en commençant, par exemple, par une petite troupe isolée de tirailleurs, tous les avantages du terrain dont le site débordera la ligne de bataille des adversaires, sauf à les soutenir après par des partis plus considérables. Ce n'est que de cette manière qu'on parvient à ne pas faire connaître de prime-abord ses intentions à son ennemi.

On se servira aussi de la même disposition, si on est dans le cas de faire précéder le mouvement de conversion par un mouvement offensif, opéré en marchant devant soi, et on en recueillera le double avantage, 1° d'accorder plus de latitude aux manœuvres des troupes des ailes; 2° de pouvoir, sous la protection de ces abris, déborder plus facilement le flanc de l'ennemi, en se glissant vers quelque point qui conduise à celui où est son adversaire. De cette manière l'infanterie, tout en occupant des po-

(1) La configuration du terrain offrait apparemment les moyens de l'attaquer sur trois points, ce qui n'est pas toujours possible.

(2) Comme la disposition de l'artillerie n'appartient pas à cet article, je m'abstiendrai d'en parler jusqu'au moment où je serai parvenu aux positions et à l'action de cette arme.

Digitized by Google

sitions avantageuses, parvient à étendre sa sphère d'activité.

La partie offensive de notre ordre de bataille est-elle parvenue dans la proximité du flanc ennemi, et notre aile se trouve-t-elle appuyée à un village, ou cachée derrière un bouquet? l'infanterie, dont les mouvements lents exigent tant de précautions, et qui ne doit entreprendre de conversion que de peu d'étendue et de développement, acquiert alors la facilité de les exécuter par un simple changement de direction. En faisant un à-droite ou un à-gauche en bataille, elle opère sa manœuvre sous la protection de ces sortes d'abris qui la cachent aux regards de ses adversaires, et que nos troupes légères et nos lignes de bataille occupent, et elle se place perpendiculairement au flanc ennemi que l'on veut déborder.

Quant aux mouvements de l'infanterie, ils doivent porter l'empreinte d'un courage froid, mais décidé; car l'effet moral qu'ils produisent sur l'ennemi ne peut être ni aussi grand ni aussi impérieux que celui de la cavalerie : ils sont trop lents pour imposer.

Pour donner à l'infanterie de ligne, qui n'attaque jamais autrement qu'en masse, une contenance plus martiale, on ne devrait jamais l'engager dans des mouvements offensifs qu'au son du tambour. J'en ai fait plusieurs fois l'expérience, et j'ai trouvé que cette musique, toute désagréable qu'elle peut être pour l'ouïe, relevait beaucoup le courage du soldat, lui donnait un certain sang-froid; que son maintien en devenait visiblement plus tranquille, et son pas plus régulier, avantages qu'on ne saurait priser assez haut dans les différents engagements de cette arme.

Mais l'oubli de ces petits moyens ne doit cependant jamais dispenser l'infanterie de cette résolution, qui doit présider à tous ses mouvements offensifs, et il vaut mieux plutôt ne pas les entreprendre si on ne se croit pas en état de les achever. Nous avons vu dans les articles précédents, que toutes les non-réussites des attaques de l'infanterie, ainsi que les pertes énormes qui s'ensuivaient, ne provenaient ordinairement que du manque de résolution. Voilà pourquoi je répète ce que j'ai déjà dit plus haut : avant d'engager l'infanterie dans une attaque, il faut calculer si le but que nous nous proposons d'atteindre compense aussi les grandes pertes auxquelles cette arme est en butte dans ses mouvements offensifs.

## SECTION VII.

### DE L'ACTION DE L'INFANTERIE LÉGÈRE.

L'action de l'infanterie légère est tout à fait contraire à celle de l'infanterie de ligne, et repose sur les combats en débandade. Un fantassin adroit et instruit peut à peu près être envisagé comme un homme invulnérable. Le profit qu'un homme isolé peut tirer de chaque accident du terrain, dont la nature a été si libérale, et dont il peut profiter dans ses mouvements comme d'un échiquier dont chaque case lui offre un abri et le moyen de se soustraire à la vue de son ennemi, est j'espère suffisant pour qu'un individu qui sait en profiter avec discernement et justesse, tout en coopérant d'après la grandeur de sa tâche au gain d'une bataille, reste intact. Ces résultats sont difficiles à atteindre, il est vrai; mais aussi je ne les ai envisagés que sous le rapport de leur possibilité, et non des difficultés qu'ils engendrent.

Cette prérogative, dans toute son étendue, ne peut cependant se rapporter qu'à l'infanterie légère; car il n'est permis qu'au tirailleur, qui combat isolément, d'aller chercher un abri derrière un arbre, une habitation, un clayonnage, dans un ravin, etc., et parcourir le terrain sur lequel il combat dans des sens divergents. L'infanterie de ligne, à moins que quelque taillis très-épais et d'une grande dimension ne s'oppose à son mouvement, doit toujours rester et agir en masse.

D'après ce petit prélude que je viens de donner par rapport à l'action des tirailleurs, il est aisé de se convaincre que l'impulsion de la force n'étant pas l'accessoire le plus nécessaire qui doive présider à leur action, si les tirailleurs qu'on fait agir contre l'ennemi ne sont ni adroits ni instruits, leurs réserves même leur seront d'un faible appui. On pourra, en les débandant, occuper, il est vrai, plus de bras, rendre les feux plus vifs; mais je ne crois pas qu'en rendant les chaînes plus épaisses, ce soit le bon moyen pour parvenir au vrai résultat. Je pose donc en premier principe, pour ce qui regarde l'action des tirailleurs, que tout doit être basé sur leurs qualités, leur savoir, et la

Digitized by Google

justesse du tir, et non sur le grand nombre des individus.

Si les Français, auxquels nous devons en grande partie le perfectionnement des tirailleurs, nous ont offert, dans les premières campagnes de la révolution, une méthode de combattre opposée à celle dont je viens de parler, il faut en rechercher la cause dans l'état de crise et la pénurie de soldats expérimentés dans lequel la France se trouvait alors. Attaquée de toutes parts, elle avait été obligée de mettre sur pied tous les citoyens en état de porter les armes, qui n'étant pas aguerris ne pouvaient se plier à une tactique qui leur était inconnue, et dont leurs adversaires avaient étudié toutes les finesses. Il fallut songer à en adopter une autre où l'instinct naturel suffit pour mettre les hommes en action; et nous vîmes paraître sur la scène ces masses informes de tirailleurs, combattant sans tactique et sans discernement, se fiant plutôt au grand nombre, à l'épaisseur de leurs chaînes, et à la vivacité des feux qui en provenaient, se jeter plutôt en masse compacte, mais informe, sur tous les points d'un accès difficile, et devancer quelquefois dans le même ordre les masses du reste de ces légions disciplinées que la France possédait encore.

L'usage de cette tactique désordonnée ne cessa qu'avec les circonstances, et au moment où, rentré dans un état plus pacifique, le pays put employer son temps et ses soins à l'organisation et à l'instruction de ses soldats; car, en 1800 encore, nous vîmes, au combat de Montebello, ces masses informes de tirailleurs précéder d'autres d'infanterie de ligne. C'est dans cet ordre qu'à cette affaire, le général Rivaud attaqua les hauteurs de Rivetta. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cette tactique impropre, dont l'expérience même a désapprouvé l'emploi, et que ses auteurs eux-mêmes ont bannie plus tard, a été la cause de beaucoup de victoires; et soit ignorance de la part des ennemis de la France, ou une bravoure prépondérante des Français, cette méthode a enfanté plusieurs succès que les armées révolutionnaires ont obtenus.

Pour se convaincre cependant, en général, de l'amélioration des troupes et de la tactique, il n'y a qu'à comparer les moyens qu'on employait autrefois, et les résultats qui en provenaient, avec ceux de notre temps, et nous verrons bientôt le triomphe de celle de nos jours. Si même maintenant nous apercevons quelquefois des écarts, et l'oubli de ces principes décisifs dont j'ai parlé plus haut, on peut hardiment en chercher la cause dans ce sentiment d'invincibilité que les armées modernes nourrissent en elles-mêmes, qui les porte à croire que pour des troupes aussi braves, et dont l'éducation est poussée à un degré aussi élevé de perfection, tous les moyens qu'elles adoptent sont efficaces et les mènent facilement au but qu'elles se proposent d'atteindre. Le courage et les moyens employés par les troupes belligérantes étant égaux, nous avons vu plus d'une fois, dans ces chocs souvent répétés, une grande partie des assaillants s'ensevelir sous les décombres des villages et des enclos, et les victoires appartenir à ceux qui avaient les forces numériques en leur faveur.

La définition de préparatoire, que j'ai donnée à l'action des tirailleurs, et qui ne me paraît pas impropre, prouve évidemment que leur rôle consiste à nettoyer le terrain que les masses qui les suivent devront parcourir pour parvenir à l'action définitive. Tous les coups décisifs doivent donc être réservés à l'infanterie de ligne. Mais comme, dans tout engagement, les résultats sont alternativement avantageux ou funestes, que l'on gagne ou que l'on perde du terrain; pour pouvoir arrêter les moyens de rétrogradation, et renforcer les chaînes de tirailleurs, on leur accorde des réserves indépendantes des lignes de bataille, tandis que le devoir de celles-ci est de protéger les troupes légères en général.

La sphère active du tirailleur est marquée par le caractère de son action. Son service est la première gradation qui nous mène à des choses plus compliquées, et qui n'appartiennent plus à son action, qui, n'étant que préparatoire, doit se restreindre dans la sphère que l'infanterie de ligne peut franchir avec facilité. Il y a donc dans le service de ces deux infanteries, une réciprocité qui ne doit être jamais interrompue. C'est de la proximité de leur position que doit provenir l'unité de leur action. Si un vain orgueil des tirailleurs les portait à franchir les limites que leurs propriétés ont marquées en traits si distincts, ils deviendront les atomes inutiles de cette sphère d'activité, à laquelle ils doivent accorder le

Digitized by Google

premier souffle d'existence; et si, par insouciance ou un manque de savoir-faire, l'infanterie de ligne ne surveillait pas leurs travaux avec l'attention requise, et dans un éloignement que la circonstance, le terrain et le temps nécessaire pour franchir l'espace nécessiteront, elle se ravirait volontairement les moyens que les tirailleurs peuvent lui offrir pour parvenir avec facilité au résultat désiré.

L'ordonnance reçue dans l'armée russe, où la tactique des différentes armes a été portée à un très-haut degré de perfectionnement, qui n'a cherché, pendant les temps pacifiques, qu'à réaliser toutes les idées que les tacticiens les plus fameux ont pu concevoir, et qui aurait même désespéré facilement le génie créateur de Frédéric le Grand, accorde encore à ses chaînes de tirailleurs des postes de replis indépendants des réserves primitives, dont les places se trouvent entre la chaîne et sa grande réserve. Composé d'un demi-peloton, chacun de ces postes de replis est justement tout ce qu'il faut pour soutenir ou rallier les chaînes auxquelles il appartient, et pour soustraire les réserves primitives, qui forment déjà des masses assez respectables, à l'inconvénient d'être exposées au feu meurtrier des ennemis : car les postes de replis étant là pour soutenir les tirailleurs, ces réserves peuvent être mises sous la protection de quelque abri où elles ne peuvent être ni vues ni atteintes, sans qu'une disposition pareille soit au détriment des troupes qu'elles sont désignées à soutenir (1).

La chaîne de tirailleurs destinée pour couvrir un bataillon, doit se déployer de deux cents à deux cent cinquante pas, et se trouver ordinairement dans cet éloignement de la ligne de bataille. A cent pas derrière cette chaîne, on placera deux postes de replis de 12 hommes chacun, désignés pour la soutenir, la rallier en cas de nécessité. Leur position sera derrière les deux flancs de la chaîne. A deux cents pas derrière cette chaîne, on placera la réserve primitive, qui est composée de deux pelotons aussi, forts chacun de 48 hommes (2). La distance entre les paires sera de six, huit, dix ou douze pas, selon, que les circonstances l'exigeront. C'est dans cet ordre de bataille normal que nos tirailleurs avanceront vers l'ennemi, sauf à le varier selon les circonstances et le terrain qu'on parcourra. L'officier commandant la chaîne la resserrera, l'élargira et prendra l'ordre oblique. Se trouve-t-il pressé par un ennemi plus puissant, il la renforcera par les postes de replis, formera des globes pour s'opposer à l'attaque des flanqueurs ennemis, et reprendra l'ordre primitif au moment où la cavalerie ennemie sera repoussée.

Si les circonstances nous ont obligés de renforcer la chaîne des tirailleurs par les postes de replis, la réserve primitive devra détacher tout de suite 24 hommes, qu'on formera en deux demi-pelotons, qui iront remplacer les deux postes de replis. La réserve primitive ne conservera plus que 24 hommes, dont on se servira ou pour former encore une fois des postes de replis, ou pour renforcer la chaîne principale, si la nécessité l'exige. Mais comme, dans aucun des cas, les tirailleurs ne doivent rester sans réserve, pour pouvoir redresser le défaut de celui-ci, on fera avancer le peloton de voltigeurs que nous avons vu dans le premier article, dans presque toutes les armées, faire partie de l'organisation des bataillons. Mais ce sera aussi le dernier secours que le corps de bataille accordera à ses tirailleurs, car un trop grand morcellement de celui-ci est toujours dangereux.

Tous les mouvements des tirailleurs demandant un pas plus accéléré que le pas ordinaire des manœuvres, dont le nombre, comme nous l'avons vu plus haut, monte à cent quarante pas par minute, cette vicacité de mouvements ne manquera pas à la longue d'exténuer les forces de ceux dispersés dans la chaîne (3). Cependant, pour tirer quelque avantage des propriétés d'une arme quelconque, il faut bien se garder de paralyser les vertus qui en forment les éléments. Dans le service que les tirailleurs peuvent rendre, leurs forces physiques et la

(1) Si le terrain le permet, il s'entend de soi-même que le commandant des tirailleurs désignera pour les postes de replis aussi, les endroits les plus favorables, pour les cacher aux coups des ennemis.

(2) J'avertis le lecteur que c'est l'ordre de bataille primitif des tirailleurs dans l'armée russe, et qu'on le soumet à différentes modifications, d'après les modulations du terrain qu'on parcourt et l'ennemi qu'on combat.

(3) Pour ce qui regarde les mouvements des postes de replis et des réserves, tant qu'ils ne sont pas obligés de se débander, ils conserveront le pas ordinaire, qui est environ de 100 à 110 pas par minute.

Digitized by Google

justesse de leur tir y jouent un assez grand rôle, et la seconde vertu étant dépendante de la première (1), il est indispensable de ménager les premières pour ne pas lui ravir les facultés de la seconde. Il n'y a pas de doute qu'un combat longtemps prolongé, exténue les forces physiques, et que trente à quarante coups tirés de la même arme, l'encrassent tellement, qu'elle finit par ne produire que des coups très-rares. Gardons-nous donc de laisser les tirailleurs trop longtemps engagés avec l'ennemi; et les relevant dans un certain espace de temps, accordons-leur celui de rétablir leurs forces épuisées, et mettre en ordre leurs armes dérangées.

Le chef aura soin, après un certain espace de temps, de relever la chaîne fatiguée par une autre plus fraîche, et notre ordre de bataille normal s'y prête avec beaucoup de facilité. Les deux postes de replis placés à cent pas derrière la chaîne primitive seront débandés par un signal du cornet, et notre ordre de bataille présentera deux lignes de tirailleurs et la réserve primitive. La seconde ligne, qui sera désignée pour relever la première, avancera au pas de charge; et au moment où elle aura devancé la première, celle-ci rétrogradera pour former les deux pelotons de replis, pour lesquels on devra la désigner (2). La même opération sera exécutée pour les retraites, et les deux pelotons de replis devront être débandés au moment où la chaîne principale commencera son mouvement rétrograde, pour pouvoir présenter toujours à l'ennemi, au moment où la première ligne rétrograde à travers la seconde, des troupes fraîches capables de rejeter l'ennemi, ou soutenir ses attaques.

Mais dans leurs mouvements en avant, comme dans ceux en retraite, le premier soin des tirailleurs sera de profiter de tous les avantages que le terrain présentera de franchir avec rapidité, mais sans course, les espaces qui leur offriraient trop de désavantages en les découvrant à l'ennemi, et de diriger leur attention, plutôt sur des coups bien ajustés que précipités. En un mot, les tirailleurs, adroits lorsqu'il faudra tirer sur leurs ennemis, agiles lorsqu'il s'agira de franchir un espace, et circonspects lorsqu'ils fouilleront le terrain, ne manqueront pas de devenir le fléau de leurs adversaires, et rempliront, de cette manière, la tâche qui leur est réservée dans les combats, celle de nettoyer le terrain pour les masses qui les suivent, et qui sont destinées pour porter les grands coups, ou de tromper les ennemis sur les vraies intentions de leurs adversaires.

S'agit-il de nettoyer un taillis d'une grande dimension, où le courage personnel et le nombre nous mènent le plus facilement au but, le premier devoir des chefs et des officiers débandés dans les chaînes, devra tendre à conserver une sorte d'union entre les paires. Rien de plus facile dans ces sortes de combats, où les tirailleurs ne peuvent s'apercevoir qu'à de courtes distances, que les chaînes se désunissent, et que les lacunes deviennent tellement grandes, que, dans un mouvement offensif, l'ennemi dépasse nos chaînes. L'effet moral que la seule nouvelle d'un ennemi qui se trouve à dos, produit sur les soldats, suffit quelquefois pour mener à un résultat fatal (3). A la bataille de Kliastitzy, en 1812, me trouvant avec le régiment qui avait été envoyé pour nettoyer le bois en face de notre droite, et, parvenu dans l'épaisseur du taillis, j'aperçus plusieurs tirailleurs français qui, s'étant égarés et désorientés, vinrent sur nos derrières, croyant suivre toujours la chaîne à laquelle ils appartenaient, et marchaient l'arme au bras. J'envoyai un sous-officier et plusieurs de mes gens pour les saisir, et ils ne purent revenir de leur

(1) Car, comme nous l'avons déjà vu, les coups d'un homme fatigué ne peuvent jamais être bien justes.

(2) Il s'entend de soi-même que les tirailleurs de la première ligne ne cesseront leurs feux qu'au moment où la seconde les aura dépassés, et celle-ci devra commencer tout de suite les siens, pour ne pas laisser d'intervalle.

(3) Tant il est vrai que le moral exerce souvent un pouvoir impérieux; car pourquoi ne pourrait-on pas se battre tout aussi bien contre un ennemi qui nous attaque à dos, en faisant volte-face? Qu'il n'y ait en général qu'une réflexion défavorable pour les défenseurs et non un désavantage marqué, qui produise souvent des résultats fatals, et qu'une attaque à dos est souvent au détriment des assaillants, le combat de Dannigkow, en 1813, et la bataille de Dennevitz, nous l'ont démontrés avec assez d'évidence.

Digitized by Google

étonnement en tombant entre les mains de leurs ennemis (1).

Dans tous les cas, dans l'attaque comme dans la défense d'un bois, la lisière est la chose qui doit principalement attirer notre attention. Sommes-nous sur la défensive, c'est celle du bois que nous voulons défendre; avons-nous, au contraire, échangé la défensive contre l'offensive, ce sera alors celle du bois qui est au delà de la plaine où nous sommes intentionnés de déployer (2). Ce n'est qu'en abandonnant à l'ennemi la possession de la lisière qu'on défend, que les chances de succès pour les défenseurs comme pour les assaillants, deviennent égales; mais tant que ces derniers sont encore en rase campagne, ceux qui gardent la lisière et se trouvent cachés sous sa protection, conservent une grande prépondérance, pouvant enlever leurs adversaires, et ne pouvant cependant pas être vus, et rarement atteints.

Les Français, qui sont si experts dans les combats de tirailleurs, et qui savent si bien défendre un village, ne le sont pas autant, à mon avis, lorsqu'il s'agit de garder un bois ou un défilé. A cette même bataille de Kliastitzy, que je viens de citer, au moment où nous fûmes envoyés pour nettoyer le bois où s'appuyait leur gauche, et dont la possession était pour eux d'une importance majeure, puisqu'il conduisait justement vers leur ligne de retraite, et aboutissait à la grande route derrière la ferme de Kliastitzy, où nous pouvions les prévenir et gêner le mouvement rétrograde de leur armée, au lieu d'en occuper la lisière, nous ne rencontrâmes l'ennemi que dans l'épaisseur du taillis. Cette négligence nous offrit les moyens de porter jusque dans le fond du bois, sans y avoir perdu un seul homme, une force capable de contre-balancer celle qui le défendait.

Le lendemain de cette bataille, au moment où la division du général Sazonof reçut un échec momentané, le comte de Wittgenstein étant venu avec le reste de son corps pour soutenir les troupes rétrogradantes et regagner le terrain que son avant-garde venait de perdre, rangea ses troupes en bataille à l'entrée d'un grand bois. Au moment où notre avant-garde entière eut abandonné le taillis, le chef du corps fit jouer ses batteries, et ordonna au général Kasatschkoffsky, qui commandait la gauche, de prononcer son mouvement offensif. L'ennemi, qui était en possession de la lisière d'où il pouvait toujours nous faire beaucoup de mal, qui était assez en force pour pouvoir défendre le défilé, et qui se défendit même très-vaillamment dans l'épaisseur du bois, ne riposta à nos troupes à la lisière que tout au plus un quart d'heure. Le bois cependant était coupé en différents sens par une grande quantité de sentiers et de chemins qui favorisaient le mouvement des réserves, et nous en trouvâmes même de très-fortes, composées de trois armes, que nous expulsâmes des éclaircies. Jamais l'entrée d'un défilé pareil ne fut vendu aussi bon marché.

La tâche la plus difficile pour les tirailleurs est toujours l'attaque des villages, où ils précèdent ordinairement les masses de l'infanterie, qui portent les coups décisifs. Ces habitations ne présentent ordinairement autour d'elles, dans un certain espace, que des champs labourés, qui n'offrent, en général, aucune protection aux assaillants, tandis que les défenseurs, cachés derrière les coins et dans les maisons même, ainsi que derrière les clayonnages les plus avancés, possèdent non-seulement l'avantage de pouvoir se couvrir par ces abris, mais aussi celui de pouvoir y appuyer leurs armes, et de tirer par conséquent des coups mieux ajustés. La promptitude, et une sorte de décision dans les mouvements, sont donc le seul remède à ce mal; car, en parcourant la plaine avec célérité, on s'expose à un moindre nombre de coups que si on avançait lentement. Si la position du village permet aux chaînes de le tourner par un des flancs, et si l'ennemi a été assez imprudent pour dégarnir justement le côté faible de son poste, il n'y

(1) Il s'était formé apparemment un intervalle entre le régiment du prince Guillaume de Prusse et le 24e de chasseurs, que le comte de Wittgenstein avait aussi dirigé vers le même bois, et il faut croire que les prisonniers que nous fîmes s'étant désunis dans la chaîne qu'ils formaient, se glissèrent dans la lacune qui était entre les deux régiments.

(2) Si toutefois il s'en trouve une. Dans le cas contraire, les tirailleurs tâcheront de gagner quelques accidents du terrain, qui, en les cachant aux yeux de leurs adversaires, leur offrent aussi les moyens de se soutenir avec avantage, pour procurer aux troupes qui déboucheront des taillis le temps nécessaire pour se déployer.

Digitized by Google

a aucun doute que c'est par le point vulnérable qu'il faudra l'attaquer; mais une faute aussi grave de la part de l'ennemi n'est pas à présumer, et au défaut de l'artillerie, qui postée sur les flancs des villages défend si efficacement ces sortes de postes, chaque adversaire sera assez intelligent pour garnir les endroits les plus faibles, du moins par une chaîne de tirailleurs et quelques postes de replis; le tout soutenu par une réserve, si l'assiette des habitations le permet.

Si, par des attaques bien conduites, on parvient à s'emparer d'un poste pareil, il faut que le chef de la troupe change de suite son rôle d'assaillant en celui de défenseur, et ne se laisse pas distraire du but principal par quelques considérations secondaires, afin d'éviter ces scènes sanglantes que nous offrent toujours les prises et les reprises des villages. Après s'être rendu maître des habitations, toute l'attention du chef doit préalablement se tourner vers la défense avantageuse du poste dont il vient de s'emparer, et des moyens de s'y maintenir. Pendant qu'il s'occupe à garnir les clayonnages avancés et les maisons, à disposer les postes de replis et les réserves, à leur donner un emplacement avantageux, et procède, en un mot, aux moyens de se soutenir contre ses adversaires, les masses destinées pour soutenir les troupes déjà engagées ont le temps d'arriver dans la proximité du poste qu'il faudra défendre contre les mouvements offensifs des ennemis, et le chef celui de les disposer d'après les avantages des localités et les principes que j'ai exposés dans la section précédente.

Après avoir parlé du service de l'infanterie légère dans les batailles rangées, énumérons maintenant ses obligations dans celui des avant-postes et des patrouilles.

Si le service de l'infanterie légère, aux avant-postes comme dans les patrouilles, est aussi essentiel que le rôle qu'ils sont appelés à jouer dans les batailles, il n'est, sans contredit, ni aussi difficile, ni aussi fatigant, ni aussi dangereux. Leur tâche, dans le premier cas, se borne à la surveillance du camp dont ils forment la chaîne la plus avancée, où ils n'échangent que quelques coups isolés, et où ils sont relevés dans un certain espace de temps par les gens de service aux grand'gardes. Dans le second, leur rôle se borne à fouiller le terrain dans des directions divergentes, pour assurer la sécurité des troupes qui les détachent.

Le service des avant-postes exige une surveillance à toute épreuve; et pour être bien maître de la campagne, il faut avoir soin de les placer sur des points élevés, d'où ils puissent voir dans le lointain et donner l'alerte aux troupes campées (1); mais comme ces sortes de postes ne sont pas seulement des postes de surveillance, mais aussi d'avertissement, il est indispensable, quel que soit à peu près le terrain, d'y amalgamer quelques cavaliers qui puissent donner avec promptitude l'avis nécessaire de l'apparition de l'ennemi. Le devoir des tirailleurs de service aux avant-postes sera de recevoir les premiers coups de leurs adversaires, et de chercher à les retenir pendant tout le temps que les grand'gardes et les postes de replis emploieront pour se mettre sous les armes. Soutenus par eux, les tirailleurs tâcheront de profiter de chaque avantage qu'offrira le terrain. Dans tous les cas, l'action de l'infanterie légère est basée, comme nous l'avons vu plus haut, sur le talent de savoir profiter des accidents du terrain; mais jamais autant que lorsqu'elle sera de service aux avant-postes. L'ennemi cherchant toujours à tomber à l'improviste, et à la tête d'une force supérieure à celle qu'on peut lui opposer, pour pouvoir enlever quelques postes avancés et ravir au corps principal tous les moyens d'avertissement, il est indispensable que le manque de force physique soit du moins compensé par le profit qu'on peut tirer des avantages du terrain; et c'est ce que nos tirailleurs devront faire tant qu'ils ne seront pas relevés par d'autres troupes que le corps principal enverra à leur secours.

Le service des patrouilles et sans contredit beaucoup plus difficile que celui des avant-postes, par le double but qui en fait la base : la recherche de l'ennemi et l'exploration du terrain. La difficulté de ce service en démentit les apparences. Il est en réalité plus difficile qu'on ne se le représente, et exige de l'officier commandant plusieurs notions topographiques

(1) Sans cependant jamais oser donner une fausse alarme, au risque d'encourir une punition exemplaire.



Digitized by Google

et militaires, et des troupes qui le composent, beaucoup de vigilance et d'activité. La bataille de Luzura nous prouve évidemment combien les petites causes, produisent souvent de grands effets, et tous les services qu'une patrouille attentive et vigilante peut rendre. Une patrouille sauva l'armée des deux couronnes du piége que le prince Eugène avait tendu au duc de Vendôme, en reconnaissant l'armée impériale couchée sur le ventre derrière la digue du Zéro. Cette découverte donna l'alarme à toute l'armée du roi d'Espagne, qui courut aux armes qu'elle venait de quitter, pour tendre ses tentes; et le duc de Vendôme parvint tellement à balancer les destins de cette journée, que la victoire resta indécise.

Mais, pour ne pas répéter des principes dont d'autres auteurs ont été jusqu'à découvrir tous les replis, et dont les développements n'ont rien laissé à désirer, je prendrai la liberté de fixer l'attention du lecteur à ce sujet sur l'ouvrage du colonel Rechlin de Meldegg (1).

(1) Intitulé : *Ueber die Anordnung und das verhalten der patrouillen.* Sa dissertation sur le service des patrouilles est tellement complète, qu'on peut dire hardiment qu'elle ne laisse rien à désirer de plus.

Digitized by Google

# CHAPITRE III.

## DE LA CAVALERIE.

### SECTION PREMIÈRE.

#### CARACTÉRISTIQUE DE LA CAVALERIE.

Dans la haute antiquité, et en général avant l'invention de la poudre et des armes à feu, la cavalerie a toujours été l'arme des victoires. Son influence sur l'issue des combats était alors si grande, qu'on briguait même l'alliance du peuple qui en possédait une bonne. C'est ainsi que nous vîmes tous les petits états grecs recourir à celle des Thessaliens, qui possédaient la meilleure cavalerie de la Grèce.

Sa proportion à l'égard de l'infanterie a été, à différentes époques, soumise a de très-grandes modifications. Les Parthes, les Mèdes et les Scythes avaient dans leurs armées plus de cavalerie que d'infanterie: à la bataille du Granique, les Perses avaient autant de cavalerie que d'infanterie; mais plus nous avançons dans les temps postérieurs, plus nous remarquons une diminution très-sensible dans cette proportion, comme, par exemple, chez les Spartiates et les Athéniens, dans les armées desquels la proportion de la cavalerie à l'infanterie était d'un à dix. Plus tard, dans les armées d'Alexandre, elle fut d'un à sept. Chez les Romains, elle fut tantôt d'un à dix, tantôt d'un à douze. Le consul Sempronius, dans la seconde guerre punique, avait 24,000 fantassins et 2,000 cavaliers.

Dans les temps modernes, la proportion qui s'est conservée le plus longtemps a été d'un à six; mais la plus forte transition qui s'est fait sentir dans l'augmentation et la diminution de ces différentes proportions a été à l'époque de l'invasion des Français en Russie, en 1812, et pendant la campagne qui l'a suivie. Napoléon entra sur notre territoire à la tête de 491,953 fantassins et 96,579 cavaliers, ce qui faisait une proportion d'un à cinq, et nous le voyons reparaître dans les plaines de Lutzen à la tête de 110,000 hommes d'infanterie et de 7,500 cavaliers, combattant par conséquent à la tête d'une armée où la proportion de la cavalerie à l'infanterie était d'un à quatorze. Son génie militaire ne manqua cependant pas de ressource, et nous le voyons obvier à cette pénurie de cavalerie par une masse imposante d'artillerie, et développer aux yeux de l'Europe étonnée toutes les ressources de cette dernière arme, et accorder à ses effets une empreinte de décision jusqu'alors encore douteuse.

Abstraction faite des différentes proportions qui ont eu lieu dans les armées à l'égard de la cavalerie, elle n'en conserva pas moins le premier rang jusqu'au moment de l'invention de la poudre et des armes à feu. Les victoires

Digitized by Google

étaient son ouvrage, et elle était aussi l'arme favorable des conquérants (1). Ayant depuis l'invention de la poudre, perdu sa plus grande prérogative, celle d'une sorte d'invincibilité, tandis que les difficultés de la faire agir avec succès n'en devinrent que plus compliquées, son importance diminua graduellement, et se serait peut-être évanouie tout à fait si le génie de Seydlitz ne lui eût rendu momentanément sa force et sa splendeur. La guerre de sept ans nous offre l'époque la plus intéressante de la cavalerie; et c'est dans cette lutte étonnante que nous devons puiser les vrais principes des vertus comme des défauts de cette arme, ainsi que de son emploi.

En comparant les époques qui ont précédé et suivi celle de la guerre de sept ans, nous remarquerons facilement qu'aucune arme n'a été soumise, dans ses victoires comme dans ses défaites, à des alternatives si différentes, que la cavalerie, qui offre de grandes difficultés pour son action, se désorganise facilement, et se remet difficilement de son désordre. La fougue impérieuse des chevaux, la difficulté de rassembler les cavaliers après un échec, celle de rendre aux escadrons leur formation primitive, sans laquelle ils perdent toutes les vertus inhérentes à cette arme, ainsi que la tension vicieuse des sentiments moraux des individus qui la composent, et qui en est souvent la suite, ont été la cause indubitable de ces mutations étonnantes que nous avons remarquées dans ses actions.

Avec l'invention de la poudre s'évanouit aussi l'irrégularité de l'action de la cavalerie, qui fit place à une tactique réglementaire. Les armes à feu ayant multiplié d'une manière étonnante les moyens de soumettre la cavalerie, pendant son mouvement, à des pertes sensibles, qui portent toujours atteinte à l'intégrité des lignes offensives, et les désorganisent au moment du choc, il fallut bien songer à accorder à l'action de cette arme des règles positives, qui ne pouvaient pas, il est vrai, annuler les torts que les armes à feu lui avaient faits, mais qui lui conservèrent cependant encore un rôle brillant à jouer.

La cavalerie se divise en cavalerie de ligne, en cavalerie légère, et en cavalerie mixte, mieux connue sous la dénomination des dragons. La formation de ces derniers a été éprouvée par une grande partie de militaires distingués, et peut-être que l'expérience même a trop peu parlé en leur faveur pour que leur formation acquît de nombreux prosélytes. Leur éducation forme leur défaut principal; et ce défaut consiste dans l'imposition de deux rôles diamétralement opposés l'un à l'autre, celui de fantassin et de cavalier, et cette complication d'études les rend médiocres pour l'un comme pour l'autre rôle.

« Les dragons, dit le général Thiébault (2), » ne doivent être que de l'infanterie montée de » manière à parcourir rapidement des espaces » plus ou moins grands, ou de la simple cava- » lerie, mais vouloir en faire de l'infanterie et » de la cavalerie, c'est avoir de l'infanterie » médiocre, qui coûte trois fois plus que ne » doit coûter la meilleure, et de la cavalerie » qui ne compense plus alors ce qu'elle coûte; » c'est exiger, de la plupart des hommes dont » on fait des dragons, plus qu'ils ne peuvent » faire et apprendre; c'est étourdir ceux aux- » quels on ordonne le matin de porter le haut » du corps en avant, et le soir de porter le » haut du corps en arrière; c'est démoraliser » et rendre aussi faibles cavaliers que faibles » fantassins des hommes auxquels on dit : A » cheval, aucune infanterie ne peut nous résis- » ter; et à pied, au contraire aucune cavalerie » ne peut nous entamer; enfin, c'est n'avoir, » malgré beaucoup de soins et de dépenses, » ni infanterie, ni cavalerie. »

Les dragons, dans leur première origine, n'étaient simplement que de l'infanterie qu'on mettait à cheval pour suivre plus aisément la cavalerie. Nous les avons vus remplir ce rôle à la retraite d'Aumale, et rendre des services signalés à Henri IV. Ceux des Impériaux, pendant la guerre de trente ans, avaient été formés dans le même principe; de là vient aussi qu'on trouve dans le même temps des piqueurs à cheval. Cette troupe fut introduite dans les armées françaises en 1550, sous le règne

(1) Ces exemples cependant ne sont pas sans exception, car nous avons vu Miltiade, Pausanias et Aristide, aux batailles de Marathon et de Platée, remporter des victoires complètes sur les Perses, et les devoir au courage de leur infanterie.

(2) *Manuel gén. du service des États-Majors*, p. 408.

Digitized by Google

d'Henri II, par le maréchal Brissac (1), lequel, dans la guerre du Piémont, imagina de monter des compagnies d'arquebusiers. Les autres nations les imitèrent, et cette formation se conserva jusqu'à nos jours, mais comme nous pouvons nous en convaincre, avec des variations bien sensibles.

Convaincus, par la difficulté de l'éducation des dragons comme cavaliers et comme fantassins, et des services si rares que cette troupe a été dans le cas de rendre en combattant à pied, plusieurs nations, en conservant cette formation dans leurs armées, paraissent cependant ne plus l'envisager, et ne s'en servir que comme cavalerie. Nous avons vu, dans les campagnes d'Espagne, tous les services signalés que cette troupe a rendus aux Français. Comme troupe combattant à pied, les dragons n'ont paru que rarement sur la scène. Il est vrai qu'à la bataille de Parme, en 1734, nous avons vu les dragons du duc de Würtemberg mettre pied à terre, combattre avec beaucoup d'avantage, et parvenir à faire replier la brigade du roi. En 1793, à la bataille de Kaiserslautern, les carabiniers d'élite prussiens mirent aussi pied à terre, et expulsèrent du village d'Erlebac deux bataillons français qui occupaient une enceinte isolée et des jardins. Plus tard, en Espagne, le 14e de dragons de la division de Latour-Maubourg nous offrit le même exemple au combat d'Usagre, et avec le même succès. Mais quelques exemples, tout convainquants qu'ils soient, peuvent-ils servir de preuve en faveur d'une institution que beaucoup d'autres défauts évidents réprouvent?

L'organisation des dragons combattant à pied et à cheval, pourrait être sans doute très-avantageuse, si leur éducation et les moyens de parvenir à un bon résultat, n'étaient pas aussi compliqués et aussi difficiles. Dans les mouvements offensifs, il peut arriver souvent qu'en reconnaissant le terrain dans différents sens, les partis de cavalerie, quelque nombreux qu'ils puissent être, soient arrêtés par quelques fantassins postés à l'entrée d'un défilé, ou désignés pour défendre un pont, ou tout autre accident de lanature ou de l'art. Si la cavalerie ne possède pas quelques tirailleurs auxquels elle puisse faire mettre pied à terre, elle rencontrera tant d'entraves dans ses expéditions, que les plus grands sacrifices seront inutiles, et elle sera souvent obligée d'y renoncer.

Sans entrer cependant dans des discussions approfondies sur la possibilité ou la difficulté de l'organisation des dragons, discussion qui est étrangère au but de mon ouvrage, je me contenterai d'en dire mon avis. La cavalerie étant rarement dans le cas de faire mettre pied à terre à un régiment entier, tandis que ceux où quelques hommes qui doivent embrasser le rôle de voltigeurs, peuvent être très-fréquents, on ne saurait mieux faire que d'incorporer dans chaque escadron un peloton de tirailleurs qui soient aguerris à faire les deux services, sur quoi j'aurai encore l'occasion de revenir plus tard. Peut-être n'est-ce pas tant l'impossibilité de former par régiment une centaine de ces amphibies militaires, mais la grande difficulté à surmonter, et d'en organiser des régiments entiers, qui ne peuvent pourtant pas être recrutés en entier par des gens d'une conception facile, d'une aptitude exemplaire, qui se plient avec facilité aux deux services.

Si, cédant à l'opinion du général comte de Bismark, exprimée dans son ouvrage intitulé : *le Système des tirailleurs de cavalerie*, article II, on trouve une possibilité d'organiser et d'attacher à chaque escadron des régiments de cavalerie un peloton de tirailleurs, qu'on choisira parmi les hommes dont la conception sera la plus saine et le discernement le plus juste, en un mot, capables de surmonter toutes les difficultés de deux rôles aussi différents; la cavalerie acquerra certainement une force motrice assez ramifié pour pouvoir, je ne dirai pas vaincre dans toutes les occasions, mais ne pas voir paralyser ses opérations par quelque accident fortuit, qui souvent n'est que de peu de conséquence dans son principe; mais qui en acquiert une grande par le manque d'éléments nécessaires pour le surmonter. Le général Rüble de Lilienstern, dans son *Manuel pour l'Officier,*

(1) « Ces dragons du maréchal de Brissac, dit Guibert » dans son *Essai général de Tactique*, étaient pro- » prement de l'infanterie à cheval; ils conservèrent » pendant quelque temps le mousquet et la pique. On » leur donnait de mauvais chevaux, afin que la perte » fût moins grande quand ils seraient obligés de les » abandonner. Il ne portaient ni bottes, ni éperons, et » lorsqu'ils mettaient pied à terre pour combattre, » ils attachaient leurs chevaux deux à deux. »

Digitized by Google

tome Ier, page 62, nous raconte qu'en 1814, le colonel de Marvitz avait organisé dans son régiment de landwehr une petite troupe de chasseurs, qu'il avait fait monter, et qu'il s'en était servi avec beaucoup de succès devant Magdebourg et Wesel. « Ils étaient, dit-il, tellement » aimés par leurs camarades, qu'un cavalier » qui était envoyé pour flanquer, se trouvait » heureux de recevoir un chasseur pareil pour » compagnon. »

« Le général Thiébault, au contraire, nous » assure, qu'ayant été chargé en l'an XII d'or» ganiser, à Versailles, les 3e, 9e et 15e » régiments de dragons, l'opinion des chefs » de ces corps était, qu'un dragon qui ne » voudrait négliger aucun de ses devoirs, » ne pourrait avoir dans la journée, une heure » pour se reposer et pour manger. » D'après une assertion pareille, il est évident qu'une troupe employée à pied et à cheval ne sera qu'une troupe médiocre; ou bien, si l'on force le dragon à consacrer vingt-trois heures par jour à son éducation et aux soins qu'il doit donner à son cheval et aux effets qui composent son habillement et sa coiffure, ses forces physiques succomberont bientôt sous le poids des fatigues.

Qu'une éducation trop approfondie de l'école du fantassin nuise au développement des qualités du bon cavalier, est une chose qui s'explique facilement, déjà par le manque du temps nécessaire pour parvenir à une sorte de perfection dans l'un et l'autre rôle. Mais qu'une connaissance d'une partie de l'éducation du fantassin soit loin de pouvoir nuire au cavalier, la cavalerie russe l'a prouvé avec évidence; car l'Europe entière n'a jamais vu paraître sur aucun champ de bataille une cavalerie plus belle et mieux instruite, que celle que la Russie possède actuellement.

Il était réservé à l'empereur Alexandre, dont le génie embrassa avec une perspicacité surprenante tous les principes fondamentaux sur lesquels repose l'éducation du cavalier, d'introduire dans son armée comme base de l'étude du cavalier, une partie de l'éducation du fantassin, et nous vîmes la cavalerie russe franchir avec une rapidité étonnante, l'espace immense qui sépare une masse de recrues assise à cheval, d'avec une troupe de cavalerie aguerrie et propre à toutes les manœuvres dont cette arme est susceptible, et je puis dire sans exagération, qu'un génie comme celui de Seydlitz à la tête de la cavalerie russe actuelle, pourrait faire revivre avec facilité les fameuses journées de Rosbach et de Zorndorff, dont les faits surprenants immortalisèrent les nombreux escadrons de Frédéric le Grand (1).

Les raisons de ces résultats efficaces me paraissent même trop évidentes, pour qu'il soit nécessaire de s'appesantir longtemps sur leur démonstration. Le maréchal de Saxe disait (2): « Tout escadron qui ne peut aller deux mille » pas à toutes jambes sans se rompre, n'est » jamais propre à la guerre. C'est le point fon» damental : quand ils sauront cela, ils seront » bons, et le reste leur paraîtra facile. » Il envisageait par conséquent la contiguïté et l'alignement, comme une des bases de la bonté de la cavalerie. Mais cet alignement ne provient-il pas de celui des épaules, et du maniement adroit de la jambe et du poing? Cependant, si les deux dernières vertus ne peuvent s'acquérir qu'en maniant souvent son cheval, certes que la première ne s'apprendra jamais mieux qu'en donnant au cavalier une position bien droite par rapport à la perpendicularité de son corps, et un alignement régulier par rapport à ses épaules, en l'habituant à marcher en ligne étendue.

La cavalerie de ligne, les cuirassiers (3) et la cavalerie légère, les hussards (4) et les lanciers (5), ne remplissent qu'un seul rôle, celui enfin qui forme la nature de cette arme, l'ont presque toujours, et dans toutes les armées de l'Europe, emporté par leur bonté sur ces

(1) Le colonel Marbot, dans son ouvrage intitulé : *De la Nécessité d'augmenter les forces militaires de France*, nous assure aussi que les Autrichiens ayant reconnu que les meilleurs cavaliers étaient ceux qui connaissent les exercices et les manœuvres de l'infanterie, recrutent leur cavalerie parmi les fantassins.

(2) *Mes Rêveries*, tom. I, page 105.

(3) L'histoire ne nous indique pas positivement leur création.

(4) Dans leur principe, les hussards n'étaient que des milices hongroises, que l'Autriche fit monter et habiller comme les naturels du pays.

(5) Créés par le maréchal de Saxe. Cette troupe, dans son origine, n'était aussi que la milice polonaise, que le maréchal fit monter.

Digitized by Google

avortons de la cavalerie dont nous venons de parler.

Mais la cavalerie en général qui, avant l'invention de la poudre et des armes à feu, a toujours été, comme je l'ai dit plus haut, l'arme de la victoire (1), qui, plus tard aussi, en a décidé de si belles, quoique parvenue à un degré de perfection assez grand pour pouvoir toujours l'emporter sur celle qui recueillit autrefois tant de lauriers, n'a, dans les dernières guerres, participé que partiellement aux différents dénouements des batailles, n'a paru posséder qu'une force négative, et même n'apparut dans plusieurs luttes, que comme masse inactive (2). Mais d'où provient donc ce défaut, se demande-t-on? Depuis les fameuses journées de Mollvitz, Rosbach, Zorndorff, etc., la cavalerie a-t-elle perdu de sa force intrinsèque? Non. Les changements qui se sont opérés dans sa tactique, ont-ils été au détriment de cette arme? Non. La cavalerie est-elle moins aguerrie? Non. L'infanterie plus brave? Non. Que lui manque-t-il donc? J'emprunte ici les paroles d'un des généraux de cavalerie les plus distingués de l'Europe, le comte de Bismark, pour y répondre (3) : un chef pour la conduire.

Le comte de Bismark, dans son *Système de Cavalerie*, page 240, en parlant de la nécessité de mettre à la tête de la cavalerie un homme capable de la commander, nous cite l'exemple de celle de Frédéric le Grand, ayant perdu son chef, le fameux Seydlitz, ne put produire que des demi-travaux; et il ajoute : « Les membres » exigent une tête; c'est dans la tête que doit » se réunir la force intellectuelle; chaque fa- » culté spirituelle doit, en se personnifiant, se » reproduire de temps en temps, si on ne veut » pas qu'elle s'évanouisse tout à fait. Mais si » cette tête intellectuelle tombe dans l'inac- » tion ou meurt, les parties perdent leur liaison » organique, et chacune ne vit que pour soi et » isolément. Parvenu à ce point, il en résulte, » ce que chaque scrutateur trouve dans chaque » campagne, que la cavalerie n'agit plus avec » ensemble, et on n'aperçoit plus que les parties » qui se reproduisent çà et là.

» C'est justement ce que nous trouvons dans » la guerre de sept ans. Lorsque après la ba- » taille de Cunersdorf, Seydlitz tomba en dis- » grâce, et ne reçut plus de commandement, » on vit aussi s'évanouir les hauts faits de la » cavalerie. Le roi la rassembla, il est vrai, » en masse, lui donna aussi un chef d'un grand » nom, le duc de Holstein; mais un nom dis- » tingué n'est pas en état de compenser le » manque de talent. Le roi voulait punir Seyd- » litz, et lui prouver qu'il pouvait se passer » de lui. Mais qui devint donc la victime de » cette punition? la disgrâce qu'a éprouvée » Seydlitz a manqué de coûter au roi la bataille » de Torgau (4). »

Il est vrai que les terrains qu'on choisit pour champs de bataille sont souvent trop coupés pour pouvoir employer la cavalerie avec succès, et entravent sa libre circulation; mais ces choix, peut-être, sont-ils prémédités et fondés justement sur le manque d'un chef habile pour en conduire une grande masse.

La disposition de la cavalerie dans les ordres de bataille du système actuel, rassemblée toujours en grande masse, favorise les hauts faits de cette arme, et paraît être basée sur l'idée d'en avoir une respectable à sa disposition pour l'employer au moment opportun; tandis que les résultats des batailles et des combats ne nous ont offert bien souvent que des exécutions qui ont contredit cette idée primitive.

N'avons-nous pas vu dans des batailles décisives, dans lesquelles tout, jusqu'au dernier bataillon et escadron, devait être utilisé, comme à Iéna, Lutzen, des masses imposantes de cavalerie être des témoins inactifs de la défaite

(1) C'est la cavalerie macédonienne qui décida la bataille du Granique; elle recueillit les mêmes lauriers à celle d'Arbèle. Les rives de l'Hydaspe retentirent aussi de ses hauts faits.

(2) Les annales des guerres modernes ne nous offrent que peu d'exemples de batailles et de combats où la cavalerie décida de la victoire, et qui sont : les batailles de Rosbach, Zorndorff, Wurtzbourg, de la Katzbach et Waterloo, et les combats de Haynau et de Fère-Champenoise.

(3) *Tactique de la Cavalerie*, pag. 18 et 19, et *Système de la Cavalerie*, pag. 120.

(4) Là où les connaissances décident de tout, un âge mûr ou l'ancienneté de service ne suppléeront pas au défaut de talent. A la fameuse bataille de Crécy, le prince de Galles, fils d'Édouard III, n'avait atteint que l'âge de seize ans, et participa cependant, en grande partie, au gain de cette glorieuse journée. Condé n'avait encore que 22 ans lorsqu'il remporta la victoire à Rocroi.

Digitized by Google

de leurs camarades, et ne partager avec eux que les fatigues des retraites?

La cavalerie, en général, mais préalablement la cavalerie légère, est le flambeau de l'armée, car sans elle, les troupes manqueraient de moyens pour s'éclairer à des distances assez grandes, pour la sécurité des armées et l'ensemble des mouvements. La bataille de Lutzen nous offre un exemple de tous les dangers résultant de la pénurie de la cavalerie. Il n'est pas à supposer qu'un militaire aussi profond que Bonaparte, dont les travaux avaient anticipé sur toutes les époques les plus avancées de la civilisation militaire, ait pu oublier une des premières obligations de l'art auquel il avait donné lui-même les développements les plus vastes. Les paroles qu'il prononça au moment où il était occupé à suivre le combat que le corps avancé de Lauriston avait engagé dans le faubourg de Lindenau, et où il dit : « Ce » sera une bataille d'Égypte; partout l'infan- » terie française doit savoir se suffire, et je ne » crains pas de m'abandonner à la valeur innée » de nos jeunes conscrits (1), » prouvent que s'il ne fit pas battre l'estrade à sa droite vers Zwenckau et Pegau, et à sa gauche vers Mark-Ranstædt, et qu'il se laissa surprendre en marche, c'était une négligence que nous ne devons pas envisager comme le produit d'un oubli des règles que l'art militaire nous impose; mais comme la suite indubitable de la pénurie totale de cavalerie, dont il n'avait pas osé engager le petit nombre dans ces sortes de reconnaissances, puisqu'il s'était apprêté à livrer bataille à ses ennemis au delà de Leipzig (2). Ce défaut, que la négligence ou les circonstances produisirent, a manqué d'attirer à l'armée française une nouvelle représentation de la bataille de Rosbach; car au moment où toute l'armée alliée, ayant franchi l'Elster à Pegau, se trouvait déjà en mesure de tomber à corps perdu sur son adversaire, les Français n'avaient encore que le corps de Ney, qui était en position à Rahna et Gœrschen, à lui opposer.

Cependant les travaux de la cavalerie ne se bornent pas seulement à ces sortes de reconnaissances passives; c'est elle qui achève les combats, qui décide de la grandeur des résultats, et qui en recueille les trophées. Aussi, dans toutes les batailles où elle a été engagée d'après les vrais principes de la tactique des trois armes, comme à la Katzbach, à Waterloo, etc., ne remarquons-nous pas la cavalerie ne développer toute sa force et sa vélocité qu'au moment de la décision, achever de rompre les lignes ennemies, et se mettre à la poursuite des adversaires rétrogradants, pour augmenter et s'emparer des trophées de la journée.

Mais justement, pour pouvoir imprimer à la cavalerie une sorte de caractère de décision, il ne suffit pas de lui accorder, par son organisation et son éducation, les moyens de pouvoir faire usage de ses vertus intrinsèques, il est indispensable encore de la subordonner à un chef habile, impétueux, mais conséquent; car tous les résultats brillants qu'on peut attendre d'une bonne cavalerie, qui sans contredit sont très-nombreux, dépendent :

1° Du choix du terrain où on l'engage; car, lorsqu'on lui assigne une position entravée par de nombreux accidents, on se met dans la cruelle nécessité de la laisser en inaction. C'est ainsi qu'à la bataille de Cassano, que le duc de Vendôme gagna sur le prince Eugène, le champ de bataille, déchiré par l'Adda et les canaux appelés le grand et le petit Rittorto, et la Pendina, offrit si peu de facilité pour les manœuvres de la cavalerie, que le seul mouvement qu'on remarque pendant cette affaire n'est que la fuite de trois régiments de dragons espagnols et de quelques autres français, et qui se précipitèrent dans l'Adda, où peu d'hommes échappèrent au trépas. Si au moment où le prince Eugène se rendit maître du pont de Rittorto, il eût pu faire charger les troupes françaises rétrogradantes avec une masse imposante de cavalerie, il n'y a pas de doute que le courage des Impériaux aurait été couronné d'un succès complet; car l'occupation de la redoute du pont de l'Adda, où les Français n'auraient pu pénétrer qu'en masses informes, n'aurait

(1) *Manuscrit de mil huit cent treize*, par le baron Fain, tom. I, pag. 349.

(2) « Le peu de cavalerie qu'on avait, dit le baron » Odeleben, dans sa *Relation circonstanciée de la* » *Campagne de* 1813 *en Saxe*, tom. I, pag. 47, était » insuffisant; et comme elle consistait, pour la plus » grande partie, seulement en régiments de la garde, » on la tint toujours en réserve. »

Digitized by Google

pas pu présenter de si nombreuses difficultés;

2° Du moment opportun où on la fait agir;

3° De la décision avec laquelle chaque attaque doit être faite.

La cavalerie la mieux aguerrie et la plus instruite ne pourra rien exécuter si elle n'est pas bien dirigée, tout comme le chef le plus instruit, et le plus riche en expédients, ne pourra rien offrir de brillant, si sa cavalerie ne répond pas justement aux éléments de sa vraie nature.

Les dernières guerres surtout ne nous ont offert que rarement le spectacle imposant d'une cavalerie bien dirigée; quoique ne possédant qu'un noyau peu nombreux de vieux cavaliers, elle n'était pas cependant sans talent ni sans vertu, c'est ce qui a porté les censeurs sévères à rejeter tout le blâme de cette inaction sur les chefs qui la commandaient. Murat même, dont l'existence militaire nous a offert plus d'une belle action, comme à Eckmülh, à Dresde, etc., n'a cependant pas été non plus exempt de reproches. Les militaires allemands l'ont accusé de n'avoir été qu'un sabreur, et de n'avoir pas possédé les qualités nécessaires pour commander une masse de cavalerie dans une bataille rangée (1). Mais dans une armée commandée par Napoléon, fallait-il plus qu'un sabreur qui sût profiter des vertus intrinsèques de l'arme qu'il menait au combat? Et chaque chef de cavalerie, dans l'armée de Bonaparte, pouvait-il aussi paraître autre chose, puisque Napoléon savait se trouver partout où sa présence était nécessaire, et ne quittait le poste qu'après avoir tout ordonné? C'est ainsi qu'à la bataille de Dresde, il sort à six heures du matin de la porte de Freyberg, et aperçoit la lacune que le mouvement des divisions autrichiennes de Bianchi et Giulay, en se prolongeant vers leur gauche sur la rive gauche de la Weissritz, pour donner place au corps de Klénau, qui était encore en marche, avait occasionnée. Il charge Murat de tirer partie de cette imprudence de l'ennemi; et après avoir indiqué l'endroit où les coups devaient se frapper, il revient sur ses pas, traverse la ville, et sort par la porte de Dippoldisvalde, et, sûr que ses ordres seront exécutés avec justesse et avantage, il ne s'occupe plus que des mouvements des corps des maréchaux Saint-Cyr, Mortier et Marmont. Une confiance pareille, de la part d'un homme tel que Bonaparte, qui savait certainement taxer au juste les talents de ses subordonnés, et qui, surtout à la bataille de Dresde, où le sort de son armée pouvait être décidé par quelque mauvaise disposition et devenir déplorable, n'était pas dans le cas d'abandonner aucune chance au hasard, ne prouve-t-elle pas en faveur du chef qui commandait la cavalerie française?

Si peut-être Murat, comme veulent le soutenir plusieurs auteurs allemands, ne possédait pas aussi ce coup d'œil militaire décisif, qui nous fait reconnaître de prime-abord, sur des terrains variés et d'une vaste étendue, l'endroit où il faut frapper le coup décisif, il est difficile de lui disputer le talent d'avoir su manier avec vigueur et discernement, vertus indispensables d'un chef de cavalerie, des masses imposantes. Pourquoi compterions-nous donc toujours ces coups heureux qu'il a souvent faits, plutôt au nombre des coups de hasard qu'au nombre des coups de génie!

La vigueur du choc étant la vertu primitive de la cavalerie, et ce choc ne pouvant être effectif si les lignes attaquantes ne conservent pas leur alignement et les escadrons leur contiguïté, on ne saurait jeter un regard assez attentif sur cet alignement et cette contiguïté des lignes et des escadrons pendant leurs mouvements offensifs. C'est cette vertu qui a rendu la cavalerie française, pendant la guerre d'Égypte, si redoutable aux mamelouks, qui, corps à corps, ne le céderont certainement à aucune cavalerie de l'Europe; mais n'étant pas disciplinés, et ne possédant pas l'habitude de bien charger en ligne contiguë et alignée, leurs charges ne possédaient pas ces efforts multipliés et ce choc collectif d'où résultent les effets souvent extraordinaires d'une charge de cavalerie. De là vient l'équilibre que le général Bonaparte a établi entre la cavalerie française et les mamelouks égyptiens, et qui a déduit des principes sur lesquels reposent les effets du choc. On ne le conçoit que trop bien lorsqu'il dit (2) « que 2 mamelouks tenaient tête

(1) Le comte de Bismark, *Tactique de la Cavalerie*, et plusieurs autres après lui.

(2) *Mémoires publiés par le général Gourgaud.*



Digitized by Google

» à 3 Français, parce qu'ils étaient mieux ar-
» més, mieux montés, mieux exercés; mais
» que 100 cavaliers français ne craignaient pas
» 100 mamelouks; que 300 étaient vainqueurs
» d'un pareil nombre, et que 1,000 en bat-
» taient 1,500. » Si plus tard, dans sa réponse aux *Notes critiques de Napoléon*, page 41, le général Rogniat nous assure que les mamelouks s'étaient rendus redoutables à la cavalerie française, l'assertion peut être vraie, et même déduite de la description que le général Bonaparte fait des deux cavaleries. Si on accepte donc que les mamelouks se sont rendus redoutables aux Français dans les engagements des patrouilles, de rencontres, etc., où il n'existe jamais de masses, mais où l'on combat en fourrageurs, il serait difficile de leur accorder cette même supériorité dans les batailles rangées. Si le général Rogniat avait pris la peine de s'étendre sur les modifications qu'on pouvait tirer du cas que les deux adversaires débattaient, la dispute aurait pu être aplanie tout de suite, et je suppose qu'il aurait fini par être de l'avis de son antagoniste.

De là vient aussi l'ascendant incalculable que la cavalerie russe a eu de tous les temps sur celle des Turcs. On a vu souvent quelques escadrons battre et mettre en fuite des milliers de cavaliers.

Si l'infanterie forme la base de la composition des armées, la cavalerie en est un accessoire dont les travaux sont indispensable pour soutenir avec avantage les engagements dans les grandes plaines, et pour compléter les victoires. Pour ce qui regarde le rôle que cette arme est appelée à jouer en général dans les armées, les subdivisions de ce rôle, sur lesquelles j'aurai l'occasion de revenir plus tard, sont soumises, pour les cas isolés, à une très-grande énumération.

Pour que chaque arme soit en état de remplir le rôle qu'elle est appelée à jouer, ne revendiquons d'elle que ce que, d'après les forces et les vertus inhérentes à sa nature, elle est en état de produire. Ne l'employons que dans les cas où elle peut agir avec efficacité, et considérons la cavalerie, dans le service qu'elle remplit dans les batailles, sous deux rapports tout à fait différents. Tant que le point qui doit décider de la victoire en faveur de l'un ou de l'autre parti est encore au pouvoir de notre adversaire, et que les troupes qui le défendent s'y maintiennent encore avec contenance et supériorité, la cavalerie ne doit être considérée que comme arme de secours, qu'on emploie pour soutenir l'infanterie et l'artillerie contre les mouvements offensifs de la même arme, et, en général, si le terrain le permet, dans tous les engagements, ou bien pour compléter la désorganisation de quelque point de la ligne ennemi, si les effets foudroyants de l'artillerie et des masses d'infanterie y ont produit quelque flottement. Si, au contraire, la victoire n'est que peu douteuse, et qu'il ne s'agisse plus que d'un choc pour la compléter et augmenter les trophées de la journée qu'elle embrasse sans hésiter le rôle d'arme indépendante, et que son mouvement et son choc, semblables à l'éclair et à la foudre qui s'ensuit, renversent, désorganisent et enlèvent à son ennemi ses aigles et ses canons.

Mais si, faussement instruits de l'emploi de la cavalerie dans les batailles rangées, nous l'employons dans ces moments de crise où tous ses efforts deviennent inutiles, en la soumettant à des échec indubitables, nous rendrons non-seulement ses services inutiles, mais nous lui ravirons aussi cette assurance morale qui double la vraie force de chaque arme, et il suffit souvent, pour la démoralisation d'une troupe, de la fatale conviction que son ennemi est invincible. De combien d'heureux résultats l'armée française n'a-t-elle pas été redevable à ce faux nimbe dont la tête de Napoléon a paru être couronnée après les victoires de Rivoli, Marengo, Austerlitz et Iéna?

Pour que la cavalerie arrive justement au but qu'on se propose de lui faire atteindre, il faut non-seulement que son emploi réponde à ses vertus, mais que son armure et son équipement soient en rapport direct avec son service. D'un côté, ne paralysons pas sa vélocité en la surchangeant de fardeaux inutiles, et de l'autre, ne lui ravissons pas, par quelque manque d'armure et d'équipement, les moyens de développer la force qui est inhérente à sa nature (1).

(1) Dans la haute antiquité, le contraste qui existait dans l'équipement des cavaleries thessalienne, numide et grecque, était frappant. Les cavaliers thessaliens et numides étaient à demi-nus, sur des chevaux presque

Digitized by Google

Sous le rapport de l'armure de la cavalerie, on remarque, dans plusieurs armées européennes, un inconvénient assez grave, en armant, sous le rapport des armes à feu, à peu près également les différentes cavaleries dont le service cependant n'est pas du tout homogène. Nous voyons les cuirassiers, les dragons et les hussards, armés de carabines, tandis que le service des premiers et des derniers n'exige jamais d'autre arme pour leurs attaques que le maniement de la palâche ou du sabre, et pour les derniers, celle du pistolet aux avant-postes. Pourquoi et à quel usage les surchargerait-on d'une arme dont ils n'ont jamais occasion de faire usage? Qu'on arme de carabines les dragons et les chasseurs à cheval, la chose peut encore s'expliquer par le service pour lequel on suppose que ces troupes seront dans le cas d'être employées, quoique ces cas soient rares; mais il peut arriver qu'au défaut d'infanterie on soit obligé de faire mettre pied à terre à une troupe de dragons ou de chasseurs à cheval, et alors, pour bien remplir leur rôle, il faut qu'ils soient armés de carabines. Mais les cuirassiers et les hussards sont-ils jamais dans le cas d'abandonner leurs chevaux? et j'aime à croire que ces carabines ne sont pas destinées pour s'en servir à cheval!

Le comte de Bismark, dans son *Système de la Cavalerie*, page 54, en arme les cavaliers pour s'en servir aux avant-postes, tandis que le pistolet me paraît suffire pour ce service. Comme il est indispensable d'alléger plutôt que de rendre plus pesante l'armure de la cavalerie, en calculant, d'après la manière de s'en servir, les cas où on peut en faire usage, les difficultés, les résultats et l'inutilité qui en proviennent, je crois qu'on peut hardiment refuser les carabines aux vedettes, et ne les armer que de pistolets, sans pour cela leur ravir quelque avantage. Croit-on, pour certaine occasion, que la cavalerie sera dans le cas de faire usage de la carabine? alors, qu'on y emploie des dragons ou des chasseurs à cheval. Pourquoi, par rapport à l'armure de la cavalerie, devrait-on assujettir cette arme aux cas dans lesquels elle peut se trouver, et ne pas soumettre plutôt le choix des différentes cavaleries aux occasions diverses dans lesquelles on devra les employer?

Le major Decker, dans ses *Instructions pour la Cavalerie et l'Artillerie à cheval* (1), se prononce fortement aussi en faveur des carabines, en disant « qu'après la campagne de 1806, la » majeure partie de la cavalerie prussienne » perdit les carabines, et en ressentit amère- » ment la privation dans les campagnes de 1812 » à 1815. » Voici les quatre cas qu'il discute, et dans lesquels cette arme lui paraît plus ou moins indispensable pour le cavalier :

1° Aux avant-postes;

2° Lorsqu'ils flanquent;

3° Si la cavalerie agit seule, et se trouve arrêtée par un détachement d'infanterie;

4° Si la cavalerie se trouve sur la défensive, et se voit obligée de recourir aux avantages du terrain.

Je sens bien que le combat scientifique que j'engage est inégal, puisque je me propose de combattre contre deux autorités; mais

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire;

et puisque mon raisonnement et ma conviction m'ont mené à un résultat différent, il est de mon devoir de me prononcer sur ce sujet. Discutons chaque cas séparément.

*Aux avant-postes.* C'est un service de surveillance, pour lequel, comme nous l'avons vu plus haut, il est avantageux et même indispensable d'amalgamer l'infanterie avec la cavalerie. Les efforts d'un et même de deux cavaliers isolés ne produisent pas de force collective puissante, mais leur présence est indispensable, car l'ennemi peut attaquer nos avant-postes avec de l'infanterie mêlée, et nos cavaliers devront être les soutiens les plus fidèles de nos voltigeurs, *et vice versâ*. Montés sur des chevaux, ils seront les porteurs les plus agiles des nouvelles que le commandant des avant-postes voudra faire parvenir au chef de l'avant-garde. Les voltigeurs sont donc là pour échanger les coups, les cavaliers pour

nus aussi, tandis que les cataphractaires des Grecs étaient tellement accablés sous le poids de leur armure, que les hommes n'avaient aucune adresse et les chevaux manquaient de vélocité. Je prends la liberté de renvoyer le lecteur aux *Éléments de Tactique pour la Cavalerie*, par Mottin de la Balme, pag. 237; et à l'*Essai sur l'Histoire générale de l'Art militaire*, par Carrion-Nisas, tom. I, p. 410.

(1) *Die Gefechtslehre der beiden verbundenen Waffen: Kavallerie und reitenden Artillerie*, p. 134 et suiv.

Digitized by Google

les soutenir. Or, ce soutien ne demande, en aucune manière, la carabine, mais le sabre; car le cavalier le manie beaucoup plus aisément que la carabine; et s'il parvient à se glisser à dos de son ennemi, le pistolet lui suffira pour le coucher à terre.

Je ne discute pas le cas de surprise; car placer des avant-postes dans des endroits où on peut les attaquer à l'improviste est une impéritie inexcusable. Nous savons, au contraire, que les avant-postes doivent être placés sur des points d'où l'homme puisse apercevoir son ennemi, de quelque côté qu'il vienne. Le devoir des avant-postes, s'ils voient approcher l'ennemi, est de donner l'alarme; et si c'est le cavalier qui l'a reconnu le premier, il lui faut une arme pour l'avertissement : soit; mais le pistolet lui suffira, car à 40 ou 50 pas, il a un voisin qui décharge aussi son arme, et dans le même moment toute la chaîne est instruite de l'approche de l'ennemi.

*Les flanqueurs.* « Lorsque des tirailleurs » armés de pistolets, dit M. Decker, flanquent » contre d'autres armés de carabines, les pre- » miers font toujours volte-face (1). » Je suis contre un avis pareil, et en voici la raison: un cavalier armé d'une carabine ne peut bien tirer qu'en arrêtant son cheval, car il a besoin de l'usage de ses deux bras; et au moment où il couche en joue, son ennemi, qui bat la plaine, change à chaque instant de place, oblige par conséquent son adversaire de le poursuivre avec le canon de sa carabine dans des directions différentes, et lui ravit tous les moyens de bien ajuster. Il n'y a qu'un pur hasard qui peut rendre juste un coup pareil, et le hasard n'est pas toujours favorable (2). Pendant ce temps, le flanqueur, armé du pistolet, a eu tout le temps nécessaire pour venir à dos de son ennemi; et pendant que celui-ci abandonne la carabine pour guider son cheval et faire volte-face, un bon tireur de pistolet l'a déjà couché à terre.

Pour ce qui regarde le troisième cas, si nous adoptons l'organisation des tirailleurs de cavalerie, proposée par le comte de Bismark, chaque escadron n'aura donc qu'un peloton armé de carabines, et le reste n'en aura pas besoin.

Un exemple cité par le général Thiébault dans son *Manuel général du service des états-majors*, a porté M. Decker à ériger en principe ce troisième cas qui forme sa quatrième supposition. Le voici (page 410) : « A la ba- » taille de Friedland, dit le général Thiébault, » le général baron de la Ferrière, commandant » la cavalerie du 9e corps, arriva sur le terrain » après avoir fait, au grand trot, une marche » de quatre lieues. Une masse de cavalerie » fraîche, et en nombre bien supérieur à la » sienne, lui faisait face, et s'ébranla pour le » charger au moment où il se mit en bataille : » dans cet état de choses, ne pouvant lutter » de choc, il forma sa ligne derrière un faible » obstacle, fit prendre la carabine, et ayant le » sabre au poignet attendit l'ennemi de pied » ferme, et le reçut par un feu qui le décida » à se retirer sans achever sa charge. »

Je ne vois pas qu'en faveur d'un cas, il faille changer l'armure d'une cavalerie, et même les raisons qui l'ont nécessité ne sont pas exemptes d'observations : 1° Je ne crois pas que ce soit un bon principe que de faire trotter un régiment de cavalerie, l'espace de quatre lieues; 2° si les circonstances l'ont nécessité, est-il prudent de mettre un régiment aussi fatigué, tout de suite après son arrivée sur le champ de bataille, à la merci d'une attaque de l'ennemi? On le place, au contraire, en réserve, pour lui donner le temps de se remettre un peu de ses fatigues; car nous savons que l'action de la cavalerie de réserve n'a lieu ordinairement qu'à la fin de la bataille. Il est donc aussi inutile de l'armer de carabines, car, après avoir repris haleine, il peut avec succès se servir de l'arme blanche (3).

Le pistolet, au contraire, est une arme de défense et d'avertissement presqu'indispensable

(1) « Des flanqueurs armés de pistolets, dit le comte » de Bismark (*Système de Cavalerie*, pag. 143), ne » sont pas du tout dangereux; je m'abstiens aussi d'en » parler davantage. »

(2) Je fais même abstraction du désavantage qu'un cavalier, qui arrête son cheval, se donne envers un fantassin adroit et bon tireur, et qui trouve devant lui un but immobile. Cette assertion cependant pourrait être encore en ma faveur.

(3) Il serait curieux de prendre des notions exactes sur le nombre des cartouches de carabines que la cavalerie aura consommé dans une des dernières campagnes. Je ne crois pas que les parcs de réserve en aient beaucoup souffert.

Digitized by Google

pour le cavalier, mais dont je ne pense pas qu'on puisse se servir dans la mêlée, comme le suppose le général Bismark (*Système de cavalerie*, page 54.) Des coups de feu pareils ne seraient-ils pas souvent au détriment de la troupe qui s'en sert? car peut-on répondre que dans une mêlée, où les amis ainsi que les ennemis ont changé de place, la balle perfide en manquant son vrai but, n'aille renverser un des siens, sans toucher celui pour lequel on la destine? Après le choc, la désorganisation des escadrons est beaucoup trop grande et la mêlée trop compliquée pour qu'on soit sûr de ses coups.

Pour ce qui regarde les feux de la cavalerie, on devrait, par exemple, bannir tout à fait l'usage impropre que les chasseurs à cheval ont conservé de nos jours, celui de se servir à cheval des feux collectifs, lorsqu'ils sont attaqués par la même arme; tandis que l'expérience a parlé tant de fois contre cette institution.

1° Un feu un peu vif ne manque jamais d'effaroucher les chevaux et de faire perdre aux escadrons leur contiguïté et leur alignement;

2° Le manque de temps, si la troupe défensive laisse venir les assaillants à portée de la carabine et surtout à une distance d'où les coups puissent être justes, lui ravit les allures progressives, qui précèdent le choc et le rendent moins efficace;

3° L'embarras qui résulte dans l'emplacement de la carabine pour mettre le sabre à la main, soumet quelquefois la troupe au désavantage d'attendre l'attaque de pied ferme, au lieu d'aller à la rencontre des assaillants, ce qui est contre toutes les règles de la tactique de la cavalerie;

4° Les coups sont si peu sûrs, qu'il n'en résulte que des pertes insignifiantes pour les attaquants, qui sont loin de compenser les désavantages des pertes de la contiguïté des escadrons et des allures progressives, qui précèdent et rendent le choc plus ou moins efficace; ainsi que l'embarras qui résulte du changement des armes.

Je déduis mon princiqe et mes raisons d'un fait dont j'ai été témoin oculaire, et qui m'a prouvé jusqu'à l'évidence qu'une cavalerie qui se sert à cheval des feux collectifs, est en désavantage marqué contre une autre qui l'attaque avec un peu de décision et à l'arme blanche.

Après la fameuse bataille de Dennevitz, le comte de Tauentzien, à la tête du 4e corps prussien, ayant abandonné l'armée du Nord, s'était porté de Herzberg où il avait été envoyé pour poursuivre les débris de l'armée du maréchal Ney, par Ubigau vers Liebenwerda, pour se joindre à l'armée de Silésie et coopérer aux attaques que le maréchal Blücher se proposait de diriger contre Murat, qui stationnait à Grossenhayn. En s'approchant de Liebenwerda, le comte Tauentzien détacha quatre régiments de cosaques sous les ordres du général Ilowaisky 3e (1), pour éclairer sa droite et pousser ses reconnaissances vers Muhlberg. Le chef du corps m'enjoignit l'ordre de suivre ce détachement pour lui faire parvenir les nouvelles que le général Ilowaiskay pourrait recueillir. Arrivés près du village de Borac, nos éclaireurs y découvrirent un détachement de cavalerie composé de trois régiments de chasseurs à cheval. Quoique le nôtre ne fût composé que de quatre régiments de cosaques, et que nous manquassions tout à fait d'artillerie, le général Ilowaisky, sûr du dévouement exemplaire et si souvent éprouvé de ses régiments, ne balança pas un seul moment pour attaquer l'ennemi, et fit les dispositions suivantes: la régiment du colonel Bicharof reçut l'ordre d'attaquer en fourrageurs; ceux du général Ilowaisky 3e et Kouteinikof 6e suivaient en ligne contiguë, n'ayant que peu de distance entre les escadrons, et celui du général Ilowaisky 5e (2), fut envoyé pour tourner et prendre l'ennemi en flanc et à dos (3).

Les Français s'étaient mis en mesure de nous recevoir, et le combat s'engagea bientôt. Le chef de la cavalerie crut apparemment, que n'ayant que de la cavalerie irrégulière à combattre, qui n'était pas même soutenue par de l'artillerie, il ne pouvait faire rien de mieux,

(1) Actuellement Hetmann.

(2) Le général lui-même se trouvait à la grande armée.

(3) Le lieutenant-colonel Plotho, en faisant paraître son ouvrage sur les *Campagnes de* 1813 et 1814, doit avoir travaillé sur de faux matériaux, ou n'a pu s'empêcher de céder à l'influence de la prévention nationale, en décernant l'honneur de ce combat (page 305) au général de Dobschutz. Je puis attester que le général Ilowaisky n'a partagé les lauriers de cette brillante affaire, qu'avec les quatre régiments qu'il commandait alors.

Digitized by Google

que de lui envoyer une décharge, espérant qu'elle suffirait pour arrêter la fougue des Cosaques, et que la régularité de ses attaques suffirait ensuite pour compléter le désordre. Il fut bientôt et cruellement détrompé, et cette fois-ci, la supériorité qu'une troupe régulière possède sur une autre irrégulière, ne peut même compenser les désavantages auxquels est soumise une cavalerie qui se sert de ses feux à cheval. Le régiment de Bichalof qui couvrait le mouvement de ceux d'Ilowaisky et Kouteinikof, ayant reçu la décharge de la cavalerie ennemie (1), conformément aux ordres reçus du général Ilowaisky, s'écoula dans les intervalles et vers les deux flancs de la ligne qui le suivait. Celle-ci se met au galop; et les ennemis, embarrassés de leurs armes et des brides de leurs chevaux, n'eurent presque pas le temps d'aller au-devant de leurs adversaires, et furent pris comme en flagrant délit. Les cosaques fournirent la charge, qui ne pouvait même pas se comparer à celle qu'une cavalerie régulière et bien exercée peut produire, mais qui cependant parvint à désorganiser la cavalerie ennemie à un tel point, qu'en moins de quinze minutes elle ne présenta plus le moindre vestige d'ordre et d'ensemble (2). Notre butin monta à plus de 500 prisonniers pris avec leurs chevaux, ainsi que plusieurs officiers parmi lesquels se trouvait le colonel Talleyrand-Périgord. Le général qui commandait la division, ne dut son salut qu'à l'escorte qui le défendait et qui le sauva des poursuites de plusieurs Cosaques, qui avaient été sur le point de l'atteindre.

Ce combat doit, sans contredit, servir d'exemple salutaire pour le danger imminent auquel la cavalerie s'expose en se servant des feux collectifs, et du peu d'effet que ces mêmes feux produisent pour la troupe assaillante, ce qui rend à peu près leur secours nul (3).

Il faut encore que j'ajoute en, honneur des cosaques, qui se couvrirent de gloire à cette affaire, que le terrain qu'ils ont été obligés de parcourir pour en venir aux mains, n'était pas des plus propices pour le mouvement de la cavalerie. Mais les cosaques, que leur service oblige si souvent à battre des plaines mêmes très-coupées, et qui sont plus accoutumés à se fier sur leur bravoure personnelle que sur les résultats de la régularité de leur éducation, s'inquiétèrent peu des obstacles que leur offrait la nature; et malgré le flottement qui s'était opéré dans les escadrons, atteignirent complétement le seul but qu'on se propose d'atteindre dans tout engagement, celui de battre son ennemi.

L'habitude de parcourir, en petite comme en grande masse, des terrains un peu coupés, ne peut que rehausser tous les avantages d'une bonne cavalerie; et comme la nature ne nous présente que rarement des terrains unis, il serait même indispensable pour que, le jour d'une bataille, nos masses de cavalerie ne soient pas quelquefois assujetties à une inaction désavantageuse, d'accoutumer cette arme à braver les caprices de la nature, et de l'habituer à conserver, pendant ses attaques, l'alignement et la contiguïté des rangs dans les escadrons, même sur un terrain désavantageux. Une cavalerie qui serait accoutumée à surmonter des obstacles pareils, ferait des prodiges sur un terrain uni et propice à ses mouvements.

A la première bataille de Polotsk, livrée le 6—18 août, le capitaine de Knorring (4), à la tête de l'escadron de réserves des gardes à cheval, ayant remarqué le ravage qu'une batterie ennemie occasionnait dans l'infanterie de notre centre, se porte en avant; et en chargeant

(1) Il n'eut, autant que je puis m'en ressouvenir, tout au plus que 17 hommes mis hors de combat, ce qui prouve d'une manière évidente combien les coups sont peu sûrs.

(2) Le général Gourgaud, dans son *Examen critique de la Campagne de* 1812, publié par le général comte de Ségur (page 131), nous fait part aussi de la défaite du 16e de chasseurs à cheval au combat de Wittepsk. « La cavalerie de la garde russe, dit-il, protégée par » le feu d'une batterie de 12 pièces, chargea ce régi- » ment, à la tête duquel était le général Piré. Le » 16e de chasseurs voulut employer une manœuvre qui » lui avait réussi plusieurs fois; il attendit la charge » sans s'ébranler, et à 30 pas de distance, fit un feu de » carabine. La vélocité de la cavalerie russe ne put pas » être arrêtée par ce feu, qui ne fit que causer du dés- » ordre dans les rangs du 16e. »

(3) Le maréchal de Saxe nous dit aussi, dans ses *Rêveries*, tom. I, pag. 84 : « Le feu de la cavalerie n'est » pas fort redoutable, et j'ai toujours ouï dire que tous » ceux qui s'avisaient de tirer étaient battus. »

Le général Ruhle de Lilienstern, dans son *Manuel de l'Officier*, tom. I, pag. 49, n'accorde aussi aux feux de la cavalerie, que peu ou presque pas de résultat.

(4) Actuellement général-major et commandant un régiment de cuirassiers de la garde à Varsovie.

Digitized by Google

l'artillerie ennemie, rencontre un ravin sec, mais assez profond, et tellement large, qu'en le franchissant, plusieurs chevaux s'abattirent et y restèrent avec leurs cavaliers. (Ravins dont le champ de bataille était déchiré en tout sens.) Il surmonte cet obstacle, et parvient à enlever douze pièces de canons à l'ennemi. Loin de se contenter de cet exploit, il s'arrête un moment pour rallier son escadron, et ayant aperçu un régiment de chasseurs à cheval, il court à de nouveaux dangers et à une nouvelle gloire. Les difficultés du terrain qu'il devait parcourir étaient plus grandes encore à surmonter; mais tel est l'avantage incalculable d'une cavalerie accoutumée à manœuvrer sur des sites inégaux, qu'aucun accident de terrain ne fut assez grand pour cet escadron d'élite, qui, après s'être rendu maître d'une batterie de douze pièces de canon, mit encore un régiment de cavalerie en fuite.

Avant de finir cet article, je ne puis m'empêcher d'émettre un dernier sentiment sur le changement que je crois utile de faire dans la cavalerie, par rapport à son armure. Ce changement me paraît d'autant plus nécessaire, qu'il imprimerait à la cavalerie un caractère de force, qu'elle est encore loin de posséder. A mon avis, ce n'est pas tout que d'ôter aux cuirassiers et aux hussards leurs carabines, il faut leur accorder des lances. L'expérience même nous a démontré tous les effets salutaires de cet armement. Quelques mois avant l'ouverture de la campagne de 1812, nos régiments de hussards reçurent des lances. On en arma tous les premiers rangs des escadrons, tandis que les seconds conservèrent le sabre.

On devrait croire qu'un temps aussi court fût insuffisant pour pousser le maniement de la pique jusqu'à une sorte d'habileté; mais tel est l'empire de la nécessité de se défendre, que pendant les hostilités, nos hussards s'en servaient déjà avec cette dextérité qui caractérise l'homme habile. Cette arme leur a été surtout d'une grande utilité contre les tirailleurs français, qui avaient l'habitude de se jeter à terre au moment où ils se voyaient attaqués par nos cavaliers. Celui de nos hussards qui ne possédait pas de pique, devait se contenter de froisser un peu son adversaire sous les pieds de son cheval; celui, au contraire, qui en possédait une, était sûr d'étendre son ennemi à ses pieds (1).

Dans les attaques, les hommes du second rang qui étaient armés de sabres, pouvaient être envisagés comme les assistants de ceux du premier; et s'il arrivait que dans le choc, l'homme armé de la pique manquât son coup, tandis qu'il cherchait à réparer cette faute en frappant un des ennemis du second rang de la troupe adversaire, son assistant le protégeait avec son sabre contre les atteintes de l'ennemi qui se trouvait devant lui. Les hussards du corps du comte de Wittgenstein, que j'ai été dans le cas d'interroger sur les prérogatives de l'une ou de l'autre arme, m'assurèrent que jamais il n'avaient eu autant d'assurance et de probabilité pour la réussite du choc, que depuis qu'on les avait armés de la pique. Abstraction faite des prérogatives, que pour le choc, la pique a sur le sabre, déjà l'effet moral que cet armement avait produit sur ces vétérans, et la persuasion de la supériorité effective qu'ils avaient acquise sur leurs adversaires, étaient d'un avantage incalculable.

L'acquisition d'une bonne cavalerie étant non-seulement très-difficile, mais même très-coûteuse, il est indispensable de donner à son organisation, ainsi qu'à son armement, les soins les plus attentifs, pour que les énormes dépenses ne soient point faites en vain. Mais si même sa bonté a été portée à ce degré élevé qu'on exige d'elle, qu'on se garde bien de la subordonner à un chef inhabile et incapable de la manier. En l'employant sur des terrains désavantageux, ou dans des moments où elle risque de tout perdre sans rien gagner, on la démoralise, et, comme le dit le comte de Bismark (*Système de Cavalerie*, page 45), « elle » se décourage et devient si timide, qu'il est » difficile de la séparer de l'infanterie, à la-

(1) Guibert nous donne une dérivation bien paradoxale de l'institution de la pique, *Essai général de Tactique*, tom. I, pag. 180 : « Quand la valeur d'un » peuple baisse, dit-il, on allonge les armes, on prend » des armes de jet, on cherche a mettre le plus d'inter- » valle qu'on peut entre l'ennemi et soi. » Combien se serait-il trompé s'il avait pu jamais supposer que rien ne pouvait égaler la bravoure des vainqueurs de Fontenoy, de Raucoux et de Lawfeld, lesquels, il est vrai, ignoraient peut-être le maniement de la pique. Nous pourrions leur offrir, dans les vainqueurs de la Katzbach et de Leipzig, des rivaux bien dangereux.

Digitized by Google

» quelle elle s'attache comme l'enfant à sa » nourrice. »

## SECTION II.

### DES PROPRIÉTÉS DE LA CAVALERIE, EN GÉNÉRAL, ET DE CELLE DE LA CAVALERIE DE LIGNE, EN PARTICULIER.

Les grands avantages de la cavalerie en général, consistent dans la vélocité de son mouvement et la force de son choc; mais comme son emploi à plusieurs buts différents, qui multiplient les éléments de son éducation et ses propriétés, ce qui a même nécessité deux cavaleries, nous devons aussi l'envisager sous deux rapports différents.

La cavalerie de ligne est celle qui ne se bat qu'en lignes, mais en grandes comme en petites masses; c'est celle qui compose ordinairement la réserve. La cavalerie légère se bat en ligne comme en débandade, et forme les partis qu'on assigne aux lignes de bataille et qu'on place derrière leurs flancs, ainsi que ceux qu'on place derrière les intervalles des bataillons de la seconde ligne. La première est destinée à compléter les victoires et à les rendre décisives; la seconde, à soutenir l'infanterie dans ses engagements offensifs ou défensifs, jusqu'au moment de la décision de la bataille, ainsi qu'à défendre l'artillerie contre les attaques de la même arme.

Sans vouloir approfondir encore une fois une chose qui a été si souvent discutée par le général Rogniat, le colonel Marbot, le comte de Bismark, et plusieurs autres, et me prononcer sur l'organisation de ces deux cavaleries de réserve et légionnaire, je ne veux maintenant m'étendre que sur leurs propriétés.

La cavalerie, en général, ne possède pas, comme l'infanterie, des formations offensives et défensives dont l'emploi puisse la mener à des résultats différents. Si dans son état passif, et par conséquent tout à fait hors de la sphère active de l'artillerie, comme par exemple, dans les réserves, la cavalerie est formée en colonnes par escadrons ou par divisions, ce qui lui offre les moyens de se transporter avec plus de rapidité sur le point désigné, dans son état offensif, on ne la trouve ordinairement que déployée, possédant quelquefois des colonnes de cavalerie pour réserve, qui ne conservent non plus leur formation, tant qu'elles n'ont pas échangé leur état passif contre l'offensif.

Nous voyons donc que le déploiement par escadrons forme la base de la tactique de la cavalerie, et que le ploiement en colonne, formation qui favorise le mouvement pour franchir les espaces, n'est qu'une modification qui a le calcul du temps et la facilité du mouvement pour principe.

La cavalerie, quoique arme purement offensive, ne possède que rarement, comme nous l'avons vu plus haut, ses moments d'indépendance, et ne peut, en général, être considérée que comme arme de secours. Pour pouvoir donc profiter de ses propriétés, l'essentiel est toujours de ne l'engager qu'au moment opportun, et ce moment est-il arrivé, de ne pas le laisser échapper par une indécision nuisible. La vraie propriété de la cavalerie, qui ne devrait jamais souffrir de modification, est celle de renverser par son choc tout ce qui voudrait s'opposer à son passage, véritable aspect sous lequel nous l'avons vue paraître dans les temps anciens, ce qui la rendait nécessairement l'ennemie la plus dangereuse des lignes de bataille; car leur maintien ne dépend que d'une contiguïté intacte.

D'après l'organisation et l'armement des différentes armes, les moyens défensifs et offensifs de l'infanterie et de la cavalerie, ne sont en aucune manière en équilibre, et la première possédant plus de moyens de défense que la seconde n'en a pour la vaincre (1), son action doit reposer sur une loi invariable, celle de ne pas l'engager dans un moment désavantageux, où ses propriétés sont insuffisantes pour vaincre son ennemi.

Le choc composant la vraie force de la cavalerie, on doit le rendre aussi impétueux que possible. Il est non-seulement indispensable, au moment où on sonne la charge définitive, de lâcher la bride pour donner aux chevaux un liberté entière; quelques coups d'éperons

(1) La supériorité des propriétés de la cavalerie consiste dans le choc et le maniement du sabre; mais elle ne peut en faire usage qu'au moment où elle se bat corps à corps avec son ennemi, tandis que le fantassin fait usage de son arme à une très-grande distance.

Digitized by Google

aussi ne peuvent pas gâter la chose (1). Mais pour que les escadrons conservent leur alignement, d'où dépend la réussite du choc, qui ne doit être qu'une force collective, il faut que les chevaux conservent les mêmes allures, et que, par conséquent, les cavaliers soient animés du même esprit, qui se caractérise pour tous par l'oubli de soi-même.

« Le mouvement, dit le comte de Bismark » dans son *Système de la Cavalerie* (p. 221), » est l'élément de la cavalerie; il recèle toute » sa force. Mais ce mouvement, qui nous mène » aux vrais exploits, ne peut être que celui » qui, dominé par une passion indomptable » de la gloire, soit en même temps dirigé par » une idée profonde, et procède au dénoû- » ment, soutenu par une confiance sans bornes » et un courage décidé. »

Si la troupe, animée d'un esprit pareil, est conduite par un chef intelligent qui sache découvrir le point vulnérable de son ennemi, et profiter du moment opportun, les propriétés de la cavalerie se développent alors sous le point de vue le plus favorable. Que cette cavalerie paraisse sur les champs de bataille comme arme de secours ou comme arme indépendante, pourvu que son action corresponde au sens de ses propriétés et de sa tactique, les résultats de son action ne peuvent manquer d'étonner les militaires observateurs.

Comme arme de secours, nous l'avons vue paraître avec éclat à la bataille de Peterwaradin. L'infanterie du flanc droit des Impériaux ayant été rompue par le corps des janissaires, abandonnait aux vainqueurs le terrain qu'elle avait déjà gagné, et les redoutes, sous la protection desquelles elle venait de combatre avec tant d'avantages. Le prince Eugène voit s'évanouir momentanément à ses yeux l'espérance de la victoire; car malgré les exhortations des généraux Lanken, Bonneval et Wellenstein, qui s'efforçaient de s'opposer au désordre, les bataillons désorganisés des Impériaux abandonnaient avec précipitation le terrain qu'ils devaient défendre. Riche en expédients, le prince Eugène ne se laissa pas décourager par un échec pareil. Ayant aperçu que, s'abandonnant à une poursuite téméraire et désordonnée, les janissaires prêtaient le flanc aux Impériaux, il ordonne au comte de Palfi de détacher 2,000 chevaux de la gauche pour passer à la droite, et charge en flanc les janissaires, occupés déjà à forcer le second retranchement, derrière lequel la moitié de l'infanterie impériale, qui avait été rompue, s'était réfugiée, et où elle n'aurait pas pu opposer une longue résistance, vu le nombre des ennemis qui l'attaquaient. Le choc s'exécute; les 2,000 chevaux impériaux tombent à bride abattue sur les bataillons des janissaires, et en désorganisent plusieurs. Pendant cette mêlée, l'infanterie de la première et de la seconde ligne des Impériaux se reforme, et se remet de nouveau en ligne. Le prince Eugène fait avancer la réserve. Les coups qu'on porte aux Musulmans sont réitérés; ils prennent la fuite, et les Impériaux finissent par remporter une victoire complète.

Plus tard, à la bataille de Guastalla, nous la voyons moissonner des lauriers non moins grands. A la suite des pertes nombreuses et si souvent réitérées que les Impériaux avaient essuyées, ils venaient de suspendre leurs attaques et se préparaient à abandonner le champ de bataille, lorsqu'un heureux hasard vint seconder leurs efforts et parut leur promettre une victoire, en faveur de laquelle ils venaient de faire tant de sacrifices.

Deux escadrons impériaux, postés dans une plaine entre deux chaussées, voulaient gagner la prairie au delà de l'Arginello, et se joindre au corps principal de cavalerie. Ils paraissent sur l'Arginello et aperçoivent les deux brigades de Leroi et de Souvré qui flanquaient un buisson. Ils tombent dessus et les mettent en déroute. Le général Souvré est blessé, et privés de leur chef, ses régiments se débandent. La cavalerie impériale poursuit son mou-

(1) Les traditions anciennes nous rapportent qu'à la bataille que Posthumius livra aux Latins, près du lac de Regilla, il poussa les combinaisons de l'augmentation de la force du choc, jusqu'à ôter les brides à sa cavalerie, pour ravir aux cavaliers tous les moyens de paralyser la fougue impétueuse des animaux. C'était, il est vrai, le meilleur moyen aussi de ravir à la cavalerie tous les moyens de manœuvrer, et, par conséquent, la paralyser tout à fait, en donnant aux chevaux les moyens de pouvoir se diriger aussi dans un sens contraire du point où on aurait voulu les mener. Au reste, toutes ces sortes de traditions paraissent posséder tant d'hypothèses fabuleuses, qu'il est souvent permis de ne pas y ajouter foi.



Digitized by Google

vement et arrive sur la prairie; mais, apercevant toute la masse de la cavalerie ennemie, elle se réfugie dans un bas-fond qui se prolonge le long de l'Arginello vers Guastalla. L'infanterie des alliés ayant reconnu cette poignée de cavaliers ennemis, suppose leur cavalerie en position près du Pô, battue et rejetée, et que celle des Impériaux les attaque à dos. Une terreur panique s'en empare, et la plus grande partie des bataillons du flanc gauche des alliés, se débande et fuit vers Guastalla.

L'équilibre venait donc d'être rétabli, il ne s'agissait plus que d'en profiter. Si, dans un moment aussi opportun, le comte de Kœnigseck avait soutenu ses escadrons, il n'y a pas de doute que la victoire n'aurait pas balancé un moment à se déclarer en faveur des Impériaux. Mais rien de tout ce que, dans des cas pareils, les règles de la tactique prescrivent, ne fut exécuté, et ces escadrons isolés, privés de secours, en récompense d'un dévoûment aussi beau, finirent encore par être très-maltraités par les troupes alliées.

Comme arme indépendante, nous voyons la cavalerie, à la bataille de Friedberg, franchir les bornes de l'ordinaire et se rapprocher même du merveilleux. Je crois ne pas pouvoir mieux faire que de rapporter à ce sujet la narration de Fréderic le Grand lui-même (1).

« Dès que M. de Nassau eut formé son aile » (la gauche), dit-il, il donna sur ce qu'il y » avait encore de cavalerie ennemie devant lui » et la mit en déroute. Le général Polentz » contribua beaucoup à ce succès; il s'était » glissé avec son infanterie dans le village de » Fegebeutel, d'où il enfilait la cavalerie au- » trichienne; quelques décharges qu'elle reçut » en flanc, la mirent en confusion et préparè- » rent sa défaite. M. de Gesler, qui commandait » la seconde ligne, voyant qu'il n'y avait là » aucun laurier à cueillir, se tourna vers l'in- » fanterie prussienne, et trouvant les Autri- » chiens en confusion, il fit ouvrir l'infanterie » pour y passer, et se formant sur trois co- » lonnes, il fondit sur ces Autrichiens avec » une vivacité incroyable; les dragons (20 es- » cadrons des régiments de Bareuth, Kotten- » burg et Bonin), en massacrèrent un grand » nombre; ils firent prisonniers 21 bataillons » des régiments de Marchal, Graun, Tungen, » Traun, Colowrad, Wurmband et d'un régi- » ment encore, dont le nom nous manque; il » y en eut beaucoup de tués; et cependant on fit » 4,000 prisonniers et on s'empara de 66 dra- » peaux; un fait aussi glorieux mérite d'être écrit » en lettres d'or dans les fastes prussiennes (2). »

Nous voyons, d'après cette description, que le général Gesler saisit en militaire savant, c'est-à-dire, dès qu'il aperçut de la confusion dans l'infanterie autrichienne, le moment d'engager sa cavalerie, et accorda par là, à ses propriétés, tous les avantages qu'elles possèdent.

Rapportons maintenant un exemple d'un résultat diamétralement opposé à celui que je viens de citer, et en développant les causes de la réussite de l'un et du revers si marquant de l'autre, tâchons de déduire un résumé définitif des propriétés de la cavalerie de ligne. Prenons la bataille de Leipzig.

Les alliés venaient d'abandonner Wachau au pouvoir de leurs ennemis, qui poursuivaient leur succès avec énergie. Le prince de Wurtemberg qui s'était replié vers Gossa et qui était beaucoup plus faible en infanterie et en artillerie que ses adversaires, aperçut bientôt une forte masse de cavalerie devant lui. Elle se dirige aussitôt vers Gossa, charge l'infanterie des alliés qui s'était mise en mesure de recevoir le choc, et malgré l'impétuosité de la cavalerie ennemie, l'infanterie russe fait bonne contenance et se maintient dans sa position. Une partie de cette cavalerie parvient cependant à franchir nos lignes et les charge à dos. La division légère de la cavalerie de la garde russe en souffrit, mais l'infanterie resta cependant intacte.

Une masse assez respectable des ennemis conçut la témérité de se porter vers une élévation près de Gossa, où se trouvaient l'empereur de Russie et le roi de Prusse. L'empereur Alexandre ordonne aussitôt aux Cosaques de la garde de charger, pour mettre fin à la confusion que cette apparition spontanée de

(1) *Histoire de mon temps*, tom. I, pag. 330.

(2) Le Journal militaire prussien (*Militair-Wochenblatt*) nous a transmis (année 1823, pag. 2550), la patente que le roi accorda au régiment de dragons de Bareuth. Comme elle est curieuse, sous beaucoup de rapports, je prends la liberté d'y fixer l'attention du lecteur.

Digitized by Google

la cavalerie ennemie avait produite dans celle de notre centre. L'aide de camp général comte Orloff-Denissof, à la tête de cette poignée de braves, tombe à corps perdu sur ces ennemis téméraires, et parvient non-seulement à arrêter leur fougue impétueuse, mais à reprendre aussi 24 pièces de canon, dont les ennemis s'étaient rendus maîtres.

Pendant que les Cosaques arrêtaient le mouvement offensif de la cavalerie ennemie, la division de la cavalerie légère de la garde avait employé ce temps à se reformer, et, soutenue par 2 régiments de cavalerie prussienne, que le général comte de Pahlen venait d'envoyer au secours du point menacé, elle parvint à rejeter les ennemis hors de la sphère active de nos lignes de bataille. Le général en chef, cherchant aussitôt à réparer tous les torts que l'attaque de la cavalerie avait pu faire, renforça le corps du prince de Wurtemberg par les grenadiers russes, fit avancer devant Gossa une batterie de 80 pièces de canon, et plaça derrière ce poste les réserves des gardes prussienne et russe.

Telle fut l'issue de cette attaque audacieuse que la cavalerie française fit contre notre centre, et dont le résultat fut loin de répondre au courage et au dévoûment qu'elle y avait déployés. Si, avant de la faire tomber sur le corps du prince de Wurtemberg, on avait commencé par saluer notre infanterie par quelques coups de canon bien ajustés, et qu'on eût envoyé la cavalerie à la charge, au moment où les feux de l'artillerie auraient produit du flottement dans les masses de l'infanterie russe, il n'y a pas de doute que le succès de cette attaque aurait été complet et les résultats d'autant plus funestes pour les alliés, que la cavalerie ennemie, au lieu d'aller chercher des lauriers sur des points aussi difficiles à subjuguer (du côté de nos réserves), serait parvenue à rejeter notre infanterie des deux premières lignes sur la cavalerie de réserve; un succès pareil aurait dégarni entièrement notre centre, et un mouvement décisif prononcé du côté de Gossa par les réserves françaises, qui auraient pu ensuite s'étendre vers la droite et vers la gauche, pour prendre les positions de Crobern et Libertwolkovitz à revers, aurait pu donner à cette journée la tournure la plus désavantageuse pour les alliés.

Le chef de la cavalerie française anticipa sur les moments de l'action de cette arme, et voulut lui faire jouer, avant que le moment opportun fût encore arrivé, le rôle d'arme indépendante, et la mena à sa ruine: c'est ce qui arrivera toutes les fois que, avant de faire charger la cavalerie, on ne cherchera pas, par l'intensité des feux de l'artillerie, à ravir à l'infantérie sa contenance et sa fermeté. Si, à la bataille de Zorndorff, le fameux Seydlitz ne fit pas usage des feux de l'artillerie, et s'en reposa sur le seul effet de sa cavalerie, c'est que son attaque sur le flanc droit des Russes, postés près du marais de Hopfen, avait été dirigée avant sur la cavalerie, qu'il rejeta sur l'infanterie ennemie, et prépara justement cet état de désordre dont la cavalerie doit toujours profiter, et qui assure sa victoire. Au moment où Seydlitz reforma sa troupe, il dirigea les régiments des gardes-du-corps et des gendarmes contre le front de cette masse informe, où il venait de porter la confusion, tandis que le régiment des cuirassiers de Seydlitz et ceux des hussards de Ziethen et de Malachowsky l'attaquaient à dos. La plus grande partie des Russes tomba sous le glaive inexorable de la cavalerie prussienne, tandis que le reste se réfugia sous la protection du ruisseau qui tombe près de Quartschen dans la Mitzel.

Nous serons toujours en défaut, si nous considérons la cavalerie de ligne comme l'arme qui doit gagner les batailles, et non comme celle qui doit les compléter, en profitant des succès remportés par l'infanterie. C'est agir en sens contraire de sa tactique, et exiger de ses propriétés plus de vertus qu'elles n'en possèdent, que de l'engager dans des attaques aussi difficiles et d'un succès aussi peu certain que celles contre une infanterie qui s'est préparée à recevoir le choc, sans avoir cherché avant à l'ébranler par le feu foudroyant de l'artillerie, ou à la désorganiser en rejetant sur elle sa cavalerie; en un mot, la cavalerie peut embrasser le rôle d'arme indépendante, mais ce n'est qu'au moment où les lignes de bataille sont ébranlées.

Nous voyons, en dernier résumé, que si les propriétés de la cavalerie de ligne sont loin d'égaler celles de l'infanterie, cette arme n'en conserve pas moins une qui lui appartient exclusivement, celle de compléter les victoires et

Digitized by Google

de les rendre décisives; propriété qu'on ne saurait priser assez haut, car ce n'est que sur le degré de désorganisation de l'armée battue, et le temps nécessaire pour la réorganiser, que les vaincus peuvent calculer la reprise de leurs opérations offensives ultérieures.

Les avantages que nous rapporte la tactique sont souvent d'autant plus grands, qu'ils réparent souvent l'équilibre que des opérations stratégiques nous font perdre quelquefois. Il ne faut, après une victoire, que savoir profiter des circonstances : c'était justement le grand secret des opérations de Frédéric II et de Napoléon, qui savaient livrer bataille à propos, les rendaient décisives, et ressaisissaient les avantages que des mouvements stratégiques antérieurs leur faisaient perdre quelquefois.

Il n'y a pas de doute que si même il est possible de vaincre son ennemi sans le secours de la cavalerie, il est impossible de s'attendre à de grands résultats sans sa participation. La bataille de Ligny, livrée le 16 juin 1815, nous en offre tout de suite un exemple. La victoire que les Français ont remportée a été sans contredit complète. Les Prussiens y perdirent beaucoup de monde en tués et blessés, ce qui ne fait que prouver qu'ils se sont bien battus; mais les seuls trophées que l'armée française conquit, n'ont été que les 15 pièces de canon que les Prussiens furent obligés d'abandonner au moment où ils commencèrent leur mouvement rétrograde après la dernière attaque de cavalerie, dans laquelle le maréchal Blücher manqua d'être fait prisonnier. Si l'armée française avait été composée comme elle l'a été en 1805, 1806, 1807, 1809 et 1812, il n'y a pas de doute qu'une charge d'une masse de cavalerie de ligne opérée au dénoûment aurait porté la confusion de l'armée prussienne au plus haut degré, et une poursuite bien dirigée par une autre masse imposante de cavalerie légère, et, comme on dit vulgairement, sur les talons de l'ennemi, aurait sans doute ravi aux Prussiens tous les moyens d'entrer en ligne deux jours plus tard sur le champ de bataille de Waterloo. Mais à l'époque dont nous parlons, la cavalerie française comptait trop peu de vétérans dans ses rangs, auxquels appartient l'honneur de rendre les victoires décisives, et, d'un autre côté, elle était en trop petit nombre pour pouvoir suffire à tous les engagements auxquels elle doit participer dans les batailles.

## SECTION III.

### DES PROPRIÉTÉS DE LA CAVALERIE LÉGÈRE.

Le service de la cavalerie légère est de beaucoup plus compliqué que celui de la cavalerie de ligne; mais comme les grandes vertus de cette arme en général gisent dans le choc, les propriétés de la cavalerie légère ne peuvent pas être, sous les mêmes rapports, d'un effet aussi efficace que celles de la cavalerie de ligne ; cependant la cavalerie légère possède d'autres prérogatives qui la rendent quelquefois même dangereuse à celle-ci.

Quoique tout ce qui se rapporte à la surveillance de l'armée, comme service d'avant-postes, des patrouilles, des reconnaissances, des avant et arrière-gardes, etc., etc., etc., soit du ressort de la cavalerie légère, nous l'avons vue cependant se joindre souvent aussi aux travaux éclatants de la cavalerie de ligne, et moissonner des lauriers tout aussi nombreux qu'elle.

Un service aussi compliqué, et souvent si épineux et si difficile, exige, pour la composition de la cavalerie légère, des gens possédant des prérogatives morales et physiques marquées, et qui soient non-seulement d'un courage fougueux, mais intelligents, actifs et fins.

Dans beaucoup d'occasions, la cavalerie légère, mais dans une acception beaucoup plus vaste par rapport à l'étendue du terrain sur lequel elle peut agir, doit tenir à l'armée le même rang que les tirailleurs. La difficulté de son service cependant est infiniment plus grande, à cause de la sphère étendue que son service doit embrasser et des entraves multipliées que les différentes variétés du terrain offrent à son action. Le cavalier, loin de partager toutes les prérogatives et la facilité de l'action d'un fantassin isolé, dont j'ai parlé avec détail dans la troisième et la septième section du second chapitre, est soumis à un service dont les difficultés se multiplient par la circonscription de la sphère de ses vertus.

Mais les entraves que la cavalerie légère rencontre dans son service sont quelquefois compensées par la vélocité de cette arme. Cette

Digitized by Google

vertu lui offre les moyens de donner plus de développement à son service, et celui des avant-postes ou des patrouilles faites sur de grandes étendues, lui est moins dangereux que pour l'infanterie, dont le mouvement lent la soumet à des défaites désastreuses lorsqu'elle se trouve attaquée par un ennemi bien plus puissant.

Les services que peut rendre la cavalerie légère, envoyée pour reconnaître les mouvements de l'ennemi, sont souvent incalculables. La facilité avec laquelle cette arme menace les parties les plus vulnérables de ses ennemis, ainsi que la rapidité avec laquelle elle se porte sur les flancs et à dos de ses adversaires, sont souvent suffisantes pour retarder leurs mouvements offensifs, et donner à l'armée défensive le temps de se préparer pour les recevoir. C'est là que le chef qui commande la cavalerie légère doit déployer la vaste sphère de son génie; et si, dans des cas pareils, la bravoure impétueuse dont les chocs ordinaires de la cavalerie de ligne doivent porter l'empreinte, est également requise de la cavalerie légère pour ses chocs en lignes, l'intelligence, la circonspection et la finesse doivent présider à son action lorsqu'il s'agit de combattre en débandade.

Comme ces reconnaissances se font souvent à de grandes distances de la masse primitive de l'armée, et appartiennent principalement au domaine des opérations secondaires de la guerre, elles reposent presque toutes sur le service des troupes légères, et la cavalerie légère y développe aussi toute la vaste sphère de ses propriétés.

Un moyen très-efficace pour accorder aux troupes légères toute la force inhérente à leur nature, est sans doute celui de soutenir l'action de la cavalerie légère par celle des tirailleurs. Leur soutien mutuel double leur force réciproque, et accorde surtout à la cavalerie légère, assez pauvre en forces intrinsèques, les moyens de se soutenir plus facilement sur des terrains où, abandonnée à sa seule impulsion, elle n'aurait que des revers à attendre. Un tirailleur bien posté, en occupant son adversaire et en attirant sur lui l'effet de son arme, accorde au flanqueur un moment propice pour tomber sur leur ennemi commun, et le cavalier, en voltigeant autour du tirailleur ennemi, lui ravit cette froide contenance qui constitue un des principes de la justesse du tir.

Le général Duhesme, dans son *Essai historique sur l'Infanterie légère*, nous assure que la combinaison de l'action des tirailleurs avec celle de la cavalerie légère, a été une des grandes causes de la victoire que Dumouriez remporta dans les plaines de Jemmapes. « Il lança, dit-» il, des bataillons tout entiers en tirailleurs, » et les soutenant par de la cavalerie légère, » il leur fit faire merveille : ils entourèrent les » redoutes des Autrichiens, et firent pleuvoir » sur leurs canonniers une grêle de balles » si violente, qu'ils les forcèrent d'abandon-» ner leurs pièces. Ce nouveau genre de com-» bat contribua au succès de cette brillante » journée. »

Dans tous les engagements qui appartiennent à l'action des opérations secondaires de la guerre, où on fait usage de la débandade, le cavalier et le tirailleur doivent donc être des amis inséparables, et on doit baser l'efficacité des résultats de leur service sur la réciprocité de leur soutien.

La cavalerie légère peut quelquefois, à l'instar des tirailleurs, couvrir aussi sur les champs de bataille les grands mouvements des armées, et, s'étendant sur le front de leurs lignes de bataille, préparer leur action, et faciliter leurs succès. A la bataille de Dennevitz, j'ai été témoin d'un mouvement fait dans le sens de cette tactique; et si l'action préparatoire de la cavalerie légère, et qui avait si bien réussi, avait été soutenue par quelque mouvement décisif des masses qui formaient les lignes de bataille de l'armée française, il n'y a pas de doute que, pour rendre la victoire aussi complète qu'elle l'a été, les généraux prussiens (1) auraient été obligés de demander de nouveaux secours au prince royal de Suède. Je vais remonter à des faits antécédents pour rendre ma narration plus claire.

Le corps du comte de Tauentzien, qui avait passé la nuit sur les hauteurs en avant d'Interbock, venait, par une marche de flanc par la droite, d'occuper la position entre le bois situé non loin de Nieder-Gœrsdorff et les hauteurs devant la ville. Depuis sept heures du matin jusqu'à une heure après midi, il soutint avec une fermeté inébranlable l'impulsion d'un

(1) Comte de Tauentzien et Bulow.

Digitized by Google

ennemi triple en force. Enfin, vers ce temps, nous vîmes le corps du général Bulow déboucher du bois et vers notre droite. Sa cavalerie, composée de 4 régiments (1), formée en colonne profonde par escadrons, marchait sur son flanc gauche (2). C'est au moment où le corps du général Bulow vint se ranger sur notre droite, et était déjà entré en ligne (3), que nous vîmes une masse assez imposante de cavalerie se détacher de la ligne ennemie, se débander sur un vaste front, et venir au pas vers notre première ligne, en se dirigeant sur le flanc droit du corps du comte de Tauentzien et l'aile gauche de celui du général Bulow.

Le général Tauentzien envoie un escadron du régiment des hussards noirs, qui formait la tête de la colonne de cavalerie, pour reconnaître ce mouvement. Au moment où l'escadron prussien s'avance assez près pour pouvoir faire une reconnaissance, le chef d'escadron détache ses flanqueurs, qui s'avancent hardiment contre l'ennemi; mais à l'instant où ils voulaient en venir aux mains, la ligne débandée s'élance à bride abattue sur nos lignes de bataille, se rassemble par masses informes dans les intervalles entre les bataillons, traverse nos deux lignes et revient nous attaquer à dos. Cette apparition subite d'une force de cavaliers ennemis, assez téméraires pour franchir deux lignes d'infanterie, et la conviction de les avoir à dos ne manqua pas de produire une mauvaise sensation, car plusieurs bataillons commencèrent déjà à se débander. Le comte de Tauentzien, qui se trouvait près de la colonne de cavalerie, employa aussitôt toutes les mesures nécessaires pour réparer le mal. Il détacha plusieurs escadrons des dragons du prince Guillaume et des hulans de la Prusse orientale, qui firent volte-face et entourèrent ces ennemis isolés, dont nous fîmes prisonniers la plus grande partie.

Au moment où cette cavalerie était parvenue à percer à travers nos lignes, et y avait, il est vrai, produit momentanément une mêlée très-grande, car il était même difficile de reconnaître les amis d'avec les ennemis, si le maréchal Ney avait soutenu ce mouvement par un autre vigoureusement prononcé sur nos lignes de bataille, il n'y a pas de doute qu'une partie des corps du comte de Tauentzien et de celui de Bulow aurait fini par succomber à la coïncidence de ces deux attaques, et la débandade qui avait commencé à se manifester dans plusieurs bataillons, aurait sans doute fini, pour ces mêmes bataillons, par une fuite désordonnée. Ils venaient de perdre les vrais éléments de la résistance, l'ordre et la compacité des masses. Mais le maréchal Ney se contenta de nous canonner un peu, et de loin, et donna aux Prussiens le temps nécessaire de reprendre haleine et de reformer leurs bataillons désorganisés, ainsi que leurs lignes de bataille.

Comme le mouvement de la cavalerie polonaise n'a été qu'une opération partielle, on peut le ranger dans la catégorie des mouvements faux; mais s'il avait été soutenu comme il devait l'être, nous aurions pu nous convaincre aisément que la célérité et la décision des

(1) Les dragons de Brandembourg, ceux de la Reine, le 1er régiment des hussards noirs et les hulans de la Prusse orientale.

(2) C'est à tort que l'auteur de la narration de cette bataille, que nous trouvons insérée dans un journal périodique intitulé : *Denkwüdigketten für die Kriegskunst und Kriegsgeschichte*, tom. VI, pag. 161, met la cavalerie du corps du général Bulow en position près de Wœlmsdorff. Il n'y avait de ce côté que le régiment des hussards de Poméranie, commandé par le colonel Thumen, tandis que le reste de la cavalerie se trouvait sur l'extrémité du flanc gauche, se joignant au 2e régiment de réserve, commandé alors par le colonel Creilsheim, et qui formait l'extrême droite du corps du général Tauentzien. Les notices que je couchai dans le temps sur le papier, en partie sur les champs de bataille et en partie tout de suite après les actions, m'offrent tous les moyens d'assurer le lecteur de la véracité des faits que j'expose. Le lieutenant-colonel Plotho tombe dans la même erreur.

(3) C'est aussi à tort que le même auteur fait précéder l'arrivée et le déploiement du corps du général Bulow, par cette attaque de la cavalerie polonaise dont je veux parler. Elle n'a ni précédé, ni coïncidé, mais elle a eu lieu au moment où le corps du général Bulow fut déjà entré en ligne. Ce qui le prouve avec plus d'évidence encore, et comme le lecteur le verra par la suite, c'est que la cavalerie ennemie fut vaincue par des régiments qui appartenaient au corps du général Bulow. J'avais l'honneur de connaître plusieurs chefs de ces régiments de cavalerie, et je m'entretenais avec le comte Lottum, commandant alors les dragons du prince Guillaume, lorsque j'aperçus les hulans de Dombrowsky se détacher de la ligne ennemie. J'allai en avertir le comte de Tauentzien, que je trouvai près du régiment du colonel Creilsheim.

Digitized by Google

mouvements de la cavalerie légère peuvent engendrer de grands résultats et servir aussi de préliminaires à la victoire. Il n'y avait pas eu et il ne pouvait pas y avoir de choc collectif, car l'attaque a été faite en débandade ; mais cette cavalerie légère, à l'instar des propriétés des troupes légères, avait supérieurement bien rempli son rôle : car cette manœuvre, qui pouvait servir de rideau aux mouvements offensifs que les lignes de bataille des ennemis devaient prononcer, facilitait, par le flottement que cette attaque avait déjà produit, le choc qui devait leur succéder. Il ne dépendait que du maréchal Ney d'en profiter; il ne le fit pas, et ne fut que trop cruellement puni pour cette négligence. Il finit par perdre le moment opportun qui pouvait décider de la victoire en faveur des Français, ainsi que les 2 régiments polonais qui s'étaient si généreusement sacrifiés, dont une partie fut sabrée, et le reste fait prisonnier. Le nombre de ces derniers a été de plus de 500 hommes montés.

Un exemple pareil nous démontre évidemment que, faisant abstraction des cas où la cavalerie lègère combat en lignes et embrasse par conséquent le rôle de la cavalerie de ligne, sous le rapport du service des troupes légères, ses propriétés sont, dans beaucoup d'occasions, homogènes avec celles de l'infanterie légère, et que, dans une partie des occasions, on doit ne l'envisager que comme arme de surveillance et préparatoire.

La difficulté de son action est cependant subordonnée à beaucoup plus d'entraves que celle de l'infanterie légère, à cause des grandes difficultés que le terrain lui offre et que le cavalier ne peut pas toujours surmonter avec son cheval, et le peu de moyens qu'il possède de pouvoir se couvrir à l'instar du tirailleur, par les avantages du terrain qu'il parcourt et d'en tirer parti. Ces différents obstacles, qui entravent l'action préparatoire de la cavalerie légère, doivent nous servir de raisons péremptoires, pour ne nous porter que rarement, et dans des cas d'urgence seulement, à nous servir de cette arme dans les batailles rangées d'après les principes de l'action des tirailleurs, et si même l'occasion nous favorise, à entremêler de l'infanterie légère, pour accorder aux flanqueurs plus d'assurance et moins de danger dans leurs mouvements offensifs.

Mais, c'est surtout dans des expéditions lointaines, dont les mouvements demandent de la célérité, pour pouvoir tomber à l'improviste sur son ennemi, que la cavalerie légère démontre jusqu'à quel point cette arme est nécessaire dans les armées. Une apparition subite d'un détachement un peu nombreux, au moment où l'ennemi n'a pas encore fait les dispositions que les circonstances nécessitent et ne se trouve pas en état de résister, a été plus d'une fois l'avant-coureur de la dissolution des troupes, comme de la paralysation des moyens de résistance.

A la bataille de Saint-Quentin, que le duc de Savoie gagna sur le connétable de Montmorency, ce dernier avait engagé son armée dans un défilé étroit, qu'il fallait traverser avant de pouvoir mettre ses troupes en sûreté. Cette imprudence n'échappa point à la connaissance du duc de Savoie, qui assembla sur-le-champ son conseil de guerre, pour déterminer le parti qu'il avait à prendre. Plusieurs officiers furent d'avis de laisser retirer le connétable; mais le comte d'Egmont, général de la cavalerie, soutint qu'il était possible de l'entamer dans sa retraite. Le duc de Savoie approuve le plan du comte d'Egmont et le charge de l'exécuter. D'Egmont s'avance à la tête de sa cavalerie; il est suivi par le duc de Savoie qui conduit l'infanterie. Les Français n'étaient pas préparés à cette attaque, et furent mis aussitôt en déroute. Le comte d'Egmont charge avec une telle impétuosité, que le connétable ne put jamais parvenir à rétablir le combat. Il fut fait prisonnier avec ses deux fils. La perte des Français monta à 3,000 hommes tués et blessés, et à peu près 6,000 prisonniers.

A la bataille de Gembloux que don Juan d'Autriche gagna sur les Flamands, ayant appris que ces derniers se repliaient sur Gembloux dans le dessein de s'y retrancher et se porter ensuite sur Bruxelles, il envoya Octave de Gonzague, commandant la cavalerie, avec ordre de tomber sur l'arrière-garde des ennemis. Gonzague se mit à la tête de la cavalerie et atteignit les ennemis à Gembloux. Il y fut joint après par 1,500 hommes d'infanterie que le comte de Mansfeld envoya à son secours.

Les Flamands, rassemblés dans le village de Saint-Martin, hâtaient alors les dispositions de leur retraite. Ils marchèrent en trois divi-

Digitized by Google

sions formées d'infanterie. La cavalerie faisait l'arrière-garde. Ayant joint ses ennemis, Gonzague envoya ses arquebusiers contre eux, qui, après avoir fait leur décharge, s'ouvrirent pour laisser passer les gendarmes. Malgré la courageuse résistance du prince de Parme, la cavalerie flamande fut renversée et rejetée sur l'infanterie de l'arrière-garde qu'elle rompit et mit en fuite. Don Juan arriva aussi avec le reste de ses troupes et augmenta le carnage. Strada fait monter la perte des confédérés à 10,000 hommes. Mais ce qu'il y a de plus frappant, c'est que 600 hommes de l'armée espagnole commencèrent l'action, et que leur nombre montait à peine à 1,200, quand elle fut décidée en leur faveur.

En 1691, le maréchal de Luxembourg, en levant son camp de Renaix pour en établir un près d'Hérinnes, avait enjoint à M. de Marsilly, auquel il donna 400 chevaux, de lui faire un rapport exact sur les mouvements des ennemis. Ayant appris dans la nuit, qu'ils se proposaient de décamper le lendemain matin, le maréchal se mit à la tête de 70 escadrons, espérant rejoindre du moins leur arrière-garde. Il prit le chemin de Tournai à Mons, qu'il suivit jusqu'à Braffe, et le laissant ensuite à droite, il alla passer auprès de Ville-au-Puis, qu'il laissa à gauche, et Tourpe à droite, pour entrer dans la plaine que les ennemis occupaient entre le ruisseau de Leuze et celui de la Catoire.

Les ennemis avaient, en effet, commencé leur mouvement rétrograde, et en arrivant dans la plaine de Leuze, le maréchal de Luxembourg n'y trouva que la cavalerie ennemie, qui apparemment y avait été laissée pour protéger la retraite de l'infanterie.

Au moment où la cavalerie du maréchal de Luxembourg fut rassemblée, il ordonna l'attaque. Le combat fut très-vif, néanmoins la cavalerie française remporta une victoire complète. Mais le maréchal, s'apercevant que les ennemis rappelaient leur infanterie, qui commençait déjà à border le ruisseau de Blicquy, et glorieux surtout d'avoir remporté une victoire complète sur ses ennemis, ne voulut pas compromettre plus longtemps ses troupes, et les ramena à Tournai.

La campagne de 1813, nous fournit aussi des exemples tout aussi favorables pour la cavalerie légère et tout aussi convainquants, par les courses que le général Zschernichef et le lieutenant-colonel de Marvitz, firent à Cassel et à Brunswick.

## SECTION IV.

### DES POSITIONS DE LA CAVALERIE.

Ayant énuméré dans la section IV du second chapitre, tous les avantages et les propriétés des positions sous le rapport purement topographique, je n'envisagerai maintenant celles de la cavalerie que sous le seul rapport des combats.

Les positions de la cavalerie, par rapport au combat, doivent être envisagées sous trois rapports différents :

1° Par rapport au choc;

2° Par rapport au terrain;

3° Par rapport à l'ordre de bataille.

Les chocs de la cavalerie se faisant dans le même ordre dans lequel elle se trouve placée, car ce n'est pas pendant le mouvement qui précède le choc qu'on peut changer l'ordre de bataille primitif de cette arme, un point essentiel pour la cavalerie est l'ordre dans lequel elle doit être formée, et les intervalles qui doivent exister entre les escadrons.

Nous avons vu dans la section II du second chapitre, où j'ai traité des propriétés de la cavalerie de ligne, que, par rapport aux formations, le déploiement par escadron formait la base de sa tactique. Par rapport aux intervalles, d'après l'ordre normal adopté aux régiments de cavalerie, les escadrons possèdent dans les différentes armées européennes, de plus ou moins grands intervalles. Mais comme les différentes formations doivent être adaptées aux circonstances, scrutons les moments de l'action de la cavalerie, où les intervalles peuvent être avantageux ou nuisibles.

Dans les combats que la cavalerie soutient, elle ne possède pas de probabilité plus grande pour la réussite, comme de moments plus dangereux, que lorsqu'elle prend ou est prise en flanc ou à dos; il ne peut donc pas y avoir de formation plus efficace, que celle qui rend (sans cependant tomber dans le défaut de l'excès), les lignes offensives plus grandes que celles des adversaires, ou bien, si les lignes qui se chargent sont égales, de posséder des

Digitized by Google

flanqueurs dont le devoir serait, au moment où les masses se choquent, de se détacher des partis auxquels ils appartiennent, pour prendre leurs ennemis en flanc et à dos.

Il est presque certain que celui qui possède une ligne plus étendue, battra son ennemi, et l'expérience même nous l'a démontré. Les pertes souvent réitérées que la cavalerie russe a faites en 1812 et les campagnes suivantes, avaient rendu les escadrons de beaucoup de régiments si peu nombreux, que plusieurs des chefs se virent forcés de les réorganiser deux à deux, ce qui rendit leur ligne par escadron toujours plus étendue que celle des ennemis. Leur longueur n'étant pas d'une mesure excessive, ce qui aurait rendu leur mouvement difficile, et en y produisant du flottement, aurait fini par les désorganiser; mais comme elle excédait cependant celle des escadrons ennemis, ce surplus a toujours été employé pour prendre les ennemis en flanc. De cette manière, tous les chocs de la cavalerie russe contre la même arme ont été couronnés d'un succès complet.

Nous pouvons donc en conclure que, si les intervalles entre les escadrons sont indispensables, pour ne pas rendre les lignes contiguës trop longues, lorsqu'un régiment de cavalerie s'apprête pour le choc, les intervalles entre ses escadrons doivent être différents. Dans plusieurs armées européennes, les escadrons se forment deux à deux, ce qu'on nomme ordinairement division; ainsi, pour accorder aux lignes qui chargent, cette étendue qui leur est si favorable, je crois que les intervalles un peu spacieux, dont la grandeur sera subordonnée aux avantages du terrain, ne doivent être conservés qu'entre les divisions. On n'en accordera que d'assez petits, comme huit à dix pas, entre les escadrons qui forment les divisions, intervalles à peu près indispensables, car, ordinairement pendant leur mouvement, les escadrons se serrent toujours. Ces intervalles obvieront à l'inconvénient d'une désorganisation et d'une mêlée, produites par ce serrement, toutes les fois que la cavalerie s'engagera dans des mouvements offensifs.

Des intervalles un peu larges entre les divisions et d'autres de huit à dix pas entre les escadrons, dont une partie s'évanouira pendant le mouvement, ce qui rendra les escadrons deux à deux presque contigus, est donc la règle normale pour la formation des régiments de cavalerie rangés en ligne sur un champ de bataille. Ceci est pour les mouvements offensifs.

Pour ce qui regarde ceux de retraite, tout doit se décider d'après le terrain qu'on parcourt. Si les accidents qu'on rencontre sont tels qu'on puisse, sous leur protection, cacher ses mouvements à l'ennemi, rien de plus avantageux que de se mouvoir à grands intervalles. On trompe son adversaire par la longueur des lignes qui en provient, et on lui en impose en occupant un terrain dont l'étendue ne peut être ordinairement occupée que par des masses respectables.

Passons maintenant au terrain. Comme il n'y a rien de plus difficile que de réorganiser une cavalerie qui a été mise en déroute, et que pour cette opération épineuse il faut non-seulement du temps, mais aussi un terrain propice pour le rassemblement des cavaliers dispersés, on se gardera bien d'augmenter toutes ces difficultés en plaçant la cavalerie devant des accidents de terrain qui pourraient entraver encore plus sa réorganisation. Rien de plus dangereux lorsque la cavalerie, après avoir essuyé un échec qui lui occasionne déjà assez de mal, par la mêlée qui s'ensuit, se trouve encore culbutée ou sur un village, dans un marais, sur des bouquets, ou sur d'autres accidents pareils. Emportée par la terreur qui suit souvent une défaite et qui s'agrandit par les difficultés qu'elle rencontre et qui s'opposent à son rassemblement, une troupe de cavalerie qu'on place dans une position vicieuse, peut aisément, après un échec, se trouver paralysée pour toute une journée, et surtout pendant les moments où son action devient indispensable et dans lesquels ses forces physiques décident de tout.

Dans tous les genres de combats de la cavalerie, les attaques les plus décisives et les plus avantageuses étant celles qui s'opèrent d'une manière inopinée, on ne saurait mieux placer la cavalerie, que sous la protection de quelques accidents, au reste faciles à surmonter, mais d'où elle puisse opérer une attaque vigoureuse, dont le résultat sera d'autant plus efficace, si elle est subite et inattendue.

Une attaque inopinée, en ravissant même à l'infanterie, certes la rivale la plus dangereuse



Digitized by Google

de la cavalerie, les moyens de se mettre en défense, double l'efficacité du choc. Lorsque la cavalerie se trouve postée dans une position qui la cache aux regards de ses ennemis, et qu'au moment où elle s'engage, le hasard la dirige contre des troupes de la même arme, le succès est moins douteux encore que lorsqu'elle est assignée pour combattre de l'infanterie, qui possède toujours plus de moyens de défense.

Les positions de la cavalerie, protégées par les accidents du terrain, peuvent être envisagées sous deux aspects différents, et sont:

1° Celles qu'on choisit pour y placer ses troupes, qu'on dérobe à la connaissance de l'ennemi, et qu'on nomme embuscades;

2° Celles dont on profite sur un terrain vaste, mais varié, que les circonstances ont désignées pour champ de bataille, et dont je vais éclaircir l'exécution par deux exemples.

Après la bataille de Bautzen, les alliés ayant décidé d'occuper, avec leurs forces, la position de Pülsen près de Schweidnitz, continuaient leur mouvement rétrograde en deux colonnes, dont l'une marchait par Naumbourg, Bunzlau et Haynau, et l'autre par Lauban, Lœwenberg, Goldberg et Sviegau. Les ennemis ne les poursuivant que légèrement, la retraite ne s'opérait qu'avec lenteur. Enfin, les Français conçurent l'idée de harceler notre arrière-garde, et, pour les rendre plus circonspects, le maréchal Blücher décida de mettre un détachement de cavalerie en embuscade. Les environs de Haynau parurent les plus propices pour cette opération.

Entre Haynau et Liegnitz, à un quart d'heure de chemin de la première ville, se trouve le village de Michelsdorf; de là jusqu'au village de Dobersehau, qui se trouve à un quart de mille, on découvre une plaine tout à fait propice aux mouvements offensifs de la cavalerie. Les deux accidents qu'on rencontre plus loin sont les villages de Pantenau et Steudnitz qui bordent la grande route. A droite on aperçoit, à une certaine distance de la plaine, quelques coupures de terrain, des bouquets et le village d'Ueberschar. Cette partie de la plaine se prolonge avec la même uniformité jusqu'au village de Baudmannsdorf.

L'idée principale était de laisser l'arrière-garde, composée de 3 bataillons d'infanterie et de 3 régiments de cavalerie, devant Haynau, jusqu'à ce que l'ennemi vînt pour l'en déposter; de la faire rétrograder par la grande route qui mène à Liegnitz, et offrir par là à la cavalerie de réserve les moyens de tomber en flanc et à dos de l'ennemi. Cette cavalerie de réserve était composée de 21 escadrons et 2 batteries d'artillerie à cheval, et se trouvait sous les ordres du colonel Dolfs.

Deux régiments de cuirassiers (10 escadrons) furent placés dans un bas-fond près de Brocksdorf, et, un peu plus loin, entre Schellendorf et Baudmannsdorf, se trouvaient les 11 derniers escadrons (5 escadrons de la division légère de la garde, 4 escadrons des cuirassiers de Silésie et 2 escadrons de cuirassiers de la Prusse orientale). L'incendie d'un moulin à vent qui se trouvait près de Baudmannsdorf devait servir de signal pour l'attaque générale.

Au moment où l'ennemi sortit de Haynau pour poursuivre l'arrière-garde des alliés, celle-ci, d'après la disposition qui lui avait été donnée, commença son mouvement rétrograde en deux colonnes, dont celle de droite, sous les ordres du général Tschaplitz, se dirigeait vers Duberschau, et celle de gauche, sous le commandement du colonel Mutius, vers Gohlsdorf. Au moment où l'ennemi eût dépassé le village de Michelsdorf, le colonel Dolfs alla au-devant de lui à la tête de sa cavalerie, en laissant 2 régiments de cuirassiers en réserve. Tschaplitz et Mutius aperçurent bientôt le feu du moulin; et comme c'était le moment convenu pour l'attaque générale, ils s'avancèrent aussitôt vers l'ennemi pour l'attaquer en front, tandis que le colonel Dolfs le prenait en flanc. La première brigade de la division Maison, se voyant attaquée par une nombreuse cavalerie, se forma aussitôt en quatre masses. Le colonel Dolfs tombe à corps perdu sur l'infanterie ennemie, et, malgré la résistance vigoureuse qu'elle cherchait à lui opposer, rien ne put la sauver d'une déroute totale.

Cette victoire, toute complète qu'elle ait été, fut pour la cavalerie prussienne l'affaire d'un si petit espace de temps, que les deux colonnes de l'arrière-garde de l'armée des alliés eurent à peine celui de venir joindre la cavalerie de réserve. Les pertes des Français montèrent de 4 à 5,000 hommes tués et blessés, 3 à 400 prisonniers, et 18 pièces de canon, mais dont on

Digitized by Google

ne put, faute de chevaux, emmener que onze.

Nous puiserons maintenant l'exemple, pour le second cas, dans la bataille de la Katzbach.

Au moment où le général comte de Sacken aperçut que le flanc gauche des ennemis n'était presque pas appuyé et pouvait être facilement tourné, il enjoignit aux généraux Wassiltschikof, Lanskoy et Karpof de quitter leur position entre Christianshœhe et Eichholz, et d'aller se placer dans le flanc de l'ennemi. Les sinuosités du terrain où se trouve le village d'Eichholz servirent à cacher le mouvement de la cavalerie russe, qui l'opéra avec cette précision qu'on ne voit ordinairement que sur les champs d'exercice. Elle laissa le village d'Eichholz à gauche, et se trouva en peu d'instants arrivée en position près de Klein-Tintz et tout à fait dans le flanc ennemi. La charge se fait sans la moindre hésitation, avec cette impétuosité qui ne laisse jamais de doute pour une victoire complète; et, malgré les efforts réitérés de la cavalerie des généraux Souham et Sébastiani, qui essayèrent plusieurs fois d'arrêter les mouvements offensifs de leurs ennemis, la journée fut couronnée d'un succès complet. Le maréchal Blücher l'a dû en grande partie à la belle résolution du général comte de Sacken, de tourner le flanc gauche des ennemis, et aux charges impétueuses et décisives de la cavalerie des généraux Wassiltchikof, Lanskoy et Karpof.

En général, il faut toujours chercher à placer la cavalerie, ou la faire manœuvrer de manière à ce qu'elle puisse, par des mouvements aussi simples que possible, gagner une des ailes de son ennemi. Elle acquiert toujours une supériorité marquée lorsqu'elle peut charger son adversaire en flanc. A la bataille de Talaveyra, les Anglais avaient sur leur gauche une hauteur qui était le point le plus important de la position : les Français l'attaquent à double reprise, et sont deux fois repoussés; enfin, pour prévenir de semblables tentatives, lord Wellington, après avoir enjoint à une division d'infanterie de s'emparer des collines qui se trouvaient devant cette position, plaça un corps considérable de cavalerie espagnole et anglaise dans la vallée, et le posta de manière à ce qu'il pût prendre en flanc l'ennemi qui se résoudrait encore une fois à vouloir s'emparer des hauteurs de la gauche.

Au moment où l'engagement devint général, Joseph Bonaparte, qui commandait en chef l'armée française, ne perdant pas de vue l'élévation où était postée la gauche des Anglais, dirigea encore une fois contre elle plusieurs colonnes d'infanterie avec de la cavalerie. Le général anglais Anson se met aussitôt à la tête du 23e de dragons-légers et du régiment des hussards du roi George, et charge les assaillants avec tant d'impétuosité et de succès, qu'il parvint à percer entre les colonnes françaises, et culbuta un régiment de chasseurs à cheval. Quoiqu'il finit par être maltraité aussi, néanmoins le but fut rempli; il paralysa le mouvement offensif des adversaires, et donna à la division espagnole de Bassecourt le temps de venir arrêter tout à fait la fougue des ennemis.

Pour ce qui regarde les positions de la cavalerie par rapport à l'ordre de bataille, il faut les envisager sous deux rapports différents:

1° Lorsque la cavalerie n'est pas soutenue par l'infanterie, et se trouve par conséquent obligée de jouer le rôle d'arme indépendante;

2° Lorsque la cavalerie ne forme qu'une partie des masses agissantes, et ne doit être envisagée que comme partie intégrante de l'ordre de bataille.

Les positions de la cavalerie, pour le premier cas, sont soumises à des règles tout à fait différentes de celles où elle se trouverait amalgamée avec de l'infanterie, qui joue toujours le rôle principal. Assujettie au rôle d'arme indépendante, l'essentiel est de choisir des plaines ouvertes, dont les sinuosités peu sensibles ne s'opposent pas à sa libre circulation, et n'entravent pas ses manœuvres ni ses mouvements offensifs, mais dont les élévations cependant soient telles, qu'elles puissent dérober du moins une partie des troupes aux regards des ennemis.

Lorsque la cavalerie, par quelque cas extraordinaire, se trouve abandonnée par l'infanterie et obligée de soutenir un combat, alors l'artillerie à cheval attachée aux divisions, et la cavalerie légère, doivent y jouer un grand rôle. La première doit imposer à l'ennemi par des feux bien nourris; la seconde, le fatiguer par des combats partiels, lui faire craindre pour ses flancs et son dos, et apprêter le moment opportun où la cavalerie des lignes de bataille puisse choquer avec avantage.

Digitized by Google

Une description pareille nous prouve donc évidemment que c'est l'artillerie et la cavalerie légère qui entament ces sortes de combats, et que la position étant une fois choisie d'après les principes déjà énoncés, on garnit les hauteurs qu'on trouve parsemées sur le champ de bataille de pièces d'artillerie; on cherche à donner aux masses des lignes de bataille une position derrière ces accidents, où, cachés aux yeux de leurs ennemis, elles puissent n'entreprendre de mouvements offensifs qu'au moment où les troupes légères et les feux foudroyants de l'artillerie aient apprêté sur un des points du champ de bataille le moment opportun et décisif. On en retire le quadruple avantage :

1° De manœuvrer avec plus de sécurité ; car plus les mouvements sont secrets et mieux ils réussissent;

2° De pouvoir faire des chocs inopinés; car, comme nous l'avons vu, ce sont les plus décisifs et les plus avantageux;

3° De n'entreprendre de mouvements offensifs contre son ennemi que dans des circonstances avantageuses et lorsque l'artillerie a produit quelque flottement, ou bien lorsque les troupes légères, par leurs combats partiels, ont su, en fatiguant l'ennemi, amener le moment opportun;

4° Le plus grand de tous, de pouvoir, sous la protection de l'un de ces accidents, à l'instar de la disposition faite par le général comte de Nostitz à la bataille de la Katzbach, porter sur un des flancs de son adversaire une masse de troupes suffisante pour décider de la victoire.

Au reste, tous ces cas ne peuvent se rapporter qu'à des positions favorisées par la nature, qui présentent des accidents de la catégorie de ceux que je viens de désigner. Si la nature, avare de ses bienfaits, n'en offrait pas sur le champ de bataille, où le hasard ou les circonstances nous obligent de nous mesurer avec notre adversaire, c'est la cavalerie légère et l'artillerie à cheval qui, par leur action préparatoire, devront, tant que la chose sera possible, nous donner des compensations.

Les troupes désignées pour faire le service de la débandade, ainsi qu'une partie de l'artillerie, seront donc postées en première ligne, le reste de la cavalerie légère et mixte, avec leurs pièces, en seconde, et la cavalerie de ligne et le reste de l'artillerie, en réserve (1). Dans tous les combats, la réserve décidant de tout, nous devons, à plus forte raison, jeter un regard attentif sur sa position dans ceux où on ne peut engager que des troupes qui ont peu de moyens de résistance. Il faut placer les réserves de manière à ce qu'elles puissent, en dérobant leurs mouvements, venir à l'improviste se placer perpendiculairement sur une des ailes des ennemis.

En général, le devoir de la première ligne, comme des réserves, sera de manœuvrer conjointement avec la seconde ligne, qui possède tous les éléments de la force, et de manière à pouvoir former avec elle l'ordre courbe, dont le simple mouvement offensif en front nous mène à envelopper notre ennemi et procéder à la décision de la victoire.

Les positions de la cavalerie sur des champs de bataille où elle se trouve amalgamée avec d'autres armes, et où, par conséquent, elle ne joue, durant la majeure partie de la journée, que le rôle d'arme de secours, et n'embrasse, qu'au moment où le flottement des lignes est prononcé, celui d'arme décisive, sont soumises à des principes autres que ceux qu'elle requiert lorsqu'elle est abandonnée à son unique force impulsive.

La différence de rôle qu'elle joue alors dans la même action, exige nécessairement une différence dans la cavalerie et dans la position, par rapport aux lignes de bataille. La cavalerie qui est désignée à être arme de secours, se composera donc de cavalerie mixte, tandis que la masse qui devra porter les coups décisifs, sera composée de cavalerie de ligne.

La cavalerie légère et mixte sera postée en troisième ligne dans les intervalles derrière l'infanterie, et le surplus de ces partis, derrière les flancs d'une des deux lignes, selon que le terrain leur sera propice sur l'une ou l'autre aile.

La cavalerie de ligne sera postée en réserve, hors des atteintes de l'artillerie et sur un terrain d'où elle puisse se porter avec rapidité vers un champ vaste et découvert, où elle soit en état de remplir son rôle, celui de compléter

(1) Bien entendu qu'on proportionnera le nombre de lignes au nombre de troupes qu'on pourra mettre en action.

Digitized by Google

une victoire que l'infanterie aura remportée.

La cavalerie assignée aux lignes de bataille, toujours attentive aux succès ainsi qu'aux échecs auxquels ces lignes peuvent être en butte, doit, ou les soutenir, si elles commençaient à plier sous l'impulsion de forces supérieures, ou achever de désorganiser un ennemi qu'on serait parvenu à repousser. C'est ainsi qu'à la bataille de Waterloo, au moment où Napoléon, à la suite du triple assaut qu'il avait fait faire sur Mont-Saint-Jean, s'était rendu maître de plusieurs hauteurs et avait fait replier la division Picton, le duc de Wellington fit avancer les brigades de cavalerie de Ponsonby, Vandeloer et de Ghigny, à travers l'infanterie des lignes de bataille, et parvint, non seulement à arrêter le mouvement rétrograde des troupes anglaises, mais réussit aussi à déposter le premier corps ennemi qui s'était déjà rendu maître des hauteurs, désorganisa deux bataillons de la vieille garde, fit plus de 1,000 prisonniers, et s'empara d'une aigle (45e régiment d'infanterie de ligne).

La position d'une partie de la cavalerie légère et mixte derrière les intervalles de la seconde ligne, est donc d'une conséquence tellement majeure, qu'on ne doit jamais négliger de jeter un œil attentif sur cette partie de l'ordre de bataille, car le but principal de chaque disposition doit être de bien utiliser les troupes.

La position de la cavalerie derrière les ailes des lignes, assure quelquefois l'intégrité des flancs, en soutenant l'infanterie, prévient les débordements, et offre au delà des extrémités des deux ailes, de vastes sphères pour son action, dont l'étendue facilite toujours beaucoup les manœuvres de cette arme.

La cavalerie de ligne, rassemblée en réserve, doit être postée derrière les lignes de bataille et hors des atteintes des projectiles. Il est cependant difficile de désigner si sa place est dans le centre ou derrière un des flancs, car le terrain doit décider de son emplacement. Le principal est de la poster en masse derrière quelques accidents de terrain qui la dérobent à la vue des ennemis, et sur un point d'où elle puisse se porter en masse aussi, avec rapidité et sans être obligée de faire des mouvements d'une grande circonférence, vers le point où doit se compléter la victoire. C'est au discernement judicieux du général en chef qu'appartient la tâche de décider où se trouve le point stratégique du champ de bataille de son adversaire. C'est le général en chef aussi qui doit se réserver le soin, après avoir jeté un coup d'œil attentif sur sa position et celle de son ennemi, de placer sa réserve, qui ne doit jamais entrer en action sans un ordre immédiat de sa part.

Mais la cavalerie qu'on place derrière les flancs d'une des deux lignes et celle qui forme la réserve, étant couvertes par les lignes de bataille, ne peuvent, par conséquent, pas se mettre en action sur les positions mêmes qu'elles occupent. Les chefs, auxquels elles sont subordonnées, sont donc obligés de choisir des terrains où leurs mouvements soient moins gênés, et les mener, par conséquent, dans des plaines un peu vastes, unies, et où elles ne risquent pas de se choquer avec d'autres armes. Pour franchir plus rapidement les espaces qu'on aura à parcourir, et pour que les chefs puissent transporter ces masses avec plus de facilité sur un terrain propice, on formera toujours la cavalerie en colonnes; car son mouvement, quelle que soit la direction qu'on lui donne, droit devant soi, ou obliquement, est toujours moins difficile que celui d'une ligne. Arrivée sur les lieux où l'engagement doit avoir lieu, les chefs font la disposition et procèdent ensuite au combat, ce dont j'aurai l'occasion de parler dans la section suivante.

Nous pouvons maintenant poser en dernier résumé, que les principes pour les positions de la cavalerie se réduisent aux suivants :

1° Établir des intervalles assez larges entre les divisions, mais dont la grandeur sera subordonnée aux avantages du terrain;

2° N'en conserver que de huit à dix pas entre les escadrons, à l'instant du choc, sauf à les augmenter au moment de la rétrogradation, en subordonnant aussi la grandeur de ces intervalles aux difficultés du terrain qu'on devra parcourir;

3° Lui assigner une position derrière quelques sinuosités de terrain, qui la dérobent aux regards des ennemis, d'où elle puisse tomber à l'improviste sur ses adversaires;

4° Partager la cavalerie légère et mixte dans les intervalles derrière la seconde ligne de l'infanterie, ainsi que derrière les flancs d'une

Digitized by Google

des deux lignes; ayant soin de placer la majeure partie derrière l'aile où le terrain lui offre le plus d'action, et en colonnes;

5° De mettre la cavalerie de ligne en masse dans la réserve, et postée sur un terrain d'où elle puisse se porter avec rapidité vers le point où doit se compléter la victoire, et lui assigner pour cet effet un terrain où elle puisse agir avec aisance, et où son action ne soit pas gênée par d'autres armes; car, pour mettre la cavalerie en action, le principal n'est pas d'avoir toujours présente à sa mémoire cette règle que personne n'ignore, qui nous défend de disséminer cette arme, et d'en avoir une masse respectable toujours prête à se porter vers le point décisif : l'essentiel, c'est de savoir lui assigner un terrain propice où elle puisse manœuvrer avec aisance, et de la mettre en action avec avantage. Une réserve de cavalerie, qui charge à la fin d'une bataille, doit toujours faire effet; car elle peut, par son mouvement rapide, se porter sur un point où l'ennemi ne l'attend pas; et, comme la fin d'un combat est toujours le moment où les forces physiques sont exténuées, si les circonstances et l'ennemi ont rendu possible de ménager la cavalerie de réserve jusqu'à la fin du combat, une attaque inopinée et décisive ne peut jamais rester sans un bon résultat.

## SECTION V.

### DE L'ACTION DE LA CAVALERIE DE LIGNE.

L'action de la cavalerie de ligne consiste dans le choc; le choc est basé sur la contiguïté des escadrons, l'alignement des lignes et l'impétuosité avec laquelle on tombe sur son ennemi, tandis que les grands résultats des mouvements offensifs consistent dans l'accablement de son ennemi et dans un ralliement des partis désorganisés aussi exact que prompt.

Lorsqu'il s'agira de mettre la cavalerie de ligne en action, il faudra préalablement lui assigner un terrain vaste, uni, et où elle puisse agir avec aisance et hardiesse; mais puisque les mouvements de cette arme doivent être hardis, il faut bien se garder de la faire manœuvrer sur un terrain difficile et où elle puisse même se choquer avec d'autres armes qui pourraient entraver ses mouvements. Si le moment où elle doit agir est arrivé, et nous en connaissons les différentes époques par les discussions précédentes, qu'alors elle s'érige, selon la circonstance, en arme de secours ou indépendante, et qu'on lui assigne un terrain où elle soit en état de ne démentir ni sa nature, ni ses vertus intrinsèques, ni les résultats qu'on en attend.

Pour pouvoir recueillir un résultat avantageux, le principal est toujours de suivre la loi de la nature de chaque arme, et ne pas travailler en contradiction avec ses éléments. De faux mouvements pour la cavalerie sont d'autant plus dangereux, que l'harmonie de son action étant une fois détruite, il faut, j'ose l'attester, plus que du génie pour rétablir l'ordre nécessaire, sans lequel toute arme, et la cavalerie plus encore, tombe dans une sorte d'anéantissement; il faut du bonheur. Désirons donc, si le commandement de la cavalerie tombe en partage à un chef, dont la tête s'étourdisse facilement par le mouvement d'une trentaine d'escadrons, qu'il soit du moins, comme dit le proverbe, *plus heureux que sage*.

Cette harmonie, indispensable pour l'action de la cavalerie, étant si difficile à maintenir, gardons-nous d'en multiplier les entraves par des mouvements bien compliqués, ou en l'engageant dans des combats où tous ses efforts ne peuvent que se briser contre les difficultés qu'elle aurait à surmonter. En général, beaucoup de mouvements sont pernicieux pour la cavalerie, car on la fatigue inutilement, et elle devient incapable de rien produire lorsque le moment de la décision arrive.

Tant que le moment opportun pour l'action de la cavalerie n'est pas encore arrivé, tenons-la toujours en masse, et ne nous laissons pas éblouir par le spectacle séduisant d'une infinité d'escadrons déployés en parade et occupant une vaste étendue de terrain; n'oublions jamais que, pour être efficace, le choc doit posséder une certaine force collective, et que les troupes qu'on rassemble sur les champs de bataille ne s'y réunissent pas pour flatter les regards des curieux, mais pour terrasser leurs adversaires. Le moment de la faire agir est-il arrivé? reportons-la avec la rapidité de l'éclair vers le point décisif, et ne nous occupons encore que de son déploiement; car il est toujours dangereux d'anticiper sur les différentes époques qui

Digitized by Google

forment les éléments de son action : le principal est de procéder systématiquement au dénoûment.

Le déploiement le plus accéléré étant le meilleur, prenons le moyen le plus facile et le plus prompt; déployons par les deux flancs et sur un des escadrons du milieu. Si cependant, tout en préparant la cavalerie pour le choc, la position topographique nous favorise tellement, qu'on puisse même réussir à déborder un des flancs de l'ennemi, pour gagner plus de terrain vers le flanc qu'on veut déborder et sur les derrières, il voudra mieux déployer sur un des escadrons du flanc. Si la cavalerie, par exemple, est formée en colonnes de droite, et qu'on veuille déborder le flanc gauche de l'ennemi, on fait déployer sur le dernier escadron; et si on veut gagner le flanc droit, on déploiera sur le premier. Le déploiement étant une fois achevé, on exécute l'attaque, qui doit être impétueuse et par conséquent décisive.

La cavalerie de ligne choisira pour son déploiement un terrain hors de la sphère active des feux meurtriers de l'ennemi. Les lignes étant formées, le devoir du chef sera de les poster dans un éloignement que demanderont les allures progressives, indispensables pour l'efficacité du choc (1); car ne restant pas longtemps inactive, la cavalerie ne doit pas craindre d'être abîmée par les projectiles ennemis. Au contraire, on se gardera bien de lui faire prendre une position trop éloignée de l'ennemi avec lequel elle doit se mesurer. En faisant franchir de grands espaces à une cavalerie qui doit attaquer, si, pour se rapprocher du point où on peut lui faire prendre les allures ordinaires qui précèdent le choc, on ne donne aux chevaux que celle du pas, on risque de perdre le moment opportun, et on donne aux ennemis les moyens de s'opposer aux désastres qui les menacent. Si, au contraire, pour atteindre plus tôt son ennemi, on franchit avec rapidité un espace hors de mesure, on amortit la vigueur des chevaux, la force du choc n'en devient que plus négative, et ses résultats souvent diamétralement opposés à ceux auxquels on devait s'attendre.

Pour ce qui regarde le choc en général, prenons pour principes qui ne souffre que peu d'exceptions :

1° De ne faire charger la cavalerie que sur un ennemi qui n'est pas en mesure de la recevoir, comme l'exemple que nous livre la bataille de Mollvitz, et le choc de la cavalerie autrichienne conduite par le général Rœmer. Le comte de Schulenburg, qui commandait celle des Prussiens, ayant voulu se rapprocher du village de Hermsdorf, rompit par escadrons à droite et se mit tranquillement en mouvement, sans s'inquiéter des préparatifs que les ennemis faisaient pour l'attaquer. Rœmer profite d'un mouvement aussi opportun, fond avec impétuosité sur l'ennemi qui lui prêtait justement le flanc, et le met dans une déroute totale;

2° Sur une infanterie, qui, par quelqu'accident, ne sera pas en état de servir de ses armes. A la bataille de Dresde, les divisions de Bianchi et de Carneville furent très-maltraitées, car leurs armes s'étaient tellement encrassées par la pluie qui tombait en torrent, qu'il leur fut même impossible de s'en servir, pour s'opposer à la vivacité des chocs des ennemis. Au combat de Fère-Champenoise, la cavalerie de la garde russe, favorisée par un temps pluvieux, battit aussi complétement les brigades de la jeune garde française, de Jamin et de Le Capitaine;

3° Sur un ennemi dans les rangs duquel le flottement commence à se manifester. A la bataille de Leuthen, la cavalerie prussienne de l'aile droite qui avait été paralysée par des broussailles, haies et fossés, trouva enfin en arrière de Gohlau un terrain favorable pour agir. Les hussards de Ziethen aperçoivent l'infanterie de Bavière et de Wurtemberg, qui se retirait en désordre, l'attaquent, en sabrent une grande partie et font 2,000 prisonniers.

Mais, pour que la cavalerie puisse profiter avec rapidité du moment où le flottement de l'infanterie commence à se manifester, tandis que sa position passive est hors de la sphère active du feu des ennemis et quelquefois dans un sens divergent de l'endroit où doivent se porter les coups, il est juste que le chef de la cavalerie attache une attention particulière

(1) « Le plus haut degré de vélocité, dit l'archiduc » Charles (*Principes de Stratégie*), ne peut s'acquérir » que par un mouvement progressif; il importe donc » que la cavalerie soit tenue à une distance proportionnée du point sur lequel elle doit donner, afin » qu'elle puisse l'atteindre avec l'impétuosité requise. »

Digitized by Google

aux différentes modulations de l'action de l'infanterie. Commence-t-elle à soutenir le combat avec moins de vigueur, c'est un relâchement dans sa contenance. Ses feux deviennent-ils moins nourris, l'ennemi prépare une partie de ses troupes à la retraite, ou l'a même entreprise. D'après des indices pareils, la cavalerie est à la veille du moment où son action devient indispensable : on doit donc la préparer en l'avançant d'après les principes que je viens d'énoncer, et rarement l'infanterie pourra, de cette manière, échapper au sort cruel que, dans ses moments de vacillation ou de rétrogradation, la cavalerie peut lui faire subir ;

4° D'avoir toujours pour la cavalerie des réserves qui, sous leur protection, puissent ou recevoir les troupes battues, ou achever ce que les premiers escadrons mis en action ont commencé.

Rien de plus dangereux que d'engager la cavalerie sans lui accorder aucune réserve, et la bataille de Würzbourg nous en fournit un exemple. Rapportons à cette occasion la narration de l'archiduc Charles lui-même.

« La colonne des grenadiers, dit-il, arriva » enfin à trois heures après midi, et se mit en » bataille sur deux lignes à gauche de la cava- » lerie, et faisant face aux buissons de la ferme » de Retenhof, qui marquèrent le point d'at- » taque. La cavalerie s'ébranla pour charger » dans le temps où les cuirassiers français » étaient encore occupés à former leurs rangs. » Le prince de Lichtenstein, à la tête de la » cavalerie légère, et soutenu par un régiment » de cuirassiers, tourna Euerfeld, et se porta » entre ce village et la ferme de Séligenstadt » dans le flanc gauche de l'ennemi. Cette ma- » œuvre réussit; la cavalerie française encore » immobile fut culbutée; mais, ce qui ne manque » jamais d'arriver dans ces occasions, les vain- » queurs se trouvèrent aussi en désordre. Le » général Bonneau les fit charger à son tour » par une partie de sa grosse cavalerie à peine » développée, et les culbuta sur le régiment » de cuirassiers qui suivait en colonne, qui » céda de même au choc des Français. »

Mais ayant démontré, par l'exemple que je viens d'offrir, tous les dangers imminents auxquels on s'expose lorsque, dans les moments offensifs, on ne possède pas de réserve, en reprenant la narration que je viens d'interrompre, démontrons jusqu'à l'évidence tous les avantages qu'on retire d'une réserve qu'on emploie à propos.

« Un autre régiment détaché de la ligne au- » trichienne, ajoute-t-il, cherchait à gagner » la droite de la cavalerie française, pour se- » conder l'attaque de la gauche; ce corps tomba » sous le feu de l'infanterie qui partait des » buissons, et quelques escadrons des cuiras- » siers ennemis, profitant d'un moment d'hé- » sitation, le ramenèrent promptement. Enfin, » toute la cavalerie française étant aux prises, » le désordre de la mêlée ne tarda pas à s'y » répandre. Les Autrichiens, au contraire, » avaient encore en réserve douze escadrons de » cuirassiers qui, les rangs serrés, s'avançaient » au trot. Arrivés à la portée du pistolet, ils » se précipitèrent sur cette cavalerie, l'enfon- » cèrent et la mirent en fuite. Toutes les » peines que Bonneau et le général en chef se » donnèrent pour l'arrêter, furent inutiles; » elle ne se rallia que fort en arrière du champ » de bataille. »

Dans les combats de la cavalerie, comme dans tous les engagements, nous pouvons donc dire que celui qui engage le dernier sa réserve, est aussi celui qui possède le plus de probabilités pour la victoire.

Si la supériorité de la tactique repose sur le rassemblement d'une grande masse pour l'action, l'heureuse issue d'une bataille dépend aussi quelquefois de l'adresse avec laquelle on saura porter vers le point décisif, une masse plus grande ou plus fraiche que l'ennemi ne peut en développer.

On peut poser en principe que la première charge rapporte rarement un résultat décisif. Si le choc se fait, le même désordre se manifeste dans les deux troupes assaillantes, et, par conséquent, le succès ne peut pas être toujours complet. On se sabre pendant un certain temps, et c'est au parti qui a le plus de persévérance qu'appartient souvent la victoire (1).

(1) « La fermeté, dit le comte de Bismark (*Système* » *des Tirailleurs de cavalerie*, pag. 157), doit être » quelquefois prisée plus haut que le courage. La » persévérance rend souvent possible une chose qui » devait succomber sous la force momentanée des » armes. »

Digitized by Google

Mais si dans cette mêlée il survient un parti de cavalerie qui charge avec ordre et vigueur, il conservera une supériorité marquée, et il lui appartiendra de décider de l'issue de l'engagement.

Après un choc, supposant même que le rassemblement de la cavalerie se fasse avec la vitesse et la précision nécessaires, il vaut mieux ne jamais employer les mêmes escadrons à une nouvelle charge, mais en assigner l'exécution aux réserves. Cependant, comme il arrive des cas où il n'y a que des chocs répétés à plusieurs reprises, qui puissent ébranler l'ennemi, il est indispensable de calculer, d'après la force de l'ennemi, le degré de résistance qu'il pourra opposer, la disposition qu'on doit accorder à la masse de cavalerie, et quelquefois, à l'exception de la réserve sans laquelle elle ne doit jamais entreprendre de mouvements offensifs, lui accorder encore, si les forces y suffisent, une seconde ligne dont le soin sera :

1° De recevoir après le choc sous sa protection les escadrons rétrogradants de la première ligne, et pour que ce passage de la première ligne à travers la seconde ne soit pas au détriment de cette dernière, lui accorder des intervalles assez grands pour que l'écoulement des troupes se fasse avec aisance;

2° De chercher à augmenter le flottement que la première ligne aura produit dans les rangs ennemis, et apprêter par là à la réserve (si toutefois son choc devient encore nécessaire) une victoire facile et non douteuse;

3° De déborder les flancs des ennemis.

A la bataille de Kaiserslautern, que le duc de Brunswick gagna sur le général Hoche, le 30 novembre 1793, le général Kospoth, à la tête de 3 bataillons et 8 escadrons, s'était mis en marche de Schelodenbach par Schneckenhausen vers Sambach. Le bois qu'il avait à franchir fut bientôt purgé par l'infanterie prussienne, et le colonel Blücher (1), à la tête de 7 escadrons, devançant la colonne principale, le franchit aussitôt. Il trouva en débouchant 2 à 3 régiments de cavalerie française, avec lesquels il était indispensable de se mesurer. Blücher forma sa cavalerie en deux lignes, dont la première possédait 4 escadrons, et la seconde 3. Ces derniers étaient formés avec des intervalles assez larges, couvraient les deux flancs de la première ligne, et lui servaient de replis. Il attaque aussitôt, à la tête de la première ligne; mais il est repoussé et se replie derrière la seconde pour se reformer. Ayant réorganisé ses escadrons, il attaque une seconde fois, en enjoignant aux escadrons de la seconde ligne de prendre l'ennemi dans les deux flancs, et parvient, par cette double attaque, à le mettre totalement en déroute.

Au contraire, dans tous les cas où l'on attaque en plusieurs lignes, si le chef qui commande la cavalerie a l'imprudence de ne pas accorder d'intervalles à la seconde pour l'écoulement de la première, une disposition aussi vicieuse ne peut qu'entraîner dans des déroutes désastreuses. A la bataille de Seneff, au moment où le comte de Mortal s'empara du village de Seneff, le prince de Condé fit charger la cavalerie ennemie qui se trouvait vis-à-vis de lui; il se mit lui-même, accompagné de son fils, à la tête de la maison du roi. Le prince d'Orange avait formé sa cavalerie sur trois lignes et sans intervalles, pour l'écoulement des vaincus. Le choc s'exécute; la première ligne des confédérés est renversée sur la seconde, les deux premières sur la dernière, et le tout ensemble poussé jusque près de Saint-Nicolas-au-Bois, laissant un grand nombre de morts et de blessés sur le champ de bataille, ainsi que beaucoup de prisonniers et de trophées entre les mains des Français.

Cependant, lorsque la cavalerie a essuyé un échec, il est toujours moins sûr de la reformer sous la protection de la même arme. Il vaut mieux, si la chose est possible, la rallier derrière l'infanterie qui possède toujours plus de moyens de résistance. Le principal, dans un cas pareil, est de retenir l'ennemi pendant que les escadrons battus se réorganisent. Si on a affaire à un ennemi intelligent et impétueux, qui fait succéder ses attaques sans interruption, et que, par quelque accident qu'il est souvent difficile de prévenir, les escadrons de la seconde ligne, sous la protection desquels ceux de la première doivent se reformer, se trouvent renversés aussi, alors la mêlée devient si grande, qu'il y a toujours une très-grande difficulté à mettre de l'ensemble dans l'action. S'il se trouve donc de l'infanterie dans la proximité du champ

(1) Plus tard maréchal et prince de Wahlstadt.



Digitized by Google

où agit la cavalerie, il est toujours plus convenable de faire rétrograder les escadrons dispersés, derrière les bataillons, qu'on forme aussitôt en colonne contre la cavalerie. De cette manière, on se trouve en mesure de riposter avec plus d'assurance à la cavalerie ennemie, si elle était assez hardie pour venir chercher les vaincus jusque dans les lignes de l'infanterie. Les guerres modernes nous offrent plus d'un exemple qui prouve en faveur d'une disposition pareille.

A la bataille d'Austerlitz, peu d'instants après que le maréchal Soult, qui devait se rendre maître des hauteurs de Pratzen, eut reçu l'ordre de démasquer son attaque, Napoléon enjoignit au maréchal Bernadotte de déboucher de Girzikovitz et de porter ses deux divisions, celle du général Rivaud sur sa gauche, celle du général Drouet sur sa droite, en les dirigeant l'une et l'autre sur les hauteurs de Blazovitz.

La cavalerie du prince Murat se mit en bataille sur plusieurs lignes, à la gauche du corps du maréchal Bernadotte, et marcha entre Girzikovitz et Krug.

Le maréchal Lannes avait reçu l'ordre de porter ses deux divisions en avant sur sa gauche, en s'appuyant à la chapelle de Dworoschna, pour démasquer la cavalerie du prince Murat. La division du général Suchet, qui se trouvait ainsi au commencement de l'action en première ligne de toute l'armée, céda sa droite à la division du général Cafarelli. L'une et l'autre se conformant à l'ordre général pour le combat, s'avançaient sur deux lignes, la première en bataille, la seconde en colonne d'attaque, avec l'artillerie dans les intervalles. La division légère du général Kellermann ouvrait la marche de cette masse. Une division de grosse cavalerie faisait la queue de la colonne.

Le maréchal Lannes, ayant à sa droite la division Cafarelli, et à sa gauche celle du général Suchet, se porta en avant. Dès lors, le combat s'engagea sur tous les points du centre et de la droite des alliés. Le grand duc Constantin avait dû former, avec le corps des gardes, la réserve de la droite, et quitta à l'heure indiquée les hauteurs devant Austerlitz, pour se porter sur celles de Blasovitz et de Krug. A peine arrivé sur ce point, il se trouva déjà en première ligne et engagé avec les tirailleurs de la division Rivaud et la cavalerie légère du général Kellermann. Le grand duc fit occuper aussitôt le village de Blasovitz par le bataillon des chasseurs de la garde.

Au même instant arriva aussi le prince Jean de Lichtenstein avec sa cavalerie. Ce général devait se porter, selon la disposition, sur la gauche du prince de Bagration, pour être maître de la plaine devant Schlapanitz. Cette colonne de cavalerie, qui avait été placée derrière la troisième colonne, et qui devait marcher sur le flanc droit pour se porter sur son point d'attaque, fut arrêtée dans sa marche par les colonnes d'infanterie qui la croisèrent lorsquelles se portèrent en avant pour descendre les hauteurs. Pendant sa marche, le prince de Lichtenstein avait fait placer en tête dix escadrons, sous les ordres du général Ouvarof, sur la gauche du prince de Bagration, pour assurer le flanc des troupes de ce général.

Au moment où le régiment des hussards d'Elisavethgrad se fut formé en bataille, le régiment des hulans du grand duc Constantin se trouva en tête de la colonne de cavalerie. Le prince de Lichtenstein, arrivé sur la gauche du grand duc, trouva l'ennemi en présence des gardes russes; c'était justement la cavalerie du général Kellermann, soutenue par l'infanterie des divisions Rivaud et Cafarelli. Le prince de Lichtenstein ordonne aussitôt à sa cavalerie de déployer pour charger l'ennemi. Le régiment des hulans du grand duc Constantin fut le premier qui déploya. Entraînés par l'ardeur du brave général Essen, qui les conduisait, les hulans fondent avec impétuosité sur la cavalerie légère de l'ennemi. Le choc fut des plus décisifs, et la cavalerie légère de Kellermann renversée. Elle se retire à travers les intervalles derrière l'infanterie, et les hulans veulent l'y poursuivre; mais, pris entre deux feux par l'infanterie des divisions Rivaud et Cafarelli, qui venaient de former des angles sur les flancs, ces intrépides cavaliers furent repoussés et perdirent aussi le chef valeureux qui les avait conduits.

A la bataille de Iéna aussi, la division de dragons de Klein, soutenue par la division d'infanterie du général Marchand, s'étant avancée entre le bois d'Iserstœdt et Vierzehnheiligen, attaque une division de cavalerie prusse-saxonne. Les chocs furent meurtriers,

Digitized by Google

et la victoire, longtemps disputée, resta cependant aux Prussiens. Les dragons français repoussés viennent se reformer sous la protection de l'infanterie du général Marchand, qui parvint à arrêter la fougue impétueuse des vainqueurs.

Au combat de Fuentès de Honor aussi, pendant que le général Junot s'emparait du village Poza-Velha, la cavalerie française attaquait celle des ennemis, et la chargea avec tant d'impétuosité qu'elle la mit tout à fait en déroute. Celle-ci se replie dans les intervalles derrière l'infanterie, qui dirige un feu bien nourri contre les assaillants, et parvient à arrêter leur mouvement offensif.

Lorsque la cavalerie a reçu un échec, ou que même, après un choc heureux, elle se trouve forcée de se réorganiser, comme elle ne peut être employée qu'offensivement, et que, pour pouvoir rentrer en lice, il faut que les escadrons soient reformés, il est indispensable que l'infanterie, soutenue par l'artillerie, sous la protection de laquelle la cavalerie ira se reformer, retienne assez longtemps l'ennemi pour accorder à cette arme le temps nécessaire pour entrer en lice.

Ayant abandonné au chef de la cavalerie le soin de réorganiser ses troupes, le général qui commande l'infanterie qui aura servi d'égide, devra porter un œil attentif sur son ennemi et calculer, d'après ses actions, les mouvements que les circonstances nécessiteront, en n'oubliant pas que la cavalerie ne gagne pas les batailles, mais ne fait que les compléter.

Si cette arme a été rejetée, cet échec prouve que l'ennemi est encore assez fort pour pouvoir résister, et que l'action antérieure des armes n'a pas encore été assez décisive, c'est donc à l'infanterie à reprendre et achever une action qui n'a été que suspendue.

Dans tous les cas, il faut défendre aux escadrons qu'on aura employés pour le choc, de s'abandonner à une poursuite désordonnée; car quoiqu'un choc ait aussi bien réussi qu'il soit possible de le désirer, il est impossible que l'ordre s'y maintienne. Il suffit que le choc ait eu lieu effectivement (1), pour que la désorganisation s'en suive. C'est donc à des escadrons bien formés et non fatigués qu'on assignera le soin de poursuivre un ennemi battu. Mais comme dans ces sortes de poursuites, on est souvent dans le cas de se battre alternativement en débandade et en ligne, action qui tombe dans le domaine de la cavalerie légère, je m'abstiendrai de raisonnement à ce sujet jusqu'au moment où je serai parvenu à l'action de la cavalerie légère.

Ayant maintenant énuméré les différentes propriétés de l'action de la cavalerie, je crois pouvoir procéder à la discussion des différents chocs, ainsi que des occasions où ces chocs peuvent être avantageux.

D'après le comte de Bismark, le choc de la cavalerie peut s'exécuter de quatre manières différentes, et qui sont :

1° La charge en ligne droite;
2° La charge en ligne oblique;
3° La charge en colonnes;
4° La charge en échelons.

Discutons chacun de ces quatre chocs séparément, de leurs propriétés, ainsi que des cas où ils peuvent être employés avec avantage.

Le choc en ligne droite ou parallèle, et dans lequel les escadrons qui la forment étant rangés sur la même hauteur, commencent leur mouvement dans le même temps, avec les mêmes allures, et procèdent par conséquent au choc dans le même instant, doit nécessairement posséder une force collective beaucoup plus grande que celle des lignes où les escadrons qui la forment ne s'engagent que successivement. Comme la force du choc en est aussi une des vertus les plus grandes, la charge en ligne droite devrait être aussi la plus avantageuse. Mais les cas où on emploie la cavalerie étant différents et demandant des dispositions différentes aussi, ce choc, tout efficace qu'il peut être, ne pourrait cependant pas être employé dans tous les cas avec le même avantage.

Pour qu'une charge en ligne parallèle soit faite avec quelque probabilité de succès, le principal est de conserver à la ligne son alignement, et aux escadrons la contiguïté des rangs. Il faut donc l'employer dans les cas où l'en-

(1) « Depuis que Seydlitz est enterré, dit le comte de » Bismark (*Système de Cavalerie*, pag. 253), le vrai » choc est devenu plus rare. On parle et on écrit beaucoup du choc; mais la plupart des charges de cavalerie sont si faiblement exécutées, que rarement elles » méritent la dénomination de choc. »

Digitized by Google

nemi que la cavalerie s'apprête de combattre, ne puisse pas porter atteinte à cette contiguïté et à cet alignement, en se servant d'armes qui puissent les rompre pendant le mouvement. La cavalerie ne pouvant nuire que lorsqu'elle en vient aux mains, pour que les armes à feu ne puissent pas rompre les escadrons offensifs pendant leur mouvement, on se servira de la charge en ligne droite ou parallèle, toutes les fois qu'on sera obligé d'attaquer de la cavalerie.

Si cependant l'artillerie est parvenue à produire quelque flottement dans les bataillons de l'infanterie, alors aucun choc ne peut mieux réussir aussi comme la charge en ligne droite qui, comme nous l'avons déjà vu plus haut, rassemble en elle la force, la vigueur, l'ensemble et la facilité du mouvement. Mais pour ce genre de charge, nous devons prendre pour principe fondamental de ne jamais risquer de l'exécuter avec des lignes trop étendues qui perdent si facilement leur alignement et leur contiguïté lorsqu'il s'agit de parcourir des espaces un peu grands; ajoutez à la difficulté de faire mouvoir des lignes étendues, les entraves que le terrain qu'elles parcourent leur offre, et on se convaincra facilement que pour ne pas leur ravir la force décisive du choc, il faut admettre le nombre de quatre escadrons comme minimum de leur étendue, et pour ne pas entraver la facilité de leurs mouvements ne faire monter le maximum qu'à six.

Les probabilités les moins incertaines pour la réussite d'une charge ne gisant pas toujours dans le choc fait en ligne droite, mais dans la liaison du choc avec les mouvements de conversions que l'on fait faire sur les flancs de la ligne ennemie, il est constamment avantageux d'avoir pour ce service, derrière les ailes de la ligne assaillante, des partis de flanqueurs. Quoiqu'un mouvement de conversion, fait pendant le mouvement accéléré des escadrons attaquants, où les partis de flanqueurs sont obligés de changer de direction, pour venir menacer les flancs et les derrières de leurs adversaires, ne puisse jamais se faire avec cet ordre et cet ensemble qu'exige un choc, cependant leur action quoiqu'en débandade, coïncidant avec le choc de la ligne, ne manquera jamais de produire l'effet désiré; et, pourvu que le choc, ainsi que le mouvement de conversion, se fassent avec la célérité et la décision requises, on pourra toujours compter sur un avantage marqué.

Si, au contraire, la ligne attaquante se trouve plus longue que celle des adversaires, ce que le chef qui commande la cavalerie ne doit pas négliger d'observer, alors c'est aux escadrons qui forment les extrémités de la ligne attaquante, qu'on pourra imposer le rôle que j'ai fait jouer aux partis des flanqueurs. Un mouvement pareil pourra s'exécuter très-facilement en enjoignant aux escadrons des extrémités des ailes de toute la ligne, de faire, au moment du choc, des mouvements de conversion d'un quart de cercle à gauche et à droite. En avançant ensuite devant soi, ils chercheront à envelopper les ailes contre lesquelles ils se dirigeront.

La même observation, que j'avais faite un peu plus haut pour la manœuvre des flanqueurs, est applicable aussi au mouvement des escadrons des extrémités des ailes, et leur mouvement produira apparemment la même débandade que parmi les flanqueurs; mais une fois qu'on se choque avec la cavalerie et que le choc a été effectivement fait, les escadrons qui se sont chargés ne conservent, ni dans l'un, ni dans l'autre parti, la contiguïté de leurs rangs, et il faut cependant qu'un des deux partis reste vainqueur et force son adversaire à lui céder le champ de bataille; ce qui prouve que tant que le choc n'a pas encore été effectué, c'est l'impétuosité du mouvement, l'alignement des escadrons et le serrement des rangs qui rendent le choc efficace, et, une fois qu'il a été fait, c'est l'avantage de la position, celui des moyens qu'on a employé et le courage, qui décident en faveur d'un des deux partis.

Si la manœuvre, telle que je l'ai décrite, a été effectuée, et si les escadrons des ailes sont parvenus à exécuter le mouvement de conversion, il ne reste aucun doute sur l'avantage des moyens et de la position. Pour ce qui regarde le courage, c'est une de ces vertus qui n'est soumise à aucun calcul.

Les charges en lignes obliques peuvent être très-bonnes lorsqu'on se propose de parvenir insensiblement sur un flanc ou à dos de son ennnemi. Mais pour ce qui regarde le mouvement régulier des chevaux, la contiguïté et l'alignement des escadrons, ainsi que le serrement des rangs, c'est un mouvement dont l'exé-

Digitized by Google

cution est entravé par tant de difficultés, qu'on pourrait, je crois, taxer de témérité le chef qui voudrait l'entreprendre et l'exécuter. La difficulté que chaque cavalier éprouvera de tenir strictement la direction oblique pendant les allures accélérées, désunira si facilement les rangs, qu'on peut dire hardiment qu'on ne trouverait que peu d'escadrons qui, dans un choc en ligne oblique, ne devinssent une masse informe, n'ayant même franchi que la moitié de l'espace qui sépare de l'ennemi une cavalerie qui s'apprête pour la charge.

Un mouvement pareil, paralysant la première vertu d'une cavalerie qui s'apprête à assaillir son ennemi, et diminuant la force du choc, en portant atteinte au serrement des rangs dans les escadrons et à l'alignement des lignes, ne doit jamais être mis en usage. Au reste, je ne crois même pas qu'on soit jamais obligé de se servir d'un mouvement aussi difficile que la charge en ligne oblique; et pourquoi le ferait-on, puisqu'on peut atteindre le même but en se servant d'un moyen beaucoup plus facile et moins dangereux? Comme une colonne se meut toujours avec plus de facilité qu'une ligne, quelle que soit la direction qu'on lui donne, en menant la cavalerie sur le champ où elle doit se mesurer avec son ennemi, si l'on se propose de gagner le flanc des adversaires d'une manière progressive et insensible, on formera la cavalerie en colonnes, qu'on fera mouvoir en direction oblique jusqu'au point qui sera désigné pour le déploiement, et d'où la cavalerie pourra menacer le flanc ou le dos de son ennemi, et charger en ligne droite ou parallèle et non en ligne oblique. Le déploiement se fera sous la protection de l'artillerie, qui sera désignée pour accompagner la cavalerie; mais comme pendant le déploiement l'artillerie jouera le rôle principal, je m'en réserve de parler avec plus de développement au moment où je serai parvenu à l'action de cet arme.

Le chef qui commande la cavalerie doit toujours chercher dans les propriétés du terrain qu'on lui assigne pour le combat, ainsi que dans les manœuvres qu'il fera faire à ses masses en occupant une position, les moyens qui peuvent le mener au but qu'il se propose d'atteindre, celui enfin de tomber sur le flanc de son ennemi sans se mettre dans la dangereuse nécessité de charger en ligne oblique. En prenant une position perpendiculaire, la charge en ligne droite le mènera au même résultat. L'action de la cavalerie légère et de l'artillerie à cheval, sous la protection desquelles il est facile de manœuvrer et de dérober ses manœuvres à son ennemi, peuvent, dans des occasions pareilles, rendre de très-grands services. Un coup d'œil juste pour apprécier le terrain, un esprit riche en expédients, des troupes flexibles et propres à se plier à toutes les dispositions, un mamelon souvent insignifiant, ou un bouquet, indigne dans tout autre cas d'attirer l'attention, de la célérité dans le mouvement, et de la promptitude dans l'emplacement des troupes, suffisent déjà pour nous faire réussir dans nos projets.

Le choc en colonne, d'après les assertions de plusieurs militaires distingués, et entre autres du général Bismark, peut être employé avec avantage contre une masse d'infanterie. Comme je me propose de m'opposer à cette assertion, car, à mon avis, dans un pareil cas, la charge de la cavalerie en colonne est plutôt au détriment qu'à l'avantage de cette arme, je crois devoir rapporter ici la description que cet auteur en fait (1).

« La cavalerie qui devra attaquer de l'infan-
» terie en masse se formera en colonne par
» escadron, à distances doubles, pour faire des
» attaques successives.

» L'escadron de la tête essuie en entier le
» premier feu.

» S'il se comporte avec valeur et fermeté,
» et qu'il réunisse à entamer l'infanterie, il est
» suivi par le second et le troisième escadron,
» afin de compléter la défaite.

» Si l'escadron qui charge le premier est au
» contraire repoussé, ce qui est à supposer
» dans la plupart de ces cas, il faut qu'il rompe
» à droite et à gauche, afin de démasquer le
» second escadron, et qu'il vienne se refor-
» mer à la queue de la colonne.

» Le second escadron devra charger avec
» tant de promptitude, que l'infanterie n'ait
» pas le temps de recharger ses armes.

» On peut admettre ici, sans prévention,
» que l'infanterie croyant la cavalerie en fuite
» par l'effet de son feu, sera étonnée et ébran-
» lée de voir paraître à travers la fumée une

(1) *Tactique de la Cavalerie*, pag. 156.

Digitized by Google

» nouvelle ligne de cavalerie, pendant qu'elle » est encore occupée à charger ses armes. »

En lisant cette description, on remarque aisément que ce n'est pas tant sur l'efficacité de la disposition et la force même d'un choc plusieurs fois répété, que le général Bismark fonde la réussite de la défaite de l'infanterie qu'il attaque, mais plutôt sur deux autres moyens, et qui sont : 1° l'impossibilité dans laquelle l'impétuosité des charges de la cavalerie mettra l'infanterie de recharger ses armes; 2° l'étonnement dont l'infanterie sera saisie en voyant paraître, à travers la fumée, une nouvelle cavalerie, la supposant déjà en fuite par l'effet de son feu.

Il suffirait de combattre et de démontrer le manque de solidité de ces deux assertions pour rendre douteuse la réussite d'un choc pareil; mais comme je puis y ajouter encore une entrave assez grande, j'espère pouvoir démontrer jusqu'à l'évidence que la charge en colonne contre l'infanterie n'est qu'un bien faible moyen pour vaincre son ennemi.

Nous avons vu dans le chapitre II, section VI, où j'ai traité de l'action de l'infanterie de ligne, p. 198, que les feux les meilleurs sont toujours ceux qui sont subordonnés aux commandements des chefs; qui ne commencent que d'après leur ordre, par conséquent au moment opportun, qui ne sont soumis à aucune interruption, et je m'y étais décidé en faveur des feux de rangs. Ces feux ne sont jamais interrompus; car le second rang, qui commence après avoir déchargé ses armes, les rend aussitôt au troisième, auquel on impose le devoir de les recharger, et tire une seconde fois avec les fusils des soldats du troisième rang; ensuite, c'est le premier rang qui fait feu, et ainsi de suite.

Supposant maintenant que l'infanterie commence son feu à cent cinquante pas (1), qui déjà est une distance à laquelle un fantassin un peu exercé peut toujours tuer un cavalier, et que la cavalerie assaillante fasse encore cinquante pas au trot, cinquante pas au galop, et cinquante pas de l'allure de la charge définitive, il faudra donc à cette arme à peu près quinze secondes pour opérer le choc. Pendant ce temps, l'infanterie aura fait trois coups de rangs (2). Supposant que la cavalerie n'ait fait qu'une perte moyenne, 20 chevaux et autant de cavaliers, le terrain que le deuxième escadron devra parcourir sera donc parsemé, sur différents points, de 20 chevaux et d'autant d'hommes, dont les corps rendront le terrain plus difficile à franchir. Supposant que le deuxième escadron fasse la même perte, le troisième trouvera la plaine tellement encombrée d'hommes et de chevaux, qu'abstraction faite de la désorganisation que les feux des ennemis y produiront, son mouvement sera déjà tout à fait paralysé par les entraves qu'il trouvera sur le terrain qu'il devra parcourir.

Pour que la répétition des chocs produise l'effet désiré, il faut que la colonne de cavalerie possède une certaine profondeur. Si l'infanterie qu'on attaque en colonne est assez brave et assez experte pour ne céder, supposons, qu'au quatrième choc, et qu'on essaie de les exécuter, les derniers escadrons trouveront déjà, non un terrain entravé par quelques difficultés éparses, mais à peu près des remparts de cadavres que je ne conseillerai pas à la cavalerie de franchir, pour aller attaquer, après une opération aussi nuisible pour le serrement des rangs des escadrons, une troupe qui la reçoit à bout portant.

Pour ce qui regarde l'étonnement dont l'infanterie doit être saisie, en voyant paraître à travers la fumée une nouvelle cavalerie, la supposant déjà en fuite par l'effet de son feu, il est difficile de présumer que cet étonnement puisse jamais avoir lieu; 1° parce que l'attention des chefs qui commandent les bataillons d'infanterie doit naturellement se diriger contre la troupe qui les attaque, et 2° pour peu qu'on fasse attention aux assaillants, il n'y a rien de plus facile que de remarquer si la cavalerie attaque en colonne, en ligne parallèle ou en échelons, et par conséquent se convaincre que les attaques des escadrons, si c'est un choc en colonne, doivent être successives.

(1) Le lecteur voudra bien avouer que je ne suis pas exigeant.

(2) Dans les feux de rangs il n'y a presque pas de temps perdu. Pendant qu'un rang tire, les deux autres chargent, et, pour tirer trois coups de rangs, il ne faut pas même recharger les fusils; mais le second rang ne fait qu'échanger les siens contre ceux du troisième, ce qui prouve que les quinze secondes seront suffisantes.

Digitized by Google

A mon avis, si ce genre de choc peut réussir, c'est plutôt contre la cavalerie que contre l'infanterie (1); car la première, comme je l'ai dit plus haut, étant justement l'arme qui ne peut nuire que lorsqu'elle en vient au mains, si même le premier escadron a été repoussé, il faut seulement qu'il rompe à droite et à gauche, afin de démasquer le second; mais du moins les escadrons qui suivent le premier n'ont pas l'inconvénient de trouver la plaine qu'ils doivent parcourir encombrée d'hommes et de chevaux.

A la bataille de Mollvitz dont j'ai eu l'occasion de parler, le général Rœmer attaqua les Prussiens en colonne par escadron, et si le lecteur objecte, que ce n'est pas tant l'efficacité du choc de la colonne contre la cavalerie, mais la position vicieuse des Prussiens, qui prêtaient le flanc gauche aux ennemis, qui a été la cause de cette victoire, je veux bien le lui accorder; mais je prendrai la liberté d'y ajouter que, si le général Rœmer avait aperçu que les troupes qui se rapprochaient du village de Hermsdorf étaient de l'infanterie, pour être tout à fait sûr de sa victoire, il les aurait peut-être chargées en ligne parallèle et non en colonne.

Au combat de Fère-Champenoise, le général Latour-Foissac nous offrit aussi le même exemple. Le comte de Pahlen venait d'enfoncer le centre de la ligne de cavalerie ennemie, formé par les cuirassiers du général Bordesoult. Le général Belliard accourt de la gauche avec les dragons du général Roussel, et essaie de prendre cette charge en flanc; mais se voyant sur le point d'être débordés, ceux-ci font volte-face, et ne se rallient que derrière la division du général Merlin, qui fait exécuter par le général Latour-Foissac, à la tête du 8e de chasseurs à cheval, une charge en colonne par escadron qui arrêta momentanément l'impétuosité de la cavalerie des alliés.

Lorsqu'il s'agit d'attaquer de l'infanterie, je crois que nous parviendrons toujours beaucoup plus facilement à notre but, si nous nous servons du choc en échelons. Cette charge présente le triple avantage :

1° Que les escadrons ne trouvent pas, comme dans la charge en colonne, le terrain qu'ils doivent parcourir, encombré d'hommes et de chevaux;

2° N'engageant ses escadrons que successivement, la cavalerie ne risque pas d'être battue en masse;

3° Les escadrons rangés à des distances peu fortes, la charge des premiers escadrons ira choquer à peu près le même résultat que la charge en colonne, sans courir cependant les mêmes dangers.

Dans les moments de rétrogradation surtout, la disposition en échelons de la cavalerie qui sera désignée pour couvrir la retraite, peut rapporter de très-grands avantages, ce dont j'aurai l'occasion de parler plus bas.

De tous les chocs, le plus efficace est donc le choc en ligne droite ou parallèle, il rassemble en lui, la force, la vigueur, l'ensemble et la facilité des mouvements, quatre prérogatives qui suffisent pour rendre une charge parfaite.

Le choc en colonne est celui qui réussit le mieux contre la cavalerie.

La disposition de la cavalerie en échelons renferme deux vertus; celle d'offrir des charges avantageuses contre l'infanterie, et d'être une disposition efficace pour couvrir un mouvement rétrograde. Dans le fond, cette charge est la même qu'en ligne droite ou parallèle; mais les escadrons en ne s'engageant que consécutivement, la force totale du choc dans le moment ne possède ni la même vigueur, ni la même force, et par conséquent ne peut pas, dans les moments décisifs, produire d'aussi grands résultats. Mais si cette disposition ne possède pas pour le choc toutes les vertus des lignes parallèles, comme disposition stratagématique elle aura toujours de grandes prérogatives.

Ayant énuméré les différentes propriétés des chocs, les différentes manières de charger, les cas où ces charges peuvent être employées avec avantage, ainsi que les meilleurs moyens d'ébranler l'infanterie avant qu'on ne dirige contre elle l'attaque, procédons à l'action de la cavalerie, provenant des différents cas où elle peut se trouver par rapport au genre de combat que l'arme à laquelle elle se trouve réunie est dans le cas de soutenir.

L'action de la cavalerie ne s'étend pas comme

(1) Ou bien contre une infanterie qui, par quelqu'accident, ne peut pas se servir de ses armes.

Digitized by Google

celle de l'infanterie sur l'attaque des différents accidents de terrain, mais se borne aux combats contre l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie ou en lui servant aussi de soutien et aux engagements qu'elle est dans le cas de soutenir en éclairant la marche d'une armée, son déploiement ainsi que son mouvement rétrograde: voyons ce qu'il nous reste encore à dire sur ces différents objets.

Les combats contre l'infanterie et contre la cavalerie ont été discutés, ainsi il ne me reste qu'à discuter sur les trois derniers points.

Dans les occasions où on veut se rendre maître d'une batterie, lorsque le terrain le permet, la cavalerie ne devrait être employée que pour compléter la conquête. Si les sinuosités du champ de bataille offrent aux tirailleurs les moyens de s'approcher des batteries et leur enlever quelques-uns de leurs servants, certes une charge de cavalerie qui dirigera la majeure partie de ses escadrons contre les troupes qui défendent les pièces, réussira toujours plus facilement après que l'artillerie aura essuyé des pertes pareilles. Si, au contraire, le terrain ne protége pas l'action des tirailleurs, en attaquant les troupes qui couvrent l'artillerie, la cavalerie serait exposée à de doubles pertes; 1° celles que lui feraient essuyer les cartouches à balles de l'ennemi; 2° celles auxquelles les défenseurs des pièces la mettraient en butte. Un double combat pareil pourrait difficilement la mener à un heureux résultat, et il faut chercher les moyens de l'y soustraire.

Comme l'attaque en front des batteries soumet la cavalerie à de très-grandes pertes, et que le feu des pièces, mettant du désordre dans les escadrons, ne leur permet d'arriver au but que dans une sorte de désorganisation, il faut toujours chercher à prendre les batteries en flanc. Dans tous les cas, la cavalerie légère devra préparer les chocs de celle de ligne, en tombant en débandade sur les flancs de la batterie, pour disperser les tirailleurs ou du moins pour ralentir le feu des pièces, ce qui devient le moment le plus favorable pour l'attaque de la cavalerie de ligne. Mais tandis qu'une petite partie des assaillants tombe sur les pièces, l'autre doit nécessairement occuper les troupes qui les défendent; car tant que celles-là ne seront pas dispersées, il est difficile que la batterie tombe au pouvoir des assaillants.

La prise d'une batterie par la cavalerie doit donc être toujours exécutée par l'action simultanée de celle de ligne et de la légère, dont la dernière prend les pièces en flanc et cherche à disperser les artilleurs, ou, pour le moins, à ralentir le feu des pièces, tandis qu'une petite partie de celle de ligne tombe sur la batterie même, en cherchant aussi, autant que la chose est possible, à éviter la charge en front, et que l'autre attaque les troupes postées pour défendre les pièces.

Lorsque la cavalerie est désignée pour défendre une batterie, le plus avantageux est de la placer de manière à ce qu'elle puisse se couvrir par quelqu'accident de terrain, pourvu qu'on ne la place pas derrière les pièces où elle aurait trop à souffrir des projectiles ennemis; mais qu'elle soit postée de manière à pouvoir prendre en flanc les troupes qui voudraient s'emparer des pièces.

Lorsqu'il s'agira d'éclairer les mouvements d'une armée ou de protéger son déploiement, ces sortes d'opérations tombant plutôt dans la catégorie de l'action de la cavalerie légère, je me réserve d'en parler plus tard. La cavalerie de ligne devra seulement soutenir la légère par des charges menées à propos, et toujours attentive aux chances malencontreuses ou favorables du combat, être prête à venger un échec ou compléter un avantage.

Si la cavalerie, au contraire, couvre la retraite d'une armée, comme il est indispensable, pendant que les troupes de la queue gagnent une position en arrière, que les troupes de la première ligne arrêtent l'ennemi, il est juste de lui donner une formation qui ne paralyse pas ses moyens d'attaque. Nous formerons donc la cavalerie en échelons ou en échiquier. Dans le premier cas, on lui accordera de fortes réserves dont le soin sera de soutenir les points attaqués, ou de se porter, pendant que les échelons font leur mouvement rétrograde, dans des endroits d'où elles puissent faire des attaques inopinées, qui suffisent souvent pour paralyser, pendant un certain temps, les mouvements offensifs des assaillants. Dans ces mouvements rétrogrades une victoire n'étant pas le but du combat, car les opérations antérieures nous en ont apparemment ravi tout l'espoir, mais notre idée tendant plutôt à faire une retraite bien ordonnée, la réserve doit y

Digitized by Google

jouer un rôle bien différent de celui qu'on lui impose dans les batailles rangées. Dans les retraites, où il s'agit de la sécurité de toute une armée, tout, jusqu'au dernier homme de l'arrière-garde, doit être utilisé et mis en action, et, par conséquent, la réserve doit payer aussi son tribut.

Mais cette disposition de la cavalerie exige toujours pour l'exécution, des terrains très-vastes et unis, et aussi étendus en largeur qu'en profondeur, ce que la nature ne nous offre pas fréquemment, et ce qui rend souvent son exécution très-difficile, du moins toutes les fois qu'on voudra l'adapter à une grande masse de cavalerie.

La formation de la cavalerie en échiquier nous offre aussi de très-grands avantages pour les retraites; car dans ces sortes de mouvements, l'essentiel étant toujours, pendant qu'une partie gagne du terrain en arrière, que l'autre arrête l'ennemi : au moment où la première ligne se replie sous la protection de la seconde, celle-ci a déjà fait les dispositions nécessaires pour recevoir l'ennemi.

Quoique dans les mouvements rétrogrades, la cavalerie doive jouer un très-grand rôle, il ne faut cependant jamais oublier qu'elle ne peut pas soutenir pendant longtemps et sans désavantage le rôle d'arme indépendante. Son artillerie devra donc être inséparable d'elle, et, dans plusieurs cas, son infanterie venir la dégager des cas épineux dans lesquels elle peut se trouver, par exemple, en franchissant un défilé, ou même un espace de terrain trop accidenté.

Dans de pareils cas, la cavalerie ne peut s'attirer que de mauvaises affaires, et c'est sur les soins du chef qui commande la masse des troupes, qu'elle devra se reposer pour disposer ses partis d'infanterie de ligne et ses tirailleurs sur les points où leur action peut leur offrir de grands avantages, et d'où ils puissent protéger en général toutes les troupes rétrogradantes, ce dont j'ai eu l'occasion de parler dans la cinquième section du deuxième chapitre.

Comme le point que nous venons de faire occuper par l'infanterie est justement le domaine où ses avantages sont rehaussés par la configuration du terrain, nous devons d'autant moins craindre de faire défiler les troupes sous sa protection, que, sur des sites pareils, la cavalerie a tout à perdre et rien à gagner. Une fois que le défilé sera franchi par les troupes rétrogradantes, nous rendrons à la cavalerie le rôle qu'elle a été obligée de suspendre momentanément, et l'ennemi la trouvera postée aux débouchés, prête à fondre sur les têtes des colonnes et possédant par conséquent un avantage marqué.

Ce n'est que par un échange de troupes, pareil à celui que je viens de faire, et que nous adapterons au terrain que les troupes rétrogradantes parcourront, que nous pourrons soutenir avec un certain avantage les attaques des troupes assaillantes, et que nous protégerons la retraite des rétrogradantes.

Quoique le major Decker, dans ses *Instructions pour la cavalerie et l'artillerie à cheval*, ait voulu (page 128) s'appesantir sur une thèse qui n'était pas à défendre, je n'en répéterai pas moins : Gare au chef qui permettrait à l'ennemi d'acculer la cavalerie à un défilé. Ce serait lui abandonner volontairement toutes les chances de succès. Mais une imprévoyance pareille n'est pas à supposer.

## SECTION VI.

### DE L'ACTION DE LA CAVALERIE LÉGÈRE.

L'action de la cavalerie légère se présente sous deux rapports tout à fait opposés :

1° A la débandade;

2° Avec les rangs serrés ou en ligne.

Mais comme ces deux actions, diamétralement opposées l'une à l'autre, se suivent quelquefois consécutivement, et souvent dans de courts espaces de temps, il faut accoutumer la cavalerie légère plus encore que celle de ligne (1), à se rassembler et se reformer avec ordre et vitesse. Ce rassemblement spontané et quelquefois indispensable, est justement l'écueil où la cavalerie échoue si souvent. On a vu des chefs de cavalerie être obligés de mener leurs troupes à des distances assez grandes, derrière les lignes de bataille, pour rallier

(1) Celle-ci se rassemble ordinairement sous la protection de l'infanterie ou de la même arme, tandis que la cavalerie légère s'étant aventurée trop loin, est obligée quelquefois de former ses lignes sous le feu des ennemis.



Digitized by Google

et reformer cette arme, après un choc repoussé et peu poursuivi. C'est peu de fuir d'une manière désordonnée, le mal qui en provient est souvent incalculable, car nous avons vu plus d'une fois la cavalerie entraîner des lignes entières dans sa fuite. Les batailles de Mollvitz, d'Aspern et tant d'autres exemples encore, nous en offrent des tableaux effrayants.

Si le talent de se débander, comme de se reformer avec ordre et vitesse, même sous le feu des ennemis, est porté à un haut degré de perfection, il doit donner à la cavalerie légère de grandes prérogatives, dans toutes les occasions où le hasard lui assignera pour son action un terrain favorable. Dans des plaines ouvertes et unies, la cavalerie légère, qui possède ces deux vertus, aura même un grand avantage sur la cavalerie de ligne. Tandis que la cavalerie légère, profitant des prérogatives de la débandade, harcelera son ennemi en cherchant à gagner son flanc et son dos, celle de ligne, qui ne doit se battre qu'à rangs serrés, et qui est perdue si elle se débande, sera dans un certain temps, tellement fatiguée par le danger souvent répété de se voir attaquée en flanc et à dos, que tôt ou tard ses forces s'épuiseront, et elle sera obligée de céder le champ de bataille à sa rivale.

Croira-t-elle par un choc décisif réprimer les agaceries de ses adversaires, elle sera bientôt trompée dans ses calculs, car au moment où elle voudra l'essayer, ces nuées qui l'obsédaient s'esquivent avec promptitude et dans une direction divergente à celle où la cavalerie de ligne croira les atteindre; mais reparaissant presque aussitôt à dos de la cavalerie de ligne, lui prouveront par le fait que, dans les plaines vastes et unies, la cavalerie légère, exercée jusqu'à une sorte de perfection à se débander ainsi qu'à se reformer sous les yeux de ses ennemis, aura à la suite d'un combat, qu'elle saura prolonger avec adresse et sans exténuer ses forces, un ascendant assez marqué sur celle de ligne.

Nous avons eu plusieurs fois occasion, dans le courant de cet ouvrage, de nous convaincre que les mouvements qui réussissaient toujours le mieux, et qui ordinairement rapportaient les résultats les plus grands et les plus décisifs, étaient les mouvements donc nous pouvions ravir la connaissance et surtout le mécanisme à l'ennemi. La cavalerie légère étant justement l'arme qui nous offre les moyens de nous éclairer à de grandes distances, et de baser nos mouvements sur les positions de notre ennemi, doit nécessairement jouer un rôle très-important dans les armées. Les grandes, comme les opérations secondaires, sont de son ressort, et nous l'avons vue souvent cueillir de nombreux lauriers dans le service des patrouilles et des reconnaissances, comme dans celui des batailles rangées.

La force des armées du système de guerre actuel, obligeant les chefs à les faire marcher sur différentes colonnes pour atteindre quelque point, et leur marche, leur arrivée, leur déploiement et leur engagement étant calculés pour être coïncidents, si nous manquions de cavalerie légère, les calculs des généraux en chef, auxquels il serait impossible de s'éclairer dans des directions différentes et souvent si multiples, seraient souvent mis en défaut. Les surprises en deviendraient plus fréquentes, et la sécurité des armées serait souvent mise à la merci d'un parti commandé par un chef un peu hardi.

L'action de la cavalerie légère, lorsqu'elle se bat en débandade, tant qu'il ne s'agira que de romper son ennemi et le livrer ensuite à la force impulsive des autres armes qui doivent l'achever, doit porter l'empreinte de la finesse. Elle cherchera donc à agacer son ennemi, à l'engager par des attaques simulées dans une poursuite pernicieuse; et se repliant, avec la vitesse de l'éclair, derrière l'artillerie ou l'infanterie, elle donnera un libre jeu aux feux d'une de ces denx armes, ou bien au choc de la cavalerie de ligne.

Après une bataille gagnée, la cavalerie légère est d'une importance majeure; car un ennemi battu et rétrogradant, exténué des fatigues de la journée, se replie rarement avec l'ordre requis, et dans des moments pareils, l'apparition d'un petit détachement suffit quelquefois pour mettre toute une colonne en débandade.

En 1813, au moment où les Français occupèrent Kœnigsberg, un parti tout à fait insignifiant de Cosaques a manqué de faire prisonnier le vice-roi d'Italie et tout son quartier-général. Il n'échappa à leur poursuite qu'en s'évadant du palais qu'il occupait. Après la bataille de

Digitized by Google

Dennevitz, la cavalerie légère des Prussiens fit un butin immense. Si après la bataille de Leipzig, les alliés, qui avaient une nombreuse et si belle cavalerie, eussent détaché 10,000 chevaux pour poursuivre l'armée battue de Napoléon, il est probable qu'elle n'aurait pu atteindre Hanau qu'avec un noyau insignifiant, et que le maréchal Wrède serait facilement venu à bout de dompter.

Le service de la cavalerie légère est tellement compliqué, que pour ne pas abîmer cette arme, il est indispensable que le chef qui la commande prenne soin de faire souvent relever les escadrons actifs par d'autres tirés du corps de bataille, qui possèdent le temps nécessaire pour bien nourrir et soigner leurs chevaux; car nous la voyons agir:

1° Aux avant-postes;
2° Aux piquets;
3° Aux grand'gardes;
4° Dans les patrouilles;
5° Dans les reconnaissances;
6° Dans les escarmouches;
7° A l'avant-garde;
8° A l'arrière-garde;
9° Dans les batailles.

Quoique dans les trois premiers services, les cavaliers soient quelquefois plus passifs qu'actifs, les hommes et les chevaux, obligés d'être toujours habillés et sellés, ne s'en fatiguent pas moins par l'état de gêne dans laquelle ils se trouvent, et le manque de temps de se bien nourrir et d'avoir soin des animaux.

Dans les six derniers cas, son activité doit être non interrompue, et sa persévérance, son adresse, son attention ainsi que son courage, sont mis à une épreuve très-difficile. Furetant avec intelligence et patience, elle doit tout découvrir d'avance et en instruire les troupes qui marchent sous sa protection. Voltigeant avec adresse, n'abandonnant sa proie qu'au moment où elle l'aura fatiguée, elle facilitera les succès de l'arme qui devra porter les coups décisifs. Elle doit être aussi la terreur du repos des camps, comme le fléau des troupes qu'elle surprendra en rase campagne.

Une description pareille lui accordant une sorte de prépondérance pour l'action préparatoire, ne nous autorise cependant pas à abandonner la cavalerie légère à sa propre force impulsive; mais pour alléger son service et le rendre moins difficile, nous oblige au contraire à la soutenir et à la faire combattre aussi sous la protection des autres armes, et surtout de l'infanterie. Le terrain offre souvent à son action tant d'entraves à subjuguer, et qu'elle n'est pas en état de surmonter à elle seule, qu'il nous mène involontairement au désir de la voir continuellement dans son action, associée à de bons tirailleurs.

Comme le mouvement de marche de l'infanterie est trop lent pour suivre la cavalerie dans ses rechercerches et ses différentes actions, pour obvier à cet inconvénient, on accédera à l'organisation des tirailleurs de cavalerie, dont le comte de Bismark nous a développé l'organisation, les propriétés et l'action (1). Soutenue par une institution pareille, une troupe de cavalerie qui se trouverait séparée des autres armes serait dejà en état de franchir plus d'un obstacle, qu'il lui serait cependant impossible de surmonter si elle ne possédait pas quelques cavaliers qui puissent mettre pied à terre et frayer le chemin d'un défilé, d'un pont, etc. « Les tirailleurs, dit le comte de Bismark (2), » peuvent se battre sur tous les terrains et contre » chaque arme; et quoique les engagements à » pied soient devenus maintenant plus rares, » ils ne sont cependant pas tout à fait exclus, » et les tirailleurs doivent absolument y être » exercés. »

D'après l'organisation et l'éducation que le comte Bismark accorde à ses tirailleurs, nous reconnaissons le type d'après lequel ceux de l'infanterie ont été institués, avec cette différence que ceux de la cavalerie conserveront la prérogative de la célérité sur ceux de l'infanterie. Un cas épineux, où la vitesse pourrait avoir une grande influence, démontrerait tout de suite la prépondérance des premiers sur les derniers. Puisse seulement la perfection qu'on cherchera à accorder à leur éducation égaler l'utilité de leur institution!

C'est surtout dans les mouvements rétrogrades de la cavalerie, mouvements si épineux pour cette arme, que ses tirailleurs lui rendront de très-grands services, en retenant l'ennemi et donnant aux troupes rétrogradantes le temps et les moyens de prendre une nouvelle posi-

(1) *Schützen-System der Reuterey*, Stuttgardt, 1824.
(2) *Idem*.

Digitized by Google

tion en arrière, et d'y ordonner les escadrons. Que la cavalerie se retire en échelons ou en échiquier, il est toujours indispensable de couvrir la rétrogradation, pour que l'ennemi ne puisse pas attaquer la partie rétrogradante dans un moment où son mouvement lui donne tant de désavantage.

Dans la retraite en échiquier surtout, dans laquelle la ligne rétrogradante n'ose pas s'abandonner à un mouvement trop accéléré, pour ne pas fatiguer les chevaux, les tirailleurs et la cavalerie légère en général (1), doivent chercher, pendant tout le temps que la première ligne rétrograde à travers la seconde, et tourne par conséquent le dos à son ennemi, et que celle-ci emploie à se mettre en mesure de combattre son ennemi, en voltigeant sur ses flancs et l'agaçant en front, à le faire craindre pour ses derrières, et chercher à paralyser la décision des mouvements des assaillants.

Une armée qui posséderait une cavalerie légère habile à agacer et fatiguer son ennemi, et à paraître avec la rapidité de l'éclair sur les flancs et à dos de ses adversaires, pourrait, dans beaucoup d'occasions, désespérer facilement son ennemi. L'infanterie serait la seule arme qui conserverait sa prépondérance en conservant sa formation des masses défensives contre la cavalerie, tandis que l'artillerie perdrait beaucoup de son assurance, si une charge que la cavalerie se proposerait de faire en front était précédée par un mouvement offensif d'une cavalerie légère bien aguerrie, possédant au suprême degré le talent d'exécuter des mouvements de conversion autour des ailes des batteries.

L'apparition subite de flanqueurs, qui à une certaine distance se détacheraient de la ligne attaquante, suffirait pour obliger une batterie à changer de position; mais pour une bonne cavalerie qui s'avancera avec franchise, il ne faut quelquefois, pour s'emparer de la batterie, que le temps que les artilleurs emploieront pour mettre les pièces sur les avant-trains, et se retirer pour prendre une autre position.

La cavalerie légère, en couvrant la retraite d'une armée battue, peut aussi, en donnant l'alarme par des attaques inopinées, tromper son ennemi, lui faire craindre quelques mouvements, et en l'obligeant à se mettre en mesure de recevoir et de s'opposer aux insultes des adversaires, faire gagner à l'armée rétrogradante assez de temps pour opérer la retraite. Pendant le mouvement rétrograde des Français depuis le champ de bataille de La Rothière, où ils venaient de perdre une bataille rangée, et les défaites du corps du duc de Raguse à Ronay, et les combats livrés à Saint-Thiébault et au pont de Clerey, Napoléon, qui venait de prendre position à Troyes, pressé sur sa droite par le corps du comte de Colloredo et la division légère du prince Maurice de Lichtenstein, et en front par la majeure partie de l'armée des alliés, se vit obligé d'abandonner Troyes pour se replier sur Nogent. Le 6 février, toute l'armée française commença son mouvement rétrograde, et il ne resta à Troyes, pour couvrir la retraite, que le duc de Trévise avec la division Michel, la garde de Paris, aux ordres du général Gérard, et les dragons du général Briche.

Le prince de Schwarzenberg, qui était décidé à attaquer l'ennemi le 7, fit venir le corps du comte de Wittgenstein à Piney. Le comte de Pahlen, après avoir laissé un détachement à Arcis, pour observer l'Aube, se dirigea par Chaumont sur Méry, et le prince de Würtemberg s'avança jusqu'à Laubressel. Le duc de Trévise, qui était au moment d'être attaqué par des forces bien supérieures, auxquelles même la masse primitive de l'armée française aurait été obligée de céder, avait à cœur de protéger la retraite des troupes rétrogradantes. Pour leur faire gagner quelques moments précieux en faisant perdre du temps aux alliés, il fait courir des patrouilles de cavalerie légère vers Luzigny, et attaque leurs avant-postes avec les dragons du général Briche, sur la route de Bar-sur-Seine, près de Courgerenne; le stratagème réussit complétement, et le prince de Schwarzenberg, s'attendant à être attaqué, perdit un temps précieux pour se mettre en mesure de s'opposer aux ennemis. Les Français en profitèrent pour atteindre Nogent.

L'action de la cavalerie légère, en se débandant, peut embrasser une si grande étendue de terrain, la vélocité de son mouvement lui offrant les moyens d'échapper avec rapidité aux

(1) Le comte de Bismark exige entre les tirailleurs et la cavalerie à laquelle ils appartiennent, une proportion de un à cinq.

Digitized by Google

poursuites de ses ennemis, qu'elle peut menacer différents points où, sans les troupes légères, les autres armes ne pourraient jamais se hasarder. Elle peut toujours forcer ses ennemis à se donner un désavantage momentané pour ne pas risquer de subir un plus grand malheur, et souvent, lorqu'on sait en profiter et que la circonstance est favorable, un moment suffit pour remporter un avantage qui soit le prélude de la victoire; mais c'est justement dans des tâches aussi difficiles qu'il faut chercher, par la combinaison des troupes, d'accorder à la cavalerie légère un degré de force que sa nature ne possède pas, et qu'elle doit emprunter à l'infanterie, quelquefois aussi à l'artillerie à cheval, et de lui associer, dans des moments pareils, quelques tirailleurs des plus experts, bon tireurs, lestes dans leurs mouvements, et dont l'esprit soit riche en expédients efficaces. Tout le problème de l'engagement reposant sur l'art avec lequel les troupes légères sauront forcer l'ennemi à dégarnir un point quelconque, et lui ravir une partie des moyens de résistance, il est indispensable que l'action des troupes auxquelles on fait remplir un emploi pareil, porte l'empreinte du courage, du sang-froid, de la finesse, de la célérité et d'un accord parfait.

Adroite lorsqu'il faudra se glisser et surprendre son ennemi, agile en l'agaçant, et souple à esquiver sa poursuite; fouillant avec attention et à de grandes distances le terrain, lorsqu'il faudra éclairer la marche d'une armée et protéger son déploiement, débandée lorsqu'il s'agira de paralyser, pendant les retraites, les mouvements offensifs des ennemis, en s'attachant à leur flanc et menaçant leur derrière, rassemblée et chargeant avec impétuosité, si par quelque heureux hasard les adversaires découvrent un point faible de leur odre de bataille, la cavalerie légère répondra justement aux différents services que les armées en attendent, et sera le flambeau qui éclaire, ainsi que l'égide qui protége.

Digitized by Google

# CHAPITRE IV.

## DE L'ARTILLERIE.

### SECTION PREMIÈRE.

#### CARACTÉRISTIQUE DE L'ARTILLERIE.

Depuis que le moine Roger Bacon eut deviné la détonation du soufre, du nitre et du charbon ; que Berthold Schwartz nous eut donné les premiers développements de cette invention; que, plus tard, on l'eut adaptée aux bouches à feu, et la science de l'artillerie au calcul mathématique, l'art militaire subit de très-grands changements. Le jet des projectiles étant devenu susceptible de se régler à une très-grande étendue et à un calcul plutôt exact que variable, nous vîmes une grande partie des probabilités sujettes à de grands doutes, se transformer en résultats moins hypothétiques. Les guerres reçurent un caractère plus décisif, les résultats en devinrent plus prompts; mais en revanche elles furent aussi plus sanglantes.

La première idée de cette invention remonte au commencement du treizième siècle; mais, malgré toutes les recherches les plus scrupuleuses, elles ne nous offrent, pour la découverte de son principe, que des doutes qui se perdent dans les ténèbres de l'antiquité. Les Français, qui firent des progrès si rapides dans toutes les parties des sciences exactes, ne négligèrent pas la chimie, et le comte de Berthollet, en augmentant la promptitude de l'inflammation de la poudre et son degré de force, donna à son invention une teinte de perfection qu'elle ne possédait pas encore.

L'art de se servir de la poudre pour le jet des projectiles ne remonte cependant qu'au commencement du quatorzième siècle, et ce n'est qu'en 1330 qu'on se servit d'armes à feu dans les guerres que Venise et Gènes ont soutenues. Mais, en nous rendant à l'assertion de l'auteur du *Grand Théâtre historique*, il faut faire remonter l'usage du canon à une époque plus antérieure encore. Il nous assure qu'en 1703, on voyait à Amberg un canon qui avait été coulé en 1303. Si, au contraire, le témoignage de Villani, que Mézeray nous a rapporté, est digne de foi, ce n'est qu'à la bataille de Crécy, qu'Édouard III gagna sur Philippe de Valois (année 1346), que les bouches à feu figurèrent pour la première fois (1).

(1) Villaret, dans son *Histoire de France depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XIV*, nous rapporte qu'il existait à la chambre des comptes en France un registre de l'année 1338, par conséquent huit ans avant la bataille de Crécy, dans lequel un certain Barthélemy de Drach, trésorier des guerres, faisait état de l'argent donné à Henri de Famechon pour avoir poudre et autres choses nécessaires aux canons qui étaient devant Guillaume.

Digitized by Google

Chaque pays a eu son époque pour le perfectionnement de l'artillerie; et pour ce qui regarde l'amélioration de la fabrication de la poudre à canon, de la préparation des armes à feu en général, et de la tactique de l'artillerie, les militaires ne sauraient assez reconnaître les travaux assidus de Berthollet, Monge, Gribeauval, Hassenfratz, La Martillière, Gassendi, Scharnhorst, Hoyer, Lespinasse, Unterberger, Morla, etc., etc. A cette série des savants collaborateurs de la science de l'artillerie, nous ajouterons encore le nom du suisse Moritz, qui inventa, dans le commencement du seizième siècle, la machine pour forer les canons; ce qui a donné les moyens de les couler pleins et de les rendre plus solides.

L'artillerie se partage ordinairement en artillerie de siége, dont l'emploi est hors de la sphère de mon ouvrage, et l'artillerie de campagne (1), dont les calibres, dans les différentes armées, se réduisent à 4, 6, 8 et 12. Dans les temps où l'artillerie n'avait encore acquis aucun perfectionnement, et où on supposait que l'énormité des pièces devait être leur plus grande vertu, on en fondit dans plusieurs pays d'un calibre énorme, comme la serpentine de Malaga, de quatre-vingts livres de balles, dont le bruit cassait les vitres; la pimentelle de Milan, qui portait à neuf mille pas; le gros canon de Marseille, de cent livres de balles, et pour lequel il fallait soixante hommes pour le remuer sur son affût; le canon de San-Giago en Portugal, dont on fit l'essai en présence du roi don Sébastien, en 1571, qui était de quatre-vingt-dix livres de balles et portait à seize cents pas, etc., etc.; mais la difficulté de s'en servir et de les transporter a fait bientôt abandonner ces géants de bouches à feu, qui ne pouvaient tout au plus que servir de sujet de curiosité.

Les premiers canons qu'on fit furent fabriqués de bois, entourés de toile et d'anneaux en fer, et se prolongeant en forme conique vers la bouche de l'arme. Ce n'est que plus tard qu'ils reçurent la forme cylindrique, et furent faits de barres de fer. Vers la fin du quatorzième siècle, on se servit de cuivre et d'étain, et ensuite d'autres métaux (2).

Gustave-Adolphe s'est servi de pièces de cuir bouilli, dont on attribue l'invention à un baron Melchior de Wurmband. Voici la description qu'Archenholtz en fait dans son *Histoire de Gustave-Adolphe*: « La machine entière, » dit-il, consistait dans un grand tuyau de » cuivre battu et très-mince. La chambre, de » même métal, était renforcée de quatre fortes » bandes de fer, de gros câbles et de cordes, » autant qu'il en fallait pour donner à la ma- » chine la forme d'un canon, le tout était cou- » vert de cuir ou de toute autre peau teinte de » telle couleur qu'on voulait, souvent dorée » par-ci par-là. On en pouvait tirer coup sur » coup, sans qu'il fût besoin de rafraîchir ni » de laver la machine (3), qui d'ailleurs était » montée sur un affût si léger, que le tout pou- » vait être aisément traîné par deux hommes » partout où l'on voulait. » Les Suédois cependant n'en firent usage que pendant trois ans, depuis 1628 jusqu'en 1631.

L'invention du canon s'est aussi perdue dans les annales de l'antiquité, et les uns la rapportent aux Chinois, les autres à Albert-le-Grand, évêque de Ratisbonne. Il possédait des connaissances si profondes en mécanique et en physique, que ses contemporains le prenaient pour un sorcier. Il reçut du pape Alexandre IV l'évêché de Ratisbonne, et après en avoir joui pendant deux ans, il se réfugia dans un couvent à Cologne, où il s'abandonna tout à fait aux sciences, et y mourut en 1280.

Comme cette époque ne coïncide cependant qu'avec la première découverte de Roger Bacon

(1) C'est au général Gribeauval qu'on doit la séparation de l'artillerie de campagne de l'artillerie de siége. C'est lui qui régularisa les différents calibres et allégea les affûts et tout l'attirail de la première, de manière à ce qu'elle pût suivre le mouvement des troupes.

(2) Un fondeur de Lyon, nommé Eymery, avait imaginé une pièce jumelle. Les deux canons étaient de quatre livres de balles, de la longueur de cinq pieds quatre pouces, fondus ensemble et avec une seule lumière pour les deux. On pouvait la tirer aussi à boulet comme les autres canons. Un certain Feutry, avocat de Lyon, inventa aussi un canon de bronze qui se séparait et s'assemblait en plusieurs pièces, et, par ce moyen, était aisé à transporter.

(3) Francheville, au contraire, dans son *Histoire des dernières campagnes de Gustave-Adolphe*, nous dit (pag. 318) : « Le plus grand mérite de ces canons était » de pouvoir être transportés aisément dans un jour de » bataille; du reste, ils avaient l'inconvénient de s'é- » chauffer trop tôt, en sorte qu'après dix ou douze « coups il fallait les laisser refroidir. »

Digitized by Google

de la détonation du soufre, du nitre et du charbon, et paraît être antérieure à celle du perfectionnement que Berthold Schwartz lui donna, on est en droit de considérer cette supposition comme hypothétique.

Mais en n'admettant que ce que les annales les plus positives nous ont fait parvenir, l'invention du canon et son usage n'auraient eu lieu qu'au quatorzième siècle; et quoiqu'on l'employât pour battre les murailles en brèche, il paraît qu'on hésita longtemps à se servir de ces moyens meurtriers contre les hommes. Le général Servan nous rapporte (1) « qu'en 1380, » le célèbre Carlo Zéno, revenant de Constan- » tinople, et commandant pour les Vénitiens, » ayant employé le canon contre les Génois, » dans un combat sous la ville de Chiozza » (Fossa-Claudia), toute l'Italie se récria con- » tre ce qu'elle appelait une contravention » manifeste aux lois de la bonne guerre. »

L'invention du canon a subi aussi, comme tous les produits de l'imagination humaine, des modifications et des erreurs sensibles. Ce n'est qu'après un certain temps, et comme je l'ai dit dans le premier chapitre, d'une allure tardive, qu'on se rapprocha du perfectionnement de cette arme, et qu'on la mit en action avec raisonnement et avantage.

Le nombre des pièces qu'on employa les jours de combats a été sujet à des variations assez grandes. A la bataille de Fornoue, que Charles VIII gagna sur François de Gonzague, duc de Mantoue, le roi avait traîné une si forte artillerie avec lui, qu'il fut très-embarrassé lorsqu'il fallut franchir l'Apennin (2). Perdant toute espérance de pouvoir la transporter, il voulut l'enclouer pour ne pas la laisser à l'ennemi. Mais pour ne pas priver l'armée de sa principale force, les Suisses s'offrirent de la voiturer à force de bras dans les endroits où les chevaux ne pourraient plus la traîner, ce qu'ils parvinrent à opérer avec beaucoup de succès.

A la bataille de Gravelines, que le comte d'Egmont, commandant l'armée de Philippe II, gagna sur les Français, commandés par le maréchal de Thermes, les Espagnols n'avaient au contraire que 17 pièces de canon. A celle d'Ivry, l'armée française, qui comptait 8,000 hommes d'infanterie et 2,000 cavaliers sous les armes, n'avait que 4 pièces de canon et 2 coulevrines. Celle de la ligue était de 12,000 fantassins et 4,000 chevaux, et n'avait aussi que 4 pièces. Gustave-Adolphe avait devant Francfort sur l'Oder un train de 200 pièces de canon grandes et petites. A la bataille de Breitenfeld, il en avait 100, y compris l'artillerie des Saxons; au camp de Nuremberg le roi avait 300 canons.

Plus tard, les armées devenant plus puissantes, les trains d'artillerie s'augmentèrent d'après le nombre des troupes, et nous vîmes la quantité des pièces monter à un nombre surprenant. En 1812, Napoléon pénétra en Russie avec un train d'artillerie de 1,372 pièces de canon (3) et, par conséquent, plus de deux par mille hommes de troupes actives. Au reste, les améliorations qu'on fit aux pièces offrirent aussi les moyens d'en attacher un plus grand nombre aux armées, car en diminuant le poids autrefois énorme des canons et de leurs rouages, on facilita le transport de l'artillerie, et les pièces étant devenues plus mobiles, on pnt s'en servir plus facilement et même sur des terrains un peu difficiles.

Nous vîmes même l'artillerie, dans les derniers temps, sortir hors des domaines dans lesquels les propriétés inhérentes à sa nature semblaient circonscrire son action, et s'élever à un degré de gloire surprenant. Les guerres de 1809, 1813, 1814 et 1815 mirent entièrement en défaut la prédiction du général Latrille qui, ayant juré une haine assez implacable à l'artillerie de campagne, voulait l'enfermer dans les places fortes. « L'attaque et » la défense des places, disait-il (4), voilà le » véritable domaine de l'artillerie. Je me » trompe peut-être, ajouta-t-il, mais j'imagine » que le temps viendra où ce sera là son uni- » que destination. »

L'emploi qu'on a fait de l'artillerie, postérieurement à l'apparition de l'ouvrage du gé-

(1) *Hist. des guerres des Gaul. et des Franç. en Italie.*

(2) Guichardin, dans son *Histoire des guerres d'Italie*, nous rapporte que lorsque Charles VIII traversa les Alpes, son armée était forte de 40,000 hommes et 400 pièces de canon.

(3) *Histoire de l'Expédition de Russie*, par le marquis de Chambray.

(4) *Considérations sur la guerre, et particulièrement sur la dernière guerre*, page 218.

Digitized by Google

néral Latrille, a hautement parlé contre son talent de prédicateur; car nous avons vu celle des Français paraître dans les plaines de Lutzen, non-seulement comme arme préparatoire et de secours, mais à peu près comme arme possédant des propriétés définitives; et Napoléon nous démontra avec une sorte d'évidence, que la devise que Louis XIV fit graver sur les pièces, et qui portait : *Ratio ultima regum*, en était une très-péremptoire. La bataille de Lutzen fut à peu près décidée par l'artillerie, et cette victoire retarda d'une année la chute de Napoléon et les événements extraordinaires qui en furent la suite.

C'est à Gustave-Adolphe que l'artillerie doit en grande partie les premiers développements de la régularité et des avantages de son action. Était-ce ignorance de son emploi adapté au terrain et aux circonstances; mais dans les luttes les plus décisives qui ont ensanglanté les différents champs de bataille de l'Europe depuis le XVIe siècle, et qui ont eu le plus d'influence sur les circonstances, nous voyons cette arme n'embrasser qu'un rôle secondaire, et son action y est presque insignifiante. A la bataille de Pavie, François Ier avait déjà remporté plus d'un succès, et après avoir rejeté les troupes de don Ferdinand Castiot, il était déjà parvenu à faire plier celle du connétable de Bourbon, lorsque Pescaire soutint ce dernier avec 800 arquebusiers qui foudroyèrent la garde du roi et décidèrent la bataille en faveur des Impériaux. L'artillerie ajouta peut-être au bruit du combat; mais elle n'y joua qu'un rôle tout à fait secondaire. A la bataille de Nieuport, que le prince Maurice de Nassau gagna sur l'archiduc Albert d'Autriche, on aperçoit l'artillerie du prince Maurice, paraître un moment avec dignité et entraver par un feu bien dirigé le mouvement de cavalerie de l'amiral d'Aragon, mais son éclat ne dura véritablement qu'un moment, tandis que celui de la cavalerie du prince Maurice y parut dans tout son jour. A la bataille de Moncontour, que le duc d'Anjou gagna sur l'amiral de Coligni, il y en avait trop peu pour faire effet (1); à celle d'Ivry, nous remarquons le même défaut.

Mais c'est au commencement du XVIIe siècle, avec le perfectionnement de la fabrication des pièces, que nous commençons à remarquer aussi le développement d'un emploi régulier de l'artillerie. Les pièces autrefois étaient plus ou moins d'une longueur démesurée, ce qui devait nécessairement ravir beaucoup de légèreté à cette arme, dans des actions qui demandaient de la vélocité, et quoique vers la fin du XVIe siècle, un certain M. de Linar eût démontré par le fait, qu'une longueur démesurée des pièces n'en augmentait pas la portée, et qu'un canon de 12 pieds de longueur et du même calibre, portait tout aussi loin qu'un autre de 13 à 17; ces changements salutaires n'eurent lieu qu'au commencement du XVIIe siècle.

Gustave-Adolphe en fit l'expérience en 1624, et s'étant persuadé de la vérité du fait, il fit fondre aussitôt pour l'armée suédoise des pièces d'une moindre longueur. Jusqu'à la fin du XVIe siècle, on avait aussi l'habitude de disperser les pièces devant la première ligne de bataille, sans égard au terrain ni à la position de l'ennemi, aussi n'en recueillait-on pas les feux collectifs, à peu près les seuls qu'on puisse envisager comme les avant-coureurs de grands résultats. Quoique Gustave-Adolphe sentit la nécessité de rassembler l'artillerie en plus grande masse, et accordât par là une plus grande efficacité à cette arme, en comparant cependant la distribution des batteries dans ses ordres de bataille, aux positions qu'on leur assigna postérieurement, on reconnaît, dans les dispositions du roi de Suède, plusieurs vices dont j'aurai l'occasion de faire mention, en discutant sur les positions de l'artillerie. Mais si nous remarquons en général un grand perfectionnement qui s'est fait du temps des Condé, des Turenne, des Eugène de Savoie, etc., etc., nous ne pouvons cependant nous refuser de dire, que c'est à Gustave-Adolphe que l'Europe doit en général la première épuration de la tactique des différentes armes. C'est ce grand homme qui la dégagea de plusieurs de ses abus vicieux, et s'il ne parvint pas à lui accorder un plus grand degré de pureté, c'est que la mort vint l'enlever trop tôt au monde scientifique, et priva l'Europe d'un héros qui l'avait remplie de son nom et de sa gloire (2).

(1) Chacune des deux armées ne disposait que de huit pièces de canon.

(2) Le général Vaudoncourt (*Journal des sciences militaires*, 7e livraison, page 40) ne lui accorde que le



Digitized by Google

Du moment où l'on perfectionna la fabrication des bouches à feu, la construction des affûts et l'attelage de l'artillerie, qu'on put imposer à cette arme des mouvements rapides, qu'on rendit le tir de cette arme plus régulier, et qu'on la rendit susceptible de suivre même les manœuvres de la cavalerie, en mettant à cheval les artilleurs des batteries destinées pour manœuvrer avec elles, on fut en état aussi d'augmenter le nombre des bouches à feu; car les prérogatives ci-dessus énoncées leur offraient les moyens de soutenir les combats avec plus d'avantage.

La proportion ordinaire reçue dans les armées européennes pour la composition des armées est, pour l'artillerie à pied, de 2 pièces pour 1,000 hommes (1), et pour l'artillerie à cheval, de 4 pièces pour 1,000 cavaliers. Il serait même non-seulement inutile, mais aussi dangereux, d'en augmenter le nombre au-dessus de celui-ci; car celui des troupes ne serait jamais suffisant pour les défendre, et, dans les cas malheureux d'une retraite précipitée et mêlée de désordre, un trop grand nombre de bouches à feu, en augmentant la confusion, mettrait les troupes et le matériel à la merci de l'ennemi. Dans la continuation d'une guerre, on est même souvent obligé, à cause des pertes réitérées auxquelles les armées sont journellement en butte, de diminuer le matériel, en laissant des batteries dans les parcs de réserve, pour que le nombre des bouches à feu ne surpasse pas le nombre normal de la proportion dont je viens de parler.

Cependant, le nombre démesuré des bouches à feu n'est pas l'unique inconvénient qui nous oblige quelquefois à nous séparer de notre artillerie; la perte du personnel, en temps de guerre, en devient souvent un bien plus grand encore. L'artillerie étant une arme qui exige du personnel des notions préliminaires indispensables pour son service, peut aisément, à la suite de plusieurs combats qu'elle aurait à soutenir, être paralysée dans plusieurs de ses éléments. Ne possédant pas de personnel surnuméraire pour remplacer les absents, les chefs se trouvent quelquefois dans la nécessité de réorganiser les batteries pour les compléter; et le résultat de cette réorganisation prouve qu'on est obligé de laisser plusieurs batteries dans les parcs de réserve, faute de bras pour les servir.

On commence ordinairement à remplacer les canonniers mis hors de combat par les artilleurs qui conduisent les chevaux, tandis qu'on peut suppléer à l'absence de ceux-ci, par un pareil nombre pris dans les escadrons de la cavalerie. On assignera à ces conducteurs de chevaux désignés pour servir les pièces, les rôles les moins difficiles, et on ne s'en servira ni pour pointer, car il faut une grande habitude pour le bien faire, ni pour introduire la charge, ni pour l'enfoncer, car il faut beaucoup d'adresse et d'agilité; mais on s'en servira pour mettre le feu, ou pour ôter la pièce de dessus son avant-train.

L'artillerie en général se partage :

1° En artillerie de siége;

2° En artillerie de campagne.

Mon dessein n'étant que de discuter des propriétés et de l'emploi de l'artillerie que nous voyons figurer sur les champs de bataille, il est tout naturel que ma dissertation ne s'étende que sur l'artillerie de campagne. Celle-ci se partage aussi :

1° En artillerie à pied;

2° En artillerie à cheval.

Le but de l'action de l'artillerie est toujours d'entamer son ennemi, de produire du flottement dans ses lignes, ou de le déposter de sa position : pour atteindre un but pareil, il faut que les pièces possèdent une certaine force destructive, et il devient alors indispensable de sacrifier leur légèreté à la grandeur du calibre nécessaire pour ces sortes d'opérations. Les pièces de 3 ou de 4 peuvent avoir plus de mobilité pour l'action; mais la portée du tir

changement des mousquets en place des lourdes arquebuses, et l'allégement de l'artillerie de campagne; mais à qui devons-nous donc le premier changement de l'ordonnance de l'infanterie et de la cavalerie, qu'on rangeait autrefois dans la profondeur; changement sans doute très-important pour la première sous le rapport des feux qui en résultèrent, et que pour l'infanterie nous avons conservé jusqu'à présent. Le général Scharnhorst a été plus juste envers ce grand homme, et le lecteur peut trouver des détails très-intéressants à ce sujet dans son ouvrage intitulé : *Militairische Denkwürdigkeiten un serer Zeiten*, tom. II, pag. 1.

(1) Le général Lespinasse, dans son ouvrage intitulé : *Essai sur l'Organisation de l'arme de l'Artillerie*, en donne trois, dont une pièce se trouve avec les troupes, une dans le parc de réserve, et la troisième dans les dépôts disposés sur les derrières de l'armée. Outre ces 3 canons, il accorde encore une pièce de position (*) pour chaque 12,000 hommes.

(*) Des pièces de 16.

Digitized by Google

étant peu signifiante, il faut, pour que ces pièces produisent quelque effet, qu'on s'approche à une très-courte distance de son ennemi; et il en résulte qu'on se place dans la sphère la plus meurtrière des pièces de 6, de 8 et de 12 qui parviennent bientôt à mettre les batteries de petit calibre hors d'état de soutenir le combat. Dans la campagne de 1813, le partisan Figner avait dans son détachement 6 pièces de 4, et j'ai pu me convaincre aisément combien ces petites bouches à feu sont inutiles dans un combat contre un ennemi qui se sert de pièces d'un plus grand calibre. Lorsque Napoléon fit une pointe entre l'Elbe et la Mulda pour se rapprocher de Wittemberg, le maréchal Ney, qui commandait le corps avancé de l'armée française, ayant attaqué l'avant-garde du comte de Tauentzien, posté à Graffenhaynchen, la rejeta bientôt sur Oranienbaum, et ayant occupé ce bourg, envoya un détachement vers Wœrlitz, où se trouvait le colonel Figner avec 3,000 hommes. J'avais été envoyé par le comte Tauentzien pour reconduire le détachement à Dessau, mais j'arrivai au moment où les troupes étaient engagées. Le feu des canons du colonel Figner ne produisait presque aucun effet, tandis que l'artillerie française faisait un ravage affreux dans les rangs des partisans.

Le calibre de 6, de 8 et de 12 est celui qu'on voit ordinairement dans les armées modernes, et celui aussi qui est le plus propre pour le service des batailles (1).

Comme les portées des canons des calibres de 6, de 8 et de 12 peuvent s'étendre depuis 2,000 jusqu'à 2,800 pas (2), des portées pareilles prouvent que les pièces de ces trois calibres suffisent pour atteindre toutes les distances dans lesquelles on circonscrit ordinairement l'action des différentes armes, et démontrent évidemment que si on attache au train des armées des pièces d'un plus grand calibre, et qu'on leur fasse faire le service de campagne, il n'y a qu'une pénurie de bouches à feu de 6 et de 12 qui doive en être la raison. Le lieutenant-colonel Plotho nous rapporte, qu'en 1813, l'armée française a traîné avec elle des pièces de 16. Le colonel Ravichio de Peretsdorff (3) nous assure, au contraire, que « c'est » une erreur manifeste; mais, ajoute-t-il, elle » est populaire à l'étranger, et mérite d'être » remarquée, parce qu'elle montre quels effets » produisent nos pièces de 12. Il fallait que » ces effets fussent bien funestes à nos en- » nemis, puisqu'ils les attribuaient à des pièces » de 16 et de 18 que nous n'avons jamais em- » ployées en campagne, du moins depuis les » temps modernes. »

Au reste, la raison qui aurait pu porter Napoléon à mettre des pièces de 16 en campagne, pouvait être très-naturelle et trouver sa cause dans la nécessité. Ayant, pendant la campagne de 1812 et les batailles de la Katzbach, de Dennevitz et de Culm, perdu plus de 1,600 bouches à feu, il pouvait bien arriver que, manquant de pièces de moindre calibre, il

(1) L'auteur anonyme du *Système de l'artillerie à pied*, voudrait bannir tout à fait le calibre de 12 comme pièce de campagne; mais je crois que son idée, malgré toutes les longues démonstrations qu'il nous en a données dans son ouvrage (pag. 98 et suiv.), fera difficilement des prosélytes.

Dans son *Système d'artillerie de campagne*, le général Allix aussi vient de se prononcer d'une manière décisive contre le calibre de 12 pour le service de campagne. Il s'est même élevé une polémique entre lui et le comité d'artillerie de France, dont nous possédons des échantillons dans le *Spectateur militaire* (cahiers de mars, avril et mai), ainsi que dans le *Journal des Sciences militaires des armées de terre et de mer* (cahier de juin 1827).

Malgré toutes les raisons que le général Allix s'efforce de présenter pour discréditer le calibre de 12, il est probable qu'il ne parviendra jamais à changer l'avis de l'Europe entière. Les coups des grands calibres possèdent aussi des avantages non équivoques, parce que la vitesse initiale étant plus grande, la force de projection est plus considérable, les déviations en deviennent moindres et le tir plus exact. J'avoue franchement que les différences de la vitesse initiale, ainsi que les déviations, ne sont pas les uniques moteurs des victoires; mais il n'est pas moins vrai, qu'elles doivent être d'un grands poids dans toutes les recherches que l'on base sur le calcul mathématique.

(2) Quoiqu'à des distances pareilles les boulets perdent tout à fait leur force, et ne produisent qu'un effet presque nul; j'ai cependant voulu indiquer le maximum de leur portée, pour qu'on puisse calculer toute l'étendue de leurs sphères. La plus grande distance avec laquelle on doit tirer à boulet avec le canon de campagne, est de 500 toises pour le calibre de 8 et de 12, et de 450 pour celui de 6. Le but en blanc primitif de ces trois calibres, au contraire, ne va pas au delà de 2 à 300 toises.

(3) *Traité élémentaire d'Artillerie à l'usage des militaires de toutes armes*, par Decker, traduit de l'allemand par le colonel Ravichio de Peretsdorff et le capitaine de Nancy.

Digitized by Google

ait ordonné de mobiliser des canons de 16.

Je ne vois pas non plus pourquoi le colonel Peretsdorff combat avec tant de chaleur un fait pareil. Les succès de la guerre sont souvent soumis à une anomalie tellement grande, qu'il est difficile de décider d'une manière positive ce qui est vraiment utile et dangereux. Il a devant les yeux un exemple qui peut suffire pour engager, sinon à employer définitivement des pièces de gros calibre pour le service de campagne, du moins à excuser leur mobilisation, puisqu'une victoire en a été la suite: c'est celui que Frédéric le Grand nous a offert à la bataille de Leuthen (1). Ayant perdu beaucoup d'artillerie à Kolin et à Breslau, le roi fit mobiliser 20 pièces de gros calibre à Glogau (2). Leur attelage et leur service a coûté beaucoup de peine, il est vrai; mais nous avons vu les services que ces pièces de gros calibre ont rendus à Frédéric à la bataille de Leuthen.

Au reste, quel que soit le calibre des pièces qu'on emploie dans l'action, pour que l'artillerie produise de grands résultats, il faut absolument qu'elle soit en assez grande masse, sans quoi ses efforts sont peu efficaces et loin d'être aussi dangereux qu'on se le représente. Deux ou trois canons s'épuisent quelquefois à tirer pendant des heures entières, sans que les résultats répondent à l'ardeur des artilleurs et à l'effet des pièces, dont le tir, étant soumis à un calcul mathématique, devrait être plutôt juste que variable. A la bataille de Polotsk, livrée le 6-18 octobre, j'avais été placé par le comte de Wittgenstein, avec un bataillon, sur la route qui mène de Polotsk à Witepsk. Ce chemin allait en pente douce, de la ville vers l'endroit où j'avais été placé. Les Français braquèrent 3 pièces de canon contre mon bataillon, et firent pendant plusieurs heures un feu très-vif. Mon attention était toujours dirigée vers la direction des projectiles, et je faisais faire à mon bataillon de petits mouvements à droite et à gauche, pour le soustraire à leurs effets. Comme je devais être relevé par le détachement du général Alexieff, je restai pendant plusieurs heures sous le feu de la batterie ennemie, et quel fût le résultat de cette canonnade, qui n'avait pas discontinuée? J'eus un sous-officier blessé, deux hommes tués, et la crosse du fusil d'un de mes grenadiers fût mise en pièces.

Si la batterie que les ennemis m'avaient opposée avaient été de 12 à 15 pièces de canon, je suis persuadé que je ne m'en serais pas retiré à si bon marché. En menaçant une grande étendue à droite et à gauche de la route où j'étais placé, pour me soustraire aux projectiles ennemis, j'aurais dû ou quitter tout à fait mon poste, ce qui m'avait été expressément défendu, ou laisser exterminer le bataillon que je commandais.

Des coups de canon isolés, cependant, si on choisit le moment opportun, ne sont pas toujours tout à fait sans efficacité. Dans les engagements de petits partis, par exemple, un coup de canon, sans faire ressentir quelquefois aucune perte à l'adversaire, produit souvent un effet moral avantageux, en prouvant à l'ennemi que les troupes ne sont pas dénuées d'artillerie. Une conviction pareille rend souvent l'adversaire plus circonspect, et prévient la vigueur des attaques et l'impétuosité que l'ennemi aurait peut-être déployée dans ses mouvements offensifs, si une découverte pareille ne venait entraver ses calculs.

Dans le cours d'une bataille, un boulet bien dirigé suffit aussi pour enlever une personne indispensable pour l'ensemble des mouvements de la journée et dont la perte peut entraver le succès. Dans de pareils cas, les chefs de batteries doivent diriger leur attention sur les groupes que forment les états-majors. A la fameuse bataille de Fehrbellin que l'électeur de Brandebourg gagna sur le comte de Wrangel, un pur hasard et le dévoûment de son écuyer sauvèrent le prince d'une mort certaine. Au moment où le combat s'engagea, l'écuyer de Frédéric-Guillaume, un certain Froben, apercevant que l'électeur montait un cheval blanc, qui pouvait aisément servir de but aux projectiles des ennemis, dans la crainte d'une réponse négative, s'il découvrait à son maître les rai-

(1) Un général français, Lespinasse, dans son *Essai sur l'organisation de l'arme de l'Artillerie*, nous assure aussi (p. 31), qu'à l'armée des Pyrénées-Occidentales il se trouvait des pièces de gros calibre. « A la fameuse journée du 17 pluviôse, dit-il, » j'avais 2 pièces de 16 au centre de mon ordre de » bataille, 2 de 18 à la droite, et 3 de 17 et 2 de » 4 longues à la gauche. Ces batteries rompirent les » colonnes des Espagnols et nous donnèrent la vic- » toire. »

(2) Retzow, *Charakteristik der wichtigsten Ereignisse des siebenjahrigen Krieges.*

Digitized by Google

sons qui l'engageaient à lui faire changer de cheval, l'assura que celui que Frédéric-Guillaume montait, ne lui paraissait pas tout à fait bien portant, et l'engagea à prendre celui qu'il avait sous lui. L'électeur s'y prêta, et le fidèle écuyer n'a que le temps de changer de cheval, qu'il tombe noyé dans son sang (1). La veille de la bataille de Polotsk, 5-27 août, nos artilleurs avaient remarqué un groupe assez nombreux, et un cheval blanc qui précédait les autres. On dirige aussitôt un obus contre ce groupe, et préalablement contre le cheval blanc. Le coup part, le projectile frappe, le groupe se disperse, et nous apprenons le lendemain que le maréchal Oudinot avait été blessé par un éclat d'obus et obligé de quitter son corps.

Mais tous ces cas peuvent être admissibles, lorsqu'on se trouve dans des plaines ouvertes, et dans lesquelles les mouvements de l'ennemi peuvent être observés. Il peut cependant arriver que l'ennemi se trouve abrité par des villages, derrière des broussailles ou dans des ravins et des enfoncements. Les boulets et les cartouches à balles, n'étant pas assez puissants pour en déposter un adversaire, qui serait résolu de s'y maintenir avec fermeté, on songea à les en déposter en jetant des projectiles, qui en crevant possédaient la faculté d'incendier les parties où ils tombaient, et en chassaient ceux qui s'y trouvaient par la flamme qui se propageait ou par les éclats des projectiles qu'on lançait et qui crevaient dans un certain temps. Nous vîmes alors paraître l'obusier, invention plutôt moderne qu'ancienne, et que nous devons aux Hollandais et aux Anglais. Les premiers obusiers qu'on vit en France furent pris sur les alliés à la bataille de Neerwinde, que le maréchal de Luxembourg livra en 1693. Ce n'est que 56 ans après, que les premiers obusiers furent fondus en France, à Douai.

Les formes des bouches à feu ne furent pas cependant les seules qui subirent des variations, le vol des boulets n'en fut pas exempt non plus, et on le rendit à volonté, à toute volée, de plein fouet, de but en blanc et à ricochet. C'est à un bourgeois de Venloo qu'on rapporte l'invention du tir à ricochet. Ce tir qu'on obtient avec une charge faible, et lorsque l'angle de chute n'excède pas 7°, doit dater de 1558. Le maréchal de Vauban s'en servit avec un succès décidé en 1697, au siége d'Ath.

Dans les batailles aussi, le tir à ricochet est toujours d'un grand effet, surtout lorsque le terrain le protége. Il possède plusieurs propriétés qui sont certainement d'une importance majeure.

Le tir à boulet, en général, ayant la faculté de faire le plus d'effet dans la profondeur, on le dirige ordinairement contre des troupes formées en colonnes. Mais lorsqu'on se trouve dans une distance peu éloignée de son ennemi, et que ces troupes présentent des fronts étendus, comme un bataillon déployé en bataille, ou un escadron, l'effet des cartouches à balles est toujours plus avantageux que celui des boulets, quelle que soit la variation qu'on accorde à leur tir. La charge de la cartouche à balles ayant la propriété de se répandre sur un assez grand développement de front, blessera toujours plus d'individus qu'un boulet, qui ne fait de grands ravages que dans la profondeur.

Quoique les cartouches à balles portent à des distances assez éloignées, et que celles des balles de six onces aillent jusqu'à 400 toises pour les pièces de 12; à 350 pour celles de 8; à 320, 330 pour celles de 6, et à 300 pour celles de 4; que les cartouches à petites balles portent à 350 toises pour les pièces de 12; à 300 toises pour celles de 8; à 270 pour celles de 6 et à 250 pour celles de 4; comme ces distances sont trop grandes pour que les balles puissent faire un effet vraiment meurtrier, on a fixé pour le tir des cartouches à balles en campagne, 180 à 200 toises pour la pièce de 12; 150 toises pour celle de 8; 130 pour le calibre de 6 et 120 pour celui de 4. L'obusier ne possède qu'une très-petite portée pour les cartouches à balles.

Les effets des cartouches à balles cependant ne sauraient se déterminer d'une manière positive; car le nombre des grosses ou petites balles qui vont frapper le but, est trop variable pour pouvoir les désigner irrévocablement. L'expérience dans des cas pareils, étant toujours la meilleure indication pour la détermination de l'hypothèse, je vais offrir le résultat d'une expérience d'un feu de cartouches à balles contre un but de planche de 18 toises de longueur, sur 18 pieds de hauteur, ainsi un peu plus que la moitié de la longueur d'un escadron, et plus du

(1) Les historiens assurent que les Suédois avaient appris que l'électeur montait un cheval blanc.

Digitized by Google

double de la hauteur d'un cavalier assis à cheval (1), et que le général Durtubie nous a offert dans son *Manuel de l'Artillerie* (page 217).

| CALIBRE DES PIÈCES. | NOMBRE DE BALLES composant LA CHARGE. grosses. | NOMBRE DE BALLES composant LA CHARGE. petites. | DISTANCE en TOISES. | NOMBRE DE BALLES frappant LE BUT. grosses. | NOMBRE DE BALLES frappant LE BUT. petites. |
|---|---|---|---|---|---|
| 12 | 41 | » | 400 | 7 à 8 | » » |
| | | | 350 | 10 à 11 | » » |
| | | | 300 | » » | 20 à 25 |
| | | 112 | 250 | » » | 35 |
| | | | 200 | » » | 40 |
| 8 | 41 | » | 350 | 8 à 9 | » » |
| | | | 300 | 10 à 11 | » » |
| | | | 300 | » » | 25 |
| | | 112 | 250 | » » | 40 |
| 4 | 41 | » | 300 | 8 à 9 | » » |
| | | 63 | 250 | 16 à 18 | » » |
| | | | 200 | » » | 21 |

Le major Decker, au contraire, dans son *Traité élémentaire d'Artillerie,* nous offre, d'expériences faites avec soin, le résultat suivant:

| CALIBRE DES PIÈCES. | NOMBRE DE BALLES composant LA CHARGE. 6 onces. | NOMBRE DE BALLES composant LA CHARGE. 3 onces. | NOMBRE DE BALLES composant LA CHARGE. 1 1/2 once. | DISTANCE en TOISES. | NOMBRE DE BALLES frappant LE BUT. 6 onces. | NOMBRE DE BALLES frappant LE BUT. 3 onces. | NOMBRE DE BALLES frappant LE BUT. 1 1/2 once. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 12 | 41 | » | » | 1,000 | 7 | » | » |
| | | | | 900 | 16 | » | » |
| | | | | 800 | 20-30 | » | » |
| 6 | » | 41 | » | 900 | » | 5 | » |
| | | | | 7 à 800 | » | 14 | » |
| 3 | » | 24 | 41 | 800 | » | 6 | » |
| | | | | 600 | » | 8 | » |
| | | | | 700 | » | » | 9 |
| | | | | 400 | » | » | 16 |

En comparant ces deux tableaux, on remarque, par exemple pour le même calibre, pour la même charge et à peu près pour la même distance, une très-grande variété dans le nombre de balles qui frappent le but. Que maintenant on mette d'un côté toutes les chances positives qu'on recueille de la mesure du terrain et des sinuosités sur lesquels on place les batteries et le temps qu'on prend pour viser avec régularité, précautions qu'ordinairement on ne néglige pas dans les camps d'instruction, et de l'autre l'impossibilité de le faire avec la même exactitude sur le champ de bataille; difficulté à laquelle on ajoutera plusieurs défauts provenant de la fabrication des pièces, de la confection des charges et de l'opposition si variable produite par la pesanteur et l'épaisseur de l'air, et on verra toute l'incertitude du tir des projectiles en général, et surtout des cartouches à balles, et le peu d'effet qu'elles font en comparaison du nombre qu'on en lance. En un mot, on peut dire que le tir des projectiles, en général, est encore un mélange de calculs, d'erreurs et d'hypothèses problématiques. La grandeur et la justesse des trajectoires variant d'après les plus petits accidents du terrain où on place l'artillerie, rendent les atteintes du but tellement différentes, que de plusieurs coups lancé de la même pièce, sur le même terrain et sous le même angle de projection, il n'y en aurait pas deux qui produiraient le même résultat et mettraient par conséquent tous les calculs balistiques en défaut.

La cavalerie est l'arme qui peut toujours le plus souffrir des feux de l'artillerie, car la grandeur de l'homme assis sur le cheval, donne plus de prise au but des projectiles; mais, d'un autre côté, elle est aussi celle dont la position éloignée, peut le moins être nuisible à l'heureuse issue des combats, car elle peut toujours se transporter avec vitesse vers l'endroit menacé, aussi est-elle l'arme qu'on cherche toujours à soustraire aux feux de l'artillerie ennemie. L'infanterie n'en souffre jamais autant, et la raison en est toute simple. Pourvu que les batteries soient placées sur une élévation qui paraîtrait même insensible, la plus grande partie des projectiles passera par-dessus les

(1) Dont la hauteur s'estime ordinairement à 7 pieds 6 pouces.

Digitized by Google

têtes de la première ligne et viendra ou ricocher entre la première et la seconde, ou frapper la seconde avec une justesse à peu près négative.

Le lecteur ne s'étonnera pas maintenant lorsqu'il lira dans les *Mémoires de Napoléon*, qu'à la bataille de Leipzig, le nombre de coups de l'artillerie seule, sans compter ceux de l'infanterie, montèrent à plus de 150,000 (1), tandis que toute la perte des alliés n'a été que de 21 à 22,000 hommes.

Mais malgré l'anomalie et la variété du tir des projectiles, l'artillerie n'en sera pas moins toujours un de ces moyens le plus efficace qui augmente la force inhérente à la nature de l'infanterie et de la cavalerie, et quoique par elle-même elle soit d'une nature défensive, elle est cependant le meilleur moyen qu'on puisse employer pour préparer et assurer les succès des mouvements offensifs des deux autres armes. C'est pourquoi on voit l'artillerie partager avec l'infanterie et la cavalerie tous les périls des combats, et se soutenir réciproquement dans leurs moments de crise.

Mais l'artillerie à pied, ne pouvant suivre la cavalerie avec la même vitesse, on institua l'artillerie à cheval, dont l'origine est déjà trop connue pour le répéter encore. Cette artillerie, qui pouvait suivre la cavalerie dans tous ses mouvements avec la même vélocité, et arriver avec une vitesse prodigieuse pour occuper quelque point menacé, fut d'un secours si grand, qu'on songea bientôt à en augmenter le nombre.

Jusqu'en 1791, les Français ne possédaient d'artillerie dite *volante*, que celle qu'ils avaient imitée des Impériaux, qui transportaient leurs canonniers sur une espèce de voiture, appelée Wurts-Wagen, et sur laquelle on plaçait les artilleurs dans l'attitude de l'homme à cheval. En 1791, M. Duportail, ministre de la guerre, fit former 2 compagnies de canonniers à cheval, et le succès de cette épreuve répondit parfaitement aux avantages qu'on s'en promettait. En 1792, M. de Narbonne ayant succédé à M. Duportail, perfectionna et agrandit le nombre des batteries à cheval, de manière qu'au commencement des campagnes de la révolution, on fit monter le nombre des 9 compagnies à 8 régiments, et c'est à cette artillerie volante que les français doivent en grande partie la victoire que le général Tuncq remporta en 1793 à Luçon, sur l'armée royale commandée par Charette, et dont la perte monta de 6 à 7,000 hommes morts (2).

Cette espèce d'artillerie, dans plusieurs armées, ne possède en général qu'un seul désavantage, et c'est celui du calibre; car les Prussiens et les Autrichiens n'ont accordé à l'artillerie à cheval que des pièces de 6, et les Français de 8; ce qui les mettrait en désavantage marqué, si elles étaient obligées de soutenir pendant un certain temps le feu d'une batterie de 12. L'essai que firent les Russes en faisant monter à cheval les artilleurs des pièces de position, leur réussit si bien, qu'on incorpora plusieurs batteries de 12 dans l'artillerie à cheval, sans que la pesanteur des pièces paralysât en quelque chose la vélocité de leurs mouvements, ou rendit ces batteries moins mobiles que celles de 6.

L'expérience des guerres modernes développa en général le vrai caractère de force, inhérent à la nature de l'artillerie, et on peut bien hasarder de dire que ce fut une de ces causes matérielles, la nécessité, qui développa les vrais effets que peuvent produire les batteries pour le gain des batailles. Même Napoléon, qui, pendant les derniers actes de son existence militaire, imprima à cette arme une force dont on ne sut pas tirer parti avant, combattit pendant quinze années, envisageant l'artillerie sous un rapport beaucoup moins efficace.

Pendant les campagnes de 1813, 14 et 15, dans lesquelles l'artillerie parut avec un éclat si brillant et d'un effet si décisif, cette arme, qui jusqu'alors n'avait possédé qu'une puissance accessoire, fut bientôt envisagée, non-seulement comme arme de secours et préparatoire, mais presqu'aussi comme arme définitive pour le gain des batailles.

On assujettit plus tard son action à un système nouveau, et sur ce sujet, les militaires ne sauraient priser trop haut les travaux laborieux de l'auteur anonyme du *Système de l'Artillerie à cheval et à pied* (3).

(1) Odeleben, dans sa *Relation circonstanciée de la Campagne de 1813 en Saxe*, tome II, page 34, en fait monter le nombre à plus de 200,000.

(2) Voyez, pour la relation, le *Dictionnaire historique des Batailles*, tome II, page 550.

(3) *System der reitenden Artillerie*, Leipzig 1823. *System der Feldartillerie zu Fuss*, Leipzig, 1825.

Digitized by Google

Si, emporté par une prédilection injuste en faveur de l'arme dont l'auteur anonyme développait la nature, la force et l'action, il a, de temps en temps, accordé à l'artillerie plus de puissance qu'elle n'en possède véritablement (1) et dont l'auteur d'un autre ouvrage (2) a relevé les petits défauts, ces systèmes n'en sont pas moins les produits estimables de la littérature militaire.

Les extrêmes dans toutes les choses, en faisant tort à la vérité, retardent aussi les justes développements des sciences. Affirmer, comme le général Latrille, que l'unique domaine de l'artillerie soit les places fortes, et, par conséquent, mettre en doute l'efficacité de cette arme en campagne est aussi préjudiciable que de supposer que l'artillerie peut jouer dans les batailles le rôle d'une arme indépendante, et qu'on peut gagner des batailles avec son seul secours. Le juste milieu entre ces deux exagérations, c'est d'envisager l'artillerie sous deux rapports différents, et s'en servir comme arme de secours et comme arme préparatoire; deux propriétés dont je donnerai les développements dans la section suivante.

La force des armées actuelles, la facilité avec laquelle elles sont susceptibles d'être maniées, et la possibilité qui en est provenue, d'y attacher 2 pièces par 1,000 hommes, sans paralyser pour cela la mobilité de ces masses prodigieuses, ainsi que l'idée de tenir toujours en réserve une certaine quantité de pièces qu'on met en batterie au moment opportun, ont été, en quelque manière, les premiers indices de la vraie force et des effets surprenants de l'artillerie. Supposant même qu'en mettant plus de pièces en action, on risque d'en perdre une plus grande quantité, pourvu que les batteries n'aient pas été passives, on fait aussi essuyer des pertes plus grandes à son ennemi. Qu'arrive-t-il ensuite? à l'engagement suivant, on prend sa revanche; car l'artillerie risquant tout si elle n'a pas un nombre respectable de défenseurs, les adversaires ayant les forces physiques en leur faveur, posséderont toujours les chances les plus favorables pour écraser leurs ennemis et leur enlever leurs pièces.

Ce grand nombre d'artillerie est cependant plutôt nuisible pendant les marches et pour les colonnes manœuvres, que pernicieux sur le champ de bataille, où les espaces sont assez vastes pour pouvoir en utiliser un très-grand nombre. Dans les colonnes de route, comme manœuvres, au contraire, cette arme allonge les files et paralyse beaucoup le mouvement des troupes. Leur direction les conduit-elle surtout à travers un défilé, les conséquences peuvent souvent en devenir fatales. L'ennemi est-il intelligent et prompt pour attaquer les troupes avant qu'elles ne l'aient franchi, on perd les moyens d'utiliser l'artillerie, et la défaite des troupes, ainsi que la perte du matériel, en est la suite indubitable. La bataille de Hohenlinden nous en offre un exemple bien frappant. Pendant que le général Richepanse soutenait avec assez de succès du côté de Mattenpœt, un combat assez inégal, le général Ney avait attaqué la colonne du centre des Impériaux, qui voulait se faire jour vers Hohenlinden. Cette énorme colonne n'ayant pu utiliser qu'une partie de ses troupes, et embarrassée par le grand nombre de son matériel qu'on ne put mettre en action, fut bientôt rompue, précipitée dans le défilé et mise en désordre. Toute l'artillerie de la colonne qui ne put rebrousser chemin pour se soustraire aux poursuites des ennemis, qui étaient au nombre de 87 pièces de canon, tomba au pouvoir des Français. Si les Impériaux ne s'étaient pas laissé surprendre, il n'y a pas de doute que cette même artillerie qu'il leur fut impossible d'utiliser, aurait pu être justement un moyen efficace pour contenir l'ennemi et soutenir l'action des deux autres armes.

Sur le champ de bataille, le seul inconvénient de ces masses d'artillerie, c'est de trouver toujours un terrain qui protége leur mouvement et leur emplacement, au moment où on veut en mettre un grand nombre à la fois en action; car un terrain trop coupé ne manque jamais d'en entraver la marche, et en les désunissant sur la position, leur ravit les avantages des feux collectifs.

—

(1) Par exemple, il dit, (*System der reitenden Artillerie*, pag. 9) : « Le but de ces feuilles est de » prouver l'existence de l'artillerie à cheval comme » arme indépendante. » Plus tard (page 23), il lui accorde même plus de vélocité qu'à la cavalerie, etc.

(2) *Betrachtungen über das System der reitenden Artillerie.*

Digitized by Google

## SECTION II.

### DES PROPRIÉTÉS DE L'ARTILLERIE EN GÉNÉRAL ET DE CELLES DE L'ARTILLERIE A PIED EN PARTICULIER.

Les propriétés de l'artillerie consistent dans l'effet des bouches à feu et la possibilité d'ébranler, à de grandes distances, son ennemi. Ces effets peuvent être envisagés sous plusieurs rapports différents; et voici les cas où cette arme peut les déployer avec avantage, et produire les résultats qui correspondent à sa nature:

1° On peut paralyser ou même arrêter un mouvement offensif qui se prononcerait avec trop de vigueur;

2° On protége le déploiement des troupes;

3° Leur mouvement rétrograde;

4° On opère du flottement dans les lignes ennemies, et on facilite par là l'action des autres armes;

5° On augmente la force impulsive des troupes assaillantes.

Cinq prérogatives pareilles prouvent nécessairement qu'on doit accorder à l'artillerie un grand poids dans la balance des combats; et si cette arme ne possède pas les vertus d'une arme indépendante, comme arme secondaire, elle peut rendre de très-grands services toutes les fois qu'on saura l'employer, en se conformant aux avantages du terrain et à l'opportunité du moment.

En considérant avec attention les cinq cas dans lesquels nous avons circonscrit les propriétés de l'artillerie, nous verrons qu'elle n'apparaît dans les combats que comme arme de secours et préparatoire, et que le premier, le troisième et le cinquième cas se rapportent à sa première vertu, tandis que le deuxième et le quatrième se rapportent à sa seconde.

Des batteries avantageusement placées et capables de se servir de feux rasants et surtout bien nourris, qui sont toujours les plus dangereux pour toutes sortes de troupes formées en masses profondes, peuvent facilement, en les soumettant à des pertes sensibles, paralyser et même arrêter un mouvement offensif qui se serait même prononcé avec une sorte de vigueur. A la première bataille de Polotsk, livrée le 6-18 août, le maréchal Saint-Cyr ayant attaqué le corps du comte Wittgenstein, avait prononcé par sa droite un mouvement qui portait déjà l'empreinte de l'impétuosité. Les troupes bavaroises, qui formaient cette aile, furent assaillies par un feu de 36 pièces de canon (1), qui firent un ravage tellement grand dans les rangs ennemis, que les chefs qui conduisaient les colonnes furent obligés de suspendre le mouvement pour réorganiser les bataillons qui avaient été les premiers exposés aux foudroyants de notre artillerie. Jamais le maréchal Wrède, qui commandait ces troupes, ne serait parvenu à remporter le moindre succès, si le général Katatschkoffsky, qui se trouvait sur notre aile gauche, ne se fût laissé subjuguer par l'impétuosité de son courage. Apercevant l'ennemi dans la proximité de nos lignes, il fait avancer le régiment du prince Guillaume de Prusse, à la tête duquel il voulut charger l'ennemi à la baïonnette; ne faisant pas attention, sans doute, au tort qu'il faisait au feu de notre artillerie. Il parvint bientôt dans la sphère active de nos bouches à feu, qui voyant leurs troupes avancer contre les ennemis, suspendirent leurs feux et donnèrent par là aux Bavarois le temps et les moyens de déployer leurs bataillons, pour nous recevoir par un feu de file meurtrier; manœuvre dont j'ai eu l'occasion de parler dans la section II, chapitre II.

L'infanterie se trouve-t-elle battue et forcée d'interrompre une lutte souvent inégale et quelquefois mal ordonnée, sa retraite ne peut pas mieux se diriger que vers l'artillerie, et sa reformation ne peut se faire avec plus de succès que sous la protection de ses feux. A la bataille de Vimeiro, l'infanterie du général Kellermann, qui formait la réserve de l'armée, avait été détachée contre la partie de la ligne ennemie qui débordait la droite des troupes employées à l'attaque de la gauche des Anglais: repoussée et vainement soutenue par le chef de la réserve, elle se vit bientôt obligée de céder le terrain à ses ennemis. Le général Kellermann fit replier ses troupes sous la protection d'une batterie qu'un aide de camp du général Taviel venait de mettre en position. Le feu de ces bouches fut tellement bien ordonné, qu'il accorda à l'infanterie rétrogradante tout le temps nécessaire pour achever son ralliement, et à la

(1) Il y avait deux batteries de 12 commandées par les colonels Mourousi et Antropof, et une batterie de 6 commandée par le colonel de Périn.



Digitized by Google

cavalerie du général Margaron, celui d'accourir encore à temps pour arrêter définitivement le mouvement offensif des ennemis.

Le déploiement des colonnes manœuvres a-t-il été retardé, et les circonstances nous forcent-elles de l'opérer dans la proximité de l'ennemi, une forte batterie, par un feu bien nourri et surtout bien dirigé peut en faciliter l'exécution. A la bataille de la Katzbach, le maréchal Macdonald, ayant franchi la Katzbach, rencontra les corps des généraux comte de Sacken et d'York, qui s'avançaient en colonnes manœuvres. Une heureuse inspiration avait engagé le général York, au moment de son départ de Belwitzhoff, à retirer de la réserve deux batteries de 12, qu'il fit marcher en tête de sa colonne, dans l'intention de pouvoir les mettre plus tôt en action, s'il venait à rencontrer l'ennemi sur la rive gauche de la Katzback. Au moment où il aperçut les troupes ennemies, il fit occuper, par son artillerie, les hauteurs du terrain où il devait ranger son corps de bataille, et son feu ayant surpassé celui que l'ennemi pouvait lui opposer, facilita le déploiement de ses divisions, qui s'opéra avec autant de promptitude que de succès.

S'agit-il de faciliter l'action des autres armes, préparer du flottement dans des troupes avantageusement postées, et rendre par là l'action de l'infanterie plus aisée, on se servira aussi d'artillerie. Pour que cette action préliminaire ne devienne pas un succès isolé, et soit l'avant-coureur d'une victoire, comme ce n'est pas un point ou quelques bataillons qu'il s'agit de déposter, mais entamer un des flancs ou le centre de bataille, il faudra employer une masse d'artillerie imposante. Les grandes batteries, en battant en brèche de grands espaces de terrain, parviennent à déposter une masse assez majeure pour que son flottement ou sa rétrogradation fassent un tort réel à l'ordre de bataille, et deviennent le préliminaire de la défaite complète des troupes désorganisées ou dépostées.

A la bataille de Lutzen, jusqu'à sept heures du soir, toutes les chances de la victoire étaient en faveur des alliés. La plus grande partie des points d'appui que le champ de bataille offrait aux ennemis, étaient au pouvoir des Russo-Prussiens; ils s'étaient rendus maîtres et s'étaient maintenus dans les villages de Rahna, Kaja, Gross et Klein-Gœrschen, et le second corps d'armée russe, commandé par le prince Eugène de Wurtemberg, s'avançait déjà vers Eisdorf pour tourner la gauche des Français. Le 11e corps d'armée, sous les ordres du duc de Tarente, qu'on avait dirigé de Mark-Ranstædt vers le champ de bataille, venait d'arriver, et Napoléon l'opposa à celui du prince Eugène de Wurtemberg. Ayant occupé le corps tournant des alliés, et l'ayant même engagé sur ce point avec des troupes dont les forces physiques surpassaient celles du corps russe, il tourna de nouveau ses regards vers le centre des lignes ennemies.

Les alliés y occupaient les quatre villages ci-dessus désignés, et Napoléon s'était convaincu qu'il fallait un mobile plus grand que la force impulsive de l'infanterie pour les leur enlever. Il fait donc avancer 80 pièces de canon, sa vieille garde et sa cavalerie de réserve. Accablés par un nombre inouï de projectiles qui rompaient les rangs et portaient des atteintes cruelles à la compacité des masses, les alliés se virent obligés d'abandonner la première ligne des villages (Kaja et Klein-Gœrschen). Les Français y prononcent leur mouvement offensif, et s'en rendent maîtres. Plus tard, les villages de Rahna et de Gross-Gœrschen subissent le même sort; mais les alliés ne se virent forcés d'abandonner entièrement le champ de bataille que sur la nouvelle qu'on vint leur annoncer de l'occupation de Leipzig par les ennemis.

C'est du moment où on amalgama l'artillerie avec l'infanterie et avec la cavalerie, qu'on imprima à son action une force positive; c'est en étendant la sphère de son activité, en la faisant suivre et partager les dangers et en général tous les mouvements et les engagements qui précèdent ordinairement les chocs des deux armes, qu'on parvint à développer les vraies propriétés de cette arme, et en concevant l'art de l'employer d'après les vertus inhérentes à sa nature, on apprit aussi à connaître tous les effets dont elle est susceptible.

L'habitude qu'on avait autrefois de parsemer les bouches à feu devant les premières lignes de bataille, en ravissant par là à l'artillerie les effets des feux collectifs, les seuls efficaces, la priva aussi des vertus inhérentes à sa nature, et la fit ordinairement paraître sous un aspect désavantageux pour elle. Ce n'est pas l'effet in-

Digitized by Google

dividuel du canon qui est vraiment à craindre; mais c'est cette liaison des bouches à feu en grandes batteries, dont les feux peuvent battre en brèche, non des points isolés, mais des masses dont la rétrogradation, comme je l'ai dit plus haut, pouvait être envisagée comme l'avant-coureur d'un échec, qui peut à son tour être le préliminaire d'une défaite.

Cette ignorance de l'emploi de l'artillerie, qui faisait évanouir aussi les vraies propriétés de cette arme, et qui portait même les juges compétents à déprimer l'usage d'en attacher un grand nombre aux armées actives, s'est conservée pendant un assez long espace de temps; car Guibert, qui fit paraître son *Essai général de Tactique* vers la fin du XVIIIe siècle, prit la peine de consacrer un article entier à démontrer les inconvénients d'une nombreuse artillerie.

Mais, pour que toutes les propriétés que nous venons d'accorder à l'artillerie, et qu'elle possède en effet, ne soient pas des qualités inutiles, semblables à une mine prodigue, mais dont on ignore l'exploitation, il faut que l'artillerie soit bien dirigée, et il est tout aussi indispensable, et peut-être même plus encore, qu'elle soit bien servie. Des trois armes, c'est l'unique où le seul courage et quelques qualités gymnastiques, comme l'agilité, la force et l'adresse, tout en faisant une partie des vertus du bon artilleur, ne seraient encore que des moteurs trop matériels, et ne suffiraient pas pour le développement des vraies propriétés de cette arme.

Tout ce qui regarde la direction des batteries vers les points qu'il est indispensable de garnir, leur position, envisagée par rapport à l'ordre de bataille, et le nombre de bouches à feu que le moment et la circonstance exigent de mettre en batterie, pour en retirer le nombre de feux collectifs nécessaires pour ébranler la masse de troupes qu'on se propose de battre en brèche, tout ceci appartient aux dispositions du chef qui commande l'artillerie; mais lorsque le terrain où les pièces doivent être placées et les buts différents sont indiqués, alors commence le rôle des artilleurs, et celui-ci exige les notions suivantes :

1° L'appréciation à vue des distances;

2° L'effet des projectiles, calculé d'après les angles de projection;

3° Une idée juste des trajectoires;

4° Les propriétés des différents tirs;

5° L'emploi des différents tirs;

6° Le maniement adroit et juste de la vis de pointage.

Tous les effets dont l'artillerie peut être susceptible étant basés sur une profonde connaissance des six points ci-dessus énoncés, chaque artilleur ne saurait en approfondir assez la théorie. Mais si cette théorie est nécessaire, la pratique, dans ce cas, est plus nécessaire encore; car, comme je l'ai dit plus haut, le terrain, le temps, l'air, etc., mettant souvent tous les problèmes balistiques en défaut, il est indispensable que l'expérience rectifie ce que plusieurs accidents, qu'il n'est pas donné à l'homme de pouvoir subjuguer, mettent en défaut.

Mais lorsque la théorie, appuyée par l'expérience, a produit de la science une sorte d'habitude dans l'artilleur, et que le chef qui commande cette arme et ses subordonnés savent bien diriger, bien servir, mettre en position et déterminer, d'après le moment et la circonstance, le nombre de bouches à feu qu'on doit mettre en batterie, c'est alors que cette arme devient vraiment redoutable, car ses effets peuvent être envisagés comme le produit de l'espace dans lequel elle peut atteindre son ennemi et de sa force destructive.

Si les artilleurs, au contraire, ne savent pas justement apprécier les distances et ne pointent qu'au hasard, les tirs ne seront jamais justes, et l'artillerie perdra sa propriété primitive.

Pour rendre plus sensible encore la nécessité de baser la théorie, si même elle n'était que superficielle, sur une expérience bien approfondie, et les effets salutaires qui en résultent, je comparerai l'artillerie de l'armée russe à celle des Impériaux. Peut-être que la science théorique de cette arme est plus approfondie dans l'armée autrichienne que dans l'armée russe; mais que l'artillerie de cette dernière soit toujours plus terrible que celle des Impériaux, tous les ennemis des Russes et qui l'ont été des Autrichiens l'avoueront franchement. Les raisons de ces deux résultats sont tout à fait simples. Le calcul du jet des projectiles peut sans doute nous conduire avec plus de justesse à atteindre le but; mais ce calcul en-

Digitized by Google

traîne dans une perte de temps incompatible avec la vivacité des différentes modulations des combats. En un mot, si, un jour de bataille, nous fondons l'emploi de l'artillerie sur les notions physiques, chimiques et techniques qui s'y rattachent, nous rendrons ses effets tout aussi peu positifs que si les connaissances de l'artilleur ne s'étendaient pas au delà de celles que l'expérience, dénuée de théorie, peut lui faire acquérir.

Pour ce qui se rapporte aux feux, comme plus le but contre lequel on dirige les boulets et les obus a de profondeur, et plus on a de probabilité de réussite, les tirs les plus efficaces seront les tirs obliques; car en prenant l'ennemi d'écharpe, le projectile rencontre plus d'objets et possède, par conséquent, plus de probabilités en faveur des coups qu'il porte. Si la position des pièces est cependant telle qu'on puisse même se servir du feu d'enfilade, leur effet s'augmente naturellement encore. Mais le feu le plus dangereux est toujours le feu croisé. Ces feux, que nous pouvons nommer aussi concentriques, possèdent la propriété de battre en brèche avec un plus grand nombre de projectiles, et possèdent, par conséquent, des vertus efficaces et des résultats infaillibles.

Le tir des différents projectiles doit être soumis à la position de l'ennemi, tant sous le rapport topographique, que sous celui de la distance dans laquelle il se trouve. Pour parvenir à faire un tort sensible à son ennemi, et même le déposter en se servant de boulets, il faut nécessairement l'apercevoir, car ces sortes de projectiles ne produisent d'effet que lorsqu'ils frappent l'objet. Si l'ennemi parvenait cependant à se poster derrière un accident de l'art ou de la nature, qui le dérobât tout à fait aux regards des artilleurs, comme dans un bas-fond, une cavée, derrière une haie, dans un village, etc., etc., on emploiera alors des obus pour l'en chasser. Il suffit, pour cette sorte de projectile, de découvrir seulement l'endroit où l'ennemi s'est abrité, pour l'en déposter, ou par les éclats qu'ils produisent et qui sont si nuisibles pour les masses de troupes, infanterie comme cavalerie, ou par les incendies qu'ils occasionnent dans les endroits combustibles.

Il n'y a rien de plus facile que de chasser momentanément l'ennemi d'un village; mais si le moment de sa retraite n'a pas été mis à profit, qu'en résulte-t-il? Il revient se loger derrière les décombres, et l'opération, pour se rendre de nouveau maître du poste, devient presqu'aussi difficile qu'au commencement. Les moments d'embrâsement étant cependant tout aussi peu favorables pour l'un comme pour l'autre parti, il faut bien se garder de n'incendier les villages que dans les moments d'une nécessité urgente; et si cette nécessité a vraiment lieu, le meilleur moyen de conserver un point pareil sera de prononcer par les deux flancs du village un mouvement offensif, en cherchant à laisser le poste derrière les masses offensives, prêtes à tomber sur l'ennemi qui voudrait s'en approcher.

A la bataille de Dennevitz, les Prussiens s'étaient déjà emparés du village de Dennevitz; Gœlsdorff venait de tomber au pouvoir du général Borstell; mais celui de Rohrbeck, où s'appuyait la droite des Français, était encore occupé par eux. Pour leur ravir ce point d'appui, le comte de Tauentzien résolut de prononcer un mouvement décisif par sa gauche. Il forma quatre colonnes d'infanterie et fit avancer une batterie russe de 12, commandée par le colonel de Diedrichs. Il fit jeter quelques obus, et, en moins de deux minutes, le village était en flammes. L'ennemi se vit obligé de l'abandonner, et Tauentzien profitant de sa retraite, fit avancer ces quatre colonnes au pas de charge en les dirigeant par les deux flancs du village. Il parvint ainsi, sans perte sensible, à s'emparer d'un poste qui aurait pu lui coûter plusieurs centaines d'hommes et beaucoup de temps, s'il avait voulu s'en rendre maître en engageant le combat avec les tirailleurs. Au reste, je ne veux pas oublier d'ajouter que, dans cette circonstance, l'incendie de ce village était pardonnable, car sa possession couvrait la retraite du flanc droit ennemi, et il fallait donc s'en rendre maître aussitôt que possible.

Si un obus tombe dans une colonne et y crève, non-seulement la perte en hommes est grande, mais l'effet moral en rend le mal plus sensible encore. Contre la cavalerie, les obus sont d'un effet surprenant. Abstraction faite des pertes qu'ils occasionnent, ils effarouchent tellement les chevaux, que si on pouvait toujours faire coïncider le choc avec le moment

Digitized by Google

où les obus ont frappé dans les escadrons, le succès ne pourrait jamais être douteux.

Les cartouches à balles sont efficaces à de petites distances et surtout contre des fronts étendus; car ces sortes de projectiles étant soumis à la loi de la dispersion, et n'ayant pas la propriété de porter atteinte dans la profondeur, elles ne sont que peu sensibles pour des troupes formées en masses compactes, qui ne présentent surtout qu'un front raccourci. Au reste, le soldat en général craint peu les cartouches à balles; car elles ne sont pas susceptibles de ravager des colonnes qui sont justement les formations auxquelles on assujettit les troupes, lorsqu'on les fait marcher contre les ennemis pour opérer un choc et les déposter. Lorsqu'on songe que, d'une boîte à balles lancée contre l'infanterie, la plus grande partie de toutes celles qui suivent la direction des arêtes inférieures et supérieures du cône formé par le tir, les premières vont frapper la terre avant d'avoir atteint le but contre lequel on les lance, et ne touchant que par ricochet, ne conservent plus par conséquent un effet aussi positif; que les secondes, passent en grande partie par-dessus les têtes des fantassins, et qu'il n'y a que les balles qui suivent la direction des arêtes latérales, dont le nombre de celles qui atteignent le but contre un bataillon formé en colonne, qui n'a tout au plus que deux pelotons d'étendue, ne peut pas être grand, on ne s'étonnera pas que le tir à cartouches à balles soit méprisé par les bataillons d'infanterie qu'on fait marcher en colonnes.

Contre la cavalerie, les cartouches à balles sont infiniment plus dangereuses, et deux raisons péremptoires rendent ce tir infiniment plus efficace contre cette arme : 1° La cavalerie ne s'avançant jamais vers son ennemi qu'en ligne déployée, le but que les balles vont atteindre étant beaucoup plus étendu, il y aura beaucoup plus de balles des arêtes latérales du cône de projection qui iront frapper le but; et 2° l'homme étant assis sur le cheval, il y aura beaucoup moins de balles des arêtes supérieures qui se perdront.

Mais comme l'artillerie ainsi que les deux autres armes, tout en possédant de grandes vertus, n'est pas non plus tout à fait exempte de vices, voyons ce qu'il nous reste encore à dire sur ses défauts.

Un des plus grands défauts de l'artillerie est sans doute le manque de moyens de tirer avec une justesse bien décidée pendant le cours d'un engagement, ce qui porte souvent cette arme à épuiser ses cartouches et les forces de ses servants pour réussir à déposter une masse imposante de troupes. Dans des cas pareils, on est non-seulement obligé de rassembler toujours une plus grande masse d'artillerie, que l'ennemi, qui prend ordinairement ses précautions pour risposter avec avantage, n'en met en action; mais il est indispensable de chercher, par des coups bien ajustés, dont la grande partie atteignent le but, à imposer silence aux bouches à feu des adversaires, car les projectiles qui frappent dans les masses et démontent les pièces, sont les seuls redoutables.

Tous les projectiles qui ont été lancés sous des angles de projection trop grands ou trop petits, peuvent en grande partie être mis dans la catégorie des coups perdus, car ils vont ordinairement frapper derrière ou devant la première ligne de troupes, et ne peuvent plus les atteindre, ou en frappant devant elles, s'élancent le plus souvent dans des directions inverses au but contre lequel on les a lancés. Que l'on jette les yeux sur un champ de bataille occupé par des troupes, quoiqu'on remarque beaucoup de terrain occupé par elles, on en trouve toujours beaucoup plus encore de non occupé, qui offre aux projectiles lancés sous l'angle de projection du hasard, infiniment plus de chances défavorables qu'avantageuses.

Un second défaut assez grave de l'artillerie, c'est la difficulté de la mouvoir, et cette difficulté doit être envisagée sous deux rapports différents :

1° Sous le rapport du nombre de bouches à feu qu'on met en action le jour d'une bataille;

2° Sous le rapport du terrain, quant au mouvement de cette arme et des positions qu'on lui assigne, lorsqu'on veut la mettre en action.

La grande quantité de bouches à feu qu'on attache aux armées, malgré tous les avantages qu'on en retire, ne manque pas de gêner les troupes dans leur marche et sur le champ de bataille. Cette arme produit beaucoup d'embarras aussi dans les déploiements des troupes; car étant la première à devoir se mettre en action, elle doit aussi passer à travers les autres troupes pour occuper ses positions, ce qui

Digitized by Google

rend son mouvement tardif, gêné et difficile.

Quant à la difficulté de son mouvement par rapport au terrain, les champs de bataille nous présentent fréquemment des sinuosités si multipliées, qui forment de petits ou de plus grands défilés, que l'artillerie peut être obligée, au lieu de marcher de front, de se mettre quelquefois en sections et même en file, ce qui retarde son apparition sur les points où sa présence devient nécessaire. Et souvent aussi le terrain qu'on choisit pour champ de bataille, n'offrant que des élévations d'une hauteur assez majeure, rend peu sûrs les coups de l'artillerie, lancés contre les troupes postées dans les plaines, et ravit à cette arme sa plus belle propriété.

Un dernier désavantage est que cette arme ne peut pas se défendre elle-même, et que pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi qui viendrait l'attaquer, elle doit être toujours accompagnée par l'infanterie ou par la cavalerie.

Maintenant, nous pouvons poser en dernier résumé que, pour que l'artillerie réponde aux vrais effets dont elle peut être susceptible, et que ses propriétés conservent leur force positive, on doit :

1° Habituer les artilleurs à manier leurs pièces avec adresse et célérité, et à tirer avec justesse;

2° Rassembler plutôt de grandes batteries et recevoir pour minimum de leur grandeur six bouches à feu;

3° Désigner à l'artillerie les positions les plus avantageuses par rapport au terrain et à l'ennemi;

4° La faire manœuvrer souvent avec les autres armes, pour qu'elles ne s'embarrassent pas réciproquement dans leurs mouvements offensifs et défensifs.

Quant au tir des différents projectiles, il sera classé de la manière suivante : on emploiera les obus et les boulets contre les carrés et les colonnes, les cartouches à balles contre de l'infanterie déployée en ligne, et les obus ainsi que les cartouches à balles contre la cavalerie, en prenant bien soin de ne pas négliger dans tous les cas le calcul des distances.

## SECTION III.

### DES PROPRIÉTÉS DE L'ARTILLERIE A CHEVAL.

L'organisation de l'artillerie à cheval lui ayant accordé une vélocité au moins double de celle de l'artillerie à pied, cette prérogative donna à ses propriétés un développement beaucoup plus étendu, et une autre vertu encore que l'artillerie à pied ne possède pas du tout, celle d'une action indépendante temporaire. Cette vertu d'indépendance momentanée est le résultat de la vitesse avec laquelle elle peut s'approcher de l'ennemi, surtout vers les points des lignes de bataille qui manquent de cavalerie, et la vitesse avec laquelle elle peut se soustraire aux poursuites de ses ennemis. Trois vertus qui rehaussent ses qualités et la soustraient aux désavantages que l'artillerie à pied éprouvera toujours, dans des combats à de petites distances de l'ennemi.

La rapidité des mouvements, rendant ordinairement leur exécution plus difficile, en fondant sur la vélocité, le rôle avantageux que l'artillerie à cheval peut jouer dans les batailles, il est indispensable, afin qu'elle ne démente pas ce rôle, de pousser son éducation tactique au perfectionnement qu'exige la promptitude de ses mouvements.

Quoique l'artillerie à cheval ne diffère qu'en peu de points de celle à pied, la seule monture de la première a imprimé à l'artillerie à cheval un caractère auquel l'artillerie à pied ne peut jamais prétendre. Occupant ses positions avec une vitesse inexprimable, et pouvant se soustraire avec la même célérité aux attaques de ses ennemis, pour donner place aux armes qui la secondent, cette arme peut s'engager sans crainte dans des combats où l'artillerie à pied courrait à une perte infaillible, et la conséquence en est toute naturelle. Sa légèreté et la vivacité de ses mouvements l'ont rendue si flexible et si facile à être maniée (1), que les chefs n'appréhendent rien de l'engager dans les circonstances les plus dangereuses et les points les plus épineux. Suivant partout la cavalerie à laquelle elle se trouve attachée, et ne la quittant qu'au moment où celle-ci s'abandonne à un mouvement impétueux, précurseur du choc

(1) L'éducation de cette arme en Russie a été portée à un degré de perfection tellement élevé, qu'elle serait, je crois, en état de réaliser toutes les fantaisies qu'on voudrait imposer à son action.

Digitized by Google

et suivi d'une mêlée dans laquelle l'artillerie à cheval peut être perdue, sans que sa présence puisse être de quelque utilité (1), mais où l'arme blanche doit décider du succès, l'artillerie à cheval a conquis, à force de travaux, de hardiesse, d'effets surprenants, et surtout par le caractère de décision qu'elle imprima aux manœuvres de la cavalerie, le rang élevé qu'elle occupe maintenant dans la tactique des armes.

En accompagnant la cavalerie de réserve dans les chocs vigoureux qui complètent les victoires, si l'artillerie à cheval remplit bien son devoir et augmente le flottement des lignes de bataille, ou les entame, elle doit, et avec justice, recevoir le premier rang parmi les armes préparatoires; elle doit d'autant plus jouir de cette prérogative, que les dangers à la merci desquels elle se trouve en butte, ainsi que la grande difficulté de bien remplir son devoir, en précédant une arme dont les mouvements sont aussi impétueux que ceux de la cavalerie, lui inflige une tâche dont les difficultés s'augmentent souvent par la position de l'ennemi, la disposition de ses troupes, et les ressources qu'il peut puiser dans ses forces physiques.

Mais en préparant les moments opportuns pour le choc de la cavalerie, et le facilitant aussi en produisant du flottement dans les masses que cette arme se propose de choquer, l'artillerie à cheval ne borne pas là les services efficaces qu'elle est en état de lui rendre. Au moment où la cavalerie s'est élancée pour fondre sur son ennemi, l'artillerie à cheval peut, en prenant une position avantageuse, protéger aussi son ralliement. Pourvu que la cavalerie possède à un degré un peu élevé le talent de se rallier en s'écoulant derrière les bouches à feu qui devront être préparées pour recevoir les vainqueurs avec des cartouches à balles, elle pourra avec facilité, par des coups bien dirigés, arrêter l'impulsion des assaillants et les empêcher de poursuivre leurs succès. La réserve de cavalerie cependant, sans trop se presser dans ses mouvements offensifs, devra songer avant tout à défendre les artilleurs, si, emportés par une fouge trop impétueuse, les vainqueurs se jetaient sur les servants des pièces.

Quoique nous envisagions l'artillerie à cheval comme un accessoire qui rend les chocs de la cavalerie moins douteux, et qui peut aussi lui servir d'égide protectrice dans des moments d'échecs, il ne faut pas cependant étendre la combinaison de ces deux armes à tous les cas indistinctement. Ce serait, au contraire, ravir à la cavalerie cette assurance morale qui rehausse toujours les vertus de chaque arme. Un abus pareil ferait tort aux deux armes, en rendant l'une craintive toutes les fois qu'elle serait abandonnée à son unique impulsion, et en fatiguant l'autre au point de la rendre incapapable d'être longtemps utile.

Plus une arme est utile et susceptible de produire de grands effets, plus il faut la ménager, jusqu'au moment de la décision. Gardons-nous donc de faire reposer les succès de tous les engagements partiels que la cavalerie peut être dans le cas de soutenir dans le courant d'une bataille, sur l'artillerie à cheval; ménageons-la plutôt pour quelque grand coup, et attachons-en la majeure partie à la cavalerie de réserve, dont le rôle nous est déjà connu, et ne la faisons agir que lorsque sa coopération devient indispensable et peut produire un grand effet.

La cavalerie cependant n'est pas la seule arme dont l'artillerie à cheval rende la force plus positive et les effets plus efficaces, cette arme peut rendre les mêmes services à l'infanterie, en la secondant dans ses chocs. Ces cas sont plus rares, sans doute, mais ils ne sont pas sans exemple, et c'est en parvenant à l'article de la combinaison de l'action des trois armes que je me propose d'en parler.

D'après tout ce que je viens de dire sur les propriétés de l'artillerie à cheval, il est aisé de se convaincre, qu'une de ses plus grandes vertus est celle de rehausser et rendre plus positive la force des deux autres armes. Nous en conclurons donc, qu'une de ses grandes propriétés s'évanouirait si elle ne savait pas manœuvrer au suprême degré avec l'infanterie et la cavalerie. L'artillerie ne pouvant jamais gagner de bataille, elle doit du moins par des manœuvres bien exécutées, seconder efficacement l'arme qui remporte les victoires et celle qui les complète.

(1) Ce qui prouve que les propriétés offensives de l'artillerie à cheval ne sont que temporaires.

Digitized by Google

En général, l'artillerie à cheval possédant toutes les grandes propriétés de l'artillerie à pied, ainsi que ses défauts, a deux autres avantages, qu'elle peut pousser avec facilité à un certain degré de perfection. C'est la rapidité et la régularité de ses mouvements et une plus grande justesse du tir. Les artilleurs montés à cheval et pouvant suivre les pièces avec une vivacité extraordinaire, dans leurs mouvements offensifs, comme dans leur rétrogradation, accordent à l'artillerie les moyens de faire des mouvements beaucoup plus hardis et par conséquent plus avantageux.

Pour ce qui regarde la justesse du tir, cette justesse étant soumise à de beaucoup moindres variations, lorsque les bouches à feu se trouvent dans la proximité du but, l'artillerie à cheval est justement celle qui peut, sans risquer autant que celle à pied, s'approcher à des distances qui favorisent la justesse de son tir.

L'artillerie à cheval, l'emportant sur celle à pied par deux avantages aussi essentiels, nous pouvons donc poser en principe, que ses propriétés étant plus nombreuses que celles de l'artillerie à pied, son action doit en être plus décisive, et nous terminerons par la conclusion suivante :

Que les avantages des propriétés de l'artillerie à pied et à cheval, sont en proportion avec la vivacité des mouvements et la justesse des tirs des deux artilleries.

## SECTION IV.

### DES POSITIONS DE L'ARTILLERIE.

Les positions de l'artillerie doivent être considérées sous trois rapports différents :

1° Sous le rapport du terrain ;

2° Sous le rapport des feux ;

3° Sous le rapport de l'ordre de bataille.

Le terrain où on place les batteries doit être ouvert, dominant celui qu'occupe l'ennemi ; mais d'un léger commandement, pour que les feux ne soient pas trop plongeants ; car ce sont toujours les plus inexacts et les moins dangereux. Les sommets des grandes hauteurs sont ordinairement les positions les plus vicieuses pour l'artillerie ; car les bonds se faisant sous des angles d'incidence très-obtus, les ricochets les moins élevés n'atteignent le but que presque au moment où le projectile a perdu de sa force positive.

Il faut, au commencement d'un combat, faire bien attention aux points les plus faibles de la position, en les considérant sous le rapport topographique, et placer l'artillerie de manière à ce qu'elle puisse en défendre toutes les approches. On cherchera à multiplier ses lignes de tir, et on les dirigera préalablement vers les points par où l'ennemi devra passer.

On placera les batteries, de manière à ce qu'elles puissent découvrir ces points contre lesquels elles devront diriger leurs feux, et en général toutes les lignes de bataille de l'ennemi. On pose cependant en principe, qu'il ne suffit pas toujours de pouvoir observer les mouvements de l'ennemi et de viser avec justesse : la sévérité des règles exige que, tout en atteignant le but, on cache ses propres batteries à son adversaire. Le principe peut être très-juste et très-avantageux ; mais l'exécution en est très-difficile. La configuration du terrain ordinairement est telle, qu'en prenant une position d'après les lois de la tactique de l'artillerie, sur le plateau d'une hauteur d'un léger commandement, devant une plaine unie et dénuée d'accidents qui puissent s'opposer au libre cours des projectiles, d'où on soit en état d'apercevoir les lignes ennemies et défendre les voies qui conduisent aux points les plus vulnérables de notre ordre de bataille, il est cependant difficile de pouvoir tout observer sans se découvrir aussi.

Pour pouvoir, autant que possible, ne pas enfreindre cette loi, il faut utiliser, par exemple, les enclos des champs, qui, dans beaucoup de pays, sont entourés d'une jetée de terre faite à l'instar d'un épaulement, les haies de jardin, les hautes bruyères, une ruine, etc., etc.

Il est indispensable d'avoir aussi en avant des bouches à feu un terrain dont la déclivité s'abaisse doucement du côté de l'ennemi, et établir les batteries sur des positions qui ne soient pas entravées par de nombreux accidents sur leurs derrières. Ces sinuosités qui se trouvent en arrière des bouches à feu, doivent être assez nulles, pour que, dans un cas de nécessité, la retraite des pièces, ainsi que les mouvements offensifs de l'artillerie de réserve, dont l'entrée dans les lignes de bataille décide quelquefois du succès de la journée, se fassent

Digitized by Google

avec facilité. Le choix de ces lignes de communication est d'autant plus nécessaire, que dans les mouvements rétrogrades, pour ne pas entraver les feux des pièces, il est toujours plus avantageux de faire rétrogader les bouches à feu à la prolonge, manœuvre qui par elle-même déjà est beaucoup plus épineuse que lorsque les canons reposent sur leurs avant-trains.

Une position très-favorable pour l'artillerie, est toujours un terrain de 8 à 9 pieds d'élévation et au pied de laquelle se trouverait un terrain un peu mou, dont la mollesse s'oppose ordinairement aux ricochets des projectiles des adversaires, mais qui ne surpassât pas la portée du premier bond des boulets et des grosses balles, afin que nos projectiles puissent facilement le franchir, ricocher sur un terrain ferme, et aller frapper dans les lignes ennemies. Une position pareille est d'autant plus avantageuse, qu'il n'y aurait que les projectiles qui viendraient frapper de but en blanc le vrai but, qui pourraient être nuisibles (et nous savons par les discussions précédentes combien le tir des projectiles est peu sûr), tandis que la plus grande partie, en plongeant dans le terrain mou, ne seraient plus susceptibles de ricocher, et resteraient sur les places où ils auraient frappé, et les autres qui seraient lancés sous des angles de projection trop élevés, passeraient par-dessus. Les hautes bruyères, qui croissent souvent sur des terres molles, possèdent justement le double avantage qui constitue les bonnes positions de l'artillerie, en paralysant les ricochets des projectiles et en masquant les pièces; mais il est indispensable, comme je l'ai dit plus haut, que la plaine derrière laquelle on cache les batteries ne dépasse pas le premier bond.

Tout en cherchant à donner à l'artillerie des positions avantageuses, en les envisageant sous le point de vue du mal qu'elle doit faire à l'ennemi, il ne faut pas oublier non plus de la placer de manière à ce qu'elle ne souffre que le moins possible des feux des adversaires. Je me suis prononcé sur la difficulté de pouvoir masquer les batteries de manière à les dérober tout à fait aux regards de l'ennemi, et que ce n'était que rarement que les champs de bataille nous offraient de ces sortes d'abris; il faut donc chercher dans de pareils cas, d'autres moyens qui soient ou tout à fait efficaces, ou le moins pernicieux pour cette arme.

Nous avons déjà été dans le cas de nous convaincre, que plus les masses étaient compactes, plus elles souffraient des effets des projectiles. Cet effet peut aussi, mais dans une acception moins étendue, être appliqué à l'artillerie. Plus les bouches à feu sont rapprochées, plus elles risquent d'être démontées et mises hors d'action. On doit donc recevoir pour base, dont les modifications seront établies d'après le terrain et les circonstances, de ne jamais trop rapprocher les pièces et de prendre pour principe normal de l'éloignement des canons entre eux, celui des feux collectifs, c'est-à-dire, de ne pas les placer à une distance qui réduirait leurs tirs à des coups isolés. Ces sortes de distances seront donc ordinairement depuis quinze jusqu'à vingt pas, selon l'effet qu'on veut en obtenir.

Lorsqu'on fait avancer une batterie, et qu'on se trouve dans le cas de faire usage de cartouches à balles, on peut, sans beaucoup risquer, augmenter les distances entre les pièces; car, comme nous l'avons vu, les cartouches à balles ayant la propriété de se disperser en forme conique, on peut, sans paralyser pour cela l'effet des projectiles, disposer les pièces de manière à ce que les arêtes latérales ne se croisent pas trop, et battre, par conséquent, une plus grande étendue de terrain (1).

La position de l'artillerie, par rapport aux deux autres armes, doit être aussi d'une considération majeure : elle peut, par ses feux destructeurs, en produisant du flottement dans les lignes ennemies, faciliter le choc de l'infanterie et de la cavalerie; mais elle ne possède pas la propriété de gagner les batailles, dont l'honneur appartient à l'infanterie, qui remporte les victoires, et à la cavalerie qui les complète. Il s'ensuit donc que ces deux armes jouent les rôles principaux dans les batailles, et, par conséquent, la position de l'artillerie, quoique étant subordonnée au terrain, doit l'être aussi

(1) L'alignement des pièces dans les batteries, doit être aussi une chose secondaire et souvent même pernicieuse; car l'emplacement des bouches à feu doit dépendre du terrain qu'on occupe, et par conséquent l'attention des chefs doit se diriger préalablement sur ses propriétés et la position des canons, et non sur leur alignement.



Digitized by Google

à l'action des deux armes. L'action préparatoire de l'artillerie a-t-elle eu le résultat désiré, l'attention du chef qui la commande doit se diriger sur la disposition que la circonstance demandera, pour que cette arme n'entrave pas les mouvements offensifs des deux autres. Si le secours de l'artillerie est encore nécessaire, il manœuvrera avec l'arme offensive; si, au contraire, le moment du choc est arrivé, il préparera des débouchés pour les troupes qui se porteront en avant, en faisant doubler les pièces, ou en mettant les batteries en colonnes.

Pour ce qui regarde les positions de l'artillerie sous le rapport des feux, nous devons, autant que le terrain et la position des lignes de bataille le permettent, les baser sur les trois propriétés les plus efficaces des feux de l'artillerie, dont j'ai eu l'occasion de faire mention dans le chapitre IV, section 2, et qui sont :

1° Les feux obliques;

2° Les feux d'enfilades;

3° Les feux croisés.

On obtient les feux de la première catégorie par la position oblique des batteries, par rapport aux lignes de bataille ennemies. Les différentes obliquités peuvent se compter depuis le moment où la trajectoire abandonne la direction perpendiculaire jusqu'à celui où l'on parvient à placer les bouches à feu tout à fait dans le flanc des lignes de bataille des adversaires; position qui nous ramène aux feux d'enfilades.

Les feux obliques sont certainement plus avantageux que les feux perpendiculaires; mais plus on se rapproche des feux d'enfilades, et plus la position des batteries devient dangereuse en prêtant le flanc aux attaques comme aux coups de l'artillerie ennemie.

Cependant, pour ne pas se laisser distraire de l'attaque que l'on dirige contre un point, si même l'ennemi plaçait une batterie qui prenne la nôtre d'écharpe, il faut, dans un cas pareil, réparer le mal en faisant avancer de la réserve une batterie d'artillerie à cheval, qu'on placera parallèlement à celle des ennemis, et qui formera par conséquent un angle avec la première. Le devoir de la batterie légère sera de chercher, par la vivacité et la justesse de ses feux, d'imposer silence à la batterie flanquante, et la mettre par conséquent hors d'action.

Les feux d'enfilades sont beaucoup plus efficaces encore que les feux obliques; car le projectile trouvant dans toute l'étendue de sa trajectoire, des objets à frapper, fera essuyer de plus grandes pertes aux lignes ennemies. La position d'une batterie qu'on place perpendiculairement à la ligne ennemie n'est pas dangereuse pour elle-même; mais il est difficile qu'elle se maintienne longtemps. L'ennemi ne peut jamais souffrir longtemps un voisinage pareil, et doit chercher à déposter l'adversaire importun. C'est même bien le moment de faire de grands sacrifices pour déloger ses ennemis, à moins que quelque accident insurmontable ne vous en rende la chose impossible, comme le cas arrivé à la bataille de Friedland, ou lorsque l'emplacement de la batterie ne s'est pas effectué pendant le mouvement des troupes, qui ordinairement n'est pas le plus propice pour leur faire changer de direction, ainsi que nous en voyons des exemples dans les batailles de Malplaquet et de Leuthen.

A la bataille de Friedland, le maréchal Ney, à la tête du flanc droit, ayant depassé la forêt de Sortlack, avait établi de fortes batteries, qu'il dirigea contre la ville. Un officier de l'état-major russe, M. de Teslef (1), voyant que les Français s'étaient rapprochés des bords de l'Alle et prêtaient leur flanc droit, fit placer une batterie sur la rive droite, et exécuta un feu bien nourri et si bien dirigé, que les ennemis n'ayant aucun moyen de déloger l'artillerie russe, qui se trouvait sur la rive opposée, furent obligés de rétrograder pour prendre une position qui fût hors de la sphère active des projectiles qu'on pouvait lancer de la rive droite de l'Alle.

A la bataille de Malplaquet, le prince Eugène, s'étant rendu maître du bois de Sars, ne voulant pas remporter la victoire à demi, fit avancer sa cavalerie, qui était restée en colonnes derrière l'infanterie. Les Français, voyant qu'elle allait charger leurs lignes d'infanterie, font avancer la leur. La charge se fait, et les escadrons français sont renversés. Ceux-ci font avancer la Maison du roi ainsi que les gardes-du-corps. Cette troupe arrête la cavalerie impériale, et la charge plusieurs fois avec succès. Elle aurait apparemment achevé la défaite de la cavalerie impériale; mais une batterie qu'on plaça dans son flanc, et qui prit les

(1) Maintenant lieutenant-général et commandant la 23e division d'infanterie.

Digitized by Google

escadrons français d'écharpe, fit un terrible ravage dans leurs rangs. Ils furent obligés de se retirer, et abandonnèrent tout le terrain qu'ils avaient gagné.

A la bataille de Leuthen, les Impériaux ayant été débordés sur leur flanc gauche, voulurent établir, en arrière de Gohlau, une ligne en potence, afin de couvrir leur aile attaquée. Le roi fit avancer une batterie de gros calibre, qui prit cette ligne d'écharpe et parvint bientôt à y semer le désordre.

A la bataille de Wagram aussi, c'est à l'effet des batteries qui avaient dirigé un feu d'enfilade très-nourri contre les troupes du prince de Rosenberg, que Davoust dut en grande partie les pertes qu'il fit essuyer aux ennemis, et les succès qu'il remporta.

Les feux croisés sont les feux les plus efficaces et ceux qui produisent le plus d'effet; ils s'obtiennent de deux manières différentes : en plaçant les batteries de manière à ce qu'elles forment un angle rentrant ou un arc concave, dans la concavité soit tournée du côté de l'ennemi. La première disposition ne pouvant se faire qu'en liant deux lignes obliques, présentera par conséquent deux flancs et deux lignes droites à l'ennemi, qui se servira de feux d'enfilades pour les prendre d'écharpe. Mais pour que les beaux résultats qu'on obtient des feux croisés ne soient pas diminués par les désavantages de la position à laquelle on assujettit les batteries, il vaut toujours mieux placer les bouches à feu en arc concave. Quoique les pièces des deux extrémités d'une batterie formée en arc soient aussi en butte aux feux d'enfilades, le danger est toujours beaucoup moindre que lorsque les bouches sont placées en angle; car, dans le premier cas, il n'y a que les pièces extrêmes qui y sont exposées, tandis que, dans le second, ce sont des lignes entières.

Pour ce qui regarde la position de l'artillerie, par rapport à l'ordre de bataille, comme sous ce rapport, l'artillerie se partage en deux masses différentes, qui sont :

1° L'artillerie des lignes;

2° L'artillerie de réserve; leurs rôles étant différents, leur position exige par conséquent des règles différentes aussi.

Abstraction des cas extraordinaires, qui ne peuvent être soumis à aucune règle stable, nous pouvons poser comme principes généraux que l'artillerie des lignes est celle désignée pour défendre les approches des lignes de bataille et battre en brèche celles des ennemis; celle de réserve est désignée pour secourir les points des lignes de bataille que l'ennemi aurait mis en danger, ainsi qu'à suivre l'infanterie et la cavalerie de réserve dans les mouvements offensifs que ces deux armes entreprennent, et les renforcer dans leurs chocs. Ceci prouve que l'artillerie des lignes est active depuis le premier moment et pendant tout l'engagement, tandis que la seconde ne l'est que temporairement. L'action continue de l'une et interrompue de l'autre doivent naturellement nécessiter aussi une différence dans leur position.

Nous avons vu, dans la section qui traite des propriétés de l'artillerie en général, qu'en disséminant les pièces sur toute l'étendue de la première ligne de bataille, c'était ravir à cette arme toutes les propriétés des feux collectifs, défaut d'autant plus grave qu'on n'obtient alors que des coups isolés et des résultats d'une efficacité négative. Les règles principales pour la position de l'artillerie des lignes sont donc :

1° De choisir les points les plus avantageux du terrain qui se trouve devant ces lignes, dont nous venons de discuter les défauts et les avantages, pour en obtenir les coups les plus justes et les plus meurtriers ;

2° De choisir les points qui peuvent défendre efficacement les points les plus faibles de l'ordre de bataille (1) ;

3° De partager les pièces tellement qu'on puisse en retirer des feux collectifs qui soient assez puissants pour arrêter les mouvements offensifs des ennemis et battre leurs masses en brèche;

4° De placer les batteries dans l'éloignement que demande la portée du calibre, la justesse du tir et la force positive des projectiles;

5° De chercher toujours à placer les batte-

(1) Le général Lespinasse, dans le même ouvrage que j'ai eu l'occasion de citer (page 25), fait un songe fastueux d'une armée qui s'avance contre son adversaire, n'ayant pas une seule pièce devant son front, mais deux batteries, l'une de 12, l'autre de 20 pièces de canon sur les flancs. « L'armée, dit-il, soutenue par ces deux » batteries latérales, s'avance en silence, sans rompre » sa ligne, sans tirer un seul coup de fusil et faisant » tout fuir devant elle. » Ce spectacle peut être très-beau, mais malheureusement ce n'est qu'un songe.

Digitized by Google

ries de manière à pouvoir en obtenir des feux croisés, ou des feux d'enfilades, ou pour le moins des feux obliques, et de ne se servir des feux perpendiculaires qu'au moment où la position de l'ennemi, ou l'assiette des points où l'on sera dans le cas de placer les bouches à feu, raviront les moyens d'en avoir d'autres.

Un point très-essentiel encore, mais sur lequel il est difficile de dire quelque chose de positif, c'est la composition des batteries des lignes de bataille et la grandeur du calibre qu'on devra employer; ces deux points dépendent trop de la configuration du terrain et de la circonstance dans laquelle on se trouve; mais on se servira en général de batteries de 12 pour défendre les points les plus faibles, et de celles de 8 et de 6 comme batteries intermédiaires.

Une erreur bien nuisible pour la position de l'artillerie des lignes de bataille qu'on contractait dans les temps anciens, erreur dans laquelle Gustave-Adolphe tomba lui-même, était celle de mettre des batteries sur les extrémités des flancs. A la bataille de Lutzen, Gustave-Adolphe avait placé 20 pièces sur chaque aile. Plus tard, Santa-Cruz, dans ses *Réflexions militaires et politiques* (tom. v, chap. XXII), nous donne aussi les mêmes préceptes; mais ayant fait peu de prosélytes dans le temps, il en fera encore moins maintenant.

L'artillerie de réserve, qui n'est soumise, comme nous venons de le voir, qu'à un engagement temporaire, doit nécessairement, pendant ses moments d'inaction, rester hors de la sphère active des feux des ennemis; mais le chef qui la commande doit préalablement s'assurer des communications les plus faciles par lesquelles il faudra la diriger, lorsqu'il s'agira de soutenir quelque point menacé, ou de manœuvrer avec les masses offensives.

Des deux cas que je viens de désigner, quel que soit celui pour lequel on voudra employer l'artillerie de réserve, comme le moment est presque toujours urgent, il est indispensable que le remède suive de près le mal; il est donc toujours plus avantageux de se servir d'artillerie à cheval; voilà pourquoi il est nécessaire que la majeure partie de l'artillerie de réserve soit composée d'artillerie à cheval.

Suppósant qu'on soit dans le cas de soutenir un point contre lequel l'ennemi dirige ses masses, ou qu'il bat en brèche, l'artillerie à cheval employant beaucoup moins de temps pour arriver sur ce point désigné, préviendra plus tôt le mal. Si c'est pour accompagner une masse d'infanterie ou de cavalerie qui se propose de produire un choc, comme dans ce cas aussi l'artillerie doit, par la vivacité de ses feux, préparer le moment opportun de la charge, tout dépendra de la vélocité avec laquelle elle s'approchera des masses ennemies, les battra en brèche et préparera la victoire; propriétés qui tombent aussi plutôt dans le domaine de l'artillerie à cheval que dans celui de l'artillerie à pied.

Mais quel que soit le cas pour lequel on emploiera le secours de l'artillerie de réserve, le premier soin du chef se dirigera sur l'emplacement des batteries détachées de cette réserve, et sur les moyens d'en obtenir des feux obliques, d'enfilades ou croisés, selon que le terrain le permettra et que la circonstance l'exigera.

Comme il est toujours désavantageux d'interrompre les feux de l'artillerie, et encore plus lorsqu'elle défend un point intéressant, il faut toujours rendre la position des batteries tirées de la réserve dépendante de celle des lignes, c'est-à-dire, sans faire faire de mouvement aux pièces qui jouent déjà, placer l'artillerie de réserve sur un des flancs de la batterie primitive, ou, si le terrain y oblige ou le favorise, la distribuer sur les deux, sans perdre cependant de vue que les différentes propriétés des feux dépendent de l'emplacement des pièces, et que le principal est toujours de faire usage des plus avantageux. Lorsqu'on est dans l'offensive, par conséquent maître de ses actions, on pourra aussi faire avancer de la réserve des batteries à pied de gros calibre.

Le meilleur partage, je crois, qu'on puisse faire de l'artillerie dont on peut disposer le jour d'une bataille serait de la diviser en trois parts; une part sera employée pour maintenir les troupes sur la position qu'elles occupent, et en défendre les approches; la seconde part sera celle dont on renfoncera la première pour pouvoir prendre l'offensive; et la troisième sera désignée pour coopérer à la décision de la victoire.

La première partie de l'artillerie sera placée en avant de la première ligne de bataille; la seconde sera intercalée dans les intervalles de

Digitized by Google

la seconde ligne (1), tandis que la troisième sera mise en réserve.

Si on découvre sur le champ de bataille un point dont la possession doit décider de la victoire en faveur de l'un ou de l'autre parti, il est juste de faire toujours coopérer les feux des batteries adjacentes avec celles qui occupent le poste primitif. Dans un cas pareil, il est indispensable de bien faire attention à la direction des projectiles des pièces des secondes, pour que les effets des premières soient concentriques avec ceux des batteries primitives. C'est sur les feux perpendiculaires de la batterie primitive, les mouvements de l'ennemi, que le terrain où il se trouve placé et celui qu'il devra parcourir pour se rapprocher du point d'attaque peuvent nous indiquer, qu'on calculera l'obliquité des batteries adjacentes, pour qu'elles puissent défendre avantageusement tous les débouchés qui y mènent. On rendra les feux plus ou moins concentriques, selon qu'on voudra les diriger sur la même masse, ou battre en brèche une certaine étendue de terrain occupée par les troupes ennemies.

Pour rendre l'avantage de cette disposition plus évident, adaptons-la à quelque terrain, et prenons, par exemple, les hauteurs de Pratzen.

En fixant notre attention sur la position des hauteurs de Pratzen, d'où on pouvait battre en brèche les défilés entre Pontovitz, Kobelnitz, et du château de Sokolnitz, et entraver par conséquent les mouvements offensifs de l'ennemi, on peut se convaincre de l'importance de ce point. Les défilés de Girzikovitz et Pontovitz qui couvraient la droite de la position, le lac de Kobelnitz qui en défendait le front, et les défilés entre ce lac, le village et le château de Sokolnitz qui couvraient la gauche, avaient constitué ce poste en position défensive, dont les approches étaient très-difficiles, que le feu de l'artillerie pouvait défendre avec facilité, et dans la défense duquel cette arme devait jouer un rôle très-important.

Pour la défense du centre de tout le champ de bataille ou des hauteurs de Pratzen, le terrain était donc circonscrit entre Girzikovitz et Pontovitz pour le flanc droit, entre Pontovitz et le lac de Kobelnitz pour le centre même, et entre la partie méridionale du lac et le château de Sokolnitz pour le flanc gauche. L'artillerie, devant le village de Pratzen, devait donc être la batterie primitive, celles qui devaient coopérer à la défense du passage des défilés entre Girzikovitz, Pontovitz, Kobelnitz et le château de Sokolnitz, étaient les batteries adjacentes.

Revenons maintenant au terrain occupé par l'ennemi. Il avait dans son centre une plaine comprise entre les villages de Turas, Latein, Schlapanitz et Maxendorf, qui favorisait le déploiement des colonnes, leurs manœuvres et leur action. La partie méridionale de Turas et Maxendorf, au contraire, coupée par des sources marécageuses, des lacs et des bouquets d'une assez grande étendue, s'opposait à la libre circulation des troupes, et devait par conséquent gêner leurs mouvements. Le terrain entre Schlapanitz et Maxendorf était donc la vraie sphère d'activité des troupes que l'ennemi devait diriger contre Pratzen. Les défilés entre Kobelnitz et le château de Sokolnitz, ne pouvant être franchis qu'avec difficulté et en interrompant l'harmonie des mouvements des colonnes d'attaque, devenaient pour les hauteurs de Pratzen, un point qu'on ne devait pas, il est vrai, perdre de vue, mais qui ne pouvait pas être considéré comme le point le plus important. L'artillerie postée sur les hauteurs de Pratzen aurait donc dû diriger ses feux contre le terrain compris entre les défilés formés par Girzikovitz, Pontovitz et la partie septentrionale du lac de Kobelnitz, et les batteries adjacentes devaient être placées entre Kobelnitz, Pontovitz et Girzikovitz. On aurait dû calculer l'obliquité de leurs feux, d'après ceux de la batterie primitive, et cela de la manière suivante : la batterie de Kobelnitz aurait été désignée pour défendre le débouché entre la partie septentrionale du lac de Pontovitz, et celles de Pontovitz et Girzikovitz pour défendre le défilé entre ces deux postes. Soutenues par une masse imposante de troupes prêtes à défendre l'artillerie, si l'ennemi tentait de s'en rendre maître, ou bien d'achever de désorganiser les colonnes offensives de l'ennemi, que le feu meurtrier du canon aurait entamé, les batte-

(1) Car ignorant le point sur lequel on peut être dans le cas de prendre l'offensive, lorsque la nécessité s'en présentera, on soutiendra par les batteries placées en seconde ligne, celles de la première, et sur le point où l'on voudra être dans l'offensive.

Digitized by Google

ries dont je viens de parler auraient été suffisantes pour arrêter l'attaque des divisions Saint-Hilaire, Vandamme et Drouot, qui furent justement dirigées par Kobelnitz, Pontovitz et par le défilé entre Pontovitz et Girzikovitz.

Mais si les différentes batteries doivent être, par rapport à leur position, dépendantes les unes des autres, il n'est pas moins nécessaire que la position de l'artillerie en général, le soit aussi de celle de l'infanterie qui forme la première ligne de bataille, le terrain qu'on choisit pour champ de bataille étant ordinairement coupé par différentes sinuosités et parsemé de villages et d'habitations, on choisira pour l'emplacement des batteries les espaces intermédiaires entre ces villages, car ces sortes de postes étant toujours occupés par de l'infanterie, on acquiert de cette manière une ligne de feux non interceptée, formée par ceux des pièces et ceux des troupes qui occupent les villages.

Si l'artillerie est désignée pour défendre immédiatement un village, on la mettra sur les flancs en se gardant bien d'en embarrasser les avenues, si ces sortes de débouchés ne sont pas assez larges pour que deux pièces au moins puissent se mouvoir avec aisance; car, de cette manière, on la mettrait en butte à une perte certaine. Les débouchés des villages étant ordinairement très-étroits, si l'ennemi prononce un mouvement offensif un peu impétueux, l'embarras de retirer les pièces et la difficulté de les soustraire aux attaques des ennemis, leur ravit beaucoup de l'efficacité de leurs feux, ainsi que les moyens de prolonger la défense.

A la bataille de Dennevitz, au moment où les troupes du comte de Tauentzien s'emparèrent de Rohrbeck, les Français furent forcés d'abandonner ce poste avec tant de promptitude, que nous trouvâmes 4 pièces de canon dans les ravins du village, dont la perte fut occasionnée par la précipitation avec laquelle les ennemis furent obligés de se retirer.

Mais si la position de l'artillerie peut souvent être dangereuse lorsqu'on la place dans les défilés, cette arme ne peut que rendre de grands services lorsqu'on la place devant, pour empêcher le débouchement des troupes ennemies. C'est d'après la largeur du défilé qu'on calcule le nombre de bouches à feu qu'on doit mettre en batterie, et on les augmentera selon que la trouée sera étroite ou large. Dans le premier cas, on bat les têtes des colonnes qui débouchent et qu'on empêche de se déployer, et, dans le second, si la trouée est assez large pour que les troupes puissent la franchir en ordre de bataille, on paralyse du moins, par un feu bien dirigé, leur mouvement offensif.

A la bataille de Malplaquet, le maréchal de Villars avait fait placer une batterie de 100 pièces de canon devant la trouée formée par les bois de Sars et de Blangies; mais il eut l'imprudence de faire élever les retranchements entre les deux taillis, de manière qu'en perdant un des bois, les fortifications risquaient d'être prises à revers. Le malheur voulut aussi qu'en se portant à la tête de plusieurs bataillons vers le bois de Sars, le maréchal de Villars y fut blessé et obligé de quitter le champ de bataille, et que le maréchal de Boufflers ait eu la faiblesse de faire sonner la retraite. Malgré tous ces désavantages pour les Français, le prince Eugène n'acheta cependant cette victoire, qu'on voulut bien lui céder, qu'en laissant 20,000 hommes sur le champ de bataille.

Dans des cas pareils, il est toujours plus sûr de placer les batteries dans un éloignement pour le moins de 600 pas des taillis qu'on doit nécessairement occuper, et on en retire le triple avantage :

1° Si le bois a été emporté, de soustraire l'artillerie à la portée du fusil;

2° De pouvoir, par des feux bien meurtriers, recevoir les troupes qui voudraient déboucher du taillis;

3° De ne pas risquer que les batteries soient prises à dos.

Si, à la bataille de Jéna, les généraux Tauentzien et Holzendorff eussent fait une meilleure disposition de leurs troupes et plus conforme au terrain, certes les troupes des divisions Suchet et Saint-Hilaire ne seraient pas parvenues aussi facilement à s'ouvrir les débouchés du champ de bataille sur lequel on combattit plus tard. Le premier aurait dû déployer devant le village de Lutzerode, placer son artillerie entre ceux de Cospoda et Closwitz, et occuper les lisières des bois de ces deux derniers villages. Le second devait déployer devant le village de Rodchen, placer son artillerie un peu en arrière des bois de Zwetzen et Porstendorf, et occuper aussi leurs lisières.

Digitized by Google

Les succès que les Français remportèrent au centre et sur la droite, leur firent gagner le terrain nécessaire pour déployer leurs masses, et pour faciliter le mouvement du reste des troupes. Le prince de Hohenlohe, spectateur inactif de tous ces préliminaires de la bataille, s'était malheureusement abandonné à une sécurité pernicieuse, et fit enjoindre aux troupes, qu'elles devaient rester tranquillement dans leur camp jusqu'à ce que le brouillard se fût dissipé, et que, lorsque les circonstances l'exigeraient, il ferait marcher le général Gravert. Au lieu de s'avancer vers le Landgrafenberg, et prendre possession avec des forces majeures des bois de Cospoda, de Closwitz et de Zwetzen, resserrer par là le champ de bataille des ennemis, et les empêcher de se rendre maîtres des débouchés, il aima mieux rester tranquillement dans son quartier-général de Capellendorf.

Lorsqu'on veut mettre en position de l'artillerie désignée pour protéger ou pour arrêter la construction d'un pont et le passage d'une rivière, on tâchera de concentrer sur le point d'où l'ennemi peut venir, autant de feux qu'il sera possible, et de défendre le rentrant, sur lequel les troupes qui franchissent le fleuve, doivent toujours se former après avoir dépassé le pont. Mais comme l'ennemi tâchera de paralyser l'action de notre artillerie, en cherchant à démonter nos pièces ou à leur imposer silence, on placera les batteries sur des points qui dominent la position ennemie, où les pièces puissent, autant que possible, se soustraire à la vue des adversaires : comme le derrière des mamelons d'une petite élévation, des broussailles peu épaisses, etc., etc. En masquant ainsi l'artillerie, on ravira à l'ennemi les moyens de démonter les pièces; et en leur donnant une position qui domine celle des ennemis, on ravit à ces derniers les moyens de dérober leurs bouches à feu aux regards de leurs adversaires.

Après avoir reconnu le terrain à droite et à gauche du rentrant où le passage doit s'effectuer, on profitera surtout aussi des saillants du fleuve qui se trouveront dans la proximité du point principal, pour y faire avancer à l'improviste une batterie d'artillerie de position, et au moment où les colonnes ennemies prêteront, en avançant, le flanc à nos pièces, on cherchera à les battre par des feux redoublés. C'est le seul moyen, dans des cas pareils, de faire usage des feux d'enfilades, qui sont, comme nous l'avons vu, les plus efficaces. Au reste, la nature est ordinairement avare de ces sortes d'avantages : si même on trouve de ces saillants, il arrive quelquefois qu'on ne peut pas en profiter, à cause de leur éloignement du rentrant; et en y plaçant une batterie, les projectiles, en franchissant des espaces trop éloignés, n'atteignent plus les colonnes avec la force nécessaire pour paralyser le mouvement des troupes offensives.

Le passage d'une rivière, lorsqu'on est obligé de l'opérer sous le feu des ennemis, est toujours une opération très-épineuse, dont on cherche à dérober la connaissance à l'ennemi. En faisant de fausses attaques sur des points divergents au point principal, l'artillerie, dans la défense comme dans l'attaque, sera toujours l'arme la plus nécessaire. Pour ne pas mettre la réussite d'une opération pareille à la merci du hasard, il vaut mieux ne pas la diriger vers un des points du fleuve, avant de s'être assuré que c'est le principal. Parvenu dans la proximité de la rivière, on placera donc l'artillerie dans une position centrale, d'où on pourra, après avoir découvert les vraies intentions de l'ennemi, la diriger avec facilité vers le point de passage. De cette manière, dans les occasions où on ne vient pas à temps pour empêcher tout à fait la construction des ponts, on arrive du moins assez tôt pour paralyser le mouvement des troupes, et les empêcher de déboucher, ou pour les attaquer tout de suite après le passage, ce qui est toujours un avantage marquant.

Une règle générale, qui se rapporte aussi à l'artillerie employée pour protéger, ou s'opposer à la construction des ponts et aux passages, c'est d'employer plutôt des pièces de gros calibres.

Après avoir énuméré les positions les plus avantageuses qu'on puisse donner aux bouches à feu, n'oublions pas de jeter quelques lignes sur celle des avant-trains et des caissons de cartouches, dont la conservation est d'un intérêt très-majeur; car la vélocité des pièces dépend des premiers, tandis que les seconds en font toute la force.

Pour ne pas paralyser ni la vélocité, ni la force de l'artillerie, il faut placer les avant-

Digitized by Google

trains et les caissons dans des endroits sûrs, autant que possible, à l'abri des feux des ennemis, et dans une proximité qui ne mette pas les pièces dans le danger de devoir ralentir leurs feux.

Dans les armées où les avant-trains ont des coffrets de munitions, comme en Russie et en Angleterre, on peut plutôt éloigner les caissons de munitions; car ces coffrets obviennent aux premières nécessités. Dans l'armée française, au contraire, où les avant-trains ne portent point de coffrets, il serait dangereux de placer les caissons à une trop grande distance, car, de cette manière, on sacrifierait la promptitude des feux des pièces à la conservation des caissons, ce qui est un défaut.

Pour ce qui regarde l'artillerie qu'on emploie pour défendre des fortifications de campagne, sa position se trouve toujours désignée par l'assiette même des différents retranchements. Leur construction doit toujours être calculée sur les feux des pièces dont on les arme, qui, tout en défendant les points les plus importants de nos lignes de bataille, doivent aussi rassembler dans le même foyer autant de feux que possible, pour battre en brèche les lignes ennemies, ainsi que leurs masses assaillantes, tandis que nos réserves doivent être prêtes pour fondre sur les troupes rétrogradantes. Le choix de l'assiette des fortifications élevées sur le champ de bataille de Bautzen, est digne d'arrêter l'attention des militaires, et le lecteur me pardonnera de l'y ramener pour quelques instants.

La flèche de la gauche, à Baschütz, nettoyait tout le terrain depuis Gr. Jenkovitz jusqu'au delà de Nieder-Kayna, et réunissait une partie de ses projectiles en feux croisés avec la batterie de gauche de Litten, dans le foyer de Nied. Kayna (1). Les autres batteries construites près de Litten nettoyaient le terrain entre Nied. Kayna, par Kreckvitz jusqu'à Litten, en se flanquant l'une l'autre. Le reste des fortifications de Baschütz avait été construit à peu près dans une direction perpendiculaire à celle des batteries de Litten.

Les flèches de Litten et celles de la gauche de Baschütz, tout en produisant des feux croisés sur différents points, défendaient les approches du centre depuis Gr. Jenkovitz jusqu'à Litten, et dans le cas que les fortifications de Litten eussent été forcées, les flèches de Baschütz prenaient l'ennemi dans le flanc droit, et 2 divisions de cuirassiers étaient en position à gauche de Baschütz, pour tomber sur les ennemis que les feux des batteries de Baschütz auraient mis en désordre.

Nous voyons que le centre était bien couvert et bien défendu; si le flanc droit l'avait été de même, la journée aurait pu prendre une tournure tout à fait différente.

## SECTION V.

### ACTION DE L'ARTILLERIE.

En discutant sur l'action de l'infanterie, nous nous sommes convaincus, que c'est l'arme primitive, qui gagne les batailles; la cavalerie est celle qui complète les victoires et occasionne les déroutes. Voyons maintenant le rôle que nous assignerons à l'artillerie dans les batailles, et dans lesquelles son secours est toujours d'une grande conséquence.

L'artillerie ne possédant pas la faculté de pouvoir se défendre elle-même, quelle que soit son action, qu'elle avance pour attaquer son ennemi, ou qu'elle rétrograde pour se soustraire à sa poursuite, elle ne peut jamais, sans risquer d'être perdue, se soustraire à la surveillance des deux armes, et doit, dans tous les moments de son action, être accompagnée par l'infanterie ou la cavalerie.

Nous avons vu que l'artillerie prépare et facilite l'attaque des deux armes, par conséquent leurs actions doivent être relatives et réciproques; mais d'un côté l'artillerie ne pouvant pas se défendre seule, de l'autre le terrain s'opposant par fois au mouvement des deux armes, son action doit donc porter une empreinte de dépendance, qui la met dans la catégorie des armes secondaires.

Les moments d'indépendance de l'artillerie sont seulement ceux qui précèdent l'action de cette arme, et qui sont :

1° Le mouvement par lequel elle se porte vers le point désigné;

2° Le temps qu'on emploie pour mettre en position les canons, leurs avant-trains et leurs caissons de munitions. Une fois que les batte-

(1) *Voyez* le plan du champ de bataille de Bautzen, par le lieutenant-colonel Odeleben.

Digitized by Google

ries ont atteint la position qu'elles doivent occuper et que les pièces et leurs accessoires sont placées, l'artillerie devient dépendante de l'infanterie ou de la cavalerie, et doit se conformer aux mouvements des deux armes.

L'action de l'artillerie comme dépendante des deux armes, et que nous devons faire dériver des propriétés inhérentes à la nature de cette arme, peut être envisagée sous les rapports suivants :

1° Elle doit tâcher de rendre ses feux aussi justes que bien dirigés;

2° Elle doit défendre les approches du terrain où sont placées les troupes;

3° Elle doit secourir et renforcer les troupes assaillantes;

4° Elle doit protéger le déploiement des deux autres armes;

5° Elle doit protéger les retraites;

6° Poursuivre les troupes rétrogradantes avec un feu bien nourri;

7° Savoir se retirer avec régularité et ne pas embarrasser l'action et les mouvements de l'arme qui la défend ou la seconde.

L'action de l'artillerie, en général, doit être aussi simple que ses mouvements doivent être rapides et ses feux être justes. Cette arme, n'osant avoir d'engagement avec son ennemi qu'à une certaine distance et ne pouvant que déposter, mais non s'emparer d'un point, son action doit nécessairement cesser au moment où celle de l'infanterie ou de la cavalerie doit commencer, sauf à la reprendre ou pour protéger les troupes rétrogradantes, ou pour poursuivre avec ses projectiles celles qu'on aura mises en fuite. Cette arme doit commencer les combats et peut amener les moments opportuns des engagements; mais comme elle ne peut pas rompre et mettre en fuite son ennemi, il est impossible de lui décerner les honneurs des victoires.

L'action de l'artillerie est donc soumise à des interruptions qui sont désignées par les engagements ou plutôt par les chocs des deux autres armes, et pour que cette action ne soit pas au détriment de toutes les trois, l'essentiel est de savoir faire prolonger celle de l'artillerie, jusque au moment où celle des deux autres armes doit commencer; en un mot, savoir apprécier le moment jusque auquel ses feux sont avantageux et nécessaires, ainsi que celui où ses effets ont été assez efficaces pour faire entrer les autres armes en lice. Il ne faut donc jamais s'engager dans de longues et vaines canonnades; mais au moment où les batteries ont rempli leur devoir, faire agir les autres armes pour compléter le succès.

Les manœuvres compliquées de l'artillerie, qui entraînent dans de grands mouvements et font perdre beaucoup de temps, sont non-seulement inutiles, mais même nuisibles. Les bouches à feu ne doivent passer de leur état passif à l'état d'action, qu'en se portant d'une position à une autre, en se dirigeant sur une ligne droite ou sur l'arc qui offre le moins de circonférence.

Si le terrain empêche l'artillerie de marcher en ligne, on la soumettra à la formation qui protége le déploiement le plus rapide, comme, par exemple, en colonne sur quatre pièces de front.

Au moment où les colonnes manœuvres seront arrivées sur la position où elles doivent déployer, l'artillerie des lignes de bataille, celle désignée pour en défendre les approches, se détache incontinent des colonnes dont elle faisait partie, et se dirige, au reste, sans trop se fatiguer (car cette opération se faisant à une sorte de distance de l'ennemi, ne peut pas être dangereuse pour les autres troupes), vers les points qui protégeront son déploiement aussi, et qui la conduiront, autant que possible, sur les positions qu'elle devra occuper dans l'ordre de bataille et au moment de l'engagement.

Cependant, ce mouvement n'étant encore que préparatoire, il est inutile d'être toujours trop sévère sur le choix d'une position avantageuse pour ce premier déploiement des batteries, d'autant plus, que les troupes étant une fois rangées en bataille, sont encore obligées d'aller occuper le champ de bataille désigné. C'est plutôt sur le terrain où l'on en vient aux mains avec son ennemi, que l'art de bien placer les batteries, dont j'ai déjà eu l'occasion de développer les défauts et les avantages, doit attirer l'attention des chefs.

Le talent avec lequel on place les bouches à feu est d'un avantage et d'un intérêt d'autant plus grands, qu'après les mouvements préliminaires, dont je viens de parler, tout ce qui se rapporte à l'action de l'artillerie, est en



Digitized by Google

bonne partie basé sur la position avantageuse des bouches à feu.

Une fois que les batteries qui doivent défendre les approches des lignes de bataille sont placées, les chefs doivent s'astreindre à bien remarquer l'effet que leurs feux produisent sur les masses ennemies; car le moindre mouvement que l'on fait faire aux pièces, pour lequel même les bras des artilleurs suffisent, peut changer la direction des feux et rassembler une masse collective plus grande, tantôt vers un point, tantôt vers un autre.

Il est souvent possible que le terrain qu'occupe l'ennemi, et qui se trouve vis-à-vis d'une batterie, soit une position qui non-seulement le dérobe tout à fait à nos regards, mais protége aussi son emplacement, de manière à le mettre tout à fait à l'abri de nos projectiles. Tirer contre un ennemi qu'on ne peut ni voir ni atteindre, est ce qu'on appelle tirer sa poudre aux moineaux. Dans un cas pareil, il vaut mieux, ou faire changer de direction aux pièces en leur faisant, par exemple, avancer un des flancs, diriger leurs feux contre un autre objet et augmenter ainsi les feux collectifs d'une autre batterie, ou bien leur faire tout à fait changer de position. Le premier changement se faisant cependant avec une moindre perte de temps, est toujours préférable au second.

C'est ordinairement l'artillerie des lignes de bataille qui commence les combats, mais ces engagements préliminaires ne sont ordinairement d'aucun résultat décisif. Ces sortes de canonnades se prolongent souvent des heures entières, sans en retirer d'autre résultat que de perdre et de tuer une certaine quantité d'hommes. Ce n'est qu'au moment où l'un des partis commence à trahir ses projets, qu'arrive la seconde époque de l'action de l'artillerie. L'ennemi renforce-t-il son feu pour paralyser le nôtre, ou cherche-t-il, par l'intensité de ses feux, à déposter nos troupes ou les battre en brèche, on lui oppose un feu aussi terrible et aussi bien nourri que le sien, et on égalise par là toutes les chances défavorables. Prononce-t-il un mouvement offensif, on lui oppose aussi des troupes qu'on soutient, si la circonstance l'exige et le terrain le permet, par une masse d'artillerie.

Si le terrain que la masse désignée pour l'attaque doit parcourir est tel qu'on puisse dérober aux ennemis le mouvement des troupes, on lui accordera la formation qu'elle devra avoir au moment de l'engagement; c'est-à-dire, on fera précéder l'infanterie ou la cavalerie par l'artillerie. Si, au contraire, le terrain qu'il faut franchir, est une plaine ouverte qui trahit le mouvement, il vaut mieux ménager à l'artillerie un engagement subit qui étonne l'ennemi et agit avec plus d'effet sur lui.

Tant que l'arme qui accompagne l'artillerie, et qui doit exécuter ensuite le choc, se porte vers le point où elle doit l'opérer, les bouches à feu qui l'accompagnent resteront cachées sous sa protection, et, par conséquent dans les intervalles de la seconde ligne. A-t-elle atteint le point où la position de l'artillerie et la proximité de l'ennemi rendent ses feux nécessaires, les batteries passent à travers les intervalles de la première ligne, et s'avancent à une certaine distance de l'ennemi; distance que doivent déterminer les avantages du terrain qu'on pourra leur faire occuper, ainsi que la justesse et l'efficacité des tirs.

Toutes les fois que nous serons maîtres de nos actions et du terrain que nous voudrons parcourir pour atteindre notre ennemi, il vaudra toujours mieux choisir un terrain plutôt vaste que rétréci, et dont les sinuosités n'embarrassent pas le mouvement des troupes; car, dans des cas pareils, il faut prononcer son mouvement plutôt avec une masse imposante de troupes et d'artillerie, qui soit en état de produire un grand résultat, qu'avec un parti qui ne serait en état de recueillir qu'un succès isolé.

A la bataille de Wagram, au moment où les corps de Davoust et d'Oudinot préparaient leurs attaques contre Markt-Grafen-Neusiedel, ainsi que leur mouvement de conversion, pour réussir plus tôt à détruire les forces ennemies, Nopoléon attaqua leur centre posté à Aderklaa. Il renforça le corps de Masséna par celui de Macdonald, par la cavalerie de Nansouty, ainsi que celle de la garde, et par 100 pièces de canon. Lauriston, à la tête de l'artillerie, s'avance à une demi-portée du canon, et sème bientôt la mort et la terreur dans les rangs des Impériaux. Le prince de Lichtenstein parvint à paralyser, en quelque sorte, les projets des ennemis, et prévint la déroute du centre, cette attaque sur Aderklaa et les pertes énormes que

Digitized by Google

les Autrichiens y essuyèrent, peut toujours être envisagée comme le préliminaire de la réussite de celle de Markt-Grafen-Neusiedel.

A la bataille de Waterloo, pendant que les deux partis se disputaient avec acharnement le château de Hougoumont, Napoléon enjoignit au maréchal Ney de diriger ses attaques contre la gauche des ennemis, de s'emparer du village de la Haye, et d'intercepter toute communication entre l'armée anglo-hollandaise et le corps de Bulow. Quatre-vingts bouches à feu devançaient les troupes; les boulets et les cartouches à balles firent perdre beaucoup de monde aux alliés; et, malgré les charges que la cavalerie anglaise dirigea contre cette masse de troupes, les Français parvinrent à remporter des succès assez décisifs. Mais tous les avantages que Napoléon pouvait remporter du côté de la Haye, si même il était parvenu à pousser jusqu'à Mont-Saint-Jean, à quoi pouvaient-ils le mener, tandis qu'il était tourné vers Frischermont et Planchenois, et que le corps de Bulow le prenait à dos?

Au reste, c'est une disposition qui, employée à propos et menée avec discernement, ne peut manquer d'être très-favorable, en occasionnant toujours du flottement dans les lignes attaquées. La grande difficulté dans une disposition pareille est, comme je l'ai déjà dit une fois, de trouver un terrain qui protége le mouvement d'une masse aussi grande de bouches à feu. Comme dans ces cas, l'artillerie n'est qu'arme préparatoire, il faut, qu'au moment où elle est parvenue à mettre du flottement dans les lignes ennemies, elle se retire et fasse place à l'arme qui doit opérer le choc.

Dans ces sortes d'attaques en masse, le rôle de l'artillerie, lorsque l'arme qui la seconde attaque l'ennemi, n'est ordinairement qu'interrompu et non fini. Si le choc n'a pas réussi, le feu de l'artillerie doit arrêter la fougue des vainqueurs; et s'il a été exécuté avec succès, il doit le poursuivre pendant quelque temps dans son mouvement rétrograde. Le chef qui commande l'artillerie devra donc placer les pièces dans le sens des deux cas, pour qu'elles puissent être utilisées dans l'un comme dans l'autre.

Cet emplacement de l'artillerie ne saurait se soumettre à des règles stables, car le terrain et la position de l'ennemi y jouent un trop grand rôle; mais on doit prendre pour principe normal de placer ensuite les batteries de manière à ce qu'elles puissent pour le moins se servir de feux obliques, et suivre l'ennemi dans sa retraite, en lui lançant une infinité de projectiles, ou arrêter les vainqueurs, si le succès trompait l'attente.

Une attaque pareille en masse a-t-elle eu un succès décisif et forcé l'ennemi à rétrograder, l'artillerie doit s'avancer avec promptitude vers les troupes rétrogradantes, et chercher à rendre ses feux plus vifs encore qu'ils ne l'ont été; car en poursuivant l'ennemi qui bat en retraite avec un grand nombre de projectiles, on lui fait faire des pertes sensibles.

Si, dans les premières périodes du combat, il est plus prudent de n'engager qu'une partie de l'artillerie, en laissant le reste en réserve pour pouvoir s'en servir dans des moments opportuns, il est tout aussi nécessaire, au moment où la victoire commence à se décider, d'utiliser toute son artillerie, en la partageant entre les masses désignées pour l'attaque décisive et les lignes de bataille (1). De cette manière, au moment où l'ennemi prononce son mouvement rétrograde, on peut, sans perdre de temps, le poursuivre par les feux meurtriers des canons, et non-seulement lui enlever beaucoup de monde, mais faciliter aussi l'action de la cavalerie légère.

A cette même bataille de Wagram, dont je viens de parler, et où l'artillerie a moissonné de si beaux lauriers, Napoléon avait, au moment de la décision, indépendamment de l'artillerie qu'on avait dirigée vers Aderklaa, utilisé le reste de cette arme, en l'employant à l'attaque du village de Baumersdorf et de celui de Markt-Grafen-Neusiedel; de manière qu'au moment où les Impériaux se virent obligés de commencer leur mouvement rétrograde, presque toute l'artillerie de l'armée se trouvait engagée. Napoléon fit poursuivre ses ennemis rétrogradants par un feu bien nourri, d'où provint une partie des pertes des Autrichiens dans cette journée. Un grand nombre de blessés

(1) Ce n'est jamais au commencement du combat, quelle que soit la force de l'artillerie, qu'on peut décider de la victoire; a-t-on une fois mis en action toutes ces pièces, on peut se trouver embarrassé lorsque l'ennemi viendra fondre sur un point où, à cause d'un manque d'artillerie, on ne pourra plus se maintenir.

Digitized by Google

s'étaient réfugiés dans les villages d'Aderklaa, Sussenbrunn et Gerasdorff, et périrent dans les flammes; car les Français les avaient tous incendiés.

Le prince de Reuss, qui avait pris position sur le Bisamberg, eut beaucoup de peine à arrêter la fougue impétueuse des vainqueurs, et la cavalerie autrichienne parvint ensuite à mettre fin à la poursuite des ennemis.

La bataille de Wagram, en général, et sur laquelle j'aurai encore l'occasion de revenir plus tard, offre un exemple bien instructif, tant pour les différentes époques de l'utilisation de l'artillerie que pour son action en général.

Dans les colonnes manœuvres, il est toujours utile d'avoir au moins deux batteries, dont l'une à cheval, en tête de la colonne et placée derrière la cavalerie légère, qui ouvre la marche; car une disposition pareille ne peut jamais avoir que de bons résultats. Supposant que le déploiement ne soit soumis à aucun inconvénient, les deux batteries pourront toujours être utilisées dans la première ligne de bataille; et si, par quelque cas imprévu, l'ennemi tombe à l'improviste pendant le déploiement de la colonne, ces deux batteries seront encore plus utiles; car en les plaçant sur une position avantageuse, on peut facilement arrêter cette première fougue de l'ennemi, et donner aux troupes de la colonne le temps de déployer. L'essentiel, dans un cas pareil, c'est d'utiliser de prime-abord quelques bataillons d'infanterie pour servir de sauve-garde aux batteries, et de placer cette cavalerie légère, qui ouvre ordinairement la marche, dans une position avantageuse, et se procurer par là un noyau de troupes qui protégeront le déploiement du reste de la colonne.

Si, après un échec ou une bataille perdue, on se trouvait forcé à une retraite qui ne pût s'effectuer que sous les yeux des ennemis, comme il est difficile, pendant ces mouvements rétrogrades, de reprendre l'offensive, et que le seul but est de les exécuter avec ordre, en rétrogradant continuellement, il faudra faire avancer les batteries de gros calibre, qu'on fera manœuvrer à la prolonge, pour ne pas perdre de temps en mettant les pièces sur les avant-trains. On choisira pour la retraite des batteries, des terrains qui n'embarrassent pas trop leur mouvement, en cherchant en même temps à les diriger vers les points qui offriront les positions les plus avantageuses.

On désignera l'artillerie de gros calibre pour défendre les approches des lignes de bataille et pour paralyser les mouvements offensifs des ennemis, tandis que l'artillerie à cheval sera, à cause de la vélocité de ses mouvements, désignée pour coopérer aux mouvements de conversion. Soutenue par la cavalerie légère, elle devra chercher des positions qui la mettent dans la possibilité de menacer les flancs des masses offensives, et distraire par là leur attention des objets primitifs de leur poursuite et en paralyser la fougue.

On cherchera surtout à défendre avec opiniâtreté les voies qui offrent les communications les plus faciles, et qui doivent par conséquent servir de lignes de retraite aux troupes. On placera sur chacune d'elles une batterie de gros calibre, tandis que les batteries intermédiaires chercheront à croiser leurs feux avec ceux des principales.

Arrive-t-on à l'entrée d'un bois que les troupes doivent franchir, l'artillerie étant l'arme qui embarrasse le plus dans ces sortes d'occasions, lorsqu'on la fait défiler en masse, on ne mettra en batterie que le nombre de pièces nécessaires pour pouvoir paralyser les mouvements offensifs des ennemis, et qu'on placera sur les points les plus importants.

Comme le mouvement de l'artillerie à pied est beaucoup plus lent que celui de l'artillerie à cheval, et que, dans des occasions pareilles, les troupes qui devront défiler les dernières seront obligées d'accélérer leur mouvement, il est toujours plus avantageux de faire rétrograder l'artillerie à pied la première, en laissant plutôt à l'artillerie à cheval le soin de couvrir la retraite.

Le moment de la retraite de l'artillerie à cheval, elle-même, est-il arrivé, on lui fait traverser le défilé le plus promptement possible, et pendant ce temps l'artillerie à pied, qui aura achevé son mouvement de rétrogradation, devra garnir les points les plus importants de la nouvelle position, de manière à pouvoir diriger ses feux contre les débouchés du défilé.

Dans ces circonstances, l'infanterie doit être toujours le soutien le plus ferme de l'artillerie; car quoique les retraites puissent très-bien s'o-

Digitized by Google

pérer aussi sous la protection de la cavalerie, dans des positions acculées à des défilés, le rôle de cette arme est soumis à de trop grands dangers, pour qu'elle ne le cède momentanément à l'infanterie, dont l'action sur des terrains pareils est plutôt avantageuse que défavorable. On ne conservera près des troupes les plus avancées, qui devront traverser le défilé les dernières, qu'autant de pièces qu'on pourra en faire marcher de front sur les différentes voies de communication; leur devoir sera de lier leurs feux avec ceux des tirailleurs, qui seront chargés de la défense du taillis même, en conservant sur chaque voie au moins un bataillon pour la défense des pièces, qu'on fera marcher sur un des côtés de la route.

Si l'artillerie qui coopère à la retraite des troupes, finit par ne plus pouvoir se maintenir contre un ennemi, ou trop puissant, ou que les localités protégent, et se voit à la veille d'être livrée, il faut chercher du moins à ne lui abandonner qu'un trophée qui ne puisse pas lui servir à l'avenir, en enclouant les canons ou en brisant les affûts.

Lorsqu'il s'agira de mettre l'artillerie en action pour défendre ou attaquer un village, dans le premier cas, les bouches à feu devront diriger leurs feux contre les masses ennemies qui viendraient pour s'en emparer; car une fois que le mouvement des troupes assaillantes a été paralysé, tout ce que l'ennemi pourra faire, c'est de l'incendier. Mais nous avons vu déjà plus haut, qu'après avoir incendié un village, si on ne prononçait pas un mouvement offensif sur les deux flancs du poste et si on ne le dépassait pas, les troupes qui le défendent viennent de nouveau se loger derrière les décombres. La prise d'un village ne peut donc jamais se décider par de l'artillerie seule, mais par l'infanterie qui parvient à s'y loger aussi.

L'essentiel, dans ces occasions, est donc de chercher à maintenir l'artillerie placée sur les deux flancs; et tant que celle-ci pourra s'y soutenir, la prise du village ne sera pas décidée. Le combat de Probstheïda nous en offre un exemple bien convainant (1).

Le maréchal Victor, à la tête du second corps d'armée, avait été désigné pour défendre ce village. Comme la possession de Probstheïda était pour le centre de la position ennemie, d'un intérêt majeur, Victor crut devoir s'y maintenir avec résolution et opiniâtreté, et fit les dispositions suivantes : une partie de l'infanterie française occupa Probstheïda, le reste fut placé derrière. A droite du village, sur la pente douce où se trouvait le moulin à vent, l'ennemi plaça une forte batterie d'artillerie, dont le flanc gauche s'appuyait aux chemins qui conduisaient de Probstheïda à Leipzig, une autre se trouvait sur la gauche de ce poste et dirigeait son feu contre Zuckelhausen. Stotteritz, qui faisait la continuité de la ligne de bataille vers la gauche, était défendu par les troupes du duc de Tarente, dont l'artillerie fut placée en avant; une divison de cuirassiers était en réserve sur la gauche du village.

Le comte de Wittgenstein voulut prendre Probstheïda d'assaut; il désigna pour cet effet le second corps russe et les 10e et 12e brigades prussiennes.

Les deux brigades prussiennes attaquent le village, et leurs tirailleurs parviennent jusqu'aux clayonnages les plus avancés; mais forcées de se replier, la 12e brigade essuya un feu meurtrier de cartouches à balles, qui lui enleva beaucoup de monde. L'assaut fut recommencé par la 10e brigade, qui avança en colonnes sous la protection de ses tirailleurs. La 12e la suivit de près, et ces valeureux soldats parvinrent à s'emparer d'une partie du village; mais l'ennemi leur opposant des forces toujours fraiches qu'il puisait dans les réserves placées derrière, les força de renoncer à leur victoire, qu'ils avaient achetée au prix de tant de sang; car toutes les fois que ces deux brigades se voyaient forcées d'abandonner Probstheïda, elles étaient poursuivies dans leur retraite par le feu meurtrier des bouches à feu.

Le comte de Wittgenstein fait enfin avancer le 2e corps d'armée. L'attaque est renouvelée avec la même ardeur, mais d'après les mêmes dispositions et par conséquent avec les mêmes résultats funestes. Enfin, on se voit obligé d'abandonner l'attaque de ce poste, et

(1) Pour donner plus de véracité à ma narration, j'ai cru devoir consulter à ce sujet les meilleures relations que nous possédions, et qui sont : Plotho, *der Krieg in Deutschland und Franckreich in den Jahren*, 1813 *und* 1814; Odeleben, *Relation circonstanciée de la Campagne de* 1813 *en Saxe;* Fain, *Manuscrit de* 1813; et Lutzow, *Bietrage zur Kriegsgeschichte der Feldzüge* 1813 *und* 1814.

Digitized by Google

les troupes prusso-russiennes rétrogradent sous la protection de leurs chaînes de tirailleurs, et vont se lier par leur gauche aux troupes du comte de Colloredo.

Les attaques de Probstheïda nous démontrent d'une manière évidente, que lorsqu'un village est défendu comme celui-ci, et qu'il a des réserves respectables derrière le poste et une artillerie puissante sur les flancs, l'infanterie la plus brave et la mieux disciplinée ne parviendra jamais à s'en rendre maîtresse à elle seule. L'artillerie qui défend les villages, en prenant les colonnes assaillantes en feux croisés, peut leur faire subir des pertes tellement sensibles, qu'abstraction faite du nombre d'hommes que l'on perd, les masses offensives risquent toujours de perdre leur compacité et d'être arrêtées dans leur mouvement. Il faut donc avant tout les soustraire à ce double désavantage, et, par conséquent, chercher à paralyser le feu meurtrier de l'artillerie, à quoi on ne parvient qu'en opposant un feu tout aussi puissant et aussi bien nourri, ou bien en cherchant à se rendre maître des batteries ennemies.

Des considérations ci-dessus énoncées, on peut facilement déduire les règles d'après lesquelles l'artillerie doit coopérer à l'attaque d'un village, qui serait défendu par des batteries puissantes. C'est en vain, comme nous venons de le voir, que l'infanterie seule s'efforcerait de s'emparer d'un village, si elle n'était pas soutenue par une artillerie au moins équivalente à celle des ennemis. Le principal, dans un cas pareil, est donc de chercher à démonter les batteries qui défendent le poste, et n'engager l'infanterie qu'au moment où on serait parvenu à leur imposer silence. On emploiera les feux les plus efficaces, qui sont les feux obliques, d'enfilades ou croisés, et lorsqu'ils auront produit le résultat désiré, ce sera le moment où l'infanterie, formée en colonnes offensives, ira, sous la protection de ses tirailleurs, donner l'assaut au village. C'est du moins le moyen le moins destructeur pour s'en rendre maître.

Si, au contraire, l'emploi des différentes armes devient insuffisant pour s'en emparer, et si sa position ne permet pas même de le tourner, il ne reste plus alors qu'un seul moyen, et c'est celui de l'incendier. On y jettera donc quelques obus, et on cherchera à prononcer le mouvement offensif au moment de la rétrogradation de l'ennemi; car non-seulement les troupes qui défendent le village intérieurement, mais aussi l'artillerie qui se trouve sur les flancs, sont obligées, dans un moment pareil, à prendre une position, sinon très-éloignée, du moins rétrograde, pour que l'incendie du village ne fasse pas sauter quelques caissons de munitions ou d'avant-trains.

Au reste, ces sortes de moyens ne doivent être employés que lorsqu'ils deviennent l'unique remède au mal; car, de cette manière, on se prive aussi d'un poste dont la possession peut nous être d'une grande utilité, si nous parvenons à nous en rendre maîtres.

A-t-on un fleuve à franchir ou à en défendre le passage, l'artillerie, dans des occasions pareilles, y jouera le rôle principal; car, pour pouvoir le faire avec une sorte de probabilité de succès, l'artillerie devra protéger les travaux de ses pontonniers, ou paralyser ceux des ennemis. La force des batteries et l'intensité de leurs feux, peuvent seules faciliter ces sortes d'opérations; mais, avant tout, il faut connaître les vrais points de passage et ne pas se laisser induire en erreur par de fausses attaques. Nous avons déjà vu dans l'article précédent, la position qu'on doit faire prendre à l'artillerie dans ces sortes d'occasions en arrière ou près des fleuves.

Ce n'est qu'en surpassant la force des feux des ennemis, qu'on parvient à accorder aux pontonniers les moyens de frayer un passage. Une fois que l'artillerie est placée, position qui est soumise, comme nous l'avons vu, à plusieurs règles qu'il ne faut jamais enfreindre, jusqu'au moment où le pont soit achevé, tout dépend de l'artillerie, dont le rôle devient d'autant plus difficile à remplir, qu'elle se trouve sur une rive opposée et ne peut, par conséquent, ni manœuvrer pour prendre l'ennemi en flanc et faire usage des feux d'enfilades, ni même augmenter à loisir la force de ses batteries, à cause de l'étroite circonscription de la sphère active dans laquelle on peut les placer. Tout le feu de l'artillerie devant se concentrer sur un point, et justement sur celui où on doit construire les ponts, on ne peut mettre en action qu'une certaine quantité de bouches à feu dont le nombre est en proportion de l'éloignement du terrain sur lequel on place les batteries, du point sur lequel elles doivent concentrer leurs feux.

Digitized by Google

Quelquefois des îles bien boisées, qui servent de rideau aux tirailleurs, peuvent rendre aussi des services signalés. En se glissant dans les broussailles, les voltigeurs peuvent, par des coups bien ajustés, coopérer avec l'artillerie placée sur le rivage, et en enlevant à celle des ennemis ses servants, la forcer par là au silence. Ces îles aident aussi à cacher les bateaux et tous les préparatifs du passage, et peuvent servir aussi de point de liaison aux ponts qu'on se propose de jeter sur le fleuve.

Le 2 juillet 1796, l'armée de Sambre-et-Meuse, en franchissant le Rhin à Neuwied, fait embarquer 9 compagnies de grenadiers derrière l'île de Weissenthurn et les jette sur la rive droite. L'ennemi avait voulu arrêter le débarquement en établissant une forte batterie; mais le général Jourdan en fait opposer une autre de 24 pièces, qui protége le passage.

Un second débarquement de plusieurs compagnies d'infanterie, d'un escadron de chasseurs à cheval et de 2 pièces d'artillerie légère, s'opère avec la même facilité. Du côté de Saint-Sébastien aussi, malgré le feu d'une redoute placée en avant de Bendorf, Jourdan jette 400 grenadiers qui atteignent la rive droite, et pendant que les troupes françaises, tout en détournant l'attention de l'ennemi du vrai point de passage à Neuwied, disséminaient leurs forces, le commandant Tirlet s'occupait de la construction du pont. Il l'établit sur le bras du Rhin compris entre l'île de Neuwied et la rive droite, et l'ayant achevé, le reste des troupes traversa le fleuve.

Nous pouvons donc recevoir pour principe normal et invariable, que dans les passages des fleuves, c'est la force de l'artillerie qui décide du succès, et pour ne pas les acheter à trop grand prix, il faut chercher à paralyser le feu des ennemis. C'est ainsi qu'au mois d'octobre 1812, après la prise de Polotsk, le maréchal Saint-Cyr garnit d'artillerie plusieurs points de la rive gauche de la Duna, pour s'opposer à la construction des ponts; mais la nôtre, plus nombreuse et mieux placée, obligea bientôt celle des Français à suspendre ses feux.

Les annales des guerres nous offrent beaucoup de passages, qui auraient certainement pu être très-difficiles à opérer; mais les fortifications de campagne ayant aplani la majeure partie des difficultés, comme l'exemple que nous offre le passage de l'armée française en 1809 au delà du Danube, nous ne pouvons plus les mettre dans la catégorie de ceux où le manque d'apprêts rend l'expédition aussi difficile que dangereuse, et que des considérations pareilles font ordinairement échouer.

Mais un passage opéré sans apprêts antérieurs et exécuté par l'unique force des armes, digne de servir de modèle, est l'exemple que nous offre l'armée française en franchissant l'Adige et l'Alpon vis-à-vis de Ronco et d'Arcole.

Après la défaite des divisions Augereau et Masséna, à Colognola, le général en chef de l'armée française, obligé de se replier sous les murs de Vérone, n'eut pas plus tôt atteint cette place, qu'il conçut le projet d'aller repasser ce fleuve à Ronco, en descendant par la rive droite de l'Adige, de tomber par Villanova ou San-Bonifacio, sur les derrières d'Alvinzi et lui enlever ses parcs de munitions, ses dépôts de vivres et sa seule communication.

Les divisions Augereau et Masséna repassèrent l'Adige dans la nuit du 13 novembre, et se dirigèrent sur Ronco. Le général Kilmaine fut laissé dans Vérone avec 3,000 hommes, et la division Vaubois dans la position de Corona. Les divisions françaises ayant atteint leur point de destination, on fit jeter un pont sur l'Adige, et la division Augereau y passa en se dirigeant sur Arcole, tandis que celle de Masséna défila sur Porcil.

La digue qui mène de Ronco à Arcole est coupée près de ce village par l'Alpon, ruisseau marécageux et impraticable presque partout. Les Autrichiens avaient sur ce point de gros détachements qu'Alvinzi y avait envoyés, tant pour surveiller ce point que celui d'Albaredo, le pont d'Arcole et la rive gauche de l'Alpon, qu'on avait garnie de canons. Le brigadier Brigido, qui était chargé de sa défense, avertit Alvinzi de l'approche de l'ennemi, et Provera fut dirigé avec 6 bataillons et le régiment de Spleny sur Bionde et Porcil, tandis que 14 bataillons et 22 escadrons, sous les ordres du général Mitroswky, marchèrent sur San-Bonifacio et Arcole.

Le 15 novembre, Augereau et Masséna s'avancèrent, le premier vers Arcole, le second vers Porcil. Les approches du pont d'Arcole étaient garnies d'artillerie, et le village lui-même occupé par de l'infanterie. La colonne

Digitized by Google

d'Augereau essuya une vive résistance, et ne put jamais déboucher. Les généraux qui se trouvaient avec cette division, pénétrés de l'importance du passage, se portent eux-mêmes en avant, et plusieurs, comme Lannes, Verdier, Bon et Verne, victimes de leur généreux dévoûment, sont aussitôt mis hors de combat, sans cependant pouvoir réussir dans leur projet. Augereau lui-même se précipite à la tête du pont; mais tous ses efforts sont vains, le feu meurtrier des ennemis accablait les pelotons de la tête de la colonne, toutes les fois qu'ils venaient à portée.

Un échec pareil engagea Bonaparte à envoyer la brigade du général Guyeux vers Albaredo, avec l'ordre d'y passer l'Adige au bac, afin de tourner Arcole, tandis que lui-même il essaya encore une fois un assaut sur le pont. L'ennemi venait de renforcer son artillerie et ses troupes, et opposa une résistance plus opiniâtre encore, tandis que les Français se trouvaient dans l'impossibilité de lui opposer des batteries équivalentes, à cause du terrain marécageux de la rive droite de l'Alpon, qui ne permettait pas l'emplacement des bouches à feu.

Dans ce nouvel assaut, le général Vignolles fut blessé, et Muiron, aide de camp du général en chef, resta parmi les morts. Cet essai fut le dernier de la journée du 15, et il fallut se retirer, et attendre le résultat de l'attaque de la brigade Guyeux. Les Français revinrent sur la rive droite de l'Adige, tandis que les 12e et 75e demi-brigades furent laissées en observation sur la rive gauche.

Le 16 novembre, Bonaparte renouvelle le combat : il fait repasser l'Adige aux divisions, qui rencontrent l'armée autrichienne en marche de Porcil et d'Arcole, pour attaquer le pont de Ronco. La cavalerie autrichienne se porta sur Arcole, tandis qu'une autre divison fut dirigée vers Albaredo, pour y défendre le passage de l'Adige. Masséna repousse encore une fois les ennemis vers Porcil, et Augereau les rejette sur Arcole; mais la même scène recommence sur le pont, et les mêmes difficultés les y attendent. Ils font des pertes considérables, sans pouvoir parvenir à avancer.

Enfin, Bonaparte se résout à faire jeter un pont de fascines au delà de l'Alpon, vers son embouchure. L'ennemi le prévint dans cet endroit aussi, et un feu meurtrier d'artillerie déconcerta tous les projets. Pendant qu'on se disputait le passage de l'Alpon à Arcole et vers son embouchure, Alvinzi avait fait filer son centre de Bonifacio par la rive droite de l'Alpon vers Arcole; mais heureusement pour les Français, Bonaparte fut prévenu de ce mouvement, et fit avancer 4 pièces d'artillerie légère dont le feu arrêta l'ennemi.

La nuit survint, et on en était au même point que la veille; Bonaparte retira ses troupes, et les plaça dans la même position sur les deux rives de l'Adige. Cette nuit fut employée à faire les préparatifs nécessaires pour jeter un pont vers l'embouchure de l'Alpon.

Le 17, les Français reviennent pour la troisième fois à la charge; mais au moment où ils voulaient franchir le pont de l'Adige, un des bateaux s'enfonça. Les Autrichiens, en même temps, s'avançaient pour attaquer la brigade chargée de la défense du pont, qui se trouvait sur la rive gauche, lorsque l'artillerie française, placée sur la rive droite, fit un feu si meurtrier, en les prenant d'écharpe, qu'elle parvint à les arrêter.

Pendant ce temps, le pont fut réparé, et les troupes françaises le franchirent. Cette fois-ci, Masséna ne se porta qu'avec une partie de sa division vers Porcil, tandis que l'autre resta entre ce dernier endroit et Arcole.

La 32e demi-brigade fut embusquée dans le bois, à droite de la digue. La 18e légère fut placée en bataille près du pont de l'Adige; le général Robert, avec la 75e, prit position au centre devant Arcole. La division Augereau fut désignée à franchir l'Alpon vers son embouchure.

Le général Robert, qui avait attaqué les Impériaux près du pont d'Arcole, fut bientôt rejeté, et forcé de se réfugier derrière la division Augereau, tandis que quelques pelotons s'étaient repliés sur l'Adige. Les Autrichiens s'engagent alors dans une poursuite désordonnée, et assaillis à leur tour par les troupes de Masséna, ils sont mis en déroute et rejetés dans le marais. Ils perdirent, dans cette attaque, 2 à 3,000 prisonniers.

Augereau, de son côté, était parvenu à jeter un pont sur l'Alpon, et en commença le passage sous le feu des Impériaux. Pendant ce temps, par ordre du général en chef, le lieutenant Hercule avait franchi l'Adige à la tête

Digitized by Google

de 25 guides, et fit sonner la charge par plusieurs trompettes. Ce stratagème réussit parfaitement, car il causa un peu d'hésitation dans les troupes autrichiennes, dont Augereau profita pour les attaquer. Le choc fut sérieux, et eut un plein succès. La garnison de Porto-Legnano arriva sur ces entrefaites, et débouchant sur San-Gregorio, menaça de prendre les Impériaux à revers, et décida ainsi leur retraite. Le général Masséna se porta de Porcil sur San-Bonifacio, et se lia ensuite, par sa droite, avec la division Augereau. Après le combat, l'armée française prit position sur la rive gauche de l'Alpon, la gauche près d'Arcole, la droite à San-Gregorio.

Ce passage, tenté à triples reprises, sans apprêts antérieurs et par la seule force des armes, servira, sans contredit, d'exemple bien instructif pour des cas pareils, et nous démontre jusqu'à l'évidence, que le feu de l'artillerie est justement le vrai moteur qui peut nous assurer la victoire, toutes les fois que le passage ayant été démasqué, on voudra l'exécuter à force armée. Les journées du 15 et du 16 ne furent tellement funestes pour les Français, que parce que, ne pouvant réduire l'artillerie ennemie au silence, ils furent obligés de forcer le passage du pont avec des colonnes, qu'ils livraient impunément au feu meurtrier des batteries autrichiennes. L'issue même du combat du 17 nous prouve que Bonaparte avait déjà désespéré de franchir le fleuve. Son mouvement ayant été démasqué, et ne pouvant, à cause des localités, contrebalancer le feu des ennemis, il fut même obligé d'abandonner le passage vis-à-vis d'Arcole, et d'en établir un autre vers l'embouchure de l'Alpon, où les Impériaux avaient négligé de prendre les mêmes précautions pour la défense.

Par rapport à l'action de l'artillerie qu'on attache aux avant-gardes, cette action peut se rattacher aux règles dont nous venons de faire mention en discutant sur l'action de l'artillerie dans les combats et batailles. Le service de l'artillerie dans les avant-gardes est le même que celui des autres engagements, et doit se soumettre aux mêmes principes, sauf à les modifier, comme on le fait dans tous les cas, et les adapter au terrain où l'avant-garde s'engage. Comme cette portion de l'armée qu'on fait avancer vers l'ennemi est plutôt un détachement de surveillance, qui doit éclairer tous les mouvements de l'armée et prévenir toutes les surprises, qu'une troupe à laquelle on impose la tâche de remporter des victoires, le rôle de l'artillerie doit céder de son importance à ceux de l'infanterie et de la cavalerie, qui sont les deux armes qui font ordinairement le service des avant-postes, des patrouilles et des reconnaissances.

Quoique l'artillerie partage ordinairement aussi les travaux des troupes employées aux avant-postes, aux patrouilles et aux reconnaissances, ce n'est guère que dans le troisième cas où son action devient importante, à cause de la masse de troupes et de bouches à feu qu'on est dans le cas d'employer.

Dans le service des patrouilles, au contraire, il faut user de beaucoup de précautions; car même les grandes patrouilles, n'étant ordinairement composées que de 200 à 250 hommes, les pièces qu'on leur confie sont souvent en danger d'être prises par l'ennemi.

L'artillerie qu'on place aux avant-postes pour défendre les approches qui mènent à la position de l'avant-garde, ne risque ordinairement pas autant, car les avant-postes étant toujours dans la proximité de la masse principale des troupes, et étant soutenus par les grand'gardes, elle ne peut pas se trouver dans des cas aussi épineux que dans le service des patrouilles, qui sont obligées quelquefois de parcourir de grandes distances, et dans un certain éloignement de l'avant-garde.

De tout ce que nous venons dire sur l'action de l'artillerie, nous pouvons déduire, sans vouloir cependant approfondir toutes les subdivisions qui peuvent en résulter, les conséquences principales suivantes :

1° Comme la vraie force de l'artillerie consiste dans ses feux, il faut lui accorder une position avantageuse et adaptée aux circonstances;

2° L'artillerie ne pouvant jamais se battre seule, puisqu'elle n'est pas en état de se défendre elle-même, il faut absolument qu'elle soit secondée par l'une des deux armes dans son action, et qu'elle sache bien manœuvrer avec les deux;

3° De ne jamais oublier que, dans l'action de l'artillerie, ce n'est pas le nombre de coups qui décide du succès, mais la justesse du tir.



Digitized by Google

# CHAPITRE V.

## DES TROIS ARMES.

### SECTION PREMIÈRE.

#### DU RAPPORT ENTRE LES TROIS ARMES DIFFÉRENTES.

Après avoir posé les principes des propriétés, des positions et de l'action individuelle des trois armes, il nous reste à examiner la dérivation de leurs rapports entre elles, et à considérer leurs combinaisons, le soutien qu'elles doivent se porter réciproquement, et les résultats qui doivent en provenir.

Abstraction faite d'un équilibre prépondérant de forces physiques et d'où la victoire peut dériver si facilement, le succès d'une bataille qui délie ordinairement le nœud que les mouvements stratégiques enlacent, provient en grande partie du bon emploi, et surtout du soutien réciproque que les trois armes s'accordent.

Dans tous les engagements qu'on est dans le cas de faire soutenir aux différentes armes, lorsqu'on veut parvenir à un résultat avantageux, le principal est toujours de s'identifier avec le caractère et les moyens de l'arme qu'on emploie, et de celle qu'on se propose de combattre. C'est dans leurs propriétés qu'on doit chercher les vrais moyens de se défendre et de vaincre. L'ignorance de l'emploi des armes ne peut produire que des résultats fatals qui, commençant par une perte d'hommes, finissent par la défaite de la troupe qui combat.

Que, sans avoir préparé son action, on enjoigne à la cavalerie d'attaquer de l'infanterie qui se soit apprêtée à recevoir le choc, ou qu'on abandonne l'artillerie à son unique défense, en lui ravissant le secours des autres armes, il n'y a pas de doute qu'on mènerait l'une à un échec certain, et l'autre à une perte indubitable. Que l'infanterie, à son tour, soit abandonnée par l'artillerie, elle sera en butte à de grandes pertes, mais elle est encore la seule qui puisse se soutenir avec un certain équilibre contre la coalisation des trois armes ensemble.

Nous pouvons en conclure que, pour se soutenir avec un avantage marquant, contre un ennemi qui dispose des trois armes, il faut pouvoir lui opposer la même combinaison de troupes, en adaptant au terrain et à la circonstance, l'amalgame le plus efficace et celui qui nous conduit au résultat le plus avantageux et le plus réel. Ce n'est, en général, qu'en développant les rapports qui existent entre les différentes armes, qu'on peut aussi désigner les vrais moyens de leur action, ainsi que les circonstances dans lesquelles on peut les engager avec avantage et en retirer des résultats efficaces.

Chaque bataille peut être envisagée comme un syllogisme de tactique, qui possède trois moments très-distincts : celui de l'engagement,

Digitized by Google

du nœud et de la décision. Le général qui commande en chef profite du premier, pour placer ses troupes, observer la position de l'ennemi et former son premier plan d'attaque; voilà pourquoi l'engagement d'une bataille ne nous offre presque jamais, non-seulement de choc décisif sur aucun point de la position, mais pas même de mouvement bien prononcé, qui pût en quelque sorte dévoiler les projets d'un des partis. Au contraire, un certain tâtonnement se fait remarquer pendant un certain temps; mais cette époque n'est jamais la moins intéressante de la journée. Elle influe plus qu'on ne le croit sur le nœud du combat, puisque c'est celle dont on profite pour observer la position topographique de l'emplacement des troupes de son ennemi, et former son propre plan d'attaque.

Le nœud embrasse la sphère des mouvements des différentes armes et des contre-mouvements de l'ennemi, des attaques partielles, des succès et des échecs. On fatigue son adversaire, on cherche à partager son attention, on agit de manière à le forcer de découvrir quelque côté faible, ou bien on dirige contre un des points de son ordre de bataille, une force plus grande que celle dont il peut y disposer pour le défendre, et on prépare ainsi le dénoûment.

Le dénoûment est l'engagement de toutes les forces présentes, et le résultat des mouvements et des engagements de la journée. Il est, et il doit être en rapport direct avec l'aspect sous lequel on a envisagé le terrain, les propriétés des trois armes et l'emploi qu'on en a fait.

Après avoir achevé et mis au jour le développement des propriétés de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie, basé l'action de chacune d'elles sur les vertus et le caractère inhérents à leur nature, et exposé enfin les vices et les avantages de chacune d'elles individuellement, ainsi que la manière de les employer pour pouvoir mieux les caractériser, faisons-en un tableau succinct, et procédons ensuite aux rapports intimes qui existent entre elles.

L'infanterie est une arme indépendante et possède une force positive permanente. Ses propriétés sont offensives et défensives, déduites de ses moyens d'attaque et de défense; elle est la seule qui puisse risquer de s'engager sans nécessiter le secours d'une autre arme, et son action indépendante peut être préparatoire et définitive.

La cavalerie est une arme auxiliaire et ne possède qu'une force positive temporaire. Ses propriétés sont purement offensives, et son action ne possède qu'une indépendance momentanée; mais les résultats de son action sont définitifs.

L'artillerie est une arme secondaire et possède une force positive permanente. Ses propriétés sont défensives, mais destructives, et son action, dépendante des deux autres armes, sans lesquelles elle n'ose jamais s'engager, est purement préparatoire.

En considérant maintenant l'action de chaque arme, sous le rapport de son état d'individualité, nous pouvons déduire de ce tableau, sous le rapport qui existe entre les armes, les conclusions générales suivantes :

Abstraction faites des pertes auxquelles l'infanterie peut être en butte en s'engageant sans être soutenue, c'est cependant la seule arme qui, dépourvue de secours, peut se soutenir avec avantage. Il lui est impossible de se soustraire aux pertes que l'artillerie peut lui faire éprouver, car la force de résistance des éléments qui composent l'infanterie n'est point du tout en proportion avec la force de percussion des projectiles de l'artillerie; mais les formations de la première sont assez efficaces pour lui faire soutenir avec avantage les attaques de la même arme et de la cavalerie. Elle peut non-seulement repousser leurs mouvements offensifs, mais les poursuivre même, pendant un certain temps, avec un feu bien dirigé, dont les effets, il est vrai, se perdent bientôt par l'éloignement, contre la cavalerie, mais dont les résultats ne cessent d'être avantageux contre une infanterie rétrogradante.

Si on pouvait accorder à l'infanterie, abandonnée à son unique force impulsive, la faculté de se maintenir avec avantage contre l'artillerie, on parviendrait facilement à imprimer à cette arme le sceau de la perfection. Mais l'impossibilité d'accorder à des projectiles lancés par des armes que manie le fantassin, une force de tir et de percussion, à peu près équivalente à celle des projectiles lancés par des canons, a établi entre l'infanterie et l'artillerie, quant à l'effet des armes dont l'une et l'autre se servent, un équilibre trop défavorable pour la

Digitized by Google

première, pour qu'elle puisse se maintenir avec une sorte d'avantage. Il ne reste donc qu'un seul moyen pour rétablir cet équilibre, c'est d'accorder à l'infanterie un secours assez puissant pour pouvoir paralyser les effets meurtriers de l'artillerie, et ce secours, nous le trouvons dans l'artillerie même.

La combinaison de l'infanterie avec l'artillerie, en soustrayant la première aux effets meurtriers de la seconde et corrigeant le vice capital qui rendait son action imparfaite, produit, entre les deux armes, un rapport intime qu'on ne doit jamais rompre, si on ne veut pas mettre l'infanterie en butte à des désavantages marquants. En suivant ces deux armes dans leur action offensive et défensive, on se convaincra d'autant plus de l'intimité du rapport entre les deux, qu'on verra que la combinaison de leur action leur suffit pour pouvoir attaquer ainsi que se défendre avec avantage.

La combinaison existant une fois dans les moments d'engagements qui commencent par le feu de l'artillerie, la partie qui se défend riposte par un feu aussi bien nourri que celui qu'elle reçoit. Les tirailleurs ennemis cherchent-ils à se glisser, à la faveur des sinuosités du terrain, pour s'approcher des batteries, et par des coups bien dirigés leur enlever leurs servants, l'infanterie défensive leur oppose la même troupe, et, en les forçant à fixer leur attention sur les adversaires qu'on vient de lancer contre eux, contribue ainsi à la défense et à l'état de sécurité de son artillerie.

L'ennemi se propose-t-il de nous enlever notre artillerie par le choc vigoureux de la cavalerie, on épie son mouvement offensif, et lorsque le moment dangereux approche, les batteries sont mises en un lieu de sûreté, et l'impétuosité de cette cavalerie vient se briser contre les colonnes de l'infanterie, qui, comme nous l'avons déjà vu, possèdent les vertus défensives les plus puissantes.

Se propose-t-on de prononcer un mouvement offensif dont un choc doit être la suite, les colonnes offensives, les tirailleurs et l'artillerie possédront assez d'éléments destructifs et de propriétés préparatoires pour rendre l'action décisive. Recourons à un exemple pour rendre l'assertion plus évidente.

A la bataille de Wagram, au moment où les Français avaient engagé un feu très-vif du côté de Markt-Grafen-Neusiedel, Napoléon dirigea une autre attaque contre les troupes de Hohenzollern, postées devant le village de Baumersdorf. Cette attaque fut combinée avec celle que Davoust faisait contre Markt-Grafen-Neusiedel, pour prendre à revers les troupes du corps du prince de Rosenberg, qui avaient formé un angle. La liaison de ces mouvements offensifs obligea les Impériaux de faire rétrograder de plus en plus leur flanc gauche, et d'abandonner même le village de Markt-Grafen-Neusiedel. Tandis que les Français soutenaient leur mouvement de conversion par un combat de front contre les troupes placées au-dessous de Markt-Grafen-Neusiedel, Napoléon préparait une attaque définitive contre le flanc même de ses ennemis.

La masse offensive était composée de six colonnes d'infanterie, disposées en échiquier, ayant de l'artillerie devant et dans les intervalles, ainsi que des nuées de tirailleurs. La cavalerie autrichienne, apercevant cette masse offensive, tombe dessus à bride abattue; mais le choc ne réussit pas; la cavalerie impériale rétrograde, et les Français poursuivent leur mouvement offensif. Le premier assaut est cependant repoussé; mais loin de se laisser décourager, ils reviennent à la charge, tandis que l'infanterie de la seconde ligne, en faisant un *à-droite* en bataille, se prolonge et se déploie sur la droite de la masse attaquante qui renouvelle son assaut, dont le succès fut aussi peu favorable que le premier. Le troisième fut plus opiniâtre et plus décisif: les Impériaux sont enfoncés; les troupes françaises, qui avaient débouché de Glinzendorf, soutiennent ce succès, et, conjointement avec les troupes du maréchal Davoust, achèvent la décision de la victoire.

Cet exemple, tiré d'une des plus fameuses et des plus meurtrières batailles des temps modernes, sera suffisant pour nous convaincre que l'infanterie, soutenue par de l'artillerie, forme une combinaison d'action qui suffit pour nous accorder toujours les résultats les plus avantageux, et pour pouvoir aussi décider de la victoire.

Le rapport qui existe entre ces deux armes est donc intime, et la liaison de leur action doit être inséparable; car, abandonnées chacune à leur propre force impulsive, l'artillerie ennemie

Digitized by Google

soumet l'infanterie à des pertes très-grandes, tandis qu'elle court elle-même à une perte infaillible.

La cavalerie qu'on engage sans la soutenir par d'autres armes, n'a de probabilités positives de succès que contre la même arme; car, douée de la même force, des mêmes propriétés, des mêmes prérogatives, et livrant par conséquent le combat à facultés égales, elle possède les mêmes chances pour le succès. Si on l'engage contre une infanterie qui s'est apprêtée à recevoir son choc, ses efforts offensifs se brisent contre les propriétés défensives de l'autre, comme les exemples que nous offrent les batailles de Marengo et de Leipzig. Si on dirige ses mouvements offensifs contre l'artillerie, cette arme ne pouvant se défendre elle-même, étant, quel que soit le cas où elle se trouve, défendue par l'une des deux armes, la cavalerie sera donc obligée de combattre contre une force combinée, et aura encore moins de chances de succès.

J'en conclus que, dans ces deux derniers cas, pour soustraire cette arme aux désavantages que je viens d'énoncer, il faut ou une action préliminaire qui prépare le succès du choc, ou une action simultanée qui le fasse réussir. La première présuppose une combinaison de mouvements, et la seconde une complication d'efforts.

L'action préparatoire étant un engagement qui doit devancer celui de la cavalerie, elle exempte celle-ci de toute coopération, et fait retomber tout le poids de la tâche sur l'infanterie et l'artillerie, dont l'action combinée, comme nous venons de le voir, produit le degré de force impulsive suffisante pour acquérir des avantages marqués dans l'attaque comme dans la défense. C'est à l'action combinée de ces deux armes ou à leur engagement successif, selon que l'ennemi, le terrain et la circonstance le permettront ou l'exigeront, qu'on doit donc imposer la tâche de préparer les moments opportuns et les chances avantageuses de l'action de la cavalerie.

Cependant, en basant l'action de la cavalerie sur un autre préliminaire, qui à son tour est le produit d'une combinaison de mouvements, ce n'est pas toujours un succès isolé, et par conséquent de peu de conséquence pour l'issue d'une bataille, qui peut être le principe de ces mouvements; un succès pareil peut avoir aussi pour but la possession de la clé de la position, ou d'un point important du champ de bataille, et qu'on ne cède qu'après l'avoir défendu à outrance; alors, ce n'est pas une seule attaque qui peut nous livrer un point pareil; car ordinairement la défense est tout aussi opiniâtre que l'attaque est vive. La même combinaison de force impulsive étant opposée l'une à l'autre, et souvent les avantages que la prépondérance des forces physiques accorde à un parti, étant contrebalancés par les avantages des localités dont jouirait l'autre, produit justement ces combats à outrance dont la fin ne peut être amenée que par une combinaison de mouvements offensifs et défensifs. Des colonnes qu'on entame sont bientôt reformées par le serrement des rangs, opération qui n'exige que peu de temps pour l'achever; l'ennemi croit-il pouvoir vaincre en faisant agir une force prépondérante, la réserve est toute prête pour lui en opposer d'équivalentes; en un mot, des engagements opiniâtres, le profit qu'on tire des localités, les ruses qu'on emploie, les manœuvres dont on fait usage, et qui nous entraînent dans des mouvements souvent très-compliqués, doivent servir d'action préparatoire à celle d'une cavalerie qui se prépare à compléter la victoire.

Le cas que je viens de discuter supposait une masse de troupes à laquelle les engagements antérieurs des autres armes auraient déjà ravi sa force primitive, et contre laquelle on engagerait une masse de cavalerie qui achèverait sa dissolution. Il peut cependant arriver que les éléments dont se compose la masse qu'on se propose de vaincre, soutenue spontanément par une réserve, acquière de nouveau assez de puissance encore pour se soutenir contre une cavalerie qui s'abondonne à l'impulsion de son choc. Pour prévenir cette dissolution qui peut suivre de près l'attaque, on doit amalgamer la cavalerie avec une autre arme, et produire, par cette combinaison, le degré de force impulsive capable de subjuguer l'obstacle survenu.

Il faut commencer par examiner le cas, et voir si la combinaison devient nécessaire, et ne procéder à l'exécution que si nous la trouvons indispensable; mais alors aussi, lorsqu'on est dans le cas de devoir combiner l'action d'une arme avec celle de la cavalerie, il faut com-

Digitized by Google

mencer par s'assurer si la vitesse du mouvement de l'une est équivalent à la vélocité de l'autre. Si, au contraire, on voulait combiner l'action de la cavalerie avec celle d'une autre arme, dont le mouvement serait moins prompt, il en résulterait un amalgame vicieux. En commençant un mouvement offensif, la cavalerie, en s'abandonnant à son mouvement de vélocité, qui constitue la force de son choc, ne pouvant être suivie par l'arme qui la seconde, tomberait dans le désavantage dont nous venons de parler, ou bien, si elle ralentit son mouvement pour procurer à l'arme qui la secourt la possibilité de la suivre, elle paralyse l'efficacité du choc et perd le moment opportun.

L'infanterie et l'artillerie à pied possédant un mouvement beaucoup plus ralenti que celui de la cavalerie, ne peuvent, sans faire de tort réel à l'opération offensive de cette arme, la seconder dans de pareilles occasions, et c'est l'artillerie à cheval qu'on combinera avec la cavalerie. Pouvant suivre cette arme avec les mêmes allures et la même vitesse; possédant, comme nous avons déjà eu l'occasion de nous en convaincre, plusieurs autres avantages caractérisques, comme la promptitude avec laquelle elle peut se soustraire aux attaques de ses ennemis pour donner une libre action aux armes qui la secondent, ainsi qu'une plus grande justesse de tir que l'artillerie à pied, l'artillerie à cheval est justement l'arme la plus convenable pour renforcer la cavalerie et ne pas l'abandonner dans ses charges.

Mais les précautions les plus salutaires, qui ne paraissent nous offrir que des chances favorables, ne sont pas toujours exemptes d'incidents imprévus qui peuvent tourner au désavantage de la cavalerie. Pour prévenir du moins des défaites totales et des dissolutions qui en sont souvent la suite, elle a besoin d'une égide protectrice pour sa reformation, et sans laquelle sa force impulsive se trouve tout à fait paralysée. Cette réorganisation ne pouvant mieux se faire que sous la protection d'une arme qui possède de grandes propriétés défensives, il serait difficile de faire un meilleur choix que d'imposer à l'infanterie la tâche de recevoir une cavalerie battue, et lui accorder le temps nécessaire pour sa reformation (1).

L'artillerie possédant aussi la propriété d'arrêter les mouvements offensifs d'une troupe ennemie, peut aussi protéger la reformation d'une masse de cavalerie battue; mais comme les batteries ne doivent jamais être mises en action sans être soutenues par une autre arme, qui soit toujours prête à la soustraire au danger de tomber entre les mains des ennemis, sous le rapport de la protection qu'on doit accorder à une cavalerie rétrogradante et qui doit se réorganiser, l'artillerie ne joue qu'un rôle secondaire, tandis que le primitif est réservé à l'infanterie, qui forme ordinairement les lignes de bataille et protége aussi l'artillerie. Les exemples que j'ai déjà cités de la reformation de la cavalerie sous la protection de l'infanterie, et que j'avais tirés des batailles d'Austerlitz, de Jéna, et du combat de Fuentès de Honor, prouvent en faveur de l'efficacité du principe, premièrement par la facilité de son exécution, et secondement par les avantages des résultats.

Toutes ces considérations nous portent à conclure que la cavalerie, dont les succès doivent être fondés, excepté contre la même arme, ou sur une action préparatoire, ou sur une action combinée, et dont la reformation doit se faire plutôt sous la protection d'une autre arme, se trouve, quant au premier et troisième cas, en rapport direct avec l'infanterie (2), et, dans le second, avec l'artillerie à cheval.

Le rapport de l'artillerie avec les deux autres armes est beaucoup plus intime encore que ne l'est celui de l'infanterie et de la cavalerie entre elles. Quoique ces deux dernières ne puissent pas toujours, et dans tous les cas, soutenir à elles seules des engagements avec prépondérance, et un avantage marquant, elles peuvent cependant se battre sans que les chances de succès soient toutes à leur détriment; tandis que l'artillerie ne peut, sous aucun rapport et

(1) Je propose de reformer une cavalerie désorganisée sous la protection de l'infanterie, sans admettre la même arme dans ce rôle; car, dans des discussions scientifiques, il faut toujours indiquer plutôt le remède le plus salutaire, abandonnant déjà au chef le soin de se servir, dans un moment pareil, de celui que la circonstance lui offrira. Il ne faut donc pas en conclure que je veuille anéantir la possibilité de pouvoir réorganiser aussi la cavalerie sous la protection de la même arme.

(2) L'infanterie, comme nous l'avons vu, possède sa liaison intime aussi.

Digitized by Google

dans aucun cas, être engagée si elle n'est soutenue par l'une des deux autres armes. Ce n'est pas que l'artillerie ne puisse faire effet si elle n'est pas secondée : mais ses effets ne sont jamais de longue durée; car si elle n'est protégée par l'infanterie ou la cavalerie, ne pouvant se défendre elle-même, elle finit par tomber au pouvoir de l'ennemi.

J'ai désigné l'artillerie par arme secondaire, car ne pouvant pas se maintenir dans son rôle sans le secours d'une des deux armes, qui lui prête les moyens de soutenir son action, nous devons l'envisager dans tous les moments de ses engagements, comme une action précaire et dépendante de celle des deux autres armes.

Mais une fois que le maintien de sa position et la sécurité de son action sont assurés par le secours que lui prête l'infanterie ou la cavalerie, aucune des deux autres armes ne peut comparer l'efficacité de ses effets avec ceux de l'artillerie. Les distances dans lesquelles ils peuvent déjà devenir meurtriers, la vigueur que son secours accorde à l'action de l'infanterie et de la cavalerie, la force impulsive qui en provient et les résultats étonnants qui en sont la suite, accordent à ses propriétés un rang très-estimable parmi les armes.

L'artillerie ne possédant pas du tout de moments d'indépendance, doit rester pour ainsi dire sous la tutelle de l'infanterie ou de la cavalerie, et doit se soutenir réciproquement avec ces deux dernières armes dans leurs différents engagements. Mais la combinaison de son action étant suffisante pour accorder à l'infanterie une force impulsive assez grande pour soutenir tous les genres de combats avec avantage, et à la cavalerie, une vertu destructive capable d'amener un brillant dénoûment, nous pouvons considérer l'artillerie comme une arme indispensable, et sans laquelle les engagements des deux autres armes seraient épineux et soumis à de très-grandes pertes, et les résultats douteux et souvent de peu de conséquence.

En résumant maintenant tous les principes généraux que nous venons d'exposer pour le rapport qui existe entre les trois armes, fondé sur leurs propriétés et leur action, nous pouvons poser la série de maximes suivantes :

1° Les effets de l'action de l'infanterie, en général, doivent être basés sur l'action préparatoire des tirailleurs et de l'artillerie;

2° L'action offensive de l'infanterie doit être basée sur la combinaison de cette arme avec l'artillerie ;

3° Les engagements que l'infanterie aura décidés, se compléteront par la cavalerie;

4° Les retraites de l'infanterie doivent s'opérer sous la protection de l'artillerie et de la cavalerie. La première doit chercher à prendre une position oblique à la marche de l'ennemi pour le prendre de flanc, et la seconde doit chercher à achever ce que l'artillerie aura commencé;

5° Le déploiement de l'infanterie doit se faire sous la protection de l'action combinée de la cavalerie et de l'artillerie;

6° L'action de la cavalerie et la décision de ses mouvements offensifs doivent être basées sur l'action préparatoire de l'infanterie et de l'artillerie, ou sur l'action combinée de la cavalerie elle-même avec l'artillerie à cheval;

7° Les retraites de la cavalerie doivent se faire sous la protection de l'infanterie;

8° Le déploiement de la cavalerie doit s'opérer sous la protection de l'action combinée de la cavalerie légère et de l'artillerie à cheval;

9° L'artillerie ne doit agir que sous la protection immédiate de l'infanterie ou de la cavalerie;

10° L'action de l'artillerie combinée avec celle des deux autres armes, accordant justement à l'une comme à l'autre, le degré suffisant d'impulsion pour vaincre et se défendre, quel que soit le genre de combat qu'on soutienne, il vaut mieux, toutes les fois que les circonstances et le terrain le permettent, ne jamais séparer l'artillerie de l'infanterie et de la cavalerie.

D'après cette série de principes, nous voyons, en dernier résultat, que l'action des différentes armes, considérée sous le rapport des engagements offensifs et défensifs, produit un lien de rapports entre les trois armes, dont les chaînons sont si intimement entrelacés, que toutes les fois qu'une des trois armes en secondera une autre dans son action offensive et lui imprimera la force impulsive suffisante pour vaincre son ennemi, si l'on veut prévenir aussi tous les effets dangereux d'un échec, et par conséquent remédier aux désavantages de la défensive, il est presque indispensable d'y en-

Digitized by Google

tremêler la coopération de la troisième arme, en combinant les différents moments de l'action simultanée de toutes les trois, d'après les circonstances et l'arme contre laquelle on se propose de combattre.

Ce n'est pas que l'infanterie ou la cavalerie ne puissent combattre sans être secourues par une autre arme, elles peuvent même remporter de temps en temps quelques succès. Rien de plus facile que d'engager un combat; mais en l'entamant, il faut tâcher de vaincre, et en remportant la victoire, il faut l'acheter au prix du moindre sang possible; car il faut que les succès soient en équilibre avec les pertes, et la combinaison des armes, d'après les principes énoncés, devient donc indispensable.

## SECTION II.

### DE LA COMBINAISON DES TROIS ARMES.

Pour constituer une force positive qui puisse produire une action décisive, nous devons adopter pour principe invariable la combinaison des armes. La force de l'artillerie se faisant sentir à de grandes distances, cette arme forme la première gradation des pertes qu'on fait essuyer à son ennemi. L'infanterie, comme arme offensive et défensive, pouvant soutenir des engagements dans le lointain et la proximité, rassemble en soi tous les moyens d'entamer son adversaire, tandis que la cavalerie, jointe aux deux premières armes, forme le maximum de la force qui détruit.

L'appréciation de la force et de la position de l'ennemi, ainsi que la reconnaissance du terrain qui nous mène à lui, doivent nécessairement précéder chaque engagement. C'est d'après ces données qu'on doit décider de la combinaison et de la formation des armes qu'on engage.

Au moment de l'engagement d'une bataille, les premières lignes de bataille des deux armées étant toujours dans un éloignement qui surpasse la portée du fusil, il ne reste, pour les deux partis combattants, que deux moyens de s'atteindre. Il faut, ou employer l'artillerie ou avancer pour rendre les feux de l'infanterie efficaces. Le moment de l'engagement n'étant pas le plus propice pour faire de grands mouvements offensifs, dans de pareilles occasions, on fait plutôt avancer de l'artillerie, qui remplit alors deux rôles à la fois, celui de battre l'ennemi en brèche et de défendre les approches des lignes de bataille.

La ligne des feux de l'artillerie se trouve ordinairement interrompue par les distances qu'on fixe entre les batteries : pour rendre cette ligne de feu contiguë, on remplit ces espaces par des tirailleurs, qui s'avancent sous la protection des différentes sinuosités du terrain, et rendent par leurs feux ceux de la première ligne, contigus.

Cette ligne des feux de l'artillerie, combinés avec ceux de l'infanterie, forme justement ce rideau, sous la protection duquel les armes opèrent leurs mouvements et préparent leurs manœuvres. C'est aussi la rupture de cette ligne de feux qui est le but des premières attaques des adversaires et qui constitue le premier engagement.

Cette rupture ne peut s'opérer que de deux manières :

1° En paralysant ces feux par d'autres plus meurtriers et plus puissants;

2° En prononçant sur un des points un mouvement offensif qui oblige les batteries et les tirailleurs à se replier.

Mais tandis qu'un des partis cherche à rompre la ligne de feu de son adversaire, celui-ci tâche d'obvier à des inconvénients pareils, en assignant à son artillerie les positions les plus avantageuses, et aux troupes qui la protègent un emplacement d'où elles puissent défendre efficacement les batteries mises sous leur protection.

Pour parvenir à son but et vaincre facilement toutes ces difficultés, la combinaison des armes, dont le soutien réciproque rend leur action plus efficace et plus sûre, devient indispensable, et cette combinaison se présente sous quatre aspects différents ;

1° L'infanterie avec l'artillerie ;

2° La cavalerie avec l'artillerie ;

3° L'infanterie avec la cavalerie;

4° L'infanterie avec la cavalerie et l'artillerie.

Et l'emploi de ces différentes combinaisons doit se conformer aux modulations du terrain et à l'opportunité des circonstances.

*Combinaison de l'infanterie avec l'artillerie.*

Par rapport aux batailles, l'action de l'in-

Digitized by Google

fanterie combinée avec celle de l'artillerie peut se diviser en trois catégories, qui sont :

1° Les engagements des lignes de bataille qui comprennent en eux la défense des différents accidents de la position que ces lignes occupent;

2° Les mouvements offensifs que l'infanterie prononce dans le dessein de s'emparer d'un poste ou pour former une brèche ;

3° Les combats qu'elle livre en protégeant en général la retraite des troupes.

Dans les engagements de l'infanterie combinés avec l'artillerie, cette dernière commence toujours le combat, car ses projectiles franchissant de grands espaces, elle peut entamer son ennemi même dans un éloignement assez majeur. Les tirailleurs qui s'avancent à une certaine distance en avant de la masse primitive, forment la seconde gradation de l'engagement, et l'infanterie, dont les colonnes sont préparées pour recevoir ou pour opérer le choc, nous donne la dernière et définitive.

Ces trois différentes gradations successives de l'action de ces deux armes combinées, doivent à peu près servir de principe normal à tous les engagements de l'infanterie avec l'artillerie, et renferment justement en elles les deux époques différentes qui doivent caractériser chaque action, et qui sont : la préparatoire, ou celle qui protége le mouvement et facilite le choc, et la définitive qui le décide. L'artillerie et les tirailleurs protégeront et prépareront le choc, tandis que les masses de l'infanterie le décideront.

Mais ce principe, tout général qu'il soit, possède cependant ses inversions, par rapport aux formations diverses auxquelles on assujettit la masse agissante, et par rapport aux modulations dont on se sert pour la mettre en action.

L'action de la troupe offensive, qui a souvent la possession de différents objets pour but, repose aussi à son tour sur des règles générales, qui doivent servir de principes qu'il faut appliquer à tous les cas, et qui sont : le choix d'un terrain favorable et une formation qui facilite l'action de chacune des armes. Cette dernière observation surtout repose sur un principe si vrai, et elle est d'une conséquence tellement majeure, que toute formation qui ne serait pas basée sur cette règle, serait vicieuse. Si la disposition des tirailleurs masque les feux de l'artillerie, ou si les batteries empêchent les masses d'infanterie d'entrer en action, il n'en résultera jamais autre chose qu'une défaite.

Pour ce qui regarde le choix de l'artillerie qu'on emploiera pour seconder l'infanterie, on pourra le baser aussi sur un principe normal, qui se rapporte tout à fait à la topographie du point où l'on combat. Si le terrain offre quelques difficultés, il vaudra mieux employer de l'artillerie à cheval, qui, par sa légèreté et la facilité avec laquelle on peut la faire mouvoir, possède plus de moyens de surmonter ces petits obstacles. Si le terrain, au contraire, est uni, et n'offre aucune difficulté, on pourra se servir de l'artillerie à pied et avec les mêmes avantages.

Un mouvement offensif peut se prononcer de deux manières différentes :

1° En faisant mouvoir toutes les troupes qui forment la première ligne de bataille, et en assujettissant successivement le mouvement de la seconde et de la réserve à celui de la première;

2° En ne faisant avancer qu'une partie des troupes vers un point dont on veut prendre possession.

Le premier mouvement se partage en mouvement en ligne parallèle et en échelons.

Quoique le principe du premier mouvement paraisse le plus simple, puisqu'on fait avancer les troupes simplement en avant, le terrain, les circonstances et l'ennemi en rendent cependant l'exécution presque impossible. Les sinuosités et des coupures souvent difficiles à franchir, paralysent toujours le mouvement d'une ligne étendue, et on aura rarement un avantage assez marqué sur tous les points du champ de bataille, pour pouvoir prononcer partout un mouvement offensif.

Ayant égard aux chances avantageuses et défavorables auxquelles on est en butte sur les différents points, si les circonstances amenaient une fois la possibilité de faire participer toute la masse des troupes au mouvement offensif, on se servira plutôt de celui en échelons, car son exécution est la moins difficile. Ce qui la facilite encore plus, c'est que ce mouvement peut se régler sur trois points différents, qui sont l'un des deux flancs ou le centre, qu'on peut disposer à volonté les distances entre les



Digitized by Google

échelons ainsi que leur force (1), qu'on peut placer les réserves de manière à avoir toujours une masse puissante qu'on peut mettre en action et même moduler le mouvement, ainsi que la composition des différentes parties, en se conformant aux difficultés du terrain qu'elles devront parcourir.

D'après le principe normal, l'artillerie et les tirailleurs protégeront le mouvement offensif. Les pièces de la partie avancée formeront justement les batteries primitives, tandis que les adjacentes chercheront à concentrer leurs feux avec les premières. L'artillerie de réserve, placée derrière les échelons du flanc avancé, épiera le moment favorable pour entrer en lice, et si l'ennemi prononce son mouvement rétrograde, elle se portera, par un mouvement de conversion, contre les adversaires, tâchera de se placer de manière à pouvoir faire usage des feux obliques ou d'enfilades, tandis que les troupes qui la secondent, chercheront à profiter de chaque flottement qui se manifestera dans les rangs de l'ennemi.

L'artillerie, sous la protection de laquelle marcheront les échelons, n'étant pas assujettie à un mouvement bien plus accéléré que l'infanterie qui les forme, on y emploiera les batteries de gros calibre et de l'artillerie à pied. Celle, au contraire, qui devra opérer le mouvement de conversion, étant obligée de l'exécuter avec promptitude, devra être de l'artillerie à cheval.

Quoique l'exécution du mouvement en échelons soit plus facile que celui d'une ligne qui se meut parallèlement, on n'est aussi que fort rarement dans le cas de faire usage de ces sortes de manœuvres. Sur toute l'étendue de la ligne, les engagements sont ordinairement d'une nature trop différente, et lorsqu'on se trouve dans l'offensive sur un flanc, on se trouve rejeté sur la défensive sur l'autre et, par conséquent, pour ne pas rompre d'une manière vicieuse la contiguïté de la ligne de bataille, on est obligé de s'astreindre à des combats soutenus par des partis, jusqu'au moment où la défaite d'un des combattants étant décidée, il se trouve obligé de battre en retraite. La poursuite se prononce alors sur tous les points, dans laquelle, comme nous l'avons déjà vu, c'est à la cavalerie et non à l'infanterie qu'appartiennent les plus nombreux lauriers.

Lorsqu'un parti d'infanterie est chargé de s'emparer d'un poste ou de former une brèche, et qu'on lui assigne de l'artillerie pour le seconder dans son opération, la formation en une seule masse offensive est toujours la plus avantageuse; car, de cette manière, on dirige vers le point décisif toute la masse des troupes qu'on veut employer. Le nombre des troupes qu'on assigne pour l'exécution doit être proportionné à la force du poste dont il faut s'emparer, ou à celle des troupes qu'on doit combattre, et la formation de la masse offensive, assujettie au nombre d'infanterie et d'artillerie qu'on emploie. Si l'on n'engage qu'une force minime, à laquelle on n'ose pas même accorder beaucoup d'artillerie, pour ne pas perdre l'efficacité des feux collectifs, il vaut mieux ne pas diviser les pièces, en les laissant toujours en masse, et disposer l'infanterie de manière à pouvoir opérer le choc sans que son mouvement puisse être gêné par l'artillerie, ou à pouvoir la défendre en cas de nécessité. Si, au contraire, l'artillerie est en assez grand nombre, on pourra la partager en parties, tandis que les intervalles qui les sépareront seront remplis par les tirailleurs et serviront aussi de débouchés pour les bataillons assaillants.

Si le choc de la première ligne n'a pas réussi, alors c'est à la seconde à réparer ce tort. Pendant que l'infanterie est aux prises, l'artillerie, ne pouvant prendre part à l'engagement, doit du moins être utilisée pour les mouvements ultérieurs. La section de droite fait aussitôt un mouvement de conversion vers la droite, et celle de la gauche un autre vers la gauche. Les bataillons de la réserve accompagnent les deux sections d'artillerie.

Si le choc de l'infanterie a été repoussé à double reprise, les sections d'artillerie de la droite et de la gauche, qui se seront avancées à la portée des cartouches à balles, feront quelques décharges, et les bataillons qui les accompagnent, se trouvant par leur position dans les deux flancs des vainqueurs que les chocs et les feux de l'artillerie auront passablement désorganisés, posséderont toutes les chances avantageuses en leur faveur, et leur dernier choc

(1) En prenant, par exemple, 50 à 60 pas de distance entre les échelons, et en formant chaque échelon d'une brigade.

Digitized by Google

pourra rarement ne pas être couronné par un succès complet.

Lorsque le terrain empêche de se servir de la cavalerie, ce seront des masses amalgamées d'après ce principe dont on se servira pour attaquer une infanterie qui se propose de recevoir en ligne déployée. Les feux de l'artillerie qui précède les colonnes, et dont les coups de balles sont déjà meurtriers à 600 pas, produisent un ravage tellement grand, même avant que l'infanterie déployée ait pu se servir de ses feux, et par conséquent avant qu'elle ait pu enlever un seul artilleur, que le choc des colonnes ne peut manquer de réussir.

Cette disposition est d'autant plus avantageuse que, dans des occasions pareilles, l'artillerie qui accompagne l'infanterie assaillante, n'a rien à risquer. Les bataillons déployés n'osent pas aller au-devant d'elle, dans la crainte de rompre leur ligne, et si la cavalerie qui se trouve derrière la seconde ligne s'avance pour attaquer et s'emparer des batteries, habituées comme elles doivent l'être de manœuvrer avec les autres armes, il n'y aura rien de plus facile pour elles, que de se soustraire à ce mouvement offensif, en se rapprochant de leur première ligne de bataille principale, tandis que l'infanterie qui marche en colonnes offensives, s'arrête pour former des colonnes contre la cavalerie et possédera tous les moyens de résister avec avantage.

Mais il ne suffit pas seulement de vaincre, il faut aussi savoir profiter de la victoire, et les feux de l'infanterie ne pouvant poursuivre qu'à de petites portées, c'est à l'artillerie qu'on en abandonnera le soin. La position des différentes parties étant justement la plus avantageuse pour faire usage des feux croisés, elle poursuivra avec ses projectiles l'ennemi rétrogradant, jusqu'au moment où son éloignement rendra leurs effets presque nuls.

Lorsqu'il s'agira de couvrir le mouvement des troupes rétrogradantes, comme il y a deux moyens de l'effectuer, qui sont : la retraite en échiquier et la retraite en échelons, on se conformera aux avantages du terrain pour employer l'une ou l'autre. Dans le premier cas, on cherchera à garnir les points les plus avantageux et on renforcera les batteries de la première ligne qu'on placera, autant que le terrain le permettra, devant les intervalles de la première ligne de l'infanterie. De cette manière, les bataillons conservent la possibilité de pouvoir de temps en temps prononcer, sous la protection de leurs tirailleurs, un mouvement offensif, et coopérer aux résultats que les feux de l'artillerie produisent dans les rangs ennemis.

L'artillerie des flancs, qui cherchera aussi à combiner ses effets avec ceux de la première ligne, devra préalablement choisir des positions qui la mettent à même de prévenir les mouvements de conversion des ennemis et surtout l'interception de la ligne de retraite des troupes défensives. L'artillerie cherchera donc à manœuvrer dans la direction la plus rapprochée du point par lequel l'infanterie devra s'écouler, afin de la soustraire tout à fait à la poursuite des ennemis.

Les retraites en échelons s'exécuteront d'après les mêmes règles que les mouvements offensifs faits dans le même principe, ayant soin de commencer le mouvement rétrograde par le flanc qui aura la position la moins avantageuse, pour pouvoir le mettre, aussitôt que possible, hors d'atteinte. Les positions et l'action de l'artillerie ne seront soumises à aucun changement; en un mot, les mouvements offensifs en échelons serviront de disposition normale pour les retraites, sauf à y apporter quelques modifications en se conformant aux modulations du terrain (1).

*Combinaison de la cavalerie avec l'artillerie.*

L'action de la cavalerie, combinée avec celle de l'artillerie, repose sur le but de combattre une force amalgamée d'après le même principe, ou d'en subjuguer une autre dont les propriétés défensives seraient supérieures à celles offensives de la cavalerie.

Le principal, pour cette combinaison, est de choisir une plaine ouverte, d'où l'on puisse observer tous les mouvements de l'ennemi et pouvoir prévenir et paralyser son action. L'artillerie à cheval et la cavalerie légère, comme armes préparatoires sous la protection desquelles on

(1) J'avertis le lecteur que, si je n'ai pas fait mention de l'action des tirailleurs, c'est parce que la combinaison de leur action avec celle de l'infanterie de ligne, a déjà été développée dans la VIe section du IIe chapitre.

Digitized by Google

opérera la disposition des escadrons dans l'ordre de bataille, ouvriront le combat. Chacune des deux armes, en combattant dans le sens de sa propre tactique, préparera les mouvements offensifs, et protégera les manœuvres de la masse primitive de la cavalerie.

Dans le premier cas, les deux partis combattant sous les auspices de la même combinaison d'armes, et par conséquent, à forces intrinsèques égales, posséderont les mêmes chances de succès: l'utilisation des armes et les mouvements qu'on leur fera faire, devront donc seuls décider du succès en faveur de l'un ou de l'autre parti.

Ces sortes de combats sont ordinairement très-difficiles à diriger; car, d'après les règles des positions de la cavalerie, comme on ne doit pas choisir de terrain trop accidenté, et la nature ne nous en offrant pas dont toutes les coupures, qui doivent masquer les mouvements de cette arme, ne soient que de peu de conséquence, on se voit obligé d'en prendre un, plutôt plat et ouvert, que hérissé de difficultés. Un terrain pareil n'offrant aucune ressource pour soustraire les mouvements à la vue de l'ennemi, ce n'est qu'une série de manœuvres bien conduites et bien adaptées à la circonstance et à la position de l'ennemi, qui peuvent décider du succès.

La bonté des manœuvres doit tendre préalablement à tenir, avec les escadrons et l'artillerie à cheval des lignes de bataille, l'ennemi en échec, le fatiguer par des attaques simulées, l'obliger à mettre sa réserve en action, et tomber avec une masse fraîche et imposante sur le point entamé.

Ce raisonnement nous prouve que dans des engagaments pareils, comme dans tous ceux qu'on est dans le cas de soutenir, la réserve y joue un rôle très-important, et dans les combats de cavalerie contre la même arme, un plus éminent encore, à cause du peu d'avantage que nous offre le terrain, et l'égalité de chances que la combinaison des armes accorde aux deux partis.

Les obus, comme nous l'avons déjà vu plus haut, étant les projectiles que la cavalerie redoute plus, c'est dans les combats de cette arme combinée avec l'artillerie, qu'il est utile de rassembler les obusiers en batteries. Cette sorte de projectiles possédant la propriété de battre en brèche les escadrons, et d'effaroucher les chevaux, pour mieux parvenir à ce but, il est indispensable de faire usage d'une force collective; car le partage des obusiers dans les différentes batteries, en ne produisant que des effets partiels, leur ravit une grande partie de leur efficacité.

Pour ne pas être dans le cas de rassembler pendant le combat une masse respectable d'obusiers, opération très-difficile, à cause du grand développement de terrain sur lequel les différentes batteries sont placées, on fera bien d'en faire l'organisation avant l'engagement, et on assignera leur position dans la réserve. La formation des batteries d'obusiers une fois achevée, on procédera à la disposition des troupes dans l'ordre de bataille, en se conformant aux principes déjà discutés sur les positions des armes, et sur ceux que je viens d'énoncer.

Pour pouvoir mieux expliquer le mécanisme de l'action de la cavalerie combinée avec l'artillerie, il faudrait peut-être offrir plusieurs exemples, et leur application au terrain; mais, d'un autre côté, ces exemples n'étant applicables qu'au terrain dont on aurait fait le choix, sans que les mêmes mouvements puissent toujours être adaptés à d'autres champs de bataille, je préfère en généraliser les principes.

Le rôle de l'artillerie consiste en général à s'opposer au feu de celle de l'ennemi, et de prévenir sa destruction sur tous les points. Celui de la cavalerie, par rapport à l'artillerie, consiste à la bien défendre contre les agressions de l'ennemi, et à ne pas précipiter son action, pour ne pas ravir à l'artillerie l'activité de la sienne. Pourvu que les batteries occupent une position avantageuse, les effets de leur action, quoique lents, n'en sont pas pour cela inutiles. Tout sera en règle, si même l'artillerie prépare lentement, pourvu que la cavalerie achève avec célérité et vigueur.

Dans les combats que nous basons sur la combinaison de l'action de la cavalerie avec celle de l'artillerie, les engagements de ces deux armes sont ordinairement alternatifs, et souvent soutenus par la cavalerie, sans que l'artillerie la suive toujours dans son mouvement. Chacune d'elles doit préalablement diriger son attention sur les effets que leur action produit, pour pouvoir, ou réparer le mal d'un échec, ou pour compléter le succès ob-

Digitized by Google

tenu. L'artillerie cherchera à paralyser les feux de la même arme ou le mouvement de la cavalerie, tandis que celle-ci protégera la retraite des vaincus, défendra l'artillerie, et tombera sur les batteries des adversaires, au moment où elle les apercevra dénuées de défense, ou engagées dans quelques mouvements difficiles.

Lorsque la cavalerie sera obligée de s'engager pour subjuger une force prépondérante, le secours des feux de l'artillerie lui devient indispensable; car ce sont eux justement qui accordent à la cavalerie la force impulsive suffisante pour surmonter ces entraves. Pendant que la cavalerie fait ses dispositions pour l'engagement et s'avance vers l'ennemi, l'artillerie apprêtera les moments du choc.

S'agit-il d'une charge de cavalerie pour laquelle les circonstances l'obligent de prendre l'artillerie à cheval pour compagne, les deux armes combinées s'engageront de la manière suivante : parvenue à une distance, supposons de 1,000 pas de l'ennemi, pendant que la cavalerie déploie, l'artillerie à cheval parcourt au galop l'espace de 200 pas en avant, et fait feu jusqu'au moment où la cavalerie l'a rejointe. Pendant que les batteries répètent cette manœuvre, la cavalerie légère voltige sur les flancs des ennemis; et, au moment où les effets de l'une et de l'autre ont été suffisants pour rendre la réussite de la charge de la cavalerie non douteuse, alors celle-ci devance son artillerie à cheval, qui ne songera, dans ce moment, qu'à se placer de manière à faciliter le mouvement offensif des escadrons assaillants, en doublant les pièces par deux ou par quatre. Pendant que ceux-là exécutent le choc, la réserve et l'artillerie vont prendre la position que le terrain rendra la plus avantageuse, pour pouvoir ensuite protéger les escadrons rétrogradants, ou pour poursuivre les ennemis battus, tandis que la masse qui a exécuté la charge se réorganise de nouveau, et s'avance pour prendre possession du terrain qu'elle vient de conquérir.

Comme, après une charge, même heureuse, les escadrons assaillants sont soumis à un certain désordre, il est juste que ce ne soit plus à travers cette masse, plus ou moins informe, que la réserve et l'artillerie prononcent leur mouvement offensif. Il leur faut donc un terrain libre, et qui soit propice aux manœuvres que la circonstance exigera. Pendant que le choc de la cavalerie s'exécute, le chef qui commande la réserve mènera les deux armes qui la composent hors de la mêlée, et, pour ne pas être interrompu dans ses dispositions, choisira justement le moment où l'ennemi sera occupé à mettre ses troupes en action, et à parer le choc de la cavalerie assaillante.

Toutes les manœuvres, exécutées par la cavalerie combinée avec l'artillerie à cheval, sont infiniment plus épineuses que lorsqu'on y fait agir de l'infanterie, car les éléments de l'action des deux premières armes étant une vélocité à toute épreuve, la vivacité avec laquelle tout doit s'exécuter nous ravit quelquefois le moment de réflexion indispensable pour mûrir le projet. Comme un combat ne peut jamais finir par la même manœuvre par laquelle il a commencé, et le dénoûment n'étant que le produit de plusieurs mouvements, diversions et chocs, les différentes combinaisons étant obligées de se succéder avec la même vitesse avec laquelle elles sont exécutées, il est indispensable que le général qui commande une masse de cavalerie combinée avec de l'artillerie, possède un coup d'œil sûr, une imagination ardente, et un esprit riche en moyens d'attaque et de préservation.

Comme exemple d'un combat soutenu par la cavalerie combinée avec de l'artillerie, digne d'attirer l'attention des militaires, je vais citer celui de Liebertwolkovitz.

Afin de s'assurer de la force et de la position de l'ennemi, le comte de Wittgenstein reçut l'ordre de faire le 2-14 octobre une reconnaissance forcée. Les Français venaient d'abandonner Grœbern et Gossa, et s'étant repliés vers Leipzig, avaient fait occuper Mark-Kleeberg et Wachau avec leur infanterie, et fait placer leur cavalerie près de Liebertwolkovitz.

L'attaque fut ordonnée en deux colonnes; la première, composée des troupes légères du comte de Pahlen et de la cavalerie de réserve du général Rœder, devait avancer par Grœbern et Gossa; l'infanterie faisait la queue de la colonne. La seconde, composée du 4e corps autrichien, commandé par le général Klenau, devait se diriger vers Liebertwolkovitz. La 14e division d'infanterie russe reçut l'ordre d'occuper Grœbern; la 4e, Gossa; le régiment de cosaques d'Ilovaisky XIIe devait avancer vers

Digitized by Google

Mark-Kleeberg; le régiment des hussards de Grodno devait prendre position devant Wachau, tandis que le régiment de landwehr de Silésie lui servirait de réserve.

Le général comte de Pahlen engagea le combat en faisant avancer une batterie d'artillerie à cheval, et fit faire un feu meurtrier sur les masses de cavalerie ennemie. Sa cavalerie marchait dans l'ordre suivant : Les régiments de hussards de Soum et de Louben étaient en tête, après eux venaient le régiment des cuirassiers de la Prusse Orientale et les uhlans de Silésie; ensuite venaient les cuirassiers de Brandebourg et de Silésie. Les uhlans de Tschougouef et le régiment de cosaques de Grecof reçurent l'ordre de se porter de Stœrmthal dans le flanc droit des ennemis.

La cavalerie française, sous le commandement du roi de Naples, forte de 8,000 chevaux, se forma en une colonne profonde; elle se trouvait sous la protection d'une artillerie nombreuse, qu'on plaça sur les hauteurs derrière Wachau, dont le feu meurtrier, en prenant les alliés en flanc, paralysait leur mouvement offensif. Persuadé que l'ennemi recevait le combat dans la plaine entre Liebertwolkovitz et Gossa, le comte de Pahlen résolut de tomber sur son flanc gauche, et rassembla la majeure partie de ses régiments (3 régiments de cuirassiers, 1 régiment de dragons et 1 régiment de uhlans) sur son flanc droit.

L'ennemi prit l'initiative des mouvements, et attaqua la cavalerie des alliés. Les chocs se succédaient presque sans interruption. Les escadrons repoussés se repliaient sous la protection de leurs réserves, s'y reformaient et revenaient de nouveau à la charge. L'artillerie à cheval russo-prussienne se signalait par un feu meurtrier et par sa coopération aux attaques de la cavalerie.

L'équilibre des forces physiques n'étant pas en faveur des alliés, et une partie de leur cavalerie du flanc droit ayant été désignée pour tourner le flanc gauche des ennemis, leur première ligne de bataille succomba momentanément aux attaques réitérées de la cavalerie française. Heureusement, les régiments du flanc droit, à force de manœuvres et d'efforts, parvinrent à mettre l'aile gauche des ennemis en danger; avantage d'autant plus grand, qu'il paralysa leurs mouvements offensifs. La cavalerie française, qui venait de combattre en ligne, se vit obligée de former des colonnes pour assurer son flanc.

Dans ce moment on vit paraître le corps du comte Klenau, qui arrivait de Thrana. La cavalerie alliée du flanc droit s'apprêta alors à tomber sur l'aile gauche des ennemis. Le comte Klenau fit avancer son artillerie dans la direction dans laquelle la cavalerie devait faire son attaque, et fit un feu meurtrier. La cavalerie alliée saisit ce moment, et tombe à bride abattue sur les ennemis, en cernant leur flanc gauche; les Français sont mis en déroute et abandonnent le champ de bataille.

La retraite étant devenue indispensable, le roi de Naples fit avancer l'infanterie qui occupait Wachau, et plaça une nombreuse artillerie sur les hauteurs entre Liebertwolkovitz et Wachau; et c'est sous la protection de ces deux armes réunies qu'il parvint à se soustraire à tous les désavantages d'une retraite opérée sous les yeux des ennemis.

En rappelant à notre mémoire les principes généraux que j'avais énoncés, ainsi que les différents mouvements que le comte de Pahlen fit faire à ses troupes au combat de Liebertwolkovitz, nous verrons, en dernier résultat, que l'artillerie et la cavalerie légère entamèrent le combat, les lignes de bataille se formèrent sous la protection de leur action combinée. Celle des escadrons des lignes de bataille était tantôt alternative, tantôt combinée avec le feu de l'artillerie; ce que l'une commençait, l'autre l'achevait, et le combat ne s'est déclaré qu'au moment où l'on mit la réserve en action et en faveur de celui qui sut le mieux l'utiliser. Le comte de Pahlen s'y est couvert de gloire.

Obligé d'abandonner le champ de bataille, le roi de Naples aussi, comme militaire prévoyant, fit avancer aussitôt de l'infanterie et de l'artillerie, les deux ennemies les plus terribles de la cavalerie. C'est sous leur protection qu'il opéra le mouvement rétrograde, et voilà pourquoi il parvint à l'exécuter avec ordre et sans grandes pertes.

*Combinaison de l'infanterie avec la cavalerie.*

La différence qui existe entre les mouvements de ces deux armes est tellement grande, qu'elle ne rend leur secours réciproque bien intime

Digitized by Google

que dans la défensive. La cavalerie, en profitant de sa vélocité, peut voler au secours d'une infanterie que l'ennemi commencerait à maltraiter; mais comment l'infanterie, qui ne peut s'avancer que d'un pas peu rapide, s'y prendrait-elle pour secourir une cavalerie qui serait allée cueillir des lauriers sur un point éloigné de la position qu'elle occupe? Le seul moyen d'y remédier serait d'enjoindre à la cavalerie de revenir sur ses pas, se ranger sous la protection de l'arme qui est destinée pour la seconder.

Mais c'est aussi le seul cas où ces deux armes peuvent perdre les prérogatives qui résultent de leur combinaison, et dans lequel la lenteur du mouvement de l'infanterie lui ravit les moyens de suivre la cavalerie dans ses engagements. Pour tous les autres cas, un combat engagé sous la protection de ces deux armes combinées peut être soutenu avec avantage et succès.

Les troupes légères des deux armes débandées devant le front des lignes formeront les rideaux nécessaires, sous lesquels les masses entreprendront leurs manœuvres et leurs mouvements offensifs. Pourvu que chaque arme remplisse le devoir qui lui est prescrit par sa nature, le succès répondra à l'attente et aux résultats qu'on est en droit d'en exiger.

Supposant que l'ennemi possède même quelques pièces de canon à sa disposition, cette force lui donnera, il est vrai, plusieurs prérogatives; mais s'il est pardonnable à un militaire de ne pas pouvoir toujours asservir les circonstances, il est inexcusable de s'en laisser subjuguer. Manque-t-on de moyens physiques, c'est alors le moment d'y suppléer par la ruse.

Si nous ne pouvons pas riposter à notre ennemi par la combinaison des mêmes armes, cherchons alors à obvier à cette pénurie par l'emploi que nous ferons de nos troupes légères. Il est tout simple que l'ennemi, qui a de l'artillerie à sa disposition, n'ira pas en prodiguer les coups contre des hommes isolés. Qui employa jamais le canon pour ne tuer qu'un homme? Au reste, tant mieux s'il le faisait. Sans nous faire essuyer de grandes pertes, il finirait par épuiser ses cartouches, et rétablirait l'équilibre de moyens.

L'essentiel, dans des cas pareils, sera donc de disposer ses troupes de manière à ce que l'artillerie ne puisse découvrir devant elle que des troupes en débandade, contre lesquelles l'effet de ses feux d'artillerie ne serait que peu meurtrier. Les masses d'infanterie et de cavalerie, couvertes par les accidents du terrain et les troupes légères, manœuvreront sous la protection de ces abris, de manière à pouvoir éviter autant que possible la direction des trajectoires, et, par conséquent, se soustraironi du moins à une partie des projectiles des ennemis.

L'artillerie étant justement l'arme qui assurera la prépondérance des adversaires, c'est sur elle aussi qu'on dirigera les regards, et la cavalerie cherchera à s'en emparer pour égaliser les chances. Nous avons déjà vu par quel procédé et par quelle manœuvre, la cavalerie peut s'emparer d'une batterie.

Sommes-nous dans le cas de prononcer un mouvement offensif avec une des deux armes; privés d'artillerie, le choc sera peut-être plus douteux; mais il est loin d'être inexécutable. L'infanterie, formée en colonnes par bataillons, disposée d'après les avantages du terrain qu'elle devra parcourir, fera éclairer son mouvement par des tirailleurs habiles, qui chercheront à nettoyer l'espace qu'il faudra franchir pour en venir aux mains. Si le terrain le permet, cette masse d'infanterie sera suivie par quelques escadrons de cavalerie, dont le devoir sera d'épier la disposition des ennemis, et s'ils se proposent de recevoir les assaillants formés dans l'ordre mince, de tomber sur eux et paralyser entièrement leurs moyens de défense.

Si la circonstance nous prescrit de procéder au choc avec une masse de cavalerie, l'infanterie ne pouvant la suivre dans son mouvement, nous chercherons du moins à prévenir les suites funestes d'un échec malheureux et d'une débandade désavantageuse, en offrant, par notre infanterie, qu'on fera manœuvrer dans le sens et la direction de l'attaque de la cavalerie, une égide protectrice sous laquelle cette arme ira se reformer et voler à de nouveaux lauriers.

Au reste, il est, je crois, très-rare qu'une masse un peu forte d'infanterie et de cavalerie soit engagée sans qu'on la soutienne par de l'artillerie. Pour ce qui regarde son engagement dans le courant d'une bataille, comme on a toujours de l'artillerie à sa disposition, ce serait même commettre une grande faute que de ne pas faire coopérer en quelque sorte l'ac-

Digitized by Google

tion de l'artillerie avec celle des deux armes.

En nous conformant à cette hypothèse, l'action combinée de l'infanterie et de la cavalerie ne pourrait avoir lieu, le plus souvent, que dans des occasions qui n'exigeront qu'une force insignifiante, dont l'action se réduirait aux engagements d'avant-postes, de patrouilles et de grand'gardes. Les reconnaissances mêmes qui auraient quelque but un peu important et la possibilité de rencontrer un ennemi puissant, ne doivent se faire que sous les auspices des trois armes, et à moins que ce ne soit une recherche qui appartienne au domaine des patrouilles, toutes les fois qu'on voudra reconnaître les avantages du terrain, la position que l'ennemi occupe, ou bien les forces dont il peut faire usage, on combinera les trois armes. Ce n'est que de cette manière qu'on pourra subjuguer les différentes chances du combat et surmonter les difficultés que le terrain, l'ennemi et les circonstances opposent si souvent à l'action des différentes armes.

### *Combinaison de l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie.*

La combinaison des trois armes est le maximum de la force tactique. Elle renferme en elle tous les éléments nécessaires pour satisfaire à tous les cas, pour prévenir tous les accidents, pour remédier à tous les maux et remporter tous les avantages. La base de cette combinaison, comme toutes les probabilités de sa réussite, reposent sur l'ordonnance, l'éducation, la disposition et le courage des troupes, ainsi que sur un certain équilibre de forces physiques. En adoptant, et avec justice, les quatre premières vertus, non-seulement comme probables, mais comme inhérentes à l'institution des trois armes (1), et le cinquième cas comme gage du discernement du chef, qui évite le combat, s'il est persuadé de combattre une force triple de celle dont il peut disposer, nous surmonterons toutes les difficultés que ces considérations matérielles pourraient nous opposer, et nous marcherons d'un pas plus hardi dans nos discussions scientifiques.

(1) Car, sans cette supposition, il serait même difficile de se soustraire à toutes les objections qu'il serait possible d'émettre.

La combinaison des trois armes est le foyer où se concentrent tous les rayons qui composent la force de chaque arme individuellement et celle de leur liaison deux à deux; tandis que nous trouvons dans la force et les propriétés inhérentes à la nature de chacune d'elles, pourvu qu'on en fasse usage avec discernement et justesse, des éléments suffisants pour soustraire leur action combinée à ces échecs dangereux que nous devons envisager comme les avant-coureurs des défaites.

Comme armes offensives, l'infanterie et la cavalerie possèdent de grandes prérogatives, et les éléments de leur force sont augmentés par les moyens destructeurs de l'artillerie. Dans la défensive, l'infanterie sert d'égide protectrice aux deux autres armes. La cavalerie se reforme sous sa protection, l'artillerie, sous ses auspices, n'interrompt pas ses feux. L'infanterie se trouve-t-elle prise au dépourvu par la cavalerie ennemie, notre cavalerie vole à son secours et remédie au mal. L'artillerie ennemie a-t-elle pris nos masses pour but, et ses effets deviennent-ils sensibles, nos batteries s'avancent et cherchent, par un feu plus nourri, à ralentir et même à suspendre celui des ennemis. Les modulations du combat nous ont-elles apprêté le moment de prononcer un mouvement offensif, dont un choc doit être la suite, nous possédons plusieurs combinaisons différentes pour les exécuter. Elles seront adaptées au terrain, à l'ennemi qu'on se propose de combattre, et à la proximité de la sphère dans laquelle on doit agir, et nous prononçons alors notre mouvement offensif d'après une des manières suivantes :

1° Avec de l'infanterie;

2° Avec de la cavalerie;

3° Avec de l'infanterie et de l'artillerie;

4° Avec de la cavalerie et de l'artillerie;

5° Avec de la cavalerie et de l'infanterie; ou bien

6° Avec de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie.

Il n'y a pas de doute que ces six cas, différant par leur composition, doivent différer aussi par leur emploi et leurs résultats. Le principal sera toujours que la combinaison corresponde au terrain, son action au moment et à l'ennemi qu'on veut combattre, et que chaque arme prenne une part active dans la tâche

Digitized by Google

qu'on lui réserve, et n'entrave pas, par une marche tâtonnante ou une action craintive et lente, ni les combinaisons antécédentes, ni les résultats qu'on en attend.

Sous le rapport de la réciprocité de leur soutien, l'action des trois armes peut être comparée à une machine de mécanique, qui ne peut se mouvoir avec régularité et dans le sens de son principe, que tant que tous les rouages remplissent leur devoir et répondent au but qu'on a désigné à chacun d'eux. Qu'une des parties qui composent ce tout, quelquefois si compliqué, soit infidèle à son devoir, son action devient nulle; que les trois armes ne se sontiennent pas réciproquement, comme la nature et leurs propriétés l'exigent, elles perdront leur force inhérente, et on marchera à grands pas au-devant d'une défaite.

Nous avons déjà vu qu'on se trouvait rarement dans le cas de prononcer un mouvement offensif sur toute une ligne de bataille; par conséquent, les engagements de deux partis ennemis, qui ont un choc pour résultat, ne sont ordinairement que partiels, et peuvent être facilement ramenés aux six combinaisons dont je viens de donner l'énumération.

Nous connaissons déjà, par nos discussions précédentes, la formation des armes, le moment et la manière de procéder à l'engagement pour les cinq premiers cas, il ne nous reste donc qu'à considérer l'action du sixième.

L'ensemble d'une action générale appartient exclusivement à la combinaison des trois armes, et c'est aussi celle que nous voyons ordinairement figurer sur les champs de bataille; mais ce n'est pas le cas par rapport aux mouvements partiels dont un choc est le résultat. Les différentes combinaisons devant correspondre au terrain, il est aisé de se convaincre que celle des trois armes, par sa complication, pourra rarement être mise offensivement et simultanément en action. Aussi, dans tous les exemples que nous offrent les batailles modernes, nous voyons rarement une masse, à l'instar de celle que Napoléon fit agir à la bataille d'Austerlitz, composée d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, employée pour le même choc.

Comprenant en elle tous les éléments de la force tactique, son efficacité ne saurait être mise en doute, et si le terrain et les différentes allures des trois armes le permettaient toujours, certes, cette combinaison ne pourrait avoir que d'heureux résultats. Offrant à elle seule toutes les modulations des différentes combinaisons, elle peut aussi satisfaire à tous les cas.

Mais supposant que le cas ait lieu, voyons la disposition dont on devra se servir. Nous venons de voir que toutes les fois qu'on engage de l'artillerie, le cas présuppose une nécessité d'efforts destructeurs, et, par conséquent, il faut donner un libre cours à ses feux. Dans tous les cas où on se servira de cette combinaison, les batteries devanceront donc les deux autres armes. Mais l'emplacement de l'infanterie et de la cavalerie derrière les batteries sera adapté, je ne dirai plus au terrain, car il faut supposer que, si on engage une masse composée des trois armes, les accidents du terrain favorisent leur action, mais à la circonstance et à l'ennemi qu'on se propose de combattre en ramenant la disposition des troupes aux principes que j'ai déjà discutés.

L'action offensive et défensive des troupes, d'après les différentes combinaisons et les principes que je viens d'émettre, forme justement les modulations dont se composent les batailles, dont je me réserve d'offrir de courtes dissertations dans le chapitre suivant, et qui contiendront les moments les plus intéressants, et surtout ceux qui ont le plus influé sur l'issue de ces luttes sanglantes.

## SECTION III.

### CONCLUSION.

Après avoir fini ma dissertation sur les propriétés des trois armes différentes, sur leur emploi dans les batailles et leurs rapports entre elles, il serait peut-être agréable au lecteur que je rassemblasse maintenant dans un cadre étroit, mais qui répondît pleinement au but, tous les principes qui forment les éléments des batailles, et dont la majeure partie est basée sur ces mêmes principes, qui ont été le sujet de mes discussions; mais le nombre immense de règles, de conséquences et de considérations primitives et secondaires qui devraient y entrer, en rendent la réussite presque impossible; car les principes de l'art militaire paraissent sanctionner l'invariabilité de ces règles, et



Digitized by Google

elles sont néanmoins très-souvent trahies par le caprice du hasard.

Que de règles que la théorie a consacrées ont été mises en défaut par la pratique? Que de dispositions qui ont mené à un heureux résultat et que la pure théorie condamne? Ce conflit de la théorie et de la pratique, ne peut qu'égarer les idées et rendre les conséquences qu'on érige en principes, douteuses et quelquefois insolites.

L'imagination humaine voudrait en vain s'appesantir sur la thèse inépuisable du mécanisme des batailles, elle ne parviendra jamais, je crois, ni à épuiser le sujet, ni à contenter le militaire profond, et surtout celui qui a présidé lui-même à ces luttes sanglantes, et qui a observé avec attention toutes les variations des chances, le pouvoir du hasard et de l'aveugle fortune, le mécompte des probabilités et l'inconstance des résultats.

Mais s'il est impossible de baser le gain des batailles sur des principes stables, je ne crois pas qu'il soit aussi difficile de ramener les causes de leurs pertes à des règles plus invariables qui nous indiqueront ce qu'il faut éviter, pour conserver du moins l'équilibre des chances. En récapitulant les narrations des luttes qui ont ensanglanté le continent européen, nous pouvons toujours rassembler une série de principes, dont l'oubli a été la cause de nombreuses et sanglantes défaites, qui peuvent, en les considérant dans tout leur développement, nous servir d'indication salutaire, je ne dirai pas pour tout ce qu'il y a à faire, mais pour ce qu'il faut éviter. Il est vrai que les combinaisons changeant d'après le terrain, il est difficile que la même cause fasse gagner ou perdre une autre bataille; mais, par rapport à la violation des principes établis, nous reconnaisons, même sur des champs de bataille différents, plus ou moins une certaine analogie, qui nous servira de guide pour éviter les mêmes dangers, et qui ne pourra qu'épurer notre dialectique militaire.

Je n'essaierai donc maintenant de tracer qu'une série d'aphorismes, que je tâcherai d'offrir au lecteur comme un guide, peut-être même pas tout à fait exempt de défauts, pour le mécanisme des batailles; et en recherchant plus tard les causes du gain ou de la perte des plus fameuses batailles des temps modernes, je chercherai à ramener les résultats heureux ou défavorables qui s'en sont suivis, à la stricte observance ou à l'infidélité aux règles que j'énoncerai dans mon catéchisme.

Pour ne pas nous mettre à la merci d'une défaite ou d'une déroute, avant d'engager une bataille, pendant le combat et les moments qui qui le suivent, nous observerons strictement les règles suivantes :

1° On n'engagera l'affaire que lorsqu'il existera un équilibre quelconque de forces physiques;

2° On prendra un ordre de marche qui nous mènera dans le flanc des lignes ennemies, et, pour le cas inverse, on cherchera toujours à découvrir les mouvements préparatoires de ses ennemis;

3° On choisira une position avantageuse sous le rapport topographique, et on en appréciera les propriétés (1);

4° Il faudra éviter de choisir pour champ de bataille un terrain trop étendu ou trop étroit, en comparaison du nombre de troupes dont on pourra disposer : dans le premier cas, on se voit obligé d'étendre trop les troupes, et l'ordre de bataille n'en conserve aucune consistance ; dans le second, on se voit forcé de trop les masser, et on les expose ainsi aux coups meurtriers de l'artillerie ennemie;

5° On se gardera de disséminer les troupes avant l'engagement;

6° On appréciera le terrain, si la chose est possible, avant l'engagement, et on cherchera à découvrir les points stratégique et tactique du champ de bataille de son ennemi, comme de celui qu'on occupe;

7° On disposera les troupes dans l'ordre de bataille le plus conforme aux modulations et aux propriétés du terrain, ainsi qu'aux avantages de leur action;

8° On soumettra la formation des armes aux propriétés de leur action, en la basant aussi sur l'opportunité du moment;

9° On cherchera toujours à prendre l'offensive pour forcer l'ennemi à moduler ses mouvements d'après ceux de ses adversaires;

10° On dirigera toujours son attention contre les points de la position ennemie, les plus faciles à subjuguer;

(1) D'après les principes énoncés au commencement de cet ouvrage.

Digitized by Google

11° On évitera d'engager les troupes sur un terrain désavantageux, où leur action peut être paralysée ou avoir des résultats fâcheux;

12° On fera agir les différentes armes d'après les vrais principes de leur action (1);

13° On combinera les trois armes pour leurs mouvements offensifs, d'après le terrain qu'elles doivent parcourir et l'ennemi qu'elles doivent combattre;

14° On attachera une attention particulière au soutien réciproque que les trois armes doivent se porter;

15° On n'entreprendra pas de mouvements décousus ou partiels, mais on cherchera à les faire tendre tous vers le même but;

16° On profitera sans hésitation du moment opportun, qui peut décider du sort de la bataille;

17° On aura un réserve respectable, composée des trois armes;

18° On n'emploiera jamais la réserve tout entière au commencement du combat, sur un seul point, pour ne pas s'en priver tout à fait;

19° On cherchera au contraire à ménager la réserve jusqu'au moment du dénoûment;

20° On dirigera cette réserve, sur la fin de la bataille, vers le point qui doit décider du sort de la journée;

Et si la bataille prend une tournure désavantageuse et que la retraite devienne invitable;

21° On ne précipitera pas le mouvement rétrograde;

22° On se repliera sous la protection des troupes dont le terrain favorisera le plus l'action.

En présentant maintenant au lecteur une série de dissertations succinctes des plus fameuses batailles, cherchons à démontrer tous les grands avantages qui se rattachent à la stricte observation des principes dont je viens de lui donner l'énumération, et la fâcheuse influence que leur oubli entraîne après elle.

*Bataille de Senef, livrée le 11 août 1674.*

La bataille connue sous le nom de *Senef*, se compose de trois engagements différents, dont les deux premiers furent soutenus par l'arrière-garde du prince de Vaudemont et l'infanterie que le prince d'Orange amena lui-même, et le troisième par toute la masse des troupes. Ces trois engagements sont : la prise du village du même nom par le général de Montal, et le combat de cavalerie qui s'ensuivit; la prise du village de Saint-Nicolas-aux-Bois, et l'engagement général de la position de Fay.

Le prince de Vaudemont, qui commandait l'arrière-garde des alliés, malgré la forte position du village de Senef, ne se défendit que faiblement, ou, pour mieux dire, presque pas, et céda cette conquête à son ennemi, dont la majeure partie des troupes était composée de cavalerie, ce qui prouve, de la part du prince de Vaudemont, une fausse appréciation du terrain pour l'action des armes. Il ouvrit, par la reddition de ce village, un débouché aux troupes du prince de Condé, qui purent manœuvrer avec facilité et aisance entre Senef et le bois de Busseret.

Le prince de Condé, en débouchant de Senef, rencontra dans la plaine la cavalerie des alliés, dont la position était vicieuse; car placée perpendiculairement au ruisseau qui coupe le terrain de Senef, elle prêtait son flanc droit à à l'artillerie des Français, que le prince plaça au-dessus du village et sur la rive opposée du ruisseau. La formation de cette cavalerie n'était pas exempte de défauts non plus; l'ayant rangée en plusieurs lignes, le prince de Vaudemont n'accorda pas d'intervalles aux dernières, ce qui entraîna toute la masse dans une déroute totale au moment où la première ligne fut repoussée. L'infanterie du prince de Nassau, au lieu de seconder la cavalerie des alliés, ne partagea avec elle que sa fuite jusqu'à Saint-Nicolas-aux-Bois.

Ayant reformé l'arrière-garde sous la protection du village de Saint-Nicolas-aux-Bois, le prince de Vaudemont fut renforcé par l'infanterie que le prince d'Orange amena lui-même. Le prince de Condé renouvelle ses attaques et fait charger sa cavalerie, et cette fois-ci, comme si la cavalerie des alliés eût voulu se venger de l'infanterie qui l'avait abandonné au premier engagement, c'est elle qui resta spectatrice inactive de la défaite de l'infanterie des alliés. Chose bien inconcevable! l'infanterie hollandaise était maîtresse de tous les accidents du terrain, comme village, haies, vergers, etc.,

(1) J'en ai déjà discuté toutes les règles.

Digitized by Google

et se laissa cependant déloger par la seule Maison du roi. L'artillérie en général n'a joué qu'un rôle secondaire et ne développa qu'une force négative.

Ces moments désastreux font encore tomber sur le prince d'Orange un blâme d'une autre catégorie. Il engagea une partie de ses troupes partiellement, et au lieu d'éviter ces combats aussi sanglants qu'inutiles, il les mit en butte à des déroutes d'autant plus fâcheuses, que ces échecs répétés abattirent le courage des troupes, que nous voyons plus tard céder aussi, sans presque aucune résistance, la forte position du prieuré de Saint-Nicolas-aux-Bois. Le prince d'Orange et le duc de Villa-Hermosa firent de vains efforts pour rallier et contenir leurs troupes, elles furent constamment repoussées, et avec des pertes considérables en tués, blessés et prisonniers, jusqu'au village de Fay.

Cependant, il ne faut pas oublier que le prince de Condé tomba dans le même défaut, car ses troupes n'arrivèrent aussi que successivement. Au reste, la conviction de ne trouver que l'arrière-garde des ennemis près de Senef, excuse en grande partie cette faute, et ce n'est ensuite, qu'entraîné par les succès rapides qu'il venait de remporter sur les alliés, que le prince de Condé poussa jusqu'au delà de Saint-Nicolas-aux-Bois, avant d'avoir été rejoint par le reste de ses troupes.

Enfin, on s'est battu jusqu'à deux heures après midi, et les forces majeures des alliés ne faisaient qu'arriver pour occuper la position du village de Fay, où le prince d'Orange les rangea en bataille. Cette fois-ci, il profita avec habileté de tous les accidents que le terrain lui offrait pour l'emplacement de l'infanterie et de la cavalerie; et parvint du moins à rendre la victoire indécise.

Si le prince d'Orange avait aussi bien utilisé son artillerie que les deux autres armes, il n'y a pas de doute que les Français auraient éprouvé des pertes incalculables, qui devaient rendre pour le dénoûment, les mouvements des alliés aussi avantageux que faciles. La ligne de feu des alliés n'était pas assez puissante, quoique le village de Fay et une ravine qui couvrait le front de leurs lignes de bataille, favorisassent l'emplacement de l'artillerie. Nous avons vu tout le tort que 6 pièces de canon, que le général Chavagnac avait placées derrière cette ravine, entre le village et le bois de Rœulx, occasionnèrent à la cavalerie française, à laquelle le prince de Condé avait donné une position vicieuse, en l'exposant inutilement au feu de l'artillerie ennemie.

Plus tard, le prince d'Orange s'apercevant que le moment de reprendre l'offensive était arrivé, enjoignit à l'infanterie de l'aile gauche, qu'il soutint par la cavalerie, de tourner la droite des Français où commandait le duc de Luxembourg. Mais sous quel aspect se présenta ce mouvement, entrepris dans un moment si opportun et si mal exécuté? Les troupes alliées marchèrent inutilement, perdirent un temps précieux, et revinrent sur leurs pas sans avoir presque tenté l'attaque qu'on leur enjoignit d'exécuter.

Quoiqu'on puisse, et avec justice, attribuer au prince de Condé une victoire complète dans les combats de Senef et de Saint-Nicolas-aux-Bois, et affirmer que la bataille qui se livra à Fay resta indécise, ce fait cependant n'excuse pas le prince d'Orange, dont tous les mouvements pendant la journée ne nous offrent aucun plan d'attaque bien combiné, aucune décision dans l'action des armes, et une opiniâtreté inexcusable de rester sur la défensive pendant toute une demi-journée. Si ces forces disséminées l'avaient contraint, pendant les combats de Senef et de Saint-Nicolas-aux-Bois, à une défensive toujours désavantageuse, il pouvait facilement, dans sa position de Fay, reprendre sa revanche, car ses forces physiques et les avantages du terrain qu'il occupait lui offraient les moyens de prendre l'offensive et de manœuvrer sous la protection des accidents qui couvraient son front de bataille. Le seul mouvement offensif qu'il tenta de faire avec son aile gauche, quoique entrepris dans un moment opportun, doit cependant être rangé dans la catégorie des faux mouvements, puisqu'il devint un mouvement partiel.

Une faute assez grave qu'on peut imputer au prince de Condé, et qui rendit la victoire indécise, c'est qu'au moment où il battit complétement l'arrière-garde du prince de Vaudemont, il ne fit pas avancer ses troupes droit dans la direction de Saint-Nicolas-aux-Bois et de Fay, en laissant le bois de Marimont à gauche, et en tournant la source et les marais de

Digitized by Google

la Senne. Cette marche l'aurait mené sur la ligne de retraite de l'armée des alliés, et aurait forcé le prince d'Orange de céder le champ de bataille à son adversaire. Cet oubli lui coûta une victoire décisive de moins.

*Bataille de Fleurus, livrée le 1er juillet 1690.*

La victoire que le duc de Luxembourg remporta sur le prince de Waldek, dans les champs de Fleurus, repose sur plusieurs fautes graves de ce dernier. Sa position ne pouvait pas se caractériser comme bonne; car si même le front était bien couvert par le ruisseau de Wagnée et un terrain élevé qui pouvait cacher les mouvements offensifs de son centre, les deux flancs ne l'étaient pas. Les villages d'Heppignies et de Saint-Amand en étaient les seuls appuis; mais des villages n'assurent que faiblement les ailes d'un ordre de bataille. Pour prévenir ce débordement funeste, dont le prince de Waldeck a été la victime, il n'y a, ainsi que je me suis prononcé chapitre II, section IV, que les grand'gardes qui servent de postes d'avertissement, et dont le devoir est d'épier les mouvements offensifs que l'ennemi entreprend autour des ailes. Le prince de Waldeck aurait donc dû en avoir une entre Saint-Amand et Ligny, pour assurer son flanc gauche, et une autre entre les villages d'Heppignies et de Wagnée pour la sûreté de son flanc droit.

Ayant dirigé toute son attention sur le front de ses lignes de bataille, le prince de Waldeck se laissa si peu distraire de cette première idée, et prit si peu en considération le terrain en général sur lequel il combattait, et les sinuosités qui favorisèrent le mouvement de conversion des Français, qu'il se laissa non-seulement tourner, mais même prendre à dos.

La disposition des troupes dans l'ordre de bataille n'était pas exempte de défaut non plus. Le prince de Waldeck entremêla de la cavalerie avec l'infanterie, et prépara ainsi la défaite des deux armes; ensuite, au moment où il découvrit le mouvement de conversion, au lieu de chercher plutôt à faire rétrograder le flanc gauche en arrière, il y dirigea toute sa réserve, et s'en priva pour le reste de la journée. Ayant battu et mis en fuite la cavalerie du flanc gauche des Français, qui s'était avancée dans la plaine au delà du ruisseau de Wagnée, au lieu de poursuivre son succès et chercher à propager le même désordre dans l'infanterie du centre, que le général de Rubantel avait déjà fait avancer pour seconder les efforts du général comte de Gournay, qui commençait à plier aussi, et tâcher de séparer les deux flancs, il détacha toute sa cavalerie au secours de son aile gauche, qui était déjà pressée par l'ennemi. Il espérait par ce mouvement corriger une faute antérieure. Le résultat a parlé contre cette espérance, et il en provint deux maux sensibles : 1° en perdant le moment d'achever de battre avec sa cavalerie le centre où la désorganisation commençait à se manifester, il perdit aussi le seul moment opportun qu'il avait eu dans la journée pour remporter la victoire; 2° ces contre-marches exposèrent une partie de ses troupes à des défaites partielles.

Profitant de ce moment de relâche, les troupes du flanc gauche et du centre des Français se reformèrent, et reprenant l'offensive, se préparaient à retourner à la charge, lorsque le prince de Waldeck ordonna la retraite, et céda le champ de bataille à son adversaire.

*Bataille de Neerwinde, livrée le 29 juillet 1693.*

La victoire de Neerwinde démontre, de la part du maréchal de Luxembourg, de profondes connaissances de tactique; et de celle du marquis de Feuquières, cet œil exercé à saisir avec promptitude les mouvements de l'ennemi, et cette décision à profiter du moment opportun, à laquelle se rattache si souvent le sort des batailles.

L'inadvertance du prince d'Orange, de livrer bataille ayant un fleuve à dos, ne peut s'excuser que par la forte position qu'il avait fait occuper à son armée, et qui n'offrait qu'un seul défaut, celui de s'opposer à la libre circulation des troupes. Le terrain, circonscrit d'un côté par le fleuve de la Geete, et de l'autre, par le ruisseau de Landen, l'était encore plus par les retranchements que le prince d'Orange avait fait élever sur le front des lignes de bataille, et qui s'étendaient depuis le village de Neerwinde jusqu'au delà de celui de Rumsdorp.

Cette position, où l'infanterie et l'artillerie pouvaient se battre avec avantage, n'était cependant pas favorable pour la cavalerie. Les mouvements offensifs de cette arme, qui exige

Digitized by Google

un terrain vaste et sans accidents, étaient paralysés sur le front des lignes de bataille par les retranchements qui étaient presque contigus sur le flanc droit par les villages de Laer et Neerwinde, dont les fortifications avaient rendu les débouchés plus difficiles encore, et, sur le flanc gauche, par le ruisseau de Landen.

D'après une description pareille, il est aisé de se convaincre que l'armée du prince d'Orange était entourée d'obstacles, qui avaient transformé le champ de bataille en un camp retranché, circonscrit par la Geete, le ruisseau de Landen, et les fortifications qui couvraient tout le front de bataille.

Les troupes s'appuyant par leur flanc droit aux bords de la Geete, et par leur aile gauche au ruisseau de Landen, étaient placées en ordre de bataille convexe, dont la disposition, il est vrai, offrait au général en chef les moyens de faire manœuvrer sa réserve avec facilité vers les deux flancs; avantage que le prince d'Orange ne mit cependant pas à profit, mais qui, d'un autre côté, présente le défaut, au moment où une des ailes est enfoncée, de conduire les ennemis à dos des troupes qui forment le centre et l'aile opposée; ce qui arriva justement aux alliés.

Le duc de Luxembourg avait une tâche difficile à remplir, mais son génie ne se laissa pas abattre par ces difficultés, et il procéda à l'exécution de son plan d'attaque.

Les villages de Neerwinde et de Laer, qui faisaient l'extrémité du flanc droit des lignes de bataille des alliés, furent le but de l'attaque principale. Quoique le prince d'Orange les occupât avec de l'infanterie, il négligea de faire manœuvrer les réserves de ces deux postes autour des ailes des villages, afin de tomber dans les flancs des assaillants; ce qui occasionna le triple assaut de ces deux postes.

Si le combat dans les villages de Neerwinde et de Laer fut si meurtrier et l'assaut si souvent répété, nous trouvons justement la cause du triple abandon de ces deux postes par le prince d'Orange dans son oubli des règles de la grande tactique par rapport à l'action des armes, et la double cession par le duc de Luxembourg, dans la négligence du chef qui conduisait les troupes françaises, qui se laissait emporter par la chaleur du combat, et poursuivait toujours ses succès, au lieu de faire les dispositions nécessaires pour conserver les conquêtes qu'il faisait.

Sans se laisser séduire par des attaques partielles ou en débandade, le duc de Luxembourg y faisait marcher ses troupes en masse; c'était agir d'après les règles de pure tactique; mais au moment où le village de Laer tomba au pouvoir des Français, il fallait aussitôt faire les dispositions nécessaires pour conserver cette conquête, en disposant les troupes légères et en faisant avancer les réserves, etc.

Au moment où le village de Neerwinde fut emporté pour la troisième fois, le marquis de Feuquières, qui était resté chef des troupes du flanc droit, s'aperçut du mouvement que le prince d'Orange faisait faire à l'infanterie du flanc gauche pour aller secourir ce poste, et profita, avec une promptitude exemplaire, du moment opportun pour décider de la victoire. Son mouvement offensif du côté de Rumsdorp appartient certainement aux profondes combinaisons de la grande tactique, et parle autant en faveur du général qui l'exécuta qu'une brillante victoire.

Le prince d'Orange, qui occupait une position purement défensive, position qui exige moins de troupes pour en défendre les approches, au lieu de renforcer ses lignes de bataille, devait plutôt mettre une partie de ses troupes en réserve derrière les hauteurs, devant le village de Wanghe, d'où elles auraient pu manœuvrer avec aisance et avantage vers les deux flancs. Ayant négligé de le faire, il fut obligé de secourir son flanc droit par les troupes de l'aile gauche, et la découvrit ainsi aux attaques des ennemis.

Les troupes du marquis de Feuquières, emportées par la chaleur du combat, au lieu de se reformer dans les retranchements dont elles venaient de se rendre maîtresses, pénétrèrent bien au delà, et ne purent donc y arriver que fatiguées et un peu en désordre. La cavalerie du prince d'Orange, postée sur la gauche, était fraîche. C'était le moment de la faire charger; tandis que nous la voyons, au contraire, entreprendre sa retraite vers Leau et abandonner le champ de bataille au moment même où son action devenait si nécessaire.

Le duc de Luxembourg avait combiné son dernier mouvement offensif vers le flanc droit des ennemis, avec celui du marquis de Feu-

Digitized by Google

quières, et décida ainsi en faveur des Français le succès de cette fameuse journée. Sa cavalerie pénétra entre les villages de Neerwinde et de Laer et se forma devant celle de Hanovre, qui, au lieu de tomber sur son ennemi pendant le moment de sa formation en ordre de bataille, resta, sur ce point aussi, spectatrice inactive du désordre que celle des ennemis y occasionna, et qui se changea sur cette aile en une sorte de fuite désordonnée.

*Bataille de Hochstett, livrée le 13 août 1704.*

En lisant la relation de la bataille de Hochstett, le lecteur reste involontairement indécis, s'il doit plus s'étonner de la courageuse résignation du prince Eugène et du duc de Marlborough, de vouloir forcer une position comme celle qu'occupait l'armée française, ou des moyens si peu analogues qu'employèrent les généraux Tallard et Marsin pour la défendre. D'un côté, nous remarquons hardiesse, dispositions judicieuses; de l'autre, une fausse appréciation du terrain, un ordre de bataille vicieux et aucune décision dans les mouvements.

Les généraux Tallard et Marsin ayant résolu de prendre position entre les villages de Blindheim et Lutzingen, et de couvrir le front de leurs lignes de bataille par un ruisseau qui coule parallèlement à la position, négligèrent entièrement les dispositions nécessaires pour en défendre le passage. Les moulins de Breisach et de Séner, les villages d'Ober et de Nieder-Glaucheim et celui de Lutzingen, qui bordaient le ruisseau, étaient cinq postes qui pouvaient favoriser les Français dans la défense du passage. Les généraux français, au contraire, restèrent spectateurs inactifs de la construction d'un pont, que le prince Eugène fit construire, ainsi que de la prise des deux moulins, auxquelles l'infanterie et l'artillerie pouvaient s'opposer si facilement.

Le moment où les alliés commencèrent à franchir le ruisseau, ne présentant que les têtes des colonnes et ne possédant, par conséquent, que peu de moyens de défense, était justement celui où les généraux Tallard et Marsin devaient utiliser leur nombreuse cavalerie. Au contraire, de 150 escadrons qu'ils avaient sur le champ de bataille, ils n'en envoyèrent que trois au-devant des ennemis. L'engagement de ces trois escadrons démontre, d'une manière évidente, jusqu'à quel point les généraux français poussèrent l'opiniâtreté à commettre des fautes. Malgré sa faiblesse, cette troupe parvint à repousser jusqu'à deux fois les troupes alliées qui essayaient de passer le ruisseau; mais les généraux commandants s'opiniâtrèrent à ne pas la secourir, et elle finit par succomber aux forces supérieures des ennemis, qui franchirent le ruisseau sans obstacle.

Si les généraux français avaient su mieux apprécier les deux positions respectives, ils auraient fait acheter cher au prince Eugène, la témérité de venir franchir un ruisseau pareil, sous le canon de ses adversaires. Mais, soit ignorance ou insouciance de la part des généraux Tallard et Marsin, ils ne profitèrent pas de tous les avantages que la nature leur avait offerts et aplanirent eux-mêmes à leurs ennemis toutes les difficultés que ceux-ci ne devaient surmonter qu'au prix de beaucoup de sang. Les points de passage ne pouvant plus être cachés aux yeux des Français, ces derniers devaient y disposer leur artillerie, et arrêter les mouvements des alliés.

Lorsque le prince Eugène s'avança vers le village de Lutzingen et que sa cavalerie fit volte-face et abandonna l'infanterie, celle-ci fut assez maltraitée et forcée de plier. C'était justement le moment de prononcer de ce côté un mouvement offensif et de rejeter cette infanterie au delà du ruisseau; mais le maréchal de Marsin se contenta de poursuivre le combat de loin, et ayant donné aux troupes du prince Eugène le temps de se reformer, il fut repoussé par ces mêmes troupes qu'il pouvait si facilement anéantir. Quelle occasion propice pour une masse imposante de cavalerie et d'artillerie, dont les feux meurtriers auraient pu poursuivre son ennemi jusqu'au delà du ruisseau; et il la laissa échapper!

Sur le flanc droit, le maréchal Tallard, en faisant avancer sa cavalerie, crut devoir la soutenir par l'infanterie. Mais au lieu de faire manœuvrer celle-ci dans la direction des mouvements offensifs de la cavalerie, pour qu'au moment d'un échec, la dernière pût se reformer sous la protection de la première, il entremêla les deux armes, et qu'en arriva-t-il? La cavalerie fut battue, l'infanterie presqu'entière-

Digitized by Google

ment détruite, et profitant de cet avantage en homme habile et hardi, le duc de Marlborough rejeta les troupes du flanc droit et les poursuivit jusque près Hochstett, où la gendarmerie française périt en partie dans le Danube et fut en partie sabrée. Le maréchal Tallard lui-même, revenant pour faire retirer les 27 bataillons et 12 escadrons qu'il avait enfermés dans Blindheim, fut fait prisonnier.

Dès ce moment, la bataille pouvait être envisagée comme perdue. L'aile droite de l'armée française ayant été battue et obligée d'abandonner le champ de bataille, le maréchal Marsin ne pouvait se soutenir plus longtemps sans risquer de faire partager à ses troupes le sort cruel de celles qui furent enfermées dans Blindheim et obligées de capituler. Il ordonna la retraite, et le champ de bataille fut aussitôt occupé par les troupes du prince Eugène et du duc de Marlborough.

*Bataille de Malplaquet, livrée le 11 septembre 1709.*

Quoique la disposition des troupes du maréchal de Villars n'ait pas été exempte de fautes, il est cependant très-probable que, sans la blessure qui le mit hors de combat et qui fit tomber le commandement en partage au maréchal de Boufflers, la victoire n'en aurait pas moins couronné le courage exemplaire des troupes françaises.

Les bois de Blangies et de Sars, ainsi que le terrain qui séparait ces deux taillis, formaient le champ de bataille. Les deux bois étaient au pouvoir des Français, mais le maréchal de Villars ne les occupa que faiblement, et en les cédant à ses ennemis, leur livra deux soutiens si faciles à défendre et dont il est souvent si difficile de se rendre maître. L'assiette des fortifications qu'il fit élever pour défendre la trouée entre les deux bois était trop avancée, car, en perdant un des taillis, les fortifications étaient prises à revers.

Le combat s'étant concentré dans les deux bois, que le maréchal aurait pu rendre inabordables, s'y soutenait avec des succès alternatifs. M. de Villars secourut les troupes qui les défendaient par celles du centre, qu'il eut l'imprudence de dégarnir. C'est dans ce moment critique que le maréchal de Villars fut blessé et obligé de quitter le champ de bataille. L'absence du général en chef au plus fort du combat est sans doute une perte bien grande, mais n'excuse pas la conduite du maréchal de Boufflers.

Quoique le bois de Sars fût emporté, la victoire dépendait-elle donc de ces deux saillants avancés, et même, en les perdant, ne pouvait-on pas se maintenir dans une position plus en arrière? Supposant même qu'un mouvement rétrograde devînt indispensable, le maréchal de Boufflers ne pouvait-il pas, en prenant une autre position, manœuvrer sous la protection de sa cavalerie, qui serait tombée sur les troupes débouchant des taillis? Le maréchal pouvait toujours attaquer ses ennemis avec avantage au moment où ils auraient débouché des bois, tandis que son artillerie, en abandonnant les fortifications de la trouée et prenant aussi une position rétrograde, aurait achevé d'accabler les troupes qui la franchissaient et aurait ainsi préparé l'action de la cavalerie, qui donna tant de preuves irrécusables de courage.

Au lieu de chercher à réparer un accident, tout fâcheux qu'il pouvait être, mais que la fortune capricieuse rend si fréquent à la guerre, le maréchal de Boufflers aima mieux abandonner le champ de bataille à ses ennemis, ce qui était au reste infiniment plus facile à exécuter.

*Bataille de Fontenoy, livrée le 11 mai 1745.*

Les Français ayant franchi l'Escaut à Calonne, prirent position en appuyant leur droite au village d'Antoing, ayant leur centre couvert par le village de Fontenoy, et prolongeant leur gauche jusqu'à la pointe du bois de Barry, du côté de Ramecroix. Les alliés qui s'étaient rassemblés sur les hauteurs de Maubray, commencèrent leur mouvement en quatre colonnes, dont celle de droite marcha entre le bois de Barry et le village de Vézon, les deux colonnes du centre se dirigèrent vers Fontenoy, celle de gauche, vers Antoing.

En jetant les yeux sur la carte, on peut facilement se convaincre des dangers que la position des Français leur offrait, et des avantages qu'un mouvement bien dirigé des colonnes manœuvres du duc de Cumberland pouvait lui rapporter.

Le bois de Barry ne pouvait jamais être le point stratégique du champ de bataille, car con-

Digitized by Google

duisant à Tournay, le maréchal de Saxe devait toujours éviter de se replier sur une place qui était occupée par l'ennemi. Le village d'Antoing est situé à peu près à un kilomètre de l'Escaut et à deux de Calonne, points de passage de l'armée française. En se rendant maître d'Antoing, le duc de Cumberland mettait l'armée française en danger d'être rejetée en sens inverse de ses points de passage, avantage certainement très-grand. Ce village formait aussi l'extrême droite des lignes de bataille du maréchal de Saxe. En s'en rendant maîtres, les alliés se plaçaient perpendiculairement sur l'aile attaquée, second avantage non moins grand. La colonne de gauche, en quittant à Véronchaux la route qui mène de Tournay à Condé, et rabattant vers le village de Péronne, pouvait faire manœuvrer ses troupes sous sa protection et diriger de là ses attaques contre Antoing; troisième avantage. L'éloignement de la rive gauche de l'Escaut et le marécage qui la borde, assuraient l'extrême gauche des alliés contre les tentavives que l'artillerie ennemie aurait voulu entreprendre, en établissant ses batteries sur la rive opposée. Enfin, si les alliés avaient l'imprudence de porter la majorité de leurs forces vers le bois de Barry, s'en fussent-ils même rendus maîtres, les troupes qu'on aurait employées à cette attaque, n'auraient jamais pu atteindre le village de Ramecroix, qui formait l'extrême gauche de l'armée française, avec cet ensemble de mouvement et cette régularité de formation, avant-coureurs des avantages non douteux; raison assez péremptoire pour détourner le duc de Cumberland de l'attaque de la gauche de ses ennemis.

Toutes les raisons que je viens d'exposer, étaient suffisantes pour convaincre le duc de Cumberland, que le vrai point, le plus décisif, et celui contre lequel il devait diriger ses attaques, était le flanc droit de ses adversaires. C'est justement ce qu'il négligea d'observer.

Ayant rassemblé ses troupes sur les hauteurs de Maubray, sans rien changer au nombre des colonnes, voici l'ordre de marche que le duc de Cumberland aurait pu suivre. La colonne de l'extrême droite, en passant entre les villages de Bourgeon et Moupreau, en déployant entre ces deux villages et sous leur protection, se serait ensuite dirigée sur Fontenoy. La seconde aurait pris le village de Bourgeon pour but, et l'ayant fait occuper assez puissamment pour pouvoir s'y maintenir, aurait déployé sous sa protection. La troisième et la quatrième auraient suivi la grande route de Tournay à Condé, jusqu'au village de Véronchaux, d'où ces deux colonnes se seraient séparées de la manière suivante : la troisième, en déployant sous la protection de Véronchaux, se serait liée à la seconde dans la direction de Bourgeon; la quatrième, en quittant Véronchaux, aurait pris la direction de Péronne et aurait déployé entre ce dernier poste et celui d'Antoing. Une forte réserve aurait été placée sur la grande route de Tournay à Condé, en avant du village de Véronchaux.

En refusant de cette manière leur flanc droit, les alliés auraient pu porter leurs forces principales par Péronne et Véronchaux, et rejeter de prime-abord l'armée française sur une défensive désavantageuse.

Le duc de Cumberland dirigea ses attaques contre les villages de Fontenoy et Antoing, mais ne parvint à s'emparer ni de l'un, ni de l'autre poste, et nous en trouvons la cause dans les moyens peu suffisants qu'il employa pour parvenir à son but. Il attaqua ces deux postes en front, et ne faisant agir que son infanterie, tandis que l'artillerie devait y jouer un rôle important. Une forte batterie, placée sur les hauteurs à droite du village de Bourgeon, aurait pris d'écharpe les fortifications du ravin entre Fontenoy et Antoing, et, par un feu bien dirigé, aurait favorisé l'action de l'infanterie.

Les villages de Fontenoy et d'Antoing avaient été fortifiés; et, chose bien inconcevable, lorsque le prince de Waldeck les attaqua, il soutint son infanterie par la cavalerie hollandaise. Il est aisé de se convaincre que cette cavalerie fut sacrifiée, et qu'elle fut abîmée par l'artillerie française.

N'ayant pu forcer ni Fontenoy ni Antoing, le duc de Cumberland dirigea ses troupes entre le bois de Barry et le village de Fontenoy, par conséquent dans un sens inverse du point décisif, et forma ce fameux carré à trois faces de 15,000 hommes d'infanterie, dont les annales nous citent le fameux exemple d'une scène de vrais paladins. Cette masse devait rompre le centre des alliés; et, pour prévenir ce mal, le maréchal de Saxe la fit attaquer suc-



Digitized by Google

cessivement par 7 régiments de cavalerie, qui furent repoussés, et perdirent 5 à 600 hommes en tués et blessés. Ceci ne fait que prouver en faveur de la supériorité de l'infanterie, et l'oubli du maréchal de Saxe de soutenir sa cavalerie par de l'artillerie.

Cette masse gagnant toujours du terrain, et plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie du centre ayant été mis en désordre, le maréchal de Saxe fit avancer de l'artillerie, dont le feu bien dirigé occasionna du flottement dans le carré. La cavalerie française, qui venait de se rallier, attaqua de nouveau et parvint à vaincre cette masse terrible, dont le mouvement rétrograde décida de la victoire en faveur des Français. Si, lorsque l'infanterie du centre de l'armée française fut mise en fuite, le duc de Cumberland eût profité de ce moment et fait avancer sa cavalerie, il serait parvenu à compléter la désorganisation, et la victoire lui aurait peut-être appartenu.

*Bataille de Lovositz, livrée le 1er octobre 1756.*

Une fausse appréciation du terrain qu'on choisit pour champ de bataille, et d'après laquelle on dispose ses troupes, ne peut avoir qu'une défaite pour résultat. Le courage des troupes va ordinairement se briser contre les écueils que la nature nous présente alors, et une vaine effusion du sang en est la suite. Le maréchal Brown l'a éprouvé à Lovositz.

Les hauteurs parsemées sur un champ de bataille, et qui dominent sur le reste du terrain, sont ordinairement les points décisifs qu'il faut bien se garder d'abandonner à son ennemi. Le maréchal Brown, au contraire, négligea d'occuper les hauteurs de Homolka et de Lobosch, et n'y songea pas plus au moment où son avant-garde aperçut l'armée prussienne déboucher de de Welmina, qu'à celui où elle était encore seule sur le terrain de Lovositz.

Ayant rangé son armée en bataille derrière le ruisseau et les étangs de Sulovitz et Schirkovitz, le maréchal Brown ne laissa devant son flanc gauche et son centre que des défilés, qu'il ne pouvait franchir, si son but était de déposter son ennemi, qu'avec difficulté et en colonnes profondes, qui ne présentaient que les têtes pour défense. Les vignes qui se trouvaient sur le penchant des montagnes de Lovositz, qui sont partagées en petits enclos, n'étaient que faiblement gardées, tandis que les villages de Kinitz et de Radostitz, qui se trouvaient sur le front de la première ligne de bataille, ne l'étaient pas du tout. Frédéric raconte lui-même (1), « que les pandours ne faisaient pas » une résistance vigoureuse, ce qui confirma » dans l'opinion où l'on était, que le détachement qu'on avait vu la veille campé dans les » environs, se préparait à la retraite, et que » les pandours qui tiraillaient dans les vignes, » et les troupes de cavalerie répandues dans la » plaine, étaient destinées à faire l'arrière-» garde des autres. »

La position de la cavalerie autrichienne, que le maréchal exposa sans but aux feux foudroyants de l'artillerie, est une disposition qui est contre toutes les règles de la tactique de cette arme. Les manœuvres de cette cavalerie, dont Frédéric le Grand nous donne une description, doivent être pour les militaires une énigme difficile à résoudre. « En supposant » toujours qu'on n'avait affaire qu'à une ar-» rière-garde, dit-il (2), on fit tirer quelques » volées de canon contre la cavalerie autri-» chienne, ce qui l'inquiéta, et la fit changer » de position et de forme à plusieurs reprises. » Tantôt elle se mettait en échiquier, quelquefois » sur trois lignes, puis en ligne contiguë; quel-» quefois cinq ou six troupes tirant vers leur » gauche, disparaissaient; bientôt après elles » paraissaient plus nombreuses qu'elles ne » semblaient l'être au commencement; enfin, » ennuyé de cette manœuvre oiseuse, qui fai-» sait perdre le temps et n'avançait point les » affaires, le roi crut qu'en faisant charger » cette cavalerie par une vingtaine d'escadrons » de dragons, cette arrière-garde serait bien » vite dissipée, et le combat terminé, etc. » Un autre incident non moins étonnant, c'est de voir que ce soit le roi qui, au reste, était en avantage, puisque son artillerie massacrait la cavalerie autrichienne, sans que la sienne fût en butte au moindre danger, qui prit l'offensive pour charger les Impériaux, tandis que les règles les plus simples de la tactique de la cavalerie, dont les propriétés sont purement offensives,

(1) *Histoire de la guerre de sept ans*, tom. I, p. 99.

(2) *Histoire de la guerre de sept ans*, tom. I, p. 100.

Digitized by Google

lui prescrivent, au moment où elle se trouve dans la sphère active des projectiles ennemis, de charger sans hésitation, plutôt que de s'exposer inutilement au feu meurtrier des canons.

Plus tard, au moment où cette charge fut exécutée, et que les Prussiens culbutèrent les escadrons de l'arrière-garde autrichienne, emportés par leur ardeur, ils poursuivirent les vaincus avec trop de vivacité, et furent massacrés à leur tour par le feu d'une batterie de 60 pièces, que le maréchal Brown leur opposa, et furent rejetés au pied de la montagne, où ils parvinrent cependant à se reformer, car les Autrichiens ne les poursuivirent pas. Dans ce cas aussi, le maréchal enfreignit le principe stable et judicieux qui nous prescrit de profiter de chaque moment opportun, et de poursuivre un succès. Le maréchal Brown avait encore toute son armée à sa disposition, et une charge d'une douzaine d'escadrons en ordre, et attaquant avec vigueur, suivie par un mouvement décidé de l'infanterie, soutenue par son artillerie, aurait pu donner une tournure différente au combat.

Les dispositions du grand Frédéric dénonçaient, au contraire, son génie militaire. Toutes ses dispositions et tous ses mouvements sont conformes aux règles de la pure tactique. Il arrive sur un terrain trop étendu en proportion des forces dont il disposait; il se soustrait donc au danger d'être débordé, en faisant entrer 20 bataillons de la seconde ligne dans la première. Les hauteurs qui dominent sur les plaines étant toujours les points les plus intéressants des champs de bataille, il trouve celles de Lobosch et de Homolka non occupées, et y fait avancer son infanterie. La gauche des Impériaux, en s'avançant pour attaquer ce même mont de Homolka, qu'on avait volontairement abandonné, est obligée de franchir le défilé de Sulavitz: Frédéric fait garnir les hauteurs d'artillerie, et foudroie les colonnes. La tentative des Impériaux, de s'emparer du Loboschberg ayant échoué, les troupes prussiennes se précipitèrent sur un ennemi rétrogradant, et entrèrent avec lui dans Lovositz, qui resta en leur pouvoir.

Enfin, toutes les dispositions et les manœuvres du roi portent le cachet de la tactique la plus pure et la mieux combinée, et devaient nécessairement servir de gage à la victoire.

*Bataille de Leuthen, livrée le 5 décembre 1757.*

Pour ce qui regarde les dispositions et les mouvements de l'armée prussienne, la bataille de Leuthen peut être considérée comme un chef-d'œuvre de tactique. On y remarque les combinaisons les plus profondes, les mouvements les moins compliqués, et l'exécution la plus exacte. Cette fameuse bataille nous prouve les avantages incalculables que possèdent les dispositions bien adaptées aux avantages des localités, et lorsque leur exécution répond au but principal. Avec une force de 30,000 hommes, le roi remporta une victoire complète sur une armée qui comptait 80,000 hommes sous les armes, et cette victoire étonnante n'eut pas même un seul instant d'indécision.

La marche savante du roi, de Borna vers Lobetintz et Schriegvitz, dans le flanc de l'armée ennemie, égalisa la chance la plus désavantageuse à laquelle une armée, qui se propose de livrer bataille, peut être exposée : une inégalité aussi marquante dans les forces physiques.

Aucune des précautions qui peuvent assurer le succès d'un mouvement préparatoire, n'a été négligée par le roi, et depuis le moment de l'engagement de l'avant-garde, près de Borna, jusqu'à la fin de la bataille, chaque époque de la journée ne présente au militaire attentif, qu'une série de mouvements et de manœuvres, faits dans le sens de la tactique la plus savante et la mieux combinée.

L'armée prussienne s'ébranle de Kammendorf en quatre colonnes, marchant par ailes et par la droite. Au moment où ces colonnes dépassent Borna, le roi, qui avait déjà reconnu la position de son ennemi, et s'était convaincu que l'aile gauche des Impériaux était le point tactique du champ de bataille, leur fait changer de direction à droite et poursuit sa marche par Lobetintz et Kœrtschütz. Pour dérober ce mouvement si dangereux pour son adversaire, il couvre sa marche par les ondulations du terrain qu'il parcourt, et pour tromper plus complétement encore son ennemi, son avant-garde continue le combat qu'elle avait engagé contre le corps de Nostitz, le force de rétrograder, et le poursuit dans la direction de Frobelwitz. Le comte de Luchesi donne dans le piége, et après plusieurs sollicitations, entraîne même le maréchal Daun dans la même faute. Celui-ci se laisse

Digitized by Google

persuader que le roi dirige ses forces contre le flanc droit, qui deviendra le but principal de l'attaque, et y conduit sa réserve. Pendant ce temps, Frédéric achevait son mouvement de flanc, et les quatre colonnes qui avaient existé jusqu'à Borna, ayant dépassé ce poste et changé de direction à droite, n'en formèrent plus que deux, qui faisaient les deux lignes de son ordre de bataille, de manière qu'en arrivant sur les hauteurs entre Lobetintz et Striewitz, les troupes n'eurent qu'à faire front du côté de l'ennemi pour être rangées dans l'ordre de bataille prescrit.

Tous les détails de l'action des trois armes, ainsi que les mouvements de tactique, ont été tous aussi décisifs. L'armée se met en mouvement de Borna par sa droite, et prête le flanc gauche de la première ligne de bataille à l'ennemi, le roi se met à la tête de ses troupes légères et côtoie la marche de son armée sur une chaîne de tertres qui cachent à l'ennemi les mouvements qui se faisaient derrière. Se trouvant entre les deux armées, il observe celle des ennemis et dirige la marche de la sienne. L'avant-garde engage le combat, une grande batterie d'artillerie la seconde; pour couvrir son flanc, l'ennemi établit, en arrière de Cohlau, une ligne en potence; cette batterie la prend aussitôt d'écharpe. L'infanterie autrichienne est repoussée, la cavalerie prussienne profite de son désordre, tombe dessus à bride abattue, en sabre une grande partie et fait 2,000 prisonniers.

Les Impériaux changent enfin de front, se rassemblent sous la protection de Leuthen et y font avancer leur réserve. Frédéric, loin de leur donner le temps de reprendre haleine, reconnaît Leuthen comme le pivot du mouvement, y conduit son infanterie et prend le village d'assaut, tandis que la cavalerie de sa gauche déborde la droite des Impériaux. Les Autrichiens se reforment aussi bien qu'ils peuvent le faire, entre Leuthen et Frobelwitz; mais le héros du jour poursuit ses succès avec la même vigueur et la même célérité. Par tout les coups sont redoublés, et les ennemis sont rejetés en dehors sur Lissa. En un mot, la tactique la plus pure, les manœuvres les mieux combinées, et une vigueur exemplaire, ont présidé à chaque moment décisif de cette fameuse journée. La gloire semble avoir appelé Frédéric dans les plaines de Leuthen pour décerner à son favori une couronne immortelle.

Mais, à côté d'une tactique aussi savante, combien de fautes graves ne reconnaissons-nous pas dans les dispositions du maréchal Daun.

Avant la bataille, l'armée autrichienne, qui avait pris position entre Nypern et Sagschütz, avait si mal profité de tous les avantages du terrain pour cacher ses troupes aux regards de l'ennemi, qu'arrivé entre Borna et Heyde, le roi en fit une reconnaissance détaillée. « On » distinguait si bien de là l'armée impériale, » nous dit-il (1), qu'on aurait pu la compter » homme par homme; sa droite, ajoute-t-il, » qu'on savait à Nypern, était cachée par le » grand bois de Lissa; mais du centre jusqu'à » la gauche rien n'échappait à la vue. » Induit en erreur par son lieutenant sur le vrai point de l'attaque, le maréchal Daun dirige sa réserve sur son flanc droit, et prive son centre, et surtout sa gauche, d'un soutien aussi nécessaire. Les hauteurs de Sagschütz couvrent son flanc gauche, il y place une forte masse d'artillerie, et, au lieu d'enjoindre à la division Nadasty de la soutenir et de la défendre jusqu'à la dernière extrémité, de se porter lui-même sur ce point, et d'y employer toutes les troupes de son flanc gauche, il se laisse enlever un poste aussi important. En abandonnant à son ennemi les hauteurs de Sagschütz, il lui fraya le chemin de la victoire. Cette batterie servait de rempart au flanc gauche des Impériaux, aussi nous ne voyons, le général prussien Wedel, prononcer son mouvement offensif qu'au moment où il s'en rendit maître.

L'armée autrichienne ayant changé de front, le village de Leuthen devint le pivot du mouvement; c'était aussi son unique point d'appui, car la droite était en l'air, la gauche faiblement appuyée. Pendant que ce mouvement s'exécutait, l'infanterie de la réserve, qui devenait inutile sur les flancs, devait être postée en masse derrière Leuthen (2). Les flancs du

(1) *Histoire de la guerre de sept ans*, tome 1, p. 236.

(2) « Le roi (*Histoire de la guerre de sept ans*) fit » avancer le centre de son infanterie sur Leuthen. Le » feu fut vif et court, parce que l'infanterie autrichienne » était éparpillée entre les maisons et les jardins. »

Digitized by Google

village, qui présentaient des modulations de terrain avantageuses pour l'emplacement de l'artillerie, devaient aussitôt être garnis par une masse imposante de bouches à feu. Le terrain du flanc gauche étant trop coupé pour que la cavalerie pût y manœuvrer avec aisance, il fallait la rassembler en masse sur le flanc droit entre les villages de Frobelwitz et de Heyde. Sur son flanc gauche, le maréchal Daun devait faire occuper les buissons et le ruisseau de Rathen par l'infanterie légère, qu'il devait soutenir par l'infanterie de ligne.

C'est dans ce nouvel ordre de bataille, que le maréchal Daun aurait pu recevoir, avec un certain avantage, l'attaque renouvelée de son adversaire. Son artillerie, placée sur les flancs de Leuthen, aurait foudroyé l'infanterie que Frédéric y dirigea pour s'en rendre maîtresse, tandis que l'infanterie de la réserve, attaquant par les deux flancs du village, aurait pris les assaillants en flanc. L'infanterie légère du flanc gauche des Impériaux ayant les avantages de la position en sa faveur, soutenue par celle de ligne, aurait pu retenir l'impulsion du flanc droit des Prussiens. La cavalerie de la droite, postée sur un terrain qui protégeait ses mouvements offensifs, se serait opposée au débordement du flanc droit, et, supposant même que le maréchal Daun ne fût peut-être pas parvenu ce jour à fixer la victoire, du moins sa défaite n'aurait jamais pu être aussi complète.

*Bataille de Neerwinden, livrée le* 18 *mars* 1793.

Un siècle auparavant, ce même champ de bataille avait retenti des chants de victoire de l'armée française commandée par le duc de Luxembourg, et, cent années plus tard, celle du général Dumouriez y reçut un échec considérable (1).

Les deux armées étaient à peu près égales en force (2), mais les deux commandants en chef commirent la faute de prendre des positions trop étendues en comparaison des forces dont ils pouvaient disposer. Pour ce qui regarde la perte de la bataille, le général Dumouriez me paraît beaucoup moins coupable que les généraux qui commandaient sous ses ordres.

D'après la disposition que le général en chef avait donnée, la colonne de l'extrême droite, du général Lamarche, devait se porter entre Landen et Oberwinden, et déborder la gauche de l'ennemi, tandis que la seconde, commandée par le général Leveneur, devait s'emparer des hauteurs de la Tombe et attaquer ensuite le village d'Oberwinden. La troisième, sous les ordres du général Neuilly, devait attaquer le village de Neerwinden par la gauche; la quatrième, commandée par le général Dietmann, devait assaillir le même village en front; la cinquième, général Dampierre, devait se diriger sur la gauche de la quatrième; la sixième, général Miaszinsky, devait se porter sur Neerlanden; la septième, général Ruault, devait attaquer par la chaussée de Saint-Trond; enfin la huitième, général Champmorin, devait se diriger sur Léau.

La marche des colonnes, excepté la huitième, ainsi que les différentes directions que le général en chef leur donna, étaient parfaitement adaptées au terrain et aux vrais principes de la tactique. Le mouvement de la colonne du général Champmorin, au contraire, en se dirigeant sur Léau, étendait trop le champ de bataille, et sa direction divergente devait obliger à sacrifier la profondeur de l'ordre de bataille à la contiguïté des lignes. Cette disposition paraît être une suite de l'idée que le général Dumouriez avait conçue, de faire un mouvement de conversion à gauche, en pivotant sur le point de Léau. Comme ce n'était pas cependant le seul moyen qu'il possédait pour parvenir à son but, il fallait choisir le moins dangereux.

En appuyant son flanc gauche à la petite Geete, dans la direction d'Orsmael, ce poste serait devenu le pivot du mouvement de conversion, et le château fortifié de Léau aurait pu être occupé comme poste avancé. Pour ne pas encombrer le passage du côté d'Orsmael, on devait jeter un pont à Gutzenhoven, qui aurait servi de point de passage à la septième colonne (général Ruault), tandis que la huitième (général Champmorin), aurait franchi la Geete

(1) Les positions des Français et des alliés en 1793, étaient inverses à celles que les deux armées belligérantes ont occupées en 1693.

(2) Les Autrichiens comptaient 39,000 hommes sous les armes, et les Français en avaient 45,000.

Digitized by Google

à Orsmael, et en se mettant à cheval sur la chaussée de Saint-Trond, devait chercher à occuper le village de Dormael.

Le poste de la Tombe qui, dominant sur les villages de Neerwinden et Oberwinden, prenait le premier à revers, était d'une importance majeure. Le général Dumouriez y dirige la seconde colonne ; le général Leveneur s'en empare ; mais le général commandant l'aile droite, au lieu de chercher à le soutenir dans cette position, l'abandonne à la merci des Impériaux. Le général Leveneur est repoussé, et le poste est repris.

En ne soutenant pas les troupes qui s'étaient emparées des hauteurs de la Tombe, le général Valence, qui commandait le flanc droit, commit une faute assez grave. Maître de tout le terrain compris dans l'angle formé par les villages de Neerwinden, Oberwinden et Racour, qui formait une partie du centre et tout le flanc gauche des Impériaux, ces derniers y dirigèrent aussitôt une grande partie de leur artillerie, et rendirent tout cet espace de terrain inabordable. Le feu croisé des bouches à feu, postées à Neerwinden, la Tombe, Oberwinden et Racour, foudroya tout ce qui hasarda de s'approcher de l'un de ces quatre postes.

La troisième colonne (général Neuilly), qui avait été dirigée sur Neerwinden, s'en rend maîtresse, mais, par une inadvertance impardonnable, le général Neuilly n'y ayant pas trouvé d'ennemis, abandonne ce poste et se rabat vers la droite, pour se rapprocher de la seconde colonne. Les Autrichiens réoccupent aussitôt le village. On se battit ensuite pendant toute la journée, pour reprendre ce que les généraux Valence et Neuilly cédèrent volontairement, et on n'en vint cependant pas à bout. La position du flanc gauche et du centre des Impériaux devint tellement forte, que le général Dumouriez ne parvint plus à les en déposter.

Sur leur flanc gauche, les Français essuyèrent une déroute complète, et les Impériaux doivent ce succès à la prévoyance du prince de Wurtemberg et à l'inadvertance du général Dumouriez, qui avait trop étendu son aile gauche. L'infanterie n'y était pas assez rassemblée et ne pouvait, par conséquent, offrir aucune résistance vigoureuse. Le général Miranda ayant porté son infanterie vers Dormael, y fut assailli par celle du général Benjowsky qui parvint à causer du flottement. Le prince de Wurtemberg, s'en étant aperçu, la fit charger par sa cavalerie, qui parvint à mettre les deux colonnes de Miaszinsky et Ruault dans une déroute complète, et les força de repasser la petite Geete, ce qui acheva de décider la victoire en faveur des Impériaux.

On remarque dans le courant de cette bataille, autant de fidélité aux lois de la tactique et de prévoyance de la part du prince de Cobourg, que de négligence de la part des chefs du flanc droit et du centre des Français, ainsi qu'une absence totale d'ensemble dans tous leurs mouvements. Des vices pareils ne pouvaient les conduire qu'à une défaite aussi complète qu'ils l'ont essuyée.

*Bataille de Fleurus, livrée le 26 juin 1794.*

Un champ de bataille demi-circulaire de près de trois myriamètres d'étendue, occupé par 70,000 hommes ; neuf colonnes se battant toutes dans des directions divergentes et sans aucune liaison entre elles, attaquant sans but, rétrogradant sans raison, tels sont les problèmes que le prince de Cobourg offre à l'analyse du militaire attentif. La question est épineuse et difficile à résoudre.

Ordinairement, on ne trouve sur un champ de bataille qu'un point dont la possession doit décider de la victoire en faveur de l'un ou de l'autre parti ; on agit alors en conséquence, on fait de fausses attaques sur tous les points, excepté le point décisif, et on ménage la majeure partie de ses forces pour les employer à propos sur le vrai point stratégique. Le prince de Cobourg, au contraire, trouva sur le champ de bataille qu'il avait choisi, quatre points de la même importance, les attaqua tous avec la même vigueur, et y déploya le même manque de persévérance.

Les trois premières colonnes, commandées par le prince d'Orange et le général Latour, furent dirigées sur Fontaine-l'Évêque et les bois de Monceaux.

La quatrième, composée de 14 bataillons et 16 escadrons, commandée par le général Quasdanowich, marcha contre Gosselies.

La cinquième, consistant en 10 bataillons et 18 escadrons, sous les ordres du prince de Kaunitz, se dirigea sur Fleurus.

Digitized by Google

La sixième, commandée par le prince Charles, avait reçu la même direction que celle du prince de Kaunitz.

Les trois dernières, commandées par le général Beaulieu, devaient se diriger sur Lambussart.

Ces neuf colonnes, dirigées vers les quatre points indiqués, s'engagèrent dans des directions tellement divergentes, qu'elles ne purent jamais se soutenir et furent obligées de livrer des combats partiels. Si les troupes avaient occupé une position plus concentrée, et avaient possédé une forte réserve qui pût les soutenir dans les cas épineux, peut-être la victoire aurait-elle couronné la valeur des troupes autrichiennes, car nous avons vu que, sur tous les quatre points, les premiers efforts des Impériaux ont été couronnés d'un succès complet, et s'ils n'ont pas pu se maintenir sur aucun, on ne doit en rechercher la cause que dans le manque de résolution de la part des chefs, et dans celui d'une réserve qui pût soutenir les troupes engagées.

En un mot, le prince de Cobourg a mal apprécié le terrain sur lequel il se proposait de combattre, n'a observé aucune contiguïté dans les lignes de bataille, a exposé les colonnes à être battues partiellement, et ne reçut, par la défaite qu'il a essuyée, que la juste punition de ses fautes.

Si, sous le rapport de son étendue, la position de Jourdan n'était pas exempte de défauts non plus, du moins, en présentant un ordre de bataille convexe, elle offrait aux réserves des moyens faciles de se porter sur tous les points où leur présence pouvait être nécessaire. Pour ce qui regarde les différents mouvements des troupes pendant l'action, ils sont, sans contredit, dignes des plus grands éloges.

Sur la gauche des Français, le bois de Monceaux venait de tomber aux pouvoir des ennemis, la division Montaigu se replie en désordre, et les vainqueurs s'avancent déjà vers Marchiennes-au-Pont, lorsque Jourdan y dirige Kléber. Celui-ci place de fortes batteries sur les hauteurs et porte la brigade du général Bernadote vers Baymont. Pendant qu'une partie de ses troupes attaque les ennemis de front, il les fait tourner par leur gauche et force les Impériaux à la retraite.

Dans le centre, le prince de Kaunitz avait remporté des succès marqués. La division Championnet avait perdu une redoute et se trouvait en pleine retraite, lorsque Jourdan, s'apercevant que son centre fléchissait, s'y porte à la tête de 6 bataillons et 6 escadrons, s'avance entre Hépignies et Wagné, y rétablit le combat, et parvient à se maintenir avec prépondérance.

Sur le flanc droit aussi, la division française du général Marceau avait été repoussée par les colonnes de Beaulieu, et malgré le secours que le général Lefèbvre lui porta, ces troupes se seraient difficilement retirées de l'échec qu'elles venaient de recevoir, si le général Jourdan, qui observait tous les mouvements de l'ennemi, n'y eût porté la réserve, commandée par le général Hardy. Il parvint de cette manière à arrêter les progrès de ses adversaires qui, sur ce point aussi, abandonnèrent le champ de bataille au pouvoir de leurs ennemis.

*Bataille de Rivoli, livrée le 14 janvier 1797.*

Le système de mouvements concentriques de tactique, sur un terrain étendu, dans l'idée d'envelopper son ennemi, paraît, à l'époque dont nous parlons, avoir pris un ascendant si impérieux sur les généraux autrichiens, que, sans égard aux difficultés du terrain dont les nombreux accidents doivent être d'une grande influence dans ces sortes de mouvements, les Impériaux croyaient sans doute que c'étaient sur eux que reposaient le gain des batailles. La défaite du prince de Cobourg à Fleurus, défaite qu'on ne peut attribuer, comme le lecteur vient de le voir, qu'à l'idée vicieuse que le prince conçut, en faisant occuper à son armée un terrain trop étendu en comparaison des forces dont il disposait, paraît n'avoir eu aucune influence salutaire sur le général Alvinzy; car, à la bataille de Rivoli, la même idée paraît avoir servi de base aux dispositions. Aussi remarquons-nous les mêmes fautes et les mêmes résultats funestes.

Alvinzy partagea son armée en six colonnes, dont la première, commandée par le général Lusignan, se dirigea par Lumini et Affi, sur le mont Popolo; la seconde, sous les ordres du général Liptay, devait attaquer les hauteurs de Zoana et Trombalora; la troisième, commandée par le général Koblos, fut dirigée sur San-

Digitized by Google

Martin et les hauteurs de San-Marco; la quatrième, commandée par le général Ocskay, devait gravir le Montebaldo et se réunir à la troisième colonne; la cinquième, sous les ordres du général Quasdanowich, devait longer la rive droite de l'Adige, déboucher par Osteria et attaquer le flanc droit des ennemis; enfin la sixième, commandée par le général Wukassowich, en longeant la rive gauche de l'Adige, devait se porter sur la Chuisa.

Les différentes colonnes, comme à Fleurus, s'avançaient en demi-cercle, et la distance des points d'attaque des colonnes de l'extrême droite à l'extrême gauche, était de quatorze kilomètres d'étendue. A l'espace démesuré qui était entre les colonnes, la nature ajouta plusieurs difficultés qui rendirent la corrélation entre les colonnes presque impossible, et en assujettit une grande partie à des combats partiels et désavantageux, en les mettant en butte à des efforts d'une masse concentrée.

Il paraît que tout le plan d'attaque du général Alvinzy et l'heureuse issue de la journée, reposaient sur le mouvement de conversion de la colonne du général Lusignan. Il faut donc croire que le général Alvinzy ne prit pas du tout en considération qu'en partant de Lumini, se dirigeant par Pezzena et Affi sur le mont Pipola, cette colonne devait franchir un espace de plus d'un myriamètre d'étendue, que le mouvement se faisait à une distance de près de trois kilomètres de l'extrême droite, n'était pas en corrélation avec celle-ci, et, dans un moment épineux, ne pouvait pas être soutenu par les troupes du général Liptay.

Pendant qus les cinq dernières colonnes des Impériaux se battaient sur le plateau de Rivoli, la colonne isolée du général Lusignan était déjà paralysée dans sa marche par les 18e et 75e demi-brigades, que Bonaparte envoya successivement à la rencontre des ennemis, et qui leur vendirent cher les postes de Calcina et des hauteurs de Tiffaro. S'étant emparé du mont Brunisi, Lusignan s'avance par la crête du mont Pipolo; mais Bonaparte déjoue bieutôt tous ses projets. Il envoie de nouveau les 18e et 75e, qu'il soutint par une batterie de 12, s'oppose au mouvement des Impériaux, qui furent écrasés par cette artillerie. Pour comble de malheurs, pendant que Lusignan était tenu en front par les généraux Brune et Monnier, le général Rey débouche d'Orza et se porte à dos de cette colonne isolée. Elle fut bientôt désorganisée et obligée de mettre bas les armes.

Si, au lieu d'entreprendre un mouvement de conversion d'une aussi grande circonférence, en débouchant de Pezzena, le général Lusignan s'était porté sur Ceredolo, en s'étendant par sa droite vers Gasuoli, il serait parvenu à menacer, non les derrières, mais le flanc gauche des ennemis. Son mouvement en front l'aurait mené alors dans le flanc des hauteurs de Zoana et Trombalora, qu'il pouvait si aisément prendre à revers. Ce mouvement, combiné avec celui des troupes du général Liptay, qui furent dirigées vers les hauteurs de Zoana, aurait rapporté un double avantage : 1° en poussant devant eux les troupes du général Lebley, les généraux Lusignan et Liptay les acculaient à l'Adige; 2° en se dirigeant sur Ceredolo, le général Lusignan resserrait le champ de bataille des Impériaux de plus de huit kilomètres, ce qui aurait rendu les attaques de l'extrême droite plus concentriques et plus décisives.

Arrivé sur le champ de bataille, le général Bonaparte enjoint au général Lebley de reprendre les hauteurs de Trombalora, porte aussitôt son flanc droit vers San-Marco, son centre vers les hauteurs de Ravina, et place sa gauche sur celles de Trombalora et de Zoana.

Les Impériaux s'ébranlent sur tous les points; la droite vers les hauteurs de Zoana, le centre dans la direction de Mutole, la gauche dans celle d'Incanale; mais comme l'action de toutes les colonnes qui formaient l'ordre de bataille était une action isolée, car il n'existait ni soutien, ni réciprocité entre les troupes, les Impériaux n'essuyèrent que des revers sur tous les points. Le général Liptay attaqua les hauteurs de Trombalora; il parvint même à faire plier les 29e et 85e, lorsque Bonaparte, apercevant le danger, y dirigea la 32e qui redressa bientôt l'échec, et ces troupes combinées parvinrent à rétablir l'équilibre. Au centre, les troupes de Koblos se portèrent vers Mutole; mais la 14e, qui avait occupé les hauteurs devant ce poste, s'y maintint avec une fermeté digne de servir d'exemple. Sur le flanc gauche, Quasdanowich se rendit maître des retranchements d'Osteria, et ayant rejeté la 39e qui les défendait, s'apprêtait à déboucher par Incanale,

Digitized by Google

lorsque le général Bonaparte, qui venait de rétablir le combat sur la gauche, averti du danger de sa droite, s'y porta lui-même. Il dirigea aussitôt l'infanterie légère de Joubert pour soutenir la 39e, et enjoignit à la cavalerie du général Leclerc de se porter sur le même point. Au moment où la colonne de Quasdanowich déboucha du ravin d'Oteria, elle fut assaillie par une attaque concentrique des Français. Joubert l'attaque sur son flanc droit, la 39e tombe sur sa gauche, et la cavalerie de Leclerc la charge en front. La colonne est bientôt culbutée dans le défilé, d'où sa cavalerie et son artillerie n'avaient pas encore eu le temps de déboucher, et un désordre total s'y manifeste.

Le seul avantage que les Impériaux remportèrent, fut dans la direction de San-Marco, que le général Vial défendait avec sa brigade. Mais ce succès même ne fut que momentané, car au moment où le sort de la colonne de Quasdanowich fut décidé, Bonaparte soutint Vial par une réserve d'infanterie et 200 chevaux, qui parvinrent à tomber dans le flanc des troupes d'Ocskay, qui s'abandonnaient à une poursuite trop précipitée, et qui cédèrent bientôt aussi tout le terrain dont elles venaient de se rendre maîtresses.

Telle fut l'issue de cette mémorable journée, et tels seront toujours les résultats fâcheux de mouvements aussi décousus que ceux des Impériaux l'ont été dans cette journée. La position avantageuse des Français, sous le rapport topographique, la possession des hauteurs de Zoana et de Trombalora sur leur flanc gauche, de celle de Mutole dans le centre, du défilé d'Incanale sur leur droite, ainsi que leur ordre de bataille convexe, leur ayant offert les moyens de placer avantageusement leurs troupes et de diriger leur réserve vers les points menacés, les menèrent, au contraire, facilement à la victoire.

Que le lecteur ne s'étonne pas si je m'arrête à une époque qui appartient déjà à nos jours, et qui, par conséquent, doit être d'un plus grand intérêt à nos yeux; s'il est pardonnable à l'historien, dont le premier devoir est la véracité des faits et un exposé impartial des raisons qui amenèrent les échecs et les défaites, d'effleurer quelquefois les causes qui furent les principes des résultats malheureux des batailles livrées de nos jours, dont les principaux auteurs figurent encore en Europe, pourquoi puiserait-il à fond dans des matières aussi délicates, et exposerait-il, sans quelque raison majeure, les auteurs des maux au juste blâme de leurs contemporains?

Si le lecteur, maintenant, en lisant mes narrations et les vraies causes qui amenèrent les résultats malheureux des différentes batailles dont je viens de faire la description, en fait l'application aux principes du catéchisme que j'ai mis sous ses yeux, il se convaincra facilement qu'ils ne furent amenés que par l'infidélité aux règles dont je lui ai offert la série, et si ces principes, comme j'en suis persuadé moi-même, sont insuffisants pour fixer irrévocablement les victoires, ils ne le seront pas du moins pour maintenir un certain équilibre le jour d'un engagement général.

FIN DE L'EXAMEN RAISONNÉ DES TROIS ARMES.



Digitized by Google

Digitized by Google

# MÉMOIRE

SUR

# LE CHANGEMENT

## QU'UNE ARTILLERIE BIEN INSTRUITE ET BIEN EMPLOYÉE

PEUT PRODUIRE DANS LE SYSTÈME

DE LA

## GRANDE TACTIQUE MODERNE.

Qui veut la paix doit se préparer à la guerre.

*Paroles de* NAPOLÉON.

Digitized by Google

Digitized by Google

A SON ALTESSE

# LE PRINCE DE VARSOVIE,

## COMTE PASKÉVITCH D'ÉRIVAN.

MON PRINCE,

J'ai brigué l'honneur de placer le nom de VOTRE ALTESSE à la tête de mon ouvrage, et il m'eût été impossible d'en mettre un qui ait resplendi d'un plus grand éclat dans les temps actuels. Je dirai plus : si le bonheur de vous accompagner sur les champs de bataille ne me fût pas tombé en partage, ce travail n'eût pas existé.

C'est à vous, MON PRINCE, que je dois l'idée que je viens de développer, et à laquelle se rattache le laurier immortel que vous avez cueilli sous les murs de Varsovie. J'y ai vu l'artillerie russe, dirigée par vos conceptions, sortir du domaine où ses propriétés avaient semblé circonscrire son action, et ses effets surprenants apparurent à mes yeux comme un trait de lumière, qui m'éclaira dans mes recherches scientifiques.

Puissé-je avoir rempli ma tâche comme militaire et comme écrivain; quant à ma récompense, je n'en désire qu'une seule, c'est d'être assez heureux pour suivre encore VOTRE ALTESSE sur les champs d'honneur, et d'y être le témoin de vos nouveaux succès, comme je l'ai été de votre gloire passée.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

OKOUNEFF.

Digitized by Google

Digitized by Google

# AVANT-PROPOS.

Ce serait peut-être s'exposer au ridicule que d'écrire sur l'art de la guerre, à une époque où le monde jouit d'une paix si parfaite et si durable, et de méditer sur le gain des batailles lorsque l'Europe ne veut pas en livrer. Mais telle est la fatalité qui obsède l'imagination du militaire. Veut-il jouir de son passé? ses plus beaux souvenirs le ramènent aux guerres qu'il a faites; jette-t-il un regard interrogatif sur son avenir? il lui semble y découvrir de nouveaux combats. En un mot, la guerre est le centre de gravité vers lequel ses pensées sont toujours attirées.

Si c'est un égarement, qu'on nous le pardonne, car nous succombons, malgré nous, à une force irrésistible. Quant à moi, j'allègue une raison plus convaincante encore pour mon absolution, et celle-ci me paraît irréfragable. L'état d'une paix perpétuelle, ce rêve de l'honnête homme, ne peut se réaliser que jusqu'à un certain point; il est donc juste d'utiliser les jours de repos pour préparer son esprit à la guerre. Le moment viendra où il faudra choisir entre la victoire et la défaite; ici, le choix n'est pas douteux, car c'est une philanthropie bien dangereuse que de se laisser battre.

Le perfectionnement des sciences est le fruit de la méditation et de l'expérience. Le livre est le représentant de la pensée qui, après s'être recueillie, se résume et prononce la conséquence. J'ai reporté dans la solitude du cabinet ce que je n'avais aperçu que dans le tumulte des combats, et c'est là que l'organe intellectuel, secondé par des faits qui portaient à mes yeux le caractère inviolable de la vérité, chercha à fixer le vague qui plane encore sur plusieurs épisodes du mécanisme des batailles. Cette thèse, où les préceptes de la science se choquent si souvent avec les facultés morales de l'homme, qui se modifient et perdent de leur réalité, sera toujours l'écueil où se briseront les efforts de ceux qui voudront en épuiser tous les incidents. Mais, s'il n'appartient pas encore à notre époque d'en fixer tous les éléments, remplissons du moins la tâche qui ne surpassera ni nos forces intellectuelles, ni notre expérience, et cherchons à léguer à nos descendants ceux des principes que nous arracherons au doute, et que nos travaux assidus auront épurés et rendus positifs.

En publiant ce Mémoire, mon projet est d'ajouter à tous les préceptes que j'ai relatés

Digitized by Google

dans mon *Cours de tactique* (1) sur la nature, les propriétés et l'emploi de l'artillerie dans les batailles, ce que, plus tard, mon expérience me suggérera de nouveau à son sujet. La première édition de ce *Cours* fut publiée en 1826. Depuis, je fis deux campagnes, celle de Turquie et de Pologne. Je suivis avec attention l'action et les effets de cette arme, pour me convaincre si ce que j'en avais dit devait être mon dernier mot, et je m'aperçus que je pouvais en parler encore, en discutant des propriétés que je n'avais pas cru pouvoir lui accorder, et sur lesquelles j'avais gardé un silence profond.

J'ai vu l'artillerie, au fameux assaut de Varsovie, sortir du domaine que je lui avais assigné, et je conçus de suite l'idée de communiquer mes observations au monde scientifique. Mais, mon temps ayant été absorbé par le travail de la campagne de Pologne, je dus remettre à des moments plus libres l'ouvrage que j'offre maintenant au public.

Huit années se sont écoulées depuis que mon *Cours de tactique* parut au jour; je relus avec attention toutes mes réflexions sur l'artillerie, et je crois pouvoir en ajouter d'assez importantes pour leur consacrer quelques lignes.

Je leur ai voué un intérêt majeur, et le titre de mon Mémoire le prouve. Je vais soulever une des plus importantes questions de la grande tactique moderne, et c'est sans doute une idée bien hardie que de faire subir un changement quelconque au système déjà adopté; mais convaincu comme je l'ai été par les effets surprenants de l'artillerie russe, l'entreprise ne me paraît pas impossible.

J'avertis le lecteur que tout ce que je vais lui dire sera basé sur des actes dont j'ai été le témoin oculaire, et que mon point de départ ne sera pas une hypothèse spécieuse, funeste abus de mon imagination. Qu'il ne croie pas, qu'en lui racontant des faits qui sortiront du domaine des choses ordinaires, je veuille lui en imposer pour relever la gloire de l'armée russe et celle du chef qui l'a commandée; non. Je me dépouille du rôle de panégyriste, l'intérêt de la science sera mon seul guide, et la vérité mon unique flambeau.

Je suis loin de vouloir retrouver dans des méditations plus profondes, ou dans une imagination plus riche, la raison par laquelle un Russe a pu être plus fécond dans ses recherches scientifiques qu'un officier d'une autre nation, ce serait un amour-propre mal placé, qui ne mériterait que dédain pour salaire. Cette raison, je la retrouve, au contraire, dans des faits matériels, produits des circonstances; en un mot, dans les dernières guerres auxquelles nous avons assisté, pendant que le reste de l'Europe était en paix. Nous avons pu être témoins de résultats qui ne s'étaient pas reproduits dans les luttes précédentes, et je me plais à dire que si un officier d'une autre nation, méditant sur la science militaire, eût vu avant moi ce dont je ne me suis convaincu que dans l'année 1831, mon Mémoire aurait pu n'être qu'une répétition monotone qui ne mériterait plus d'attirer l'attention des militaires instruits.

Avant de commencer ma dissertation, je dois avertir le lecteur qui connaît mon *Cours de tactique*, qu'il remarquera, dans ce nouveau travail, plusieurs idées contraires à celles que j'avais énoncées autrefois; mais la raison en est toute simple : dans mon premier ouvrage, j'avais attribué un rôle à l'artillerie, et j'avais présenté mes réflexions comme conséquence; maintenant je lui accorde, ou plutôt j'en exige une action plus grande et des effets plus décisifs; il est juste que les résultats changent avec le principe.

(1) *Examen raisonné des propriétés des trois armes, l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie, de leur emploi dans les batailles, et de leur rapport entre elles.*

Digitized by Google

# MÉMOIRE

SUR

# LE CHANGEMENT

## QU'UNE ARTILLERIE BIEN INSTRUITE ET BIEN EMPLOYÉE

PEUT PRODUIRE DANS LE SYSTÈME DE LA GRANDE TACTIQUE MODERNE.

## CHAPITRE PREMIER.

### INTRODUCTION.

Récapitulant les modulations des grandes batailles des guerres modernes, le militaire attentif se convaincra facilement que le moyen le plus fréquent, je dirai même l'unique (1), que les généraux en chef des armées ont employé pour assurer les victoires, ont été les mouvements de conversion. On débordait un des flancs de l'ennemi, et, en menaçant d'intercepter ses communications de retraite et de prendre ses lignes à revers, on le forçait d'abandonner le champ de bataille.

Les mouvements de conversion ont toujours été un moyen de victoire, je n'en disconviens pas; mais on ne me contestera pas non plus que celles qu'on remporte à l'aide d'une opération pareille, n'ont jamais fini par la déroute d'une armée et la perte de son matériel : vicissitudes qui sont, ordinairement, la conséquence d'une défaite complète (2). C'est une preuve qu'en débordant son ennemi on peut le forcer à évacuer le champ de bataille, mais que rarement on le désorganise au point de lui enlever un grand nombre de prisonniers et une partie

(1) Car, entre cent exemples que je pourrais citer, une exception ne peut pas même être envisagée comme une modification à la règle, mais plutôt comme l'effet d'un hasard.

(2) Car il ne faut pas confondre une déroute amenée par les mouvements stratégiques, comme celle de Iéna, avec une désorganisation à laquelle succombe une armée sur le champ de bataille, comme à Austerlitz. Si, en 1806, Napoléon ne s'était pas rendu maître des lignes les plus courtes qui menaient à Berlin, et par conséquent au cœur de la monarchie, jamais les résultats de la journée de Iéna n'auraient pu être aussi désastreux.



Digitized by Google

de son matériel (1). Et pourquoi? parce qu'un général en chef qui se voit tourné sur un des flancs, et qui ne possède plus assez de moyens de résister aux intentions hostiles de son ennemi, préfère une retraite prématurée, mais en bon ordre, au désavantage de laisser son adversaire achever un mouvement qui est l'avant-coureur d'une grande défaite.

Cette retraite se fait en bon ordre, à l'exception de quelques cas fortuits qui sont peu fréquents (2), parce que toutes les parties de l'ordre de bataille étant liées ensemble, se soutiennent réciproquement, et peuvent défendre avec vigueur le terrain qu'elles abandonnent.

Les grandes déroutes, au contraire, sont la conséquence de la rupture du centre (3); on en profite pour séparer les troupes des deux ailes, et on prépare à l'armée adverse une défaite qui dégénère en fuite désordonnée, et plus tard en désorganisation complète.

Ces déroutes sont extrêmement rares, par la raison que l'attaque par le centre et la séparation des ailes a toujours été l'écueil où venaient se briser les efforts des plus grands capitaines, et la valeur des armées les mieux disciplinées.

Appuyons mon assertion par des exemples; commençons par rechercher, dans les faits que nous livre l'histoire, la différence des résultats matériels qui existe entre les victoires remportées à la suite d'un mouvement de conversion, et celles qui ont été la conséquence de la rupture du centre des lignes de bataille, et finissons par énumérer les grandes difficultés qu'engendre ce dernier genre d'attaque.

Cette différence s'étant présentée d'une manière non équivoque aux batailles d'Eckmühl, de Wagram et d'Austerlitz, je m'en occuperai exclusivement.

A la première, Napoléon ayant abandonné aux maréchaux Bessières et Oudinot la poursuite de l'ennemi au delà de l'Iser, se hâta de revenir, avec le reste de ses troupes, au secours de Davoust, qui venait de s'engager avec l'archiduc Charles. L'avant-garde de l'armée, formée de Wurtembergeois, attaqua les Autrichiens près de Puchhausen, et s'empara de ce poste. Les Français se mettent en ordre de bataille devant ce village, et avancent vers la Laber, dans la direction de Schierling. Le maréchal Lannes cherche à gagner du terrain vers sa droite, fait franchir la Laber à 10 régiments de cuirassiers, et s'avance par Schierling dans la plaine d'Eckmühl.

L'archiduc vit bien qu'il lui serait difficile de résister aux forces réunies des ennemis, et que l'opiniâtreté de conserver le champ de bataille l'entraînerait dans de grands malheurs. Le maréchal Lannes pouvait facilement rejeter l'armée autrichienne sur Abbach, et la couper, plus tard, de Ratisbonne, en gagnant du terrain et en manœuvrant par sa droite.

Le généralissime ordonne la retraite qui se fait dans la direction de Lœkepoint, et prend position, sur la rive gauche du Pfeterbach, à Falmesing et Weichenloé. Le mouvement rétrograde s'effectua dans le plus grand ordre et sans autre perte qu'en tués et blessés (4).

A la bataille de Wagram, l'archiduc [illegible] repoussé les tentatives de Napoléon [illegible] centre de ses lignes, dirigea toute son at[illegible] sur sa gauche, où les troupes françaises [illegible]taient concentrées pour l'attaquer.

(1) A moins qu'on n'ait eu l'imprudence de combattre sur un champ de bataille, ayant un fleuve à dos, et qu'on se soit ravi tous les moyens de faire une retraite bien ordonnée, comme l'exemple que nous offre la bataille de Friedland.

(2) L'opiniâtreté de Napoléon à conserver le champ de bataille a été la cause de la déroute de l'armée française à Waterloo. Persuadé, comme il devait l'être, qu'il était trop faible pour résister aux efforts de 30,000 hommes de troupes fraîches, qu'avait amenées Bulow, et qui le tournaient par sa droite, s'il s'était décidé à évacuer la position, jamais les pertes de l'armée française n'auraient pu être aussi grandes.

(3) Je généralise ici le mot de *centre;* mais le lecteur ne doit pas oublier que, sous le rapport de l'ordre de bataille, le centre, ainsi que les lignes, a son flanc droit et son flanc gauche et occupe un grand espace de terrain. En désignant le centre, cela s'entend qu'on ne réduit pas la question au seul point qui partage les lignes de bataille en deux parties égales. Sous le rapport mathématique, il occupe juste le tiers de leur développement:

(4) A la suite de cette bataille, l'archiduc fut obligé, il est vrai, de livrer à son ennemi ses communications directes avec Vienne, et de chercher à atteindre la capitale par un mouvement de conversion d'une très-grande étendue; mais en parler ici, ce serait vouloir confondre les choses, et prendre de la stratégie pour de la tactique.

Digitized by Google

Il résista longtemps aux chocs réitérés de ses ennemis, mais succombant à la troisième attaque du corps de Davoust, il se convainquit que toute résistance devenait inutile et pernicieuse. L'armée autrichienne ayant été tournée par la gauche, le généralissime fit sa retraite vers le Bisamberg, sans que le moindre désordre s'y manifestât.

A Austerlitz, au contraire, Napoléon ayant percé le centre des lignes de bataille, sépara les deux ailes, les battit successivement, et fit essuyer aux alliés une perte immense (1). Vingt mille prisonniers et le tiers de l'artillerie tombèrent au pouvoir des vainqueurs, et la désorganisation des armées fut telle, que les souverains se hâtèrent, l'un de conclure la paix, l'autre de ramener les débris de ses bataillons en Russie.

Mais, puisque la différence des résultats matériels est si grande, pourquoi ne préfère-t-on pas une attaque à l'autre? parce que les mouvements de conversion réussissent ordinairement, et que les attaques sur le centre échouent presque toujours.

Prenons de nouveau l'histoire pour guide, citons quelques exemples de tentatives contre le centre, suivons bien les mouvements des armées combattantes; voyons pourquoi l'une a réussi, tandis que les autres ont échoué, et concluons ce que, à forces égales, et lorsque les dispositions de la grande tactique sont exemptes de fautes, on a pu espérer de ce genre d'attaque.

A la bataille d'Austerlitz, l'attaque sur le centre des alliés a réussi complétement. Napoléon s'empara des hauteurs de Pratzen, sépara les deux ailes, obligea l'une à rétrograder, et détruisit à peu près l'autre. C'est une vérité incontestable; mais recherchons pourquoi ce fait est devenu une vérité.

Les hauteurs de Pratzen formaient le centre des lignes des alliés, c'était la clef du champ de bataille (2), c'est aussi le point qu'on devait occuper avec la majorité des forces, dans la persuasion qu'aussi longtemps que cette portion de terrain resterait intacte, on pourrait éviter une défaite et prévenir l'abandon de la position. Cette conséquence dérive de la configuration du terrain, principe influent des victoires, et de la supposition qu'on rangerait les troupes dans l'ordre le plus analogue aux avantages topographiques, comme cela se pratique ordinairement.

Si les hauteurs de Pratzen avaient été bien défendues, et que Napoléon y eût essuyé un échec (3), il aurait, apparemment, tenté un mouvement de conversion en attaquant la droite des alliés, car leur gauche était, par sa position, à l'abri d'une défaite.

Mais par cette même raison que, sous le rapport topographique, la droite était le point le plus faible, la gauche la position la plus forte; et, que, sous le rapport tactique, le centre était la partie la plus importante, les alliés devaient placer la majorité de leurs forces entre Pratzen et Dworoschna, ayant leurs réserves derrière Blasovitz.

Qu'apercevons-nous, au contraire? l'armée alliée fut partagée en six colonnes, dont trois se dirigèrent vers la gauche, entre Fellnitz et le château de Sokolnitz; tandis que les trois autres furent, en grande partie, engagées sur la droite vers Dworoschna, pendant que la quatrième (comte Kollowrath) occupait Pontovitz.

On peut dire que le centre avait été totalement dégarni, car les alliés eurent l'imprudence de croire à une victoire en attaquant par leur gauche. Illusion fatale, qui fut la cause de leur défaite. Aussi, qu'arriva-t-il? Au moment où Soult marcha contre les hauteurs de Pratzen, il n'y trouva presque personne pour les défendre, et s'empara, sans coup-férir et presque sans perte, de la clef du champ de bataille. Jamais position de cette importance ne fut vendue à si bon prix.

On tenta plus tard de la reprendre; mais tous les efforts des troupes alliées sous Kamenskoï, Rottermund et Jurczek furent vains; Soult s'y trouvait déjà avec son infanterie et son canon, et ne céda plus sa conquête.

(1) Je me tais encore sur les raisons qui ont contribué à la réussite de cette attaque, car le moment d'en parler n'est pas encore venu. Je ne m'occupe maintenant que de relever la différence des résultats matériels qui existent entre les deux grands genres d'attaque.

(2) Je crois avoir démontré d'une manière non équivoque, dans mon *Cours de tactique* (pag. 277 et suiv.), toute l'importance des hauteurs de Pratzen.

(3) Je doute même qu'il eût tenté cette attaque, si les hauteurs avaient été bien garnies.

Digitized by Google

Après ce premier succès, les maréchaux Bernadotte et Soult gagnèrent du terrain dans la direction de Blasovitz et Krzenovitz et forcèrent la droite, qui avait trouvé dans les corps de Lannes et de Murat des ennemis formidables, d'abandonner précipitamment sa position entre Dworoschna et Krug.

Le flanc droit du prince Bagration étant assez rapproché des troupes qui combattaient à Blasovitz et Krzenovitz opéra, quoiqu'avec perte, sa retraite sur Krzenovitz; mais il en fut autrement de la gauche. S'étant engagée du côté de Fellnitz, elle se trouva trop avancée pour suivre le mouvement rétrograde du centre, fut coupée, et devint la victime principale des efforts de l'armée française. Nous ne parlerons pas de son sort déplorable, qui n'est que trop connu.

A la journée d'Aspern, l'archiduc Charles avait resserré le champ de bataille de son ennemi en se rapprochant de la Lobau. Napoléon voulut à peu près, au début de l'engagement, se débarrasser d'un voisin aussi importun, en faisant une brèche dans le centre des lignes autrichiennes.

Il fait avancer 12 régiments de cuirassiers, qui déploient entre Aspern et Essling, et qui se jettent à bride abattue sur les corps de Hohenzollern et de Bellegarde. Deux régiments de cavalerie (Klénau et Vincent), appartenant à ces deux corps, sont mis en fuite; mais l'infanterie fait bonne contenance. Formée en colonne de bataillon, elle résiste aux chocs réitérés de la cavalerie française, et, par des feux bien dirigés, parvient à y faire naître du désordre. Le trouble se propage dans cette masse devenue informe; l'infanterie autrichienne en profite, l'attaque à la baïonnette, et parvient à la faire plier. Les régiments Klénau et Vincent, qui s'étaient réorganisés, se mettent à la poursuite des cuirassiers rétrogradants, augmentent, par leur charge, le désordre qui s'y était manifesté, et finissent par les rejeter sur leur propre infanterie, qu'ils entraînent dans leur fuite.

A la suite de ce succès, l'archiduc fit faire l'assaut d'Aspern, dont le général Vacquant se rendit maître, et où il se maintint pendant toute la durée de l'action. Nous savons de quelle importance la possession de ce village a été pour l'heureuse issue de la journée.

A Wagram, Napoléon y fit précéder l'attaque sur le flanc gauche de l'armée autrichienne par une autre sur le centre. A cet effet, il renforça Masséna par le corps de Macdonald, par la cavalerie de Nansouty et les gardes à cheval, et leur adjoignit 100 pièces de canon.

Lauriston établit sa grande batterie contre les troupes qui défendaient Aderklaa. Le feu devenant très-meurtrier, le prince Lichtenstein fit reculer sa droite en pivotant sur sa gauche, tandis que les troupes françaises, destinées pour le choc décisif, se mirent en mouvement.

Quant à la formation de la masse offensive, je répéterai ici ce que le général Jomini nous en dit dans la *Vie politique et militaire de Napoléon* (tome III, page 272).

« Le feu gagnait vivement au delà de Neusiedel; c'était pour moi le gage de la victoire. » Je fais dire aussitôt à Masséna de reprendre » l'offensive, et je dispose tout pour frapper » le grand coup.

» A la faveur de ces attaques, et du dévoûment de nos canonniers, Eugène a terminé » son mouvement. Je forme aussitôt une » masse redoutable, dont Macdonald prend la » tête : 8 bataillons sont déployés, 13 autres » se forment en colonnes serrées sur les deux » ailes; derrière eux marcheront Wrède et » Serras; la cavalerie légère et les cuirassiers » de Nansouty viendront couvrir les flancs; » Durette les secondera à gauche, et Pachtod » à droite, entre Aderklaa et Wagram; Marmont et les Saxons soutiendront l'armée d'Italie un peu à droite de Wagram (1). »

Quant aux succès de cette tentative, ils ont été nuls, puisque l'attaque a été repoussée.

Je ferai parler ici le général Valentini, témoin oculaire de ces faits; il nous en a donné la description dans son ouvrage sur la campa-

(1) L'attaque a-t-elle été faite dans cet ordre? Napoléon a-t-il pu se rendre coupable d'une faute aussi grave? Je suis prêt à en douter. Quoi! 8 bataillons déployés en première ligne, soutenus par 13 autres sur les flancs; et c'est avec ce front mince, incapable de franchir un espace de 200 toisses, sans flottement, sans désorganisation et tout à fait impropre pour le choc, qu'il se proposait de frapper le grand coup! Quelle illusion, ou plutôt quelle erreur! J'aime mieux ne pas y croire, que de couvrir du moindre blâme une disposition de haute tactique de ce grand homme.

Digitized by Google

gne de 1809 (page 200), et a eu la complaisance de me raconter ce fait, lors de mon séjour à Berlin en 1832.

« Le maréchal Macdonald s'avança sous la » protection d'un feu meurtrier, contre le flanc » droit des grenadiers et la gauche de Kollo- » wrath, avec une colonne d'attaque composée » d'infanterie et de cavalerie. Nous avons vu » plus haut que les grenadiers étaient formés » en une seule ligne. Le prince Lichtenstein » vit bien qu'un front si mince ne résisterait » pas à la colonne profonde des ennemis, et re- » tira sa droite vers Süssenbrun. Il échappa » ainsi au choc de ses adversaires, et les exposa » au feu croisé de son artillerie et de celle du » troisième corps d'armée.

» Les colonnes françaises s'avançèrent cepen- » dant jusqu'aux lignes autrichiennes, qu'elles » espéraient rompre dans le point de jonction » des grenadiers avec les troupes de Kollowrath; » mais elles furent assaillies par un feu meur- » trier que les Impériaux ménagèrent jusqu'à » la distance de cent pas, et échouèrent ainsi » dans leur tentative.

» La cavalerie française ne fut pas plus heu- » reuse dans ses mouvements offensifs; car l'in- » fanterie autrichienne avait appris, à Aspern, » l'art de résister à ses attaques.

» Après ces échecs, les troupes françaises se » replièrent derrière leur artillerie, qui rédui- » sit son action à une simple canonnade. »

Un dernier exemple, que je présenterai au lecteur, sera celui de la bataille de Borodino. Il s'offre même dans un sens plus étendu, car l'attaque que Napoléon dirigea contre le centre de position des Russes, a été faite sur tout l'espace qu'occupait cette partie de l'ordre de bataille (1), c'est-à-dire, depuis les redans élevés au sud de Séménovskoïé, défendus par les divisions Vorontzof et Névérofskoï, jusqu'à la grande redoute au nord de ce village, où se trouvait le général Paskévitch (2) avec la 26e division.

Compans et Desaix attaquèrent les redans; Friant et Claparède Séménovskoïé; Morand, la grande redoute. Les premiers sont enlevés et repris par les Russes; le village résiste aux efforts des adversaires; la grande redoute succombe sous l'attaque de Morand. Mais le général Paskévitch, ayant rallié ses troupes, les partage en deux parties, prend, en personne, le commandement de la droite, donne celui de la gauche au colonel Savoïny, se jette sur les deux flancs de la division Morand, qui avait pris position des deux côtés de l'ouvrage, oblige son ennemi à rétrograder, et s'en rend de nouveau maître.

En suivant avec attention les différents mouvements de cette bataille, nous verrons que l'engagement le plus opiniâtre, de presque la totalité des forces agissantes des deux armées, a eu lieu sur un espace de 1,000 toises, c'est-à-dire, depuis le redan gauche jusqu'à la grande redoute; les Russes venant à temps au secours des points pris ou menacés, parvenaient à les reprendre ou à les conserver. Les Français firent de vains efforts pour percer nos lignes, et si même vers la fin de la bataille, ils s'emparèrent de Séménovskoïé, des redans et de la grande redoute, les Russes n'y perdirent que quelques pouces de terrain; mais le grand malheur, la rupture du centre, a été prévenu (1).

(1) Le général Pelet, dans sa relation de la bataille de la Moskova (*Spectateur militaire*, tom. VIII, p. 105), désigne, comme étant notre gauche, l'emplacement de la division Vorontzof, ce qui n'est pas juste. Il a oublié apparemment que, depuis le matin, Touczkof occupait Outitsa avec les divisions Konovnitzin et Strogonof, et qu'au moment où Boggohufwudt et Ostermann furent appelés vers la gauche, la droite ne s'étendit pas à plus de 100 toises au delà de Gorki. En prenant maintenant le compas, et en mesurant les distances sur le plan, il sera aisé de se convaincre qu'avant le déplacement des corps, le centre était là où se trouvait la division du général Paskévitch, et plus tard, entre les redans et la grande redoute.

(2) Actuellement maréchal et prince de Varsovie.

(3) Le prince de Varsovie a bien voulu me communiquer son avis sur l'ensemble de l'attaque de Morand : Si les Français, m'a-t-il dit, avaient commencé par diriger 40 à 50 pièces de canon contre mes régiments, qui ne pouvaient leur en opposer que 12 à 15, s'ils eussent cherché à nous entamer par leurs projectiles, et que Morand eût fait son attaque à la suite de ce premier succès, il est probable que ma division, qui n'était soutenue par aucune autre troupe, eût succombé sous le poids de ce double effort.

Une partie du centre étant rompu, le vice-roi, qui avait encore deux divisions (Girard et Broussier), aurait poussé vers Knioskovo, et, soutenu par le corps de Junot, qu'on aurait pu employer dans cette direction, il aurait fini par séparer les ailes. Aussi, y a-t-il du vrai dans ce que nous dit le général Pelet dans la relation déjà mentionnée : « Morand atteint le pied de la re-

Digitized by Google

Voyons maintenant pourquoi de quatre attaques sur le centre, que je viens de citer, une seule a réussi, tandis que les trois autres ont échoué complétement.

A la bataille d'Austerlitz, elle eut un heureux résultat, parce que les alliés ont tout fait pour être battus. Ils dégarnirent leur centre; Soult ne trouva aucune résistance sur les hauteurs de Pratzen, puisqu'on n'y avait pas placé de troupes, et parce qu'il n'y a rien de difficile de percer un des points de l'ordre de bataille lorsqu'il n'est pas défendu.

A Aspren, Wagram, Borodino, les Français ont trouvé à qui parler, et ont été repoussés chaque fois avec perte.

Après tout ce que je viens de dire des attaques sur le centre, envisagées, 1° sous le rapport des résultats matériels, lorsqu'elles réussissent, et 2° sous celui des difficultés de les mener à une fin heureuse, je me crois en droit de faire ma conclusion en citant un vieil adage de grande tactique, contre lequel aucun militaire n'élèvera de doute. C'est que les attaques sur le centre des lignes de bataille sont les plus avantageuses; mais comme elles sont aussi les plus difficiles, et qu'elles n'ont réussi jusqu'à présent qu'à la suite de quelques fautes impardonnables de l'adversaire, fautes sur lesquelles il serait absurde de baser l'heureuse issue d'une bataille, elles sont tombées en désuétude.

Napoléon les a essayées plusieurs fois, mais presque toujours sans succès, et je suis prêt à soutenir qu'un aussi grand général, tout en le faisant, sentait bien ce que ces attaques avaient de périlleux; mais il les entreprenait parce qu'il s'était habitué à ne douter de rien, dès qu'il était soutenu par ses soldats d'Austerlitz, de Iéna et de Friedland.

Pour qu'une tentative sur le centre réussisse, c'est trop peu d'avoir parité de force dans les éléments de l'attaque et de la défense, comme les cas d'Aspern et de Wagram; car, en tombant sur la partie la plus forte de l'ordre de bataille, l'assaillant aura toujours le désavantage. Il faut, au contraire, une grande prépondérance dans les moyens offensifs, et je crois que nous la trouverons :

*Dans les effets terrassants de l'artillerie, et dans les moyens que nous offre la science de paralyser l'action de l'ennemi sans qu'il puisse s'opposer à la nôtre.*

Découvrir un moyen de rompre le centre des lignes de bataille de son ennemi sera donc marcher vers le plus grand avantage qu'on puisse remporter, et faire un changement salutaire au système de la grande tactique moderne.

J'avertis le lecteur qu'il ne s'agit pas ici de règle sans exception, et qu'il ne suffit pas seulement de placer 100 pièces de canon pour faire de suite une trouée dans un centre, parce qu'il y a, comme nous le verrons plus tard, plusieurs conditions indispensables à observer, sans lesquelles l'opération pourrait manquer : les unes sont en rapport avec la position de son ennemi, les autres avec la configuration du champ de bataille, et avec l'effet qu'aura produit l'action de l'artillerie.

Il s'ensuit qu'on ne peut pas, à son gré, et dans chaque bataille rangée, rompre le centre des lignes. Il faut pour cela que les conditions topographiques et militaires dont nous allons nous occuper, soient accomplies.

Mais une fois qu'elles le seront, ce qui certes sera une chose fréquente, il s'agira de trouver dans l'action de l'artillerie et dans celle des autres armes, des moyens suffisants pour mener à fin une opération aussi avantageuse.

Supposant même que ce ne soit qu'un cas exceptionnel, pourvu que nous trouvions de temps à autre des moyens suffisants pour le faire réussir, ce sera toujours un changement important que nous aurons fait au système adopté, qui renie les attaques sur le centre comme engendrant de trop grandes difficultés à surmonter, et comme échouant presque toujours.

» doute. Le général Bonamy, avec le 30e régiment, » escalade le rempart, et se précipite dans l'intérieur. Si » Morand est soutenu, s'il peut se maintenir, la bataille est » complétement perdue pour les Russes. Leur centre est » percé; les forces de Bagration et de Barclay sont sépa- » rées; elles ne pourront peut-être plus se rejoindre. »

Il s'agit maintenant de s'entendre. Morand devait être soutenu, soit; mais quand, et par qui? Le prince de Varsovie a résolu le problème. Le général français devait être soutenu avant l'attaque, par 50 pièces de canon, qui auraient entamé les bataillons de la 26e division, et alors la bataille aurait pu prendre une tournure désavantageuse; ce qui prouve que l'artillerie devait jouer un rôle principal.

Digitized by Google

# CHAPITRE II.

## CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ARTILLERIE.

Chaque arme prise séparément, ou dans sa combinaison avec les autres, est le principe des victoires; mais la primauté doit toujours être accordée à celle qui rend le plus de services en faisant le plus de mal à l'ennemi.

De toutes les armes qui prennent une part active aux batailles, celle dont les propriétés sont susceptibles de perfectionnement, dont la sphère d'action peut s'agrandir par ses effets, c'est l'artillerie. On aura beau réfléchir sur l'infanterie et la cavalerie, nous ne pourrons jamais rien mettre de meilleur à la place du fusil avec la baïonnette pour la première, et de la lance, du sabre et du cheval pour la seconde. Leur armement étant arrivé au terme de son amélioration, tout ce que nous pourrions faire encore en leur faveur ce serait d'inventer quelque évolution dans le sens de la grande tactique, mais non changer leur force impulsive, ce qui n'est pas le cas, avec l'artillerie. Une fois que les fusées à la Congrève, et surtout les obus de Schrapnels seront perfectionnés, ils donneront à l'artillerie une force destructive tellement grande, que cette arme pourra véritablement devenir le fléau de l'humanité.

L'esprit de l'homme est trop fécond, et notre siècle trop civilisé, pour que ce perfertionnement n'ait pas lieu, et, sans vouloir m'arroger e titre de prophète, je crois prévoir qu'un jour viendra où l'art des batailles sera fondé sur les effets de l'artillerie, qui s'érigera en arme principale, en assignant aux deux autres des catégories secondaires.

Si ces deux inventions, dont je viens de parler, se sont succédé dans un court espace de temps, il n'y a pas de raison pour que l'imagination humaine reste stationnaire dans ses innovations, et l'artillerie, étant la seule arme susceptible d'amélioration, c'est vers elle que se tourneront les idées ingénieuses des savants, et c'est elle qui en recueillera tous les fruits.

En résumant les propriétés de l'artillerie, j'ai dit, page 291 (1) : « Que c'était une arme » secondaire qui possédait une force positive » permanente. Que ses propriétés étaient dé» fensives, mais destructives, et que son action, » dépendante des deux autres armes, sans les» quelles elle n'osait jamais s'engager, était » purement préparatoire. »

Mais quelles sont les conditions de cette action préparatoire? Que peut-on en attendre ou en exiger? Quel est son minimum, et quelle en peut être l'apogée? Voici où gît la question et la solution du problème.

Nous n'avons été presque jamais témoins de combats à outrance de l'artillerie; de ces com-

(1) *Examen raisonné*, etc.

Digitized by Google

bats, dont la réussite ait été basée sur l'action de cette arme, et où elle parût comme arme principale, et les deux autres comme armes secondaires; de ces combats, dis-je, où l'on sacrifie le dernier artilleur et le dernier canon, pour parvenir à un grand résultat. Ignorant ce que son action, poussée à son maximum d'intensité, peut produire, nous avons prisé ses propriétés au-dessous de ce qu'elles sont effectivement. J'ai vu les choses autrement et j'en juge d'une manière différente.

J'invoque ici le témoignage d'un des plus illustres militaires de notre siècle, celui du maréchal prince de Varsovie. Dans ses conversations confidentielles sur l'art des batailles, et sur les propriétés des différentes armes, combien de fois n'a-t-il pas attiré toute mon attention sur l'artillerie, sur les grands résultats qu'il en a obtenus pour le sort des combats, et les effets qu'il espérait en obtenir encore.

En visitant le champ de bataille de Grochov (c'était la première fois qu'il le voyait), et apercevant le petit bois du centre de la position où nous nous sommes battus plusieurs heures consécutives, en engageant imprudemment un combat à outrance de tirailleurs, il me dit : « La possession de ce bois ne m'aurait » pas coûté aussi cher, j'aurais placé 50 pièces » de canons sur ces hauteurs (1), et j'en aurais » bientôt expulsé les défenseurs. »

Soixante-dix jusqu'à quatre-vingts pièces rassemblées en une seule masse, bien placées et bien servies, sont à ses yeux le vrai principe des victoires. Ayant été tant de fois témoin des effets foudroyants de l'artillerie, ses souvenirs restèrent gravés dans sa mémoire; il mit plus tard son expérience à profit, et cette arme est devenue son arme de prédilection pour les batailles.

Ce qu'il a dit, il l'a démontré, je l'ai vu, et j'en parle maintenant avec connaissance de cause.

Ces combats à outrance de l'artillerie lui ravissent, il est vrai, beaucoup de serviteurs et de chevaux. A l'assaut de Varsovie, sur 300 pièces de canon qui en ont été mises en action, nous perdîmes, en tués et blessés, 40 officiers supérieurs et subalternes, au nombre desquels se trouvaient 8 chefs de brigade et de compagnie; 100 hommes tués, 300 blessés et 850 chevaux.

En comparant cette perte avec celle que l'artillerie des armées essuie ordinairement, plus d'un militaire se sera récrié sur son énormité; mais, à Borodino, n'en avons-nous pas fait une de 48,000 hommes? Maintenant, je demande quelle différence y a-t-il entre un fantassin, un cavalier et un artilleur dans la balance de l'humanité? A mes yeux ils sont égaux, car ils sont hommes. Il ne s'agit donc que d'aviser aux moyens de compenser les grandes pertes de l'artillerie pour prévenir son inaction, et la chose ne me paraît pas si difficile. Que l'infanterie et la cavalerie préparent le nombre nécessaire d'artilleurs; la première, pour l'artillerie à pied; la seconde, pour l'artillerie à cheval. Ces deux armes pourront former facilement des pépinières qui compenseront les vides occasionnés par les combats, et mettront l'artillerie à même d'entrer toujours en lice.

C'est un de ces moyens, fruit de l'éducation du soldat, dont la facilité est hors de doute, et dont il serait même inutile de discuter longuement.

Deux voies différentes nous conduisent aux grands résultats que nous pouvons attendre d'une arme quelconque :

1° Son éducation;

2° Son emploi.

Les effets de l'artillerie sont si foudroyants, que son emploi rationnel doit produire des résultats immenses pour le sort des combats; car, en diminuant d'une manière effrayante le nombre des forces ennemies, en rompant la compacité des masses, ou la contiguïté des lignes de bataille, elle apprête un rôle facile aux autres armes, les accompagne dans leurs mouvements offensifs, leur imprime une force positive, et ne cesse de partager leurs lauriers.

En parlant des propriétés de l'artillerie, j'ai dit, page 265 (2) : Que ses effets pouvaient être envisagés sous plusieurs rapports différents :

1° Elle peut paralyser, ou même arrêter un

(1) Elles se trouvent vis-à-vis du bois, qui n'est foncièrement qu'un bouquet insignfiant, et le dominent parfaitement.

(2) *Examen raisonné*, etc.

Digitized by Google

mouvement offensif qui se prononcerait avec trop d'impétuosité;

2° Elle protège le déploiement des troupes;

3° Leur mouvement rétrograde;

4° Elle fait naître du flottement dans les lignes ennemies, et facilite l'action des autres armes;

5° Enfin, elle augmente la force impulsive des troupes assaillantes.

Fort de mon expérience, acquise pendant la campagne de Pologne, et nommément à l'assaut de Varsovie, j'ajouterai une sixième propriété, qui est la base de mon travail actuel, et qui consistera à

6° *Mutiler les bataillons et préparer l'action des autres armes, de manière à leur faciliter la rupture du centre des lignes de bataille qui interrompra leur liaison tactique, et sera le préliminaire d'une défaite complète.*

Le rôle de l'artillerie se réduisait, jusqu'à présent, à fait naître du flottement dans les lignes ennemies, dont on profitait pour gagner quelques pouces de terrain. Ici le problème s'offre sous un aspect plus compliqué, car il ne s'agit pas moins que de faire sur un des points de la ligne ennemie, non une de ces brèches dont on prévient le fâcheux inconvénient en faisant avancer dans la trouée un ou deux bataillons tirés de la réserve, et vers laquelle aucun mouvement offensif décisif ne peut se prononcer ou reste sans effets; mais une de ces brèches qui dégarnissent assez la partie compromise pour pouvoir l'attaquer avec succès, pour interrompre la contiguïté des lignes, désunir les masses qui les forment, et leur ravir cet accord tactique sans lequel une armée ne saurait se maintenir longtemps en position.

Le rôle que j'impose à l'artillerie est sans doute aussi glorieux que difficile, et repose sur plusieurs éléments qui forment la base de ses succès, et qui sont : ses propriétés, son éducation et son emploi dans les batailles.

Pour ne pas me mettre dans la nécessité de répéter des choses sur lesquelles j'ai donné de grands développements dans mon *Cours de Tactique*, je ne dirai que quelques mots sur les deux premières thèses, en me réservant de m'arrêter plus longtemps sur la troisième.

En méditant sur l'éducation de l'artillerie, je mettrai en première ligne de sa perfection le tir et la vélocité des mouvements. La célérité avec laquelle les canonniers chargeront et déchargeront leurs pièces, la justesse avec laquelle ils sauront pointer, et la vivacité qui présidera à tous les mouvements, formeront les éléments les plus importants de cette partie de leur exerice (1).

Que les chefs ne négligent pas d'accorder au tir toute l'attention qu'il mérite, et n'oublient pas que le sort d'une bataille et celui d'une nation peuvent souvent en dépendre. Ce sont des circonstances trop graves pour les juger légèrement, et on commettrait un crime de lèse-patriotisme en les sacrifiant à quelque autre considération moins majeure.

Quant à l'emploi de l'artillerie, celui-ci exige des développements plus étendus, qui devront être en proportion avec le rôle important que j'impose à cette arme.

Je le considérerai sous plusieurs rapports, qui seront :

1° Le partage de l'artillerie dans les lignes de bataille;

2° Les positions qu'on lui fera prendre;

3° Le rassemblement des pièces en grandes masses.

4° Le but tactique qu'on leur assignera.

C'est du talent avec lequel on remplira ces conditions que dépendront les succès de l'artillerie, et que nous pourrons exiger d'elle le changement qu'elle est appelée à produire.

La gravité des conséquences ajoute ordinairement à l'importance du principe, et m'impose le devoir de consacrer à chacun de ces quatre sujets un article séparé.

(1) Ayant donné mes idées sur l'éducation de l'artillerie (*Examen raisonné*), j'avertis le lecteur que, pour le cas qui fait le sujet de ma discussion, je l'envisage comme portée au plus haut point de perfection.



Digitized by Google

# CHAPITRE III.

## DU PARTAGE DE L'ARTILLERE DANS LES LIGNES DE BATAILLE.

Je partagerai l'emploi de l'artillerie d'une armée, rassemblée sur un champ de bataille, prête à livrer un combat à outrance, en deux rôles :

1° De défendre l'abord des linges, en s'opposant à toutes les tentatives que l'ennemi ferait pour rompre le contact tactique entre les masses qui les forment;

2° De mutiler les lignes de bataille de l'adversaire, au point d'y préparer une brèche vers laquelle on prononce son mouvement offensif.

Ces deux cas serviront de principe, non à l'action partielle de l'artillerie, comme défense d'un village, d'un mamelon, etc., mais à son action, envisagée comme conséquence des grandes combinaisons tactiques d'une bataille. C'est sur cet emploi que je baserai le partage que je me propose d'en faire dans les lignes, les positions que je lui assignerai, et la manière dont je l'emploierai, en traitant cet emploi sous le rapport de la grandeur des batteries, du but et du moment le plus opportun pour l'action décisive.

Je ferai abstraction de tous les cas où il ne s'agira que de quelques coups de canon isolés, mais je m'occuperai des moyens d'exposer l'ennemi à un de ces revers qui le terrasse et enchaîne la victoire. Aussi ne parlerai-je que de l'amalgame des grandes masses, car elles seules peuvent amener les résultats que je discute dans le présent ouvrage.

J'en fixerai le partage de manière à ce que ces masses soient :

1° En rapport avec l'ordre de bataille, en général;

2° Avec le grand but qu'on se propose d'atteindre.

Ce dernier cas ne pouvant s'effectuer que par des troupes fraîches, et vers la fin du combat, se rapporte exclusivement à la réserve. C'est donc entre les lignes de bataille et la réserve que doit se faire le partage de la masse totale des pièces, ayant égard tant à leur nombre qu'à leur calibre.

J'avais dit, dans mon *Cours de tactique* (page 275), que le rôle de l'artillerie de réserve était de secourir les points des lignes de bataille que l'ennemi aurait mis en danger, de suivre les deux autres armes dans leurs mouvements offensifs, et renforcer leur choc.

Le lecteur se convaincra que maintenant j'accorde à l'action, et surtout aux effets de l'artillerie de réserve, une plus grande latitude. Comme elle recélera les vrais éléments qui rempliront notre but, son partage subira quelque changement.

La vélocité avec laquelle elle se portera

Digitized by Google

sur le point où sa présence deviendra nécessaire, ne sera plus, pour le cas désigné, la chose principale; car la rupture d'un des points des lignes ennemies n'est pas une chose inopinée ou impromptue, mais le fruit des combinaisons tactiques de la journée. Aussi, aurons-nous plutôt égard à son nombre et à son calibre.

Une batterie de 80 jusqu'à 100 bouches à feu est presque indispensable pour préparer une brèche qui puisse interrompre le contact tactique entre les masses. Les pièces des lignes de bataille ayant leur devoir à remplir, se trouvent ordinairement disséminées sur différents points, et leur position isolée leur ravit tous les moyens de satisfaire aux exigences du nouveau rôle. C'est la réserve qui, pour cela, nous prêtera son appui, et nous la composerons de manière à posséder les éléments indispensables pour notre but.

Nous fixerons au tiers de la masse présente, la dotation des bouches à feu que nous accorderons à la réserve. Mais nous y ajouterons l'engagement d'en donner les 4/9e toutes les fois que le nombre total des pièces rassemblées sur le champ de bataille surpassera 200.

Je fonde ce calcul sur les grandes nécessités que la réserve aura à remplir, et dont j'aurai l'occasion de parler lorsque nous parviendrons à l'action de l'artillerie.

Quant au calibre, je crois que, pour le mettre plus en rapport avec les grands résultats que nous voulons recueillir, nous donnerons la préférence aux canons de 12. Le rôle de ceux qui appartiennent aux lignes de bataille étant purement défensif, et n'ayant pas la même importance sur tous les points, nous permet de ne leur donner des pièces de position qu'avec économie.

Une fois que le point où on se propose de faire la brèche aura été choisi, toute l'attention du chef devra être absorbée par les mouvements qui en seront les préliminaires et qui devront en apprêter la réussite. Celle-ci reposera en grande partie sur l'initiative que l'artillerie prendra sur le point désigné; aussi adjoindrons-nous aux lignes de bataille une certaine quantité de canons de gros calibre que nous utiliserons sur le point décisif, afin que les feux de l'ennemi n'y prennent pas, avant l'arrivée des pièces de la réserve, une sorte de prépondérance, qui, dans tous les cas, serait funeste.

Au reste, pour ne pas anticiper sur tous ces développements, je finirai par énoncer un axiome général pour le partage de l'artillerie qui prescrira que, tout en accordant à la réserve le tiers et même les 4/9e du nombre total des bouches à feu, on donnera la préférence aux pièces de gros calibre.

Digitized by Google

# CHAPITRE IV.

## DES POSITIONS DE L'ARTILLERIE.

J'ai dit, page 272 (1) : Qu'il fallait considérer les positions de l'artillerie sous trois rapports différents, qui sont :

1° Le terrain;

2° Les feux;

3° L'ordre de bataille.

La thèse que nous débattons n'apporte aucun changement aux principes du second, à tout ce que j'ai déjà consigné dans mon *Cours de Tactique*, ce qui n'est pas le cas pour le premier et le troisième, auxquelles nous allons consacrer quelques lignes.

Une considération majeure, sur laquelle je vais diriger l'attention du lecteur, c'est de conserver dans toute son intégrité le précepte énoncé, page 276 (2), qui conseille de ne pas interrompre les feux de l'artillerie lorsqu'elle défend un point intéressant, et de rendre la position des batteries, tirées de la réserve, dépendante de celle des lignes. Nous la choisirons d'après le terrain déjà occupé, et l'emplacement des pièces mises en action.

Comme c'est le centre qu'on veut rompre, il sera difficile de se servir des feux d'enfilade (3), et nous trouverons, même dans les croisés, plus de moyens pour parvenir à notre but. Ceux-là résulteront, comme je l'ai dit, page 275 (4), de l'emplacement des pièces en arc concave.

L'action de très-grandes batteries étant la voie la plus sûre pour obtenir la solution de mon problème, on admettra peut-être les sinuosités du terrain comme difficulté pour l'emplacement d'une nombreuse artillerie; mais c'est justement l'objection que je n'accepte pas pour excuse, et voici pourquoi :

Les intervalles entre les pièces mises en action sont ordinairement de quinze pas. Mais pour concentrer plus de projectiles vers le même point, nous réduirons cette distance à dix, et nous allons voir si la nature nous refusera l'espace nécessaire pour placer une grande masse d'artillerie.

Le minimum du rassemblement étant 80 pièces, leur emplacement exigera 316 toises de développement. Que le militaire expérimenté jette un regard sur les champs de bataille occupés par les armées du système de guerre

(1) *Examen raisonné*, etc.

(2) *Examen raisonné*, etc.

(3) Car ceux-ci ne s'acquièrent qu'en gagnant un des flancs.

(4) Même ouvrage.

Digitized by Google

moderne, et il avouera que ce serait accuser à tort le terrain en assurant que sur l'espace immense qu'occupe une armée de 100 jusqu'à 120,000 hommes, on ne puisse pas trouver 316 toises exemptes de sinuosités pour placer 80 pièces.

Je dirai plus : prenons les choses au maximum; faisons le calcul pour une batterie de 100 canons, et nous verrons que 396 toises suffisent pour les mettre en position. Ceci prouve que même le rassemblement d'une masse aussi formidable n'engendre pas de difficulté insurmontable, et que les champs de bataille, où manœuvrent des armées aussi nombreuses que celles de notre époque, offrent toujours un terrain de 396 toises, favorable pour l'emplacement de l'artillerie.

La configuration des champs de bataille peut nous opposer d'autres difficultés bien plus grandes que celle-ci, qui entraveraient l'exécution de notre projet, si nous ne voulions pas choisir avec discernement les points où la brèche peut être praticable, et si nous voulions baser la réussite de l'opération sur le seul rassemblement de 100 pièces en une batterie. Ces entraves sont : les sinuosités et les difficultés de terrain de la position de l'ennemi, derrière lesquelles il peut s'abriter, ou qui serviraient de point d'appui à ses troupes, comme élévations, villages, enclos d'une certaine hauteur, et bouquet de bois, même d'une petite circonférence. Les raisons en sont toutes simples et très-péremptoires.

Nous ne pouvons compter avoir fait une brèche dans les lignes ennemies qu'au moment où, après avoir refoulé les troupes qui occupent le poste, nous en prenons possession. Cela posé, il est tout juste que l'action de l'artillerie n'ait qu'un seul but : ce sont les troupes adverses. A quoi cette action nous mènerait-elle, si nous allions dépenser inconsidérément nos projectiles contre des masses abritées derrière des difficultés de terrain qui leur serviraient d'égide protectrice? On atteint mal son ennemi, lorsqu'on ne le voit pas, et on ne lui fait que peu de tort quand on tire au hasard.

Ces difficultés du terrain ont encore un autre inconvénient non moins important, c'est celui de rompre la contiguïté des lignes dans leurs mouvements offensifs. Une fois que la brèche est faite, et que les défenseurs sont obligés de quitter leur position, il est nécessaire de faire avancer une grande masse de toute arme; 1° pour achever la désorganisation des bataillons rétrogradants; 2° pour occuper le terrain abandonné. Engager la masse assaillante, dont tous les mouvements doivent être exempts de gêne, dans un terrain difficile qui offre à l'ennemi tant de facilités de se refaire et de se réorganiser, c'est risquer de remettre en question une chose à peu près décidée, et aller au-devant d'un grand engagément dans un moment, et sur un terrain où l'on arrive en lignes brisées, qui n'offrent par-ci par-là que des fractions peu susceptibles de combattre avec une prépondérance bien décidée. Ces difficultés de terrain seraient même des entraves pernicieuses, vu le mode de combat que je proposerai par la suite.

Nous devons recevoir, pour règle générale, de ne pas établir notre batterie principale de manière à ce que nos projectiles aillent frapper contre des sinuosités de terrain ou des difficultés élevées par la main de l'homme, et qu'ils ne touchent que rarement les troupes qui y sont abritées. Ce serait prendre la meilleure voie pour échouer dans son projet.

Je poserai, au contraire, en principe :

*De choisir pour l'emplacement de notre masse d'artillerie un terrain un peu dominant la position de l'ennemi, et qui n'ait devant lui ni village, ni enclos, ni bouquet de bois.*

Il faut que l'adversaire soit à découvert, pour que les artilleurs puissent bien pointer, afin que chaque coup ait un certain résultat.

S'il arrivait qu'une position aussi avantageuse se trouvât entre les terrains occupés par les deux armées combattantes, il faudra l'observer, et ne pas le perdre de vue; mais il serait imprudent de l'occuper avant le moment de l'action décisive. On risquerait d'éveiller l'attention de son ennemi, et on concentrerait le combat justement sur le point d'où il faut chercher à l'éloigner, pour que sa possession ne soit ni trop difficile ni trop meurtrière.

Un engagement à outrance sur le point choisi pour l'emplacement de l'artillerie serait inévitable, si l'ennemi prenait l'initiative de l'occupation. On ne trouve que rarement de ces points qui répondent aux conditions topographiques et militaires que j'ai énoncées, où la formation d'une brèche peut être entreprise avec espoir de succès; et les terrains où les

Digitized by Google

armées viennent vider leur cause sont si chicaneux, qu'ils ne nous en offrent souvent qu'un seul sur un champ de bataille, et quelquefois pas du tout (1). Il faut donc porter quelque sacrifice pour se rendre maître d'un poste d'où dépend la décision d'une bataille, et même le sort d'une nation.

Ne nous engageons dans une action de la nature de celle que nous discutons que tant que la position des ennemis et la configuration du terrain nous en offriront la possibilité et quelque chance de succès. N'oublions pas qu'une opération pareille entraîne dans de grands sacrifices, qui se compensent, il est vrai, par les avantages immenses qu'on en retire si elle réussit; mais qui sont, au contraire, des pertes inutiles et préjudiciables, si nous voulons nous jeter à corps perdu et sans réflexion, dans des entreprises périlleuses où la topographie du pays et la position de l'ennemi ne nous laissent aucun espoir de succès.

Ayant énuméré les règles que nous devons observer pour le choix du terrain où nous placerons notre masse d'artillerie, voyons le rôle que nous lui imposerons pour mieux atteindre le but précité.

(1) Que le lecteur ne confonde pas la difficulté de trouver un point qui réponde aux conditions topographique et militaire, avec la facilité de placer de 80 à 100 pièces de canon, dont j'ai parlé plus haut, et ne m'accuse pas de me contredire dans mes opinions. Le premier cas se rapporte à la réussite de l'opération en général; le second, à la seule possibilité de placer 80 pièces, ce qui établit une grande différence.

Digitized by Google

# CHAPITRE V.

## DE L'EMPLOI DE L'ARTILLERIE DANS LES BATAILLES.

L'emploi de l'artillerie, en rapport avec la question présente, doit être envisagé sous un autre point de vue que dans les cas ordinaires qui se présentent à la solution du tacticien, et c'est à cause de cette diversité qu'il doit être soumis à plusieurs principes indépendants de ceux dont nous avons déjà parlé dans notre *Cours de Tactique*, tant que le problème était sans complication.

En jetant un coup d'œil attentif sur un champ de bataille occupé par deux armées combattantes, il est facile de se convaincre des points forts et faibles, de se rendre compte des avantages ou des difficultés topographiques qu'engendrent les sinuosités du terrain, et de décider du point de la position ennemie où, d'après les principes ci-dessus énoncés, une brèche peut être facile et avantageuse.

Le choix de ce point, et le terrain où nous placerons notre artillerie, appartenant à la partie topographique, sur laquelle nous avons donné nos idées dans le chapitre précédent, il nous reste à nous occuper maintenant :

1° Du rôle des différentes armes, envisagé comme préliminaire de l'action de la réserve ;

2° De la manière la plus avantageuse pour amener le moment décisif.

Dans tout engagement, le principal est de se former un but, et d'y faire tendre tous les mouvements. Dans le cas présent, l'artillerie jouera le rôle principal, et je chercherai à en placer de 80 à 100 pièces pour faire une trouée sur un point choisi d'avance.

Cette opération étant une conséquence des combinaisons tactiques de la bataille, et non un fait improvisé qui puisse s'accomplir au commencement de la journée, il est juste que le commandant en chef ne perde pas un seul instant son projet de vue, et que tous les mouvements qui précéderont l'acte décisif soient en concordance avec l'idée primitive.

L'intégrité de la section de terrain d'où doivent partir les grands coups est, sans contredit, le *sine quâ non* de la réussite du projet; aussi doit-on chercher à la garantir des intentions hostiles des ennemis. Ceci se rapporte à l'action tant individuelle que combinée des trois armes pour l'attaque comme pour la défense des différents accidents de terrain, thèse sur laquelle je crois devoir me dispenser de dire quelque chose ici, lui ayant consacré tant de pages dans mon *Examen raisonné*. Pour résoudre une question pareille, il faudrait récapituler tous les préceptes que j'y ai relatés, et insérer tout un cours de tactique dans un ouvrage qui, comme celui-ci, n'en forme

Digitized by Google

qu'un épisode. Aussi pouvons nous aborder franchement la question sur la manière la plus avantageuse d'amener le moment décisif.

L'utilisation d'une masse de 80 à 100 pièces de canon, d'une manière inopinée, et le préliminaire le plus favorable pour l'action des autres armes; car pour résister aux foudres d'une artillerie pareille, il faut la combattre à éléments égaux de force, ce qui devient très-difficile. L'expérience a prouvé plus d'une fois que si on parvient à prendre de prime-abord une grande prépondérance sur les feux de son adversaire, qu'on en augmente l'intensité au lieu de la diminuer, on l'écrase par un si grand nombre de cartouches à balles, d'obus et de boulets, qu'on l'empêche d'amener une nouvelle masse d'artillerie pour secourir les troupes qui se trouvent engagées et compromises, en lui faisant perdre, pendant le mouvement et l'occupation de la position, ses artilleurs et ses chevaux.

Pour accréditer mon assertion, je citerai l'exemple que nous livre la bataille de Borodino. Je la choisis de préférence aux autres, parce que je le tiens d'un témoin oculaire et très-compétent, du maréchal prince de Varsovie, et parce qu'on ne m'accusera pas de vouloir ériger en principe ce qui, aux yeux des autres, paraîtrait une assertion vaniteuse, si j'assurais que c'est l'artillerie russe qui a produit l'effet existant. Ici le cas est inverse; c'est, au contraire, celle-ci qui est devenue victime de celle des Français.

Au moment où le vice-roi fut rejeté de la grande redoute, dont il s'était emparé, il réduisit le combat contre les troupes commandées par le prince de Varsovie, à une simple canonnade qui, acquérant de l'intensité, commença à le gêner fortement en lui enlevant beaucoup de monde, et inquiéta d'autant plus le maréchal, qu'il remarqua dans le lointain un grand rassemblement de troupes qui présageait un grand coup pour le moment où l'artillerie française aurait produit l'effet qu'on en attend ordinairement.

Sur ces entrefaites, le général Barclay vint sur la position occupée par la 26e division. Le prince de Varsovie l'instruisit de ses appréhensions, des moyens d'y porter remède, et le pria de lui envoyer 60 pièces de canon pour pouvoir opposer à ses ennemis des feux équivalents. Le général Barclay, convaincu de la nécessité de cette mesure, fit avancer 4 batteries (48 pièces); mais comme elles n'arrivèrent que par fraction, elles furent tellement foudroyées par les projectiles ennemis, qu'il fut impossible de placer plus de 12 canons en batterie.

Il est même à présumer que si les 48 pièces étaient arrivées en masse, il aurait été difficile d'en mettre plus de la moitié en position, et par conséquent le prince de Varsovie n'aurait jamais pu prendre une sorte de prépondérance sur l'artillerie française qu'il taxait à 60 bouches à feu.

Le lecteur veut-il un exemple plus convaincant encore? je lui citerai celui de l'assaut de Varsovie. L'artillerie polonaise avait été utilisée presque en totalité dans les redoutes; les pièces couvertes par les parapets y étaient plus à l'abri que celles qui se trouvent en rase campagne. Eh bien! malgré ces remparts, nous trouvâmes la majeure partie des affûts brisés, et par conséquent les pièces mises hors d'action.

Je crois pouvoir ériger en principe que, pour résister à une artillerie déjà mise en action, il faut en envoyer une masse au moins d'un tiers de plus; car on peut compter sur la destruction d'un tiers des pièces arrivantes avant qu'on les ait mises en position. D'après ce calcul, il faudra 130 pièces pour résister à une batterie de 100 déjà agissante. En perdant le tiers des canons dans les différents mouvements qui précéderont le tir, il n'en restera juste que ce qu'il faut pour opposer à l'ennemi une force équivalente.

Le rassemblement des 100 pièces étant un acte prémédité depuis le commencement de l'engagement, peut être mis facilement à exécution; mais l'ennemi qui n'aura pas pris ses précautions d'avance, n'aura pas toujours à la fin du combat 130 pièces à sa disposition pour pouvoir les utiliser en masse et sur le même point. Et, si même il les avait, je suis prêt à soutenir que l'occupation d'une position déjà battue par 100 bouches à feu ne lui réussira pas toujours; je dirai même très-rarement, pourvu que les 100 pièces fassent leur devoir.

L'initiative et l'intensité des feux sont donc les choses primitive et principale, et une fois qu'on a su s'en rendre maître, il faut tâcher de les conserver l'une et l'autre.

Digitized by Google

Voyons maintenant quels sont les moyens les plus faciles et les plus avantageux pour remplir ces conditions.

Les mouvements paralysant les feux de l'artillerie, y faisant naître un moment d'inaction, et offrant à l'ennemi les moyens de se reconnaître et de se refaire, nous chercherons à nous soustraire à ces inconvénients en mettant à 200 toises le maximum de la distance à laquelle l'artillerie de réserve prendra sa première position.

Ce que j'érige en principe n'est pas une exigence outrée. Je l'ai vu exécuter par l'artillerie russe à l'assaut de Varsovie, et par conséquent ce n'est pas de ma part un abus de mots, mais un effet de mon expérience. Je n'ai aucun intérêt d'abuser le lecteur; qu'il n'oublie pas que ce n'est pas pour flatter l'amour-propre de la nation russe, mais en faveur de la science que j'écris.

Mais aussi qu'est-ce que cette artillerie aurait à craindre en s'approchant à une distance aussi minime? Rien, car elle arrive en grande masse sur un point où peut-être l'ennemi ne peut pas même lui en opposer la dixième partie, de manière qu'elle prend de prime-abord une prépondérance si prononcée que, du moins au commencement de l'action, à peine un boulet viendra la frapper.

Nous venons de voir de même que le moyen le plus sûr de paralyser les feux de l'ennemi, et de lui ravir la faculté d'en opposer d'équivalents, étant celui de l'accabler par une infinité de projectiles, nous adopterons pour principe : qu'au moment où les pièces seront ôtées des avants-trains, on commencera le feu par demi-batterie (1), afin de pouvoir lancer à l'ennemi un nombre assez grand de projectiles pour paralyser le mouvement de l'artillerie qui viendrait à son secours.

Nous augmenterons ensuite ces feux, en portant leur vivacité à son maximum, et en nous rapprochant du dénûement nous réduirons à 150 l'espace des 200 toises dont nous venons de parler, en avançant par demi-batterie (2).

A cette distance, les feux de notre artillerie augmentant d'intensité, et, par conséquent, de vigueur, deviendront nécessairement foudroyants; car l'infinité de projectiles que nous lancerons ne pourra pas manquer de désorganiser les masses contre lesquelles nous les dirigerons. N'oublions pas que la position qu'occupe notre ennemi n'est coupée par aucun accident de terrain qui puisse le soustraire à nos regards, et que, pour peu que nos artilleurs sachent pointer, pas un coup ne doit être perdu.

La diminution des feux de l'ennemi, la vacillation de ses troupes, ou mieux encore leur mouvement rétrograde, serviront de preuve évidente qu'il aura succombé sous nos coups, et de signal pour prononcer le mouvement offensif, afin de le désorganiser. C'est par cette raison que nous ne ferons aucune supputation pour la durée de la canonnade, et je ne hasarderai pas de dire qu'elle continuera pendant une demi-heure, pendant une heure ou deux; non. *On la prolongera autant qu'il sera nécessaire pour pulvériser l'artillerie ennemie; et pour mutiler ses bataillons au point de les forcer à la retraite.*

Tout doit être mis en œuvre pour y parvenir : qu'on sacrifie le dernier artilleur et le dernier canon, et qu'on n'en ait pas seulement la bonne intention, mais qu'on l'essaie effectivement. J'invite aussi franchement à porter de si grands sacrifices, parce que je suis intimement convaincu que l'artillerie ne perdra ni son dernier homme ni une seule pièce. Je crois avoir démontré, d'une manière irrécusable, que l'initiative des feux la garantissait de ces malheurs. Mais il me faut cette volonté d'airain telle que le prince de Varsovie l'a déployée sous les murs de cette capitale, car elle décide de beaucoup dans les batailles. L'ascendant de l'arme termine ce que l'audace de l'homme a commencé, comme je vais le prouver tout à l'heure.

A l'assaut de Varsovie, notre grande batterie du centre, composée de 120 pièces de canon, avait été mise depuis quelque temps en action, et avait diminué les feux des ennemis. C'est dans ce moment que le comte Toll, croyant à

(1) Une batterie, en Russie, a 8 pièces.

(2) J'avertis le lecteur que, dans le cas présent, en parlant de demi-batterie, j'envisage toute la somme des pièces qui se trouveront en position, c'est-à-dire, qu'on avancera par 50 pièces.



Digitized by Google

l'opportunité du moment pour tenter l'escalade des fortifications, demanda au maréchal la permission de prendre la réserve des grenadiers, et d'envoyer les troupes à l'assaut. Le prince refusa cependant d'accéder à la proposition de son chef d'état-major, car il se convainquit que si notre artillerie était parvenue à prendre de l'ascendant sur les feux ennemis, elle ne les avait pas paralysés tout à fait, et envoya au contraire ses aides de camp pour en faire redoubler la vivacité.

Notre grande batterie se trouvait alors tout au plus à 150 toises des fortifications; l'ordre du maréchal ayant été transmis, la canonnade devint, à la lettre, terrassante, et, dans l'espace d'une demi-heure qu'elle dura encore, je puis assurer le lecteur que l'action de l'artillerie ennemie fut presque annulée, et que pas un seul bataillon n'osa se montrer pour venir au secours des redoutes.

Le silence à peu près total des batteries polonaises servit de signal à l'assaut, le maréchal l'ordonna, et le lecteur en connaît le résultat.

Si l'action s'est passée comme je l'ai décrite, si notre artillerie a rempli les devoirs que je lui impose, l'ennemi n'y aura pas résisté, vu l'impossibilité de diminuer, encore moins d'annuler nos feux. Il suffit qu'elle se soit rendue maîtresse de l'initiative pour bouleverser tous les projets des adversaires; elle leur ravirait les moyens de remédier au mal, en opposant un nombre équivalent de pièces, parce que celles-ci seraient pulvérisées avant d'entrer en action.

Pour donner plus de véracité à mon tableau, et prouver que ce que je présage à l'ennemi n'est pas une simple fiction, mais un résultat positif de l'engagement, je vais récapituler les différents accidents de l'action des deux partis.

L'une a 80 jusqu'à 100 pièces de canon en batterie qui, à une distance de 200 à 150 toises, par conséquent dans un espace où l'infanterie ni la cavalerie ne résistent pas longtemps aux feux de l'artillerie, lancent une infinité de cartouches à balles, d'obus et de boulets, tandis que l'autre arrive avec une troupe qui ne peut lui livrer de feux qu'après avoir parcouru un assez grand espace de terrain sous les projectiles de son ennemi (1), et après avoir, même avant d'entrer en lice, perdu beaucoup d'hommes et de chevaux; perte qui met de prime-abord un grand nombre de pièces hors de service. Ce n'est ni la bonne volonté de s'opposer à leurs ennemis, encore moins le courage pour le faire qui manqueraient aux derniers arrivants; mais l'impossibilité de parvenir jusqu'à la position, paralyserait notre dévouement.

Le feu de l'ennemi est impuissant, le nôtre a acquis le maximum de son intensité, ses bataillons succombent sous le poids des projectiles qui, à chaque trente secondes, enlèvent des centaines d'hommes, et élargissent tellement les rangs, que le militaire qui a assisté à ces scènes de carnage, avouera franchement qu'une heure d'un combat pareil suffit pour mettre plus d'une division hors de combat, et pour nettoyer un grand espace de terrain, en produisant sur le reste un effet moral très-nuisible.

Les bataillons contre lesquels la masse d'artillerie aura été utilisée, ne peuvent plus se maintenir, le contact tactique des lignes est rompu jusqu'au moment où des troupes fraîches viendront rétablir l'équilibre en prenant position sur le point mis en échec; mais le devoir du général en chef sera justement de profiter de ce moment opportun où l'ennemi, devenu impuissant, s'offre à ses coups, pour poursuivre le succès obtenu.

Quittons pour un moment nos batteries et leurs serviteurs pour aborder la seconde partie de la question, et discutons la nécessité absolue de préparer les troupes qui devront achever ce que l'artillerie aura commencé.

L'opération en général appartient nécessairement au troisième moment de la bataille, page 291 (2), à celui du dénoûment, qui n'arrive que vers la fin de la journée, et par conséquent dans une époque où les troupes des lignes sont épuisées de fatigue. Ce serait donc une absurdité, et le meilleur moyen au-devant d'un échec, que d'employer pour le choc décisif des troupes qui auraient soutenu un combat meurtrier pendant des heures en-

(1) N'oublions pas que l'artillerie ennemie arrive de la réserve.

(2) *Examen raisonné*, etc.

Digitized by Google

tières. Pour éviter cet inconvénient, nous apprêterons une masse de troupes fraîches sur le point où le mouvement offensif devra se prononcer. C'est la réserve qui nous la fournira, et le commandant en chef fera relever d'avance la portion des troupes des lignes de bataille par celles qu'il aura désignées pour porter le grand coup.

Quant à leur action, nous l'envisagerons sous deux rapports essentiels :

1° Sous le rapport du choix de l'arme qu'on emploiera pour le choc;

2° Sous celui de l'ordre de bataille dans lequel la troupe sera formée.

Pour le premier cas, il s'agit de savoir si c'est avec de l'infanterie, avec de la cavalerie, bien avec les deux armes combinées qu'on devra poursuivre son succès.

En se représentant l'état de désorganisation des troupes qui ont été victimes de l'effet destructeur de notre artillerie, la réponse la plus simple serait de dire : Jetez une grande masse de cavalerie dans la trouée, et achevez de mettre tout en déroute.

Rien de plus naturel que de le supposer; voyons cependant si l'exécution est aussi facile que le principe paraît vrai. Recherchons si, par un moyen pareil, on ne s'expose pas à quelque autre danger; si on remplit complétement toutes les conditions du problème, et en mettant les différentes chances en balance, décidons à quoi un général en chef doit se résoudre dans une occurrence pareille.

Ne perdons pas de vue que, pour tirer profit de l'avantage obtenu par l'artillerie, il faut employer une grande masse de troupes; car s'engager avec quelques bataillons et quelques escadrons dans un mouvement offensif qui doit décider d'une grande bataille, ce serait remettre volontairement en question une chose à demi décidée. J'ai dit plus haut que la masse désignée pour porter ce qu'on appelle *le coup de collier,* devra être préparée d'avance; si nous employons de l'infanterie, il n'y aura qu'à rechanger les bataillons fatigués par d'autres tirés de la réserve, les ranger dans l'ordre le plus propre pour le mouvement et pour le choc, et les faire avancer au moment où l'artillerie aura fini son rôle.

Le grand avantage de cette mutation, c'est qu'elle ne porte aucune atteinte à l'ordre de bataille, mais au contraire le renforce en relevant l'infanterie fatiguée par une autre plus fraîche. On reste fidèle aux règles de la grande tactique, qui ne permettent pas d'intercaler dans les lignes de grandes masses de cavalerie, et on acquiert non-seulement la faculté de porter un grand coup, mais aussi celle de s'opposer aux tentatives de désespoir que l'ennemi voudrait faire pour échapper au malheur qui menace son armée.

Si, au contraire, nous nous décidions en faveur de la cavalerie, il y aurait plusieurs préliminaires à observer dont nous allons nous occuper, et qui nous indiqueraient jusqu'à quel point le choix de cette arme est acceptable pour la formation de notre masse offensive.

Dans cette hypothèse, il sera indispensable de faire rétrograder l'infanterie qui occupe le terrain, vis-à-vis du point où la brèche se fait, d'y placer une grande masse de cavalerie et de faire à l'ordre de bataille une mutation condamnée par les lois de la science militaire.

Les raisons qui ont porté les grands tacticiens à prononcer l'anathème sur l'intercalation de la cavalerie dans le centre des lignes de bataille, sont assez péremptoires pour qu'on soit d'un avis contraire. Premièrement, c'est une arme qui ne livre pas de feux et qui interrompt la contiguïté de ceux de la première ligne; secondement, elle est purement offensive; elle va chercher au loin ses lauriers et n'est pas susceptible de défendre une position, à moins que ce ne soit contre la même arme, de manière que, engagée dans quelque grand mouvement, elle abandonne son poste, ou bien en succombant sous l'attaque de son ennemi, elle laisse dans les deux cas un vide pernicieux, qui peut devenir le préliminaire d'une défaite.

Prenons l'histoire pour guide, et nous nous convaincrons facilement que, depuis que la tactique a été perfectionnée, les annales militaires ne nous livrent pas un seul exemple d'une grande masse de cavalerie formant le centre des lignes de bataille.

Si le lecteur m'objecte que dans un moment pareil à celui que nous discutons, il ne s'agit plus de feux, mais d'un simple mouvement offensif, prononcé avec vigueur, je lui répon-

Digitized by Google

drai : qu'en fait de science surtout, il ne faut jamais interpréter les choses autrement qu'elles ne le sont; parce que cette interprétation pourrait être avantageuse.

Une considération très-importante sur laquelle j'attirerai l'attention du censeur, c'est que la question, dans sa nature, n'est pas simple, mais compliquée. Elle doit se partager en deux parties, dont l'une comprendra la désorganisation définitive de l'ennemi qui défend cette portion de terrain où la brèche aura été faite; tandis que la seconde traitera de l'occupation de la position abandonnée et des mouvements offensifs ultérieurs.

Cette seconde partie de problème ne se résoudra probablement que par les feux de l'artillerie, et peut-être même par ceux de l'infanterie; et, pour être conséquent, il ne faut pas abandonner à l'oubli aucun des incidents qui peuvent influer sur l'heureuse issue de l'entreprise. Une attaque de cavalerie ne déciderait qu'une fraction du but, et, pour l'atteindre complétement, il faudra que l'infanterie soit aussi mise en action, car c'est l'arme qui occupe et défend le mieux les positions.

D'un autre côté, gardons-nous bien de tomber dans l'exagération, et n'oublions pas que, si nous sommes parvenus, par l'intention de nos feux, à préparer une brèche, ce n'est qu'une trouée faite sur un point des lignes de bataille, et non une armée désorganisée et en fuite.

Cette désorganisation, cette fuite, buts de nos désirs, peuvent avoir lieu une fois que nous séparerons les deux ailes et que nous les rejetterons dans des directions excentriques; mais il faut, pour cela, commencer par se rendre maître du terrain neutralisé et s'y maintenir, et plus tard, marcher en avant, pour rompre tout à fait le contact entre les flancs, comme Soult l'a fait à Austerlitz.

La simple occupation des hauteurs de Pratzen a-t-elle été le principe des grands résultats que nous offre cette bataille? Je ne balance pas un instant pour répondre négativement. Les désastres ont été amenés par les mouvements des maréchaux Bernadotte et Soult vers Blasovitz et Virzenovitz. Si, au contraire, leurs troupes étaient restées stationnées à Girzikovitz et Pratzen, quoique les alliés eussent été obligés d'abandonner le champ de bataille, leur retraite n'aurait jamais pu être aussi désordonnée; il est même à présumer qu'ils auraient été encore assez en force pour livrer un autre combat à outrance quelques jours après, dont l'issue restera un problème sans solution.

Ce serait aussi tomber dans une grave erreur, que de croire que l'ennemi restera spectateur inactif de la défaite de son armée et ne fera rien pour remédier au mal. Je suis loin de le taxer d'une indifférence pareille, et, persuadé du contraire, voici ce que je suppose :

A l'approche du moment où les troupes des lignes de bataille, foudroyées par nos projectiles, deviendront vacillantes, l'ennemi fera avancer sa réserve pour soutenir le point menacé. Il s'agira donc : 1° De combattre les troupes qui viendront au secours de la position attaquée, et 2° une fois qu'elles seront vaincues, de prendre possession du terrain battu par notre artillerie.

Interrogeons les préceptes de la grande tactique, et voyons quelle est dans un moment pareil la chance la plus avantageuse? C'est, sans contredit, celle de tomber à corps perdu sur les troupes déjà mutilées pour les rejeter sur celles qui arrivent de la réserve, et de propager la confusion dans les unes comme dans les autres. La désorganisation des premières ne peut mieux s'effectuer que par une charge vigoureuse de cavalerie, et je m'y décide. Tout dépendra de l'utilisation du moment, et c'est ici que l'œil du chef ne saurait être assez rapide pour le reconnaître; qu'il fasse avancer aussitôt une masse de cavalerie qui tombera sur les bataillons désorganisés et les rejettera sur ceux qui viendront les secourir.

Quant à la tâche tout aussi importante d'occuper la position abandonnée et de séparer les ailes, en poursuivant ce mouvement offensif, nous l'imposerons à l'infanterie soutenue par l'artillerie.

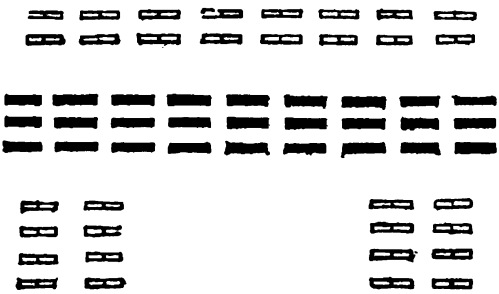
Dès que la brèche sera préparée, la masse destinée pour le choc sera donc composée de trois armes, d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie; et nous allons nous occuper de l'ordre de bataille dans lequel elles seront rangées.

Je proposerai de former l'infanterie en colonnes par bataillon, sur le centre et en

Digitized by Google

trois lignes, en les plaçant à distance de déploiement l'un de l'autre, c'est-à-dire, à 250 pas. La cavalerie composée de cuirassiers, parce qu'il ne s'agit pas d'escarmoucher, mais de rompre et désorganiser, sera en colonne d'escadron par petite masse de trois escadrons, que nous placerons derrière les intervalles de la seconde ligne. La réserve d'infanterie se placera sur les flancs derrière la cavalerie. L'artillerie restera dans la position qu'elle occupera pendant le combat.

Le dessin qui suit exposera mieux cette formation (1) et mon idée.



J'ai voulu donner à ces troupes une formation conforme à leur rôle, c'est pourquoi je les ai rangées dans un ordre de bataille qui possède tous les éléments de l'indépendance, afin qu'il réponde à tous les cas et obvie à tous les inconvénients. Je veux avoir, en un mot, une masse à l'instar de celle des maréchaux Bernadotte et Lannes à Austerlitz, mais rangée différemment et pour cause (2).

Mes troisièmes lignes d'infanterie et de cavalerie formeront ma réserve, qui complétera le succès ou réparera un désastre.

J'ai préféré placer mes 16 bataillons de réserve derrière les flancs de la masse attaquante, pour pouvoir en protéger les ailes dans le cas où l'ennemi voudrait paralyser son mouvement offensif, en manœuvrant contre la droite ou contre la gauche. De cette manière, je me réserve la faculté de porter une masse respectable d'infanterie sur le point menacé et d'avoir dans les deux directions assez d'éléments offensifs pour m'opposer à toutes les tentatives de mon ennemi.

Cette réserve de 16 bataillons, placée derrière les flancs, m'offre aussi la possibilité de la faire avancer simultanément avec les escadrons de la cavalerie, si la nécessité l'exige, pour couvrir son mouvement offensif, en me servant de cette réserve comme d'un échelon avancé qui sera un soutien ou un secours.

Quant au nombre des troupes qui formeront la masse attaquante, il pourra augmenter ou diminuer d'après la grandeur de la brèche. Les 52 bataillons et les 27 escadrons ne sont ici qu'un exemple et non une règle sans exception. Un général en chef a-t-il une plus grande masse de cuirassiers à sa disposition, rien ne lui ravit la faculté de les utiliser, en augmentant la profondeur des colonnes de la cavalerie.

Dès que les troupes destinées pour le choc se mettront en mouvement pour occuper la position désignée, je proposerai de faire avancer la cavalerie en tête des bataillons qui relèveront ceux des lignes de bataille : attaquant la première, il est juste que la cavalerie prenne sa position d'avance. L'engagement des bataillons n'étant qu'une conséquence de celui des cuirassiers, il est juste que ceux-ci soient déjà sur place, pour ne pas laisser échapper le mouvement opportun.

A l'instant du choc, cette cavalerie s'avancera à travers les intervalles des bataillons, et pendant que les escadrons de la première ligne chargeront, les suivantes formeront la réserve et se placeront derrière la première ligne d'infanterie. La seconde ligne de la cavalerie se mettra en mouvement dès que la première en

(1) ▭ Infanterie, ▬ cavalerie.

(2) Le général Mathieu Dumas, dans son *Précis des événements militaires*, nous dit que Napoléon porta la plus forte masse de sa cavalerie entre Pratzen et Blasovitz, qu'il la fit soutenir par 4 divisions d'infanterie des maréchaux Bernadotte et Lannes, le tout rangé dans l'ordre suivant : l'infanterie sur deux lignes, dont la première en bataille, la seconde en colonne par bataillon ; la cavalerie légère en avant du front, protégée par l'artillerie ; la grosse cavalerie formée sur plusieurs lignes en arrière de l'infanterie.

Le grand défaut de la formation de la première ligne en bataille est le même qu'à Wagram, sur quoi j'ai déjà exprimé mon sentiment. Je ne trouve même aucune nécessité d'assujétir cette infanterie à un désavantage aussi palpable, car si le cas se présentait qu'il fallût avoir en première ligne des bataillons rangés en bataille, je les fais déployer par les deux flancs, et une minute suffit pour le faire.

Digitized by Google

viendra aux mains, et la troisième qui formera la dernière réserve, s'il n'y en a pas d'autres qui la suivent, ne sera mise en action que selon la nécessité, et sera employée ou pour achever la désorganisation de l'ennemi, ou pour rallier les escadrons attaquants, dans le cas d'échec.

L'artillerie qui, jusqu'au moment de cette action, aura rempli le rôle primitif, doublera les pièces sur les points où la cavalerie devra pénétrer, et pendant que celle-ci renverse tout ce qu'elle rencontre, l'infanterie avec son canon prend possession du terrain qu'on veut occuper, et manœuvre pour séparer les deux flancs des lignes de bataille.

Ce mouvement offensif ayant lieu pendant que les adversaires déjà désorganisés par notre artillerie sont écrasés par notre cavalerie, doit nécessairement réussir; il n'y a qu'à récapituler tous les antécédents pour se persuader que l'ennemi ne pourra pas résister à la coïncidence de tant d'éléments destructeurs.

Il suffit que la cavalerie fasse son devoir, et qu'elle charge à fond pour que la réussite ne soit pas douteuse, et que le but général soit atteint; car il ne faut pas oublier qu'à la suite de cette attaque, nous en faisons une autre avec une masse d'infanterie toute fraîche, secondée par une inébranlable artillerie, qui ne peut avoir épuisé ni ses forces physiques, ni ses gargousses.

C'est ainsi que, d'un côté, nous aurons une masse capable d'exécuter un choc, et d'offrir une ligne de feux, si la nécessité l'exige, et que de l'autre nous resterons fidèle aux principes de la grande tactique qui impose à la cavalerie le devoir de compléter les engagements que l'infanterie ou la cavalerie auront décidés, et de rallier les escadrons battus sous la protection de l'infanterie.

Pour ne paraître cependant ni arbitraire, ni exagéré dans l'exercice de mon opinion, encore moins infidèle aux principes de la science, arrêtons-nous un moment et discutons les chances qui peuvent s'offrir à l'action des différentes armes.

Au moment de porter notre jugement sur les succès de notre cavalerie, nous établirons les deux alternatives suivantes :

1° Ou les cuirassiers ne peuvent, dans aucun cas et sous aucune condition, remporter de victoire sur l'infanterie; mais alors ils deviennent inutiles, et il faut les abolir, car ne faisant aucun service en dehors des batailles, c'est une arme dont on pourra très-bien se passer; ou bien,

2° Après avoir suivi attentivement les circonstances qui ont précédé leur mouvement offensif, nous pouvons le considérer comme ayant réussi complétement.

Il nous serait impossible d'accepter le premier cas dans toute son extension, car si la cavalerie n'est pas en état de vaincre une infanterie encore intacte, et qui s'est apprêtée à soutenir le choc, il n'en est pas ainsi lorsque le moment de la charge a été bien amené. Pour s'en convaincre, il n'y aurait qu'à récapituler les hauts faits de l'immortel Seidlitz; ceux-là nous offriraient plus d'un triomphe éclatant que la cavalerie a remporté sur l'infanterie.

Quant à la seconde hypothèse, rappelons-nous que deux conditions essentielles contribuent au succès que la cavalerie peut obtenir sur l'infanterie : le terrain et l'opportunité du moment.

Je ne crois pas être en défaut sur le compte du terrain, persuadé comme je le suis d'en avoir choisi un propice, puisque je n'ai pas même accepté les cas (chapitre III) où le point que nous battons avec nos projectiles soit parsemé de villages, d'enclos et de bouquets de bois.

Pour le moment, il me serait impossible d'en offrir de plus opportun, puisque c'est celui où l'infanterie ennemie, battue par nos projectiles, ne peut plus se maintenir sur sa position, qu'elle doit commencer son mouvement rétrograde, ou qu'elle attend avec anxiété d'être relevée par des troupes fraîches.

Que les tacticiens les plus sévères me jugent dans ces deux cas, je comparais volontiers devant leur tribunal, et je suis persuadé d'avance d'être absous.

Mais pour plus de conviction encore, discutons maintenant la chance la plus désavantageuse; supposons que la première et même la seconde ligne de la cavalerie sont repoussées. L'ennemi, en poursuivant les vaincus, arrive, mais en débandade, sur notre centre. La dernière réserve de la cavalerie, la troisième ligne, avance; ce sont 9 escadrons en ordre qui chargeront un noyau informe. Ce combat aura quelque probabilité de succès en leur faveur. Ce-

Digitized by Google

pendant, pour être tout à fait inexorable dans ma discussion envers moi-même, et épuiser toutes les alternatives qui peuvent avoir lieu, supposons que cette troisième ligne aussi a succombé et fuit avec les deux premières : dans ce cas, il faudra songer :

1° A soustraire notre infanterie à l'inconvénient périlleux d'être entraînée par les escadrons dans leur fuite;

2° A opposer à l'ennemi un front capable de résister à son mouvement offensif.

Comme cette débandade aura lieu sur un espace d'à peu près 800 toises, il n'est pas à présumer qu'il se présente de grands noyaux de cavaliers devant chaque bataillon posté l'un de l'autre à distance de déploiement. Ces bataillons, que nous formerons pour ce moment critique, en colonne contre la cavalerie, d'après les principes que j'ai énoncés dans mon *Cours de Tactique* (p. 179), prêts à recevoir les vaincus et les vainqueurs, étant les masses qui résistent le mieux aux charges de la cavalerie, n'auront qu'à présenter leurs baïonnettes aux chevaux des siens pour les arrêter dans leur élan. C'est une formation qui ne succombe pas aux attaques de la cavalerie, lors même que celle-ci fait son possible pour rompre les bataillons : comment ne serait-elle pas suffisante pour arrêter le simple élan des cavaliers rétrogradants (1) ?

Le lecteur m'objectera peut-être que l'infanterie échappe à la défaite par ses feux, et que la nôtre ne pouvant pas s'en servir contre les siens, sera privée de son plus ferme appui. A cela je répondrai : que le carré succombe à la charge lorsque les cavaliers s'introduisent dans l'intérieur et prennent les fantassins à dos. Dans les carrés qui n'ont que trois hommes de profondeur, la fusillade est indispensable pour que l'ennemi n'y pénètre pas; mais que le lecteur me dise quel moyen on pourrait prendre pour entrer dans l'intérieur d'une colonne, où le seul vide qui y existe est occupé par le chef de bataillon et son aide de camp?

« En un mot (2), la colonne employée comme » moyen défensif contre la cavalerie, telle que » je l'ai désignée, est à mes yeux semblable à » un ouvrage de fortification qu'on n'enlève » qu'au moment où son chef se rend; car sa » défaite n'est décidée que lorsqu'elle devient » tout entière prisonnière, ou bien quand le » dernier homme est tombé sous le feu de l'ar- » tillerie ou le sabre de l'ennemi. »

Comme il n'y a à craindre ici ni sabre, ni canon, le sort de notre infanterie ne sera pas très-alarmant, d'autant plus que nos fuyards, loin de vouloir tomber sur leurs propres bataillons, ne chercheront qu'à se replier par les intervalles qui sont, ne l'oublions pas, de 100 toises. En dernier résumé, quel sera le résultat le plus fatal? c'est que les choses reviendront au même point où elles l'ont été avant l'engagement; la question restera indécise, il est vrai, mais aucun désastre ne s'ensuivra, et par conséquent on pourra tenter une seconde fois ce qui aura mal réussi la première.

Quant à la faculté d'opposer de la résistance à l'ennemi qui voudrait poursuivre son succès, nous la trouverons à coup sûr dans les 32 bataillons qui formeront notre masse offensive, et dans l'artillerie qui reprendra son action du moment où notre cavalerie sera écoulée. L'expérience est là pour prouver que lorsqu'une masse imposante d'infanterie avec de l'artillerie s'est emparée d'une position, et qu'elle n'a pas été mutilée par les projectiles ennemis, il suffit que les chefs ne fassent pas de disposition contraire à leurs propriétés et à leur action pour que ces deux armes se maintiennent dans leur poste en dépit de l'adversaire le mieux aguerri, à moins qu'il ne soit double en force.

Qu'on se figure maintenant ce que la troupe que je mets en action est en état de produire lorsqu'elle occupera une position aussi avantageuse que celle qui rompt la contiguïté des lignes, et d'où les armes combinées dirigeront leur action sur des parties séparées et hors d'espoir de contact.

Tout ce que je viens de dire sur les effets de l'artillerie, la manière d'après laquelle je propose de la faire agir, et les résultats qui en dérivent, ne sont qu'un tableau fidèle de l'ac-

(1) Je crois avoir démontré d'une manière irréfragable (*Examen raisonné*, pages 181 à 185), tous les avantages de la colonne contre la cavalerie. Aussi suis-je persuadé qu'une infanterie formée d'après ma proposition, n'aura rien à craindre de la cavalerie.

(2) *Examen raisonné*, etc., page 183.

Digitized by Google

tion terrassante de cette arme et de nos bataillons à l'assaut de Varsovie. En comparant cependant cette bataille à l'engagement tel que je viens de le décrire, je pense bien que toutes les chances seront en ma faveur; car à la première, notre artillerie n'a pas complété la désorganisation des troupes ennemies à cause du terrain que celles-ci occupaient, et notre infanterie y a remplie une tâche bien plus difficile que celle que nous lui imposons maintenant, car nous sommes loin de lui faire escalader 72 redoutes.

Je ne veux pas poser la plume sans ajouter à ma discussion quelques mots encore, qui serviront de réplique à ce que mes censeurs pourraient dire du tableau que je fais de l'engagement des trois armes et des résultats auxquels je crois être en droit de m'attendre.

Peut-être me contesteront-ils les succès dont je viens de parler, en objectant qu'on a employé plus d'une fois des batteries de 80 à 100 pièces de canon, sans en retirer les mêmes résultats.

A cela je répondrai que la différence qui existe entre ce qui a été et ce que je présage, gît dans l'action même de l'artillerie et le combat qui s'en est suivi. Si des défaites partielles, ou même des désastres qui ont été autrefois les résultats des tentatives de rupture du centre des lignes de bataille, nous devons en rechercher la cause dans la manière dont on s'y prenait pour atteindre le but.

On canonnait un peu, comme à Wagram, où on ne canonnait pas du tout, comme à Aspern, et on lançait l'infanterie ou la cavalerie à l'attaque. Aussi qu'arrivait-il? L'ennemi n'étant pas assez ébranlé par l'artillerie, se trouvait en état de résister à la force impulsive de son ennemi, comme il le fit à Wagram; ou bien n'ayant pas du tout été entamé, et n'ayant à combattre qu'une arme dont les éléments offensifs sont plus faibles que ceux défensifs qu'il lui oppose, comme à Aspern, il parvient à se maintenir partout. En un mot, le défenseur combattait autrefois à éléments égaux et quelquefois prépondérants, et restait par conséquent vainqueur, parce que le centre étant le point le plus rapproché de la position des troupes présentes à l'action, est le plus tôt et le mieux secouru, et devient par cela même le plus fort de l'ordre de bataille.

Je suis loin de vouloir changer la nature de l'artillerie et lui accorder de plus grandes propriétés qu'elle n'en possède. Je répète ce que j'ai dit depuis tant d'années, c'est une arme préparatoire. Qu'il me soit permis cependant de consigner encore une fois ici ce que j'a dit dans le deuxième chapitre : que pour résoudre le problème. Il faut savoir quelles sont les conditions de cette action préparatoire; que peut-on en attendre ou en exiger? Quel est son minimum et quelle peut en être l'apogée?

N'oublions pas que je commence à 200 toises, là où apparemment l'action de l'artillerie des exemples passés finissait, et que cette seule différence doit en amener une immense dans les résultats. Que le lecteur se rappelle aussi que je fais durer la canonnade jusqu'à ce que l'artillerie ennemie soit pulvérisée, et que ses bataillons soient réduits à chercher leur salut dans une prompte retraite. A un succès aussi décisif, si j'ajoute l'action de la masse offensive, je crois être en droit de compter sur de très-grands résultats.

Si nous interrogeons l'histoire, nous verrons qu'à Wagram, à Lutzen, l'artillerie, quoique égale en nombre à celle que je mets en action, n'a pas été employée de la même manière, et que les autres armes ont agi différemment.

A la première bataille, Lauriston mit 100 pièces en batterie contre les troupes qui occupaient Aderklaa et qui trouvèrent dans ce poste un abri avantageux pour échapper aux coups destructeurs de l'artillerie française. Suivant le récit que nous en fait le général Valentini dans son ouvrage sur *la campagne de* 1809 (page 199), l'action de cette arme n'a commencé qu'à la demi-portée du boulet de canon, par conséquent, si je ne suppose pas le triple de la distance à laquelle je place mes batteries, je puis compter au moins sur le double.

Au lieu d'avancer, cette artillerie resta stationnaire, et l'attaque subséquente a eu lieu avant que les bataillons impériaux aient pu être entamées; car les troupes françaises destinées pour le choc devinrent elles-mêmes victimes de l'artillerie ennemie, ce qui prouve que la canonnade n'a été ni d'assez longue durée, ni assez meurtrière. Enfin, cette attaque, au lieu d'être faite par la cavalerie,

Digitized by Google

et plus tard par l'infanterie, qui doivent se porter vers le même but, a été exécutée au contraire, sur plusieurs points différents, et dans quel ordre ? Je crois en avoir dit assez dans le premier chapitre pour devoir en parler encore.

A la bataille de Lutzen aussi, les 80 pièces françaises furent dirigées contre des villages (Kaja, Rahna et Gros-Gœrschen), et après l'action de l'artillerie, Napoléon s'est contenté d'occuper ces trois points, et y borna ses conquêtes, tandis que les alliés opérèrent tranquillement leur retraite, en se pliant derrière les villages de Hohenlohe, Klein-Gœrschen et Muschvitz. Aucune attaque subséquente n'a eu lieu contre les troupes mêmes, et par conséquent, en mettant plus d'éléments destructifs en action, je puis compter sur des résultats plus positifs.

Je n'ai pas voulu passer sous silence la comparaison que je viens d'établir entre les faits de batailles antérieures et le système que je développe dans cet ouvrage. C'est en faisant remarquer au lecteur la grande différence entre les moyens dont on s'est servi et ceux que j'adopte pour principe, qu'il pourra se convaincre que si autrefois aussi on a mis de 80 à 100 bouches à feu en action, sans en retirer les mêmes résultats, c'est qu'entre les moyens qu'on a employés et ceux que je propose, tout a été dissemblable, excepté le nombre des pièces.

FIN DU MÉMOIRE SUR L'ARTILLERIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

# HISTOIRE

DE

# LA CAMPAGNE DE 1800,

## EN ALLEMAGNE ET EN ITALIE;

Par M. DE BULOW,

OFFICIER PRUSSIEN, AUTEUR DE L'ESPRIT DU SYSTÈME DE GUERRE MODERNE;

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR CH.-L. SEVELINGES.

Digitized by Google

Digitized by Google

# PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

L'histoire des deux campagnes les plus mémorables de la plus terrible guerre, que nous retracent les annales du monde, suffirait seule pour captiver l'attention de toutes les classes de lecteurs. Quel degré d'intérêt n'acquerra-t-elle pas pour ceux qui, par état ou par inclination, se sont fait un fond de connaissances militaires, si, au récit fidèle des événements, se joignent des observations qui leur en dévoilent les causes, ou qui, du moins, fassent naître en eux le louable désir de méditer sur ce qui a été fait, et ce qui pouvait se faire?

M. de Bulow, officier prussien, auteur de l'ouvrage dont j'offre ici un abrégé, était déjà connu en France par un écrit fort répandu, depuis que M. Tranchant-Laverne en publia une traduction faite avec beaucoup d'intelligence et de clarté (1).

Je ne puis trop en recommander la lecture aux personnes qui voudront faire celle-ci avec quelque profit. Sans cela, il serait souvent difficile, pour ne pas dire impossible, de suivre l'auteur dans l'application continuelle qu'il fait des principes énoncés dans sa première production.

Sans m'engager dans l'analyse de la théorie qu'il y a exposée, je crois devoir, du moins, donner la définition de deux termes, qu'il importe d'autant plus de comprendre, qu'ils servent à distinguer les points de vue, sous lesquels l'auteur envisage toutes les opérations militaires.

Le premier est un mot qu'il a remis en usage pour l'intelligence de son système, et le second est pris dans une acception si rigoureuse, qu'il peut être considéré comme nouveau.

Écoutons M. de Bulow lui-même (2).

« J'appelle *stratégie* (3) les mouvements de » guerre de deux armées hors du cercle visuel

(1) *Esprit du système de guerre moderne*, 1 volume in-8°, avec 58 figures.

(2) *Idem*, 1re part., sect. x.

(3) On sait que les Athéniens nommaient *stratèges* (στραΓηγοι) dix généraux élus par le peuple.

Digitized by Google

» réciproque, ou, si l'on veut, hors de l'effet » du canon.

» J'appelle *tactique* la science des mou» vements qui se font en présence de l'ennemi, » de manière à pouvoir être vu par lui, et at» teint par son artillerie. »

M. de Bulow paraît attacher un grand prix à la gloire d'avoir été le premier à publier les principes sur lesquels repose son système.

Il avance, par exemple, que, le premier, il a séparé l'idée de la *base* de celle de la *ligne d'opérations;* que, le premier, il a démontré jusqu'à l'évidence, et réglé, d'une manière invariable, les deux conséquences qui en résultent.

Ces deux idées-mères doivent être considérées comme les éléments et le fondement de la stratégie.

M. de Bulow prétend aussi que, le premier, il a défini, avec précision, ce qu'on devait entendre par l'*objet d'opération*.

De ces notions préliminaires, sort, selon lui, le grand et important principe que toute base militaire, pour être bonne, doit être la base d'un triangle, dont l'angle au sommet soit au moins de 90 degrés.

Cet angle, opposé à l'objet d'opération, est toujours nommée par l'auteur l'*angle objectif*, ce qu'il importe de retenir.

A la base d'un triangle rectiligne, il préférerait encore un segment de cercle, dont le côté concave serait tourné vers l'ennemi.

L'auteur affirme que cet axiome n'a été connu de personne avant lui, qu'il serait impossible de trouver dans aucun théoricien la plus légère allusion à une vérité dont la découverte lui appartient uniquement.

Je suis très-éloigné, assurément, de contester à M. de Bulow la réalité ou l'étendue de ses connaissances militaires; mais il provoque la discussion de son système avec une franchise qui doit m'inspirer la confiance de lui soumettre quelques doutes.

« Je vais au-devant de la critique, dit-il; la » vérité m'est plus chère que la vaine renom» mée d'auteur. Pourquoi, après avoir lu mon » ouvrage, n'examinerait-on pas s'il m'est per» mis de prétendre au titre d'inventeur? Pour» quoi ne me prouverait-on pas, si on le peut, » que toutes les assertions que je donne pour » originales, ne sont que des réminiscences? » Je m'en consolorais facilement, en songeant » que cette rencontre, cette conformité d'idées » entre moi et d'autres maîtres de l'art, sont » un garant de la justesse de ces idées. »

Il est impossible de mettre ses lecteurs plus à l'aise : quant à moi, je me permettrai de faire part des observations suivantes à ceux, dans les mains desquels pourra tomber ma traduction.

Après un examen réfléchi du système de M. de Bulow, je trouve qu'il est susceptible d'être analysé en termes extrêmement clairs et précis.

« Avant d'entrer en campagne, selon lui, il » est nécessaire d'avoir derrière soi une ligne » de magasins, assurée par de bonnes places. » Plus cette ligne est étendue, plus l'armée » qui en tire ses vivres et ses munitions en est » rapprochée, et plus l'ennemi éprouvera de » difficultés, s'il tente de lui en intercepter » la communication.

» Si, au contraire, cette ligne est courte, » ou même se réduit à un point, et que l'ar» mée qu'elle alimente s'en éloigne, les moyens » qu'aura l'ennemi pour arrêter toutes ses opé» rations, en s'emparant du seul chemin que » suivent ses convois, seront fréquents et mul» tipliés. »

Il est impossible, assurément, de contester à M. de Bulow la vérité de ces théorèmes fondamentaux; mais examinons jusqu'à quel point il peut prétendre à la gloire de les avoir révélés ou démontrés.

Avant d'essayer d'approfondir les principes d'après lesquels ont agi les grands généraux des temps modernes, il ne serait pas indifférent de rechercher si l'antiquité ne nous offrirait aucune trace d'un système analogue à celui que nous discutons.

Alexandre le Grand vient naturellement se présenter à la mémoire : or, voici ce que dit

Digitized by Google

de l'immense expédition entreprise par le vainqueur de l'Asie, un des plus habiles théoristes du siècle dernier (1) :

« Par la lecture que j'ai faite d'Arien, voici » comme j'ai compris le projet d'Alexandre » pour faire la conquête de l'Asie. Ce projet a » eu pour fondement de commencer, après » le passage de l'Hellespont, par se rendre » maître de toutes les villes maritimes des côtes » de l'Asie et de l'Égypte, dont la plupart » étaient sans fortifications, afin d'ôter par là » aux Perses le pouvoir d'entretenir une flotte » dans la Méditerranée.

» Par ce moyen, Alexandre assure la com» munication de son armée dans l'Asie avec la » Grèce, pour en tirer les secours nécessaires : » ainsi, dès qu'il a passé l'Hellespont, il suit » ce projet, il bat les Perses au passage du » Granique. Au lieu de les poursuivre comme » un jeune conquérant qui suit son courage » plutôt que la voie qui conduit à l'exécution » de ses desseins, il occupe son armée à faire » la conquête des places maritimes les unes » après les autres, et de proche en proche, » comme elles sont situées.

» Alexandre ne s'écarte point du but qu'il » s'est proposé, en faisant la conquête de la » Lycie et de la Pamphilie, afin d'assujettir » toute la côte.

» Le héros arrive à Tarses, et peu après se » donne la bataille d'Issus, où il défait entiè» rement l'armée de Darius; mais au lieu de » le poursuivre, il ne se dérange pas en la » moindre chose de la marche qu'il s'est tra» cée, et continue de prendre les villes mari» times, parce qu'il connaît que c'est le seul » moyen d'assurer toutes les conquêtes qu'il » a prémédité de faire : en conséquence, il » assiége Tyr. »

« Dans tous les temps, ajoute le maréchal de Puységur, ceux qui ont entrepris des conquêtes en avant, *sans prendre les mêmes précautions que prit Alexandre pour assurer les siennes*, dès qu'ils ont connu que l'ennemi était assez fort pour se mettre entr'eux et leur pays, ont été obligés de les abandonner pour se rapprocher, et souvent contraints de donner bataille, c'est-à-dire, de s'exposer à tout perdre. Nous en avons bien des exemples dans l'histoire. »

D'après cet exposé, il est évident qu'Alexandre ne voulut marcher en avant, qu'après s'être assuré de ses derrières, et avoir formé la ligne, *qui servait de base à ses opérations*, aussi étendue que possible.

César montra-t-il moins de science, moins de sagacité dans son admirable campagne de Catalogne contre Afranius (2) ?

Ces principes tiennent si intimement à la théorie de la guerre, que, chez les anciens, comme chez les modernes, on aurait peine à trouver un seul général, un seul auteur militaire, qui ne les ait pratiqués ou enseignés. Parmi les premiers, il suffit de citer Xénophon, Polybe, César; parmi les seconds, Montécuculli, Folard, Puységur, Guischardt, etc. Ils n'emploient pas, il est vrai, dans leurs définitions, les termes géométriques dont fait usage l'auteur prussien; mais, quand ils vous recommandent de veiller sur vos flancs, de vous assurer du pays qui est derrière vous, d'en entretenir les communications aussi libres et aussi nombreuses que possible, et de les couvrir, en calculant avec précision les marches que l'ennemi peut faire pour les intercepter, ainsi que celles qu'il faudra entreprendre pour s'y opposer : quand ils vous ont dévoilé, en un mot, tous les secrets du grand art de la guerre, n'ont-ils pas ôté à leurs successeurs le droit de réclamer, comme une découverte, ce qui n'est au fond que le fruit de leurs exemples et de leurs préceptes? Peut-on, enfin, se dire l'inventeur d'une théorie, parce qu'on l'a rédigée ou présentée dans des formes nouvelles?

(1) Le maréchal de Puységur : *Art de la guerre*, tom. 1er, chap. 1er art. VI.

(2) Voyez ses *Commentaires* : *De bello civ.* lib. I.

Digitized by Google

Voilà une question que je soumets à M. de Bulow. Les expressions qu'il veut introduire peuvent avoir le mérite de la précision, mais elles n'ajoutent rien au sens.

Par exemple, lorsqu'il établit que son armée, en la considérant comme un sommet, doit former un *triangle obtusangle*, ou tout au plus *rectangle* avec la base d'opérations, est-il plus intelligible, et même plus exact que le maréchal de Puységur, qui recommande de calculer avec soin toutes les entreprises que l'ennemi peut faire sur vos communications, et les moyens que vous aurez pour les déjouer?

Lorsque M. de Bulow veut que les dispositions se fassent toujours de manière à figurer la courtine flanquée de ses bastions, fait-il autre chose que répéter les principes posés par les grands maîtres (1)? Tous nous disent de porter tous nos soins à couvrir nos flancs, et à menacer ceux de l'ennemi, afin de l'embrasser dans nos attaques.

Montécuculli, après avoir démontré cet axiome dans son premier livre, en fait une application lumineuse dans le second, qui traite de la guerre contre les Turcs, et, dans le troisième, appuie enfin ses leçons d'exemples tirés des ses propres campagnes.

Il serait aussi long que superflu de citer à la suite d'un aussi grand nom, ceux de tous les théoristes où M. de Bulow a puisé des idées dont il a fini par se croire l'auteur, parce qu'il les a revêtues d'une nomenclature particulière, et offertes sous un jour nouveau.

Mais il émet aussi des opinions dont on ne peut lui contester la propriété : il est donc juste qu'il en réponde seul, et que tout lecteur en fasse le libre examen.

Voici un de ses théorèmes favoris :

« Il est plus efficace de combattre en *tirailleurs* (2) qu'en rangs serrés; et d'ailleurs, » il est bien plus facile de mettre le désordre » dans ces derniers. »

M. de Bulow cherche à démontrer cette singulière proposition, en avançant que si les ennemis restent en masse, ses tirailleurs, qui sont à une certaine distance les uns des autres, ne perdront pas un coup contre ce groupe d'hommes, tandis que le feu de la troupe serrée n'atteindra, pour ainsi dire, que par hasard, un de ces tirailleurs disséminés sur le terrain.

Il ajoute que son adversaire, réunissant ses troupes, formera nécessairement une ligne moins étendue que celle qu'il occupera lui-même avec ses tirailleurs, ce qui lui permettra de l'envelopper, même avec une force inférieure.

Sans prétendre, assurément, mettre en doute l'utilité dont peuvent être les tirailleurs en mainte circonstance, j'en appellerai aux officiers qui ont fait avec fruit la dernière guerre, celle de toutes où l'on a employé cette arme avec le plus d'habileté, et, fort de leur témoignage, je répondrai à M. de Bulow :

1° Si l'armée ennemie est postée suivant les principes des grands capitaines, ses flancs seront assurés, ce qui réduira le point d'attaque à un front égal au sien.

2° Il est de fait que le feu des tirailleurs est beaucoup moins meurtrier que ne le suppose M. de Bulow; ils tirent, en général, de trop loin.

3° On sent (et M. de Bulow l'avoue lui-même) qu'ils ne pourraient résister en plaine à la cavalerie légère. Dans un pays coupé, il leur serait même difficile de tenir contre l'at-

(1) Guibert, dans son *Essai général de Tactique*, a donné beaucoup de développement à cette idée.

(2) M. de Bulow semble regarder les *tirailleurs* comme une invention propre à la guerre de l'indépendance américaine. Sans nous engager dans la discussion des rapprochements qui pourraient se faire entre les tirailleurs et les *flanqueurs* ou *éclaireurs*, je rappellerai à M. de Bulow le célèbre combat de *Ruspina* ou *Mahadia*, en Afrique, où Labienus exécuta contre César des manœuvres de troupes légères, si habilement conçues, que ce grand capitaine n'en put triompher que par son inébranlable constance et les prodigieuses ressources de son génie. (Hirtius, *Bell. afric.* — Guischardt, tom. II, chap. VIII.)

Substituez le fusil à l'arc et à la fronde, vous aurez nos tirailleurs modernes dans toute leur perfection.

Digitized by Google

taque vive d'une troupe en ordre, surtout si on la fait précéder par quelques décharges d'artillerie. Il est simple, en effet, qu'une certaine masse d'hommes renverse des individus épars et sans ordre.

Je pense aussi que tous les militaires ne conviendront pas de la justesse de quelques autres opinions de l'auteur prussien.

Ce sont celles qu'il professe, généralement, sur les retraites et la guerre défensive. Sans doute, il est à propos de laisser sur les derrières et les flancs de l'ennemi, des détachements qui le menacent et le harcèlent; mais il ne serait pas prudent de se diviser en plusieurs corps éloignés les uns des autres : le vainqueur les écraserait successivement. La saine théorie enseigne qu'il faut jeter dans de bonnes places de fortes garnisons, qui interrompent les communications de votre adversaire, interceptent et enlèvent ses convois, l'obligent enfin à se morceler. A défaut de forteresses, on prendra, s'il est possible, une position qui donne de la jalousie à l'ennemi, et qui soit tellement calculée, qu'on n'ait que le rayon ou la corde à suivre pour se réunir et s'opposer à ses mouvements, tandis qu'il aura l'arc à parcourir pour former ses attaques.

Les campagnes du maréchal de Créqui, en Lorraine et en Alsace (1677, 1678), et la défense des frontières du Dauphiné et de Provence, par le maréchal de Berwick (1711), sont des modèles à suivre dans la défensive : il est, cependant, à observer que la conduite de ces deux grands généraux se trouve presqu'en opposition directe avec les principes avancés par M. de Bulow.

Ce n'est pas, au reste, que l'auteur allemand regarde de telles autorités comme capables de porter atteinte à la solidité de son système. Il est si fortement pénétré de son évidence, qu'il ne conçoit pas qu'il puisse être attaqué par d'autres, que par ceux qui manqueront d'une dose de perspicacité suffisante pour en saisir l'ensemble et les détails.

M. de Bulow s'attend que ses antagonistes lui objecteront que, pour agir dans un triangle obtusangle, tel qu'il le trace, il faut qu'il soit maître d'une bien plus grande étendue de terrain qu'il ne serait nécessaire, s'il marchait en avant sur une simple ligne.

Il soutient précisément le contraire, et voici son raisonnement :

« Il n'est point nécessaire de rien posséder » derrière soi, quand on opère au sommet d'un » triangle obtusangle, ou, tout au moins, rect- » angle; car, la ligne moyenne d'opérations, » c'est-à-dire, la perpendiculaire abaissée du » sommet sur la base, est suffisamment cou- » verte par sa position même, tandis qu'une » ligne d'opérations, unique, doit être cou- » verte par une chaîne de postes. »

Ce raisonnement est spécieux : je m'imagine, néanmoins, que nombre de personnes demanderont à M. de Bulow comment, et de quoi il se propose de former la base de son triangle, s'il regarde comme inutile de rien posséder derrière lui.

D'autres, pourront aussi lui demander quelle arme il compte substituer à la baïonnette, pour laquelle il affiche un si grand dédain (1).

Il laisse assez percer son goût pour la pique : il n'est donc pas hors de propos de lui rappeler les principaux arguments d'un chapitre que Puységur a consacré tout entier à cette question : « Si l'infanterie, armée de fusil avec » baïonnettes à douille, l'est mieux qu'avec » des piques (2) ?

» Les occasions de se servir de la pique sont » si rares, dit l'auteur que je viens de citer, » en comparaison de celles où elles sont non- » seulement inutiles, mais embarrassantes, » que ce n'est pas sans raison que l'usage en a » été proscrit.

» Durant la guerre de 1701, qu'il n'y a plus » eu de piques, cela n'a rien ôté de la force

(1) *Voyez* page 400 et suivantes.

(2) Puységur, *Art de la guerre*, chap. VIII.



Digitized by Google

» des bataillons; et s'il y en a eu qui aient été » renversés par la cavalerie, ils l'auraient été » de même du temps des piques.

» La pique est une arme très-fragile : une » fois baissée, elle est très-difficile à remuer, » et n'a d'autre mérite que sa longueur.

» Les soldats ne pouvant avoir, en campagne, » des armes de rechange de divers usages, il » a fallu leur en choisir une qui pût leur être » utile pour toutes sortes d'occasions, et qui, » dans un besoin, pût suppléer à toutes les » autres : or, le fusil avec la baïonnette étant » en même temps arme à feu et hallebarde, » supplée par le feu à l'éloignement, et par sa » baïonnette à tous les coups de main. »

On ne peut disconvenir que le maréchal de Puységur, ayant fait successivement la guerre avec des troupes armées de piques, et avec d'autres armées de baïonnettes, doit inspirer beaucoup de confiance lorsqu'il prononce sur ces deux armes.

M. de Bulow, comme je l'ai déjà dit, provoquant lui-même la discussion de ses principes et de ses hypothèses, je me suis cru très-autorisé à lui faire quelques observations impartiales. Elles ne peuvent nuire en rien au succès de son ouvrage, où le lecteur trouvera toujours une profonde connaissance de l'art de la guerre, et souvent matière à méditer sur des conceptions hardies et des vues nouvelles.

Il est un point sur lequel j'aurais pu entrer, avec M. de Bulow, dans une discussion plus longue et plus grave.

En plus d'une circonstance, il laisse percer, en parlant des Français, une prévention haineuse, qui ne se rencontre que trop souvent chez les étrangers qui ne nous connaissent qu'imparfaitement. On est étonné, dans un ouvrage militaire, de rencontrer des dissertations sur notre littérature, notre caractère et nos habitudes. Il en résulte, de la manière la plus évidente, que l'auteur allemand ne connaît nullement la France et ses habitants, et qu'il s'est laissé égarer par tous les préjugés qu'alimenta le jalousie nationale.

Lorsqu'il se formera des idées plus saines sur notre compte, il me saura, sans doute, quelque gré de n'avoir point donné de publicité à des opinions qu'il s'empressera de désavouer.

Je me bornerai seulement à observer que les éloges donnés, dans l'occasion, aux opérations et à la valeur de nos armées, n'en ont que plus de prix dans la bouche d'un homme qui fait profession de ne pas être notre partisan. Une grande et glorieuse nation dédaigne des attaques qui ne peuvent l'atteindre; elle honore le mérite jusque dans ses ennemis.

On remarquera peut-être aussi que l'auteur prussien s'est quelquefois écarté de la rigoureuse impartialité, dont tout historien doit faire profession, lorsqu'il prononce sur les opérations des Impériaux. Personne n'ignore la rivalité qui subsiste entre les Autrichiens et les Prussiens, rivalité qui, d'ailleurs, divise également tous les États de l'Empire, et qui fait que les noms collectifs d'*Allemands*, de *Patrie Germanique*, sont des mots vides de sens.

Au reste, le lecteur est à portée de rectifier, sous le rapport militaire, les erreurs qui pourraient être échappées à M. de Bulow, en comparant ses récits à la relation très-fidèle dont je les ai fait suivre. Elle est extraite d'un journal rédigé sur le théâtre même de la guerre, par un officier auquel sa place et ses lumières donnaient tous les moyens d'apprécier les faits dont il était témoin oculaire. Ils y sont racontés avec simplicité et clarté; ce sont les meilleurs garants de l'esprit de justice qui a présidé à la rédaction de cet intéressant mémoire.

Si M. de Bulow se fût toujours montré animé de cet excellent esprit, rien ne se serait opposé à ce que je donnasse une traduction complète de son ouvrage; mais on sent que je ne pouvais l'entreprendre sans m'écarter du sujet principal, quelquefois même sans blesser les convenances. Par exemple, était-ce à moi, Français, et très-fier de l'être, à traduire une harangue dans le goût de Tite-Live, que M. de Bulow prête au général Mélas avant la bataille

Digitized by Google

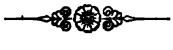
de Marengo, pour rappeler à son armée que nous sommes les fils de ces Français qui ont perdu la bataille de Rosbach contre les Prussiens?

Je sais fort bien que pendant longtemps, un Français ne pouvait se montrer en Allemagne, sans que la jalousie nationale ne cherchât à s'armer contre lui du nom de cette malheureuse journée. Mais c'était avant la guerre de la Révolution, avant cette foule d'exploits qui ont rendu, et au centuple, aux armes françaises, tout le lustre que leur avait enlevé l'impolitique et funeste guerre de 1756.

Et, encore, cette vengeance n'a jamais été exercée par les gens instruits, par les militaires spécialement, qui savaient que dans cette bagarre de Rosbach, les troupes de France étaient confondues avec celles des Cercles, qu'elles étaient sous les ordres d'un Allemand (le prince de Saxe-Hildburghausen), et qu'enfin, cette armée, mal composée, mal commandée, avait eu affaire au premier capitaine du siècle, au grand Frédéric.

M. de Bulow doit avoir trop de sens, pour ne pas convenir qu'un ennemi de César aurait eu peu de droit de déclarer à son armée qu'elle devait dédaigner ce conquérant et ses légionnaires, parce qu'ils étaient les descendants de ces Romains, qui avaient perdu la bataille de Cannes contre Annibal.

Au total, je me suis étudié à faire disparaître ce qui pouvait déparer l'ouvrage de M. de Bulow, et à mettre en évidence les points qui méritent de fixer l'attention des militaires. Je répète, d'ailleurs, que j'ai conservé l'esprit et les opinions de l'auteur prussien, toutes les fois que j'ai pu le faire, sans servir d'écho à ses préventions personnelles.



Digitized by Google

Digitized by Google

# HISTOIRE

DE

# LA CAMPAGNE DE 1800, EN ALLEMAGNE ET EN ITALIE.

« C'est moins sur les champs de bataille » que dans les conseils des souverains, qu'il » faut rechercher la cause des défaites » ont dit de grands hommes d'état, éclairés par l'expérience.

La vérité de cette assertion ne pouvait être mieux démontrée que par la comparaison de la conduite des gouvernements français et autrichien, avant la campagne dont nous allons tracer l'histoire. Nous y verrons que les mesures adoptées par les cabinets ont réglé le sort des deux États : d'un côté, les vastes conceptions du génie ont dû enfanter des victoires; de l'autre, les vues étroites de la routine ne pouvaient produire que des revers.

La première des erreurs des ennemis de la France fut de se persuader que cet empire était totalement épuisé d'hommes et d'argent. Égarée par cette opinion, à peine l'Autriche songea-t-elle à remplir le vide que venait de causer dans ses armées le départ de 50,000 Russes.

Dans ce moment même, la France déployait toute son activité pour réparer les pertes de la campagne précédente, et s'assurer des avantages décisifs dans celle qui allait s'ouvrir. Fût-il vrai que dix ans écoulés dans les orages de la révolution eussent sensiblement amorti l'enthousiasme de la liberté dans le cœur des Français, du moins un héros savait ce qu'il devait attendre d'une nation essentiellement belliqueuse, en faisant un appel à sa valeur, en lui montrant l'ennemi sur ses frontières. Bonaparte avait offert la paix; l'Empereur l'avait refusée : de cette instant, tout soldat français sentit combien était belle la cause pour laquelle il combattait.

On a singulièrement exagéré les pertes que la France a faites en hommes pendant cette guerre. Jamais, comme on l'a soutenu, toute la nation ne vint s'entasser dans les camps; jamais, dans toutes leurs campagnes, les Français ne firent agir plus de 500,000 hommes contre leurs ennemis. Louis XIV en eût autant sur pied pendant la guerre de la *Succession*, et les États sur lesquels il régnait, n'égalaient point le territoire actuel de la république.

Contre l'efficacité des entreprises des Français, on objectait sans cesse le délabrement de leurs finances; et c'est précisément cette impossibilité de soudoyer et d'entretenir les troupes, que les gouvernants et les généraux employèrent habilement, pour pénétrer le soldat de la nécessité d'aller conquérir dans le pays ennemi, ce qui lui manquait dans le sien.

Pendant que la France était toute entière à ses vastes apprêts, l'Autriche se contentait de renforcer partiellement ses armées; mais la plus brillante armée ne peut se promettre de succès, qu'en raison de la capacité de celui qui la guide. Il supplée au nombre, il inspire la confiance; et, dans sa main, une troupe non aguerrie devient un instrument propre

Digitized by Google

aux opérations de stratégie et de tactique (1).

Loin de moi l'idée de vouloir jeter le blâme sur la conduite des généraux autrichiens dans cette campagne; on sait trop que leurs moindres mouvements sont prescrits ou dirigés par le conseil séant à Vienne. Quand un général a ainsi les mains liées, on ne peut, sans injustice, le rendre responsable du succès. Cependant les commandants impériaux ont assez mis au jour leurs qualités personnelles, pour qu'il soit permis de ne leur point trouver de génie militaire, et de les ranger dans une classe fort inférieure à celle des grands maîtres de l'art.

Lorsque c'est par l'ancienneté de service que l'on parvient aux premiers grades, il est rare que ceux qui en sont revêtus y apportent les talents nécessaires. Le mérite languit inconnu dans l'obscurité des emplois subalternes, tandis que l'incapacité usurpe les honneurs et le pouvoir. C'est là l'avant-coureur le plus certain de la chûte d'une monarchie. La fermentation, inséparable d'une révolution, a fait paraître, en France, des hommes qui, dans un temps calme, n'eussent pas même soupçonné ce dont ils étaient capables. Ce déploiement subit de facultés transcendantes, est une des premières causes auxquelles il faille attribuer la supériorité marquée des Français dans cette guerre.

Le commandement des armées autrichiennes, dans ces derniers temps, a quelquefois été aristocratique. Les états-majors, les adjudants, en plus d'une circonstance, en ont dirigé les opérations; du moins la voix publique les leur a-t-elle souvent imputées. Sans chercher à découvrir ces ressorts cachés, l'observateur des événements militaires ne considère comme général effectif que celui qui en porte le titre. Il ne s'informe pas si le nom de Kray et celui de Mélas représente une compagnie ou un individu : le général apparent est, pour lui, l'âme de l'armée.

Quel que soit, au reste, l'auteur du plan d'opérations qui a été suivi, on ne peut nier qu'il ne fût très-défectueux. La première faute commise précédemment, avait été de laisser conquérir la Suisse par les Français. On ne pressentait pas à Vienne de quelle extrême conséquence serait, par la suite, la possession de ce pays. Je dois m'arrêter ici pour y démontrer l'application d'un principe que j'ai posé ailleurs (2).

J'ai dit que, chercher à pénétrer entre deux corps, c'était attaquer une courtine entre deux bastions, c'est-à-dire, que dans les opérations de stratégie (mouvements de loin), comme dans celles de tactique (mouvements de près), il était toujours dangereux de prêter le flanc. Néanmoins, il est évident que ce principe souffre des modifications; par exemple, si les deux angles saillants sont à une grande distance l'un de l'autre, leur action sur les mouvements de stratégie et de tactique, cesse entièrement, et c'est au coup d'œil du général à juger et déterminer ces effets.

Un seul bastion protége par ses flancs, jusqu'à une certaine distance, les courtines adjacentes; de même aussi une position avancée couvre le pays adjacent. L'application est maintenant facile à faire, et nous verrons que ce principe a été confirmé jusqu'à la dernière évidence par la campagne dont il s'agit ici.

La Suisse, par rapport à l'Italie et au sud de l'Allemagne, forme un bastion avancé; ces deux contrées sont flanquées par elle. L'opération capitale des Autrichiens devait donc être de reconquérir la Suisse.

D'ailleurs, les Impériaux, dans cette campagne, semblaient animés de vues de conquêtes, fondées sur l'espoir de l'affaiblissement des Français. Pour conquérir, il faut attaquer, il faut paraître en campagne avant l'ennemi. Il paraît que cela eût été possible aux Impériaux. C'est un axiome incontestable, que le mouvement accroît la force. De là, l'avantage de l'assaillant dans les opérations et les combats. Il fallait donc attaquer la Suisse, aussitôt que possible, avec une force supérieure; ce qui était d'autant plus facile à exécuter, que les

(1) Voici la définition que l'auteur donne de ces deux mots, dans son premier ouvrage :

« J'appelle *stratégie*, les mouvements de guerre de » deux armées hors du cercle visuel réciproque, ou, si » l'on veut, hors de l'effet du canon.

» La science des mouvements qui se font en présence » de l'ennemi, de manière à pouvoir en être vu et at- » teint par son artillerie, cette science est la *tactique*. » *Esprit du système de guerre moderne.*

(Note du Traducteur.)

(2) *Esprit du système de guerre moderne*, 1re part., sect. VI.

Digitized by Google

Français ne se sont mis en mouvement qu'après la mi-avril.

D'autres considérations indiquaient encore aux Autrichiens, la Suisse comme le but le plus désirable de leurs efforts. Elle leur assurait une entrée moins difficile que par tout ailleurs dans l'intérieur de la France. Point de chaînes de forteresses comme sur les autres frontières; le Jura seul se présente, et certes, il est infiniment plus aisé à franchir que les Alpes, qui n'ont pu arrêter Bonaparte. En suivant le Rhône, on parvient rapidement à Lyon, et de là on se répand à volonté dans les départements contigus. On s'empare du cours de la Loire et de la Seine; et faisant servir ces fleuves à ses convois, on porte ses armes victorieuses jusque dans le cœur de la France. On a la faculté de tourner l'Alsace, unique moyen de conquérir cette belle province; car, ce n'est que par la possession de la Lorraine et de ses places fortes, que l'on peut acquérir celle de l'Alsace, et la plaine ne peut être soumise que par celui qui est maître des montagnes.

J'avoue que, dans ce vaste plan, je ne calcule point la résistance qu'opposerait l'ennemi; et rien, certes, ne me donne le droit de supposer que toutes les forces disponibles de la France se seraient immédiatement trouvées paralysées. Je crois très-volontiers que Bonaparte, avec l'armée de réserve, et le reste des troupes délogées de la Suisse, se serait porté au-devant des Autrichiens, et leur eût livré bataille. Sans doute, il pouvait les battre, il pouvait même les forcer à son tour d'évacuer de nouveau la Suisse; mais les Impériaux retiraient toujours cet avantage que, pendant la majeure partie de cette campagne, la conquête du sud de l'Allemagne et du nord de l'Italie n'aurait point eu lieu.

Mais si les Français, d'après un principe exposé dans mon premier ouvrage (1), au lieu d'opposer à l'ennemi un front parallèle, se fussent toujours tenus dans une position oblique pour menacer son flanc, ils pouvaient, sans péril, occuper les Autrichiens sur ce point, et, pendant ce temps, se déborder comme un torrent dans la Souabe et l'Italie. Les Impériaux, de peur d'être tournés, et même entièrement coupés des États héréditaires, se voyaient contraints à une retraite précipitée. Ceci eût été une nouvelle preuve du principe de la base d'opérations (2).

Je le répète, les Autrichiens devaient, avant tout, attaquer la Suisse; mais ils disent : « Notre principale force consiste en cavalerie, » et nous ne pouvons l'employer que dans les » plaines. » — A cela je répondrai :

« Il fallait augmenter votre infanterie par » une levée générale, comme en France. Les » Hongrois sont singulièrement propres à for- » mer une excellente infanterie légère; c'est » dans cette arme qu'ils ont fait la force des » armées autrichiennes dans la guerre de sept » ans. Si le feld-maréchal Lascy n'en eût fait, » aussi inconséquemment, de l'infanterie de » ligne, où pouviez-vous trouver une milice » plus apte à tenir tête aux Français qui ex- » cellent dans ce genre de guerre? »

Cette réflexion m'amène à considérer que Joseph II et son général Lascy, sans y songer assurément, ont rendu de grands services aux Français. L'un, en démantelant les places de barrière, leur a ouvert les portes de la Belgique; l'autre, par l'anéantissement de l'infanterie légère, a porté le coup le plus funeste aux armées impériales.

Ce fut aussi ce général Lascy qui donna, le premier, le spectacle d'un cordon de troupes d'une immense étendue; système qui, dans ses mains, échoua complétement contre les Turcs, mais qui, modifié par un génie vraiment militaire, doit être considéré comme le plus convenable dans la nouvelle théorie de la guerre.

Il fallait aussi former une armée de réserve, à l'instar des Français; la première de toutes les règles étant de mettre, autant qu'on le peut, ses forces en balance avec celles de l'ennemi, si l'on ne veut succomber.

Mais, pour en revenir à la cavalerie, elle n'était certainement pas de toute inutilité dans la Suisse; et le préjugé, qui veut que cette arme ne puisse agir dans les pays montagneux, boisés ou coupés, mérite une réfutation particulière.

(1) *Esprit du système de guerre moderne*, 1re part., sect. VII et VIII.

(2) *Esprit du système de guerre moderne*, 1re part., sect. 1re.

Digitized by Google

La cavalerie n'a besoin que d'une plaine de cent pas pour faire une charge à toutes brides, ce qui constitue uniquement sa force. Où ne trouve-t-on pas un terrain aussi circonscrit? D'ailleurs, le mot *plaine* ne doit point se prendre dans l'acception rigoureuse. Le terrain peut offrir une inclinaison ou une élévation de 45 degrés, sans que la cavalerie en éprouve d'obstacles bien sensibles à la rapidité de ses mouvements; et fût-il même inégal, pierreux ou labouré, de bons chevaux ne doivent point s'en trouver arrêtés : or, il est à présumer que la cavalerie est bien montée.

Mais, me dira-t-on, si ces espaces sont bordés de bois, haies ou fossés, derrière lesquels l'infanterie ennemie trouve un abri d'où elle incommode la cavalerie de son feu. Je répondrai que des haies et fossés qu'a pu franchir un fantassin, ne sont point une barrière pour une cavalerie entreprenante commandée par un *Seydlitz* (1). Quant aux bois, la meilleure méthode de les fouiller et d'en débusquer l'ennemi, est d'entremêler tellement des hussards et des chasseurs à pied, que le cavalier se trouve entre deux fantassins, ou que la cavalerie soit disposée en échiquier derrière les intervalles des tirailleurs, prête à se jeter en avant, dès qu'il y a quelque chose à faire pour elle.

On voit donc que la cavalerie légère pouvait être employée en Suisse avec avantage. Principe général : jamais l'infanterie ne devrait marcher sans cavalerie. La nature du terrain détermine laquelle des deux armes doit prendre le devant. Les Français, dans cette guerre, se sont servis de cette méthode avec le plus grand succès (2).

Puisque j'ai commencé à traiter cette matière, je placerai ici une suite de réflexions que je n'ai point encore publiées, sur les rapports de la cavalerie et de l'infanterie, et sur quelques autres objets militaires de la plus haute importance (3). Loin de former une digression inutile, elles seront pour le lecteur attentif, un moyen d'expliquer certaines particularités de la campagne que je vais décrire.

L'auteur d'un ouvrage moderne, qui dénote autant de sagacité que d'érudition (4), démontre parfaitement que la tactique enseignée de nos jours, c'est-à-dire, la tactique de l'infanterie, est une théorie abstraite, dont l'application est impossible à la guerre.

En effet, est-il praticable de s'avancer gravement en ligne serrée et alignée, contre des batteries qui lancent une grêle de mitraille, sans que l'alignement ne soit aussitôt rompu sur tous les points, puisqu'un coup, à distance convenable, peut emporter vingt, trente, quarante hommes, et plus?

Dans la célèbre guerre de sept ans, on n'enleva jamais de batteries, qu'en se précipitant sur elles sans ordre et à pleine course; l'expérience apprit bientôt qu'il fallait renoncer au pas et aux évolutions de la parade de Berlin. Tout, effectivement, concourt à démontrer que l'espèce d'attaque que les Français nomment *en tirailleurs*, est la mieux calculée de toutes. La distance d'un homme à l'autre doit être déterminée d'après le nombre, en ne perdant jamais de vue de déborder l'ennemi autant que possible. Si l'on a assez de monde, on formera deux rangs; le second en échiquier derrière le premier : il est facile de juger combien peu, alors, le feu de l'ennemi est à craindre.

Une autre considération non moins importante parle pour ce système. Est-il possible que toute une troupe fasse feu en même temps au commandement de son chef, quand le bruit du canon empêche de l'entendre, quand la poussière et la fumée empêchent de l'apercevoir? Le soldat, bientôt livré à lui-même, le soldat qui, comme on l'a observé, fonde son salut sur le nombre de coups qu'il tire, fait feu dès qu'il a chargé. Ce que l'on appelle feu de peloton ou de bataillon, n'est donc plus praticable; et, en place, s'établit une mousqueterie irrégulière et à volonté, qui prend son origine dans la nature même de la chose.

(1) Célèbre général, à qui la cavalerie prussienne est principalement redevable de son instruction.

(*Note du Traducteur.*)

(2) Tacite rapporte que les Germains, si inférieurs d'ailleurs aux Romains en tactique, connaissaient cette manière de combattre :

« *Eoque mixti prœliantur, aptâ et congruente ad equestrem pugnam velocitate peditum, quos ex omni juventute delectos antè aciem locant.* »

De Mor. Germ. vi. (*Note du Traducteur.*)

(3) Le projet de l'auteur est d'en former un appendice pour son système de guerre moderne.

(4) *Considérations sur l'art de la guerre.*

Digitized by Google

Mais si ces feux de peloton et de bataillon pouvaient s'exécuter à la guerre, ne seraient-ils pas plus meurtriers que celui des tirailleurs? Il est aisé de se convaincre du contraire, en considérant la position gênée du soldat dans le rang. D'habiles officiers de marine m'ont assuré que, à la portée du fusil, il était difficile d'atteindre le corps du vaisseau ennemi; que la plupart des boulets donnaient trop haut ou trop bas. Quelle confiance, d'après cela, pouvez-vous placer dans ces feux d'ensemble?

L'objection que j'ai le plus souvent entendu faire contre les tirailleurs, c'est qu'on peut facilement les disperser, en les faisant charger par la cavalerie.

La réponse est simple : soutenez-les de votre côté par un corps de cavalerie, en seconde ligne, derrière laquelle ils puissent se rallier aisément, en leur ménageant des intervalles pour leur passage. Je dis par de la cavalerie, parce que, généralement parlant, il n'est point d'infanterie qui puisse arrêter une troupe à cheval. Pour cela, du moins, il lui faudrait des piques; le fusil ordinaire est trop court de sept pieds. Quelques prodiges que l'on raconte de la baïonnette, je soutiendrai, avec l'auteur déjà cité (1), que cette arme est loin d'être aussi redoutable que le croient les gens dépourvus d'expérience. Le sabre des Turcs et des montagnards écossais est bien autrement terrible; et, si les Turcs avaient les premières notions militaires, la baïonnette des Russes serait un faible obstacle à leur opposer.

L'extrême utilité des tirailleurs une fois reconnue, on doit sentir combien il est inconséquent de ranger l'infanterie sur plusieurs lignes dans une bataille. Il est évident que l'on emploiera bien plus avantageusement ces lignes de derrière, en les étendant sur son front, pour parvenir à déborder l'ennemi, c'est-à-dire, à le prendre en flanc et à dos. Depuis l'invention de la poudre, on n'est point vaincu par la violence du choc de l'ennemi, mais par la supériorité de son feu, dirigé concentriquement. Si l'on voulait agir en masse, il faudrait se former en colonnes *à la Folard*. Hors de là, trois rangs sont déjà trop; conséquemment, notre ordre mince actuel est le plus mauvais qui se puisse. La première ligne culbutée se renverse sur la seconde, et y porte le désordre. Encore une fois, c'est à la cavalerie à soutenir l'infanterie, et celle-ci ne doit former qu'une seule ligne.

La guerre de la révolution française a démontré souvent la vérité des principes que j'ai posés dans mon premier ouvrage, et que je rappelle dans celui-ci. Je me suis convaincu de plus en plus que l'adoption d'un nouveau système de guerre amènerait une nouvelle organisation politique de l'Europe, et, par suite, une paix perpétuelle. Pour ne pas me répéter, je renvoie à mon premier écrit (2).

Je demande seulement qu'il me soit permis de retracer ici le dernier paragraphe du précis, dont j'ai extrait les passages que l'on vient de lire.

« Si, dans la campagne qui va s'ouvrir » (disais-je en mars 1800), les Français veu- » lent pénétrer par le Tyrol, les Autrichiens » doivent les y laisser avancer, et alors atta- » quer la Suisse sur leurs derrières, tant du » côté de l'Italie, que de celui de l'Allemagne. » Les Français, en revanche, doivent atta- » quer le Piémont par la Suisse, et de Gênes, » se répandre de nouveau en Lombardie sur » la rive méridionale du Pô. La perte de » Gênes doit entraîner celle de l'Italie pour les » Français. »

L'événement a fait de ces paroles une espèce de prophétie. Après la longue et glorieuse campagne de 1799, les Autrichiens avaient pris leurs quartiers d'hiver le long du Pô. Dès le mois de mars, le général Mélas transféra son quartier général de Turin à Alexandrie, de là à Acqui, et rassembla la majeure partie de ses forces dans la vallée de la Bormida. Les Français, de leur côté, réunirent presque toutes leurs troupes sous Savone. Il était facile de juger que le but de ces dispostions, pour les Autrichiens, était de couper la communication des Français avec leur patrie; et, pour les Français, de la conserver.

Cependant les Impériaux étaient assez forts en nombre, pour faire, vers Gênes, des démonstrations qui inquiétassent les Français sur leur véritable projet, et en même temps pour veiller

(1) *Considérations sur l'art de la guerre.* (Note du Traducteur.)

(2) *Esprit du système de guerre moderne*, IIe part., sect. VI et VII.



Digitized by Google

sur les Alpes. Mais il n'est pas donné au savoir, ni même à l'expérience consommée, de pénétrer les vues du génie.

Le 5 avril, le général Mélas se porta d'Acqui à Cairo, et successivement à Carcare, Malare, Cadibona et Monteaito. L'objet stratégique de ces mouvements paraissait être Noli, et leur but tendait à envelopper totalement l'armée Française. Sous ce rapport, ces opérations méritent d'autant plus d'éloges, que les Autrichiens ayant pour base Céva, Mondovi, Asti, et d'autres forteresses, ils mettaient leurs ennemis dans la position la plus critique.

Le plus heureux succès couronna leurs efforts. Après avoir emporté plusieurs hauteurs retranchées, ils parvinrent jusque sous les murs de Savone. Les Français jetèrent 700 hommes dans la citadelle de cette place, et se retirèrent sur Albissola.

En même temps, le général Kaim fit attaquer le Mont-Cenis. Les Français, surpris nuitamment, ne purent s'y maintenir. Quel bonheur pour les Autrichiens, s'ils eussent pris les mêmes mesures contre le Saint-Bernard, le Gothard et le Simplon !

Le 6, ils obtinrent un nouveau succès sur la côte orientale de Gênes. Ils contraignirent le général Miollis à la retraite; mais, le lendemain, Masséna s'y transporta lui-même, battit les Autrichiens, et leur fit 2,000 prisonniers. Le silence de ceux-ci sur cet événement, en est une confirmation.

Par l'occupation de Savone, il n'existait plus de communication entre l'aile droite et l'aile gauche de l'armée française; la première se trouvait même totalement cernée. Cette opération devrait être regardée comme un chef-d'œuvre de l'art, si elle n'avait été facilitée par la grande supériorité en nombre.

Le général Suchet se retira avec l'aile gauche le long de la côte, toujours disputant le terrain, mais toujours contraint à céder. Le 12, il était déjà sur les hauteurs de Finale; il ne se passait point de jour qui ne vît une multitude d'affaires de postes : la plus brillante de toutes fut, sans contredit, la prise de la Bochetta par le général Hohenzollern, qui emporta sept redoutes fermées.

Malgré cet heureux début, malgré l'extrême importance de la ville de Gênes, pour toute puissance qui veut conquérir ou conserver l'Italie, il est permis de croire que les Autrichiens pouvaient encore mieux employer leurs forces. C'est la Suisse, comme que l'ai déjà prouvé (1), c'est la Suisse, qu'ils devaient attaquer et conquérir à tout prix. La conquête de Gênes, et l'expulsion des Français hors de l'Italie, n'étaient qu'un objet d'intérêt secondaire; tant il est important de se représenter les choses sous leur vrai jour, et de se proposer un but fixe auquel toutes les parties du plan doivent concourir. L'armée française, dans la rivière de Gênes, d'après tous les rapports, était inférieure de plus de moitié à celle de l'Empereur. De plus, toutes les places fortes du Piémont étaient au pouvoir des Autrichiens, qui avaient donc la liberté de faire agir la majeure partie de leurs forces contre la Suisse.

Peu de temps après, la campagne s'ouvrit aussi en Allemagne, mais avec cette différence que les Français y prirent immédiatement l'offensive.

Ils avaient un garant du succès dans les dispositions des généraux autrichiens. Ceux-ci ignoraient-ils que, la Suisse étant occupée par les Français, il n'y avait point de position tenable en Souabe, en avant d'une ligne tirée du lac de Constance jusqu'au Rhin, par Pfullendorf et Heidelberg? Que les Français passassent le Rhin entre Bâle et le lac de Constance, ou qu'ils pénétrassent dans le pays des Grisons et le Tyrol, tout ce qui occupait le sud-ouest de la Souabe, se voyait forcé à une retraite précipitée, pour ne point perdre toute communication avec ses moyens de subsistance. Le passage du Rhin est tellement facilité par sa courbure depuis Schaffhouse jusqu'à Eglisau, et de là jusqu'à Bâle, qu'il est impossible de s'y opposer. Au total, cette guerre, plus qu'aucune autre, a démontré combien les rivières, par elles-mêmes, sont des barrières impuissantes.

L'inspection seule de la carte fait voir quelle étrange imprévoyance avait présidé à la distribution des quartiers d'hiver des Impériaux et à l'établissement de leurs magasins. Placés sur le Danube supérieur, dans la Souabe méridionale, ils n'étaient qu'un appât de plus pour les Français. Les premiers éléments de la guerre enseignent que les magasins doivent, autant

(1) Page 366.

Digitized by Google

qu'on le peut, être situés dans des places à l'abri d'un coup de main. C'est à Kempten, à Memmingen et à Ulm, que les Autrichiens devaient former les leurs, après avoir rendu ces trois endroits susceptibles de la plus longue défense possible.

Cette disposition supposée, on pourra s'étonner que je veuille, néanmoins, faire passer le Rhin aux Impériaux, pour se porter à l'attaque de la Suisse. Mais que l'on considère que cette attaque ne devait être qu'une diversion, pendant que l'opération principale aurait eu lieu du côté des Grisons et du Tyrol.

Le quartier général était à Doneschingen, et les cantonnements dispersés sans ordre aux environs. On prêtait le flanc de toutes parts. La cause en était évidente : on se tenait au centre, pendant que l'ennemi occupait la circonférence, c'est-à-dire, la courbe décrite par le Rhin.

C'était le long de l'Iller qu'auraient dû être marqués les quartiers, d'Ulm à Kempten et Memmingen, jusqu'au Tyrol; mais il fallait aussi une chaîne d'avant-postes depuis Bregentz sur le lac de Constance, jusqu'à Echingen sur le Danube, et sur le Rhin, des piquets de cavalerie, chargés de surveiller les mouvements de l'ennemi, et de donner promptement avis de son passage. On l'attendait alors en dedans de la ligne de défense, dont j'ai parlé plus haut. C'est ce que fit l'archiduc Charles en 1799, c'est ce qu'il fallait faire encore en cette occurrence; mais les dispositions des Autrichiens semblaient bien plus calculées sur les moyens de subsistance que sur les principes de la guerre.

Le général Moreau avait d'abord établi son quartier général à Colmar, soit pour mieux diriger l'ensemble en se plaçant au centre, soit pour mieux donner le change à l'ennemi sur le véritable point d'attaque. Dans la nuit du 24 au 25 avril, il fit passer le Rhin à son aile gauche, sous le général Sainte-Suzanne, près de Kehl, et à son centre, sous le général Saint-Cyr, près de Brisach. Les avant-postes autrichiens furent renforcés, et opposèrent quelque résistance. Sainte-Suzanne se divisa en trois colonnes, dont l'une se porta vers Rastadt. Les Impériaux occupaient un camp auprès de Willingen et Hufingen, et le général Kray restait immobile à Doneschingen, non pas, vraisemblablement, en conséquence d'un plan, mais, au contraire, faute d'en avoir un qui pût s'adapter aux circonstances.

Le 27, le général Sainte-Suzanne repassa le Rhin tout à coup près de Kehl : les Autrichiens, trompés par cette manœuvre, se reportèrent aussitôt sur ce fleuve. Cependant Moreau l'avait passé, le 26, près Bâle. L'aile gauche remonta jusqu'à Brisach, et se réunit au centre, qui, le même jour, avait marché par Fribourg sur Elzach. Mais ce furent principalement les passages opérés près Schaffhouse, Constance, et dans la partie voisine du lac, qui déterminèrent les Autrichiens à abandonner leur position, dans la crainte de se voir coupés.

Je trouve utile de citer ici un rapport des Impériaux sur l'ouverture de la campagne en Souabe, et j'y joindrai des commentaires qui mettront à même de saisir cette grande opération dans tous ses détails.

« Les progrès de l'armée française en Souabe, » et la retraite des troupes allemandes, n'ont » rien d'étonnant, si l'on se représente les » positions militaires respectives. »

La retraite des Impériaux n'est, en effet, nullement étonnante dans la position où ils se trouvaient; mais il est étonnant qu'ils l'aient prise, cette position.

« Celui qui possède Kehl, les têtes de pont » de Brisach et d'Huningue, et l'angle que fait » la Souabe en face de Bâle, est, militairement » parlant, non-seulement maître du terrain » compris entre la Forêt Noire et le Rhin, mais » de la Forêt Noire elle-même. »

Cela est incontestable : mais l'auteur devait ajouter que la possession de la Suisse assurait celle de la Souabe entière jusqu'au lac de Constance. Pourquoi donc les Autrichiens se mettaient-ils dans un sac, où ils ne pouvaient éviter d'être enfermés que par la fuite la plus prompte?

« Les principaux chemins qui conduisent à » la Forêt Noire, tels que ceux des vallées de » Kintzing et de Hausach, du Trou d'Enfer, » près Fribourg, etc., étaient défendus par des » retranchements. Mais lorsqu'un de ces pas- » sages dans les montagnes est forcé, les au- » tres sont bientôt tournés, et l'on ne peut plus » prétendre à s'y maintenir, surtout quand une » armée doit, comme le devait celle de l'Em- » pereur, occuper tout le cours du Rhin, jus-

Digitized by Google

» que dans le pays des Grisons, y compris le » Voralrberg et les passages du Tyrol qui donnent accès dans le sein de la monarchie. »

Il n'est pas nécessaire d'occuper tous les passages pour les défendre; on arrête bien mieux l'ennemi en prenant une position oblique. S'obstine-t-il à pénétrer, il se prépare le sort des fourches Caudines (1). Pourquoi donc fallait-il que les Autrichiens occupassent le Voralrberg? C'est en se plaçant à Kempten, qu'ils empêchaient les Français de s'avancer dans le Tyrol.

« Le général Kray avait donné aux généraux » Kienmayer et Giulay, l'ordre éventuel de » n'opposer dans les plaines de l'Ortenau et du » Brisgau, qu'une résistance momentanée, afin » de donner le temps aux troupes de se rassembler à l'entrée des passages dans les montagnes. Le général Starray, en cas que l'ennemi lui fût trop supérieur, devait se retirer » par Pforzheim, et se réunir sur le haut » Necker avec l'aile droite de l'armée, parce » que cette fois on n'avait pas à appréhender, » comme dans la campagne précédente, que » l'ennemi fît une diversion par Manheim, et » moins encore sur le bas Rhin. »

Le corps de Starray aurait pu agir d'une manière plus utile; nous en reparlerons plus loin. L'ordre de tenir dans les montagnes était irréfléchi, parce que du moment où les Français passaient le Rhin en Suisse, toutes les positions se trouvaient tournées.

« Le centre de l'armée devait se former dans » les plaines derrière Stockach, où notre nombreuse cavalerie pouvait se déployer avec » succès, si Moreau s'y laissait attirer. »

Moreau ne s'est point laissé attirer, il s'est volontairement avancé dans la plaine : il y a eu un combat à Stockach, et il n'a point été à l'avantage des Autrichiens.

« Mais, dans tous les cas, il fallait abandonner aux Français une partie considérable de » la Souabe : car on ne peut nier que le général Moreau, ayant une connaissance parfaite » du pays, avait ouvert la campagne, d'après » un plan impénétrable, incomparablement » mieux calculé que celui du général Jourdan, » en mars 1799. »

La manœuvre de Moreau était savante, mais non impénétrable. Comment les Autrichiens n'ont-ils pas prévu qu'il se porterait sur les points où il pouvait les couper et les prendre en flanc? Le passage de Kehl ne devait pas les occuper un instant : Moreau était trop habile, pour attaquer de front ce qu'il était en son pouvoir de tourner. On voit cependant que les Autrichiens ne détachèrent point leurs regards du corps de Sainte-Suzanne; et, d'après le rapport cité ici, lorsque ce corps repassa le Rhin, loin de pénétrer le but des Français, ils attribuèrent leur retraite aux revers que venait d'essuyer Masséna en Italie.

« Le général Lecourbe, commandant l'aile » droite de l'armée française, fit mine également de vouloir passer le Rhin dans plusieurs environs du lac de Constance, afin » d'agir de concert avec Moreau. »

Si le général Moreau eût fait passer la majeure partie de ses forces entre Bâle et le lac, la position des Autrichiens aurait été encore plus critique. La colonne qui passait à Constance, marchait à Stockach, et s'y emparait des magasins; celle de Schaffhouse coupait l'armée impériale de Stockach, et toutes deux se trouvaient bientôt tellement à dos de l'ennemi, qu'il lui était presque impossible de se rouvrir une communication avec les États héréditaires, à moins qu'une armée de réserve ne vînt lui faire jour. Il est vrai qu'il eût fallu, pour cela, que le corps qui avait passé à Kehl se maintînt sur la rive droite, afin de forcer les Autrichiens à conserver leur fatale position. Ils ne la quittèrent pas avant le 1er mai; et avant ce terme, la manœuvre que je viens de tracer pouvait être convenablement exécutée.

Ce n'est pas que je prétende, en nulle façon, blâmer la marche du général Moreau. Elle est, au contraire, digne de l'admiration des connaisseurs. Il ne pouvait pas s'imaginer que les Impériaux ne concevraient aucun soupçon, en le voyant renforcer si considérablement sa droite. Je veux seulement faire remarquer que l'opération, telle que je la conçois, eût été beaucoup plus décisive, parce qu'elle était excentrique, et que les hommes ordinaires ne

(1) L'an de Rome 431, les consuls Posthumius et Veturius, s'étant imprudemment engagés dans un défilé, furent enveloppés par les Samnites, et obligés de passer sous le joug. *Les fourches Caudines* tirent leur nom de *Caudium*, aujourd'hui Arpaïa, village entre Capoue et Bénevent. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

savent point prendre de mesures contre l'extraordinaire.

Il y avait encore, ce me semble, une autre manière d'ouvrir la campagne, tendant non moins directement vers le but, quoique ayant davantage l'apparence de l'excentricité. Elle donnait à la guerre une toute autre tournure, parce que le théâtre en était transféré dans d'autres régions.

Au lieu du sud-ouest de la Souabe, les Français auraient attaqué le Tyrol; ils laissaient l'armée autrichienne en repos dans la première de ces provinces, et forçaient le Rhin dans le Voralrberg, à Bregentz et à Feldkirch. Il aurait, néanmoins, été convenable de montrer des têtes de colonnes à Kehl et à Brisach, afin de maintenir les Impériaux dans leur position; mais, au contraire, ne faire nulles démonstrations à Schaffhouse, pour ne point leur donner l'idée de replier leurs troupes. Il suffisait de border le Rhin en forces, pour cacher le mouvement qui se serait fait vers le Tyrol.

Il est vraisemblable qu'il eût été conquis avec la plus grande rapidité. Car, suivant toutes les relations, le corps du prince de Reuss était trop faible; et, d'ailleurs, l'infanterie française vaut mieux que l'infanterie autrichienne, pour la guerre de montagnes.

Que l'on ne dise pas que le général Kray, profitant alors du dénûment de troupes où se serait trouvée la Suisse, s'en emparait derrière Moreau, et par là enveloppait son adversaire. Ce coup se présentait de lui-même, si l'armée de réserve, formée à Dijon, n'eût occupé la Suisse, dès le jour où Moreau s'en serait éloigné. Mais il me paraît bien plus probable, que les Impériaux, fidèles à leurs principes de défense parallèle, se seraient retirés à marches forcées dans l'archevêché de Salzbourg, la Carinthie, ou même l'Autriche, pour couvrir Vienne. Que devenaient-ils alors, si l'armée de réserve fût venue accroître les forces de Moreau.

Le général Mélas était trop occupé en Italie, devant Gênes, pour qu'il lui fût possible de voler au secours des États héréditaires, ou même d'entreprendre une diversion. S'il eût voulu passer les Alpes pour tomber sur le flanc droit des Français, dans le Tyrol ou en Suisse, il fallait, du moins, qu'il laissât une grande moitié de ses troupes pour tenir tête à Masséna et à Suchet. D'ailleurs, il est bien moins facile de passer d'Italie en Suisse ou en Allemagne, que de ces contrées en Italie, parce qu'il est toujours plus aisé de descendre des montagnes que de les monter avec son bagage et son artillerie.

Au reste, malgré la brillante perpective qu'offrait aux Français ce plan d'opérations, des considérations particulières, tant militaires que politiques, me déterminent sans peine à donner la préférence à celui qu'ils ont suivi. Je vais, d'abord, exposer les premières.

La plus grande des difficultés qui se présente dans une opération contre le Tyrol, est celle des subsistances. Sans des magasins considérables, une armée nombreuse ne peut s'alimenter que peu de jours dans ce pays montagneux. A moins que les Français n'eussent trouvé des magasins tout formés dans le Tyrol, ils ne pouvaient espérer que ceux de la Suisse suffissent à nourrir deux armées, celle de Moreau et celle de réserve. Comment les faire suivre dans une opération nécessairement aussi rapide? Car, plus on prolonge les lignes d'opérations qui ont un magasin pour base, plus il devient difficile de mouvoir l'armée vers l'objet proposé. Or, comme l'activité de celle-ci dépend de ses moyens de subsistance, on peut établir que la force des opérations militaires est en raison inverse de la longueur des lignes d'opérations.

Ces réflexions, fruits de l'expérience, étaient sans doute un motif suffisant pour détourner le gouvernement Français d'une entreprise aussi hasardeuse. D'ailleurs, est-il prouvé que les succès extraordinaires qu'on eût pu s'en promettre, eussent été un bien réel aux yeux d'une saine politique? Les Français à Vienne, l'Empereur dépouillé et fugitif, ne donnaient-ils pas l'alarme au reste de l'Europe, menacée de voir renaître la monarchie colossale de Charlemagne? Des puissances neutres jusqu'à ce moment inondaient aussitôt le nord de l'Allemagne, pour repousser un torrent prêt à les engloutir (1).

(1) Quelques mois plus tard, on a cependant vu les Français aux portes de Vienne, l'Empereur et toute sa famille à la veille de se réfugier en Hongrie: et pas une puissance n'a remué, tant elles étaient loin de s'alarmer d'événements qui devaient amener la fin de cette cruelle guerre. *(Note du Traducteur.)*

Digitized by Google

L'Italie offrait des chances plus engageantes : son éloignement excitait moins la jalousie des puissances du Nord. De plus, une république y avait déjà existé, que l'apparition des armées françaises devait faire renaître de ses cendres. La fertile Lombardie, quoique depuis plusieurs années le théâtre de la guerre, assurait enfin de vastes moyens de subsistance aux maîtres que lui donnerait le sort des armes.

De tout ce que je viens de dire, il faut conclure que le plan des Français, de faire de la Suisse un point central d'attaque contre la Souabe et l'Italie, était le seul raisonnable, le seul capable de donner de la consistance à leurs progrès. Reprenons la suite des événements.

Les Impériaux abandonnèrent enfin la position de Willingen et Huffingen; et, le 3 mai, les Français entrèrent à Doneschingen, où avait été le quartier général de Kray. Les Autrichiens se retirèrent précipitamment par Tuttlingen et Geïssingen, dans les environs de Stockach et Liptingen. Le Brisgau n'était plus occupé par l'une ni l'autre armée, toutes deux se portant vers l'Est.

Le général Starray se retira de Rothenbourg sur le Necker, où il devait prendre le commandement de l'aile droite, et se rejoindre au général Kray. Le prince de Hohenlohe se retira aussi de Manheim à Canstat.

Cependant, le passage de l'aile droite de l'armée française, sous le général Lecourbe, à Constance et Dissenhofen, avait déterminé Kray à transférer son quartier général à Stockach. Moreau l'y atteignit, le 4 mai, et il s'engagea une affaire, qui, à cause de ses suites, pourrait être appelée une bataille, quoique la perte respective ne fût pas considérable.

Le 5, les Autrichiens prirent poste à Moeskirch, et y furent aussitôt attaqués. Ils publièrent qu'ils avaient repoussé leurs ennemis; mais les Français prétendirent les avoir complétement battus, et le prouvèrent en continuant à gagner du terrain sur eux.

Les jours subséquents virent de nouveaux combats, dont le résultat était toujours la retraite des Autrichiens. Le plus grand de leurs désavantages était de n'avoir point encore eu le temps de se concentrer. L'armée française, au contraire, ne formait plus qu'une vaste ligne, qui, débordant sans cesse les Impériaux, repliait tous les corps qu'elle rencontrait. Il était évident que le but des Français, en pesant continuellement sur la gauche des Autrichiens, était de les rejeter sur leur droite, et de les forcer enfin à passer le Danube, dont alors la rive droite, ou méridionale, tombait entièrement au pouvoir des vainqueurs. C'est dans ce dessein que Moreau continua à manœuvrer en Bavière : rien n'était mieux calculé.

L'aile droite des Autrichiens, observée, inquiétée par Sainte-Suzanne, ne put opérer sa jonction avec les autres corps. Les troupes impériales, comme l'attestent les rapports de leurs ennemis, montrèrent une bravoure digne d'éloges; mais leurs chefs ne semblaient pas avoir trouvé encore les moyens de réparer le désordre occasionné par les mauvaises dispositions primitives.

On a peine à croire qu'il faille absolument désespérer du succès de toute une compagne, dès son ouverture. Replaçons donc l'armée autrichienne dans les environs de Doneschingen, au moment où Moreau passa le Rhin, et voyons ce qu'un chef habile, connaissant le pays, la force de l'ennemi et ses dispositions, eût pu entreprendre pour lui résister. Cet examen, j'aime à le supposer, doit satisfaire celui qui entend la guerre, comme celui qui cherche à l'apprendre.

Il était de toute nécessité que les Autrichiens se retirassent, aussi promptement que possible, derrière la ligne que j'ai tracée plus haut, et se rassemblassent à Pfullendorf, pour éviter d'être tournés et battus partiellement, comme cela est arrivé. Leur aile gauche devait faire les plus grands efforts pour se conserver une communication avec le Tyrol. L'essentiel était de ne point perdre de temps : les demi-résolutions, les demi-mesures sont les plus mauvaises de toutes, et c'est envain qu'on essaye de revenir sur une occasion négligée.

On pourrait demander ce qui serait arrivé, si l'armée autrichienne, observant avec sang-froid les mouvements des Français, se fût obstinée à maintenir ses positions à la source du Danube. Je ne pense pas que Doneschingen et Huffingen fussent précisément les lieux propres à cet effet; et il me semble que les Impériaux auraient dû marcher sur leur gauche, et camper dans les environs de Geissingen, mais en

Digitized by Google

conservant toujours la rive gauche du Danube.

La position de Willingen ne devait pas être abandonnée; elle était importante. Elle couvrait, en potence, le flanc droit de la grande armée.

Mais aussitôt on s'aperçoit ici de ce que pouvait faire la colonne française qui débouchait par Bâle. Elle se portait sur le flanc droit de la position sur le Danube, et cherchait à la séparer de celle de Willingen. Si elle se hasardait à passer le Danube, il fallait l'assaillir des deux côtés à la fois. On était plus fort, et on pouvait la battre, s'il est vrai que le général Kray eût 70,000 hommes sous ses ordres.

Par un détachement sur sa gauche, il pouvait attirer Moreau vers Stockach, et exécuter une de ces manœuvres hardies qui commandent l'admiration. Par là, les Français se voyaient arrêtés, dès leurs premiers pas, dans leur invasion; c'est, en un mot, l'unique méthode de conduire heureusement la guerre défensive.

Cette manœuvre consistait à prendre un camp sur la gauche des Français, en passant le Danube, mais en le conservant soi-même sur son flanc gauche. Si Moreau se laissait attirer vers Stockach, sur sa droite, il se trouvait alors, par la position d'Engen, presque entièrement séparé de sa base, jusqu'à Schaffhouse.

Peut-être toute l'armée pouvait-elle, par une marche sur sa gauche, déterminer le général Moreau à marcher parallèlement sur sa droite vers Stockach. Cette marche pouvait se faire sur la rive gauche du Danube, et couverte par ce fleuve jusqu'à Moringen. En cet endroit, on faisait passer un corps, qui avait la faculté de se replier, s'il rencontrait la grande armée française. Celle du général Kray asseyait son camp à Engen.

Mais elle pouvait, à la vérité, être prise à dos par le corps de Sainte-Suzanne, et se voir contrainte de retourner dans sa position parallèle sur la rive gauche du Danube. Pour parer à ce coup, le camp de Willingen se transférait à Huffingen, et couvrait ainsi celui d'Engen.

Le général Moreau se trouvait alors forcé à des mouvements rétrogrades, et ramené lui-même à la guerre défensive. Vraisemblablement il aurait attaqué le corps situé à Engen, et c'était, dans ce cas, à une bataille à forces égales, à décider entre les deux partis. Si les Autrichiens eussent été battus, ils pouvaient, en se retirant dans la même direction, prendre une seconde et peut-être une troisième position, avant d'être contraints de repasser sur la rive gauche du Danube. D'ailleurs, leur général n'ignorait pas, sans doute, que c'est souvent du sein d'une défaite, qu'on se reporte à la victoire, tel que le fit voir le célèbre duc de Weimar (1).

Dans l'histoire militaire de nos jours, les Impériaux trouvaient un modèle parfait de la conduite qu'ils avaient à tenir. La position du duc Ferdinand de Brunswick, dans la campagne de 1761, relativement à l'armée française commandée par le prince de Soubise, offre une foule surprenante de points de ressemblance avec la situation de Kray à l'égard de Moreau.

Si donc le général Kray eût défendu le terrain pied à pied, en se retirant dans ses positions sur la rive gauche du Danube, il aurait pu mettre une digue aux progrès des Français, jusqu'à ce qu'ils eussent été renforcés par l'armée de réserve. Celle-ci alors pouvait se trouver forcée de différer sa grande entreprise sur l'Italie; et c'était beaucoup gagner pour les Autrichiens, eussent-ils été repoussés, en Allemagne, jusque dans les États héréditaires.

Laissons, pour un instant, les suppositions, et revenons au récit des faits.

Après le sanglant combat de Moeskirch, le général Kray ne se retira pas jusque derrière l'Iller, et dans le camp retranché d'Ulm, comme s'y attendaient les Français. Pendant la nuit, il se porta sur Siegmaringen, où il passa le Danube; mais, dans la nuit du 7 au 8, il revint occuper la rive droite, afin que les Français ne s'en emparassent point. Il crut ne pouvoir

(1) En 1638, le duc Bernard de Saxe-Weimar étant alors au service de France, surprend les villes forestières de Laufenbourg, Waldshut, Seckingen, et assiége Rheinfeld. Le général autrichien, duc de Savelli, accourt, et lui fait lever le siége, avec une perte considérable. C'était le 18 février : le 21, le duc de Weimar reparaît tout à coup, défait complétement les Impériaux, et prend leurs quatre généraux Savelli, Enkefort, Sperreuter, et le fameux Jean de Werth, qui fut mené en triomphe à Paris.

*Histoire de la guerre de trente ans*, *par Schiller*, tom. III, liv. IV. (Note du Traducteur.)

Digitized by Google

mieux atteindre ce but, qu'en prenant poste à Biberach, qu'il gagna par une marche forcée. Mais, le 9, les Français l'attaquèrent avec une nombreuse infanterie, que le terrain extrêmement boisé favorisait, tandis qu'il empêchait la cavalerie autrichienne de donner. La division Baraguay-d'Hilliers, et une autre du corps du général Saint-Cyr, avancèrent en colonnes sans se déployer, dans la forêt devant Biberach, où elles rencontrèrent les avant-postes de l'ennemi, qu'elles culbutèrent aussitôt. Le chemin creux que forme la petite rivière de Ricss, ne les empêcha pas de les poursuivre jusque dans la ville.

Ceci se passait à la droite des Français, et à la gauche des Autrichiens, pendant que le général Richepanse canonnait, depuis 4 heures, le reste du front de l'ennemi. Toute cette ligne était postée sur des hauteurs, derrière la rivière, et la fumée de l'artillerie permettait à peine de l'apercevoir. Dès que le général Richepanse vit que les deux divisions de la droite avaient culbuté l'ennemi et occupé Biberach, et que conséquemment son flanc se trouvait couvert, il passa la rivière à gué. Son infanterie atteignit une hauteur escarpée qui commandait Biberach; et sa cavalerie, pour ne pas s'engager dans un terrain marécageux, alla passer sur un pont près de la ville, puis fondit aussitôt sur les Autrichiens, qu'elle prit en flanc et à dos. Leur perte fut très-considérable; ils cherchèrent leur salut dans les bois. On ne peut voir une manœuvre mieux combinée.

Ce revers contreignit le général Kray à se retirer sur Memmingen. On ne voit pas, dans les rapports de l'action dont je viens de parler, que la cavalerie autrichienne ait agi, quoique les Français aient trouvé le moyen de se servir très-utilement de la leur. Mais on pourra demander pourquoi les Impériaux étaient venus s'exposer à ce combat de Biberach. Arrivés à Siegmaringen, au lieu de se reporter en avant du Danube, ils devaient rester sur la rive gauche : au lieu de descendre le fleuve, ils devaient le remonter, et donner aux Français de l'inquiétude pour les derrières de leur armée. C'est par des diversions habiles, c'est en se partageant en plusieurs corps, que l'on met obstacle aux progrès de l'ennemi. Vous le contraignez à s'affaiblir, en se divisant. « Mais, » dira-t-on, par la même cause, vous vous af- » faiblissez vous-même ». Non, et au contraire on accroît ses forces, en occupant la circonférence du cercle, où l'ennemi se trouve circonscrit.

Turenne qui, avec Montécuculli, peut être regardé comme le créateur de la nouvelle stratégie, Turenne, dans l'admirable campagne de 1675, entoura par divers corps le flanc gauche de son adversaire. Malgré la profondeur de ses connaissances, Montécuculli allait peut-être tomber dans le piége, quand la mort vint enlever le grand Turenne. C'est de cette époque que date proprement la supériorité des Français en stratégie (1).

Il fallait donc que le général Kray laissât un corps à Siegmaringen, qu'il en détachât un autre vers Ulm, et, qu'avec le troisième et le plus fort, il remontât le Danube. L'attention des Français se trouvait partagée: ils auraient pu n'avoir connaissance de ce mouvement que lorsque le général Kray, reparaissant sur la rive droite du fleuve, se fût porté sur leurs derrières, dans les environs d'Engen ou de Hohentwiel. Par l'effet de ces trois positions, les Français se trouvaient occupés en front, sur leur gauche et à dos.

De plus, le corps détaché vers Ulm excitait les Français à s'enfoncer encore plus avant dans la Souabe, ce qui facilitait les opérations du corps chargé d'agir vers Engen. De ce moment, la guerre changeait absolument de face.

Que pouvait faire Moreau ainsi entouré, et ayant, de plus, le Tyrol derrière lui? Pouvait-il s'engager en Bavière, et se détacher totalement de sa base, dont la position d'Engen ne le séparait déjà que trop? D'ailleurs, le corps posté à Ulm n'avait qu'à remonter l'Iller jusqu'à Memmingen, pour couvrir la Bavière. Ce n'était donc qu'à force ouverte que les Français auraient pu se tirer d'une position aussi critique. Malgré eux, le général Kray était toujours le maître de gagner Biberach par une marche forcée, et il ne leur était point possible de prévenir le corps qui se portait à Engen, en remontant le Danube. Ce mouvement était d'ailleurs si extraordinaire, que les Français n'auraient jamais songé à s'en garantir, et seul, il pouvait décider du sort de la campagne en

(1) Voyez *Esprit du système de guerre moderne*, 1re part., sect. x.

Digitized by Google

faveur des Autrichiens en Allemagne, et vraisemblablement en Italie.

D'un autre côté, je ne conçois pas pourquoi les Français, au lieu d'attaquer à Biberach, ne s'étendaient pas à l'est par Memmingen, en prenant une position parallèle au Danube. Ils se mettaient alors, il est vrai, le Tyrol à dos; mais les forces des Impériaux y étaient presque nulles, et l'événement le démontra depuis, quand les Français se placèrent comme je l'indique ici.

On ne peut trop s'étonner du peu de soin que prirent les Autrichiens de former, dans le Tyrol, un corps de troupes capable de faire la plus utile diversion. Le conseil aulique paraît avoir pour principe d'envoyer toujours des renforts aux grandes masses, qui n'en deviennent souvent que plus lourdes et moins actives. C'était aussi celle du feld-maréchal Daun, qui n'avait jamais assez de soldats autour de lui : cette erreur a été très-utile à Frédéric le Grand, dans la guerre de sept ans. Il est à remarquer que dans la guerre de Turquie, et dans celle-ci, les Autrichiens sont tombés dans les deux extrêmes opposés. Dans la première, ils voulurent tout couvrir par un cordon, trop faible sur tous les points pour l'attaque et la défense : dans la seconde, ils se sont beaucoup trop concentrés. Le milieu entre ces excès, c'est-à-dire, la disposition de différents corps se flanquant et se soutenant mutuellement, dépend du coup d'œil stratégique, et ce coup d'œil renferme tous les talents du général.

Le 10, le général Kray fut attaqué de nouveau à Memmingen. Il paraît que ce ne fut qu'une affaire d'avant-poste, car il maintint sa position. L'*humanité seule*, dit-il dans son rapport, le détermina, le 11, à se retirer sur Ulm. Mais les Français publièrent la relation d'une attaque faite par le général Lecourbe avec l'aile droite, attaque qui coûta encore beaucoup de monde aux Autrichiens, en morts et en prisonniers. Enfin, le général Kray atteignit Ulm, où il espérait se refaire des fatigues d'une retraite aussi précipitée.

C'est à Ulm que nous retrouvons tout d'un coup le corps du général Starray. Pendant tous les événements militaires que nous venons de décrire, il semble être resté inactif sur la rive gauche du Danube. Il la conserva près d'Ulm, et Kray resta sur la rive droite. Le quartier général était entre Ulm et Guntzbourg, et l'armée impériale était conséquemment à cheval sur le Danube. C'était une position impossible à conserver, dès l'instant où l'ennemi se montrerait sur l'un de ses flancs, particulièrement sur le gauche.

Quand le général Kray abandonna Memmingen, c'était vers le Tyrol qu'il aurait dû se diriger, par Kempten, en remontant l'Iller. Il s'y faisait suivre par l'aile gauche et une partie du centre, tandis que la droite se postait sous Ulm, et que le corps de Starray remontait le Danube jusqu'à Siegmaringen pour menacer les derrières de l'armée française.

Il est digne d'observation que, dans presque toutes les manœuvres stratégiques, il est seulement nécessaire de se partager en trois corps, c'est-à-dire, qu'il y a communément trois points qu'il faut occuper, et rarement davantage. Mais le talent d'un chef est de savoir déterminer ces trois points essentiels : chacun d'eux peut ensuite se couvrir par de petits détachements.

Dans le cas dont il s'agit, les Autrichiens ne pouvaient donc mieux faire que de se partager en trois corps. Leur opération à Memmingen aurait consisté en un déploiement du centre, pendant que l'aile gauche, qui devait être la plus forte de beaucoup, se serait dirigée au sud vers Kempten, et la droite au nord vers Ulm, toutes deux couvertes par l'Iller. Par là, les Impériaux mettant à découvert la Souabe orientale et la Bavière, semblaient en ouvrir les chemins aux Français, si ceux-ci étaient assez inconsidérés pour donner dans le piége.

On ne peut se dissimuler, du moins, qu'ils n'eussent été fort surpris à la vue de cette opération nouvelle. Leur indécision sur la marche qu'ils avaient à suivre pouvait les tenir quelque temps dans l'inactivité. Le principe des retraites excentriques, dans la stratégie, n'étant point encore connu, n'ayant jamais été mis à exécution, les Autrichiens y trouvaient des ressources incalculables. Je renvoie à mon premier ouvrage, où je crois avoir exposé des idées tout à fait neuves sur ce système (1).

(1) *Esprit du système de guerre moderne*, 1re part., sect. VIII.



Digitized by Google

La marche dans le Tyrol était immanquablement suivie des plus heureux résultats. Ce pays, et celui des Grisons, étant occupés par des forces respectables, l'armée de réserve ne pouvait, même partiellement, se hasarder à passer en Italie, de peur que les Impériaux ne fissent derrière elle la conquête de la Suisse. Elle se trouvait, dans ce cas, entre deux feux : pendant que le général Mélas lui faisait tête, Kray lui enlevait ses magasins, et lui coupait sa communication avec la France.

Cette armée de réserve n'avait donc plus d'autre parti à prendre que d'attaquer le Tyrol, pour prévenir l'ennemi. Mais, dans toutes les hypothèses, les Impériaux conservaient l'Italie, s'ils eussent perdu l'Allemagne. Encore, est-il peu probable que les Français se fussent maintenus dans cette dernière contrée, quand on considère que le Tyrol, cet inexpugnable bastion de montagnes et de rochers, garni de troupes suffisantes, protège à la fois la Bavière et une partie de la Lombardie.

Loin de se porter en Tyrol, le général Kray prit la route opposée, et alla se retrancher sous Ulm. Moreau fit passer le Danube à sa gauche, soit pour déterminer les Autrichiens à évacuer la rive droite, en menaçant leur flanc droit, soit pour forcer à la retraite les deux parties de leur armée, que séparait le fleuve, et investir la forteresse.

En même temps, Moreau s'occupa aussi activement d'inquiéter le flanc gauche de l'armée impériale, considérablement accrue par des renforts successifs. Dès le 12, un corps français entra à Babenhausen, et se trouva par là sur la gauche et à dos de l'ennemi, situé derrière l'Iller. Cependant les Autrichiens s'étaient formés en demi-cercle, entre l'Iller et une rivière qui se jette dans le Danube au-dessous de Guntzbourg. Les deux extrémités de ce singulier demi-cercle s'appuyaient au Danube, et le quartier général en occupait à peu près le centre à Guntzbourg. Moreau, en s'étendant vers Mindelheim, et menaçant continuellement la gauche des Impériaux, qui se mouvaient toujours parallèlement à lui, les avait amenés à prendre cette forme.

Le 15, il fit attaquer leurs avant-postes, probablement pour détourner leur attention de ce qu'il méditait sur la rive gauche du Danube. Cette attaque s'exécuta entre l'Iller et la Guntz; mais le général hongrois Giulay la repoussa vivement jusqu'à Babenhausen.

L'expédition des Français sur la rive gauche ne fut pas plus heureuse. Le corps du prince de Hohenlohe, venant des environs de Manheim, d'où il s'était retiré jusqu'à Canstat, voulait se rejoindre à la droite des Autrichiens, sous les ordres du général Starray. La division Legrand, de l'aile gauche française, tenta de l'en empêcher et de la couper d'Ulm; mais la cavalerie de Starray tomba brusquement sur elle, et la rompit. Immédiatement, toute l'aile droite des Autrichiens, conduite par Starray, Nauendorf et l'archiduc Ferdinand, attaqua la gauche des Français dans le Blauthal, et prétendit l'avoir repoussée jusqu'à Erbach. Mais nous voyons que les Français firent défiler leurs troupes par Blaubeuren, dans la nuit du 19 au 20, et que ce n'est que le 21, au soir, qu'ils repassèrent tranquillement le Danube à Erbach, deux lieues au-dessus d'Ulm : ils rompirent le pont et firent occuper ce poste.

Le 22, l'archiduc Ferdinand fait rétablir le pont d'Erbach, sous le feu de l'ennemi, à ce que disent les rapports autrichiens, et il passe le Danube. Il s'empare du village de Dolmesingen; mais les Français, bientôt renforcés, reviennent sur lui, délogent les Impériaux du village par une grêle d'obus, et les rejettent au delà du Danube. Il y eut, à cette occasion, une perte assez considérable de part et d'autre.

Les Français avaient alors totalement abandonné la rive gauche du Danube; ils s'appuyaient sur la rive droite. Leur centre était posté à Memmingen, et leur droite à Mindelheim : celle-ci détacha, sur Schwabmunchen, un corps qui avait Augsbourg pour objet.

L'expédition sur la rive gauche du Danube se terminant ici, je me permettrai de la soumettre à quelques observations. Le général Moreau ne pouvait-il pas en tenter une plus importante? Je veux dire l'attaque du Tyrol. L'extrême faiblesse du prince de Reuss donnait l'espoir le mieux fondé du succès, et il serait superflu de retracer ici les avantages incalculables qu'assurait la possession du Tyrol. Sa conquête mettait la monarchie autrichienne aux abois.

La position du général Moreau, telle qu'elle est décrite plus haut, couvrait parfaitement cette expédition, qui, de plus, était en har-

Digitized by Google

monie directe avec celle de Bonaparte en Italie.

Les Français avaient, d'ailleurs, la facilité de faire une diversion en Bavière, par Augsbourg, comme ils le firent par la suite. Cette diversion était déjà suffisante pour débusquer les Autrichiens de leur position sous Ulm, sans qu'il fût nécessaire de détacher un corps au delà du Danube. Elle avait encore le précieux avantage de consumer moins de temps; la peur d'être coupés déterminait, sans nul doute, les Impériaux à se rapprocher en hâte de l'Autriche.

En général, il est toujours extrêmement dangereux de détacher un corps au delà d'un grand fleuve, à moins que la faiblesse de l'ennemi ne vous donne la certitude de le battre complétement, si vous le rencontrez.

Le général Vandamme fut détaché avec 10,000 hommes, de Mindelheim sur Augsbourg. Les Autrichiens étaient postés entre l'Iller et la Kammlach; mais ils étaient très-resserrés vers le Danube; et ne possédaient plus qu'une langue de terre très-étroite sur la rive droite, par suite du combat qui avait eu lieu, le 26, à Nersingen, près du fleuve.

Pourquoi donc les Impériaux, d'après leurs propres rapports, plus forts en nombre que les Français, n'entreprenaient-ils rien sur les derrières de leur ennemi? On parla beaucoup de prendre Moreau à dos, quand il s'étendit vers la Bavière, par Mindelheim et Augsbourg, mais nulle de ces menaces n'eût d'effet.

Et cependant, que l'on examine ce que pouvait faire l'armée autrichienne, sans passer sur la rive gauche du Danube. Entre l'Iller et la Kammlach, ses avant-postes s'engageaient chaudement avec ceux des Français, de manière à les disposer à une attaque générale de front; pendant ce temps, le gros de l'armée se portait rapidement à droite, masqué par ce combat d'avant-postes, et il allait prendre une position derrière l'Iller, c'est-à-dire, sur la rive gauche ou occidentale de cette rivière : c'était préparer la ruine totale de l'armée française.

En effet, elle avait à dos le Tyrol, occupé par le prince de Reuss; à sa gauche, la grande armée autrichienne derrière l'Iller; en front, le corps posté sous Ulm; la Bavière seule lui restait ouverte, mais plus elle s'y serait enfoncée, plus elle se serait interdit tout espoir de salut.

Au lieu de cette grande et décisive mesure, les Impériaux se contentèrent de harceler les Français dans la Souabe méridionale, par des partis volants. Un de leurs officiers, le comte de Walmoden, se distingua particulièrement par plusieurs coups, aussi bien combinés qu'exécutés. Dans une reconnaissance, entreprise par les Français sur la gauche des Autrichiens, le général Giulay fit agir ses hussards avec une précision si rare, qu'en peu d'instants il obtint le succès le plus marqué.

Ces actions partielles prouvent quel avantage on pourrait plus souvent retirer de ses troupes à cheval, si on savait les employer à propos. Parmi les personnes les plus obstinées à nier la supériorité de la cavalerie, se trouvent ordinairement des officiers de cette arme même. On s'en étonnerait davantage, si l'on ne considérait, que la plupart des hommes ne veulent point que l'on exige trop d'eux, et désirent paraître avoir fait plus que leur devoir ne leur commandait.

Cependant, Moreau, par ordre de son gouvernement, ayant détaché 20,000 hommes de son armée, pour renforcer celle d'Italie, les Autrichiens se persuadèrent qu'il allait être réduit à la défensive; et ce fut dans ce moment qu'il médita son entreprise sur Augsbourg et la Bavière.

Son aile gauche était à Biberach, un autre corps à Hegebach, et un troisième plus fort à Illeraicheim, dont les avant-postes s'étendaient jusqu'à Illerdissen et Wiblingen, en tirant du côté d'Ulm. Ces corps étaient commandés par les généraux Saint-Cyr et Sainte-Suzanne.

Moreau était, avec l'aile droite, à Memmingen et Babenhausen. Journellement il occupait l'attention de l'ennemi par de légères escarmouches. La nature du pays, sans cesse coupé par des bois et des rivières, donnait un avantage constant au soldat français, toujours plus agile que l'allemand. Enfin, le 28 mai, Moreau s'empara d'Augsbourg, pendant qu'une autre partie de ses troupes passait le Lech à Landsberg. On ne contestera plus désormais la nécessité de fortifier ces deux places, si l'on veut défendre la Bavière.

Il est évident que le général Moreau se détermina à cette diversion par deux motifs, qui font également honneur à sa grande sagacité. D'abord, il voulait faire contribuer la riche

Digitized by Google

ville d'Augsbourg, où il trouva en effet des ressources de toute espèce. En second lieu, il désirait sonder les intentions de Kray. Il était possible qu'une diversion en Bavière lui fit quitter sa position d'Ulm, soit pour se porter sous Ingolstadt, soit pour défendre l'Inn ou l'Iser, en front. C'est pourquoi le parti français qui passa le Lech, de même que celui qui occupa Augsbourg, n'était que peu fort en nombre.

Cependant, le général Meerfeldt, détaché de l'aîle gauche de l'armée autrichienne, s'avança de Rain, près le Danube, et parut devant Augsbourg. Mais ce fut beaucoup moins la crainte qu'il inspirait, que l'immobilité de Kray dans son camp d'Ulm, qui décida Moreau à rappeler ses détachements près de lui.

On doit rendre justice à la résolution de Kray dans ces circonstances. Il comblait tous les vœux de son ennemi s'il eût abandonné Ulm : il y resta, et fit mieux encore, en attaquant vigoureusement la gauche des Français.

Il est à remarquer que ceux-ci étaient probablement avertis de ce projet d'attaque, puisqu'elle n'eût lieu que le 5 juin, et que, dès le 3, au soir, la garnison d'Augsbourg, et le corps détaché en avant du Lech, commencèrent à reprendre la route de Memmingen.

Le général Kray fit avancer son armée sur plusieurs colonnes, ou plutôt en plusieurs corps, parce que la grande extension de sa ligne ne permettait pas que ce fût autrement. Il se mit en marche le 4, et attaqua, le 5.

Les corps de la droite se portèrent sur Biberach et Ochsenhausen, puis sur Illeraicheim, où eut lieu le plus fort du combat. C'était une chaîne d'affaires de postes dans un terrain boisé et coupé d'une étendue de plusieurs lieues : par cela même, le résultat ne pouvait pas en être décisif.

Il ne peut l'être, en pareilles circonstances, que lorsqu'un des corps d'une aile de l'ennemi essuie une déroute totale. On peut alors prendre le reste de la ligne en flanc, et la couper de sa base, ou, du moins, rejeter l'aile battue sur l'autre, et renverser toutes les positions de l'ennemi; car, quand on est sur son flanc, il est facile de s'étendre assez pour le prendre à dos.

Il fallait donc, ici, que le général Kray, pendant qu'il occupait les autres postes de la ligne française, portât la majeure partie de ses forces contre Biberach; qu'il fît les plus grands efforts pour en débusquer l'ennemi; que de là il s'avançât sur Ochsenhausen, et qu'il y tombât sur le flanc et les derrières des Français, tandis que leur front était occupé; mais il fallait aussi porter par Munchroth une autre division sur Memmingen, afin d'empêcher le général Moreau de se déployer sur le flanc droit du corps qui combattait à Ochsenhausen.

Ensuite, toute l'aile droite de l'armée de Kray prenait une position le long de l'Iller, pendant qu'un corps passait cette rivière plus haut, entre Memmingen et Kempten. Alors l'armée française se trouvait encore tournée sur sa gauche; elle était obligée d'aller prendre une position parallèle derrière la Guntz, ou quelqu'autre rivière : en un mot, elle était perdue, ou du moins n'avait plus de moyens de salut que dans une résolution désespérée.

Mais, dans l'attaque dont il s'agit, les succès furent balancés : la droite des Autrichiens repoussa la gauche des Français, et, pendant ce temps, la droite des Français battait le général Starray.

Cela devait être, puisque c'était à leur droite que les deux armées avaient réuni la majeure partie de leurs forces, et que, dans le nouveau système de guerre, le plus grand nombre doit toujours à la fin décider du succès (1).

Le général Kray retourna, le 27, dans son camp sous Ulm; s'il ne fut pas battu, du moins ne retira-t-il aucun fruit de cette vaste opération, combinée et exécutée avec tant d'appareil.

Le 6, les généraux Meerfeldt et Lichtenstein avaient surpris un corps français dans Schwabmunchen : paraissant tout à coup en deux endroits opposés, presque tout ce qui ne fut pas tué, en défendant ce bourg, tomba entre leurs mains. Cette expédition devait d'autant moins être passée sous silence, dans l'histoire de cette campagne, qu'outre l'extrême habileté avec laquelle elle fut conduite, elle sert encore à démontrer les avantages que l'on peut retirer, à tout instant, de la petite guerre.

(1) Voyez l'*Esprit du système de guerre moderne*, IIe part., sect. Ire.

Digitized by Google

Le général Moreau avait désormais acquis la conviction, que de simples excursions en Bavière ne détermineraient point Kray à quitter sa position d'Ulm : de plus, il s'était assuré, par l'épreuve qu'il avait faite, qu'il n'avait point à redouter une forte et audacieuse diversion sur ses derrières. Il avait la mesure du talent de son adversaire, et il forma aussitôt un des plus grands, un des plus admirables plans, dont l'histoire des guerres modernes fasse mention.

Ce plan ne consistait en rien moins qu'à passer le Danube entre Ulm et l'embouchure du Lech, pour séparer le général Kray de ses magasins à Donawerth et Ratisbonne, et enfin pour le couper de sa base, en l'isolant de Vienne et de l'Autriche.

Par ce moyen, le général Kray, qui n'avait point pris garde aux manœuvres du général Lecourbe sur le Lech, se voyait absolument forcé d'abandonner Ulm. Cette importante place d'armes devenait la proie des Français, et les rendait maîtres du Danube.

Mais ce vaste mouvement exigeait deux opérations préparatoires, pour pouvoir s'exécuter avec sûreté. D'abord, il fallait le masquer par un corps qui restât devant Ulm, et c'est à quoi Moreau destina ce qu'il appelait sa réserve. En second lieu, il fallait chasser du Lech les corps autrichiens de Meerfeldt et autres, ainsi que les Bavarois, postés sur cette rivière. La prudence ne permettait pas qu'on se les laissât à dos pendant le passage du Danube.

En conséquence, les Français passèrent le Lech, le 12 juin, en trois divisions, par Friedberg, Schoengau et Landsberg. Les détachements impériaux qui occupaient les avenues d'Augsbourg, après quelques escarmouches, furent contraints à se replier. Les troupes bavaroises étant également repoussées à Landsberg et Friedberg, les Français entrèrent de nouveau à Augsbourg.

Le général Meerfeldt prit alors la position d'Aicha en Bavière, pour y attendre le corps de Starray, et d'autres renforts que Kray voulait lui envoyer d'Ulm.

La colonne du centre des Français, commandée par le général Lecourbe, s'avança en Bavière, par Euratsbourg. La plus forte division avait passé le Lech à Schoengau, et marchait sur Reitenbuch. Probablement cette colonne, à cause du voisinage du Tyrol, était la plus considérable, comme destinée à protéger le flanc droit des autres, si de ce pays le prince de Reuss eût voulu tenter une diversion. Mais il se retira, au contraire, devant le général Lecourbe, dans la Bavière méridionale. Il est hors de doute qu'il eût pu tirer infiniment plus de parti de ses troupes, si, du Tyrol, il se fût porté, par Kempten, à dos des Français.

Le général Moreau laissa, quelques jours, son armée dans ses positions sur le Lech et la rive droite du Danube ; seulement il se transporta lui-même de Memmingen dans un village plus près d'Ulm, sur la rive droite de l'Iller. Il fit alors rapprocher son armée de cette forteresse, pour occuper davantage l'attention des Autrichiens, et leur cacher ses projets ultérieurs.

La cause de cette inactivité, pendant six ou sept jours, semble être encore une épreuve de la part de Moreau, pour achever de sonder les dispositions de son ennemi. L'immobilité constante des Autrichiens ne laissa plus de doutes sur la possibilité d'entreprendre, sans péril, le passage du Danube au-dessous d'Ulm. Il était très-probable que Kray commettrait la faute capitale d'abandonner Ulm, et de se retirer à l'est, de peur d'être coupé ; par là, il donnait l'ouest à ses ennemis, sans nécessité.

Le 18 juin vit faire les premiers pas pour l'exécution de cette grande entreprise. Quatre-vingts Français passèrent le Danube à la nage avec leurs armes, s'emparèrent des villages de Grembhein et de Blindheim, et de quelques pièces de canon. Les sapeurs et pontonniers, qui étaient passés sur des échelles appuyées sur les débris d'un pont, le rétablirent sous le feu de l'ennemi. Alors l'armée suivit, et gagna la rive gauche.

Il paraît que les Français passèrent aussi non loin de Donawerth, à Munster et à Erlingshofen, sur des ponts que les Autrichiens avaient rompus, mais qu'ils rétablirent comme celui de Blindheim.

Je remarquerai encore, à cette occasion, que les demi-mesures sont toujours les plus funestes. Les Autrichiens devaient, ou rompre et détruire totalement ces ponts, ou les laisser entiers : dans le premier cas, pour empêcher le passage des Français; dans le second, pour

Digitized by Google

passer eux-mêmes, si les circonstances l'exigeaient.

Dès le 19, il s'engagea de nouvelles actions, principalement avec un corps situé près de Donawerth; il était trop faible, il fut presqu'entièrement détruit. Les tirailleurs français, en cette occurrence, comme presque dans toutes, décidèrent le succès.

Un combat plus sérieux se livra près d'Hochstett, lieu célèbre pour les Français, qui fut témoin de leur victoire en 1703 et de leur défaite en 1704. Les Autrichiens, n'ayant que des corps détachés aux endroits les plus importants, tels que Donawerth, Hochstett, Dillingen, Lavingen, et étant disposés par bouquets, furent promptement entamés et dispersés. Les Français occupèrent Donawerth, le 20, et la fameuse position du Schellenberg.

Le même jour, le général Kray se mit en marche d'Ulm, avec 25 bataillons et une nombreuse cavalerie, après avoir laissé une garnison dans la place. Il se porta, en hâte, vers la rivière de Brentz, par Albeck et Langenau. Il parut se diriger sur le corps français qui avait pris pied sur la rive gauche du Danube, et qui se montait déjà à 30,000 hommes. On s'attendait à une bataille : il ne se passa rien.

Les Français avaient poussé de petits détachements dans les environs de Nordlingen; le 23, ils furent contraints de se replier.

A mesure que les Autrichiens se retiraient à l'est, leurs ennemis occupaient les endroits qu'ils évacuaient. Dès le 24, les Français étaient en possession de Giengen, Heidenheim, du Brentzthal, d'Aalen, Esslingen, Gemund et Geislingen.

Au-dessus d'Ulm, également, ils avaient passé le Danube à Erbach, et s'étaient portés vers Blaubeuren. Alors, Ulm se trouva investi.

Le 26, le général Kray avait son quartier général à Monheim, dans la principauté de Neubourg, et Moreau à Néresheim. Il y avait eu, le 24, de légères actions pour se disputer l'Altmuhl, petite rivière qui coule de Pappenheim à Aichstet, avec de fréquents détours. On se canonna pendant une grande heure, puis survint l'ordre de cesser le feu, ce qui fit croire à la conclusion d'un armistice, en conséquence de la convention de Marengo.

On voit que Kray avait fait tout ce que Moreau pouvait souhaiter, et tout ce qu'il avait prévu, en se portant d'Ulm dans la principauté de Neubourg et le haut Palatinat.

Maintenant, examinons ce qu'aurait pu faire, à sa place, un général totalement indépendant du conseil aulique. Il marcha au nord, c'était au sud qu'il fallait marcher. J'ai la satisfaction de me rencontrer ici avec le général Moreau lui-même; voici la substance de son rapport à Bonaparte :

« Voyant que l'armée autrichienne était inébranlable dans son camp d'Ulm, d'où elle pouvait détacher, *sur les deux rives du Danube*, et nous empêcher par conséquent de faire aucuns progrès essentiels en Allemagne; ne voulant point engager d'action à *Blaubeuren*, dans la crainte que l'ennemi *ne profitât de mes mouvements, pour se porter sur Memmingen, s'ouvrir une communication avec le Tyrol et envoyer un corps en Italie*, je me déterminerai à faire manœuvrer le général Lecourbe sur le Lech, espérant par là forcer le général Kray à courir au secours de la Bavière; mais il ne le fit pas, et nous manœuvra à dos, etc. »

Par cette manœuvre à dos, le général Moreau entend l'attaque du 5 juin, dont nous avons rendu le compte le plus détaillé.

L'opinion de Moreau jette encore un nouveau jour sur l'extrême importance dont était le Tyrol, dans cette campagne. Pourquoi donc le général Kray, s'en éloignant sans cesse, abandonne-t-il Ulm et toute la Souabe, après le passage du Danube par Moreau, pour aller, dans le haut Palatinat, se mettre en liaison directe avec l'Autriche et la Bohême?

Loin d'y avoir été contraints par le mouvement de l'armée française, je soutiens que les Autrichiens pouvaient en retirer les plus grands avantages.

Ce n'est pas, toutefois, que Moreau, à mes yeux, ait commis une faute en se hasardant au delà du Danube. Il savait quels étaient ses adversaires, et la connaissance des hommes n'est pas moins utile, à la guerre, que celle des choses. Il est des cas où l'on peut, où l'on doit franchir les bornes de la prudence.

Considérons ici les faits en eux-mêmes. Moreau n'avait point une base suffisante pour tenter, sans dangers, une manœuvre aussi hardie. Resserré entre le Tyrol et le Danube, son *angle objectif* n'avait pas 90 degrés; conséquemment

Digitized by Google

il devait être facile de le séparer de sa base (1). C'est à quoi auraient dû tendre tous les efforts des Impériaux.

Quant à eux, ils n'avaient point à redouter de perdre leur base, quand même Moreau se fût placé entre eux et le chemin direct de l'Autriche. Ils pouvaient toujours, par un léger mouvement, appuyer une de leurs ailes sur leur base, soit au nord sur le Danube, soit au midi sur le Tyrol.

Le 20 juin, ou même plus tard, le général Kray devait s'éloigner d'Ulm, pour attirer de plus en plus les Français sur la rive gauche du Danube. Il lui importait peu de conserver de ce côté sa communication avec les magasins situés derrière lui, puisqu'il la retrouvait toujours par le Tyrol.

Après avoir rassemblé toutes ses forces sur la rive gauche du Danube, il se mettait en mouvement. La marche de ces différents corps vers Ulm, pouvant donner des soupçons au général français, il était important de la cacher le plus possible : il fallait donc qu'elle eût lieu la nuit.

Ces corps seraient arrivés au point du jour devant Ulm; ils en pouvaient former la garnison. Si leur nombre était plus que suffisant, l'excédant rejoignait la grande armée.

Je la suppose partie dès la veille au soir : elle passait le Danube pendant la nuit, et, dès le matin, elle tombait sur les Français avec des forces concentrées et supérieures.

Le général autrichien prenait sur-le-champ une position déterminée, d'où il pût se porter à volonté où le besoin l'aurait exigé. Car, poursuivre les différents corps français dispersés, pouvait donner le temps à Moreau de repasser le Danube, et de rouvrir sa communication.

Quel devait donc être l'objet des Impériaux, ou le point sur lequel ils devaient diriger leur marche? Était-ce à l'est ou à l'ouest de l'Iller? C'est ce que nous allons examiner.

Le général Kray pouvait attaquer brusquement sur la rive droite ou orientale de l'Iller, la partie de l'armée française qui n'avait point passé le Danube, et l'accabler par une énorme supériorité de forces.

Mais il pouvait aussi remonter la rive gauche de l'Iller, passer cette rivière, et prendre poste à Memmingen. Par cette manœuvre, il coupait totalement aux Français leur communication avec leur base sur la rive droite du Danube : ils la conservaient sur la gauche, c'est-à-dire, avec le Rhin, depuis Strasbourg jusqu'à Mayence; mais leurs magasins n'étaient point dans cette partie.

Le général Kray avait d'autant plus de motifs pour aller s'emparer de cette excellente position de Memmingen, que, dût le succès ne point répondre à son attente, il ne se compromettait que très-faiblement.

Moreau pouvait, d'abord, remontant la rive gauche du Danube, où il était avec la meilleure partie de son armée, marcher vers Ulm, et assiéger cette place; mais ce siége était impraticable, tant qu'elle n'était pas investie sur les deux rives, et, de sa position de Memmingen, Kray y mettait un obstacle direct. En se partageant, et mettant le fleuve entre les deux divisions de leur armée, les Français s'engageaient dans la situation la plus périlleuse.

Qu'on ne me dise pas que, de même qu'ils étaient, précédemment, maîtres de la rive droite jusqu'au confluent du Lech et plus bas, ils le seraient devenus de la gauche jusqu'à Ingolstadt, et que, par conséquent, leur communication avec leur base, c'est-à-dire, avec le Rhin et ses places fortes, leur restant toujours ouverte par Tubingen et Stuttgard, leur situation se trouvait encore la même, puisqu'ils n'auraient fait que changer de rive avec les Autrichiens. Il me sera facile de prouver que les choses prenaient, alors, un aspect tout différent.

Par suite de la position de Kray à Memmingen, Moreau perdait sa communication avec la Suisse, conséquemment avec l'Italie et l'armée de Bonaparte : car le général autrichien, par une légère marche de flanc, pouvait facilement se placer entre la Suisse et l'armée française, qui eût occupé alors la rive gauche du Danube. Il n'y avait point assez de troupes en Suisse, pour que l'on pût redouter une diversion à dos de leur part.

Bien plus, de sa position de Memmingen, le général Kray pouvait envoyer un gros corps dans le Tyrol, et de là il était le maître de se porter, à volonté, sur l'Italie ou sur la Suisse. La conquête de ce dernier pays lui était assu-

(1) *Esprit du système de guerre moderne*, 1re part., sect. II.

Digitized by Google

rée par deux colonnes, dont la première pénétrait par Coire, Glaris, Schwitz et Lucerne, et la seconde par Feldkirch, Appenzell et Zurich.

La position des Impériaux à Memmingen devait nécessairement avoir de si funestes résultats pour Moreau, qu'il aurait indubitablement tout tenté pour la leur faire quitter. Tout fait croire que, loin de rester sur la rive gauche du Danube, il aurait rassemblé toutes ses forces pour tomber avec fureur sur le général Kray. Celui-ci était-il battu, il avait toujours une retraite libre en Tyrol, où il ne cessait pas d'inquiéter singulièrement le général Moreau. Aidé des milices du pays, il lui devenait très-facile de s'y défendre : sa marche s'effectuait en toute sûreté par Kempten, en remontant l'Iller.

La défaite de Kray à Memmingen ne pouvait donc point avoir les suites désastreuses qu'ont eues ses revers subséquents ou ceux de ses successeurs. Moreau, quoique vainqueur, était contraint d'évacuer la Bavière et la Souabe orientale, pendant le reste de cette campagne; il ne pouvait, en aucune façon, laisser l'armée du Tyrol sur son flanc, et encore moins sur ses derrières. De plus, il se trouvait obligé de veiller sur la Suisse, sans cesse menacée par le Tyrol.

Si Moreau eût attaqué les Autrichiens à Memmingen, il pouvait chercher à tourner leur flanc gauche, pour les séparer du Danube et d'Ulm; il pouvait, autrement, s'attacher à leur droite, pour la couper du Tyrol, ce qui valait encore mieux. Peut-être aussi réussissait-il à tourner les deux flancs, et, alors, la situation de Kray devenait des plus fâcheuses.

Cette manœuvre, pour laquelle le coup d'œil de Moreau l'aurait vraisemblablement déterminé, n'est point d'une aussi difficile exécution qu'on se l'imagine au premier examen. Il n'est pas même besoin d'une aussi grande supériorité de nombre, que des gens inexpérimentés le pourraient croire. Il est aisé d'inquiéter le front de l'ennemi par de petits corps, principalement dans un terrain boisé et coupé, tandis que l'on manœuvre pour cerner ses flancs et lui intercepter la communication avec ses moyens de subsistance. Si son centre est rompu, le désordre facilite encore plus l'opération projetée.

Le général Kray, dans l'hypothèse actuelle, devait moins s'inquiéter de son flanc gauche, suffisamment protégé par Ulm. Les Français ne pouvaient agir avec efficacité, de ce côté, avant de s'être rendus maîtres de cette place, et un siége leur devenait impraticable dans la position où nous les supposons. Toute l'attention des Impériaux devait se porter sur l'entretien de leur communication avec le Tyrol, d'où dépendait leur salut.

Le général Kray pouvait camper en avant de l'Iller ou se retirer derrière cette rivière, et occuper seulement Memmingen par des avant-postes, ce qui eût mieux valu, à cause du danger qu'il y a d'avoir une rivière derrière soi, quand on est exposé à une affaire générale, ou, ce qui est bien pire, à une surprise.

Ce n'est pas que je pense que Kray aurait dû attendre l'attaque des Français dans une immobilité parfaite ; il aurait fallu, au contraire, que, masqué par les troupes qu'il avait à Memmingen, il marchât par sa droite, pour tomber sur le flanc gauche des Français. Par là, il avait l'avantage de l'offensive, et se mettait hors de danger de perdre sa communication avec le Tyrol.

C'est près de l'abbaye d'Ottobeuren, par exemple, qu'il aurait pu se porter sur la gauche de Moreau, qui avançait vers Memmingen. Si l'attaque ne réussissait pas, le Tyrol lui offrait un asile sûr; si elle avait le succès qu'il était permis d'en espérer, il n'y avait plus de retraite pour les Français. Pressés par l'armée victorieuse, le corps posté à Memmingen leur interdisait le passage de l'Iller et le retour vers le Rhin. Il fallait qu'alors le général Kray renouvelât ses attaques sans relâche.

Moreau aurait cherché probablement à se reporter sur la rive gauche du Danube. Mais avec combien de périls n'aurait-il point tenté ce passage, ayant l'armée de Kray à dos, et le corps de Memmingen, qui aurait côtoyé l'Iller, se montrant avant lui au delà du Danube?

Il est difficile de dire ce qui serait arrivé, mais il est encore plus difficile de croire que cela fût arrivé.

Mais, quittons les suppositions, pour revenir aux événements réels. Nous avons laissé le général Kray, dans les derniers jours de juin, à Monheim, dans la principauté de Neubourg.

Le 24, il se remit en marche, passa le

Digitized by Google

Danube à peu de distance de Neubourg, laissa une forte arrière-garde, et campa sur la rive droite, de façon que son aile droite était appuyée au fleuve, et que son armée faisait front vers le Lech.

Le 26, un corps français d'environ 12,000 hommes passa le Lech vis-à-vis Friedberg, pendant que le général Molitor occupait le prince de Reuss dans la Souabe supérieure. Ce corps français avait beaucoup de cavalerie. Il s'avança, dans la nuit, de plusieurs milles sur Munich; il était commandé par le général Decaen. Le général Meerfeldt se replia devant lui, et l'électeur de Bavière abandonna sa capitale.

Le général Kray occupant toujours les bords du Danube près de Neubourg, plusieurs corps français, sous les ordres de Lecourbe, s'avancèrent de Donawerth contre les Autrichiens, pour les rejeter sur Ingolstadt.

Le 28, il s'engagea une action, où le général Montrichard, avec l'avant-garde, attaqua trop précipitamment : le général Kray, qui commandait en personne, le repoussa avec perte.

Les généraux Lecourbe et Grandjean, étant survenus avec leurs divisions, rétablirent promptement la prépondérance, et culbutèrent les Autrichiens, quoique plus nombreux.

Ceux-ci, pendant la nuit, se retirèrent sur les deux rives du Danube jusqu'à Ingolstadt. Auparavant ils mirent le feu au pont de Neubourg.

Des environs d'Ulm, les Français envoyèrent des partis dans le duché de Wurtemberg, où ils se firent de nouveaux moyens de continuer la guerre.

Le général Kray ne maintint qu'un seul jour sa position d'Ingolstadt. Le 29, il se porta sur la rive droite du Danube, vers Landshut sur l'Iser. Les Français prirent la même direction par Freisingen.

Le 27, après une affaire fort chaude avec le général Meerfeldt, le général Decaen était entré à Dachau, et, le 28, à Munich, que les Autrichiens avaient évacué sans résistance.

De ce moment, toute l'armée française était campée sur les terres de Bavière. Il ne restait plus en Souabe que le sorps qui bloquait Ulm, sous le général Richepanse.

On doit des éloges à la marche du général Kray sur Landshut : elle le rapprochait du Tyrol, et le mettait à même de menacer le flanc droit des Français. En un mot, elle était conforme au principe immuable que j'ai souvent rappelé, savoir, que les retraites doivent toujours être excentriques.

S'il avait pu maintenir cette position, Moreau trouvait des difficultés presque insurmontables à pénétrer en Autriche.

Mais les Français pouvant, de Munich, détacher une colonne sur le flanc gauche des Impériaux, ceux-ci se voyaient alors séparés du Tyrol, et forcés d'abandonner Landshut et toute autre position sur l'Iser.

Le général Kray devait donc tout tenter pour reprendre Munich; le plus expéditif était une attaque ou surprise des plus rapides, pendant que le général Decaen s'était déjà éloigné de cette place : il fallait aussi envoyer un gros détachement contre ce général, et l'attaquer vivement.

Les Autrichiens pouvaient, sans regret, abandonner le Danube à leurs ennemis; tout progrès leur devenait impossible, tant que Kray occupait Landshut. En cas que la reprise de Munich eût lieu, les règles de l'art exigeaient que les Impériaux passassent immédiatement l'Iser avec toute leur armée, et détachassent une forte colonne sur Augsbourg. Le flanc droit des Français se trouvait menacé; ils se voyaient en danger de perdre leur communication avec la Suisse et l'Italie.

Il est vrai que les vivres auraient pu manquer, faute d'avoir établi dans le Tyrol des magasins suffisants. C'était cependant leur véritable place, tant à cause de leur sûreté, que parce que ce pays devait être regardé comme le centre de toutes les opérations.

Il était facile de prévoir que le général Moreau chercherait bientôt, par ses manœuvres, à déloger les Autrichiens des bords de l'Iser. Il lui suffisait pour cela d'envoyer un corps sur l'Inn supérieur, vers Braunau.

Mais Kray, en se portant à gauche de Landshut sur l'Inn et le Tyrol, changeait la face des choses. Approvisionné par l'Autriche, il pouvait ensuite opérer, à volonté, vers l'Italie, la Suisse, ou l'Allemagne.

Le général Moreau fit avancer son armée en différents corps, spécialement dans la Bavière méridionale, où il manœuvra sur le flanc gau-



Digitized by Google

che de Kray, et le contraignit conséquemment à la retraite. Moreau, en personne, resta en arrière avec la réserve, pour mieux diriger ce grand mouvement : c'était sa vraie place.

Sur ces entrefaites, l'on vit sortir de Mayence un corps commandé par le général Sainte-Suzanne. Il s'engagea aussitôt une escarmouche avec les avant-postes mayençais et autrichiens, sans aucun résultat.

Les Allemands avaient une ligne retranchée sur la Nidda. Les Français l'attaquèrent le lendemain, et ayant pénétré par Bockenheim et Roedelsheim, la ligne se trouva coupée, et les Allemands se retirèrent vers Francfort. Les Français investirent cette ville après le combat, et lui imposèrent une contribution, pour avoir donné passage aux troupes mayençaises.

Il y eut encore quelques actions dans cette partie, mais l'arrivée d'un courrier qui apporta, le 17 juillet, la nouvelle d'un armistice, mit fin aux hostilités.

Le but de cette expédition de Mayence paraissait être de s'emparer de la Franconie, qui promettait une riche moisson de contributions. Sous ce rapport, elle était fort bien calculée, mais, sous ceux de la stratégie, il se présentait de grandes difficultés. D'ailleurs, ce corps était beaucoup trop faible; il ne passait point 8 à 9,000 hommes.

Il est très-facile de couper un ennemi qui se porte de Mayence à Francfort; mais il faudrait, pour cela, que la ligne de démarcation établie dans la guerre de la révolution, ne gênât point les mouvements vers le nord.

Vers le sud, ou du côté du Mein, se présentent de plus grands obstacles. Il faut passer cette rivière pour se mettre au dos de l'ennemi; opération très-hasardeuse, quand on n'a point la faculté de se retirer au nord dans les montagnes, et sur Koenigstein, en cas d'échec. Cette retraite était libre, lorsque Custines, en 1792, était sur la Nidda; il aurait dû être coupé, et n'a pu échapper que par une grande faute de son adversaire.

La dificulté de pénétrer de Mayence en Allemagne, provient de ce qu'il faut agir excentriquement; et, pour peu que l'ennemi entende son métier, il se montre bientôt sur les flancs et à dos.

Le détour que fait le Rhin à Mayence, en se jetant tout à coup à l'ouest, en est la cause. En raison de cette courbe, l'ennemi se trouve maître de la circonférence.

Mais nous avons encore à rendre compte de quelques événements entre les deux grandes armées, avant la conclusion de l'armistice.

Le 9 juillet, les Impériaux furent délogés de Landshut. L'archiduc Ferdinand plaça quelques bataillons en avant du pont, mais ils furent battus, en abandonnant des canons et des prisonniers.

La surprise de Donawerth par le comte de Mier, qui y prit la boulangerie de campagne des Français, et fit aussitôt détruire les retranchements qu'ils avaient élevés au Schellenberg, est encore une nouvelle preuve de l'utilité des partis volants.

Au lieu de se retirer de l'Iser sur Passau et le Danube, ce qui aurait ouvert l'Autriche aux Français, le général Kray se dirigea vers les environs de Braunau, dans la Bavière méridionale : c'est ce que lui conseillait la prudence.

Le prince de Reuss, au commencement de juillet, fit quelques démonstrations du Tyrol, à dos de l'armée de Moreau, et les Français renvoyèrent aussitôt un corps sur le Lech. Le général Lecourbe marcha, avec trois divisions, contre le prince de Reuss, qui, outre le corps de Condé, avait reçu des renforts considérables.

Le pas d'Ehrenberg près de Reuti, Scharnitz, et le passage de Kufstein, sont les seuls points par lesquels on puisse pénétrer au nord dans le Tyrol. Ces défilés étaient garnis de troupes et de chasseurs tyroliens, mais on n'était point sans inquiétude sur le passage de Feldkirch.

Le général Lecourbe, qui se dirigeait par Memmingen sur le Tyrol et le Vorarlberg, se replia tout à coup vers Schoengau, sur le Lech. Il attaqua les Autrichiens à Reuti et Immenstadt, et les repoussa; il prit la résolution hardie de faire marcher un corps de troupes par la forêt de Bregentz, ce que nul général n'avait osé tenter jusqu'alors. Par là, il coupait aux Impériaux la retraite sur les montagnes de Montasun, et se donnait la faculté de les attaquer en même temps par la Suisse. Cette manœuvre, admirable dans tous ses mouvements, força les Autrichiens à évacuer précipitamment le pays des Grisons, dont les

Digitized by Google

Français se trouvaient maîtres, ainsi que de Feldkirch.

Que l'on juge maintenant combien une forte diversion du Tyrol eût été efficace contre les Français, puisqu'une simple démonstration de ce côté les détermina sur-le-champ à détacher un corps considérable. On a bien tort de considérer les diversions comme des opérations secondaires; il faut y employer la plus grande partie de ses forces, et leur succès est immanquable.

Pourquoi le général Kray, rassemblant ses troupes derrière l'Inn, n'allait-il pas gagner le Tyrol par Burkhausen, Ditmanning, Traunstein, Marquarstein et Kufstein?

Ce mouvement aurait été masqué par une forte reconnaissance dans les environs de Landshut, où l'on aurait employé beaucoup de cavalerie. Ce corps se repliait, après, derrière l'Inn, sur deux colonnes; l'une vers Braunau, l'autre vers Alt-Oeting.

Parvenue en Tyrol, je ne pense pas que l'armée impériale dût déboucher par Kufstein. Il suffisait de garnir fortement ce défilé et celui de Scharnitz, en continuant la marche. Alors, de Reuti, ou du pas d'Ehrenberg, les Autrichiens descendaient en force sur la rive droite du Lech : en se tenant sur la rive gauche, ils couraient le risque d'être séparés de leur base par les Français, c'est-à-dire, des trois pas de Reuti, Scharnitz et Kufstein. Il ne leur restait plus d'autre parti, en pareil cas, que de se porter en toute hâte vers Ulm et le Danube, pour obtenir une nouvelle base; mais cela était-il praticable, ayant sans cesse à côtoyer l'armée française?

Pour couvrir la marche sur le Lech, il eût été bien vu de faire déboucher un corps de Kufstein, puis un autre de Scharnitz. L'ennemi les aurait considérés comme l'avant-garde des colonnes qui allaient s'avancer par ces défilés; et, au moment où il se serait porté contre eux, l'armée se montrait sur le Lech. Il fallait bien qu'alors les Français évacuassent la Bavière, suivis en flanc ou à dos par les corps que l'on aurait laissés à Braunau et Alt-Oeting.

Plus j'examine cette manœuvre, plus l'effet m'en semble infaillible. Les Français se trouvaient cernés dans un demi-cercle de corps, correspondant tous entre eux depuis Braunau jusqu'au pas d'Ehrenberg sur le Lech. Une continuité de mouvements bien combinés les forçait également à abandonner la Souabe orientale : Ulm se trouvait dégagé. Je dis plus, une autre opération rejetait les Français jusqu'au Rhin même.

J'entends ici une diversion en Suisse. Une colonne autrichienne se portait sur Bregentz, une autre sur Feldkirch, et de là sur Appenzel. Dès lors, les choses n'étaient plus égales des deux côtés : les Autrichiens, eussent-ils été battus, avaient toujours une retraite certaine en Tyrol; mais si la Suisse tombait en leur pouvoir, ils se trouvaient en mesure d'interdire aux Français le retour sur le Rhin.

La colonne de Bregentz couvrait celle d'Appenzel; chacune de celles qui descendaient du nord du Tyrol, couvrait sa voisine. C'était un développement simultané de têtes de colonnes, qui se portaient de plus en plus à l'ouest : on avouera qu'il n'est pas possible de voir une plus belle manœuvre.

Examinons, en revanche, la position dans laquelle l'armistice trouva l'armée autrichienne. Elle n'était pas entièrement mauvaise; elle l'eût été, s'ils se fussent appuyés au Danube. Ils s'étaient placés entre ce fleuve et le Tyrol, ce qui dénotait des vues beaucoup plus saines.

D'après un rapport de Kray, du 8 juillet, son armée campait près d'Amtfing. Le corps de réserve était à Haag, un détachement vers Landshut, et un autre à Saal, devant Ratisbonne. Wasserbourg et Muhldorf étaient également occupés.

L'armée impériale se trouvait trop divisée par ces différentes positions. Celle de Ratisbonne était inutile, puisqu'on ne pouvait défendre cette ville. Je crois que trois corps sur trois points divers, pouvant tout couvrir, il suffisait de ceux d'Alt-Oeting, Wasserbourg et Rosenheim. Mais je suppose aussi que l'on eût tenté un coup hardi pour rentrer en possession de Munich; car, pour ne point faire la guerre défensive avec trop de désavantage, il faut se montrer quelquefois sur l'offensive.

Dans le cas d'une attaque trop vigoureuse de la part des Français, on gagnait le Tyrol, d'après le grand principe des retraites excentriques, c'est-à-dire, obliques, et jamais perpendiculaires (1).

(1) *Esprit du système de guerre moderne*, 1re part., sect. VIII.

Digitized by Google

La convention de Parsdorf, du 15 juillet, vint tout à coup suspendre les opérations militaires. Il n'est pas hors de propos de retracer ici la ligne de démarcation qui fut tirée entre les deux armées, afin d'être en état de mieux suivre les événements subséquents.

Les Autrichiens restèrent sur la rive gauche de la Nidda, la droite du Mein et de la Rednitz, la gauche de l'Altmuhl et du Danube, la droite de la Vils et de la Colpach. Leur ligne s'étendait alors, en remontant la rive droite du Lech, sur les limites du comté de Werdenfels.

L'armée française étendait ensuite sa droite des sources du Lech, à dos du Vorarlberg, la vallée de l'Ill y comprise, le long des frontières des Grisons, jusqu'à Chiavenne. Le haut et le bas Engadin restait aux Impériaux, ainsi que la vallée de Sainte-Marie vers la source de l'Adige : le pays des Grisons demeurait neutre.

Les forteresses d'Ulm, Philisbourg, Wurzbourg et Ingolstadt, avec un circuit proportionné, conservaient garnison impériale, et devaient recevoir leur subsistance par des convois réglés.

Avant de me permettre des réflexions sur cet armistice, et de passer aux grands événements qui avaient déjà eu lieu en Italie, je dois encore soumettre à mes lecteurs quelques considérations sur cette première période de la campagne d'Allemagne.

On peut la diviser en deux parties : celle de Souabe et celle de Bavière; toutes deux portant ce caractère, qu'elles sont presque totalement stratégiques et fort peu tactiques (1). Je veux faire remarquer que le résultat en est beaucoup moins dû à des combats, qu'à des marches et mouvements.

Les combats furent presque tous décidés par une masse de forces prépondérantes, portées sur un point; on s'étudia toujours à se déborder, à se tourner réciproquement. C'est une suite nécessaire de la plus grande extension en plusieurs corps, et du développement de ces corps sur un front plus large.

Cette prodigieuse étendue, nécessitée par le soin de couvrir ses magasins, et par la force des armées, plus nombreuses qu'autrefois, rend extrêmement difficile de tourner le flanc de l'ennemi par des manœuvres de simple tactique. D'ailleurs, si l'on y parvient, la division de la ligne, en plusieurs positions, ne permet pas de recueillir communément d'avantages décisifs. Le plus souvent, le résultat de tous vos efforts est de battre une partie d'un corps, qui, lui-même, n'est qu'une partie de l'ensemble.

Par exemple, 3 bataillons occupent une hauteur et 5 escadrons la plaine adjacente. A mille pas de là est un bois où l'on aura placé 3 autres bataillons, également appuyés par quelques escadrons, et ainsi de suite. Tout cela, cependant, est compté pour une position. Le temps énorme qu'exigent les manœuvres nécessaires pour tourner une ligne ainsi disposée sur plusieurs lieues d'étendue, donne presque toujours à l'ennemi celui de combiner ses mouvements sur les vôtres, quand vous les exécutez à sa vue, c'est-à-dire, quand ce sont des mouvements de tactique.

Voilà pourquoi, dans cette campagne, il ne s'est rien opéré de grand et d'important que par la stratégie. C'est elle qui a appris à rassembler une force supérieure contre un corps de l'ennemi, contre un point de sa position, puis à fondre alors sur lui, à l'accabler sous le nombre, en le pressant à la fois sur son front et ses flancs.

Je prétends donc que la tactique, comme l'art de manœuvrer en présence de l'ennemi, de tomber avec une masse prépondérante sur un point de sa ligne, pendant qu'avec un nombre moindre on contient le reste dans sa position, enfin, comme l'art de multiplier ses forces, disparaîtra de plus en plus de la théorie de la guerre. La stratégie seule dirigera tout, et les batailles ne seront plus que le résultat des masses et du nombre (2).

Les combinaisons de la tactique sont présentement connues; elles ne peuvent réellement donner le change qu'à un ennemi frappé d'une cécité totale. Il est sans cesse en son pouvoir de déjouer vos projets par un contre-mouvement. Ce n'est que dans l'origine de ses conceptions, que la tactique a pu produire de grands effets.

(1) *Esprit du système de guerre moderne*, 1re part., sect. x.

(2) *Esprit du système de guerre moderne*, part. II, sect. 1re.

Digitized by Google

Elle offre peu de ressources contre un incident regardé à la guerre comme le plus terrible de tous : c'est celui où le centre étant enfoncé, les deux ailes se trouvent séparées l'une de l'autre. Je crois avoir le premier mis au jour un principe applicable à ce sujet.

J'ai démontré l'utilité et l'excellence des retraites excentriques (1).

Si elles sont les meilleures, ou même les seules bonnes, pourquoi s'effrayer de voir enfoncer son centre? L'excentricité n'en acquiert que plus d'aisance. Si l'ennemi s'avance, il vous prête ses flancs; bientôt vous vous trouvez sur ses derrières, vous interceptez ses moyens de subsistance, sa communication avec sa base (2).

Chez les anciens, l'attaque et la défaite du centre ont pu avoir d'heureux effets : encore voyons-nous ce qu'il en coûta aux Romains, pour avoir tenté cette manœuvre à la bataille de Cannes.

Ce principe de l'excentricité, une fois bien compris et adopté, doit changer la face de la guerre. Jusqu'à cette époque, ayant l'apparence d'un paradoxe, comme tout ce qui ne tombe pas immédiatement sous le sens, il trouvera des antagonistes opiniâtres.

J'ai observé plus haut que les Français n'avaient jamais eu une base suffisante en Souabe, puisque leur angle objectif resta toujours au-dessous de 90 degrés.

En effet, cette base n'était proprement que l'espace compris entre Bâle et Strasbourg, au plus Landau, car la rive gauche ou septentrionale du Danube était au pouvoir des Autrichiens.

Mais de Bâle à Pfullendorf, c'était toute autre chose : ils avaient au sud la Suisse pour base. C'est pourquoi j'ai déjà dit que les Impériaux n'auraient point dû songer à défendre la partie occidentale de la Souabe, puisque les Français occupaient deux côtés du quadrilatère.

On pourrait peut-être étendre l'avantage de la base assurée par la Suisse, jusqu'au méridien de Bregentz. En effet, quoique le lac de Constance, du méridien de Pfullendorf jusqu'à celui de Bregentz, ne fasse point une base, il empêche cependant les opérations de l'ennemi, et l'espace occupé par les eaux est neutre pour les deux parties.

Mais le méridien de Bregentz dépassé, les Français étaient menacés sur leurs deux flancs; au sud, par le Tyrol et les Grisons, jusqu'au Rhin; au nord, par le Danube, dont les Autrichiens possédaient encore la rive gauche.

Plus les Français s'avancèrent vers le Lech, plus ils s'éloignèrent de leur base, sans pouvoir s'en former une nouvelle. Leur angle objectif diminuait toujours, et le triangle, dans lequel ils opéraient offensivement, perdait progressivement de sa surface. L'angle qu'ils présentaient à leurs ennemis, en Bavière, était à peine de 60 degrés. Leur position était extrêmement critique; elle avait quelque ressemblance avec celle des armées coalisées en Champagne, en 1792. Celles-ci ne durent la faculté de se retirer qu'aux détestables dispositions de Dumouriez, en dépit de toutes les louanges qu'il se donna impudemment; et de même, malgré les grands talents de Moreau, on ne peut nier qu'il ne trouva des avantages réels dans l'inhabileté de ses adversaires. Il en sut profiter, et c'est un art qui, chez les anciens comme chez les modernes, a manqué à la plupart des généraux.

Nous ne trouvons effectivement que trois points qui soient à l'abri de la censure, dans la conduite des Autrichiens pendant la campagne que nous venons de suivre.

Premièrement, leur retraite sur Ulm; secondement, l'attaque de l'aile gauche des Français à Biberach, tandis qu'ils manœuvraient sur le Lech; enfin, leur retraite sur Landshut et Braunau, c'est-à-dire, derrière l'Iser et l'Inn, au lieu du Danube.

Il est temps de nous occuper de ce qui s'était passé en Italie.

(1) *Esprit du système de guerre moderne*, 1re part., sect. VIII.

(2) *Esprit du système de guerre moderne*, part. 1re, sect. II.

Digitized by Google

# CAMPAGNE D'ITALIE.

Je passe maintenant à l'histoire de la plus mémorable de toutes les campagnes des temps modernes; d'une campagne qui, en moins d'un mois, a décidé du destin de la révolution française, et, conséquemment, de celui de l'humanité en Europe.

Nous y remarquerons, d'un côté, les lumières les plus éclatantes; de l'autre, l'aveuglement le plus profond : nous y verrons l'alliance irrésistible de la hardiesse et de la prudence.

Ce que nous n'osions croire, sur la foi des historiens, du passage d'Annibal à travers les Alpes, se trouve réalisé, surpassé, sous nos yeux, par la marche de Bonaparte, qui franchit ses effrayantes barrières avec sa cavalerie, son artillerie et ses bagages.

Du haut des monts, il fond sur l'Italie, la subjugue, y rétablit la fortune de la France, et l'élève à un degré de gloire inconnu. Qui jamais, depuis César, eut autant de droits à dire comme lui : *Veni, vidi, vici?*

Sous le rapport purement militaire, cette campagne se distingue par des traits qui ne permettent de l'assimiler à aucune autre. On y observe des mouvements si neufs, qu'on peut en déduire de nouveaux principes de guerre.

Le 8 mai (18 floréal), Bonaparte arriva à Genève, après avoir recueilli, sur sa route, les témoignages non équivoques de la confiance qu'avaient inspirée les heureux débuts de son administration. Il eut soin de faire voir au peuple, comme aux armées, qu'il fallait conquérir la paix, puisque les ennemis de la France s'y refusaient: jamais on ne sut donner à l'ardeur martiale un mobile plus noble, un but plus glorieux.

Nous ne dédaignerons pas de remarquer que, dès que Bonaparte quitta Paris, toutes les bouches, toutes les papiers, annoncèrent qu'avant la fin du mois il serait dans les plaines de la Lombardie, et peut-être dans Milan. Les Autrichiens affectèrent de sourire en entendant ces prédictions : quelques jours s'écoulèrent, elles étaient toutes accomplies.

Sylla et César aimaient beaucoup que l'on crût à leur bonheur, à leur *fortune* : je ne vois rien dans l'histoire de ces deux hommes extraordinaires, qui soit aussi surprenant que cette série d'événements miraculeux, entassés dans six ans de la vie du héros de la France. La providence protége l'homme qu'elle a choisi pour l'instrument de ses grands desseins; la providence a dirigé cette campagne d'Italie, qui, sans cela, demeure inexplicable. Ceci n'est point une phrase de déclamateur enthou-

Digitized by Google

siaste : je m'attacherai, par la suite, à le démontrer.

Le 12 mai, Bonaparte se mit en marche de Genève vers Lausanne : c'est là qu'il passa en revue une partie de l'armée de réserve. Je remarque, comme un article qui ne peut être indifférent à un militaire qui étudie son métier jusque dans les moindres détails, qu'on envoya de Grenoble une grande quantité de biscuit pour l'armée. Les Français se contentent de cette nourriture, dans l'occasion : pourquoi ne l'a-t-on jamais essayée dans nos armées allemandes? Le soldat, qui ne peut porter communément de pain que pour trois jours, pourrait se charger de biscuit pour neuf. Au lieu d'un approvisionnement de pain pour six jours, les fourgons pourraient prendre du biscuit pour un mois ou peut-être plus. Quelles nouvelles, quelles étonnantes facultés n'en retirerait pas une armée, pour effectuer des marches, des mouvements, trop souvent entravés par la difficulté des convois, dont le besoin est sans cesse renaissant! Les frais, l'embarras d'une boulangerie de campagne, n'existeraient plus, puisque le biscuit, ayant l'avantage de se conserver, se trouverait tout préparé dans les magasins.

De Lausanne, le général Bonaparte fit avancer aussitôt l'armée de réserve vers les frontières d'Italie. Les troupes qui avaient quitté Dijon les dernières, formaient l'arrière-garde; et il resta dans cette ville quelques généraux pour présider à l'organisation des conscrits, à mesure qu'ils y arrivaient, et les envoyer rejoindre l'armée.

Nous laissons cette armée aux pieds des Alpes, pour nous occuper de ce qui n'occupait que trop les Autrichiens à cette époque : leurs opérations dans le pays de Gênes.

Le général Mélas avait abandonné au général Otto le commandement du corps de blocus devant Gênes, et, avec le reste des troupes, il se mit en marche sur Vado, afin d'agir de concert avec le général Elsnitz, et de rejeter le général Suchet sur Nice. Celui-ci, par là, se serait vu dans l'impuissance absolue de porter le moindre secours à Gênes ou à Savone. Les Autrichiens avaient déjà ouvert une batterie contre la citadelle de cette dernière place.

Le 26 avril (6 floréal), les Français abandonnèrent San-Giovanni di Marialto, et se retirèrent jusque derrière Calessano. Alors 2 brigades autrichiennes trouvèrent la facilité de s'avancer jusque sur le mont Maglia, et de se réunir au corps d'Elsnitz, qui était à San-Giacomo. Le général Gorrup occupa le mont San-Giovanni.

Par l'approche des renforts qu'amenait le général Mélas, les Français furent contraints de lever en hâte le blocus du château de Finale. Le général Lattermann s'empara de l'excellente position de la Capra Zoppa, après que les Français eurent évacué aussi les ouvrages de Saint-Pantalon.

Le général Gorrup, en débouchant par les défilés de Céva, prenait les Français à revers. En conséquence, ils quittèrent aussi la position de Sette Pani et de Torre di Melagno, et se retirèrent entre Capo Santo-Spirito et les hauteurs de Zuccarello.

Le général Elsnitz s'avança, alors, en deux colonnes, pour occuper les postes que venait d'abandonner l'ennemi, et se mettre en jonction avec le général Lattermann par Capra Zoppa. En même temps, le général Gorrup, avec une troisième colonne, se porta sur Santo-Bernardo, et rendit extrêmement difficile la retraite des Français, rejetés au delà de Bardinetto.

On ne peut refuser de légitimes éloges à cette habile manœuvre des Impériaux. Pour l'observateur, qui ne s'attache qu'à la chose même, afin d'en faire la base de ses jugements, il importerait peu de savoir quel en fut l'auteur; mais on se rappellera que la voix publique en fit honneur au général Zach, chef de l'état-major.

Ces mouvements démontrent l'excellence de toute entreprise sur le flanc ou à dos de l'ennemi; de plus, que celui qui est maître de la montagne le sera bientôt de la vallée. Il était absolument impossible que les Français se maintinssent en possession de la rivière de Gênes, tant que les Autrichiens étaient maîtres des montagnes et des places fortes du Piémont, et se servaient de cet immense avantage pour agir offensivement.

C'est d'après cette considération que Bonaparte, en 1796 (an IV), n'entreprit sa brillante campagne qu'après s'être assuré de tout le Piémont. La rivière de Gênes doit être considérée comme une vallée étroite, entre la

Digitized by Google

chaîne de montagnes et la mer Méditerranée; elle est elle-même coupée par des hauteurs. Un terrain aussi circonscrit ne peut fournir en aucune façon à la subsistance d'une armée; il faut donc tirer ses vivres de France, ou par mer. Quand l'ennemi y domine, comme les Anglais dans cette guerre, quel danger ne court pas une armée française qui voit l'ennemi réunir tous ses efforts contre son flanc gauche, pour l'isoler entièrement. Cette armée est alors dans la position de celle qui, d'après une ligne d'opérations sans base, agirait dans le pays de l'ennemi, en partant d'un point unique. Ici, ce point est Nice. Pour de plus amples éclaircissements, je renvoie à mon premier ouvrage, où ce sujet est traité avec détail (1).

Si j'avais besoin de faits pour appuyer mon assertion, je ferais remarquer que, malgré l'habileté de ses chefs, l'armée française a été coupée dans la rivière de Gênes, et que Masséna, après la défense la plus opiniâtre, a été réduit à se rendre. Ce qui est arrivé depuis, par suite de la bataille de Marengo, sort de la thèse actuelle, et n'en peut conséquemment infirmer en rien la vérité.

Près de Gênes, le général Otto s'empara du poste de Rivarello di Sotto, et des deux ouvrages fermés, nommés *i due Fratelli*. Le général Lattermann s'avança jusqu'à Borsi et Pietra, et étendit ses avant-postes vers Loano. Le général Elsnitz se porta sur Monte-Nuovo, Giustenice et Monte-Calvo. En même temps, le général Gorrup fit une attaque sur les avant-postes français à Rocca-Barbena, et les repoussa jusqu'à Monte-Ligno.

Ces endroits ne se trouvent point sur toutes les cartes; du moins elles n'en offrent qu'une partie. Ainsi, celui qui n'a point dans la tête la théorie de cette manœuvre, ne pourra point s'en faire une idée distincte : au contraire, s'il en a l'esprit, il lui sera très-facile de se la représenter dans tous ses mouvements. Son but fixe et constant était de rejeter les Français sur Nice, en tournant continuellement leur flanc gauche. Il fut parfaitement atteint, parce que les Autrichiens étaient maîtres des places fortes derrière les montagnes, et des principales gorges ou passages.

(1) *Esprit du système de guerre moderne*, 1re part., sect. v et vi.

Les Impériaux mirent tant d'ardeur et de constance dans cette entreprise, qu'ils fermèrent les yeux sur l'orage prêt à fondre sur eux du haut des Alpes. Il est vrai que l'armée de réserve pouvait être destinée contre l'Allemagne ou contre le Tyrol; il est vrai que l'annonce journalière de tous les papiers-nouvelles de Paris, pouvait être considérée comme cherchant à égarer l'opinion plutôt qu'à la diriger; mais enfin, c'était aux Autrichiens à ne rien négliger pour parvenir à la découverte de la vérité.

Ce n'est pas, au reste, que l'on puisse les blâmer d'avoir attaché tant d'importance à la prise de Gênes : cette place seule leur manquait pour pouvoir étendre, sans obstacle, leur flanc gauche jusqu'à la mer, et se mettre à portée de communiquer librement avec les Anglais, soit pour leurs moyens de subsistance, soit pour la combinaison des opérations militaires. Du moment où elle était en leur pouvoir, ils n'avaient plus d'ennemis que sur leur front. Qui se croira donc en droit de reprocher au général Mélas de n'avoir point renoncé à toute entreprise sur Gênes, pour se porter avec toutes ses forces aux pieds ou sur le sommet des Alpes?

Pouvait-il abandonner une carrière qu'il venait de s'ouvrir avec tant d'éclat, pour aller se jeter dans la position la plus critique. Il se voyait, dès lors, entre deux feux. Masséna, réuni de nouveau à Suchet, aurait entrepris à tout instant sur ses derrières, pendant que l'armée de réserve se serait précipitée sur lui. Il se trouvait exposé à évacuer toute la Lombardie sans coup férir, abandonnant les places du Piémont à leurs propres forces.

Je le répète donc : jusqu'après la bataille de Marengo, il n'y avait rien de perdu pour les Autrichiens. Avant la fatale et incompréhensible convention qui suivit cette journée, on ne peut nier que leur campagne ne fût aussi glorieuse en Italie qu'elle était blâmable et désastreuse en Allemagne. Tant que le général Zach resta à la tête de l'état-major, rien ne portait à désespérer du succès : du moment que cet excellent officier tomba dans les mains des Français, la fortune abandonna les Impériaux.

Revenons aux opérations. Le général Elsnitz poussa jusqu'à Monte-Gaole, et par l'occupa-

Digitized by Google

tion de ce poste, la position de l'ennemi à Capo San-Spirito fut entièrement tournée. En conséquence, les Français l'évacuèrent le 3, de grand matin, en toute hâte. Se trouvant alors rejetés de leur aile gauche sur le chemin de la côte, ils se virent contraints à se retirer sur Alassio.

Quoique le général autrichien ne pût détacher que de petits corps à la poursuite des Français jusqu'à Langueglia, parce que ses trois colonnes des montagnes furent considérablement retardées dans leur marche par les mauvais chemins, ils ne continuèrent pas moins leur retraite. Le général Mélas établit son quartier général à Albenga.

Le 2, les Français firent, avec 3,000 hommes, une sortie de Gênes sur le point de *la Coronata*, pendant qu'une violente cannonnade fut entretenue par la place contre les autres divisions du corps de blocus. L'attaque fut des plus chaudes : les régiments de Splény et de Nadasti furent culbutés; mais des renforts successifs ne tardèrent pas à rétablir le combat, et le blocus fut continué avec une nouvelle ardeur.

Le 7, le général Elsnitz, avec trois colonnes, attaqua les Français à *Machio delle Pietre*. Ceux-ci se replièrent, après avoir fait une défense qui leur coûta beaucoup de monde. Le général Elsnitz se hâta aussi de déloger l'ennemi de Monte-Grande.

Pendant ce temps, le général Lattermann déboucha de sa position de Bolo, attaqua les Français avec le bataillon de grenadiers de Paar, les débusqua de Capo di Berta, qu'ils occupaient en face de lui, et les contraignit à se replier jusqu'à Poggio par Oneille et Port-Maurice.

Le 8, le général Lattermann prit poste à Poggio, en tirant vers San-Remo.

Le 6, le général Knesewich avait attaqué les Français au Col-de-Tende, et les avait fait poursuivre jusqu'à Saorgio, par son avant-garde. Ce succès rendit les Impériaux maîtres d'un poste qui flanquait tous ceux des Français en avant de Nice.

Le général Lattermann occupa alors la position de Cima di Battina. Le général Elsnitz reçut l'ordre d'avancer par Dolce-Acqua sur la Roja, et d'y former le centre avec son corps, tandis que le général Gorrup, réuni au général Knesewich, formait l'aile droite à Breglio. Le général Mélas transféra son quartier général à Bordighera, et détacha quelques partis vers Nice : en même temps, des frégates anglaises parurent devant ce port.

Le général Mélas fit retrancher la position de la Roja : elle était extrêmement importante, en ce qu'elle fermait aux Français l'accès de la rivière de Gênes. Les généraux autrichiens mirent dans l'occupation de cette position une activité digne d'éloges. Les généraux Knesewich et Gorrup occupaient le Col de Brois et Sospello, et firent des démonstrations dans la vallée de Saint-Martin. Le fort de Vintimille était encore au pouvoir des Français.

Le 13 mai, Masséna fit, avec toute la garnison de Gênes, une attaque générale sur le corps du général Hohenzollern : le combat dura sept heures. Enfin, après les plus grands efforts, les Français regagnèrent la ville.

Le général Mélas, dans sa position sur la Roja, voyait avec peine les Français à Vintimille. Il donna ordre au général Lattermann d'en tenter l'assaut. Quand les dispositions en furent faites, les Français, hors d'état de tenir, se rendirent au nombre de 6 officiers et 100 hommes.

C'est ainsi que tout prospérait pour les Autrichiens, bien éloignés, sans doute, de prévoir les malheurs suspendus sur leurs têtes.

La faiblesse du général Suchet, et le peu d'utilité d'une position avancée, que l'on ne pouvait d'ailleurs plus maintenir, le déterminèrent à se retirer derrière le Var, qui faisait autrefois la frontière de France dans cette partie. Le général Gorrup, qui le suivait pas à pas, entra bientôt dans Nice.

Le général Mélas ne discontinua cependant point de faire travailler aux retranchements de la Roja, pour en tirer avantage en cas de retraite; mais il se porta sur le Var avec toutes ses troupes, et détacha les généraux Knesewich et Gorrup par le Col-de-Tende, pour renforcer le général Kaim, en Piémont.

Bientôt, alarmé lui-même par le bruit du passage des Alpes par les Français, il abandonna au général Elsnitz le commandement du corps sur le Var, et se dirigea, en personne, vers le Piémont.

Je l'ai dit : la conduite des Autrichiens en Italie ne peut être blâmée; je crois, néanmoins, qu'ils auraient pu faire mieux encore, puisqu'ils



Digitized by Google

avaient les moyens de couper toute l'armée française, au lieu de laisser à Suchet une retraite ouverte sur la Provence. Je m'explique :

Il fallait, pour atteindre cet objet, que la principale force des Impériaux se portât sur Albenga, et s'emparât de cette position. Suchet, qui occupait Savone, partageait alors le sort de Masséna, et, comme lui, se trouvait totalement séparé de la France.

Outre Albenga, il aurait fallu s'emparer aussi d'Oneille, ce qui eût été opéré par un détachement de la même colonne, qui se serait séparée d'elle à Garessio.

Toute cette opération se dirigeait de Céva, qui lui servait de base. De Coni, on procédait à l'attaque du Col-de-Tende, ainsi qu'elle a eu lieu plus tard. Cette colonne se portait rapidement sur Nice, alors sans défense, garnissait le Var, et menaçait la Provence. Elle devait être assez forte pour être en état de couvrir d'une manière sûre les corps qui occupaient Albenga, Oneille, etc.

Que l'on remarque combien la marche stratégique des Autrichiens facilitait tous ces mouvements. Les places fortes de Piémont étaient autant de bases. Coni et Céva, particulièrement, étaient les points desquels devaient s'élever toutes les lignes dirigées sur Nice, Albenga, Oneille, Final, Noli et Savone. Toute entreprise sur Gênes et les contrées adjacentes se basaient sur Acqui, Alexandrie, Voghera et Tortone (1). La grande supériorité de forces des Autrichiens leur permettait d'opérer de tous ces côtés à la fois.

J'ai eu plus d'une fois occasion d'avancer qu'il était rarement nécessaire, tant dans les opérations de stratégie que dans celles de tactique, de se partager en plus de trois colonnes ou divisions principales. Cependant, je semble moi-même dévier ici de ce principe, puisque je dirige une colonne sur Nice, une autre sur Oneille, la troisième sur Albenga, Final et Noli, la quatrième sur Savone, et la cinquième enfin sur Gênes. Les deux dernières, à la vérité, ne sont destinées qu'à de fausses attaques, pour tenir l'ennemi en échec.

D'ailleurs, je trouve ici le lieu de placer quelques réflexions, qui ne seront pas sans prix pour ceux qui étudient la guerre en grand.

D'abord, une colonne peut se subdiviser en d'autres plus petites, sans cesser d'être une, relativement au but principal. Autrement, il faudrait donc considérer comme formant une colonne à part, les patrouilles d'éclaireurs jetées sur les flancs pendant la marche. Je ne regarderai donc que comme un seul corps, tout ce qui se dirige vers un seul point.

Il est très-aisé de se représenter l'effet qu'eût immanquablement produit l'exécution du plan que je viens d'indiquer, c'est-à-dire, l'ouverture de la campagne par la prise de Nice. Elle était aussitôt suivie du passage du Var et d'une invasion en Provence. Les moindres progrès qu'eussent faits les Autrichiens dans cette partie, ne pouvaient manquer d'opérer une puissante diversion. Elle pouvait aller jusqu'à attirer sur ce point une grande partie de l'armée de réserve, qui se disposait dès lors au passage des Alpes.

Mais ces considérations sur ce qui pouvait se faire et n'a point été fait, ne prouvent nullement que ces opérations fussent mauvaises, mais qu'il y a plusieurs manières d'atteindre le même but : j'ai déjà dit que la campagne des Autrichiens, dans le pays de Gênes, méritait des éloges.

Le manque de vivres nécessita la reddition de la citadelle de Savone, après un investissement de quinze jours, pendant que Gênes continuait à se défendre : cette reddition eut lieu le 15 mai.

Dans la nuit du 18 au 19, 8 bataillons français passèrent le Var. Une moitié se porta sur l'aile gauche des Autrichiens, afin de l'observer; l'autre attaqua le centre, mais sans succès. Les Français se replièrent jusqu'au Var : leur retraite fut protégée par la tête de pont et par l'artillerie placée sur la rive droite du fleuve.

Il est surprenant que les Impériaux, immédiatement après la prise de Nice, n'aient pas tenté le passage du Var de vive force. Les Français, à cette époque, n'avaient pas encore reçu de renforts. Les Impériaux pouvaient pénétrer en Provence, y vivre aux dépens de leur ennemi; dissiper les débris du faible corps que commandait le général Suchet, et répandre l'alarme dans toute cette partie. Il fallait profiter du premier moment; car bientôt, rassurés

(1) *Esprit du système de guerre moderne*, 1re part., sect. II et III.

Digitized by Google

par l'attitude défensive des Autrichiens, les Français redevinrent eux-mêmes les assaillants. En vain m'alléguera-t-on que la retraite de Provence eût été difficile; ce côté de la France est totalement dépourvu de places fortes. Mais on perdit un temps précieux; et du moment où Mélas se vit contraint de passer les montagnes pour aller au-devant de l'armée de Bonaparte, il ne fut plus possible de songer à aucune entreprise. Cependant nous voyons les Autrichiens, affaiblis par les grands détachements qu'ils avaient envoyés en Piémont, s'opiniâtrer encore à ce passage du Var. Le moment favorable n'existait plus pour eux.

Le 26 mai, le général Elsnitz attaqua de nouveau la tête de pont; il resta plusieurs heures devant les ouvrages; des vaisseaux anglais joignirent leur feu à celui de l'artillerie autrichienne, mais le tout en vain : les Français se maintinrent dans leur poste, et tuèrent beaucoup de monde à l'ennemi. On ne conçoit guère pourquoi les Autrichiens ne cherchèrent pas à se frayer un passage en remontant le Var; ils tournaient la position des Français, et les forçaient à abandonner les bords du fleuve, de peur de se voir acculés à la mer.

Mais, le 29, les Français, considérablement renforcés par le général Saint-Hilaire, attaquèrent et emportèrent Nice. Les Autrichiens y laissèrent des prisonniers, des munitions, du canon. Leur retraite se fit partie par le Col-de-Tende, partie vers le territoire génois, le long de la Méditerranée : cette retraite était excentrique, et, conséquemment, faite dans les vrais principes.

En effet, en poursuivant les Autrichiens, les Français se trouvaient bientôt avoir sur leur flanc gauche la colonne qui s'était retirée dans les montagnes, par le Col-de-Tende. En s'avançant sur la côte jusqu'à Oneille, ils s'exposaient à se voir pris à dos et coupés de Nice. Cette division des Autrichiens en deux corps les protégeait donc incomparablement mieux que s'ils se fussent repliés en un seul, en côtoyant la mer. Cet exemple, entre mille, démontre encore ici l'exellence des retraites excentriques et partielles (1).

Mais les Français ne pouvaient-ils pas également se partager en deux corps, et suivre chaque colonne impériale? oui, sans doute; mais celui que l'on aurait détaché contre le Col-de-Tende aurait dû nécessairement être plus fort; l'autre restait inactif, ou du moins ne faisait que des progrès insignifiants pour la délivrance de Gênes, objet capital à cette époque.

Les Autrichiens ne se retirèrent pas plus loin que la Roja, où ils reprirent une position retranchée qu'ils avaient occupée précédemment. Les Français ne tardèrent point à les en déloger, par une attaque des plus vives, qui eut lieu le 2 juin. En un instant, furent emportés des ouvrages qui avaient coûté beaucoup de temps et de peine à construire.

J'en fais la remarque expresse, parce que dans cette guerre comme dans les précédentes, et spécialement dans celle de sept ans, les Autrichiens ont toujours paru compter infiniment sur les redoutes, les fossés, les palissades, dont cent fois, néanmoins, ils ont été débusqués par les Français et les Prussiens. Cela ne surprendra point le militaire qui réfléchira qu'il est peu de cas où l'on ne puisse tourner un ouvrage. Les retranchements ne sont véritablement d'une nécessité absolue que dans des gorges étroites, comme le Col-de-Tende, la Bocchetta, etc.; de même encore, lorsque l'on se trouve concentré sur un seul point, et sans base, par une force très-supérieure, comme Frédéric le Grand près de Schweidnitz, dans son camp de Bungelwitz. Dans ce dernier cas, un camp retranché est une forteresse dans laquelle on se hâte de se jeter. Mais, en général, je maintiens hardiment que les ouvrages retranchés conviennent beaucoup moins au système de guerre moderne qu'à celui de nos devanciers. La cause en est évidente : l'esprit de ce nouveau système consiste dans la mobilité, et les retranchements sont un obstacle au mouvement.

Après avoir éloigné les Autrichiens de la Roja, il était de la plus haute importance pour les Français de s'emparer du Col-de-Tende. Ils l'attaquèrent, en effet, par le Col-de-Sabion et celui de la Boara; une démonstration sur le front concourut au succès. On voit que les Autrichiens s'étaient laissés tourner par Pigna et Dolce-Acqua; c'est ce qui est encore plus à redouter dans la guerre de montagnes que dans celle de plaine. En vain se fie-t-on sur les hauteurs et les escarpements : Folard observe ju-

(1) *Système de guerre moderne*, 1re part., sect. VIII.

Digitized by Google

dicieusement qu'un homme peut passer où a passé une chèvre, et qu'un corps peut passer où a passé un homme. Nous en trouvons dans l'antiquité de grands exemples (1). D'ailleurs, il n'existe point de carte assez parfaite pour vous donner une connaissance exacte de tous les défilés, de tous les sentiers par lesquels on peut venir à vous. Il faut absolument reconnaître soi-même la chaîne des montagnes; il faut, de plus, s'affider des gens du pays qui puissent servir de guides et d'éclaireurs.

Je regarde donc la manœuvre des Français pour tourner le Col-de-Tende, comme un modèle à suivre en pareil cas, et la conduite imprévoyante des Autrichiens, au contraire, comme un exemple à éviter.

Maîtres du Col-de-Tende, qui couvrait les derrières de leur armée; les Français devaient avoir pour objet principal de se porter le plus rapidement possible sur Gênes, réduite aux abois. C'est ce qu'ils firent effectivement; nous voyons leur quartier général transféré, le 3 juin, de San-Remo à Port-Maurice.

La famine, longtemps soufferte dans toutes ces horreurs, contraignit enfin Masséna à rendre Gênes, le 4. Quelques jours plus tard, les Autrichiens, alarmés par les progrès de l'armée du premier consul, eussent été obligés de lever le blocus. Il est à remarquer, en effet, que presqu'au même instant qu'ils entraient dans Gênes, ils évacuaient Vintimille et Savone, qui furent immédiatement occupés par les Français.

Le général Otto marcha en toute hâte vers Voghera, avec le corps qui avait servi au blocus. Il y essuya un échec assez grave; mais ceci appartient aux opérations de l'armée de réserve, sur lesquelles il ne convient pas d'anticiper.

La possession de Gênes était, sans doute, d'une extrême importance; mais on ne conçoit pas pourquoi les Autrichiens n'en confièrent point la garde aux Anglais, qui la sollicitaient instamment. La jalousie peut seule expliquer cette conduite; c'est le vice radical et destructeur de toute coalition. Assurément, l'Angleterre, dirigée dans toutes ses démarches par un esprit d'ambition insatiable, aurait cherché tous les moyens d'abuser de cet avantage; mais les Autrichiens ne devaient négliger aucuns de ceux qui pouvaient contribuer à leur salut. Les troupes qu'ils laissèrent dans Gênes auraient renforcé Mélas, ou se seraient opposées au général Suchet.

Les opérations dans la Ligurie pouvant être considérées comme terminées ici, nous passerons au récit de la courte, mais merveilleuse campagne de l'armée de Bonaparte, que nous avons laissée au pied des Alpes.

Le 16 mai, elle commença l'exécution du vaste plan du consul. C'est ce jour que l'avant-garde passa le Saint-Bernard. Cette montagne présentait, tant par sa hauteur et son énorme masse, que par les neiges dont elle est couverte, un obstacle presque insurmontable. Le génie du chef, l'ardeur des soldats, cette inimaginable activité qui n'appartient qu'aux Français, triomphèrent de tout. L'histoire ne dédaignera pas de conserver les plus légers détails de ce passage, qui fera oublier celui d'Annibal. Il n'est qu'un mot à dire pour en faire sentir l'énorme différence : le héros carthaginois n'avait point d'artillerie. Voici les moyens qu'employa Bonaparte pour le transport de la sienne.

On creusa des arbres en forme d'auge; les canons et les obusiers y étaient introduits : 100 hommes, attelés à un cable, passèrent ainsi les arbres et les pièces en deux jours. On fit également usage d'un autre expédient; c'étaient des traîneaux à rouleaux qui avaient été construits à Auxonne : les affûts étaient portés par pièces détachées, excepté ceux des canons de 4, que 10 hommes portaient sur un brancard. On fut obligé de décharger les caissons, et de diviser les munitions par caisses, dont on chargea des hommes ou des mulets.

Le 16 pareillement, la division Chabran passa le petit Saint-Bernard : son avant-garde parut tout à coup devant Aoste. La garnison autrichienne se rangea sur les hauteurs en avant de cette ville. Un bataillon français eut

(1) Le plus mémorable est celui des Thermopyles, l'an 480 avant l'ère vulgaire. Léonidas, avec ses Spartiates, croyait, dans cet étroit passage, pouvoir braver tous les efforts de l'armée de Xerxès. Un pâtre indiqua aux Perses un sentier du mont Anopée, par lequel on pouvait tourner les Grecs : Léonidas, enveloppé, s'immortalisa par des prodiges de valeur, mais Xerxès pénétra dans la Phocide. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

ordre de la prendre à dos; elle n'attendit pas ce mouvement, se replia dans la ville, et voulut opposer quelque résistance sur le pont. Les Français la chargèrent à la baïonnette, et la culbutèrent.

L'armée continua à passer le Saint-Bernard, les 17, 18, 19 et 20 mai. Le général Berthier se trouvait déjà, le 18, sur le territoire italien. Le même jour, le général Lannes arriva devant Chatillon, à la nuit tombante; il trouva l'ennemi sur toutes les hauteurs environnantes. Voyant que le général Mallet ne pourrait arriver à temps pour tourner les Autrichiens, il se décida, sans délai, à une brusque attaque. Elle fut exécutée par les grenadiers de la 22e demi-brigarde et 100 hussards du 2e régiment: l'ennemi fut chassé de Chatillon, avec perte de 2 pièces de canon; on lui fit 300 prisonniers. Le général Lannes, et bientôt après le général Berthier, investirent l'important fort de Bard.

Bonaparte, qui dirigeait toutes ces opérations, et formait l'armée à mesure qu'elle arrivait au pied des monts, se trouvait, le 18, à Martinach, dans le Valais.

Le 22, l'avant-garde française rencontra un corps autrichien qui défendait la gorge de Saint-Martin : elle l'enfonça, et le dissipa.

Le 23, le général Lannes se présenta devant Ivrée, que les Autrichiens firent mine de défendre; mais les Français emportèrent par escalade la ville et la citadelle.

Semblable à un torrent, l'armée du premier consul se précipitait dans l'étroite vallée d'Aoste, et se dirigeait vers les plaines du Piémont. Les Impériaux, qui longtemps avaient refusé de croire à cette audacieuse entreprise, qui n'en parlaient même qu'avec dédain, frappés d'effroi, fuyaient de toutes parts.

Le général Moncey passa le Saint-Gothard avec 20,000 hommes; une autre colonne se porta vers Suze. Ces grands mouvements étaient concentriques, et présentent un développement si imposant, que je n'hésite pas à les mettre encore au-dessus de l'invasion de la Bohême par Frédéric le Grand, en 1757; invasion réputée pour un prodige dans l'histoire des guerres modernes.

Cependant le fort de Bard opposait une résistance plus longue qu'on ne l'avait imaginé. La partie inférieure et les ponts-levis étaient déjà emportés, que le haut tenait encore; il y avait une double enceinte fortifiée. La gorge que ce château est destiné à couvrir, est successivement resserrée. L'artillerie française ne pouvait être conduite à l'armée, qu'en passant à 50 toises du fort, et sous le feux de deux batteries. On profitait, pour cela, de l'obscurité de la nuit : les roues des affûts et des caissons étaient garnies de paille; on en avait couvert le chemin. Les soldats s'offrirent à s'atteler aux pièces et chariots : ils rencontrèrent un obstacle d'une autre nature, c'était une rivière qui baigne la principale tour de la forteresse; il fallut se frayer un passage détourné dans un roc escarpé. Les Autrichiens faisaient pleuvoir une grêle de grenades et de pots-à-feu.

Une attaque vigoureuse, exécutée par un piquet de grenadiers, et le feu de 2 pièces habilement placées pour battre en brèche, contraignirent enfin le commandant à capituler, le 1er juin. Cette conquête, de peu de valeur en apparence, était néanmoins d'un grand prix pour la communication de l'armée avec la Suisse, par le val d'Aoste.

Le 26 mai, Bonaparte entra dans Ivrée. Toutes les divisions de l'armée française furent, de ce jour, rassemblées dans la plaine, et il est à remarquer que ce fut aussi le même que le général Mélas arriva de Nice à Turin.

Après le court récit de ce mémorable passage, qu'il me soit permis de soumettre aux militaires qui me liront, quelques réflexions que je crois dignes de les occuper.

Le plan et l'exécution feront éternellement la gloire de la nation française, et du chef qu'elle s'est donné. La première idée fut d'attaquer les Impériaux d'un côté, où ils imaginaient n'avoir rien à craindre, ce qui était déjà beaucoup; mais les conséquences qu'en tirait d'avance un génie à qui rien n'échappe, allaient encore plus loin. Bonaparte savait qu'en franchissant les Alpes, il allait tourner l'armée autrichienne et la mettre dans la position la plus critique, pendant qu'elle s'obstinait au blocus de Gênes et à de stériles opérations dans le comté de Nice. Le cabinet de Vienne n'ayant point senti de quelle importance était la Suisse, ou ayant négligé de la faire attaquer à la fois du côté de l'Allemagne et de celui de l'Italie, c'était à la France à se servir de l'immense avantage que lui donnait la position saillante

Digitized by Google

de cette contrée : or, c'est ce qu'elle a fait avec tant d'habileté, avec tant de succès.

Je ne suis point du nombre de ceux qui ont avancé que l'armée française, perdant une bataille en Piémont, s'exposait à une ruine totale. N'avait-elle point occupé tous les passages des montagnes, et ne pouvait-elle s'en servir pour faire sa retraite, en supposant même qu'elle fût forcée d'abandonner une partie de son artillerie?

Le gain de cette bataille, au contraire, lui livrait son ennemi. Les colonnes françaises agissaient concentriquement, l'une par la vallée de Suze, l'autre par le val d'Aoste, toutes deux contre le Piémont. Celle qui arrivait par le Saint-Gothard menaçait Milan. Toutes les mesures, en un mot, étaient si bien prises, que dans l'hypothèse où l'on ne pourrait arracher l'Italie aux Autrichiens, on se trouvait, du moins, à portée d'entreprendre de grandes choses en Tyrol. Cette entreprise était suggérée par les principes les moins contestables de l'art de la guerre.

Mais j'entends qu'on me demande de toutes parts : les Autrichiens ne pouvaient-ils donc s'opposer au passage des Alpes? Je ne m'occupe point ici des esprits routiniers qui avaient déclaré ces énormes masses *infranchissables* (si j'ose m'exprimer ainsi). J'observerai encore une fois qu'une montagne qui arrêtera quelques voyageurs intimidés, ne sera point un obstacle pour une armée qui déploie une volonté bien déterminée, soutenue d'efforts bien plus efficaces. Essayons-donc de trouver par quels moyens il eût été praticable de mettre les Français dans l'impossibilité d'accomplir leurs audacieux projets.

Je conviens que les Impériaux ne pouvaient se permettre de perdre de vue le corps avec lequel Masséna occupait Gênes, ni celui que commandait le général Suchet; car, que servait-il de déjouer les manœuvres de l'armée de Bonaparte, si l'on restait en danger de se voir pris à dos par celle de Gênes? Il faut convenir, cependant, que la ligne des forteresses du Piémont couvrait l'armée de Mélas, pendant qu'elle se portait au-devant de celle du premier consul.

Mais les Autrichiens étaient-ils assez nombreux pour tenir tête des deux côtés? J'ose croire l'affirmer. Avaient-ils le temps de prendre leurs précautions, depuis l'instant où ils furent instruits de ce qui se préparait contre eux? Assurément. Tous les journaux, tous les avis, toutes les relations qui arrivaient de France, s'accordaient pour annoncer cette grande expédition. « C'était un motif pour n'y point croire » disent les généraux autrichiens, et ceux qui tentent d'excuser l'inconcevable apathie de la cour impériale. Pourquoi donc? Était-ce la première fois que les divers gouvernements de France avaient publié leurs plans de campagne dans les papiers publics, ou, du moins, avaient laissé parler leurs gazettiers en toute liberté? L'armée de réserve se formait à Dijon, que ceux même qu'elle devait écraser, se livraient à de vaines railleries, ou s'amusaient à répandre de misérables caricatures. Fatal aveuglement! En supposant que Bonaparte ne songeât point à descendre en Piémont, ne pouvait-il pas attaquer le Tyrol, envahir le sud de l'Allemagne, et porter la terreur jusque dans le sein de l'Autriche?

L'Angleterre, de son côté, contribua de tout son pouvoir à épaissir le bandeau sur les yeux de son imprudente alliée. Uniquement occupés de leurs intérêts, sacrifiant sans pudeur ceux des nations assez aveugles pour lier leur cause à la leur, les Anglais ne voient dans toute l'Europe que leur île. Dans leur orgueilleux système, c'est de cette petite île que le continent doit recevoir l'ordre d'entrer en guerre ou de conclure la paix, selon qu'il importe à sa barbare politique. Le cabinet de Vienne dirigé par le ministère le plus inepte, ou le plus honteusement vendu à celui de Saint-James, prodiguait l'or et le sang en pure perte. Les succès de l'armée austro-russe avaient fini par blesser l'arrogance britannique; elle jugea qu'il fallait des revers pour ramener l'empereur au sentiment de sa faiblesse, pour le faire rentrer sous sa dépendance. C'est ainsi que, dans son délire, l'Angleterre préparait les triomphes et la grandeur de la France; c'est ainsi qu'elle s'est attiré l'indignation et la haine de tous les peuples du globe. Parce qu'un bras de mer les sépare du reste de l'humanité, ces insulaires croient pouvoir se dispenser d'être hommes, et se contentent d'être Anglais (1).

(1) Je me suis fait une loi, comme je l'ai annoncé dans mon avant-propos, d'élaguer tout ce qui n'a point

Digitized by Google

Après avoir reproché à l'Autriche son aveuglement ou son impéritie, je sens que l'on est en droit d'exiger que je m'explique sur les moyens qu'il lui convenait de prendre, pour détourner l'orage prêt à fondre sur elle.

Dès les premiers jours de mai, sa résolution devait être invariablement prise; il ne fallait pas, dans cette terrible crise, flotter entre deux extrêmes. Rien n'est plus pernicieux que les demi-mesures, à la guerre comme en politique; les partis décidés, violents même en apparence, sont toujours préférables. Que de généraux, d'hommes d'état, de particuliers même, ont dû leur infortune à leur indécision, à la mollesse de leur conduite! J'ai déjà prouvé, par des exemples, la vérité de cette assertion; je continuerai à le faire dans le récit et l'examen des événements subséquents.

Je reviens à la position des Autrichiens, dans le Piémont et la Lombardie. Ils avaient à choisir, selon moi, entre deux partis directement opposés.

Le premier consistait à marcher au-devant des Français, avec toutes les forces dont on pouvait rigoureusement se passer dans le pays de Gênes. Mais jusqu'où fallait-il s'avancer? Le plus loin possible, c'est-à-dire, ne point se contenter d'occuper les vallées et même le sommet des montagnes, mais les franchir rapidement, en se faisant suivre de la plus petite quantité possible d'artillerie légère.

C'était en Suisse, alors, que l'avant-garde autrichienne rencontrait l'avant-garde française. Il en résultait le double avantage de donner une grande idée de sa hardiesse, et d'avoir affaire à un ennemi qui était à peine rassemblé. Était-on battu, l'on avait une retraite assurée par les défilés, et en se repliant, on trouvait des renforts avec lesquels on recommençait continuellement de nouvelles attaques. Les Français, même en les supposant vainqueurs, se trouvaient considérablement retardés, et les Autrichiens gagnaient du temps à proportion pour la prise de Gênes. Cette ville tombée, le grand accroissement de leurs forces les mettait en état d'agir avec bien plus d'efficacité encore.

Il est cependant à considérer que diverses colonnes françaises se présentaient sur plusieurs points d'une position demi-circulaire. Le corps autrichien qui se portait sur le Saint-Bernard se trouvait exposé a être pris à dos par le corps ennemi qui cherchait à passer par Suze, tandis que celui du Saint-Gothard menaçait de couper toute communication avec les pays héréditaires. La prudence exigeait donc qu'à chacune de ces colonnes, il en fût opposé une capable, sinon de l'arrêter, du moins de retarder sensiblement sa marche. Une immense cavalerie toute fraîche attendait les Français dans les plaines du Piémont.

Mais loin de se trouver en mesure d'exécuter le plan que je viens de tracer, les Impériaux étaient tellement en retard, qu'ils ne purent seulement arriver à temps pour occuper, retrancher et défendre les vallées d'Aoste, de Suze, et toutes celles où la nature leur offrait d'inappréciables ressources.

Il me reste maintenant à rendre compte du second projet, que j'ai annoncé comme totalement opposé à celui que je viens de décrire. J'éprouve quelque timidité en produisant mes idées. Je n'ignore pas qu'elles contrarient la routine, et qu'elles seront trouvées paradoxales par les esprits qui ne se permettent pas de penser autrement que leurs devanciers.

Dans cette nouvelle hypothèse, nulle opposition directe à l'invasion des Français par les Alpes pennines. Les Autrichiens continuaient à opérer tranquillement dans la Ligurie, et à presser la reddition de Gênes : ils avaient, cependant, attention d'envoyer une force respectable à Mantoue.

Que l'on ne dise point qu'ils étaient sans base, et, conséquemment, dans l'oubli d'un des premiers principes militaires. Quoique séparés du centre de la monarchie autrichienne, ne trouvaient-ils pas cette base dans les places fortes du Piémont, telles que Voghera, Tortone, Alexandrie, Acqui, Asti, Turin, Albe, Cherasco, Céva, Coni? Toute la partie de l'Italie, au sud du Pô, n'était-elle point à leur disposition pour leurs approvisionnements?

Je considère donc les Impériaux dans le pays

un rapport immédiat avec le sujet de cet ouvrage; mais j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt, dans les circonstances actuelles, de faire voir combien l'opinion des étrangers éclairés, relativement à Angleterre, se rapproche de la nôtre. La dernière phrase m'a paru remarquable par son énergie et sa concision; je l'ai rendue littéralement.

(*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

de Gênes, comme formant réellement par eux-mêmes un *état de guerre*, une colonie militaire indépendante, portant en elle-même tous les moyens de sa propre conservation et de sa durée.

Quant au gouvernement Impérial, à l'imitation des Français, il fallait qu'il s'occupât, avec toute la célérité possible, de la formation d'une armée de réserve; il fallait que cette armée, rassemblée sous Mantoue, opérât sa jonction avec la Ligurie. A la tête d'une force aussi redoutable, le général Mélas entreprenait une puissante diversion; il pénétrait en Provence.

Une colonne se portait par Vence, Grasse, Fayence, et avançait, autant que possible, jusqu'à la Durance. L'autre marchait sur Toulon, en côtoyant la mer, et de concert avec la flotte anglaise. Elle était couverte sur le flanc, et dos à dos, par le corps qui occupait le nord de la Provence, dans le cas où l'on se serait vu forcé à la retraite. Mais il fallait, pour cela, que les Français fissent agir une force proportionnée; et alors quelle puissante diversion! quel retard, ou même quel changement apporté aux entreprises de l'armée de réserve et de celle d'Allemagne! Gênes tombée, les Impériaux opérant à couvert et sous l'appui des places fortes du Piémont, avaient-ils beaucoup à redouter d'être entamés de ce côté? Nous verrons plus bas qu'ils étaient même en situation d'agir offensivement.

Ce n'est pas, néanmoins, que je prétende absolument blâmer le général Mélas d'avoir marché contre l'armée de réserve; mais je soutiens qu'il fallait le faire plus tôt, si toutefois on ne prenait le parti opposé, tel que je viens de le décrire. Il ne faut pas oublier que si Masséna avait eu des vivres pour cinq jours de plus, les Autrichiens auraient été contraints de lever le blocus; et voilà quel eût été l'effet désastreux de l'imprévoyance, de l'irrésolution et des demi-mesures : on avait Gênes à dos, les Français en avant et sur le flanc gauche.

En refusant de marcher au-devant de l'armée de Bonaparte, il est incontestable que le général autrichien attirait sur lui l'animadversion de l'Europe entière. La cour de Vienne l'aurait probablement regardé comme un traître, jusqu'à ce que son plan se fût développé, et que le succès l'eût justifié.

C'est ainsi que le grand Turenne fut poursuivi par les clameurs de ses ennemis, lorsqu'il évacua l'Alsace et se retira en Lorraine. Mais il les réduisit bientôt au silence, et les força même à l'admiration, en rentrant victorieux dans cette province; et l'on reconnut alors que c'était pour la conquérir plus sûrement, qu'il l'avait abandonnée aux Impériaux.

Reprenons le récit des événements.

La garnison autrichienne sortie d'Ivrée, et portée, par des renforts venus de Turin, jusqu'à 5,000 fantassins et 4,000 hommes de troupes à cheval, s'était postée derrière la Chiusella, sur les hauteurs de Romano. Le général Lannes reçut l'ordre de forcer le passage de la Chiusella; il se présenta le 26 mai sur le bord de cette rivière.

La 6e demi-brigade d'infanterie légère faisait la tête de la colonne, et commença l'attaque. Moitié passa sur un pont, moitié en marchant dans l'eau, sous un feu épouvantable de mitraille et de mousqueterie. Les Autrichiens lâchèrent pied : 2 régiments, qui formaient la deuxième ligne, paraissaient vouloir tenir, mais un autre corps français vint appuyer la 6e demi-brigade, et on arriva en présence d'un corps de cavalerie fort nombreux, qui était en troisième ligne.

Cette cavalerie chargea trois fois les deux demi-brigades, mais les Français repoussèrent chacune de ces charges, et se trouvèrent bientôt maîtres du champ de bataille.

Comme il est dit dans le rapport fait sur cette action, ainsi que dans nombre d'autres, que des charges de cavalerie ont été repoussées par la force de la baïonnette seule, je crois devoir présenter ici quelques réflexions sur cette arme, et en même temps sur les attaque de la cavalerie contre l'infanterie (1).

(1) Quelques personnes éclairées auraient été d'avis que je supprimasse tout l'article que l'on va lire; elles étaient choquées du ton railleur qu'y a pris l'auteur, pour discuter des points d'une si grande importance. J'ai cru, néanmoins, que cette discussion ne serait pas sans intérêt pour les militaires qui font une étude approfondie de leur état; mais j'ai pensé aussi qu'il était suffisant de donner aux lecteurs français la somme des idées de l'écrivain allemand. Peu d'entre eux auraient trouvé du charme à ses plaisanteries, par exemple, lorsqu'il dit que la baïonnette ne conviendrait qu'à des *marionnettes*, que c'est une *broche à alouettes* (*Lerchen Spiess*), que l'infanterie ainsi armée ressemble à une *troupe de baladins* (*Pickel-Heringen*). (Note du Trad.)

Digitized by Google

La baïonnette est l'arme favorite des troupes modernes; on lui attribue des effets étonnants, c'est à elle que l'on a recours dans toutes les occasions périlleuses : combien donc ne sera-t-on pas surpris de m'entendre déclarer que je la regarde à peu près comme inutile, plutôt comme un ornement que comme une défense? Comparez attentivement la pique à la baïonnette, et vous serez bientôt convaincu de l'énorme supériorité de la première. L'inventeur de la baïonnette n'était sûrement point mécanicien; il n'entendait rien à la théorie de l'impulsion et à l'anatomie du corps humain: ce sont cependant deux connaissances indispensables à tout militaire, qui prétend introduire une nouvelle arme, soit offensive, soit défensive.

Relisez ce qu'on dit sur la baïonnette Folard et Lloyd, que je regarde comme les deux écrivains qui ont le plus approfondi l'art militaire dans tous ses détails. Tous deux redemandent la pique, pour rendre à l'infanterie sa force et sa dignité.

Toutes les fois donc que je lis dans une relation que la cavalerie a été repoussée par la baïonnette, je me dis que cette cavalerie n'a point fait une charge réelle, et qu'elle s'est contentée d'une simple démonstration. On part au galop à une certaine distance, on modère l'impétuosité de la course, en approchant de la ligne d'infanterie; celle-ci fait sa décharge, presque toujours d'un effet médiocre, et aussitôt la cavalerie, croyant avoir assez fait en essuyant ce feu, tourne bride, et va se reformer hors de la portée du mousquet.

Mais il arrive quelquefois que la charge se fait avec une ferme résolution de vaincre, et conséquemment avec un déploiement total de forces; loin de ralentir l'ardeur des chevaux, on les lance avec toute la rapidité dont ils sont susceptibles, et je ne crois pas qu'il y ait alors d'infanterie qui puisse tenir, armée, du moins, comme elle l'est de nos jours.

La cavalerie aurait beaucoup plus à redouter du feu de chasseurs exercés au tir de la carabine, sans baïonnette. Si chacun d'eux abattait son homme, et cela est possible, le premier rang serait détruit avant de joindre les fantassins; mais ceux-ci, à la vérité, pourraient se trouver enveloppés et sabrés par le second.

Que faire donc, pour sauver l'infanterie? Il se présente deux moyens : le premier est de la former sur deux rangs; l'un d'arquebusiers exercés, l'autre de soldats armés de piques, le second rang en échiquier derrière le premier. Je ne demande pas que l'on se touche du coude; au contraire, je veux que chaque homme ait les mouvements aussi libres que possible, comme l'avait le légionnaire romain. Il faut s'attacher bien plus à la portée de la carabine ou arquebuse, qu'à la grosseur du calibre. Je proposerais même de se servir de chevrotines, si les blessures qu'elles font n'étaient trop légères, et ne laissaient encore au cavalier et au cheval la faculté d'agir. C'est aussi le défaut de la baïonnette, peu redoutable, particulièrement pour le cheval. L'homme le plus vigoureux ne peut la faire pénétrer que de trois pouces environ, et dans une charge de cavalerie, le coup de la baïonnette est sans impulsion; le fantassin ne fait que présenter la pointe, et c'est l'ennemi qui s'enferre.

Le second moyen que j'ai annoncé pour le salut de l'infanterie, serait de ne la laisser jamais marcher sans un corps à cheval qui la soutînt: alors, la pique devient moins nécessaire, on peut nourrir davantage son feu, ce qui rentre absolument dans l'esprit de la guerre moderne.

Dans cette hypothèse, on rend illusoire cette vieille maxime : qu'avec de la cavalerie on a bientôt dissipé des tirailleurs.

Vous avez l'avantage extrême de réunir l'arme à feu et l'arme blanche; voilà leur véritable alliance, celle qu'ont voulue tous les grands théoriciens. C'est à tort qu'on l'a cherchée dans une seule et même espèce de troupes : le feu est le propre de l'infanterie, comme le sabre est celui de la cavalerie; combinez ces deux moyens, vous obtenez un ensemble formidable.

Je trouverais même une économie dans cette réunion constante des deux armes; j'ôterais au fantassin sa baïonnette, et au cavalier son mousqueton.

Que l'on daigne, en effet, faire réflexion que là où la cavalerie ne peut agir, l'arme blanche devient inutile, et qu'il faut se borner au feu de la mousqueterie.

D'après ces considérations, il doit paraître étonnant de voir l'avant-garde, commandée



Digitized by Google

par le général Lannes, marcher sans cavalerie. En faisant abstraction de la valeur extrême des Français, valeur qui a fait face à tout, et que je ne puis trop admirer, ce manque de cavalerie me paraît une faute grave.

On pourrait alléguer que, dans une guerre de montagnes, la cavalerie paraît peu nécessaire : mais on savait qu'à la descente des monts on trouverait des vallées, et, dans le fait, si la cavalerie autrichienne eût fait son devoir, l'avant-garde française se serait vue exposée à un échec des plus graves. Au reste, elle triompha, et son succès n'en est que plus brillant; mais je n'en ai pas moins dû faire observer ce que la prudence et les principes auraient exigé de ses chefs.

Quant aux Autrichiens, ayant été battus dans ce combat de la Chiusella, qui peut les excuser de l'avoir livré? Espéraient-ils mettre une digue à la fureur du torrent qui se précipitait sur eux? Il était déjà trop tard : je ne puis voir ici qu'une de ces demi-mesures que j'ai blâmées en toute rencontre, et dont le résultat est toujours la défaite et la confusion. Il est quelquefois aussi funeste de se trop presser, que de laisser échapper une occasion favorable.

Ce n'était point dans ces gorges étroites qu'il fallait s'opposer aux Français ; il suffisait de jeter de fortes garnisons dans tous les châteaux susceptibles de tenir, et d'attendre l'ennemi en plaine ouverte, où l'immense supériorité en cavalerie offrait les plus heureuses chances.

Cette affaire de la Chiusella, quoique de peu de conséquence, est loin d'être dépourvue d'intérêt pour un homme de métier. En général, toutes les actions de cette campagne d'Italie ont plus de physionomie que celles d'Allemagne.

Pendant que le général Lannes avec l'avant-garde s'avançait vers le Pô et Chivasso, la division du général Turreau attaqua les Autrichiens à Suze. Le 22 mai, se livra un combat extrêmement vif; les Français tournèrent enfin le fort Saint-Nicolas, obligèrent l'ennemi à abandonner le village de Gravière, emportèrent d'assaut toutes les positions, et le fort la Brunette capitula le même soir. La perte des Autrichiens fut considérable; elle consistait en 300 morts, 1,500 prisonniers, et une grande quantité de munitions de guerre et de bouche.

Les Français durent leur avantage à la manœuvre habile qu'ils exécutèrent pour tourner le flanc des Autrichiens; et voilà une nouvelle preuve de la faiblesse de toute position retranchée, dont le front seul est inaccessible.

La colonne du général Turreau qui, venant de Savoie par le Mont-Cenis, s'ouvrait une route vers Turin à travers le val de Suze, avait une destination des mieux calculées.

Elle était en conjonction avec les autres colonnes, et, comme elles, agissait d'un point de la circonférence vers le centre.

Prenons Turin pour le centre : alors il est évident que, de cette place aux montagnes, il ne restait aux Autrichiens aucune position à prendre dans le val d'Aoste, contre la colonne du Saint-Bernard, qui était la principale; car, dans toutes celles qu'elles auraient pu choisir, ils se seraient vus pris à dos par la colonne qui descendait du Mont-Cenis, par Suze. Plus j'examine et j'analyse ce plan d'invasion, plus il m'est démontré que c'était un chef-d'œuvre de l'art et du génie.

L'invasion s'opéra sur quatre colonnes.

Celle du Mont-Cenis formait l'aile droite : son objet stratégique était Turin.

Celle du grand Saint-Bernard paraissait aussi avoir Turin pour objet stratégique : je dis *paraissait*, parce que ce pouvait être un autre point encore caché dans la pensée de l'homme qui dirigeait tous ces grands mouvements.

La troisième colonne qui descendait du Simplon par Domo-d'Ossola, et la quatrième du Saint-Gothard par la vallée de Levantina et de Bellinzone, avaient toutes deux Milan pour objet stratégique.

Toutes étaient basées sur la Suisse et la Savoie; toutes présentaient un angle objectif (1) de plus de 90 degrés, mesuré des deux extrémités de la base, c'est-à-dire, de Briançon au Saint-Gothard.

Après le combat de la Chiusella, les Autrichiens se replièrent sur Turin. Ils passèrent l'Orco, rompirent tous les ponts, et brûlèrent toutes les barques. Faute de cavalerie, les Français ne purent les harceler dans leur re-

(1) *Esprit du système de guerre moderne*, 1re part., sect. II.

Digitized by Google

traite, les Autrichiens se persuadèrent que c'était une suite de la perte qu'ils leur avaient fait essuyer dans la dernière action.

Le général Lannes continua de s'avancer sur Chivasso, le long de la Doria, qui tombe dans le Pô près de Crescentino et Vérue, après avoir traversé le val d'Aoste.

Il arriva le 28 mai à Chivasso : il y trouva un grand nombre de barques sur le Pô; elles étaient chargées de riz et de froment.

Dès le 26, avait commencé à se développer une des plus belles manœuvres de guerre qui se soient jamais faites.

Le gros de la colonne du val d'Aoste, au lieu de suivre l'avant-garde, qui ne s'était avancée jusqu'à Chivasso que pour attirer l'attention des Autrichiens, se porta obliquement sur sa gauche ou vers l'est; mouvement qui fut entièrement masqué par l'avant-garde. Les Impériaux, qui s'imaginaient que toute la colonne française se dirigeait sur Turin, l'y attendaient tranquillement.

Le général Murat se porta d'Ivrée sur Verceil par Sant-Ia; il culbuta sur la Sessia un corps de 1,000 hommes de cavalerie. Les Autrichiens avaient brûlé le pont; les Français le rétablirent. L'avant-garde, restée seule, se forma en avant de Chivasso.

Pour achever de fasciner les yeux des Impériaux, obstinés à garder Turin, le premier consul passa cette avant-garde en revue; il annonça que la cavalerie française allait être rassemblée, et qu'elle attaquerait la cavalerie autrichienne, pour lui ravir la prétention de sa supériorité en manœuvres et en bravoure.

Au reste, l'enthousiasme des troupes françaises était à son comble. La 28e demi-brigade reçut, comme la plus digne récompense de deux ans de combats et de souffrances dans les montagnes, l'honneur de marcher à la tête de l'avant-garde. Deux autres corps refusèrent l'argent qui leur revenait pour le transport de l'artillerie par-dessus les Alpes, et se plaignirent de n'avoir point eu part aux actions qui venaient d'avoir lieu.

Le 28 mai, le prince de Rohan, qui, avec sa légion et du canon, gardait l'importante position de Varallo, sur la Sessia, fut forcé dans ses retranchements par la légion italienne du général Lecchi.

Le 30, Bonaparte transféra son quartier général de Chivasso à Verceil.

Chez les Grecs et les Romains, le quartier général était dans le camp même qu'occupait l'armée; il était rare que l'on mît plus d'une armée en campagne, ou qu'on la partageât en plusieurs corps. Mais dans les temps modernes, cette subdivision de la force principale en diverses branches, semblable à celle d'un pays en villes et villages, fait que l'on peut considérer le quartier général, comme étant, pour l'armée, ce qu'est la capitale pour l'État.

Les Autrichiens avaient détaché un corps en face de Chivasso, dans la crainte que l'ennemi n'entreprît en cet endroit le passage du Pô. Mais c'était trop mal présumer de l'habileté reconnue des généraux français, que de leur supposer le dessein de passer ce fleuve, et de se porter sur Asti, c'est-à-dire, de s'exposer à être enveloppés entre deux corps d'armée. Pourquoi donc les Impériaux vinrent-ils se placer vis-à-vis de Chivasso? Parce qu'il semble passé en principe chez eux de s'opposer toujours de front à l'ennemi; principe essentiellement vicieux, calculé sur une fausse apparence, et non sur la nature des choses.

Voici comme ils raisonnèrent : « Une colonne » française descend par le val d'Aoste, donc » il faut aller au-devant d'elle : cette colonne » se porte à l'est vers Milan, donc il faut se » porter à l'est vers Alexandrie ».

Les Français eux-mêmes n'auraient pu leur suggérer de conclusions plus funestes. Si les opérations des Impériaux dans la Ligurie méritent des éloges, on ne peut, en revanche, trop blâmer tout ce qu'ils firent depuis.

Ce n'était pas sur Turin qu'ils auraient dû se diriger, pour revenir ensuite à l'est, comme ils furent contraints de le faire pour couvrir la péninsule de l'Italie. Il fallait prendre immédiatement cette direction, et ne point s'arrêter sous Alexandrie qui est trop à l'ouest; Tortone et Voghera sont dans le même cas. Parme est le point qui me semble indiqué par tous les motifs réunis : quelques militaires proposeraient Plaisance, mais je ne saurais être de leur avis.

Ils m'objecteront que c'est à Plaisance même que les Français ont passé le Pô, et que, conséquemment, c'est le point qu'il fallait occuper, pour les empêcher de couper l'armée autri-

Digitized by Google

chienne des pays héréditaires, et de rompre la communication du corps placé sous Parme avec celui du pays génois et du Piémont. Loin de m'alarmer de ces événements, je n'y vois rien que de très-avantageux pour les Autrichiens.

En effet, l'armée qu'ils avaient dans la Ligurie et le Piémont, pouvait subsister par elle-même; c'est-à-dire, elle était en possession de forteresses garnies de magasins. Si ces magasins n'existaient pas, c'était la faute des généraux; mais on ne peut faire entrer dans un raisonnement de tels excès d'impéritie.

Comment supposer donc que l'armée française aurait passé le Pô à Plaisance, et se serait jetée sans places ni magasins entre le corps autrichien de Parme et celui du pays de Gênes, c'est-à-dire, se mettre entre deux feux, s'exposer à être affamée et à se rendre?

Les Autrichiens pouvaient être à Parme le 1er juin; le 3, ils détachaient un corps vers Mantoue, que je suppose munie d'une garnison convenable et d'un gros magasin. Or, le 3, les Français n'avaient pas encore passé le Pô. Voici donc deux corps qui les menacent à la fois, celui de Mantoue à l'est, celui de Parme au sud : j'en forme facilement un troisième à l'ouest.

On se rappelle que Gênes se rendit le 4 juin; en laissant occuper cette place par les Anglais, on avait à sa disposition toutes les troupes qui avaient servi au blocus. Quelqu'ineptes que soient les généraux anglais, quelque peu disciplinés que soient leurs soldats, il n'y avait point à craindre de voir le général Suchet entreprendre de reconquérir Gênes, qu'il était hors du pouvoir des Français de bloquer par mer. Cette ville couvrait le flanc gauche et même les derrières de l'armée autrichienne.

Ce corps du blocus pouvait recevoir certaines destinations, calculées sur les opérations ultérieures des Français; il les inquiétait sur leur base, en se portant sur Casal. S'ils assiégeaient Turin, il était à portée de dégager cette place : il se trouvait continuellement sur le flanc droit de l'armée de réserve, qui se voyait alors également cernée à l'ouest, étant à peu près au centre d'une position concave de trois corps ennemis.

Si les Français voulaient pénétrer dans la péninsule, ou seulement investir Mantoue, indépendamment du corps campé sous cette forteresse, celui de Parme menaçait absolument leur flanc droit. Toutes ces dispositions ne contrarient en aucune façon le principe solennel que j'établis en toute circonstance : « C'est » toujours obliquement, et jamais de front, » qu'il faut s'opposer à l'ennemi. »

Une position défensive n'est pas bonne uniquement parce qu'elle est forte par elle-même, mais encore, et surtout, parce que de ce point on peut, en moins de marches que l'ennemi, déjouer tous ses plans par des diversions. Je ne connais point d'autres bonnes positions défensives; c'est le premier principe de la castramétation. Il ne s'agit pas ici des postes, considérés sous le point de vue de la tactique et dans un combat; je parle stratégiquement, c'est-à-dire, des positions que l'on ne prétend point défendre contre une attaque de vive force. Je ne m'informe donc point si le camp sous Parme aurait été plus ou moins fort de front ou de flanc; je ne veux point y attendre l'ennemi, mais c'est de là que je veux entreprendre quelque chose contre lui.

Je le répète, toutes ces dispositions pouvaient être faites dans les premiers jours de juin, et je ne puis croire qu'elles n'eussent causé quelqu'embarras aux généraux français, dont je révère d'ailleurs les grandes lumières.

Ils se seraient probablement décidés à une attaque des principales forteresses du Piémont; mais, alors, quelle entreprise ! D'où auraient-ils tiré leurs moyens de subsistance? Agissant en rase campagne contre un ennemi qui se couvrait à volonté de places fortes, il eût fallu très-probablement se décider à la retraite, en supposant toutefois que les Impériaux ne se fussent pas écartés du plan que je viens de tracer. Cette retraite était loin d'être impraticable, comme des gens peu instruits le croiraient sur l'apparence; elle était même facile, précisément par les causes qui en feraient juger tout autrement par le vulgaire. Les Alpes assuraient le passage de l'armée française, puisqu'on ne peut supposer qu'elle se fût dessaisie des principaux défilés. L'artillerie seule apportait un obstacle d'où pouvait naître des retards très-préjudiciables; mais il vaut mieux se voir réduit à enterrer quelques pièces, qu'à se rendre avec armes et bagages.

Les Français, d'ailleurs, dans la guerre de la révolution, ont donné un exemple que l'on ne saurait trop suivre; ils ont considérable-

Digitized by Google

ment diminué le nombre des transports et des équipages, qui sont le plus grand fléau des principales armées de l'Europe. C'est dans une retraite, que l'on sent l'extrême importance des motifs qui ont déterminé les Français à simplifier cette partie.

Mais les Autrichiens, dira-t-on, n'auraient-ils pu faire le plus grand tort à leurs ennemis, en les poursuivant et les harcelant dans leur retraite?

J'observerai, à ce sujet, que les Autrichiens, et, en général, les peuples modernes, entendent médiocrement l'art des poursuites; ils y mettent aussi peu de vigueur que dans les sorties de places assiégées. On se contente de détacher sur les pas de l'ennemi quelques hussards, quelques chasseurs; on le canonne de loin et sans effet; il n'abandonne que ce qu'il ne peut emmener, et ne fait qu'une perte légère, lorsque tout présageait sa ruine totale.

Les Français et les Prussiens, qui ont fait la campagne de Champagne, en 1792, et qui se rappellent parfaitement de quelle manière s'opéra la retraite de ces derniers, ne peuvent aujourd'hui trop révéler l'extrême impéritie avec laquelle fut dirigée la poursuite, par ce général Dumouriez, qui osa se proclamer insolemment vainqueur à la face de l'Europe, et voulut placer ses *Mémoires* à côté des *Commentaires* de César.

Je viens de tracer, dans plusieurs hypothèses, les divers plans qui, selon moi, auraient été les plus propres à rendre vaine l'invasion des Français en Italie. Mais pour considérer les choses dans leur réalité, il faut se reporter à l'époque où l'armée autrichienne marcha sur Turin, et nous examinerons ce qu'il y avait à faire en partant de ce point.

Il est nécessaire, pour plus de clarté, de reprendre les événements dont j'ai interrompu le récit.

Pendant que l'avant-garde française était à Chivasso, le général Murat jeta un pont sur la Sessia, passa cette rivière, s'avança vers Novare, et poussa jusqu'à la rive droite du Tésin.

Le pont sur la Sessia était près de Verceil; le 30 mai, Bonaparte entra dans cette ville: des transports de joie éclatèrent à sa vue.

La nuit précédente, le général Lannes avait passé la Doria-Baltea, et marchait sur Verceil, par Crescentino et Trino.

Cette marche de l'avant-garde prouvait, que l'on était suffisamment avancé vers le Milanais, pour se dispenser de masquer davantage le mouvement que l'on faisait pour y pénétrer. Dès lors, on peut se demander ce qui retenait l'armée autrichienne sous Turin, puisqu'elle n'avait plus de corps à observer.

Le 3 juin, le général Lannes entra dans Pavie avec l'avant-garde: il y trouva des magasins considérables de munitions de bouche et de guerre, et de plus, 500 pièces de canon avec leurs affûts et leurs trains.

Il est à observer que l'avant-garde française ne cessa point de faire la colonne la plus rapprochée de l'ennemi, ce qui était absolument conforme à la saine théorie des marches.

Ce fut le 2 juin, que le premier consul fit son entrée dans Milan; il fit immédiatement investir le château. Sa présence produisit une impression d'autant plus grande, qu'il y avait à peine quelques jours que l'on commençait à croire au passage des Alpes par les Français, passage déclaré impraticable et chimérique par les routiniers, les ignorants et les envieux.

Avant l'entrée de Bonaparte dans le Milanais, les Autrichiens avaient rassemblé un corps considérable de cavalerie et d'artillerie sur le bord du Tésin. Les Français passèrent néanmoins cette rivière. Le général Monnier, après un combat fort vif, s'empara du village de Turligo, où les Impériaux s'étaient retirés; ils y laissèrent 300 morts et 200 prisonniers.

Le général Lecchi se porta sur Cassano, et le général Duhesme sur Lodi. Ces deux positions furent incontestablement prises sur l'Adda, pour tenir en respect les corps autrichiens qui auraient voulu entreprendre quelque chose du côté de Mantoue.

L'avant-garde était à Pavie, Bonaparte à Milan, et le général Turreau entre Turin et Suze, pour observer les Impériaux qui occupaient cette région: il eut à soutenir plusieurs affaires assez chaudes.

Telle était la position de l'armée française, le 3 juin.

En même temps, avaient commencé les opérations de la colonne que le général Moncey amenait de l'armée du Rhin. Il arriva par la Suisse, passa le Saint-Gothard, et pénétra dans le Milanais par le nord.

Une réflexion se présente naturellement, en

Digitized by Google

voyant fondre de toute part les troupes françaises dans l'Italie : elles arrivaient sans magasins, il fallait en conquérir, ou s'exposer à toutes les horreurs de la famine. Les généraux français avaient apparemment compté sur les ressources que leur offrirait le pays ennemi, et l'événement justifia leur espoir.

Mais comment ne pas s'étonner, en observant que les Autrichiens avaient établi leurs magasins dans des places ouvertes? Vainement alléguera-t-on qu'ils ne pouvaient prévoir que les Français franchiraient les Alpes; il faut tout prévoir à la guerre, et, d'ailleurs, rien ne saurait excuser une contravention aussi formelle aux principes fondamentaux de l'art militaire.

Par cet exemple seul, les antagonistes des places fortifiées se verront forcés de convenir qu'elles sont d'une utilité inappréciable pour l'établissement des magasins. Si les Impériaux avaient songé à placer les leurs dans les nombreuses forteresses dont ils étaient en possession, les Français, assurément, ne s'en seraient point emparés. Il eût fallu qu'ils assiégeassent ces forteresses, et il suffisait que la première tînt seulement huit jours. Je renvoie ici mes lecteurs à ce que j'ai déjà dit sur cette matière dans mon premier ouvrage (1). La citadelle de Milan aurait pu servir de dépôt, sans son extrême petitesse; c'est ce qui prouve encore aux ennemis des grandes places, qu'il est des circonstances où elles sont d'un secours indispensable. Après la faute d'avoir mis leurs magasins dans des villes ouvertes, il en est une, non moins grave, à reprocher aux Autrichiens : c'est de ne les avoir point brûlés, plutôt que de les laisser tomber au pouvoir de leurs ennemis.

D'ailleurs, ils savaient que ces magasins n'étaient pas à l'abri d'une invasion opérée par le Saint-Gothard et le Simplon; en supposant même qu'ils n'aient pas su prévoir que la colonne du val d'Aoste se porterait aussi sur le Milanais : il fallait donc envoyer dans ce duché un corps respectable, au lieu de retenir, en pure perte, des troupes aux environs de Turin. Une étude réfléchie des différentes guerres où ont été engagés les Autrichiens, fait voir qu'il a toujours manqué à leurs généraux un des talents les plus précieux; c'est celui de faire une distribution convenable de leurs troupes. Dans la mémorable guerre de sept ans, ils ont constamment tenu leurs forces trop concentrées. Frédéric le Grand se serait quelquefois trouvé dans des positions extrêmement critiques, s'ils avaient su faire des détachements à propos; mais le maréchal Daun, au milieu des plus formidables armées, ne se croyait jamais suffisamment entouré.

Dans les guerres qu'ils ont soutenues depuis cette époque, les Impériaux se sont opiniâtrés à la formation d'un mur de troupes, partout trop faible pour l'attaque et la défensive. L'invention de ce fatal système de la guerre de cordon, appartenait au général Lascy, le même auquel l'Autriche peut reprocher d'avoir énervé ses armées, qu'il dépouilla de leur principale force, c'est-à-dire, de l'infanterie légère.

Cependant, le général Moncey, qui venait de passer le Saint-Gothard, était, le 3 juin, à Varese, dans le Milanais. Le corps du général Béthencourt, était arrivé par le Simplon, et se trouvait, à la même époque, à Valenza.

Pour assurer la communication avec la France, la division Chabran demeurant dans le val d'Aoste. La citadelle d'Ivrée fut mise en état de défense; et le général Turreau, renforcé d'une division de l'armée de réserve, se tenait entre Suze et Rivoli, pour observer les Autrichiens campés sous Turin.

Le plan du consul Bonaparte se trouvait alors suffisamment développé. Le Milanais était déjà presqu'entièrement envahi, et toute communication directe avec l'Autriche, interceptée. Jusque-là, l'immobilité des Autrichiens peut rigoureusement s'excuser par les règles de la prudence, qui leur conseillait d'attendre que l'ennemi se fût prononcé, avant de concerter les mesures à lui opposer. Mais Milan, une fois au pouvoir des Français, qu'avait à faire le général Mélas? Deux partis s'offraient à lui, à ce qu'il me semble.

Le premier était audacieux, téméraire même, et sa singularité pouvait en assurer le succès : il consistait à faire précisément ce que faisait Bonaparte.

C'est-à-dire, de même que Bonaparte faisait une diversion en Italie, en faire une en France; passer sur le corps du général Turreau, et,

(1) *Esprit du système de guerre moderne*, 1re part., sect. 1re.

Digitized by Google

semblable à Scipion, aller tomber sur l'Afrique, pendant qu'Annibal était en Italie.

Il est infiniment peu de généraux qui aient entendu ou qui entendent la théorie des diversions, parce que les esprits vulgaires sont effrayés de tout ce qui s'écarte de la ligne commune.

Il paraît, d'abord, assez hasardé de la part des Français, d'avoir retiré leur avant-garde de Chivasso. Tant qu'elle y resta, elle servait à observer les Autrichiens, qui se trouvaient alors pressés entre deux corps, dans une position concave.

Mais, en portant cette avant-garde sur Verceil et Pavie, la communication avec le val d'Aoste et le Saint-Bernard était interrompue. La division Chabran, en s'engageant trop avant dans cette vallée, pouvait s'y trouver accablée par la majeure partie des forces autrichiennes.

Au lieu de détacher le général Otto sur Alexandrie, où il se fit battre, il fallait le réunir au corps d'armée principal, tomber en force sur le général Turreau, et le contraindre à une retraite précipitée.

Dans cette nouvelle hypothèse, la position sous Turin, loin d'être blâmable, devenait d'une haute importance; elle menaçait totalement le flanc des Français. Lorsqu'on veut défendre une ligne, on la protége aussi efficacement d'une des extrémités, que du centre.

A mesure que les troupes qui avaient servi au blocus de Gênes, arrivaient sous Turin, elles relevaient celles qui se dirigeaient sur la France, pour opérer la diversion, objet de tous les mouvements que je trace ici.

Je prie mes lecteurs de ne point me condamner par un jugement précipité, de ne point me reprocher de violer moi-même le grand principe de la base d'opérations : je prétends prouver, au contraire, que loin de mettre, par l'observation de ce principe, des entraves aux opérations des armées modernes, je leur facilite les moyens d'exécuter des entreprises supérieures à celles que n'oseraient seulement concevoir les antagonistes de mon système.

Je pense qu'il eût été imprudent de commencer trop tôt la grande opération dont il s'agit. J'aurais attendu, non-seulement que les Français eussent occupé Milan et Pavie, mais même qu'ils eussent passé le Pô, c'est-à-dire, que je n'aurais fait aucun mouvement avant le 6 ou 8 juin.

Le général Otto, après l'échec qu'il reçut, devait se retirer sous Alexandrie. Les Français venaient-ils l'y attaquer de nouveau, il se repliait sur Acqui : par cette retraite excentrique, il partageait l'attention de l'ennemi; il l'attirait au sud vers Gênes, tandis qu'au nord, et dans la partie de Turin, se préparaient les coups décisifs.

Le corps chargé d'observer la division française dans le val d'Aoste, devait, ce me semble, occuper Chivasso, et celui qui couvrait les derrières de l'armée agissant en France, ne pas s'écarter de Turin. La totalité des forces du général Mélas lui permettait de faire face partout où le besoin l'exigeait. Mais il faut, pour première supposition, admettre que l'armée autrichienne tirait ses subsistances des magasins formés dans les forteresses du Piémont. C'est ici une condition *sine quâ non;* et, pour ne pas me répéter, je renvoie à ce que j'ai dit plus haut sur cet important article.

On pouvait prendre pour base d'opérations, Coni, Savigliano, Saluces, Pignerol, Turin et Suze. Cette base, quand on se rapprochait des objets d'opérations, était, à la vérité, assez étroite; mais l'ennemi se trouvait dans le même cas, par l'effet des montagnes qui ne laissaient pour agir que des vallées de peu d'étendue.

En pénétrant sur le territoire français, les Autrichiens ne rencontraient point de troupes qu'on pût leur opposer, du moins dans les premiers moments. Deux points se présentaient à eux, Genève et Grenoble. Une de leurs colonnes se formait sous Pignerol; l'autre marchait de Turin vers Suze.

Avant de suivre le progrès ultérieur de ces colonnes, je dois faire remarquer qu'il existe, dans ces montagnes, des chemins ou sentiers frayés, beaucoup plus praticables que l'on ne se l'imagine communément. Ces chemins sont encore des vestiges de la grandeur et de la puissance des Romains; on ne les trouve pas dans la partie où n'ont point passé ces conquérants. Les chemins, ouverts nouvellement à travers le Saint-Bernard et le Simplon, seront aussi d'éternels monuments de la grandeur de Bonaparte et des Français.

La colonne de Pignerol se dirigeait par

Digitized by Google

la vallée du pays Chiuson et le Mont-Genèvre, sur Briançon, qu'il fallait occuper brusquement.

Cette colonne couvrait le flanc gauche de l'autre; une division se portait sur Embrun, et s'emparait de cette place.

Quant à la colonne de Suze, après avoir battu le général Turreau (ce qui n'était point difficile, vu la grande supériorité de forces), elle pénétrait en Savoie par le Mont-Cenis : elle se divisait alors en deux branches; l'une se portait sur Grenoble par Saint-Jean-de-Maurienne et Bourg-d'Oyssans; l'autre sur Genève, par Annecy ou Chambéry.

Arrivées à ces différents points, les colonnes autrichiennes concertaient leurs opérations ultérieures. Je remarque encore que cette partie de la frontière de France se trouvait dégarnie de troupes, afin que l'on ne m'accuse point de calculer trop légèrement.

On m'objectera, peut-être, que les progrès de l'armée de Bonaparte, en Italie, pouvaient contraindre les Autrichiens à revenir sur leurs pas; mais, n'était-il pas également possible, probable même, que les Français, au lieu de s'engager dans la Lombardie, se seraient jetés sur leur droite pour se rapprocher de l'ennemi? Les forteresses du Piémont leur présentaient un obstacle insurmontable dans les circonstances. Le temps s'écoulait, et leur plan d'invasion se trouvait par cela seul déjoué et grande partie.

Des événements d'une haute importance pouvaient même avoir lieu. Si les Impériaux avaient pénétré jusqu'à Genève, qu'arrivait-il? La Suisse était, pour ainsi dire, livrée à elle-même; il est donc à présumer qu'elle serait tombée en leur pouvoir. L'armée du général Moreau, tous les jours aux prises avec un ennemi nombreux, et déjà affaiblie par le gros détachement du général Moncey, ne pouvait céder l'Allemagne à Kray, pour venir défendre la Suisse. C'eût été, d'ailleurs, se mettre entre deux feux. La colonne autrichienne, arrivée à Genève, travaillait à se mettre en conjonction avec le corps du prince de Reuss dans le Tyrol. La seconde armée de réserve, qui se forma depuis à Dijon, n'existait pas encore. Bonaparte pouvait donc craindre de voir les Autrichiens conquérir la Suisse derrière lui.

Je regarde, en conséquence, la colonne de Genève comme infiniment plus importante que celle de Grenoble. Celle-ci n'est même là que pour couvrir le flanc gauche de la première. Je montre aux Français trois têtes de colonnes, à Briançon, à Grenoble, à Genève. Ces trois colonnes marchent stratégiquement vers les objets de leur destination, en raison inverse de leur importance.

Celles de Briançon et de Grenoble ne peuvent manquer d'attirer toutes les forces disponibles des Français; celle de Genève ne sera point inquiétée. Peut-être le général Turreau se serait-il jeté sur Grenoble, plutôt que sur Genève; la conquête de la Suisse n'en devenait que plus facile.

La colonne partie de Suze avait plus de 40 lieues à faire pour gagner Genève; cette marche devait être extrêmement rapide. La cavalerie restait presque toute en Italie; l'artillerie suivait au moyen de doubles attelages, ainsi que le peu de charrois indispensables; et, de cette manière, on pouvait au bout de six jours, paraître devant Genève.

Cette ville recevait une forte garnison, quand même on eût pénétré dans l'intérieur de la Suisse. On laissait aussi un détachement à Chambéry, pour persuader aux Français que c'était la tête d'une colonne qui voulait se porter sur Lyon.

Si la division Chabran, sur le bruit de la marche de l'ennemi, se fût portée du val d'Aoste en Suisse, un des corps autrichiens restés en observation, la suivait à la trace. Ainsi, un renfort français amenait un renfort autrichien.

Il est évident que si Bonaparte eût détaché lui-même de l'Italie vers la Suisse, il se trouvait immédiatement jeté dans la guerre défensive. Dès, que pour s'opposer à une diversion en flanc et à dos (et c'est ainsi que se fait toute diversion), on détache directement vers le point menacé, on s'affaiblit dans celui que l'on occupe, ce qui amène nécessairement un système défensif, toujours très-dangereux.

Règle générale : à toute diversion, opposez une diversion, faite sur un autre point. Votre ennemi a dû se dégarnir pour faire la sienne; il vous a indiqué le côté où il faut le frapper.

On voit que les Français avaient été contraints de diminuer leurs forces en Savoie et en Suisse, pour l'exécution de leur grande entreprise d'Italie : les Impériaux auraient donc

Digitized by Google

dû savoir que c'était dans ces deux contrées qu'il fallait porter leurs coups.

Bonaparte, de son côté, et dans mon hypothèse actuelle, était beaucoup trop pénétrant et trop habile pour courir en Suisse sur les pas des Autrichiens. Il tombait sur les corps qu'ils avaient laissés en Piémont, et tentait, à tout prix, d'enlever quelques-unes des places fortes de cette principauté; mais il restait toujours au général Mélas l'avantage du temps : il n'avait point de siéges à faire, ni d'armée à combattre.

Bonaparte se trouvait donc véritablement dans une position très-critique, comparativement à Mélas, abstraction faite de génie et de talents; car, alors, il n'y a plus de parité entre eux : mais, dans le plan que je trace et exécute ici, j'examine les faits sous un point de vue général; je considère les choses et non les hommes.

S'il m'était permis de chercher dans le caractère connu du premier consul, et dans plusieurs circonstances de sa vie militaire, des inductions sur le parti qu'il eût pris en ce moment, je dirais qu'il n'est pas douteux que ce n'eût été le plus hardi et le plus brillant. Il se fût jeté dans la Lombardie, et, de là, serait descendu comme un torrent dans la péninsule de l'Italie, où il trouvait toutes les ressources qui pouvaient remplacer celles qu'il perdait, en s'éloignant des frontières de France. Il était isolé, mais il subsistait par lui-même; et les Français, renouvelant sans cesse leurs efforts pour rouvrir les communications avec lui par la rivière de Gênes, bientôt la grande armée de Mélas se trouvait elle-même cernée et coupée sur tous les points.

Supposons, cependant, à la tête de l'armée impériale, un général aussi entreprenant que Bonaparte : que fera-t-il, pour ne point se laisser honteusement envelopper? Il marchera toujours en avant, et gardera l'offensive sur la frontière française.

Dans tous ces mouvements, la célérité décide de tout, et les vivres sont ordinairement le plus grand obstacle à cette célérité si précieuse. Une armée a communément son approvisionnement de pain pour neuf jours, c'est-à-dire, que le soldat en porte pour trois, et les charriots de munitions pour six. Si l'on introduisait l'usage du biscuit, on pourrait en mener avec soi pour deux mois.

Au reste, en ne leur supposant des vivres que pour neuf jours, les Autrichiens pouvaient, dans cet espace de temps, arriver jusqu'à Genève; ils y trouvaient un dépôt de subsistances, formé pour l'armée de réserve. Genève est fortifié, mais la garnison en était faible, et la place pouvait être emportée par escalade. L'essentiel était de brusquer ce coup autant que possible, et de profiter du premier moment de surprise.

Il y avait néanmoins un cas où cette tentative n'offrait point d'espoir de succès; c'est celui où le général Turreau se serait jeté dans Genève. Il ne fallait donc rien négliger, pendant la poursuite, pour le détourner de ce dessein. Un des meilleurs moyens était de manœuvrer de façon, à lui faire croire que l'on voulait se diriger vers le territoire français proprement dit, soit sur Grenoble, soit sur Lyon.

C'est de Chambéry que l'on pouvait, par une démonstration adroite, donner au général Turreau de l'inquiétude pour cette intéressante ville de Lyon.

S'il ne se laissait point éblouir par ces faux mouvements, et qu'on ne pût l'empêcher de se jeter dans Genève et de défendre cette place, la conquête de la Savoie n'en était pas moins assurée, conquête qui mettait les Impériaux à portée d'agir selon l'occurrence, en Suisse ou en France.

Je suppose, au reste, comme je l'ai déjà indiqué, que le gouvernement autrichien aurait assez vivement senti l'importance d'un concours unanime d'opérations, pour rassembler, en toute hâte, un gros corps d'armée sous Mantoue. Ce corps, selon le besoin, venait disputer aux Français la conquête du Milanais, ou occupait l'entrée de la péninsule pour les y enfermer.

Il est temps de terminer cette digression : j'aime à croire, néanmoins, qu'elle ne paraîtra point déplacée aux militaires qui ne se contentent point de savoir ce qui a été fait, mais qui veulent encore examiner et découvrir ce que l'on aurait pu faire. Telle a été mon intention personnelle, lorsque j'ai pris la plume.

J'ai laissé l'armée de Bonaparte à Milan, Pavie et autres positions en Lombardie, pendant que des divisions françaises occupaient le val d'Aoste et celui de Suze.



Digitized by Google

Les Autrichiens étaient sous Turin, et le mois de juin ne faisait que de commencer.

Le corps du général Duhesme investit Pizzighitone sur l'Adda, et Crême fut occupée par le général Loison.

Le 6 juin, le général Lannes passa le Pô avec l'avant-garde, et s'établit dans la célèbre position de Stradella. Ce mouvement était d'une haute importance, et il fut couvert par le voisinage de Pavie.

Il ne paraît pas que les Autrichiens cherchèrent à s'opposer à ce passage du fleuve; mais ils attaquèrent, après, le général Lannes à Stradella, et furent repoussés avec perte de 200 morts et 300 prisonniers. Ces Autrichiens étaient les avant-postes de l'armée du général Otto, qui arrivait de Gênes.

Les Français s'applaudirent d'avoir, par le passage du Pô et leur position de Stradella, coupé entièrement toute communication entre les Impériaux du Piémont et ceux du pays de Gênes. Cela était exactement vrai; car si Mélas commettait la faute de marcher au sud en s'éloignant de Turin, dans l'espoir de se remettre en rapport avec Mantoue et les pays héréditaires, les Français pouvaient toujours le suivre le long de la rive méridionale du Pô, et le forcer d'en venir à une bataille.

Le premier consul raisonnait juste, parce qu'il connaissait à fond l'ennemi auquel il avait affaire; car il n'est pas moins certain, comme je l'ai avancé plus haut, que les Impériaux possédaient, dans le Piémont et la Ligurie, tous les éléments d'une force indépendante. Une retraite sur Alexandrie était, selon les termes d'un rapport français, tout ce que Mélas pouvait faire de pis. Il l'a faite, cependant, cette imprudente retraite : nous l'analyserons plus bas.

Les Autrichiens avaient jeté une garnison de 1,500 hommes dans le château de Milan, et 1,000 dans Pizzighitone. Ils approvisionnaient Mantoue en toute hâte.

Le général Moncey était arrivé, le 7, de la partie du Saint-Gothard à Milan.

Le général Loison se porta d'Orcinovi sur Brescia. Le général autrichien Laudon, qui occupait cette ville, y fut surpris, et se sauva presque seul. Le général Lecchi s'empara de la flottille qu'avait formée l'ennemi sur le lac Majeur, traversa l'Adda, poussa jusqu'à Bergame, et prit 4 pièces de canon.

Le général Murat passa le Pô à Nocerra, emporta Plaisance de vive force, et fit beaucoup de prisonniers. Le 6 juin, au point du jour, parut un corps autrichien, qui voulait occuper le château de Plaisance. Le général Murat l'enveloppa, et le contraignit en entier à mettre bas les armes.

Les Français trouvèrent dans Plaisance tous les magasins de l'armée impériale. Les généraux de celle-ci avaient pensé qu'ils étaient suffisamment couverts par le Pô; et, d'ailleurs, ils n'avaient jamais voulu croire à l'invasion annoncée avec tant de bruit par les Français. Qu'ils ont cruellement payé cet excès d'imprévoyance et d'entêtement!

Le général Murat intercepta un courrier que Mélas expédiait à Vienne; il recueillit de ses dépêches quelques lumières qui ne furent point sans utilité.

Le général Duhesme occupa Crémone, et y trouva aussi des magasins considérables. On voit que les Autrichiens les avaient réunis dans le Milanais comme au cœur de l'Italie supérieure. La rapidité avec laquelle l'armée française passa le Pô, tient véritablement du prodige.

Ce fut le 9 juin, que le général Otto rencontra les Français; il essuya l'échec le plus sanglant. Il perdit 4 à 5,000 hommes en tués et prisonniers : son projet, en accourant à marches forcées, était de rétablir la communication avec Plaisance.

Il est à remarquer que les Autrichiens ne donnèrent aucune relation de ce combat; il eût fallu avouer des fautes presque inexcusables, et il semble qu'ils avaient déjà le pressentiment des désastres au-devant desquels ils s'avançaient eux-mêmes.

Pourquoi, en effet, le général Otto livra-t-il ce funeste combat? Ne savait-il pas qu'il avait affaire à un ennemi qu'un premier échec ne pouvait intimider, puisque toute l'armée de réserve était à portée de tomber sur lui? Voulait-il s'opposer au passage du Pô? Mais ce fleuve était passé par les Français. Il arriva trop tard; il devait éviter tout engagement.

Il ne fallait pas, cependant, qu'il restât dans sa position. Retourner sur ses pas vers Gênes, eût été un acte de démence, puisqu'il n'aurait

Digitized by Google

pas tardé à se trouver resserré entre le corps du général Suchet et l'armée de réserve, qui aurait à tout moment entamé son arrière-garde.

. Il pouvait marcher sur sa gauche, pour se réunir à Mélas, que je place à cette époque sous Turin. Mais je pense qu'il en serait résulté une trop grande concentration de forces : on en fait un usage bien mieux entendu, en les développant stratégiquement, c'est-à-dire, en les disposant sur deux ou trois points déterminés par l'art. D'ailleurs, Mélas devait être assez fort par lui-même, pour agir efficicacement, sans la jonction du général Otto.

Que devait donc faire ce dernier? Je n'hésite pas à avancer qu'il devait marcher sur sa droite. L'essentiel était de faire ce mouvement à une telle distance de l'ennemi, que celui-ci ne pût le prévenir ou le contrarier. Il lui dérobait, au moins, la marche de la première nuit, et continuait avec toute la célérité possible.

L'objet stratégique de sa marche devait, d'abord, être Parme. Mais, pour y parvenir, il faisait un détour; il se dirigeait, par exemple, sur Bobbio; il longeait la chaîne nord-est de l'Apennin, passant les rivières presqu'à leur source. Parvenu au Taro, il se portait alors directement sur Parme avec la tête de ses colonnes. Était-il attaqué? il se retirait dans l'Apennin. Des bois et des montagnes sont toujours favorables, en cas de retraite. Les Français étaient, sans doute, assez entreprenants pour l'y harceler : il descendait pour lors, dans la partie orientale de la rivière de Gênes, puis sur Lucques, et ainsi de suite, afin de ne pas se voir enfermé dans cette rivière. Il n'y avait nul inconvénient à abandonner Gênes à ses propres forces.

Dans le cas où le général Otto n'aurait pu atteindre Parme, et où les Français se seraient toujours portés sur le front de sa marche, la prudence lui indiquait un autre objet stratégique, situé plus à l'est et au sud, comme Reggio et Modène, ou même Bologne. J'admets que les Français se fussent perpétuellement jetés sur son chemin, chose très-possible, puisqu'ils suivaient la corde, tandis que le général Otto avait l'arc à décrire, alors, celui-ci s'enfonçait dans la péninsule de l'Italie, et se réunissait aux Napolitains.

C'est ce qui arriva effectivement, lorsqu'il fut totalement coupé de Mantoue, après avoir fait de vains efforts pour dépasser le flanc gauche de l'armée française.

Tout dépendait, pour le général Otto, d'arriver à Parme avant les Français; il passait immédiatement le Pô à Bersello, puis marchait à Sabionetta et Bozolo, où il passait l'Oglio.

Il remontait la rivière Chiesa jusqu'à Ponte-Marco, gagnait Brescia, et suivait. Dès qu'il avait passé l'Oglio, il pouvait tirer ses subsistances de Mantoue. Je ne les fais monter si haut, et si près des Alpes, que pour menacer plus efficacement la communication des Français.

En supposant même que le général Otto n'eût pu parvenir qu'à Reggio, il se dirigeait de là sur Guastalla, passait le Pô à San-Benedetto, et gagnait Mantoue. Après s'y être reposé un jour de la marche forcée qu'il venait de faire, il suivait la route que je viens de tracer.

Je dirais plus : j'admets que les Français se fussent montrés à Reggio avant lui, il ne devait pas moins tenter le passage du Pô beaucoup plus bas, eût-il fallu descendre jusqu'à Ferrare. De là, il ne pouvait manquer d'atteindre Mantoue; il y opérait sa jonction avec le général Wukassowich, et se voyait les moyens d'entreprendre une puissante diversion.

Je sais parfaitement que les généraux français étaient trop éclairés pour ne pas pénétrer ce plan, et trop habiles pour n'y point apporter tous les obstacles imaginables; mais je n'ai pas moins jugé qu'il était utile de faire voir à ceux qui étudient l'art, combien de ressources il offre dans les positions qui semblent le plus désespérées.

Il est intéressant de savoir ce que devenait Mélas dans cette grande crise : nous allons nous occuper de lui.

On s'étonne de le voir, le 21 juin, évacuer la ville de Turin. Une colonne de l'armée de réserve, qui venait de Seltimo, y entra aussitôt.

Les Impériaux laissèrent 2 à 3,000 hommes dans la citadelle de Turin. Ils se retirèrent sur Moncalier, et prirent le chemin d'Asti.

Conséquemment, ils passèrent le Pô, et s'établirent sur la rive droite de ce fleuve. Il était impossible de faire plus mal.

Asti est situé sur le Tanaro, qui coule de là vers Alexandrie. Les Autrichiens se dirigeaient donc sur cette place; c'était précisément tout ce que les Français pouvaient désirer.

Digitized by Google

On voit Mélas prendre, à la fois, plusieurs résolutions dictées par ce même esprit de vertige. Il évacue Pignerol, Rivoli, en un mot, tous les postes qui pouvaient couvrir ses derrières : il se détache volontairement de sa base.

Le général Turreau, ne trouvant plus rien alors devant lui, se réunit à la division Chabran, qui déboucha du val d'Aoste. Il fut aussitôt expédié de la grosse artillerie de Briançon, pour le siége de la citadelle de Turin.

Puisque les Autrichiens avaient, d'abord, montré tant d'opiniâtreté à conserver leur position sous cette ville, je n'aurais point voulu qu'ils s'en éloignassent au moment où devenait inexécutable le plan de diversion que j'ai tracé plus haut. Il me semble qu'il était temps d'en concevoir un autre, adapté aux circonstances, et dont pouvait encore résulter le salut de l'armée impériale.

Dès qu'une partie de l'armée française eut passé le Pô, c'est-à-dire, vers le 10 ou 11 juin, les Autrichiens devaient tomber, avec la grande majorité de leurs forces, sur le général Turreau et la division Chabran.

Il était essentiel de rejeter le général Turreau derrière Suze, et la division Chabran au delà d'Ivrée.

Les Autrichiens, campés sous Turin, avaient tous leurs mouvements parfaitement libres, depuis que l'avant-garde française avait quitté Chivasso, pour se porter à l'est, vers Pavie, et ensuite au delà du Pô; par ce déplacement, elle avait cessé d'observer son ennemi, et de le tenir en échec.

Après s'être débarassés du général Turreau, d'une part, et s'être remis, de l'autre, en possession du val d'Aoste, les Autrichiens pouvaient aussi se diriger à l'est. Il leur suffisait de laisser quelques troupes en observation devant Turin, ou même, de jeter dans cette place une garnison respctable.

Dès lors, les généraux de l'Empereur ne devaient plus avoir qu'une pensée : c'était de descendre rapidement la rive gauche ou septentrionale du Pô, et de venir se poster à dos de l'armée française.

Leur marche était tracée par Chivasso, Verceil, Novarre et Milan. Pendant qu'elle s'exécutait, le général Otto s'étendait toujours vers la partie orientale, comme nous l'avons vu plus haut. L'armée française se voyait par là menacée sur ses deux flancs à la fois.

Il ne s'agit point ici de prendre de ces positions où l'on ne veut qu'attendre l'attaque de l'ennemi; il fallait attaquer soi-même, et le plus vivement possible; il fallait entreprendre hardiment de rejeter les Français eux-mêmes sur la défensive. Ils cherchaient à couper les communications des Autrichiens; ceux-ci devaient donc chercher à couper la leur. C'est un principe général et reconnu : dès que l'ennemi manœuvre contre vos communications, manœuvrez aussitôt contre les siennes. Il est évident que vous ne pouvez lui faire un mal plus sensible, qu'en vous portant où il n'est pas.

Bonaparte, me dira-t-on, ne pouvait-il point aller, avec toutes ses forces, au-devant de Mélas? N'était-il point présumable qu'il le battrait, selon sa coutume? Certes, les chances n'étaient point pour le général autrichien, mais celui-ci n'avait-il pas la liberté d'éviter une action générale? La Lombardie est un pays fort coupé, surtout en se rapprochant des montagnes; avec quelques talents, Mélas pouvait réduire le choc des deux armées à une chaîne d'affaires de postes; et ce n'est point là une bataille.

Les Autrichiens étaient, sinon supérieurs, du moins égaux en nombre aux Français; de plus, ils avaient une base de places fortes : leurs ennemis étaient privés de cet immense avantage.

Mélas était dans une position à se promettre les plus heureux résultats, s'il avait su temporiser. Que devenaient les Français, une fois leurs magasins épuisés? Ils ne pouvaient espérer de rien tirer de l'autre côté des montagnes, dont les Autrichiens devaient sans cesse tendre à se rapprocher.

Je ne vois point pour eux de position plus favorable que celle de Novarre, où je place la force principale, en faisant directement front à Milan. Je pousse de là un corps vers Gallerato; celui-ci détache sur Come, et ainsi de suite. Il est essentiel que, pendant ce temps, le général Otto se tienne au sud ou à l'est, dans les environs de Monza, et que Mélas suive directement les Français, dès qu'ils ont pénétré jusqu'à Milan.

Les Autrichiens étaient appuyés dans ces opérations sur une base suffisante, car on pouvait, sous le rapport stratégique, les considérer

Digitized by Google

comme formant une armée piémontaise. Cette base reposait sur Turin, Asti, Alexandrie, Valence, Tortone et Voghera. Le triangle d'opérations des Autrichiens était un triangle obtusangle, dont l'angle objectif (1) était de plus de 90 degrés. De Tortone à Turin, la base n'était point convexe; c'était une ligne droite : quant aux Français, je ne leur vois point de base.

Il est d'autant plus à s'étonner que les Impériaux n'aient point embrassé ce parti, et n'aient même fait aucune démonstration de ce genre, qu'il ne s'agissait que de marcher droit devant eux, selon leur antique usage.

Loin de là, ils abandonnèrent volontairement leurs places fortes, qu'ils auraient pu vendre si cher à l'ennemi. Ils marchèrent sur Alexandrie, et par là donnèrent une base aux Français, qui se hâtèrent d'occuper Turin et les autres forteresses à leur convenance. L'histoire offre peu d'exemples de fautes aussi graves que celles de Mélas en cette terrible crise. Je ne puis m'empêcher d'observer encore, que c'est ici la lutte de la médiocrité contre le génie.

Les Autrichiens étaient donc arrivés jusqu'à Alexandrie, comme je viens de le dire. Le 9 juin, après le combat de Montebello ou Casteggio, où le général Otto fut battu, l'armée française se mit en marche, pour passer la Scrivia. L'avant-garde, sous les ordres du général Gardanne, rencontra un corps ennemi qui défendait les approches de la Bormida, et trois ponts jetés sur cette rivière, dans les environs d'Alexandrie. Les Autrichiens furent culbutés, et abandonnèrent 2 pièces de canon.

Cependant Mélas avait été considérablement renforcé, le 11, par les corps de Haddick et de Kaim. Après le passage de la Scrivia par les Français, passage qui ne fut point disputé, Mélas rassembla toutes ses forces derrière la Bormida.

Le 13 juin, il passa le Tanaro, et campa, en avant d'Alexandrie, entre le Tanaro et la Bormida.

Le même jour, la division Chabran, stationnée jusqu'alors dans le val d'Aoste, et présentement réunie à la grande armée, côtoya le Pô jusqu'en face de Valence, pour s'opposer à ce que les Autrichiens passassent le fleuve. Ce passage aurait été singulièrement dangereux pour les Français, qui se voyaient exposés à perdre leurs communications, si leur ennemi parvenait à s'établir sur la rive septentrionale.

Le général Mélas commença ses opérations sous Alexandrie, en se laissant enfermer entre la Bormida et le Pô. Il lui restait, à la vérité, une retraite par Alexandrie, mais elle pouvait devenir d'une difficulté extrême. La division Chabran, en passant le Pô, prenait Mélas à dos; et l'armée de Bonaparte, arrivée sur la Bormida, jetait son aile gauche sur le flanc droit des Autrichiens, et passait le Tanaro. Par cette manœuvre, l'armée impériale se trouvait totalement investie.

Le général Mélas sentit, enfin, la position désespérée où l'avait jeté une suite fatale de fausses mesures et de vues étroites : il prit la louable résolution d'en sortir par un coup d'éclat, et la bataille fut résolue.

Le 14 juin (25 prairial), au point du jour, l'armée autrichienne passa la Bormida sur trois ponts. Elles se forma sur trois lignes : en arrière de l'aile droite, et, pour la couvrir, fut placée une réserve, chargée de veiller sur le chemin de Novi, où le général Suchet s'était fait voir.

La première ligne, commandée par le comte de Haddick, attaqua l'avant-garde française près de Marengo. La seconde et la troisième défilèrent très-judicieusement sur Fregarolo et Sale.

Le général Victor soutint l'avant-garde avec sa division. Son centre occupa le village de Marengo; sa gauche vint s'appuyer à la Bormida. A la droite de Marengo, était le général Lannes. Le tout était formé de deux lignes d'infanterie, dont les ailes étaient couvertes par de gros corps de cavalerie.

Les seconde et troisième lignes des Impériaux, qui défilaient de droite et de gauche derrière la première, par des marches de flanc, menaçaient de tourner le général Victor sur ses deux ailes, pendant qu'il avait à soutenir de front le feu terrible d'une artillerie de 100 pièces de 24. Il était instant de lui donner du secours. Le général Berthier fait avancer la cavalerie de réserve et le corps du général Desaix. Bonaparte se montre au milieu du feu; les deux armées sont à la portée du mousquet. Les Impériaux sont supérieurs en artillerie; les

(1) *Esprit du système de guerre moderne*, 1re part., sect. v.

Digitized by Google

Français se forment et se déploient sous une grêle de mitraille.

Cependant la colonne de droite des Autrichiens longeait la Bormida; celle de gauche se portait sur Castel-Ceriolo. Deux cents hommes d'une brigade de cavalerie française furent commandés pour observer la première; le reste soutint l'aile gauche. L'avant-garde, sous le général Gardanne, fut obligée à un mouvement rétrograde. Cet officier l'exécuta, en refusant sa droite, pendant qu'il appuyait sa gauche à la Bormida.

Il parait qu'il vint se porter en potence en avant de Marengo, menaçant le flanc de la colonne autrichienne, qui se portait à l'attaque de ce poste. Cette colonne fut arrêtée quelques instants par la mousqueterie du général Lannes; mais elle reçut du renfort, et continua à s'avancer.

Le général Kellermann soutenait l'aile gauche avec sa brigade de cavalerie. Il se fit quelques charges, mais elles ne furent que partielles. Le centre des Autrichiens avait pénétré jusque dans Marengo.

Le général Lannes, posté à la droite de ce village, se vit promptement attaqué. Son infanterie repoussa la cavalerie autrichienne.

Marengo étant pris, le général Victor crut devoir donner l'ordre de se replier sur la réserve.

Le général Lannes se trouva, dans ce moment, entouré et pressé par une force infiniment supérieure. Une brigade de dragons, commandée par le général Champeaux, tomba vivement sur les Autrichiens, et le dégagea.

Bonaparte se porta lui-même à la division du général Lannes, pour ralentir la retraite, et rétablir le combat, jusqu'à ce que la réserve du général Desaix fût arrivée. Les Français, se retirant en échiquier, défendaient le terrain pied à pied.

Une nombreuse cavalerie autrichienne, traînant avec elle plusieurs batteries d'artillerie légère, voulut, en se déployant dans la plaine de Saint-Julien, tourner l'aile droite des Français. Les grenadiers de la garde consulaire s'avancèrent pour soutenir cette aile; ils essuyèrent et repoussèrent trois charges consécutives de la cavalerie ennemie. La division Mounier arriva presque aussitôt à l'aile droite. Deux demi-brigades furent dirigées vers Ceriolo.

Dans ce village, était postée de l'infanterie autrichienne, destinée à couvrir le flanc gauche de la cavalerie. Les deux demi-brigades, obligées de défiler devant cette cavalerie, en furent attaquées, mais elles gardèrent leurs rangs, marchèrent à Castel-Ceriolo, et l'emportèrent de vive force.

Pendant ce temps, le centre de l'armée française à Marengo, et l'aile gauche, commençaient à plier. La cavalerie autrichienne de l'aile gauche se porta au galop sur la droite, ce qui augmenta le désordre dans la retraite de la ligne française.

Alors toute la ligne des Autrichiens s'avança, précédée d'un feu effroyable d'artillerie de gros calibre. Les Français se virent contraints d'évacuer le village de Ceriolo. Ils s'en retirèrent, néanmoins, avec ordre, soutinrent intrépidement des charges de cavalerie, et gardèrent, autant que possible, leur ensemble avec le reste de la ligne. Les chemins étaient couverts de blessés et d'égarés. La bataille semblait perdue pour la France.

La réserve, sous le général Desaix, était formée sur deux lignes, dans la plaine et près le village de Saint-Julien. Son aile droite était appuyée d'une batterie de 12 canons, et sa gauche par la cavalerie du général Kellermann. Sur le front, étaient réparties 8 pièces d'artillerie légère, et, sur les ailes, 2 bataillons en colonne serrée, d'après les principes de Folard. Le premier consul parcourait les rangs, et rétablissait l'ordre. On laissa approcher les Autrichiens à la portée du fusil; on les accueillit avec un feu terrible, auquel ils répondirent non moins vivement. Il était environ 4 heures après midi.

Le général Desaix, à la tête de la 9e demi-brigade légère, avança sur l'ennemi, la baïonnette basse. La division Boudet fit le même mouvement à l'aile droite : toute la ligne se porta sur les Autrichiens, au pas de charge. Ce fut dans ce moment que le général Desaix fut atteint d'une balle, et tomba mort.

Bientôt l'infanterie autrichienne commença à plier, et l'artillerie à tirer en retraite; mais, dès que la seconde ligne eut reçu la première, toutes deux semblèrent vouloir tenir ferme, et même reprendre l'offensif: mais, à l'instant, le général Kellermann fit une charge rapide avec 800 chevaux, enfonça tout ce qui se présenta devant lui, et enveloppa 6,000 hommes,

Digitized by Google

qui mirent bas les armes. Parmi eux se trouvaient le général Zach, chef de l'état-major, le général Saint-Julien, et une foule d'officiers supérieurs.

Une troisième ligne d'infanterie autrichienne, soutenue de cavalerie et d'artillerie, couvrait la retraite. Le général Lannes se porta sur elle avec la division Boudet et la garde consulaire. Le général Marmont, avec une batterie, appuya l'attaque. Les Autrichiens furent poussés en désordre sur les ponts de la Bormida : l'obscurité protégea leur fuite.

Voilà les principales circonstances, les faits les plus remarquables de cette journée à jamais fameuse. Le sort de la France, celui de l'Europe, j'oserais dire les destins de l'humanité, y étaient attachés.

J'ai extrait des divers rapports français et autrichiens la relation que l'on vient de lire. J'ai suivi, pour parvenir à la vérité, la marche judicieuse tracée par le général Lloyd. Les deux partis se sont reproché des fautes mutuelles. Les Autrichiens, irrités ou confus de leur défaite, n'ont rien négligé pour en rejeter l'unique cause sur un hasard aveugle, qui a déjoué toutes leurs conceptions les plus sages, pour faire triompher un ennemi dont la marche n'avait point été calculée sur les principes ordinaires. Dans ses conseils, comme dans ses camps, l'Autriche avait décidé que Bonaparte ne passerait point les Alpes; quand il les eut franchies, elle décida qu'il trouverait son tombeau dans l'Italie; lorsqu'elle eut succombé sous son génie et ses armes, elle décida encore qu'il n'aurait point dû vaincre.

Les Français, autorisés, du moins par le succès, à prononcer, ont attribué la défaite de leur ennemi à son extrême imprévoyance, à la lenteur de ses mouvements, à l'incertitude de ses résolutions. Ils ont, au reste, rendu une justice éclatante à sa valeur, et par cet aveu, honorable pour les uns et les autres, les Français font voir quels sont leurs titres à la gloire, puisqu'ils ont triomphé des Autrichiens, distingués par une opiniâtre résistance de 16 heures.

C'est dans le rapport même du général Mélas, que nous pourrons apercevoir les fautes principales qui ont amené la fatale catastrophe dont nous le voyons frappé en cet instant.

« Le 13 juin, dit ce rapport officiel, toute » l'armée impériale passa le Tanaro ».

Ce passage était on ne saurait plus mal vu : il est toujours dangereux d'avoir à dos une rivière considérable, quand on livre une bataille en avant de cette rivière. Les Autrichiens pouvaient remonter le Tanaro jusqu'aux environs d'Asti, pour déterminer les Français à s'éloigner du Pô. Cette manœuvre réussissant, ils revenaient sur leurs pas, et passaient le Pô, car il s'agissait avant tout de s'établir sur la rive septentrionale de ce fleuve; il était possible alors qu'ils pénétrassent jusqu'à Pavie et à Milan, et qu'ils y recouvrassent leurs magasins. Les Français, à la vérité, avaient un corps sur cette même rive, et auraient disputé le passage; mais les Autrichiens avaient une grande supériorité de nombre, et, en donnant de l'inquiétude sur un point, passaient sur un autre.

Ce fut par un semblable passage du Pô, que le maréchal de Maillebois se tira d'une position critique, en 1746.

« L'armée impériale, continue le rapport, » vint camper en avant d'Alexandrie, entre la » Bormida et le Tanaro. »

C'est-à-dire, que l'armée impériale vint se faire étroitement investir. Ce camp, sous Alexandrie, offre quelque ressemblance avec la position de Contades à la bataille de Minden, en 1759. Un camp, en avant d'une forteresse, ne vaut jamais un camp derrière cette place.

Après cette faute capitale, il ne me reste plus à faire qu'une observation, que je crois également d'une haute importance.

Que l'on jette les yeux sur la carte, on s'étonnera que les Autrichiens n'aient point détaché un corps au delà de la Bormida, entre cette rivière et la Scrivia, sur le flanc gauche des Français. Pendant ce temps, il eût fallu attaquer vivement de front; l'ennemi se trouvait tourné, et rejeté sur le Pô.

Mais les généraux de l'Empereur n'avaient fait, pour ainsi dire, aucune des dispositions qui devaient leur assurer la victoire, ou rendre, du moins, leur défaite moins désastreuse : après un an de succès brillants, ils se virent réduits, en un jour, à recevoir la loi qu'il plut au vainqueur de leur imposer.

Le lendemain de la terrible et décisive journée de Marengo, Mélas fit demander aux avant-postes français la permission d'envoyer le général Skal auprès du premier consul. La

Digitized by Google

convention fut conclue et signée dans la même nuit.

Je me contenterai d'en rapporter les principaux articles : On convint d'un armistice, jusqu'à la réponse de la cour de Vienne.

L'armée impériale s'engagea à se retirer derrière la ligne qui, lors du traité de Campo-Formio, avait été assignée pour frontière à la république Cisalpine. Ferrare restait seule aux Autrichiens sur la rive droite du Pô.

L'armée française se réserva le pays situé entre la Chiesa, l'Oglio et le Pô.

L'espace compris entre le Mincio et la Chiesa ne devait être occupé par aucune des deux armées.

Les forteresses de Tortone, Alexandrie, Milan, Turin, Pizzighitone, Arona, Plaisance, Coni, Céva, Savone, le fort Urbain et la ville de Gênes, devaient être au pouvoir des Français avant le 25 juin.

Telle était la substance de cette célèbre convention de Marengo, par laquelle les Autrichiens terminèrent une campagne, où ils perdirent plus qu'ils n'avaient gagné dans la précédente.

Toute cette campagne est une suite de prodiges; elle offre dans son ensemble le résultat de causes inconnues, j'oserai même dire surnaturelles. Où trouver ailleurs l'exemple d'une expédition militaire, dans laquelle fut ponctuellement exécuté tout ce qui avait été résolu dans le cabinet? La célérité avec laquelle furent opérées de si grandes choses, tient vraiment du merveilleux. Les opérations du premier consul commencèrent le 18 mai; elles étaient terminées le 15 juin.

Bonaparte avait annoncé, dès l'hiver, qu'il arracherait l'Italie à un ennemi, dont la corruption et l'impéritie du directoire avaient préparé les succès. Il fit tout ce qu'il avait promis, il le fit en moins de temps qu'il ne semblait donné à un homme de le faire. Ce qui eût été ostentation chez tout autre, n'était chez lui que le résultat du sentiment de ses forces, et de l'immense ascendant de son génie sur celui de ses adversaires.

On ne peut trop faire remarquer, pour l'instruction des chefs et des peuples, combien il est imprudent et funeste de dédaigner les menaces d'un ennemi puissant, parce qu'il veut employer des voies inconnues. L'homme médiocre regarde comme chimérique ce que l'homme supérieur regarde comme un moyen assuré de triompher.

Malheur à tout empire gouverné par ces êtres dégradés, en qui se rassemblent à la fois l'arrogance et la faiblesse! Ils bravent leur ennemi, l'insultent, l'irritent; il paraît, et ils tombent à ses pieds. L'histoire ancienne nous offre de mémorables exemples: Darius, enorgueilli de ses immenses richesses, de ses innombrables troupes, faisant de vains efforts pour résister au jeune Alexandre, qu'il avait méprisé, tombant sous ses coups avec son vaste empire; Carthage, dominatrice des mers, qui croyait faire trembler Rome, et que Rome anéantit.

Je pourrais multiplier les citations : je passe rapidement à l'histoire moderne. Harold, retranché derrière l'Océan, bravait Guillaume le Conquérant : Guillaume passe la mer, défait et tue Harold, et règne à sa place. L'empereur Ferdinand II affectait un insensé mépris pour Gustave-Adolphe, qu'il voyait séparé de lui par la Baltique et de vastes contrées : Gustave traverse cette mer, tombe sur l'Allemagne, donne partout la loi, et aurait été la dicter à Ferdinand consterné, jusque dans Vienne, sans le coup imprévu qui termina ses jours.

A ces faits, dignes d'occuper fréquemment le souvenir de l'homme d'état et du guerrier, vient naturellement se joindre l'histoire de la campagne que nous terminons ici. Je ne puis m'en retracer les merveilleuses circonstances, sans me sentir ramené à une réflexion que j'ai déjà essayé d'exprimer. La superstition ni l'enthousiasme n'égarent ma plume: mais il m'est impossible d'arrêter ma pensée sur un tel concours d'événements extraordinaires, sans me persuader qu'il est des époques marquées par une providence impénétrable, pour opérer de grands changements sur la terre. Cette campagne miraculeuse, que je nommerai la campagne de Marengo, me semble devoir être mise au rang de ces immortelles époques.

Nous allons repasser en Allemagne, pour compléter l'histoire de la guerre de la révolution.

Digitized by Google

# CAMPAGNE D'HIVER.

Nous allons voir, de nouveau, des événements d'une importance majeure, resserrés dans le plus court espace de temps possible; nous allons nous convaincre encore, qu'à la fin du dix-huitième siècle, l'art de la guerre était dans son enfance chez certains peuples de l'Europe. Il est inutile d'observer que j'en excepte les Français, qui se sont écartés de la vieille routine, pour suivre de nouvelles combinaisons.

Je m'attacherai à prouver qu'ils ont dû leurs succès à l'excellent principe de la base d'opérations, et les Autrichiens leurs revers à l'ignorance de ce principe fondamental.

Je crois utile de rappeler à mes lecteurs quelle était la position respective des deux armées, au moment de la reprise des hostilités.

Un premier armistice les avait fait cesser vers le milieu de l'été; c'était celui conclu, le 15 juillet, à Parsdorf, entre le général Lahorie et le comte de Dietrichstein.

Le général autrichien de Saint-Julien s'était rendu à Paris, où il avait signé des préliminaires de paix. L'Empereur refuse de les ratifier, et se porte en personne à son armée, sur l'Inn.

Le 17 septembre, le général Moreau, de son quartier général de Nymphenbourg, somme l'archiduc Jean, censé général en chef de l'armée autrichienne, de lui livrer des places de sûreté, ou sinon lui déclare qu'il va recommencer les hostilités.

Le 20 septembre, l'Empereur cède Ulm, Ingolstadt, Philipsbourg, et retourne à Vienne.

Les généraux Lahorie et Lauer signent, à Hohenlinden, une nouvelle convention, portant prolongation d'armistice de quarante-cinq jours, y compris quinze jours d'avertissement.

La ligne de démarcation fixée par la convention du 15 juillet, est conservée pour base, sauf quelques modifications, détaillées par l'article suivant :

« Art. IX. L'armée française reviendra, et » s'arrêtera sur les deux rives de l'Iser; l'armée » impériale sur les deux rives de l'Inn, cha- » cune à une distance de 3,000 toises, soit » de ces rivières, soit des places fortes sur » leurs cours : il sera seulement placé une » chaîne d'avant-postes sur la ligne de démar- » cation fixée le 15 juillet. »

Le terme expiré, l'Empereur, contre toute attente, refuse encore d'accepter la paix offerte par le premier consul. Le général Moreau annonce à ses troupes qu'il faut montrer aux ennemis de la France, combien il se sont abusés, s'ils espèrent que la rigueur de la saison pourra les arrêter.

Au lieu de courir droit devant eux comme des ignorants, de passer l'Inn à Passau, et d'entamer, sur le Danube, une opération mal-ha-



Digitized by Google

bile, les Français, à l'ouverture de la campagne d'hiver, attaquent Wasserbourg, et chassent les Autrichiens de ce poste.

L'importance de ce mouvement hardi ne peut échapper aux yeux d'un observateur exercé. Par son heureux résultat, les Français dégagèrent leur flanc, premier but que doit se proposer tout général en ouvrant une campagne, puisque l'effet en est immanquablement de prolonger la base.

Il y avait, dans cette circonstance, un motif de plus : l'occupation de Wasserbourg fraye le chemin de Salzbourg, point qui, à juste titre, fixait toute l'attention du général Moreau.

L'affaire de Wasserbourg eut lieu le 29 novembre : je n'en donnerai point les détails, parce que je ne m'attache ici qu'au résultat stratégique.

L'armée française, au commencement de la campagne, était habilement partagée en trois corps, chacun de trois divisions : l'aile droite, sous le général Lecourbe, observant le Tyrol; le centre, commandé par Moreau lui-même, sur la rive droite de l'Iser en Bavière; et la gauche, sous le général Sainte-Suzanne, s'étendait au delà du Danube, vers la Rednitz. Je ne compte pas ici le corps franco-batave du général Augereau, qui opérait en Franconie.

Que firent, de leur côté, les Impériaux? Suivirent-ils les conseils du général Lloyd, qui prouve que c'est en Tyrol, derrière l'Inn, et aux environs d'Inspruck, que doit se concentrer l'armée autrichienne, pour défendre la capitale contre un ennemi, maître de la Bavière? Nous allons voir qu'ils firent précisément le contraire.

Le général Lloyd conseille de menacer du Tyrol le flanc droit de l'ennemi : les Autrichiens envoyèrent le général Klénau sur le flanc gauche des Français, ce qui ne pouvait mener à rien, car le général Augereau était trop éloigné, pour qu'il fût important de le séparer de la grande armée. Moreau parut peu inquiet de cette diversion, dont les généraux autrichiens se promettaient les plus gands résultats.

Ils avaient commis une bien grande faute, le jour même qu'il furent débusqués de Wasserbourg, par les Français. Ils s'étaient concentrés à Massing et à Neumarkt, et, par ce mouvement, s'étaient exposés à être coupés du Tyrol, à la première tentative de l'ennemi.

Le 30 novembre, la grande armée autrichienne marcha de Neumarkt à Ampfing : l'avant-garde rencontra celle des Français, commandée par le général Ney, qui se replia dans la forêt de Haag.

Le général Ney avait une force peu considérable : les généraux autrichiens regardèrent son mouvement rétrograde comme l'effet de leurs savantes dispositions. Il est très-facile de se représenter quelle était alors leur manière de voir. « L'ennemi, disaient-ils, est tourné à sa » gauche par le comte de Klénau; ses derrières » sont menacés, il est coupé du Danube et » d'Augsbourg. A sa droite, il a le Tyrol, oc- » cupé par nos troupes, et, de là, il peut même » être pris à dos, tant que, concentré entre » l'Inn et Munich, il fera front à notre grande » armée. »

Ce raisonnement aurait été spécieux, 1° si les Autrichiens avaient été plus forts dans le Tyrol, ou avaient voulu y donner signe d'existence; 2° si les Français, par l'occupation de Wasserbourg, n'avaient débordé les Autrichiens, et menacé leurs communications.

Mais, dans l'état réel des choses, il était extrêmement inconsidéré de conclure que le général Moreau n'avait plus d'autre parti à prendre que celui de la retraite, et qu'il fallait s'apprêter à le poursuivre vivement.

Le jour suivant ne fit que confirmer bien plus encore les Impériaux dans leur funeste erreur. Leur armée s'avança sur trois colonnes, pour pousser devant elle cet ennemi que l'on croyait en pleine retraite. Elle rencontra les deux divisions françaises, qui s'étaient retirées la veille dans la forêt de Haag : elles étaient avantageusement postées sur des hauteurs. Il s'engagea une action assez vive, dans laquelle les Français abandonnèrent 2 pièces de canon, que les mauvais chemins ne permirent pas d'emmener. S'ils s'étaient follement obstinés à tenir plus longtemps, ils s'exposaient à se voir envelopper par les Autrichiens, prodigieusement supérieurs en nombre. Cette affaire eut lieu le 1er décembre.

Le 2 compléta l'illusion des Autrichiens; ils ne doutèrent plus de la victoire, et coururent à leur ruine.

Le général Moreau fit un mouvement rétrograde, partie pour rassembler ses divisions, partie pour attirer l'ennemi dans les défilés de

Digitized by Google

Hohenlinden. Les Impériaux s'avancèrent jusqu'à Haag, où avait été le quartier général français; les dernières troupes françaises l'évacuèrent à 5 heures du matin, pour se rassembler dans les environs de Hohenlinden, où toute l'armée passa, sous les armes, la nuit du 2 au 3.

Nous voici parvenus à une journée, que ne doivent jamais perdre de vue les partisans des attaques de front, et de l'enfoncement du centre. J'y trouverai, au contraire, une nouvelle preuve en faveur de mon système des attaques de flanc.

Le 3 décembre, les généraux autrichiens, enflammés d'une ardeur de poursuite, se remirent en marche pour déloger les Français de la forêt de Hohenlinden, où ils avaient pris poste. Il est peu d'entreprises plus périlleuses, à la guerre, que celle de forcer un ennemi nombreux protégé par une forêt: le coup d'œil ne sert, pour ainsi dire, à rien, en pareille circonstance; il faut marcher en aveugles.

Nous ne nous arrêterons pas, dans le récit de cette célèbre bataille de Hohenlinden, aux détails qui se trouvent communs à peu près à toutes les actions générales : nous bornerons notre attention aux traits caractéristiques, qui peuvent servir d'instruction et d'exemples.

Le plus marquant est extrait du rapport même de l'envoyé anglais, qui résidait auprès de l'archiduc Jean, commandant en chef l'armée de l'Empereur, son frère. Il est dit, dans ce rapport, que la défaite des Impériaux doit être attribuée à ce que les colonnes de flanc restèrent en arrière, pendant que le centre, qui avait commencé l'attaque, était enveloppé par les Français.

Cette circonstance est confirmée par la relation que publièrent les Français eux-mêmes.

Toute personne, versée dans l'histoire militaire des anciens, sera frappée des traits de ressemblance qu'offre cette bataille avec celle de Cannes (1).

De même que les Romains à Cannes, les Autrichiens attaquèrent le centre de la ligne ennemie; et, de même que les Carthaginois, les Français les enveloppèrent de leurs ailes, et les taillèrent en pièces. L'habile manœuvre du général Moreau fut favorisée par la nature du terrain boisé. Il paraît avéré que les généraux autrichiens avaient fixé pour point de réunion de leurs colonnes, Hohenlinden même, qu'occupait le quartier général français. Par suite de cette funeste disposition, ces colonnes étaient écrasées à mesure qu'elles se présentaient : les Bavarois, qui arrivèrent les premiers, furent aussi les premières victimes.

Je trouve encore une autre bataille fameuse dans l'antiquité, que l'on peut comparer à celle-ci, autant, du moins, que les combats des anciens peuvent être assimilés à ceux des modernes. Je veux dire la bataille de Trasymène, où Annibal défit si complétement le consul Flaminius, qu'il eut l'art d'attirer dans les gorges étroites formées par le lac et les montagnes.

Il me semble que si les Autrichiens, renonçant à ce fatal système des attaques de front, eussent détaché leur aile droite dans la partie de Munich, le général Moreau, pour ne point s'exposer à être cerné dans la forêt de Haag et les défilés de Hohenlinden, se serait probablement déterminé à un mouvement rétrograde. Le comte de Klénau, qui avait passé le Danube, était à portée d'appuyer ce mouvement, en se montrant sur les derrières de l'armée française, dont le front aurait été inquiété, pendant ce temps, par les escarmouches continuelles que lui aurait livrées le centre.

Après la sanglante bataille de Hohenlinden, les Impériaux se retirèrent derrière l'Inn, dont les bords étaient retranchés. Quoique ayant perdu la rive gauche de cette rivière, il était encore temps pour eux de gagner le Tyrol; de là, il était en leur pouvoir de menacer l'armée française à dos, et, ce qui eût été bien plus efficace, de faire une prompte diversion dans la Suisse.

Mais bientôt, les Français eux-mêmes passèrent l'Inn; et ici se présente une nouvelle preuve de ce que j'ai avancé plusieurs fois : savoir, que les retranchements ne servent à

(1) Deux auteurs modernes se sont livrés à de savantes recherches sur la bataille de Cannes. Le premier est Folard : *Commentaires sur Polybe*, tom. IV, liv. III, chap. 24. Le second est le colonel Guischard. (*Mémoires militaires*, tom. Ier, chap. 8), cité souvent par Fréderic le Grand, sous le nom de *Quintus-Icilius*. Sa dissertation, à ce sujet, est d'autant plus intéressante à lire, qu'il n'est point parfaitement d'accord avec Folard.

(*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

rien, qu'à s'y faire forcer, envelopper et battre, quand on a affaire à un ennemi entreprenant et habile. Je parle de nos retranchements actuels; les camps des Romains étaient de véritables forteresses : Frédéric le Grand en retraça l'image dans celui qu'il prit à Bungelwitz, près Schweidnitz.

On ne peut espérer de défendre longtemps une rivière, lorsqu'on s'établit et se retranche sur le bord même. Si tout courant d'eau est considéré comme un obstacle à la guerre, ce n'est pas qu'on ne puisse le franchir; c'est uniquement parce que la rivière, une fois passée, il est difficile de se maintenir de l'autre côté contre un ennemi actif. La meilleure méthode de défendre une rivière, est donc de tenir l'armée rassemblée à quelque distance du bord, et de tomber vigoureusement sur l'ennemi, dès qu'il a effectué le passage. En vous étendant au loin le long de la rive, votre cordon ne peut manquer d'être coupé sur quelque point, et la confusion s'empare de toute votre ligne.

C'est le 9 décembre qu'eut lieu le passage de l'Inn. Les Français, fort judicieusement, l'opérèrent à Neupern, au-dessus de Rosenheim, en se rapprochant des frontières du Tyrol, dont, par ce mouvement, l'aile gauche de l'archiduc Jean fut séparée.

Les généraux, qui ne savent que marcher droit devant eux, et qui ignorent les manœuvres de flanc, cet objet capital de la stratégie, auraient toujours dirigé leurs opérations sur la partie de Passau et l'Inn inférieure. Mais ce mouvement oblique vers le Tyrol était dicté aux Français par le grand principe de la base. Les antagonistes de ce système auraient trop craint de découvrir la Bavière, en se portant à droite du côté des montagnes. Il est cependant assez démontré aujourd'hui, que c'est à cette première tentative sur Salzbourg, que les Français furent redevables de leurs rapides progrès.

Dépostés de l'Inn, les Impériaux allèrent chercher un nouveau refuge derrière la Salza, quoique venant de faire l'expérience du peu de ressource dont est une rivière en pareil cas. On ne sait à quoi attribuer cet attachement presque religieux à la ligne perpendiculaire.

Nous allons voir, néanmoins, quel eût été l'heureux résultat d'une retraite excentrique, conforme aux règles que je n'ai cessé d'établir; nous allons nous convaincre, de rechef, que les demi-mesures sont les plus désastreuses que l'on puisse prendre.

J'ai démontré plus haut que la retraite en Tyrol eût été immanquablement le salut de l'armée autrichienne, et du pays qu'elle avait à défendre; mais puisqu'aucun motif n'a pu la déterminer à ce sage parti, il faut examiner s'il ne lui restait pas d'autre voie de se soustraire à sa périlleuse situation.

Il s'en présente une, à la première vue : dès que les Français eurent forcé le passage de l'Inn, les Autrichiens pouvaient marcher sur leur droite, gagner promptement le Danube, passer ce fleuve à Passau, porter la guerre sur la rive septentrionale, entrer en Franconie, et s'y réunir avec l'armée de Bohême. Le général Augereau était trop faible pour leur résister, et bientôt l'armée française avait à craindre pour ses communications dans la Souabe supérieure. Moreau pouvait se trouver réduit à la guerre défensive, loin d'être en état de former d'entreprise contre les états héréditaires et leur capitale. Il semble que les généraux de l'Empereur n'aient eu de pensée que pour Vienne, et qu'ils aient cru que l'unique moyen de sauver cette ville, était de ne pas s'écarter du grand chemin qui y mène.

Ils ne tardèrent pas à porter la peine de cette inconcevable opiniâtreté : ils allèrent chercher un abri derrière la Salza; les Français arrivèrent sur leurs traces, et leur firent éprouver le même sort que sur l'Inn. Au lieu de s'arrêter à chaque pas, et de se faire battre à chaque instant, ne valait-il pas infiniment mieux, après le désastre de Hohenlinden, s'éloigner à marches forcées, aller au-devant des secours qui venaient de l'Autriche, et se remettre en état de tenir la campagne? Rien n'est plus capable de semer le découragement et l'effroi dans l'esprit du soldat, de perdre totalement une armée, que de l'exposer ainsi à l'humiliation de ces défaites journalières.

Le rapport que publièrent les Français de ce passage de la Salza, est d'autant plus intéressant à lire, qu'il fait connaître l'art avec lequel ils ont su en toute occasion employer les mouvements de flanc, mouvements auxquels on distingue l'homme de guerre du routinier.

Ce fut la nuit du 13 au 14 décembre, que le

Digitized by Google

général Decaen arriva sur la Salza. Un corps ennemi occupait à Lauffen, sur la rive droite, une position dont on ne pouvait espérer de le déloger qu'en la tournant. La Salza est beaucoup plus rapide que le Lech, l'Iser et l'Inn; mais le général Decaen fit choix de quelques habiles nageurs, qui allèrent chercher des barques attachées au rivage opposé. On s'en servit pour le passage de 4 ou 500 hommes. Pendant ce temps, on inquiétait l'ennemi à Lauffen, par une vive canonnade. Tout à coup, le petit détachement qui avait passé la rivière, tombe avec impétuosité sur son flanc, le culbute, et se maintient intrépidement contre une force supérieure, jusqu'à l'établissement d'un pont de bateaux.

Le gros de l'armée impériale était posté sous Salzbourg, sur l'une et l'autre rive de la Salza. Le combat s'engagea, le 14, de grand matin, avec l'aile droite, commandée par le général Lecourbe. Les Autrichiens avaient une artillerie très-nombreuse, mais les troupes françaises étaient inébranlables dans leurs positions. Vers deux heures après midi, le général Decaen se vit en état d'attaquer le flanc droit de l'ennemi : il le rompit, et le poussa jusqu'au village de Bergheim, près Salzbourg. Les Autrichiens, craignant que la division Richepanse, qui suivait le général Decaen, ne se portât sur le chemin de Neumarkt et de Lintz, se retirèrent précipitamment dans la nuit suivante.

Le lendemain, de bonne heure, les Français entrèrent à Salzbourg, poursuivirent l'ennemi, et lui firent un grand nombre de prisonniers sur le chemin de Neumarkt; ils placèrent leurs avant-postes à une lieue de ce bourg. Tous les ponts sur la Salza étaient en leur pouvoir, toutes leurs communications assurées. La grande armée autrichienne se trouvait séparée du corps qui occupait le Tyrol.

Telle est la substance de ce rapport. Mes remarques tombent d'abord sur deux points qui n'auront point frappé le vulgaire des lecteurs. Le premier, c'est qu'il est inconcevable que les Autrichiens aient oublié ou négligé de s'emparer des barques qui se trouvaient sur la rivière; le second, c'est que les Français avaient de hardis nageurs, qui, malgré la rigueur de la saison, se jetèrent dans un courant rapide. Ces nageurs avaient été organisés spécialement : cela prouve qu'en France règne le véritable esprit militaire; qu'aucune partie de ce grand art n'est dédaignée; que l'on y pense, en un mot, que le soldat doit être formé pour la guerre, et non pour des revues et des parades. Ce corps de nageurs, comme tout ce qui est nouveau, donna lieu à bien des railleries en Allemagne; et dans deux mémorables occasions (le passage du Danube et celui de la Salza), il contribua puissamment à la défaite des railleurs.

Au total, cette opération des Français dans l'archevêché de Salzbourg, repose sur les principes les plus réfléchis, particulièrement sur celui de la base. Par là, ils évitaient une autre opération sur le Danube, qui eût pu devenir dangereuse, et qui, du moins, eût été excessivement pénible : de plus, ils tournaient toutes les positions que l'ennemi aurait pu prendre derrière l'Inn et la Salza, en descendant ces rivières, et se rapprochant du Danube. Il leur était libre de pénétrer dans le cœur de l'Autriche, en couvrant leur aile droite contre toute tentative du côté du Tyrol : quant à leur gauche, ils n'avaient plus rien à redouter pour elle.

Enivrés par tant de succès, quelques écrivains allèrent jusqu'à dire, dans le temps, que le général Moreau se trouvait dans une position à menacer le flanc droit de l'armée autrichienne en Italie. Cette assertion était dénuée de tout fondement, tant que Moreau avait encore quelque chose à faire en Autriche. Un coup d'œil sur la carte, montre qu'il n'était point aussi près du Tagliamento que le croyaient les nouvellistes; qu'avant d'y parvenir, il y avait des montagnes à franchir, et qu'une fois arrivé sur ce fleuve, il se serait trouvé sans base.

Frappée de terreur en voyant les Français s'avancer à grands pas vers sa résidence, la cour de Vienne se hâta d'envoyer l'archiduc Charles prendre le commandement de l'armée. Ce prince y arriva le 17 décembre, et ne put prendre d'autre parti que de la conduire derrière l'Ens. Peut-être eût-il été possible encore de gagner le Tyrol, et de manœuvrer les Français en flanc; mais je n'ignore pas que les chemins offraient des difficultés presque insurmontables pour une armée, déjà considérablement affaiblie par tant d'échecs, et découragée par tant de souffrances.

Tout bien considéré, il me semble que c'est

Digitized by Google

plutôt de la Bohême que l'archiduc Charles aurait pu entreprendre une diversion efficace. Mais avant de traiter ce sujet, il convient de jeter un coup d'œil sur les opérations du général Augereau en Franconie.

Ce général s'avança directement et de front; les Impériaux allèrent de même à sa rencontre. Cette longue chaîne de postes sur deux lignes parallèles, produisit des escarmouches continuelles; mais, du reste, il ne se passa rien qui offre matière à réflexions, sous les rapports de stratégie et de tactique.

Je n'y vois rien de remarquable que l'opiniâtre défense du commandant de Wurzbourg, défense d'autant plus honorable pour lui, que cette partie de l'art militaire est la moins avancée en Allemagne, tandis que les Français sont depuis longtemps les maîtres de l'Europe, dans tout ce qui tient à la science des fortifications et des siéges.

Je reviens donc à l'archiduc Charles, et, comme je l'ai dit, je trouve qu'il eût agi plus utilement, en restant en Bohême, où il avait déjà rassemblé et organisé une force militaire respectable; qu'en l'a laissant dans l'inactivité, pour courir en Autriche, où tout était perdu sans ressources.

En effet, avec son armée de Bohême, l'archiduc, se joignant au général Simbschen, tombait sur Augereau avec une telle supériorité de forces, qu'il le forçait infailliblement de regagner le Rhin avec précipitation. Alors, se dirigeant tout à coup sur sa gauche, et faisant front au Danube, le prince se portait sur le flanc gauche de Moreau, et menaçait à la fois ses derrières.

Ce général était trop prudent pour continuer à pousser son centre sur Vienne, avant d'avoir dégagé l'aile menacée, et par cela, il était arrêté dans sa marche victorieuse. Il fallait, de toute nécessité, qu'il fit lui-même front au Danube; c'eût été, pour ainsi dire, se réduire à la défensive.

D'un autre côté, il faut convenir que si l'archiduc, en poursuivant le général Augereau, se fût avancé trop près du Rhin, il s'exposait à se voir coupé de la Bohême, d'autant plus que le voisinage de la ligne de démarcation resserrait le terrain dans lequel il devait agir.

Pendant que l'Autriche était accablée en Allemagne par de si cruels revers, l'armée qu'elle avait en Italie avait recommencé les hostilités par une diversion bien calculée, et qui aurait de plus grands résultats, si elle eût été entreprise avec une force mieux proportionnée à son objet.

Les Français étaient postés derrière la Chiesa; le quartier général se trouvait à Brescia.

Les Autrichiens étaient stationnés derrière le Mincio; Peschiera et Mantoue couvraient leur front : ils occupaient Ferrare, et ce fut de cette place qu'ils entreprirent leur diversion sur le flanc droit des Français.

Le comte de Bellegarde, général de l'armée impériale, fit occuper Bondeno sur la rive gauche du Panaro, jeta un corps de troupes au delà du Pô, à Figherolo, et s'empara de Stellata et de San-Biagio.

Le 4 décembre, les Français dirigèrent, contre Bondeno, une attaque qui ne réussit point. Les Autrichiens étendirent alors leurs avant-postes le long du Pô et du Panaro.

Cependant ces mouvements, quoique bien vus en eux-mêmes, étant exécutés par des corps trop faibles, méritent plus le nom de démonstrations que celui de diversions. Pourquoi donc le général Bellegarde les fit-il entreprendre? Vraisemblablement pour distraire l'attention de l'ennemi, lui faire croire que l'on cherchait à porter la guerre au midi du Pô, vers la péninsule de l'Italie, et le détourner par là de songer à attaquer le Mincio de front, ou le Tyrol par le flanc.

Si le général autrichien avait été le maître d'agir d'après ses idées personnelles, il est à présumer qu'il aurait entrepris en grand ce qu'il ne fit que tenter en détail. Le parti le plus judicieux qui s'offrait à lui, était alors de faire ce que le général Moreau, à mon avis, aurait dû exécuter lui-même dans la campagne de 1799; c'est-à-dire, établir le théâtre de la guerre sur la rive méridionale du Pô, en prenant pour base la péninsule de l'Italie. Il forçait les Français, par ce moyen, a faire front vers le sud, et rendait le passage du Mincio presque impraticable pour eux. En s'étendant à l'ouest, il pouvait même les inquiéter sur leurs communications avec Milan, Novarre et Turin.

Les Français, dira-t-on, n'auraient pas manqué d'investir Mantoue et Peschiera, abandonnées à elles-mêmes; ils auraient tenté de couper le général Bellegarde des États héréditaires.

Digitized by Google

Mais j'observe qu'ils ne pouvaient le faire sans s'étendre considérablement à l'est, par conséquent, sans s'exposer à se voir coupés eux-mêmes de Gênes, du Piémont et de France. On sent combien ils eussent hasardé, en s'engageant entre le Tyrol et l'armée autrichienne, qui, de droite et de gauche, eussent menacé leurs flancs : preuve nouvelle ajoutée à cent autres, que c'est par des positions obliques, et non de front, que l'on couvre efficacement une contrée que l'on veut défendre.

Les Impériaux occupèrent Rimini et Pesaro sur la mer Adriatique; ils détachèrent des partis volants dans le Modénois et la légation de Bologne. Je réitère la remarque faite plus haut : ces partis étaient trop faibles; plus forts, ils pouvaient avoir un excellent résultat, celui de préserver le front d'une attaque directe, en menaçant les flancs de l'ennemi.

Ces expéditions étaient dirigées par le général Schusteck, qui fit preuve de talents particuliers pour ce que l'on nomme *la petite guerre*.

Il fit attaquer les places de Final et Cento; elles furent enlevées toutes deux. La garnison de Final s'évada presqu'en totalité à la faveur de la nuit.

L'avant-garde de l'armée autrichienne, postée, sous le général Hohenzollern, au delà du Mincio, c'est-à-dire, sur la rive droite, fut très-prudemment retirée, dès que les Français firent mine de vouloir l'attaquer en forces. Rien n'est effectivement plus facile à couper, qu'un corps jeté en avant d'une rivière; on occupe son front, pendant qu'on le cerne sur ses deux flancs. De vigoureuses charges de cavalerie, faites au moment où il s'ébranle pour se retirer, doivent le précipiter dans l'eau, s'il ne se hâte de mettre bas les armes.

Le 25 décembre, les Français jetèrent un pont sur le Mincio, à Molino : une formidable artillerie protégea le passage de quatre divisions.

Le général Bellegarde prit alors une résolution digne d'éloges. Il fit attaquer sur-le-champ le corps qui était passé, et il arriva ce qui arrivera toujours en pareil cas; les Français furent repoussés jusqu'au Mincio : ce fut beaucoup pour eux que de n'être point contraints à le repasser.

Ils envoyèrent un renfort, puis un second; mais les Impériaux, se renforçant à proportion, les empêchèrent de s'étendre. Il y eut une affaire des plus chaudes à Pozzolo.

La nuit suivante, à la faveur d'un brouillard qui redoublait l'obscurité, les Français firent une habile manœuvre. Ils effectuèrent le passage du Mincio dans la partie supérieure à celle où l'on venait de se battre : à Mozzambano.

Pendant ce temps, les corps qui avaient passé à Molino, revenaient sur la rive droite, remontaient le Mincio, et prenaient poste à Borghetto, où les Autrichiens avaient une tête de pont.

Le général Bellegarde ne fut informé que tard de ce mouvement. Il détacha immédiatement un corps à Valeggio, en face de la nouvelle position des Français à Borghetto : ce corps était formé de la réserve.

Probablement les Français manœuvrèrent ainsi pour se rapprocher de la partie de leur armée, qui passait à Mozzambano. Mais les Autrichiens, comme ils le dirent eux-mêmes, ayant une tête de pont sur la rive droite, et, conséquemment un pont sur la rivière, il est difficile de concevoir pourquoi ils ne s'en servirent point pour prendre à dos les Français qui les attaquaient, enfin, pour tenter une diversion quelconque.

Il faut rendre justice aux vues qui dirigèrent les Français dans leur passage à Mozzambano. Ce point, au-dessus de Mantoue, et près du lac de Garda, était très-judicieusement choisi. Les Impériaux, tournés sur leur droite, se voyaient menacés de perdre leur communication avec l'Autriche.

Si, au contraire, les Français eussent effectué leur passage au-dessous de Mantoue, ils couraient le danger de voir l'aile droite des Autrichiens, passant la rivière sous le feu de cette place, venir les prendre à dos, et les resserrer entre le Mincio et le Pô.

En lisant attentivement le rapport du général Bellegarde sur ces événements, on approfondit sans peine ses mesures et ses motifs.

« L'ennemi, y est-il dit, s'était rendu maître » de quelques positions avantageuses; mais les » hauteurs environnantes nous demeurant, et » n'ayant rien à craindre pour les retranche- » ments de Salionette, le général Bellegarde » fit avancer trois divisions, formées de la ré-

Digitized by Google

» serve. Les Français étaient vivement pressés » sur plusieurs points, et spécialement sur leur » gauche : mais une colonne ennemie, venant » de Mozzambano, le long de la rive gauche du » Mincio, gravit avec rapidité les hauteurs de » Valeggio. Ce mouvement força nos troupes à » se replier. Le général Hohenzollern, qui » commandait la première ligne, fut contraint » de retirer son aile gauche, pour couvrir le » chemin de Valeggio à Villa-Franca, et con- » server la communication avec le corps qui » était restait aux Furone. »

Il est évident que les Autrichiens furent tournés sur leur gauche, et dépostés des bords du Mincio. Il était, en effet, extrêmement important pour eux de ne point se laisser déborder à leur droite, et couper de Vérone, c'est-à-dire, de l'Allemagne. Dans ce cas, ils pouvaient voir leur droite renversée sur leur gauche, et ils s'exposaient à se faire culbuter dans le Mincio. Ainsi, forcés à se retirer par leur droite, dès que les Français commencèrent à s'étendre de ce côté, ils perdirent leur point d'appui sur la rivière, et tout espoir de la défendre plus longtemps.

Sans vouloir assurément déprécier les talents du général Bellegarde, je ne puis m'empêcher d'observer qu'il est difficile de concevoir une ligne plus forte, plus imposante, que celle qu'offre le Mincio, défendu à droite par Peschiera, à gauche par Governolo, et au centre par Mantoue. Nous avons eu de nombreuses occasions, dans le cours de cet ouvrage, de faire jaillir l'évidence du grand principe, qui veut que, dans toute circontance, on cherche à tirer de la nature des lieux ou de la position de ses troupes, ce qu'est dans la fortification la courtine flanquée de ses deux bastions. Où peut-on trouver ces avantages mieux que dans la ligne dont il s'agit? Peschiera, empêchant que la droite de l'armée impériale ne fût coupée et séparée de l'Allemagne; Mantoue, défendant le Mincio en dessus et en dessous; Governolo, couvrant l'aile gauche, et mettant toujours à même de porter le théâtre de la guerre au sud du Pô.

Quand je nomme ces trois places, il est inutile de dire que j'entends par là les trois corps stationnés en avant d'elles, corps qui devaient être assez forts par eux-mêmes, non-seulement pour repousser une attaque, mais encore pour agir offensivement en cas de besoin.

Nous avons laissé Bellegarde abandonnant le Mincio; son rapport s'exprime ainsi à ce sujet :

« L'approche de la nuit ne permettant plus » de songer à la reprise de Valeggio, il fallut » ordonner la retraite. L'armée se replia, dans » le meilleur ordre, derrière l'Adige; elle assit » son camp à San-Martino, près Vérone, à l'est » de l'Adige : les avant-postes furent établis » à Villa-Franca, et le général Rousseau, qui » occupait Salionette, rétrograda jusqu'à Mon- » tebaldo. »

Je ne vois rien à blâmer dans cette retraite, sinon qu'elle ne se fit pas excentriquement. Je ne conçois pas pourquoi l'impossibilité de rentrer dans Valeggio nécessita la retraite; ce poste n'était qu'un point d'appui sur le Mincio, sans être indispensable pour sa défense.

Mantoue donnait un point d'appui bien plus sûr; c'est pourquoi j'aurais trouvé une retraite sur cette place, mieux adaptée aux circonstances. On ne saurait m'objecter que cette retraite était impraticable ou trop périlleuse, car les Français n'avaient laissé que fort peu de monde à Pozzolo, et le passage près de ce lieu restait ouvert à une force majeure. Il faut observer que les Autrichiens, forcés à se replier, n'étaient cependant point dispersés, ni même battus. Tout en se retirant, leur général pouvait déjà méditer des opérations offensives; autrement, l'on se résout à essuyer des échecs continuels.

J'aurais donc porté l'aile gauche et une partie du centre sur Mantoue, ou les environs: l'aile droite et l'autre partie du centre étaient alors dirigées sur Castelnovo, entre Peschiera et Vérone.

N'est-il pas évident que de ces mouvements opposés, naissait pour les Français une situation des plus embarrassantes? On leur laissait le centre libre, en apparence; mais pouvaient-ils s'y engager pour séparer les deux ailes, au risque de prêter eux-mêmes leurs flancs à l'ennemi? Cette juste appréhension les fixait dans la position qu'ils occupaient. Au premier mouvement qu'ils eussent fait pour se porter en avant; vers l'Adige, le corps de Castelnovo se trouvait en potence sur leur aile gauche, et celui de Mantoue les prenait à dos.

Il était même très-probable qu'ils se fussent

Digitized by Google

vus contraints à rétrograder, le corps posté sous Mantoue pouvant faire une pointe rapide, et venir tomber sur les derrières de l'armée française, qui avait passé le Mincio.

Ce corps autrichien, en prenant poste entre l'Oglio et le Mincio, à Castiglione, par exemple, se mettait à même d'envelopper et de couper les Français.

Je suppose, cependant, que l'aile gauche de l'armée impériale en retraite, étant prévenue par l'ennemi, n'ait pu gagner Mantoue à temps : alors, c'était sur Legnago qu'il fallait marcher, afin de menacer le Pô. Si l'on eût jugé un troisième corps nécessaire, pour tenir une ligne perpendiculaire à l'ennemi, ce corps se serait dirigé sur Vérone.

C'est ainsi, selon moi, qu'aurait dû être combinée cette retraite excentrique, après laquelle il eût fallu reprendre vivement l'offensive; car, je ne puis trop le répéter, une retraite, pour être parfaite dans son ensemble, doit impliquer un plan d'agression contre les flancs de l'ennemi.

Au reste, en consultant l'histoire des guerres modernes, on peut facilement se convaincre qu'après avoir été forcé d'abandonner une rivière en Italie, c'est en vain que l'on tente de défendre celle qui se rencontre derrière. On verra aussi que c'est ordinairement en une seule campagne, que l'on gagne et que l'on perd cette belle contrée.

Le prince Eugène en fit deux fois la conquête sur Louis XIV, la première en 1701, la seconde en 1706, rejetant toujours l'ennemi d'une rivière sur l'autre. Les Français éprouvèrent le même sort en 1799.

Cela vient de ce que, dans une guerre défensive, celui qui a commencé à céder, adopte presque toujours un rôle passif, et se borne à défendre de front un fleuve ou une ligne retranchée. Rarement voit-on un général, en pareil cas, avoir assez d'audace et de présence d'esprit, pour tenter de reprendre brusquement l'offensive, en manœuvrant sur les flancs de l'ennemi qui le poursuit. Nul capitaine, ancien ou moderne, n'a entendu cette espèce de guerre aussi bien que Sertorius (1).

Les 29 et 30 décembre, eurent lieu des combats d'avant-postes, dans lesquels les Français furent les agresseurs. Ils poussèrent les Autrichiens jusqu'à Vérone. Cette méthode de placer des avant-postes au delà du fleuve que l'on veut défendre, est extrêmement judicieuse. On empêche l'ennemi, autant que possible, de s'approcher du bord; on peut aisément conjecturer à sa force s'il veut tenter le passage, et même où il prétend le faire. Mais quand ces avant-postes sont attaqués, il faut les renforcer progressivement, afin de prolonger le combat sur la rive opposée.

Je ne puis mieux faire connaître les opérations subséquentes, qu'en donnant un précis des rapports officiels. Je suivrai ceux des Français, comme donnant la clef de leurs excellentes dispositions.

« Le 1er janvier 1801, dit le général Brune, » nous passâmes l'Adige, à Gussolingo. Une » fausse attaque, à un mille de Vérone, trompa » l'ennemi. L'activité et les talents du général » Marmont, facilitèrent cette importante opé- » ration. Le général Delmas s'avança, avec du » canon, sur la petite chaîne de montagnes qui » sépare la vallée de Polisella de celle de Pantena. » Ce mouvement contraignit l'ennemi à évacuer » Vérone. Peschiera est investie, et Mantoue » bloquée : Porto-Legnago sera assiégée.

» Le général Rochambeau s'est porté de Lo- » dron sur l'Adige par Riva, Torbola et Mari, » ce qui a forcé le général Bellegarde à aban- » donner la célèbre position de Vérone. Le gé- » néral Schmidt a occupé la partie de Rivoli. » Le général Boudet a été détaché sur Rove- » redo, pour éclairer la marche du général » Rochambeau. »

Il est manifeste que voilà une opération le long des montagnes, pour manœuvrer les Impériaux sur leur flanc droit. Cette habile et excellente mesure doit paraître bien étrange aux opiniâtres partisans des masses concentrées et des attaques de front. En voyant les Français opérer au-dessus du lac de Garde, et suivre les montagnes, on ne peut me blâmer d'avoir conseillé, à l'instant même, un mouvement semblable aux Autrichiens, lorsque

(1) Q. Sertorius, le plus illustre des généraux du parti de Marius, soutint en Espagne, contre Pompée et Metellus, des guerres où il déploya les plus rares talents. Il fut assassiné par Perpenna, l'an 73 avant l'ère vulgaire.

(*Note du Traducteur.*)



Digitized by Google

j'examinais leur retraite du Mincio. Du camp de Castel-Novo, que j'indiquais, ils auraient pu tourner le lac de Garde, et, alors, se montrer au dos des Français.

Il est intéressant de voir de quelle manière le général Macdonald, venant du pays des Grisons, appuya les opérations de l'armée d'Italie.

« Les trois divisions qu'il commandait, avaient » à passer la chaîne des montagnes qui sépa- » rent les vallées de l'Oglio, de la Trompia et » de la Sobbia. La division du général Rocham- » beau s'était portée à Storo, qu'elle attaqua » et prit, tandis que le général Macdonald dé- » tachait la légion italienne à Bagolina. Après » la prise de Storo, le général Rochambeau se » dirigea sur Riva di Garda, et le général » Lecchi poussa ses patrouilles jusqu'à Pieve di » Buono, où l'ennemi s'était retranché. Cet » officier avait ordre d'inquiéter l'ennemi, mais » de ne point trop s'engager avant l'arrivée » des divisions Pully et Ney, qui étaient com- » mandées pour le soutenir. Les Italiens atta- » quèrent Pieve di Buono, dès qu'ils furent à » portée, mais ils furent repoussés.

» Cependant l'ennemi abandonna ce poste » le même soir. Poursuivi, il se retira dans la » seconde ligne des retranchements de San- » Alberto, formée depuis longtemps. Pendant » ce mouvement de l'aile droite, le général » Baraguey-d'Hilliers, qui commandait la gau- » che, s'avança dans l'Engaddin, s'empara de » Schutz, et poussa jusqu'à Martinsbruck. Les » nombreux retranchements de Castel-Novo, qui » défendaient le pont, n'arrêtèrent point nos » troupes, et après une résistance opiniâtre, » les Autrichiens furent enfoncés, en nous lais- » sant un grand nombre de morts et de blessés.

» Ces fausses attaques, sur une ligne de mon- » tagnes de plus de 60 lieues, ont eu le plus » heureux résultat, et nous en promettent de » plus brillants encore, si l'on peut atteindre » l'ennemi dans sa retraite.

» Le général Brune, après son passage de » l'Adige (ajoute le général Macdonald), me » manda qu'il dirigeait son aile gauche le long » de cette rivière, vers Trente, tandis que j'a- » vancerais sur la rive droite. J'espère arriver » encore à temps à Botzen, pour couper la co- » lonne du général Stejanich. Le général Bara- » guey doit être en ce moment à Glurens, et » marche sur Botzen par Méran. »

Le rapport des Impériaux confirme celui des Français, à quelques légers détails près.

Il y est dit que, le 4 janvier, à la faveur de la nuit, les Français attaquèrent l'avant-garde des Autrichiens à Colognola, en même temps qu'ils cherchaient à tourner leur aile droite par les montagnes. Cette avant-garde se replia en bon ordre jusqu'à Coldero, où elle repoussa une seconde attaque. La grande armée se mit en marche, et vint camper dans la plaine de Villa-Nova : l'avant-garde, faiblement poursuivie, prit poste entre Soave et Castelletto.

On voit donc que les Impériaux furent délogés de leur position sans combat, et uniquement parce qu'ils laissèrent tourner leur flanc droit. Les Français, pendant cette manœuvre, les amusèrent par une fausse attaque de front. Je demande si les Autrichiens eussent été exposés à cette manœuvre, en se portant eux-mêmes sur la chaîne des montagnes : ils en avaient la faculté, puisque le Tyrol et le pays de Trente se trouvaient derrière eux. C'était en même temps le moyen de s'opposer à l'armée du général Macdonald, qui débouchait des Grisons : ils pouvaient même déborder l'aile gauche des Français, et pousser un corps jusqu'à Milan, si le général Brune se fût tenu trop longtemps sur l'Adige.

De Vérone, les Impériaux furent repoussés jusqu'à Vicence, et encore par des manœuvres de flanc; car les actions qui eurent lieu, ne méritent pas d'être détaillées.

Je trouve, dans un rapport du général Oudinot, ce passage, que j'aime à citer aux antagonistes de mon grand principe des marches et mouvements obliques :

« L'ennemi défend généralement ses posi- » tions avec beaucoup de valeur et d'opiniâ- » treté; mais, dès qu'il voit que nous allons le » tourner; il se retire. »

De Vicence, les Français continuèrent à marcher toujours en avant, poussant leurs ennemis devant eux. Ils étaient déjà parvenus au Tagliamento, lorsque l'armistice, conclu tout à coup, vint arrêter leurs progrès, et sauver l'armée impériale d'une ruine totale.

Je récapitule en deux mots l'histoire de cette campagne. L'Empereur perdit l'Italie, parce que ses généraux se laissèrent tourner, au lieu de tourner eux-mêmes leurs adversaires.

Digitized by Google

# CONSIDÉRATIONS MILITAIRES

SUR

# LE NORD DE L'ALLEMAGNE (1).

Comme Prussien, je me suis souvent occupé de la situation militaire du nord de l'Allemagne, relativement aux puissances limitrophes, et à la France en particulier. J'ose croire que le précis de mes observations ne pourra que tourner au profit de la théorie de la guerre, et au bien de ma patrie, en indiquant ses moyens de défense.

D'Ehrenbreitstein, la base des Français se prolonge en descendant le Rhin par Dusseldorf jusqu'à Nimègue, et, de là, le long des frontières des provinces de Groningue et d'Overlssel jusqu'à la mer.

En supposant les Français maîtres du sud de l'Allemagne, comme nous venons de le voir, et comme nous le verrons probablement toutes les fois que la guerre leur fera passer le Rhin, nous remarquerons que leur base, par rapport au nord de l'Allemagne, se trouve concave. Elle l'embrasse, en effet, dans un demi-cercle, ou plutôt dans un angle de 30 degrés. C'est à la conquête de la Hollande que les Français sont redevables de cet avantage. La base à prendre depuis le Fichtelberg (2) jusqu'à Ehrenbreitstein sur le Rhin, est une ligne droite et parallèle à celle de l'armée qui couvrirait l'Allemagne septentrionale.

La base des Français embrassant donc celle des Allemands dans un angle de 30 degrés, ces derniers sont dans la position la plus mauvaise qui se puisse imaginer; car si le sommet de l'angle était encore plus aigu à Ehrenbreitstein, où les deux côtés se réunissent, cette position serait absolument impossible à maintenir.

Ce désavantage serait, à la vérité, beaucoup

(1) Ces *Considérations* forment un mémoire séparé, qui ne tient nullement, il est vrai, à l'histoire des campagnes qu'annonce le titre de l'ouvrage; mais il rentre dans le plan de l'auteur, qui s'est proposé de faire, dans ce nouvel écrit, l'application des principes qu'il avait établis précédemment.

Un autre motif m'a déterminé à ne point supprimer ce mémoire : j'ai pensé que les jeunes militaires français pourraient y puiser quelques notions utiles sur une partie intéressante de nos frontières.

(*Note du Traducteur.*)

(2) Montagne considérable en Franconie, dans le margraviat de Bayreuth. C'est de cette montagne que le Mein, le Naab, l'Eger et la Sala tirent leurs sources.

(*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

moins sensible, si les Français n'avaient point de forteresses sur leurs frontières, et que les Allemands en possédassent sur les leurs. Mais, par suite du traité de Lunéville, c'est le contraire qui a lieu : les places fortes de la rive droite du Rhin sont rasées, tandis que la France en construit de nouvelles sur la rive gauche.

Celles qui restent à l'Allemagne dans le nord, méritent à peine d'être citées. Embden est de peu d'importance, quoique situé de manière à en acquérir une très-grande, s'il était convenablement fortifié. Wesel, comme ville de guerre, n'est pas beaucoup plus intéressant : d'ailleurs, cette place perdrait tout son effet, du moment où les Français seraient maîtres de Dusseldorf, et basés sur Arnhem, de l'autre côté.

Ce qui reste de villes fortifiées, ou censées l'être, en Westphalie, ne peut offrir de ressources que comme dépôts de magasins, et pour garantir d'une invasion soudaine.

Munster (1) et Lipstadt seraient extrêmement importantes pour couvrir la Westphalie.

Cassel et Hameln défendent le Weser. Brême (2) pourrait, au besoin, opposer quelque résistance; mais ces différentes places sont situées les unes derrière les autres, et ne peuvent donc former, dès le début de la guerre, la base d'opération dont il s'agit ici.

Munster, Wesel, Cassel sont les seules villes qui se présentent pour remplir cet objet capital. Mais Munster et Wesel, placés, pour ainsi dire, sur une ligne perpendiculaire, ne couvrent qu'un seul point. Quelle vaste étendue reste à découvert, depuis la mer jusqu'à Munster! Si Embden était fortifié, cette ville, avec Munster, formerait les deux bastions qui défendraient la courtine comprise dans cet espace.

En face de Wesel et de Munster, les Français ont Arnhem, Nimègue et Dusseldorf (qu'il faut toujours leur donner au premier coup de canon). De ces trois points, ils débordent Wesel et Munster; ils ont, de plus, dans le pays de Groningue et l'Over-Issel, d'autres forteresses, grandes ou petites. Du côté de l'ouest, la base des Français est donc beaucoup plus forte aussi que celle des Allemands.

Je vais montrer qu'elle l'est également au midi : dans tout l'espace compris entre la Sala et le Rhin, il ne se présente qu'une seule forteresse, Cassel. On trouve, à la vérité, quelques petits forts, tels que Ziegenhayn et autres, dans l'électorat de Hesse; mais la guerre de sept ans a fait voir qu'on peut traverser le pays, sans en être nullement incommodé ni retardé. On peut encore remarquer ici le peu d'utilité des petites places : si Cassel était une une ville de guerre comme Lille, Metz, Strasbourg, seule elle suffirait peut-être pour couvrir toute l'Allemagne, à l'ouest du Weser.

Mais Cassel est lui-même paralysé ou circonvenu par plusieurs points fortifiés de la base des Français; c'est-à-dire, que de ces points s'élèvent plusieurs lignes d'opérations, qui vont se concentrer à Cassel, dans un angle assez ouvert.

Ces points sont Dusseldorf, Ehrenbreitstein, Mayence, Francfort et Würtzbourg. Or, selon la règle, à chacun des points fortifiés de la base de l'ennemi, il faut pouvoir en opposer un semblable de son côté.

Ainsi, en supposant les troupes respectives en nombre égal, les Français, étant en possession du midi de l'Allemagne, auront toujours une prépondérance marquée.

J'ai suffisamment démontré, je l'espère, que l'Allemagne était flanquée au sud par la Suisse; j'ose maintenant avancer ici qu'elle l'est également au nord par cette même contrée, du moins jusqu'à l'Elbe et la Sala.

Jusqu'à la Sala, dis-je; car, une fois entré en Saxe, l'Elbe se jette à l'est de la ligne que l'on peut tirer perpendiculairement de la frontière orientale des Grisons, jusqu'à la mer du nord. On ne peut considérer comme flanquée, que la partie du cours de ce fleuve qui baigne les contrées saillantes, et encore, jusqu'à une certaine distance seulement : de même que, relativement à un bastion, l'on ne regarde comme réellement flanqué que la portion de

(1) Depuis que le roi de Prusse est en possession de Munster, il a donné ordre de faire de cette ville une forteresse de première ligne.

(*Note du Traducteur.*)

(2) Brême, n'ayant que des ouvrages en terre, ne tiendrait pas 36 heures, à moins que l'on n'y jetât une armée entière, qui en ferait un camp retranché.

(*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

terrain, qui se trouve dans le prolongement de la ligne de tir.

Mais, sans la Hollande, la Suisse ne procurerait point aux Français cette supériorité stratégique jusqu'à l'Elbe et la Sala. Relativement à leur base contre le nord de l'Allemagne, l'occupation de la Hollande est d'un prix incalculable. Par leur alliance avec les deux républiques (helvétique et batave), situées aux deux extrémités du Rhin, les Français sont infiniment mieux basés stratégiquement, que les puissances allemandes.

Sans l'occupation de la Hollande, toutes les opérations des armées françaises dans l'Allemagne septentrionale, ou dans les Pays-Bas, seraient facilement entravées et prises à dos.

Des Pays-Bas, au contraire, on ne peut rien entreprendre contre la Hollande, couverte, au sud, par de nombreuses et fortes places, et de plus par des marais ou inondations. Ce n'est que par la Westphalie que cette conquête peut être tentée avec espoir de succès, comme le fit Louis XIV, dirigé par les plus grands généraux de l'univers. L'entrée de Pichegru en Hollande ne peut infirmer ce que j'avance, parce qu'elle tient à des circonstances particulières.

On conçoit donc que ce serait une immense opération pour les Français, quelque nombreux, quelque habiles qu'ils soient, d'attaquer à la fois la Wesphalie et la Hollande; car, en pénétrant en Allemagne, ils laisseraient une armée ennemie derrière eux.

Il ne peut qu'être extrêmement intéressant pour tout militaire, de rechercher avec détail pourquoi l'occupation de la Hollande est si précieuse pour la France. Nous allons calculer le nombre des colonnes qui peuvent agir, et il sera facile de tirer de cet exemple de grandes leçons de stratégie.

La nature du pays doit déterminer le nombre des colonnes, c'est-à-dire, que ce nombre se trouve nécessairement en rapport avec les objets des opérations stratégiques.

C'est dans la chaîne des montagnes qui séparent le nord et le sud de l'Allemagne, que le Weser et la Sala prennent leurs sources, la Fulde devant être considérée comme celle du Weser. On a reconnu, de tout temps, qu'il y avait un avantage réel à opérer en descendant les rivières, et, surtout, quand ces rivières sont navigables. On sent de quelle utilité elles sont pour les transports de toute espèce.

Je vois donc d'abord une colonne qui se forme sous Francfort, et dont l'objet stratétique est Cassel. La nature du pays prescrit cette opération; elle facilite la marche, et la retraite sur Francfort est toujours sûre : les défilés la protègent. Voici la colonne de l'aile droite.

Une seconde débouche de Dusseldorf, et opère le long de la Lippe, sur la rive septentrionale ou méridionale, à son choix.

Cette colonne prend à dos tous les corps allemands postés au sud de Cassel. Ils se trouvent aussitôt forcés de s'éloigner de cette place. Que l'on observe ici l'avantage d'une base concave qui embrasse l'ennemi. Cette colonne formera le centre de l'armée française.

La troisième colonne est celle du nord : elle se porte de Hollande en Wesphalie, et forme, conséquemment, l'aile gauche. Elle doit chercher à s'emparer de Munster, et à s'approcher du Weser par Osnabruck. Son action se dirige à la fois contre les corps qu'elle a en tête, et contre le flanc droit de ceux qui voudraient s'opposer à la colonne de Dusseldorf. Cette colonne du nord, comme la plus importante, doit être aussi la plus forte.

Il est à observer que c'est faute d'une colonne semblable, que les Français, dans la guerre de sept ans, ne purent jamais venir à bout de la conquête des provinces septentrionales de l'Allemagne. Ils avaient bien sur le bas Rhin un corps d'armée qui, de Wesel et de Dusseldorf, était destiné à opérer le long de la Lippe, mais dont les progrès ne furent jamais que momentanés et précaires, parce qu'ils n'étaient point appuyés par un autre corps marchant de Hollande en Westphalie. Tout le pays situé au nord de la Lippe, demeura presque sans interruption au pouvoir des alliés, qui, par-là, se trouvaient toujours en mesure de prendre à dos la colonne française opérant sur cette rivière. Ils pouvaient, au moindre succès, lui couper la communication avec Dusseldorf et Wesel. C'est ce que fit le prince Ferdinand, par son admirable marche de Vellinghausen, en 1761.

On ne trouvera point extraordinaire que j'attribue à cette cause les revers multipliés des Français, dans cette guerre de 1756, qui leur fut si fatale, si l'on fait avec moi les réflexions suivantes:

Digitized by Google

En opérant de Wesel et Dusseldorf vers la Westphalie septentrionale, les armées de Louis XV se portaient en avant sans base, ou, du moins, dans un triangle stratégique, dont l'angle au sommet est très-aigu. Dusseldorf et Wesel, leurs seuls points d'appui, se trouvaient, relativement à elles, presque sur une ligne perpendiculaire; il était donc facile de les en séparer. Lorsque l'armée alliée se portait au sud, ou faisait des détachements dans cette partie, pendant qu'elle couvrait le Weser du gros de ses forces, les Français se voyaient forcés à regagner précipitamment Wesel, ou à se rejeter sur la rive méridionale de la Lippe.

Cette observation justifie, en grande partie, les généraux placés alors à la tête des armées françaises; mais, elle fait ressortir en même temps la profonde ineptie, la déplorable opiniâtreté, avec lesquelles la cour de Versailles persista dans ce plan désastreux.

Mais si les Français, dans la guerre de sept ans, virent échouer tous leurs efforts, parce qu'ils n'étaient point maîtres de la Hollande, et n'avaient conséquemment point de base suffisante, ne peuvent-ils pas aujourd'hui se promettre les plus heureux résultats des opérations qu'ils entreprendraient dans les mêmes contrées, avec tous les avantages de leur position présente?

Je sais, et j'ai posé moi-même comme principe, qu'avec trois colonnes on peut exécuter toute espèce d'opérations, et qu'il faut craindre de passer ce nombre, de peur de trop diviser ses forces. Mais, je maintiens que, dans l'hypothèse actuelle, les Français doivent former une quatrième colonne, pour partager l'attention.

Cette colonne, à la vérité, destinée à agir sur la Sala, pourrait, dans un sens rigoureux, n'être pas considérée comme partie intégrante de l'opération principale. Son but est de couvrir le flanc droit des trois autres colonnes; le but de celles-ci est de conquérir.

Cette quatrième colonne descend la Sala; Leipsig est son objet stratégique d'opérations. Parvenue à Saalfeld, elle se partage en deux; une moitié se dirige sur Hall par Jéna et Naumbourg. La première branche de cette colonne opère donc sur la rive droite de la Sala, et la seconde sur la rive gauche.

Il est cependant à considérer que la longueur extrême de la ligne d'opérations, paraît hors de proportion avec la largeur de la base; que, conséquemment, elle présente des difficultés. En effet, que cette colonne, ou une de ses divisions, étant arrivée jusqu'à Hall et Leipsig, un corps ennemi vienne se rapprocher de Saalfeld, il faut qu'elle songe à la retraite; car, dans cette position avancée, elle doit regarder comme sa base les défilés de la forêt de Thuringe, par lesquels elle s'est ouvert un passage.

Il résulterait encore un autre embarras de cette division en deux colonnes. Celle qui prend Hall pour objet stratégique de son opération, doit nécessairement être aussi forte que celle qui se porte sur Leipsig; car, si cette colonne se dirige entièrement vers la Saxe, elle s'expose à se faire occuper en Thuringe par un corps ennemi : si elle reste de l'autre côté, sur la rive gauche de la Sala, et qu'elle veuille marcher sur Hall et Magdebourg, il peut, alors, lui arriver par la Saxe, ce qui, dans la première supposition, arriverait par la Thuringe.

C'est, au reste, ce qui a toujours lieu, quand on opère dans le voisinage d'une rivière, dont l'ennemi occupe les deux bords. Il faut se résoudre à se partager.

Si l'on ne prend qu'une demi-mesure, c'est-à-dire, si l'on ne détache qu'une faible partie de ses troupes au delà de la rivière, la situation s'empire encore : une force supérieure tombe sur ce corps, et l'écrase. On doit donc détacher environ la moitié de son monde. L'ennemi, également obligé à se partager, court les mêmes risques : mais il faut remarquer qu'agissant dans son propre pays, il est infailliblement mieux basé.

Je répète donc que la quatrième colonne, telle que je la conçois, n'est point destinée à conquérir : elle doit se borner à inquiéter par la hardiesse de sa marche, tandis que les trois colonnes d'attaque portent des coups plus réels.

Il ne serait guère possibles que les progrès de cette quatrième colonne fussent très-rapides : il faudrait absolument qu'elle fît front à tout ce qui se présenterait devant elle; il faudrait qu'elle détachât un corps vers le nord et le long de la Sala; pour former une potence avec celui qui se rabattrait sur la Saxe.

Si cette colonne occupait la Sala en trois divisions, la première devrait être placée à Hall, la seconde à Naumbourg, et la troisième à Saalfeld.

Digitized by Google

Si les trois colonnes d'attaque obtiennent, dans la partie occidentale de l'Allemagne, tout le succès présumé, un de ces corps pourrait tenter de descendre la Sala jusqu'au-dessous de Hall; mais le siége de Magdebourg serait une entreprise au-dessus de ses forces. Il faudrait au moins, pour cela, être maître de la rive orientale de l'Elbe; car on ne peut se décider au siége d'une place forte, située sur un fleuve, que lorsqu'on est établi sur les deux rives.

Tous les corps allemands, opposés, dans l'électorat de Hesse, à la colonne française venant du Mein, sont pris à dos par la colonne qui débouche de la Hollande. Celle de Dusseldorf menace leur flanc droit, et même leur arrière-garde.

Au total, tous les corps allemands, disposés au sud du théâtre de la guerre que nous décrivons, doivent porter toute leur attention à ce qui se passe derrière eux, en Westphalie.

Ce serait donc un projet absurde, de la part des Allemands, de chercher à repousser les Français de la partie méridionale. Plus ils regagneraient de terrain, plus leur ligne d'opération s'allongerait, et, conséquemment, plus ils s'éloigneraient de leur base.

Je me résume : toute position au sud de Cassel ne vaut rien pour les Allemands.

Les Français, portant toujours la majeure partie de leurs forces au nord de la Lippe, s'emparent de la Westphalie et du cours du Weser, sans rien appréhender pour leur base : car, en les supposant même coupés de Dusseldorf, par suite d'une victoire ou d'une manœuvre de leurs ennemis, ils trouvent encore une base suffisante dans la Hollande.

Les avantages que pourraient obtenir les Allemands, dans la Hesse, ne les mèneraient à rien de positif : on voit qu'ils ne se mettraient à la poursuite de l'ennemi, qu'en s'éloignant de la partie la plus intéressante pour eux, celle de la Westphalie, située au nord de la Lippe.

Il suit de là que les Allemands doivent naturellement se borner, dans la Hesse, à la guerre défensive. Ce sont les batailles livrées en Westphalie qui décideraient de tout.

La colonne française de la Hesse doit, au contraire, attaquer le plus vivement possible. L'armée agissante au nord de la Lippe, ne saurait être coupée par un corps allemand qui s'avancerait sur cette rivière : car, en supposant qu'il y parvînt après des succès réitérés, ce serait s'exposer à découvrir le Weser, et même à se faire prendre à dos, s'il poussait jusqu'au Rhin.

Au lieu de ce mouvement de front contre la colonne de Dusseldorf, les Allemands agiraient donc bien plus sagement, en se portant sur le flanc droit des Français, dans la Westphalie septentrionale; autrement, ils livrent eux-mêmes leurs derrières et leur flanc droit. Mais dès qu'ils marchent sur leur droite, l'armée française reparaît sur la Lippe, pendant que celle de la Hesse agit offensivement.

Si l'opération des Français réussit pleinement, il est facile de voir qu'elle consiste en une conversion stratégique à droite de la colonne de Hesse, sur la Sala; le corps placé à Saalfeld en est le pivot. Cette conversion à droite commence dès la prise de Cassel; la colonne se porte immédiatement par Gœttingue, sur Brunswick; de là, son objet d'opération directe serait Magdebourg. L'armée de la Lippe, partie de Dusseldorf, se dirige plus au nord, comme sur Lipstadt, Minen et Hanovre, pour s'efforcer de gagner l'Elbe, au nord de Magdebourg.

Que l'on se rappelle que les trois corps détachés sur la Sala, couvrent le flanc droit de la colonne française qui traverse l'électorat de Hesse.

L'armée française qui a débouché de la Hollande et de Dusseldorf, n'oblique pas sur sa droite, mais elle marche parallèlement aux différents points opposés de la rive occidentale de l'Elbe. C'est un résultat de l'excellence de sa base, qui, par la possession de la Hollande, embrasse concentriquement le nord de l'Allemagne. Les colonnes allemandes, toujours prises à dos, doivent conséquemment être contraintes à évacuer toutes leurs positions l'une après l'autre.

Il n'est donc pas d'observation, qui ne tende à démontrer de quelle extrême importance est, pour les Français, la possession de la Hollande : tout concourt donc aussi à indiquer aux Allemands, que ce serait contre cette contrée qu'ils devraient, en cas de guerre, tourner leurs efforts unanimes.

Mais, pour une telle attaque, il faudrait un général qui sût mettre encore plus de chaleur et de rapidité dans l'exécution, que de prudence dans le plan.

Digitized by Google

Ce seraient bien moins les digues et les inondations de la Hollande, qui apporteraient obstacle à cette grande opération, que la prompte et vigoureuse réaction qu'opposeraient les Français par le sud de cette république. Car, dans les mouvements excentriques, tels que celui dont il s'agit, la plus grande force doit toujours être employée sur les flancs : on s'affaiblit sur le front dans la même proportion. Si l'ennemi se porte vivement sur ce front, il peut lui réussir de le culbuter, et de menacer alors les derrières de cette partie de l'armée, tandis qu'elle opère excentriquement et obliquement, afin de dégager ses flancs. Ses opérations de flanc se trouvent donc entravées, à moins qu'elle ne puisse se former une base indépendante dans sa nouvelle conquête.

C'est ce que l'on pourrait se procurer en Hollande : lors même que les corps de la Hesse et de la Thuringe seraient battus et repoussés, l'armée principale devrait poursuivre ardemment l'exécution de ses projets, au lieu de revenir sur ses pas, ce qui ne ferait que rétrécir la base, et compromettre par conséquent la sûreté des flancs.

C'est donc en Westphalie et en Hollande, à l'ouest de Cassel et du Weser, que doivent être disposées les principales forces des Allemands; le reste formerait l'aile opposée sur la Sala supérieure, conformément au principe qui ordonne de se placer obliquement à l'ennemi, et non en face de lui. Comment les Français pourraient-ils pénétrer jusque dans le Hanovre, entre ces deux corps? Celui posté sur la Sala supérieure les couperait infailliblement. Si leur colonne de Dusseldorf éprouvait un échec assez grave, pour la forcer de regagner le Rhin, les Allemands se verraient en mesure de tomber sur le flanc de l'ennemi, en Hesse.

Dans toutes ces hypothèses, il est évident que Cassel est une place de la plus haute importance, puisqu'elle couvre ou doit couvrir l'Allemagne depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe. Un corps, placé derrière cette ville, est indispensable pour observer la colonne française du centre.

Mais, tout ce qui se ferait en Allemagne, ne doit être considéré que comme accessoire à l'opération principale, qui se tenterait contre la Hollande.

J'ai posé les principes généraux d'attaque et de défense : ce serait aux commandants respectifs des deux armées à en faire telle application que le demanderaient les circonstances.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1800.

Digitized by Google

# PRÉCIS

DE

# LA CAMPAGNE DE 1800,

## DANS LA SOUABE,

## LA BAVIÈRE ET L'AUTRICHE;

PAR UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE IMPÉRIALE,

TRADUIT DE L'ALLEMAND, PAR CH.-L. SEVELINGES.

Digitized by Google

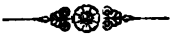
Digitized by Google

# PRÉCIS

## DE LA CAMPAGNE DE 1800,

DANS

## LA SOUABE, LA BAVIÈRE ET L'AUTRICHE [1].



Au commencement de 1800, le général d'artillerie (*feldzeugmeister*) baron de Kray, fut rappelé d'Italie, où il s'était éminemment distingué. L'Empereur le nomma général en chef, en Allemagne, à la place de l'archiduc Charles. On lui donna pour conseil le général de Chasteler et le colonel de Weyrotter, tous deux officiers d'un talent reconnu. Mais l'archiduc fut universellement regretté; et les généraux, plus anciens que Kray, ne déguisèrent pas leur dépit de le voir placé à leur tête.

L'armée autrichienne, accrue des troupes de l'Empire, et de celles livrées par divers princes, en vertu des subsides de l'Angleterre, offrait une masse imposante de 150 bataillons et de 190 escadrons, c'est-à-dire, de 114 à 115,000 hommes d'infanterie, et de 25 à 26,000 hommes de cavalerie.

L'artillerie était proportionnée à cette redoutable force; elle consistait en 520 pièces de canon.

Le corps d'armée principal occupait les environs de Villingen et Doneschingen; le corps de réserve, ceux de Stokach. Quatre avant-gardes étaient disposées dans la vallée du Rhin, de la manière suivante :

La première, commandée par le lieutenant feld-maréchal Kienmayer, était placée vis-à-vis le fort de Kehl, en avant des gorges de la vallée de Kintzig et du Renchthal.

La deuxième, commandée par le général-major comte de Giulay, dans la partie de Fribourg, Vieux-Brisach, en avant des gorges du val d'Enfer.

La troisième, sous le général-major archiduc Ferdinand, dans les environs des quatre villes forestières et de Bâle.

La quatrième, sous le général-major prince Joseph de Lorraine (prince de Vaudémont), sur les bords du Rhin, entre le lac de Rattolfzell et Schaffhouse.

Ces diverses avant-gardes observaient le cours du Rhin, gardaient les gorges des montagnes, et communiquaient entre elles, en même temps qu'avec le corps d'armée du général Starray. Ce dernier occupait la partie de Heidelberg et

(1) Cet écrit a été rédigé, pendant la campagne même, par un officier des troupes de Wurtemberg, employé dans l'état-major de l'armée Impériale. Témoin oculaire des événements, il était, de plus, à portée de se procurer des renseignements qui auraient manqué à un officier particulier. Il est même à observer que l'on doit mieux augurer de son impartialité, qu'on ne pourrait le faire de celle d'un sujet-né de l'empereur, ou d'un officier attaché immédiatement à son service.

Je me suis attaché, en traduisant cette relation, à ne conserver, autant que possible, que les faits purs et simples; et j'ai pensé qu'il serait intéressant de les comparer avec ceux présentés et commentés par l'auteur de l'ouvrage précédent. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

de Bruchsal, gardait le Rhin jusqu'aux environs de Rastadt, et se rejoignait au corps du baron d'Albini, qui était posté sur le Mein.

Le corps d'armée du prince de Reuss, auquel s'étaient joints 15 à 16,000 hommes d'excellentes milices du Tyrol, tenait le pays des Grisons. Il occupait les importants défilés de Feldkirch, Bregentz, Reuti, Scharnitz, Achenthal et Kuffstein. Il lui était toujours libre d'entretenir, le long de la rive septentrionale du lac de Constance, une relation active avec le corps de réserve, stationné à Stockach.

La citadelle de Würtzbourg, et les forteresses de Philipsbourg et d'Ingolstadt, étaient en état de défense : on avait construit à Ulm tous les ouvrages qui pouvaient en faire, sinon une place de guerre du premier ordre, du moins un entrepôt général et assuré des principaux magasins de l'armée; mais la plupart de ces magasins étaient imprudemment établis dans des endroits ouverts, tels que Stockach, et autres sur l'Iller, le Danube supérieur, et le Necker.

La simple inspection de la carte peut convaincre tout militaire exercé, que les divers corps détachés étaient en parfaite conjonction avec la grande armée, et qu'ils étaient même disposés de manière à prendre de revers les opérations de l'ennemi.

En effet, la ligne du Rhin, sur laquelle l'ennemi doit baser ses différentes attaques, embrasse la plus grande partie de la forêt Noire : ainsi, les positions prises par les Impériaux à Villingen et Doneschingen, faisaient le milieu de la corde de l'arc occupé par les Français; elles se trouvaient au point de jonction des grandes routes tracées dans toutes les directions, et pouvaient, conséquemment, être considérées comme le véritable centre des opérations, soit offensives, soit défensives.

Telle était la position de l'armée autrichienne et de ses corps détachés, lorsque les Français rassemblèrent leurs troupes entre Bâle, Schaffhouse et Strasbourg.

Le 25 avril, ils s'avancèrent, sur trois colonnes, de Bâle, Vieux-Brisach et Kehl. Cette dernière parut n'avoir pour objet qu'une fausse démonstration, et repassa le Rhin presqu'aussitôt, après avoir cependant livré, comme celle du Vieux-Brisach : quelques combats fort vifs dans les gorges de la forêt Noire. La première prit poste en avant des défilés de Cander et du Wiesenthal.

Le prince de Vaudémont se retira dès le commencement de l'action : il se manifesta un tel désordre, dans cette avant-garde, que le régiment de Clairfayt fut oublié dans la presqu'île de Peters-Hausen, et ne put se retirer qu'avec une perte considérable. Les troupes qui avaient affaire aux Français sortis du camp du Petit-Bâle, furent prises de revers. Le général Moreau, qui commandait en personne dans cette partie, se trouva maître du terrain jusqu'à Waldkirch et Elzach.

Kray rassembla son armée dans les camps de Villingen et Doneschingen, et fit avancer le corps de Starray sur la Murg; mais ce général abandonna bientôt cette vallée, et revint sur Pforzheim, le 30.

Le même jour, l'ennemi se trouvait, avec cinq divisions sur la ligne de Fribourg et Tengen, tandis que l'aile droite, sous le général Lecourbe, occupait déjà les environs de Schaffhouse.

Ce ne fut que le 1er mai, jour où l'on avait résolu de reconnaître l'ennemi sur la Schwarzbach, qu'il commença à développer son plan.

Le général Lecourbe passa le Rhin à Paradis et Stein, avec toute son aile, et rejeta derrière l'Aach les débris du corps du prince de Vaudémont. En même temps, le centre et la gauche des Français s'étaient mis en mouvement vers Neukirch, Stuhlingen, Bondorf et Neustadt; le 2 mai, ils occupaient déjà les positions de Rattolfszell, Hohentwiel, Blumfeld et Tengen.

Kray se détermina, en conséquence, à se replier sur Engen. Le général Moreau en ayant été instruit, et sachant que la position de Stockach n'était que faiblement défendue, résolut de faire manœuvrer son aile droite vers ce point, de favoriser ce mouvement en marchant au-devant de l'armée autrichienne avec le reste de la sienne, et d'atteindre les hauteurs dominantes d'Aach et de Hohenheben.

En exécution de ce plan, le général Lecourbe, avec trois divisions environ, se porta si rapidement de droite et de gauche sur Stockach, qu'il enveloppa et prit la plus grande partie des troupes stationnées en cet endroit; il s'empara de la boulangerie de campagne, de bagages et d'immenses magasins qu'on y avait

Digitized by Google

imprudemment établis. De ce moment, l'ennemi se vit maître du plateau de Stockach avec toutes ses positions.

Son centre rencontra les avant-gardes autrichiennes détachées en reconnaissance, et les déposta des hauteurs de Mulhausen et Weiterdingen, jusqu'à Welschingen.

Les colonnes de sa gauche s'étaient en même temps avancées jusque sur les hauteurs de Hohenheben, et, par-là, les Français avaient atteint le but qu'ils s'étaient proposé.

Les Autrichiens voulurent leur disputer les deux postes d'Engen et Welschingen, mais, après plusieurs attaques très-sanglantes, les Français les en délogèrent.

Cependant, le général Kray avait été informé des événements de Stockach, et cette nouvelle, plus encore que l'affaire d'Engen, le détermina à se porter, à marches forcées, par la contrée de Liptingen, sur Moeskirch, où il assit son camp, dans la nuit du 4 au 5 mai, et rouvrit sa communication principale avec Ulm.

Dès le 5, au matin, la droite des Français parut devant les avant-postes autrichiens. Ceux-ci se replièrent immédiatement sur le gros de l'armée.

Malgré le feu terrible de l'artillerie autrichienne, le général Moreau prit poste devant Moeskirch, passa de droite et de gauche le ravin dans lequel est situé ce bourg, et engagea principalement le combat à Heudorf, au pied du camp occupé par l'armée. Par là se trouvait interrompue, non-seulement, la communication avec l'archiduc Ferdinand, à Neuhausen, mais encore celle avec Pfullendorf et Sigmaringen. Heudorf, occupé par les Français, fut attaqué et repris, mais perdu une seconde fois; les manœuvres entreprises contre leur flanc gauche n'eurent point plus de succès. Mais le corps du général Giulay, et la brigade bavaroise, ayant disputé à l'ennemi les hauteurs de Buchenberg, Wonnendorf, etc., et l'extrémité de la gauche des Français n'ayant pu avancer que difficilement, à cause du terrain, l'archiduc Ferdinand eut le temps d'effectuer sa retraite de Neuhausen, de dégager l'aile droite de l'armée impériale, et d'opérer sa jonction avec elle.

La nuit vint mettre fin à ces combats partiels : ils étaient peu décisifs en eux-mêmes; mais Kray, réfléchissant sur l'état physique et moral de son armée, ne voulut pas l'exposer à de nouvelles attaques, et se retira, dans la nuit, vers Sigmaringen, sur la rive gauche du Danube. Des officiers qui se prétendent très-bien instruits, affirment que ce général, en livrant ce combat de Moeskirch, avait compté sur les généraux Starray et Nauendorf, auxquels il avait donné, pour le rejoindre, des ordres qui ne furent point exécutés. Il paraît aussi qu'il ne reçut pas du prince de Reuss l'assistance qu'il en attendait; que ce prince ne fit point, en Suisse, la diversion qui lui était prescrite, qu'il n'envoya pas, comme il l'aurait dû, la moitié de ses troupes au secours de l'armée, le long du lac de Constance. L'extrême sévérité avec laquelle fut jugé Kray, dans le temps, doit engager tout lecteur impartial à rechercher tout ce qui peut jeter du jour sur sa conduite, dans cette malheureuse campagne.

Quoi qu'il en soit, l'armée impériale, pour ne point perdre ses communications avec la rive droite du Danube, Biberach et Memmingen, vint camper, le 8 mai, à Biberach, derrière la Ries.

L'arrière-garde, dès le même jour, fut attaquée par l'avant-garde française.

Le lendemain, le général Lecourbe parut sur les hauteurs d'Arnach et de Reichenhofen : les éclaireurs de son flanc droit s'approchèrent de Wangen, Issni, Lindau et Ravensbourg, afin d'observer le prince de Reuss. Le général Moreau s'avança par Buchau et Steinhausen, sur Biberach, repoussa, dans la vallée de Ries, tout ce qu'il trouva devant lui, et porta quelques divisions sur le centre et la droite des Autrichiens. Cette manœuvre, et les désavantages du terrain, contraignirent Kray à se retirer en hâte, pour aller se poster derrière l'Iller, à Memmingen.

L'armée autrichienne y arriva le 10, dans un extrême épuisement, et avec elle le corps du général Lecourbe, qui, malgré les ponts rompus sur l'Iller, força le passage de cette rivière, et engagea aussitôt le combat avec l'arrière-garde campée à Memmingen. La nuit sépara les combattants.

Kray, persuadé que l'ennemi renouvellerait le lendemain ses attaques, et ne jugeant point son armée en état d'y résister, se hâta de gagner Ulm, par une marche forcée de dix

Digitized by Google

heures : il y passa le Danube, et campa sous le canon de la place.

Starray arrivait, dans le même temps, à Blaubeuren, et fit ensuite sa jonction à Sœflingen, avec le général en chef.

Dix-neuf jours seulement s'étaient écoulés depuis le commencement des hostilités, et déjà l'armée de l'Empereur, cette armée si nombreuse, si formidable, éprouvait tous les maux, résultat d'une longue campagne : six marches forcées, sept nuits sans sommeil, quatre combats sanglants, la perte de presque tous ses magasins, l'avaient accablée de souffrances de tout genre. Elle était diminuée de 12,000 hommes au moins, morts, prisonniers ou égarés. Trente lieues du pays étaient abandonnées aux Français.

La vérité historique fait un devoir à tout écrivain impartial de remarquer, que la conduite du général Starray et celle du prince de Reuss contribuèrent singulièrement à tant de désastres. Plus de 30,000 hommes, qu'ils avaient sous leurs ordres, furent tenus par eux dans une inactivité totale.

Le premier ne cessait de parcourir en tous sens le Rheinthal et le duché de Wurtemberg, ne s'approchant jamais de l'ennemi, et faisant un mouvement rétrograde à la nouvelle du plus léger échec.

Quant au prince de Reuss, il resta immobile dans ses positions, sur les frontières du Vorarlberg et des Grisons, et quelque instants que fussent les ordres du général Kray, il refusa constamment de faire sa jonction avec lui, ou de le dégager par une diversion, ce qui eût mieux valu encore.

La grande armée vint donc camper sous Ulm, c'est-à-dire, derrière le Blauthal et le Lauterthal, sur les hauteurs de Jungingen, Loebr, Elchingen et le mont Saint-Michel.

Les avant-gardes étaient postées au delà des ruisseaux de Blau et de Lauter, derrière Erbach et Blaubeuren.

Un corps de flanc fut établi à Guntzbourg, pour couvrir les chemins d'Augsbourg et de Donawerth.

L'armée française s'était avancée, par sa droite, les 11, 12 et 13, jusqu'à Kempten et la rivière d'Aach, entre Memmingen et Groenenbach. Son centre poussa des détachements jusqu'à Laupheim, Illereicheim, Balzheim, Brandenbourg et le haut et bas Kirchberg. L'aile gauche resta dans sa position de Steusslingen.

Ce fut, le 12 mai, que le général Moreau détacha de son armée un corps considérable, qui passa les Alpes, et fit partie de la grande expédition de Bonaparte en Italie.

Cette marche soudaine des Autrichiens vers Ulm, parut avoir été si peu prévue par le général Moreau, qu'il manœuvra les jours suivants, c'est-à-dire, le 14 et le 15, comme s'il n'en avait point connaissance.

Mais, le 16, il fit des dispositions toutes nouvelles. Le corps du général Sainte-Suzanne se trouvait seul faisant tête à l'armée autrichienne; il était sans appui, et même sans communication avec le centre. Le général Moreau la rétablit, en faisant avancer une partie de ses forces entre l'Iller et le Danube.

Alors, il porta successivement son armée sur la rive gauche du Danube : le 20, il avait déjà concentré le gros de ses troupes dans les positions de Blaubeuren et de Hauenstein; et, par là, l'armée impériale se vit menacée d'une attaque générale.

Mais une victoire ne pouvait avoir d'autres suites, pour les Français, que de resserrer leur ennemi sous le canon d'Ulm; tandis qu'une défaite les aurait infailliblement exposés aux plus terribles désastres.

En conséquence, Moreau, la nuit suivante, ramena son armée sur la rive droite du Danube, dans ses positions sur l'Iller et la Guntz supérieure.

A l'approche de l'ennemi, le général Kray avait déjà pris la résolution de se replier jusque sur la Mindel, à Burgau, et même derrière le Lech, suivant les circonstances. Un camp de repos était déjà préparé à Günzbourg; mais l'armée ne parut point.

Les Français s'étaient postés de manière à entretenir la communication la plus directe avec Schaffhouse; ils menaçaient presque toutes celles des Autrichiens avec Ulm, et occupaient les principaux chemins qui conduisent du Vorarlberg sur le Lech, et notamment à Augsbourg. Ils ôtaient donc à Kray tout espoir de réunir le prince de Reuss à lui : enfin, toute la Souabe supérieure était en leur pouvoir.

Le poste de Güntzbourg étant de la plus haute importance pour les Impériaux, comme

Digitized by Google

le point d'intersection des routes d'Augsbourg et de Donawerth à Ulm, le général Kray le fit renforcer, et en confia le commandement au général Starray.

L'avant-garde de l'armée fut poussée jusqu'à Erbach, et différents partis volants furent envoyés fort loin derrière l'ennemi.

C'est ici qu'il est intéressant de fixer un regard attentif sur les deux armées, opposées l'une à l'autre, ou plutôt entrelacées d'une manière inouïe jusqu'alors. Chacune d'elles, plus occupée à intercepter les communications de son adversaire qu'à conserver les siennes, semblait aspirer à mettre fin à l'effusion du sang, par une des plus savantes guerres de manœuvres. Le connaisseur, qui préfère les calculs et la marche du génie, aux scènes terribles de batailles souvent indécises, regardera sans doute le moment dont il s'agit comme le plus beau, le plus instructif, de cette mémorable campagne.

Le général Moreau, dans l'espoir de contraindre les Impériaux à abandonner Ulm, redoubla d'efforts pour leur enlever leur communication avec Augsbourg.

Le 24 mai, il entreprit une forte reconnaissance dans le Guntzthal, sur Wettenhausen. Le comte de Giulay, commandant l'avant-garde autrichienne, s'y opposa avec beaucoup d'habileté.

Mais, le 27, une colonne française se porta sur Landsberg, une autre sur Schwabmunchen, une troisième sur Thanhausen, et, le 28, celle de Schwabmumchen pénétra jusqu'à Augsbourg, et même jusqu'à Friedberg : les troupes légères des Autrichiens avaient été culbutées sur tous les points.

Le général Kray, faute d'avis certains, s'imaginant que l'ennemi n'avait exécuté ces mouvements qu'avec des partis volants, se contenta de détacher le comte de Meerfeld sur le Lech, avec 2 régiments de cavalerie. Cet officier passa la rivière à Rain, s'avança dans les environs d'Aichach et d'Eurathsbourg, et commença à effectuer sa jonction avec les avant-postes du prince de Reuss, qui avaient été repoussés jusqu'au delà de Schoengau.

Le général Starray reçut des renforts considérables, prit poste à Rieden et Ichenhausen, et poussa son avant-garde à Roggenbourg et Weissenhorn, évacués par l'ennemi.

Mais lorsque Kray, mieux informé, sut que la majeure partie de l'aile droite de Moreau s'était portée sur le Lech, il forma le projet, digne d'éloges, de profiter du vide occasionné dans la ligne ennemie par ces gros détachements : il combina donc une attaque sur les positions de son aile gauche.

Il y avait pour lui d'autant plus d'espoir de succès, qu'il avait reçu d'immenses renforts, tels que le corps de Starray en entier, une brigade de 6,000 Bavarois, et un nouveau corps de 4,000 Wurtembergeois.

Les Français, au contraire, étaient sensiblement affaiblis par le départ des troupes, que le premier consul avait ordonné de lui envoyer en Italie.

Les apprêts et dispositions pour un mouvement en avant d'Ulm, furent faits avec si peu de secret, et avec tant de lenteur, que les reconnaissances entreprises, du 1er au 5 juin, en remontant l'Iller, avertirent suffisamment les Français qu'ils devaient se concentrer.

En effet, leur droite abandonna, le 3 juin, les bords du Lech, se retirant par Mindel, Kamlach, Guntz, en côtoyant le corps du général Starray, qui s'était déjà avancé jusqu'à Rieden et Wettenhausen.

Le centre de l'armée française se porta pareillement sur l'Iller, par sa gauche, lorsque les Autrichiens se répandirent en forces, le 5, entre l'Iller et Ries. La tête de leur colonne de droite obtint un avantage assez marqué à Beuren; celle de gauche, sous le comte Baillet de la Tour, atteignit aussi, quoique plus tard, les environs de Kirchberg et de Sinningen.

Mais les Français ayant passé, avec une division, le pont de l'Iller à Kellmuntz (au-dessous de Bless), cette colonne du comte Baillet fut bientôt repoussée jusqu'à Dietenheim et Brandenbourg.

Kray se décida, pour lors, à aller reprendre sa position sous le canon d'Ulm.

Il doit être permis à un écrivain allemand de faire ici une réflexion, que les Français ont faite eux-mêmes ; ils observèrent, avec étonnement, qu'on n'avait point cherché à les amuser et les retenir dans leurs positions d'Oberrodt, de Babenhausen, etc. Ils demandèrent pourquoi le corps de Starray, fort de 12 bataillons et 24 escadrons, resta dans l'inaction,

Digitized by Google

et pourquoi le prince de Reuss ne déboucha point du Vorarlberg.

Cependant, les 12, 13 et 14 juin, ce prince ayant poussé de forts détachements dans la partie de Schoengau, Oberndorf et Nesselwang, l'armée française fit de nouveau un mouvement général. Son aile droite repoussa ces détachements, occupa Schoengau, et rentra dans Augsbourg et Landsberg.

Le centre et la gauche prirent poste à Krumbach, Roggenbourg, Weissenhorn, Illerberg, Nikelsweiler, Bourgrieden, et rejetèrent les avant-gardes autrichiennes jusque sur Ulm, Wettenhausen et Burgau.

Le 15, le général Starray, encore renforcé de 4 régiments de cuirassiers et de plusieurs bataillons, reprit poste sur la rive droite du Danube, à Güntzbourg.

Cependant le général Lecourbe s'était déjà porté d'Augsbourg à Zusmarshausen, sur la Zusam.

Le centre de l'armée française était arrivé sur la Mindel, la Kamlach et la Guntz, jusqu'aux environs de Burtenbach, Edelstetten et Waldstetten, tandis que l'observation de l'armée autrichienne, sous Ulm, était confiée à la seule division Richepanse, postée à Wizighausen et Brandenbourg.

A peine le corps de Starray avait-il pris poste, que l'ennemi engagea le combat avec l'avant-garde du comte de Giulay, tant dans les vallées de la Guntz et de la Kamlach, que sur les hauteurs environnantes. Starray renforça cette avant-garde, et entretint un feu très-vif de canon et de tirailleurs jusqu'à 7 heures du soir. Alors les Français, dont l'aile droite s'était avancée de la Zusam dans la position entre Burgau, Aislingen et Glatt, et était venue, le long de la vallée de Mindel, se réunir à la division engagée dans le combat, firent plier l'avant-garde autrichienne de toutes parts, et la rejetèrent presque dans le camp de Güntzbourg.

Le général Starray, se voyant pressé par une force aussi imposante, n'osa attendre les Français dans son camp retranché : en conséquence, il repassa le Danube, dans la nuit du 15 au 16 juin, et brûla les ponts derrière lui.

De ce moment, le général Moreau fut maître de toute la rive droite du Danube, et se vit en mesure d'entreprendre le passage de ce fleuve, avec une grande partie de ses forces.

Les reconnaissances qu'il fit faire, le 16 et le 17, l'extension de son aile droite jusqu'au dessous de Fristlingen, et sa fausse attaque du 18, au pont de Dillingen, indiquaient assez son dessein.

Il était donc essentiel de renforcer considérablement le général Starray, et c'est dans cet instant que nous le voyons, au contraire, soit par ordre, soit de son propre gré, renvoyer, partie à l'armée, partie à Leipheim, tous les renforts qu'il avait reçus le 15. Il ne lui resta plus que 8 bataillons et 5 escadrons, qu'il plaça à Gundelfingen; il établit le général Devaux à Donawerth, avec 5 bataillons et 3 escadrons; c'est-à-dire, qu'avec 8 ou 9,000 hommes, Starray fut chargé ou se chargea de défendre le cours du Danube, dans un espace de 12 lieues, depuis Güntzbourg jusqu'au-dessous de Donawerth.

Le 16 juin, au point du jour, les Français firent passer 80 nageurs déterminés, près du pont de Grembheim; ils tombèrent sur les piquets d'infanterie autrichienne postés sur l'autre bord, les dissipèrent, et rétablirent promptement le pont de bois. Leurs troupes en firent aussitôt usage, et enveloppèrent rapidement 2 bataillons autrichiens et 1 bataillon wurtembergeois : de ce côté, les Français poussèrent jusqu'à Donawerth.

Au-dessus de Grembheim, ils s'emparèrent aussi de Blindheim, et se portèrent sur Hœchstett, où ils rencontrent le corps commandé par Starray lui-même.

Un gros de cavalerie autrichienne chargea, mais sans effet. L'artillerie et les tirailleurs entretenaient un feu très-vif, lorsque les Français firent mine de vouloir percer entre Hœchstett et Schrezheim. Le général Starray se replia aussitôt sur la chaussée, vers Dillingen; mais 3 régiments de cavalerie française, manœuvrant pour prendre son infanterie de revers, et menaçant de la couper de Gundelfingen et de Brentz, il se hâta de faire sa retraite par la plaine de Lavingen. Il trouva à Gundelfingen 12 escadrons de cuirassiers, que le général Kray lui avait envoyés. Ces cuirassiers chargèrent les Français; mais ils furent repoussés avec perte jusque derrière le petit Medlingen.

De nouvelles colonnes françaises avaient

Digitized by Google

passé le fleuve à Dillingen. Les Impériaux perdirent, dans cette journée, plusieurs milliers de prisonniers, 10 pièces de canon, et un gros convoi de vivres, qui tomba à Donawerth dans les mains de l'ennemi.

L'armée française se trouvait donc à dos de l'armée autrichienne. Aussi celle-ci abandonna-t-elle, dès le 20, son camp sous Ulm; le 21, elle se porta de Langenau et d'Albek, pendant toute la nuit, et par des chemins non frayés, sur Heidenheim. Après quelques heures de repos, elle marcha vers Neresheim, et arriva enfin, le 23, dans un épuisement total, au camp de Nordlinguen.

Dans l'espoir de donner à ses troupes le temps de se refaire de tant de fatigues, le général en chef les disposa en ordre de bataille, le 24, sur les hauteurs qui dominent Nordlinguen : la première n'était qu'à une portée de canon des avant-postes français, et des défilés par lesquels l'ennemi aurait pu déboucher.

Le même jour, parvint à Kray la nouvelle de la défaite et de la convention de Marengo; il fit aussitôt proposer au général Moreau de négocier avec lui un armistice de même nature.

Le général français s'y refusa, et fit marcher une partie de son aile gauche, qui débusqua les Autrichiens des postes de Trochtelfingen et Bopfingen, pendant que toute son armée se rapprochait de celle de Kray. Ce général se vit donc contraint à décamper, dans la nuit du 24 au 25, et à se porter par Wembding en sur Monheim.

Cependant, Moreau avait détaché un corps considérable, qui avait ordre de se porter, à marches forcées, sur Munich, par Hoechstett, Augsbourg et Dachau : c'était un moyen de rendre plus difficiles encore les communications de son adversaire avec le Tyrol. Le gros de l'armée française s'étendit, le 25, sur la rive droite de la Wernitz.

Le 26, au point du jour, le général Kray quitta son camp de Monheim, et gagna Neubourg par Ranerzhofen, après une marche de dix heures. Dans cette position, il se trouva placé à cheval sur le Danube, et prévint l'ennemi dans ses projets.

Le 27 juin, une division de la droite des Français s'avança sur les routes de Rain et de Strass; une autre se dirigea de Pœtmes sur la partie de l'armée impériale stationnée sur la rive droite du Danube. Le centre occupait Rain, et l'aile gauche, Donawerth.

Les avant-postes autrichiens furent promptement rejetés sur l'armée : les Français gagnèrent Ober et Unterhausen, et même la hauteur près Neubourg, qui dominait la position des Impériaux.

Ce fut alors que les officiers les plus éclairés de l'armée autrichienne s'attendirent tous à une action de haute importance. Ils prétendaient unanimement que le général Moreau était situé de manière à offrir les chances les plus favorables à son ennemi. Ils faisaient remarquer, qu'il était facile à la gauche des Autrichiens de reprendre les hauteurs de Neubourg : que celle des Français, à Donawerth, était éloignée du centre de deux lieues, et séparée de lui par deux rivières; que la droite, engagée avec l'armée impériale, était à Rain, à quatre lieues du centre, et, pour ainsi dire, en l'air; de plus, que le corps détaché sur l'Iser était à 15 lieues de distance, et sans nul appui.

Quoi qu'il en puisse être du plus ou moins de vérité de ces observations, le général Kray fit avancer la droite de la première ligne et une partie du centre, contre l'ennemi. Après un combat excessivement opiniâtre de plusieurs heures, les Français se replièrent sur Unterhausen. La division qu'ils avaient portée sur Pœtmes, eut affaire à une nombreuse cavalerie, et n'eut pas plus de succès.

L'avantage qu'avait remporté l'armée autrichienne, en ce jour, n'empêcha point que, le lendemain, elle se dirigea vers Ingolstadt, en marchant sur les deux rives du Danube.

Après y avoir jeté une garnison suffisante, elle alla camper, le 30 juin, à Siegenbourg, et arriva, le 1er juillet, à Landshut : elle y passa l'Iser, et occupa la rive droite.

Les retraites continuelles à marches forcées, l'excessive chaleur et le manque de vivres, avaient épuisé le soldat autrichien : l'armée s'affaiblissait journellement par la désertion, les maladies, et peut-être plus encore par le découragement qui y régnait. Le général en chef se détermina, en conséquence, à lui donner un jour de repos.

Cependant, la droite des Français s'avança sur Pœtmes et Schrobenhausen, le centre sur les hauteurs de Neubourg, la gauche dans les



Digitized by Google

environs de Strass; une division était restée sur le Schellenberg.

Le général Decaen, était entré, le 27, à Munich.

Le 1er juillet, l'armée française prit les positions de Adlschag, Nassenfels, Weihering, Popenhausen, Hohenwart et Woelznach sur l'Iser. Le 2, elle s'étendit le long de cette rivière, depuis Reicherthausen jusqu'à Vohbourg.

Les jours suivants, le général Moreau fit divers mouvements : le 7 juillet, il s'établit sur les deux rives de l'Iser, depuis Munich jusqu'à Landshut. Il prit poste sur le Danube à Neustadt, investit aussitôt Ingolstadt, et détacha une division de son aile droite, pour renforcer le corps stationné devant les défilés du Tyrol.

Ulm était aussi totalement investie.

L'armée impériale, continuant sa marche rétrograde, campa, le 3 à Wartemberg; le 4, à Erding; le 5, à Hohenlinden; le 6 et le 7, à Haag : elle occupa, le 8, le camp d'Ampfing.

L'arrière-garde, sous les ordres de l'archiduc Ferdinand, parut avoir été entièrement oubliée à Landshut : on ne peut trop s'étonner en voyant qu'elle était établie en avant du pont de cette ville. Aussi, lorsque les Français se portèrent, le 7, sur cette position, et pénétrèrent dans Landshut, à la faveur d'un pont situé à quelque distance, et que l'on avait négligé d'occuper, l'arrière-garde autrichienne, prise entre deux feux, perdit toute son artillerie, et fut contrainte, presqu'en totalité, à mettre bas les armes.

Cette action fut la dernière de la campagne d'été.

L'armée française se porta, le 8 et le 9, sur Anzing et Hohenlinden, et, quelques jours après, fut publié l'armistice.

Digitized by Google

# CAMPAGNE D'HIVER.

En conséquence de la convention conclue à Hohenlinden, les forteresses allemandes demeurèrent bloquées, mais avec le droit de se ravitailler à termes fixes.

D'après la ligne de démarcation (1) qui fut tracée, il restait aux Autrichiens le haut Palatinat, se rejoignant aux frontières de Bohême, le cours de l'Inn et tout le Tyrol; ce qui leur composait la ligne de défense la plus avantageuse.

Un coup d'œil jeté sur la carte, montre que cette étendue offre l'aspect d'une courtine, flanquée de ses deux bastions. La courtine est formée par l'Inn, et les bastions représentés par les frontières du haut Palatinat et de la Bohême, d'une part; de l'autre par la ligne continue des défilés du Tyrol. On peut même considérer les forteresses situées dans les provinces antérieures de l'Empire, comme des ouvrages avancés : les principes et les moyens de défense se calculant, d'ailleurs, d'après le plus ou moins d'éloignement de Prague, Vienne et Inspruk, qui sont les points centraux des forces de la monarchie autrichienne.

Après la conclusion de l'armistice, les Impériaux travaillèrent avec une nouvelle ardeur aux retranchements de l'Inn, rivière déjà défendue naturellement par ses rives escarpées, son sol inégal et rocailleux, et sa rapidité. De Passau à Rosenhaim, vis-à-vis des endroits les plus favorables au passage, ou construisit des batteries et des redants; on acheva les têtes de pont commencées en avant de Wasserbourg, de Braunau et de Bergheim (entre Markel et Braunau). Cette dernière était située trop bas: elle était commandée de tous les côtés; et ne couvrant le pont en aucune façon. La première était inexpugnable, il est vrai, mais elle n'avait qu'un débouché; savoir, le grand chemin de Munich.

Il est surprenant que l'on ait négligé de fortifier, par de pareils ouvrages, l'espace compris entre Rosenheim et Kuffstein, où, dans les guerres précédentes, avaient été effectués des passages de l'Inn.

Ce cabinet de Vienne s'imagina, à cette époque, qu'il n'y avait point de moyens plus efficaces pour rendre la confiance à l'armée, que d'en confier le commandement à un autre chef.

En conséquence, Kray fut rappelé; un des frères de l'Empereur était destiné à le remplacer (2).

L'archiduc Jean vint prendre le commande-

(1) Cette ligne étant déjà décrite avec la plus grande précision dans l'ouvrage précédent, page 417, j'y renvoie le lecteur, afin d'éviter une répétition inutile.
(*Note du Traducteur.*)

(2) Kray fut immédiatement envoyé en exil dans ses terres, où le désespoir lui causa une maladie qui fit craindre pour ses jours. Ce général a été en butte aux critiques les plus amères, et même aux imputations

Digitized by Google

ment de l'armée : le feldzeugmeister ( général d'artillerie) baron de Lauer, lui fut donné pour conseil. Le colonel Weyrotter, fut nommé chef de son état-major : cet officier avait déjà donné des preuves d'un talent distingué.

L'armée que j'ai évaluée à 140,000 hommes, lors du début de la campagne, en avait perdu environ 20,000 depuis cette époque, 20 autres mille avaient été laissés dans les places fortes, ce qui la réduisit à 100,000 hommes. Mais un renfort de 9,000 Autrichiens et de 5,000 Bavarois, à la solde de l'Angleterre, la portait à 114,000 combattants effectifs, quand, au commencement de septembre, les Français annoncèrent la reprise des hostilités.

Ils avaient rassemblé leur armée dans une position parfaitement adaptée au développement de leurs projets.

On trouve, entre les sources de l'Attel, de l'Ebrach, de l'Iser et de la Schwaben, une chaîne de montagnes, en grande partie couvertes de bois. Le terrain adjacent est en général marécageux et coupé. Les forêts les plus considérables, dans cette partie, sont celles d'Ebersberg et d'Anzing; elles occupent toute la contrée de Hohenlinden, et s'étendent jusqu'à Ebersberg et Steinring. C'est sur ce terrain, singulièrement convenable au génie et à la tactique de l'infanterie française, qu'elle était disposée.

L'armée impériale fut partagée en quatre colonnes. Celle du centre devait attaquer les forêts d'Ebersberg et d'Anzing, par le grand chemin de Hohenlinden; en se réunissant ensuite à celle de droite, se porter sur Zorneding.

Celle-ci, avant d'opérer sa jonction, débouchait de Haag sur Schnaubingen, laissait Burgrein à gauche, forçait le poste d'Isen, et gagnait le chemin d'Erding à Hohenlinden, pour attaquer le flanc gauche des Français.

La colonne de gauche avait pour but de forcer le poste d'Ebersberg, en se dirigeant par Malskirchen, d'une part, et de l'autre par Masen et Graefing. Elle se réunissait également à l'armée, à Zorneding.

Une quatrième colonne, enfin, fut placée comme réserve, sur le grand chemin de Wasserbourg à Munich, à Tulling, en arrière de Steinring.

Le corps du prince de Condé, réduit à une poignée d'hommes, fut posté sur la route d'Aibling à Zorneding.

On ne peut nier que ces dispositions, attribuées au chef de l'état-major, ne fussent excellentes en elles-mêmes.

Le 19 septembre fut employé en apprêts de tout genre, quoique l'ennemi fît peu de mouvements, et semblât vouloir se tenir sur la défensive.

L'Empereur s'était rendu lui-même à l'armée; il fit annoncer à l'ordre que tout accommodement devenant impraticable, il fallait rabattre les prétentions des Français par la force des armes; qu'en conséquence, il entendait que ses troupes les attaquassent le lendemain 20, sur tous les points, Sa Majesté promettant d'être témoin oculaire, pour distinguer les efforts de chaque combattant.

En effet, le 19 au soir, les colonnes se rapprochèrent de leurs avant-postes, et l'action générale semblait inévitable pour le lendemain.

Il vint un contre-ordre pendant la nuit : l'armistice était prolongé de 24 heures.

Quelques heures avant qu'il expirât, l'armée apprit qu'une nouvelle suspension d'armes venait d'être conclue pour 45 jours : la cession des trois forteresses d'Ulm, Ingolstadt et Philipsbourg, en faisait la base.

Les Français se trouvaient ainsi considérablement renforcés par les trois corps de blocus, et leur ligne de subsistance acquérait une plus grande sûreté, tandis que les Impériaux per-

les plus injustes. On a su depuis, et l'on saura mieux encore un jour, qu'il n'eut presque jamais la liberté d'agir selon ses vues. M. de Lehrbach, envoyé par l'Empereur auprès de lui, contrariant ses idées, et lui intimant chaque jour l'ordre de ne point hasarder d'action décisive, doit être considéré comme le véritable général en chef, dans cette fatale campagne. L'infortuné baron de Kray avait trop bien pressenti toutes les préventions et la malveillance, dont il ne pouvait manquer d'être l'objet, en remplaçant l'archiduc Charles. Il conjura l'Empereur, à plusieurs reprises, de révoquer sa nomination; mais enfin il fallut obéir.

L'archiduc Charles, en rentrant au ministère, lui écrivit une lettre des plus flatteuses : le suffrage de ce prince est une réponse victorieuse aux insinuations de l'envie. — Le général Kray vient de mourir. (Janvier 1804.)

(*Note communiquée au Traducteur.*)

Digitized by Google

daient presque tout moyen de se soutenir en avant des pays héréditaires.

Cette cession signée, Sa Majesté Impériale reprit la route de Vienne.

Cependant le terme, fixé par l'armistice de Hohenlinden, était expiré, et l'Empereur refusant encore d'acquiescer aux propositions du gouvernement français, le général Moreau déclara que les hostilités recommenceraient le 28 novembre.

Il venait d'être arrêté, entre les généraux autrichiens, un plan qui avait pour but principal de forcer l'ennemi à évacuer toutes ses positions à Hohenlinden, sur l'Iser, l'Ammer, etc. On devait parvenir à ce grand résultat par des manœuvres habilement calculées, pour prendre toutes ces positions de revers; mais tout à coup on changea d'idées; on parut avoir adopté les moyens de force, et vouloir courir les risques d'une bataille.

En conséquence, l'armée de l'archiduc Jean s'avança, le 28 novembre, dans la contrée de Eggenfelden, Neumarkt et Vielsbieburg.

L'avant-garde s'empara du poste de Landshut, et Klénau passa le Danube avec 8,000 hommes.

Le 30, l'armée fut portée sur l'Iser : elle occupait, à Ampfing, les deux bords de cette petite rivière.

Pendant ce temps, les avant-gardes françaises, soutenues de la majeure partie de l'armée, s'étaient avancées sur l'Inn supérieure, jusqu'aux têtes de pont de Wasserbourg et de Kraybourg : elles s'étaient emparées des postes situés sur les hauteurs d'Aschau, Roemering, Haun, Rothenkirchen et Dorfen.

Le but du général Moreau était de pénétrer les desseins des Autrichiens, et alors de passer l'Inn, ou, comme on le vit après, de tout disposer pour un engagement sérieux dans une seconde position, près de Hohenlinden.

On ignorait totalement, au quartier général de l'archiduc, où était l'armée française et ce qu'elle voulait faire : on se mit en mouvement le 1er décembre, pour s'en éclaircir.

Les avant-gardes françaises furent attaquées de front, dans les positions décrites ci-dessus, tandis que de fortes colonnes, suivant les vallées de l'Iser, les prenaient de revers : elles furent donc contraintes à se replier sur Haag.

Les deux partis s'étaient donc retrouvés. Le 2 décembre, le général Moreau reprit sa première position de Hohenlinden, et le renforça d'une partie de son centre stationné près d'Ebersberg. Les deux divisions qui y restèrent, durent avoir reçu l'ordre de se porter de là sur Matenpœt, le 3 décembre, pour prendre en flanc les colonnes autrichiennes qui voudraient avancer sur Hohenlinden, pendant que l'aile droite française, postée sur l'Inn supérieure, se porterait par sa gauche sur Ebersberg.

Le 2 même, au soir, les Autrichiens se dirigèrent sur les positions de Haag, et emportèrent les postes près d'Isen, afin d'être en mesure d'entreprendre, le lendemain, une attaque générale contre la ligne de l'ennemi.

Le plan consistait dans une attaque sur le front et sur le flanc gauche des Français, qui devait être entièrement enveloppé.

On avait formé trois divisions de l'armée impériale, sous le commandement des généraux Risch, Baillet et Kienmayer. Chacune de ces divisions consistait en 4 régiments d'infanterie et 4 de cavalerie; de plus, le corps de réserve, de 8 bataillons de grenadiers, 1 régiment d'infanterie, plusieurs régiments de cavalerie, et les troupes auxiliaires bavaroises : enfin, les corps des généraux Meczieri et Klénau.

Ces deux derniers, comme faisant l'extrémité de l'aile droite, devaient se porter, partie sur l'Ammer, partie le long de l'Iser, en la remontant, sur Munich.

Les divisions Kienmayer et Baillet avaient pour objet de s'avancer par Aerding, Dorfen et Isen, contre le flanc gauche des Français, qu'elles devaient envelopper et culbuter.

Le corps de réserve était destiné à marcher sur Hohenlinhen par le grand chemin de Haag à Munich : la division Risch devait tendre au même but, en se dirigeant par Reit, Freimaring et Saint-Christophe.

Le 3 décembre, la pluie, les torrents avaient rendu les chemins presque impraticables; les flocons de neige obscurcissaient l'air, on voyait à peine à cent pas devant soi. L'artillerie s'embourbait; les hommes et les chevaux n'avançaient qu'en glissant. Ce fut dans cette situation que la bataille commença.

L'armée se porte obliquement sur sa gauche. Le général Meczieri prend Freising. Les divisions Kienmayer et Baillet s'avancent avec difficulté par Isen et Aerding. La division Risch

Digitized by Google

éprouve la même peine à traverser un terrain détrempé.

En même temps, le corps de réserve est mis en mouvement, et marchant sur le grand chemin, il dépasse bientôt les autres colonnes : son avant-garde s'engage avec le gros de l'armée française, à Hohenlinden.

Cependant, les deux divisions françaises, stationnées à Ebersberg, se portaient sur Matenpœt. La première de ces divisions, sous le général Richepanse, erre longtemps à travers les tourbillons de neige : la queue de sa colonne, retardée par le mauvais temps et les chemins sans fond, entame une action fort vive avec le corps du général Risch ; la division du général Decaen survient, et appuie celle de Richepanse. La tête, qui était en avant, parvient jusqu'à Matenpœt. Un homme timide se serait cru coupé et perdu. Richepanse pousse sans hésiter jusqu'au grand chemin, et tombe enfin, dans les bois situés entre Matenpœt et Hohenlinden, sur la queue du corps de réserve, qui ne s'attendait point à cette brusque attaque.

Une terreur panique s'empare des colonnes autrichiennes; le désordre s'y répand de toutes parts. Français et Autrichiens, confondus, se battent par pelotons séparés. Le chemin est couvert de cadavres et de canons renversés. Les valets d'artillerie coupent les traits des chevaux, et la déroute est complète.

Le général Moreau, de sa position de Hohenlinden, s'aperçoit de ce qui se passe au-dessous de lui : il s'ébranle; et tombant avec impétuosité sur les débris du corps de réserve, il achève de dissiper tout ce qui essayait de se rallier.

Les autres colonnes de l'armée impériale se hâtent d'effectuer leur retraite; elles se replient toutes sur Muhldorf. La nuit seule arrêta la poursuite des Français.

Le jour suivant leur permit de réunir les trophées de leur victoire; ils virent que plus de 80 pièces de canons étaient en leur pouvoir.

L'armée autrichienne ne fut plus occupée que de tous les moyens de défendre l'Inn, derrière laquelle ses généraux l'avaient disposée, à l'abri d'une longue ligne de retranchements. Le cours de la rivière avait été divisé en trois parties; de Passau à Braunau, de Braunau à Wasserbourg, et de Wasserbourg à Kufstein.

La division Risch marcha, les 7, 8 et 9 décembre, par Ampfing, Kraybourg et Wasserbourg, pour gagner les environs de Seebruk et de Rosenheim. Elle eut à fournir deux jours de marche forcée et excessivement pénible, de plus qu'elle n'aurait eu à faire, si, en quittant le champ de bataille, on l'eût fait défiler par la tête de pont de Wasserbourg.

Les autres divisions se rendirent également dans les positions qui leur étaient assignées, c'est-à-dire, la division Kienmayer occupa les têtes de pont de Kraybourg et Muhldorf, et fut chargée de la garnison de Braunau.

Le corps de réserve fut placé en avant de Hohenwart, sur la rive gauche de l'Alza; il devait défendre la droite de l'Inn, entre Muhldorf et Braunau.

La division Baillet fut établie à Obingen, entre Wasserbourg et Trossbourg, pour couvrir l'espace compris entre Muhldorf et Wasserbourg.

Le prince de Condé, renforcé d'un régiment de cavalerie, fut chargé d'observer le cours de l'Inn, depuis Wasserbourg jusqu'à Kufstein.

L'armée française s'était étendue dans toute la longueur de la rive gauche de l'Inn : elle n'avait rien négligé pour fixer l'attention des Autrichiens sur la partie inférieure de la rivière, pendant qu'elle faisait les apprêts d'un passage au-dessus de Rosenheim.

A dater du 6 décembre, le général Moreau appuya constamment sur son aile droite, de sorte que la gauche observait toujours les têtes de pont de Braunau, Muhldorf, Kraybourg, Wasserbourg, etc.

Le centre et la droite étaient concentrés, le 8, sur le chemin de Rosenheim à Aibling.

Il ne se faisait plus, cependant, aucun mouvement dans l'armée impériale.

Dans la nuit du 8 au 9, les Français avaient rassemblé un corps de troupes au-dessus de Rosenheim, en face du village de Neubeuren. Au point du jour, ils passèrent l'Inn, sous la protection d'une forte batterie.

Ils replièrent, sans peine, tous les postes du prince de Condé, et construisirent en trois heures un pont sur la rivière. Vers midi, ils avaient déjà deux divisions sur la rive droite.

Une partie prit poste sur les hauteurs de

Digitized by Google

Neubeuren; une autre se dirigea vers l'extrémité orientale du lac de Chiem, sur la route de Seebruk; la troisième, et plus forte, s'avança par Rohrdorf sur Stephanskirch et le chemin de Rosenheim.

Le général Risch se vit contraint, par ce mouvement, à se replier derrière l'Alza, vers Seebruk.

Lorsque les Français se furent ainsi rendus maîtres de la plus importante et de la plus redoutable barrière de l'Autriche, l'armée impériale fut mise en marche le 10 décembre.

La division Baillet évacua la tête du pont de Wasserbourg, et se retira sur Waging.

Celle du général Risch fit sa retraite sur Trauenstein.

Le 12, toute l'armée fut disposée dans la ligne de défense tracée derrière la Salza. On espérait, en s'y maintenant, conserver, d'une part, ses communications avec l'Inn inférieure depuis la tête de pont de Burgheim jusqu'au confluent; de l'autre, avec le Tyrol.

Le poste de Burghausen fut garni de quelques bataillons; 1 régiment d'infanterie et plusieurs escadrons occupèrent Laufen. Le corps d'armée principal était établi entre la Sala et la Salza.

Cette position était, pour ainsi dire, inexpugnable; elle consistait en grandes plaines, dont le front était couvert par les défilés de la Sala, et les flancs par la Salza et une chaîne de roches escarpées. Mais, à dos de cette position, et à une demi-portée de canon seulement, coulait la Salza; on n'avait sur cette rivière que deux ponts de bateaux et un de pierre, circonstance qui pouvait exposer aux plus graves inconvénients.

De plus, cette position, susceptible d'être défendue par 12,000 hommes, la plupart de cavalerie, était encombrée de troupes : elles se montaient à plus de 30,000 hommes d'infanfanterie, sans compter la cavalerie.

Les Français, de leur côté, serraient l'armée autrichienne de très-près, dans sa retraite. Les deux divisions de leur aile droite s'avancèrent sur le chemins qui mènent à l'Alza, de droite et de gauche du lac de Chiem, et se dirigèrent ensuite sur la Sala par Trauenstein et Teissendorf.

Elles furent suivies par les deux divisions du centre, qui, néanmoins, pour forcer les Autrichiens à évacuer la tête de pont, se portèrent sur le grand chemin de Wasserbourg, et poursuivirent alors leur marche par Altenmark et Waging.

Deux divisions de la gauche passèrent en même temps l'Inn à Wasserbourg, et vinrent se réunir à l'armée, sur le grand chemin dont il vient d'être fait mention.

La troisième division de cette aile passa la rivière à Muhldorf, prit le chemin d'Alt-Oetting, traversa l'Alza, et se porta sur la tête de pont de Burghausen.

Les 12 et 13 décembre, le général Moreau fit reconnaître les bords de la Sala et de la Salza. Il apprit que cette dernière rivière n'était point suffisamment gardée au-dessus de Laufen. Quelques soldats français se jetèrent à la nage, et allèrent détacher des bateaux sur la rive opposée. En un instant, 4 à 500 hommes furent transportés sur le flanc de la position autrichienne.

Ils marchent rapidement sur 3 bataillons qui défendaient le pont, les culbutent, et leur coupent la retraite sur Salzbourg.

Le général Moreau fit immédiatement avancer toute son aile gauche et son centre sur Laufen, où ils passèrent la Salza. Deux divisions seulement s'étendirent sur la Sala, vis-à-vis des Autrichiens.

Ceux-ci semblaient ignorer les grands événements qui venaient d'avoir lieu. Le 14 décembre, le jour commençait à peine à luire, quand les Français attaquèrent et replièrent les avant-postes de l'aile gauche. Deux divisions étaient en pleine marche sur Salzbourg.

Le prince de Lichtenstein reçut ordre, alors, de s'avancer avec la réserve, de passer le Salza, et de s'opposer à l'ennemi, qui arrivait par Laufen; mais il était trop faible pour tenir tête aux Français, qui étaient déjà, le même soir, à Bergheim, à une lieue et demie de Salzbourg. Tout ce que put faire le prince de Lichtenstein, ce fut de couvrir le passage de l'armée sur les ponts de la Salza, dans la ville même. L'armée profita de la nuit pour gagner, sans obstacle, Neumarkt, où elle arriva le lendemain 15.

Ce jour, et la nuit suivante, le corps de réserve fut porté à Frankenmarkt avec deux divisions; et celle du centre resta à Steindorf, entre Neumarkt et Straswalchen, pour

Digitized by Google

soutenir l'arrière-garde, postée à Neumarkt.

Cependant, l'armée française s'était postée de Salzbourg sur le chemin de Burghausen, et se dirigeait par Mondsée, partie sur Gemunden, partie sur Neumarkt.

Le 17 décembre, l'armée autrichienne fut conduite derrière Voeglabruk : la division Kienmayer, de l'aile droite, demeura à Frankenmarkt, comme soutien de l'arrière-garde, située à Unter-Muhlham. Cette arrière-garde fut attaquée et repliée le même jour.

Le 18, les ordres étaient donnés pour établir le corps de réserve avec la division de l'aile droite à Schwanstadt, et celle du centre sur la rive droite de la Traun. La division Risch, de l'aile gauche, devait poster toute sa cavalerie dans les plaines du Regau, et sur la rive droite de l'Atter; son infanterie dans les forêts, sur la rive gauche de ce ruisseau, et soutenir ainsi l'arrière-garde, postée entre Voegelmarkt et Frankenmarkt. Mais les Français tombèrent tout à coup sur cette arrière-garde, et la prirent presque en totalité. Le corps de soutien se retira confusément et par pelotons, et vint s'embarrasser dans la queue de l'armée, qui était encore occupée à défiler de son camp.

Les Français profitèrent de ce désordre, pour faire beaucoup de prisonniers et de butin; ils poursuivirent leurs avantages avec tant de rapidité, que l'armée fut obligée de gagner Lambach, et que la nouvelle arrière-garde, postée dans les défilés de l'Atter, à Schwanstadt, fut enfoncée, et presque entièrement faite prisonnière.

Pendant ce temps, le corps du général Meczieri, qui avait été placé sur l'Inn inférieure, ainsi que la garnison de la tête de pont de Burghausen, était arrivé sur la route de Ried à Seeling.

L'aile droite des Français occupait les gorges de Gemunden; la gauche, ayant été retardée par le poste de Burghausen, ne faisait que d'arriver à Ried.

Le corps d'armée français, qui devait observer le général Klénau sur l'Altmuhl et le Danube, avait tenté des diversions en avant de Ratisbonne et vers Passau, pour le contraindre à renoncer à la jonction qu'il venait d'opérer avec le général Simbschen, jonction qui avait rejeté le général Augereau sur la Rednitz.

Klénau se vit, en effet, forcé de revenir sur la Regen, en la remontant, pour couvrir, en cas de besoin, les passages de la Bohême du côté de Passau.

Le 19 décembre, l'arrivée de l'archiduc Charles fut annoncée à toute l'armée (1).

Le même jour, elle abandonna les deux rives de la Traun, prit sa direction sur le chemin de Steyer, et campa dans les bois de Wirth sur la Linde, à 4 lieues de Cremsmunster. L'arrière-garde resta à Lambach, sur la rive gauche de la Traun.

Les Français s'étendirent sur cette rive jusqu'à Wels, culbutèrent l'arrière-garde sur le pont de Lambach, qu'elle n'eut point le temps de rompre, et s'emparèrent d'une grande quantité de charrois et de canons.

Le 20 décembre, ils reprirent vivement leur poursuite, replièrent l'arrière-garde que l'on avait laissée à Wirth, atteignirent l'armée qui défilait encore par la gorge de Cremsmunster, et firent de nouveau une immense prise d'artillerie et de caissons.

Le 21, fut arrêtée une convention, en vertu de laquelle l'armée impériale devait immédiatement passer l'Ens : l'armée française était maîtresse de la suivre, mais sans combat.

L'archiduc fit donc défiler ses troupes sur deux colonnes qui se croisèrent; l'avant-garde française les suivait aussi près que possible. A 6 heures du soir, la convention expira : tout ce qui n'avait encore pu passer l'Ens, soldats, canons, bagages, tomba entre les mains de l'ennemi.

Le 22, l'arrière-garde resta sur la rive droite de l'Ens. L'armée gagna, sur deux colonnes

(1) Ce prince, en faisant la revue de ces troupes qu'il avait autrefois conduites à la victoire, ne put voir, sans verser des larmes, l'état de délabrement et d'humiliation où elles étaient réduites.

Quelque chéri que fût l'archiduc Charles de l'officier et du soldat, son arrivée au camp ne produisit pas sur les esprits tout l'effet qu'on s'en était promis. La nouvelle s'était répandue que ce prince allait s'avancer à la tête des 26 bataillons formés dans la Bohême, la Silésie et la Moravie; qu'il était suivi de 5,000 volontaires viennois et de 16,000 hommes de l'insurrection hongroise : il parut seul, et l'armée n'éprouva qu'une joie passagère.

(*Note communiquée au Traducteur.*)

Digitized by Google

qui se croisèrent encore, le grand chemin près Stremberg.

Les Français s'étendaient tout le long de la rive gauche de l'Ens. On s'estimait heureux, dans l'armée impériale, d'avoir échappé à la poursuite de l'ennemi : on ne craignait plus de se voir couper la retraite par la grande route de Vienne.

Le 23, l'archiduc gagna Amstetter, sur deux colonnes qui se croisèrent de nouveau; le 24, Hemelbach; le 25, Moelk : le 26, il vint camper derrière Saint-Poelten, l'arrière-garde toujours à une marche de l'armée. Les Français suivaient pied à pied, mais à peine se tirait-il quelques coups de fusil.

L'armée autrichienne n'était plus qu'à 11 lieues de Vienne, lorsque fut notifiée la signature de l'armistice et des préliminaires de paix. Cette nouvelle fut reçue avec transport.

L'archiduc Charles avait rétabli dans l'armée quelque apparence d'ordre, mais il n'avait pu rendre la force à des soldats accablés par tant de maux et de privations.

L'armée impériale, au moment où l'armistice fut publié, était répandue dans les bois de Saint-Poelten : elle offrait un spectacle déplorable. L'honneur du brave soldat autrichien ne permet pas que l'on oublie tout ce qu'il endura sans murmurer. Pendant six semaines, il fut exposé sans tente, sans abri d'aucune espèce, à toutes les rigueurs de l'hiver : dans une retraite de 23 jours consécutifs, on lui fit faire des marches forcées de 12 et 15 heures par des chemins presque impraticables; il était nu, privé de sommeil, et à peine nourri. Ses revers ne lui ont point fait perdre l'estime de l'Europe, et ses vainqueurs se sont plus à lui donner des témoignages de celle qu'il leur a inspirée

FIN DU PRÉCIS DE LA CAMPAGNE DE 1800.



Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

# CONTENUES DANS CE VOLUME.

## CONSIDÉRATIONS SUR LES GRANDES OPÉRATIONS DE LA CAMPAGNE DE 1812.


Pages.

Réflexions stratégiques concernant le théâtre de la guerre. . . . . 3
Division stratégique de la Russie. . . . . 4
Examen des frontières. . . . . 4
Des lignes et des bases d'opérations. . . . . *Ib.*
Des objets d'opérations. . . . . 8
Des points stratégiques. . . . . 9

PREMIÈRE ÉPOQUE. — Depuis le passage de l'armée française au delà du Niémen, jusqu'à la jonction des deux armées russes. . . . . 12

Passage de l'armée française au delà du Niémen. *Ib.*
Position des armées russes. . . . . *Ib.*
Considérations. . . . . 13
Retraite des armées russes vers la Duna et le Dnepre . . . . . 15
Camp de Drissa . . . . . *Ib.*
Considérations sur la retraite du prince de Bagration . . . . . *Ib.*
Opérations de l'armée du roi de Westphalie. . 16
Combat de Saltanovka. . . . . 18
Considérations sur les opérations de l'armée du maréchal Davoust. . . . . *Ib.*
Continuation des opérations de l'armée du général Barclay de Tolly. . . . . 19
Considérations sur les grandes opérations de l'armée commandée par Napoléon. . . . . *Ib.*
Retraite du général Barclay de Tolly sur Witebsk. 20

Pages.

Jonction des deux armées russes. . . . . 21
Opérations du corps du comte de Wittgenstein. . 22
Bataille de Kliastitzy. . . . . *Ib.*
Considérations. . . . . 24
Première bataille de Polotzk. . . . . 25
Opérations de l'extrême droite des Russes sur la basse Duna. . . . . 26
Opérations de l'extrême gauche des Russes en Wolhynie. . . . . 27

DEUXIÈME ÉPOQUE. — Depuis l'occupation de Smolensk par les armées russes, jusqu'à la reddition de Moscou. . . . . 29

Mouvement offensif des Russes sur Roudnia. . . *Ib.*
Considérations. . . . . *Ib.*
Mouvement offensif de l'armée française vers Smolensk. . . . . 31
Considérations sur les opérations devant Smolensk. . . . . *Ib.*
Bataille de Smolensk. . . . . 33
Évacuation de Smolensk. . . . . 36
Combat de Loubino. . . . . *Ib.*
Considérations sur le changement des lignes d'opérations. . . . . 37
Bataille de Borodino. . . . . 41
Description topographique du champ de bataille. *Ib.*
Disposition des troupes dans l'ordre de bataille. 42
Considérations tactiques. . . . . 44


Digitized by Google

Pages.

TROISIÈME ÉPOQUE. — Depuis la reddition de Moscou jusqu'à l'expulsion complète des ennemis au delà des frontières de l'empire. . . . . 49

Reddition de Moscou. . . . . *Ib.*
Considérations. . . . . *Ib.*
Combat de la Czernischnia. . . . . 51
Considérations. . . . . *Ib.*
Abandon de Moscou par l'armée française. . . 52
Aperçu stratégique du théâtre des grandes opérations . . . . . *Ib.*
Combat de Malo-Jaroslavetz. . . . . 53
Seconde bataille de Polotzk. . . . . 54
Évacuation de Polotzk. . . . . 55
Considérations sur les opérations combinées des armées russes. . . . . 55
Retraite définitive de l'armée française. . . . 56
Opérations offensives de l'armée russe. . . . *Ib.*
Opérations des armées secondaires russes. . . . 57
Évacuation de Smolensk. . . . . *Ib.*
Considérations. . . . . *Ib.*
Combat de Krasnoï . . . . . 58
Considérations sur la retraite de l'armée française vers la Bérésina. . . . . 59
Considérations sur le passage de la Bérésina. . 60
Opérations de l'amiral Tschichagov. . . . . *Ib.*
Aperçu topographique . . . . . *Ib.*
Passage de la Bérésina. . . . . 61
Conclusion. . . . . 62

## MÉMOIRES SUR LES PRINCIRES DE LA STRATÉGIE.

Épître dédicatoire. . . . . 65
Préface. . . . . 67
Premier Mémoire. Sur la stratégie en général. . 69
Deuxième Mémoire. Aperçu général de la configuration du terrain, et de son analogie primitive avec la stratégie. . . . 77
Troisième Mémoire. Sur les propriétés de la stratégie en rapport avec celles du terrain. 84
Quatrième Mémoire. Sur les propriétés du terrain, envisagé comme base des combinaisons stratégiques. . . . . 87
Cinquième Mémoire. Sur le système géographique, ou sur la partie théorique de la stratégie. . . . . 96
Sixième Mémoire. Sur l'examen stratégique des frontières. . . . . 99
Septième Mémoire. Sur la division stratégique du théâtre de la guerre. . . . . 102
Huitième Mémoire. Sur les bases d'approvisionnements et sur celles d'opérations. . . 104
Neuvième Mémoire. Sur les objets des opérations, autrement nommés points stratégiques. 108
Dixième Mémoire. Sur les bases d'opérations, autrement nommées lignes stratégiques. . . . . 114
Onzième Mémoire. Sur les lignes alimentaires et sur celles d'opérations. . . . . 116
Douzième Mémoire. Sur la limitation de l'échiquier stratégique. . . . . 122
Treizième Mémoire. Sur le système opératif de la stratégie, ou sur le mécanisme des grandes opérations. . . . . 125
Quatorzième Mémoire. Sur la composition des armées activès. . . . . 129
Quinzième Mémoire. Sur les positions préliminaires des armées. . . . . 131
Seizième Mémoire. Sur les grandes opérations offensives. . . . . 134
Dix-Septième Mémoire. Sur les grandes opérations défensives. . . . . 141
Dix-Huitième Mémoire. Sur la partie descriptive et explicative des deux systèmes de la stratégie, ou sur la rédaction du plan général d'une guerre. . . . . 145

## EXAMEN RAISONNÉ DES PROPRIÉTÉS DES TROIS ARMES.

Préface. . . . . 152
CHAPITRE Ier. Aperçu général des trois armes. 153
CHAPITTE II. De l'infanterie . . . . . 163
Section Ire. Prérogatives de l'infanterie en général. . . . . *Ib.*
Sect. II. Propriété de l'infanterie de ligne. . 171
De l'infanterie de ligne déployée en bataille. *Ib.*
De l'infanterie de ligne formée en colonne. 177
Des colonnes envisagées comme formation défensive contre la cavalerie, et des carrés. 181
Sect. III. Propriétés de l'infanterie légère. . 185
Sect. IV. Des positions en général et de celles de l'infanterie en particulier. . . . . 188
Des positions purement défensives. . . . 189
Des positions mixtes. . . . . 191
Des positions de l'infanterie. . . . . 192
Sect. V. De l'action de l'infanterie en général. 197
Sect. VI. De l'action de l'infanterie de ligne. . 198
Sect. VII. De l'action de l'infanterie légère. . 204
CHAPITRE III. De la cavalerie. . . . . 211
Sect. Ire. Caractéristique de la cavalerie. . . *Ib.*
Sect. II. Des propriétés de la cavalerie en gé-

Digitized by Google

Pages.
néral et de celles de la cavalerie de ligne en particulier. . . . . 224
Sect. III. Des propriétés de la cavalerie légère. 228
Sect. IV. Des positions de la cavalerie. . . . 232
Sect. V. De l'action de la cavalerie de ligne. . 238
Sect. VI. De l'action de la cavalerie légère. . 249
CHAPITRE IV. De l'artillerie. . . . . 254
Sect. Ire. Caractéristique de l'artillerie. . . *Ib.*
Sect. II. Des propriétés de l'artillerie en général, et de celles de l'artillerie à pied en particulier. . . . . 265
Sect. III. Des propriétés de l'artillerie à cheval. 270
Sect. IV. Des positions de l'artillerie. . . . 272
Sect. V. Action de l'artillerie. . . . . 280
CHAPITRE V. Des trois armes. . . . . 290
Sect. Ire. Du rapport entre les trois armes différentes. . . . . *Ib.*
Sect. II. De la combinaison des trois armes. . 296
Combinaison de l'infanterie avec l'artillerie.
Combinaison de la cavalerie avec l'artillerie.
Combinaison de l'infanterie avec la cavalerie. . . . . .
Combinaison de l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie. . . . . .
Sect. III. Conclusion. . . . . .
Bataille de Senef, livrée le 11 août 1674. . 3
Bataille de Fleurus, livrée le 1er juillet 1690. 3
Bataille de Neerwinde, livrée le 29 juillet 1693
Bataille de Hoschstett, livrée le 13 août 1704. 3
Bataille de Malplaquet, livrée le 11 sept. 1709. 31
Bataille de Fontenoy, livrée le 11 mai 1745. *Ib*
Bataille de Lovositz, livrée le 1er octobre 1756. 314
Bataille de Leuthen, livrée le 5 décembre 1757. 315
Bataille de Neerwinde, livrée le 18 mars 1795. 317
Bataille de Fleurus, livrée le 26 juin *1795.* 318
Bataille de Rivoli, livrée le 14 janvier 1797. *319*

## MÉMOIRE SUR L'ARTILLERIE.

Épître dédicatoire. . . . . 325
Avant-Propos. . . . . 327
CHAPITRE Ier. Introduction. . . . . 329
CHAPITRE II. Considérations générales sur l'artillerie. . . . . 335
CHAPITRE III. Du partage de l'artillerie dans les lignes de bataille. . . . . 338
CHAPITRE IV. Des positions de l'artillerie. . . 340
CHAPITRE V. De l'emploi de l'artillerie dans les batailles. . . . . 345

## HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1800.

Préface du traducteur. . . . . 357
Histoire de la campagne de 1800, en Allemagne et en Italie. . . . . 365
Campagne d'Italie. . . . . 390
Campagne d'hiver. . . . . 417
Considérations militaires sur le nord de l'Allemagne . . . . . 417
Précis de la Campagne de 1800, dans la Souabe, la Bavière et l'Autriche. . . . . 435
Campagne d'hiver . . . . . 445

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

Fig. III.

Digitized by Google

Sı
Sı
Sı
Sı
CHA'
Sı
Sı

Sı
Sı
Sı
CHA
Sı

Sı

Éplıı
Avan
CHA!
CHA!

Préfa
Histo

Camı
Camı

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

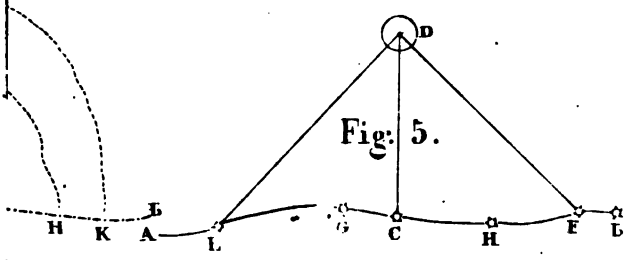
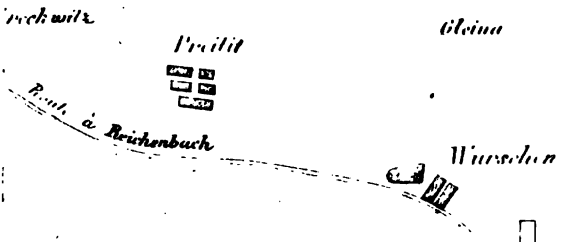



Fig. 5.

Fig. 8.



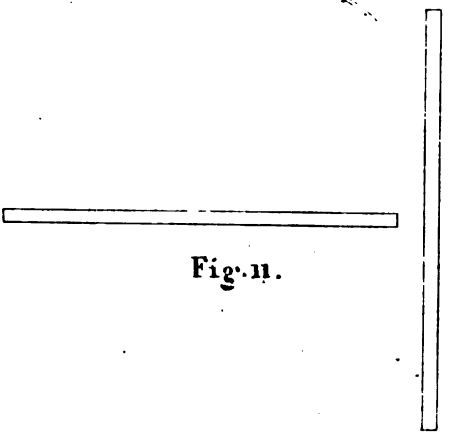
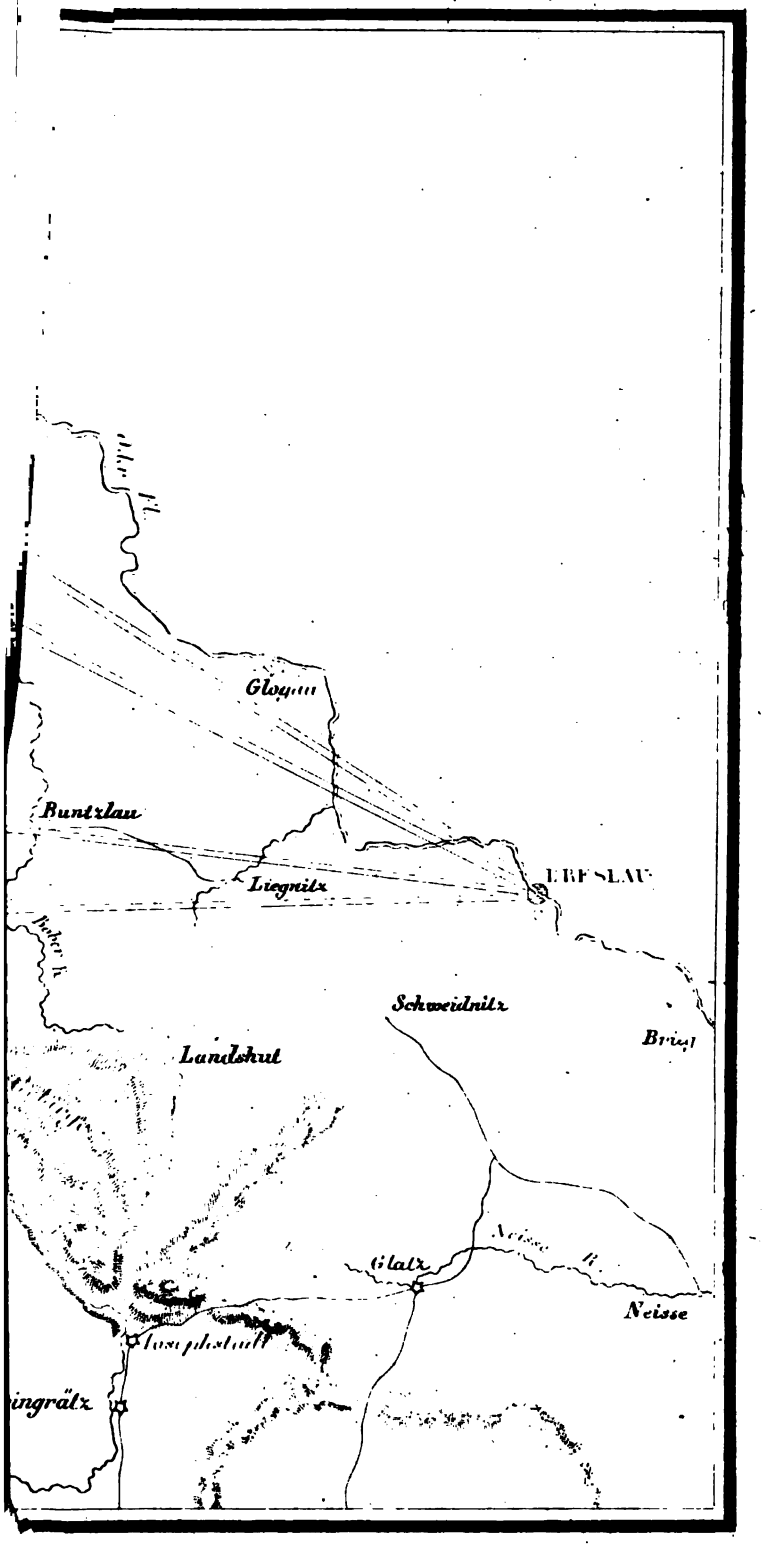



Fig. 11.

Digitized by Google

Digitized by Google

*Planche 2.*




Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MAR 1 3 1967

Digitized by Google

Digitized by Google